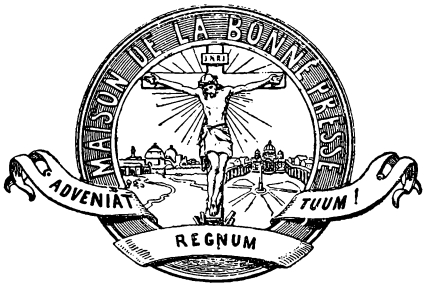
# VIES DES SAINTS

## ILLUSTRÉES

POUR

## TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

## FÉVRIER




PARIS
*MAISON DE LA BONNE PRESSE*
5, RUE BAYARD, 5

# FÉVRIER

**1.** Ste Brigide de Kildare, 572.
S. Ephrem d'Edesse, 259.
Bse Galle de Valence, 782.
S. Ignace d'Antioche, 93.
S. Paul des Trois-Châteaux, 682.
S. Pionius, martyr, 1 679.
S. Raymond de Saint-Gaudens, 1 713.
S. Sour de Terrasson, 1 248.

**2.** La Purification, 155.
S. Alexandre, acémète, 1 754.
V. François-Marie-Paul Libermann, 973.
Bse Jeanne de Lestonnac, 1 073 et 1 074.
N.-D. de Foy, 830.
N.-D. de Salut, 793.
B. Théophane Vénard, martyr, 1 377.

**3.** S. Anschaire, 935.
S. Blaise de Sébaste, 156.
V. Marie Rivier, 1 365.
B. Odoric, 1 648.
S. Théodore de Marseille, 1 742.
Ste Véronique et la Sainte Face, 529.
Ste Wéreburge, 1 576.

**4.** S. André Corsini, 831.
S. Gilbert, 878.
S. Jean de Britto, martyr, 573.
Ste Jeanne de Valois, 49.
S. Joseph de Léonissa, 570.
S. Nicolas Studite, 575.
SS. Philéas et Philorome, martyrs, 1 688.
S. Théophile le Pénitent, 626.

**5.** Ste Agathe, 103.
S. Avit de Vienne, 731.
Bse Béatrix d'Ornacieu, 574.
S. Bertulphe de Renty, 1 196.
V. Elisabeth Canori-Mora, 1 370 et 1 371.
B. François Jaccard, martyr, 1 082.
Le patriarche Jacob, 1 302.
SS. Paul Miki et ses cc. mm. au Japon, 897.
SS. Pierre-Baptiste et ses cc. mm. au Japon, 877.
SS. Dix-sept Tertiaires Franciscains, mm. au Japon, 936.
B. Pierre Dumoulin-Borie, martyr, 1 083.

**6.** S. Amand, 104.
B. Antoine d'Amandula, 1 304.
S. Jean le Prophète, 1 699.
S. Waast, 208.

**7.** B. Gilles-Marie de Saint-Joseph, 1 707.
B. Jean de Triora, martyr, 1 135.
S. Luc le Jeune, 989.
S. Romuald, 470.
S. Théodore d'Euchaïtes, 1 570.

**8.** S. Jean de Matha, 46.
S. Jean de Matha, en gravures, 1 129.

**9.** S. Ansbert de Rouen, 1 040.
Ste Apolline, martyre, 1 144.
B. Bernardin Caïmi, 1 626.
S. Cyrille d'Alexandrie, 209.
S. Maron, 888.
S. Raynald, 1 533.

**10.** Ste Austreberthe, 365.
Bse Claire de Rimini, 364.
S. Guillaume d'Aquitaine, 2.
Ste Scholastique, 635.

**11.** Apparition de Notre-Dame de Lourdes, 654.
S. Benoît d'Aniane, 260.
S. Bonfils Monaldi, 1 455.
SS. Saturnin Davitus et leurs cc. mm., 1 602.

**12.** V. Georges Haydock, martyr, 1 586.
V. James Fenn, martyr, 1 637.
V. Louis-Marie Beaudouin, 1 146.
S. Mélèce d'Antioche, 310.

**13.** Ste Catherine de Ricci, 783 et 787.
B. Etienne Bellesini, 1 240.
S. Etienne de Muret, 261.
S. Evroult de Bayeux, 893.
S. Fulcran de Lodève, 521.
S. Grégoire II, pape, 676.
V. John Munden, martyr, 1 620.
S. Lézin d'Angers, 1 145.
Bse Viridiane, 1 650.

**14.** S. Auxence, 105.
Bses Christine de Spolète et Christine de Lucoli, 539.
B. Jean-Baptiste de la Conception, 832.
SS. Reinberg, Bruno-Boniface, 885.

**15.** V. Anne-Madeleine Remuzat, 1 749.
V. Claude de la Colombière, 1 148.
Le Sacré Cœur et le V. Claude de la Colombière, 1 111.
SS. Faustin et Jovite, martyrs, 262.
V. Glicerio Landriani, 1 575.
B. Jourdain de Saxe, 365.
S. Quinis de Vaison, 680.

**16.** Ste Dorothée et S. Théophile, 312.
S. Grégoire X, pape, 937.
Ste Julienne de Nicomédie, 523.
V. Louis du Pont, 1 715.
S. Onésime, esclave, 1 094.

**17.** S. Alexis de Falconieri, 414.
V. Alype de Saint-Joseph, 1 580.
S. Constable, 990.
V. Elisabeth Sanna, 1 623.
S. Silvin de Thérouanne, 1 041.

**18.** Bse Chrétienne, 309.
V. Jean-François-Régis Clet, martyr, 998.
B. Jean-Pierre Néel et ses cc. mm. en Chine, 1 532.
S. Théotone, 479.

**19.** S. Angilbert, 833.
Bse Archangela Girlani, 784.
S. Conrad de Plaisance, 467.
Bse Elisabeth Picenardi, 1 615.
Bses Lucie Y et Marthe Ouang, martyres en Chine, 1 549.

**20.** B. Chérubin d'Aviliane, 1 042.
S. Eleuthère de Tournai, 1 147.
S. Eucher d'Orléans, 313.

**21.** S. Georges d'Amastris, 528.
B. Pépin de Landen et Ste Itta, sa femme, 623.

**22.** S. Baradat, 480.
Bse Jeanne-Marie Bonomo, 1 627.
Ste Marguerite de Cortone, 886.

**23.** S. Pierre Damien, 210.

**24.** B. Marc de Mantoue, 1 622.
S. Mathias, apôtre, 366.
SS. Montan, Lucius, martyrs, 1 150.
B. Robert d'Arbrissel, 785.

**25.** S. Césaire, médecin, 1 356.
B. Constant de Fabriano, 1 045.
V. Dominique Lentini, 1 700.
S. Gerland de Besançon, 1 542.
B. Henri de Baume, 1 628.
B. Sébastien d'Apparitio, 628.
S. Taraise, 106.
Ste Walburge, 1 638.

**26.** Ste Mechtilde de Hackeborn, 955.
S. Porphyre de Gaza, 107.

**27.** B. Auguste Chapdelaine, martyr, 1 076.
B. Gabriel de l'Addolorata, 1 486.
Bse Inès de Béniganim, 421.
S. Jean de Vandières, 417.
S. Léandre de Séville, 834.

**28.** S. Romain de Condat, 532.
Translation des reliques de saint Augustin, 1 127.

**29.** SS. Dosithée et Oswald, 66.

Le Carême, 1 199.
Le mercredi des Cendres, 1 095.
La Très Sainte Couronne d'épines de N.-S., 1 043.

# SAINT IGNACE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE

*Fête le 1er février.*

**Saint Ignace le Théophore, c'est-à-dire porte Dieu.**

« Je suis le froment de Dieu ; je veux être moulu sous la dent des bêtes féroces, pour devenir le pain immaculé du Christ. » (*Lettre aux Romains.*)

Saint Ignace, l'un des plus illustres parmi ces hommes apostoliques qui succédèrent immédiatement aux Apôtres, aurait même, suivant quelques auteurs, connu notre divin Sauveur sur cette terre : c'était, disent-ils, cet enfant qui présenta les cinq pains d'orge et les deux poissons que Notre-Seigneur multiplia pour nourrir cinq mille hommes. Toujours est-il qu'il fut plus tard, avec saint Polycarpe, l'un des disciples les plus assidus de l'apôtre saint Jean, et apprit à cette école cet amour brûlant et impétueux pour Notre-Seigneur qui l'enflamma toute sa vie.

Quand saint Pierre avait quitté la ville d'Antioche, il lui avait donné pour évêque saint Evode ; saint Ignace fut choisi à son tour pour succéder à saint Evode. Sa grande sainteté le rendait digne de gou-

verner cette Eglise où les fidèles reçurent, pour la première fois, le nom glorieux de chrétiens.

Un jour, il eut une vision merveilleuse dans laquelle il vit une multitude d'anges chantant à deux chœurs, qui se répondaient l'un à l'autre les louanges de la Très Sainte Trinité. Pénétré d'admiration pour ce qu'il avait vu, et voulant que la terre imitât de quelque façon le ciel, il établit dans son église cette manière de chanter l'Office divin. Toutes les églises adoptèrent depuis cet usage (1).

### SAINT IGNACE DEVANT L'EMPEREUR TRAJAN

Le récit du martyre à jamais glorieux de saint Ignace a été écrit par trois de ses disciples : Rhéus, Agathopode et Philon, qui l'accompagnèrent à Rome, et furent témoins de son triomphe.

A l'époque où Trajan monta sur le trône, disent-ils (2), Ignace, disciple de Jean l'évangéliste, homme vraiment apostolique, gouvernait l'Eglise d'Antioche. Il venait de traverser heureusement la tourmente de la persécution suscitée par Domitien. Par ses prières et ses jeûnes, par son assiduité à prêcher la vraie doctrine, par l'activité incessante où le tenait constamment la crainte de voir se perdre quelques âmes plus faibles et plus timides, il avait écarté tous les dangers de naufrage; habile et sage pilote, il avait sauvé son navire. Maintenant donc il se réjouissait de la tranquillité subitement rendue à l'Eglise; et cependant, son grand cœur s'indignait de n'avoir pas trouvé encore l'occasion de faire éclater, comme il le voulait, son amour pour le Christ. Il aspirait au martyre, qui achèverait, disait-il, de le faire ressembler à son Seigneur et à son Maître.

Ses vœux ne tardèrent point à être exaucés. La neuvième année de son règne (106), Trajan, vainqueur des Scythes et des Daces, et attribuant ses triomphes à la protection des dieux, crut qu'il manquerait quelque chose à sa propre gloire et à la reconnaissance qu'il devait aux idoles, tant que les chrétiens refuseraient de les adorer. Il renouvela donc les ordres les plus rigoureux pour que tous les fidèles fussent contraints de sacrifier ou de mourir.

L'empereur était alors à Antioche, préparant son expédition contre les Arméniens et les Parthes. Ignace, ce généreux soldat du Christ, se présenta spontanément devant le prince, qui avait déjà donné ordre de l'arrêter. En l'apercevant, Trajan s'écria :

« Qui es-tu, mauvais démon (*Kakodaimôn*) ? C'est donc toi qui oses transgresser nos ordres, et qui entraînes à la mort une multitude fanatique ?

— Personne n'a jamais appelé Théophore (celui qui porte Dieu) un démoniaque. Les démons fuient devant les serviteurs de Dieu. Je suis redoutable aux démons, et, dans ce sens, j'accepte le nom de *Kakodaimôn* (mauvais au démon). Par la puissance du Christ, mon roi, je brise les pièges des démons.

— Qui est ce Théophore dont tu me parles ?

— Celui qui porte le Christ dans son cœur.

— Ne vois-tu pas que, nous aussi, nous portons nos dieux dans notre cœur, et que leur protection nous fait triompher de nos ennemis ? »

Et, croyant séduire le saint évêque par des promesses : « Adore ces dieux, ajouta-t-il, tu seras mon ami, je te ferai pontife de Jupiter et membre du Sénat.

— Répandre des bienfaits, dit Ignace, quoi de plus digne des cœurs généreux et, en particulier, des empereurs; mais, en vérité, quelle étrange promesse est celle-ci : me faire pontife de Jupiter, moi pontife de Jésus-Christ, qui offre tous les jours au seul et vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, un sacrifice de louanges, et qui suis prêt à m'immoler moi-même pour sa gloire !

— De quel dieu parles-tu donc, reprit l'empereur, de ce supplicié que Ponce-Pilate fit mourir sur une croix ?

— Oui, répondit Ignace, sur sa croix, Jésus a crucifié le péché et son auteur : il a triomphé de toutes les erreurs et de toute la perversité des démons. Il les a pour jamais asservis au pouvoir de ceux qui portent le Christ dans leur cœur.

— Ainsi, tu portes en ton cœur un crucifié !

— Dieu lui-même l'affirme : J'habiterai en eux, a-t-il dit. Je marcherai au milieu d'eux. »

Ceux qui étaient présents voulurent alors entrer en discussion, mais les arguments de l'évêque martyr les réduisirent au silence. Enfin, Trajan l'interrompit par cette sentence : Ignace, qui prétend porter en soi le Crucifié, sera mis aux fers et conduit sous escorte à Rome, pour y être exposé aux bêtes de l'amphithéâtre. « Grâces vous soient rendues, mon Seigneur et mon Dieu ! s'écria le confesseur. Vous daignez enfin couronner mon amour et me faire partager les chaînes de Pierre, votre apôtre ! » En parlant ainsi, son visage rayonnait de joie ; il pria ensuite pour son Eglise, la recommandant à Dieu, avec larmes, et, comme une noble victime, se remit aux mains des soldats.

### VOYAGE — LETTRE AUX ROMAINS

Ce fut dans ces sentiments d'ineffable allégresse et de sainte passion pour le martyre, qu'Ignace fut conduit d'Antioche à Séleucie. Là, il fut embarqué, et, après une navigation laborieuse, le vaisseau aborda à Smyrne. Polycarpe, évêque de cette ville, et comme lui disciple de saint Jean, reçut dans sa maison le saint confesseur. Toutes les Eglises d'Asie lui envoyèrent des évêques, des prêtres et des diacres, pour recevoir ses dernières bénédictions. Ignace les suppliait tous, et Polycarpe en particulier, de lui obtenir de Dieu, par leurs prières, la grâce d'achever son martyre. Tel était l'objet constant de ses préoccupations et de ses discours. Dans sa charité pour le Christ, il répétait qu'il serait redevable de sa couronne aux prières et au mérite des Eglises qui lui envoyaient leurs députations. C'est dans ce sens qu'il leur écrivit à toutes des lettres où respirent la grâce et l'amour, et dans lesquelles il les fortifie dans la foi et dans la soumission à leurs pasteurs légitimes.

En les voyant multiplier près de lui les soins de la pitié filiale, il craignit que ses Frères n'obtinssent de Dieu la conservation de sa vie, au moment où la porte du martyre lui était ouverte. Aussi, avant de quitter Smyrne, écrivit-il une lettre, aussi touchante qu'admirable, aux fidèles de Rome.

Après avoir salué en termes magnifiques cette Eglise illustre et avoir rendu témoignage à sa primauté sur toutes les autres Eglises de la terre, il continue ainsi :

« Demandez pour moi la force intérieure et extérieure, afin que je ne parle pas seulement, mais que je veuille ; afin que je me montre chrétien de nom et de fait. C'est par l'épreuve que je mériterai ce beau nom de chrétien ; on aura le droit de m'appeler fidèle, quand j'aurai disparu de ce monde. Rien de ce qui se voit ici-bas n'est éternel. Notre Dieu lui-même, Jésus-Christ, ne s'est jamais manifesté davantage que depuis qu'il est retourné à son Père. Le

---

(1) Si l'on en croit quelques-uns, saint Ignace aurait même été cet enfant que Notre-Seigneur prit un jour entre ses bras en disant à ses disciples : « Si vous ne ressemblez à cet enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ; » mais cette tradition est plus communément rapportée à saint Martial, apôtre de Limoges.

(2) Nous citerons le plus souvent la traduction de M. Darras, *Hist. eccl.*

christianisme n'est pas seulement une œuvre de silence, il est aussi une œuvre de force et de magnanimité. J'écris aux Eglises; je leur mande à toutes que je mourrai de grand cœur pour notre Dieu, pourvu que vous ne vous y opposiez pas. Je vous en conjure, ne me témoignez plus une bienveillance inopportune.

» Laissez-moi devenir la pâture des bêtes féroces; par elles j'arriverai à Dieu. Je suis le froment de Dieu; il me faut être moulu sous la dent des bêtes pour devenir le pain immaculé du Christ. Caressez plutôt ces lions; qu'ils deviennent mon sépulcre, qu'ils ne laissent rien de mon corps; ainsi, quand je serai endormi dans le Seigneur, je ne serai plus à charge à personne. Alors, je serai vraiment le disciple de Jésus-Christ, quand mon corps lui-même aura disparu de ce monde. Suppliez pour moi le Christ, afin que, par de tels instruments, je devienne une ostie digne de lui. Pierre et Paul vous commandaient; moi, je vous prie. Ils étaient Apôtres, je ne suis qu'un condamné; ils étaient libres, jusqu'ici je ne suis qu'un esclave. Mais quand j'aurai souffert, je serai l'affranchi de Jésus, et en lui je ressusciterai libre.

» En ce moment, dans les fers, j'apprends à ne rien convoiter de terrestre ni de vain. Depuis mon départ de Syrie pour Rome, je combats vraiment contre les bêtes, sur terre, sur mer, la nuit et le jour, lié que je suis à dix léopards; ce sont mes gardiens que je nomme ainsi. Les bienfaits mêmes les rendent plus farouches. Leurs injures me servent de leçon; mais « je ne suis pas justifié pour cela (I Cor., IV, 4) ». Puissé-je jouir des autres bêtes qui me sont préparées! Je veux les trouver affamées et furieuses; je les flatterai pour qu'elles me dévorent sans s'éloigner par respect, comme elles ont fait pour d'autres. Que si elles s'y refusent, je les y contraindrai. Pardonnez-moi cette parole, je sais ce qui m'est utile. Je commence maintenant à être un vrai disciple. Que les créatures visibles et invisibles cessent de me disputer mon bonheur.

» C'est à Jésus-Christ que je vais. Les flammes, la croix, les meutes de bêtes farouches, les lacérations, la torture, la dislocation des os, les déchirements des membres coupés en morceaux, que tous ces tourments, inventés par l'enfer, tombent sur moi, pourvu que j'atteigne Jésus-Christ! A quoi me serviraient, et les plaisirs de ce monde, et les royaumes du siècle? Mourir pour Jésus-Christ vaut mieux que régner sur l'univers. Je cherche Celui qui est mort pour nous, je veux Celui qui est ressuscité pour nous. Tel est le trésor que je vais conquérir.

» Pardonnez-moi donc, frères. Ne me privez pas de la vie; ne me rejetez point dans la mort; ne me rendez pas au monde quand j'aspire à Dieu. Laissez-moi arriver à cette pure lumière, aux rayons de laquelle je deviendrai l'homme de Dieu. Laissez-moi devenir l'imitateur de la passion de Jésus-Christ. Ah! si quelqu'un a l'amour de Jésus-Christ dans son cœur, il comprendra mon langage, et, sachant l'ardeur qui me dévore, il aura pitié de moi. Le prince de ce siècle voudrait m'arracher du cœur et corrompre en moi cet amour pour mon Dieu. Vous, du moins, spectateurs de la lutte, ne vous constituez point ses auxiliaires. Prenez parti pour Dieu et pour moi. Quand le nom de Jésus-Christ est sur vos lèvres, vous ne pouvez conspirer avec le monde.

» S'il m'arrivait jamais de vous tenir un autre langage, ne m'en croyez point; croyez à cette lettre que je vous écris, vivant encore, mais brûlant du désir de mourir.

» Mon amour a été crucifié, et le feu qui m'anime ne peut souffrir aucun aliment terrestre. L'esprit vivifiant qui habite en moi, et qui parle à mon cœur me dit intérieurement : Viens à ton père! Aucune nourriture corruptible, rien de ce qu'on nomme les délices de la vie n'a de saveur pour moi. Il me faut le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie, c'est-à-dire la chair de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui, dans ces derniers temps, s'est fait Fils de l'homme en naissant de la race de David et d'Abraham. Il me faut le breuvage de Dieu, le sang de celui qui est charité et vie éternelles.

» Je ne veux donc plus de la vie des hommes, et mon vœu sera exaucé, si vous le voulez. Veuillez-le donc, je vous en supplie : Dieu vous rendra en grâces la bienveillance que vous m'aurez témoignée. Cette lettre trop courte vous le demande, croyez à ses accents. Jésus-Christ vous manifestera la sincérité de mon langage, Jésus-Christ, le révélateur de la vérité, en qui le Père nous a parlé. Priez-le de se donner bientôt à moi. Si je suis admis au martyre, vous aurez voulu mon bonheur; si je suis rejeté, je l'attribuerai à votre peu d'affection.

» Souvenez-vous dans vos prières de l'Eglise de Syrie; en mon absence, Dieu seul est son pasteur. A la place de l'évêque, Jésus-Christ seul et votre charité la dirigeront. Je rougis de me voir, malgré mon indignité, compter au nombre de ces chrétiens d'Antioche, moi le dernier de tous, misérable avorton! Mais, si je puis arriver à Dieu, je deviendrai quelque chose par sa miséricorde.

» La charité des Eglises qui m'ont accueilli au nom de Jésus-Christ, moins comme un étranger qui passe que comme un père, s'unit à mon esprit pour vous adresser le salut. Celles qui ne se trouvent point sur mon passage ont voulu visiter et secourir mes chaînes. Je vous écris de Smyrne. Des Ephésiens dignes du bonheur d'appartenir à Jésus-Christ vous remettront ma lettre. Crocus, ce nom si cher, est encore ici avec moi, ainsi que beaucoup d'autres frères. Vous devez connaître maintenant ceux qui m'ont précédé de Syrie à Rome, pour la gloire de Jésus-Christ. Informez-les de mon arrivée prochaine. Ils sont tous dignes de Dieu et de vous. — Ecrit le IX des calendes de septembre (23 août 107). Courage jusqu'à la fin dans la patience de Jésus-Christ. Amen. »

### LES FIDÈLES DE ROME — L'AMPHITHÉATRE
### LE MARTYRE

« Après avoir ainsi, par cette lettre, prédisposé en sa faveur les Frères de Rome, le Théophore quitta Smyrne. Les soldats qui l'escortaient avaient hâte de le conduire à sa destination pour l'époque des jeux solennels de l'amphithéâtre. Il aborda en Troade, puis à Napoli de Thrace. Là, on lui fit prendre la route de terre; passant donc par Philippes, il traversa la Macédoine et l'Epire, jusqu'au port d'Epidamne (aujourd'hui Durazzo), où il s'embarqua de nouveau.

» Descendant le golfe Adriatique, il entra dans la mer Thyrrhénienne, longeant le littoral et voyant passer sous ses yeux les cités et les îles qui bordent ces rivages. On montra à l'homme de Dieu la ville de Pouzzoles. Il souhaitait ardemment qu'on pût y débarquer. Il aurait, de la sorte, suivi les traces de saint Paul, et fût entré à Rome par le même chemin que l'Apôtre. Mais un vent violent chassa le navire en pleine mer et déjoua tous les efforts des matelots. En s'éloignant de Pouzzoles, Ignace salua de loin cette chrétienté célèbre: Heureux, disait-il, nos Frères de cette cité illustrée par le grand Apôtre!

» Le terme de notre navigation approchait; nous en gémissions à la pensée de notre séparation prochaine d'avec ce juste; mais lui ne manifestait que des sentiments d'allégresse, il triomphait de joie en se détachant du monde pour se rapprocher de Jésus, son bien-aimé.

» Après un jour et une nuit, le vaisseau abordait au port des Romains (Porto, près d'Ostie). Les jeux solennels de l'amphithéâtre allaient bientôt finir; cette circonstance redoublait l'empressement des soldats; l'évêque obéissait avec joie à leur impatience. Il la partageait lui-même. On se mit donc aussitôt en chemin.

» Cependant, la nouvelle de l'arrivée du saint martyr s'était déjà répandue. Les Frères de Rome vinrent au-devant de lui. La joie et la douleur se peignaient sur leur visage; heureux de contempler le Théophore, la pensée de sa mort prochaine les consternait. Quelques-uns, dans l'ardeur de leur zèle, formaient le dessein de s'adresser au peuple, pour lui demander grâce et le conjurer d'épargner la vie d'un juste. Ignace, averti par l'Esprit-Saint de leur pensée secrète, après avoir donné le baiser à tous les Frères, parla en termes si véhéments de son ardente soif du martyre, il les supplia avec tant de larmes de ne point lui ravir son bonheur par une tendresse humaine, qu'il les persuada enfin. Tous se mirent à genoux sur la route. Ignace pria à haute voix, invoquant la protection du Fils de Dieu sur l'Eglise, lui demandant de mettre un terme à la persécution, et de maintenir le bien de la charité parmi les Frères.

» Le cortège reprit sa marche et Ignace fut conduit directement à l'amphithéâtre. C'était ce Colisée dont les ruines gigantesques sont encore debout; selon l'ordre précédemment donné par l'empereur, il fut de suite exposé aux bêtes. Or, c'était le jour que les Romains désignent dans leur style sous le nom de XIII des calendes de janvier (20 décembre 107). Il était le plus solennel parmi les fêtes publiques de cette saison. Une foule immense encombrait les gradins. Le saint martyr Ignace fut exposé dans le cirque, près de l'autel élevé aux faux dieux. »

Portant alors ses regards sur la multitude des spectateurs, il s'écria : « Romains, et vous tous qui assistez à ce spectacle, sachez que je ne suis point ici pour expier un sortilège ou un crime quelconque, mais pour m'unir à Dieu; cette union, je la désire avec une ardeur insatiable ! » Et, entendant rugir les lions, il ajouta : « Je suis le froment du Christ, je dois être moulu sous la dent des bêtes pour devenir son pain très pur. »

« Les bêtes exaucèrent le vœu qu'il avait exprimé dans son *épître aux Romains*, de n'être à charge à personne après la consommation de son sacrifice et d'éviter aux Frères le soin périlleux de rassembler ses restes. Il fut presque entièrement dévoré; les bêtes ne laissèrent que les plus durs ossements, précieuses reliques qui furent soigneusement recueillies et enveloppées de linges, pour être rapportées à Antioche comme un trésor inestimable, et rendues à cette Eglise veuve d'un martyr. » Saint Antonin ajoute que son cœur fut laissé intact par les bêtes et qu'on y trouva le nom de Jésus écrit en lettres d'or.

« Comme nous l'avons dit, ceci se passait le XIII des calendes de janvier (20 décembre), sous le consulat de Sura et de Cénécion. Nous assistions, les yeux baignés de larmes, à ce spectacle. La nuit suivante, retirés dans la maison d'un chrétien, nous laissions couler nos pleurs avec nos prières. Fléchissant les genoux, prosternés, nous demandions au Seigneur de prendre en pitié notre douleur et de nous révéler quelques signes de la gloire de son martyr.

» Epuisés de fatigue, le sommeil nous gagna; Ignace nous apparut. Quelques-uns d'entre nous le virent dans la gloire et leur tendant les bras pour les serrer sur son cœur. A d'autres, il apparut dans l'attitude de la prière, intercédant auprès du trône de Dieu pour son Eglise. Enfin, quelques autres le virent couvert de sueur et comme sortant d'un laborieux combat, se présenter en vainqueur devant Dieu. Ces visions nous remplirent de joie; chacun de nous racontait celle dont il avait été favorisé, et nous unîmes nos voix pour rendre gloire à l'auteur de tous les biens, et proclamer la béatitude du saint évêque.

» C'est dans ces sentiments que nous vous adressons la relation de son martyre, pour que vous puissiez en célébrer l'anniversaire, et qu'ainsi nous soyions tous admis à la participation des mérites de ce généreux athlète de Jésus-Christ, qui a terminé sa course selon l'ardent désir qu'il en avait manifesté. »

Rhéus, Agathopode et Philon rapportèrent respectueusement à Antioche le pieux fardeau qu'ils avaient dérobé à l'amphithéâtre romain. Ils traversèrent les cités de la Macédoine et de l'Asie-Mineure, nous apprend saint Jean Chrysostome, au milieu d'un peuple de fidèles qui accouraient sur leur passage et s'agenouillaient pour vénérer les saintes reliques.

Quelques siècles plus tard, quand les Musulmans envahirent la Syrie, les restes du saint évêque d'Antioche furent rapportés à Rome.

O saint Ignace, glorieux martyr de Jésus-Christ, ramenez à l'unité catholique les chrétiens d'Orient dont vous fûtes le pasteur, et défendez contre la révolution les fidèles d'Occident, au milieu desquels vous avez conquis votre immortelle couronne.

# SAINT ÉPHREM D'ÉDESSE

*Fête le 1er février.*

**Le jour de l'Épiphanie, saint Éphrem s'est retiré avec un de ses compagnons dans le coin le plus obscur de la cathédrale de Césarée, mais saint Basile envoie son archidiacre vers l'humble cénobite pour le prier de venir prendre place dans le chœur.**

Le prophète Osée est plein de malédictions pour Ephraïm. Ephraïm ou Ephrem, c'est le même mot. C'est aussi bien de moi qu'il s'agit, pensait saint Ephrem. Ces terribles menaces paraissent avoir beaucoup effrayé notre Saint. Elles ont donné à sa physionomie quelque chose d'austère et de lugubre. Elles lui valurent le précieux don des larmes. Il pleurait nuit et jour, sans discontinuer, disent ses biographes.

Ce qui rendait saint Ephrem si tremblant devant les textes du prophète Osée, c'étaient deux méfaits commis par lui, avant son baptême. Il n'avait pas encore onze ans. A cette époque, il avait conçu un léger doute sur l'équitable répartition des bienfaits de la Providence, mais il avait sur la conscience une faute plus grave. Un jour, envoyé par ses parents hors de la ville, il rencontra en plein champ une vache guidée par un pauvre homme dont elle était, sans doute, la seule fortune. Ramasser des pierres, lapider l'animal, le laisser pour mort et se moquer du propriétaire, c'est à quoi se complut le méchant enfant.

Il ne tarda pas à être puni, mais dans des conditions étranges où déjà s'entrevoyait une prédestination singulière. Dieu lui-même semble se plaire à effacer ses moindres doutes sur la Providence. En effet, comme il poursuivait sa route, il rencontra un berger qui gardait ses brebis : « Où vas-tu? — Où me portent mes pieds, répondit brusquement Ephrem. — Ecoute, ami, il se fait tard, arrête-toi chez nous, repose-toi, et tu repartiras demain. » L'enfant, touché, accepte. Le berger était aussi peu sobre qu'il était hospitalier. Il se coucha après de copieuses libations. Dans la nuit, les loups, profitant de son sommeil, attaquèrent le troupeau et le dispersèrent. Ephrem, accusé d'avoir causé cet attentat, fut arrêté. Il se défendit devant les juges, contant fidèlement ce qui s'était passé, mais sans réussir à se disculper. Dans la prison où il fut jeté, il se trouvait

avec deux autres hommes accusés de crimes très graves, et tous deux aussi innocents que lui. Sept jours se passent. Le huitième, Ephrem entend une voix : « Cultive la piété, et tu comprendras la divine Providence. Examine bien tout ce que tu as pensé et tout ce que tu as fait, et ta conscience te répondra si tes compagnons souffrent injustement. Sache cependant que les vrais coupables seront punis. » A son réveil, Ephrem se souvint de son rêve. Il se rappela alors que, dans le même champ où il avait été arrêté pour un crime imaginaire, il avait, dans sa jeunesse, une nuit, pourchassé une génisse. La pauvre bête était devenue la proie des fauves.

Ephrem captif eut de nouvelles révélations, et put annoncer à ses compagnons leur prochaine délivrance. Quant à lui, grâce surtout à l'appui de sa famille qui vivait en bonnes relations avec les représentants de la justice, il fut aussitôt relâché.

Nous le retrouvons au désert, poursuivi par le remords et harcelé par la voix du prophète Osée, errant de monastère en monastère, donnant partout où il passait le spectacle du plus touchant repentir et de la plus acharnée pénitence.

Le zèle avec lequel il entreprit de se renoncer lui fit surmonter aussi les défauts qui lui venaient de son caractère. Naturellement sujet à la colère, il sut exercer un tel empire sur lui-même que son nom devint synonyme de mansuétude et de paix. Un jour, après un jeûne très prolongé, il se disposait à prendre quelque nourriture. Celui qui le servait laissa tomber le pot de terre qui renfermait son frugal repas. Le Saint, le voyant tout honteux, lui dit pour le consoler : « Ne vous affligez pas, mon frère; puisque le souper ne vient pas à nous, nous irons à lui; et s'étant assis auprès du pot cassé, il mangea joyeusement ce qu'il put en tirer.

Ses pérégrinations à travers la sainte Thébaïde le mirent en rapport avec deux personnages qui, à ce moment, étonnaient même, à force d'austérités, le courage de leurs rudes frères en ascétisme. La vue de saint Julien, qui n'avait plus de chair, dit l'histoire, mais seulement des os et de la peau, devait ajouter encore aux terreurs du nouveau cénobite. Saint Jacques n'était pas beaucoup moins effrayant. Plus tard, plein de ces souvenirs, saint Ephrem racontera cette vie des Pères de la solitude dont il a été témoin et qu'il a longtemps pratiquée. Il nous montrera « cette existence semblable à celle des anges, toute donnée au service de Dieu, » les moines devenus lumineux à force de rendre leurs corps transparents, en psalmodiant lentement les louanges du Seigneur. Heureux hommes! pensait-il. Qu'avaient-ils à se préoccuper de leur nourriture? Leur table n'était-elle pas abondamment pourvue et richement servie et parfumée et décorée? Parmi les herbes des champs montait l'odeur exquise des fleurs agrestes, et la nappe verte était brodée des plus riches couleurs d'une fleur presque tropicale. L'eau des torrents avait, dans les flammes rouges des couchants, les tons chauds des vins de Chypre, et le sang de Jésus-Christ mettait sur leurs lèvres et dans le fond même de leurs cœurs des aromes enivrants et de pénétrantes saveurs. Heureux hommes et profonds calculateurs qui préféraient les inénarrables jouissances de la contemplation, les douces langueurs de l'oraison, les étreintes passionnées de l'union avec Dieu et les douces, les bonnes larmes consolées de l'extase, à tous les spectacles de la terre, à tous les spasmes des voluptés vulgaires, à toutes les tristesses de la vie sociale! Saint Ephrem savait à quoi s'en tenir. Aussi, avec quel feu parlera-t-il aux jeunes novices des charmes du cénobium, quand, arraché par la Providence aux délices de la vie ascétique, il se livrera avec la même ardeur à l'apostolat.

### L'ORATEUR

Comme toujours, c'est par des moyens extraordinaires que dans la vie de cet homme extraordinaire va s'opérer une transformation. Il devient apôtre, de moine qu'il était. Il était prêt pour son nouveau rôle. De patientes études et, plus encore, les illuminations d'en haut, qui font de tous les contemplatifs les plus grands poètes, les plus grands savants, les plus grands orateurs, l'avaient parfaitement préparé.

### SAINT BASILE

« Qu'est donc, demandait-il un jour à Dieu, dans un de ces colloques pleins d'une noble familiarité, auxquels Jésus lui-même convie les âmes de ses saints, qu'est donc ce pontife Basile dont la gloire rayonne jusque sur nos solitudes? » Et pour lui répondre, son divin interlocuteur fit surgir aux yeux éblouis du solitaire une colonne de flammes. C'est muni de ce signalement sommaire que saint Ephrem, ayant pris un interprète, se rendit à Césarée. Ils arrivent. Les portes de la cathédrale sont ouvertes. La messe solennelle va commencer.

L'Eglise, au sortir de la tourmente des persécutions, voit luire enfin des jours meilleurs. C'est la fête de l'Epiphanie. Une procession se déroule. La croix marque le chemin; elle se dirige vers l'autel du sacrifice, puis la longue chaîne des clercs, des ministres qui avancent lentement dans le scintillement des cierges, au chant des hymnes, entre les fidèles agenouillés; d'un côté, les hommes avec des voix graves et de nobles attitudes, de l'autre, les femmes, chœurs harmonieux et recueillis. Mais voici que, couverts de dalmatiques orientales, laissant tomber de leurs épaules les larges plis de la chape de soie, dernière splendeur du cortège, marchent étincelants trois personnages. Sont-ce les mages en personne qui viennent adorer Jésus? De fait, l'un d'eux porte le nom de roi Basile, mais saint Ephrem l'ignorait. L'ascète ne pouvait comprendre pareilles pompes. Et l'Eglise, sortant des persécutions, tenait pourtant à montrer, dans la solennité des cérémonies, toutes les ressources, tout l'appareil de la liturgie, pour frapper les âmes.

En proie à ces perplexités, les deux voyageurs s'enfoncèrent dans le coin le plus sombre de la cathédrale. Saint Basile avait pris place sur son trône. L'office commençait. On vit l'évêque se

pencher sur l'épaule de son archidiacre : celui-ci se leva, traversa la nef et vint droit aux deux moines. Saint Basile les mandait au chœur.

Ephrem resta insensible à toutes les instances.

### L'ENTREVUE

Cependant, ses regards se fixaient sur le célébrant. L'archidiacre avait repris sa place. Tout d'un coup, Ephrem distingua, entre les lèvres du Pontife, une langue de feu qui vibrait. Il comprit. La messe terminée, l'entrevue entre les deux Pères de l'Eglise eut lieu enfin. Saint Basile, saint Ephrem! Saint Ambroise, saint Augustin! Dieu ménage ces rencontres.

### COMMENT ON APPREND LE GREC

Saint Basile dit : « Vous êtes donc cet Ephrem qui a si généreusement baissé la tête sous le joug salutaire de Jésus-Christ! — Ah! répond Ephrem, dites plutôt que je suis cet Ephrem qui s'est écarté de la voie du salut. » Les deux saints étaient obligés de se parler par interprète, car Ephrem s'exprimait en syriaque. Mais la foi des serviteurs de Dieu ne connaît pas d'obstacle. Quelques heures de prières, et il se relevait parlant parfaitement le grec. Pendant qu'il priait, prosterné, l'évêque de Césarée lui imposait les mains et l'ordonnait diacre. Il est probable aussi qu'à cette même époque, Ephrem reçut le sacerdoce, mais, par humilité, il semble n'avoir jamais exercé les fonctions sacerdotales.

### ÉDESSE

Désormais plus fort pour la lutte, saint Ephrem partit pour Edesse, où une main invisible le poussait. Dieu l'y attendait. Deux tentations, une le jour de son arrivée ; l'autre, dès les premiers temps de son séjour, éprouvèrent la solidité de sa vertu. Une courtisane essaya de lui faire entrevoir les attraits du plaisir. Il lui mit devant les yeux d'une manière si vive les jugements de Dieu qu'elle finit par tomber à ses pieds en le suppliant de la remettre dans la voie du salut.

### L'APOTRE

Alors commença la période de la vie de saint Ephrem, qui a laissé les plus mémorables souvenirs. Il était fait pour toutes les luttes et appelé à toutes les victoires. Rien ne lui résiste. Il a tous les dons. Il a la voix qui prie et qui commande le recueillement. Il a dans la poitrine les accents du tonnerre, dans les yeux d'intarissables sources de larmes irrésistibles, entraînant vers le ciel les âmes purifiées. Tel il était : Orateur également brillant dans l'éloge funèbre et dans l'ardente polémique, pleurant et pleurant encore et faisant pleurer et pleurer toujours.

### LE DOCTEUR

Nous avons de lui huit volumes pleins de couleur, d'onction et de doctrine. Les ascètes y trouvent les conseils les plus expérimentés, les prédicateurs, la matière des plus touchantes homélies. L'exégèse peut butiner les plus rares renseignements, les aperçus les plus ingénieux dans ses écrits pleins de la sève biblique.

Sermons sur les vices et sur les vertus, sermons sur les mystères, sur les saints ; lettres et sermons à des moines, prières, tout y est.

### LE POÈTE

Nous allions oublier le poète.

C'était au temps où l'hérésie lançait de côté et d'autre ses essaims de gnostiques. Harmodius, disciple de Bardesanes, avait mis en vers ses doctrines, et l'erreur se propageait rapide, jetant partout les fredons qui restaient et la perpétuaient. Ephrem se mit à l'œuvre, et il eut bientôt répondu à l'attaque. Depuis deux siècles déjà, les poésies hérétiques hantaient l'imagination populaire; il fit mieux qu'Harmodius, et les pâtres de Syrie, à l'heure qu'il est, chantent peut-être encore, sans s'en douter, quelque vieille mélodie du saint poète.

### LE SOLITAIRE

La prédication et les œuvres remplissaient tous les instants de l'apôtre; il semble cependant qu'à travers cette vie active, il ait traîné l'amer regret des lointaines Thébaïdes. Il dut céder à la tentation de se baigner encore dans cet air salubre et de se retremper dans les saints exercices de la pénitence. Sans cela, le fait suivant serait difficile à placer dans sa vie.

Une femme de mœurs hardies habitait Césarée. Or, un jour, la grâce de Dieu la toucha. Prise de repentir, elle voulut rentrer en faveur auprès du souverain Maître. Par une mystérieuse inspiration, elle écrivit sur un parchemin tous les crimes de sa vie et, tout à la fin de cette longue liste, elle ajouta le nom d'un forfait, le plus grand qu'elle eût commis. Comme l'évêque passait, elle jeta à ses pieds le volume. On le ramassa : « Seigneur, dit-elle, que le Dieu qui m'a inspiré cet acte, veuille que vous me donniez l'absolution sans avoir ouvert ces pages. » Saint Basile prit le rouleau, continua son chemin vers l'autel et se mit en prières. Le lendemain il était là encore, les deux genoux sur les degrés. Il se leva enfin. La femme déploya le feuillet : tous ses crimes étaient effacés, sauf un seul, le dernier! Elle éclata en sanglots : « Allez, ma fille, trouver au désert Ephrem d'Edesse; lui seul au monde peut vous réconcilier avec Dieu. » Elle partit. Ephrem, enfermé dans sa grotte, ne voulut, sous aucun prétexte, entrer en rapport quelconque avec cette étrange visiteuse. « Retournez à Césarée et hâtez-vous. » Elle eut beau se hâter; au moment où elle pénétrait dans la ville, on procédait aux funérailles de l'évêque. Elle se lamentait, poussait des cris et pleurait. On s'approcha, on s'empara du mystérieux parchemin : il ne portait plus trace d'écriture.

### LE CONTROVERSISTE

Saint Ephrem n'avait pas toujours montré la même discrétion. L'hérétique Apollo, très vieux, malade, n'avait jamais pu se rencontrer aux rendez-vous que le belliqueux diacre lui donnait. Il

eut la fâcheuse inspiration de lui confier son manuscrit, sur les instances réitérées du Saint. L'histoire ne dit pas si le savant controversiste se donna la peine de lire l'ouvrage; ce qu'elle raconte, c'est qu'ayant fabriqué de la colle de poisson, il en enduisit avec soin les deux faces de chaque volume. Il n'hésita pas à les rendre quand on les lui réclama, et le malheureux Apollo fut impuissant à rendre à ce bloc compact et pétrifié sa souplesse et sa forme primitives. L'Ephrem des anciens jours et les plaisanteries un peu vives reparaissaient aux dernières heures de sa vie. Il n'avait pas plus de respect alors pour le gnosticisme qu'il n'en avait eu jadis pour la propriété d'autrui.

### LES DERNIÈRES ANNÉES — LA MORT

La ville d'Edesse se voit affligée d'une très grande famine. Le Saint, saisi de compassion, quitte sa cellule, gagne l'estime et l'affection des riches qui lui confient leurs trésors, fait disposer 300 lits pour les pauvres, panse les malades, ensevelit les morts, se prête à tous avec une charité infatigable, et une fois l'abondance revenue, retourne à sa solitude.

Il avait parcouru toute la carrière de la sainteté. Ses derniers moments furent sublimes. La vie s'échappait, il la retenait, non pas qu'il n'eût hâte de quitter son corps méprisé, vieilli par l'âge et la peine, décharné par la pénitence, mais une crainte le hantait. Il ne voulait pas que l'on fît de ce corps très saint l'objet de la vénération des fidèles. Humilité posthume que la postérité n'a pas admise. Saint Ephrem règne sur les autels, et si nous ignorons où reposent ses reliques, nous savons bien qu'après le redoutable jugement dernier, malgré ses terreurs, elles seront glorifiées. L'Église célèbre la naissance de son âme à la vie du ciel le 1er février de l'année liturgique.

# SAINTE BRIGIDE DE KILDARE

## VIERGE ET THAUMATURGE

*Fête le 1er février.*

**Brigide donne à un pauvre l'épée de son père.**

LA NOUVELLE AGAR — UNE FLEUR D'IRLANDE TRIOMPHE DE LA GRACE

Brigide ou Brigitte est l'une des premières gloires de l'Irlande chrétienne. Ses innombrables miracles lui ont valu le surnom de *thaumaturge*. D'anciens auteurs l'appellent aussi *Brigide d'Ecosse;* ce qui ne signifie point qu'elle soit née en Ecosse; mais les anciens donnaient parfois le nom de *Scots* aux Irlandais aussi bien qu'aux Ecossais: deux peuples qui appartiennent l'un et l'autre à la même race, la vieille et forte race celtique qui a produit aussi les Gaulois, nos aïeux.

Jamais les empereurs romains ne réussirent à soumettre les Scots à leur domination. Mais au cinquième siècle de l'ère chrétienne, alors que ce colossal empire de la force humaine s'écroulait, Jésus-Christ envoya en Hibernie (Irlande) un pacifique conquérant, qui lui soumit en quelques années la majeure partie des Irlandais: c'était saint Patrick. Cet homme de Dieu, par ses prédications et ses miracles, courba sous les douces

et saintes lois de l'Evangile les peuples et les chefs barbares des tribus celtiques ; à sa voix, les bardes abandonnaient leurs sombres et vieilles superstitions, et, devenant moines et prêtres, chantaient les louanges du Christ.

Assurément, le démon et les passions humaines ne furent pas vaincus sans combats ; un peuple païen n'atteint pas la perfection chrétienne en quelques jours; il y eut des luttes nombreuses et difficiles. Plus d'un baptisé succomba parfois aux retours impétueux de la vieille nature qui se révoltait contre le joug nouveau de la morale évangélique, mais le triomphe devait rester à la grâce.

La naissance de Brigide en fut un exemple. Duptace, seigneur du pays de Leinster, avait été baptisé ainsi que son épouse, et il croyait à Jésus-Christ; mais il ne sut résister à un amour criminel pour son esclave Brotsech. Depuis quelques mois, ses remords commençaient à lui faire expier son crime, lorsque son épouse légitime, apprenant son infidélité, exigea formellement le renvoi de l'esclave. Comme autrefois Sara, elle ne voulait pas que le fils de l'esclave partageât, avec ses propres enfants, l'héritage paternel. Duptace dut s'exécuter ; l'esclave fut vendue; son nouveau maître, un païen adonné à la magie, l'emmena au diocèse d'Armagh, fondé par saint Patrice. C'est là que Brotsech mit au monde, en 439, une fille qui reçut au baptême le nom de Brigida.

Dieu s'est vanté dans l'Ecriture de pouvoir faire germer des raisins sur les ronces du sentier aussi bien que sur les ceps du coteau; un miracle semblable brilla en ce jour: l'onde baptismale, qui purifia l'âme de Brigida, en la rendant fille adoptive de Dieu, ouvrit son cœur aux grâces les plus abondantes et les plus choisies. Et les anges étonnés admirèrent ce nouveau triomphe de Jésus-Christ sur l'enfer.

### LA JEUNE BERGÈRE
### RETOUR A LA MAISON PATERNELLE

L'enfant était encore au berceau quand on vit briller au-dessus de sa tête un globe lumineux, pareil à la gerbe de feu qui devait lui servir de couronne nuptiale au jour où, prenant le voile des vierges, elle s'unit à l'Epoux divin.

Ce premier prodige passa presque inaperçu; mais ce qui toucha le cœur du magicien, ce qui faillit le convertir, ce fut de voir Brigide, à peine âgée de trois ans, repousser obstinément tous les aliments qu'on lui présentait: sans doute, qu'ils avaient été offerts aux idoles: « Je suis un » homme impur, dit-il à Brotsech, puisque ta » fille ne veut rien manger de ce qui m'appar- » tient, choisis dans mon troupeau une des » meilleures laitières: je te la donne pour qu'elle » se nourrisse de son lait. » Brigide ne prit jamais un autre aliment durant les quinze années qu'elle passa avec sa mère au service de ce fidèle adorateur d'Hésus et de Teutatès.

Non contente de payer sa dette à Dieu avant de l'avoir offensé, Brigide voulut lui plaire avant de le connaître entièrement. Aussi joignit-elle à la fleur de sa pureté et à son précoce amour de la souffrance, tout un bouquet d'autres vertus. Devenue bergère, son cœur et ses lèvres ne cessèrent jamais de faire jaillir la prière jusqu'au trône du Tout-Puissant.

Les pauvres de la contrée accoururent en foule auprès d'elle, et la jeune esclave leur permettait de traire le troupeau dont elle avait la garde : quitte pour remplir le soir par un miracle la baratte de son maître. Ce fait, fréquemment renouvelé, amena la conversion du magicien qui rendit à Duptace Brotsech et Brigide comblées de présents.

Sa rentrée dans la maison paternelle permit à notre Sainte d'augmenter ses largesses. Un jour un indigent se présente : elle n'a plus rien. Que faire? L'épée de son père est pendue au mur ; elle l'aperçoit, la décroche, la donne au malheureux, et poursuit son travail gaiement. Duptace ne prit pas l'aventure d'aussi bon cœur. Il fut très irrité, et s'en plaignit au roi en présence de sa fille. Et celle-ci de répondre au roi: « Ce » glaive, je l'ai donné au Christ. Et certes, si » Dieu me demandait de vous vendre, je n'hési- » terais pas à le faire, pour distribuer aux pauvres » ce qu'on me donnerait de vous. » Le prince, charmé de la naïveté de cette répartie, détacha l'épée qu'il portait au côté, et l'offrit à la jeune fille qui la remit aussitôt entre les mains de son père.

### ENTRÉE AU COUVENT

A ces vertus qui formaient comme la couronne spirituelle de son âme, Brigide joignait les charmes d'une admirable beauté: aussi les gentilshommes de la cour n'attendirent pas qu'elle eût atteint l'âge nubile pour demander sa main. Ils furent nombreux ceux qui vinrent solliciter Duptace, puissants et riches, nobles, vertueux. Le père ne demandait qu'à choisir, mais le choix de Brigide était accompli depuis longtemps : elle avait réservé son cœur pour le céleste Epoux des vierges. Son père, n'écoutant que ses propres intérêts, était disposé à passer outre et à l'engager de force dans le mariage. Alors Brigide supplia ardemment le Seigneur de la rendre si laide, que personne ne songeât plus à elle. Dieu l'exauça : elle perdit un œil, et cette difformité soudaine mit en fuite tous les prétendants.

La Sainte, au comble de ses vœux, découvrit à son père la cause de son infirmité. Celui-ci, revenu de son égarement passé, comprit son devoir, et ne voulut plus s'opposer à la volonté de Dieu. Libre désormais de suivre sa vocation, Brigide s'associa trois compagnes et vint avec elles demander le voile à l'évêque saint Malchille ou Mel, disciple de saint Patrice.

La pieuse cérémonie attira les regards bienveillants du ciel. Tandis que la vierge s'inclinait, une brillante auréole couronna sa tête, le marchepied de l'autel en bois sur lequel elle s'appuya reverdit aussitôt et, comme la verge d'Aaron ou de Joseph, poussa des rameaux et des fleurs. Brigide appartenait à son Jésus, et celui-ci, content de son sacrifice, lui rendit cet œil dont elle avait héroïquement réclamé la perte. Sa première beauté vint de nouveau régner sur son front qui ne brillera plus désormais que pour le Christ.

### KILDARE — BRIGIDE PROPAGATRICE DE LA VIE RELIGIEUSE EN IRLANDE

Les quatre nouvelles religieuses prirent un habit différent de celui qu'on portait dans les quelques monastères précédemment fondés par saint Patrice. Elles se retirèrent à une certaine distance de Dublin, où le tronc d'un gros chêne creusé par le temps leur fournit un abri assez gênant pour satisfaire leur désir de la souffrance. Ce lieu fut dès lors appelé Kildare (*Kill-dara*, cellules du chêne.)

La réputation de sainteté que Brigide s'était

acquise par ses vertus et ses miracles lui attira bientôt toute une légion de vierges désireuses de se former à son école. Il fallut élever d'immenses bâtiments. Le service d'un si grand monastère attira des habitants, qui fixèrent leur demeure dans le voisinage ; peu à peu la forêt fit place à une ville assez importante pour devenir plus tard le siège d'un archevêché.

Mais quelque spacieux qu'ils fussent, les cloîtres du grand monastère de Kildare ne purent longtemps suffire. Le nombre prodigieux des postulantes, qui venaient à l'envi de tous les points de l'île demander leur admission, exigea d'autres fondations en diverses provinces. Brigide avait recherché la solitude pour jouir, dans le silence et la paix, de la conversation de son Bien-Aimé ; mais en face du bien à faire à tant d'âmes, en présence de cette abondante moisson que Dieu la chargeait de recueillir dans ses greniers de la terre, avant de la prendre dans ses greniers du ciel, elle n'hésita pas à sacrifier ses douceurs les plus chères et à remettre pour ainsi dire un pied dans le monde, auquel elle croyait avoir dit un éternel adieu.

Que de voyages en effet n'exigea pas de la sainte fondatrice l'établissement de toutes ces maisons, que les filles d'Irlande envahirent comme un port assuré, où loin des flots tumultueux du siècle, elles pouvaient conserver leur innocence à l'abri des tempêtes et se fixer dans la pratique de la perfection religieuse. Que de courses accomplies d'un bout de l'île à l'autre, aussi bien durant l'été que pendant les grands froids de l'hiver, au sein des forêts profondes, à travers les rivières débordées, les montagnes abruptes ou les plages désertes. De combien de périls et de fatigues ne furent-elles pas agrémentées ? Mais la charité ne connaît pas de lassitude, elle surmonte tous les obstacles, elle affronte tous les dangers.

Faut-il frapper à la porte des grands ? Brigide s'y présente, sans crainte d'être repoussée, pour solliciter tantôt leur protection, tantôt le secours de leurs aumônes. D'ordinaire, son exquise affabilité lui gagne les cœurs ; prévenus en sa faveur par la réputation de sa vie austère et captivés par l'éclat de la vertu, les seigneurs se montrent généreux et l'enrichissent de leurs aumônes, mais parfois on l'accueille par des injures et des refus. Quelques-uns lui reprochent durement la vocation de leurs filles qu'elle a favorisée, mais Dieu la soutient.

### SAINTE BRIGIDE ET SAINT PATRICE

Brigide n'avait que vingt-cinq ans lorsque l'apôtre de l'Irlande vit arriver le terme de ses admirables travaux. Dans un voyage à travers les paroisses de l'Ultonie, saint Patrice fut averti de Dieu qu'il ne reverrait plus sa ville épiscopale d'Armagh. Il vint donc porter ses recommandations suprêmes et ses derniers adieux aux religieuses du couvent de Duna (Down) où Brigide se trouvait de passage. Vers la fin de l'entretien, une lumière éblouissante parut à l'est de l'église et descendit se fixer sur un point du cimetière. Les clercs qui formaient le cortège de l'évêque s'empressèrent de lui demander la signification de cette apparition étrange : il chargea Brigide de répondre à sa place. « La flamme que vous avez vue, dit la vierge, est venue nous indiquer le lieu précis où, dans quelques jours, un vénérable serviteur de Dieu recevra la sépulture. »

Tout le monde comprit de quel serviteur de Dieu il s'agissait et pour ne pas laisser de doute, saint Patrice, au moment de quitter Brigide, la prit en particulier et lui dit : « Dieu vous a révélé la place que doivent occuper mes restes. Hâtez-vous de tisser un linceul pour ensevelir mon corps. C'est au monastère de Sabhall que je rendrai le dernier soupir. »

Patrice avait dit vrai. C'est au milieu des moines de Sabhall, entre les bras de son disciple, l'évêque Thasach, que le Père de la nation irlandaise ferma les yeux à la lumière, l'an 464, le front couronné de travaux, de vieillesse et de gloire.

Il allait recommencer au ciel une vie nouvelle, comme patron de son peuple bien-aimé.

Son corps fut solennellement inhumé à l'endroit voulu par la Providence.

Tandis que les religieuses de Down recevaient en partage les reliques de l'illustre confesseur, Brigide semblait avoir hérité du trésor spirituel de ses vertus, tant elle avançait admirablement dans la sainteté : Humilité, charité, patience, confiance inaltérable en Dieu ; admirable fidélité à la prière et au recueillement, au milieu des dérangements multiples et des nombreuses occupations de sa charge. Sa mortification était rude et perpétuelle. Mais elle brilla surtout par deux vertus, la foi et l'amour divin, qui enfantèrent des miracles innombrables.

### SES MIRACLES

Impossible de rapporter ici tous les miracles que les Irlandais racontent de leur chère patronne. Par le signe de la croix, elle guérissait les malades et chassait les démons.

Un jour, plusieurs évêques étant venus la visiter, la sainte abbesse ne savait comment traiter dignement ses hôtes à cause de la pauvreté du couvent. Après avoir prié Dieu, elle trait trois fois de suite l'unique vache de la maison, et trois fois elle tire du lait en abondance. Aussi d'anciens tableaux la représentent tenant un grand vase de lait à la main, et près d'elle une vache.

C'est sans doute pour cela que nos pères l'invoquaient pour leurs vaches, afin qu'elle daignât les protéger et les guérir.

Une année, à l'époque de Pâques, elle offrit gratuitement de la cervoise (bière) aux nombreux fidèles qui venaient à l'église. La boisson se multiplia tellement entre ses mains, que l'octave terminée, il lui en restait plus qu'elle n'en avait préparé.

Se trouvant en voyage avec une jeune religieuse, elle vit un petit nègre hideux qui suivait partout sa compagne. « Pourquoi ce démon vous suit-il partout ? lui demanda-t-elle. — Quel démon ? » répondit la sœur qui ne voyait rien. Brigide fit le signe de la croix sur les yeux de sa compagne, et celle-ci vit le démon. Se voyant découvert, l'ennemi jeta feu et flamme, en disant : « Ton penchant à la curiosité et à la paresse m'attirait, mais la vertu de ta maîtresse me chasse. » Et il disparut. On conçoit si la jeune Sœur s'efforça de se corriger !

Le jour de la résurrection du Sauveur, un lépreux lui demanda l'aumône. Brigide, prise au dépourvu, se rappela ce qu'avait fait saint Pierre en une circonstance analogue : « *Argentum et aurum non est mihi, quod autem habeo hoc tibi do.* » *Je n'ai ni or ni argent,* dit-elle, *mais ce que j'ai je vous le donne.* Aussitôt elle le guérit en jetant sur son corps quelques gouttes d'eau bénite.

Ce ne fut pas la seule fois que sur les ordres de la Bienheureuse, la lèpre dût arrêter le cours de ses ravages sur les corps qu'elle avait envahis. Un jour, par exemple, deux malheureux atteints de cette cruelle maladie vinrent lui demander tout en larmes leur guérison. Elle leur apporta un peu d'eau sur laquelle elle avait tracé le signe du salut et leur commanda de s'en laver mutuellement. L'un des deux, guéri dès la première lotion, refusa de rendre à l'autre le service qu'il venait d'en recevoir, tant il craignait de retomber sous l'empire du mal dont il se trouvait délivré. La justice divine s'abattit tout à coup sur cet ingrat, car, tandis que son compagnon revenait subitement à la santé, il se sentit de nouveau les chairs rongées par la terrible maladie.

Devant les ordres de Brigide, la paralysie n'ose se raidir : elle est forcée, comme la lèpre, de s'incliner et d'abandonner ses victimes. Deux jeunes filles, arrachées ainsi à leur grabat par un signe de croix de Brigide, coururent se donner à Dieu sous le voile des vierges.

Deux Bretons aveugles vinrent, sous la conduite d'un lépreux, frapper à la porte du couvent. Avertie de leur arrivée, Brigide les pria d'attendre qu'elle eût supplié le ciel à leur intention. Ces infortunés, dont le cœur était de longue date aigri par la souffrance, se crurent rebutés et l'injurièrent brutalement; ils lui reprochèrent de n'accorder ses faveurs qu'à ses compatriotes. « Les biens que je déverse dans le sein des pauvres, » leur répartit Brigide, ces biens-là, ô mes frères » bien-aimés, je les dispense au nom de Celui » qui n'a jamais fait acception de personnes. » Soyez guéris. » Aussitôt les yeux de ceux-ci s'ouvrirent à la lumière, le corps de celui-là revint pur et sain comme aux jours de sa fraîche jeunesse, et leurs outrages se changèrent en un concert de bénédictions, de louanges et d'actions de grâces.

Les éléments se pliaient aussi facilement que les maladies à la volonté de la thaumaturge de Kildare. Durant toute une journée, il tomba du ciel de l'eau à torrents et les moissonneurs, occupés sur les terres du couvent, purent continuer leur travail, du matin jusqu'au soir, sans recevoir une goutte de pluie : Brigide priait.

Elle changea pour l'offrir à des mendiants plusieurs litres d'eau en cervoise (bière).

On raconte que dans un voyage, d'une pierre elle fit un morceau de sel qu'elle donna gaiement à un indigent. Elle déplaça le cours d'une rivière qui, depuis, n'est jamais sortie du lit que la Sainte lui indiqua. A son appel, les oiseaux venaient se reposer sur sa main : elle les caressait et puis leur ordonnait de s'envoler.

Autant ces innocentes volatilles se plaisaient en la compagnie de l'illustre vierge, autant les démons redoutaient de se trouver en sa présence. On avait résolu de conduire un possédé au couvent de Kildare : l'esprit malin ne fut pas du même avis. Il refusa d'avancer et personne ne fut capable de le faire remuer. Comme on l'adjurait d'expliquer les motifs de sa résistance, il répondit : « Vous voulez me conduire à votre Brigide, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi je ne le souffrirai pas. — Sais-tu où elle se trouve ? — Si je le sais ! ah ! certes oui, je le sais et je n'irai jamais, jamais. » On fut obligé de mander la Sainte. Elle accourut ou plutôt elle vola, car la charité sembla lui prêter des ailes; mais le maudit n'attendit pas son arrivée pour abandonner précipitamment sa victime.

La Sainte de Kildare se plaisait à faire éclater ses miracles en faveur des vierges entravées dans leur vocation. Ainsi une jeune fille de la plus haute noblesse, que son père voulait obliger à se marier malgré son vœu de virginité, s'échappa de sa maison la veille même des noces, et se réfugia à Kildare. Son père l'y poursuivit à cheval avec une troupe d'hommes armés, résolu à forcer les portes du couvent. Il s'avançait avec sa bande au galop, lorsque Brigide traça sur le sol le signe de la croix : aussitôt hommes et chevaux restèrent immobiles. Le seigneur forcené dut rabattre de son audace et capituler : il consentit à laisser sa fille, et retrouva alors la possibilité de remuer pour s'en retourner.

### MORT DE SAINTE BRIGIDE

Ses travaux, ses vertus, ses miracles avaient rendu le nom de la fondatrice de Kildare célèbre de par tout l'Occident. En Irlande tout le monde la vénérait. Le roi de Leinster, quoiqu'à demi-païen, ne partait jamais en guerre sans venir solliciter en personne le secours de ses prières, et au retour, il venait la remercier de ses victoires. L'humble religieuse allait quelquefois trouver le souverain dans son palais de Dublin, pour obtenir la liberté de quelque malheureux réduit en esclavage.

C'est au milieu de ces honneurs que Brigide fut attaquée par la mort. Elle avait joyeusement annoncé à ses religieuses qu'elle quitterait le monde le mercredi, 1er février; et ce jour-là fut en effet le dernier de son exil sur la terre (523). Elle avait quatre-vingt-quatre ans.

Tandis que son âme chargée de mérites, couronnée de justice, embrasée d'amour, entrait dans la patrie céleste, son corps prenait possession de la tombe en attendant de monter sur les autels. Les religieuses entretenaient perpétuellement une lampe sur son tombeau. Au IXe siècle, ce corps précieux fut transféré à Down-Patrick, à cause des ravages des Danois, qui, de 835 à 924, saccagèrent cinq fois la ville et le monastère de Kildare.

Les restes de la Sainte furent quelque temps oubliés à Down; mais à la suite d'une révélation, ils furent retrouvés par l'archevêque saint Malachie ils furent déposés à côté de ceux de saint Patrice et de saint Colomb, puis transférés dans la cathédrale.

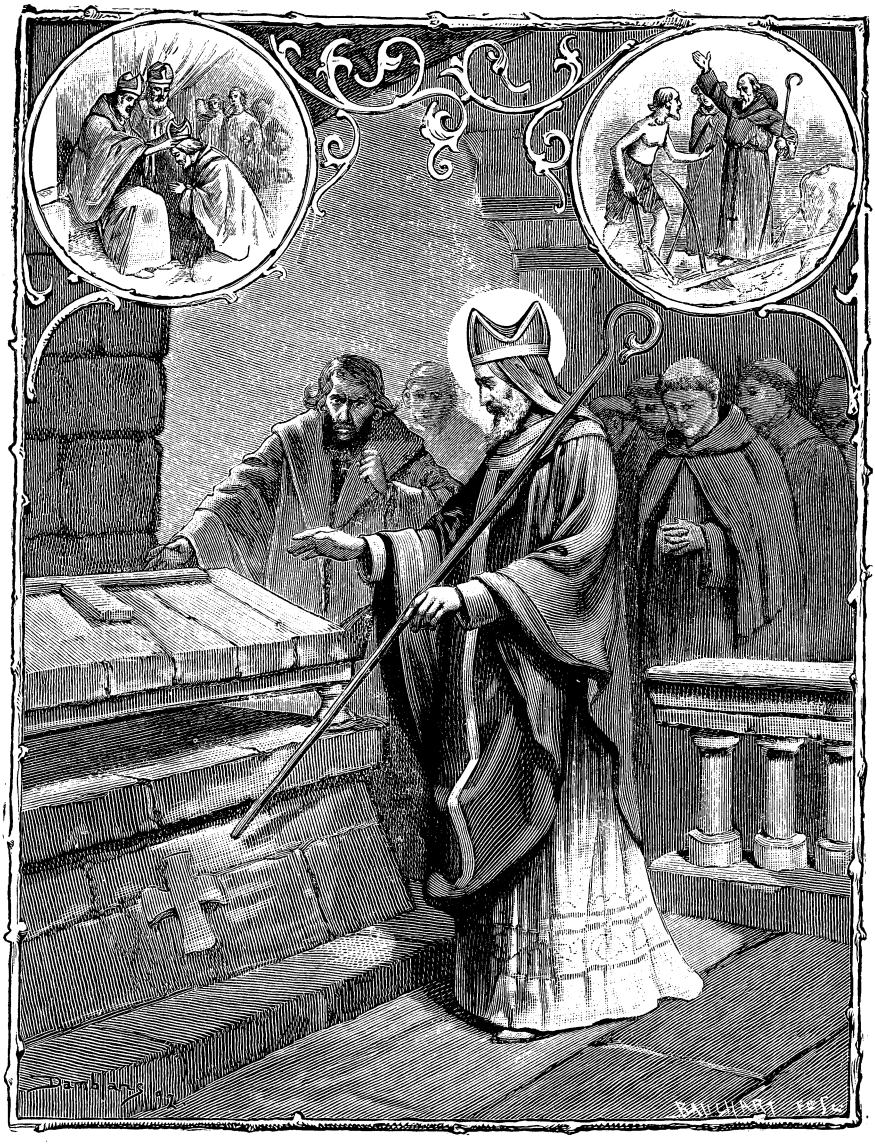
A l'époque du grand schisme anglican, Grey le haineux affidé d'Henri VIII, rasa cette église et dispersa les pieuses reliques; mais sa rage ne put atteindre le chef qui se trouvait en Autriche, à Neustadt. En 1587, Rodolphe II dépouilla la chapelle impériale de cet insigne trésor, pour l'offrir à Jean de Borgia, ambassadeur d'Espagne, qui le déposa lui-même dans l'église des Jésuites, à Lisbonne.

La congrégation fondée par sainte Brigide a disparu; mais son culte s'est perpétué dans son île natale, où elle tient, après la Sainte Vierge et saint Patrice, le premier rang dans la vénération des fidèles. Dix-huit paroisses y portent aujourd'hui son nom. Volontiers les Irlandais la donnent, au jour du baptême, pour patronne à leurs filles, qu'ils soient dans la patrie ou dans l'exil. Puissent-ils recevoir bientôt la récompense de leurs souffrances et de leur inébranlable attachement à la foi de leurs pères. Le culte de la vierge irlandaise a été très populaire autrefois dans tout l'Occident; on la vénère encore en divers lieux par des fêtes spéciales.

# SAINT PAUL

## ÉVÊQUE DE TROIS-CHATEAUX

*Fête le 1er février.*



**Saint Paul, laboureur. — Il est consacré évêque. — Saint Paul et le Juif.**

### TROIS-CHATEAUX AVANT SAINT PAUL

Parmi les peuples nombreux établis dans les Gaules, à l'époque de la conquête romaine, se trouvaient les Tricastins. Fièrement campés sur les plateaux boisés des rives gauches de la Drôme, ils avaient résisté aux armées d'Annibal et tenu tête plus d'une fois aux conquérantes légions de César.

Tricastrum, leur capitale (aujourd'hui Saint-Paul-Trois-Châteaux), se défendit longtemps dans ses trois camps retranchés, mais elle finit par succomber, dans sa lutte désespérée contre Rome.

Au 1er siècle de l'ère chrétienne, elle était devenue une colonie importante et avait pris le nom d'Auguste (Augusta Tricastrinorum).

Une tradition digne de foi, insérée dans les livres liturgiques de Saint-Paul-Trois-Châteaux, rapporte que la religion du Christ y fut annoncée à cette époque, par saint Restitut, l'aveugle-né de l'Evangile, arrivé en Provence avec sainte Marie-Madeleine, saint Lazare et saint Maximin.

Il devint le premier évêque de cette Eglise

fondée par lui, et aujourd'hui encore, des monuments de l'époque carlovingienne nous conservent son souvenir et son nom.

Le successeur de saint Restitut sur le siège de Tricastrum fut, au témoignage de l'ancien catalogue des évêques de cette église, saint Sulpice. Deux chapelles lui avaient été dédiées autrefois dans le diocèse de Saint-Paul.

Le bréviaire nomme après lui deux évêques honorés également de l'auréole des saints : saint Eusèbe et saint Torquat. Leur fête se célébrait le 23 mars et le 31 janvier.

Saint Eusèbe est demeuré célèbre par sa charité. Saint Torquat a laissé son nom à un village des environs.

A saint Torquat, succéda, en 372, saint Paul, le plus illustre des évêques de cette église, et qui devait, comme jadis Auguste, mais avec plus de succès que l'empereur romain, laisser son nom à la ville qu'il avait évangélisée.

L'histoire de sa vie est des plus intéressantes. Nous la donnerons ici d'après l'ancien bréviaire de l'église Tricastine.

### PREMIÈRES ANNÉES — LES DEUX COLOMBES

Saint Paul était né à Reims en Champagne, au milieu du IVe siècle.

C'était l'époque des grands évêques. Saint Nicaise gouvernait alors l'église de Reims; saint Hilaire de Poitiers et saint Martin de Tours remplissaient les Gaules de l'éclat de leur nom et du bruit de leurs miracles.

L'enfant grandit auprès de ses parents, et apprit de bonne heure à connaître les grands exploits de ces hommes de Dieu. Lui aussi aimait les pauvres et il soulageait leurs misères « selon son petit pouvoir ».

Il avait formé dès lors le projet de se retirer dans le sanctuaire. Mais, à peine arrivé à la fleur de sa jeunesse, il fut contraint par son père de s'engager dans les liens du mariage. Il épousa une jeune fille de qualité, pieuse comme lui, et comme lui, désireuse de se consacrer à Dieu. D'un commun accord, ils vouèrent leur virginité au Seigneur et vécurent comme deux anges ensemble. Paul sembla avoir trouvé auprès de sa céleste compagne les joies de la contemplation qu'il avait voulu demander au cloître.

Mais la persécution ne tarda pas à venir troubler les saints dans leur bonheur.

En 362, les Barbares, établis au delà du Rhin depuis plus d'un siècle, passèrent le fleuve et, malgré les légions de Julien l'Apostat, alors à Lutèce, s'avancèrent jusque dans les plaines de la Champagne. Leur passage portait l'épouvante partout.

« Devant la cruauté de ces vautours, dit le bréviaire Tricastin, nos deux jeunes colombes prirent la fuite » et vinrent chercher une solitude pour abriter leur innocence.

Conduits par la main de Dieu, Paul et sa pieuse compagne arrivent à Lyon, et s'embarquent sur le Rhône. Ils étaient attirés sans doute vers les rivages de la Provence, par l'exemple encore vivant de saint Eucher et de sainte Galla sa femme, qui venaient, eux aussi, de quitter le monde pour vivre ensemble au désert.

### LE SAINT LABOUREUR

Le bateau qui les portait les déposa aux portes d'Arles, la métropole des églises de la Narbonnaise. Les deux pèlerins cherchèrent en vain auprès de la ville une solitude pour s'y établir. L'importance commerciale et politique de la cité avait peuplé d'habitations les campagnes environnantes.

Paul et sa jeune femme s'avancèrent vers l'Ouest sur les bords du Rhône et vinrent se fixer dans un lieu retiré, appelé Macérius, au territoire de l'ancienne *Glanum*, municipe romain, célèbre par son arc de triomphe, et qui prit plus tard le nom de Saint-Remy, quand Clovis en eut fait donation à l'évêque de Reims.

Ils obtinrent un petit champ et y établirent un oratoire. Paul cultivait lui-même les terres qu'il avait acquises ; l'histoire nous le représente conduisant la charrue et creusant péniblement les sillons qui devaient fournir la nourriture nécessaire aux deux solitaires. Comme saint Paulin et sa femme Tharasia à Nole, Paul et sa noble compagne avaient partagé leur temps entre la prière et le travail. Ainsi éloignés du monde, les deux saints espéraient vivre longtemps heureux au sein de cette obscurité volontaire où ils étaient venus cacher leur noblesse et leur gloire.

Mais Dieu avait sur eux d'autres desseins. Il devait bientôt arracher Paul à ses travaux champêtres, comme autrefois il enleva David à ses troupeaux, pour le mettre à la tête de son peuple.

### LA VERGE D'AARON ET LE BATON DE SAINT PAUL

Vers la fin de l'année 371, saint Torquat, évêque de Tricastrum, était mort. Selon l'usage de cette époque, le clergé et le peuple s'assemblèrent pour demander à Dieu de leur faire connaître leur nouveau pasteur. D'ordinaire, on procédait à une élection régulière, en consultant les suffrages des assistants. Mais il n'était pas rare que la volonté de Dieu se manifestât d'une façon miraculeuse.

C'est ce qui eut lieu pour l'élection du successeur de saint Torquat. Plusieurs personnes pieuses déclarèrent que Dieu avait choisi pour évêque un solitaire de Glanum, en Provence, du nom de Paul.

Aussitôt, on dépêcha des messagers auprès de l'ermite, avec ordre de lui annoncer que le peuple Tricastin l'avait choisi pour évêque.

Les envoyés, après bien des recherches, arrivèrent à Glanum et trouvèrent un homme, à la figure noble, au port majestueux, occupé à conduire la charrue.

Ils lui demandèrent s'il ne connaissait pas un solitaire du nom de Paul, retiré dans les environs. Le laboureur répondit qu'il portait lui-même le nom de Paul et qu'il s'était fixé, depuis quelques années, dans ce lieu retiré.

« Vous êtes donc celui que nous cherchons, s'écrièrent les envoyés.

— Et pourquoi me cherchez-vous? ajouta saint Paul.

— Afin de vous apprendre, répondirent les députés, que le clergé et le peuple de l'église Tricastine vous ont choisi pour leur évêque.

— Moi? pour leur évêque!..... Mes amis, continuez votre route, je ne suis point le Paul que vous cherchez. Vous voyez bien que je ne suis qu'un pauvre laboureur. Allez, et que Dieu dirige vos pas. »

Mais les envoyés répondirent qu'ils n'avaient pas trouvé, dans tout le pays, d'autre ermite du nom de Paul; et qu'assurément, le personnage désigné par le ciel ne pouvait être un autre que lui.

Le laboureur qui les avait écoutés jusque-là, sans quitter la charrue, tenait à la main l'aiguillon dont il se servait pour conduire les bœufs.

Il répondit, avec un sourire, en plantant dans

un sillon sa verge desséchée : « Quand mon bâton produira des feuilles et des fleurs, j'accepterai l'offre que vous me proposez. »

O merveille! A peine le Saint avait-il fini son discours que le bâton était couvert de feuilles et orné de fleurs!

C'est ainsi que Dieu avait choisi jadis Aaron pour son prêtre ; et une gracieuse tradition raconte qu'un miracle semblable donna saint Joseph pour époux à Marie.

L'humble Paul, plus étonné que tous les autres à la vue de ce prodige, tombe à genoux et déclare qu'il se soumet à la volonté de Dieu, en acceptant la charge qu'on lui confie.

Les députés tricastins, au comble de la joie, se hâtent de revenir annoncer à leurs compatriotes l'heureux résultat de leur mission. A cette nouvelle, ce n'est qu'un cri d'allégresse dans Tricastrum et la ville se prépare à recevoir dignement celui que Dieu lui destine pour évêque.

### LES ADIEUX DE SAINT PAUL A SA FEMME

Il en coûtait néanmoins à saint Paul d'annoncer à sa douce compagne la nouvelle de la séparation demandée par Dieu.

En effet, depuis le temps des apôtres, les lois canoniques de l'Eglise prescrivent aux hommes engagés dans les liens du mariage, qui voudraient entrer dans les Saints Ordres, de se séparer de leur femme.

La vertueuse dame, malgré le tendre attachement qu'elle ressentait pour son mari, ne voulut point s'opposer à la volonté de Dieu et elle se soumit aux décrets de l'Eglise. Elle embrassa une dernière fois celui qu'elle ne devait plus revoir qu'au ciel, et alla s'enfermer dans un couvent de religieuses, à Arles. Elle y mourut en odeur de sainteté, quelque temps avant son mari, au dire de la tradition.

### L'ORDINATION DU SAINT

Cependant, le saint élu de Dieu, avant d'aller s'asseoir dans la chaire de saint Restitut, devait recevoir, avec l'habit des clercs, les premiers ordres sacrés et la prêtrise. Il s'y prépara avec d'autant plus de ferveur qu'il était plus humble. Il avait autrefois étudié à Reims les lettres humaines et les sciences sacrées; ce qui l'effrayait, c'était moins le défaut de science que le souvenir de ses fautes. Il passait des nuits entières à les pleurer.

On raconte que Dieu, touché de cette vive douleur, lui envoya un ange du ciel, pour l'encourager et lui annoncer que ses péchés lui étaient pardonnés.

Alors seulement il consentit à gravir la montagne du Seigneur et à entrer dans le sanctuaire, ainsi que s'exprime David parlant du sacerdoce.

Il parcourut en quelques jours les degrés de cette hiérarchie sainte et vit orner son front vénérable de l'auréole des prêtres et de la couronne des évêques.

Ce fut probablement dans son église même qu'il reçut, selon l'usage, la consécration épiscopale des mains de son métropolitain, l'évêque d'Arles.

Cette cérémonie, une des plus belles de la liturgie catholique, était rendue plus émouvante encore par le souvenir des circonstances providentielles qui l'avaient précédée.

Les Tricastins virent leur pontife, agenouillé devant le métropolitain, jurer de défendre, avec la foi du Christ, les droits de l'église confiée à sa garde; ils le virent recevoir ce bâton pastoral, plus brillant encore dans ses mains que la verge miraculeuse, ornée de fleurs par le Seigneur lui-même.

Enfin, quand il se releva comme transformé et, pour ainsi dire, tout embaumé des effusions de l'Esprit-Saint, ils s'inclinèrent avec amour et confiance sous la main paternelle du père qui bénissait, en pleurant d'émotion, ses nouveaux enfants..

### LE CONCILE DE VALENCE — SAINT PAUL ET LES ÉVÊQUES AU IVe SIÈCLE

Le nouvel évêque ne trompa point les espérances de ses chers diocésains. Pendant les quarante années de son épiscopat, l'Eglise tricastine brilla d'un éclat particulier.

On le vit s'occuper activement et de ses clercs et de ses fidèles, s'attachant surtout, selon la recommandation de l'apôtre dont il portait le nom, à leur servir d'exemple et de modèle par sa modestie, sa foi, sa charité et ses autres vertus.

Il prit part aux grands événements de l'Eglise des Gaules durant cette époque agitée par les hérésies et menacée par les invasions barbares.

En 374, saint Emilien, de Valence, avait pris l'initiative d'un concile provincial, auquel seraient invités tous les évêques de la Gaule narbonnaise.

Le Concile se réunit à la date fixée sous la présidence de saint Florent, métropolitain de Vienne. L'histoire nous a conservé le nom de vingt-deux évêques présents au synode. Parmi eux se trouvent plusieurs saints: saint Phébade, d'Agen, qui signa le premier la lettre collective adressée aux fidèles, apparemment comme le plus ancien dans l'épiscopat; saint Concordius, d'Arles; saint Vincent, de Digne; saint Just, de Lyon, et saint Paul, de Trois-Châteaux.

Les Pères s'occupèrent d'abord de resserrer, au sein du clergé, les liens de la discipline ecclésiastique et portèrent plusieurs décrets relatifs au pardon à accorder aux apostats pénitents à l'article de la mort. Le Pape saint Célestin ratifia leurs décisions en écrivant aux évêques de la province de Vienne : « Nous avons appris que plusieurs refusent le pardon aux mourants, même à ceux qui le demandent avec empressement. Nous avons horreur d'une pareille dureté. C'est une impiété que de désespérer de la miséricorde de Dieu. En user ainsi à l'égard des pécheurs mourants, n'est-ce point ajouter la mort éternelle à la mort temporelle ?»

De retour dans son diocèse, saint Paul ne tarda pas à trouver l'occasion de mettre en pratique les miséricordieuses décisions du Concile.

Un juif vint le trouver pour lui réclamer une forte somme d'argent, qu'il avait, disait-il, prêtée à saint Torquat, son prédécesseur, et qui n'avait pas été remboursée.

Le Saint, ne trouvant aucun compte établi qui mentionnât cette dette, fut très étonné. Cependant, comme le rusé juif insistait avec beaucoup de force, il répondit qu'il allait interroger Torquat lui-même.

Le juif se demanda si le saint homme voulait se moquer de lui; cependant, il commença à craindre.

L'évêque se revêtit des habits pontificaux, et, accompagné de l'israélite, il se rendit à l'église. Une foule nombreuse était accourue pour être témoin du spectacle. Après une courte prière, Paul toucha de son bâton pastoral le tombeau de saint Torquat et lui commanda, de la part de Dieu, de dire s'il avait payé le juif, ou s'il devait

encore l'argent. A l'instant même, les assistants entendirent la voix de l'évêque défunt répondre très distinctement : « La somme a déjà été payée. »

Le peuple éclata en cris d'admiration et menaça de mettre à mort le juif à l'heure même; mais saint Paul défendit le coupable, et la tradition rapporte que celui-ci se convertit plus tard et reçut le baptême des mains de l'évêque.

### UN ACTE DE RECONNAISSANCE

Ainsi, grâce à la sainteté du vénérable pontife, la perfidie d'un homme cupide servait à confirmer dans la foi tout un peuple. Les habitants de Trois-Châteaux entouraient de respect et de vénération le Père dont ils recevaient tant de biens. Un souvenir de leur reconnaissance s'est transmis aux générations futures :

Tricastrum, qui avait si souvent changé de nom à l'avènement de chaque nouveau conquérant, s'appelant tantôt Augusta, en l'honneur d'Octave Auguste, tantôt Dioclétiana pour plaire à Dioclétien, voulut, après la mort du saint évêque, ajouter à sa première appellation, le nom de son plus illustre défenseur, et s'appela désormais « Saint-Paul-Trois-Châteaux. »

Saint Paul mourut plein de jours et de mérites après quarante années d'épiscopat, au commencement du v^e^ siècle.

Le martyrologe romain le nomme au 1^er^ février avec cet éloge : « Sa vie fut célèbre en vertus et sa mort précieuse en miracles. »

Nous ne connaissons pas en détails les merveilles opérées à son tombeau, mais le souvenir du Saint est demeuré vivant et dans le nom de la ville, et dans la magnifique cathédrale construite en 762 pour abriter ses reliques.

Les travaux en furent commencés probablement lors du voyage de Charlemagne, venu à Saint-Paul pour vénérer les reliques de saint Restitut.

La chapelle dédiée au saint aveugle, à quelques kilomètres de Trois-Châteaux, conserve encore dans toute sa pureté les caractères saillants de cette architecture carlovingienne, tels qu'on les rencontre dans plusieurs églises des bords du Rhin.

La cathédrale élevée sur le tombeau de saint Paul porte, au contraire, le cachet religieux des constructions romanes, légèrement modifiées par les ornements variés du style byzantin.

C'est à l'ombre de ces voûtes encore sombres, où l'ogive gothique apparaît déjà, que le corps de saint Paul reposa jusqu'en 1535. A cette époque, le comte de la Marche enleva la châsse d'argent incrustée de pierres précieuses, qui contenait le corps du Saint. Quelques années plus tard, en 1561, les calvinistes achevaient son ouvrage et brûlaient les précieuses reliques, sous le portique de l'église, pour en jeter les cendres au vent.

### L'AIGUILLADO

Ce fut à la même époque, probablement, que disparut la verge miraculeusement fleurie; elle était conservée à Saint-Remy, en Provence, dans l'église consacrée par le saint évêque de Tricastrum.

Mais le souvenir du grand évêque est demeuré vivant parmi les habitants de Trois-Châteaux. Tous les ans, au jour de sa fête, on porte en procession à la cathédrale un long bâton, *l'aiguillado*, entouré de rubans et de fleurs, en mémoire du miracle célèbre de la verge fleurie. Les laboureurs se pressent nombreux autour de cet emblème traditionnel d'un Saint, qui fut leur modèle dans les travaux pénibles des champs, et qui demeure leur protecteur et leur patron vénéré.

### SUCCESSEURS DE SAINT PAUL

Le siège épiscopal de Trois-Châteaux, déjà illustré par plusieurs saints, avant le grand serviteur de Dieu dont nous venons de raconter l'histoire, resta après lui le trône favorisé de la sainteté.

Les anciens livres liturgiques de l'église tricastine nous ont conservé le nom de plusieurs d'entre eux, demeurés célèbres.

On place, après saint Paul, vers le milieu du v^e^ siècle, saint Boniface, dont le nom se retrouve sur les diptyques sacrés de son église.

Saint Maximin lui succéda et mourut en 765. Une église avait été bâtie autrefois en son honneur, près de Montségur.

Après lui vint saint Amand: sa fête se célébrait le 6 février, dans l'église qui lui était dédiée.

Enfin, saint Castorin et saint Michel : ils avaient aussi leur fête, fixée au 24 décembre.

### UN ÉVÊQUE LÉPREUX

Plusieurs siècles plus tard, à l'époque des premières croisades, selon toute apparence, nous trouvons sur le même siège un nouveau Saint, plus attachant et plus intéressant encore à un point de vue, que les précédents; c'est saint Martin des Ormeaux, l'évêque lépreux.

Il avait passé quelques années déjà sur le siège épiscopal, quand il se vit frapper de cette terrible maladie, regardée par les saints comme un présent de Dieu.

Le lépreux, en effet, devait vivre séparé du monde et, dès lors, il se trouvait plus en rapport avec Dieu. L'Eglise, dans sa sagesse, savait concilier la plus tendre sollicitude pour ces malheureux avec les mesures exigées par l'hygiène publique, et les soins nécessaires pour empêcher la maladie de se communiquer. Elle avait une cérémonie particulière appelée : *Separatio leprosorum* ; la séparation des lépreux.

On célébrait en présence du lépreux la messe des morts, puis, après avoir béni tous les ustensiles qui devaient lui servir, on le conduisait en procession à sa demeure isolée dans les champs.

Le prêtre jetait une poignée de terre prise dans le cimetière, et bénissait le reclus en disant : « Sois mort au monde et renais à Dieu ! »

Il lui adressait ensuite une courte exhortation dans laquelle il lui faisait entrevoir les joies du ciel, et le bénissait une dernière fois; puis, il plantait devant la porte une croix de bois, y suspendait un tronc pour recevoir les aumônes, et l'on se retirait.

Ce fut probablement en suivant ce cérémonial, que l'on conduisit saint Martin des Ormeaux dans une solitude, près de Taulignan, non loin de Trois-Châteaux. Il y mourut consumé par la maladie et ses reliques, déposées dans une chapelle construite sur l'emplacement de son ermitage, y furent longtemps en vénération.

On les transféra plus tard à Alixan, puis à Valréas.

Un dicton populaire résumait ainsi sa vie :

Peuples, apprenez de saint Martin des Ormeaux,
La résignation parmi les plus grands maux !

# Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

***canadienfrancais.org***

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

# LA BIENHEUREUSE GALLE DE VALENCE

*Fête le 1er février.*

**A peine la petite fille sourde et muette eut-elle goûté l'eau bénite par la Sainte qu'elle se mit à chanter.**

FLORAISON APRÈS L'ORAGE

L'Eglise de Valence fut une des premières fondées dans la Gaule lyonnaise par les disciples de saint Irénée. Des saints y parurent dès le début, mais à la fin du ve siècle, les barbares se précipitèrent comme un torrent déchaîné dans cette riante vallée du Rhône. Ils détruisirent sur leur passage tous les vestiges de la religion catholique, massacrèrent saint Fertus à Valence, saint Just à Tricastrum, saint Luc à Orange, saint Albin à Vaison, et se répandirent dans toute la Provence. Valence demeura soumise aux Burgondes.

Après cet orage, une nouvelle floraison de sainteté parut naître dans la vallée dévastée.

Parmi les gracieuses figures de saintes du vie siècle, en Gaule, avec sainte Geneviève, sainte

Clotilde et tant d'autres, se trouve sainte Galle, la vierge libératrice de Valence. Elle n'eut point d'influence marquée sur son siècle. La modeste jeune fille vécut au milieu du monde, s'adonnant aux œuvres de charité, sans rien accomplir en apparence qui la distinguât des autres chrétiennes; elle mérita néanmoins d'être choisie par Dieu pour accomplir des miracles, et lui rendre témoignage devant les peuples.

Sainte Galle était née à Valence, aux premières années du VI[e] siècle. Sa famille appartenait à cette race gallo-romaine, formée de l'alliance de la bravoure gauloise à la noblesse romaine. Elle avait embrassé le christianisme.

La jeune enfant, élevée au milieu des souvenirs de la dernière lutte, résolut, en grandissant, d'appartenir elle aussi tout entière à Jésus-Christ. A peine arrivée à l'âge de raison, elle consacra à Dieu sa virginité et promit de vivre comme vivaient les vierges au temps des persécutions, toujours prête à confesser sa foi.

### CONFIDENCES — LES PARENTS ET LA VOCATION

L'ouverture qu'elle en fit à ses parents ne fut pas sans lui susciter des difficultés. Plus d'un prétendant parmi les dignitaires du nouveau royaume burgonde avait demandé sa main, et le père entrevoyait déjà l'illustration qui allait en rejaillir sur la famille, par l'alliance de sa fille avec un des plus nobles représentants de ces races nouvelles, établies dans les Gaules.

Devant les confidences de sa fille, il vit s'écrouler, en un moment, les projets les plus caressés : il ne se crut point vaincu, et il essaya plusieurs fois encore d'amener Galle à sa détermination. Ces tentatives, inspirées sans doute par une recherche d'intérêt personnel, n'étaient point cependant exemptes d'une certaine affection généreuse à l'égard de sa fille. Il se figurait prendre ses intérêts et veiller, en agissant de cette façon, au bonheur futur de son enfant. C'est ainsi que trop souvent les parents comprennent leur rôle dans la question délicate de la vocation religieuse de leurs fils et de leurs filles. Ils semblent se préoccuper de la félicité des leurs, mais ils ne conçoivent ce bonheur que sous la forme purement terrestre et humaine; les horizons nouveaux et surnaturels que le Christ entr'ouvre aux âmes appelées à le suivre leur demeurent fermés, et ils ne voient point au delà des limites de leurs champs.

Sainte Galle demeura ferme dans sa résolution, et devant les instances réitérées des siens, elle alla jusqu'à dire : « Je me suis consacrée à Jésus-Christ : c'est à lui seul que je dois appartenir, et si vous me forcez à être infidèle à mes promesses et à offrir ma main à un époux d'ici-bas, je vous obéirai; mais je prierai le Seigneur de m'entendre, et le jour de mes noces sera aussi celui de mon trépas ! »

Devant cette fière attitude, les parents cédèrent. La jeune vierge, heureuse de son premier triomphe, demanda au Christ de la soutenir, et, afin de s'engager plus étroitement à son service, elle alla trouver l'évêque pour lui demander de la consacrer en lui imposant le voile.

### LES VIERGES DANS LE SIÈCLE

A cette époque, comme aux premiers temps de l'Eglise, un grand nombre de jeunes filles, sans entrer dans un monastère proprement dit, vivaient au sein de leur famille, après avoir prononcé les vœux de pauvreté et de virginité.

Quand les circonstances le permettaient, elles se réunissaient dans une solitude, et là, comme des colombes que le bruit des villes épouvante, elles vivaient au milieu des déserts. Souvent, des difficultés de toute espèce les retenaient auprès des parents.

Sainte Galle n'eut pas le moyen de sortir du monde après sa consécration. Mais, selon le conseil de saint Paul, elle y vécut comme n'y étant pas.

Ses parents, convertis à la foi et émerveillés par l'énergique résolution de leur fille, n'apportèrent aucun obstacle à l'exécution de ses desseins. Dès ce jour, leur palais devint un petit monastère.

Elle mit le sceau à sa consécration en demandant à l'Eglise de bénir sa nouvelle vie. Les vœux religieux, complets et indissolubles dès le moment où ils sont émis, acquièrent par cette bénédiction une solennité et un mérite particulier.

La consécration des vierges est un acte si grand et un ministère si important, que les évêques se le sont réservé de tous temps. Sainte Galle se présenta donc devant l'évêque de Valence, et lui demanda de recevoir ses vœux.

### UNE PRISE DE VOILE AU VI[e] SIÈCLE

Cette cérémonie avait lieu d'ordinaire dans l'église, en présence du peuple, le plus souvent au temps de Pâques. Saint Ambroise, dans son « exhortation aux vierges, » nous décrit une de ces scènes touchantes. La vierge, dit-il, venait de s'agenouiller devant l'autel resplendissant de lumière; les nouveaux baptisés, encore revêtus de leur robe blanche, étaient rangés tout autour, le peuple remplissait la basilique; l'évêque prononçait une allocution sur les gloires de la virginité chrétienne; il s'avançait ensuite vers la vierge prosternée et lui mettait sur la tête un voile blanc, signe de sa consécration.

Ce voile mystérieux était, à l'origine, le *flammeum* des nouvelles épousées; l'Eglise le prit comme le symbole des fiançailles mystiques des vierges du Christ, et lui imprima cette signification plus grande et plus sublime. Cette signification lui est demeurée, et, depuis le commencement de l'Eglise, de nombreuses épouses du Christ n'ont cessé de le porter.

L'évêque de Valence, en donnant à la Sainte le voile sacré, annonçait au peuple qu'il recevait les vœux de la jeune vierge et qu'il la prenait sous sa protection.

### LA SERVANTE DES PAUVRES

Sainte Galle se retira dès lors à l'église de Saint-Pierre, aux portes de Valence; ce sanctuaire, peut-être le plus ancien de la région, était très

fréquenté par les fidèles, les pèlerins et les infirmes. La Sainte se mit à leur service en se donnant à toutes les œuvres de miséricorde : ses ressources particulières lui permettaient de soulager bien des misères, et les pauvres étaient doublement heureux de recevoir des soins des mains de cette patricienne qui avait renoncé à toutes les joies de la famille pour devenir leur mère.

Il n'était pas rare à cette époque de voir des vierges consacrées à Dieu, vivant au milieu du monde, pour se livrer aux bonnes œuvres de charité. Cette institution des vierges adonnées au service des pauvres était une invention de l'Eglise, un charme nouveau pour apprivoiser les barbares. Elles ne devaient avoir, comme saint Vincent de Paul le disait plus tard à ses filles, d'autre règle que leurs vœux, d'autre clôture que leur modestie.

Quelques jeunes filles de Valence vinrent se réunir bientôt à notre Sainte. La charité est toujours contagieuse. L'histoire raconte qu'une d'elles, étant sortie pour aller puiser de l'eau, fit une chute et se blessa gravement à la poitrine : on la crut morte. Sainte Galle accourut : elle tomba à genoux, lui prit les mains déjà glacées et se contenta de réciter cette courte prière :« Seigneur, guérissez-la ! » Aussitôt l'enfant se releva.

La Sainte ne sortait jamais sans se voir accompagnée par une foule de pauvres. On accourait sur son passage comme sur le passage d'une reine ; et de fait, sa couronne de sainteté n'était-elle pas plus belle encore qu'une couronne royale ?

C'était à elle qu'on avait recours dans toutes les circonstances difficiles. Le feu s'était déclaré à une maison voisine de l'église Saint-Pierre et il devenait impossible d'en arrêter les progrès. Sainte Galle se mit à genoux en présence de la foule et sa prière arrêta soudain les flammes !

### DEUX MIRACLES ÉMOUVANTS

Cette puissance de la Sainte sur la maladie et les éléments irrita ses ennemis, car les saints eux-mêmes ont des ennemis.

Un d'eux voulut se venger et l'injuria grossièrement en la voyant entrer dans une maison où elle se rendait pour soigner un malade. La Sainte ne répondit rien, mais Dieu prit soin lui-même de la justifier. A peine l'insulteur avait-il terminé ses imprécations qu'il se sentit possédé du démon! Ses souffrances paraissaient intolérables : quand le démon entre dans un corps, il peut, si Dieu le lui permet, le torturer avec une cruauté que n'égalent point les violences des hommes.

Il fallut l'intervention de la Sainte pour le délivrer. Elle n'eut qu'à faire sur lui le signe de la Croix, et, s'avançant avec une gravité pleine de modestie, elle ajouta : « Esprit immonde, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je t'ordonne de sortir. » Le démon obéit aussitôt : telles étaient les vengeances de la Sainte.

Un autre miracle plus touchant et plus gracieux rendit la jeune vierge populaire dans toute la ville. On lui apporta un jour une petite fille sourde et muette, encore dans toute la grâce et la candeur de l'enfance. La Sainte prit l'enfant dans ses bras, et la regardant avec cette expression de tendresse mêlée de douleur que suscite la souffrance d'un innocent, elle demanda à Dieu sa guérison. Cette prière d'une sainte en faveur d'une âme innocente fut écoutée. Galle se fit apporter un verre d'eau, traça de sa main le signe de la Croix et le présenta à l'enfant : à peine la petite eut-elle goûté la boisson qu'elle se mit à chanter.

C'était par le signe de la Croix que la Sainte accomplissait, le plus souvent, ses miracles. Car il est vrai que, si les saints obtiennent les merveilles, Dieu seul opère les miracles : les saints ne sont que les ministres.

### LA VIERGE LIBÉRATRICE DE VALENCE

Mais ils sont des ministres tout-puissants et c'est à eux qu'il faut souvent recourir pour arriver à Dieu. L'inspiration populaire a de tout temps compris ce besoin, et de tout temps les foules se sont portées auprès des saints. La vie de notre Sainte nous en fournit un exemple remarquable.

Un des fléaux les plus redoutés à cette époque, comme, du reste, à toutes les époques, était l'invasion des barbares : les peuples redoutaient leur approche. Seule, l'Eglise était assez forte pour les recevoir et les dompter. Devant l'Eglise seule et devant ses saints et ses saintes, ces peuples déchaînés par Dieu s'arrêtèrent un instant.

Saint Loup à Troyes, saint Aignan à Orléans, saint Léon en Italie, sainte Geneviève à Paris, leur barrèrent le chemin; mais, comme des torrents un moment retenus par des digues, ils se précipitaient ensuite avec plus de fureur sur les contrées environnantes.

Déjà la vallée du Rhône avait été en partie conquise par les Burgondes. C'étaient les plus doux parmi les barbares. Au milieu du vi^e^ siècle, une autre tribu plus féroce, les Lombards, campés depuis cent ans sur les bords du Danube, envahirent l'Italie et franchirent les Alpes. Une armée vint mettre le siège devant Valence. Leur marche avait été si rapide, leur attaque si hardie, que les habitants n'avaient rien pu prévoir; ils se défendirent vaillamment, mais, écrasés sous le nombre, ils allaient succomber quand ils eurent la pensée d'appeler à leur secours la vierge sainte Galle. Un siècle auparavant, la bergère sainte Geneviève avait sauvé Paris.

Les Valentinois s'en souvenaient : ils voulurent avoir aussi leur libératrice. Ils vinrent trouver la vierge : « Servante du Seigneur, sauvez-nous, nous périssons tous! » La Sainte était occupée à prier, elle les rassura comme sainte Geneviève : « Ne craignez rien, saint Pierre vous défendra! » Elle se remit en oraison. Tout à coup, raconte son historien, on vit dans les airs une multitude d'oiseaux de proie qui fondaient sur les barbares, en même temps, une grêle de pierres tombait sur eux et les mettait en fuite. « Courez sus à vos ennemis, s'écria sainte Galle, ils sont saisis de terreur, allez recueillir les dépouilles qu'ils ont abandonnées, mais ne leur faites aucun mal, le Seigneur a combattu pour vous. » La Sainte

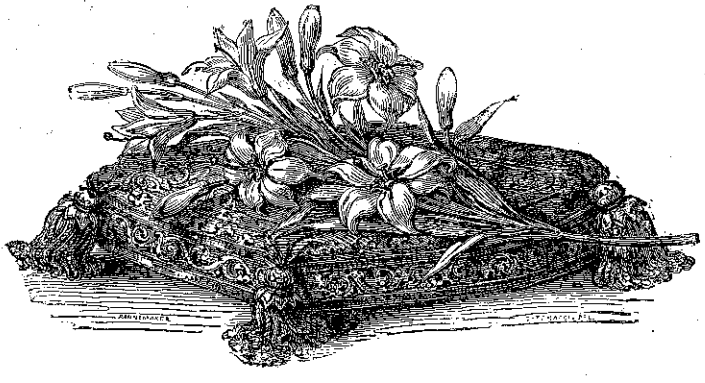
continua de prier, et les Valentinois, consolés et fortifiés par la bonne vierge, s'élancèrent dans une sortie vigoureuse à la poursuite des Lombards. La déroute fut complète. Valence se souvint de sa libératrice, et la ville entière se porta auprès de la Sainte aimée des pauvres.

Ce devait être le dernier triomphe de la vierge ici-bas. Elle était parvenue à un âge avancé : le peuple n'eût jamais voulu se séparer de sa Sainte. « Mes enfants, leur disait Galle, laissez-moi seule avec mon Dieu! le jour de ma mort est proche. Vous savez combien je vous aime; avant de vous quitter, je vous demande une seule chose, c'est que vous ensevelissiez mon corps. » La Sainte mourut, en effet, quelques jours après.

Les Valentinois se souvinrent de ses recommandations. Ses funérailles se changèrent en triomphe. Son corps fut transporté de Bourg-les-Valence à l'ancienne église de Saint-Etienne, à travers les rues de la ville. Ce fut, comme au jour de la délivrance, une manifestation de reconnaissance et de piété. Durant plusieurs jours, l'église demeura remplie, et le tombeau de la Sainte devint, dès cette époque, le pèlerinage favori des Valentinois.

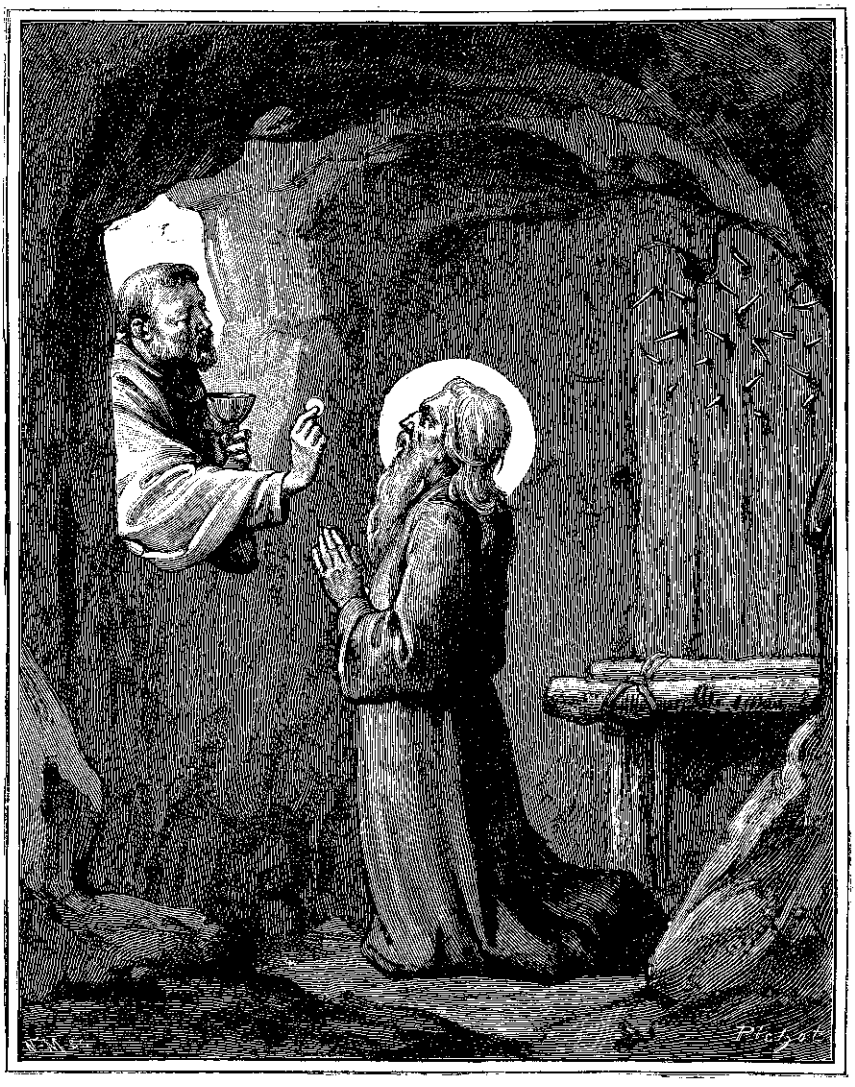
Le diocèse de Valence célèbre la fête de sainte Galle le 16 novembre.

Le martyrologe de France la mentionne au 1er février.



# SAINT SOUR, ABBÉ DE TERRASSON

*Fête le 1er février.*



**Saint Sour recevant, par l'unique fenêtre de sa grotte, la Sainte Eucharistie.**

« Voici le patron des sourds ! » s'écriera peut-être, à propos du nom de notre Saint, quelque joyeux lecteur. Et il n'aura pas tout à fait tort. Nous lisons, en effet, dans le *Propre* de l'ancien diocèse de Sarlat, que « sur le tombeau de saint Sour, il s'opérait des miracles éclatants, *en faveur surtout des personnes affligées de surdité* ».

Mais peut-être aussi se méprendra-t-il sur la signification exacte de ce nom, qui voulait dire, dans la langue des Gaulois, *ermite, anachorète.*

Les gens du Périgord, apprenant qu'un ermite était venu habiter les bords de la Vézère et qu'il illustrait cette région par l'éclat de ses vertus, frappés d'un genre de vie si extraordinaire, et ignorant d'ailleurs l'origine et le nom du serviteur de Dieu, le baptisèrent du nom de *Sour,* ermite, qualificatif qui finit par devenir son nom propre.

Saint Sour naquit en Auvergne, dans les premières années du VIe siècle, de parents nobles et très chrétiens. Les jours de son enfance, son adolescence même, s'écoulèrent dans une paisible obscurité.

On en a retenu seulement l'étroite amitié dont il se lia avec un jeune homme de son âge, nommé Cyprien, et les projets qu'ils formèrent ensemble pour une vie de retraite et de solitude, à laquelle

tous deux se sentaient appelés. Ils voulaient aller au désert.

Au VIe siècle, la France, récemment convertie et encore dans sa première ferveur, comptait sur son sol beaucoup d'hommes qui n'aspiraient à rien moins qu'à faire revivre les moines de la Thébaïde. En Auvergne surtout, point de vallon solitaire, point de cime aride, point d'anfractuosité sauvage du rocher qui n'eût son ermite, son anachorète, ou même son groupement de cellules destiné à former bientôt un florissant monastère.

Saint Sour, ayant atteint, dirions-nous, sa *majorité*, résolut avec Cyprien de quitter son pays pour aller où les guiderait la Providence. Auparavant, il conquit, à force d'instances, l'assentiment de ses pieux parents et ne les quitta qu'après avoir ouï tomber de leurs lèvres ces paroles de foi : « Allez, mon fils, allez au désert où vous appelle la voix de Dieu. Lorsque vous ne serez plus près de nous, la Providence sera la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie. »

### A GENOUILLAC — A PEYRE-LEVADE

Les deux amis, laissant la terre natale, se dirigèrent vers le Périgord.

En traversant les monts du Limousin, leur groupe s'accrut d'un jeune homme nommé Amand, originaire de Limoges, qui se montra désireux de partager leur amitié et leur genre de vie. Ils l'admirent dans leur intimité, et tous trois s'en vinrent à Genouillac frapper à la porte d'un monastère.

Ils comprenaient qu'avant de s'engager dans la vie d'ascète, si nouvelle pour eux, il leur fallait tout d'abord se former sous la direction d'un homme instruit des voies de Dieu. L'abbé, le bienheureux Solave, « lequel, dit un vieux biographe, conduisait à la perfection plusieurs saints moines, qui, de divers côtés, se rangeaient à sa sainte pédagogie », les reçut avec bienveillance et consentit à devenir leur maître des novices. Ils demeurèrent trois ans sous sa direction.

Alors, saint Sour, qui s'était fait remarquer dans ces années de probation par sa profonde humilité, crut le moment venu de réaliser ses projets de vie solitaire, et ses deux compagnons, habitués à le considérer comme leur maître, demandèrent instamment à n'être point séparés de lui.

Après avoir reçu l'accolade fraternelle de tous les religieux et la bénédiction de l'abbé, ils s'avancèrent dans la montagne et ne s'arrêtèrent que devant un plateau dominé par un majestueux dolmen et appelé pour cela Peyre-Levade (pierre élevée). L'endroit leur parut propice à leur dessein. C'était un vrai Thabor que cette cime d'où l'on pouvait découvrir encore les blancs sommets de l'Auvergne et qui, les rapprochant du ciel, semblait devoir les isoler du reste du monde. Ils y construisirent trois cellules et y vaquèrent quelque temps aux saints exercices de l'oraison, ne se nourrissant que des herbes et des racines recueillies sur les flancs de la montagne.

Ils ne goûtèrent pas longtemps le recueillement qu'ils avaient rêvé. Comme si une lumière avait tout à coup brillé au sommet du plateau, les populations environnantes, poussées d'abord par la curiosité, puis attirées par le parfum de leurs vertus, vinrent trouver nos ermites, solliciter leurs conseils, se recommander à leurs prières, implorer même la guérison de leurs malades.

Le va-et-vient des visiteurs fut tel que les trois amis crurent qu'ils seraient infidèles à leur vocation s'ils demeuraient plus longtemps en ce lieu; d'un commun accord, ils décidèrent de couper court aux pieuses importunités de la foule, et, un beau matin, ils levèrent leur tente pour aller la planter où Dieu voudrait, mais en lieu plus retiré.

### LA DISPERSION

Vers le milieu du jour, les deux compagnons de saint Sour éprouvant le besoin de prendre un peu de repos, celui-ci profita de leur sommeil pour explorer seul les environs.

« Voilà ce qu'il me faut, » se dit-il tout à coup à la vue d'un rocher géant dont le flanc se creusait en plusieurs endroits de façon à former autant de grottes naturelles, mais si sauvages qu'il ne semblait pas que personne y eût jamais mis le pied. Près de là, d'épaisses forêts, presque impénétrables. Au pied de la colline se développait une vaste plaine à travers laquelle serpentait une rivière, mal renfermée dans son lit, la Vezère, dont les inondations fréquentes rendaient le pays marécageux et malsain

« Oui, se dit encore le serviteur de Dieu, comme inspiré, c'est ici le lieu de mon repos, j'y habiterai parce que je l'ai choisi. »

De retour auprès de ses compagnons, saint Sour leur fit part du plan de sanctification qu'il avait conçu, et ceux-ci, en fidèles disciples, y adhérèrent aussitôt. C'était d'offrir à Dieu le sacrifice de leur douce intimité et de se retirer chacun de leur côté, pour servir Dieu dans une absolue solitude. Ainsi fut fait : saint Cyprien se choisit sur la rive droite de la Dordogne un lieu qui depuis a porté son nom; saint Amand découvrit une solitude plus rapprochée de celle de son maître, et s'y fixa.

Et le *bon saint Sour*, selon la dénomination familière que lui vaudront désormais dans le pays ses nombreux bienfaits, ayant pris congé de ses frères — il ne les reverra plus qu'à son lit de mort, — vint habiter sa grotte bénie.

Le souvenir du saint ermite est resté inviolablement attaché à cette colline qui domine aujourd'hui la petite ville de Terrasson, et le pèlerin venu pour se recommander à son intercession entend les habitants de la contrée dire encore : *la montagne de saint Sour*, *le rocher de saint Sour*, *la grotte de saint Sour*.

Pénétrons, s'il se peut, le secret de cette popularité.

### SAINT SOUR DANS SA GROTTE

Le bienheureux solitaire vécut d'abord, au pied du rocher, dans une excavation large et peu profonde dont il lui fallut défendre l'accès, par une barrière formée de branches d'arbres, aux bêtes sauvages qui infestaient les forêts voisines.

Laissons un ancien curé de Terrasson (1) décrire avec plus de compétence que nous ne saurions le faire ces lieux sanctifiés.

« On reconnaît, dit-il, ce premier asile de saint Sour; la piété lui en a conservé le nom; il est peu vaste, mais bien aéré, et il serait facile d'y établir encore un logement assez commode. C'est là qu'il vécut, pendant quelques années, d'une vie tout employée à la prière, à la mortification des membres de son corps par les jeûnes, les veilles, les exercices de la plus austère pénitence.

(1) M. l'abbé Pergot, curé-doyen de Terrasson (1857), qui a écrit une intéressante monographie de son saint de prédilection.

Un peu de pain, quelques herbes grossières formaient toute sa nourriture, et l'eau d'une source qui coule près du rocher était son unique breuvage; et encore, n'usait-il de ces aliments qu'une fois le jour et en très petite quantité, car il n'avait pour vivre que le fruit de son travail. »

Là encore, l'humble ascète fut trahi par sa sainteté. Si agreste que fût sa retraite, elle ne resta pas longtemps ignorée. C'est alors que, impuissant à empêcher les fidèles de venir à lui, il essaya de se dérober aux conversations indiscrètes et aux regards, en se condamnant à une vie de vrai reclus. Avec la permission de l'évêque Chronope, il s'ensevelit, pour ainsi dire, tout vivant, enfermé dans une cellule sans issue apparente, éclairée par une seule ouverture qui ne lui apportait qu'obliquement la lumière. Par cette étroite fenêtre, il recevait l'aliment spirituel de son âme, l'Eucharistie, qu'un prêtre lui apportait de temps en temps, et la nourriture corporelle dont la Providence ne le laissa jamais manquer.

Disons de suite que ce genre de vie n'était pas inconnu au VIe siècle, surtout dans cette partie de la France. On pourrait citer, vivant au même temps que saint Sour, au moins douze saints illustres à qui leur vertu et une vocation spéciale inspirée par Dieu permettaient cette existence extraordinairement mortifiante. Les populations des alentours, avec leur esprit profondément chrétien, ne la taxaient pas d'inutile à la société et se gardaient bien d'infliger à ces hommes de prière l'épithète de « désœuvrés » que, hélas! de nos jours, on ne manquerait pas de leur appliquer. Au contraire, ils veillaient avec charité à sustenter leurs forces, les regardant comme une bénédiction pour le sol qui avait l'heureuse fortune de les posséder.

Le bon saint Sour se retira donc dans une grotte située au-dessous de celle qu'il avait occupée d'abord.

La voûte en était si basse qu'il ne pouvait s'y tenir debout. Il s'y était fait un siège avec quelques morceaux de bois mal unis; mais, sur le dossier, à la hauteur de la tête, il planta comme une couronne de grands clous dont les pointes aiguës devaient le réveiller, s'il lui arrivait de s'endormir au cours de ses longues méditations.

Deux jeunes gens s'étaient spontanément offerts à le servir et se considéraient comme ses disciples. Logés dans des grottes peu éloignées de la sienne, ils se procuraient par des aumônes la nourriture et le vêtement nécessaires au Saint, et pourvoyaient à leurs propres besoins avec le superflu de ces maigres ressources, adonnés, eux aussi, à une vie de jeûne et d'austérité.

Un jour, pourtant, s'il faut en croire la légende, ils se relâchèrent de leur ferveur. Le premier dimanche de Carême, jour où commençait alors la sainte quarantaine, celui que nous appellerions aujourd'hui le *dimanche gras,* c'était fête en chaque famille; le dernier des paysans avait une table abondamment servie, et les deux disciples de saint Sour n'avaient rien à se mettre sous la dent. Celui-ci, du fond de sa cellule, écouta avec une grande douceur leurs doléances, puis il leur dit :

« Mes petits enfants, ne vous plaignez pas, ne murmurez pas, la main de Dieu est toute-puissante. Celui qui, dans le désert de la Judée, rassasia cinq mille hommes avec cinq pains et quelques petits poissons peut bien, dans le nouveau désert où nous sommes, donner la nourriture nécessaire à deux de ses serviteurs. »

A peine s'était-il mis en prière qu'un cerf, sortant à toute vitesse du fourré voisin, se précipite du haut de la montagne et vient se fracasser la tête à quelques pas de là.

« Eh bien, voilà la nourriture que le ciel vous envoie, » dit le Saint à ses disciples.

Il fit dépouiller le cerf de sa peau pour s'en fabriquer un vêtement, ordonna de distribuer la chair aux pauvres et permit pour ce dimanche, à ses deux serviteurs, de prendre à leur repas quelques reliefs de l'animal ainsi dépecé. La charité et la tempérance se trouvaient également sauvegardées par cet arrangement.

### D'ERMITE, SAINT SOUR DEVIENT CÉNOBITE

On croit que le Saint passa quatorze années de sa vie dans cette austère réclusion.

Au bout de ce temps, le bien des âmes l'engagea à sortir quelquefois de sa cellule; c'est lorsque la foule, sans se laisser rebuter par les difficultés d'une pénible ascension, encombrait les abords de sa grotte : alors, il se montrait, puisait dans son cœur quelques paroles ardentes et renvoyait ses auditeurs consolés et décidés à mener une vie plus sainte.

Peu à peu, le concours de fidèles devenant plus considérable, il fit demander à un prêtre de venir célébrer en ce lieu les Saints Mystères. Avec quelle joie il dressa lui-même un autel auprès de sa cellule. N'étant pas prêtre, il ne pouvait remplir que le ministère de la parole, et lorsqu'il avait cessé d'exhorter la foule, il rentrait dans sa grotte où il se tenait renfermé, par respect et humilité, tout le temps du Sacrifice, et recevait, par la petite fenêtre dont nous avons parlé, sa part de l'oblation sainte.

« Nous voyons sous le rocher, dit encore ici l'auteur déjà cité, les traces d'un oratoire et le lieu où fut cet autel. L'oratoire et l'autel existaient encore en 1793, nos vieillards les ont vus; ils se souviennent d'avoir plus d'une fois entendu la messe sous le rocher de saint Sour, et citent le nom du prêtre qui, le dernier, y célébra les Saints Mystères. Mais, à cette époque, la main des profanateurs s'y appesantit et n'y laissa que des ruines. On n'y voit plus aujourd'hui que les restes d'un autel en pierre et un mur qui séparait la chapelle de la grotte habitée par le Saint. »

Ce modeste sanctuaire devenait pour les amis de saint Sour un attrait de plus.

Plusieurs d'entre eux résolurent de se fixer à son ombre : ils pratiquèrent d'autres cellules le long du rocher, à côté de celle du solitaire, et formèrent en peu de temps une communauté assez nombreuse pour que celui-ci songeât à lui donner une règle et à la pourvoir d'un prieur, d'un économe et d'autres dignitaires.

Saint Sour entrait ainsi dans une nouvelle phase de sa vocation. D'ermite, il devenait cénobite. Le nombre de ses moines l'obligea bientôt à abandonner sa chère retraite pour s'établir avec eux dans un local plus vaste et plus commode.

Voici comment l'y amena la Providence.

Le roi Gontran, fils de Clotaire Ier, qui gouvernait alors le royaume de Bourgogne, fut atteint de la lèpre. Les remèdes humains semblaient impuissants à le guérir, et comme il se trouvait en ce moment sur les confins du Périgord, le Seigneur lui inspira d'aller trouver saint Sour, le solitaire fameux des bords de la Vézère, que l'on disait accomplir des prodiges. La confiance du roi ne fut pas trompée : il guérit subitement, par les prières du Saint.

Dans sa reconnaissance, il fit bâtir à ses frais,

tout près de l'ermitage, un asile pour les pauvres et les étrangers, puis un monastère pour les disciples de saint Sour, trop nombreux pour les quelques grottes creusées au pied du rocher; enfin une église qu'il dédia à saint Julien, le martyr de Brioude, envers lequel il eut toujours une grande dévotion.

Grâce à ces libéralités du roi Gontran, le pays changea de face en l'espace de quelques années. L'hospice, le monastère et l'église, autour desquels ne tardèrent pas à s'élever d'autres habitations, devinrent le noyau d'une florissante bourgade, qui s'appela *Terrasson*, de deux mots gaulois *terash*, chemin et *ôn* fontaine, c'est-à-dire, *chemin des fontaines*.

Non loin de là, passait en effet une voie romaine, allant de Périgueux à Tulle, et plusieurs sources jaillissaient autour du rocher.

Terrasson fait ainsi remonter à saint Sour son origine et sa célébrité. Le pays d'alentour lui doit en outre son assainissement : c'est l'un des bienfaits qui l'ont fait surnommer par les populations reconnaissantes : le *bon saint Sour*.

Dès l'origine de son monastère, il mit ses disciples à l'œuvre : abattre les épaisses forêts qui surchargeaient ce territoire, donner aux eaux stagnantes un libre cours, dessécher les parties marécageuses de la vallée, encaisser entre des rives plus élevées la Vézère toujours prête à déborder, fouiller dans les entrailles de la terre pour remettre à la surface une couche de terre végétale, tels furent les utiles travaux entrepris par les moines de saint Sour, qui transformèrent en pays fertile et salubre un désert auparavant humide et pestilentiel.

Disons-le en passant, ce qu'ils faisaient à Terrasson, les moines l'accomplissaient dans tout le Périgord, ils le réalisaient dans toute la France. Elles n'étaient donc pas inutiles, ces institutions qui fécondaient la terre et, entraînant les peuples à les imiter dans leurs travaux, trouvaient pour eux le secret d'une aisance honnêtement conquise; ceux qui chassent aujourd'hui les descendants de ces grands civilisateurs que furent les religieux auraient bonne grâce à s'en souvenir.

Saint Sour acheva sa vie dans l'exercice de ses fonctions d'abbé. Plein de jours et de mérites, il rendit son âme à Dieu, le 1er février de l'année 585, âgé de plus de quatre-vingts ans. Auparavant, Dieu lui ayant révélé le moment de sa mort, il avait pu remettre à saint Yriez, abbé de Saint-Michel de Limoges et son ami, la conduite de ses religieux. Il expirait donc en paix, consolé à sa dernière heure par le souvenir réconfortant de ses austérités et de ses travaux entrepris pour la seule gloire de Dieu.

### PRÉSERVATIF CONTRE LA GRANDE SÉCHERESSE

Le peuple, dont la voix unanime était, avant le XIe siècle, le seul mode de canonisation, s'empressa de rendre hommage aux vertus de l'homme de Dieu et de le déclarer saint, presque aussitôt après sa mort. Les miracles qui s'opéraient à son tombeau parlaient d'ailleurs d'une voix assez éloquente.

Tous les ans, à l'anniversaire de la mort de saint Sour, un pèlerinage nombreux venait à la célèbre grotte; il en subsiste un témoignage incontestable : c'est la *foire dite de saint Sour*, qui a lieu encore chaque année au 1er février.

Le bienfait traditionnel accordé par saint Sour à ce pays qu'il a défriché et fertilisé, c'est celui de la préservation de l'excessive sécheresse.

Dès que ce fléau menace, on recourt à sa protection, on s'empare de ses reliques toujours vénérées et on les porte en procession au rocher qui porte le nom du Saint, puis en deux autres endroits où il avait fondé comme une colonie agricole, à Lavilledieu et à Pazayac.

Ecoutons encore à ce sujet le récit de l'ancien curé de Terrasson :

« Lorsque les récoltes souffrent de la sécheresse, les cultivateurs des différents villages chez lesquels s'est perpétué le souvenir des bienfaits de saint Sour s'assemblent, se concertent, et, le dimanche qui suit, quelques-uns d'entre eux vont trouver le curé de la paroisse, lui expriment l'état de souffrance des récoltes et lui demandent les processions du *corps du bon saint Sour*.

» Ce jour-là même, M. le curé écrit à Mgr l'évêque pour lui faire part du vœu des cultivateurs et obtenir l'autorisation nécessaire pour l'exposition et les processions traditionnelles des saintes reliques.

» Le jeudi suivant, jour du marché de Terrasson, le crieur public annonce, dans les divers quartiers de la ville, les trois processions, et invite les habitants des paroisses voisines à venir y assister.

» Puis les reliques du Saint sont exposées. Les trois processions ont lieu le lundi, le mercredi et le vendredi, et la station se fait, le premier jour au rocher de saint Sour, le second à Lavilledieu, le troisième à Pazayac.

» Une première messe est dite, avant le départ, dans l'église paroissiale, et une seconde dès l'arrivée dans l'église ou la chapelle de la station. Les saintes reliques restent exposées dans l'intervalle des processions et jusqu'au dimanche. Ce jour-là, après les vêpres, elles sont replacées dans leur tombeau et le *Te Deum* est chanté en actions de grâces, car rarement les vœux des cultivateurs n'ont pas été exaucés.

» Leur foi, simple et naïve, leur fait prendre des parapluies pour assister à ces processions, quand même elles s'inaugureraient par le plus beau temps. Il y a dans cette foi quelque chose de semblable à celle qui doit transporter les montagnes, et elle est rarement déçue. »

Heureux pays qui conserve si vivace et si persévérante sa confiance en la puissance des saints et en l'inaltérable bonté de Dieu!

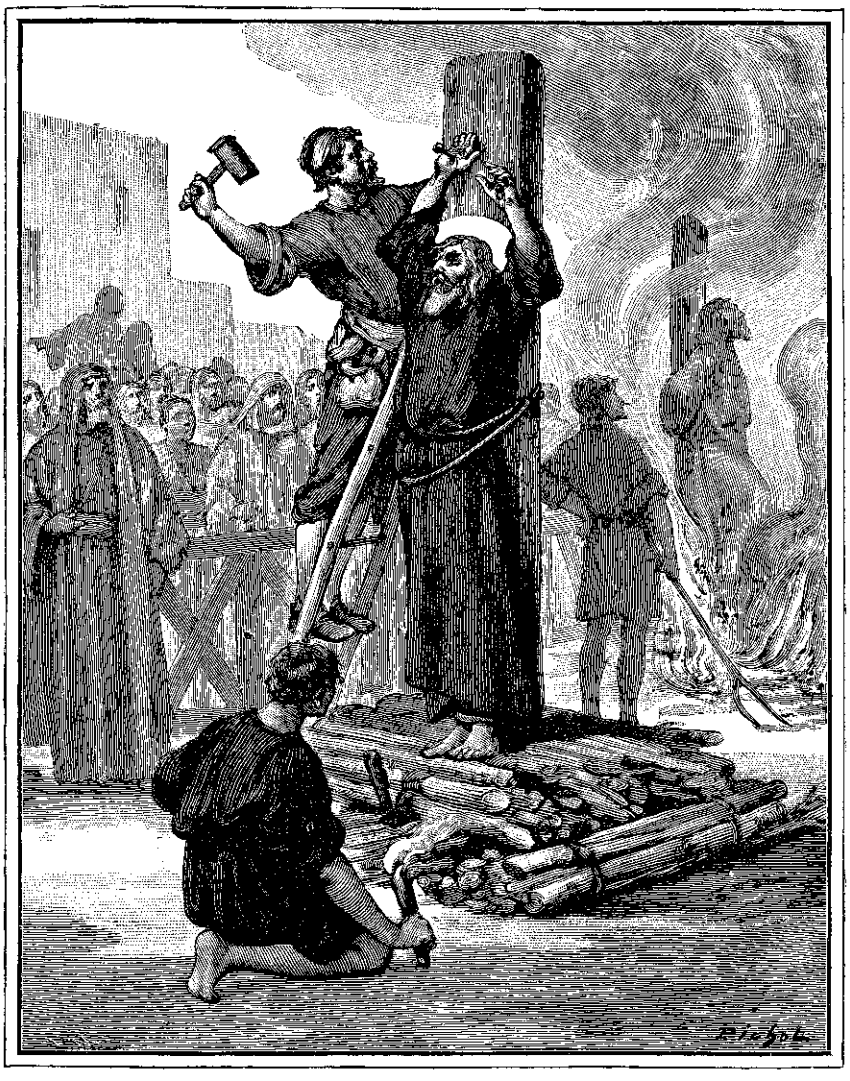
### SOURCES CONSULTÉES

*Vie de saint Sour, ermite et premier abbé de Terrasson*, par l'abbé A.-B. Pergot, curé de Terrasson (1857). — *Les Saints d'Auvergne*, par l'abbé S. M. Mosnier, au 1er février.

# SAINT PIONIUS

## martyrisé à Smyrne le 12 mars 250.

*Fête le 1er février.*



**Saint Pionius est cloué au poteau avant d'être brûlé vif.**

ARRESTATION DU PRÊTRE PIONIUS

C'EST dans les dernières semaines de l'année 249 que l'empereur Dèce enjoignit à tous ses sujets de prouver par un acte formel leur fidélité aux dieux. L'édit atteignait tout d'abord les chrétiens, dont le nombre et l'influence balançaient déjà ceux des païens, et qui, à l'abri d'une paix longue et continue, avaient pu se multiplier et prospérer à l'aise.

A Smyrne, où le prêtre Pionius exerçait depuis de longues années son ministère, les défections furent très nombreuses. Pionius résista, maintint dans la bonne voie un certain nombre d'hésitants et ramena même par son courage héroïque plusieurs qui avaient déjà défailli.

Les Actes de son martyre comptent parmi les plus authentiques et parmi les plus émouvants ; nous allons nous contenter de les résumer.

Le 23 février 250, un samedi, jour anniversaire du martyre de saint Polycarpe, Pionius fut arrêté. La nuit même, durant son sommeil, Dieu lui avait découvert qu'il serait arrêté le lendemain ; aussi, dès son réveil, en fit-il part à Sabine, une jeune fille, ainsi qu'à Asclépiade, ses deux compagnons.

Dès que la messe fut achevée et qu'ils eurent reçu le pain et le vin consacrés, Pionius se passa une corde au cou, et il fit la même chose à celui de Sabine et à celui d'Asclépiade. De la sorte, les geôliers ne pourraient se vanter de les avoir surpris.

Peu après, Polémon, un officier municipal, entra dans l'appartement, suivi de quelques personnes qui étaient chargées comme lui de procéder à la recherche des chrétiens. Dès qu'il aperçut Pionius, il dit :

— Vous n'ignorez pas le décret de l'empereur qui vous ordonne de sacrifier ?

Pionius répondit :

— En fait de décrets, nous ne connaissons que ceux qui nous ordonnent d'adorer Dieu.

L'officier reprit :

— Venez sur la place publique, vous y verrez que je ne vous trompe pas.

Sabine et Asclépiade répliquèrent à haute voix :

— Nous obéissons au vrai Dieu.

### SUR LA PLACE PUBLIQUE

Or, tandis qu'on les menait sur la place, on s'était attroupé et bientôt une foule compacte suivit les accusés.

La place était déjà envahie, tous les espaces vides occupés, des gens avaient même escaladé les toits des temples païens et des maisons. L'affluence s'explique en grande partie par le fait que c'était samedi, jour de repos pour les Juifs, dont la colonie, à Smyrne, était fort nombreuse et particulièrement acharnée contre les disciples du Christ. Les femmes surtout étaient très curieuses de savoir ce qui allait se passer ; elles avaient grimpé sur des escabeaux, sur des coffres et des bancs, bavardant et jacassant à qui mieux-mieux.

Quand les martyrs furent au milieu de la place, l'officier municipal s'écria :

— Pionius, il faut obéir comme les autres et te conformer aux ordres de l'empereur pour éviter les supplices.

D'un geste de la main, Pionius indiqua qu'il voulait parler, et, sur un ton joyeux, le visage tranquille et souriant, il adressa au peuple de Smyrne un long discours, rejetant le culte impie du paganisme, apostrophant les Juifs qui le harcelaient et leur jetant à la face toutes leurs anciennes désobéissances à la loi de Dieu.

De là, Pionius fut entraîné dans un des édifices qui bordaient la place, pendant qu'on essayait de toutes les manières de lui faire entendre raison. Le Saint répondait à tous avec tranquillité :

— Oui, oui, il fait bon vivre et s'enivrer de lumière, mais nous autres nous désirons une autre lumière. Non pas que nous méprisions ces dons de Dieu, mais nous y renonçons pour en chercher de meilleurs, dont la possession nous fait rejeter les autres.

Comme la foule continuait ses instances, le martyr répondit :

— Notre résolution est prise, elle est inébranlable.

### L'INTERROGATOIRE

La foule aurait bien désiré que l'on conduisît les prisonniers à l'amphithéâtre, afin de mieux les entendre et jouir du spectacle, mais Polémon, qui redoutait une émeute et qui, par ailleurs, n'avait pas le droit de vie et de mort, s'y refusa obstinément.

Il dit alors à Pionius :

— Si tu ne veux pas sacrifier, viens au moins au temple.

PIONIUS. — Il n'est pas bon pour vos temples que nous y entrions.

— Tu es donc obstiné, ricana Polémon, au point que l'on ne peut te persuader quoi que ce soit ?

— Plût à Dieu, répondit Pionius, que je pusse vous persuader de vous faire chrétiens !

— Oh ! pour cela non, dit-on de toute part ; pour être brûlés vifs !

Pionius répliqua :

— Il est pire de brûler après la mort.

Polémon, froissé de ce ton, lui cria :

— Sacrifie.

— Non.

— Et pourquoi non ?

— Parce que je suis chrétien.

— Quel Dieu adores-tu ?

— Le Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, la mer, toutes choses et nous-mêmes ; nous recevons tout de lui et nous le connaissons par son Verbe, le Christ Jésus.

— Et si tu sacrifiais à l'empereur ?

— Je ne sacrifie pas à un homme.

Le greffier prit alors ses tablettes de cire, et le véritable interrogatoire commença :

— Quel est ton nom ?

— Chrétien.

— De quelle Eglise ?

— Catholique.

Vint ensuite le tour de Sabine, que Pionius avait convertie en lui imposant le nom de Théodote.

— Quel est ton nom ?

— Théodote et chrétienne.

— Puisque tu es chrétienne, à quelle Eglise appartiens-tu ?

— A l'Eglise catholique.

— Quel Dieu adores-tu ?

— Le Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, la mer et toutes choses, et que nous connaissons par son Verbe Jésus-Christ.

Comme Asclépiade se trouvait là tout auprès, il fut aussi interrogé et répondit :

— Je suis chrétien.

— De quelle Eglise ?

— Catholique.

— Quel Dieu adores-tu ?

— Le Christ.

— Quoi donc ? c'en est un autre ?

— Non, c'est le même Dieu que nous avons confessé tout à l'heure.

L'interrogatoire fini, on donna l'ordre de

les mener en prison. Pendant ce temps, le visage ordinairement pâle de Pionius s'était teint de vives couleurs, ce qui ne manqua pas d'attirer l'attention de la foule. Pour ne pas être séparée de lui, Sabine se tenait accrochée à ses vêtements.

Quant à Asclépiade, un plaisant le montra du doigt en disant :

— Petit bonhomme sacrifiera.

— Non, dit Pionius.

Un autre cria alors :

— Tel et tel ont bien sacrifié.

Pionius repartit :

— Chacun fait ce qu'il veut. Je m'appelle Pionius et je ne m'occupe pas des apostats ; se joigne à eux qui voudra.

EN PRISON — RETOUR DE CHRÉTIENS APOSTATS

Il y avait une telle affluence devant la prison que les gardes ouvrirent difficilement la porte.

Les fidèles se mirent à les visiter et à leur apporter des vivres et des douceurs. Pionius refusa tout en disant :

— Je n'ai jamais été à charge à personne, il est bien tard pour commencer.

Cela ne plaisait pas naturellement aux gardiens de la prison, qui trouvaient leur compte à toutes ces visites par suite des profits qu'ils en retiraient. Furieux de voir ainsi de riches pourboires leur échapper, ils mirent Pionius et ses compagnons au cachot et au secret, dans des fosses infectes où ne pénétrait aucune lumière. Les martyrs chantaient des hymnes ou priaient dans le silence et le recueillement.

Les chrétiens de la ville obtinrent toutefois que l'on ramenât Pionius et ses compagnons dans le préau ou cour intérieure, où les visites se rendaient fort aisément. Les prisonniers avaient la libre disposition de leur temps ; ils priaient, chantaient, lisaient les Saintes Ecritures, conversaient avec les gens qui étaient venus les trouver. Bon nombre de païens se distinguaient parmi ceux-ci, mais, au lieu d'amener Pionius à partager leurs croyances, comme ils se le proposaient, ils sentaient plutôt après chaque visite que leur foi aux dieux de l'Olympe était ébranlée.

Les apostats aussi se hasardèrent peu à peu à confier leurs remords à l'homme de Dieu. Le visage ruisselant de larmes et la poitrine soulevée par les sanglots, ils excusaient du mieux possible leur faiblesse d'un instant, qu'ils regrettaient déjà, mais que. par peur des supplices, ils ne savaient trop comment réparer. Leur état arracha des larmes à Pionius, qui leur parla longuement et dans les termes les plus capables de les attendrir.

PREMIERS SUPPLICES

Polémon, l'officier municipal qui avait arrêté nos martyrs, vint un jour en prison. suivi de son escorte et de la foule.

— Votre évêque, dit-il, a déjà sacrifié, et l'autorité vous ordonne de venir tout de suite au temple.

Pionius répondit aussitôt :

— C'est l'usage que les accusés attendent dans la prison l'arrivée du proconsul. Comment osez-vous usurper la place d'un autre ?

Rappelés ainsi au respect de la loi, Polémon et ses assesseurs se retirèrent pour revenir ensuite beaucoup plus nombreux.

Un d'entre eux dit à Pionius :

— Ceux qui viennent d'entrer t'apportent les ordres du proconsul, qui a ordonné de vous diriger sur Ephèse, sa résidence.

Pionius répliqua :

— Dès que son représentant sera ici, nous sortirons.

Entra alors un officier de cavalerie :

— Toi, dit-il, si tu refuses d'obéir, tu apprendras ce que vaut un officier de cavalerie.

En disant cela, il empoigna Pionius à la gorge et le serra si fort que le vieillard faillit être étouffé. Alors l'officier le jeta aux gens de la police pour qu'on l'emmenât.

L'ordre n'était pas d'une exécution aisée. Sabine criait de toutes ses forces :

— Je suis chrétienne.

Puis elle se coucha par terre, tout de son long, ainsi que Pionius et Asclépiade, refusant tous les trois de marcher.

Il fallut six appariteurs pour porter Pionius. Quand ils furent fatigués, les épaules démontées, prêts à lâcher prise, ils lui envoyèrent des coups de pied dans les côtes, afin de le décider à marcher de lui-même. Rien n'y fit ; il se faisait plus raide encore, il semblait que son corps se fît plus lourd des coups dont on le bourrait.

Voyant cela, les porteurs réclamèrent des renforts, car ils n'en pouvaient plus. Pionius, lui, était radieux ; enfin, on le déposa devant l'autel, comme s'il eût été la victime.

AU TEMPLE — PIONIUS REFUSE DE SACRIFIER

L'évêque Eudaemon, l'apostat, se trouvait déjà au temple, dans ses nouvelles fonctions de prêtre des idoles. Dès que les captifs furent amenés devant eux, les juges commencèrent l'interrogatoire.

— Pourquoi ne sacrifiez-vous pas ?

— Parce que nous sommes chrétiens.

— Quel Dieu adorez-vous ?

Pionius dit :

— Celui qui a fait le ciel, qui l'a embelli avec les astres, qui a affermi la terre et l'a ornée d'arbres et de fleurs, qui a enclos les océans et fixé leurs rivages.

— C'est celui-là qui a été crucifié, dis-tu ?

— Je dis que c'est celui que le Père a envoyé pour le salut du monde.

Là-dessus, voyant qu'ils n'obtenaient avec Pionius aucun résultat, les juges se concertèrent pour amener les autres chrétiens à apostasier, ce qui leur attira de la part du vieux prêtre de vives réprimandes.

Ce fut alors le tour d'un personnage considérable de Smyrne de crier :

— Pas de phrases, Pionius.

— Pas de tyrans, dit le martyr ; prépare le bûcher, nous nous y mettrons.

On voulut placer sur la tête de Pionius une de ces couronnes que portaient les apostats ; il la mit en pièces et en jeta les morceaux devant l'autel. Le prêtre des dieux, ses fourchettes en main, fit mine d'approcher avec des viandes, mais soudain il changea d'avis, n'osa aller plus avant et se mit à manger à lui seul ce qu'il avait apporté.

— Nous sommes chrétiens, criaient les trois martyrs.

On les ramena en prison, entre une haie de gens qui les soufflетaient.

Lorsqu'il mit le pied sur la porte du cachot, un garde asséna un tel coup de poing sur la tête de Pionius que, du coup, la main et le côté enflèrent. Une fois enfermés, les martyrs entonnèrent un hymne d'actions de grâces, suppliant le Seigneur de leur accorder la persévérance dans la confession de son nom.

### DEVANT LE PROCONSUL

Sur ces entrefaites, le proconsul d'Asie, Julius, vint d'Ephèse à Smyrne et, dès son arrivée, il prit l'affaire en main, car les magistrats locaux ne pouvaient prononcer définitivement en pareil cas. Pionius comparut aussitôt devant lui et subit cet interrogatoire :

— Ton nom ?
— Pionius.
— Sacrifie.
— Non.
— Ta secte ?
— Catholique.
— Catholique, quoi ?
— Prêtre de l'Eglise catholique.
— Tu étais le maître de ceux-ci ?
— J'enseignais.
— Docteur en sottise.
— En piété.
— Quelle piété ?
— Piété envers Dieu qui a fait le ciel, la terre et la mer.
— Allons, sacrifie.
— J'ai appris à adorer le Dieu vivant.
— Nous adorons tous les dieux, le ciel et ses habitants. Qu'as-tu à regarder en l'air ?
— Je ne regarde pas l'air, mais Dieu qui a fait l'air.
— Qui cela ?
— C'est un secret.
— Tu dois convenir que c'est Jupiter qui est au ciel, avec lequel règnent les dieux et les déesses. Sacrifie donc à celui qui règne sur tous les dieux du ciel.

Pionius ne répondit plus. Ce que voyant, le proconsul le fit étendre sur le chevalet, espérant lui arracher l'apostasie par la torture. Dès que celle-ci eut commencé, le dialogue reprit entre le juge et sa victime :

— Sacrifie.
— Non.
— Beaucoup l'ont fait, ils ont évité les tourments, ils vivent. Sacrifie.
— Non.
— Sacrifie.
— Non.
— Ton dernier mot ?
— Non.
— Fanatique, va ! Courir ainsi à la mort ! Obéis.
— Je ne suis pas fanatique ; je crains le Dieu éternel.
— Qu'as-tu dit ? Sacrifie.
— Tu as entendu : je crains le Dieu vivant.
— Sacrifie.
— Impossible.

Le proconsul délibéra assez longtemps avec son assesseur, puis se tournant de nouveau vers Pionius :

— Tu y tiens ? tu ne te repens pas ?
— Non.
— Je vais te laisser du temps, autant que tu en voudras, pour réfléchir et te décider ?
— Non.
— Puisque tu es pressé de mourir, tu seras brûlé vif.

Et il fit lire la sentence.

— Nous ordonnons que Pionius, sacrilège, chrétien avéré, soit brûlé vif, afin d'inspirer la terreur aux hommes et satisfaire la vengeance des dieux.

### SUR LE BUCHER

Chez les Romains, l'exécution du criminel suivait immédiatement l'énoncé de la sentence. Pionius, qui avait refusé de marcher quand l'autorité n'était pas représentée, courut plutôt qu'il ne marcha à son supplice, une fois qu'il eut été condamné légalement.

On le hissa sur le bûcher que le peuple venait d'élever ; il se prêta à ce qu'on clouât ses membres au poteau. Quand le peuple le vit en cette posture, il fut pris de compassion :

— Pionius, cria-t-on, repens-toi, promets d'obéir, on te détachera.
— Je suis cloué, dit-il, j'ai bien senti cela.

Et après une pause :

— J'ai voulu mourir, afin que tout le peuple comprît qu'il y a une résurrection après la mort.

On apporta les mèches, et la flamme s'élança avec un joyeux crépitement.

« Pionius avait fermé les yeux, il priait en silence pour reposer dans le bonheur. Peu après, son visage s'éclaira d'une vive joie. Il dit *amen* et rendit l'âme comme un léger souffle. Recommandant son esprit à celui de qui il attendait sa récompense et qui a promis de faire justice lui-même aux âmes injustement condamnées, il dit :

— Seigneur, recevez mon âme.

» Le Dieu tout-puissant voulut même nous donner quelques signes de la beauté de sa couronne. Tous ceux, en effet, que la compassion ou la curiosité avaient amenés au lieu du supplice virent tout à coup le corps de Pionius tel qu'on eût pu croire que tous ses membres avaient été renouvelés.

» Ses oreilles étaient dressées sans raideur, sa chevelure plus belle, sa barbe mieux fournie, tout son corps offrant l'apparence d'une agréable jeunesse. Ainsi ces membres rajeunis par le feu attestaient la vertu du martyr et donnaient l'idée de la résurrection. Son visage semblait sourire avec une grâce toute céleste ; on y découvrait un reflet de la beauté des anges. »

Pionius fut exécuté le 12 mars de l'année 250, un samedi soir, vers 4 heures.

*Pratique.* — Soyons zélés à ramener ceux qui s'égarent, à soutenir ceux qui chancellent, à enflammer d'une plus grande ardeur ceux qui sont fidèles.

S. V.

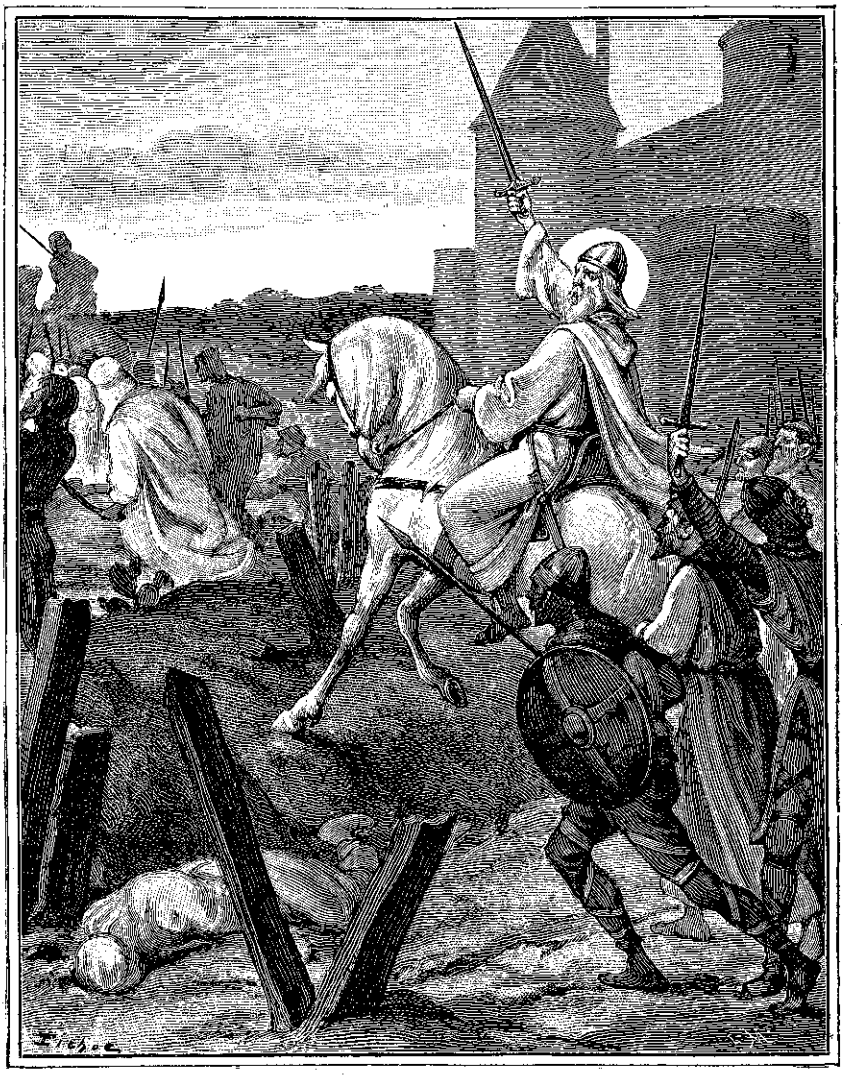
### SOURCES CONSULTÉES

*Acta Sanctorum*, t. I^er^, februarii ; Dom LECLERCQ, *Les martyrs*, t. II, traduction des Actes.

# SAINT RAYMOND DE SAINT-GAUDENS,

## Fondateur de l'Ordre militaire de Calatrava (1090-1163).

*(Fête le 1er février et le 30 avril.)*



**Après avoir prié et jeûné, saint Raymond s'élance hors de Calatrava pour combattre les musulmans.**

L'ENFANCE DU SAINT — SON ORIGINE

Plusieurs historiens ont donné à saint Raymond une origine espagnole. Sans entreprendre ici une réfutation détaillée de cette opinion, bornons-nous à lui opposer cet argument. Arnaud Oihenart, qui, au XVIIe siècle, examina les vieilles chartes de l'abbaye espagnole de Fitero ou Hitero, fondée par notre Saint, affirme dans son histoire de ce monastère, sur le témoignage de ces documents, que Raymond naquit à Saint-Gaudens en Comminges et non point en Espagne. Telle est aussi l'attestation des anciens bréviaires commingeois.

D'accord avec eux, gardons au Comminges et à la France une gloire qu'il plut à la Providence de leur départir.

Raymond vint au monde vers l'année 1090, durant le glorieux épiscopat de saint Ber-

trand de Comminges. Le pieux et zélé pontife avait coutume de visiter fréquemment les paroisses de son diocèse. Plus d'une fois, sans doute, Raymond encore enfant et saint Bertrand durent se rencontrer dans la magnifique église romane récemment élevée sur le tombeau du jeune martyr Gaudens ; plus d'une fois aussi les anges du sanctuaire purent contempler, prosterné sous la bénédiction du saint évêque et devant les restes sacrés du martyr, cet enfant dont ils discernaient le brillant avenir.

Les parents de Raymond, riches et nobles, étaient alliés aux comtes de Comminges. Après une jeunesse toute consacrée à de pieux exercices et à de fortes études, le jeune homme fut promu à la dignité de chanoine dans la collégiale de Saint-Gaudens. Mais naturellement porté à la contemplation des choses célestes, il quitta un jour le monde et ses vains honneurs pour se vouer totalement à Dieu dans les austérités de la vie monastique.

### LA VOCATION RELIGIEUSE

Il existait alors en Gascogne, au diocèse de Tarbes, tout près des sources de l'Adour, une abbaye appelée à une grande célébrité, l'Escale-Dieu, fille de Cîteaux, et surnommée plus tard « le Saint-Denys de Bigorre ». Le monastère observait la règle primitive de Saint-Benoît ; Raymond y fut admis et, après les mois de probation, il prononça les vœux religieux entre les mains de l'abbé, Bernard de la Barthe, moine que distinguaient « la vivacité de son intelligence et sa puissance de travail » (*Annales de Cîteaux*, t. Ier, p. 287).

Peu après, l'abbé voulut propager par delà les monts la réforme monastique de Cîteaux. Il chercha autour de lui deux religieux d'élite, deux types accomplis du moine Cistercien, et ses yeux s'arrêtèrent sur un vieux cénobite, Durand Guillaume, et sur notre Raymond. Au premier, il confia la charge abbatiale; il nomma le second prieur, et, leur ayant adjoint quelques religieux, il les envoya aux extrémités de la Navarre, sur les confins de la Castille.

La petite colonie gravit les pentes escarpées du mont Yergua ; elle éleva au sommet un modeste oratoire entouré de quelques misérables cabanes ; ce fut le nouveau monastère dédié à Marie, patronne de Cîteaux. Dans cette solitude sauvage, le travail des mains resta improductif, et la misère contraignit les moines à descendre dans la plaine, pour s'établir sur les ruines de Nienzabas, petite ville détruite par les Maures.

### RAYMOND DEVIENT ABBÉ

En 1140, Alphonse VII, roi de Castille, prince pieux et vaillant, octroyait aux moines de Cîteaux le mont Yergua et tout le territoire de Nienzabas. Quelques mois plus tard, Durand Guillaume venait à mourir, et Raymond de Saint-Gaudens était investi de la dignité abbatiale. A ce titre, il figura au Chapitre général de Cîteaux convoqué par saint Bernard en 1148.

Le pape Eugène III, banni de Rome, était alors l'hôte du roi de France, Louis VII le Jeune, qui lui fit les honneurs de sa capitale. Disciple fidèle de saint Bernard, Eugène III se rendit au Chapitre de Cîteaux pour se donner la joie de vivre quelques instants au milieu de sa famille religieuse. Dans cette auguste assemblée, Raymond de Saint-Gaudens se fit remarquer par la sagesse de ses conseils et par sa tendre affection pour ses disciples. Il se prosterna aux pieds d'Eugène III et lui dit sa vive reconnaissance pour la récente Bulle de ce Pontife, qui plaçait sous la protection immédiate du Siège apostolique la maison de Nienzabas et ses bienfaiteurs présents et à venir (*Annales de Cîteaux*, t. Ier, p. 416). Ceux qui ont étudié l'histoire du moyen âge savent le prix d'une telle faveur et les immunités qu'elle consacrait en ces âges de foi.

Raymond reçut de Rome un nouveau Bref en 1152, dans lequel il est qualifié d'abbé de Fitero. Chassés une seconde fois par la faim, Raymond et ses moines avaient quitté Nienzabas pour se fixer définitivement dans un domaine nommé Fitero, sur la rive droite de l'Ebre, près de Tudela.

Touché des vertus de l'abbé, un gentilhomme nommé Pierre Tison avait donné à notre Saint le riche territoire où s'élevait la nouvelle abbaye, et il avait pris à son compte tous les frais de construction. Il faisait bon vivre sous la crosse de l'abbé de Fitero.

« Dieu bénit les moines de Fitero, dont le nombre s'accrut rapidement, dit Yepes, un vieux chroniqueur. J'ai vu, ajoute-t-il, quantité de donations faites à ce monastère par nombre de personnes pieuses du plus haut rang ! »

Parmi ces donateurs, l'histoire a retenu le nom de Sanche, roi de Castille, héritier de la piété de son père, Alphonse VII.

La propagation de l'Institut cistercien en Espagne avait présenté à Raymond d'immenses difficultés dont il n'aurait pas triomphé sans la charité espagnole. La Providence allait fournir à notre Commingeois une occasion de se libérer magnifiquement en immortalisant son nom.

### LE MOINE CHEVALIER

Rejetés définitivement en Espagne par la victoire de Charles Martel, les Arabes avaient formé le califat de Cordoue. La population chrétienne, en majeure partie retranchée dans les montagnes, s'y était développée, et elle avait constitué successivement les royaumes chrétiens de Navarre et de Castille, vivant sans cesse en état de guerre et menacée continuellement par l'islam.

Alphonse VII, roi de Castille, s'attaqua plus d'une fois à la puissance arabe, fort divisée à cette époque; il porta ses armes victorieuses jusque sous les murs de Cordoue et mourut au retour d'une expédition contre les ennemis de la croix. Ceux-ci brûlèrent aussitôt de venger leurs récents échecs. Sanche, fils et successeur d'Alphonse VII, venait d'arriver à Tolède, quand le bruit se répandit que les Almohades réunissaient des forces considérables pour reprendre Calatrava, une de leurs anciennes places fortes.

A cette nouvelle, l'épouvante s'empare des chrétiens. Les chevaliers du Temple, chargés

par Alphonse VII de défendre Calatrava, abandonnent leur poste d'honneur, et, dans la confusion générale, ils viennent supplier le roi Sanche d'assumer seul la garde de la ville. « Nous n'avons pas la possibilité de résister aux Arabes », répètent-ils. Le roi, troublé lui-même, fait publier qu'il abandonnera Calatrava à tout chevalier désireux de la défendre, mais l'invitation reste sans écho.

Raymond, abbé de Fitero, se trouvait alors à Tolède avec un de ses moines, Diego Vélasquez, gentilhomme de Borena, ami de jeunesse du roi et ancien soldat, que ses exploits d'antan avaient rendu fameux. L'anxiété du jeune prince l'émut, la frayeur des Templiers l'indigna ; sous le froc monastique, il sentit renaître dans son cœur les ardeurs guerrières du passé.

— Père, dit-il à Raymond, jetons-nous dans Calatrava, nous la sauverons !

Le Père Abbé repoussa tout d'abord cette proposition :

— Je suis moine, dit-il, point du tout soldat, mon fils ; la prière est mon arme, l'usage du glaive m'est interdit.

Vélasquez insista ; il obséda si bien son vieux supérieur que Raymond revint sur sa décision. Après avoir invoqué Dieu et mûrement réfléchi, l'abbé de Fitero se présenta devant le roi Sanche. Les sarcasmes des courtisans n'émurent guère notre Commingeois, qui déclara et maintint simplement son intention de défendre Calatrava avec le secours de Dieu.

Le roi s'en réjouit ; il concéda aussitôt à Raymond la ville susdite avec toutes ses dépendances.

### LA CROISADE DE RAYMOND

Le sort en est jeté ; sans cesser d'être moine, Raymond doit devenir chef militaire. De la demeure royale, il court chez le primat de Tolède, Jean IV, qui bénit Dieu du hardi projet qu'il a inspiré à Raymond, fait aussitôt prêcher la croisade dans sa ville épiscopale et annonce qu'il accordera l'indulgence plénière aux défenseurs de Calatrava.

A la frayeur succède bientôt partout l'enthousiasme ; on ne doute plus du succès de l'expédition. Chacun veut y prendre part : les uns payeront de leur personne sur le champ de bataille, les autres fourniront des chevaux, des armes ou de l'argent.

En peu de jours, Raymond réunit quinze à vingt mille hommes. Avec eux il se jette dans la place de Calatrava et la met en état de défense. Les travaux se poursuivent rapidement et la lutte s'annonce si ardente que les Arabes, résolus à l'éviter, suspendent leur marche ; la ville était sauvée, mais l'abbé de Fitero n'estime pas sa mission ainsi terminée.

Il invite ses soldats à se sanctifier par le jeûne et la prière, puis revêtant une armure de chevalier sur sa robe blanche de Cistercien, ce fils des preux, le glaive à la main, le casque en tête, s'élance hors de la ville. Il recherche les troupes musulmanes, les taille en pièces en plusieurs rencontres, puis, parcourant les provinces humiliées sous le joug de l'islam, il arrache à l'oppresseur des positions réputées imprenables. Le peuple s'étonne de l'énergie de ce vieillard ; le zèle irrésistible de l'humble moine commingeois enflamme les foules ; on acclame le libérateur de la patrie, on organise de vrais triomphes en l'honneur de « celui que Dieu a suscité pour arracher le peuple chrétien à ses ennemis ».

### RAYMOND FONDE L'ORDRE DE CALATRAVA

Le croissant abaissé, après la croisade, Raymond retourne vers son monastère de Fitero, dont il confie la garde aux religieux âgés et infirmes, tandis qu'il prend avec lui les moines les plus vigoureux et dispose des nombreux troupeaux et des biens mobiliers de son abbaye. Il revient alors à Calatrava avec ces ressources, s'y fixe avec ses moines et un grand nombre de familles accourues, soit de Navarre, soit de Castille.

Justement convaincu de la force que le lien religieux donnerait aux nouveaux défenseurs de Calatrava, il conçoit alors le hardi projet de les unir tous dans un Ordre à la fois guerrier et monastique. Le plan de Raymond répondait merveilleusement aux sentiments religieux et chevaleresques du moyen âge ; ajoutons que son exécution devait marquer le début d'une ère de prospérité pour le pays.

Comme toute sainte entreprise, l'œuvre de Raymond de Saint-Gaudens devait connaître l'épreuve ; elle la subit dès l'abord. L'abbé de l'Escale-Dieu, supérieur de notre Saint, puisque Sainte-Marie de Fitero était fille de ce monastère, fut le premier et le plus résolu des adversaires du projet. Il accuse Raymond de vouloir ruiner la réforme cistercienne.

— Quel dessein, déclarait-il, pour des solitaires de profession, qu'un monastère érigé en Académie de guerre, où l'on se flatte d'allier des exercices aussi tumultueux avec le silence de la prière et le chant des psaumes !

L'opposition de l'Escale-Dieu devenait irréductible ; irréductible aussi le désir de Raymond que l'inspiration divine soutenait. Néanmoins, notre Saint n'engagea rien contre l'autorité de son supérieur. L'ascendant et la haute autorité de Louis VII, roi de France, et du roi de Castille eurent raison de ces résistances.

Selon les vœux de ces souverains, en 1158, Lambert, sixième abbé de Cîteaux, approuva les statuts donnés par Raymond au nouvel Institut et l'affilia à l'Ordre cistercien.

L'œuvre terrestre de saint Raymond était terminée ; cet homme de Dieu voulut passer dans la contemplation des choses divines le peu d'années qui lui restaient à vivre. Chargé d'ans et de mérites, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur à Cirvelos, emportant l'affection et le regret de ceux qui l'avaient connu. C'était en l'année 1163. Quelques mois plus tard, le pape Alexandre III approuvait l'Ordre de Calatrava, que ses successeurs enrichirent d'indulgences et de privilèges.

L'œuvre du moine commingeois grandit ; sa famille religieuse se multiplia, donnant naissance aux milices célèbres de Montessa, d'Alcantara et du Christ. Chacune d'elles tient à juste titre saint Raymond pour un de ses fondateurs. Pas un combat ne se livra

contre l'islam sans que les valeureux enfants de notre Saint n'y accomplissent des prodiges de valeur. Avec la disparition des Maures du sol de l'Espagne, l'Ordre de Calatrava perdit sa destination naturelle ; il perpétue aujourd'hui encore ses glorieux souvenirs sous la forme d'Ordre d'honneur.

### LE CULTE DE SAINT RAYMOND EN ESPAGNE ET EN COMMINGES

Les heureux habitants de Cirvelos ne consentirent point à se dessaisir de la précieuse dépouille de Raymond ; durant trois siècles, ils gardèrent jalousement le tombeau auprès duquel se produisaient de nombreux miracles. En 1468, dociles à l'ordre du pape Paul II, ils abandonnèrent leur trésor à Louis de Nunes, archidiacre de Madrid, qui le fit solennellement transférer dans l'église du monastère cistercien de Sion, près de Tolède. La translation se fit au milieu d'un grand concours de peuple, avide de gagner les indulgences attachées à cette solennité par Paul II. Une chapelle de l'église conventuelle fut dédiée au saint fondateur ; en 1590, le commandeur de Calatrava la décora d'un splendide monument que dominait la statue de saint Raymond, mitré et appuyé sur la crosse abbatiale.

Auprès de ces restes bénis la piété des pèlerins obtint fréquemment des miracles. Les vieux chroniqueurs ont gardé le souvenir d'un homme affligé d'une affreuse tumeur qui lui rongeait la tête et lui causait d'atroces souffrances ; une onction faite avec l'huile de la lampe suspendue devant le tombeau de saint Raymond amena instantanément la disparition du mal.

Tolède ressentit les effets bienfaisants de la protection de notre Saint, quand durant une épidémie plusieurs centaines de malades trouvèrent leur guérison au contact d'une eau bénite, où l'on avait plongé quelques parcelles des reliques de saint Raymond.

Tandis que l'Espagne catholique et l'Ordre cistercien honoraient les mérites du fondateur de Calatrava, le pays de Comminges ne pouvait oublier son illustre fils. Le diocèse, aujourd'hui supprimé, célébrait la fête de saint Raymond le 30 avril ; cette fête est réduite aujourd'hui, dans le propre de Toulouse, à une simple commémoraison. Saint-Gaudens, berceau de saint Raymond, garde fidèlement son souvenir. Depuis des siècles une rue de la ville porte son nom, et la tradition populaire montre encore, à l'entrée de la ville, la maison plusieurs fois reconstruite où notre héros serait né.

D'anciens documents établissent qu'à la fin du xv[e] siècle quatre familles le revendiquaient comme un de leurs ancêtres ; l'une d'elles maintenait encore cette prétention en 1740. Dans l'antique église romane contemporaine de notre Saint, une magnifique fresque, peinte au siècle dernier sur la voûte de l'abside centrale, offre l'image de saint Raymond, revêtu par-dessus son habit monastique de l'armure des chevaliers et agenouillé avec les saints protecteurs de la cité aux pieds du Christ bénissant.

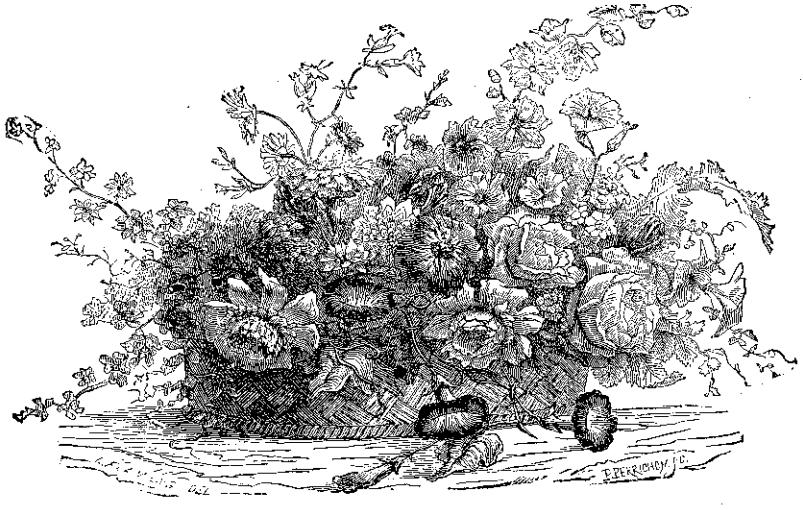
### PRIÈRE

Dieu tout-puissant et éternel, qui ordonnez aux chefs de votre peuple de se montrer pères plutôt que maîtres, accordez-nous la grâce qui fit du bienheureux abbé Raymond le père de ses frères par sa tendre sollicitude, leur ami par son affection, leur serviteur par son humilité (*Postcommunion du missel de Comminges*).

**F. S.**

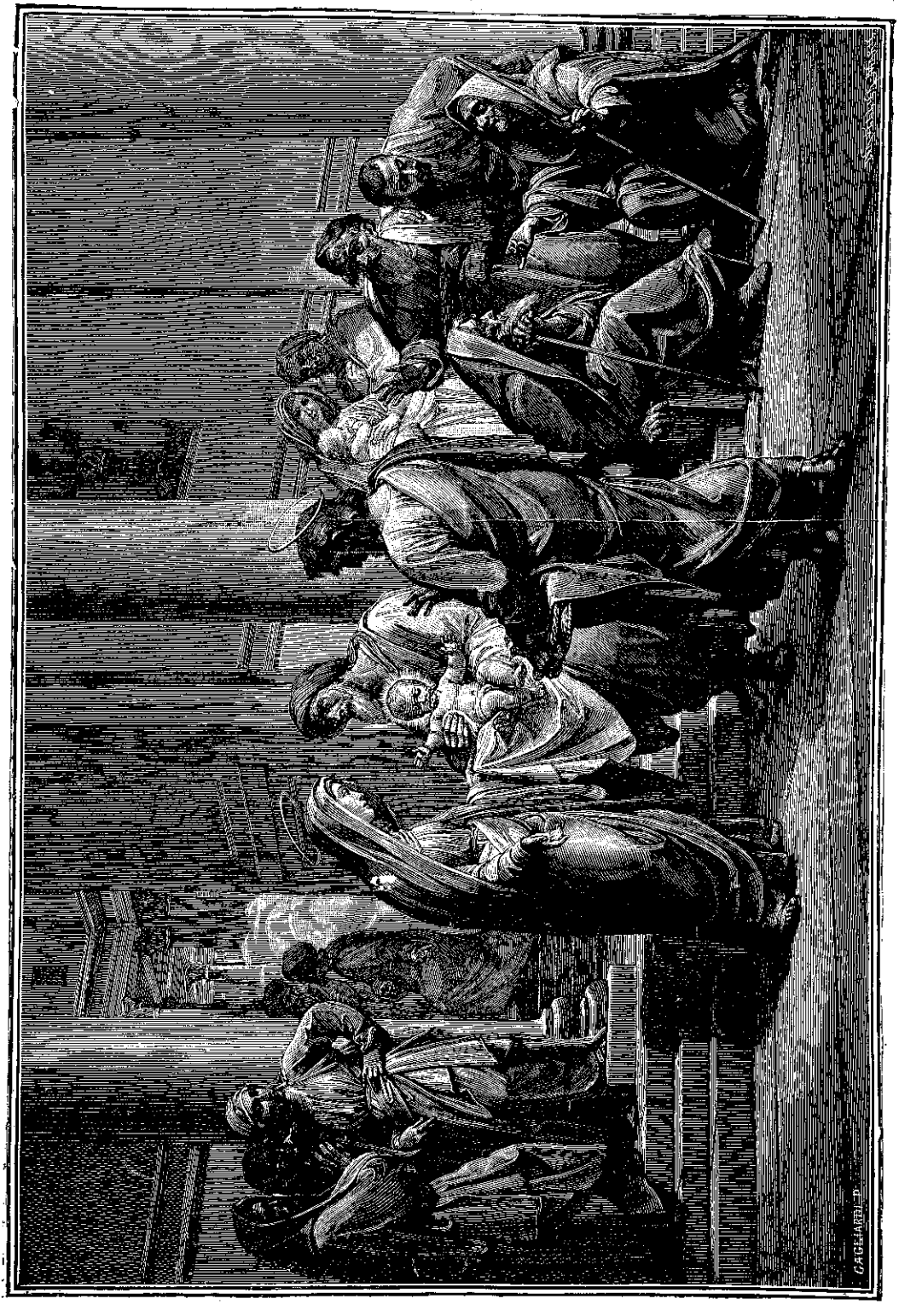
### SOURCES CONSULTÉES

*Acta sanctorum*, t. I[er] februarii, p. 254-257 ; *Revue de Comminges*, t. VIII, année 1893, premier trimestre ; *Missel* et *Bréviaire de Comminges* ; Mgr GUÉRIN, *Les petits Bollandistes*, t. V, p. 142.



# LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

*Fête le 2 février.*



### OBJET DE CETTE FÊTE

Benoît XIV pense que la fête de la Purification de la Sainte Vierge a une origine apostolique. Il est certain, du moins, qu'elle était déjà ancienne au v^e^ siècle. — Elle fut longtemps une fête de précepte.

L'Eglise grecque et l'Eglise de Milan rangent la solennité du 2 février parmi les fêtes de Notre-Seigneur. Mais l'Eglise romaine l'a toujours comptée dans les fêtes de la Sainte Vierge. « Sans doute, dit D. Guéranger, l'Enfant Jésus est offert aujourd'hui dans le temple et racheté; mais c'est à l'occasion de la Purification de Marie, dont cette offrande et ce rachat sont comme la conséquence. »

Notre-Seigneur, comme le remarque saint Paul, en se faisant homme, a voulu naître sous la loi; c'est-à-dire que, sans y être obligé, puisqu'il était le Législateur suprême, il a daigné se soumettre à toutes les observances que cette loi imposait aux Juifs. Il y a soumis également sa Mère.

Or, il y avait deux préceptes concernant les mères à qui Dieu accordait un nouveau-né.

Le premier était général et s'adressait à toutes. Il ordonne aux femmes d'Israël, après leur enfantement, de rester quarante jours, si elles ont mis au monde un fils, et quatre-vingts, si c'est une fille, sans approcher du tabernacle. Ce temps expiré, elles devaient, pour être purifiées, offrir un sacrifice. Ce sacrifice consistait en un agneau qui devait être consumé en holocauste. On y ajoutait une tourterelle et une colombe, destinées à être offertes, selon le rit du sacrifice, pour le péché. Les mères trop pauvres pour présenter un agneau, pouvaient le remplacer par une autre tourterelle et une autre colombe. Le sacrifice pour le péché avait pour objet l'expiation du péché dans lequel l'enfant était né. L'holocauste signifiait la consécration de l'enfant à Dieu. C'est pourquoi on le présentait en même temps au Seigneur.

Le second précepte ne regardait que les premiers-nés, tant des hommes que des animaux. On devait racheter au Seigneur tous les premiers-nés d'Israël, car il se les était réservés comme son bien propre, lorsqu'en frappant les premiers-nés de l'Egypte, depuis l'homme jusqu'à la bête de somme, il avait épargné son peuple.

Si Marie avait été une femme ordinaire et Jésus un enfant comme les autres, ils tombaient donc sous l'obligation de la loi. Mais, outre que la loi est soumise au législateur, elle était ici sans objet. Car la Vierge très pure n'avait contracté aucune souillure par son enfantement virginal, et la vie du Fils de Dieu incarné n'avait pas besoin d'être rachetée à prix d'argent, puisqu'elle devait être sacrifiée pour le rachat de tous. Mais le Verbe fait homme voulut être en tout semblable à ses frères adoptifs, sauf par le péché. Il se courba et courba sa Mère sous le joug humiliant de la loi.

Les quarante jours marqués par la loi étant écoulés, Marie vint donc au Temple, portant son Fils dans ses bras, et accompagnée de saint Joseph.

### ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES SUR LE NOUVEAU TEMPLE — SIMÉON ET ANNE

L'entrée de Jésus au Temple de Jérusalem réalisait une prophétie du prophète Aggée.

Au retour de la captivité de Babylone, quand Zorobabel eut relevé le Temple de ses ruines, les vieillards, qui avaient vu le Temple de Salomon dans sa gloire, s'attristaient en lui comparant la nouvelle construction, et le Temple de Zorobabel était à leurs yeux comme s'il n'était pas, dit le prophète. Aggée les consola, en leur disant:

« Prends courage, Zorobabel; prends courage, Jésus fils de Josédec, pontife suprême; prends courage, peuple de cette terre. Car voici ce que dit le Seigneur, Dieu des armées: Encore un peu de temps, j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et les continents; j'ébranlerai les peuples; et le Désiré de toutes les nations viendra; et je remplirai de gloire cette maison. La gloire de cette seconde maison sera plus grande que celle de la première, et, dans ce lieu, je donnerai la paix, dit le Seigneur, Dieu des armées. »

Malachie, le dernier des prophètes d'Israël, confirmait la parole d'Aggée: « Le Dominateur que vous cherchez, et l'Ange du testament que vous désirez, viendra aussitôt dans son temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Et qui pourra connaître le jour de sa venue, et qui sera là pour le voir à son arrivée? »

Le prophète veut dire qu'Israël, comme nation, ne reconnaîtra pas et ne recevra pas son Messie désiré. Plusieurs, cependant, le recevront et seront sauvés.

Ces heureux fidèles, enfants de la paix et du salut, sont représentés au Temple par le vieillard Siméon et Anne la prophétesse. « Qui sera là pour le voir, demandait Malachie? » Voici ces deux saints personnages en éveil pour répondre au désir du prophète.

Il y avait à Jérusalem, dit saint Luc, un vieillard nommé Siméon, homme juste et craignant Dieu, et attendant la consolation d'Israël; et l'Esprit-Saint était avec lui. Il avait su, par une révélation, qu'il ne verrait point la mort avant d'avoir contemplé le Christ du Seigneur. Il savait, d'ailleurs, par les prophéties, que le temps de sa venue était arrivé. « C'est pourquoi, dit saint Vincent Ferrier, il se rendait chaque jour au temple, et quand il voyait entrer dans son enceinte une mère portant un enfant dans ses bras, il demandait: « Est-ce un fils ou une fille? » Et le Saint-Esprit ne lui disait rien jusqu'au jour où Marie vint avec son Fils.

Ce jour-là, l'Esprit-Saint lui dit: « C'est aujourd'hui que tu rencontreras dans le Temple le Messie, ton Roi, et que tu pourras le contempler. »

Siméon se leva donc de grand matin, se purifia et se revêtit de ses plus beaux habits, comme il convient pour recevoir un roi. Puis il se rendit au Temple en toute hâte.

Lorsque Marie entra avec Joseph, l'Esprit-Saint lui dit: « Siméon, voici la Mère de celui que tu attends, et son Fils est le Roi et le Messie promis dans la loi. » Aussitôt, le vieillard l'adora en pleurant de joie. Il prit l'Enfant dans ses bras et chanta ce cantique:

« Maintenant, Seigneur, vous laisserez partir en paix votre serviteur, selon votre parole; car mes yeux ont vu le Sauveur que vous prépariez, la lumière qui doit éclairer les gentils, la gloire de votre peuple d'Israël. »

Ce cantique inspiré est le cri de l'Ancien Testament qui s'efface devant le Nouveau et se prépare à disparaître.

Mais qui dira les transports de Siméon, en qui vivaient tous les désirs des patriarches et des prophètes, lorsqu'il tint dans ses bras celui qui en était l'accomplissement? Saint François de Sales

méditant ce mystère, avec sa naïve tendresse, s'écrie : « Mais, ce Siméon, n'est-il pas bienheureux d'embrasser cet Enfant divin? Oui, mais je ne puis lui savoir gré du mauvais tour qu'il voulait faire; car, étant hors de lui-même, il le voulait emporter avec lui dans l'autre monde : Maintenant, dit-il, laissez aller votre serviteur en paix. Hélas! nous en avions encore besoin, nous autres! »

Marie et Joseph étaient dans l'admiration à cause de tout ce qu'on disait de Jésus. Sans doute, ils savaient parfaitement que Jésus était le Fils bien-aimé de Dieu et le Sauveur promis au monde; mais ils admiraient la manière merveilleuse dont Dieu avait révélé des secrets que leur humilité n'avait dévoilés à personne.

Siméon les combla de bénédictions, puis, voyant prophétiquement dans cet Enfant la victime qui devait être immolée pour les pécheurs, il dit à Marie, sa Mère : « Cet Enfant est établi pour la ruine et la résurrection de beaucoup en Israël, et pour être un signe de contradiction. Et votre âme même sera percée d'un glaive de douleur, afin que les pensées de plusieurs, qui étaient cachées au fond de leurs cœurs, soit révélées. »

Il y avait aussi à Jérusalem une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge, et n'avait vécu que sept ans avec son mari, et elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne sortant point du Temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières. Etant donc survenue à la même heure que Siméon, elle se mit aussi à louer le Seigneur, et, depuis lors, elle parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

### COMMENT MARIE S'HUMILIA DANS LE TEMPLE

L'Evangile, après avoir parlé de la rencontre du vieillard Siméon et d'Anne la prophétesse, ajoute seulement que Marie accomplit tout ce qui était prescrit par la loi, c'est-à-dire la cérémonie de la purification et le rachat de son premier-né. Nous emprunterons encore à saint Vincent Ferrier les pieuses considérations qu'il fait sur ces deux sujets.

« Il y avait dans le Temple, dit-il, et cet usage s'observe encore aujourd'hui parmi les juifs, un endroit réservé pour les femmes nobles et riches, un autre pour les femmes de condition médiocre, et un troisième pour les vierges. Marie, en entrant, examina pour voir à quel groupe elle devait se joindre. Elle appartenait à la plus haute noblesse, puisqu'elle était fille de David; mais elle était pauvre et simplement vêtue, car elle avait donné, pour l'amour de Dieu, tout l'or que lui avaient apporté les rois de l'Orient, et ne voulait vivre que du travail de ses mains. Si donc elle était allée du côté des riches, ces femmes hautaines auraient pu lui dire : « Allez à la place qui vous convient. Quoi! la femme d'un artisan prétend prendre rang parmi nous! » Elle avait droit de s'associer aux vierges, étant elle-même la plus excellente des vierges. Mais celles-ci lui auraient dit : « Comment pouvez-vous venir avec nous, vous qui avez un époux et un fils? »

» Elle alla donc se mettre avec les pauvres femmes du peuple. Et ainsi fut réalisée la prophétie du livre des Cantiques : « Ma bien-aimée est entre les femmes comme le lis entre les épines. » Et ce fut là le premier exemple d'humilité que Marie donna en ce jour.

» Elle en donna un second non moins étonnant en se conformant aux prescriptions de la loi. Car la loi ordonnait que la femme, quarante jours après son enfantement, se présentât au Temple, et que fléchissant les genoux devant le prêtre, elle lui dit : « Voici mon oblation, offrez pour moi le sacrifice, afin que Dieu me remette mes péchés. » Le prêtre offrait le sacrifice, bénissait ensuite la femme, et celle-ci se retirait.

» La Vierge Marie voulut passer par toutes ces observances. Elle dit au prêtre : « C'est aujourd'hui le quarantième jour depuis que j'ai enfanté ce Fils; il a été circoncis le huitième jour et a reçu le nom de Jésus. » Et elle lui remit son offrande de deux tourterelles et de deux colombes, en lui demandant de prier pour elle. O comble d'humilité! La Très Sainte Vierge dit au pécheur : « Priez pour moi. » Et le prêtre ne la connaissait pas. Mais Isaïe la connaissait mieux lorsqu'il disait : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils, et son nom sera *Emmanuel* », c'est-à-dire *Dieu avec nous*.

Jésus ne le céda pas en humilité à sa Mère lorsqu'il voulut être présenté à Dieu. Il n'en avait certes pas besoin, car il n'avait pas quitté son Père pour venir sur la terre, mais il était descendu comme le rayon qui ne se sépare pas du soleil pour venir éclairer la terre. Il voulut cependant lui être présenté comme un étranger.

Il était né si pauvre, que sa Mère ne put offrir pour lui un agneau au prêtre. Il ne convenait pas, du reste, qu'elle présentât cet agneau figuratif, quand elle portait dans ses bras le véritable Agneau de Dieu, et qu'elle venait offrir au Père céleste la grande Victime qui devait être immolée pour le salut de tous les hommes. Marie se contenta donc d'offrir, comme les pauvres, deux tourterelles et deux colombes.

### LE FILS DE DIEU EST RACHETÉ SELON LA LOI

Il restait à accomplir la loi du rachat des premiers-nés.

« L'enfant premier-né, dit saint Vincent Ferrier, appartenait à Dieu et au prêtre. Mais on le rachetait au prix de cinq sicles d'argent. Si ses parents ne pouvaient fournir les cinq sicles, l'enfant restait au prêtre, et il était élevé pour servir dans le temple.

» Marie remit son fils entre les mains du prêtre, qui l'offrit au Seigneur. Insensé! S'il l'eût connu, il se fût prosterné devant lui. Voyant la pauvreté de la Mère, le prêtre se préparait à le garder. Mais la Vierge lui dit : « Ne le retenez point; voici cinq sicles que j'ai apportés. »

» Elle les avait gagnés par son propre travail, et peut-être avait-elle retranché sur sa nourriture, afin de pouvoir racheter son Enfant. Elle ouvrit donc sa bourse, qui n'était pas de soie, ni tissée d'or, et en tira l'argent qu'elle remit au prêtre selon la prescription de la loi. »

### LA BÉNÉDICTION DES CIERGES

Ainsi furent accomplis les mystères de ce jour, ainsi la Lumière du monde, destinée à éclairer toutes les nations de la terre, pénétra dans le Temple du Seigneur et brilla devant lui.

Pour figurer cette lumière céleste, l'Eglise a coutume de faire, au 2 février, une spendide bénédiction des cierges. Cette cérémonie a été instituée par le pape saint Gélase, vers la fin du v^e^ siècle, et elle a fait donner à la fête son nom populaire de la *Chandeleur*.

Les cierges qu'on bénit avant la messe de la

Purification signifient donc Notre-Seigneur Jésus-Christ. Selon Yves de Chartres, la cire qui les compose, formée du suc des fleurs par les abeilles, que l'antiquité a toujours considérées comme un type de virginité, signifie la chair virginale du divin Enfant, lequel n'a point altéré, dans sa conception, ni dans sa naissance, l'intégrité de Marie. Dans la flamme du cierge, il faut voir le symbole du Christ qui est venu illuminer nos ténèbres.

Saint Anselme, développant le même mystère, nous dit qu'il y a trois choses à considérer dans le cierge : la cire, la mèche et la flamme. La cire, ouvrage de l'abeille virginale, est la chair du Christ; la mèche, qui est intérieure, est l'âme; la flamme, qui brille en la partie supérieure, est la divinité.

Les cierges bénits par l'Eglise sont portés par les ministres et par tout le clergé dans une procession qui a été instituée par le pape Sergius, au VII[e] siècle. Cette procession symbolise la sainte Eglise qui se met en marche pour aller à la rencontre de l'Emmanuel, et elle est l'imitation de la merveilleuse procession qui eut lieu en ce moment même dans le temple de Jérusalem.

« Aujourd'hui, dit saint Bernard, la Vierge Mère introduit le Seigneur du Temple, dans le Temple du Seigneur; Joseph présente au Seigneur, non un fils qui soit le sien, mais le Fils bien-aimé du Seigneur, dans lequel il a mis ses complaisances. Le juste reconnaît celui qu'il attendait; la veuve Anne l'exalte par ses louanges. Ces quatre personnes ont célébré, pour la première fois, la procession d'aujourd'hui, qui, dans la suite, devait être solennisée dans l'allégresse de la terre entière, en tous lieux et par toutes les nations. Ne nous étonnons donc pas que cette procession ait été si petite, car celui qu'on y recevait s'était fait petit. Aucun pécheur n'y parut : tous étaient justes, saints et parfaits. »

C'est la même pensée que l'Eglise exprime dans l'antienne qu'elle fait chanter à la procession :

« Décore ta chambre nuptiale, Sion, et reçois le Christ-Roi; accueille avec amour Marie, qui est la porte du ciel; car elle tient dans ses bras le Roi de gloire, celui qui est la lumière nouvelle. »

La procession de la Chandeleur nous apparaît donc comme la marche du peuple chrétien à la lumière du Christ, figurée par les cierges que porte le clergé, la portion choisie de l'Eglise, comme Jésus même était porté entre les bras de Marie, entre ceux du saint vieillard Siméon et du Pontife qui l'offrit au Seigneur.

Les cierges de la Chandeleur n'ont pas seulement pour but de représenter un jour le mystère du Christ Ils sont encore un objet bénit pour l'usage des fidèles et l'un des plus précieux à conserver dans une famille chrétienne.

Autrefois, les fidèles apportaient eux-mêmes des cierges à l'église le jour de la Purification, afin qu'ils fussent bénits avec ceux que les prêtres et les ministres portent à la procession. Cette coutume existe encore en beaucoup d'endroits, et il serait bien à désirer qu'elle se rétablît partout.

Les chrétiens d'aujourd'hui, à force de laisser de ces anciennes pratiques établies par l'Eglise, dans sa sollicitude maternelle, se sont trop privés d'une précieuse sauvegarde contre la malice du démon et d'un soutien puissant de l'esprit surnaturel que beaucoup de dévotions particulières, inconnues des Saints, ne remplaceront jamais.

Les cierges ainsi bénits à la Chandeleur, gardés dans les maisons des chrétiens, sont un gage de la protection divine et un symbole de l'illumination spirituelle des âmes par l'Esprit-Saint. C'est ce qui est enseigné par la formule même de la bénédiction que l'Eglise leur consacre :

« Seigneur Jésus-Christ, vraie lumière qui illuminez tout homme venant en ce monde, répandez votre bénédiction sur ces cierges et sanctifiez-les par la lumière de votre grâce, et de même que ces flambeaux, allumés à un feu visible, chassent les ténèbres, daignez faire que nos cœurs, allumés d'un feu invisible, c'est-à-dire de la splendeur du Saint-Esprit, soient délivrés de l'aveuglement de tous les vices, afin que, l'œil de notre âme étant purifié, nous puissions voir les choses qui vous sont agréables et utiles à notre salut, et mériter, après les ombres et les dangers de ce siècle, d'arriver à la lumière qui ne s'éteint jamais. »

Dans une autre oraison, l'Eglise demande à Dieu de bénir et de sanctifier les cierges « pour l'usage des hommes et pour la santé des corps et des âmes, soit sur la terre, soit sur les eaux. »

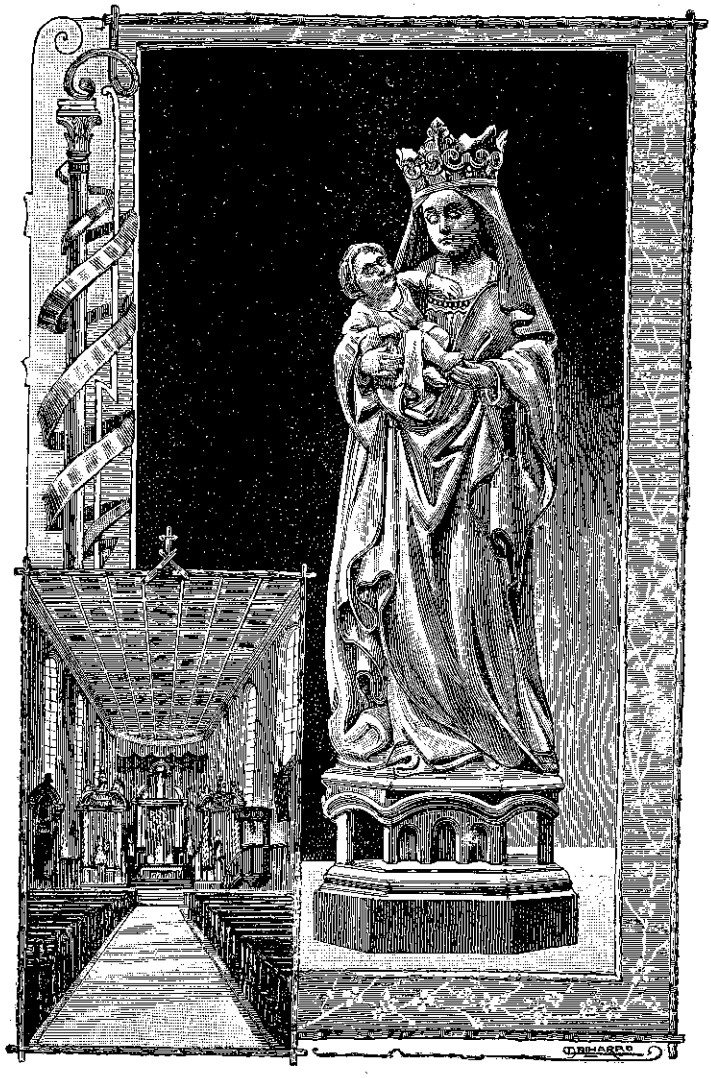
Il est dans l'esprit de l'Eglise d'allumer les cierges de la Chandeleur toutes les fois qu'il s'agit de repousser les esprits de ténèbres partout répandus dans l'air, comme nous l'enseigne saint Paul, et qui cherchent sans cesse à nous nuire dans notre âme, dans notre corps, dans nos biens.

On les allume en particulier dans une tempête, pour l'apaiser; lorsque le tonnerre gronde; pour obtenir la protection du ciel dans un lieu où la présence du démon se fait sentir pour l'en chasser; mais surtout auprès du lit d'un mourant, pour éloigner de lui l'ennemi des hommes qui fait alors son suprême effort, et souvent un effort terrible, pour arracher à Dieu l'âme qui se débat dans l'agonie. C'est alors, en effet, que nous devons appeler à notre secours avec plus d'insistance le Rédempteur, dont la vue illumina de joie les derniers jours de Siméon, et la Vierge secourable, afin qu'ils nous donnent, avant notre départ, le baiser de l'éternelle paix. Puissent nos âmes arriver ainsi à la bienheureuse lumière du ciel.

# NOTRE-DAME DE FOY

PRES DINANT (BELGIQUE)

*Fête le 2 février.*



**Statue de Notre-Dame de Foy. — Intérieur du sanctuaire.**

ORIGINE DU PÈLERINAGE

Qui n'a entendu parler des nombreux sanctuaires de Notre-Dame de Foy, disséminés, çà et là, à travers le monde, mais surtout dans le nord de la France? Ce qu'on ignore généralement peut-être, c'est leur commune origine. La dévotion à Notre-Dame de Foy naquit en Belgique, près de Dinant, dans la province de Liège, et de là, comme un arbre vigoureux multiplie ses rejetons, elle se répandit dans les contrées les plus lointaines et y sema des sanctuaires où la Vierge, Reine et Mère de la foi, se plut à distribuer ses plus précieuses et ses plus abondantes faveurs. Voici à quelle occasion cette dévotion prit naissance :

C'était en juin 1609 : un charpentier du pays de Dinant, nommé Gilles de Wanlin, avait abattu un chêne énorme, mesurant huit pieds de diamètre, qui se trouvait sur la route de Dinant à Foy. L'arbre appartenait à Innocent Delimoir, batelier de Dinant; frappé de sa belle apparence, celui-ci l'avait acheté à messire de Celle, dans l'espoir qu'il pourrait lui servir pour la construc-

tion d'un bateau. Cette espérance fut déçue. Le vieux chêne, malgré son extérieur plein de vigueur, n'avait pu résister aux ravages du temps, et l'ouvrier le trouva vermoulu et tout gâté en dedans. A cette vue, le pauvre batelier, renonçant à son premier projet, voulut du moins tirer de son arbre le meilleur parti possible, et il ordonna à Gilles d'en faire des bûches et des billots.

Le charpentier obéit. Un énorme coup de hache mit bientôt à découvert le cœur de l'arbre. Mais aussitôt l'ouvrier poussa un cri d'étonnement et d'admiration : « Miracle, s'écria-t-il, un trésor! »

C'était, en effet, un miraculeux trésor que contenait le chêne séculaire. Dans l'intérieur de l'arbre, et au milieu de perles transparentes de toutes formes et de toutes couleurs, était couchée une statuette en pierre de la Très Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus. A ses côtés, on remarquait une longue tresse de cheveux de femme qui semblaient fraîchement coupés, et elle était cachée derrière un treillis composé de trois barreaux de fer tout rouillés. Malgré ce rempart protecteur, la hache avait pénétré jusqu'à la sainte image, dont elle avait abattu la tête, ainsi que le bras gauche du petit Jésus. On dit même que de la blessure béante du vieux chêne, on voyait perler comme des gouttes de sang.

Entendant crier au miracle, une servante de la ferme voisine accourut. Cette pieuse fille prit aussitôt la statue des mains du charpentier, ainsi que la tête et les bras tombés; elle porta le tout à la ferme, recolla les morceaux et mit la statue sur une planche de la cuisine.

Cependant, on apprit bientôt dans le pays la découverte de la statue, et le seigneur de Celle, informé à son tour, se la fit apporter et la plaça dans une nouvelle niche pratiquée dans un chêne voisin de celui que l'on avait abattu. Un treillis semblable au premier fermait encore cette niche.

La statuette y demeura quatre ans; mais le seigneur de Celle, s'étant aperçu qu'on avait tenté de l'enlever, ordonna de la transférer dans la chapelle de son château.

A dater de ce jour commença une série de miracles et de pèlerinages telle, que le propriétaire du château résolut de faire construire un sanctuaire à l'endroit occupé jadis par le premier chêne.

### LA STATUE MIRACULEUSE

« La statue miraculeuse, telle qu'on la conserve encore aujourd'hui, n'a que 25 centimètres de hauteur, du sommet de la couronne au bas du balustre treillisé qui lui sert de piédestal; elle est en pierre blanche ou pierre de France, et d'une seule pièce. A peine y peut-on découvrir la jointure des morceaux recollés par la servante de la ferme de Mahennes, lors de la découverte. Le corps est bien fait et de belle taille.

» La robe extérieure est plissée avec art, et sans broderie; la robe intérieure est simple, et le collet est brodé d'une dentelle. Sa chevelure touffue tombe avec grâce sur les épaules; elle est recouverte d'un voile qui descend un peu plus bas que l'épaule; ce voile est surmonté d'une couronne fleuronnée et bordée de perles.

» Le visage est gracieux, sans rides, doucement tourné vers l'Enfant Jésus qui repose sur son bras droit; elle le regarde avec un sourire calme et modeste, en tenant le pied droit dans sa main gauche.

» Le petit Jésus est vêtu d'une robe simple : il tient une boule de sa main droite, et appuie avec complaisance sa main gauche sur le cœur de sa mère.

» On ne comprend pas comment cette statue est demeurée entière, après avoir été renfermée pendant deux siècles dans un chêne vermoulu, exposée à toutes les injures du temps et des saisons, après avoir été vénérée pendant deux cent soixante-dix ans par des milliers de pèlerins, avides de poser leurs lèvres sur ses pieds sacrés, ou sur les bords de sa robe. Elle n'a perdu qu'un peu de sa blancheur primitive (1). »

### TRANSLATION SOLENNELLE — RENOMMÉE DE NOTRE-DAME DE FOY

Quand la nouvelle chapelle destinée à recevoir la statue fut terminée, messire de Celle pria le prince évêque de Liège, Ferdinand de Bavière, d'examiner juridiquement les faits qui s'étaient passés à Foy. Une sérieuse enquête fut instituée à la suite de laquelle le prélat déclara la statue miraculeuse et digne de toute vénération.

Alors eut lieu, le 21 novembre 1618, la translation solennelle de la sainte image, au milieu d'un peuple immense, accouru pour fêter sa céleste Souveraine. « La ferveur de la dévotion était si grande, dit le P. Bouille, premier historien de Notre-Dame de Foy et témoin de cette fête brillante, que les moins sensibles ne pouvaient retenir leurs larmes. Il n'y avait pas de distinction entre les grands et les petits, les riches et les pauvres; c'était un mélange religieux de toutes sortes de personnes qui s'édifiaient mutuellement par leur tendre piété, leur joie bruyante et leurs larmes de bonheur..... Jamais on n'avait vu, dans ce pays, tant de monde rassemblé. »

Les foules accourant toujours plus nombreuses au nouveau sanctuaire, en 1623, on dut construire une église plus vaste qui fut consacrée, le 8 septembre de l'année suivante, par le Révérendissime suffragant de Liège.

Cependant, la renommée de Notre-Dame de Foy avait franchi les limites du pays de Liège. La singularité de la découverte de la statue, les nombreux miracles dont le sanctuaire était chaque jour le théâtre, le vocable sous lequel Marie était honorée, tout contribuait à attirer l'attention des fidèles sur ce coin de terre privilégié où la Vierge, Reine de la foi, avait fixé son séjour.

Les pèlerins qui venaient s'agenouiller à Foy recueillaient avec soin de petites pierres semblables à celles qu'on avait trouvées jadis avec la statue dans l'intérieur de l'arbre. Ces pierres transparentes et taillées servaient à fabriquer des chapelets, et, dit le P. Bourdon, il se fit beaucoup de miracles en appliquant ou trempant dans la boisson des malades de ces pierres et des fragments du vieux chêne.

### LES DEUX CHÊNES

Cet arbre, en effet, n'avait pas été entièrement détruit, et on s'en disputait avec une sainte avidité les parcelles que l'on enchâssait parfois dans l'or et l'argent.

Ceux qui avaient pu s'en procurer des éclats plus considérables en fabriquèrent des statues imitant celle de la Vierge miraculeuse. La même chose eut lieu pour le second chêne, dans le tronc duquel la sainte image avait reposé durant les quatre années qui suivirent sa découverte.

---

(1) *Histoire de Notre-Dame de Foy,* notice par le R. P. Banneux, S. J., Dinant, imprimerie Gérard, 1893.

Le R. P. Bouille, né à Dinant en 1576, vit naître et se développer la dévotion à Notre-Dame de Foy, à Celle et au village même de Foy : plein de zèle pour le culte de Marie, lui-même s'en fit l'historien. Cet écrivain fit alors ce que M. Lasserre a fait, de nos jours, pour Notre-Dame de Lourdes : il recueillit avec soin le détail des guérisons opérées au sanctuaire de Foy. Mais comme le nombre en devenait incalculable, il choisit les faits les plus éclatants, les mieux avérés, les plus authentiques. L'auteur déclare cinq fois, dans la dernière édition de son histoire, qu'il ne publie aucun miracle qui ne soit parfaitement prouvé; il certifie, à plusieurs reprises, qu'il a refusé d'insérer dans son ouvrage plusieurs centaines de lettres relatant de nouvelles faveurs, soit qu'elles manquassent d'autorité, soit qu'il voulût restreindre son volume. Contentons-nous de reproduire quelques-uns des faits les plus touchants :

Laurent Georquin Valeur, batelier, bourgeois de Dinant, âgé de quarante ans, fut le premier qui jouit de cette salutaire influence. Il lui était venu une enflure à la jambe droite si démesurée, qu'elle égalait la grosseur de son corps. Bientôt l'inflammation s'y déclara, et le chirurgien proposa l'amputation du membre malade. Un autre médecin dissuada l'opération et accepta la cure, ajoutant toutefois qu'il ne garantissait pas le succès de son traitement avant sept ou huit mois. Le batelier ne put se décider à aucun des deux partis, mais il plaça ses espérances en la puissante protection de Notre-Dame de Foy. Il portait sans cesse sur lui un débris du chêne primitif, pour être préservé de tout accident en voyage.

Il se mit à prier Notre-Dame et lui promit de se rendre à son béni sanctuaire si elle daignait l'exaucer. Il trempa dans un vase d'eau le morceau de bois précieux qu'il portait, puis en frotta la jambe malade. Aussitôt il faiblit et demeura deux heures comme endormi d'un profond sommeil. A son réveil, il était radicalement guéri, l'enflure de la jambe avait disparu, et le lendemain, 3 décembre 1618, il fit sans peine à pied le trajet qui sépare Dinant de Marchienne-au-Pont, c'est-à-dire près de 40 kilomètres; quelques jours après, il s'acquitta de sa promesse envers Notre-Dame; il fit son pèlerinage à Foy et fit rédiger le procès de sa guérison par les autorités religieuses et par les médecins de Dinant.

L'année suivante, deux sœurs jumelles, mort-nées, à Maizeret (près d'Andenne), revinrent à la vie, à la prière de leur mère. L'une vécut sept heures et l'autre dix-huit heures, et toutes deux reçurent le baptême. Leur mère, Jeanne Mauchoi, en voyant les deux cadavres, avait promis d'aller à Foy, si Notre-Dame rendait la vie à ses pauvres enfants, afin que leurs âmes ne fussent pas privées de la grâce du saint baptême. Le fait, si incroyable, fut d'abord attesté sous la foi du serment par la mère et la sage-femme, lors du pèlerinage qu'elles firent, la même année, à Foy-Notre-Dame. Mais pour s'assurer mieux encore de sa véracité, le R. P. Bouille demanda une attestation du curé et de trois témoins. Le fait eut lieu en 1619. Le R. P. Bouille écrivit au curé le 18 mars 1625; celui-ci fit une nouvelle enquête, et, le 4 décembre 1626, le recteur de l'église de Mozet envoya ladite enquête signée par lui et quatre témoins, parmi lesquels la sage-femme et le médecin qui avaient été présents au prodige.



Un fait assez rare dans l'histoire de ce pèlerinage célèbre, c'est que Notre-Dame de Foy répand ses faveurs aussi bien dans les sanctuaires secondaires où elle est honorée, que dans le sanctuaire primitif.

Les Révérends Pères Jésuites du collège de Dinant recueillaient avec le plus grand soin les débris des chênes dont nous avons parlé. Ils en fabriquèrent quantité de statues qu'ils envoyèrent à leurs frères des diverses villes de Belgique, de France et de l'étranger. C'était pour eux un devoir envers Marie de faire connaître partout les faveurs obtenues à Foy, et cette publicité fit bientôt naître une confiance sans limite en Notre-Dame. Marie semblait la récompenser et l'augmenter en multipliant les prodiges dans tous les sanctuaires où étaient vénérées les statues du chêne de Foy. Le R. P. Bouille, de Dinant, qui en a publié un volume, déclare dans sa dernière édition qu'il avait encore sous la main les preuves irréfragables de 180 prodiges, guérisons ou miracles, obtenus devant les images diverses de Notre-Dame de Foy. Ces statues furent envoyées dans plusieurs villes de Belgique et de France, en Allemagne, en Hollande, en Hongrie, et jusqu'en Amérique, dans les Etats-Unis.

Les villes de Vienne en Autriche, de Gratz en Styrie, de Hal en Tyrol, de Passau et d'Ingolstadt en Bavière, d'Osnabrück en Hanovre, de Bréda et de Maestricht en Hollande, de Québec en Amérique, etc., reçurent, avec leurs statues de Notre-Dame de Foy, des lettres qui en constatent la provenance, et ces lettres sont toutes signées des supérieurs ecclésiastiques de Dinant.

Ypres, Alost, Bruges, Oudenbourg en Flandre, Lobbes et Dour en Hainaut, connurent aussi la salutaire dévotion à Notre-Dame de Foy.

La dévotion à cette Madone si populaire se propageait surtout aussi dans le nord de la France, tandis que les fragments du vieux chêne multipliaient les merveilles. Givet, Mézières, Charleville, Mouzon, Douai, Donchéry avaient une grande dévotion à Notre-Dame de Foy. Nous citerons ensuite le sanctuaire de l'église du collège de la Compagnie de Jésus, à Reims, en Champagne, sanctuaire où eurent lieu un grand nombre de miracles racontés dans un ouvrage publié en 1621 avec l'approbation de S. G. Mgr F. Gabriel de Sainte-Marie, évêque d'Archidal, suffragant et vicaire général de l'archevêché de Reims. Dans l'église du collège de la Compagnie de Jésus, à Lille, des guérisons nombreuses furent aussi obtenues par les pieux fidèles qui imploraient Notre-Dame de Foy. L'hôpital Saint-Jean, à Saint-Omer, reçut également une statuette de Notre-Dame et, peu de temps après, l'autorité ecclésiastique avait déjà discuté, examiné et constaté 23 guérisons miraculeuses. En 1624, Monseigneur de Boulogne-sur-Mer bénissait une statue de Notre-Dame de Foy, faite de la racine du chêne et lui érigeait un sanctuaire à Ruisseau-Ville. Quatre ans après, l'autorité religieuse avait déjà reconnu et admis comme vraiment miraculeuses 74 guérisons. Le sanctuaire de Montmartre reçut aussi, en 1623, une statue de Notre-Dame de Foy, qui fut bénite par Son Eminence l'archevêque de Paris. L'an 1625, Monseigneur l'évêque d'Ypres érigeait un sanctuaire nouveau, sous le vocable de Notre-Dame de Foy, dans la petite ville de Bailleul. Valenciennes, Hesdin, Etaples et Gravelines partagèrent à leur tour cette précieuse faveur.

Dans le diocèse d'Amiens, trois églises ont l'insigne honneur de posséder une statuette de Notre-Dame de Foy : l'église de Cauchy, dans le doyenné de Nouvion, et celle de Vaudricourt, dans le doyenné d'Ault. Dans cette dernière localité se trouve encore aujourd'hui une confrérie célèbre sous le vocable de Notre-Dame de Foy; érigée en 1629 par Mgr de Caumartin, elle fut confirmée en Cour de Rome par S. S. Urbain VIII en 1630, et gratifiée d'un bref apostolique donné à Rome par Notre-Saint-Père le Pape Pie IX, le 21 août 1874.

Mais, entre les images faites de ce bois d'après le modèle de la Madone primitive, la plus célèbre peut-être est celle que possède aujourd'hui la cathédrale d'Amiens. La petite statue fut placée, au commencement de l'année 1629, dans l'église des religieux Augustins, dont le monastère s'élevait sur le territoire de la paroisse Saint-Michel. A partir du 3 mai, des faits merveilleux se produisirent, et bientôt l'évêque d'Amiens, François Le Febvre de Caumartin, donna commission d'en informer et prescrivit les enquêtes nécessaires. Par deux ordonnances du 4 septembre et du 12 novembre de la même année, il reconnut canoniquement et publia quatre principaux miracles, dont le plus éclatant est la résurrection d'un enfant mort-né, de Saint-Léger-les-Domart. Il faut au moins rappeler ici certains détails de ce mémorable prodige. Cédant aux instances d'une fervente chrétienne, on retire donc de la fosse où il était enterré depuis plusieurs heures le petit cadavre que tous les soins possibles n'avaient pu ranimer. Les personnes présentes le vouent à Notre-Dame de Foy qu'elles implorent, à genoux, avec confiance. Aussitôt, l'enfant donne les signes de vie les plus incontestables; il peut recevoir le baptême des mains de son aïeule, mais ne tarde pas à expirer de nouveau.

Le père, qui l'avait promis à la Vierge vif ou mort, part de nuit pour Amiens, emportant le corps inanimé de son fils. Il arrive à l'église du couvent, fait célébrer la Sainte Messe devant l'image de Notre-Dame de Foy, et voici qu'à l'Elévation, le petit cadavre ressuscite encore, aux yeux émerveillés de l'assistance. L'aumônier de la reine-mère, ancien chanoine de la cathédrale, qui se trouvait là, fend la presse et s'enquiert si l'enfant est baptisé. Sur la réponse négative du père qui, faussement, croyait invalide le baptême conféré par une femme, ce prêtre renouvelle le rite sacramentel et donne le nom d'Augustin à l'heureux protégé de la Sainte Vierge. Quelque temps après, l'enfant du miracle mourut pour la dernière fois et fut enterré dans le cimetière de Saint-Jacques. Au bout de treize jours on l'exhuma et on plaça le corps, trouvé sans corruption et sans aucune mauvaise odeur, sous l'autel de Notre-Dame de Foy, dans un cercueil de plomb.

Ces prodiges eurent un immense retentissement; le nombre des faveurs extraordinaires devint bientôt considérable, et la Madone miraculeuse de Foy attira plus que jamais les fidèles en toutes leurs nécessités. Durant la peste de 1634 qui ravageait Amiens, le Corps de ville apporta processionnellement à Notre-Dame de Foy une statue d'argent, et l'évêque, entouré de son Chapitre, présida la cérémonie et célébra la messe pontificale. L'année 1636, on vit fréquemment la reine, avec ses dames d'honneur, prier devant la sainte image, et le cardinal de Richelieu assister aux litanies qui se chantaient chaque jour dans ce béni sanctuaire. D'autre part, la confrérie, instituée sous le titre et l'invocation de Notre-Dame de Foy, inscrivait de hauts personnages à côté des gens du peuple; c'étaient le roi Louis XIII, Anne d'Autriche, Louis XIV, la reine Marie-Thérèse, Louis XV, les membres des plus nobles et des plus illustres familles de la Picardie. La religieuse association avait choisi comme fête principale la Visitation de la Bienheureuse Vierge, mystère qui rappelle si parfaitement l'incomparable foi de Marie.

Durant de longues années, la petite Madone, perdue dans l'immensité de la cathédrale, reçut seulement les hommages de quelques âmes qui savaient et se souvenaient.

En 1878, Mgr Bataille, de pieuse mémoire, célébra la messe devant Notre-Dame de Foy, et la restauration de son culte fut enfin décidée.

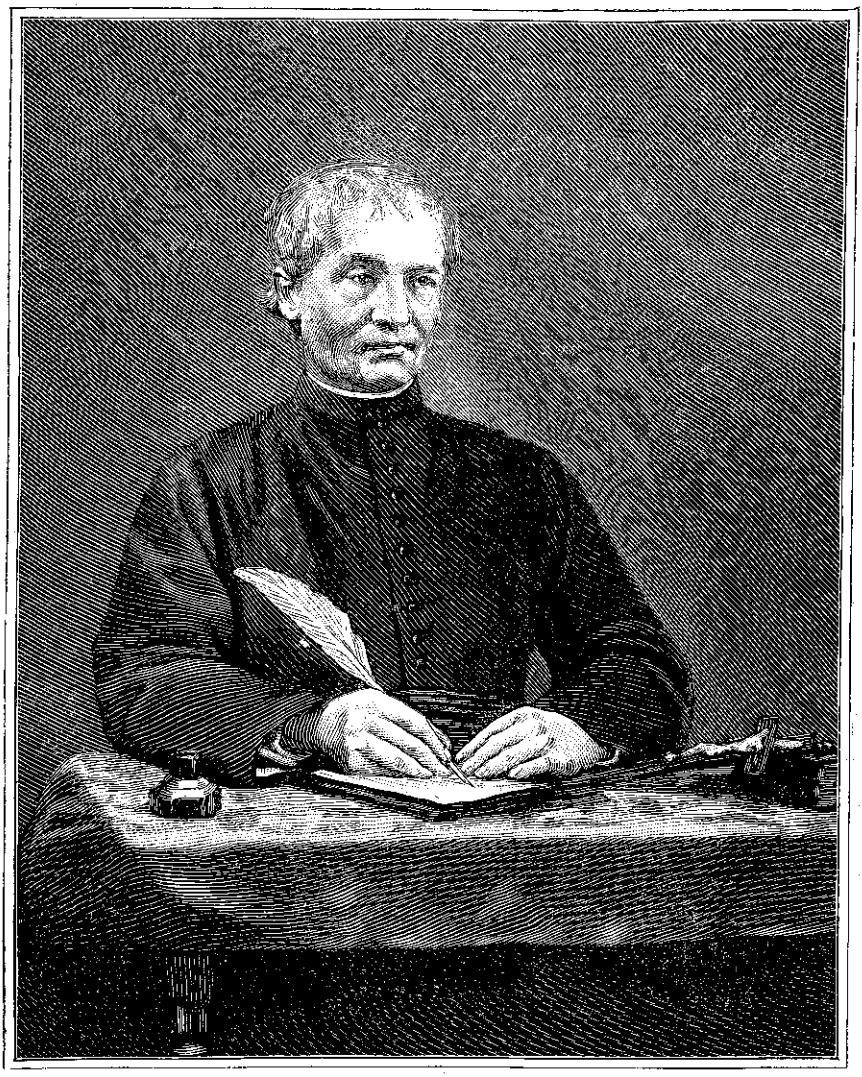
Bientôt le vénérable Chapitre, appuyé par l'évêque, demanda au Souverain Pontife de daigner ouvrir le trésor des Indulgences; et S. S. Léon XIII, pour augmenter la dévotion des fidèles, voulut accorder miséricordieusement de précieuses faveurs. Depuis lors, la Vierge, plus connue, recueille sans cesse de nouveaux témoignages d'amour.

### CONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DE FOY EN L'ÉGLISE DE FOY NOTRE-DAME

Depuis un temps immémorial, il existe dans l'église de Foy (Dinant-Belgique), une association pieuse dont le but est de procurer à chaque membre défunt un service funèbre à Foy. Cette antique association fut élevée à la dignité de confrérie des trépassés, en 1872, par Mgr Gravez, révérendissime évêque de Namur. Lorsqu'en 1855, la ville de Rochefort vit le choléra semer la désolation au sein des familles, les confrères de Notre-Dame se concertèrent pour tenter un nouvel assaut auprès de leur puissante protectrice. Un pèlerinage extraordinaire fut aussitôt organisé et Marie accorda la grâce demandée : le choléra disparut de Rochefort sans laisser de trace.

# LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS-MARIE-PAUL LIBERMANN

*24 mars 1803. — 2 février 1852.*



**Véritable portrait du vénérable Libermann, d'après un daguerréotype.**

LA FAMILLE — LA CONVERSION

François-Marie-Paul Libermann naquit le 24 mars 1803 en Alsace et reçut le nom de Jacob huit jours après sa naissance. Ce nom, qui exprimait de lui-même à quelle race l'enfant appartenait, aurait pu, comme autrefois, se changer en celui d'Israel, car ce fils de Jacob sera toute sa vie l'homme de la lutte et de la souffrance. Son père était le rabbin de Saverne. Il usa de toute son autorité et de toute sa science pour inspirer à ses enfants l'horreur du nom chrétien et la haine héréditaire contre les goïm. Celui dont nous écrivons la biographie subit plus que les autres, à cause de sa timidité et de sa nature craintive, l'influence paternelle. Un jour, le curé de la ville, revenant du cimetière en habit de chœur, se trouva en présence du petit Jacob. Ces ornements, la croix debout devant lui, tout ce cortège l'épouvanta. Eperdu, il se jeta dans une boutique et se blottit derrière un comptoir au milieu des rires des témoins de cette scène. Une

autre fois, ce fut la rencontre du même curé portant le Saint Viatique à un malade. Le chemin était bordé de murs; le petit Jacob, effrayé du costume ecclésiastique, se mit à grimper sur l'un des murs pour s'enfuir à travers champs.

Les premières études terminées sous les yeux du rabbin, le jeune étudiant fut envoyé à Metz. Mais les protections sur lesquelles comptait sa famille ne lui furent pas d'un grand secours. Un premier protecteur l'éconduisit avec une morgue qui le blessa profondément; un second lui témoigna d'abord quelque intérêt; mais, s'étant aperçu que son protégé étudiait le français et quelque peu le latin, il lui retira bientôt ses bonnes grâces. Déconcerté par ce mauvais accueil, Jacob le fut plus encore par la conversion au catholicisme de son frère aîné. A cette nouvelle, toute la famille, selon l'usage, prit le deuil à Saverne, et l'étudiant de Metz vint à Strasbourg pour essayer de ramener le transfuge. A la fin de la discussion, qui fut d'ailleurs calme et courtoise, sa belle-sœur lui dit hardiment : « Vous serez non seulement chrétien comme nous, mais prêtre et apôtre. »

De retour à Metz, le controversiste ne retira plus de ses études hébraïques que l'inquiétude et le doute. « Je lisais la Bible, dit-il, mais avec défiance; ses miracles me rebutaient et je ne les croyais plus. » Elle touchait enfin au scepticisme, cette âme naturellement si droite, si avide de foi. Dieu, qui l'appelait à une haute destinée, la retira bientôt de l'abîme. « Je me mis à lire l'*Emile* de Rousseau, continue M. Libermann. Qui croirait que cet ouvrage, si propre à ébranler la foi d'un croyant, fut un des moyens dont Dieu se servit pour m'amener à la vraie religion? C'est dans la confession du vicaire savoyard que se trouve le passage qui me frappa. Là, Rousseau expose les raisons pour et contre de la divinité de Jésus-Christ, et il conclut par ces mots : « Je n'ai pas été à même jusqu'ici de savoir ce que répondrait à cela un rabbin d'Amsterdam. » A cette interpellation, je ne pus m'empêcher d'avouer intérieurement que je ne voyais pas non plus ce qu'il aurait à répondre. »

L'œuvre de la conversion avançait petit à petit. Deux autres fils du rabbin de Saverne avaient abjuré à Paris; cette nouvelle agita encore plus profondément l'âme de Jacob. Sur ces entrefaites, on lui conseilla d'aller lui-même dans la capitale afin d'examiner sérieusement avec un converti, M. Drach, ce qu'il avait à faire avant de prendre les engagements qui sont liés à la profession de rabbin. Son père ayant agréé ce projet de voyage, dont il ignorait le véritable motif, il arriva chez M. Drach qui le conduisit au collège Stanislas. « Là, raconte-t-il, on m'enferma dans une cellule, on me donna l'*Histoire de la doctrine chrétienne*, par Lhomond, ainsi que son *Histoire de la religion*, et on me laissa seul. Ce moment fut extrêmement pénible pour moi. A la vue de cette solitude profonde, la pensée d'être si loin de ma famille, de mes connaissances, de mon pays, tout cela me plongea dans une tristesse profonde; mon cœur se sentit oppressé par la plus pénible mélancolie. C'est alors que, me souvenant du Dieu de mes pères, je me jetai à genoux et le conjurai de m'éclairer sur la véritable religion. Je le priai, si la croyance des chrétiens était vraie, de me le faire connaître, et, si elle était fausse, de m'en éloigner aussitôt.

» Le Seigneur qui est près de ceux qui l'invoquent du fond du cœur exauça ma prière. Tout aussitôt, je fus éclairé, je vis la vérité; la foi pénétra mon esprit et mon cœur. Je croyais tout sans peine. Dès ce moment, je ne désirais rien tant que de me voir plongé dans la piscine sacrée. Ce bonheur ne se fit pas attendre longtemps. On me prépara incontinent à ce sacrement admirable et je le reçus le jour de Noël. Ce jour aussi, je fus admis à m'asseoir à la Table Sainte (1826). Je ne puis assez admirer le changement merveilleux qui s'opéra en moi au moment où l'eau du baptême coula sur mon front. Je devins vraiment un homme nouveau. »

On ne partageait pas les mêmes sentiments à Saverne. Le rabbin, terrassé à cette nouvelle, usa de tous les moyens de persuasion et d'intimidation pour arrêter son fils et le ramener à lui de gré ou de force. Les efforts échouèrent : son fils était pour toujours à Jésus-Christ; et la grâce divine dont il était pénétré allait faire de lui une des âmes les plus pures et les plus apostoliques de ce siècle.

### LE SÉMINAIRE ET SES ÉPREUVES

Ce fut en novembre 1827 que M. Drach présenta Jacob, maintenant Marie-Paul-François, à Saint-Sulpice. Les premières années furent pour le nouveau séminariste une époque de bénédiction et de joie. Il en parut visiblement inondé, car dès lors, une grâce sensible qui lui fut accordée à un degré éminent, le don des larmes, trahit, malgré lui, cette rosée qui embaumait son âme. Voici ce qu'a écrit de lui un de ses confrères élevé plus tard à l'épiscopat : « Ma mémoire me fournit peu de détails sur les premières années que M. Libermann a passées au Séminaire de Saint-Sulpice. Il a toujours évité de se singulariser; un extérieur modeste, une conduite simple et unie, une vie commune en apparence, cachaient aux regards des hommes les trésors de grâce de cette âme d'élite; quelques confrères seulement l'avaient deviné. Une des choses qui me frappa le plus vivement fut sa dévotion au Saint-Sacrement. J'ai été chargé pendant quelques années de dresser le tableau des heures d'adoration. Afin d'avoir auprès de moi durant mon heure un modèle qui excitât ma dévotion, une âme fervente qui dédommageât Notre-Seigneur de mes distractions et de mes langueurs, j'assignai à M. Libermann le même jour et la même heure qu'à moi. J'eus tout lieu de me féliciter de cet innocent calcul, qu'il était loin de soupçonner. Combien de fois ne l'ai-je pas considéré à mes côtés, dans une sorte d'extase, la poitrine gonflée de soupirs ardents, le visage enflammé, les yeux entr'ouverts, d'où s'échappaient de douces larmes, tel à peu près qu'on représente saint Louis de Gonzague au pied des autels ! Ce souvenir m'est encore présent; il m'attendrit et me confond. »

Un cœur de saint est un cœur d'apôtre; l'apostolat sort de la sainteté comme le parfum de la fleur. Le jeune séminariste pouvait-il ignorer cette loi surnaturelle ? Aussi le voyons-nous, à Saint-Sulpice d'abord, ensuite au Séminaire d'Issy, où le retint longtemps un mal cruel, l'apôtre de ses confrères, l'âme des associations pieuses établies pour maintenir la ferveur dans les maisons d'éducation, l'organisateur d'entretiens spirituels destinés à former aux connaissances et aux vertus de leur état les aspirants au sacerdoce, le conseil enfin de ceux qui méditaient des idées nouvelles sur l'art d'amener à Dieu les pécheurs et de réussir dans les bonnes œuvres. Il fut si heureux dans son zèle qu'il eut tout d'abord comme un succès de vogue. « Avez-

vous entendu parler du bon Dieu ce petit Juif ? » C'était le mot, et longtemps il courut les récréations. Sa méthode n'était pas nouvelle : le renoncement pur et simple, tel que l'enseigne l'Evangile. Il fit sienne, en la prenant à la lettre, cette devise de M. Olier : *vivere summe Deo,* vivre tout entier pour Dieu et mourir à soi tout entier. Tel fut le secret de son fructueux apostolat auprès de ses amis du Séminaire.

Mais comment sanctifier les autres, sans acheter leur sanctification, au prix que Notre-Seigneur lui-même a donné de ses saints, sur le Calvaire ? Prêcher aux âmes, c'est les amener au pied de la croix ; souffrir pour elles, c'est les convertir et les faire monter enfin sur la croix avec leur unique Sauveur. M. Libermann entra donc de bonne heure dans cette voie mystérieuse de l'épreuve. Il y fut broyé dans son cœur et dans son corps : de là ces énergiques paroles qu'il a constamment employées pour parler de lui quand il se nomme, avec l'exagération des saints, un gueux, un misérable homme, un insensé, une chair pourrie, un objet d'horreur et de dégoût, le plus misérable des pécheurs, etc. Ce furent d'abord des peines intérieures. Aux plus expansives effusions, à une joie spirituelle qui semblait jaillir de toute sa personne, on vit succéder vers la fin de la seconde année une gêne de souffrance et comme l'effort d'une peine concentrée. Ses amis l'entendirent se plaindre plusieurs fois qu'il ne pouvait plus faire oraison. Etre incapable de prier, c'est de toutes les peines attachées à ces langueurs de l'âme la plus douloureuse ; car c'est comme le dégoût d'un malade tourmenté par la faim en présence d'une bonne table. Cette épreuve n'est pas ordinairement de longue durée, mais pour M. Libermann, pour ce saint apôtre du renoncement, elle dura cinq ans. Elle touchait à son terme quand il plut à la divine Providence de retourner sa victime sur l'autel du sacrifice. Vers la fin de 1828, à l'approche de l'ordination, qui devait à jamais le séparer du monde par la réception du sous-diaconat, M. Libermann fut pris d'une attaque d'épilepsie. Sa figure se bouleverse, ses yeux gonflés s'éteignent, ses lèvres livides se couvrent d'écume, il tombe aux pieds de son directeur, témoin de cette scène terrible, qui le prend sur les bras et le place sur son lit. Il n'y avait pas à s'y tromper ; c'étaient les symptômes manifestes de cette humiliante infirmité que le langage vulgaire appelle énergiquement le haut mal. D'après les lois de l'Eglise, l'accès aux Saints Ordres était désormais interdit au malade.

M. Libermann resta deux ans encore à Saint-Sulpice. La révolution de 1830 ayant emporté une portion considérable des fonds destinés strictement à l'éducation des clercs dans le Séminaire de Paris, il ne put bénéficier plus longtemps, lui sujet visiblement et indéfiniment irrégulier, des subsides qu'il avait obtenus jusqu'alors. Il reçut, avec son calme ordinaire, la communication qui l'obligeait à se retirer. Comme on lui demandait ce qu'il allait devenir : « Je ne puis rentrer dans le siècle, dit-il. Dieu, je l'espère, voudra bien pourvoir à mon sort. » Touchés de ce calme héroïque, les directeurs du Séminaire décidèrent qu'il passerait à la maison d'Issy et qu'il y resterait aux frais de la Compagnie aussi longtemps qu'il plairait à Dieu. Là, bien ou mal accueilli, aimé ou rebuté, béni de Dieu ou accablé de rigueurs, M. Libermann demeura constamment dans sa paix ; isolé ou entouré d'amis enthousiastes, il aima également ses frères et continua huit ans encore de répartir indistinctement sur tous l'efficacité de sa prière, de son exemple, de ses pieux entretiens.

### L'APPEL DE DIEU

Un prêtre breton ayant entrepris, en 1838, de relever la Congrégation des Eudistes, s'adressa à Saint-Sulpice pour obtenir un auxiliaire qui l'aidât surtout dans la direction du noviciat. M. Libermann lui fut désigné. Il partit pour Rennes et, deux mois après, il prit possession de sa charge. Les épreuves ne tardèrent pas à naître : « Nous sommes pauvres, petits, ignorés et même méprisés, écrivait-il le 4 décembre 1838 ; on est traité un peu d'aventuriers qui veulent essayer une entreprise faute de trouver mieux. » Ces lignes suffisent pour faire comprendre les angoisses d'un nouveau genre, sur lesquelles M. Libermann a toujours évité de s'expliquer. Cependant il n'a pu cacher que ses peines de Rennes avaient surpassé tout ce qu'il avait éprouvé jusque-là.

La Providence ne devait pas le laisser longtemps dans cette situation. Pendant les vacances de 1838, un séminariste de Bourbon, dont il avait été l'ami spirituel à Saint-Sulpice, M. Le Vavasseur, vint lui parler de l'apostolat des noirs qui fut recommandé pour la première fois à Notre-Dame des Victoires le 2 février 1839. Les directeurs de Saint-Sulpice encourageaient beaucoup cette idée. Plusieurs jeunes ecclésiastiques adhéraient à l'œuvre naissante et promettaient leur concours. Mais, à leurs yeux, un seul homme semblait indiqué pour mener l'entreprise à bonne fin, c'était M. Libermann. Ils étaient résolus de lui confier, sans réserve, le soin de rédiger un plan de constitutions pour être proposées à l'approbation du Saint-Siège. M. Libermann, après avoir pris conseil de son directeur, et fort d'un mouvement intérieur qui lui parut l'appel de Dieu, quitta les Eudistes et partit pour Rome. Il voyagea comme un pauvre, blâmé par les uns, raillé par les autres, rebuté un peu partout. Arrivé dans la Ville Eternelle, vers la fin de janvier 1840, avec un ami qui l'abandonna peu après, il choisit pour se loger, au prix d'un écu par mois, un petit grenier sans autre plafond que les poutres, dont la forte inclinaison ne permettait pas de se tenir debout. Il y passait ses matinées dans la prière et la rédaction de ses constitutions. Le soir, il allait à ses pèlerinages accoutumés et revenait au son de l'*Angelus,* souvent après avoir reçu, confondu avec les indigents, la soupe distribuée aux portes des monastères. Entre temps, il s'occupait de son œuvre ; mais ici, que de difficultés ! Que pouvait attendre un pauvre étranger venu à Rome sans recommandation, privé de tout conseil, incapable de se faire un protecteur ? Les uns regardent son entreprise comme une folie, les autres la taxent de témérité et s'efforcent de guérir ce qu'ils appelaient en lui sa prétention de fondateur. Le secrétaire de la Propagande, Mgr Cadolini, lui répondit, au sujet de son mémoire, qu'avant de rien entreprendre, il devait être prêtre. Mais bientôt, sur un avis favorable reçu de Paris, on revint sur cette réponse, et, le 16 juin 1840, le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, envoya la lettre la plus encourageante. Les hommes avaient fini, Dieu commençait.

### LA CONGRÉGATION DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

Au retour d'un pèlerinage à Lorette accompli dans de telles conditions de dévouement, qu'il fut pris plusieurs fois pour un malfaiteur et sur

le point d'être jeté en prison, M. Libermann apprit d'un de ses frères que Mgr Roess, évêque coadjuteur de Strasbourg, désirait le tirer d'embarras pour recevoir les Saints Ordres, et qu'il l'attendait pour lui conférer le sous-diaconat. Il revint donc au sol natal après dix ans d'absence et reparut sur les bancs de la théologie au Grand Séminaire de Strasbourg. Il fut sous-diacre aux Quatre-Temps de la Trinité (1841) et reçut le diaconat à la fête de Saint-Laurent. Cependant, les quelques ecclésiastiques qui se destinaient à l'apostolat des noirs sous la direction de M. Libermann n'avaient encore fixé leur tente nulle part. Un de leurs protecteurs, M. l'abbé de Brandt, s'adressa à Monseigneur d'Amiens pour obtenir que le premier établissement des missionnaires du Très Saint-Cœur de Marie fût placé dans son diocèse. Le prélat y consentit et céda, à titre provisoire, une maison de campagne appartenant à l'évêché, au bourg de la Neuville, près d'Amiens. M. Libermann s'empressa d'accepter. Le prélat y ajouta une nouvelle et insigne faveur, en consentant à l'élever au sacerdoce le 18 septembre 1841. A cette occasion, le nouveau prêtre écrivait à un de ses frères : « J'ai à vous annoncer la grande miséricorde et l'ineffable bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ envers un indigne serviteur qui ne mérite pas seulement de prononcer son saint nom. Je viens d'être ordonné prêtre ce matin. Dieu sait ce que j'ai reçu dans ce grand jour! Et Dieu seul le sait! car ni homme, ni ange ne peut le concevoir. Priez-le tous que ce soit pour sa très grande gloire, pour le salut et la sanctification des âmes et pour l'édification de l'Eglise que je sois parvenu au sacerdoce. Priez Notre-Seigneur qu'il me sacrifie à sa gloire, car c'est à quoi il faut me dévouer désormais. »

Enfin, le 27 septembre, le noviciat s'ouvrit à la Neuville; la Congrégation qui devait s'unir, en 1848, à celle du Saint-Esprit, dont un des buts était aussi l'évangélisation des noirs, commençait avec trois membres. Nous ne suivrons pas cette nouvelle famille religieuse dans les héroïques travaux de ses premiers enfants, ni dans son développement providentiel. Il nous suffira de dire que la Congrégation du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie a réalisé pleinement les espérances que faisaient concevoir les vertus de son saint fondateur. Ces vertus furent éminentes. Le P. Libermann aima passionnément la pauvreté. Il écrivait à un postulant : « Qu'il fait bon être misérable, puisque cela même attire sur nous le regard divin de Jésus! Ne soyez pas comme ces orgueilleux qui veulent être quelque chose et qui sont désolés de se voir si petits et si pauvres. Il semble qu'il leur en coûte d'être dans cette grande dépendance de Notre-Seigneur, et d'avoir besoin de lui à tout instant. » Son humilité lui faisait dire : « Que je serais heureux si je pouvais fuir et m'enfoncer dans une profonde retraite! J'espère qu'un beau jour on me congédiera comme stupide et bon à rien, et qu'enfin, j'aurai tout ce que je mérite et tout ce que je désire. » La moitié peut-être de ses lettres se termine par une demande de prières, afin que Dieu lui pardonne le mal qu'il fait dans sa petite Congrégation et qu'il écarte les dangers auxquels ses péchés exposent l'œuvre de Dieu. Nous ne citerons qu'une seule de ces lettres : « Je suis l'homme le plus heureux d'être ainsi déchiré, accablé jusqu'à l'excès, par la peine que le soutien de cette œuvre me donne, moi que vous connaissez bien comme inutile à tout. Je l'ai toujours été et je le suis encore, quoique ma santé soit tout à fait rétablie. Je le serai probablement toujours. Je recommande incessamment à vos prières cette œuvre et celui qui la perd par ses iniquités et sa mauvaise conduite. »

Les éloges qu'on a faits de lui ne nous surprennent pas.

Les étrangers, les inconnus, jusqu'aux hommes d'affaires, s'en expriment comme ses amis les plus familiers et les plus pieux. « Je l'ai toujours regardé comme un saint, écrivait une supérieure de communauté, et toutes les personnes qui le voyaient pensaient de même. Comment aurait-on pu juger autrement de ce bon Père ? Il retraçait dans toute sa personne la bonté, la douceur, la charité de Notre-Seigneur. Il avait une patience à toute épreuve, la plus grande simplicité en tout. » — « Je ne saurais exprimer, disait un postulant, quel effet la petite entrevue que j'eus avec lui pour la première fois fit sur mon âme. Jamais je n'ai rencontré personne qui me représentât mieux l'idéal d'un saint. Nous aimions surtout, entre nous, à le comparer à saint Jean et à saint François de Sales pour sa douce charité et son extérieur si bien composé. Sa seule vue parlait amour et paix. » — « Pour moi, dit un prêtre en apprenant la nouvelle de sa mort, après une longue séparation, pour moi tout était divin et surnaturel dans M. Libermann ; son âme était un trésor des grâces les plus précieuses caché cependant sous les dehors de la plus ravissante simplicité : c'était l'image de Jésus-Christ. »

### LA DERNIÈRE MALADIE, LA MORT.

En douze années de sacerdoce, l'homme de Dieu avait doté l'Eglise d'une Congrégation nouvelle, négocié la fondation de trois vicariats apostoliques et l'érection de trois évêchés, donné à l'Eglise plus de soixante apôtres dont les ossements étaient répandus jusque dans les îles perdues de l'Océanie. Ainsi s'écoulait cette vie si pleine et si mûre : on aurait pu la croire à son début. Dieu en jugeait autrement, et pour mettre le comble aux mérites de son serviteur il lui accorda une longue maladie (janvier 1852). Les souffrances furent terribles : « O mon Dieu !.... Oh ! que je souffre !..... Quel martyre !..... » s'écriait de temps en temps le malade, sans la moindre marque d'impatience et de faiblesse. A ses disciples qui lui demandent ses derniers avis : « Etre fervents..... fervents..... toujours fervents..... et surtout la charité..... la charité..... charité en Jésus-Christ, charité par Jésus-Christ, charité au nom de Jésus-Christ. » Puis, après un moment de silence, il continue d'une voix à peine intelligible : « Sacrifiez-vous pour Jésus..... pour Jésus seul, avec Jésus..... avec Jésus seul..... Dieu, c'est tout..... l'homme, c'est rien..... L'esprit de sacrifice..... Zèle pour la gloire de Dieu, le salut des âmes. »

Sa mort, précieuse devant le Seigneur, arriva le 2 février, fête de la Présentation de Jésus au temple, à l'heure où la communauté chantait les vêpres que l'agonisant semblait entendre encore. On allait commencer le cantique de Marie. L'un de ses enfants, debout à son chevet, dit à ses confrères : « Il va mourir pendant le *Magnificat*. » On ouvrit une fenêtre qui donnait sur la chapelle, et comme on chantait au chœur ces paroles : *Et exultavit humiles*, cet humble selon le cœur de Dieu rendait à son Créateur sa belle âme. Le P. Libermann, dont les restes mortels reposent maintenant au scolasticat de Chevilly, près Paris a été déclaré vénérable par Pie IX en 1869.

# LA BIENHEUREUSE JEANNE DE LESTONNAC

## FONDATRICE DES FILLES DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME

*Béatifiée par S. S. Léon XIII le 23 septembre 1900.*

**La bienheureuse Jeanne de Lestonnac.**
(D'après un ancien tableau conservé dans la maison de Notre-Dame, à Bordeaux.)

### JEUNESSE ADMIRABLEMENT PRÉSERVÉE

L'année même où Jeanne d'Albret, abjurant la foi de ses pères, embrassait la religion réformée, naissait une autre enfant, nommée Jeanne, elle aussi, et destinée à réparer dans une certaine mesure les brèches faites par l'hérésie protestante à la cité sainte, dans le midi de la France.

Jeanne de Lestonnac vit le jour à Bordeaux en 1556. Son père, Richard de Lestonnac, conseiller au Parlement de Bordeaux, héritier des vertus de nobles aïeux, se distingua par la double fidélité qu'il gardait à son Dieu, en soutenant les droits de la véritable religion contre les hérétiques, et à son roi, en conservant les peuples dans l'obéissance qu'ils lui devaient. Moins ferme dans la foi que son mari, Jeanne Eyquem de Montaigne, sœur du célèbre moraliste, Michel de Montaigne, avait eu le malheur d'embrasser la nouvelle religion. Elle se montra aussi ardente pour le calvinisme que son mari était zélé pour la doctrine catholique, et s'obstina dans son erreur jusqu'à la mort.

On comprend facilement quels périls courait la foi de la petite Jeanne, car si une mère aime à se retrouver dans son enfant, il était à craindre que M^me^ de Lestonnac ne voulût former sa fille à son image.

Soustraite à l'influence de son père dont on savait les sentiments catholiques, Jeanne fut confiée par sa mère à une de ses tantes qui professait secrètement l'hérésie.

On employa tous les genres de séduction pour corrompre la foi de cette jeune enfant. On l'emmenait au prêche, on lui apprenait à lire dans des livres infectés d'hérésie, on mêlait à des conversations habilement perfides des blasphèmes contre l'Eglise et ses ministres; les châtiments

mêmes étaient employés; en un mot, on multipliait tous les artifices pour subjuguer son esprit avant qu'il eût atteint l'âge du discernement.

Tout fut inutile. Dieu, qui avait pris une entière possession de son cœur, la garantit du péril par une grâce spéciale; Jeanne conserva sa foi toujours pure et intacte.

A l'âge de quinze ans, obligée par son rang de paraître dans les compagnies mondaines où son esprit et sa rare beauté la faisaient désirer, elle ne tarda pas à en découvrir la vanité et les dangers. Rien ne fut capable d'occuper son cœur qui soupirait après des biens plus solides.

Dès l'âge le plus tendre, elle avait reçu de Dieu un don d'oraison qui lui fit faire de grands progrès dans la vertu. Elle se sentait beaucoup d'attrait pour la vie religieuse; mais l'hérésie qui avait pénétré dans les monastères ne lui permit pas de suivre ses désirs. Elle n'osa même pas les manifester à son père.

Dieu, pour l'éprouver, lui fit embrasser un genre de vie tout opposé, et c'est ainsi que, malgré ses répugnances, Jeanne, cédant aux volontés de son père, s'unit, à l'âge de dix-sept ans, à Gaston, marquis de Montferrant, descendant des premiers barons de Guienne.

### JEANNE, MODÈLE DES FEMMES CHRÉTIENNES

Jamais mariage ne sembla mieux assorti que celui de Gaston de Montferrant et de Jeanne de Lestonnac. La jeune marquise, ornée de toutes les qualités que le monde recherche et admire, sans être éblouie ni de son rang, ni de ses titres, ne s'occupa que des devoirs à remplir dans sa nouvelle position. Elle ne retrancha de sa vie antérieure que ce qui était absolument incompatible avec les engagements qu'elle venait de contracter; encore y suppléa-t-elle par d'autres vertus qu'elle n'avait point eu occasion de pratiquer.

Sa déférence et ses attentions pour l'époux que le ciel lui avait donné, le soin d'instruire ses domestiques, sa charité envers les pauvres, sa patience dans les divers accidents inséparables des conditions les plus heureuses, son entière soumission aux volontés du Seigneur, toutes ces qualités reproduisaient en elle le type de la femme forte décrite au livre des Proverbes.

Mme de Montferrant eut sept enfants, dont trois moururent en bas âge. Elle mit tous ses soins à élever chrétiennement les quatre autres, se réservant à elle seule la mission de former leur cœur à la vertu. Elle leur apprit à bégayer les doux noms de Jésus et de Marie avant ceux de père et de mère, « parce que, disait-elle, ils étaient plus à Dieu qu'à leurs parents ». A mesure qu'ils grandissaient, elle se fit par ses exemples et par ses paroles leur première maîtresse, en tout ce qui concerne le service de Dieu. Elle n'oubliait rien pour leur inspirer sa crainte et son amour, et souvent on l'entendit répéter cette héroïque leçon de la reine Blanche de Castille à son fils saint Louis : « J'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un seul péché mortel. »

Jeanne de Lestonnac vécut ainsi vingt-quatre ans avec le marquis de Montferrant dans la plus douce union.

Mais le temps étant venu où Dieu se proposait de donner à cette digne mère une plus noble postérité, elle perdit son époux.

Ce fut pour elle un coup terrible. Elle ne chercha de consolation qu'en Dieu, et se voua dès ce jour à une vie plus parfaite encore, partagée entre la prière et les bonnes œuvres.

### SACRIFICE HÉROÏQUE — SÉJOUR DE LA BIENHEUREUSE JEANNE CHEZ LES FEUILLANTINES DE TOULOUSE

Après six années de cette vie, Jeanne de Lestonnac crut pouvoir suivre l'attrait constant de son cœur. Le célèbre couvent des Feuillantines de Toulouse jouissait alors d'une haute réputation de sainteté. La vie austère et pénitente qu'on y pratiquait sourit à cette âme généreuse, fidèle amante de la croix. Elle forma donc le dessein d'y entrer.

Elle fit part de son projet au provincial des Feuillants, Dom Jean de Saint-Étienne, qui se trouvait à Bordeaux. Celui-ci entra pleinement dans ses vues. De son côté, Mme Charlotte de Sainte-Claire, alors supérieure du monastère des Feuillantines, accepta avec beaucoup de joie de recevoir en sa communauté une personne dont la réputation de vertu était connue dans tout le Midi.

Mme de Lestonnac fit avec le plus de secret possible ses préparatifs de départ. Quand elle eut tout réglé, elle s'ouvrit à son fils de sa détermination et lui confia sa jeune sœur pour qu'il lui tînt lieu de père. (Il avait épousé trois ans auparavant Mlle de Cazalis, et les deux autres filles de Mme de Lestonnac avaient prononcé leurs vœux de religion au monastère des Annonciades de Bordeaux.)

La tendresse du jeune marquis pour sa mère le porta à mettre en avant pour la retenir les raisons les plus convaincantes. Jeanne persista héroïquement dans son projet.

Par une délicatesse touchante, elle avait résolu d'épargner au moins à sa fille les déchirements de la dernière entrevue, et l'enfant ne connut la résolution de sa mère que par les cris des domestiques dont toute la maison retentissait après son départ. Éplorée, elle accourt au rivage, se jette aux pieds de sa mère, l'inonde de ses larmes et la conjure de ne point l'abandonner. Ce fut un moment cruel pour Mme de Lestonnac, son courage parut un instant défaillir, mais bientôt, la grâce la rendit victorieuse de son propre cœur, et elle ordonna le départ.

Une scène non moins pénible l'attendait à Toulouse à la porte même du monastère où, malgré les ordres les plus précis de sa mère, son fils l'avait précédée. Il rouvrit une plaie encore saignante; mais l'héroïque mère demeura inébranlable et sacrifia ce qu'elle avait de plus cher au monde. « Dieu m'appelle, s'écria-t-elle, je dois obéir »; et, ayant dit tendrement adieu à son fils, elle franchit le seuil du monastère. C'était au mois de mars 1603.

Après les épreuves ordinaires, elle reçut l'habit des Filles de Saint-Bernard, le 11 juin de la même année.

Son noviciat fut prodigieux de ferveur.

Persuadée, dans son humilité, qu'elle n'avait rien fait jusque-là pour Dieu, elle se crut obligée de recommencer à nouveau l'œuvre de sa perfection. Elle ne tarda pas à surpasser en vertu les religieuses les plus avancées.

Outre le jeûne, le silence, les austérités corporelles et la parfaite mortification de l'esprit, elle était continuellement occupée de la présence de son Dieu par un attrait singulier qu'elle avait pour l'oraison; ni sa qualité, ni sa complexion délicate, ni ses infirmités n'étaient capables de la faire exempter d'aucun point de la règle. « Comme un voyageur attardé qui hâte le pas pour atteindre le terme avant la nuit, dit son biographe, elle se précipita dans la carrière de la

sainteté, pour suivre, au moins à distance, les fidèles épouses de Jésus-Christ dont elle avait le bonheur d'être la compagne. »

Ses forces la trahirent au milieu de telles austérités; épuisée au bout de six mois, elle se vit contrainte de quitter sa chère solitude. Il serait difficile d'exprimer la douleur qu'elle en conçut. Elle obéit cependant et ne chercha de soulagement à sa peine que dans la prière. La consolation ne se fit pas attendre.

Le Seigneur, lui manifestant plus clairement ses desseins, lui fit voir dans l'oraison un grand nombre de jeunes âmes sur le penchant de l'abîme, toutes prêtes à y être précipitées si elles n'étaient promptement secourues.

Jeanne conçut en même temps l'idée d'un Ordre de filles qui s'emploieraient à l'éducation des personnes de leur sexe, et qui seraient consacrées à Dieu, sous la protection de la Très-Sainte Vierge, dont elles tâcheraient d'imiter les vertus.

Cette vision porta dans son cœur la paix, la joie et un ardent désir d'exécuter les volontés divines. Elle quitta donc le monastère des Feuillantines, sur la fin de décembre 1603, emportant les regrets de toute sa communauté que ses grandes vertus et ses brillantes qualités avaient charmée.

### ÉTABLISSEMENT DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME

A peine Mme de Lestonnac eut-elle satisfait à tous les devoirs de bienséance, vis-à-vis de sa famille et de ses amis, qu'elle songea de nouveau à se retirer du monde. Après avoir conclu le mariage de sa fille avec un noble gentilhomme du Périgord, libre désormais de suivre son attrait pour la solitude, la Bienheureuse partit pour sa terre de Lamothe où elle vécut deux ans, adonnée à toutes les bonnes œuvres et pratiquant dans son château les hautes vertus du cloître.

C'est là que, dégagée de toute autre sollicitude, elle forma le plan de la Société qu'elle se proposait de fonder pour le salut de jeunes âmes menacées alors par l'esprit de mensonge et d'erreur.

Après avoir longtemps prié, Jeanne vint chercher à Bordeaux des guides prudents et expérimentés pour l'exécution de son entreprise. Comme son projet avait beaucoup de rapport avec l'œuvre principale de la Compagnie de Jésus, ce fut aux Pères de cette illustre Compagnie qu'elle s'adressa.

Il y avait alors au collège de Bordeaux deux Jésuites d'une grande vertu, le P. de Bordes et le P. Raymond. Tous deux, animés d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, déploraient depuis longtemps les ravages causés par l'hérésie, et ils priaient le Seigneur d'envoyer une femme forte qui accomplît près des jeunes filles l'œuvre que les Jésuites poursuivaient avec tant de succès dans leurs collèges.

Le jour de la fête de sainte Thècle (23 septembre 1605), comme tous deux célébraient à la même heure le Saint Sacrifice, Dieu leur manifesta son désir touchant la création d'un Ordre de religieuses consacrées à l'éducation des jeunes filles, et il leur fut dévoilé que la Reine du ciel voulait avoir une Compagnie qui portât son nom et prît pour modèle la Compagnie de son divin Fils Jésus.

Mis en relation avec Mme de Lestonnac, ils reconnurent dans l'exposé de ses projets le moyen de réaliser leur vision, et ils ne purent plus douter des vues de Dieu sur l'établissement de la Congrégation.

En effet, la Providence favorisa ce dessein; dix personnes, de familles distinguées et d'une grande vertu, vinrent bientôt se joindre à Mme de Lestonnac. Le P. de Bordes en prit la direction et leur fit faire les exercices spirituels selon la méthode de saint Ignace; on composa des règlements et des constitutions sur le modèle des constitutions de la Compagnie de Jésus, et toutes clauses étant parfaitement disposées, il ne resta plus qu'à solliciter des autorités l'approbation de l'institut nouveau. Elle fut obtenue dès l'an 1607.

Mme de Lestonnac avait environ cinquante-cinq ans lorsqu'elle se trouva à la tête d'une communauté régulièrement organisée.

Elle avait un esprit large et élevé, un jugement droit et solide, une raison éclairée, une volonté ferme et énergique, un cœur grand et généreux, une âme, en un mot, ornée des dons les plus précieux.

Son union à Dieu était continuelle: de là, ce cachet surnaturel que portait chacune de ses paroles, chacun de ses actes. Aussi, pour la direction spirituelle et temporelle de sa compagnie, elle ne voulut jamais rien entreprendre sans avoir consulté Notre-Seigneur dans la prière, afin de connaître sa sainte volonté. Le zèle de la plus grande gloire de Dieu était le premier mobile de ses actions; le salut des âmes en était le second.

Cependant la réputation de l'Ordre naissant ne tarda pas à se répandre au loin. L'opinion qu'on avait des éminentes qualités et de la sainteté de la fondatrice contribua beaucoup à sa fécondité. La Mère de Lestonnac eut la consolation de voir de son vivant se fonder plus de 30 maisons de son Ordre.

### PIEUSE MORT DE Mme DE LESTONNAC

Jeanne de Lestonnac avait achevé le grand œuvre pour lequel le Seigneur l'avait choisie. Parvenue à un âge avancé, elle se prépara à la mort par une plus complète union à Dieu.

La fête de la Purification approchait. Depuis longtemps, la Bienheureuse sollicitait la grâce de mourir ce jour-là, et Dieu lui avait donné de forts pressentiments que sa prière serait exaucée. Le 29 janvier, la communauté commençait la retraite qui précède la rénovation des vœux fixée à ce jour.

La bienheureuse Mère suivit ces saints exercices avec une ferveur angélique.

Dans la nuit du 30 janvier, elle fut frappée en même temps d'apoplexie et de léthargie et perdit soudain le mouvement et la parole. Dans cet état, elle ne put recevoir que le sacrement de l'Extrême-Onction, mais elle s'était confessée la veille et avait reçu la Sainte Communion. Les Pères Jésuites lui rendirent en cette extrémité tous les soins qu'on pouvait attendre de leur charité.

Au matin de la fête de la Purification, avant de commencer la messe de communauté, le directeur de la Bienheureuse vint lui demander d'obtenir de Dieu le délai nécessaire pour que ses filles pussent entendre la messe, renouveler leurs vœux et assister encore à ses derniers instants.

Après la cérémonie, toutes les religieuses se rendirent promptement auprès de leur Mère bien-aimée. Le P. Martel lui demanda de bénir la communauté. La vénérée Fondatrice parut entendre les paroles qui lui étaient adressées. Elle répondit par un signe des yeux qu'elle

**Invention du corps de la Bienheureuse, le 23 novembre 1822, à Bordeaux, par la R. M. Duterrail, avec le concours des autorités locales.**
(Reproduction d'une gravure au lavis exécutée d'après les documents historiques et authentiques.)

arrêta avec tendresse sur ses chères filles; puis elle rendit doucement son âme à son Créateur, dans la pratique de l'obéissance, le jeudi 2 février de l'année 1640. Elle était âgée de quatre-vingt-quatre ans.

Son visage parut d'une beauté surprenante, et son corps, exposé cinq jours aux regards des fidèles, ne fit voir aucune marque de corruption, mais conserva sa flexibilité et exhala une odeur très agréable.

En 1680, quarante ans après son inhumation, il fut trouvé tel qu'il était au moment de la sépulture, et le prodige durait encore à la Révolution de 93.

Jeté par les révolutionnaires dans une fosse profonde, à l'époque de la Terreur, il fut retrouvé au mois de novembre 1822 et rendu aux religieuses de Bordeaux. Ces restes précieux sont ensevelis dans l'église du monastère, en face du chœur des religieuses : les malheureux et les affligés qui viennent prier sur cette tombe s'en retournent consolés et guéris.

En 1826, Mgr d'Aviau de Sansay, archevêque de Bordeaux, conjura Léon XII d'exaucer ses désirs et ceux de son diocèse en offrant à la vénération de l'Eglise la servante de Dieu, Jeanne de Lestonnac. Le successeur de ce saint prélat, Mgr de Cheverus, s'unit à S. Em. le cardinal de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, Mgr Brault, archevêque d'Albi, NN. SS. les évêques d'Aire, de Fréjus, d'Agen, de Pamiers, pour solliciter cette faveur. Leurs vœux reçurent un commencement d'exécution.

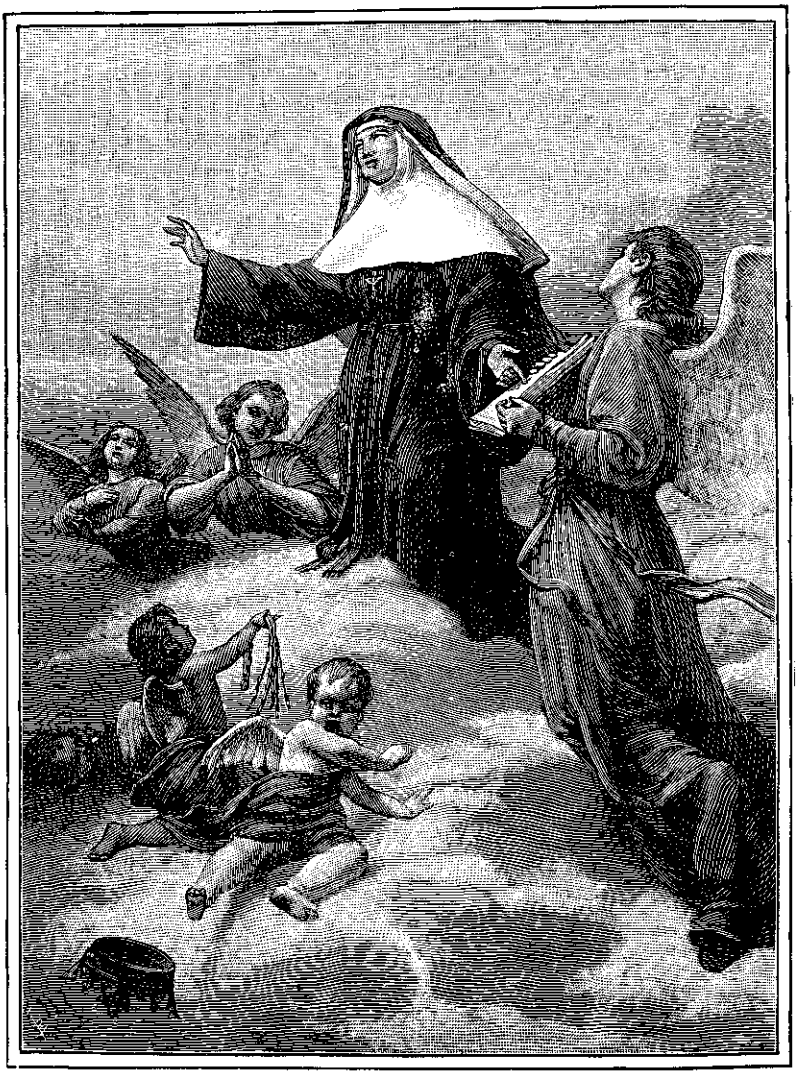
Sa Sainteté Léon XIII, à l'occasion des fêtes jubilaires, a daigné couronner cette œuvre de glorification et placer sur les autels la vénérable fondatrice de l'Ordre de Notre-Dame.

Jeanne de Lestonnac a été béatifiée le 23 septembre 1900.

D'après la *Vie de la vénérable Mère Jeanne de Lestonnac*, par le R. P. Mercier, S. J., 1891.

# LA B. JEANNE DE LESTONNAC ET L'ORDRE DE NOTRE-DAME

## POUR L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES



**Apothéose de la Bienheureuse Jeanne de Lestonnac.**
(Tableau exécuté pour les fêtes de la béatification à Saint-Pierre.)

### NÉCESSITÉ DE LA CRÉATION DE TELLES ŒUVRES A CETTE ÉPOQUE

Après avoir consacré une livraison (1) à la vie de la Bienheureuse Jeanne de Lestonnac, nous sommes heureux, à l'occasion de sa béatification solennelle, d'en consacrer une autre à l'œuvre fondée par elle, l'Ordre de Notre-Dame pour l'éducation des jeunes filles. C'est rendre hommage à une entreprise surnaturelle qui le mérite à tous égards. Mais, dans notre pensée, nous désirons surtout attirer l'attention de nos lecteurs sur l'importance des œuvres de ce genre, et exciter en eux l'admiration pour tout ce que l'Eglise a fait à ce point de vue dans les siècles derniers.

L'Eglise encouragea toujours assurément l'éducation chrétienne de la jeunesse. Dans une lettre mémorable, Luther lui-même, Luther l'apostat, l'hérésiarque, déclara qu'avant lui « on avait de l'or pour les œuvres d'enseignement, que rien n'était épargné pour mettre les enfants au cloître et les forcer d'aller à l'école. Et, aujourd'hui, ajoute-t-il avec amertume en parlant à ses coreligionnaires, lorsqu'il faut élever des maisons

(1) C'est le numéro 1073 de la collection des *Vies des Saints*.

d'éducation, les bourses sont fermées avec des cadenas de fer. »

Il faut reconnaître toutefois que, si les Dominicaines, les Cisterciennes, les Bernardines et autres religieuses élevaient les jeunes filles des classes élevées; si, d'autre part, dans chaque paroisse, on s'appliquait à donner aux enfants du peuple l'instruction indispensable, des maisons correspondantes à nos pensionnats modernes si répandus manquaient totalement alors à la classe moyenne.

Au reste, grâce aux protestants, ce qui existait avant eux ne pouvait plus rendre des services devenus cependant plus nécessaires que jamais. La Réforme, en effet, avait promené sur l'Europe sa faux destructrice; là où elle avait pu s'implanter, au point de vue religieux, il ne restait rien, comme autrefois là où avait passé le cheval d'Attila.

Il nous a été donné de lire le manuscrit du compte rendu détaillé d'une visite épiscopale dans une contrée où le fléau sectaire avait passé, et, de ce document officiel, il résulte que, dans toute une région, les églises étaient détruites ou endommagées, au point de menacer ruine, les couvents saccagés et déserts, les prêtres chassés et tout culte suspendu.

Ajoutons que l'invention relativement encore récente de l'imprimerie permettait aux protestants de répandre partout leurs erreurs dans des livres pernicieux, tandis que l'amorce de la nouveauté et une réaction inévitable contre certains abus trop réels faisaient colporter de château en château, de ville en ville, de porte en porte, les doctrines nouvelles.

Enfin, les protestants, acharnés à détruire les institutions catholiques, étaient vivement encouragés par leurs chefs à établir en leur lieu et place des écoles protestantes: « *C'est pour nous tous, et principalement pour le prince*, disait Luther dans la lettre citée plus haut, *un devoir d'élever l'enfance..... de lui donner des maîtres.* » Et il déclarait qu'il fallait employer dans ce but les biens enlevés aux couvents et nommer des Commissions officielles chargées d'organiser l'enseignement et de choisir les maîtres.

On le voit, le péril était grand. La diffusion des erreurs par les écrits et les conversations rendait les écoles catholiques plus nécessaires que jamais; plus que jamais cependant, elles étaient rares, à cause des destructions opérées par eux. *La foi de la jeunesse était vraiment en péril.*

### ADMIRABLE EFFLORESCENCE D'ŒUVRES POUR CORRESPONDRE A CE BESOIN

C'est l'une des plus étonnantes merveilles de l'histoire de l'Eglise, que la promptitude et la générosité avec lesquelles, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, elle a toujours su faire germer au moment opportun les œuvres utiles.

Dès qu'on eut pris conscience du péril que nous venons de signaler, partout, les saintes initiatives surgirent pour parer au besoin de ces temps malheureux.

Pour ne parler que de l'éducation des jeunes filles que nous avons seule en vue en ce moment, et en dehors de l'Ordre de Notre-Dame dont nous allons parler, une nièce de César de Bus, fondateur de la Doctrine chrétienne, établissait en 1598, à Avignon, une maison d'*Ursulines*, et, avant la fin du XVII^e^ siècle, cet institut ne comptait pas en France moins de trois cents maisons. En 1600, saint Pierre Fourier formait à Mattaincourt, dans les Vosges, le premier noyau de la Congrégation des *Chanoinesses régulières de saint Augustin*, dont l'œuvre eut aussi tant de succès. La *Visitation*, fondée par saint François de Sales et sainte Chantal, dans un but tout différent, était contrainte, par le besoin et la charité, à ouvrir un pensionnat dans presque chaque maison, et, en 1635, lors de sa visite, sainte Chantal trouva à peu près partout des pensionnaires pour lui faire compliment.

Ce fut une merveilleuse efflorescence.

Suivons avec quelque détail la fondation de la Bienheureuse Jeanne de Lestonnac, qui eut l'insigne mérite de faire approuver dès 1607 son Institut par le Saint-Siège.

### LA PROVIDENCE DIVINE PRÉPARE L'ŒUVRE

Quand Dieu veut faire paraître une nouvelle fleur dans le parterre de l'Eglise, il a soin de tout disposer à l'avance pour son heureuse floraison.

On a vu dans la vie de la Bienheureuse que sa mère, la sœur du célèbre Montaigne, était protestante, et que, soit par elle-même, soit par une tante à qui la jeune enfant avait été confiée, elle fit tout pour entraîner celle-ci dans l'hérésie. Ceci même était une préparation; outre que sa foi, ainsi mise en péril, devenait par la lutte plus ferme et plus éclairée, elle comprenait par sa propre expérience le péril général et était de loin inclinée à le combattre.

Si ensuite Dieu permit qu'elle passât par le mariage, qu'elle eût une nombreuse famille et par suite de grands embarras, des soucis importants, une administration difficile et de cruelles douleurs, c'est que de telles formations sont nécessaires à qui doit diriger les autres et faire de grandes œuvres.

Mais, pour fonder une Congrégation religieuse, il était utile qu'à une école de sainteté elle apprît par expérience ce qu'il faut faire pour devenir une sainte et aider les autres à y parvenir, et ce qu'il convient d'éviter pour ne pas tomber dans de fâcheux excès. C'est pour cela que Dieu la conduisit au monastère des Feuillantines de Toulouse, et, l'expérience faite, l'obligea à en sortir par une maladie qui cessa aussitôt après son départ.

Dieu lui fit comprendre du reste sa volonté en une vision que sa *Vie* a rapportée. Mais il me semble que l'entraînement des faits fut, de la part de la Providence, un langage encore plus clair et plus éloquent.

Alors, tout étant prêt, Dieu suscita les deux saints religieux dont on a parlé, le P. de Bordes et le P. Raymond, pour lui dire, avec l'autorité sacerdotale, la divine volonté, l'encourager à l'ac-

complir, malgré les obstacles inséparables d'une fondation, et la diriger dans son exécution.

Nous avons tenu à faire ces réflexions pour amener nos lecteurs à admirer, dans cette histoire, comme du reste dans celle de tous les fondateurs, l'intervention céleste, *le doigt de Dieu*.

### ESPRIT ET HISTOIRE DES CONSTITUTIONS

Le moment était arrivé où, sous l'action du Saint-Esprit, les Congrégations religieuses, pour répondre aux besoins des temps nouveaux, allaient laisser quelque chose de la sévérité des anciennes clôtures et faire succéder à la vie contemplative la vie mixte, mêlée de prières et d'actions extérieures, conforme, du reste, à celle du Modèle des modèles, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Toutes les Congrégations fondées à cette époque ont travaillé à résoudre ce problème, dont la solution paraît toute simple aujourd'hui, mais qui alors était difficile, parce qu'il exigeait des initiatives, des nouveautés. C'est ainsi, on le sait, que saint François de Sales, qui voulait supprimer complètement la clôture, fut conduit à la conserver pour les Visitandines.

La bienheureuse Jeanne se proposa d'imiter à la fois sainte Thérèse, des succès de laquelle elle recevait de loin les échos, et saint Ignace, qui avait, par la fondation de sa Compagnie, créé le moyen pratique de donner l'éducation aux jeunes gens.

*Travailler, avec la grâce de Dieu, à leur salut et à leur perfection propre, et s'employer de toutes leurs forces, avec la même grâce, au salut et à la perfection du prochain.* Voilà le but.

Pour assurer ses religieuses contre les dangers du monde et maintenir dans l'Ordre un esprit vraiment surnaturel, elle préféra garder *la clôture* que d'autres supprimèrent alors. Cet esprit devait être entretenu chaque jour par la prière; elle fixa *une heure et demie d'oraison mentale* quotidienne, mesure qui paraîtra considérable à quelques-uns, mais qui ne saurait étonner ceux qui savent à quel point, pour conserver l'esprit de Dieu et avoir un ministère extérieur fécond, les âmes ont besoin de puiser souvent à la source des grâces.

Mais, en même temps, elle allégea les mortifications ou austérités en usage dans les cloîtres, pensant avec raison que l'œuvre de l'éducation suppléerait par ses fatigues à la pénitence corporelle, et qu'il était plus important de s'appliquer aux développements des vertus intimes d'humilité, de renoncement, de charité, qui sont la condition même d'existence des communautés.

Lorsque Dieu voulut décider sa vocation, ce fut l'apôtre saint Pierre qui apparut au P. de Bordes pour la lui montrer comme la personne destinée à fonder la Congrégation enseignante dont il sentait vivement le besoin. Plus tard, ce fut l'apôtre saint Jean qui lui apparut à elle-même pour la rassurer sur le résultat de ses négociations en cour de Rome et lui annoncer que le bref d'approbation venait d'être accordé. N'y avait-il pas là comme un symbole des deux genres de vertus qu'elle désirait développer à la fois dans son Institut: la foi, la pauvreté, l'esprit d'apostolat, l'activité de saint Pierre; la douceur, la charité, l'onction spirituelle de saint Jean?

C'est avec ce double caractère que s'est développée l'œuvre enseignante de la bienheureuse Jeanne de Lestonnac, soit dans les pensionnats proprement dits où affluaient les jeunes filles de la classe aisée, soit dans les écoles spéciales ouvertes partout, à côté des pensionnats, pour les enfants du peuple, soit dans l'œuvre du dimanche et des retraites, où l'on s'est toujours plu à attirer les anciennes élèves.

Le 7 mars 1606 était présentée au cardinal de Sourdis « la Formule de l'Institut de l'Ordre des religieuses de Notre-Dame ». Après un mûr examen et de longues conférences avec le P. de Bordes, il signa, le 25 mars, l'ordonnance d'approbation. Il semble, d'après les archives, que la fondatrice aurait préféré qu'il y eût au-dessus de toutes les maisons particulières l'autorité d'une Supérieure générale. Comme saint Charles Borromée pour les Ursulines et saint François de Sales pour les Visitandines, le cardinal préféra l'indépendance des maisons. Du moins fut-il toujours de tradition dans l'Institut de maintenir une union très intime, par une fréquente correspondance, avec la maison de Bordeaux.

Grâce à l'activité déployée par le cardinal, le bref d'approbation put être obtenu du pape Paul V dès l'an 1607.

Tandis que cet acte se signait à Rome, la fondatrice, favorisée d'une vision extraordinaire, connut, par une révélation de l'Apôtre bien-aimé, qu'à l'heure même, le Bref d'approbation venait d'être signé.

Quelque temps après, le cardinal de Sourdis donnait, dans tout l'éclat d'une belle solennité, l'habit religieux à la vertueuse fondatrice et à ses filles.

Ce beau jour fut suivi d'une effroyable tempête qui faillit détruire la petite communauté encore au berceau.

Le nouvel Institut devint l'objet de critiques presque universelles; on attaquait tout et jusqu'aux intentions de la vénérable fondatrice. A ces assauts, la Mère de Lestonnac n'opposa que la prière, et, par son silence, sa douceur et sa sagesse, elle s'attira l'admiration de ses adversaires eux-mêmes.

Là ne se borna pas la rage du démon. Le cardinal, jusque-là si favorable, changea tout à coup de sentiments, et voulut unir l'ordre de Notre-Dame à celui des Ursulines.

A cette nouvelle, la pieuse fondatrice ressentit une vive douleur. Toutefois, loin de se laisser abattre, elle mit sa confiance en Dieu et en la protection de Marie, et le prélat, qui paraissait être inébranlable dans sa résolution, revint à son premier sentiment. Au lieu de poursuivre vers Rome son voyage projeté, qui devait être si funeste, semble-t-il, à l'Institut, il rentra à Bordeaux pour recevoir les vœux des religieuses au jour de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1610.

Plus tard, avant de mourir, le P. de Bordes envoya à un ami, sous pli cacheté, pour être

remis après sa mort à la Mère de Lestonnac, le manuscrit des *Constitutions* qu'il avait été chargé de rédiger. Revu par la Mère fondatrice et par le cardinal, après de très légers changements, ce travail fut, en 1620, communiqué à tout l'Institut. Enfin, en 1638, avant de quitter ce monde, la bienheureuse Mère, avec les approbations nécessaires, fit imprimer définitivement les Constitutions, après avoir réglé les points sur lesquels l'expérience avait prouvé la nécessité d'une décision nouvelle, et elle supplia toutes les supérieures de les recevoir et de les faire exactement observer. Son désir a été pleinement exaucé, et, après trois siècles d'existence, l'Institut peut se glorifier de n'avoir eu besoin d'aucune réforme.

**Une vision de la B. Jeanne de Lestonnac.**

(D'après un tableau peint en 1824, offert à S. S. Léon XIII à l'occasion de la béatification, et qui figurera dans le Pinacothèque du Vatican.

#### LES FONDATIONS

Les annales du couvent de Béziers, qui fut fondé le premier, en 1616, renferment à l'année 1620 une page touchante : « Le 14 septembre, la mère Sereine Coqueau fut blessée par Notre-Seigneur, à la Communion, d'un trait mystérieux. Dès lors, elle ne fit plus que languir; en vain essaya-t-on tous les remèdes..... Un an après sa blessure divine, et en ce même jour de l'Exaltation, soutenue par ses Sœurs, elle expira à genoux dans un élan d'amour après avoir communié : elle avait trente-trois ans. Son corps resplendit aussitôt d'une exquise lueur et répandit un céleste parfum. »

« A la fondation de Poitiers, en 1618, des hommes armés surprirent la caravane en rase campagne. Ils apportaient une lettre de reproches et de menaces de M. d'Arrérac, conseiller au Parlement, dans laquelle celui-ci réclamait sa fille, qui faisait partie de la fondation.

— Je vous laisse libre, dit la Bienheureuse à Mme d'Arrérac en lui tendant la lettre.

— Après avoir commencé l'œuvre de Dieu, répondit celle-ci, je ne regarderai pas en arrière.

Et les hommes armés durent se retirer confus.

Nous signalerons au Puy, où une maison fut fondée aussi en 1618, la préservation merveilleuse de la peste, alors que 15 000 personnes moururent dans la ville, et plusieurs dans le voisinage même de la maison de Notre-Dame.

A Agen, en 1621, par suite d'un concours de circonstances que Dieu permet pour faire éclater la vertu des saints, à l'arrivée des religieuses, rien n'était prêt, et elles connurent, au début, toute la détresse d'un dénûment absolu.

Il nous est impossible de donner le détail de toutes les fondations. Qu'il nous suffise de dire que 106 maisons ont été fondées, dont 73 existent en ce moment.

Le XVIIe siècle, époque de foi, malgré ses erreurs, en vit fonder 55. Le XVIIIe siècle en fonda 9 et en supprima 39, triste époque et digne de larmes. Le XIXe siècle, où tant de bien s'est trouvé mêlé à tant de mal, en a établi 48.

Sur les 73 monastères actuels, on en compte 34 en France, 27 en Espagne, 3 en Italie, 8 en Amérique, 1 en Angleterre.

#### CONCLUSION

En terminant, remercions Dieu d'avoir, en présence de l'immense péril que nous signalions tout à l'heure, suscité tant d'Ordres enseignants et en particulier d'avoir si admirablement préparé et dirigé la bienheureuse Jeanne de Lestonnac en cette belle œuvre.

Le secours de l'épreuve ne lui manqua pas : une œuvre divine en est toujours revêtue.

Les limites de ce travail ne nous ont pas permis de raconter comment, par suite de malentendus, elle fut un instant disgraciée par le cardinal, puis, au moment des élections, remplacée par une autre Supérieure, et si maltraitée par elle que, plus tard, celle-ci lui en demanda publiquement pardon.

C'est ainsi que Dieu se plaît souvent à éprouver les Saints vers la fin de leur carrière terrestre.

La Congrégation eut aussi, comme toutes les autres, des jours d'angoisse et de ruines à l'époque de la Révolution.

L'orage a passé; l'œuvre prospère. Prions Dieu et la Bienheureuse Vierge Marie de lui donner encore plus de prospérité, pour qu'elle puisse faire encore plus de bien.

# LE VÉNÉRABLE THÉOPHANE VÉNARD

## DES MISSIONS ÉTRANGÈRES — MARTYR

*2 février*

**Portrait du vénérable Théophane Vénard**

VOCATION APOSTOLIQUE

Jean-Théophane Vénard naquit à Saint-Loup-sur-Thouet, chef-lieu de canton du département des Deux-Sèvres, au diocèse de Poitiers, le 21 novembre 1829. Son père, Jean Vénard, d'abord instituteur libre dans sa commune, devint ensuite greffier de la justice de paix. Comme sa femme, Marie Guéret, il s'efforça d'inspirer à ses enfants des sentiments de religion et de vertu : Mélanie, Théophane, Henri et Eusèbe répondirent admirablement aux soins de leurs parents.

De bonne heure, Théophane apprit à lire et à écrire. Les jours de congé, il aimait à conduire une vache ou une chèvre au coteau de Bel-Air où son père possédait quelques terres. Là il avait coutume de lire les *Annales de la Propagation de la foi*, soit seul, soit en compagnie de sa sœur et d'une autre jeune fille plus âgée. Un jour, il s'agissait des souffrances et de la mort du bienheureux Charles Cornay, qui venait de remporter la palme du martyre au Tonkin; Théophane, saisi d'une émotion indicible et d'un véritable enthousiasme apostolique, s'écria :

— Moi aussi, je veux aller au Tonkin, et moi aussi je veux être martyr!

Il avait alors dix ans. Quelques jours après, il se trouve avec son père dans une prairie au bas du même coteau.

— Mon père, dit-il soudain, combien vaut ce pré?

— Je ne sais pas au juste, petit; mais pourquoi cette question?

— Ah! si vous pouviez me le donner, ce serait ma part, je le vendrais et ferais mes études.

Le bon père comprit; l'intelligence éveillée, la piété vive et le goût prononcé de Théophane pour les cérémonies religieuses lui avaient depuis longtemps fait deviner qu'une vocation ecclésiastique germait au cœur de son préféré. Aussi, sans qu'il fût besoin de vendre le pré, Théophane fit ses études au collège de Doué d'abord, puis au Petit Séminaire de Montmorillon où il s'initia dans la philosophie.

Les lettres écrites à ses parents, en particulier à sa sœur Mélanie, et les compositions en prose et en vers que ses maîtres ont conservées, témoignent combien il y fit des études fortes et à la fois

tout imprégnées d'un grand esprit surnaturel.

Dès sa Première Communion, il prit la résolution de dire tous les jours le chapelet en l'honneur de la Vierge à laquelle, depuis la mort de sa mère, il s'était voué sans retour, de communier souvent et de visiter le Saint Sacrement pendant la récréation. Au collège de Doué comme plus tard (1847) à Montmorillon, il montrait une piété aimable, expansive et gaie. Son humeur joyeuse en faisait le boute-en-train de toutes les fêtes. Il en fut de même au Grand Séminaire de Poitiers.

A l'ordination de Noël 1849, il reçut la tonsure des mains de Mgr Pie, qui venait d'être nommé évêque de Poitiers. En 1850, le même prélat lui donnait les Ordres mineurs et le sous-diaconat. Peu de jours après, en février 1851, une lettre du jeune lévite arrivait à Saint-Loup; Théophane y suppliait son père d'accorder son consentement à son départ pour les Missions étrangères de Paris.

Le pauvre père consentit généreusement au grand sacrifice, et son esprit de foi dicta même une réponse sublime à un ami qui s'étonnait de ce que M. Vénard et les directeurs du Séminaire eussent laissé partir le jeune lévite.

— Comment? s'écria-t-il, vous auriez voulu que nous nous opposions au départ de mon fils! Mais que deviendrait donc la prophétie de Notre-Seigneur, qui déclare que l'Evangile sera prêché par toute la terre, si les directeurs des Séminaire ou les pères de famille empêchaient les jeunes ecclésiastiques de partir pour les missions?

Le futur missionnaire, avant de s'en aller à Paris, passa quinze jours encore chez ses parents. Le 26 février, après le repas du soir, il se jeta aux pieds de son père et lui demanda une dernière bénédiction. M. Vénard la lui donna d'une voix tremblante d'émotion. L'abbé embrassa ensuite Mélanie, la chère confidente de ses saintes aspirations, et ses deux jeunes frères, et, comme l'heure de monter en voiture était arrivée, il sortit en disant :

— Adieu! Adieu! Nous nous reverrons au ciel!!!

### LE SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES
### DÉPART POUR LA CHINE — HONG-KONG
### VICARIAT DU TONKIN OCCIDENTAL — LE MISSIONNAIRE

Au Séminaire des Missions étrangères, Théophane eut vite conquis l'affection des directeurs et des élèves. Il se lia plus particulièrement d'amitié avec MM. Dallet et Theurel. Souvent il écrivait aux membres de sa famille des lettres tout imprégnées des sentiments délicats et surnaturels dont son cœur aimant débordait; chacun y recevait des conseils d'une sagesse et d'une opportunité surprenantes. Parfois aussi, dans sa correspondance, il décrivait le bonheur dont il jouissait dans la calme demeure de la rue du Bac; l'oratoire de la Sainte Vierge et la salle des martyrs l'intéressaient plus que les merveilles de la capitale.

Bien qu'il n'eût encore que vingt-deux ans et demi, l'abbé Vénard recevait l'onction sacerdotale le 5 juin 1852. Le 2 août, il célébrait une Messe pour son frère Eusèbe qui, ce jour-là même, était préservé miraculeusement de la mort. On n'hésita pas à attribuer cette grâce aux prières du jeune prêtre qui, le 23 septembre de la même année, s'embarquait avec quelques autres missionnaires, à Anvers, sur le *Philotaxe*, voilier américain à destination de Singapour. Ils y arrivèrent au commencement de l'année 1853. M. Vénard y fit un séjour de trois semaines, puis, accompagné de deux confrères, il partit pour Hong-Kong où il dut attendre dix mois la lettre lui indiquant sa destination.

Il mit ce temps à profit pour étudier la langue chinoise, qu'il trouva si aride que la vue seule de son livre lui faisait mal au cœur. « Vraiment, écrivait-il, je serais tenté de croire que cette langue a été inventée par le diable pour en rendre l'étude plus difficile aux missionnaires. » Il s'habitua aux usages des contrées qu'il devait évangéliser, donna des leçons de philosophie au collège Saint-François-Xavier, et bientôt tous ceux qui le connurent prirent en grande estime sa gaieté, sa vertu et ses talents.

Au mois de février 1854, Théophane annonçait à son frère Eusèbe qu'il avait enfin reçu sa destination. « Je vais, disait-il, dans cette partie de la mission qu'on appelle Tonkin occidental; c'est là que le vénérable Charles Cornay a été martyrisé; c'est là que MM. Schœffer et Bonnard, l'un le 1er mai 1851, l'autre le 1er mai 1852, ont obtenu la même couronne du martyre..... Les martyrs sont les patrons, les protecteurs des missions qui les ont donnés au royaume des cieux; leur sang répandu parle haut devant Dieu et le souvenir de leur victoire fortifie le courage de ceux qui demeurent au lieu du combat.

» Dis-moi, frère, quel honneur et quel bonheur à Théophane si le bon Dieu daignait..... Tu comprends? *Te Deum laudamus..... Te martyrum candidatus laudat exercitus.* »

Le 13 juin 1854, M. Vénard arrivait à Vinh-Tri auprès de son vicaire apostolique, « l'illustre Mgr Retord », occupé en ce moment à prêcher une retraite d'ordination. Cinq autres missionnaires européens se trouvaient réunis autour de l'évêque; le fait était rare et la joie fut en conséquence. On causa de la France, de Rome, on chanta, et Théophane composa pour la circonstance le chant du missionnaire arrivant au Tonkin.

Les débuts du Vénérable dans la carrière apostolique furent assez accidentés. Il commence à peine à parler la langue annamite quand une fièvre pestilentielle l'oblige de s'aliter, et il se remet juste à temps pour pouvoir éviter, par des fuites successives, les édits de persécution de Tu-Duc. Lorsque, à force de largesses et de barres d'argent, les mandarins accordent une tranquillité relative aux missionnaires, la santé de l'apôtre subit un nouvel assaut. Atteint de phtisie et d'un asthme fatigant, il se décide, sur les conseils de Mgr Retord, à subir une opération que la médecine chinoise n'emploie que dans les cas exceptionnellement graves. L'opérateur ne brûle pas moins de 500 petites boulettes d'une herbe semblable à l'absinthe sur certaines parties du corps de M. Vénard, et, à la suite de cette douloureuse médication, il se trouve presque complètement guéri.

De nouvelles épreuves l'attendaient encore. Traqués comme des bêtes sauvages, les missionnaires sont contraints de fuir, de descendre dans des cachettes souterraines pendant qu'au-dessus de leurs têtes les troupes du mandarin de la justice criminelle pillent et détruisent leurs chères communautés. Tout en exerçant son ministère, M. Vénard est obligé d'aller chercher un asile à Hoang-Nghuên, auprès de M. Castex, provicaire de la Mission, qui s'endort entre ses bras dans la paix du Seigneur.

Peu après, Mgr Retord confiait au zèle de Théophane le district qu'administrait le défunt (1857). « J'ai maintenant, écrivait-il à sa sœur, une famille et une nombreuse famille de chrétiens et de païens. Les chrétiens sont au nombre de 12000 environ distribués en quatre paroisses que gou-

vernent sept prêtres indigènes..... La fonction de ton frère est d'aller de paroisse en paroisse, de chrétienté en chrétienté, ayant l'œil à tout pour voir si rien ne cloche, rétablir la paix où il y a désunion, donner des dispenses s'il est nécessaire, administrer le sacrement de Confirmation à la place du vicaire apostolique qui ne peut visiter tout le vicariat, donner des retraites si c'est opportun, faire la Mission pour que les méchants se convertissent; en un mot entretenir la foi vive et pure et augmenter dans les cœurs l'amour du bon Dieu. »

C'était un magnifique programme; M. Vénard le remplit avec un zèle admirable au milieu des grandes épreuves et des persécutions sanglantes des années 1858, 1859, 1860, qui comptent parmi les plus néfastes du Tonkin occidental.

### BLOCUS DE HOANG-NGHUÊN — DE CACHETTE EN CACHETTE ARRESTATION — INTERROGATOIRE

Tu-Duc lança de nouveaux édits plus sévères que les précédents contre les chrétiens; les mandarins des provinces s'empressèrent de les mettre à exécution.

Une saisie de lettres des missionnaires alluma dans la province de Ha-Noï, dont Hoang-Nghuên faisait partie, le plus terrible incendie.

Un lettré chrétien apostat, nouveau Judas, s'était mis au service des mandarins et leur avait dévoilé les ruses au moyen desquelles les chrétiens parvenaient à esquiver les recherches. Aussi les arrestations étaient nombreuses, et chaque jour des martyrs s'envolaient au ciel.

Le matin de la Saint-Barnabé, la troupe, forte de 2 000 hommes et de plus 1 500 jeunes païens, bloque Hoang-Nghuên et d'autres villages chrétiens où plusieurs prêtres sont cachés. Heureusement, le coup est éventé, les missionnaires parviennent à s'enfuir; mais un grand nombre de chrétiens gagnent par d'atroces tortures la palme du martyre. Toute la chrétienté est mise à feu et à sang, Mgr Retord meurt dans les montagnes où il avait dû fuir. Mgr Theurel et M. Vénard errent de cachette en cachette et n'échappent qu'à force de précautions minutieuses aux espions qui les traquent. « Un confrère m'écrit, raconte Théophane, qu'il y a dix-huit mois qu'il n'a vu le soleil, et sa lettre est datée du pays des taupes, à dix pieds sous terre. » Lui-même passait de longs mois « dans un souterrain ». « Quel sort digne d'envie! écrit-il encore le 10 mai 1860, trois missionnaires, dont un évêque, couchés côte à côte jour et nuit, dans un espace de 1m,50 carré, recevant une lumière incertaine par trois trous gros à passer le doigt..... et que notre vieille chrétienne a bien soin encore de boucher à demi par un fagot de paille en dehors!..... » Quand par hasard il sort de là, pour aller confesser quelques personnes, il est surpris de se voir trébucher comme un homme ivre..... Il a perdu l'habitude de marcher.....

Trahi par des apostats, épié de toute part, le triste et glorieux dénouement ne pouvait tarder. M. Néron, livré par un traître, venait de terminer sa carrière par le martyre, le 3 novembre 1860. Le 30 novembre de la même année, dénoncé par un païen, Théophane était arrêté à Ké-Bio avec son catéchiste et conduit à la sous-préfecture. Le mandarin le traita avec de grands égards; il parut regretter son arrestation et commanda de lui faire une chaine très légère que l'apôtre porta jusqu'à sa mort.

A la fin de décembre, le confesseur de la foi fut transporté par huit soldats à la préfecture de Kécho (Ha-Noï). « Qu'il est joli, cet Européen! s'écriait sur son passage la foule. Il est serein et joyeux comme quelqu'un qui va à la fête! Il n'a pas l'air d'avoir peur. Celui-là n'a aucun péché! Il n'est venu en Annam que pour faire du bien, et pourtant on le mettra à mort. »

A Kécho, M. Vénard subit un interrogatoire dont il fit le récit dans une lettre à ses parents (2 janvier 1860).

— Qu'êtes-vous venu faire en Annam? lui demanda le mandarin de justice.

— Je suis venu uniquement pour prêcher la religion à ceux qui ne la connaissent pas.

— Quel âge avez-vous?

— Trente ans.

— Il est bien jeune encore! s'écrie le juge.

Puis il continue :

— Qui vous a envoyé ici?

— Ce n'est ni le roi ni les mandarins de France qui m'ont envoyé : c'est de mon chef que j'ai voulu aller prêcher les païens, et mes supérieurs en religion m'ont assigné le royaume annamite comme district.

L'interrogatoire se poursuivait lorsqu'arriva le préfet. A peine assis, ce fonctionnaire crie d'une voix vibrante :

— Ah ça! chef de la religion chrétienne, vous avez une physionomie distinguée, vous savez bien que les lois annamites défendent l'entrée du royaume aux Européens. A quoi bon alors venir vous faire tuer ici? C'est vous qui avez excité les navires européens à nous faire la guerre, n'est-ce pas? Il faut dire la vérité où l'on va vous mettre à la torture!

— Grand mandarin, vous me demandez deux choses; à la première je réponds : je suis un envoyé du ciel pour prêcher la vraie religion à ceux qui l'ignorent, n'importe en quel lieu, en quel royaume. Nous respectons beaucoup l'autorité des rois de la terre, mais nous respectons encore plus l'autorité du roi des cieux. A la seconde question je réponds que je n'ai excité en aucune manière les Européens à faire la guerre au royaume annamite.

— En ce cas, voulez-vous aller le leur dire, et l'on vous pardonnera?

— Je n'ai aucune autorité pour régler une telle affaire; mais si Sa Majesté m'envoie, je prierai les guerriers européens de ne plus faire la guerre à l'Annam, et si je n'atteins pas mon but, je reviendrai subir la mort.

— Vous ne craignez pas la mort?.....

— Grand mandarin, je ne crains pas la mort; je ne suis coupable d'aucun crime qui la mérite; mais si l'Annam me tue, je verserai mon sang avec joie pour l'Annam!

— Avez-vous de la rancune contre celui qui vous a pris?

— Aucunement, la religion chrétienne nous apprend à aimer ceux qui nous haïssent.....

— Foulez la croix et vous ne serez pas mis à mort.

— Quoi! j'ai prêché la religion de la croix jusqu'à ce jour et vous voulez que je l'abjure? Je n'estime pas tant la vie de ce monde que je veuille la conserver au prix d'une apostasie..... Si le ciel a permis que je sois arrêté, j'ai confiance qu'il me donnera assez de courage pour souffrir tous les supplices et être ferme jusqu'à la mort.

### CAPTIVITÉ ET MARTYRE

Après cette héroïque confession de foi, le missionnaire fut installé dans sa cage, à la porte de

la préfecture. Beaucoup de personnes de toutes conditions venaient le visiter et causer avec lui. Le prisonnier en prit occasion pour prêcher la religion chrétienne.

Un jour, parmi les curieux qui le regardaient dans sa cage, M. Vénard reconnait un persécuteur des plus acharnés, le petit mandarin de Mam-Xang. Aussitôt, il se sent animé d'un zèle tout apostolique. « Jésus est plus fort que toi, lui crie-t-il, c'est en vain que tu luttes contre lui. Il saura bien t'abattre comme tant d'autres. »

Le greffier Tu, qui avait arrêté quatre prêtres en 1859 et reçu pour récompense de ce bel exploit le bouton de mandarin de neuvième ordre, lui demanda en pleine séance du tribunal des nouvelles de Mgr Theurel. « Au lieu de t'occuper de l'évêque catholique, répondit le martyr, tu ferais mieux de penser à sauver ton âme..... Tu fais un vilain métier, conclut-il, et ton diplôme de mandarin de neuvième classe, prix du sang de quatre prêtres arrêtés par toi, se fanera comme la fleur du printemps. »

Malgré ces courageuses admonestations, tout le monde lui témoignait de la sympathie. Le grand mandarin donnait chaque jour six sous pour sa nourriture; ses gardes le traitaient avec respect et bienveillance. Le 20 janvier 1861, il n'avait encore reçu aucun coup de rotin.

— Je ne souffre rien en comparaison de mes frères, écrivait-il à Mgr Jeantet. Je n'aurai qu'à incliner humblement ma tête sous la hache et aussitôt je me trouverai en présence du Seigneur, en disant : Me voici, Seigneur, votre martyr. Je présenterai ma palme à Notre-Dame et je lui dirai : Salut! Marie, O Mère! O Maîtresse! O Reine! salut! je prendrai rang sous la bannière des tués pour le nom de Jésus, et j'entonnerai l'hosanna éternel. *Amen.* Donc :

Adieu mes amis de ce monde!
Il se fait tard, séparons-nous.
Et ne pleurez pas sur ma tombe.
Mais plutôt réjouissez-vous!.....

Mgr Theurel et Mgr Jeantet trouvèrent le moyen de faire parvenir au confesseur de la nourriture, de l'argent et même trois fois la sainte communion.

Le 15 janvier, un prêtre annamite put lui donner l'absolution.

Aussi la cage devenait pour Théophane un vrai paradis; tantôt il causait gaiement avec ses gardiens, tantôt il adressait de poignants adieux à ses parents et amis, tantôt il faisait retentir le palais du mandarin de pieux cantiques.

Enfin, dans la nuit du 1er au 2 février la sentence de mort arriva de la capitale : le martyr devait avoir la tête tranchée. Les préparatifs de l'exécution se firent aussitôt. Les mandarins avaient mandé le confesseur de la foi à 7 heures du matin pour lui signifier sa sentence et l'envoyer à la mort. M. Vénard revêtit un habit de coton blanc et un autre de soie noire qu'il avait fait préparer spécialement pour le jour qui devait être le dernier et le plus beau de sa vie. Après la lecture de la sentence, il prononça un petit discours où il assurait qu'il n'était venu en Annam que pour enseigner la religion, ajoutant qu'il allait mourir pour la même cause; il termina en disant aux mandarins : « Un jour, nous nous reverrons au tribunal de Dieu. » Puis le convoi se mit en marche vers le lieu de l'exécution.

En attachant M. Vénard au pieu, le bourreau lui demanda ce qu'il lui donnerait pour l'exécuter habilement et promptement.

— Plus ça durera, mieux cela vaudra, répondit le martyr.

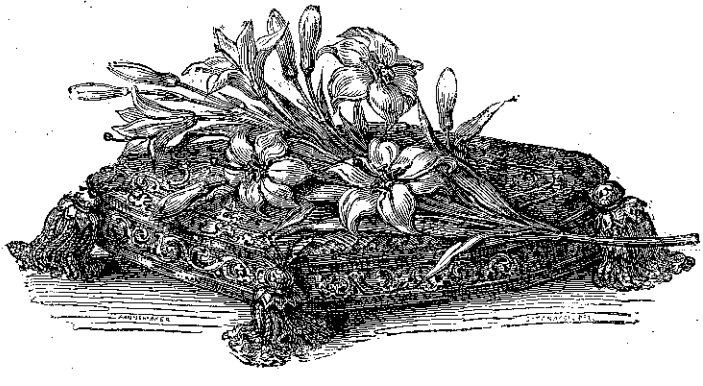
Cependant le pieu de bambou était mal affermi et le premier coup de hache ne coupa guère que la peau du confesseur. Le deuxième, mieux appliqué, trancha presque entièrement la tête et renversa le martyr et le pieu. L'exécuteur, voyant son sabre ébréché, en prit un autre et donna encore trois coups, puis il saisit la tête par l'oreille et la fit voir au lieutenant-colonel, qui ramena aussitôt ses soldats à la ville. Il était 9 heures du matin samedi, 2 février 1861.

Le corps du martyr, enseveli sur les bords du fleuve rouge, fut enlevé secrètement par les chrétiens et envoyé ensuite en France. Sa tête, jetée dans le fleuve, fut découverte à quatre lieues plus loin et remise à Mgr Theurel qui la fit enterrer dans la maison d'un chrétien, près de sa résidence.

Déclaré Vénérable par Léon XIII le 13 juillet 1879, la cause de béatification du noble et doux martyr a fait un nouveau pas le 28 mars 1905, et le postulateur de la cause nous assurait ces jours derniers à Rome qu'il espérait voir bientôt le procès aboutir. Peut-être, nous disait-il, dans un an ou au plus tard en 1908, nous sera-t-il donné d'offrir notre encens à ce généreux enfant du Poitou et d'inaugurer son image sur nos autels.

SOURCES

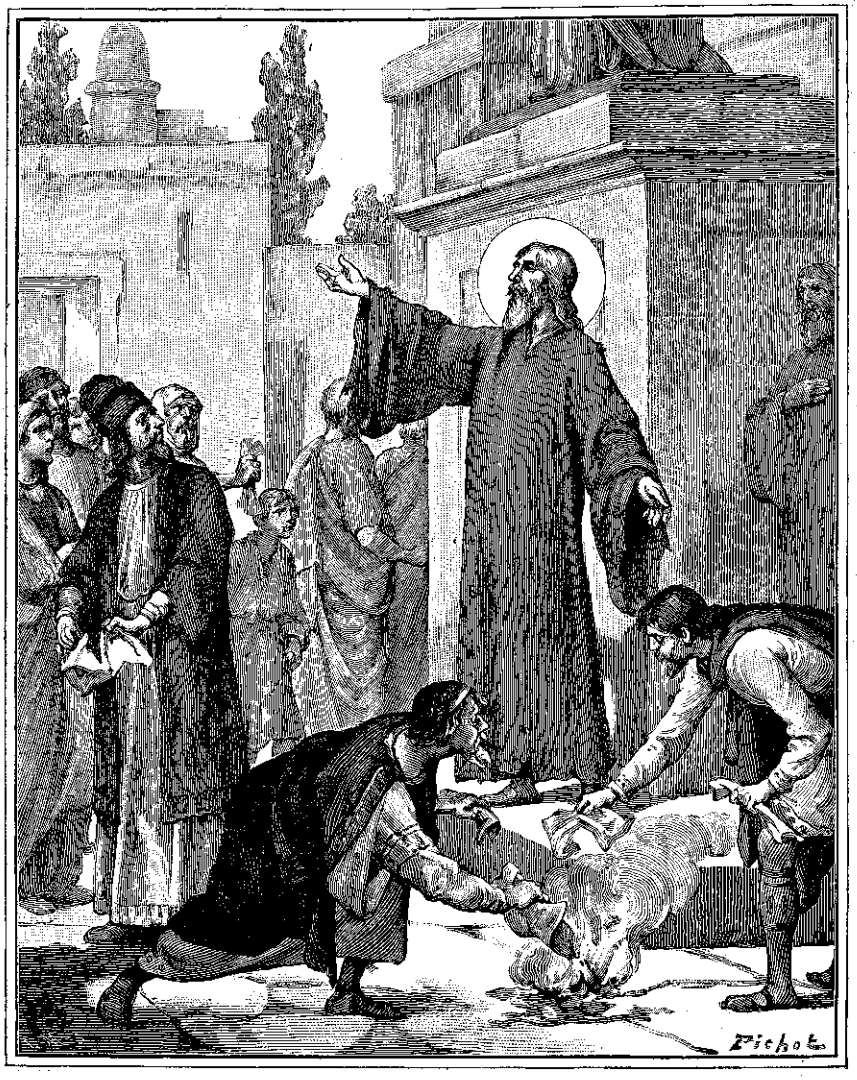
J. M. S. Bouillat, *Contemporains, nº 613, Annales de la Propagation de la foi 1861-1862.* — L'abbé Eusèbe Vénard, *Vie et correspondance de Jean-Théophane Vénard*, Oudin.



# SAINT ALEXANDRE

## Missionnaire et fondateur des moines acémètes à Constantinople († vers 430).

*Fête le 2 février.*



**Saint Alexandre fait brûler par les riches habitants d'Antioche les créances de leurs débiteurs.**

### UN OFFICIER QUI DEVIENT MOINE

ALEXANDRE naquit, vers le milieu du IVe siècle, de parents fort riches, dans une des îles de l'Archipel comprises entre Ténédos et Rhodes. C'est là qu'il passa les premières années de son enfance. Il se rendit ensuite à Constantinople pour suivre les cours de grammaire et doter son esprit de la formation littéraire, qui était alors l'apanage des jeunes gens de famille. Ses études terminées, il entra dans la troupe placée sous les ordres du préfet du prétoire ou du préfet de la ville, et ne tarda pas à y occuper un rang élevé.

Tout en s'acquittant avec conscience de ses devoirs militaires, Alexandre s'exerçait assidûment à la pratique de la religion chrétienne, suivait les offices, visitait les pauvres, lisait et relisait dans ses moments

libres les ouvrages de l'Ancien et du Nouveau Testament. La méditation du livre des évangiles l'eut bientôt convaincu qu'il ne pourrait longtemps allier le souci de sa carrière avec la poursuite de l'idéal évangélique. Il donna donc sa démission, distribua aux malheureux toute sa part d'héritage et les sommes importantes qu'il avait gagnées au service de l'État, et il résolut de renoncer au monde.

On était aux environs de l'année 380, au lendemain du long règne de l'empereur sectaire Valens. Il n'y avait alors dans Constantinople qu'un seul moine catholique, le Syrien saint Isaac, qui avait bravé toutes les persécutions ; c'est probablement à lui qu'Alexandre dut sa vocation religieuse, comme la lui devait presque en même temps un autre brillant officier de la garde impériale, saint Dalmate, et c'est sans doute sur ses indications qu'il se retira dans un monastère de Syrie, le pays d'origine de saint Isaac.

### A LA RECHERCHE D'UN NOUVEL IDÉAL MONASTIQUE

Ce couvent était dirigé par un archimandrite du nom d'Elie. Alexandre n'y resta que quatre ans, juste le temps d'apprendre les psaumes par cœur et d'en pénétrer le vrai sens. Du reste, depuis le jour de son arrivée, son esprit était sous le coup d'une grave préoccupation. Le novice avait lu souvent dans l'Évangile qu'il ne fallait pas avoir souci du lendemain, et c'est pour se conformer à cette recommandation de Notre-Seigneur qu'il avait distribué tout son avoir aux malheureux.

Or, au couvent d'Elie, comme d'ailleurs dans tous les autres, les supérieurs veillaient à l'entretien de leurs religieux, et ceux-ci étaient assurés du nécessaire pour le jour même, pour le lendemain et même pour toute leur vie. N'était-ce pas contrevenir à la lettre de l'Evangile ? Alexandre le crut et, le livre en main, il se présenta un jour devant son supérieur :

— Père, lui dit-il, tout ce qui est écrit dans ce livre est-il vrai ?

L'archimandrite, croyant à une tentation de doute chez son subordonné, fait mettre aussitôt la communauté en prière, puis, après deux heures de supplications, il s'approche avec tous les Frères pour essayer de ramener la foi dans l'âme d'Alexandre. Celui-ci se contente de demander une seconde fois :

— Ce que contient l'Evangile est-il vrai ?

— Sans doute, lui est-il répondu avec énergie, puisque c'est la parole même de Dieu.

— Mais alors, continue Alexandre en montrant le passage qui le tourmentait si fort et depuis si longtemps, pourquoi ne le pratiquons-nous pas ?

— Parce que ce n'est pas possible, lui disent ses confrères.

Au lieu de poursuivre la discussion avec eux, Alexandre quitte sur l'heure le monastère d'Elie, et, son Evangile en main, il s'enfonce dans le désert pendant sept ans pour exécuter à la lettre tous les conseils de Jésus-Christ.

Nous serions tentés de trouver quelque peu excessif ce zèle du jeune religieux, si nous ne savions que le même amour pour « dame Pauvreté » embrasa huit siècles plus tard le cœur de saint François. Comme le fils du riche marchand drapier d'Assise, Alexandre était appelé à inaugurer un nouveau genre de vie monastique, basé avant tout sur l'observance de la pauvreté la plus absolue, chose qui devait évidemment heurter de front toutes les idées reçues. Par ailleurs, Elie voyait mieux qu'Alexandre ce qu'il y avait d'irréalisable pour une communauté nombreuse dans l'exécution d'un pareil programme, et les successeurs d'Alexandre furent contraints, comme plus tard les héritiers de saint François, d'atténuer quelque peu la règle laissée par leur fondateur.

### AMOUR DE LA PAUVRETÉ

En effet, les principes religieux mis en avant par saint Alexandre ressemblent, avec la fougue du caractère oriental en plus, à ceux que popularisa plus tard saint François. L'Évangile en main, il s'ingénie à reproduire et à faire reproduire par ses disciples la vie apostolique du Sauveur. Et d'abord, il impose à tous la pauvreté la plus complète. Soit dans les déserts de Syrie, soit à Constantinople, quand il fonde son grand couvent, il oblige tous les religieux à ne posséder qu'une seule robe, celle qu'ils portent. Pendant les vingt années qu'il vécut au delà de l'Euphrate, il ne fut jamais assuré, non seulement de la nourriture du lendemain, mais encore de celle du jour présent ; le jour, il le passait en prière sur les montagnes ou dans les villages qu'il évangélisait ; la nuit, dans un tonneau fixé en terre et qui lui offrait un abri médiocre contre les intempéries de l'air. Ce qu'il mangeait, il le devait à la seule charité, allant mendier de porte en porte ou d'une tente à l'autre ce dont il avait besoin.

Il ne se contenta pas de pratiquer lui-même ce détachement de toutes choses, il l'imposa comme une règle inviolable à tous ceux qui vinrent se placer sous sa conduite. Dans son monastère de Syrie, qu'il dirigea pendant vingt ans, ne vivaient pas moins de quatre cents religieux, sans ressource assurée, mangeant au jour le jour le pain qui leur provenait d'aumônes quêtées ou de dons volontaires apportés par les fidèles, sans que le fondateur ait, durant ces vingt ans, conçu la moindre inquiétude à leur sujet, remarque simplement son historien qui fut aussi son disciple. Bien plus, à la fin de chaque journée, tout ce qui pouvait rester de provisions était incontinent distribué aux pauvres, et l'austère supérieur ne permit jamais que son monastère abritât pendant la nuit le moindre petit morceau de pain qui aurait été donné la veille. Il en fut de même dans son couvent de Constantinople, qui compta d'abord cent religieux et plus tard jusqu'à trois cents.

L'amour d'Alexandre pour sa vertu préférée allait si loin qu'il n'y tolérait pas la moindre infraction. Un jour, au cours d'une mission et après quelques marches particulièrement pénibles, des bienfaiteurs, profi-

tant de son absence, font préparer, d'accord avec les autres religieux, un bon repas pour restaurer les estomacs fatigués de la troupe errante. Dès que le supérieur, en arrivant pour le dîner, est mis au courant de ce qu'il considère comme une atteinte grave à la pauvreté et à l'obéissance, il élève l'Evangile et entonne à haute voix le *Gloria in excelsis Deo*, qui marquait le signal du départ ; aussitôt, tous les missionnaires s'ébranlent à sa suite, laissant là marmites pleines et bienfaiteurs stupéfaits mais édifiés par une pareille abnégation. Et si grand était l'ascendant exercé par cet homme sur ses disciples que, malgré la faim, pas un moine n'osa rester près de ce repas servi, auquel personne n'avait encore touché.

Et pourtant, si dur qu'il fût pour lui-même et pour les bien portants, Alexandre nourrissait des trésors de tendresse pour les religieux malades, auxquels il faisait servir chaque jour un repas différent de celui de la communauté, avec toutes les douceurs que réclamait leur état de santé. Sa prédication était accompagnée partout d'œuvres de bienfaisance, création d'hospices et d'hôpitaux, soins donnés aux malades, argent distribué aux pauvres, etc. Lui qui ne possédait absolument rien faisait sans cesse appel à la charité des favorisés de la fortune, et leur bourse, à sa demande, s'ouvrait toute grande pour lui faciliter ses généreuses libéralités.

### ALEXANDRE ET LE TRAVAIL MANUEL

C'est dans le même esprit de pauvreté qu'Alexandre avait proscrit de ses couvents le travail des mains sous toutes ses formes. Le travail, en effet, crée nécessairement des ressources, et, par là, il peut constituer un sérieux obstacle à la pratique de la pauvreté aussi bien que de la prière et de l'apostolat, les trois points fondamentaux de la règle de notre Saint. Son biographe nous le montre interdisant la culture d'un simple jardin, sous prétexte que pareille occupation constituait un obstacle à la vertu parfaite.

C'est le côté le plus faible de la règle d'Alexandre, celui que l'Eglise désapprouva même de son vivant et qui fut l'occasion de persécutions acharnées contre lui. A cette époque, nul ne comprenait que le moine pût rester moine en se passant du travail manuel. De sa cellule du Sinaï, saint Nil ne voyait dans les théories d'Alexandre qu'une porte ouverte à la paresse et au mal.

« Ne cachons pas, écrivait-il, notre répugnance pour le travail sous le prétexte de prier sans interruption. A des jeunes gens, à des hommes dans la force de l'âge, il faut des fatigues qui les mâtent, des labeurs pénibles qui les domptent ; leur supprimer toute besogne, c'est lâcher la bride à leurs passions et leur donner le loisir de se livrer à des pensées étrangères. Un beau jour, avec ce régime, leur prétendue prière s'envole au vent et tout est perdu. »

Disons pourtant à la décharge de notre Saint que ce n'était pas uniquement pour vaquer à la prière, qu'Alexandre avait interdit tout travail des mains, et non tout labeur intellectuel, à ses religieux ; il voulait avant tout en faire des apôtres. Et il jugeait que le travail matériel assidu, quotidien et de presque tous les instants, tel qu'on le pratiquait dans un certain nombre de monastères, ne convenait pas à la vie religieuse d'hommes appelés à régénérer les âmes. De là cette proscription du travail qu'il eut tort de ne pas atténuer, ne serait-ce que pour ne pas être confondu avec les hérétiques qui en avaient fait la base de leurs réformes, ou pour imposer silence aux âmes jalouses et envieuses qui ne lui pardonnaient pas ses éclatants succès.

### AMOUR DE L'APOSTOLAT

« Que les moines pussent être des apôtres actifs, ce n'était pas une chose réglée au début du Ve siècle. On avait déjà vu, il est vrai, quelques solitaires et quelques cénobites se lancer individuellement dans l'apostolat, mais les couvents étaient encore très loin de passer pour des écoles de missionnaires. Alexandre, lui, rencontre dans l'Evangile ces mots du divin Maître : « Allez, » enseignez : *Euntes, docete* », et il n'admet pas que l'on puisse ne pas obéir à cet ordre. Aussi le voyons-nous, tel le Christ désignant les 70 disciples, choisir 70 de ses moines, puis un plus grand nombre, et s'en aller prêcher avec eux. Sa troupe, dans les courses qu'elle fait à travers la Mésopotamie, reste une communauté religieuse ; elle dépend tout entière et en tout de son chef, elle respecte strictement la loi de la pauvreté, elle entretient autant que possible le cours de la psalmodie, elle conserve presque toutes les pratiques du monastère. C'est, peut-on dire, un monastère ambulant et combattant. Milice apostolique, elle a pour drapeau le livre de la bonne nouvelle et pour clairon le cantique des anges; son commandant, quand il veut donner le signal du départ, se contente d'élever l'Evangile et d'entonner le *Gloria in excelsis Deo.* »

Les missions prêchées par cet apôtre infatigable sont nombreuses et occupent une grande partie de son existence. Dès le début, il se propose de se rendre en Nubie, près de l'île de Philé, pour évangéliser les sauvages tribus des Nobades et des Blemmyes. De graves difficultés paralysent l'exécution de ce projet ; alors Alexandre abandonne le couvent qu'il dirigeait en Mésopotamie et s'enfonce dans l'horrible solitude qui séparait l'empire romain de celui des Perses. De l'Euphrate à Palmyre et de Palmyre à Antioche, sur une distance de plusieurs centaines de kilomètres, il visite toutes les bourgades, tous les campements arabes, tous les postes militaires de la frontière, prêchant partout, fortifiant tout le monde dans la foi. Il ne se contente pas de demander des aumônes pour ses moines, il en veut aussi pour les pauvres, importunant les riches sans relâche et s'attirant à lui et à sa troupe des injures et parfois des mauvais traitements.

Mais aussi, que de conversions n'a-t-il pas opérées ! Tombé dans le désert aux mains de brigands, il ne les quitte qu'après les avoir fait renoncer à leur vie de rapines et d'assassinats et avoir transformé leur repaire en une maison religieuse. A peine arrivé dans la ville de Chalcis, il s'empresse

de démolir un temple des idoles que le peuple entourait d'une profonde vénération, manque y laisser la vie, puis discute avec les prêtres des faux dieux et transforme la plupart des idolâtres en fervents adeptes du christianisme. S'il quitte précipitamment cette ville, c'est qu'on le réclame pour évêque et qu'il refuse tous les honneurs ecclésiastiques.

### LES MISSIONS D'ANTIOCHE

Deux missions de saint Alexandre dans la capitale de la Syrie nous sont connues. Il s'y rendit une première fois vers l'année 404, pour soulever la population contre le patriarche Porphyre, qui, d'accord avec l'évêque d'Alexandrie et la cour impériale, avait fait exiler saint Jean Chrysostome. Plus tard, ce fut sous le patriarche Théodote, qui, « prévenu par des hommes méchants et hypocrites », le fit repousser, lui et ses moines, à coups de bâton. Alexandre et sa troupe n'en pénétrèrent pas moins dans la ville pendant la nuit, s'installant dans des bains abandonnés, prêchant et priant. En peu de semaines, la ville se trouva changée ; les aumônes affluaient si nombreuses que notre Saint ordonna aussitôt la construction d'un hospice. Il se plaisait surtout à rendre gratuitement la justice et à réconcilier les chrétiens, fonctions réservées jusque-là aux clercs du patriarcat. Son influence était si grande, qu'un jour, à la suite d'un sermon, il fit brûler par les riches qui l'entendaient les pièces qu'ils pouvaient invoquer contre leurs débiteurs.

Ce succès et ce désintéressement attirèrent à Alexandre des inimitiés terribles. « Je n'avais que cela pour vivre, disait au patriarche le sous-diacre Malchus qui exerçait les fonctions de juge ecclésiastique, et voilà que ce moine me l'enlève ! » Malchus ne se contenta pas de se plaindre. En pleine rue, devant la foule, il cria un jour à Alexandre : « Sors de cette ville, scélérat ! » et il lui appliqua un vigoureux soufflet. Le moine se contenta de sourire et de citer ce passage de l'Evangile : « Et il s'appelait Malchus. » C'était le nom d'un des serviteurs de Caïphe qui s'était montré le plus violent contre Notre-Seigneur lors de son arrestation au Jardin des Oliviers.

### LA PRIÈRE CONTINUELLE

Il est temps de mentionner la principale caractéristique de l'œuvre d'Alexandre, celle qui a perpétué son nom, la doxologie perpétuelle ou prière liturgique sans interruption. « Mais comment l'observer ? Ce qu'Alexandre ne saurait imposer à l'individu, il l'impose à la communauté. Que les moines quittent le chœur pour aller à table ou au lit, soit ; mais que jamais dans le chœur ne se taisent les accents de la prière publique. Et le réformateur établit parmi ses religieux un roulement qui assure la perpétuité de la psalmodie. Là est le point capital de sa règle. Même hors du couvent, les membres de sa brigade apostolique sont tenus de s'y conformer dans une certaine mesure. Le biographe nous les montre à plusieurs reprises plongés dans le chant de leurs psaumes. Dès qu'ils ont de quoi loger, fut-ce de simples bains en ruines, comme à Antioche, ils s'empressent d'y instituer leur chère pratique de la prière sans fin. »

Et l'on comprend que le peuple de Constantinople, émerveillé de voir ces hommes, jour et nuit, chanter à tour de rôle et sans interruption les louanges du Seigneur dans leur église, les ait appelés *acémètes* ou *nondormants*, mot qui est resté dans l'histoire comme le plus beau titre de gloire d'Alexandre et de ses disciples.

### DERNIÈRES PERSÉCUTIONS

Las de se cacher à Chalcis pour faire le bien, Alexandre se sauva pendant la nuit et, ayant pris 24 moines dans le couvent d'un de ses disciples, il se dirigea vers Constantinople. Là, il établit une maison religieuse selon ses idées près de l'église Saint-Ménas, prêchant la pauvreté absolue, la fuite de tout travail manuel, la charité incessante, l'apostolat par les missions, enfin la prière liturgique continuelle. Ce programme de vie et d'action sortait tellement des voies suivies par le monachisme byzantin qu'il étonna tout le monde. Les religieux se laissaient séduire par la nouveauté et désertaient en foule leurs monastères pour peupler celui d'Alexandre. De là des rancunes et des animosités, accrues bientôt par les critiques que lançait le réformateur contre certains représentants des sociétés civile et ecclésiastique.

Une ligue se forma contre lui, et il semble bien que, dans un Concile tenu en 426 ou 427, il ait été condamné. Ce qui est sûr, c'est qu'il fut prié de retourner seul en Syrie, pendant que ses moines seraient dispersés çà et là. Mais les disciples rejoignirent bientôt leur maître ; ils avaient franchi le Bosphore et se trouvaient à Chalcédoine, près de la célèbre église du Chêne, quand la populace, soudoyée par leurs ennemis, les maltraita rudement. Le supérieur d'un couvent voisin, saint Hypace, recueillit Alexandre à moitié assommé, lequel fut soigné et guéri par lui ; bientôt, grâce à la protection de l'impératrice, un revirement s'opéra dans l'opinion en faveur du hardi missionnaire, qui fut autorisé à suivre sa règle de vie dans un nouveau monastère fondé par lui à Gomon, en Asie, près de l'endroit où se rencontrent le Bosphore et la mer Noire. C'est là qu'il termina sa vie agitée, vers l'année 430. Plus tard, ses reliques furent transportées par ses disciples saint Jean et saint Marcel dans le monastère des Acémètes, qui succéda à celui de Gomon et qui se trouvait à Tchiboucli, sur la rive asiatique du Bosphore.

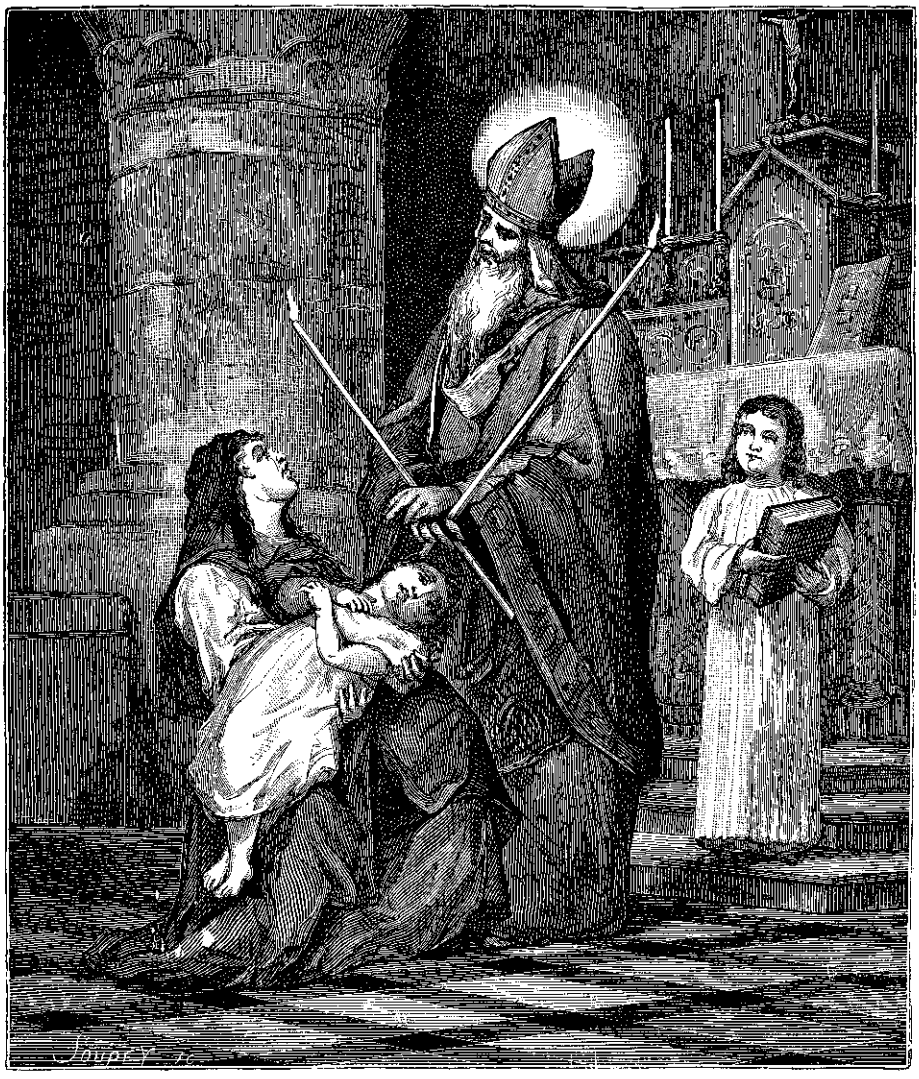
### SOURCES CONSULTÉES

TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*. Paris, 1707, t. XII, p. 490-498. — E. DE STOOP, *Vie d'Alexandre l'Acémète*. Paris, 1911. — R. P. PARGOIRE, article *Acémètes*, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de Dom Cabrol. — R. P. VAILHÉ, article *Acémètes*, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* de Mgr Baudrillart.

# SAINT BLAISE

ÉVÊQUE DE SÉBASTE ET MARTYR

*Fête le 3 février.*



**Saint Blaise guérit un enfant dans le gosier duquel était restée une arête de poisson.**

SAINT BLAISE FAISEUR DE MIRACLES

Le culte de saint Blaise mérite de redevenir aussi populaire que par le passé. Un ancien martyrologe l'appelle : le faiseur de miracles, *patrator miraculorum :* la piété du peuple a cru que Dieu lui avait conservé dans le ciel la même puissance, et, par le fait, elle n'a pas été déçue. Saint Blaise a mérité, par le nombre de ses bienfaits et des faveurs qu'il a obtenues, d'être classé au moyen âge parmi les saints appelés *secourables.* On désignait de ce nom ceux qui étaient particulièrement célèbres pour l'efficacité de leur intercession.

### SAINT BLAISE, MÉDECIN ET ÉVÊQUE

Voici, d'après les Bollandistes, un résumé de l'histoire merveilleuse du saint évêque de Sébaste :

Saint Blaise avait d'abord exercé la médecine et comme il portait dans la pratique de son art un admirable dévouement, il avait gagné l'affection de tout le peuple, qui le réclama pour pasteur. Il fut donc élu évêque de Sébaste en Arménie.

Dieu, qui avait choisi des pêcheurs pour en faire des apôtres, avait daigné transformer le médecin des corps en médecin des âmes. Mais, comme pour démontrer que les dons surnaturels ne détruisent pas les qualités naturelles et que, au contraire, ils les développent et les perfectionnent, Dieu laissa au médecin devenu évêque, une admirable puissance de guérir.

A quelque temps de là, Blaise, poussé par l'esprit de Dieu, se retira sur une montagne nommée *Argée*. Il y eut pour compagnie les bêtes fauves qui venaient chaque jour l'entourer et le caresser.

### IL EST ARRÊTÉ POUR LA FOI

Agricola, gouverneur de la Cappadoce et de l'Arménie sous l'empereur Licinius, étant venu à Sébaste, commença à persécuter les chrétiens. Il résolut d'exposer aux bêtes tous ceux qu'il avait enfermés dans ses prisons.

Il envoya donc ses gens dans les forêts, traquer les bêtes féroces. Les chasseurs, en courant le mont Argée, arrivèrent jusqu'à la caverne où se réfugiait le saint évêque. Ils la trouvèrent environnée de lions, de tigres, d'ours, de loups, qu'ils durent écarter pour pénétrer dans l'intérieur. Blaise était assis et ravi dans la contemplation. Ils n'osèrent porter la main sur lui et revinrent raconter la chose au gouverneur. Celui-ci envoya des soldats qui escaladèrent la montagne et trouvèrent le Saint toujours absorbé dans sa prière. Ils lui dirent :

— Blaise ! le gouverneur Agricola vous demande.

— Mes enfants ! répondit l'évêque, soyez les bienvenus ! Il y a longtemps que je soupire après votre arrivée, allons au nom de Jésus-Christ !

Ayant ainsi parlé, il partit avec les soldats.

Blaise, chemin faisant, les exhortait à se convertir au Christ, et de nombreux miracles confirmaient sa parole. On apportait de tous côtés des enfants pour les lui faire bénir. Les places qu'il traversait étaient remplies de malades qui sollicitaient leur guérison et la lui demandaient d'un ton suppliant.

Le saint évêque, ému de pitié, leur imposait les mains, bénissant les enfants et guérissant les malades, ce qui déterminait la conversion d'un grand nombre de païens.

Voici l'un des miracles opérés par saint Blaise, dans ce trajet mémorable du mont Argée à la prison de Sébaste.

Une femme des environs avait un fils unique. Cet enfant, en mangeant du poisson, avala une arrête qui resta dans son gosier et qu'on n'en put arracher. Il paraissait près de mourir, et la mère, folle de douleur, ne savait plus que devenir.

Voilà que Blaise vint à passer : la pauvre mère, instruite des prodiges qu'il opérait, prit son enfant dans ses bras, courut au saint évêque et, pleine de foi, déposa le pauvre petit à ses pieds, en le suppliant de le guérir. Saint Blaise, touché de compassion, imposa les mains au malade, traça sur son gosier le signe de la croix, en demandant à Notre-Seigneur de délivrer l'enfant, *et de secourir tous ceux qui, dans des maux de ce genre, se recommanderaient à lui.* L'enfant fut aussitôt guéri.

La marche de notre Saint était devenue un vrai triomphe et le bruit de ses miracles devançait ses pas.

### L'INTERROGATOIRE

Blaise entra à Sébaste avec son escorte de soldats; il fut aussitôt jeté en prison, et le lendemain Agricola fit amener l'évêque devant son tribunal. Il chercha d'abord à le gagner par la douceur et les flatteries :

— Réjouis-toi ! lui dit-il, Blaise, ami des dieux !

Saint Blaise répondit :

— Réjouis-toi aussi, illustre gouverneur ! pourvu cependant que tu consentes à reconnaître que tes dieux ne sont que des démons, qui brûleront dans les flammes éternelles avec leurs adorateurs. Je ne puis donc, ô gouverneur ! être leur ami, parce que je ne veux pas brûler éternellement avec eux.

Le gouverneur, irrité de ce langage, fit battre de verges le saint évêque, puis ordonna de le conduire dans sa prison.

Quelques jours après, Agricola, pour la seconde fois, fit comparaître Blaise devant lui et lui dit :

— Blaise ! choisis entre ces deux partis : ou bien adore nos dieux et tu seras notre ami; ou bien, si tu refuses, tu seras livré aux plus affreux supplices, et tu périras de mort violente.

Saint Blaise répondit :

— Je t'ai déjà déclaré que ces statues que tu adores ne sont pas des dieux, mais les organes des démons, je ne puis donc les adorer.

### SUPPLICE DU CHEVALET

Agricola, le voyant inflexible dans sa résolution, ordonna de l'attacher à un chevalet, puis il fit apporter des peignes de fer dont se servent les cardeurs de laine, et on lui en déchira le dos et tout le corps. Déjà le sang coulait, les chairs se détachaient, les bourreaux eux-mêmes étaient émus et pleuraient. Pendant ce temps-là, le bienheureux martyr, se tournant vers le gouverneur, lui dit :

« Voilà ce que je désirais depuis longtemps : à savoir, mon âme arrachée à la terre et mon corps élevé en haut. Maintenant la chair et l'esprit sont d'accord, et la chair ne conspire plus contre l'esprit. Déjà voisin du ciel, je méprise toutes les choses de la terre; je me ris de vous et de vos supplices. Ces tourments ne dureront qu'un instant, tandis que la récompense sera éternelle. »

Agricola, voyant que les tortures ne faisaient que exalter le courage de Blaise, le fit détacher du chevalet et conduire en prison.

### SAINT BLAISE MARCHE SUR L'EAU
### LES PAIENS NE PEUVENT EN FAIRE AUTANT

Au bout de quelques jours, Blaise fut de nouveau tiré de sa prison et traduit devant le tribunal. Le juge lui dit :

— Je t'ai laissé le temps de délibérer, viens et sacrifie aux dieux ; si tu ne le fais pas, j'en finirai avec toi. Ton Christ, que tu dis Dieu, ne te sauvera pas, si je te fais précipiter dans les profondeurs de l'étang voisin.

— Insensé ! lui répartit Blaise, toi qui adores les idoles, tu ne connais pas la puissance de mon Dieu. Le Christ n'a-t-il pas marché sur la mer comme sur la terre ferme, et n'a-t-il pas ordonné au prince des apôtres, Pierre, d'y marcher à sa suite ? Ce qu'il a fait pour son apôtre, il peut le renouveler pour moi, le dernier de ses serviteurs.

Le gouverneur, piqué au vif, fit conduire Blaise sur le bord de l'étang ; une grande foule suivait. Le saint évêque traça sur l'eau le signe de la croix et elle devint solide pour porter ses pas. Alors, courant vers l'onde comme sur le sol, il gagna le milieu de l'étang. Là il s'assit et interpella ainsi le gouverneur et tous les assistants :

— Si vos dieux ont quelque puissance, ou si vous avez en eux quelque confiance, entrez aussi dans les eaux, et au nom de vos dieux, marchez sur les flots, afin de faire éclater leur puissance.

A ces paroles du saint martyr, soixante-cinq hommes, invoquant le secours des dieux, entrèrent bravement dans l'eau, mais ils furent bien vite engloutis.

### DERNIÈRE PRIÈRE DE SAINT BLAISE — SA MORT

Un ange descendit du ciel, environné d'une lumière éclatante qui éblouit tous les assistants, et il dit : « Courageux athlète du Christ, sortez de l'eau, hâtez-vous vers la glorieuse couronne que Dieu vous a préparée. »

Blaise se leva et, marchant sur les flots, il sortit de l'étang et tout le peuple qui se pressait sur le bord le vit éclatant de lumière et rayonnant de gloire.

Cependant le gouverneur ne se convertit pas à la vue de ces prodiges qu'il attribuait à la magie. — Je vois bien, Blaise, lui dit-il, que tu es décidé à persévérer dans ton obstination et à ne pas adorer les dieux. Eh bien ! puisque tu as désobéi aux ordres de l'empereur, je te condamne à avoir la tête tranchée.

Le saint martyr, entendant la sentence, se hâta de regagner avec le bourreau, le lieu fixé pour l'exécution. Arrivé là, il demanda et obtint du bourreau la permission de prier. A genoux, les mains et les yeux tournés vers le ciel, il fit cette prière :

— Seigneur, mon Dieu, venez en aide à votre serviteur, écoutez la dernière prière que je vous adresse avant de mourir pour votre nom : Soyez propice et exaucez les vœux de tous ceux qui feront quelque chose pour votre gloire en mémoire de moi. *Si une arête se fixe au gosier de quelqu'un, ou si, souffrant de quelque maladie à la gorge, il implore avec foi votre secours et réclame votre protection, venez-lui en aide et délivrez-le de son danger. Si quelqu'un atteint d'une infirmité, ou exposé à quelque danger, se souvient de mon nom et implore votre secours par mon intercession, guérissez-le de sa maladie ou délivrez-le du péril qu'il court, et daignez venir en aide à tous ceux qui, dans leurs tribulations, vous invoqueront avec confiance par mon nom.*

Le martyr était encore à genoux, lorsqu'une nuée lumineuse brilla sur lui, et de la nuée sortit une voix qui disait : « Je suis le Dieu qui t'ai glorifié et qui te glorifierai ; tout ce que tu as demandé, je l'accomplirai selon la foi et les besoins de chacun. *Tous ceux qui, dans leurs infirmités, dans leurs périls, ou dans quelque tribulation qu'ils se trouvent, me prieront par ton intercession, je les délivrerai dans le temps, si cela est avantageux pour eux, ou je leur donnerai la vie éternelle dans l'autre monde ;* je les comblerai de biens temporels dans le présent et je leur accorderai une récompense éternelle dans l'avenir. »

La voix se tut et la nuée disparut.

Alors le saint martyr eut la tête tranchée. C'était le 3 février 316.

### CULTE DE SAINT BLAISE

Après la mort du saint évêque, beaucoup de personnes atteintes de maux de gorge ont été guéries par son intercession. C'était un fait tellement publié et reconnu de tous, qu'un médecin grec de la fin du v^e^ siècle, Actéon, parmi les remèdes qu'il enseigne pour ce mal, indique particulièrement l'invocation de saint Blaise.

Dans les siècles de foi, où les prières étaient plus efficaces, parce qu'elles étaient plus ferventes et surtout plus confiantes, ce moyen de guérison était connu de l'univers entier. Nous en trouvons une preuve dans l'*Histoire du Japon*, où nous lisons qu'en 1589, une femme ayant une arête de poisson au gosier, ne pouvait plus ni parler, ni respirer, au point qu'un Père jésuite qu'elle fit appeler, put à peine la confesser. Mais avant de la quitter, il lui ordonna d'invoquer saint Blaise, lui promettant de lui envoyer de ses reliques. A peine les eut-elle, qu'elle les baisa trois fois avec respect, les appliqua sur sa gorge, et, sur le champ, elle respira et parla librement ; elle put même manger ; elle était guérie.

En 1692, dans le royaume de Naples, une cruelle maladie, qui consistait en une angine, parcourut tout le pays, et sévit particulièrement dans la ville même de Naples : attaquant d'abord les enfants dans l'âge le plus tendre, et ensuite les adultes, elle défiait toute l'habileté des médecins et causait une grande mortalité. On implora le secours de saint Blaise, et bientôt le mal diminua et finit par disparaître tout à fait. Alors le cardinal-archevêque de Naples, Boncompagni, pour reconnaître cette puissante protection, fit ériger une magnifique église en l'honneur de saint Blaise.

De nos jours encore, à Rome, dans l'église Saint-Blaise, où l'on voit, au-dessus du maître-autel, un tableau représentant la scène de l'enfant guéri par le saint évêque, il est de tradition, quand on souffre de la gorge, de se oindre le cou avec de l'huile bénite le jour de la fête de ce Saint.

A Rome encore, dans l'église de Saint-Charles et Saint-Blaise, où l'on vénère l'anneau épiscopal de

saint évêque, son autel est richement orné, et sa chapelle est tapissée d'ex-voto qui attestent les faveurs obtenues par son intercession. Le jour de sa fête, les mères apportent ou amènent leurs enfants et font toucher leur gorge à l'anneau du saint évêque.

Dans les autres églises où l'on vénère saint Blaise, on prend de l'huile des lampes allumées devant son autel, et on s'en met sur la gorge. Dans chaque famille, on aime à conserver de cette huile merveilleuse, appelée *huile de saint Blaise.*

De nombreux miracles ont été obtenus par l'intercession de saint Blaise, en 1875, au moment où sévissait une terrible maladie de gorge, qui a enlevé un grand nombre d'enfants. Depuis cette époque, la dévotion au saint martyr s'est accrue et répandue dans Rome et les environs, particulièrement à Frascati, et son culte est devenu bien cher surtout à toutes les jeunes mères qui implorent sa protection contre la terrible maladie du croup.

Voici un fait tout récent, communiqué, l'année dernière, à la rédaction *du Pèlerin de Paray-le-Monial :*

Ma jeune parente, depuis quatre ou cinq ans, souffrait de la gorge et n'avait plus de voix. Elle était allée à Paris, plusieurs fois, consulter un spécialiste, mais sans résultat. Cet état durait encore au mois de juillet dernier. Lors de la translation des reliques de saint Blaise, je lui donnai un petit reliquaire, en lui disant de prier le saint martyr pour sa gorge. Pendant les neuf jours qui précédèrent la fête de l'Assomption, elle pria Marie et saint Blaise. Au jour de sa fête, elle s'aperçut tout d'un coup, à l'office, que sa voix était revenue, et elle s'est mise à chanter sans fatigue. Depuis ce temps, sa voix n'a rien perdu, et aujourd'hui elle est complètement guérie de sa grave infirmité.

Il est bon de dire en passant, pour ceux qui vont à Paray-le-Monial, que la basilique possède une relique insigne de saint Blaise : c'est tout un bras de notre bienheureux martyr, renfermé dans un magnifique reliquaire offert tout récemment par de généreux bienfaiteurs.

Les cultivateurs s'adressent aussi à saint Blaise pour attirer les bénédictions de Dieu sur leurs récoltes, ou éloigner les maladies de leurs bestiaux.

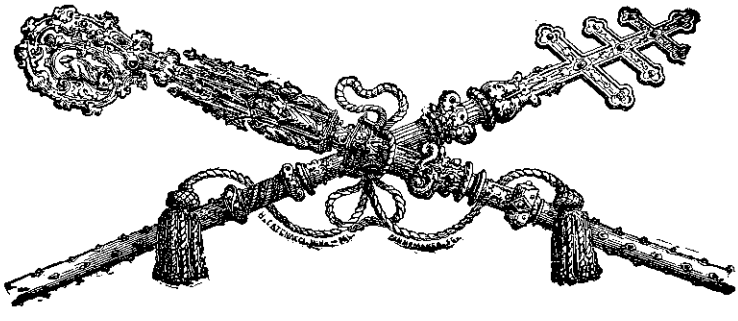
Plusieurs corps de métiers reconnaissent saint Blaise pour leur patron, tels que les cardeurs et tisseurs de laine, les ouvriers en bâtiment, les tailleurs de pierres et les laboureurs.

Dans le nord de la France, particulièrement dans l'église d'Estrées-Blanche, au diocèse d'Arras, saint Blaise est honoré sous le nom de *saint Lancy.* On l'invoque surtout pour une maladie des bestiaux appelée le *feu de Saint-Lancy.*

ORAISON DE L'OFFICE PROPRE DE SAINT BLAISE APPROUVÉ PAR L'ÉGLISE

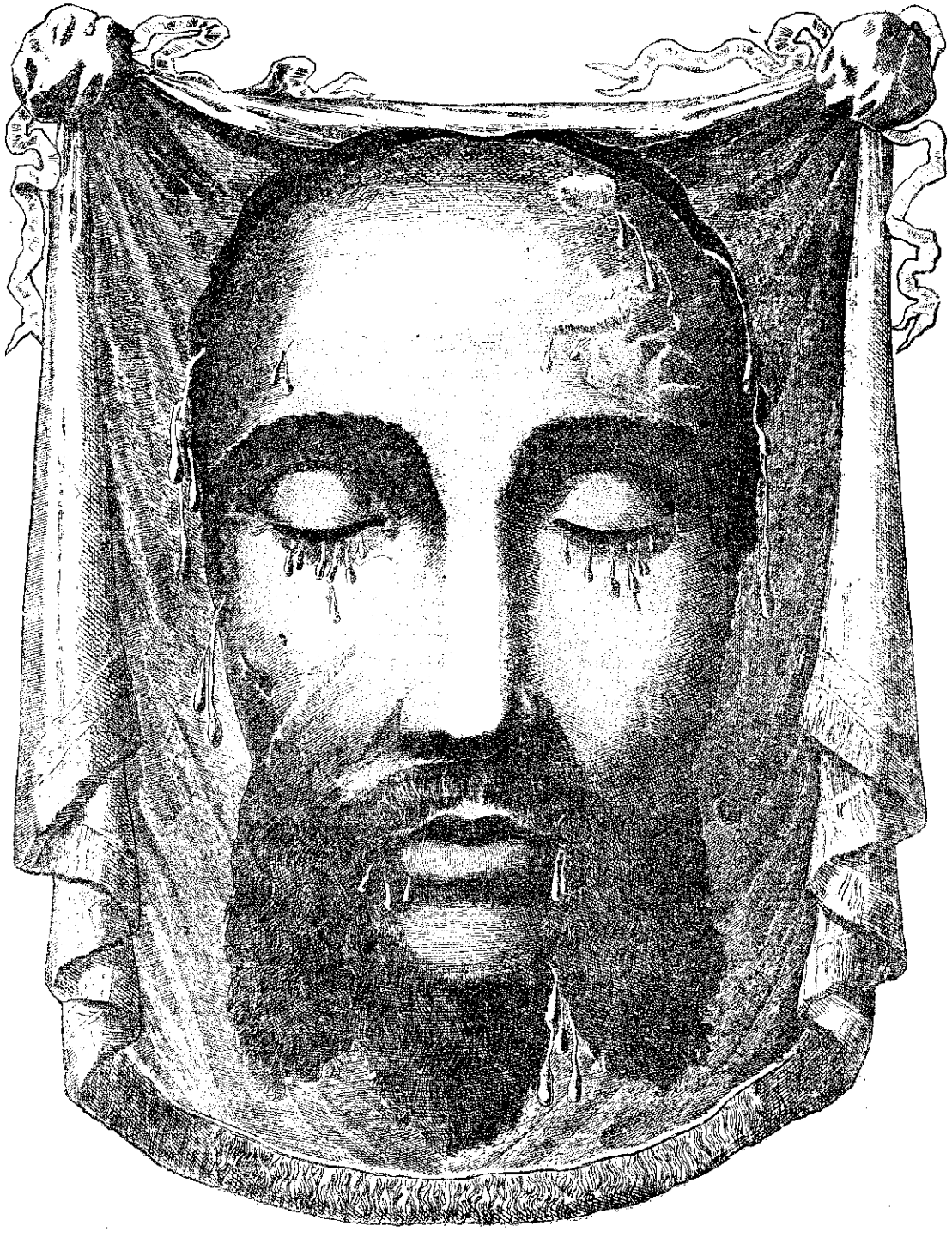
O Dieu qui avez donné à saint Blaise, pontife et martyr, une constance admirable au milieu des supplices, et l'avez rendu célèbre en lui accordant le pouvoir de guérir les maladies du prochain, faites-nous la grâce, dans votre miséricorde, d'imiter sa constance dans la foi, et d'éprouver les effets de sa protection dans les dangers. Nous vous en prions, par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(Voir la Vie de saint Blaise, par l'abbé Ganthez, chapelain de la basilique de Paray-le-Monial. — 1 fr., s'adresser à l'auteur.)



# SAINTE VÉRONIQUE ET LA SAINTE FACE

*Fête de sainte Véronique le 3 février.*



LA SAINTE FACE DE NOTRE-SEIGNEUR.

**Fac-simile** réduit du voile de **Véronique**, conservé à **Saint-Pierre de Rome. Une pieuse coutume** consiste à faire brûler une lampe en réparation devant cette image

### LA VI[e] STATION DU CHEMIN DE LA CROIX

Notre-Seigneur Jésus-Christ, la tête couronnée d'épines, accablé de souffrances, de fatigues et d'outrages, allait au Calvaire, portant sa Croix, quand il rencontre sa Très Sainte Mère, abîmée dans la douleur par un tel spectacle. Il veut bien permettre alors que Simon de Cyrène l'aide à porter sa Croix, et voici qu'une femme, compatissante autant que courageuse, pénétrant à travers la foule des Juifs et des soldats, s'incline devant Jésus et lui présente son voile pour essuyer son visage, ce visage naguère si beau et maintenant pâle, défiguré, couvert de crachats, de sueur et de sang.

L'image de Jésus souffrant resta miraculeusement imprimée sur son voile.

O femme admirable, que votre mémoire soit à jamais bénie parmi les hommes!

L'Evangile ne nous a point conservé ce trait; mais la tradition qui nous le raconte est si ancienne et si formelle qu'on ne saurait le révoquer en doute. Aussi le souvenir de cette femme est-il resté en vénération de siècle en siècle. Elle a reconnu Jésus pour son Seigneur, alors que tout Jérusalem le poursuivait comme un malfaiteur, alors que les apôtres et les disciples effrayés s'étaient enfuis, et qu'on semblait coupable de paraître seulement son ami.

« En vérité, ô femme héroïque, s'écrie un vieil auteur français, tu mérites une immortalité de gloire dans le temps et l'éternité; et aussi le Sauveur t'a fait le plus riche présent qu'il ait jamais fait à aucune créature du monde; il t'a donné son portrait imprimé sur ton voile. Etends ce voile devant les quatre parties de l'univers; montre à tous les hommes la Face pitoyable et défigurée d'un Dieu souffrant; prêche par ton image la Passion de Jésus-Christ, plus loin et en plus de lieux que n'ont fait les Apôtres. Pour moi, je te promets que j'aurai de la vénération pour toi toute ma vie, à cause de l'acte héroïque de ta charité, et, soit en vivant, soit en mourant, j'aurai toujours dans l'esprit le souvenir et dans ma bouche le nom de l'incomparable Véronique. » (*P. Parvillers.*)

Quelle était cette femme? Nous venons d'inscrire son nom traditionnel, c'était *Véronique*. — Ce nom de Véronique, transformation occidentale, de *Phérénice* ou *Bérénice*, était assez répandu à cette époque en Orient; emprunté à la langue grecque, il signifie *porte-victoire* ou *Victorieuse*, (φέρω, je porte; νικη, victoire). Et vraiment, de toutes celles qui ont porté ce nom, nulle ne le mérita mieux que la courageuse femme qui revint, après un acte d'héroïsme si touchant, portant ce merveilleux étendard de victoire: la Sainte Face de Notre-Seigneur (1).

### VÉRONIQUE AVANT LA PASSION DU SAUVEUR

On aimerait à connaître en détail l'histoire de cette Sainte, soit avant, soit après la Passion du Sauveur. Les auteurs contemporains n'ont rien écrit sur elle, mais d'autres, venus plus tard, nous ont conservé des débris des traditions anciennes; et si plusieurs des détails qu'ils nous fournissent sont sujets à discussion, ce serait cependant une présomption blâmable d'en rejeter les points principaux. Voici donc réunis et résumés ces divers récits traditionnels:

Au dire de plusieurs, Véronique était d'origine syro-phénicienne, mais *prosélyte* et adoratrice du vrai Dieu. La ville de Césarée de Philippe, en Galilée, était sa patrie. Elle épousa Zachée, homme riche, un des chefs des publicains. D'après les mêmes auteurs, Véronique est l'hémorrhoisse si longtemps malade dont parle saint Luc, et qui s'approcha timidement de Notre-Seigneur, se disant en elle-même: « Si je puis seulement toucher la frange de son vêtement, je serai guérie. » Elle réussit à toucher le bord de la robe du Sauveur et fut guérie: « Votre foi vous a sauvée, lui dit Jésus, allez en paix. »

Si cette femme était l'épouse de Zachée, on conçoit facilement le grand désir qu'eut celui-ci de voir le divin Maître. « Il voulait voir Jésus, dit saint Luc et savoir qui c'était; mais il ne le pouvait au milieu de la foule, car il était de petite taille. » Voici Jésus à Jéricho; Zachée court en avant de la foule et monte sur un sycomore. Jésus arrive et lève les yeux: « Zachée, dit-il, descends vite, car je dois loger aujourd'hui chez toi. » Zachée se hâte de descendre et reçoit Jésus avec joie. Il se convertit, donne la moitié de ses biens aux pauvres, et répare ses torts en restituant quatre fois la valeur du dommage causé.

Au reste, toutes les traditions s'accordent à nous signaler Véronique comme une amie de la Très Sainte Vierge Marie, comme une de ces femmes pieuses et charitables, que le Sauveur avait guéries de leurs infirmités et qui le suivaient de ville en ville pour entendre sa parole, le servir et subvenir aux nécessités temporelles de la communauté apostolique. Elle avait une maison à Jérusalem et c'est de là qu'elle sortit pour essuyer la face de Jésus marchant à la mort (1). Cette maison, telle que des

(1) Quelques auteurs de ces derniers siècles expliquent ainsi le nom de Véronique: *vera*, vraie; *ikon*, image; mais cette alliance insolite d'un mot latin et d'un mot grec est contraire aux règles de l'étymologie, et donnerait *Véricone*, et non *Véronique*. — Quant au nom de Séraphie, donnée aussi à sainte Véronique, c'est peut-être un nom mystique, désignant l'ardeur de son amour divin.

(1) Le pieux lecteur nous saura gré de rapporter ici le récit de Catherine Emmerich, et sans lui attribuer plus de valeur historique qu'il ne convient, on verra qu'il ne contredit en rien le texte évangélique:

« Le cortège entra dans une longue rue qui déviait un peu à gauche... On avait fait environ deux cents pas depuis que Simon était venu porter la croix avec le Seigneur, lorsqu'une femme de grande taille et d'un aspect imposant, tenant une jeune fille par la main, sortit d'une belle maison située à gauche, et se jeta au devant du cortège. C'était Séraphia, appelée Véronique. Séraphia avait préparé chez elle d'excellent vin aromatisé, avec le pieux désir de le faire boire au Sauveur sur son chemin de douleur. Elle s'avança voilée dans la rue: un linge était suspendu à ses épaules; un petite fille d'environ neuf ans, qu'elle avait adoptée, se tenait près d'elle et cacha, à l'approche du cortège, le vase plein de vin. Ceux qui marchaient en avant voulurent la repousser, mais elle se fraya un passage à travers la populace, les soldats et les archers, parvint à Jésus, tomba à genoux, et lui présenta le linge qu'elle déploya devant lui, en disant: « Permettez-moi d'essuyer la face de mon Seigneur. » Jésus prit le linge, l'appliqua contre son visage ensanglanté et le rendit avec un remerciement. Séraphia le mit sous son manteau après l'avoir baisé, et se releva. La jeune fille leva timidement le vase de vin vers Jésus, mais les soldats et les archers ne souffrirent pas qu'il s'y désaltérât. La hardiesse et la promptitude de cette action avait excité un mouvement dans le peuple, ce qui avait arrêté le cortège pendant près de deux minutes, et avait permis à Véronique de présenter le suaire. Les pharisiens et les archers, irrités de cette pause et surtout de cet hommage public rendu au Sauveur, se mirent à frapper et à maltraiter Jésus, pendant que Véronique rentrait en hâte dans sa maison.

» A peine était-elle rentrée dans sa chambre, qu'elle étendit le suaire sur la table placée devant elle et tomba sans connaissance. La petite fille s'agenouilla près d'elle en sanglotant. Un ami qui venait la voir la trouva

reconstructions postérieures l'ont modifiée, se voit encore aujourd'hui à Jérusalem. Il s'y trouve une petite chapelle pieusement visitée par les pèlerins des siècles passés et de notre temps. Aujourd'hui ce sanctuaire appartient aux grecs catholiques qui l'ont payé 60 000 francs.

### VÉRONIQUE APRÈS LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST VOYAGE A ROME ET ARRIVÉE DANS LES GAULES

Sainte Véronique fut témoin de la sépulture du Sauveur, et ensuite de sa résurrection; elle participa aux joies de la Pentecôte et édifia par ses vertus l'Eglise naissante de Jérusalem.

Or, disent les anciens récits, l'empereur Tibère était tombé malade, et ses médecins ne pouvaient le guérir; un de ses officiers nommé Volusien, lui parla de Jésus de Nazareth, qui opérait tant de guérisons en Judée, et Tibère envoya chercher cet homme extraordinaire. Mais le Christ avait été crucifié par les Juifs, ainsi que Pilate en adressa la relation à Tibère. — Volusien, ayant appris que Véronique conservait l'image de Jésus, l'emmena avec lui à Rome. Véronique, accompagnée de Zachée, vint donc à Rome, portant avec elle la Sainte Face dans un petit coffre. Admise auprès du prince, elle déploya devant ses yeux la sainte Image et l'empereur fut guéri. Il eut dès lors une grande vénération pour Véronique.

Peut-être pourrait-on rapprocher de ce fait ce qu'Eusèbe, Paul Orose et d'autres historiens racontent de Tibère : Ce prince ayant eu connaissance des prodiges opérés par Jésus-Christ proposa au Sénat de le mettre au nombre des dieux; mais le Sénat refusa, parce que ce Dieu voulait être adoré seul. Le Sénat aurait même voulu décréter une loi de persécution contre les chrétiens, mais Tibère s'y refusa, et, persistant dans son idée, il éleva une statue au Christ dans son palais.

Véronique reste à Rome plusieurs années. Sous le règne de Claude, saint Pierre arrive à son tour dans la capitale des Césars pour y fixer à jamais la chaire de la Vérité.

Il était accompagné de Martial, futur évêque de Limoges, de Saturnin, futur évêque de Toulouse et de plusieurs autres disciples. Bientôt il envoie dans les Gaules saint Martial; Véronique et Zachée, laissant la Sainte Face à l'Eglise naissante de Rome, accompagnent le saint missionnaire. Déjà saint Lazare, sainte Madeleine, sainte Marthe, évangélisaient la Provence, comme si Notre-Seigneur eût voulu envoyer ses amis plus intimes à la nation qui devait être un jour la fille aînée de l'Eglise.

Véronique avait apporté d'Orient plusieurs souvenirs précieux, notamment divers objets ayant appartenu à la Sainte Vierge, elle en donne à plusieurs chrétientés fondées par saint Martial : à Mende, au Puy, à Clermont, à Rodez. Les messagers de la bonne nouvelle parcourent toute l'Aquitaine, et, pendant que Martial fixe à Limoges le centre de son apostolat, Véronique s'arrête enfin à Noviomagus (Soulac), dans le Médoc, sur les rives de l'Océan. Elle y fait élever une petite chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge, et Martial vient la consacrer. Alors, Zachée va se fixer dans le Quercy et consacre une bonne partie de son temps à la contemplation et à la prière, dans une gorge sauvage. Les habitants, ignorant son nom, l'appellent *l'ami des rochers : rupis amator* (Roc-Amadour). Saint Martial vient dédier, en l'honneur de la Sainte Vierge, l'oratoire de son ermitage, destiné à devenir un très célèbre pèlerinage dans les siècles chrétiens.

Après quelques années, le saint évêque envoie Zachée à Rome, rendre compte à saint Pierre des succès de leur apostolat.

Ici, nous nous trouvons en présence d'une double tradition : Dans le Quercy, on raconte que Zachée revint mourir dans sa solitude de Roc-Amadour. Dans le Berry, on prétend que Zachée, ordonné évêque par saint Pierre, revint en Gaule, accompagné d'un autre évêque missionnaire; ils se fixèrent au bourg de *Gabattum*, alors centre important, dans le Berry. Pour vaincre Satan, il fallait obtenir l'aide du ciel par de ferventes prières; aussi, les deux missionnaires se retiraient souvent dans la solitude des bois voisins, et les habitants les surnommèrent *Sylvin* et *Sylvestre* (*les hommes du bois*). Ils moururent au bout de peu d'années.

Trois siècles plus tard, saint Martin venait chaque année à Gabattum prier au tombeau de saint Sylvin, il acheva la conversion du bourg et guérit le seigneur du lieu qui était lépreux : *Gabattum* se nomma dès lors *Levroux* (Leprosus). Le culte de saint Sylvin est resté très populaire jusqu'à nos jours à Levroux et dans beaucoup de paroisses du Berry (1).

Mais, revenons à sainte Véronique. De Noviomagus, elle allait parfois évangéliser Bazas et Bordeaux. Elle mourut à Noviomagus dans un âge avancé. Ce port de mer disparut devant les envahissements de l'Océan, mais l'humble sanctuaire élevé par Véronique à Marie, transformé plus tard en une belle église par la piété des fidèles, et augmenté d'un monastère de Bénédictins, devint un pèlerinage très fréquenté pendant de longs siècles, sous le nom de *Notre-Dame de Soulac* ou de la *Fin-des-Terres*.

Cependant, à une époque déjà ancienne (peut-être au IX[e] siècle), à cause des guerres ou des inondations de la mer, les ossements précieux de sainte Véronique furent portés à l'église de Saint-Seurin, de Bordeaux, qui les garde encore; Soulac ne conserva qu'un tombeau vide.

Dans la seconde moitié du dernier siècle, les sables mouvants ensevelirent à son tour la vieille église de Soulac; mais, il y a quelques années, sous le pontificat du cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, cette ancienne et belle église est sortie de son tombeau, et elle a été rendue au culte divin, qu'y célèbrent aujourd'hui les Pères Bénédictins Olivétains.

---

ainsi près d'un linge déployé où la face ensanglantée de Jésus était empreinte d'une façon merveilleuse, mais effrayante. Il fut très frappé de ce spectacle, la fit revenir à elle et lui montra le suaire devant lequel elle se mit à genoux en pleurant et en s'écriant : « Maintenant je veux tout quitter, car le Seigneur m'a donné un souvenir. »

(1) Le caractère et les limites de cette courte notice ne nous permettant pas d'entrer dans les discussions historiques, nous signalerons au lecteur, qui désirerait de plus amples renseignements, entre autres ouvrages : *Les origines chrétiennes de Bordeaux*, par Mgr Cirot de la Ville; *Sainte Véronique, apôtre de l'Aquitaine, et Notre-Dame de Fin-des-Terres, à Soulac*, chez Louis Hébrail, 5, rue de la Pomme, à Toulouse. — *Véronique ou la Sainte-Face*, dépôt à l'Oratoire de la Sainte-Face, 8, rue Saint-Etienne, Tours. — *Grande Vie des Saints*, par Collin de Plancy et Daras, tome XVIII, page 683 et suiv. (Apostolat de Zachée en Gaule, par M. le chanoine Damourette). — *Vie des Saints de France*, sous la direction de Ch. Barthélemy, page 1 018 (Vie de saint Silvain, de saint Sylvestre et de sainte Rhodène, par M. le chanoine Damourette).

Nous avons dit comment Véronique laissa a Rome le voile de la Sainte Face qu'elle avait rapporté de Jérusalem. Ce précieux trésor a toujours été conservé depuis avec vigilance et vénération dans la Ville éternelle, et l'on peut suivre presque siècle par siècle l'histoire de ce culte. Obligés d'être courts, nous en signalerons cependant quelques traits.

Après les persécutions, la sainte Image fut déposée dans la basilique de Saint-Pierre au Vatican, où on la vénère encore. Elle ne fut gardée dans d'autres églises de Rome que temporairement. L'église de Sainte-Marie des Martyrs (panthéon d'Agrippa), plus centrale et moins exposée aux ravages des armées ennemies, a eu l'honneur de l'abriter durant un siècle. Cette relique était alors enfermée dans une châsse à dix serrures dont les clefs étaient confiées aux chefs de s divers quartiers de la Ville, de sorte que le pieux trésor se trouvait sous la garde de la cité tout entière.

En 707, le pape Jean VII la replace à la basilique Vaticane dans une chapelle dédiée à Marie et nommée dès lors *Sancta-Maria-ad-Veronicam*. Mallio qui écrivait vers 1159 atteste que de son temps dix lampes brûlaient jour et nuit devant la Sainte Face. Les Papes instituèrent en son honneur des fêtes, des ostensions et des processions. En 1193, le pape Célestin III la fait vénérer au roi de France Philippe-Auguste, de passage à Rome.

Vers ce même temps on organise un corps de six gentilshommes romains, commandant chacun à vingt hommes de l'élite, pour servir de garde d'honneur à la Sainte Image lorsqu'on la sortait de sa châsse. Les siècles suivants en général ne montrent pas moins de soin et de piété. Les pèlerins de Rome emportent avec reconnaissance des médailles représentant la Sainte Face.

En 1249, une copie fidèle de la Sainte Image est envoyée à l'abbesse du couvent de Montreuil-les-Dames, en Flandre, par son frère Jacques de Troyes, alors chapelain d'Innocent VI et plus tard pape sous le nom d'Urbain IV. La vénération dont fut entourée cette représentation des traits du Sauveur, fut si grande, qu'on établit en Flandre plusieurs confréries en son honneur. Chassées par la guerre, les religieuses allèrent s'établir, l'an 1650, à Montreuil-sous-Laon ; elles y portèrent avec elles leur précieux tableau, et il se trouve aujourd'hui à la cathédrale de Laon.

Le seizième siècle voit s'élever l'incomparable coupole de Saint-Pierre. La nouvelle basilique achevée, la Sainte Face y reprit sa place d'honneur, le 23 décembre 1625. Elle ne l'a pas quittée depuis. Sur l'un des immenses piliers qui soutiennent la coupole, se dresse la statue colossale de sainte Véronique en marbre blanc, haute de quinze pieds. Au-dessus se trouve une sorte de niche où sont conservés un morceau de la vraie croix, la pointe de la lance qui perça le Cœur de Jésus et le saint suaire ou voile de Véronique. On montre ces saintes reliques à plusieurs fêtes, mais spécialement le jeudi-saint et le vendredi-saint.

Le saint Suaire de Véronique, jadis blanc, a pris, par suite de la vétusté, une couleur semblable à celle du chanvre, et on a peine à y distinguer les augustes linéaments du visage de Notre-Seigneur, le temps les a presque effacés. Or, pendant l'exil de Pie IX à Gaète, quand la Sainte Face fut exposée le 6 janvier 1850, fête de l'Epiphanie, les traits vénérables du Sauveur y apparurent très distinctement. Au moment où le chanoine qui portait la sainte Relique la montrait pour la dernière fois au peuple, le Père Hubert, pénitencier de saint François, vit distinctement les yeux, les sourcils, le nez, les lèvres et tout l'ensemble de la Sainte Face comme on la représente d'ordinaire. Un autre témoin de cette merveille, M. Lucidi, (qui depuis vingt ans avait eu souvent l'occasion de voir et de toucher le saint Suaire), en éprouva une telle émotion que ses jambes tremblaient. Cette apparition remarquable a été constatée par une enquête juridique.

Il ne faut point confondre la Sainte Face douloureuse de Véronique avec la célèbre image de Notre-Seigneur vénérée autrefois à Edesse, et aujourd'hui à Gênes : celle-ci représente les traits du Sauveur dans leur royale beauté, avant sa passion.

La dévotion à la Sainte Face douloureuse a pris de grands développements en notre siècle, spécialement en France, grâce surtout à la sœur Saint-Pierre, carmélite, et au zèle de M. Dupont, de Tours, mort en odeur de sainteté le 18 mars 1876. Son oratoire de Tours, illustré par tant de faveurs divines, est devenu le centre d'une *archiconfrérie de la Sainte Face*. Les *Annales* de l'archiconfrérie, publiées sous la direction des prêtres de la Sainte Face, racontent chaque mois la multitude des guérisons, conversions et autres grâces obtenues de Dieu à l'aide de cette dévotion si salutaire, si fortifiante et si providentielle en nos tristes temps d'indifférence religieuse et de sensualisme païen. (*Adresse :* Au bureau de l'oratoire de la Sainte Face, 8, rue Saint-Etienne, Tours).

Le savant Piazza, parlant de la Sainte Face, la décrit en ces termes en 1713 :

« On y voit, non sans éprouver un profond sentiment de componction, la tête du Sauveur toute ensanglantée, les yeux gonflés et pleins de sang, le visage livide et noirci ; sur la joue droite, outre les meurtrissures, on distingue comme l'empreinte du gantelet de Malchus qui le frappa cruellement dans la maison d'Anne, et, sur l'autre joue plusieurs souillures de crachats; le nez est écrasé et saignant, la bouche ouverte et pleine de sang; les dents sont ébranlées, la barbe et les cheveux arrachés en plusieurs endroits. »

Ainsi altérée, la face du divin Crucifié n'en représente pas moins dans son ensemble un mélange de grandeur, de compassion, d'amour et de tristesse, capable d'impressionner vivement tous ceux qui la regardent. Quel repentir ne devons-nous pas concevoir de nos péchés, à la vue de l'amour et des souffrances de Jésus !

### PRIÈRE DES PÈLERINS DE ROME

O Dieu, qui, après nous avoir marqués de la lumière de votre visage, avez voulu à la demande de la Bienheureuse Véronique, nous laisser ce souvenir dans votre image imprimée sur le suaire; accordez-nous par votre sainte croix et votre douloureuse Passion, qu'après vous avoir vu sur la terre et adoré à travers le miroir et le symbole, nous puissions, joyeux et affranchis de toute crainte, vous voir dans les cieux. Ainsi soit-il.

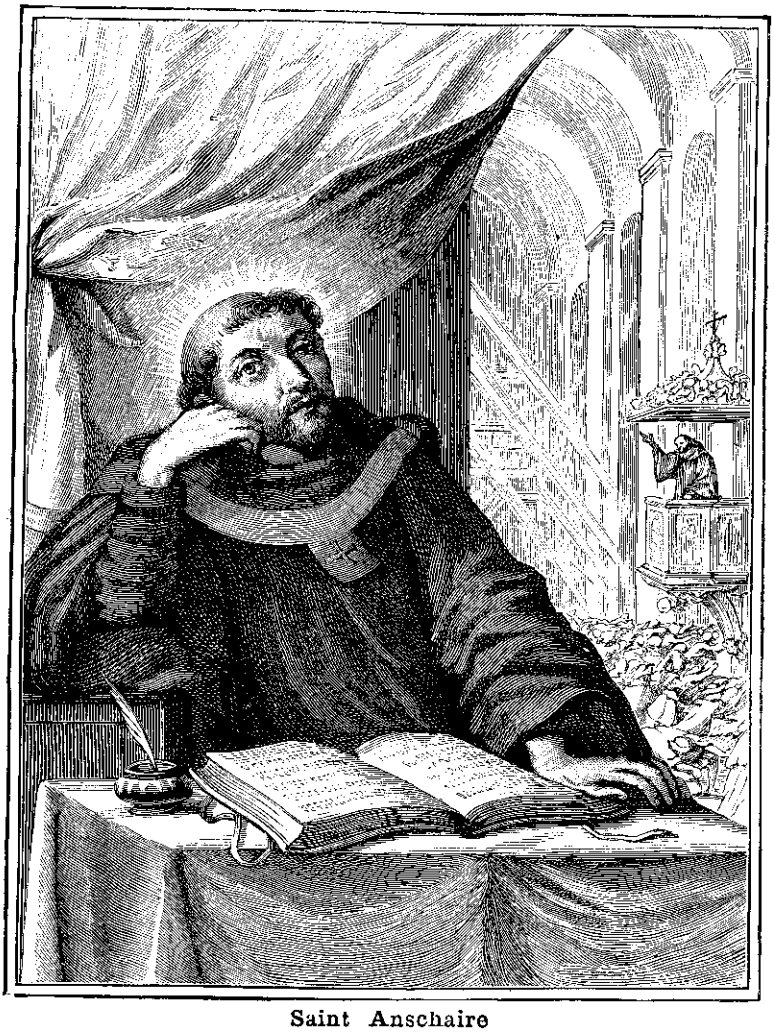
### PRIÈRE DE SAINT AUGUSTIN

Seigneur Jésus, imprimez dans mon cœur vos plaies sacrées pour que j'y lise en même temps votre douleur et votre amour : votre douleur afin de souffrir pour vous toute douleur; votre amour, afin de mépriser pour vous tout autre amour.

# SAINT ANSCHAIRE, ÉVÊQUE DE BRÊME

## APOTRE DE L'ALLEMAGNE DU NORD ET DE LA SCANDINAVIE (798-865)

*Fête le 3 février*



**Saint Anschaire**
(Gravure du calendrier bénédictin.)

De même que la Gaule doit à l'Italie sa civilisation chrétienne et ses premiers apôtres, la Germanie et les pays scandinaves furent redevables à la Gaule, devenue la France carlovingienne, de leur entrée dans la grande famille européenne conquise à la civilisation par l'établissement du christianisme. Ce fut en effet l'une des gloires de la dynastie carlovingienne de favoriser la prédication de l'Évangile parmi les peuplades germaniques et scandinaves, que l'épée victorieuse de Pépin d'Héristal, de Charles-Martel, de Pépin le Bref et de Charlemagne avaient soumises à la domination franque. Cet apostolat fécond, béni par les Souverains Pontifes, alliés et propagateurs de l'influence franque, se continua sous les successeurs du grand empereur. C'est la vie d'un de ces grands évêques civilisateurs, sortis des monastères de la France, que nous allons brièvement raconter. — Elle est inséparable d'une histoire de la Germanie et de la Suède. Nous voulons parler du grand évêque et thaumaturge saint Anschaire ou *Ansgard*, dont le culte est encore très populaire, après plus de onze siècles, dans l'Allemagne du Nord.

Un historien protestant allemand, très estimé de ses compatriotes, Münter, rend ainsi hommage à ce grand homme. « Des églises et des couvents ont été dédiés sous son nom, des fêtes instituées en son honneur, et bien que le protestantisme ait renversé ses autels, il serait injuste

que la mémoire d'un homme qui a été le bienfaiteur de tant de générations restât oubliée. »

### ORIGINE, ENFANCE, ÉDUCATION DE SAINT ANSCHAIRE

Saint Anschaire, dont le véritable nom était *Ansgard,* naquit vers la fin du VIII^e^ siècle, probablement en 798, au village de Fouilloy, près Corbie, au diocèse d'Amiens. — Il y a lieu de présumer que sa famille était d'origine saxonne ou même suève, et qu'elle faisait partie de ces colonies germaines que Charlemagne, dès les premières années de son règne, transporta sur le territoire français, après les avoir fait évangéliser. — La tradition rapporte que le jeune Ansgard fut de bonne heure instruit dans la connaissance de la religion chrétienne. Il perdit à l'âge de cinq à six ans sa pieuse mère, qui lui avait surtout inspiré une tendre dévotion pour la Très Sainte Vierge; vers cette époque, la Mère de Dieu lui fit connaître en songe que s'il voulait obtenir sa protection, il devait s'adonner à la piété et à l'étude des choses saintes et sérieuses. Son père, qui exerçait à la cour de Charlemagne des fonctions importantes, confia son instruction et son éducation aux religieux de son pays natal, Corbie. On sait qu'à cette époque les monastères étaient les seules écoles publiques, et que dans cette société à demi-barbare, tout occupée de la guerre, la science et la piété s'étaient réfugiées dans ces asiles encore inviolés de la religion.

### LE BIENHEUREUX ANSCHAIRE AU MONASTÈRE DE CORBIE

Un religieux illustre et pieux, saint Adelard, était alors préposé au monastère de Corbie, l'un des foyers de la science et de l'apostolat chrétien aux IX^e^ et X^e^ siècles. Ce vénérable abbé reconnut bientôt dans l'enfant qui lui était confié des dispositions d'esprit et de caractère vraiment remarquables; il devina en lui un futur apôtre, et, s'intéressant vivement au jeune adolescent, il confia son éducation au célèbre Paschase Radbert, l'un des plus érudits religieux de son siècle et abbé de Saint-Riquier, bien qu'il ne fût que diacre. Ansgard profita grandement à l'école de ce maître éminent, et même il se livra tellement à l'étude des sciences profanes qu'il négligea peu à peu ses exercices de piété et, sans tomber dans aucun désordre répréhensible, il oublia sa première ferveur. Mais, par bonheur, cette déchéance ne fut que de courte durée et bien vite il sortit de cet état de torpeur pour reprendre sa marche ascendante vers la pratique des plus hautes vertus.

Trois considérations principalement exercèrent sur son esprit et son cœur une influence divine et le ramenèrent dans la voie de la sainteté.

La première fut le souvenir de l'avertissement que lui avait donné dans son enfance la Sainte Vierge de se consacrer au service de Dieu; la seconde fut la mort de l'empereur Charlemagne, qu'il avait, quatre ans auparavant, contemplé à la cour dans tout l'éclat de sa gloire et dont la disparition l'avertissait du néant des choses humaines; la troisième enfin, fut une nouvelle vision où il lui sembla que Dieu l'appelait à l'apostolat. Le jeune Anschaire se livra donc avec un zèle tout nouveau à l'étude des sciences sacrées et profanes. Il devint bientôt un maître si accompli que ses supérieurs lui confièrent le soin d'enseigner ses jeunes Frères et les enfants admis à l'école monastique dans l'ancienne Corbie, où il avait été lui-même disciple, et plus tard à Corvey, en Saxe, fondation nouvelle due à saint Adelard. Il joignit bientôt à ces fonctions de maître celle de prédicateur, et ses supérieurs lui imposèrent la charge d'instruire dans l'église du monastère les chrétiens nouvellement baptisés et néophytes encore trop peu instruits des vérités de la religion.

### SAINT ANSCHAIRE DEVIENT L'APOTRE DU DANEMARK

Sur ces entrefaites, la Providence, qui fait concourir au salut des hommes les événements qui semblent le plus contraires à ce même salut, ménageait au Danemark la grâce insigne de la conversion de l'erreur païenne au christianisme. A la suite d'une révolution, Harold, roi du Danemark méridional ou Jutland, fut chassé de ses États par les fils de Gottefried, roi des Normands ou Danois du Nord, et obligé de se réfugier à l'étranger. Il demanda un asile à Louis le Pieux qui venait de recueillir la succession trop lourde pour ses épaules de l'immense empire de Charlemagne. Louis justifia cette fois encore le surnom de *débonnaire* que lui donnaient déjà ses contemporains; il accueillit le roi exilé et l'exhorta à recevoir le baptême, ajoutant que les Français seraient mieux disposés à prendre les armes pour le rétablir sur le trône.

Harold, que les vertus privées de l'empereur avaient touché ne résista pas à la grâce de Dieu. Il reçut le baptême ainsi que toute sa famille à Mayence, où l'empereur tenait alors sa cour. C'était au mois de juin 826. Sur le point de retourner en Danemark, où plusieurs de ses sujets le réclamaient, Harold demanda d'emmener avec lui des missionnaires pour convertir ses compatriotes à la religion du Christ.

C'était une œuvre difficile entre toutes et qui demandait des hommes d'un grand courage et d'une haute vertu. Alors, le célèbre Vala, abbé de Corbie et l'un des conseillers de l'empereur, désigna le moine Anschaire comme l'homme qui convenait le mieux à cet apostolat. Anschaire fut donc mandé de l'abbaye de Corvey à la cour et reçut l'offre si honorable, mais si difficile, d'accompagner Harold en Danemark. Le saint religieux n'hésita pas à obéir à l'appel divin qui se manifestait par des voies qu'il ne soupçonnait point, mais qui lui semblaient réaliser les désirs qu'il avait de procurer le règne de Dieu et le salut des âmes. Il trouva un compagnon animé comme lui du désir de propager la connaissance du vrai Dieu et le règne de la foi chrétienne parmi les barbares du Nord. Ce religieux était Autbert ou Aubert, économe du monastère de Corbie. Après plusieurs semaines de préparation dans la solitude et la prière, les deux religieux partirent vers la fin d'octobre 826 et arrivèrent dans les pays que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de Sleswig et de Holstein. Dieu bénit leur apostolat au delà de toute espérance. Les vertus des deux saints missionnaires, plus encore que la force de leur prédication, convertirent un grand nombre d'infidèles à la grande satisfaction d'Harold. Bientôt, saint Anschaire se vit obligé de fonder une école à Haddeby, en Sleswig, pour y former des missionnaires. Ses premiers élèves furent des esclaves et des jeunes gens de condition libre au nombre de douze, comme les premiers membres du collège apostolique.

Les deux apôtres travaillèrent ainsi de concert deux années à l'évangélisation des Danois et en convertirent un très grand nombre. Cependant,

le moine Aubert, étant tombé gravement malade, fut contraint de retourner au monastère de la Nouvelle-Corbie (Corvey) en Saxe, où sa maladie s'aggrava et le conduisit au tombeau.

### ÉVANGÉLISATION DE LA SUÈDE

On était au commencement de l'année 829. L'empereur Louis, qui, une première fois, avait été victime des intrigues de ses enfants ingrats et de hauts personnages qui avaient abusé de sa bonté, venait d'être rétabli dans la dignité impériale. Il reçut des envoyés du roi de Suède, nommé Biorn, qui venaient pour les affaires de leur pays à la cour du successeur encore respecté du grand empereur dont le renom s'était étendu bien au delà des limites de ses Etats. Ils assurèrent que plusieurs de leurs compatriotes désiraient être instruits des vérités chrétiennes dont les Danois, leurs voisins, leur avaient raconté les influences bienfaisantes.

Ils ajoutèrent que leur roi ferait bon accueil aux missionnaires. L'empereur Louis, sur le conseil de Vala, crut qu'il ne pourrait choisir d'apôtre plus zélé et plus capable que le moine Anschaire, Il lui enjoignit donc de quitter le Danemark où sa présence ne paraissait plus aussi nécessaire et il envoya pour le remplacer un autre moine de Corbie très pieux et instruit nommé Gislemar. Anschaire ne crut pas devoir se refuser à ce qu'il regardait comme une indication des volontés de Dieu. Il partit donc pour la Suède avec un autre religieux nommé Vitmar. Toutefois, leur voyage fut signalé par la plus douloureuse des épreuves. Les pirates païens capturèrent le navire qui portait les missionnaires et le pillèrent entièrement, ne laissant aux apôtres que la vie sauve. Les livres sacrés, les ornements sacerdotaux et tous les riches présents que l'empereur destinait au roi Biorn furent enlevés par les Normands. Mais, comme il arrive très souvent dans la vie des saints, la Providence ne permit cette persécution que pour en compenser l'amertume par de grandes consolations. Dieu bénit, en effet, les travaux et la prédication des apôtres français par une abondance extraordinaire de grâces de salut pour les Suédois, qui s'empressèrent de demander le baptême.

Les deux saints missionnaires et leurs compagnons pouvaient à peine suffire à l'instruction de leurs néophytes. La conversion la plus importante fut celle du prince Hérigard, gouverneur de Birka, près de Stockholm, qui le premier fit construire au vrai Dieu une église sur le sol de l'antique Scandinavie, encore vouée au culte d'Odin. Biorn remercia chaleureusement Louis le Débonnaire et renvoya en France le missionnaire Vitmar pour solliciter de nouveaux ouvriers apostoliques.

### SAINT ANSCHAIRE EST CHOISI COMME ARCHEVÊQUE DE HAMBOURG

Louis le Pieux, quels que fussent les défauts que l'histoire lui a justement reprochés, était un prince zélé pour l'extension de la foi. Voulant consolider l'œuvre de la conversion de la Germanie, il désigna pour archevêque de Hambourg, port déjà très important à l'embouchure de l'Elbe, le saint religieux dont l'éloge était sur toutes les lèvres. Saint Anschaire refusa longtemps cet honneur, mais son humilité dut enfin accepter le fardeau redoutable de l'épiscopat.

Notre Saint se prépara par un redoublement de pénitences, de prières et d'actes d'humilité chrétienne à recevoir l'onction épiscopale. Il fut sacré par Drogon, évêque de Metz, frère de l'empereur, assisté dans cette cérémonie par les trois archevêques métropolitains de Reims, de Trèves et de Mayence, Ebbon, Hetti et Otgar, personnages bien connus de la période carlovingienne

### SECONDE MISSION DE SAINT ANSCHAIRE DANS LE DANEMARK ET LA SUÈDE

Avant de partir pour fonder de nouvelles églises, saint Anschaire désira aller jusqu'à Rome pour y recevoir du Souverain Pontife la confirmation de son autorité et puiser auprès du tombeau des Saints Apôtres de plus grandes lumières et une force nouvelle pour remplir dignement ses hautes fonctions. A cette époque, un voyage à Rome exigeait plusieurs mois et, au milieu des guerres que se livraient les enfants révoltés de Louis le Pieux, ligués contre leur père ou leur frère aîné Lothaire, il présentait de véritables dangers. Le pape Grégoire IV, le même qui s'était interposé entre Lothaire et ses frères, reçut avec la plus grande bienveillance le saint missionnaire dont il connaissait les éminentes vertus et le zèle infatigable. Il lui accorda donc, avec le *pallium*, signe de la dignité archiépiscopale, la juridiction sur tous les pays du Nord connus à cette époque et qui ne dépendaient encore d'aucun diocèse. Muni des pouvoirs que lui avait libéralement accordés le Souverain Pontife et revêtu de la dignité de légat, saint Anschaire retourna, vers la fin de 834, dans les régions du Nord, et désormais se livra tout entier et sans épargner ni peines, ni fatigues, à l'œuvre apostolique. L'archevêque de Reims, Ebbon, sacra alors un de ses neveux Gauzbert, évêque et le donna comme coadjuteur à saint Anschaire, afin de lui faciliter l'œuvre de l'apostolat. — Gauzbert se chargea plus spécialement de la prédication de l'Evangile en Suède et saint Anschaire continua la visite des chrétientés qu'il avait fondées en Danemark, dans le Jutland, le Sleswig et la basse Westphalie. Le saint archevêque construisit la première cathédrale de Hambourg et fonda un monastère qu'il peupla de religieux de Corbie.

### SAINT ANSCHAIRE DEVIENT ÉVÊQUE DE BRÊME

Tandis que notre Saint travaillait ainsi sans relâche au salut des âmes, deux événements politiques d'une grande importance vinrent considérablement modifier sa situation et celle de ses compagnons. En 843, trois ans après la mort de Louis le Débonnaire, fut signé, à Verdun, le traité célèbre qui divisa en trois royaumes l'immense héritage que Charlemagne avait légué à son faible successeur. Dans ce partage, la Germanie et, par suite, le diocèse dont saint Anschaire était évêque échut à Louis le Germanique. Presque en même temps, les Normands ravagèrent le territoire et la ville de Hambourg et réduisirent à la plus extrême détresse saint Anschaire et ses compagnons. Plusieurs de ceux-ci, rebutés des privations qu'ils avaient à souffrir, le quittèrent et retournèrent au monastère de Corbie, en Saxe. Louis le Germanique se décida alors à joindre le diocèse de Brême qui devenait vacant par la mort de Lendéric, décédé en 849, à celui de Hambourg.

Saint Anschaire hésita longtemps à accepter cet arrangement, car il craignait autant

de violer les lois de l'Eglise que d'être accusé de cupidité. Il ne consentit qu'après avoir reçu une réponse favorable de ses collègues dans l'épiscopat, réunis dans une assemblée nationale (849).

### SAINT ANSCHAIRE MODÈLE DES VERTUS APOSTOLIQUES

L'apostolat du grand missionnaire devait durer trente ans. Notre Bienheureux avait pris pour modèle saint Martin, l'apôtre des Gaules. Il prêchait le jour et passait presque toutes ses nuits en prière ou travaillait de ses mains pour ne pas être à charge à ses ouailles, pauvres d'ailleurs et souvent dénuées de toutes ressources. Toujours humble malgré les conversions éclatantes qu'il opérait et que souvent les prodiges accompagnaient, il sollicitait continuellement par la prière et par la pénitence la plus rude le secours de Dieu, sachant qu'il résiste aux orgueilleux et n'accorde sa grâce qu'aux humbles et aux mortifiés. — Malgré son extrême pauvreté personnelle, il trouvait le moyen de faire d'abondantes aumônes. Il fonda même à Brême un hôpital pour y recevoir les indigents, les malades et les étrangers qui traversaient cette ville. On le vit souvent lui-même prosterné aux pieds des pauvres, leur rendre les soins les plus humbles et les plus empressés.

### SAINT ANSCHAIRE REPREND LE COURS DE SON APOSTOLAT

Lorsque ces graves négociations furent enfin terminées, le bienheureux évêque rentra en Danemark et continua la visite de son diocèse. Son zèle ne se borna pas au Jutland et aux îles voisines; ils s'étendit bien au loin jusque dans la Suède où il revint pour la seconde fois après une absence qui avait duré plusieurs années. A la suite d'une émeute provoquée par les Suédois encore païens, l'évêque Gauzbert, son ancien compagnon d'apostolat, avait été chassé de ce pays. Le zélé apôtre, bien qu'il eût à redouter la férocité de ces races turbulentes, désirait le martyre et il se résolut à rétablir même au péril de sa vie la mission qu'il avait jadis fondée. Soutenu par l'appui du roi Horic de Danemark, il rentra en Suède et força par l'éclat de ses miracles, non moins que par le spectacle de ses vertus, le roi Olaf, successeur de Biorn, à lui accorder la liberté de l'apostolat. Dans ses prédications, il employait tour à tour la menace des châtiments éternels et les promesses de la vie bienheureuse. Quand il ne pouvait visiter ses fidèles ou ses prêtres, il leur adressait des lettres remplies de ferveur et d'une doctrine céleste. Il ne nous reste, malheureusement, de toute cette collection qui serait si précieuse à consulter, qu'une lettre adressée au roi Louis le Germanique et à ses collègues de l'épiscopat pour leur faire part des privilèges et grâces accordées par le Saint-Siège aux missionnaires de la Suède et du Danemark.

### LES DERNIERS JOURS DE SAINT ANSCHAIRE

Rentré dans son diocèse après avoir restauré les Eglises chancelantes de la Suède, le bienheureux évêque, comme s'il eût senti les approches de la mort qui allait mettre fin aux labeurs de son épiscopat, redoubla de zèle auprès des fidèles confiés à ses soins et s'employa surtout à réprimer un odieux abus dont se rendaient coupables quelques personnages influents; en effet, bien que chrétiens, ils abusaient de leur autorité pour réduire en esclavage des païens qui se réfugiaient dans leurs domaines et les employaient par la force à leur service personnel ou les revendaient à leurs maîtres païens. Il menaça des peines les plus sévères et même de l'excommunication les coupables de ce trafic odieux et rendit à la liberté un grand nombre de ces infortunés que sa douceur et l'éclat de ses vertus attirèrent à la vraie foi.

Ce fut au milieu de ces exercices de piété et de charité que la maladie vint frapper saint Anschaire.

Le 1er février de l'an 865, se sentant gravement atteint, il se prépara à recevoir avec le Saint Viatique le sacrement de l'Extrême-Onction et voulut donner aux pauvres qu'il avait tant aimés et secourus pendant sa vie une nouvelle preuve de sa tendresse paternelle. Il fit préparer pour eux et pour son clergé un repas plus abondant à l'occasion de la solennité de la fête de la Purification, et pour s'assurer la protection des saints à ces derniers instants, il ordonna d'allumer dans son église trois flambeaux qui devaient brûler devant les autels de la Très Sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Jean-Baptiste. Sentant sa dernière heure approcher, il ne voulut plus converser qu'avec Dieu et pria son diacre Rembert de réciter les psaumes qu'il avait commencés. C'est ainsi que les yeux fixés au ciel et murmurant les prières liturgiques il remit sa sainte âme à Dieu, dans la paix, le 3 février de l'an 865.

Le corps du saint pontife devint aussitôt l'objet de la vénération des fidèles. Ses obsèques, célébrées avec toute la pompe dont on pouvait disposer, eurent lieu au milieu d'un deuil universel. Il fut enseveli dans son église cathédrale de Brême, dédiée à saint Pierre, et devant l'autel même de la Sainte Vierge. Le culte de ce grand apôtre fut approuvé quelques années à peine après sa mort par le pape saint Nicolas Ier et l'éclat des miracles opérés par son intercession répandit tellement sa renommée que beaucoup d'Eglises de Danemark, de l'Allemagne et de la France sollicitèrent de posséder quelque parcelle de son saint corps. Jusqu'à la Réforme, qui dispersa les restes vénérés du saint évêque, le culte de saint Anschaire fut le plus répandu dans les contrées du Nord. En 1865, Mgr Melchers, évêque d'Osnabrück, a restauré le culte de ce grand prélat et célébré le millième anniversaire de sa mort très sainte par des fêtes solennelles. Le Sénat de Brême, quoique en majorité composé de luthériens, a rendu hommage au saint apôtre en faisant élever sur une des places de cette illustre cité une belle statue de son saint archevêque. Une des églises catholiques de Hambourg et une autre de Copenhague ont été naguère dédiées à saint Anschaire. Enfin, la petite ville picarde de Fouilloy doit à la générosité de l'empereur Napoléon III un superbe reliquaire contenant une relique insigne du bras de saint Anschaire.

A. P.

### BIBLIOGRAPHIE

MIGNE, *Patrologie latine*, t. CXXXVIII. — MABILLON, *Acta sanctorum Ord. S. Benedicti.* — *Bollandistes*, t. Ier, 3 février. — Abbé CORBLET, *Hagiographie des saints du diocèse d'Amiens.* — A. POTTHAST, *Biblioteca hist. medii ævi*, p. 604. — X. DE RAM, *Hagiographie de la Belgique*, t. II, p. 64-69.

# LA VÉNÉRABLE MARIE RIVIER

## FONDATRICE DES SŒURS DE LA PRÉSENTATION DE BOURG-SAINT-ANDÉOL (1768-1838)

*3 février*

**Portrait de la vénérable Anne-Marie Rivier.**

NAISSANCE — PREMIÈRE ÉPREUVE — PREMIÈRE GRACE

Anne-Marie Rivier appartenait à une famille aisée et foncièrement chrétienne de Montpezat, Elle naquit le 19 décembre 1768 et fut baptisée deux jours après, en la fête de saint Thomas, apôtre.

A l'âge de seize mois, déjà très alerte, elle fit une chute si malheureuse que ses petites jambes refusèrent dès lors de la soutenir.

Sa mère, convaincue que tout secours humain était impuissant, prit, dans un élan de foi, l'infirme dans ses bras et s'en alla tout en larmes la déposer aux pieds d'une statue de Notre-Dame de Pitié, vénérée dans une chapelle voisine. La Vierge des douleurs ne fut point insensible aux prières de la mère et de l'enfant; mais elle parut longtemps ne pas les entendre.

Pendant quatre longues années, le douloureux pèlerinage se renouvela chaque jour. Tous les matins, la petite infirme était déposée auprès de la bonne Mère et y était laissée plusieurs heures consécutives. Ce temps ne lui durait pas, car elle avait tant à dire à sa Mère du ciel! « Bonne Vierge, lui disait-elle naïvement, tu peux me guérir si tu veux..... Veux-tu me guérir ?..... Guéris-moi! guéris-moi!..... Sainte Vierge, comme tu es pauvre! Tu es mal habillée. Si tu me guéris, je dirai à ma mère de te donner une belle robe et un beau chapeau! »

Les prières, même les plus enfantines, ne trouvent jamais le ciel insensible. L'enfant ressentit d'abord une amélioration, au lendemain de la mort de son père (8 septembre 1774). Ce jour-là, elle put faire usage de béquilles. On la revêtit aussitôt d'une robe de laine de couleur bleue, par reconnaissance envers la Sainte Vierge. On lui avait aussi acheté un petit chapeau. « Le lendemain de cette heureuse journée, écrit un témoin, la robe et le chapeau avaient disparu. On les retrouva à la chapelle, le chapeau sur la tête de la Sainte Vierge et la robe sur son épaule : l'enfant n'avait pu la lui passer! »

Tant de naïveté plut à la Reine du ciel qui guérit enfin complètement sa privilégiée. Ce fut le matin de la fête de l'Assomption de l'année 1775, à la suite d'une fervente neuvaine. Après dîner, écrit Sœur Sophie, biographe de la vénérable Mère Rivier, elle alla aux Vêpres sans béquilles; sa mère lui donnait seulement la main. Tandis qu'elle passait dans les rues, tout le monde se mettait aux fenêtres pour la voir et criait : « Miracle! miracle! la petite Marie est guérie! »

### LA PENSIONNAIRE MODÈLE
### « EH BIEN! JE FERAI MOI-MÊME UN COUVENT »

A douze ans l'heureuse miraculée de Nore-Dame de Pitié fut mise en pension chez les religieuses de Notre-Dame, au couvent de Pradelles.

« Me voyant la plus petite de toutes les élèves, racontait-elle plus tard, je me fis la servante de toutes, cédant à leurs volontés en tout ce qui était permis. Surprises de me voir ainsi satisfaire à leurs désirs, les pensionnaires, les unes pour m'éprouver, d'autres par malice me faisaient à chaque instant quelque commandement : L'une me disait : Marie, chante, et je chantais : une autre : Marie, saute, et je sautais; une autre : Marie, donne-moi ton fil, ton aiguille, et je donnais mon aiguille et mon fil. »

Une telle condescendance valut à l'enfant l'amitié de ses compagnes et l'estime de toutes les maîtresses.

Cependant, tandis que la jeune Marie Rivier progressait en science et en vertu sous l'habile direction des Filles de Notre-Dame, la grâce agissait fortement dans son âme et lui inspirait un vif désir de la vie parfaite. Ses études achevées, elle demanda à être admise au nombre des religieuses. On ne crut pas devoir céder à sa demande, à cause de sa santé qui paraissait très délicate. « Eh bien! se dit alors Marie Rivier, puisqu'on ne veut pas me laisser entrer au couvent, je ferai un couvent moi-même! »

### L'INSTITUTRICE MODÈLE

Avant de réaliser son audacieux projet, celle qui venait de sortir du pensionnat voulut fonder aussitôt une école dans sa paroisse natale. On se moqua d'abord d'une telle entreprise, mais l'école était à peine ouverte que les principales familles de Montpezat demandaient à y placer leurs enfants. Marie Rivier avait révélé du premier coup son admirable aptitude pour l'éducation de la jeunesse.

Sans négliger le côté intellectuel, la jeune et sage institutrice s'appliquait surtout à inculquer dans les âmes encore neuves qui lui étaient confiées l'amour de la prière et de la charité.

« Que de fois, écrit une de ses élèves, à l'heure du goûter, s'apercevant que quelques enfants pauvres n'avaient rien à manger, elle nous disait : « Vous qui avez en abondance, donnez à telle et » telle!..... » Nous faisions volontiers ce que désirait notre charitable maîtresse, et, le lendemain, nous apportions un goûter encore plus copieux, afin de pouvoir mieux contenter son bon cœur. »

Tout en inspirant à ses élèves la charité et l'esprit de prière, elle veillait en même temps à les préserver de la contagion du mal. Les bals, les réunions entre jeunes gens et jeunes filles furent bien souvent décommandés par crainte de la sévère et sage institutrice.

### FONDATION DE L'INSTITUT DE LA PRÉSENTATION DE MARIE

Dans l'exercice de son rôle d'éducatrice, Marie Rivier ne perdait pas de vue son rêve de fonder un *couvent*. « Au temps où toutes mes œuvres prospéraient à Montpezat, raconte-t-elle, quoique ma vie fût très occupée, je sentais au dedans de moi un vif désir de procurer, par de plus grandes choses, la gloire de Dieu. Sans pouvoir bien démêler à quoi tendaient ces inspirations, elles me tourmentaient comme une inquiétude.

» Tout en faisant ma classe, je regardais mes enfants l'une après l'autre : Celle-ci et celle-là, me disais-je, ont de la facilité, elles feraient de bonnes maîtresses. Il faut que je les forme bien, puis si Dieu *me les donne*, je les enverrai faire l'école. »

Elle ne dissimulait pas son dessein. La Providence l'avait conduite de son humble paroisse natale dans la localité plus importante de Thueyts. On était alors en pleine Terreur. « Malgré cela, au galetas de la maison d'école, raconte une religieuse, Mlle Rivier organisa souvent le dimanche, avec le concours des jeunes filles, des représentations de vêture ou de profession religieuse, telles qu'elles se font dans les couvents. Procession, drap mortuaire, chant lugubre, allocution de circonstance, rien n'était oublié de la cérémonie. Ce pieux spectacle attirait beaucoup de monde et plusieurs y versaient des larmes d'attendrissement et de dévotion.

La représentation finie, Mlle Rivier s'adressait à ces jeunes filles et leur exposait son projet de fonder un couvent. « Qui veut en être? » disait-elle. Puis, les interpellant l'une après l'autre : « Vous, une telle, et vous, une telle, voulez-vous » être de mon couvent? » Toutes répondaient affirmativement. Alors, suivant les aptitudes qu'elle avait remarquées en chacune d'elles, elle distribuait les fonctions : « Vous, disait-elle, vous serez » lingère; et vous, économe; et vous, vous ferez » la classe »

Après bien des années de désir et d'épreuves, celle qu'on n'avait pu admettre au couvent de Pradelles vit enfin son rêve réalisé. L'an 1796, le 21 novembre, Marie Rivier, alors âgée de vingt-neuf ans, eut le bonheur, avec plusieurs de ses anciennes élèves devenues ses compagnes, de se vouer à jamais à la Très Sainte Vierge. L'Institut des Sœurs de la Présentation était fondé.

Son humble berceau, d'abord caché à Thueyts, fut remplacé en 1815 par un vaste couvent situé sur les bords du Rhône, à Bourg-Saint-Andéol.

Nous ne pouvons suivre dans son développement merveilleux l'œuvre naissante. Du Vivarais elle se répandit bientôt dans les départements voisins et étendit ses rameaux jusque dans le Bordelais, le Bourbonnais et même la Savoie. Quarante ans après sa fondation, une année avant la mort de la sainte fondatrice, en 1837, l'Institut de la Présentation comptait plus de cent établissements répartis dans plus de douze diocèses.

Ajoutons qu'il fut approuvé par ordonnance royale, l'année 1830, et que, en 1836, le Pape Grégoire XVI, sollicité par NN. SS. les évêques de Viviers et d'Annecy, lui accordait un bref laudatif et une invitation à continuer sa vie d'apostolat.

### CAUSES DE SUCCÈS — ESPRIT DE L'INSTITUT

« Tel est faible, dit l'Ecclésiastique, appelant du secours, pauvre de forces et riche de besoins, mais le Seigneur le regarde d'un œil favorable. Il le tire de son humble condition, il relève sa tête, et la foule est dans l'admiration à son sujet. »

Ces paroles tracent en quelque sorte le portrait de la vénérable Mère Rivier, elles indiquent la cause de ses succès. D'une santé toujours précaire et rétablie plusieurs fois par le miracle, elle fut

réellement « pauvre de forces »; continuellement assiégée par les fournisseurs, les entrepreneurs, les ouvriers et les pauvres, elle fut non moins réellement « riche de besoins ».

Mais elle sut tirer de son cœur virginal une prière continuelle, elle sut « appeler le secours » et le Seigneur « la regarda d'un œil favorable ».

Aussi tout lui prospéra. Les vocations nécessaires pour le bon fonctionnement des écoles et des pensionnats s'offrirent au temps voulu. Les aumônes affluèrent au fur et à mesure des besoins, et, quand la charité des hommes était à court, le miracle y suppléait.

C'était en 1823, à la maison du Bourg : l'huile que l'on conservait à la cave dans une sorte de grande auge de pierre était épuisée par suite des besoins de la commauté et des largesses qu'on en avait faites aux pauvres. La Sœur Rosalie, économe du couvent, vint en avertir la bonne Mère.

Celle-ci causait alors au cloître avec la Sœur Louise.

« — Je ne puis croire que l'huile vous manque, répondit-elle; allez mieux examiner dans la cave.

» — Non seulement j'ai examiné, répliqua Sœur Rosalie, mais j'ai même lavé la pierre pour y mettre de l'huile nouvelle.

» La sainte fondatrice leva les yeux sur une petite statue de la Vierge qui se trouvait en face d'elle, les y tint fixés un instant et dit :

» — Prenez Sœur Louise avec vous, descendez à la cave, je suis sûre que vous y trouverez de l'huile. »

Elles trouvèrent, en effet, l'auge de pierre pleine d'huile jusqu'aux bords, prête à verser!

Quand elles annoncèrent tout émues le prodige à leur Supérieure, celle-ci, sans manifester le moindre étonnement, se contenta de leur dire : « Vous voyez bien que la Providence nous protège. »

Ce prodige et d'autres semblables joints aux exhortations de la vénérable Mère communiquèrent aux Filles de la Présentation ce caractère spécial d'une grande dévotion et d'une entière confiance en la Sainte Vierge.

Après la prière, la Mère Rivier n'avait rien tant à cœur que d'enflammer ses religieuses du zèle du salut des âmes et de leur sanctification personnelle.

« Les saints font les saints, disait-elle aux Sœurs qu'elle envoyait dans les paroisses; rappelez-vous qu'on ne corrige les autres qu'en se corrigeant soi-même et qu'on ne sanctifie les autres qu'en se sanctifiant soi-même. »

La sanctification personnelle, à son avis, consistait tout d'abord à terrasser l'orgueil! « Notre bonne Mère, écrit une religieuse, pardonnait, excusait et supportait tout, excepté l'orgueil; on peut dire qu'elle le poursuivait à outrance. Elle le redoutait plus que tous les démons ensemble et disait quelquefois qu'elle aurait moins peur du *diable* en personne que d'une *orgueilleuse*. »

« Elle était aussi impitoyable, ajoute une autre Sœur, pour les dévotions sucrées et les airs penchés. »

Pour déraciner le vice de l'orgueil, la vénérable Mère se permettait parfois des hardiesses de zèle.

« Si quelqu'une de vous, mes Sœurs, dit-elle un jour dans une retraite préparatoire à la fête de la Pentecôte, si quelqu'une n'est pas bien résolue à détruire son orgueil, je la conjure d'épargner Jésus-Christ et sa sainte Mère, qu'elle vienne plutôt me marcher sur le corps. » Et, comme la vénérable Supérieure voulait surtout remuer profondément une Sœur remplie d'amour-propre, elle ajouta : « Vous surtout, Sœur X..., venez me marcher » dessus, je le compterai pour rien, pourvu que vous » abaissiez votre orgueil. »

» La pauvre Sœur interdite, ne sachant que devenir, fondant en larmes, se prosterne contre terre : « Ah! dit-elle, c'est bien moi qui mérite une » telle humiliation. Je vous en prie, ma Mère, » ordonnez que toutes les Sœurs me foulent aux » pieds. » L'amour-propre était vaincu, la compatissante Mère n'en voulut pas davantage.

La Mère Rivier avait une grande estime pour la vie contemplative. Elle songea un moment à établir dans son Institut un groupe de religieuses vouées uniquement à l'adoration du Très Saint Sacrement. « Pendant que quelques-unes d'entre nous, disait-elle, travaillent à cette œuvre de l'édification, si difficile aujourd'hui, je voudrais que d'autres se tinssent, comme de nouveaux Moïses, prosternées au pied des autels pour obtenir du Cœur de Jésus les grâces nécessaires à nos travaux. »

De fait, elle dévoua à cette œuvre, plus importante qu'on ne se l'imagine communément, les religieuses que la vieillesse ou les infirmités tenaient éloignées de l'apostolat extérieur.

Mais la fonction du plus grand nombre des religieuses et le but final qu'elle assigna à sa Congrégation fut d'exercer son zèle hors du cloître, de faire ce qu'elle avait fait elle-même : aller dans les paroisses, y tenir des écoles, des pensionnats, des orphelinats et y apprendre le catéchisme aux grandes personnes, en un mot, aider à former chrétiennement l'âme du peuple.

Former l'âme du peuple! quelle mission providentielle! O sainte fille du Vivarais, puissiez-vous avoir en notre temps beaucoup d'imitatrices!

### LA MÈRE RIVIER ET LES PAUVRES

Lorsqu'elle était encore à Montpezat, son pays natal, une jeune personne montrait un jour, non sans fierté, une jolie bourse bien garnie. « Et vous, dit-elle en s'adressant à Marie Rivier, votre bourse, où est-elle? » La charitable jeune fille se mit à sourire et avoua dans sa simplicité que sa bourse était tout entière sur la tête et sur les épaules des pauvres.

Cet amour de la classe indigente la porta à fonder plusieurs importants orphelinats, notamment à Alais et à Thueyts. Ce dernier comptait jusqu'à cent cinquante orphelines. La vénérable Mère l'appelait « l'œuvre de ses œuvres », « l'œuvre de son cœur ».

La pauvreté de la maison, le manque de ressources ne lui furent jamais un motif de refuser les admissions. C'est précisément dans les crises pécuniaires qu'elle était le plus accueillante. « Toutes les fois que nous avons été dans les besoins temporels, écrivait-elle à son directeur, j'ai promis au bon Dieu de recevoir une ou deux orphelines de plus, et je me suis toujours bien trouvée des prières de ces enfants. »

Sa tendresse pour ces infortunés était exquise, jalouse. « Je me souviens, dit une orpheline, qu'un jour on avait donné des cerises aux pensionnaires, mais pas à nous. Notre Mère l'ayant appris se fâcha contre les Sœurs et envoya immédiatement acheter des cerises pour nous. Elle disait : « Ces pauvres enfants aiment autant les « cerises que les autres! »

Elle recommandait aux infirmières de contenter tous les moindres désirs de celles qui étaient malades. « Une petite orpheline de six ans, raconte Sœur Philippine, était sur son lit de mort. Une de nos Sœurs crut pouvoir lui dire, pour la con-

soler, qu'au ciel on lui mettrait une belle robe blanche et de jolis souliers rouges.

» Notre Mère visita la malade et lui demanda ce qu'elle désirait : « De petits souliers rouges pour » aller au ciel », répondit l'enfant. Les Sœurs présentes souriaient ; mais, comme la pauvre malade insistait : « Allez vite, dit notre Mère, que l'on » accorde à cette enfant ce qu'on lui a promis, » qu'on lui confectionne les souliers qu'elle désire. »

» Le lendemain, la petite orpheline fut ensevelie dans sa robe blanche, de jolis souliers rouges aux pieds. »

Dieu bénissait visiblement la sainte Mère Rivier dans le soin de ses chères orphelines.

Pendant que la Sœur Louise dirigeait la maison de Thueyts et qu'elle était chargée d'un grand nombre de ces enfants, le blé de seigle dont on les nourrissait vint à manquer. Elle se hâta d'en écrire à la Mère Rivier. Celle-ci lui répondit qu'elle lui en enverrait aussitôt que le domestique serait libre. Cette réponse ne la satisfit pas, et, pressée par la Sœur boulangère, elle écrivit de nouveau avec un peu d'humeur, après avoir ramassé ce qui restait dans les coins du grenier.

« Notre Mère dans sa réponse, dit Sœur Louise, m'ôta bien l'envie de revenir à des plaintes : « Fille de peu de foi, m'écrivit-elle, je n'ai pas pris » ces enfants pour les faire souffrir de faim, je vous » défends de vous inquiéter davantage. Dieu y » pourvoira. » Je revins au grenier et trouvai encore du grain aux quatre angles. On en fit donc du pain. On y revint de nouveau, et toujours les angles furent garnis.

» Je ne me souviens pas du temps que cette merveille continua, mais je n'ai jamais douté que Dieu n'ait multiplié le pain dont les orphelines étaient nourries. »

### LA VÉNÉRABLE MÈRE RIVIER CONFÉRENCIÈRE ET ÉCRIVAIN

Institutrice, fondatrice de Congrégation, mère des orphelins, Marie Rivier fut encore conférencière.

Pendant la tourmente révolutionnaire, elle remplaça dans une certaine mesure, là où elle fut institutrice, le ministre du culte. Le dimanche, elle réunissait les fidèles, récitait les prières de la Messe à haute voix et expliquait la lettre du catéchisme.

En 1801, elle établit l'œuvre des retraites pour les jeunes filles et les mères chrétiennes. Elle les prêchait elle-même. Evidemment, elle agissait avec la permission du curé de l'endroit où se donnait la retraite. Ainsi elle se fit entendre à Chambaras, au Béage, à Saint-Peray, à Thueyts et à vingt autres endroits.

Sa parole, familière, émaillée d'anecdotes, sublime d'élan et de doctrine, retenait l'attention et allait droit au cœur pour y approuver le bien, secouer la torpeur et surtout éveiller le remords. Après ses instructions, les confessionnaux étaient toujours assiégés.

Au mois de mars 1804, elle donna aux femmes de Villeneuve-de-Berg une retraite qui opéra un bien immense.

« Entre autres conversions, raconte la Mère Arsène, on admira celle d'une grande pécheresse. Après l'instruction, tandis que les autres femmes se pressaient autour de la Mère Rivier pour lui demander des conseils, la pauvre fille baisait ses habits par vénération, n'osant ni lever les yeux vers elle ni lui parler. Quand elle se décida à le faire, invitée par notre Mère, elle ne voulut jamais consentir à s'entretenir avec elle qu'en se tenant à genoux. Touchée jusqu'au fond de l'âme de ce qu'elle entendait, elle fit une confession générale, accompagnée d'une contrition si vive, que sa mort, qui arriva bientôt après, fut regardée par tout le monde comme l'effet de la vivacité de son repentir. »

L'auditoire de la Mère Rivier se réunissait d'ordinaire dans la maison des Sœurs ; parfois il était si nombreux qu'il débordait dans les rues ou sur les places avoisinantes. « Un jour, dit une Sœur, la foule étant plus considérable au dehors qu'au dedans, notre Mère se mit pour parler dans l'embrasure d'une fenêtre, afin que tous pussent l'entendre ; et, comme sa voix n'arrivait pas encore aux auditeurs les plus éloignés, il fallut que la Sœur assistante, pour les contenter, allât ensuite leur répéter ce que la Mère avait dit. »

Les instructions de la vénérable Mère Rivier ainsi que ses lettres, et deux ou trois traités la placent au rang des écrivains. Son style respire la foi, le bon sens, la bonté et le zèle dont son âme était remplie ; il a le mérite rare de n'être pas emprunté ; c'est de son propre trésor, de sa propre expérience qu'elle tirait les métaphores, les comparaisons, les traits dont elle charme son lecteur. Citons quelques lignes prises au hasard dans une instruction à sa communauté :

« Quand je serai au ciel, si Dieu me fait la grâce d'y aller, je chercherai vite mes filles ; je ferai le tour pour voir si toutes y sont, et, s'il m'en manque, je dirai : Où est donc une telle et une telle ? Oh ! quel malheur s'il s'en trouvait quelqu'une qui fût pour toujours séparée de Dieu et de ses compagnes. »

### DERNIERS JOURS — PRÉCIEUSE MORT

Cependant les hivers s'étaient ajoutés aux hivers et la vénérable Mère Rivier avait atteint la limite de la vie ici-bas.

Les infirmités augmentant, elle dut garder la chambre. Pendant cette réclusion forcée elle fournit une somme de travail qui effrayerait les gens les mieux portants. Elle organisa plusieurs fondations, multiplia ses instructions aux religieuses du Bourg et entretint une correspondance active avec toutes les maisons de son Institut.

Atteinte d'hydropisie, les forces physiques l'abandonnèrent. Alors elle ne songea plus qu'à mériter et à se purifier par la souffrance. « Je pense, disait-elle, que le bon Dieu veut me faire souffrir jusqu'à ce que je sois devenue tout à fait « agnelle » ; quand j'y serai arrivée, il me tirera de ce monde. »

Or, un soir, la Sœur Aloysia qui la soignait ayant heurté par mégarde une des jambes endolories de la pauvre malade, celle-ci jeta aussitôt un cri et repoussa de la main l'infirmière maladroite. « Hélas ! dit-elle ensuite le lendemain matin à des Sœurs qui étaient venues prendre de ses nouvelles, hélas ! vous ne trouverez plus votre « agnelle » ; cette nuit elle a été changée en loup et ce loup a sauté sur Sœur Aloysia ! »

Enfin, le jour de la délivrance arriva pour l'humble servante de Dieu. Elle rendit à son Créateur son âme pure et chargée de mérites le 3 février de l'année 1838.

### VIVANTE ET GLORIFIÉE APRÈS LA MORT

La vénérable fondatrice de la Présentation venait à peine de quitter la terre, que les miracles dus à son intercession éclatèrent nombreux. On comptait plus de quatre cents grâces obtenues en novembre 1897.

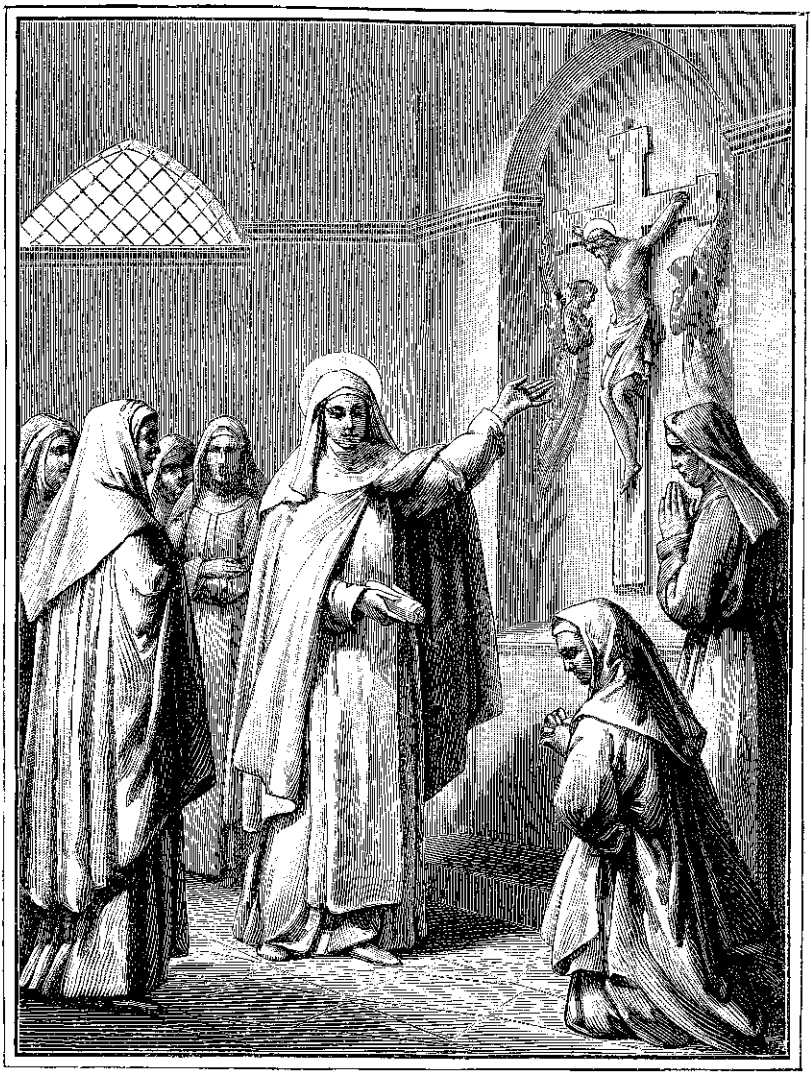
* * *

*La vénérable Marie Rivier*, par Fernand Mourret. Desclée. Paris, rue Saint-Sulpice, 1898.

# SAINTE WÉREBURGE,

## Vierge († 699), et sa famille.

*Fête le 3 février.*



**La Sainte proposait souvent à ses religieuses Jésus Crucifié comme le modèle à reproduire dans leurs âmes.**

PIEUSE JEUNESSE DE LA PETITE-FILLE D'UN PERSÉCUTEUR

Au VII^e^ siècle, alors que l'Angleterre méritait si bien son titre d'*Ile des Saints*, le plus glorieux qu'elle ait jamais porté, une petite fille, qui reçut le nom de Wéreburge, naissait dans le Staffordshire. Objet de l'amour et de la vénération de ses compatriotes jusqu'au jour où la triste hérésie s'abattit sur la contrée, la fureur de la Réforme ne parvint pas à détruire entièrement sa gloire; son nom est encore connu en maints endroits; la cathédrale de Chester est sous son vocable.

Wéreburge réunissait dans sa personne deux races bien distinctes; d'un côté, la suavité chrétienne la plus parfaite; de l'autre, ce qu'il y avait de plus sauvagement féroce dans le paganisme. En effet, Wulfhere, son père, était fils de ce terrible Penda, roi des Marciens, qui, dans ses guerres contre les chrétiens, avait envoyé au ciel cinq rois martyrs : saints Oswald, Egric, Annas, Sigebert et Edurin.

Il avait épousé la belle et sainte Ermenilde, fille d'Ercombert, roi de Kent, et de Senburge, fille du roi Annas, une des victimes de Penda.

Ils eurent quatre enfants, une seule fille qui fut l'aînée, Wéreburge, puis Ulfald, Ruffin et Kenred, celui-ci beaucoup plus jeune que les autres. Il est probable que Wulfhere regardait les femmes comme quantité négligeable, car Wéreburge fut baptisée et pratiquait ouvertement sa foi ; il en fut tout autrement pour ses fils. Ermenilde dut les instruire des vérités chrétiennes sans que son mari pût s'en douter ni s'en apercevoir ; selon lui, les princes ne devaient penser qu'à la guerre, aux combats et employer tous les moyens possibles pour arriver à leurs fins. Les enfants avaient heureusement hérité du tempérament et des vertus de leur mère, qui enracina dans leur âme les principes de la foi.

De bonne heure, Wéreburge put constater l'abîme moral qui séparait ses parents. D'une raison bien supérieure à son âge, elle ne prenait aucun plaisir aux divertissements habituels de l'enfance. Son plus grand bonheur était de rester paisiblement auprès de sa mère en écoutant les merveilleux récits de la Bible et de la vie des Saints. Elle ne tarda pas à aimer Dieu de toute son âme.

Ermenilde était le refuge, la Providence de tous les malheureux, et sa fille partageait avec elle cette mission de charité et de dévouement.

### BAPTÊME ET GLORIEUX MARTYRE DES SAINTS ULFALD ET RUFFIN

En ce temps-là, saint Chad, le futur évêque de Lichfield, vivait en ermite dans une forêt voisine; Ermenilde n'avait pas de plus grand désir que de lui confier la direction de ses fils, mais comme ils n'étaient pas baptisés, il n'était guère possible de les mettre en rapport avec le Saint sans exciter contre eux la violence de leur père. Dieu inspira la reine ; celle-ci obtint de son mari pour ses fils la permission de faire de longues parties de chasse en forêt. Les jeunes princes s'isolaient alors, se rendaient en toute hâte auprès de l'ermite ; ils se nourrissaient avec tant d'avidité de ses pieux enseignements qu'ils demandèrent bientôt le baptême, et que le Saint, acquiesçant à leurs désirs, les régénéra dans le sang de l'Agneau.

Wéreburge était alors en âge de se marier; un grand nombre de jeunes gens aspiraient à sa main, moins pour sa remarquable beauté que pour sa douceur et ses vertus. Elle les repoussait tous : frappée dès son plus jeune âge de l'incomparable beauté du Christ, elle lui avait voué sa virginité.

Or, parmi ses prétendants, se trouvait un noble puissant du nom de Werebode; Wulfhere, qui lui avait beaucoup d'obligations, désirait vivement les payer en quelque manière et rester en bons termes avec lui ; aussi fut-il heureux de lui accorder la main de sa fille, persuadé que celle-ci ne ferait aucune objection. Werebode, grand et bel homme, habitué à commander, à voir tout céder devant lui, se regardait volontiers comme irrésistible, et quand Wéreburge, déclinant ses avances, refusa de l'épouser, sa passion et son amour se transformèrent en rage. Il comprit que c'était la religion de la jeune fille qui dictait son refus; il jura de se venger à la fois de Wéreburge et du christianisme. Ayant remarqué les allées et venues des jeunes princes dans la forêt, il avait pu surprendre leurs entretiens avec saint Chad : un plan diabolique se forma dans son esprit.

Werebode se rendit auprès de Wulfhere et, mélangeant habilement la vérité aux plus odieuses calomnies, il lui révéla les visites de ses fils au pieux ermite et leur entraînement vers le christianisme ; il ajouta que leur plus vif désir était de déposséder leur père de son royaume, de s'emparer du sceptre et de la couronne pour chasser de la contrée les anciennes divinités, Odin et Thor, et la soumettre au Christ Jésus; il termina en disant : « Venez avec moi, vous verrez les preuves de ce que j'avance. » A grands pas ils s'enfoncèrent dans la forêt ; Werebode conduisait le roi vers l'ermitage, et ils entrèrent dans la chapelle rustique au moment précis où saint Chad venait de baptiser les princes. Ce que voyant, la rage de Wulfhere ne connut plus de bornes ; il ordonna à son compagnon de tuer ses enfants, dont le visage rayonnait d'une paix et d'une joie surnaturelles ; son désir fut immédiatement exécuté; les âmes des jeunes princes, toutes brillantes de leur baptême, s'en allèrent goûter le bonheur des cieux dans la splendeur éternelle.

Connaissant la profondeur de la foi d'Ermenilde, nous pouvons nous imaginer quels furent ses sentiments en apprenant cette nouvelle. La douleur et la joie se partageaient son cœur de mère : la douleur de voir son mari coupable d'un crime aussi affreux, la douleur inconsolable d'une mère en perdant ses deux fils aînés, objets de toutes ses espérances; en même temps, elle éprouvait la joie immense d'avoir donné au Seigneur deux Saints, deux martyrs revêtus de leur innocence baptismale et de la pourpre de leur sang !

Le cœur débordant de ces pensées, elle se rendit en toute hâte avec Wéreburge vers l'ermitage de la forêt ; là, elle trouva saint Chad veillant sur les corps saints de Ruffin et d'Ulfald. Ils semblaient plongés dans un doux et calme sommeil, leurs lèvres souriaient, la joie et la gloire ceignaient leur front; on eût dit qu'ils dormaient et non qu'ils venaient de succomber à une mort violente. Après avoir longuement prié auprès des martyrs, saint Chad, aidé d'Ermenilde et de Wéreburge, leur rendit les derniers devoirs, et le lieu de leur sépulture devint un pèlerinage.

La dernière prière des jeunes martyrs était montée comme un encens d'agréable odeur au céleste séjour ; elle allait retomber en grâces de bénédictions et de miséricordes ; ce sang versé pour le Seigneur, loin de crier vengeance, implorait son pardon.

La grâce pressait de toutes parts le malheureux père ; le remords et le désespoir s'emparèrent d'abord de lui, mais, ayant écouté les douces paroles de consolation et d'espérance de sa femme et de sa fille, il prit de nouveau le chemin du petit ermitage et vint demander à saint Chad de l'instruire dans la foi pour laquelle ses fils étaient morts. Son âme repentante, humiliée, ne tarda pas à être purifiée par le baptême, et il fit construire un prieuré (Stone, Staffordshire) sur le lieu du martyre de ses enfants, comme monument expiatoire.

### ENTRÉE DE WÉREBURGE AU COUVENT D'ÉLY SAINTES ABBESSES DE CE MONASTÈRE

Wéreburge ne songeait qu'à embrasser une vie plus parfaite : les toilettes, les broderies, les ornements somptueux de la cour lui étaient à

charge; enfin, elle obtint de son père la permission de suivre l'appel que le divin Fiancé de son âme lui faisait entendre depuis si longtemps, et de se rendre dans un monastère.

Elle connaissait, sans aucun doute, l'abbaye d'Ely, au Cambridgeshire, fondée par sa grand'tante, Etheldreda ou Audry; sa grand'mère, elle aussi, venait d'y prendre le voile. Il était tout naturel que Wulfhere et Ermenilde confiassent leur fille à des moniales auxquelles ils étaient attachés de si près.

Accompagné d'une longue suite de nobles et de sujets, Wulfhere lui-même conduisit sa fille à Ely. Ils furent accueillis à la grande porte du monastère par l'abbesse, ses religieuses, saint Chad devenu évêque de Lichfield, et par un grand nombre d'ecclésiastiques. C'était un événement que la réception de cette postulante, amenée à Dieu par un père repentant d'un crime toujours présent à sa mémoire, quoique pardonné; il était touchant de voir la générosité avec laquelle il sacrifiait à Dieu sa fille, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Wéreburge, tombant à genoux, demanda la grâce d'être admise dans la communauté, et, cette faveur lui ayant été accordée, on la conduisit processionnellement à l'église, où saint Chad lui coupa les cheveux et lui donna la robe et le voile des religieuses. Un magnifique *Te Deum* fut chanté, puis Wulfhere se retira, non sans verser d'abondantes larmes.

L'année suivante, il reviendra à sa profession avec le roi de Kent, celui des East-Angles, tous les princes et seigneurs de leurs royaumes, ses trois frères, et une suite considérable qu'il voulait rendre témoins des noces de sa fille avec le Seigneur.

Wulfhere ne survécut pas longtemps à cette fête touchante; il s'éteignit doucement en l'année 675. La mère de notre Sainte vint alors rejoindre sa fille au monastère d'Ely.

En 679, un deuil cruel vint s'abattre sur le monastère : sainte Etheldreda, qui depuis sept ans en était l'abbesse et l'âme, mourut. C'était une religieuse de grande vertu. Le vénérable Bède nous dit qu'elle ne mangeait qu'une seule fois par jour, excepté aux grandes fêtes, ou bien lorsqu'elle était malade; elle se rendait à l'église à minuit et y restait jusqu'à l'aurore, absorbée dans la prière; elle ne portait jamais que des vêtements de laine grossière, elle qui avait été jadis habituée à toutes les douceurs et les commodités de la vie.

Souffrant beaucoup, avant sa mort, d'une tumeur à la nuque, elle se réjouissait de cette infirmité et disait à ceux qui la plaignaient : « Je sais qu'il est juste que je sois ainsi éprouvée; quand j'étais jeune fille, j'aimais à parer mon cou de lourdes chaînes précieuses. Dieu, dans sa miséricorde, a bien voulu me punir ainsi, afin que le gonflement et la rougeur de ma nuque expient ma légèreté de jadis. »

A l'unanimité, la grand'mère de sainte Wéreburge, sainte Senburge, fut choisie pour succéder à sa sœur dans la charge abbatiale. Depuis quinze ans, elle vivait saintement dans le cloître. Elle était entrée tard en religion, mais depuis longtemps elle en avait le désir; son biographe y voit une permission spéciale de Dieu qui voulait qu'elle pût servir d'exemple pour toutes les conditions de la vie, comme reine et comme religieuse.

Senburge était si convaincue de la sainteté de sa sœur que, seize ans après sa mort, elle voulut retirer son corps du modeste cercueil de bois où il était déposé pour le mettre dans un tombeau plus digne. Le pays étant humide et marécageux, il semblait difficile de pouvoir trouver des pierres convenables pour ce monument, et l'abbesse demanda aux moines du couvent voisin de vouloir bien se charger de cette recherche.

Les moines se mirent en route sur son désir, mais sans grande confiance dans le résultat de leur expédition; ils prirent un bateau, et, en arrivant sous les murs d'une petite ville peu éloignée, ils aperçurent un magnifique tombeau de marbre blanc muni de son couvercle; ils remercièrent le Seigneur d'être ainsi venu à leur aide et emportèrent le tombeau. Le sépulcre d'Etheldreda ayant été ouvert, son corps fut retrouvé tel qu'il y avait été déposé, sans la moindre altération; les religieuses le revêtirent de nouveaux vêtements et le déposèrent dans le tombeau de marbre dont, ô merveille! toutes les dimensions se trouvèrent être absolument exactes, même celles de la tête qui y était creusée. A un âge très avancé, sainte Senburge fut appelée à la récompense de ses vertus.

Ce fut la mère de sainte Wéreburge qui lui succéda. Nous ne savons pas combien de temps elle exerça son gouvernement, car nous ignorons l'année de sa mort qui, d'après le martyrologe, eut lieu un 13 février.

### RÉFORME ET FONDATIONS
### UNE BANDE D'OIES SAUVAGES

A la mort de Wulfhere, son fils Kenred étant trop jeune pour lui succéder, ce fut Ethelred qui monta sur le trône. Oncle de Wéreburge, il connaissait l'éminence de ses vertus, la fermeté de son commandement. Il voulut que tous les couvents du royaume fussent placés sous sa direction, afin qu'elle pût y rétablir la stricte observance de la règle qui était la caractéristique d'Ely. La Sainte finit par y consentir, quoiqu'il lui fût pénible de quitter son abbaye pour se livrer à la tâche, difficile entre toutes, de réformer les abus. Ses travaux réussirent au delà de toute espérance; son oncle la chargea alors de trois nouvelles fondations, l'une à Trentham, l'autre à Hauburg, au Staffordshire, et la dernière dans un palais royal du Northamptonshire qu'Ethelred mettait à sa disposition.

Cette élévation ne changea en rien le caractère de notre Sainte; elle cherchait toujours, autant que le lui permettait sa charge, à être la dernière. Elle aimait ses religieuses comme des filles et les formait à la vertu, non seulement par ses exemples, mais aussi par de sages enseignements, leur montrant Jésus crucifié comme le modèle à reproduire dans leurs âmes.

Son biographe remarque qu'il était naturel que ses religieuses eussent pour elle une soumission aveugle, car rien ne lui résistait; les animaux eux-mêmes obéissaient à ses ordres, comme nous le prouve le fait suivant, rapporté même par les auteurs protestants.

Un jour où sainte Wéreburge se trouvait à Weedon, au temps de la moisson, une bande considérable d'oies sauvages s'abattirent sur les champs de céréales et y causèrent les plus grands dégâts. Malgré tous ses efforts, l'intendant, ne parvenant pas à les chasser, alla trouver l'abbesse, qui lui dit le plus simplement du monde de réunir les oies et de les enfermer dans la grange. L'homme, tout interdit, crut à une plaisanterie et murmura sur l'absurdité d'un tel ordre. Comment pouvait-il espérer faire obéir

des oiseaux au vol rapide? « Naturellement, dit-il, dès que j'approcherai elles s'envoleront pour se poser un peu plus loin. » Wéreburge lui répéta de les appeler en son nom et de les enfermer; l'intendant, n'osant pas résister plus longtemps, se dirigea vers le champ où les oies s'en donnaient à cœur joie. Incrédule, il leur cria : « Allez toutes vers ma maîtresse! » Aussitôt, à sa grande stupeur, les oiseaux se réunirent en files régulières, passèrent devant lui en marchant posément, sans même battre des ailes, et se rendirent au monastère, où on les enferma dans la grange. Au matin suivant, la Sainte fut arrachée à sa longue prière habituelle par un vacarme épouvantable; c'étaient les oies qui trouvaient leur réclusion trop longue. L'abbesse, dont la bonté était exquise, alla elle-même les délivrer et leur expliqua qu'elle ne leur rendait la liberté qu'à condition qu'elles ne viendraient plus dans les campagnes avoisinantes.

Durant la nuit, un valet de ferme avait volé un des volatiles avec l'intention de le tuer plus tard et de le manger; ses compagnons, attristés de cette disparition, ne voulurent pas s'en aller et s'envolèrent sur le toit de l'église, où, pressés les uns contre les autres, ils poussaient des cris assourdissants. Wéreburge, devinant ce qui s'était passé, alla trouver le coupable et lui ordonna de relâcher la pauvre bête, ce que, plein de confusion, il fit aussitôt. La Sainte, alors, s'écria : « Bénissez le Seigneur, vous tous, oiseaux de l'air! » Les oies s'envolèrent, et jamais, ajoutent les biographes, on n'en revit une seule dans ces contrées.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE — MORT DE LA SAINTE

Parmi les ouvriers employés à l'abbaye, était un homme très saint nommé Alnotus. Un jour, une négligence insignifiante de sa part fit entrer l'intendant dans une colère telle qu'il se mit à le battre furieusement. Wéreburge, qui passait, fut vivement peinée; elle se précipita aux pieds du coupable en s'écriant : « Épargnez cet innocent, beaucoup plus agréable que nous à Dieu qui voit toutes choses! » L'intendant était tellement hors de lui qu'il n'entendait rien; alors Wéreburge se mit en prière, et aussitôt il tomba paralysé sur le sol. Il reconnut sa faute avec larmes et demanda pardon; Wéreburge, satisfaite de son repentir, le guérit immédiatement. L'ouvrier se fit ermite non loin de Weedon, dans la forêt de Stow, où il fut mis à mort par des brigands, et prouva sa sainteté par de nombreux miracles.

Quand Wéreburge sentit que sa fin approchait, elle prépara doucement ses filles à la séparation, et choisit pour lieu de sa sépulture le monastère d'Hauburg, non loin d'Ely, où s'étaient écoulées ses premières années de vie religieuse. Elle donna des ordres très sévères pour que son corps y fût transporté, quel que fût l'endroit de sa mort, car elle prévoyait combien chacun de ses monastères voudrait la conserver, à l'exclusion des autres.

Le 3 février 699, au monastère de Trentham, son âme fut appelée par l'Epoux aux noces éternelles; pleine de joie et de mérites, elle s'envola vers les splendeurs célestes. Les religieuses de Trentham, ne pouvant se décider à se soumettre à l'ordre de leur mère et à se séparer de son corps, résolurent de le conserver coûte que coûte. Elles le refusèrent catégoriquement aux religieux d'Hauburg venus pour le chercher, puis l'enfermèrent dans une crypte dont elles firent garder l'entrée. Mais les habitants d'Hauburg, ne voulant pas renoncer à leur droit, se rendirent à Trentham; ils y arrivèrent au milieu de la nuit, et, par une permission de la Providence, grilles et portes s'ouvrirent d'elles-mêmes à leur approche. Ils trouvèrent les gardes endormis d'un profond sommeil, enlevèrent le cercueil sans la moindre difficulté, et l'inhumèrent à Hauburg avec grande solennité.

Les miracles s'étant multipliés à son tombeau, les foules demandèrent le transport des reliques dans un endroit plus convenable; on en référa à Kenred, roi des Marciens, frère cadet de sainte Wéreburge. Ce dernier consentit à la translation du corps de sa sœur, et elle se fit au milieu d'une grande multitude.

Il y avait neuf ans que Wéreburge était enterrée; on ne croyait trouver que des ossements; quelle joie quand, à l'ouverture de la tombe, on revit la Sainte telle qu'elle y avait été déposée; ses vêtements n'avaient aucunement souffert de l'humidité, et, quand son voile fut relevé, tous purent voir le rose de ses joues et le sourire de ses lèvres.

Ce miracle fit une profonde impression sur le roi Kenred; depuis longtemps, lui aussi nourrissait le projet de se consacrer à Dieu, et il s'y détermina après le triste épisode que nous allons relater : Un de ses chevaliers les plus dévoués, qui, malgré tous ses conseils, ne s'occupait nullement de son âme, remettant toujours à plus tard ce soin si grave, fut frappé de la peste. Le roi accourt à son chevet et le supplie de mettre ordre aux affaires de sa conscience; mais le malade n'y veut pas consentir, alléguant qu'il ne veut se confesser qu'après sa guérison, craignant qu'on attribue sa conversion à une faiblesse passagère. Le lendemain, quand revint le roi, le malheureux chevalier lui raconta qu'il avait vu un ange portant un livre où étaient écrites quelques bonnes actions qu'il avait faites, tandis que les démons le réclamaient comme leur, vu les nombreux crimes dont il s'était rendu coupable. Il mourut dans un horrible accès de désespoir; cette fin affreuse décida Kenred à suivre l'exemple de son oncle; après un sage règne de cinq ans, il abdiqua en faveur d'un cousin. Trop connu dans son pays, et désespérant de s'y faire oublier, il partit avec quelques compagnons, parmi lesquels la reine Ina, et fit à pied le pèlerinage de Rome, ce qui demanda près d'un an. Au tombeau des Apôtres, ils reçurent la bure monastique des mains du pape Constantin et moururent quelques années après en odeur de sainteté.

En 875, au moment de l'invasion danoise, le corps de sainte Wéreburge n'étant plus en sûreté, les habitants d'Hauburg consentirent à s'en séparer; le roi Alfred-le-Grand le fit transporter à Chester, dans une magnifique église qu'il dota richement, et dont il donna la garde à des chanoine.

Dans la suite des âges, le saint corps tomba en poussière, attention maternelle de la Providence qui voulait le sauver des profanations de la Réforme.

SOURCES CONSULTÉES

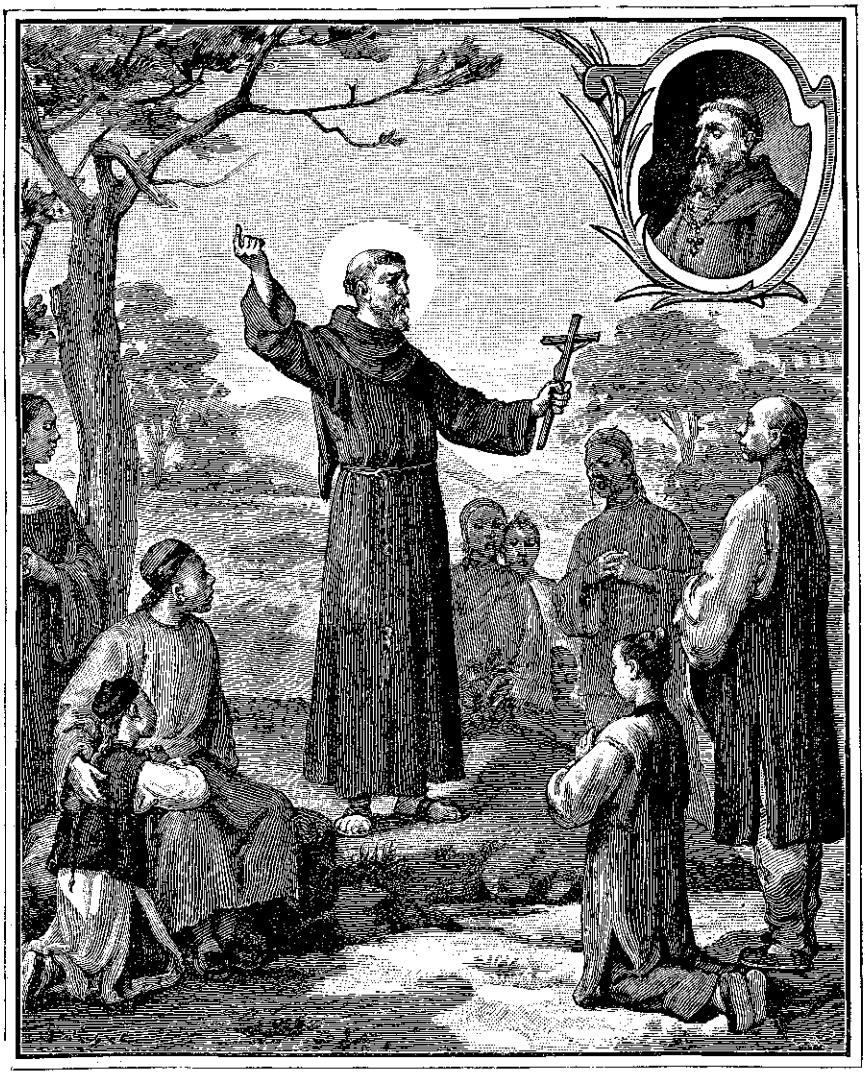
*An English Royal Family of the 7th century.* London, catholic Truth Society, 69, Southwark Bridge Road. — *Acta Sanctorum Boll.*, 3 février. — WRIGHT : *Biographia britannica litteraria*, article Goscelin, t. I. — HENRY BRADSHAW : *Histoire de sainte Wereburge.* 1521. Réimprimée à Londres en 1848.

C. DE L.

# LE BIENHEUREUX ODORIC

## Franciscain (1285-1331).

*Fête le 3 février.*



**Le Bienheureux prêche l'Évangile aux Chinois.**
**Le médaillon représente le premier évêque de Pékin, Jean de Montcorvin.**

Pour nous, chrétiens de l'empire du Milieu, nous devons nous rappeler que le P. Odoric vint autrefois dans l'empire du Milieu, que maintenant il est au ciel et que sûrement il nous aime. Si nous le prions avec un cœur fervent et en faisons notre patron, nous obtiendrons certainement les effets de son intercession. De plus, nous devons nous rappeler que le bienheureux Odoric demeura trois ans à Péking. Ensuite, c'est saint François Xavier qui mourut dans l'île de Sancian. Durant le règne de Tao-Koang (sixième empereur de la dynastie actuelle), c'est le P. Toung (nom chinois du bienheureux Perboyre) qui donna sa vie à Ou-tchang. Le pape Léon XIII l'a déjà mis au rang des bienheureux, et actuellement les chrétiens de plusieurs provinces de l'empire du Milieu font sa fête. Ces trois saints personnages doivent être par nous pris pour patrons.

C'est en ces termes que parlait, il y a quelques années, une revue *publiée en chinois* par les Pères Jésuites de Chang-Haï.

Le premier de ces saints personnages est

peu connu en France ; cette notice, nous l'espérons, le fera non seulement connaître, mais aimer et invoquer.

### PREMIÈRES ANNÉES — VOCATION RELIGIEUSE

L'histoire ne nous dit rien de la naissance d'Odoric, sauf qu'il vit le jour dans le Frioul, à Pordenone, non loin de Venise. D'après certaines traditions, il descendait d'une illustre famille, les Matiussi, qui se perpétua jusqu'au début du XVIII[e] siècle.

Tout jeune encore, il quitta le monde pour entrer dans l'Ordre de Saint-François d'Assise et fut reçu au couvent d'Udine. Bientôt, il obtient de ses supérieurs l'autorisation de se retirer dans un couvent plus solitaire, afin de s'y livrer plus facilement à l'oraison et de se préparer dans le calme à la vie d'apôtre qu'il rêvait.

Quelque temps après, il sort de sa retraite pour évangéliser les âmes. Ses discours sont ceux d'un vaillant apôtre et remuent profondément les populations.

Il ne se contente pas de prêcher dans le Frioul, sa patrie ; il parcourt encore les provinces voisines, la Carinthie, l'Illyrie, et les résultats de ses travaux ne sont pas moins consolants.

Cependant, tout en parlant à ces âmes, plus ou moins éloignées du droit chemin, mais qui, pourtant, sont déjà chrétiennes, Odoric songe à tant d'infortunés encore assis dans les ténèbres et les ombres de la mort ; il rêve d'aller au loin annoncer Jésus-Christ et la bonne nouvelle.....

Le Ministre général de l'Ordre des Frères Mineurs, reconnaissant dans ces aspirations l'appel de Dieu, lui donne l'obédience tant désirée, et Odoric, avec quelques compagnons, se rend à Venise dans l'intention de s'embarquer sur le premier vaisseau en partance pour l'Orient.

### PREMIER VOYAGE

Le Bienheureux quitte sa patrie à l'âge d'environ trente ans. Presque toujours à pied, sans avoir jamais avec lui ni or ni argent, selon la recommandation du Maître à ses apôtres, il parcourra une grande partie du monde alors connu et répandra dans des milliers d'âmes les lumières de l'Evangile.

Le vaisseau marchand sur lequel il était monté le conduisit d'abord à Constantinople et, après avoir traversé le Bosphore, le déposa à Trébizonde, d'où il se dirigea droit sur Tauris. « C'est, dit-il, une ville étendue et riche, capitale de la région, centre d'un commerce considérable avec l'univers presque entier. » Il y trouva des chrétiens : à les croire, ajoute-t-il, « le souverain du pays tire de cette ville un revenu supérieur à celui que le roi de France tire de tout son royaume ».

Impossible de suivre pas à pas le hardi missionnaire dans son voyage. En répandant partout la bonne semence, il traverse la Grande-Arménie, la Perse, la Chaldée et pénètre dans les immenses régions de l'Inde.

Ni la fatigue ni les dangers ne l'empêchent de prêcher Jésus-Christ. Son récit ne dit pas ce qu'il eut à en souffrir parfois, mais, par d'autres sources, on en sait quelque chose. Ainsi, un jour, les disciples de Mahomet, exaspérés de la liberté apostolique de son langage, se saisissent de lui, l'étendent sur un chevalet et lui font subir de cruelles tortures. Après qu'il a perdu presque tout son sang et que son corps n'est plus qu'une plaie, ils le serrent étroitement avec de grosses cordes et lui disent avec une ironie mêlée de blasphèmes :

— Ton Dieu est avec toi, va donc où bon te semblera.

Le Seigneur, en effet, le délivra, et il poursuivit le cours de ses prédications.

### PREMIERS FRANCISCAINS MISSIONNAIRES DANS L'INDE ET LA CHINE

Cependant, Odoric n'était pas le premier missionnaire parcourant ces contrées.

Dès 1288, le pape Nicolas IV, connaissant les dispositions favorables des princes mongols, résolut d'envoyer une ambassade solennelle au grand Kan.

Le Franciscain Jean de Montcorvin, avec le titre de légat et de nonce du Saint-Siège, se mit en route bientôt après, avec le Fr. Nicolas de Pistoie, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il traversa la Perse et les Indes, et, après avoir perdu son compagnon, qu'il ensevelit dans l'église de Saint-Thomas, il arriva, écrivit-il le 8 janvier 1305, dans le *Katai*, domaine de l'empereur des Tartares, nommé le grand Kan.

Après avoir couru de grands dangers, surtout de la part de quelques hérétiques nestoriens, il fut rejoint par le Fr. Arnold, religieux de la province de Cologne. Il avait travaillé seul pendant onze ans, mais non sans succès puisque, dès cette époque, 1305, douze ans après son arrivée à Cambaleck (Pékin), il y avait dans cette ville 6 000 chrétiens avec deux églises.

Le zélé et prudent missionnaire avait fini par triompher de toutes les difficultés ; il avait ses entrées libres au palais, avec une place fixe à la cour, comme légat du Pape.

— L'empereur, ajoute-t-il, m'honore plus que tous les autres prélats, quels qu'ils soient.

Clément V fut extrêmement réjoui de ces nouvelles. En 1307, il érigea Cambaleck en métropole ; Jean de Montcorvin en était le premier évêque, avec le droit, pour lui et ses successeurs, d'instituer et de sacrer d'autres évêques ; il était en même temps mis à la tête des missions catholiques de tout l'Extrême-Orient à la condition de recevoir le *pallium* du Pontife romain.

Ce fut quelques années plus tard, vers 1322, que le bienheureux Odoric arriva à Pékin.

Mgr Favier (1) résume ainsi son voyage : C'était un caractère énergique et prêt à tous les dévouements. Sur sa demande, il fut désigné pour les missions d'Asie ; il partit de Padoue en avril 1318 et s'embarqua à Constantinople pour Trébizonde ; de là, il prit la route d'Arménie par Erderoum et le mont Ararat, jusqu'à Tauris, en Perse. De Tauris, il se rendit à Sulthanye, traversa le Kurdistan, la Chaldée, revint au golfe Per-

(1) *Péking. Histoire et description.* Société Saint-Augustin, 1900.

sique et s'embarqua à Ormouz pour les Indes.

La traversée dura vingt-huit jours ; on prit terre à Tana de Salsette, peu après la mort de quatre Franciscains qui y avaient été martyrisés (avril 1321). Odoric visita la côte de Malabar, celle de Coromandel, et pria sur le tombeau de saint Thomas, à Méliapour. De là, il se rendit à Ceylan, à Sumatra et à Java, puis arriva enfin à Canton.

Après avoir traversé le Foukien, il se rendit chez ses confrères, à Hang-tcheou, et leur laissa les ossements des martyrs de l'Inde qu'il avait apportés avec lui. Ensuite, remontant par Nan-king et Yang-tcheou, il prit le grand canal, qui le conduisit à Kambaleck, où il séjourna trois ans dans le monastère de Jean de Montcorvin.

Mais quels étaient ces religieux qui, à l'aube du XIV^e^ siècle, avaient arrosé de leurs sueurs et de leur sang les plages de l'Inde ? Il ne sera pas inutile de le faire connaître en quelques lignes, pour la gloire de Dieu et l'édification du lecteur.

### LE BIENHEUREUX THOMAS DE TOLENTINO ET SES COMPAGNONS

Ce serviteur de Dieu entra dans l'Ordre de Saint-François sur la fin du XIII^e^ siècle. En 1290, avec plusieurs religieux du même Ordre, il évangélisait la Grande-Arménie.

Chargé, par le roi du pays, d'une ambassade auprès du Pape et des rois de France et d'Angleterre, il se rendit à Rome, où il fut reçu par Nicolas IV, puis il vint à Paris, où était alors réuni le Chapitre général des Frères Mineurs.

Après être revenu en Arménie pour rendre compte au roi du résultat de sa mission, il regagna l'Italie, d'où le Général de l'Ordre, Jean de Muro, l'envoya, avec douze compagnons, dans les missions de la Tartarie (1302).

Il arriva jusqu'à Péking où travaillait avec tant de zèle et de succès Jean de Montcorvin. La moisson s'annonçait abondante, mais les ouvriers manquaient.

Thomas reprend le bâton de voyageur et revient à Rome pour raconter au Pape ce qui s'opère dans ces lointaines régions et y ramener de nouveaux missionnaires. Il repart ensuite pour les Indes orientales, plus ordinairement appelées Hindoustan. Un glorieux martyre l'y attendait, avec ses trois compagnons, Jacques de Padoue, prêtre lui aussi, Pierre de Sienne et Démétrius de Géorgie, simples Frères convers.

Thomas fut transpercé d'un glaive au moment où, dans l'attitude de la prière et les mains élevées au ciel, il se recommandait à la Sainte Vierge. Comme il respirait encore, on lui passa une corde au cou et on le pendit à un arbre.

Le supplice de Jacques fut plus long et plus terrible. On le jeta dans un feu ardent : il s'y trouvait aussi à l'aise que sous les plus frais ombrages et ne cessait de louer le Seigneur, comme les trois enfants dans la fournaise de Babylone.

Pendant de longues heures, il fut exposé aux ardeurs d'un soleil tropical ; il semblait n'éprouver que les caresses d'un doux zéphyr ; finalement, il eut la tête fendue d'un coup de hache.

Le Fr. Démétrius fut roué de coups jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme.

On aurait pu croire que Fr. Pierre serait épargné, des faits extraordinaires, tempêtes affreuses, tremblements de terre, etc., ayant alors épouvanté tous les habitants du pays. Mais il n'en fut rien et, quand ces signes de la colère de Dieu furent passés, les bourreaux s'acharnèrent sur ce dernier soldat du Christ. Un jour, depuis le matin jusqu'à midi, ils l'accablèrent de tourments en vue de lui faire prononcer un mot arabe, qui voulait dire *un Dieu*. Pierre, qui savait leur intention de lui faire renier ainsi le mystère de la Trinité, ne voulut jamais prononcer cette parole.

Ils le pendirent à un arbre. Quoique les mauvais traitements l'eussent épuisé, il resta ainsi suspendu deux jours entiers, sans que la corde l'étranglât. Comme il ne cessait de louer Dieu et d'exhorter les chrétiens qui venaient le voir à combattre vaillamment, il fut détaché du gibet et on lui trancha la tête.

Le bienheureux Odoric recueillit pieusement les restes de ces généreux martyrs pour les honorer comme ils le méritaient. Thomas de Tolentino jouit d'un culte public approuvé par le Saint-Siège. Son chef a été rapporté en Italie et repose dans l'église cathédrale de Tolentino. Les habitants de cette ville ont choisi, pour patron et protecteur, leur illustre concitoyen.

### ENTRÉE SOLENNELLE DE L'EMPEREUR A PÉKIN AU DÉBUT DU XIV^e^ SIÈCLE

Voici en quels termes le Bienheureux nous rapporte la cérémonie curieuse de l'entrée solennelle de l'empereur dans sa capitale. C'est un document authentique puisque Odéric ne fait que rapporter ce dont il a été le témoin.

Je, Frère Odoric, fus en la ville de Kambaleck (Pékin) et souvent fus aux festes que le roi fit, car nous, Frères Mineurs, avons entrée en sa cour et allons lui donner notre bénédiction si nous en sommes requis, et je vis aussi très soigneusement l'estat de la cour et aussi tous les chrestiens sarrasins et idolâtres ainsi que les Tartares de la cour convertis à nostre foi..... Et encore raconterai-je une chose du grand Kan, laquelle je vis : Comme il venait une fois à Kambaleck, et que l'on avait appris certainement sa venue, notre évêque, quelques-uns de nos Frères Mineurs et moi allâmes à l'encontre de lui par deux journées, et quand nous approchâmes de lui, je mis la croix sur un haut bâton pour qu'elle pût être vue communément de tous, tenant en ma main un encensoir. Nous commençâmes à chanter à haute voix le *Veni Creator*, et si nous chantions, c'était pour que le grand Kan entendît nos voix et nous fit appeler vers lui, car nul n'ose approcher de son char d'un jet de pierre, s'il n'est appelé, hors ceux qui le gardent.

Comme nous allâmes à lui la croix levée, il ôta aussitôt son chapeau de son chef, qui était de si grande valeur que nul ne peut estimer la valeur de ce chapeau, et fit révérence à la croix. Je mis aussitôt encens en encensoir et notre évêque le prit et encensa ce seigneur.

Comme il est coutume que ceux qui vont à ce seigneur portent toujours quelque chose à lui offrir, et gardent l'autorité de l'ancienne loi

qui dit : « Tu ne viendras pas vide devant moi », nous portâmes des pommes et lui en offrîmes très honorablement sur un tréchouër (plateau). Il prit de ces pommes et en mangea comme un petit. Après cela, notre évêque lui donna sa bénédiction, puis il nous fit signe de nous écarter pour que les chevaux et la multitude des gens qui venaient après lui ne nous fissent aucun mal.

Nous nous écartâmes aussitôt et allâmes à quelques-uns de ses barons qui étaient convertis à la foi de Jésus-Christ par nos frères et étaient de sa compagnie. Nous leur offrîmes des pommes, et ils reçurent avec grande joie et en furent aussi contents comme si ç'eût été un grand don.

### NOUVELLES COURSES APOSTOLIQUES

Après avoir exercé pendant trois ans le ministère apostolique à Pékin, le bienheureux Odoric résolut d'aller plus loin encore chercher des âmes qu'il pût gagner à Jésus-Christ.

Il quitta donc la Chine, franchit la grande muraille, s'enfonça dans la Tartarie, y convertit un grand nombre d'infidèles et d'hérétiques nestoriens et arriva dans la capitale du Thibet. Avec plusieurs religieux de son Ordre, qui déjà évangélisaient ces contrées, il travailla quelque temps dans cette région, puis, franchissant les monts Himalaya, il retourna en Europe à travers les Indes et la Perse.

Partout, il avait vu la moisson jaunissante, mais les ouvriers impuissants à la recueillir, à cause de leur petit nombre : il espérait, en racontant ce dont il avait été témoin, décider une foule d'âmes généreuses à venir travailler dans le champ du Père de famille.

Lui-même, du reste, que n'avait-il pas fait ? Quoique l'humilité lui ait fait supprimer, dans son récit, tout ce qui pouvait tourner à sa gloire, on sait qu'il baptisa plus de 2 000 infidèles, dont plusieurs occupaient une position élevée.

On ne saurait imaginer combien de fatigues il eut à supporter, combien de dangers il courut dans ses nombreux voyages. Souvent, il n'eut pour se soutenir que des fruits sauvages et des racines ; plus d'une fois, engagé dans des déserts arides, il dut passer des journées entières sans aucune nourriture ; il lui arriva fréquemment de passer la nuit sans aucun abri, au pied d'un arbre, exposé à la dent des bêtes sauvages et à toutes les intempéries.

De la part des hommes aussi, il ne reçut pas que des honneurs. Une fois entre autres, saisi par les infidèles, il est soumis à une cruelle torture, tellement que ses membres sont disloqués et que son sang coule à flots. Mais, rien ne parvenant à ébranler son courage, les barbares sont tout à coup saisis d'une religieuse frayeur, et ils lui rendent la liberté comme à un homme en qui il y a quelque chose de divin.

Le démon lui-même l'attaqua personnellement pour le faire renoncer à ses généreuses entreprises. Le Bienheureux raconte que ces contrées, spécialement le Thibet, étaient infestées par les esprits infernaux. Odoric ne les craignait pas ; avec le signe de la croix, il déjouait leurs ruses et les mettait en fuite. Il fait même remarquer que Dieu a donné aux religieux de Saint-François une telle puissance contre ces légions maudites, qu'ils les chassaient aussi facilement qu'on chasse un chien d'une maison. On le savait dans le pays, et il n'était pas rare qu'on leur amenât des possédés de très loin, jusqu'à une distance de dix journées de marche.

Mais si notre grand missionnaire avait à lutter contre les éléments, contre les hommes et les démons, Dieu était avec lui et le soutenait continuellement. Plus d'une fois, Notre-Seigneur et sa divine Mère se plurent à visiter leur fidèle serviteur, pour le réconforter dans ses fatigues et l'encourager à poursuivre ses travaux apostoliques.

### RETOUR EN ITALIE — DÉPART POUR LE CIEL

Le bienheureux Odoric était de retour en Italie vers 1330. Il se proposait d'aller trouver le pape Jean XXII pour lui rendre compte de sa mission et demander de nouveaux missionnaires pour l'Extrême-Orient, mais, arrivé à Pise, saint François lui apparut et lui ordonna de rebrousser chemin vers le couvent où il avait fait ses premiers pas dans la vie religieuse, car il n'avait plus que quelques jours à vivre.

A Padoue, où il fit une petite halte, nécessitée par la fatigue et l'épuisement, il dicta, sur l'ordre de ses supérieurs, le récit de ses voyages à Fr. Guillaume de Sologna.

Poursuivant ensuite sa route, il arriva au couvent d'Udine, où, après avoir fait une confession générale et reçu les derniers sacrements, il s'endormit paisiblement du sommeil des justes.....

Benoît XIV le béatifia en 1755. Son corps se conserve encore aujourd'hui sans corruption. Dans le procès de béatification, on mentionne soixante-dix miracles arrivés à son tombeau.

O Dieu qui, pour amener en grand nombre, dans le sein de l'Eglise, les peuples de l'Orient, avez donné au bienheureux Odoric une force invincible dans les plus grands travaux, regardez avec miséricorde les âmes que la malice des démons a trompées, afin que, grâce à ses glorieux mérites, elles soient arrachées à leurs ténèbres, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. (Oraison de l'office du bienheureux Odoric.)

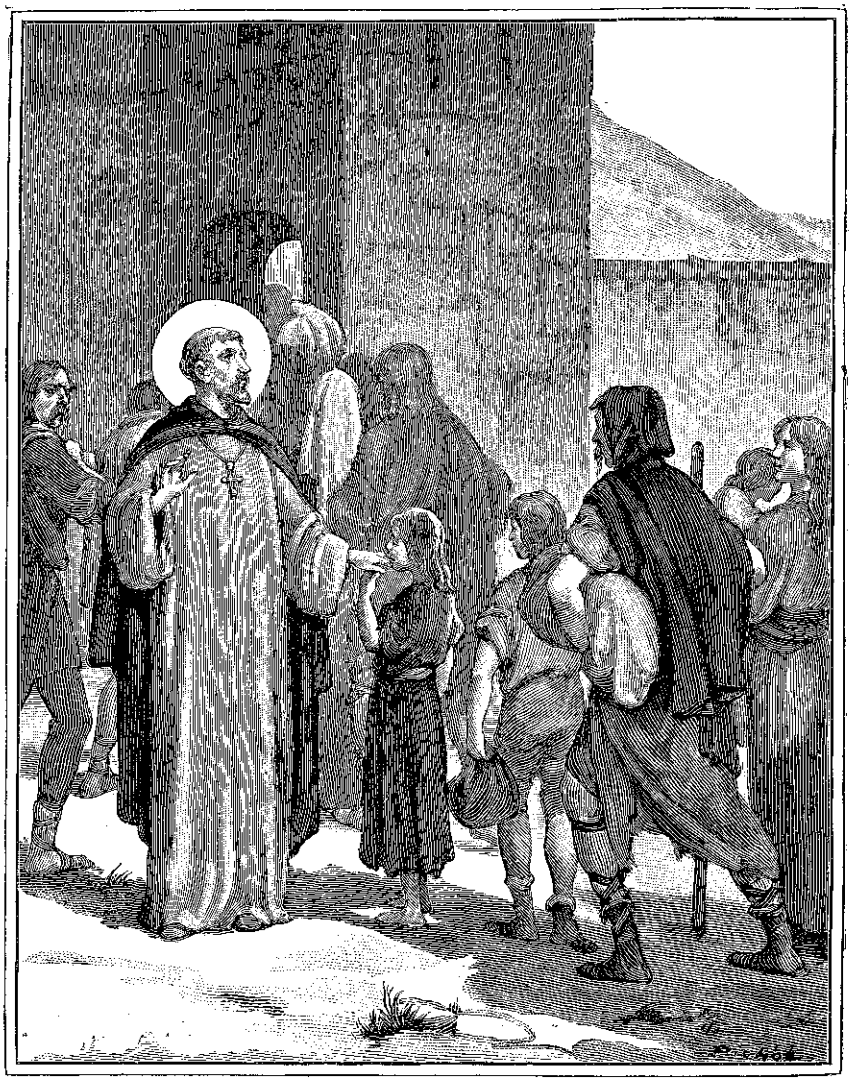
### SOURCES

HUEBER, *Menologium franciscanum.* — *Auréole séraphique*, R. P. LEIN. — Mgr FAVIER, *Péking. Histoire et description.*

# SAINT THÉODORE

## évêque de Marseille († vers 595).

*Fête le 3 février.*



**Saint Théodore fait entrer dans l'abbaye de Saint-Victor les survivants de la peste.**

### ELECTION DE SAINT THÉODORE SES RÉFORMES

SAINT THÉODORE monta sur le siège de saint Lazare vers l'année 566. Le nom de son prédécesseur n'est pas connu; on le fait d'ordinaire succéder à Emétérius, mais il semble bien que ce dernier ait occupé, non pas le siège épiscopal de Marseille, mais celui d'Embrun. Quant au passé de Théodore, nous l'ignorons absolument. On le dit né à Marseille, d'une famille marseillaise, et déjà prêtre au moment où il fut choisi pour diriger le diocèse ; tout cela ne laisse pas que d'être probable, bien que ne reposant pas sur des documents certains.

Un fait arrivé, semble-t-il, un peu avant 579 montre bien quelles difficultés présentaient alors les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Les domestiques de Vigile, archi-

diacre de l'église de Marseille, avaient à l'insu de leur maître dérobé à un négociant des objets en grand nombre et pour une valeur appréciable. L'archidiacre eut tort de prendre leur défense, après avoir découvert leur culpabilité, sous le vain prétexte de sauver l'honneur de sa maison. Aussi Albinus, gouverneur de Marseille, au nom du roi Sigebert, fit saisir Vigile comme leur complice. En pleine cathédrale, la nuit même de Noël, malgré les protestations de l'évêque et de toute l'assistance, l'archidiacre, en habits de cérémonie, fut renversé par les soldats d'Albinus, piétiné et, à demi mort, traîné en prison. Il n'en sortit qu'après avoir versé, en présence du roi lui-même, une somme énorme pour le temps.

Ce fait prouve de toute évidence que le clergé avait grand besoin de réforme et, d'autre part, que l'autorité civile ne respectait guère ses immunités.

Saint Théodore consacra les premières années de son pontificat à réprimer les abus. Sa fermeté inflexible n'épargna personne. Clercs et moines durent répondre de leur conduite et rentrer dans le devoir. Mais au lieu de se soumettre, ils se révoltèrent contre lui et cherchèrent le moyen de lui nuire.

### THÉODORE EN PRISON

A cette époque, les petits-fils de Clovis se disputaient l'empire franc, un instant réuni en entier sous le sceptre de Clotaire (558-561). Par une bizarrerie qu'on ne saurait rencontrer qu'à cette époque, Marseille fut partagée entre Gontran, roi de Bourgogne, et Sigebert Ier, roi d'Austrasie.

Ce singulier partage devait être l'occasion de perpétuels conflits. A la mort de Sigebert Ier (575), qui laissait sur le trône Childebert II encore enfant, Gontran s'empara en toute hâte de la partie de la ville qui avait jusque-là appartenu au roi défunt. L'évêque ne crut pas devoir s'incliner devant le fait accompli, et il resta fidèle au jeune souverain dépossédé. De là des difficultés sérieuses avec Dynamius, le nouveau gouverneur nommé par Gontran.

Dynamius ne craignit pas de demander à Gontran l'exil de Théodore. Celui-ci se défendit et se prépara aussitôt à aller porter plainte auprès du roi Childebert II. Or, les réformes qu'il avait imposées au clergé lui avaient suscité deux puissants adversaires, le prêtre Proculus et Anastase, abbé du célèbre monastère de Saint-Victor.

Malgré leurs intrigues et leurs calomnies, Théodore réussit à partir ; mais sur la dénonciation du gouverneur, en traversant les Etats du roi de Bourgogne, il fut arrêté et mis en prison.

Peu après, il s'échappa des mains de Gontran et fit parvenir au roi Childebert II le rapport exact de tout ce qui s'était passé à Marseille. Celui-ci, mécontent, envoya sur-le-champ des ambassadeurs à son oncle pour réclamer la moitié de la ville que son père lui avait laissée en héritage. Pour toute réponse, Gontran interdit le passage à travers ses Etats au sénateur Gondulphe, que son neveu envoyait pour représentant à Marseille. Gondulphe, accompagné de l'évêque Théodore et escorté d'une forte troupe, se rendit alors en Provence par un autre chemin, et, en route, il s'arrêta à Tours chez l'évêque saint Grégoire, historien de ces conflits, qui lui offrit la plus généreuse hospitalité.

Ils arrivèrent bien devant Marseille, mais ne purent y pénétrer, car Dynamius en avait fermé toutes les portes en installant des gens armés sur les remparts. Devant cette résistance, saint Théodore et Gondulphe s'établirent dans la campagne, sous les murs mêmes de la ville.

### ENTRÉE TRIOMPHALE DE THÉODORE A MARSEILLE — NOUVEL EXIL

Pour mettre fin à ce siège, Gondulphe imagina un stratagème que tout le monde condamnerait aujourd'hui. Non loin de son camp, hors les murs de la ville, était l'église Saint-Etienne du Plan, de laquelle dépendaient de vastes salles ; il s'en rendit maître et fit proposer à Dynamius de venir y conférer avec lui.

Dynamius accepta et se rendit au lieu de la conférence, suivi d'une troupe armée. Mais à peine avait-il franchi le seuil de l'église, que les gardes de Gondulphe fermèrent les portes et l'isolèrent de son escorte, puis on le conduisit à la salle voisine. Là, il fut dépouillé de ses vêtements et dut entendre, dans une posture humiliée, les plus violents reproches. En même temps, les soldats de Gondulphe dispersaient la garde du gouverneur. Il ne restait plus à celui-ci que le recours à la bonté de Théodore. Le saint évêque, en entendant ses protestations, crut son repentir sincère. Il pardonna. On rendit au gouverneur les insignes de sa dignité, et bientôt on vit sortir de Saint-Etienne (remplacée aujourd'hui par l'église de Notre-Dame du Mont) saint Théodore, Gondulphe et Dynamius.

Meilleur et plus juste qu'une partie du clergé, le peuple de Marseille accourut pour acclamer son évêque. On fit au pasteur un cortège triomphal. Quant aux clercs révoltés qui s'attendaient à de justes représailles, ils reçurent tous leur pardon, mais à condition d'aller se justifier auprès du roi Childebert.

A peine le sénateur Gondulphe eut-il quitté la ville pour retourner en Austrasie, que Dynamius, oubliant ses serments, avait repris ses intrigues. Il accusa directement Théodore auprès du roi de Bourgogne, assurant à celui-ci qu'il avait en l'évêque son plus redoutable ennemi. Gontran résolut d'en finir avec ce prélat.

Un jour que Théodore était sorti de Marseille pour consacrer une église rurale, sur l'ordre de Dynamius, il fut jeté à bas de son cheval, séparé de ses compagnons et entraîné au plus vite de peur qu'il ne fût secouru par ses partisans. On l'emmenait ainsi sur une misérable monture, sans permettre à aucun des siens de l'accompagner pour le conduire en Bourgogne et le présenter au roi Gontran. Tandis que l'évêque prisonnier traversait la ville d'Aix, il vit venir à lui Pientius, évêque de la cité, qui, plein de respect et de compassion pour sa

grande infortune, lui donna pour compagnons de route quelques-uns de ses clercs et lui fournit tout ce qui lui était nécessaire.

Quand Théodore se présenta devant Gontran, la colère du prince tomba. L'évêque n'eut pas de peine à se justifier. Il sut si bien ménager la susceptibilité du roi, tout en défendant les droits de Childebert sur une partie de la ville, que Gontran le déclara innocent et le renvoya à Marseille. Son retour fut encore une fois un vrai triomphe.

### L'AFFAIRE DE GONDEBAUD

De nouvelles épreuves allaient fondre sur le saint évêque. Un certain Gondevald ou Gondebaud, d'après saint Grégoire de Tours, fils du roi Clotaire, suivant d'autres, simple aventurier qui se faisait passer pour fils de Clotaire, se présenta à Marseille, venant de Constantinople, pour y revendiquer une portion de l'héritage paternel.

Saint Théodore, pressé par les seigneurs d'Austrasie, embrassa ouvertement le parti de Gondebaud, pensant que ce fils de Clotaire, mûri par le malheur, remédierait aux souffrances de la nation franque. Il réunit des soldats et, à son arrivée à Marseille, il offrit à Gondebaud une cavalerie nombreuse armée par ses soins. Mummolus, gouverneur d'Avignon au nom de Childebert, défendit également leur cause, et bientôt une grande partie du Midi fut soumise par Gondebaud. Mais, soit qu'il fût reconnu pour un aventurier, soit qu'il ait été trahi par les siens, il ne tarda pas à succomber dans une embuscade (582).

Saint Théodore, qui avait favorisé le prétendant, avait tout à craindre de la colère du roi de Bourgogne. En effet, il fut de nouveau jeté en prison sous le prétexte d'avoir attiré Gondebaud à Marseille pour livrer le pays à un agent des empereurs de Constantinople. Pour se disculper de cette trahison, il n'eut qu'à montrer la lettre des seigneurs d'Austrasie qui l'avaient prié de prendre en main la cause de Gondebaud.

Toutefois, gardé en prison sans aucun ménagement pour son caractère, il s'abandonna à Dieu et se livra à une prière ininterrompue. Son bonheur, on le savait, était de s'épancher au pied de l'autel. On lui en interdit cruellement l'accès, sachant bien que c'était pour lui la plus dure privation.

Dieu le consola par une intervention miraculeuse, au dire de saint Grégoire de Tours. « Une nuit, pendant qu'il était en prière et que son âme, brûlée d'une ardeur plus vive qu'à l'ordinaire, s'unissait à Dieu par les communications les plus intimes, une lumière splendide remplit sa prison et un globe de feu s'arrêta sur sa tête pendant l'espace de deux heures. » Le garde qui veillait dans sa prison fut saisi de frayeur, et dès le matin il raconta à ses compagnons ce qu'il avait vu.

Le gouverneur effrayé comprit l'intervention du ciel et, pour dégager sa responsabilité, il fit conduire le saint évêque au roi de Bourgogne, avec Epiphane, évêque de Fréjus, croit-on, et lui aussi favorable à la cause de Gondebaud. Gontran interrogea lui-même les deux évêques. Il fut tellement gagné par les paroles de Théodore qu'il n'infligea aux prisonniers aucun châtiment, mais, pour plus de sécurité, il les retint en prison.

Epiphane y mourut, après avoir beaucoup souffert, assisté par l'évêque de Marseille. Quant à ce dernier, il fut, sur les ordres de Gontran, conduit au roi Childebert. Comme on était aux portes de Trèves, Théodore vit arriver au-devant de lui l'évêque Magnéric qui lui témoigna une grande vénération ; ils allèrent ensemble prier sur la tombe de saint Maximin.

A ce moment, une possédée aborda Magnéric et, d'une voix forte, elle lui cria : « Malheureux, qui oses prier le Seigneur pour notre ennemi Théodore. Tous les jours nous cherchons à expulser des Gaules l'ennemi qui attise le feu qui nous brûle, et tu ne cesses pas de prier pour lui. Malheur à nous si nous ne pouvons le vaincre. » Tel est le récit que fit Magnéric lui-même à saint Grégoire de Tours qui l'a rapporté.

### LE CONCILE DE MACON

Le roi Gontran résolut de faire assembler un Concile où seraient jugés les évêques et les ecclésiastiques qui auraient trempé dans la conspiration en faveur de Gondebaud. Le Concile s'ouvrit à Mâcon le 23 octobre de l'année 585.

Saint Théodore y fut envoyé comme prisonnier par Rathaire, gouverneur de Marseille, qui pensait ainsi se rendre agréable au roi Gontran. Dieu punit l'injure grave faite à son serviteur. Une maladie contagieuse fit mourir tous les serviteurs de Rathaire, ainsi que son fils unique ; lui-même, frappé par la main de Dieu, prit la fuite et arriva dans sa patrie natale juste pour y rendre le dernier soupir.

Cependant, le Concile de Mâcon s'était réuni. On y comptait quarante-trois évêques, vingt clercs, représentants des autres évêques d'Austrasie et de Bourgogne, et deux évêques non pourvus de sièges. Avec saint Théodore, on remarquait saint Prétextat de Rouen, saint Sulpice de Bourges, Priscus de Lyon et Bertram de Bordeaux.

Nous ignorons exactement ce qu'il advint pour saint Théodore. Grégoire de Tours ne mentionne pas l'examen de sa cause. Peut-être sa grande réputation de sainteté imposa-t-elle respect aux Pères du Concile. Peut-être aussi l'inculpé produisit-il les lettres des seigneurs d'Austrasie qui lui demandaient son concours en faveur de Gondebaud.

Ce qui est certain, c'est que saint Gontran lui-même étant tombé dangereusement malade, et se voyant en face de la mort, pardonna généreusement à ses adversaires, et demanda que l'on cessât toute condamnation. Saint Grégoire de Tours attribue à la maladie du roi de Bourgogne le retour de saint Théodore à Marseille.

Ce pardon de saint Gontran ne devait étonner personne, car si dans sa vie le souverain usa parfois de sévérité, il fit surtout preuve de mansuétude et mérita d'être appelé « le bon roi ». Plusieurs autres évêques partisans de Gondebaud avaient été

un jour invités à la table du roi de Bourgogne. Au lieu de sanglants reproches, Gontran se contenta de leur dire : « Je vous ai toujours traités en Pères de l'Eglise, et vous, loin de me traiter en roi, vous m'avez trompé. Mais Dieu a jugé notre cause. »

### INVENTION DES RELIQUES DU MARTYR SAINT DÉFENDANT

Le dernier séjour de saint Théodore à Marseille fut marqué par la découverte du corps de saint Défendant et de ses compagnons martyrs. Une tradition locale veut que plusieurs soldats appartenant à la légion thébaine aient été séparés de leurs compagnons au moment où ceux-ci subissaient le martyre dans les plaines d'Agaune. Ainsi un détachement entier se trouvait à Trèves. Plusieurs autres soldats étaient à Marseille, où la cruauté de Maximien se déchaîna contre eux.

Il faut citer saint Victor, saint Adrien et saint Hermès, saint Défendant, etc. Quand la persécution eut cessé, les corps des saints Victor, Adrien, Hermès et de quelques autres furent rendus à la lumière et traités avec les honneurs accordés à des saints martyrs. Les corps de saint Défendant et de plusieurs de ses compagnons demeurèrent ignorés pendant deux siècles, bien que le souvenir de leur martyre eût été pieusement conservé.

Il était réservé à notre saint évêque qui avait tant de fois souffert la prison et les chaînes de découvrir les reliques de ces saints. Saint Théodore eut une révélation et fit faire des recherches au lieu où reposaient les martyrs; il rendit les plus solennels hommages à leurs reliques, bâtit sur leurs tombeaux une riche basilique et écrivit même les actes de leur martyre. Malheureusement, après tant de siècles, toute trace de la basilique a été perdue ; les actes eux-mêmes ont disparu.

### LA PESTE A MARSEILLE

Les dernières années de la vie de saint Théodore devaient lui apporter de nouvelles souffrances. Nicetius, gouverneur de Marseille au nom du roi Childebert, marcha sur les traces de Dynamius et de Rathaire. Ses soldats pressuraient le peuple, et de tous côtés on souffrait d'une administration peu intègre. Théodore, n'écoutant que sa conscience, fit des représentations au gouverneur qui ne lui répondit que par le mépris. Soucieux de défendre ses brebis, le bon pasteur partit aussitôt auprès du roi Childebert, qui, prévenu sans doute par son fonctionnaire, ne l'écouta point. Théodore allait insister, lorsque la nouvelle d'une peste qui sévissait à Marseille le rappela au plus vite au milieu de son peuple.

Un vaisseau venu d'Espagne avait apporté l'épidémie. Les ravages du fléau furent bien vite épouvantables. Beaucoup d'habitants prirent la fuite, les autres mouraient en grand nombre. Il n'y eut bientôt plus de bras pour donner la sépulture aux morts. La décomposition des cadavres augmentait encore le danger et la désolation.

Saint Théodore arriva au milieu des siens, dans une ville déserte. Il jugea que le remède le plus expédient était de réunir dans l'abbaye de Saint-Victor ceux qui vivaient encore et d'attendre là dans la prière la fin du fléau.

Dans l'antique sanctuaire des martyrs, il multiplia ses supplications. Sa prière incessante finit par obtenir la cessation du fléau. Tous, ses ennemis eux-mêmes, durent reconnaître son dévouement (588).

### ZÈLE TROP ÉNERGIQUE

On trouve dans la correspondance de saint Grégoire le Grand une lettre adressée par ce Pape, au mois de juin 591, à saint Théodore et à Vigile, évêque d'Aix. Il leur communique les plaintes de plusieurs Juifs, dont saint Théodore et Vigile avaient pressé avec un zèle trop prompt la conversion.

« Quelques Juifs de nos contrées, dit le Pape, qui vont à Marseille attirés par les intérêts de leur commerce, nous ont appris que plusieurs de leurs frères, qui habitent votre pays, ont été baptisés plus par force que par conviction. J'avoue que votre intention était louable et inspirée par un sentiment de charité, mais je crains que l'intention, si elle n'est pas réglée par les Saints Livres, ne reste sans récompense et ne nuise même au salut de ceux que nous voulons sauver..... Attirez-les donc par des prédications fréquentes, et faites que la tendre charité du prédicateur, plus que toute autre chose, les porte à changer de vie. »

### MORT DE SAINT THÉODORE

Saint Théodore mourut, peu de temps après, entre les années 591 et 596, où le même pape saint Grégoire adressa une lettre à son successeur Sérénus. On ignore les circonstances de sa mort.

Sa vie de prière doit rester comme une grande leçon. Il fut en butte à des persécutions incessantes. Sans cesse en prison, traîné de tribunaux en tribunaux et de ville en ville, il ne perdit jamais la constance et la patience. Les évêques rendirent hommage à sa vertu. Dieu lui-même intervint en sa faveur.

Pendant longtemps, il n'y eut à Marseille, aucune église qui lui fut dédiée. L'église des Pères Récollets fut consacrée en 1648 sous le titre de saint Louis, roi de France, et de saint Antoine de Padoue. Après la Révolution, elle fut érigée en paroisse et reçut pour patron saint Théodore, évêque de Marseille. Cette paroisse est située non loin du lieu où, à l'exemple de saint Théodore, le pieux évêque Belzunce intercéda pour son peuple au temps de la célèbre peste.

### SOURCES CONSULTÉES

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, l. VI, c. XI et XXIV; l. VIII, c. V, XII et XX ; l. IX, c. XXII. — J.-B. MAGNAN, *Vie de saint Théodore, évêque de Marseille*, Marseille, 1855. — G. DE REY, *les Saints de l'Eglise de Marseille*, Marseille, 1885, p. 13-25. — ALBANÈS-CHEVALIER, *Gallia christiana novissima*, Valence, t. II, p. 21-29.

# SAINTE JEANNE DE VALOIS

*Fête le 4 février.*

Sainte Jeanne de Valois était fille de Louis XI, roi de France, et de Charlotte de Savoie. Sa sœur fut la célèbre Anne de Beaujeu, régente de France pendant la tutelle de leur frère Charles VIII. Jeanne vint au monde en 1464, à Nogent-le-Rotrou. Sa naissance fut accueillie par des larmes: on eût dit que Dieu voulait, dès la première heure, témoigner que cette enfant était destinée à porter, en échange d'une couronne terrestre, l'auréole des saints, qui est toujours un reflet de la Croix.

Son père eût préféré avoir un fils, qui eût hérité de sa puissance. Jeanne ne pouvait en rien servir sa politique : elle était laide et contrefaite.

Cependant, l'enfant fut fiancée, dès sa naissance, à Louis, fils du duc d'Orléans, qui n'avait lui-même que deux ans; Jeanne fut confiée aux

soins d'Anne de Culan, baronne de Linière. Cette pieuse dame appréciait les vertus précoces et les grâces dont Dieu favorisait cette jeune âme ; mais son tendre et respectueux intérêt ne suffisait pas pour mettre sa royale élève à l'abri du dédain et des brusqueries de son père, quand on la conduisait à Chinon, au Plessis-lès-Tours, à Paris ou à Amboise, que Louis XI habitait alternativement.

Le roi donnait pour l'entretien de sa fille une faible somme ; aussi Jeanne était-elle vêtue pauvrement, et cette pauvreté, disent les biographes, elle la prenait doucement en gré pour l'amour de Notre-Seigneur.

Sa piété envers la Sainte Vierge marquait aussi son âme au signe des prédestinés. Elle avait cinq ans lorsque la Mère de Dieu daigna lui révéler qu'elle était destinée à fonder un Ordre, dont le but principal serait l'imitation des vertus de la Très Sainte Vierge. Comme Marie, qui gardait les secrets du ciel, les méditant dans son cœur, Jeanne conserva fidèlement le souvenir de cette grâce.

Malgré son humeur bizarre et malgré ses dédains pour sa fille cadette, Louis XI, cependant, ne pouvait se défendre d'une sainte admiration envers cette âme humble et douce, envers cette enfant si pieuse et si vaillante dans l'exercice des vertus. D'ailleurs, malgré des torts trop réels, Louis XI avait une foi vive. C'était, du reste, le privilège de cet âge de foi où la religion enveloppait le berceau et la tombe.

Aussi, se souvenant de cette recommandation de saint Louis mourant à son fils: « Mon fils confesse-toi souvent. Elis un confesseur qui soit prud'homme et qui te puisse sûrement enseigner à faire des choses qui te sont nécessaires, » il désira que la piété naissante de Jeanne fût appuyée sur la vertu d'obéissance qui, seule, fait les saints. Confiant, d'ailleurs, dans la sagesse précoce de son enfant, il l'exhorta à prendre conseil. Jeanne pria ; elle pria Marie, la Mère du bon conseil. Ses yeux étaient tendrement fixés sur un crucifix, quand il lui sembla que l'image du Sauveur s'animait, que sa bouche s'entr'ouvrait pour lui dire: « Ma fille, si tu veux être aimée de la Mère, prend les plaies du Fils. »

Surnaturellement éclairée sur le sens de cette vision, Jeanne comprit qu'elle devait s'adresser à un des fils de saint François, symbole vivant de Jésus crucifié. Elle s'adressa donc au P. Jean de la Fontaine, gardien du couvent des Frères Mineurs d'Amboise. Pénétré de la grandeur de la mission qui lui était confiée, le P. de la Fontaine développa dans sa pénitente toutes les vertus chrétiennes: le sacrifice de la volonté, l'oubli d'elle-même, la mortification des sens, l'amour de Jésus dans ses pauvres, le pardon des injures. Mais, souvent, il dut tempérer, par de sages conseils, l'excessive ardeur qui emportait la pieuse enfant vers les exercices de la pénitence.

Louis XI, cependant, n'oubliait pas la promesse faite au duc d'Orléans, sur les fiançailles de Jeanne célébrées au lendemain de sa naissance. La jeune princesse était loin de désirer cette union. Les manières bruyantes et fastueuses du jeune duc contrastaient avec le recueillement dont elle s'était fait une douce habitude, et l'éloignement que le prince semblait éprouver pour elle était une raison de plus pour lui faire redouter leur union. D'ailleurs et avant tout, Jeanne voulait être l'épouse du Roi des rois et aucune grandeur de la terre ne pouvait remplacer pour elle la gloire d'appartenir à Dieu sans partage. Et si elle contractait une union terrestre, que deviendraient les promesses de la Très Sainte Vierge, lui disant dans son enfance qu'elle établirait un Ordre dévoué à l'imitation des vertus de la Mère de Dieu? Jeanne toutefois se soumit, car les volontés de Louis XI étaient des lois auxquelles nul ne pouvait se soustraire, et sa fille moins que personne; en victime, elle accepta l'avenir plein de larmes que le ciel semblait lui réserver.

De son côté, le jeune duc avait subi la contrainte sans accepter la soumission. Les douceurs et le dévouement de son épouse ne toucheront point son cœur, et la pauvre enfant de seize ans souffrira en silence tous les dédains et tous les délaissements.

Louis XI était arrivé au comble de la puissance, quand Dieu, Maître des rois, le terrassa par une longue maladie. Le roi était très effrayé à la pensée de l'enfer.

La pauvre Jeanne, accourue en toute hâte, redoublait de supplications auprès de Dieu pour son père, elle lui parla de François de Paule, le pieux ermite de la Calabre, qui renouvelait dans le royaume de Naples les vertus et les prodiges des anciens solitaires de la Thébaïde. La pieuse princesse savait que le pauvre ermite napolitain rendrait à Louis XI la paix et le calme de Dieu.

Saint François de Paule était un homme austère et pur, une âme humble, ouverte aux secrets de Dieu. Les éléments paraissaient lui être soumis. On racontait dans toute l'Italie la résurrection de ses deux neveux qu'il avait rendus à la tendresse de leur mère. L'avenir était pour lui sans voiles. Il avait prédit la chute de Constantinople et la délivrance d'Otrante.

Aux nombreux disciples accourus pour suivre ses exemples, François avait donné le nom de *Minimes* (les très petits), pour leur rappeler sans cesse qu'ils devaient se regarder comme les derniers dans l'Eglise de Jésus-Christ. Pourtant, par une simplicité qui n'est pas rare chez les saints, ce chef des Minimes, ou plutôt ce serviteur des très petits serviteurs de Dieu, souffrait parfois qu'on lui donnât des marques d'une vénération extraordinaire.

« Croyez-vous, disait-il à ses disciples, surpris et scandalisés, croyez-vous que je m'y méprenne ou qu'ils s'y trompent; croyez-vous que je pense que ces hommes me regardent ou que ces peuples en me les rendant pensent les rendre à quelque autre qu'à Dieu? Laissez-les donc contenter leur piété, et, dans l'instrument grossier des merveilles de Dieu, rendre hommage à celui qui daigne s'en servir. »

Tel était l'homme que vinrent trouver les envoyés de Louis XI, le suppliant d'accourir en France rendre la santé au monarque. L'accueil qu'ils reçurent fut austère.

« Pensez-vous, leur dit-il, que je tenterai Dieu en entreprenant un si long voyage pour un prince qui demande des miracles par un lâche amour de la vie? »

Rien ne put l'ébranler, pas même les prières du roi de Navarre, que Louis XI avait pris pour médiateur. Mais le Pape étant intervenu, l'homme de Dieu n'hésita plus, et il est permis de croire que la miséricorde infinie de Jésus-Christ voulait accorder ce puissant moyen de conversion à un grand pécheur, en récompense de la dévotion qu'il avait toujours conservée envers la Très Sainte Vierge, au sein même de ses égarements.

Saint François de Paule traversa la France en répandant les bienfaits de la grâce, tant sur les âmes que sur les corps. Le roi vint au-devant de

lui, escorté par une foule nombreuse et, se jetant à ses pieds, il le conjura d'obtenir la prolongation de son existence. Le saint ermite répondit avec cette grâce de persuasion que le Saint-Esprit mettait sur ses lèvres: « Les jours des rois sont comptés comme ceux de leurs plus humbles serviteurs; les rois sont les sujets de la mort et il n'y a pas d'autre parti à prendre que celui de se soumettre à la volonté de Dieu et de se préparer à mourir saintement. »

Le prince, ému jusqu'au fond de l'âme, rentra en lui-même, excita en son cœur des sentiments plus chrétiens et expira soumis à la volonté de Dieu (1480).

Sainte Jeanne de Valois se réjouissait d'avoir accompli envers son père les devoirs d'une fille chrétienne; mais, à dater de cette époque, les douleurs de sa vie s'accrurent plus encore. Anne de Beaujeu, sa sœur aînée, nommée régente par Louis XI, pendant la minorité de Charles VIII, n'avait pu pardonner au duc d'Orléans, son beau-frère, d'avoir jadis dédaigné ses avances, et, prenant un prétexte futile, elle voulut le faire arrêter.

Louis, averti à temps, s'enfuit auprès de François II, duc de Bretagne, et réveilla chez le prince sa haine contre la maison de France. Une ligue, à laquelle se joignit l'archiduc Maximilien d'Autriche, fut formée contre Charles VIII et la régente; et Louis, héritant du faible roi de France, pris en même temps d'une passion naissante pour la fille de François II, nourrissait le projet d'unir au sceptre de France la couronne des ducs de Bretagne. Son mariage avec Jeanne ne lui paraissait pas un obstacle. Le despotisme seul l'y avait contraint, et les lois divines et humaines lui permettaient de le rompre.

Quant à l'infortunée Jeanne, elle était une épouse trop tendre et trop dévouée pour ne pas être en butte aux défiances de sa sœur, et le duc d'Orléans ne pouvait lui pardonner de désapprouver hautement ses violences. En même temps, tous les courtisans s'éloignaient d'elle, car, dans les cours, moins qu'ailleurs, se trouve-t-il des courtisans du malheur. Chacun cherchait à complaire, soit à Anne de Beaujeu, soit au duc d'Orléans, et la pauvre Jeanne était délaissée. L'humble servante de Jésus-Christ ne cherchait de consolation qu'auprès de celui qui a dit: « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. »

Le sort des armes fut déplorable à la Bretagne et à ses alliés. Louis d'Orléans fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin (1489), et enfermé dans le donjon de Bourges. Jeanne, oubliant toutes les injures, alla en hâte l'y rejoindre pour adoucir sa captivité. En même temps, elle intercédait auprès de son frère, le roi de France, et auprès de la régente pour obtenir la délivrance de son époux; mais elle était toujours repoussée avec mépris: Quand Charles VIII vint à Nantes, pour recevoir les clés de la ville, Jeanne l'y rejoignit; mais, au milieu du triomphe de son frère, elle aurait passé la nuit exposée aux injures de l'air, si un officier des gardes, indigné de voir la sœur du roi traitée ainsi, ne lui eût offert un asile.

Jeanne ne se découragea pas, et Charles VIII, vaincu enfin par tant de généreuse persévérance, s'affranchit du joug de sa sœur de Beaujeu et accorda la grâce du captif, tout en ajoutant ces paroles qui, plus tard, purent paraître prophétiques: « Vous aurez ce que vous désirez si fort, ma sœur, votre mari sera délivré; Dieu veuille que, plus tard, vous n'ayez point à vous en repentir. » Jeanne ne s'en repentit jamais, car, si le duc d'Orléans ferma son cœur à la reconnaissance, elle, fidèle à la loi de charité, sut toujours aimer, pardonner et souffrir.

Charles VIII étant mort en 1498, sans laisser d'enfants, Louis d'Orléans, désormais appelé Louis XII, monta sur le trône. Son aversion pour Jeanne n'avait fait que croître et, libre désormais d'agir selon ses volontés, il sollicita à Rome l'annulation de son mariage, alléguant, du reste avec raison, la contrainte dont on avait usé à son égard, la protestation solennelle qu'il en avait faite par devant notaires le jour même des épousailles, et le respect constant avec lequel il avait toujours traité Jeanne, qui n'avait jamais eu d'épouse que le nom. Ces raisons et d'autres encore étaient plus que suffisantes pour faire annuler le mariage par l'Eglise, qui, à la suite de Jésus-Christ, proclame bien haut l'indissolubilité du lien conjugal, mais reste toujours juge pour reconnaître les cas de nullité.

Le mariage fut déclaré nul, et Jeanne de Valois abandonna sans un murmure, non seulement le nom d'épouse dont elle n'avait connu que les douleurs, mais encore le diadème de reine de France, auquel elle préférait mille fois l'humble couronne d'épines de son Epoux céleste. « Que Dieu soit glorifié, s'écria-t-elle, mes chaînes sont brisées, c'est lui qui l'a voulu, afin que, désormais, je le puisse mieux servir que je ne l'ai fait jusqu'ici ! »

### LA BONNE DUCHESSE

Tandis que Louis XII épousait la veuve de Charles VIII, la jeune Anne de Bretagne qui, quelques années auparavant, avait tant parlé à son cœur, Jeanne vint fixer sa résidence dans le palais des ducs de Berry, Louis XII lui ayant donné en apanage la terre du duché.

La sainte duchesse ne voulut plus dès lors aspirer qu'à Dieu, unissant à une vie de sublime contemplation les sollicitudes de la plus tendre charité envers les pauvres.

Persuadée que les maîtres doivent compte à Dieu du salut de leurs serviteurs et qu'ils ont l'obligation, en échange des services matériels qu'ils en reçoivent, de leur donner la lumière de la foi et l'exemple de la vertu, elle veillait à leur salut, surveillait leur conduite et réalisait dans sa vie ce qui est dit de la femme forte.

La prière devint plus que jamais la compagne inséparable de Jeanne. Son ardent amour pour Jésus-Christ imprimait dans son âme le désir de s'unir à lui par la mortification volontaire. Plus d'une fois, on la surprit agenouillée au pied de la Croix, frappant sa poitrine d'une pierre et répandant un torrent de larmes à la pensée de ses péchés et des souffrances de Jésus-Christ.

Quelques herbes mal apprêtées suffisaient ordinairement à sa nourriture. Elle s'imposait un jeûne rigoureux les mercredi, vendredi et samedi, et ces mêmes jours, elle prolongeait ses veilles dans la prière, macérant son corps par des haires et des disciplines, et portant cinq clous d'argent fort aigus au côté de son cœur, rapportent ses historiens.

Consoler les pauvres, les servir à table, laver et baiser leurs pieds, étaient les occupations chères à son cœur. Son humilité aurait voulu cacher à tous les prodiges de sa charité. Elle n'aurait désiré que Dieu seul pour témoin, car c'était Dieu seul qu'elle cherchait. Aussi, les pauvres honteux avaient-ils surtout part à ses

tendresses. Elle ménageait leur délicatesse à ce point qu'on aurait pu croire que c'était elle qu'on obligeait.

Pendant les années 1499 et 1500, une épidémie ayant sévi dans la ville de Bourges, Jeanne s'oublia elle-même, soigna les malades et ranima le courage de tous.

Cet ardent amour pour le prochain s'allumait chaque jour au foyer divin de l'Eucharistie. C'était là qu'elle puisait la force de supporter toutes les douleurs physiques et morales et de se dévouer à l'exemple de Dieu qui se donne à nous. On ne l'appelait que la *bonne duchesse*, et le souvenir de sa charité et de ses exemples se conserve encore religieusement dans le pays dont elle a été la bienfaitrice.

### L'ORDRE DES ANNONCIADES

Cependant, la Très Sainte Vierge inspirait à Jeanne et la pressait intérieurement de commencer l'œuvre dont elle lui avait parlé dès sa plus tendre enfance. Elle lui faisait entendre qu'il serait aisé de trouver toutes les règles du nouvel Ordre dans les vertus qu'elle avait pratiquées lors du message de l'ange.

Jeanne eût voulu obéir aux inspirations de la Très Sainte Vierge, mais elle était trop versée dans la science des saints pour ignorer que les lumières surnaturelles, avant d'être admises par les âmes qui les reçoivent, doivent recevoir préalablement la sanction de l'obéissance. Aussi, avait-elle parlé de ses projets au P. Gabriel-Maria, son confesseur, et celui-ci, pour éprouver la soumission de sa pénitente et pour s'assurer aussi des desseins de Dieu sur elle, lui répondit que l'Eglise ne tenait pas à multiplier les Ordres religieux, mais à maintenir les anciens dans leur ferveur primitive. Jeanne se tut et son silence dura deux ans; mais, pressée par les sollicitations de la Vierge Marie et décidée cependant à obéir à celui auquel elle devait obéissance au nom de Dieu, elle en tomba malade et l'angoisse la réduisit à l'extrémité. L'épreuve sembla suffisante au P. Gabriel-Maria, et Jeanne, autorisée à suivre les inspirations de Dieu, recouvra bientôt la santé.

Dieu seconda ses efforts, et un essaim d'âmes de bonne volonté peupla rapidement le nouveau monastère. Nous copions dans les historiens du temps le naïf tableau de la vie de ces personnes religieuses :

« Les soirs, le Révérend Père avecque Madame les venaient voir, et s'enquérir comme elles avaient passé la journée, et, si aucunes avaient failli, Madame les chapitrait. Elle ne leur disait pas grand'chose, mais ses paroles étaient bien pesées et leur donnait pénitences de leurs fautes, qui n'étaient pas grandes; comme quand elles avaient été négligentes à se trouver aux préparations de l'office, ou rompu le silence, ou aultres petites fautes. Cela fait, le bon Père et la saincte Dame leur donnaient de l'eau bénite et leur bénédiction, les recommandant à la garde de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie... Une grande ferveur de mortification régnait parmi ces filles de Marie. Quelques-unes se couchaient sur du bois, sur des fagots, voulant essayer si elles porteraient bien le faix de religion, et passaient ainsi les nuits exposant leurs petits corps à peine, labeur et austérité pour l'amour de Notre-Seigneur... Nonobstant qu'il y en eût de biens jeunes comme de dix à douze ans, si recevaient-elles Notre-Seigneur aussi souvent que les autres plus âgées, car c'estoient toutes filles de bon esprit et bien apprises, ardentes en l'amour de Dieu, en sa vraie foi et cognoissance et qui comprenoient ce qu'on leur disait et apprenoient facilement, et avoient entr'elles, deux à deux, leurs petits exercices de vertu et dévotion, s'avisant l'une l'autre, en toute douceur et charité, afin qu'elles ne défaillissent en rien contre les vertus et plaisirs de la Vierge, car c'estoient toute leur étude et leur plaisir que d'entendre la très digne Mère de Dieu, ainsi que leur bon Père et leur saincte Dame et Mère, les inciter toujours par exemples et paroles. »

Jeanne ne se contentait pas d'exhorter et de diriger ses filles dans les voies de la sainteté. Elle-même continuait à y marcher à grands pas et à leur donner l'exemple.

Ce fut en 1503 qu'elle fit publiquement vœu de pauvreté, chasteté, obéissance et clôture; mais, pour des raisons que nous ignorons, elle ne revêtit pas l'habit religieux, et n'alla point habiter avec ses filles. Elle ne sortit plus de son palais qui devint sa clôture, porta un cilice garni d'une grosse chaîne de fer, vécut pauvre et consacra à l'ornement des autels tout ce qu'elle possédait de précieux.

Un vendredi de l'année qui précéda sa mort, la Bienheureuse parut affaissée sous le poids d'une souffrance extraordinaire. Le R. P. Gabriel-Maria l'ayant obligée, au nom de l'obéissance, de lui en dire la cause, elle lui répondit avec humilité que Notre-Seigneur l'avait invitée pour le lendemain à un festin céleste. « Madame, lui répondit sévèrement le Père, aimez Dieu, mais souvenez-vous de votre néant ! »

Le lendemain, le Saint-Sacrifice venait de s'achever, quand Jeanne, qui avait communié, fut ravie : elle se vit soudain transportée dans un lieu éclatant de lumière où Jésus et sa Mère lui offraient le banquet mystérieux promis la veille. C'étaient leurs Cœurs sacrés dont la Mère de Dieu invitait l'humble Jeanne à faire la nourriture de son âme. Jésus lui demanda si elle ne voulait pas avoir aussi son cœur uni aux Cœurs de son Époux céleste et de sa Mère. Alors, il lui sembla que, malgré ses efforts pour acquiescer au divin Maître, il lui était impossible de trouver son cœur et de le lui offrir; Jésus, la regardant avec douceur et bonté, lui dit en souriant :

« Ma fille, il n'est pas étonnant que tu ne trouves plus ton cœur en toi, il est depuis longtemps uni avec le mien. »

En effet, la vie tout angélique de Jeanne, son amour des pauvres, son humilité, son détachement, la mansuétude de son cœur qui, à l'exemple du divin Maître, avait pardonné toutes les injures, cet ensemble de vie si parfaitement conforme aux enseignements de notre divin Sauveur avait uni, dès ce monde, l'âme de Jeanne à celle de Jésus-Christ.

Il était temps que Dieu consommât cette union en rappelant à lui la fidèle disciple de sa Croix. Jeanne s'envola donc au ciel, le 3 février 1503, après quarante ans d'une vie qui ne fut pour elle qu'un long martyre.

# SAINT JOSEPH DE LÉONISSA, CAPUCIN

*Fête le 4 février.*

**Suspendu par le pied droit et la main gauche pendant trois jours, saint Joseph de Léonissa ne cesse de prêcher aux Turcs, ses bourreaux, la divinité de Jésus-Christ.**

JOSEPH A SEPT ANS — UNE FÊTE DE FAMILLE
PAUVRES ORPHELINS — UNE SÉANCE ACADÉMIQUE

En 1556, dans un de ces palais grandioses dont l'Italie achevait de se parer, à Léonissa, petite ville des Abruzzes au royaume de Naples, naissait un enfant destiné à faire connaître au monde le nom de cette cité des Apennins. Son père, Jean des Désidéri, lui donna au baptême le nom d'Euphrase, mais la postérité le connaît sous celui de Joseph de Léonissa, qu'il choisit au jour de son second baptême, c'est-à-dire au jour de sa profession religieuse.

Une nuit, sa mère l'ayant couché avec elle dans son lit, imprudence grave, elle allait l'opresser, quand elle se sentit réveillée par un vigoureux soufflet appliqué sur sa joue. L'ange de l'enfant veillait ainsi sur son protégé. — Heureuses les mères qui savent appeler à leur aide dans la mission qui leur est confiée, les anges gardiens de leurs enfants !

Elevé sur les genoux de sa mère, dans les pieuses traditions de la foi, le jeune Euphrase accompagnait volontiers ses parents à l'église ; à peine âgé de trois ans, il demeurait à genoux les mains jointes devant l'autel, jusqu'à ce que sa mère lui commandât de s'asseoir.

Quand plus tard il sortait seul ou avec ses frères pour aller à l'école, il ne passait jamais devant l'église sans y entrer ; presque toujours il y entraînait ses compagnons. Il commençait dès lors sa carrière d'apôtre. De retour à la maison, il s'occupait à orner des autels et à rassembler devant ces petits monuments ses sœurs et ses compagnons d'âge, pour chanter ensemble des cantiques.

A peine eut-il atteint l'âge de sept ans qu'il commença le genre de vie qu'il devait suivre jusqu'à sa mort. Il jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis et toutes les vigiles des fêtes de la Sainte Vierge. Ce fut par ce moyen qu'il conserva, toujours intacte, la fleur de sa pureté.

Souvent ses parents le voyaient se lever pendant la nuit, quitter sa couche molle, se mettre à genoux, et prier en se frappant la poitrine.

Une fête de famille avait réuni, un jour de carnaval, au palais des Désidéri, un grand nombre d'amis. Après le festin, auquel Euphrase avait dû assister, on se livra aux réjouissances qui d'ordinaire accompagnent ces réunions. Les sœurs du Saint

commencèrent à danser innocemment sous les yeux des parents, et Euphrase fut invité à y prendre part. Craignant d'y trouver un danger pour son âme, il s'excusa; ses sœurs se piquèrent de le faire céder, mais le jeune homme se retira et alla s'enfermer sous le toit de la maison. Arrivées à la cachette du fugitif, ses sœurs heurtèrent violemment la porte ; elle sortit des gonds et tomba sur Euphrase ; il resta dessous blessé, sans crier, et les importunes visiteuses s'en retournèrent sans l'avoir vu.

Mais bientôt il se vit forcé par la violence du mal d'appeler au secours et les parents désolés le relevèrent tout contusionné. Cet incident interrompit la fête, qui commençait à trop durer; c'était tout ce que voulait le petit apôtre.

Bientôt une terrible épreuve frappa au cœur les heureux enfants des Désidéri. En quelques mois ils perdirent leur père et leur mère. Euphrase, le plus jeune, fut le plus courageux et le premier à consoler ses sœurs désolées. Sa parole avait déjà ce baume consolateur que nous le verrons plus tard répandre si souvent sur les cœurs affligés.

Un frère de Jean des Désidéri, professeur de belles lettres à Viterbe, vint recueillir ses neveux orphelins. Il établit les jeunes filles, et prit avec lui Euphrase, qui devint le plus brillant et le plus vertueux de ses élèves, à l'Université de Viterbe.

### UN BON CHOIX

Le jeune homme grandissait, entouré de l'estime de tous les gens de bien. Fier de son neveu, le professeur n'eut plus qu'un désir, celui de le fixer pour toujours auprès de lui. A cet effet, il résolut de lui chercher un parti et lui fit proposer la main d'une jeune patricienne de la ville. Mais Euphrase avait d'autres desseins. Encore enfant, il avait visité souvent le couvent des Capucins de Léonissa et c'était sous le froc de saint François, avec la couronne de la pauvreté, qu'il voulait vivre et mourir.

Devant les pressantes invitations de son oncle, il restait inébranlable. Il priait Dieu de lui venir en aide et de lui accorder la grâce insigne de se consacrer à lui pour toujours. Sur ces entrefaites, il tomba dans une grave maladie qui le conduisit, en quelques jours, aux portes du tombeau. Cet événement, en lui montrant de près la fragilité de ce monde, le jugement de Dieu et l'éternité, le confirma dans sa vocation. Quand il fut entré en convalescence, son oncle l'envoya dans sa patrie, à Léonissa, pour s'y reposer et y rétablir ses forces. Dès qu'il eut recouvré la santé, le jeune homme n'eut rien de plus pressé que d'aller frapper à la porte du couvent de Saint-François, situé près de sa ville natale. Il y fit une retraite prolongée, pendant laquelle il supplia le Seigneur par de ferventes prières de lui faire connaître sa sainte volonté et de lui donner la force de l'accomplir. Enfin, après y avoir bien réfléchi, convaincu que Dieu l'appelait dans l'Ordre de Saint-François, il demanda l'habit religieux et fut envoyé au couvent des Carcérelles, à Assise.

### FIDÉLITÉ A SA VOCATION

A peine a-t-on connaissance, à Viterbe, de la résolution d'Euphrase, devenu Frère Joseph, que sa famille et ses amis sont dans la désolation. Son oncle en est malade de douleur. Lélio, cousin du jeune religieux, déclare qu'il l'arrachera au cloître, de gré ou de force. Entouré de quelques hommes prêts à tout, il court à Assise. Craignant, avec raison, d'être mal reçus par le portier, les envahisseurs franchissent, avec une échelle, le mur de clôture du paisible couvent, tombent inopinément au milieu des corridors, dont ils troublent le silence, accablant d'injures les premiers religieux qu'ils rencontrent et réclamant Euphrase à grands cris.

En vain les bons Pères s'efforcent de calmer ces furieux et de leur parler le langage de la raison ; ils ne veulent rien entendre et réclament avec plus de violence qu'on leur livre leur proie. Alors le Père Gardien, connaissant le courage de son jeune disciple, leur présente Euphrase, et les religieux se retirent, afin de prier pour leur frère.

A la vue d'Euphrase qui vient à eux, l'air si calme et si digne, Lélio change aussitôt de tactique : il l'accueille par de douces paroles et de tendres reproches, il lui peint la douleur de son oncle, de ses sœurs, de ses amis, il décrit les splendeurs du mariage qu'on lui préparait, la belle situation qui l'attendait dans le monde, l'amitié que tous ont pour lui. Comment donc a-t-il pu sacrifier tant d'espérances, sans demander conseil à sa famille, sans réflexion, pour entreprendre une vie si humble et si austère, dont ils se repentira bientôt? pouvait-on se laisser ainsi endoctriner par les capucins, et mille choses semblables? L'éloquence de Lélio, tour à tour flatteuse, insinuante, railleuse, n'oublie rien, mais le novice reste impassible et muet, comme les statues des saints qui ornent le sanctuaire. « Enfin, s'écrie Lélio, avec un accent de colère longtemps contenue, notre parti est pris; nous ne sortirons pas d'ici sans toi. Jette promptement ce froc de moine, ou nous allons te l'arracher de nos mains et t'emporter de force.

— Pour ce qui me regarde, répond le jeune religieux, sans se troubler, j'ai mûrement réfléchi avant de prendre ma détermination, les austérités de l'Ordre des Capucins ne m'effraient pas , et je suis persuadé que Dieu m'appelle à cette vocation. Quant à mon oncle et à mes sœurs, ils ne peuvent raisonnablement me reprocher d'avoir préféré la volonté de Dieu à leur plaisir. Enfin, au mariage qu'on m'a proposé, je préfère la vie religieuse ; et quant à vos menaces, je ne les crains pas. »

A ces mots, Lélio lève la main pour donner un soufflet à son cousin, mais il n'ose frapper ; il le prend par la corde qui lui sert de ceinture, ses compagnons le saisissent par les bras et les jambes, et essaient de l'entraîner de force hors du couvent. Devant cette violence, le religieux appelle au secours. Les Capucins se précipitent, dégagent leur frère, et les ravisseurs se retirent déconcertés et furieux.

Quelque temps après, Lélio revient, accompagné seulement de son frère, et se présente poliment, demandant à parler au Frère Joseph. Le Père Maître des Novices veut bien consentir à le leur envoyer encore au parloir. Ils l'accablent de caresses et de prières, et lui offrent secrètement une très grosse somme d'argent que son oncle lui envoie comme gage de son amitié, s'il consent à revenir auprès de lui. A la vue de l'or, le disciple du pauvre d'Assise joint les mains, lève les yeux au ciel et se met à pleurer : « De grâce, leur dit-il, allez vous-en avec votre argent, ne cherchez plus à combattre les désirs de mon cœur ; je préférerais perdre la vie, plutôt que de renoncer à ma vocation. »

Voyant qu'il n'y avait rien à faire, les deux cousins du novice s'en retournèrent chez eux, et désormais on le laissa tranquille.

### UN REMÈDE MONASTIQUE — SACERDOCE — PACTE D'AMITIÉ

Remerciant Dieu de la victoire qu'il lui accordait, le Frère Joseph acheva paisiblement son noviciat et fut admis à la profession religieuse. Le voilà donc consacré à Dieu pour toujours ; loin de se

relâcher, il redouble d'obéissance et de ferveur, et augmente ses mortifications ; mais sa constitution délicate ne peut y résister, sa santé est sérieusement compromise. Ses supérieurs lui interdisent le jeûne et la discipline, l'obligent à se soigner et le dispensent de plusieurs points de la règle. Mais le mal ne fait que s'aggraver. Poussé par une inspiration de la grâce, le jeune religieux dit au Père Gardien que le seul remède, capable de le guérir, c'est de le laisser reprendre la vie commune. A cette étrange demande, le supérieur refuse d'abord ; mais devant la volonté constante du malade, connaissant d'ailleurs la vertu du Frère, il lui accorde enfin ce qu'il sollicite. A peine le Frère Joseph a-t-il repris les exercices de la règle et les austérités qu'elle impose, qu'il se trouve parfaitement guéri.

Depuis trois ans, le jeune Capucin s'exerçait à toutes les vertus d'un vrai fils de saint François, quand il fut appliqué, pendant sept années, à l'étude de la philosophie et de la théologie. L'étude ne put le distraire de la prière ni des pratiques de charité. Pour ne jamais perdre une minute, il avait réglé d'une manière très minutieuse l'emploi de toutes les heures du jour et de la nuit. Au sortir de l'étude ou de la prière, il allait humblement se mettre au service du Frère cuisinier, du jardinier ou de l'infirmier.

Appelé par l'obéissance à recevoir l'ordination sacerdotale, avec quelle humilité et quel amour il se préparait à ces augustes fonctions ! Bientôt on le chargea d'annoncer la parole de Dieu. Dans ses missions, on lui donnait souvent pour compagnon le Père Jérôme, religieux d'une rare vertu. Ils avaient été condisciples pendant leurs études de théologie ; une sainte amitié les unissait. Souvent ils s'entretenaient ensemble de la vie future, du purgatoire et des jugements de Dieu. Ils se promirent mutuellement que le premier des deux qui mourrait viendrait donner de ses nouvelles au survivant.

Ce fut le Père Jérôme que Dieu appela le premier. Peu de jours après la mort de son ami, le P. Joseph, se trouvant seul dans sa cellule, vit tout à coup apparaître devant lui le P. Jérôme : il paraissait tel qu'il l'avait vu durant sa vie, sauf que son visage semblait celui d'un homme qui souffre : « Je suis sauvé par l'infinie miséricorde de Dieu, dit-il, mais, ô frère Joseph, qu'il est difficile de se sauver et avec quelle facilité on se damne ! » Il répéta ces dernières paroles d'une voix vibrante et disparut. Le Père Joseph se précipita dans le corridor : *Avez-vous entendu ? Avez-vous entendu ?* disait-il ; mais les autres religieux n'avaient rien vu ni entendu. Le Père Joseph pria pour son ami, afin que son entrée dans la gloire ne fut pas retardée, et pour lui, considérant comme rien ce qu'il a fait jusque-là, il se mit avec une ardeur toute nouvelle au service de Dieu.

### MISSIONS A STAMBOUL (CONSTANTINOPLE) — TEMPÊTE — UN GUIDE SUR — LE SERVITEUR DES ESCLAVES — PRISON ET PESTE

Il y avait plus d'un siècle déjà que les Turcs étaient installés à Byzance. Les Grecs avaient fini par courber la tête dans cette lutte inégale où le cimeterre venait trop souvent trancher les questions théologiques.

En 1587, le général des Capucins, frère Egidius, envoya au secours des chrétiens abandonnés de Stamboul une mission composée de trois religieux. Les Pères Pierre de la Croix, Egidius de Sainte-Marie et Denis de Rome.

Notre Saint avait désiré vivement se consacrer à la conversion de l'Orient. Il obtint du général d'aller rejoindre, quelques mois après, les premiers missionnaires de Stamboul.

Il s'embarque, avec frère Grégoire, sur un vaisseau de Venise. Mais à peine arrivés à l'entrée de l'Adriatique une tempête assaille le vaisseau avec tant de violence, qu'après avoir jeté à la mer presque toutes les marchandises pour alléger le bateau, on se voit sur le point de périr. Le Saint console les passagers, les fait prier avec lui et prenant son crucifix de bois, il donne la bénédiction à la mer. A l'instant la tempête se calme et une blanche colombe apparaît sur les cordages.

Débarqué au port de Constantinople, le Saint, ignorant la langue du pays, s'adresse aux âmes du purgatoire pour trouver son chemin. Aussitôt lui apparaît sur la plage l'âme d'un de ses neveux, mort encore enfant, qui le prenant par la main le conduit au couvent des Capucins, situé près d'une des portes de la ville, dans le faubourg de Péra.

Amurat III régnait alors à Constantinople. Son règne s'était signalé par une persécution sourde et menaçante contre les chrétiens. Un grand nombre d'entre eux, demeurés fidèles, avaient été embarqués comme rameurs sur les galères turques, d'autres gémissaient dans les bagnes, occupés à travailler pour leurs vainqueurs, en grand danger de perdre la foi et privés de tout secours religieux.

Saint Joseph eut pour mission de s'occuper de ces infortunés. Il devint leur père et leur consolateur. Il leur prêchait, les aidait, les soignait dans leurs maladies et cherchait tous les moyens d'alléger leur sort. Son action fut si efficace sur les âmes, qu'au dire d'un historien, le bagne ressembla bientôt à un couvent, par les vertus qui s'y pratiquaient.

Un soir, s'étant attardé plus que d'ordinaire aux soins de ses pauvres, il ne put rentrer à Péra ; le passage du pont était interdit, la nuit, aux chrétiens. Exténué de fatigue, il se coucha entre deux canons à la porte du palais du sultan. Au point du jour, les janissaires l'aperçurent, et, le prenant pour un espion, le traînèrent dans un cachot. Il y resta deux mois, et il fallut l'intervention du délégué de Venise pour obtenir qu'il fût jugé et mis en liberté.

Vers cette époque, 1587, une peste horrible vint ravager la ville. Tous les missionnaires Capucins furent emportés par le fléau à l'exception du frère Grégoire, compagnon du Saint. Ce qui n'empêcha pas les deux religieux de se multiplier au service des chrétiens jusqu'à ce que le mal eût cessé ses ravages.

### CHEZ LE SULTAN

Le P. Joseph méditait à cette époque une entreprise qui pouvait assurer la conversion de la Turquie ou lui mériter à lui-même la palme des martyrs ; c'était d'aller expliquer la vérité de la foi chrétienne au sultan. Mais comment arriver jusqu'à lui ? Sachant bien qu'on ne lui accorderait pas d'audience, il s'introduit à la dérobée dans le palais, franchit les premières enceintes, et déjà il a pénétré jusqu'aux appartements réservés au grand seigneur, quand il est arrêté par les gardes. On le prend pour un assassin et on le jette dans la prison réservée aux plus grands criminels. Traduit devant les juges du palais, il déclare intrépidement qu'il n'était pas entré pour autre chose que pour essayer de convertir le sultan. Les Musulmans frémissent et le condamnent à la mort des traîtres.

### SUR LA CROIX

Ce supplice, appelé le Granchio, était le plus barbare qu'on pût imaginer.

Une longue poutre, plantée en terre, recevait à son sommet une traverse en forme de croisillon, à chaque bras de la traverse étaient attachées deux chaînes d'inégale longueur, destinées à recevoir, l'une la main droite, l'autre le pied droit du patient. On hissait le condamné à l'aide d'une échelle et quand les apprêts étaient finis, on la retirait subitement, laissant le malheureux ainsi suspendu, endurer toutes les souffrances de l'écartèlement, auxquelles venaient se joindre les horreurs de la faim et de la suffocation.

Notre Saint fut attaché à ce gibet infâme et les bourreaux, ivres de sang, assouvissaient leur haine en insultant encore le condamné.

Le martyr offrait à Dieu ses souffrances et le remerciait de lui accorder l'honneur de mourir sur une croix comme Jésus son Maître.

Ce gibet devint pour lui une chaire et, durant les trois jours qu'il y resta, il ne cessa de prêcher à ceux qui venaient assister à sa mort. Discours admirables que ceux qui sortaient de la bouche du martyr!

Enfin les bourreaux, fatigués de ses paroles et ennuyés des lenteurs de l'agonie, réunissent un amas de bois au pied de la croix, et y mettent le feu. Les flammes enveloppent, d'une couronne brillante, le généreux athlète et le dérobent aux regards des assistants.

Du milieu du brasier, le Saint parlait encore. Furieux, les exécuteurs couvrent sa voix du bruit de leurs cymbales. Enfin, après plusieurs heures, ne l'entendant plus parler et le voyant affaissé sur lui-même, ils jugent que cette fois c'est bien fini, et ils s'en vont.

A peine l'eurent-ils quitté, qu'un ange vint le détacher de la croix et lui servir un breuvage fortifiant: « Retourne en Italie, lui dit le messager céleste, un nouveau genre de martyre t'y est réservé. »

Le Saint ne tarda pas à s'embarquer pour Venise, et revint à son couvent d'Assise, orné de la couronne des martyrs et de l'auréole des confesseurs.

NOUVEL APOSTOLAT EN ITALIE — UN BRÉVIAIRE A L'ABRI DE LA PLUIE — LA FIN D'UN BAL — L'ANGE GARDIEN — ADIEUX A LÉONISSA — LA VIE QUI NE FINIT PLUS.

De retour dans l'Ombrie, il recommença à prêcher aux pauvres avec une activité infatigable. On le vit prendre la parole jusqu'à sept fois par jour. Les foules le suivaient d'un pays à l'autre, et parfois le nombre de ses auditeurs était si grand, qu'aucune église ne pouvant les contenir, il était obligé de prêcher sur la place publique, ou en pleine campagne. Des multitudes de pécheurs venaient chercher à ses pieds, dans une bonne confession, le pardon de leurs égarements.

Il avait un don spécial pour faire cesser les haines et réconcilier les ennemis. Il tenait beaucoup à cette œuvre de pacification, et pour obtenir la grâce d'y réussir, il s'imposait, a dit un de ses compagnons d'apostolat, un martyre de pénitence.

Une dame veuve, dont on avait cruellement assassiné le fils unique, était au désespoir et, comme une lionne blessée, ne respirait que vengeance; le saint missionnaire lui parla avec tant de douceur et d'onction de la résignation de la Sainte Vierge au pied de la croix, contemplant sur ses genoux le corps inanimé et sanglant de son divin et très innocent Fils Jésus-Christ, que cette mère irritée autant que malheureuse, non seulement reprit courage, mais fit appeler un notaire et rédiger un acte public attestant le pardon sincère qu'elle accordait au meurtrier.

Telle était la foi de saint Joseph de Léonissa qu'après avoir prié comme il devait, il agissait comme s'il eût été déjà exaucé, et la bonté toute puissante de Dieu agréait toujours sa filiale confiance.

Un jour qu'il voyageait avec un frère convers, une averse les surprit. Le Frère courut se mettre à l'abri près d'un moulin, mais le P. Joseph continua paisiblement sa route en récitant son bréviaire, et ni ses habits ni son livre ne furent mouillés.

Il eut beaucoup à lutter contre les danses, jeu qui devient si facilement une occasion de péchés pour beaucoup d'âmes. A l'époque du carnaval, arrivant à Borbone, près de Rieti, il trouve un bal organisé sur la place même de l'église, il proteste contre cet outrage à Jésus-Christ et annonce qu'il va monter en chaire. On le suit dans l'église. Mais à peine le prédicateur a-t-il fini, que plusieurs jeunes gens, sans tenir compte de son discours, retournent recommencer la danse devant l'église, dont ils s'empressent de fermer la porte à clef pour empêcher le missionnaire de venir troubler la fête. Mais à leur grand étonnement, ils voient soudain leur prisonnier apparaître sur la porte, terrible et menaçant: son langage fut cette fois si inspiré, que chacun rentra chez soi silencieux.

Il arrivait souvent qu'on venait le demander pour assister un mourant, guérir un malade lointain. Quand il ne pouvait s'y rendre lui-même, il priait son ange gardien de le remplacer.

C'est ainsi qu'il délivra du démon Jean Chiodoli, en chargeant son bon ange d'aller porter sa bénédiction au malheureux.

Ce fut son ange encore qui porta, avec sa bénédiction, la santé à Lucrèce Giovenali, travaillée depuis vingt ans d'une sciatique rebelle à tous les soins.

Malgré les succès de son apostolat, malgré les nombreux prodiges dont Dieu le favorisait et l'enthousiasme des peuples, il resta toujours le plus humble et le plus obéissant des religieux. Au couvent, il se faisait le serviteur de ses frères et si on le louait de ses succès, il se plaignait de son ingratitude envers Dieu.

Vers la fin de l'année 1611, son supérieur l'envoya à Léonissa. Son passage dans sa ville natale fut un triomphe. Ses compatriotes ne voulaient plus le laisser repartir, mais le Saint se remit en route pour Amatrice, lieu de sa résidence. Arrivé sur la colline de Saint-Christophe qui domine Léonissa, il s'arrêta, et, prenant son crucifix, il bénit la ville à plusieurs reprises, en versant des larmes. Ses compagnons lui demandèrent quel était le sujet de ses pleurs: « Ah! dit le Saint, c'est pour la dernière fois que je revois mon pays. J'ai aperçu une troupe de démons voler au-dessus de la cité pour y semer la discorde et la guerre! Dieu daigne cependant les éloigner pour quelque temps. »

Peu après son arrivée à Amatrice, le bon religieux tomba malade. Une fièvre violente le tourmenta depuis le mois d'octobre de cette même année 1611, jusqu'au commencement de février de l'année suivante 1612. Pendant sa maladie, il ne cessait pas un seul instant de prier, jusqu'au jour du 3 février où il expira en prononçant le nom de Jésus. Il avait cinquante-six ans.

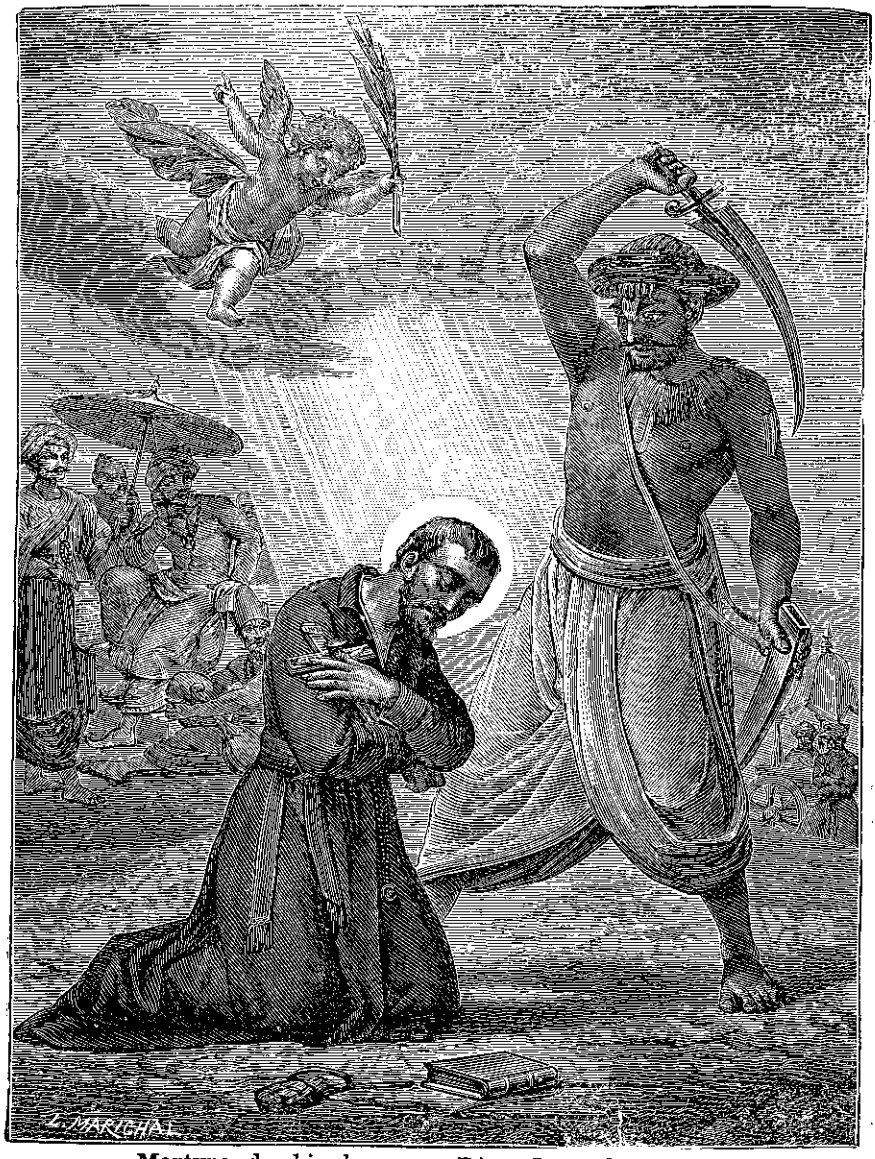
Son cœur, si purifié par l'amour de Dieu, se conserve encore aujourd'hui dans toute sa fraîcheur après plus de deux cents ans. Ainsi se vérifie la parole de l'Ecriture: Les restes de mes saints fleuriront comme l'herbe des prairies.

Les miracles sans nombre opérés à son tombeau, et les éclatants prodiges qui éclatèrent en 1639, quand on transporta son corps à Léonissa, le firent béatifier en 1737 par Clément XII: Benoît XIV le canonisa en 1746. Il est la gloire et le protecteur de sa ville natale.

# LE BIENHEUREUX JEAN DE BRITTO, JÉSUITE

## MISSIONNAIRE ET MARTYR

*Fête le 4 février.*




**Martyre du bienheureux Père Jean de Britto.**

### A LA COUR DU ROI ET AU COUVENT DES JÉSUITES

Le bienheureux Jean de Britto naquit à Lisbonne, le 1er mars 1647. A l'âge de trois ans, il perdit son père, don Salvador, gouverneur de Rio Janeiro. Néanmoins, son éducation fut des plus brillantes ; elle fut surtout des plus chrétiennes, grâce aux soins de sa mère dona Béatrix Pereyra. Cette femme, forte et pieuse, voulut présider elle-même à l'instruction de ses quatre enfants, et elle n'eut pas lieu de s'en repentir. L'aîné, Christoval, donna son sang à sa patrie sur le champ de bataille d'Amexial; Jean, le plus jeune, versa le sien pour Dieu sur les plages de l'Hindoustan. Les deux autres vécurent de plus longues années : Fernand se montra digne toute sa vie de porter le nom respecté qu'il avait reçu de son père; et Louise, par le charme de son caractère et le parfum de sa vertu, mérita d'embaumer longtemps la solitude où sa mère ensevelit les jours de son veuvage. Mais Jean sembla, dès ses plus jeunes années, le mieux doué, tant sous le rapport de la nature comme sous celui de la grâce.

Attaché, en qualité de page, à la personne de don Pedro, fils du roi Jean IV, il devint à neuf ans l'ami du prince royal et conquit l'affection de toute la cour. On le recherchait et on le fêtait;

mais, au milieu de ces honneurs et en face des vanités mondaines, l'enfant demeura toujours modeste et réservé. Ses compagnons, secrètement jaloux de ses vertus et de la faveur dont il jouissait, le poursuivirent bientôt de leurs taquineries avec un incroyable acharnement. Les seigneurs de la cour, témoins de la persécution que subissait le jeune page, lui donnèrent le surnom prophétique de *martyr*.

A ces mauvais procédés, Jean ne répondit que par la douceur, la patience et la charité. Il voulait imiter en cela la force d'âme de saint François-Xavier, dont la vie merveilleuse remplissait d'enthousiasme son noble cœur.

A l'âge de douze ans, atteint d'une maladie mortelle, abandonné des médecins, il invoque son patron bien-aimé et il revient à la santé. En témoignage de sa reconnaissance et pour accomplir un vœu de sa mère, il porte pendant un an, au milieu de la cour, l'habit de la Compagnie de Jésus. — Cette dévotion de faire porter aux enfants, pendant quelque temps, le costume religieux d'un saint patron, n'était pas rare à cette époque.

Mais Jean de Britto voulut ressembler complètement à son modèle. A peine entré dans sa quinzième année, il manifeste sa vocation à sa famille et à la cour. Sa mère l'encourage à se donner à Dieu. Don Pedro déclare qu'il ne peut se séparer de son ami: la reine, Louise de Gusman, qui l'aime comme son propre fils, s'oppose elle aussi à son départ; mais le jeune homme prie saint François-Xavier, tous les obstacles s'aplanissent et il entre au noviciat, le 17 décembre 1662. Il y brilla par son esprit de charité et de sacrifice.

Un jour, l'infant (le prince royal) vint le visiter avec une suite nombreuse, il le trouva à l'infirmerie, plus heureux de servir de pauvres malades, cloués sur leurs grabats, qu'un puissant roi, assis sur son trône.

Jean de Britto prononça ses vœux de religion en 1664. Envoyé au collège d'Evora, il s'y livra à des travaux qui mirent sa vie en danger. Après sa guérison, il poursuivit, à Coïmbre, son cours de belles-lettres et de philosophie. Les succès les plus brillants couronnaient ses études.

### DÉPART POUR LES INDES

Mais il brûlait d'aller, comme François-Xavier, porter la lumière de l'Evangile dans les Indes. Pour n'être pas contrarié dans son dessein, il s'adressa directement au supérieur général, qui lui donna la permission désirée.

Il reçut l'onction sacerdotale quelques jours avant la fête de Noël 1672.

Aux joies causées par son ordination succédèrent bientôt pour les siens les douleurs de la séparation. Dona Béatrix, qui pleurait encore la mort prématurée de son fils aîné Christoval, ne put d'abord se résoudre à perdre aussi son plus jeune enfant. Elle s'adressa au provincial des Jésuites et au nonce apostolique : mais ses démarches restèrent sans résultat et elle se soumit à la volonté de Dieu. Don Pedro, régent du royaume depuis 1667, essaya à son tour de retenir son ancien ami. Celui-ci parla au prince le langage de la foi, et il ne rencontra plus de difficultés.

Le vaisseau, qui emportait le P. de Britto, sortit du port de Lisbonne, le 25 mars 1673. Arrivé sous l'équateur, le vent cessa d'enfler ses voiles, et il resta enchaîné durant plusieurs jours sous cette atmosphère de feu. Une épidémie s'empara des passagers et la mort frappa de nombreuses victimes. Des vingt-six Jésuites destinés aux missions des Indes, douze succombèrent au fléau. Dans ces tristes circonstances, le P. de Britto fut l'ange consolateur et de l'équipage et des passagers. Jour et nuit, il ne cessa un seul instant de se prodiguer aux malades : les témoins de son héroïque charité lui décernèrent le titre de *nouveau Xavier*. Lorsque les prières qu'il fit monter vers le ciel eurent arraché le vaisseau à ces sinistres parages, et à l'affreuse tempête qui faillit l'engloutir en face du cap de Bonne Espérance, l'épidémie disparut tout à coup et les passagers survivants purent, en septembre, débarquer à Goa pleins de santé.

### PREMIERS TRAVAUX AU MADURÉ

La première visite des missionnaires fut pour le tombeau de Saint-François Xavier : il leur tardait à tous de marcher sans retard sur les traces du grand apôtre de l'Orient. Cinq mois suffirent au P. de Britto pour compléter, à Goa, ses études théologiques : deux autres mois passés à Ambalacate le mirent à même de parler couramment les diverses langues du vaste pays qu'il devait évangéliser. C'était le Maduré.

La mission du Maduré ne comprenait pas seulement le royaume de ce nom : elle s'étendait encore dans ceux de Golconde, de Gingi, de Velour, de Tanjaour, de Marava et dans mille autres petits Etats renfermés dans l'immense presqu'île de l'Hindoustan actuel. Cette contrée était alors tout à fait étrangère à la civilisation. Sa population se partageait en quatre castes principales. Ces castes existent encore : les Brahmes forment la noblesse du pays ; les Kchatrias suivent le métier des armes ; les Veissias s'adonnent au commerce ; les Choutres se livrent aux professions domestiques. A côté de ces classes, vivent les Parias, êtres avilis et méprisés par leurs compatriotes à l'égal des Européens, désignés sous le nom de Pranguis.

Tels étaient les Hindous auprès desquels le P. de Britto allait exercer son ministère. L'heure qu'il avait appelée de tous ses vœux sonnait enfin. Il se mit à l'œuvre avec joie. Et cependant que de difficultés et que de périls ! Dès ce jour, sa vie ne fut plus qu'une lutte ouverte contre les hommes et les éléments. Idoles et démons, prêtres et rois, fleuves et forêts, montagnes et climat, tout se trouvait coalisé contre cet homme de vingt-six ans, frêle et maladif, perdu au milieu d'un peuple barbare. Pendant vingt ans, il brava la dent des tigres et le poignard des assassins. Harassé par des courses incessantes, écrasé de travaux, exténué de fatigue, accablé de sollicitudes, privé de repos, de nourriture et de sommeil, emprisonné, outragé, flagellé, martyrisé, il connut à fond toutes les formes de la douleur. Tout ce qu'un homme peut souffrir, il le souffrit ; il le souffrit pour l'amour des âmes, et Dieu l'aida.

C'est le 30 juillet 1674 qu'il mit le pied dans le district de Colé, confié tout spécialement à sa sollicitude. Il y arriva malade, mais la joie de travailler au salut des âmes lui rendit bientôt la santé. Les chrétientés soumises à sa juridiction étaient alors décimées par la peste : il résolut de les visiter. Au cours de ce premier voyage apostolique, il baptisa des milliers de néophytes. Ces conversions, en augmentant le nombre des chrétiens, le forcèrent à partager son district en deux sections. Il garda celle du sud, avec Tattouvantchéri pour chef-lieu. Son séjour dans cette ville faillit lui coûter la vie, durant la nuit du 17 au 18 décembre 1676 : il la passa toute entière,

en compagnie d'affreux serpents, au sommet d'un tertre solitaire, assiégé de toutes parts par les eaux du Coleron débordé.

Echappé à ce danger, il reprit ses travaux avec une nouvelle ardeur. Les miracles accompagnèrent ses pas et les païens ouvrirent les yeux à la vérité. Pour les conquérir au Christ, l'ardent missionnaire recourait à toutes les industries qu'un zèle sans bornes peut inspirer.

Pendant le carême de l'an 1678, il entendit les confessions de trois mille fidèles, et baptisa trois cents nouveaux convertis.

Empêché par les susceptibilités des autres castes de s'occuper en plein jour des Parias, il leur consacrait les heures de la nuit.

En 1678, il bâtit pour eux une chapelle dans le bois de Siroucarambour.

### CINQ ANNÉES D'APOSTOLAT

Les années qui s'écoulèrent, de 1679 à 1684, furent pour le P. de Britto particulièrement fécondes, dans les trois royaumes de Maduré, de Gingi et de Tanjaour; il convertit de nombreux infidèles; les Brahmes tentèrent souvent de l'assassiner, mais Dieu le préserva. Un volume ne suffirait pas à raconter les courses de l'infatigable missionnaire.

Au mois de décembre 1679, surpris par la nuit, dans une vaste forêt, transi de froid, mourant de faim, le courageux Jésuite sentait déjà la vie qui lui échappait, lorsque deux anges vinrent le délivrer.

La semaine suivante, il rencontra sur sa route le Maja-Waikkal, canal large et profond qu'il ne pouvait traverser ni à gué, ni à la nage. Tandis qu'il demandait le secours du ciel, il fut saisi par un beau jeune homme qui le transporta sur l'autre bord et disparut : c'était encore un ange.

En 1680, le P. de Britto parcourut de nouveau le Gingi et le Tanjaour. Il demeura dix-huit jours à Tiroucaréiour, saisi d'une fièvre terrible, privé de la vue et en proie au délire; saint François-Xavier le guérit miraculeusement. Aussitôt il partit pour la ville de Couttour où le brahme Minatchi voulait, sous peine de mort, forcer les chrétiens à assister aux cérémonies païennes. Lorsqu'il y arriva, le persécuteur mourut subitement. De retour au Gingi, il pria la chrétienté de Pompatti de quitter une bourgade où le fanatisme des idolâtres entravait constamment les pratiques de la religion. Les néophytes attachés aux cabanes qu'ils tenaient de leurs pères refusèrent obstinément. Dieu les en punit en envoyant un incendie : les païens n'eurent pas une seule maison brûlée, mais toutes celles des chrétiens devinrent la proie des flammes.

En 1681, le Tanjaour posséda longtemps le missionnaire. Ce pays persécuteur des chrétiens fut alors accablé sous les coups de la justice divine. Une inondation, qui le couvrit tout entier, engloutit dix mille païens dans la seule province de Tirouvadour.

En 1682, le P. de Britto visita le Gingi. Appelé par son supérieur au collège de Topo, sur la côte de Travancor, il fit sa profession solennelle et fut, malgré lui, nommé directeur de toute la mission du Maduré. Pour se venger de la violence faite à son humilité, il déploya un zèle plus actif, un courage plus indomptable que par le passé. Les missionnaires qui partageaient ses travaux lui donnèrent le nom de François-Xavier. Il leur confia toujours les postes les moins périlleux, heureux de se jeter lui-même au plus fort du danger. C'est ainsi qu'il se rendit sur les confins du Tanjaour et du Marava, où la persécution était alors plus violente que jamais.

En 1683, il célébra les fêtes de Pâques à Couttour. Le gouverneur de cette ville donna l'ordre de l'arrêter et décréta la peine de mort contre les chrétiens; mais Dieu ne permit pas l'exécution de cet édit. Le persécuteur mourut et ses femmes furent jetées sur le bûcher qui consuma son cadavre. Le gouverneur de Siroucarambour, qui tracassait aussi les chrétiens, fut en même temps convaincu de brigandage et disgracié. Celui de Tanrey envoya contre le missionnaire une troupe de soldats qui passèrent près de sa hutte sans l'apercevoir. Aidé de Dieu qui le protégeait d'une manière si manifeste, le Père pénétra dans les royaumes de Golconde et de Velour. Il revit aussi ceux de Gingi et de Tanjaour inondés du sang des chrétiens.

### AVANT-GOUTS DU MARTYRE

Il désirait vivement répandre son sang pour la foi, mais sa vie était précieuse aux chrétientés de l'Hindoustan et Dieu veillait sur elle. Sur la fin de l'automne 1684, le missionnaire reposait la nuit dans une chapelle; une bande d'assassins, envoyés par le gouverneur de Siroucarambour, approchait secrètement pour le massacrer. Tout à coup la foudre éclate au milieu du ciel serein, et les assassins effrayés se hâtent de fuir.

L'année suivante, dans le Maduré, Jean de Britto est arrêté par un seigneur du pays, accablé de coups et d'outrages, jeté dans une prison infecte. Deux fois il voit la hache suspendue sur sa tête; son corps n'est plus qu'une plaie, le bourreau se prépare à mettre un terme à ses souffrances : il n'ose frapper.

Rendu à la liberté, le Père vole de nouveau à la conquête des âmes. La côte du Coromandel, et les cinq royaumes qui composaient la vaste mission du Maduré, jouissent tour à tour de sa présence. Il entre dans le Marava, le 5 mai 1686. Le 17 juillet, il est pris avec deux catéchistes et trois néophytes par un détachement des troupes de Coumara-Poullei. Sur son refus d'adorer l'idole Siven, le général barbare le livre à la cruauté de ses soldats : on lui met les fers aux pieds, les soufflets ensanglantent ses joues, les coups de fouet et de rotin déchirent ses épaules en lambeaux. Le soir, on le plonge à plusieurs reprises dans un étang. Le lendemain on l'étend sur un rocher, exposé aux suffocantes ardeurs du soleil de l'Inde. Une seconde fois les soldats viennent lui déchirer les membres à coups de cordes et de bâtons, et dans leur rage satanique, ils foulent son corps sous leurs pieds. Les chrétiens arrêtés avec lui partagent une partie de ces supplices. L'un d'eux reçoit sur la tête des coups si violents qu'un de ses yeux lui pend sur la joue. Le bienheureux de Britto remet cet œil dans son orbite et le guérit par la vertu du signe de la croix. A la vue de ce prodige, Coumara-Poullei ne se contient plus de colère. Il traîne ses captifs de ville en ville jusqu'à la capitale et les condamne à mort.

Ranganâdadéven, roi de Marava, ne ratifie pas la sentence de son ministre, mais il exile les confesseurs, coupables à ses yeux de pratiquer une religion trop chaste.

### VOYAGE EN EUROPE

Un an après ces événements, le P. de Britto, nommé procureur du Malabar, dut s'embarquer

pour l'Europe. Arrivé à Lisbonne, en 1688, il s'occupa sans retard des affaires qui l'avaient forcé de quitter ses chers Hindous. S'il vit quelques moments ses parents, ce ne fut que lorsqu'ils vinrent le trouver ou qu'il les rencontra sur sa route. Sa mère, retirée à Portalègre, n'obtint pas elle-même une plus longue visite. Durant son séjour au Portugal, il ne prit par jour qu'un seul repas: du riz, des légumes et de l'eau lui suffisaient, comme au Maduré. Son lit était ou une planche ou une peau d'ours étendue sur le sol. Le prince dont il avait été page, devenu roi sous le nom de Pierre II, et la reine Isabelle-Marie le comblèrent des témoignages de leur bienveillance et de leur estime. Ils voulurent lui confier l'éducation de l'infant; mais il refusa. Il refusa aussi l'archevêché de Cranganor (Inde). L'humble missionnaire n'était pas venu chercher des dignités: ce qu'il demandait avant tout, c'étaient de nouveaux missionnaires. Il en trouva vint-cinq dans les collèges d'Evora, de Coïmbre et de Santarem et il partit avec eux le 8 avril 1690.

Lorsque le P. de Britto arriva à Goa, l'archevêque et le vice-roi s'efforcèrent de l'y retenir. Il s'arracha à leurs instances, visita les résidences du Malabar et reparut sur le théâtre de ses anciens travaux. La persécution sévissait encore: il réussit à l'éteindre sur plusieurs points, mais non dans le Marava. Pour éviter de plus grands maux aux fidèles de ce royaume, il vécut durant deux ans au milieu des bois; les chrétiens et les catéchumènes connaissaient seuls le lieu de sa retraite. Le bruit des miracles et des conversions qu'il opérait finit cependant par parvenir aux oreilles des Brahmes. Il trouva un refuge contre leur fureur dans la principauté indépendante de Mouni.

### LE MARTYRE

A cette époque, Tériadéven, fils de l'ancien roi de Marava, mis au courant des prodiges du missionnaire, le supplia de venir à Ciroupalléi, où il se mourait. Converti par un catéchiste, ce prince reçut le baptême et guérit subitement. Il avait cinq femmes, il garda celle qu'il avait épousée la première et renvoya les autres. Parmi ces dernières se trouvait la princesse Cadelci: elle porta plainte au roi Ranganâdadéven son oncle. Tériadéven, mandé à la capitale, affirma noblement qu'il était chrétien, mais comme il était extrêmement aimé du peuple, le roi n'osa le mettre à mort. En revanche, il résolut de venger sur le prêtre des chrétiens l'outrage fait à sa nièce. Le P. de Britto, prévenu de l'arrivée des satellites, renvoya, sous divers prétextes, les néophytes qui auraient pu le défendre, et se livra à ses ennemis, le 8 janvier 1693.

Ceux-ci l'accablèrent de coups et, durant trois jours, le traînèrent en laisse derrière leurs chevaux. Dans toutes les villes situées sur la route de la capitale, le saint confesseur fut abreuvé d'outrages sanglants. A la soldatesque se joignit pour le torturer la populace ignoble, barbare, brutale. Il fut, au milieu des places publiques, en face des idoles, l'objet des jeux les plus inhumains. La sueur et le sang ruisselaient sur son front: comme le Christ, on lui couvrit le visage de poussière et de crachats.

Il resta dix-huit jours dans la prison de Ramanadabouram, avec quelques chrétiens qu'il exhorta constamment au martyre. L'heure du sien approchait. Les Saniassis, ou prêtres des idoles, avaient promis de le faire périr par la seule vertu des sortilèges: ils appelèrent en vain tous les magiciens du pays à leur secours.

Le 28 janvier, Ranganâdadéven parut à son tribunal. Il condamna le missionnaire à l'exil. Cette sentence était fictive. On venait de donner au roi la liste de ses sujets chrétiens. Effrayé de leur nombre et de la puissance dont ils disposaient, il craignit d'exciter une révolte s'il faisait exécuter leur chef dans la capitale. Parmi les convertis du P. de Britto, se trouvaient en effet, outre Tériadéven, des gouverneurs de province et des officiers chéris de leurs soldats. Rien n'aurait pu les empêcher de délivrer leur maître; mais celui-ci leur avait défendu de faire la moindre démarche en sa faveur.

Les émissaires du tyran publièrent partout que l'ennemi des dieux du Marava était exilé à Oréiour. Le Père y arriva le 31 janvier 1693. Il était âgé de quarante six-ans, moins un mois.

L'exilé fut remis aux mains du prince Ouréiardéven, frère du roi, qui avait l'ordre secret de le faire mourir. Le prince ne s'empressa pas d'obéir. Il voulait à tout prix acheter un miracle au missionnaire : la guérison d'une maladie honteuse et mortelle dont il était affligé; ses instances prolongées auprès du missionnaire restèrent sans résultat, car il n'avait nulle envie de se convertir. Partagé entre l'espérance de voir enfin son désir satisfait, et la crainte de mettre à mort un homme qu'il vénérait malgré lui, le prince passa deux jours et deux nuits dans le trouble et l'hésitation. La première de ses épouses sollicitait avec larmes la grâce du prisonnier : son fils et son ministre demandaient sa mort à grands cris. Ouréiardéven pencha vers la cruauté : le 4 février, mercredi des cendres, il ordonna de procéder sans retard au supplice.

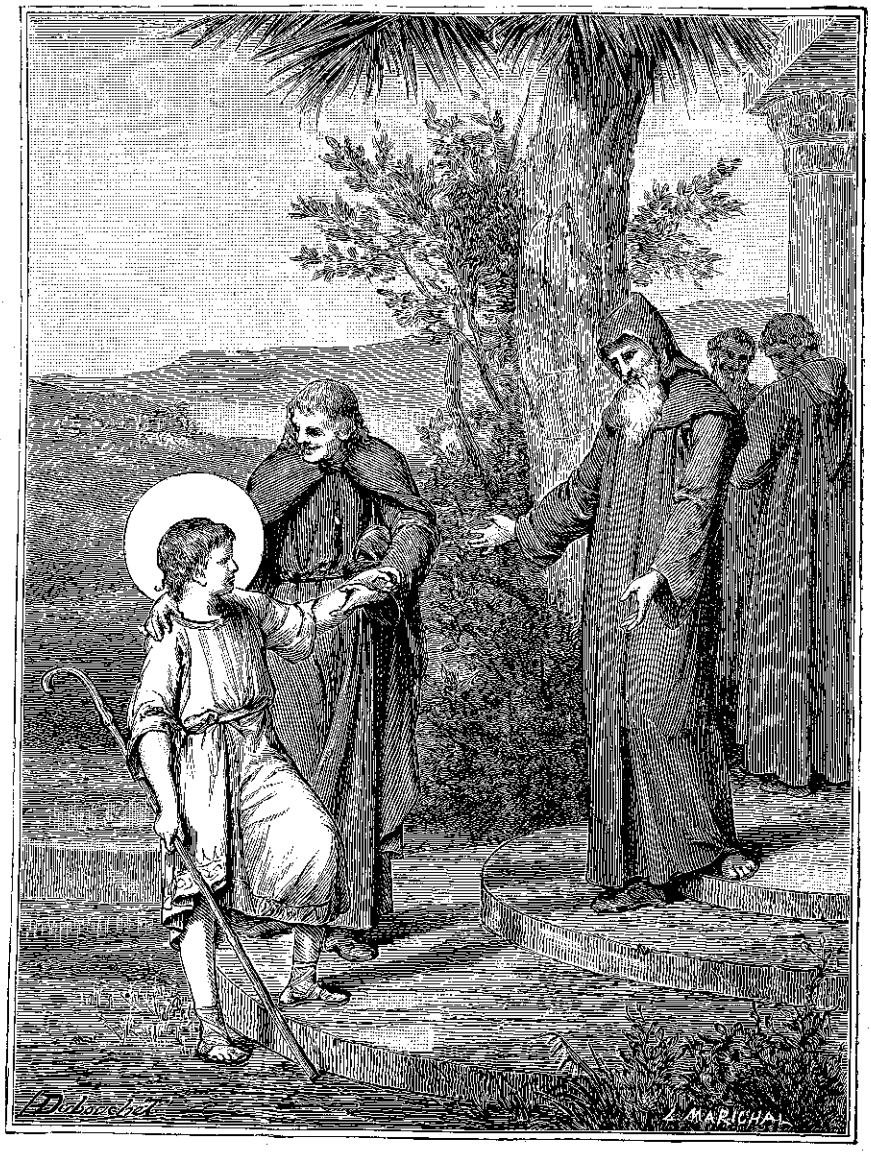
A mille pas de la ville, sur les bords du Pambaroù, s'élevait une éminence qui dominait la rivière et la plaine. Ce monticule était pour le Bienheureux l'autel du sacrifice. En y arrivant, il tomba à genoux et, la face tournée vers l'Orient, les yeux élevés avec amour au dessus de la terre, il resta quelque temps immobile, souriant, radieux, l'âme dans le ciel. La multitude présente à ce spectacle entourait d'un majestueux silence la prière muette du martyr; et le bourreau lui-même tremblait devant sa victime en extase.

Tout à coup retentit une voix stridente : c'est le fils du gouverneur qui vient presser l'exécution. Une clameur immense couvre ses paroles, mais le Père a compris. Il se lève, fait le signe de la croix, embrasse le bourreau et retombe à genoux. Un coup de cimeterre, dirigé contre les reliques suspendues à son cou, arrache à sa poitrine un flot de sang. Il jette alors un dernier regard vers le ciel, puis il s'incline : le cimeterre retombe une seconde fois et sa tête roule sur le sol.

A la nouvelle de ce martyre, le Portugal tressaillit : la vénérable mère du missionnaire, dona Béatrix, appelée à Lisbonne, reçut dans le palais les honneurs réservés à la reine. Mais déjà Oréiour était un lieu de pèlerinage. Le corps du héros, détaché par les chrétiens du poteau sur lequel on l'avait suspendu, pieds et mains coupés, reposait dans un tombeau glorieux. La poussière arrosée de son sang rendait la santé aux malades qui la mêlaient à leur breuvage : près de ses reliques, les miracles étaient journaliers. La vérité en a été constatée par l'Eglise, et le 21 août 1853, Pie IX a placé le bienheureux Jean de Britto sur les autels. — Gloire à Dieu : il n'y a que l'Eglise catholique qui produise de tels hommes !

# SAINT NICOLAS STUDITE, MOINE BASILIEN

*Fête le 4 février.*



**Nicolas, reçu par son oncle Théophane avec la tendresse d'un père, est présenté à l'hégoumène de Studion, saint Théodore.**

UNE VISITE AU MONASTÈRE — L'ÉCOLE DE STUDION — L'ABBÉ SAINT THÉODORE — MOINE ET PRÊTRE

Nicolas naquit, dans la petite ville de Cydonia (Canéa), dans l'île de Crète, vers l'an 793.

L'enfant atteignait sa dixième année et par ses vertus naissantes charmait ses pieux parents, lorsque ceux-ci, préférant le bien de leur fils à leur propre agrément, l'envoyèrent à Constantinople, auprès de son oncle maternel Théophane, religieux du monastère de Studion. Ce couvent avait longtemps édifié la ville de Contantinople: les religieux qui l'habitaient étaient divisés en trois chœurs qui se succédaient les uns aux autres pour chanter les louanges de Dieu sans interruption ni jour ni nuit. Le peuple les avait surnommés les moines *acémètes*, c'est-à-dire *sans sommeil;* ils furent persécutés, dispersés ou mis à mort par la fureur de l'empereur hérétique Copronyme. La communauté commençait à refleurir sous la direction du savant et saint hégoumène (abbé) Théodore, lorsque notre jeune Crétois y arrivait. Théophane reçut son neveu avec la tendresse d'un père, et voyant le désir qu'avait l'enfant de servir uniquement le Seigneur, il le présenta à Théodore.

A l'ombre du monastère, une école s'ouvrait à un certain nombre d'enfants privilégiés; saint

Théodore n'avait pas voulu la placer à l'intérieur même du couvent, pour ne pas troubler le silence et la régularité du cloître ; mais les élèves étaient réunis dans une maison voisine, et la direction du saint abbé ne leur faisait pas défaut. Nicolas fut mis au nombre de ces enfants et devint bientôt leur modèle. Il fit de rapides progrès dans les études ; nul ne le surpassait dans l'art de transcrire rapidement les manuscrits avec la netteté d'une belle écriture ; il lisait assidûment la vie des saints ; le premier à l'église, il en sortait le dernier.

Son éducation terminée, le pieux jeune homme ne songea qu'à se consacrer à Dieu dans le monastère. « Alors, dit son historien, religieux de Studion comme lui, alors notre saint Père Théodore le revêtit de l'habit angélique des moines. » Nicolas, renonçant à toute volonté propre, se remit entièrement entre les mains de cet habile directeur. Son obéissance admirable lui permit de réaliser de si beaux progrès dans la vertu, que les plus anciens religieux du couvent en étaient dans l'admiration. Humble, doux, austère, ami des veilles et de saintes psalmodies, il consacrait encore de longues heures à la prière silencieuse de l'oraison, et ses yeux baignés de larmes attestaient la ferveur de son âme. De la prière il passait au travail ; sa fonction était de copier des manuscrits, œuvre éminemment utile en ces temps où l'imprimerie était encore inconnue.

La majeure partie des moines de cette époque n'était pas dans les Ordres sacrés ; mais le patriarche de Constantinople et l'abbé du couvent jugèrent utile au bien de l'Eglise d'élever Nicolas au sacerdoce.

Après les joies, les tristesses. Le nouveau prêtre vit arriver à Constantinople son frère Tite, fugitif et sans ressources, échappé au désastre de sa patrie. Il racontait comment l'île de Crète venait de tomber aux mains des Sarrasins mahométans, qui promenaient partout le massacre, le pillage et l'incendie, ne donnant souvent à choisir aux chrétiens que l'apostasie ou la mort.

Nicolas serra dans ses bras son malheureux frère, il le consola, lui parla de la céleste patrie, que nul ennemi ne peut troubler et l'engagea à ne plus songer désormais qu'aux biens éternels. Attiré par les exemples de son frère, et la sainteté de l'abbé Théodore, Tite embrassa la vie religieuse au couvent de Studion. Il y trouvait des religieux remarquables par leur science et leur piété, tels que Timothée, Anastase, Naucrace, et Joseph qui devint plus tard archevêque de Thessalonique.

### L'HÉRÉSIE DES BRISEURS D'IMAGES — PERSÉCUTIONS — EXILS ET TOURMENTS — CONSTANCE ET GRANDEUR D'AME — OÙ EST LA VÉRITABLE ÉGLISE

Nicolas se réjouit dans le Seigneur en voyant son frère consacré au service de Dieu. Mais une nouvelle ère de combats et de luttes ne tarda pas à s'ouvrir pour les paisibles moines de Studion.

Au siècle précédent, un ancien marchand de moutons, venu d'Isaurie à Constantinople, tour à tour soldat, officier, général, empereur, parvenu au faîte de la puissance, mais non de la science et de la vertu, s'était imaginé, dans sa grossière ignorance, que les catholiques adoraient comme des idoles les images des saints. — Dans les temps modernes, les protestants ont renouvelé contre nous cette accusation aussi fausse qu'absurde. Les statues ou images de Jésus-Christ et des saints ravivent notre piété en parlant à nos regards ; tout enfant catholique, instruit de son catéchisme, sait que nous n'adorons pas ces images comme des divinités, mais l'honneur que nous leur rendons s'adresse aux personnages qu'elles représentent ; et quand nous nous prosternons devant la croix, ce n'est pas le bois que nous adorons, mais Jésus qui a été crucifié sur ce bois.

Cette explication si simple ne fut pas comprise de l'empereur Léon l'Isaurien : dans son orgueil, il se crut envoyé de Dieu pour détruire dans l'Eglise catholique ce qu'il appelait « l'idolâtrie des images. » Il ordonna de briser partout ces représentations chères à la piété des peuples. La puissance et les richesses impériales, l'ambition et la peur, lui procurèrent des partisans, même hélas ! parmi les membres du clergé grec. Ainsi fut fondée l'hérésie des *Iconoclastes ou briseurs d'images*. Mais les vrais catholiques, soutenus par le Pape de Rome, gardien infaillible de la foi vraiment orthodoxe, refusèrent de se soumettre à l'hérésie, malgré d'effroyables persécutions ; il y eut de nombreux martyrs, sous le règne de plusieurs empereurs.

L'église de Constantinople avait retrouvé une certaine paix, quand en l'année 815, l'empereur Léon l'Arménien, trahissant les promesses qu'il avait faites en montant sur le trône, reprit la politique hérétique et persécutrice de l'Isaurien. En vain le patriarche saint Nicéphore, et saint Théodore Studite, s'efforcèrent d'éclairer le prince et de le ramener à de meilleurs sentiments. Léon envoya le patriarche en exil à Chrysopolis. Le monastère de Studion fut un des premiers frappés : saint Théodore et notre saint Nicolas furent exilés dans la forteresse de Métope. Ils y restèrent un an ; non seulement ils ne perdirent point courage, mais ils fortifiaient dans la foi par leurs paroles ardentes tous ceux qui venaient les visiter, et soutenaient les absents par leurs lettres. Dénoncé pour ce fait au persécuteur, Théodore fut déporté dans la forteresse lointaine de Bonita ; son disciple Nicolas resta jusqu'à la fin le compagnon de ses souffrances, et il servait son saint abbé avec la tendresse et le dévouement d'un fils.

Cependant l'empereur ne tarde pas à apprendre que les deux moines catholiques continuent, par leurs lettres, à réfuter ses erreurs et à encourager leurs frères. Sa colère est grande. Un émissaire, envoyé par lui, vient en toute hâte à la forteresse, se fait amener les prisonniers et ordonne de flageller Nicolas, sous les yeux de son maître, avec des lanières de cuir. On lui en donne cent coups avec une vigueur barbare ; enfin le martyr s'affaisse sur lui-même, baigné dans son sang. Théodore subit ensuite le même supplice. Puis tous deux sont jetés dans un cachot humide et l'envoyé impérial ordonne de les laisser mourir de faim.

Mais l'empereur préférait leur apostasie à leur mort. On prolongea donc le supplice ; on les laissait quatre jours, parfois davantage, sans manger, puis on leur portait de la nourriture ; d'autres fois, on les privait d'eau plus ou moins longtemps.

Une lettre de Théodore étant tombée aux mains du prince, un nouvel émissaire arriva et fit comparaître les prisonniers : « Voilà, dit-il, une de vos lettres contre l'empereur ; quand l'avez-vous écrite, et à qui ? » Les soldats de la vérité avouèrent volontiers qu'ils avaient écrit cette lettre, et déclarèrent qu'ils persistaient à rejeter les erreurs du prince. Furieux, l'envoyé fait flageller de nou-

veau Nicolas, et quand son corps n'est qu'une plaie, il ordonne de le laisser sans vêtement, en plein air, exposé au froid rigoureux qui désolait la campagne : on était en hiver. Pendant ce temps, il commande aux bourreaux de battre Théodore.

Il revient à Nicolas, et veut lui persuader de se séparer de son maître ; mais ses affreuses souffrances n'ont pu le vaincre. On le ramène pour l'étendre sur le chevalet : ses bras tendus avec des cordes et des poulies sont presque disloqués : on le laisse dans ce nouveau supplice durant plusieurs heures. Pendant ce temps, on l'invite par de douces paroles à cesser une résistance si pénible, à renoncer à la religion catholique pour embrasser celle des Iconoclastes. Enfin, les bourreaux lassés le détachent et le reportent dans la prison auprès de son maître.

A la prière de Théodore, ces hommes cruels se laissent un peu adoucir, et lui donnent quelques médicaments pour soigner les horribles plaies de son disciple. Nicolas guérit, mais il attribuait sa guérison bien plus aux prières et aux bons soins de saint Théodore qu'à l'efficacité des pauvres remèdes donnés par les soldats.

Ils n'étaient pas les seuls à souffrir. Parmi les saints martyrs de cette persécution, l'Eglise catholique honore Michel, évêque de Synoade, Théophylacte, évêque de Nicomédie, Georges, évêque de Mitylène, Euthymius, évêque de Sardes, les moines saint Nicétas, saint Macaire de Pélicie, l'historien saint Théophane, abbé du monastère de Sigriana, en Bythinie.

Saint Théodore Studite invoquait par des lettres pressantes l'autorité du Pape de Rome, chef de l'Eglise et Père de tous les chrétiens : « Prêtez l'oreille au cri de notre détresse, écrivait-il, vous le chef apostolique établi pour régir les brebis du Christ, portier du royaume des cieux, pierre de la foi sur laquelle est bâtie l'Eglise catholique. Vous êtes Pierre, parce que vous en occupez légitimement le siège.... Le patriarche de Constantinople, notre pasteur et notre père, est plongé dans un cachot, les métropolitains, les évêques, les prêtres, les moines, les religieuses subissent la flagellation, les tortures, les chaînes, l'exil, la déportation et la mort. Partout l'image de Dieu, notre Sauveur, cette image vénérée devant laquelle tremblent les démons eux-mêmes, est foulée aux pieds par la populace en délire. Les autels sont renversés, les temples détruits, les sacrements profanés : on punit de mort quiconque est trouvé possesseur d'un exemplaire de l'Evangile. Bienheureux Père, vicaire et imitateur de Jésus-Christ, levez-vous des régions de l'Occident, et prenez en main notre cause. C'est à vous que le divin Sauveur a dit en la personne de Pierre : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos* (Luc XXII, 32). Vous avez reçu de Dieu la puissance, et il vous a constitué prince de tous les chrétiens. Elevez donc la voix et que toutes les Eglises qui sont sous le ciel entendent retentir l'anathème que vous prononcerez contre le synode impie qui a proscrit les saintes images. »

Le Pontife de Rome était alors saint Pascal Ier; il n'avait pas attendu ce touchant appel pour condamner, à l'exemple de ses prédécesseurs, l'hérésie des Iconoclastes; il avait envoyé des ambassadeurs revendiquer auprès de l'empereur hérétique les droits de la foi et de l'humanité, mais rien ne put fléchir le monstre couronné. Du moins, le pieux Pontife multipliait sa charité pour secourir les exilés et les captifs.

Saint Théodore Studite le remerciait; il le félicitait en même temps de sa fermeté à défendre la vraie doctrine. « ... Nous savons maintenant, écrivait-il, que le siège de Rome est occupé par un pasteur digne de succéder au prince des apôtres; nous avons la certitude que Dieu n'a point abandonné son Eglise, puisqu'il lui a ménagé un pasteur et un père dont le courage et la bonté sont à la hauteur des calamités actuelles. Vous êtes la providence de tous les malheureux, la source pure de la vérité orthodoxe, le port assuré contre la tempête et l'hérésie, la cité choisie de Dieu pour le salut du monde. »

Voilà comment parlait du Pape de Rome, le grand Théodore Studite que les Grecs vénèrent encore aujourd'hui comme un saint et un martyr. Pourquoi donc rejettent-ils sa foi? Saint Théodore, comme saint Jean Chrysostome, comme saint Basile, comme saint Grégoire, comme saint Athanase, était uni à l'Eglise Romaine et à son chef. C'est là la marque qu'on est dans la véritable Eglise de Jésus-Christ. En effet, Jésus-Christ n'a fondé qu'*une seule Eglise*, or cette Eglise est bâtie sur Pierre : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* » Cette Eglise doit durer jusqu'à la fin des siècles, car *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle;* Simon-Pierre est mort, mais sa dignité subsiste toujours dans ses successeurs, les Papes de Rome, comme l'ont proclamé les conciles œcuméniques et comme le croyaient saint Théodore et saint Nicolas. Voilà pourquoi les Eglises protestantes, séparées du Pape, n'étant pas *bâties sur Pierre*, ne sont pas la véritable Eglise de Jésus-Christ: de même l'Eglise russe, l'Eglise grecque, l'Eglise arménienne, depuis qu'elles sont séparées de l'Eglise romaine, ne sont plus de la véritable Eglise de Jésus-Christ, car elles ne sont plus *bâties sur Pierre*.

L'Eglise du Pape ne peut pas devenir hérétique, car Jésus-Christ a dit que *les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. Jésus-Christ ne ment pas.

Après trois ans de souffrances à Bonita, saint Théodore Studite et son héroïque disciple furent conduits dans la ville de Smyrne. Mais ce nouveau séjour ne leur fut guère plus doux. Ils languirent pendant vingt mois au fond d'un cachot, les deux pieds pris dans des entraves. De temps en temps, on les en tirait pour leur offrir la liberté et les bonnes grâces du prince au prix de l'apostasie. Ils refusaient, on les flagellait et on les remettait au cachot.

### PAIX MOMENTANÉE — NOUVEAUX EXILS
### LE SCHISME DE PHOTIUS

Cependant la main de Dieu s'appesantit sur le persécuteur. Michel le Bègue, ancien marchand de chevaux, devenu officier sans savoir ni lire ni écrire, avait autrefois favorisé de tout son pouvoir l'avènement de Léon l'Arménien; mais aspirant à son tour à l'empire, il conspira contre son maître, fut découvert, et condamné à être brûlé vif; avant que la sentence fût exécutée, ses complices poignardèrent Léon, et Michel fut salué empereur le 25 décembre 820. Il ne valait pas mieux que son prédécesseur, mais au milieu des fêtes qu'il donna pour célébrer son avènement, la persécution se ralentit, les captifs sortirent de prison et les exilés revinrent. Théodore et Nicolas partirent de Smyrne à pied, appuyés sur un bâton; ils vinrent jusqu'à Brousse, et de là à Chalcédoine et enfin à Constantinople. Les

catholiques reçurent avec amour et vénération ces bons soldats du Christ, tout couverts des cicatrices de leurs glorieuses blessures.

Une députation d'évêques et d'hégoumènes se rendit à la cour. Après qu'on eut adressé les félicitations d'usage au prince, saint Théodore prit la parole pour le supplier de rendre la paix à l'Eglise. « Toi, repartit brusquement Michel, tu as toujours fait de l'opposition aux empereurs. » Les prélats se retirèrent, heureux de n'être pas mis en prison.

La persécution obligea bientôt nos deux saints à reprendre le chemin de l'exil, d'abord dans les environs de Brousse, puis dans la presqu'île de Saint-Tryphon, voisine du cap d'Acrita, où l'admirable saint Théodore, brisé de fatigues et de souffrances, expira entre les bras de son disciple, l'an 826.

Le corps de ce martyr de l'orthodoxie, fils fidèle de l'Eglise romaine, fut transporté et enseveli dans l'île de Prinkipo. Nicolas ne voulut pas se séparer des restes précieux de son cher maître et fixa sa résidence près de son tombeau. Souvent il recevait la visite de quelques notables catholiques de Constantinople ou d'ailleurs, parfois même des sénateurs, qui le regardaient comme la vivante image de saint Théodore, et venaient se consoler auprès de lui des malheurs de l'Eglise. Il les recevait avec sa bonté ordinaire, les encourageait et les renvoyait éclairés et fortifiés de ses bons conseils.

A Michel le Bègue succéda Théophile. Avec lui la persécution recommença avec une violence plus grande. Pour échapper à la fureur des ennemis de la vraie foi, Nicolas erra longtemps de retraite en retraite jusqu'à ce qu'une pieuse femme lui donna l'hospitalité, au faubourg de Phirmopolis, sur la côte de Thrace.

L'empereur Théophile mourut à son tour, jeune encore, mais il eut la grâce de se convertir sur son lit de mort, et la pieuse impératrice Théodora prit en main les rênes du gouvernement au nom de son jeune fils Michel. La persécution cessa, les prisons rendirent leurs captifs; l'héroïque moine saint Méthodius, que les persécuteurs avaient enfermé longtemps dans un cachot avec un cadavre en putréfaction, et qui avait été miraculeusement préservé de la mort dans un pareil supplice, devint patriarche de Constantinople. L'Eglise grecque se réconcilia officiellement avec l'Eglise de Rome, et l'on célébra une grande fête qu'on appela fête de l'orthodoxie. Naucrace, disciple de saint Théodore, revint aussi d'exil, et fut nommé par saint Méthodius, hégoumène du monastère de Studion. Cette pieuse retraite retrouva bientôt sa splendeur d'autrefois, et plusieurs centaines de religieux s'y groupaient sous la direction paternelle du saint abbé. Nicolas revint au milieu de ses frères, mais il se retirait parfois dans sa solitude de Phirmopolis et y restait longtemps pour vaquer plus tranquillement à la contemplation. Par les soins de l'impératrice, les restes de saint Théodore Studite furent transférés à Constantinople avec les honneurs d'un magnifique triomphe, et ensevelis auprès des restes de son oncle, saint Platon, dans l'église du monastère de Studion dédiée à saint Jean-Baptiste.

A la mort de Naucrace, le patriarche Ignace, légitime successeur de saint Méthodius, nomma Nicolas hégoumène (supérieur) du monastère.

Il gouvernait avec la sagesse d'un saint ses fils spirituels, lorsqu'une nouvelle tempête éclata sur l'Eglise de Constantinople : le démon venait de susciter contre le bercail du Christ un loup perfide : le schismatique Photius.

Le jeune empereur Michel, séduit par les intrigues de son oncle et favori Bardas, chassa du palais sa vertueuse mère Théodora, et commença à s'abandonner à tous les vices, au point de mériter de ses sujets le surnom de Michel l'*Ivrogne*. Après bien des exhortations inutiles, le saint Patriarche Ignace excommunia le débauché Bardas. Fureur à la cour. Michel et Bardas, au lieu de se corriger, préfèrent se donner un évêque plus tolérant. Ils choisissent un de leurs compagnons de plaisirs et de vice, un simple laïc, Photius, secrétaire et écuyer du prince. En quelques jours, Photius est ordonné diacre, prêtre, évêque et on l'installe par la force sur le siège usurpé de saint Ignace. Mais saint Ignace refuse énergiquement de donner sa démission, et malgré la prison, malgré les tourments, malgré l'exil, reste fidèle à son devoir. Photius, faux pasteur, loup dévorant, entré dans la bergerie comme un larron, veut s'imposer par la violence et la ruse. Il écrit des lettres menteuses au Pape de Rome pour faire approuver son élection; mais sa fourberie est découverte, le Pape l'excommunie. Que fera Photius? il excommuniera le Pape et accusera l'Eglise romaine d'hérésie! Ainsi furent posées les bases du schisme grec.

Mais les catholiques, fidèles au Christ et à l'autorité de son vicaire, refusèrent de reconnaître le faux pasteur. Parmi eux brilla saint Nicolas. Obligé de quitter le monastère de Studion, il erra de nouveau de retraite en retraite, à Prénète, près de Nicomédie, au faubourg de Liba, près de Constantinople, dans l'île de Proconèse, à Mitylène, au cap de Chersonèse, à Nacolie; quand les émissaires de Photius parvenaient à le retrouver, ils l'obsédaient de caresses et de promesses flatteuses pour le gagner à leur cause; mais les douces paroles ne réussissaient pas mieux que les menaces. A la fin, ils s'emparèrent de sa personne et l'amenèrent prisonnier au couvent de Studion. Photius avait mis à la tête du couvent un de ses partisans nommé Sabas; celui-ci jeta dans une prison le vénérable vieillard et l'y retint deux ans.

Il y serait sans doute resté davantage, mais Michel l'Ivrogne ayant été détrôné par Basile le Macédonien, le nouveau prince chassa Photius de Constantinople, et la paix fut rendue à l'Eglise. L'orgueilleux et intrigant Photius ne devait pas tarder à s'insinuer dans les bonnes grâces de Basile, mais en attendant, le bienheureux Nicolas, rendu à la liberté, fut replacé à la tête du monastère et y acheva sa vie dans la sainteté et la paix. Hélène, fille du sénateur Manuel, était mourante, Nicolas la guérit en faisant sur elle le signe de la croix. Au moment de quitter cette vie, après avoir adressé ses adieux à Clément qu'il avait choisi pour successeur, et aux frères qui entouraient son lit, il leur dit : « Ne vous inquiétez pas de la pauvreté du monastère à cause de la cherté des vivres cette année : Dieu y pourvoira trois jours après mon départ. » Il expira doucement à l'âge de soixante-seize ans (868). Trois jours après, un vaisseau de l'empereur Basile abordait avec un chargement de blé pour le monastère. — Du haut du ciel, ô saint Nicolas, aidez l'Orient à renoncer au schisme de Photius, afin que toutes les brebis du Christ soient réunies dans le bercail de saint Pierre.

# SAINT THÉOPHILE LE PÉNITENT

*Fête le 4 février.*

L'ÉCONOME FIDÈLE ET CHARITABLE

Le saint pénitent Théophile vécut au VIe siècle de l'ère chrétienne, et son histoire nous a été conservée par Eutychianus, auteur contemporain. Paul Diacre l'a traduite du grec en latin, au XIe siècle, et a dédié sa version à Charlemagne. Nos pères aimaient à entendre répéter ce récit qui montre combien la Sainte Vierge est miséricordieuse envers les pécheurs et combien grande est sa puissance pour les retirer de l'abîme.

C'était en l'an 538, peu avant la désastreuse invasion des Perses qui porta le ravage et l'effroi dans l'Asie-Mineure. Un ecclésiastique, nommé Théophile, était chargé de l'administration temporelle de l'Eglise épiscopale d'Adana, en Cilicie. C'était un poste de confiance dont Théophile s'était rendu digne par son intégrité et ses vertus, et qu'il remplissait d'une manière digne des plus grands éloges.

L'évêque se reposait sur lui avec une entière sécurité de tout ce qui concernait les biens de son église. Depuis le plus grand jusqu'au plus petit, soit parmi le clergé, soit parmi le peuple, tous l'estimaient et l'aimaient.

Il visitait avec une infatigable charité les pauvres et les orphelins, et subvenait à leurs besoins autant que le permettaient les ressources confiées à son administration.

### THÉOPHILE REFUSE D'ÊTRE ÉVÊQUE

L'évêque d'Adana étant venu à mourir, le clergé et le peuple choisirent unanimement le prudent et vertueux économe pour lui succéder. L'archevêque de la province n'eut pas plutôt appris cette élection qu'il en manifesta toute sa joie, et envoya l'ordre à Théophile d'accepter la dignité qu'on lui offrait.

Mais celui-ci refusa constamment de recevoir l'ordination épiscopale : il était trop indigne, disait-il, de fonctions si sublimes. « Je suis déjà très embarrassé, ajoutait-il, avec le soin des corps et l'administration des biens temporels, que serait-ce si j'avais la charge des intérêts spirituels et la responsabilité des âmes ! »

Rien ne put vaincre sa résistance et on choisit un autre ecclésiastique pour être évêque d'Adana.

### LE PIÈGE DU DÉMON — LA CALOMNIE
### LA TENTATION

La vertu de Théophile semblait s'être couronnée d'une nouvelle auréole dans ce combat d'humilité. Quelques âmes basses furent jalouses de l'estime dont on l'entourait, ou peut-être aspirèrent-elles à mettre à sa place un de leurs amis. Quoi qu'il en soit, poussées par Satan, elles allèrent calomnier le fidèle économe auprès du nouvel évêque.

Leur intrigue fut si habilement menée que l'évêque se laissa surprendre; il crut fondées les accusations formulées contre Théophile, et, dans son indignation, il le révoca immédiatement de ses fonctions.

Cette tempête inattendue après une prospérité si calme jeta Théophile dans un abattement profond. Retiré chez lui, au lieu de prier et de se réfugier humblement dans la miséricordieuse puissance de Dieu, il s'abandonnait à une sombre tristesse.

C'est le moment que le démon attendait pour le tenter. Il réveilla dans son cœur des pensées de gloire humaine : il lui représenta vivement sa réputation flétrie; quelle honte, lui naguère vénéré de tous et maintenant considéré comme un hypocrite et un criminel digne de tout mépris!

Enfin, l'infortuné, oubliant cette humilité, dont il avait naguère donné un si grand exemple, résolut de reconquérir son honneur humain à tout prix, et par n'importe quel moyen.

### LE JUIF ET SATAN

Il y avait dans la ville d'Adana un juif, connu pour se livrer aux pratiques de la magie, et qui avait déjà entraîné dans le mal de nombreuses personnes. Dès que la nuit fut venue couvrir la cité de son voile de ténèbres, Théophile sortit secrètement de sa demeure et alla frapper à la porte du juif.

Celui-ci le reçut amicalement et l'ayant introduit dans sa maison : « Quel sujet vous amène? lui dit-il.

— Je viens vous supplier, répondit le malheureux, de m'aider par les secrets de votre art, à prouver mon innocence et à me venger de l'affront que m'a infligé l'évêque. »

Le juif lui promit son concours; sans doute moyennant finances : « Revenez la nuit prochaine, dit-il, je vous conduirai à mon maître qui vous accordera tout ce que vous voulez. »

Poussé par l'orgueil et l'esprit de vengeance, Théophile retourna joyeux chez lui, escomptant d'avance sa victoire.

La nuit suivante, il fut fidèle au rendez-vous. Le magicien le prit avec lui, et le conduisit au milieu des ténèbres, dans la direction d'un cirque solitaire.

En route, il lui adressa cette recommandation : « Ne vous laissez effrayer, ni par ce que vous verrez, ni par le bruit que vous entendrez; et surtout gardez-vous bien de faire le signe de la croix. »

Théophile promit tout.

Enfin, on approche du cirque; c'est là que Satan venait présider en personne le cercle de ses adeptes et exiger leurs adorations.

Théophile aperçoit une lueur indécise et blafarde, s'échappant de torches fumeuses que portaient des hommes vêtus de grands manteaux; au milieu, le maître infernal trônait, assis comme un prince.

« Pourquoi amènes-tu ici cet homme? cria-t-il au juif.

— Seigneur, dit l'israélite, cet homme, injustement condamné par son évêque, vient implorer votre assistance.

— Et quelle assistance donnerai-je à un homme qui adore Dieu, mon ennemi? Mais s'il veut être mon serviteur et s'enrôler dans mon armée, je le rendrai plus puissant qu'il n'était auparavant et il pourra imposer sa volonté à tout le monde, même à l'évêque.

— Avez-vous compris? dit le juif à son compagnon.

— Oui, répondit celui-ci; je ferai tout ce qu'il voudra pourvu qu'il me rende le service que je réclame. »

### L'APOSTASIE

Alors le misérable se prosterna devant Satan et lui baisa les pieds...

Voilà où conduit la passion.

Ce n'était pas tout.

L'infernal tyran dit au juif : « Il faut qu'il renonce au Fils de Marie, et aussi à cette femme, car je la déteste. Il faut qu'il y renonce, par écrit, complètement. Alors je ferai tout ce qu'il voudra. »

De plus en plus aveuglé, le malheureux Théophile écrivit qu'il renonçait à Jésus-Christ et à Marie; il signa cette cédule de son sang, la marqua de son sceau et la remit au démon. Celui-ci la reçut avec un sourire d'enfer : la ruine des âmes réjouit sa haine.

Le crime était consommé.

L'apostat revint chez lui, l'âme de plus en plus surexcitée et remplie d'une joie sinistre.

Hélas! que n'avait-il prié Dieu à l'heure de la tentation! que n'avait-il eu plus de patience! Il eût sauvé son âme. L'évêque, en effet, se repentit bientôt de sa décision trop précipitée; il voulut examiner de nouveau l'affaire; il reconnut l'innocence de Théophile, le rétablit avec honneur dans sa charge, en présence du clergé et du peuple, et lui demanda publiquement pardon d'avoir ajouté foi à ses calomniateurs. Et ainsi, Théophile se vit d'autant plus honoré de tout le monde qu'il avait davantage été humilié par sa révocation précédente.

A cette nouvelle, le juif s'empressa d'accourir secrètement à la maison de l'économe, et lui dit d'un air hypocrite :

« Tu vois, cher ami, comme mon maître et moi nous sommes habiles : il n'a pas fallu longtemps pour te faire rendre pleine justice. »

Mensonge. C'était Dieu et non Satan qui avait éclairé l'évêque.

Cette pauvre âme tombée allait-elle donc s'en-

foncer pour toujours dans l'abîme? le mérite de tant de bonnes œuvres qu'elle avait pratiquées durant sa vie allait-il être à jamais perdu? Dieu, dans son infinie miséricorde, ne le voulut point. Il eut pitié de cet homme qui avait jadis été miséricordieux envers les autres.

### REMORDS ET REPENTIR

Le Seigneur daigna lui envoyer un rayon de sa grâce qui éclaira son âme : il vit la profondeur de sa chute ; et un grand remords, un immense repentir s'emparèrent de son cœur. Il commença à jeûner, à veiller, à s'imposer de rudes pénitences; et il priait sans cesse la divine bonté de lui pardonner son crime.

« Hélas ! s'écriait-il, au milieu de ses larmes, hélas ! misérable que je suis, où irai-je trouver mon salut ? Malheureux ! j'ai renié le Sauveur lui-même; j'ai renié la Sainte Vierge. A qui m'adresserai-je maintenant ? Où trouverai-je un refuge ? J'ai donné à Satan le billet signé de mon sang, qui atteste ma trahison; comment le lui arracherais-je ?... Je suis perdu... j'ai causé moi-même ma propre ruine.....

» Ah ! traître et misérable que je suis, quel besoin avais-je donc d'aller trouver cet infâme juif. Ne pouvais-je pas rester dans l'humilité de la retraite où ma révocation m'avait placé? quelle paix j'y aurais trouvée loin des soucis et des affaires ! Hélas ! j'ai cédé à la vaine gloire humaine ; j'ai cherché l'estime des hommes, j'ai écouté les conseils de l'orgueil et j'ai quitté la lumière pour courir dans les ténèbres...

» Le remords me déchire et je tremble. Que sera-ce quand je paraîtrais devant la majesté de Dieu, au jour du jugement !... »

### LA MÈRE DE MISÉRICORDE

Comme il s'entretenait de ces réflexions et d'autres semblables, Dieu éclaira de nouveau son âme et lui suggéra la pensée de recourir à la Mère de miséricorde, refuge assuré des pécheurs et qui ne repousse jamais le malheureux qui vient implorer sa bonté.

« Oui, se dit-il, j'irai à la Vierge Immaculée ; j'irai à Marie, elle est si bonne et si puissante, elle est la Mère de Dieu, elle intercédera pour moi auprès de son divin Fils que j'ai renié. »

Il alla donc s'établir à la porte d'une église dédiée à la Reine des Anges, et là, abrité sous le portique, au pied d'une image de Marie, il passait ses jours et ses nuits, jeûnant, veillant, et priant sans cesse la Très Sainte Vierge.

Il persévéra ainsi durant quarante jours.

Alors la Vierge sans tache lui apparut durant la nuit : son aspect était celui d'une reine incomparablement majestueuse et belle. Elle regarda le coupable avec la sévérité d'une mère qui corrige un fils ingrat et lui dit : « Malheureux, oses-tu bien t'adresser à moi après m'avoir reniée si lâchement en présence de mon ennemi? encore si tu n'avais offensé que moi ; je suis la Mère de miséricorde et je pardonne volontiers les injures qui me sont personnelles. Mais je ne puis souffrir que tu aies renié mon cher Fils, ton Dieu et ton Sauveur. Comment veux-tu, après cela, que je me présente à lui pour parler en ta faveur ? »

Mais Théophile, toujours plein de confiance dans l'inépuisable bonté de Marie et dans sa puissance sur le cœur de son Fils, redoubla ses supplications et ses larmes. « Oui, disait-il, ô ma Souveraine à jamais bénie, vous le refuge assuré de tous ceux qui vous invoquent, oui, je le reconnais et je l'avoue, j'ai grandement péché contre vous et contre votre divin Fils, notre Sauveur, et je ne suis pas digne d'obtenir miséricorde. Mais je suis encouragé par l'exemple des pécheurs repentants, qui ont obtenu leur pardon avant moi : David, Madeleine, saint Pierre et récemment encore le magicien Cyprien devenu chrétien et martyr. J'ai donc recours à vous, ô Vierge immaculée, vous qu'on n'a jamais invoquée en vain, afin que vous obteniez mon pardon auprès de votre divin Fils, Jésus-Christ. »

Alors la Mère de Miséricorde, qui ne désirait rien tant que le salut de cette pauvre âme, parut touchée et lui dit : « Il faut que tu rétractes ton reniement et que tu fasses un acte de foi et de réparation envers la divinité de mon Fils.

— Je suis prêt, répondit le pénitent ; mais qui pourra me faire rendre le fatal billet signé de mon sang, que j'ai remis au démon ?...

— Aie confiance, reprit la Vierge, et rends hommage à mon Fils. »

Aussitôt le pénitent, se jetant la face contre terre, dit avec des transports de repentir et d'amour : « Je crois en la Trinité sainte ; j'adore et je glorifie un seul Dieu en trois personnes; j'offre ma foi, mon adoration, mes louanges à Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui s'est incarné par l'opération de l'Esprit-Saint et qui est né de vous, ô Vierge Sainte et toujours immaculée, qui a donné sa vie pour nous au milieu des souffrances de sa passion et de sa croix, qui est ressuscité et qui est remonté au ciel, avec cette même chair qu'il tenait de vous, et qui viendra juger les vivants et les morts. »

Et la Vierge, l'encourageant à persévérer dans la prière et la pénitence, lui promit de se jeter aux pieds de son Fils et de le supplier jusqu'à ce qu'elle eût obtenu sa grâce.

Trois jours après, elle lui apparut une seconde fois pour l'encourager encore.

Enfin, après trois autres jours, cette divine Mère se montra à lui durant son sommeil ; elle l'assura qu'elle lui avait obtenu miséricorde auprès de son Fils et, comme gage de ce pardon, elle lui remit le fameux billet donné à Satan.

Le matin, à son réveil, Théophile trouva le billet sur sa poitrine. Transporté de joie, il alla se prosterner aux pieds de l'évêque, lui raconta tout ce qui lui était arrivé: son apostasie, son repentir et la bonté de Marie. Enfin il lui présenta le triste billet rentré en sa possession, le priant d'en donner lecture à tout le peuple, afin que tous fussent témoins de son repentir et l'aidassent à remercier sa sainte Libératrice.

### LE SERMON DE L'ÉVÊQUE

Or ce jour-là était un dimanche. A la messe solennelle, après l'Evangile, l'évêque annonça au peuple ce qu'il venait d'apprendre, donna lecture du billet de Théophile, et fit une magnifique instruction sur la fuite de l'orgueil et de la vaine gloire, sur la miséricorde infinie de Dieu qui ne repousse jamais un pécheur repentant. Il exhorta tout le peuple à invoquer avec une immense confiance la Très Sainte Vierge, espérance des désespérés et asile de ceux qui sont perdus.

Appelant ensuite Théophile, il lui remit son billet pour qu'il le brûlât devant tout le peuple. Théophile s'empressa d'obéir, et toute la foule se mit à crier : « *Seigneur, miséricorde ! Seigneur, miséricorde !* » Le pontife donna l'absolution au pénitent et le réconcilia avec l'Eglise.

Après avoir salué le peuple par la formule accoutumée : *Pax vobis (que la paix soit avec vous)* et obtenu le silence, l'évêque continua le Saint

Sacrifice. Théophile y communia et, quand il eut reçu le Corps et le Sang du Sauveur, son visage parut tout resplendissant. A cette vue, le peuple éclata en transports de joie et d'actions de grâces.

Le pénitent, réhabilité, retourna remercier Dieu dans l'église de Notre-Dame, où il avait reçu tant de faveurs. Bientôt il y fut pris de la fièvre, et, après trois jours de maladie, son âme s'en alla porter au ciel, avec le mérite de sa pénitence, celui de ses anciennes bonnes œuvres d'autrefois, heureusement recouvré.

On ensevelit son corps sous le pavé de cette église qu'il avait si souvent arrosé de ses larmes, et son exemple a encouragé depuis des milliers de pécheurs à revenir à Dieu par Marie, mère de miséricorde (1).

## UNE CONVERSION A N.-D. DES VICTOIRES

Après un récit du VI[e] siècle, en voici un de notre temps. — « Un négociant, habitant la province (c'est un homme de vingt-cinq à vingt-six ans), vient à Paris pour affaires. Il a calculé qu'il les terminera le samedi 5 octobre, et il retient sa place aux voitures publiques pour le dimanche 6, au matin, car il a hâte de rentrer chez lui.

Ses affaires s'expédient plus promptement qu'il ne l'avait cru. Le samedi matin, étranger à Paris, sans connaissance qu'il puisse aller voir, il est embarrassé de l'emploi de sa journée. Il prend la résolution de s'amuser. On sait quelle acception a ce mot dans l'esprit et dans la bouche des gens qui sont sans religion et sans mœurs. Il exécute son projet, et se livre pendant toute la journée à toutes sortes de dissolutions.

Fatigué, harassé par tous ces excès, mais dévoré par la fièvre qu'ils avaient produite, il courait encore les rues le soir et cherchait de honteuses occasions. Il est amené sur la place des Petits-Pères sur les huit heures et demie du soir, il voit la porte de l'église, qu'il ne connaît pas, ouverte; il y entre sans savoir pourquoi.

Il s'avance, passe devant notre confessionnal, remarque six hommes dans notre chapelle, et parmi eux plusieurs jeunes gens. Il fait cette réflexion: « Tiens! des hommes qui se confessent, et des jeunes gens! » et il ajoute avec un accent d'indignation et de mépris. « Ah! que c'est bête! »

Il avance jusqu'à l'autel du Saint Cœur de Marie.

L'église était peu éclairée, mais un reflet de lumière se projetait sur l'autel, et lui faisait représenter un tableau qui avait quelque chose de mystérieux. Il est frappé du coup d'œil; il le considère. Pendant qu'il s'occupe ainsi, la pensée des jeunes gens qui se confessent se présente et se représente plusieurs fois à son esprit, et toujours elle est repoussée par cette exclamation: « Que c'est bête! »

Cependant cette pensée s'offre de nouveau, et elle est accompagnée de ce souvenir: « Je me suis confessé aussi autrefois. »

Grâce divine, vous tournez autour de ce cœur, mais vous êtes repoussée par cette exclamation qui témoigne de son endurcissement dans la révolte: « Eh! que j'étais bête! »

O Marie! salut des pécheurs, que va-t-il devenir ce malheureux? Sortira-t-il de l'église mille fois plus coupable qu'il ne l'était en y entrant? Va-t-il sous vos yeux, à cette place d'où tant de gémissements, de soupirs, de vœux s'élèvent tous les jours vers vous pour implorer votre compassion en faveur des pécheurs, va-t-il se marquer lui-même du sceau de la réprobation éternelle? C'est vous, Mère de la divine miséricorde, c'est vous qui dirigiez ses pas, pendant que son cœur bouillonnait des désirs les plus infâmes; c'est vous qui l'avez amené près de votre temple. Vous l'avez introduit en votre présence. Oh! Marie, il ne peut pas vous échapper. Vous voulez son salut, c'est une dépouille que vous voulez arracher à l'enfer; Satan vous résiste, levez-vous, puissante souveraine, et terrassez votre ennemi.

« Je me confessais autrefois »: cette pensée revient souvent. A une de ses reprises, son esprit va plus loin; il se dit à lui-même: « J'étais plus heureux que je ne suis; j'étais tranquille, et aujourd'hui je n'en puis plus, j'ai la fièvre. Quelle journée j'ai passée! Je ne pourrais pas recommencer ce que j'ai fait aujourd'hui. Si je me confessais? »

Cette idée, qui s'est présentée brusquement, l'effraye; il la repousse et veut sortir de l'église. Il se lève, mais il croit remarquer dans l'effet de lumière un détail qu'il n'avait point observé; il se considère un instant. Pendant ce temps, la sensation qu'il vient d'éprouver se calme, l'idée se représente. Il se dit: « Je vais me confesser; je serai plus tranquille. Personne ne me connaît ici; je ne risque rien. »

Il s'approche du confessionnal, et y entre le dernier. La disposition était bien pauvre pour un acte si saint, si important; mais c'est une victoire remportée sur l'orgueil, et c'est déjà une grande grâce. Marie fera le reste, le pauvre pécheur est dans ses mains.

La confession était bien difficile à faire; elle paraissait entreprise plutôt par un coup de tête que dans un esprit religieux. Aussi eut-il bien de la peine à la commencer; sa respiration gonflée, entrecoupée, l'empêcha d'articuler un certain temps. Son cœur s'amollit, les soupirs et les larmes vinrent. Nous ne pouvions douter de leur sincérité. C'était une conversion.

L'œuvre de la grâce était manifeste pour nous qui nous occupâmes de lui pendant une heure et demie. Nous lui devions la grâce de la justification; il partait le lendemain à sept heures du matin. Quand nous l'eûmes réconcilié avec Dieu, il ne savait comment témoigner sa reconnaissance; et nous remerciait en sanglotant et versant des larmes. « Que vous m'avez fait du bien! » disait-il; que je suis heureux! Quelle différence » entre l'état où je suis, la paix que je sens en » moi, et l'affreux état dans lequel j'étais en » entrant dans cette église?

— Est-ce que vous ne la connaissez pas?

— Je ne l'avais jamais vue.

— C'est Notre-Dame des Victoires.

— Ah! Je ne l'oublierai pas. Elle en a rem» porté une grande sur mon orgueil et mes pas» sions. Mon père, vous m'avez dit que nous com» paraîtrons ensemble au tribunal de Dieu, que » vous y rendrez compte des sentiments que je » vous ai témoignés et de mes promesses. Je vous » promets encore d'y être fidèle, et j'espère, avec » la grâce de Dieu, que votre charité ne se repen» tira jamais de ce qu'elle a fait pour moi. »

*(Récit de M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires.)*

(1) D'anciens vitraux à Beauvais et à Laon, le vieux tympan de la *porte rouge* à la cathédrale de Paris, rappellent encore aux fidèles, avec l'art naïf d'autrefois, le touchant récit qu'on vient de lire.

# SAINT ANDRÉ CORSINI, CARME

## EVEQUE DE FIESOLE

*Fête le 4 février.*

**Saint André Corsini reçoit les reproches de sa mère et se convertit. — Un petit enfant, messager de Dieu, le décide à accepter l'épiscopat.**

### LE LOUP TRANSFORMÉ EN AGNEAU

Florence comptait parmi ses plus nobles familles celle des Corsini. Nicolas Corsini et sa femme Pèlerine étaient aussi pieux que nobles, mais ils n'avaient pas d'enfants. Ayant entendu un prédicateur rappeler ces paroles de l'Exode : « Ne mets aucun retard à offrir à Dieu les dîmes et les prémices, » ils promirent au Seigneur de lui consacrer le premier de leurs enfants, s'il lui plaisait de leur en donner. Ils firent ce vœu, à l'insu l'un de l'autre, dans l'église des Carmes, devant une image de la Très Sainte Vierge, que l'on appelait Notre-Dame du Peuple. A leur retour, s'étant communiqué réciproquement ce qu'ils avaient fait, ils se mirent à genoux, et renouvelèrent ensemble leur promesse.

Leurs vœux furent bientôt exaucés et Pèlerine

priait Dieu que son enfant pût lui être agréable. La veille de son enfantement, elle eut un songe ; il lui sembla qu'elle mettait au monde un loup ; elle en était excessivement affligée et s'en plaignait à la Sainte Vierge, lorsqu'elle vit ce loup entrer dans une église et se transformer aussitôt en agneau.

S'étant éveillée là-dessus, elle se demandait quelle pouvait être la cause de ce songe, mais elle n'osa en parler à personne. Le lendemain, jour de saint André, 30 novembre 1302, elle eut un fils auquel elle donna le nom du saint apôtre.

Ses pieux parents prirent un grand soin de l'élever dans la vertu, comme un enfant déjà consacré au service de la Vierge. Mais André ne répondit guère à leurs désirs.

A l'âge de douze ans, il était indocile, faisant toujours le contraire de ce que voulaient ses parents, occasionnant chaque jour des querelles et des disputes, n'aimant que le jeu, les armes et la chasse, et se souciant fort peu des églises et de la religion ; en un mot, il ne pensait qu'à se donner du plaisir sans se mettre en peine de la vertu. Ses parents craignaient qu'il n'eût une mauvaise fin, mais ne savaient quel remède apporter à sa triste conduite.

Un jour qu'il avait traité sa mère d'une manière outrageante, il avait alors quinze ans, son père et sa mère l'appelèrent tous deux. Et comme il refusait de venir, ajoutant même des paroles de mépris : « Je le vois maintenant, s'écria Pèlerine ; tu es bien ce loup qu'un jour j'aperçus en songe.

— Qu'est-ce que ce songe, répondit André surpris par ce langage, et comment suis-je un loup ?

— Sache, mon fils, dit-elle, que ton père et moi, étant stériles, nous avons fait vœu à la glorieuse Vierge Marie de lui consacrer le premier de nos enfants. Cet enfant nous fut donné, et c'est toi. Sache aussi que j'ai eu un songe : il me semblait que je mettais au monde un loup ; mais ce loup, entrant dans une église, devint un agneau. Ainsi, mon fils, tu appartiens à la Vierge Marie, tu es consacré à son service ; je t'en supplie, ne dédaigne donc pas de servir une si puissante Patronne. »

Ces paroles furent pour le jeune André une flèche divine qui pénétra son cœur. Toute la nuit, il pensait à la Très Sainte Vierge et disait : « O Vierge Marie, puisque je suis à vous, je vous servirai de grand cœur nuit et jour. Seulement, priez votre miséricordieux Fils qu'il me pardonne les péchés de ma jeunesse. Autant je vous ai déplu, à vous et à lui, autant je m'efforcerai de vous plaire à tous deux en changeant de vie. »

La vision de Pèlerine recevait son accomplissement : le loup devint plus doux qu'un agneau.

### ANDRÉ CORSINI ENTRE CHEZ LES CARMES

Après une nuit passée dans ces sentiments de repentir et d'amour envers Marie, le jeune André se rendit de grand matin dans l'église des Carmes, et, prosterné devant l'image de Notre-Dame du Peuple, il fit cette prière :

« Glorieuse Vierge Marie, voici le loup dévorant et plein d'iniquités qui vous prie humblement : comme vous avez enfanté l'Agneau sans tache dont le sang nous a rachetés et purifiés, faites qu'il me purifie de telle sorte et change tellement ma cruelle nature de loup, que je devienne un agneau docile, pour lui être immolé et vous servir dans votre très saint Ordre. »

Il persévéra dans cette prière jusqu'à la neuvième heure, le visage baigné de larmes. Alors il se leva, et alla prier le Supérieur du monastère, qui était le Provincial des Carmes en Toscane, de le recevoir parmi eux. Le Provincial répondit : « Dites-moi, mon fils, d'où vous vient cette volonté, puisque vous êtes de race noble et que rien ne vous manque ? » André lui dit : « C'est l'œuvre du Seigneur et de mes parents qui ont fait vœu de me consacrer pour toujours en ce lieu, à l'honneur de la Très Sainte Vierge. »

« Attendez quelques moments, répondit le Provincial, dans peu je vous donnerai une réponse. » Aussitôt, il avertit ses parents et assembla ses religieux. Le père et la mère d'André, qui ne savaient ce qu'il était devenu, eurent une grande joie de cette nouvelle, ils accoururent à l'église, et la mère s'écria : « Voilà mon fils qui de loup est devenu agneau ! »

André Corsini reçut donc l'habit de Carme l'an 1318, avec la bénédiction de son père et de sa mère (1).

### LE JEUNE NOVICE TRIOMPHE DE TOUTES LES TENTATIONS

Toutes les passions, auxquelles il avait jusque-là lâché la bride, lui firent cruellement sentir leur aiguillon, mais il s'attacha à les réprimer par de rudes et fréquentes disciplines, par des jeûnes continuels, par l'obéissance et le silence, par les mortifications les plus humiliantes, en un mot, par toutes les vertus qu'il savait être contraires aux vices auxquels il était enclin.

Pour éprouver la constance du jeune novice, on lui enjoignit les offices les plus bas, comme de balayer la maison, de garder la porte, de servir à table, de laver les écuelles à la cuisine. André regardait tout cela comme une gloire. Il vaquait surtout au silence et à l'oraison.

Tourné en dérision par plusieurs de ses proches et par ses compagnons de plaisir, il le supportait avec patience et sans rien dire. Un jour que, pendant le dîner de ses frères, André gardait la porte, quelqu'un vint y frapper avec grande instance. André, regardant par la petite fenêtre, vit un personnage bien vêtu, accompagné de plusieurs domestiques, qui lui dit d'une voix impérieuse : « Ouvre bien vite, car je suis de tes parents, et je n'entends pas que tu restes avec ces gueux ; et c'est aussi la volonté de ton père et de ta mère qui t'ont promis pour époux à une fille très belle. » André lui répondit : « Je n'entends pas ouvrir parce qu'il m'a été ordonné par l'obéissance de n'ouvrir à personne sans permission. Je ne crois pas que vous soyez de mes parents, car je ne vous ai jamais vu ; et si je sers ici ces humbles Frères, Jésus-Christ lui-même s'est fait homme pour nous servir ; je ne crois pas non plus que ce soit la volonté de mon père et de ma mère que je sorte d'ici, car ce sont eux qui m'y ont voué à Dieu, à la Vierge, service dont je me réjouis souverainement ; je crois, au contraire, que vous êtes des parents du diable. » L'autre reprit : « Je te prie, André, ouvre-moi un moment, pour que je cause avec toi de certaines choses, car le prieur ne le verra pas. » André répliqua : « Et quand le prieur ne le verrait pas, il y a Dieu au-dessus de lui, qui scrute les cœurs et de qui personne ne peut se cacher. C'est pour l'amour de Lui que je garde la porte, afin qu'il me garde lui-même et me soit en aide. » En parlant ainsi, André se munit du signe de la croix. Aussitôt, le tentateur, qui n'était autre que le malin esprit, disparut comme

(1) Mgr Guérin, *Petits Bollandistes*, au 4 février.

un éclair. André rendit grâce à Dieu de cette victoire. Il en devint plus fort et plus parfait.

### SON AMOUR DES HUMILIATIONS

Après une année et quelques jours d'épreuves dans les plus rigoureux exercices de la pénitence, André fit profession le lendemain de l'Epiphanie. Jamais, depuis lors, il ne se relâcha de la ferveur de son noviciat.

Il s'attacha particulièrement à la pratique de l'humilité.

Sa joie était de servir les pauvres et les malades, car il se souvenait de cette parole du Sauveur : « Ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Jamais il ne manquait aux heures saintes : nuit et jour, il était le premier au chœur. Jamais il ne résistait au commandement des supérieurs; plus on lui commandait, plus il en avait de joie.

Un jour, il demanda au provincial comme une très grande grâce d'aller à la Croix tous les vendredis. Ce jour-là, il prenait la discipline jusqu'au sang, et puis, un panier pendu au cou, il allait dans la grand'rue, au milieu des nobles et de ses proches, mendier du pain et des aumônes. Ses proches, persuadés que cela était de nature à leur faire honte, en étaient indignés, et recommandaient à tout le monde de se moquer de lui et de lui dire des injures. Lui, au contraire, s'en allait tout joyeux, se disant en lui-même : « Mon Seigneur Jésus-Christ étant injurié, n'injuriait point; étant accablé de souffrances, il ne s'en irritait point. »

André fuyait la société des femmes et les paroles légères. Sa récréation était le jardin et la solitude de sa chambre; son paradis était l'église.

A son amour des humiliations, il joignait une abstinence et une austérité extraordinaires. Outre les jeûnes de l'Eglise et de l'Ordre, il jeûnait au pain et à l'eau les lundis, les mercredis, les vendredis et les samedis pour l'amour de la Mère de Dieu. Il domptait sa chair par un très rude cilice, avec lequel il dormait toujours sur la paille.

### SON ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

Il avait un désir insatiable du salut des âmes; souvent Notre-Seigneur lui donna la grâce de les aider à sortir du péché.

Un de ses parents était tourmenté d'un mal de jambe qui lui rongeait les chairs. Pour faire diversion à ses douleurs, il se livrait au jeu, et sa maison était un rendez-vous de joueurs. Un jour de vendredi, comme André était sorti pour demander l'aumône, il alla le trouver et lui dit : « Mon oncle Jean, voulez-vous être guéri? » Jean lui répondit : « Va-t'en, mendiant, tu penses te moquer de moi. — Ne vous troublez pas, mon oncle, repartit André, mais si vous voulez guérir, acquiescez à mes conseils. » Jean, revenu à des sentiments plus humbles, dit alors : « Je ferai tout ce que tu voudras, pourvu que cela soit possible. — Si vous voulez être guéri, lui dit André, je veux que, pendant sept jours, vous vous absteniez de jouer, et que vous jeûniez six autres jours, et que, pendant les sept suivants, vous disiez sept *Pater* et sept *Ave* avec le *Salve Regina*, et je vous promets que la glorieuse Vierge obtiendra de son Fils votre guérison. »

Jean était un homme indévot. Toutefois, voyant la simplicité d'André, il lui promit de faire tout cela, et il fut en effet fidèle à sa promesse, quittant le jeu, priant et jeûnant.

Le septième jour, qui était le samedi, André alla lui demander comment il se portait. Jean lui répondit : « Vous êtes vraiment un ami de Dieu : je n'ai plus mal; je puis marcher comme un jeune homme, tandis que précédemment j'étais toujours couché.

— Allons au couvent, » reprit André; ils vinrent donc s'agenouiller au pied de la Sainte Vierge et y prièrent longtemps ensemble. Après la prière, André lui dit : « Mon oncle, déliez maintenant votre jambe; elle est entièrement guérie. » En effet, au lieu d'être rongée jusqu'aux os, les chairs en étaient comme celles d'un jeune enfant. Jean devint dès lors tout à fait pieux et dévot, et il ne cessait de rendre grâces à Dieu et à la Très Sainte Vierge.

### SAINT ANDRÉ EST PROMU AUX SAINTS ORDRES

André progressait de jour en jour dans la voie de la perfection; ses études théologiques l'ayant fait arriver à une science remarquable, il fut promu au sacerdoce l'an 1328. Ses parents avaient déjà tout arrangé pour la célébration de sa première messe, qu'ils avaient dessein de rendre très solennelle.

Mais l'humble religieux déconcerta tous leurs projets. Il se retira dans un petit couvent à sept milles de Florence, et là, sans être connu de personne, il offrit à Dieu les prémices de son sacerdoce, avec un recueillement et une dévotion extraordinaires.

Pour montrer combien ce sacrifice lui avait été agréable, la Reine du ciel, accompagnée de plusieurs légions d'anges, lui apparut pendant qu'il célébrait, aussitôt après la Communion, et lui dit ces paroles d'Isaïe : « Tu es mon serviteur; je t'ai choisi et je serai glorifiée en toi. » André n'en devint que plus humble, tâchant de jour en jour de se rendre capable de plus grandes grâces de la part de Notre-Seigneur.

### ANDRÉ EST ÉLU PRIEUR DU COUVENT DE FLORENCE DON DE PROPHÉTIE

Après avoir prêché quelque temps à Florence, il fut envoyé à Paris, où il étudia trois ans la théologie et l'Ecriture Sainte, et conquit quelques grades; il alla ensuite continuer ses études à Avignon, près du cardinal Corsini, son oncle. Là, il rendit la vue à un aveugle qui demandait l'aumône à la porte d'une église.

De retour à Florence, il guérit un religieux de son Ordre qui était malade d'hydropisie.

Ce fut alors qu'on tint un Chapitre provincial pour le faire élire prieur du couvent de la ville. Dans cet emploi, il fit surtout paraître les dons extraordinaires qu'il avait reçus du ciel pour travailler utilement à la sanctification des âmes : Dieu se plut à rendre sa sainteté plus éclatante encore par le don de prophétie.

Ayant été prié par un de ses amis d'être parrain de son fils, comme il tenait l'enfant entre ses bras pendant la cérémonie, il se mit à pleurer. Le père lui en demandait la cause; pressé de questions, il répondit enfin : « Je pleure parce que cet enfant fera une triste fin, et perdra sa famille, s'il ne meurt en bas âge, ou s'il ne se fait religieux. — J'aimerais mieux, répliqua le père, le voir goujat à l'armée, ou voleur sur les grands chemins, que de le voir jamais religieux. »

La funeste prédiction du Saint eut son accomplissement, car, au bout de vingt ans, cet enfant se joignit à une bande de scélérats, conjura contre sa patrie et fut mis à mort pour ses

crimes. Sa famille fut déshonorée et exclue de toute charge et de tout privilège dans la ville.

### SA NOMINATION A L'ÉPISCOPAT

Pendant que le Saint édifiait ses frères et les peuples de la Toscane par le spectaclè de toutes les vertus, la ville de Fiésole, à trois milles de Florence, perdit son évêque. Le Chapitre de la cathédrale choisit d'une voix unanime André Corsini pour lui succéder. Celui-ci n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait, qu'il s'enfuit secrètement à la Chartreuse de Florence pour éviter un fardeau si redoutable. On fit longtemps d'inutiles recherches pour le découvrir, et les chanoines allaient procéder à une autre élection, quand Dieu permit qu'un enfant de trois ans indiquât la retraite de son serviteur.

Il entra dans l'assemblée malgré les électeurs, et s'écria tout haut : « Dieu a choisi André pour prélat, il est en oraison à la Chartreuse : vous l'y trouverez. » En même temps, un enfant vêtu de blanc apparut au Saint tandis qu'il était en prière et lui dit : « Ne crains pas, André, parce que je serai ton gardien et Marie sera en toutes choses ton aide et ta protection.

André donna son consentement dans la crainte de résister à la volonté de Dieu, et reçut l'onction épiscopale en 1360.

L'épiscopat ne lui fit point diminuer ses mortifications, il redoubla même ses premières austérités; ce ne fut plus assez pour lui d'un cilice, il y ajouta une ceinture de fer. Chaque jour, il disait les sept psaumes de la Pénitence, et récitait les litanies des Saints en se donnant une rude discipline. Des sarments de vignes étendus sur la terre composaient tout son lit.

Tout son temps était partagé entre la prière et les travaux de l'épiscopat : il ne donnait pas un moment de la journée à la récréation et ne se délassait de ses occupations qu'en méditant et en lisant l'Ecriture Sainte.

### IMMENSE CHARITÉ DE L'ÉVÊQUE

Ce Saint eut toute sa vie le cœur très tendre, et très facilement ému de compassion devant les misères d'autrui. Sa charité pour les pauvres, et surtout pour les pauvres honteux, était incroyable. Il recherchait ces derniers avec un grand soin, et les secourait le plus secrètement qu'il lui était possible. Dieu lui fit connaître qu'il agréait sa charité et ses aumônes, car, dans une famine, ayant un jour donné aux pauvres tout ce qu'il avait de pain dans sa maison, comme les nécessiteux arrivaient d'heure en heure plus nombreux, il fut pourvu miraculeusement d'une grande quantité de pain avec laquelle il put satisfaire tous ces affamés.

A l'exemple de Notre-Seigneur, il lavait les pieds aux pauvres le jeudi de chaque semaine. Un d'entre eux ne voulait pas présenter ses pieds, parce qu'ils étaient tout couverts d'ulcères; mais André parvint à triompher de sa résistance, et à peine les pieds de ce malheureux eurent-ils été lavés et essuyés, qu'ils se trouvèrent entièrement guéris.

Digne imitateur de saint Grégoire le Grand, il avait la liste de tous les pauvres qu'il connaissait afin d'être plus en état de subvenir à leurs besoins, et jamais il ne renvoya un pauvre sans lui avoir fait l'aumône.

### SES TRAVAUX — SA MORT

Cette charité, qui prenait des corps un soin si merveilleux, atteignait plus encore les âmes, et était toujours victorieuse et triomphante. Il avait un talent singulier pour réunir les esprits divisés : il apaisa toutes les séditions qui s'élevèrent de son temps, soit à Fiésole, soit à Florence.

Le pape Urbain V l'envoya en qualité de légat à Bologne, pour mettre fin aux factions qui animaient l'un contre l'autre le peuple et la noblesse. Le Saint rétablit la paix dans cette ville et elle ne fut plus troublée, tant qu'il vécut.

Non content de pourvoir au besoin des âmes et des corps de ses ouailles, comme étant les temples spirituels de Jésus-Christ, il travailla aussi à réparer les temples matériels et fit rebâtir son église cathédrale qui menaçait ruine.

Le saint évêque de Fiésole se trouva mal en 1372, pendant qu'il chantait la messe de la nuit de Noël. La fièvre le prit ensuite, et alla toujours en augmentant. On n'eut bientôt plus aucune espérance de sa guérison. Le malade seul ne fut point alarmé : la Sainte Vierge l'avait averti que le jour des Rois il sortirait de ce monde pour entrer dans la céleste Jérusalem. Il mit le meilleur ordre possible aux affaires de son évêché, et, le jour de l'Epiphanie, il se fit apporter le Psautier, et récita avec tous les assistants les trois symboles : celui des Apôtres, celui de Nicée et celui de saint Athanase. Enfin, le Saint, disant dévotement ce verset du cantique de saint Siméon : *Nunc dimittis servum tuun, Domine,* rendit paisiblement son âme à Dieu, le 6 janvier 1373, à l'âge de soixante-douze ans, après treize ans d'épiscopat.

Il fut canonisé par le pape Urbain VIII, le 22 avril 1629, à la suite de nombreux miracles (1).

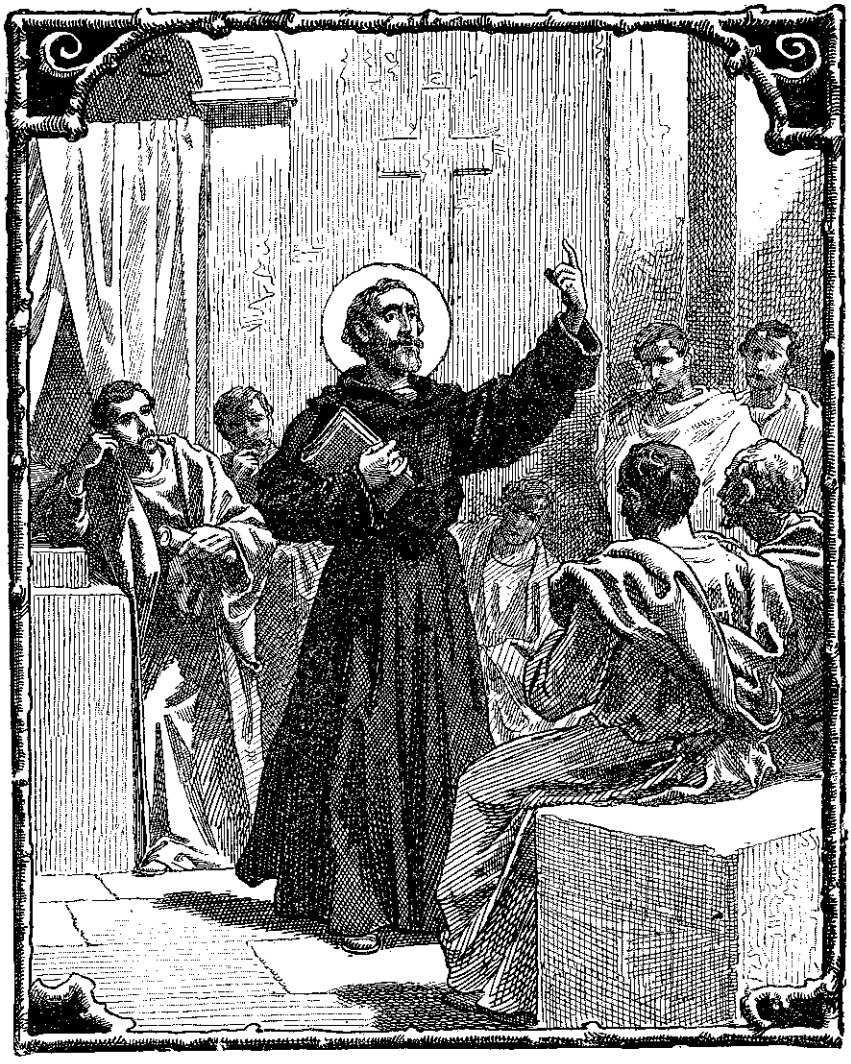
---

(1) Nous avons emprunté en grande partie les détails de cette vie, au recueil des *Petits Bollandistes* publiés par Mgr Guérin.

# SAINT GILBERT, ABBÉ

## FONDATEUR DES GILBERTINS

*Fête le 4 février.*



**Saint Gilbert se fait instituteur et forme ainsi, providentiellement, les premiers membres de sa famille religieuse.**

### NAISSANCE DE L'ENFANT

Saint Gilbert est Normand par son père, Jocelin, gentilhomme de cette province. En l'année 1066, Jocelin accompagna Guillaume le Conquérant dans son expédition contre l'Angleterre et se fit remarquer, à la bataille d'Hastings, par sa bravoure et son audace. Aussi, après la conquête, autant pour récompenser les services rendus que pour fixer dans le pays des soldats dévoués sur lesquels il pourrait compter, Guillaume partagea les terres conquises entre ses principaux officiers, Jocelin devint seigneur de Sempringham et de Tirington, dans le comté de Lincoln, et se maria à une jeune fille de la contrée. L'histoire n'a pas conservé le nom de cette femme privilégiée qui devait être la mère de notre Saint.

Quelques semaines avant la naissance de Gilbert, Dieu, qui entoure de prodiges le berceau de ses saints, montra à l'heureuse mère son

enfant brillant comme un astre, pour signifier l'éclat et la gloire qu'il devait un jour répandre dans l'Église. Gilbert naquit en l'année 1083.

ENFANCE DE GILBERT — SA PARESSE — SA FUITE

Le jeune Gilbert parut, dans ses premières années, ne point annoncer ce qu'il serait plus tard. Il était, en effet, d'un caractère indolent et insouciant. Sa tenue était négligée; ses habits ordinairement déchirés et en désordre. Il se mêlait de préférence aux enfants du peuple pour en partager les amusements et aussi les défauts. Il semblait n'avoir aucun souci du rang dans lequel il était né, aussi fut-il peu à peu laissé de côté.

Les domestiques de son père perdirent tout respect pour lui; non seulement, ils ne lui rendaient aucun service, mais ils ne négligeaient pas l'occasion de lui manifester leur mépris. Un jour, ils allèrent jusqu'à lui interdire de partager leur repas, alors que Gilbert, n'osant paraître sous les yeux paternels, était venu s'asseoir à leur table. L'enfant grandit dans cette abjection.

Cependant, on lui donna un maître pour l'instruire dans les lettres et les sciences. Mais Gilbert ne montra aucun goût pour l'étude; il y apporta, comme en toutes choses, une paresse et une nonchalance qui empêchèrent tout progrès.

Dieu, toutefois, avait fixé les yeux sur cet enfant prédestiné, et sa grâce, qui ne regarde pas les défauts et les péchés, mais qui d'ordinaire s'en sert comme de puissants moteurs vers le bien, allait prévenir et changer Gilbert devenu adolescent.

Soit que la réflexion apportât la lumière sur l'état méprisable dans lequel il se trouvait et qu'il eût honte de sa conduite; soit que la foi, agissant de son côté, jetât dans son âme le trouble salutaire et la crainte surnaturelle qui déterminent les conversions, Gilbert résolut de changer de vie.

Mais avec une énergie de volonté qu'on était loin de soupçonner en lui, il conçoit le dessein héroïque de s'enfuir de la maison paternelle et de s'exiler de sa patrie, afin de rompre absolument avec le passé. Un jour, il part à l'insu de tous, s'embarque et aborde en Normandie, le pays de ses ancêtres.

Quel monastère reçut le jeune exilé ou quelle école lui ouvrit ses portes? Nous ne le savons pas. Ses historiens, très sobres en détails, ne disent de lui que deux choses pendant son séjour en France : qu'il fut d'une pureté angélique et qu'il s'adonna aux études avec une telle ardeur, qu'au bout de quelques années, il acquit le nom et le grade de maître ès lettres et ès sciences.

SON RETOUR — IL SE FAIT INSTITUTEUR

Instruit dans les sciences divines et humaines et déjà avancé dans les voies de la sainteté, Gilbert regarda du côté de la patrie qu'il avait quittée et résolut de retourner à la maison paternelle, afin d'apporter l'édification et l'exemple de toutes les vertus, là même où, quelques années auparavant, il avait paru, aux yeux de tous, comme un enfant abject et méprisable.

Mais quels changements se sont opérés en lui! Le saint jeune homme ne pense qu'à procurer la gloire de Dieu, et son zèle le pousse à se donner entièrement à son prochain. Sachant, par son expérience, quelle est l'importance de l'éducation des enfants, et combien aussi parfois elle est négligée par des parents qui ne comprennent pas leurs devoirs, il se consacre à leur instruction et se fait instituteur.

Dans sa maison paternelle de Sempringham, il ouvre une école où les enfants de toute condition sont admis gratuitement. Il est lui-même leur maître ou plutôt leur père. Il leur enseigne les éléments des sciences profanes de l'époque; mais surtout, il leur apprend à connaître et à aimer Dieu, à pratiquer ses commandements, à fuir le péché et à estimer la vertu. Il va plus loin; il forme avec ses enfants comme une petite communauté; une discipline presque monastique règle l'emploi du temps; le silence est observé à l'église et aux heures de l'étude; les enfants mangent dans une salle commune et dorment dans un dortoir commun.

Ce fut là le berceau de son Ordre. Il trouva parmi ses enfants les prémices de ses religieux, et recruta parmi eux ses premiers novices.

Saint Gilbert, du reste, ne voyait que le bien de ses frères et n'avait qu'une ambition : gagner des âmes à Dieu. Aussi, ses paroles étaient marquées au coin de la sagesse et de la prudence; ses actes respiraient la justice et la charité, et dans toutes ses relations, il montrait une douceur, une retenue qui lui attirèrent bientôt les grâces et les faveurs de tous ceux qui l'approchèrent.

LE SACERDOCE

Son père, dont les sentiments à son égard étaient changés, et qui l'avait désormais dans la plus grande estime, voulut le pourvoir des bénéfices de l'église de Sempringham et de Tirington. Gilbert tout d'abord refusa; mais, pour obéir à son père, malgré ses répugnances, il accepta. Toutefois, il ne garda pour lui-même que le nécessaire et distribua le reste aux pauvres. Avant tout, il se montra homme d'Église; car étant obligé, à cause de sa charge, de réciter l'office, il le faisait avec une ferveur extraordinaire. On raconte qu'un jour, il invita un de ses amis, pourvu comme lui de bénéfices, à réciter ensemble les louanges divines. Pendant la récitation, chaque fois que le saint nom de Dieu, du Seigneur ou de quelque saint se rencontrait, Gilbert fléchissait les genoux. Le clerc, peu fervent, fut tellement fatigué par toutes ces génuflexions, qu'il se promit de ne jamais plus réciter l'office avec le pieux bénéficier.

Cependant, la renommée de ses vertus s'étendait au loin; l'évêque de Lincoln, entendant parler de sa sainteté, l'appela près de lui. Il le garda quelque temps et voulut ensuite lui conférer les Ordres. Le prélat eut bien de la peine à obtenir le consentement de Gilbert qui résista longtemps, se croyant indigne du sacerdoce. Mais une fois devenu prêtre, il marcha d'un pas encore plus rapide dans les voies de la perfection, sa ferveur et son zèle s'accrurent à un degré éminent; son désintéressement et son mépris des honneurs parut, aux yeux de tous, dans le refus qu'il fit de l'archevêché de Lincoln qui avait de gros revenus, affirmant qu'il ne connaissait point de chemin plus court et plus facile pour se damner.

SES PREMIÈRES FONDATIONS

Son père, en mourant, lui avait laissé des biens immenses; mais il n'en fut que l'économe et le dispensateur : aussi donna-t-il libre cours à sa

charité et à sa compassion envers les indigents. Il aimait surtout à doter les filles pauvres, qui, exposées à perdre leur vertu, parce qu'elles ne pouvaient point se marier, n'osaient faire connaître leur pauvreté.

Ce fut avec ces humbles filles qu'il commença la première fondation de ses religieuses. Il en choisit sept qui se distinguaient des autres par une piété plus grande; il les instruisit, les forma à la vie intérieure et les consacra à Dieu par le vœu de virginité.

Sur l'ordre et avec l'autorisation de l'évêque de Lincoln, il les établit dans un monastère qu'il fit bâtir sur ses domaines de Sempringham, vers l'année 1146. Elles gardaient le plus étroit silence, et afin qu'elles pussent s'adonner complètement à la contemplation, il chargea de pauvres femmes, choisies pour ce dessein, de leur préparer la nourriture en dehors du monastère et toutes choses dont elles pouvaient avoir besoin.

Mais ces pieuses servantes, voyant la ferveur des religieuses, demandèrent bientôt à être admises à la profession, en qualité de Sœurs converses. Saint Gilbert y consentit. Pendant un an, il les instruisit de leurs devoirs et les éprouva; elles s'engagèrent ensuite par des vœux solennels et furent enfermées dans le même monastère que les religieuses.

Saint Gilbert fut obligé aussi de prendre des hommes pour s'occuper des affaires extérieures du monastère et pour cultiver les terres qui en dépendaient. Il les plaça sous une règle commune.

Le roi, les princes et les grands seigneurs du royaume, comprenant que Dieu était avec saint Gilbert dans ses fondations, voulurent les enrichir de dons magnifiques. Le saint fondateur en accepta quelques-uns à cause de la nécessité, mais il en refusa beaucoup, ne voulant pas que l'abondance des richesses ne vînt, comme de mauvaises herbes dans un champ, étouffer le bon grain qu'il avait semé. Du reste, Dieu bénissait visiblement les travaux de son serviteur. De tous côtés, de pieux chrétiens et de courageuses chrétiennes arrivaient et demandaient à se mettre sous sa direction. Saint Gilbert fut obligé de fonder de nouveaux monastères.

### HUMILITÉ DE SAINT GILBERT

C'est le propre des saints de savoir douter d'eux-mêmes. Ici se révéla la profonde humilité de notre Saint, qui, effrayé de se voir à la tête d'un aussi grand nombre de disciples, crut ne pas posséder assez de lumières pour les conduire. Vers l'an 1148, il part pour la France et vient trouver les moines de Cîteaux assemblés alors en Chapitre général, sous la présidence du pape Eugène III, afin de leur offrir le gouvernement et le soin de ses maisons. Mais les religieux, admirant ce désintéressement héroïque, n'eurent garde d'accepter, alléguant qu'il ne leur était point permis d'avoir la direction des moines d'un autre Ordre.

Le Pape lui-même, informé d'une conduite aussi admirable, au lieu de consentir à sa demande, lui enjoignit de ne point abandonner son troupeau, mais de le diriger avec confiance, parce que tel était le bon vouloir de Dieu.

### SAINT GILBERT ET SAINT BERNARD

Mais notre Saint, n'étant pas encore rassuré, voulut, du moins, puiser près de saint Bernard les vertus et les lumières dont il se croyait dépourvu. Il vint se mettre avec la docilité d'un disciple et l'humilité d'un saint aux pieds de l'illustre abbé et recueillit de sa bouche, pendant quelque temps, ses sages conseils et ses pieuses exhortations. Saint Bernard connut aussitôt la vertu du saint fondateur et, loin de le détourner, il le confirma dans son entreprise. Il s'établit entre les deux saints une familiarité et une amitié si touchante, qu'avant de se séparer, saint Bernard voulut donner à saint Gilbert, comme témoignage de sa vénération et en souvenir de leur sainte amitié, sa crosse abbatiale et son livre de prières.

Saint Gilbert revint consolé et fortifié. Il mit la dernière main à son Ordre et afin de donner à ses religieuses une direction forte et solide, il institua à cet effet une Congrégation de religieux sous le nom de chanoines réguliers, auxquels il donna la règle de saint Augustin. Il laissa ses religieuses sous la règle de saint Benoît. Puis il dressa ses constitutions générales et les règles particulières pour chaque branche de son Ordre et les envoya au pape Eugène III, afin que celui-ci pût retrancher, ajouter ou modifier ce qui lui semblerait à propos.

Mais le Souverain Pontife ne trouva rien à changer à ce que la sagesse du pieux fondateur avait établi. Il les approuva et dans la suite, ses successeurs les confirmèrent.

### CONSTITUTIONS ET RÈGLES

Les constitutions étaient marquées au coin d'une sage prévoyance et d'une charitable discrétion. Ses chanoines réguliers ne pouvaient commencer leur noviciat avant l'âge de quinze ans et n'étaient admis à la profession qu'à vingt ans; les Frères convers ne faisaient la profession qu'à vingt-quatre ans.

Les religieuses pouvaient être reçues au monastère dès l'âge de douze ans, mais elles ne commençaient leur noviciat qu'à quinze ans et pour être admises à la profession, elles devaient savoir par cœur le psautier, les hymnes et les antiennes, usage nécessaire à cette époque où les manuscrits étaient rares.

La charité du pieux fondateur se révèle dans l'habit que portaient ses religieux. Tandis que lui-même n'avait qu'un seul vêtement malgré la rigueur du climat, il voulait que ses religieux fussent bien vêtus. Les chanoines avaient trois tuniques : une pelisse de peau d'agneau, un manteau blanc et un capuce fourré de peau d'agneau.

Les religieuses devaient avoir cinq tuniques : deux coules blanches très amples qu'elles portaient au cloître, à l'église, au chapitre, au réfectoire; une pelisse de peau d'agneau, une tunique de gros drap et un voile fourré aussi de peau d'agneau.

Les Sœurs converses étaient habillées de noir et, au lieu de coules, elles avaient des manteaux fourrés (1).

Enfin les Frères convers avaient trois tuniques blanches, un manteau de couleur tannée doublé de grosses peaux, une chape aussi tannée et un capuce. Ils pouvaient porter aussi pour le travail une pelisse faite de peaux de bélier.

Quant à la nourriture et à la manière de vivre, elle était très austère. Ils ne mangeaient jamais de viande. La règle, sur ce point, était si sévère, qu'elle n'en permettait pas aux étrangers, sinon

(1) Nous prions le lecteur qui s'étonnerait de ces prescriptions de se souvenir que l'Ordre des Gilbertins était établi en Angleterre où le climat est assez rigoureux.

aux prélats et aux archidiacres, encore devaient-ils la faire apprêter par leurs suivants et non par les religieux.

Le silence était rigoureusement gardé. Les Frères convers ne parlaient point pendant le travail et, s'ils devaient le faire, ils le faisaient par signes, autant que cela était possible. Ils ne devaient avoir aucun livre et ne devaient savoir que le *Pater*, le *Credo*, le *Miserere* et quelques autres prières. Ils disaient, pour remplacer l'office, un certain nombre de *Pater* et d'*Ave* qu'ils récitaient dans un oratoire particulier.

### VERTUS DE SAINT GILBERT

Nous avons vu plus haut un exemple de la profonde humilité de saint Gilbert. Tout d'abord il n'avait point pris l'habit de son Ordre, mais craignant que cela pût avoir de fâcheuses conséquences pour ses successeurs, il le revêtit; mais il se démit aussitôt de sa supériorité en faveur de Roger de Sempringham auquel il voulut obéir.

Quand il visitait ses monastères, il allait toujours en compagnie de deux de ses religieux et d'un Frère convers, et ils emportaient avec eux de quoi faire abondamment l'aumône aux pauvres qu'ils rencontraient dans le chemin.

Dans ses voyages, il ne s'entretenait point de discours inutiles, mais il récitait continuellement des psaumes et des hymnes, ou le plus souvent il s'adonnait à l'oraison et à une sainte contemplation.

Sa mortification était très grande, il jeûnait toute l'année, il ne se nourrissait que de légumes et de racines, et encore, il mangeait si peu, que l'on ne concevait point comment il pouvait subsister. Il ne se servait que de vaisselle de bois, et avait toujours sur sa table un plat qu'il appelait le plat du Seigneur Jésus, dans lequel il mettait ce qu'on lui servait de meilleur et le faisait distribuer aux pauvres. Il portait habituellement le cilice, ne dormait que fort peu, seulement assis et passait la plus grande partie des nuits dans l'oraison. Ce fut là qu'il trouva les forces et les lumières qui l'élevèrent à une si haute sainteté. Aussi Dieu récompensa-t-il les vertus de son serviteur par les grâces les plus merveilleuses. Il lisait dans les cœurs les pensées les plus intimes; il avait une puissance toute divine pour la direction des âmes; il accueillait avec une tendre charité les plus grands pécheurs et versait des larmes de joie quand ils revenaient à Dieu; il guérit des malades de la fièvre; à sa voix, les paralytiques se levaient et marchaient; il rendit un moribond à la vie; sa prière arrêta les incendies; enfin, il prédit la mort du roi Henri II avant son départ pour la croisade.

### ÉPREUVES

Mais la sainteté est une chose cachée, et Dieu, pour la manifester, a l'habitude d'éprouver ses serviteurs par le feu des tribulations.

Saint Gilbert était l'ami de saint Thomas de Cantorbéry. Quand celui-ci, persécuté par Henri II, se vit obligé de s'enfuir sous un déguisement, il fut reçu avec beaucoup de charité dans les monastères de saint Gilbert où l'on favorisa son passage en France. Les ennemis de notre Saint l'accusèrent près du roi d'avoir fourni de l'argent à saint Thomas et de lui en avoir envoyé en France. Comme on savait la grande vertu du saint homme, les juges, devant lesquels il fut cité, ne lui demandèrent que d'affirmer par serment si, vraiment, il avait envoyé de l'argent. Saint Gilbert s'y refusa, car son serment eût été, vu les circonstances, interprété comme un acte de servilisme vis à vis du pouvoir public. On le menaça de jeter hors de leurs monastères ses religieux et ses religieuses, de détruire son Ordre; on le tint lui-même enfermé pendant plusieurs mois, mais rien ne put l'ébranler. A la fin, Henri II, voyant qu'il ne pouvait lasser la patience du serviteur de Dieu, le renvoya avec ses religieux. Alors il avoua aux juges, mais sans prêter serment, qu'il n'avait jamais envoyé d'argent à l'archevêque de Cantorbéry.

Une autre épreuve qui lui fut d'autant plus sensible qu'elle vint de ses propres enfants, lui fut suscitée par les Frères convers. Ces Frères, établis dans les différents monastères de l'Ordre et chargés des travaux matériels et des métiers, trouvant que leur règle était trop dure et trop sévère, s'élevèrent contre le saint fondateur et voulurent le contraindre par force à modifier leurs constitutions. Saint Gilbert fut inflexible et leur déclara qu'il souffrirait plutôt la mort que de changer des règlements approuvés par le Souverain Pontife. Quelques-uns se soumirent humblement et demandèrent pardon. Mais les autres, persistant dans leurs folles réclamations et voulant à tout prix obtenir ce qu'ils demandaient, accusèrent saint Gilbert et ses religieux auprès du Pape des faits les plus coupables et des actions les plus atroces. Dieu permit que ces calomnies eussent un instant accès près d'Alexandre III. Il décréta contre saint Gilbert et ses religieux. Le saint fondateur baissa humblement la tête et se tut. Mais les évêques d'Angleterre et le roi lui-même s'émurent devant cette injuste condamnation; ils écrivirent au Souverain Pontife pour lui faire connaître l'innocence du Saint et la perfidie des accusateurs. Alexandre III reconnut la vérité et envoya aux évêques une lettre très élogieuse qui remplit de consolation le cœur de Gilbert et le dédommagea de toutes ses souffrances. Le Pape déclarait, en outre, qu'il confirmait de nouveau ses constitutions et y ajoutait de nombreux privilèges.

### MORT DE SAINT GILBERT

Saint Gilbert, parvenu à une extrême vieillesse, tomba malade, pendant qu'il visitait ses monastères. Sentant que sa fin était proche, il se fit transporter à Sempringham où il reçut, avec une admirable piété, les derniers sacrements. Après avoir donné ses suprêmes recommandations, entouré de ses religieux, le saint patriarche mourut, le 4 février de l'année 1189, à l'âge de cent six ans. Beaucoup de personnes, après sa mort, aperçurent un globe de feu immense, qui descendait du ciel, entouré d'une multitude d'autres lumières; il s'arrêta quelque temps sur la basilique ou était le corps du Saint et sembla y pénétrer. D'innombrables miracles s'opérèrent à son tombeau. Il n'y eut aucune maladie, dit un de ses historiens, qui ne pût être guérie par l'intercession de saint Gilbert. Les aveugles, les sourds, les muets, les infirmes, les paralytiques, les possédés trouvaient là leur guérison. Tous ces miracles étaient soigneusement constatés et procès-verbal en était dressé. Tant de prodiges opérés par le Saint forcèrent les évêques de la Grande-Bretagne de demander à Rome sa canonisation. Innocent III mit saint Gilbert au nombre des saints, le 3 octobre 1202.

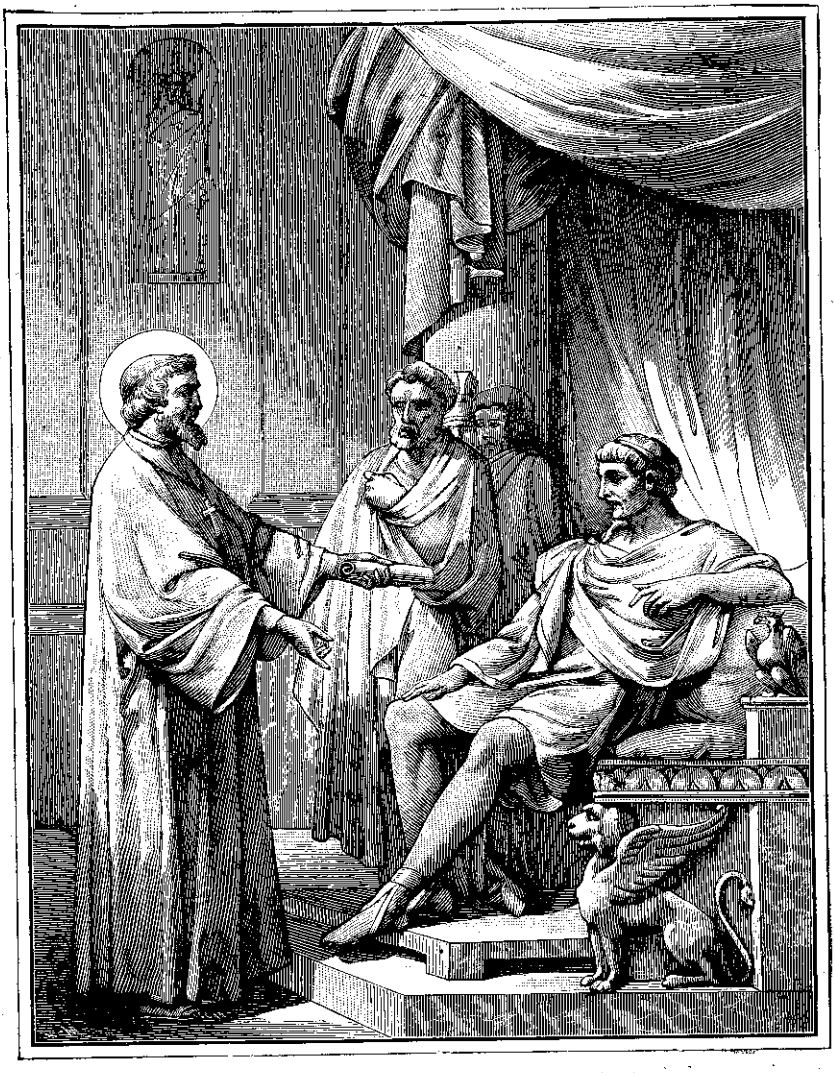
### SOURCES CONSULTÉES

*Bollandistes.* — *Histoire des Ordres monastiques et religieux*, par HELYOT. — *Histoire des Ordres religieux*, par HERMANT.

# SAINT PHILÉAS, ÉVÊQUE DE THMUIS, EN ÉGYPTE, ET SAINT PHILOROME

martyrs à Alexandrie en 307.

*Fête le 4 février.*



**Saint Philéas devant Culcianus, préfet d'Égypte.**

CE QU'ÉTAIT SAINT PHILÉAS

THMUIS était une ville assez considérable de la Basse-Egypte, située dans la province d'Augustamnique, et dont les ruines se voient encore au Tell-et-Tmeî, dans le département actuel de Mansourah. De fort bonne heure, le christianisme s'y implanta assez solidement pour qu'une communauté organisée pût être établie. Déjà, peu après l'année 232, le grand Origène y venait d'Alexandrie chercher un refuge auprès de l'évêque Ammonius, à la suite des difficultés qu'il avait eues dans sa ville natale.

Parmi ses évêques, saint Philéas brille d'un éclat tout particulier. Avant d'occuper les plus hautes charges dans l'Eglise, il avait, au témoignage d'Eusèbe de Césarée, « joui dans sa patrie de tous les honneurs, exercé toutes les fonctions, et il s'était fait un nom dans l'étude de la philosophie ». De fait, on voit Philéas, en vertu même des hautes charges municipales qu'il avait gérées à Thmuis, fort connu des magistrats et surtout des avocats de la cité, respecté et honoré par eux.

Il était fort riche, car le gouverneur Culcianus lui rappela, au cours de l'interrogatoire qu'il lui fit subir, qu'il pouvait nourrir une province entière. Marié avant d'entrer dans les Ordres, il avait encore, au moment de son martyre, sa femme et ses enfants qui étaient païens. Cela laisse supposer qu'il avait embrassé à un âge déjà avancé la religion du Christ, amené sans doute par ses études à la vraie foi. Sa famille resta ce que lui-même était auparavant, et nous ignorons même si l'effusion de son sang put la déterminer à se déclarer chrétienne.

### SON ARRESTATION ET SON EMPRISONNEMENT

Quand et comment Philéas fut arrêté et mené en prison, c'est ce que nous ne saurions dire. Nous le trouvons déjà en captivité, au courant de l'année 306.

Durant les deux années précédentes, la persécution avait sévi contre les chrétiens avec une rage intense, surtout en Orient, mais par suite de la substitution de deux nouveaux empereurs et de deux nouveaux césars aux quatre anciens, le 1er mai 305, un certain apaisement s'était fait.

Dans la province d'Egypte qui avait échu au césar Maximin Daïa, l'amnistie avait même été proclamée. Les confesseurs de la foi en avaient profité pour sortir de prison ou pour abandonner les rudes travaux des mines auxquels on les avait condamnés. Philéas avait-il été arrêté dès le début de la persécution et fut-il ensuite compris parmi les amnistiés de l'année 305 ? C'est possible, bien que rien n'autorise à l'affirmer. Il est possible aussi que, comme tant d'autres évêques, il se soit, dès le début, soustrait par la fuite aux recherches et aux violences des persécuteurs.

Quoi qu'il en soit, la trêve religieuse accordée par Maximin Daïa fut de courte durée et, dès le printemps de 306, paraissaient de nouveaux édits qui commandaient aux gouverneurs de contraindre les habitants à sacrifier publiquement aux dieux. Cette fois-ci, Philéas fut compris dans la mesure, et, après avoir refusé d'obéir aux édits, il fut mené en prison.

### SA LETTRE A MÉLÈCE, ÉVÊQUE DE LYCOPOLIS

Il y était encore avec plusieurs de ses collègues quand il apprit que Mélèce, évêque de Lycopolis, dans la Thébaïde, en avait profité pour faire, au mépris de toutes les règles canoniques, des ordinations dans les diocèses des évêques prisonniers, et notamment, en dehors du sien, dans ceux d'Hésychius, de Pacôme et de Théodore.

L'amour que Philéas portait à ses fidèles, non moins que le sentiment qu'il avait de ses propres droits, le poussa alors à adresser, de son cachot, une lettre de protestation. Il la signa, d'accord avec ses trois amis, mais la rédigea lui-même selon toute probabilité et ainsi que l'assure Eusèbe de Césarée.

Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, la citer ici. Mieux que tous les commentaires, elle montrerait combien, en dépit des souffrances, le saint évêque savait défendre les droits de l'Eglise, non seulement contre les païens, mais aussi contre les ambitieux.

### SA LETTRE AUX HABITANTS DE THMUIS SUR LES SOUFFRANCES DES MARTYRS

Le bon pasteur ne se contente pas de défendre ses ouailles contre le mercenaire, il sait encore leur consacrer les soins les plus attentifs et leur distribuer une nourriture saine et substantielle. De sa prison, Philéas ne manquait pas à ce devoir, et il adressait à ses chers fidèles des lettres de consolation et d'encouragement. Eusèbe de Césarée nous a conservé un long fragment de l'une d'elles qui donne « sur les martyrs exécutés à Alexandrie, sous ses yeux, des détails plus exacts que nous ne pourrions le faire ».

Philéas était donc emprisonné à Alexandrie, capitale de l'Egypte romaine, et c'est de là qu'il dirigeait, comme il le pouvait, son Eglise de Thmuis.

Voici des extraits de cette lettre :

« Raconter en détail les vertus de ces martyrs et leur courage dans chacune des tortures, quel discours y suffirait ? Tout le monde avait la permission de les insulter. On les frappait avec des verges, avec des fouets, avec des courroies, avec des cordes. Le spectacle de leurs souffrances changeait sans cesse, mais la malice de leurs ennemis restait invariable. Quelques-uns, les mains liées derrière le dos, étaient étendus sur le chevalet, pendant qu'au moyen d'une machine on leur tirait tous les membres. Ensuite, par l'ordre du juge, les bourreaux leur déchiraient, avec des ongles de fer, non seulement les flancs, comme on fait aux homicides, mais le ventre, les jambes et jusqu'au visage.

» Il y en avait de suspendus à un portique par une seule main, de sorte que la tension des articulations était le plus cruel des supplices. Plusieurs étaient attachés à des colonnes, les uns vis-à-vis des autres, sans que leurs pieds portassent à terre, afin que la pesanteur de leurs corps serrât de plus en plus leurs liens. Ils supportaient cette torture, non seulement pendant que le juge leur parlait ou les interrogeait, mais presque pendant une journée entière. Quand il passait à d'autres, il laissait des employés du tribunal pour observer les premiers et voir si l'excès de la souffrance ébranlait leur résolution. Il ordonnait de serrer leurs liens sans pitié et faisait traîner honteusement ceux qui expiraient. Car il disait que nous ne méritions aucun égard, et que tous devaient nous considérer et nous traiter comme si nous n'étions plus des hommes.

» C'est là le second genre de torture que nos ennemis avaient inventé pour le faire

succéder aux coups. Il y en avait, cependant, qui, après avoir subi la question, étaient mis dans les entraves, les pieds étendus jusqu'au quatrième trou ; ils étaient obligés de rester couchés sur le dos, car les plaies dont leur corps était tout couvert ne leur permettaient pas de se dresser. D'autres, jetés par terre, y demeuraient étendus, brisés par l'excès des tourments, et les traces de leurs blessures étaient encore plus horribles à voir que le supplice lui-même. Quelques-uns mouraient pendant la torture, et par leur constance faisaient honte à leurs ennemis. Plusieurs, rapportés demi-morts dans la prison, après peu de jours y rendaient le dernier soupir. D'autres, ranimés par les remèdes, ont vu leur courage croître par la durée même de la captivité. »

### SAINT PHILÉAS DEVANT LE PRÉFET D'ÉGYPTE

Le temps était venu pour Philéas de confesser à son tour la vérité chrétienne et de la sceller de son sang. Le récit de ses actes que l'on regarde d'ordinaire comme authentiques va nous fournir les détails curieux de cet interrogatoire, où l'on voit un gouverneur romain un peu instruit des Saintes Ecritures, des avocats pleins de compassion pour l'accusé, et celui-ci qui, par sa science comme par sa rare présence d'esprit, les domine de toute sa hauteur.

Philéas monta donc sur la plate-forme du tribunal, et Culcianus, le préfet d'Egypte, lui dit :

— Peux-tu être prudent ?

— Je le suis et l'ai toujours été, répondit Philéas.

— Sacrifie donc aux dieux.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que les saintes et divines Ecritures disent : « Celui qui sacrifie à plusieurs dieux, et non à *Dieu seul*, périra. »

— Alors, sacrifie au *dieu soleil*, reprit Culcianus avec un joli jeu de mots.

— Non. Dieu ne veut pas de tels hommages, car on lit dans les Saintes Ecritures : « Que me fait la multitude de vos sacrifices, dit le Seigneur. J'en suis rassasié ; je ne veux ni de l'holocauste des béliers, ni de la graisse des agneaux, ni du sang des boucs. Ne m'offrez pas de farines. »

Un avocat présent à l'audience interrompit alors Philéas en disant :

— Il s'agit bien de farine ! C'est ta vie qui est en jeu.

Cette intervention d'un avocat paraît assez extraordinaire, car le ministère des avocats était généralement refusé aux martyrs chrétiens. Pourtant nous en verrons d'autres au cours de ce procès. En dehors du haut rang de l'accusé et de la renommée dont il jouissait dans les milieux cultivés, cela s'explique par le fait que le frère de Philéas était inscrit au barreau de la ville d'Alexandrie.

Culcianus reprit l'interrogatoire, harcelant l'accusé par des questions qui ne se suivaient guère; et qui, dans sa pensée, étaient certainement destinées à le troubler.

— Quel sacrifice peut satisfaire ton Dieu?

— Celui d'un cœur pur, d'une pensée sincère, d'une parole loyale.

— Immole donc.

— Non, je ne l'ai jamais fait.

— Paul n'a-t-il jamais immolé ?

— Non, certes.

— Et Moïse, a-t-il immolé ?

— Aux seuls Juifs il avait été commandé de sacrifier à Dieu dans Jérusalem ; mais maintenant les Juifs qui célèbrent ces fêtes en d'autres lieux commettent un péché.

— Assez de vains discours ; il est encore temps de sacrifier.

— Je ne souillerai pas mon âme.

— Est-ce de l'âme que nous prenons soin?

— De l'âme et du corps.

— De ce corps même ?

— Oui, de ce corps.

— Est-ce que cette chair ressuscitera ?

— Oui.

Sur ce, le préfet passa à un autre ordre d'idées, demandant si saint Paul était Syrien ou Juif, s'il était plus éloquent que Platon et les autres philosophes, etc. Visiblement, il avait dû entendre parler assez longuement de l'apôtre des Gentils dans les précédents interrogatoires ou au cours de conversations privées, mais il n'avait retenu que des notions fort vagues et qu'il brouillait encore comme à plaisir.

### SUITE DE L'INTERROGATOIRE

Culcianus revint ensuite au motif principal de la réunion :

— Sacrifie, redit-il à Philéas.

— Non.

— Est-ce affaire de conscience ?

— Oui.

— Comment ne te montres-tu pas aussi fidèle aux obligations que tu as contractées envers ta femme et tes enfants ?

— Parce que le devoir envers Dieu est le premier de tous. La sainte et divine Ecriture dit : « Tu aimeras le Seigneur Dieu qui t'a créé. »

— Quel Dieu ? reprit le préfet.

D'un geste, Philéas montra le ciel, et il s'écria :

— Le Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment ; le Créateur et l'Artisan de toutes les choses visibles et invisibles ; Celui que la parole ne peut décrire, qui est seul et subsiste pendant les siècles des siècles. *Amen.*

Sur ce, des avocats intervinrent, lui reprochant de résister au président.

— Je ne résiste pas, repartit Philéas, je réponds à ses questions.

Et l'interrogatoire se poursuivit.

— Tais-toi et sacrifie, cria Culcianus.

— Non. Je ne veux pas perdre mon âme. Il n'y a pas que les chrétiens, d'ailleurs, qui en aient souci. Rappelle-toi Socrate. Comme on le conduisait à la mort, il ne se retourna pas, malgré la présence de sa femme et de ses enfants, mais il hâta le pas.

Culcianus changea encore de question :

— Le Christ était-il Dieu ? demanda-t-il brusquement.

— Oui.

— Quelles preuves en as-tu ?

— Il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, guéri de nombreuses infirmités ; il a suffi à l'hémorrhoïse de toucher le bord de son vêtement pour recouvrer la santé ; il a fait d'innombrables miracles.

— Comment un Dieu a-t-il pu être crucifié ?

— Pour notre salut. Il savait qu'il devait être crucifié et souffrir toutes sortes d'outrages ; il a consenti à tout à cause de nous. Tout cela avait été prédit de lui par les Saintes Ecritures que les Juifs se figurent comprendre, mais qu'ils ignorent. Que celui qui a bonne volonté vienne et voie s'il n'en est pas ainsi.

Fidèle à sa tactique de déconcerter l'accusé par la brusquerie de ses attaques, Culcianus lui demanda alors si saint Paul était dieu. Sur la réponse négative de Philéas, il promit à son frère de lui accorder la vie sauve, s'il venait à sacrifier. Le martyr repoussa avec horreur la proposition. Alors les avocats intervinrent une fois de plus, mais pour recourir à un subterfuge et assurer que Philéas avait déjà sacrifié en particulier.

— Jamais ! s'écria l'évêque qui ne voulait pas de la vie au prix d'un odieux mensonge.

— Aie donc pitié de ta femme, elle est là qui te regarde, lui dit alors le préfet.

— Le Seigneur Jésus, que je sers dans les chaînes, est le Sauveur de toutes nos âmes. Lui, qui m'a appelé à l'héritage de son royaume, est assez puissant pour l'appeler, elle aussi.

— Philéas a demandé un délai, dirent alors les avocats qui voulaient le sauver malgré lui.

Et le préfet, feignant d'avoir aussi compris la même chose, dit :

— Je t'accorde un délai, réfléchis.

— J'ai souvent réfléchi, se contenta de répondre le martyr, et j'ai choisi de souffrir avec le Christ.

On vit alors un spectacle des plus émouvants, remarque le pieux narrateur.

« Les avocats, les employés du gouverneur, le curateur de Thmuis, enfin tous les parents de Philéas se pressaient autour de lui, baisaient ses pieds, le conjuraient d'avoir égard à sa femme et à ses enfants. Lui, comme un roc que les flots battent en vain, méprisait tout ce bruit ; il semblait avoir déjà quitté la terre. »

### INTERVENTION DE SAINT PHILOROME

Parmi les chrétiens présents à l'interrogatoire et enchaînés, se trouvait un certain Philorome, que l'on avait, ce jour-là, fait sortir de sa prison, mais qui n'avait pas été encore interrogé. C'était un haut fonctionnaire d'Alexandrie. Il était *juridicus* ou juge en chef, dit Eusèbe de Césarée, et à cause de sa charge, comme aussi par honneur pour le nom romain, il rendait chaque jour la justice, entouré d'une troupe de soldats. On l'avait, lui aussi, arrêté et mené en prison pour ses opinions religieuses.

Comme Philéas et comme tant d'autres, il avait résisté aux promesses aussi bien qu'aux menaces, aux flatteries aussi bien qu'aux coups, et, en dépit de tout et de tous — car sa femme, ses enfants et ses amis étaient là pour l'ébranler — il persistait dans la confession de sa foi.

La vue du vieil évêque, épuisé par un long et pénible interrogatoire non moins que par les instances et les larmes de sa famille, le décida à intervenir.

— Pourquoi, leur demanda-t-il, voulez-vous le rendre infidèle à Dieu ? Pourquoi tentez-vous inutilement son courage? Pourquoi essayez-vous de lui faire renier Dieu pour obéir aux hommes ? Ne voyez-vous pas que ses yeux n'aperçoivent pas vos pleurs, que ses oreilles n'entendent pas vos paroles, et qu'il est tout absorbé dans la contemplation de la gloire divine ?

L'intervention inopinée de ce prisonnier attira naturellement sur lui l'attention de toute l'assistance, en même temps qu'elle excitait l'indignation du préfet. Celui-ci, pressé par la foule, se hâta de joindre la cause de Philorome à celle de Philéas et d'ordonner qu'ils eussent tous les deux la tête tranchée.

### EXÉCUTION DES SAINTS PHILÉAS ET PHILOROME

On se mit donc en route pour le lieu du supplice. Pendant le trajet, le frère de Philéas qui était avocat essaya une fois encore de le sauver, en prétextant qu'il avait interjeté appel. Mais le martyr était las de tous ces retards ; il dit au juge :

— Je n'en ai rien fait et je m'en garderai bien. N'écoute pas ce malheureux. Pour moi, je rends grâces aux empereurs et au président, par qui j'ai été fait le cohéritier de Jésus-Christ.

Quand on fut arrivé à l'endroit de l'exécution, le saint évêque étendit ses mains vers l'Orient et dit aux chrétiens qui l'entouraient, perdus dans la foule :

— Mes très chers petits enfants, que celui qui cherche Dieu veille sur soi, parce que l'ennemi rôde autour de nous comme un lion rugissant. Jamais je n'ai souffert, et voilà que je commence ; je commence donc à être disciple de Jésus-Christ. Mes bien-aimés, soyez attentifs aux préceptes de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Philéas et Philorome tendirent alors le cou et les deux têtes tombèrent par la permission de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne, Dieu avec le Père et le Saint-Esprit.

C'était, selon toute probabilité, le 4 février de l'année 307.

*Pratique.* — En lisant le récit des tourments de ceux qui professaient la même religion que nous, demandons à Dieu la grâce de souffrir avec patience les maux qu'il lui plaît de nous envoyer.

S. V.

### SOURCES CONSULTÉES

EUSEBE DE CÉSARÉE, *Historia ecclesiastica*, l. VIII, c. X et XXV ; RUFIN, *Historia ecclesiastica*, l. VIII, c. IX ; *Acta SS.*, t. I febr., p. 464-470 ; ALLARD, *La persécution de Dioclétien*, t. II, p. 105-113 ; LECLERCQ, *Les Martyrs*, t. II, p. 291-296.

# SAINTE AGATHE

## VIERGE ET MARTYRE

*Fête le 5 février.*

**Saint Pierre apparaît à la bienheureuse Agathe pendant la nuit qui suivit son supplice. « C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'envoie vers toi, lui dit-il ; je suis son apôtre Pierre. » Et, pendant qu'il étend les mains pour la bénir, Agathe se trouve miraculeusement guérie.**

CARACTÈRES DE LA SEPTIÈME PERSÉCUTION GÉNÉRALE

La septième persécution générale, pendant laquelle fut martyrisée la Sainte dont nous racontons la vie fut, au dire de tous les historiens, la plus sanglante et la plus cruelle de toutes. Saint Cyprien nous apprend qu'elle n'avait plus seulement pour fin la mort des chrétiens : on graduait la cruauté par une série de raffinements, de façon que la victime survécût aux supplices. On ne voulait pas lui accorder trop tôt la couronne. On la fatiguait dans l'espoir de fléchir son courage, et s'il lui arrivait, grâce à la miséricorde de Dieu, de mourir avant l'heure prévue, les bourreaux se croyaient trompés. Saint

Augustin nous donne la raison de ces atrocités : les persécuteurs, dit-il, avaient reconnu que, plus ils mettaient de chrétiens à mort, plus il en renaissait de leur sang. Ils craignaient de dépeupler l'empire, s'il eût fallu faire mourir tant de milliers de fidèles. Les édits ne portent donc plus l'ancienne formule : Quiconque se confessera chrétien, sera mis à mort; mais seulement : sera tourmenté jusqu'à ce qu'il renonce à sa foi. Cette tactique réussit souvent aux persécuteurs. Combien, en effet, qui eussent souffert courageusement une prompte mort, se laissèrent abattre à la vue de supplices si longs et si variés !

### SAINTE AGATHE EST ARRÊTÉE COMME CHRÉTIENNE

Ce fut pendant cette cruelle persécution que la bienheureuse Agathe, née à Palerme, de parents nobles et riches, mérita de recevoir la couronne du martyre. Quintianus, gouverneur de la province de Sicile, ayant eu l'occasion de remarquer la beauté d'Agathe qui surpassait, disent les actes de son martyre, celle de toutes les filles de son temps, conçut pour elle une passion violente. Il cherchait par tous les moyens possibles à assouvir ses désirs criminels; lorsque parut l'édit de l'empereur Dèce, ordonnant que tout chrétien, sans qualité de rang ni de sexe, fût obligé de sacrifier dans les temples. Quintianus se hâta de profiter de ce décret pour s'emparer de la bienheureuse Agathe, et donna l'ordre de la faire arrêter.

Les soldats se rendirent à la demeure de la Bienheureuse et lui dirent : « Il vient d'être publié, par l'empereur et par le proconsul, un édit de mort contre quiconque refuserait d'adorer les dieux et de leur offrir le culte qui leur est dû. Mais nous espérons que tu vas leur offrir de l'encens dans leur temple, afin qu'en tout honneur et gloire nous puissions te conduire en présence du proconsul Quintianus. »

Comme la bienheureuse vierge refusait énergiquement d'offrir de l'encens aux idoles, les soldats se disposèrent à la conduire devant le gouverneur. Avant qu'ils eussent mis la main sur elle, Agathe entra dans sa chambre et, se jetant à genoux, les yeux levés vers le ciel, elle fit cette prière : « Seigneur Jésus, seul vous connaissez les affections de mon cœur, seul vous savez avec quelle joie et quel empressement je vous ai donné ma foi et mon amour. Et maintenant, Seigneur, je vous en supplie, ne permettez pas qu'un homme, livré à tous les vices, puisse faire perdre à mon corps la fleur de sa virginité; hâtez-vous de venir à mon secours: ne me livrez pas au démon et à son satellite, le proconsul, de peur qu'il ne dise : Où est donc son Dieu? Mais je m'offre à vous comme une victime, recevez mes souffrances comme un gage de mon amour, parce que, seul, vous êtes Dieu, et qu'à vous seul est due la gloire dans les siècles des siècles. »

Après avoir ainsi prié, elle se remit promptement et joyeusement aux mains des licteurs, comme un mur inébranlable entouré d'un fossé. Pendant le trajet, méditant sur les beautés célestes de la vertu, elle disait: « Par la grâce du Christ, afin de conserver à mon corps toute sa pureté, j'ai lutté contre Satan, l'auteur du mal, qui a jeté dans le cœur de l'homme la semence de toutes les passions honteuses de la volupté; je l'ai vaincu et je l'ai foulé aux pieds. J'ai remis ensuite mon âme entre les mains du Christ, et j'espère qu'il me fera la grâce de perdre ce corps dans sa virginale beauté. »

### ELLE EST LIVRÉE A UNE FEMME DE MAUVAISE VIE

Quintianus, fidèle aux ordres sataniques de l'empereur, se garda bien de livrer immédiatement la vierge aux supplices. Mais il commanda de conduire Agathe chez une femme de mauvaise vie nommée Aphrodise, qui avait dans sa maison sept filles aussi corrompues qu'elle, afin que, par les paroles et les exemples de ces misérables, Agathe fût amenée à sacrifier aux dieux, et à se rendre aux désirs infâmes du proconsul.

Pendant trente jours, la bienheureuse vierge fut obligée de vivre en cette odieuse compagnie. Ces démons de la luxure, tantôt par des caresses et des marques de respect, tantôt par des promesses de jouissances, d'autres fois aussi par les menaces les plus cruelles, s'efforçaient nuit et jour, avec une infernale persévérance, de corrompre la chaste épouse de Jésus-Christ. Mais quand, par leurs fallacieuses promesses, elles espéraient amollir l'âme de la sainte martyre, celle-ci, les yeux baignés de larmes, leur disait : « Sachez que rien au monde ne pourra jamais séparer mon âme et mes pensées de la charité du Christ. Vos paroles sont semblables au vent, vos promesses à une pluie d'orage, vos menaces à un fleuve, mais ce fleuve impétueux, vous pouvez le déchaîner contre ma maison, elle n'en sera point ébranlée, parce qu'elle est fondée sur la pierre ferme qui est le Christ, Fils du Dieu vivant. »

Elle leur parlait ainsi, parce que son âme, semblable au cerf altéré dont parle le psalmiste, désirait se désaltérer aux eaux vives de la souffrance, si amères pour ceux qui n'aiment point, mais si douces et si suaves pour ceux qui portent dans leur cœur le vrai amour de Jésus-Christ.

Aphrodise, la voyant donc ferme et inébranlable dans sa résolution de mourir pour le nom du Christ plutôt que de consentir à sacrifier aux idoles, alla trouver le proconsul : « Il serait plus facile, lui dit-elle, d'amollir les rochers, ou de donner au fer la souplesse du plomb que d'enlever de l'âme de cette jeune fille l'amour de Jésus-Christ. Mes filles et moi, jour et nuit, ne lui avons laissé aucun moment de repos, et malgré notre constance, nous ne sommes arrivées à d'autres résultats que celui de la rendre plus ferme et plus inébranlable dans sa résolution. Les supplications, les promesses les plus terribles, rien n'a pu la faire hésiter même un seul instant. Je lui ai offert moi-même des perles précieuses, des parures magnifiques, des maisons à la ville et à la campagne, de nombreux esclaves, mais elle n'a pas fait plus de cas de toutes ces choses que de la terre qu'elle foule aux pieds. »

### ELLE COMPARAIT DEVANT LE TRIBUNAL DU PROCONSUL

Quintianus, trompé dans son attente, donna l'ordre qu'on lui amenât la vierge en secret, et s'étant assis sur son tribunal, il lui dit :

« Quelle est ta condition?

— Je suis d'une famille noble et illustre et mes parents possèdent d'immenses richesses.

— Si tu es d'une condition noble et illustre, pourquoi vouloir t'abaisser jusqu'au rôle de servante ?

— Je suis la servante du Christ et c'est pourquoi vous me voyez agir en servante.

— Mais tu es vraiment libre, Agathe, comment donc peux-tu te dire esclave ?

— Notre noblesse à nous et notre plus grande gloire, c'est de nous courber sous la loi du Christ.

— Nous n'avons donc point part à la noblesse, nous qui nous faisons gloire de mépriser le service de ton Christ ?

— En vérité, vous êtes arrivés à un degré de servitude telle que, non seulement vous êtes devenus les esclaves de vos péchés, mais encore les adorateurs d'une matière insensible. Les honneurs qui ne sont dus qu'au Dieu vivant, vous les rendez au bois et à la pierre.

— Les paroles blasphématoires que tu viens de prononcer recevront chacune le châtiment qu'elles méritent. Mais, dis-moi pourquoi tu t'obstines à refuser à nos dieux les honneurs qui leur sont dus.

— Ne les appelez pas dieux, mais démons, ceux dont vous faites l'effigie en airain et dont vous recouvrez d'or les figures de marbre ou de plâtre.

— Cesse de blasphémer, Agathe, reviens à la raison et sacrifie aux dieux, sinon je te fais subir, avec les criminels vulgaires, les supplices ignominieux, et tu seras par là la cause de la honte éternelle qui retombera sur ta parenté.

— Je souhaite à votre épouse, repartit Agathe, d'être semblable à votre déesse Vénus, et à vous, de ressembler en tout à votre grand dieu Jupiter. »

A ces mots, Quintianus, irrité, donna l'ordre de souffleter Agathe. Après quoi, il lui dit :

« Ne t'avise plus par tes paroles insolentes d'injurier ton juge.

— Comment ! répondit Agathe, vous ne voulez donc point être compté au nombre de ceux que vous venez d'appeler des dieux ?

— Ah ! tu veux me forcer, par tes paroles injurieuses, à t'infliger de cruels supplices !

— Je m'étonne qu'un homme aussi sage en soit venu à ce point de folie de ne pas vouloir être semblable à ses dieux et de ne pas vouloir conformer sa vie à la leur ! Si ce sont là vos dieux et que vous les honoriez comme tels, je vous ai fait un bon souhait. Pourquoi donc avez-vous pris pour des injures les paroles par lesquelles je vous disais de conformer votre vie à la leur ? Mais, si leur ressemblance vous est en horreur, appelez-les donc avec moi des êtres exécrables et pervers.

— Chacune de tes paroles est un blasphème ; sacrifie aux dieux, ou prépare-toi à subir des châtiments terribles.

— Les bêtes féroces auxquelles vous me livrerez s'adouciront au nom de Jésus-Christ. Si vous me jetez dans le feu, les anges viendront répandre sur moi une bienfaisante rosée. Si vous me frappez de verges, l'esprit de vérité qui réside en moi saura me délivrer de vos mains. »

Le proconsul, secouant la tête, donna l'ordre de conduire Agathe dans un obscur cachot. Comme on emmenait la Bienheureuse, Quintianus voulut essayer encore une dernière fois de la fléchir et lui dit :

« Réfléchis, Agathe, et vois combien il est avantageux pour toi d'éviter les tourments que je te prépare.

— C'est bien plutôt à vous de vous repentir, si vous voulez éviter des supplices éternels. »

Alors, Quintianus, irrité, laissa conduire la bienheureuse vierge en prison. Elle y entra avec l'allégresse de celui qui aurait été invité à un festin de noces, recommandant à Dieu dans ses prières l'issue de son combat.

### SA CONSTANCE INÉBRANLABLE DANS LES TOURMENTS

Le jour suivant, l'impie Quintianus donna l'ordre de la faire comparaître de nouveau devant son tribunal et lui dit :

« Eh bien ! qu'as-tu résolu relativement à ton salut !

— Mon salut c'est le Christ.

— Jusques à quand, insensée, t'obstineras-tu à prononcer de coupables paroles ? Renie le Christ, et commence à honorer nos dieux. Ne désire donc pas une mort prématurée.

— Reniez vous-même vos dieux de pierre et de bois, et servez le vrai Dieu votre Créateur, sinon vous subirez des supplices sans fin. »

Le président, hors de lui, donna l'ordre de la frapper de verges, et pendant cette barbare exécution, il disait à la sainte martyre : « Change donc de résolution et je ferai aussitôt cesser le supplice.

— Vos tourments me sont une source de délices, et je me réjouis à l'égal de celui à qui on vient d'annoncer une bonne nouvelle, et qui découvre un riche trésor. Ces tourments font ma joie, car tu ne pourras les faire durer qu'un temps. On n'enferme avec soin le froment dans les greniers qu'après l'avoir débarrassé de la paille. Il en est de même de mon âme, elle ne peut entrer en Paradis que vos soldats n'aient, auparavant, fait subir à mon corps les tourments les plus variés. »

Quintianus, au comble de la fureur, ordonna qu'après l'avoir tourmentée à la mamelle, on la lui arrachât.

Cet horrible supplice ne pouvant vaincre la constance de la bienheureuse martyre, le gouverneur la fit reconduire en prison, défendant, sous les peines les plus sévères, qu'aucun médecin ne fût introduit auprès d'elle, et il défendit en même temps qu'on ne lui donnât ni pain ni eau.

### SAINT PIERRE LUI APPARAIT ET LA GUÉRIT

Vers le milieu de la nuit, un vieillard vénérable, précédé d'un enfant tenant un flambeau, se présenta devant Agathe et lui dit : « Ce tyran impie a fait subir à ton corps de cruelles tortures, mais ta constance dans les tourments lui en a fait subir à lui de plus cruelles encore ; c'est pour cela qu'il t'a fait mutiler et arracher le sein. Mais Dieu lui réserve des supplices intolérables pendant toute l'éternité. J'étais présent pendant que tu supportais tous ces cruels supplices, et j'ai vu qu'il serait possible de te guérir, c'est pourquoi je viens.

— Je n'ai jamais, lui répondit Agathe, fait usage pour mon corps d'aucune médecine, et il serait honteux pour moi d'abandonner en ce moment cette résolution prise dès mon plus jeune âge.

— Je suis aussi chrétien, reprit le vieillard, aie confiance en moi, je puis te guérir et ma présence ici n'a point d'autre motif. Vierge du Christ, ne crains rien de ma part.

— Et que pourrais-je craindre? reprit Agathe. Vous êtes d'un âge très avancé, et moi je suis une enfant dont le corps entier n'est plus qu'une plaie. Cependant, je préfère que ces plaies enlèvent à mon âme jusqu'à son dernier souffle plutôt que de vous les montrer. Je vous rends grâces pourtant, vénérable père, d'avoir bien voulu venir me soulager, mais sachez que jamais aucun médicament fabriqué de main d'homme ne touchera mon corps.

— Pourquoi une telle résolution? dit le vieillard à la Bienheureuse.

— Parce que je possède Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, d'un seul signe, peut guérir tous les maux, et dont la parole seule fait lever les paralytiques et marcher les boiteux. C'est lui, s'il le veut, qui rendra la santé à son indigne servante. »

Alors, le vieillard lui dit en souriant : « C'est lui-même qui m'a envoyé vers toi, je suis son apôtre Pierre. Regarde ton corps, il est guéri. » Après avoir dit ces mots, il disparut.

Puis, la glorieuse Agathe fit cette prière : « Je vous rends grâces, ô Jésus mon Seigneur, de vous être souvenu de moi, et de m'avoir envoyé votre Apôtre pour soutenir mon âme et guérir les blessures de mon corps. » Sa prière terminée, elle vit que ses blessures étaient guéries et que sa mamelle lui avait été miraculeusement rendue. Toute la nuit, une lumière brillante remplit la prison. Les gardes effrayés s'enfuirent, laissant les portes ouvertes. Les compagnons de captivité d'Agathe lui conseillaient de s'évader, mais la Sainte leur répondit : « Je ne veux point me priver de la couronne de gloire réservée aux combats que je dois encore soutenir. Je ne veux pas être pour mes gardiens un sujet de châtiment. J'ai pour moi le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu. Jusqu'à la fin, je persévérerai dans la confession de la foi de Celui qui m'a consolée et guérie. »

### SA GLORIEUSE MORT

Quatre jours après, le président se la fit conduire devant son tribunal et lui dit : « Jusques à quand persévéreras-tu à mépriser les édits des empereurs? Sacrifie aux dieux, sinon je te fais endurer des supplices plus cruels encore que les précédents.

— Vaines sont vos paroles, répliqua la bienheureuse Agathe, iniques les édits de vos empereurs. Dites-moi donc, misérable, dépourvu de raison, quel secours puis-je attendre de vos dieux de pierre et de bois? Mon Seigneur Jésus ne m'a-t-il pas rendu une autre mamelle, à la place de celle que vous m'avez arrachée? »

Quintianus, au comble de la fureur, s'écria : « Qui a donc osé te guérir?

— C'est Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant.

— De nouveau tu prononces le nom de ton Christ dont je ne veux entendre parler en aucune façon!

— Il ne m'est pas permis de taire le nom de Celui que j'invoque au fond de mon cœur.

— Nous allons voir bientôt s'il te viendra en aide, ton Seigneur Jésus; et, en même temps, il donna l'ordre de parsemer la salle de pots cassés, d'y répandre des charbons ardents et d'y étendre Agathe, après l'avoir dépouillée de ses vêtements. Mais, à peine la sainte martyre fut-elle étendue sur ce lit de douleur, qu'un tremblement de terre ébranla les murailles dont une partie écrasa un conseiller du président, nommé Sylvain, et un autre de ses amis, nommé Théophile, qui excitait Quintianus à faire martyriser Agathe. Toute la ville de Catane fut également agitée par le tremblement de terre. Les citoyens, épouvantés, se rendirent au prétoire; mais le proconsul, craignant une insurrection du peuple, donna l'ordre de conduire Agathe en prison et se retira lui-même dans une salle écartée.

Agathe, entrée dans son cachot, leva les mains au ciel et dit : « Je vous rends grâces, ô Seigneur mon Dieu, de ce que vous m'avez jugée digne de soutenir de durs combats à cause de votre nom. C'est vous, ô Jésus mon Sauveur, qui avez donné à mon âme l'ardent désir de renoncer aux joies du monde, et qui avez conservé mon corps pur de toute souillure. Exaucez-moi à cette heure, je vous en supplie, permettez à votre servante de quitter cette terre et de venir vers vous. » Sa prière terminée, elle rendit son âme à cet Epoux céleste pour lequel elle avait supporté tant de rudes combats.

Les chrétiens de Catane, à la nouvelle de la mort de la glorieuse martyre, accoururent aussitôt, et sans crainte du proconsul, prirent ce corps couvert de blessures si glorieuses, et se préparèrent à l'ensevelir avec de grands honneurs. Or, pendant qu'on plaçait ces précieuses reliques dans le sarcophage qu'on leur avait préparé, vint un jeune homme d'une beauté toute céleste, suivi d'un cortège de cent enfants, revêtus de vêtements magnifiques. Personne n'avait vu auparavant ce jeune homme dans la ville de Catane. Il entra dans le lieu où l'on embaumait les restes vénérés de l'illustre martyre, et déposa sous sa tête une plaque de marbre sur laquelle étaient gravés ces mots : « Ame sainte, dévouée, honneur de Dieu, protection de la patrie. » Il attendit qu'on eût fermé le cercueil, puis il disparut. Personne depuis ne le revit, et beaucoup pensèrent que c'était un ange du Seigneur.

Le bruit de cet événement se répandit bientôt dans toute la Sicile, si bien que les Gentils et les Juifs eux-mêmes eurent une grande vénération pour le tombeau de la glorieuse martyre.

# LA BIENHEUREUSE BÉATRIX D'ORNACIEU

## VIERGE CHARTREUSINE

*Fête le 5 février et le troisième dimanche de mai.*

**« Où courez-vous ainsi, Béatrix, seule, sans appui, loin du château de vos aïeux ? — Jésus, Jésus m'appelle du haut de sa croix, je veux y monter avec lui. »**

AU CHATEAU DE SES AIEUX — PREMIÈRE VISITE DE L'ÉPOUX DES VIERGES

Parmi les vierges saintes qui, pieuses imitatrices de Marie au Calvaire, ont aimé d'une manière suréminente Jésus-Christ souffrant et mourant pour nous, Béatrix brille d'une auréole éclatante, et illumine de sa gloire toute la famille de saint Bruno.

La douce et suave fleur de Parménie, Béatrix (ou Béatrice) naquit au château d'Ornacieu, en Dauphiné, au milieu des splendeurs de la nature, comme aussi au milieu de toutes les splendeurs mondaines. Les seigneurs d'Ornacieu étaient en effet les premiers vassaux des Dauphins. La renommée de leurs richesses et de leur valeur était universelle. Béatrix, l'enfant prédestinée, fut dès son berceau l'objet des prédilections du ciel, et les anges veillèrent avec un soin jaloux sur celle qui devait être l'émule des anges par son admirable pureté. Dans un âge encore inconscient, Béatrix, vrai lis digne de Jésus, voilait

elle-même le sein de sa nourrice en prenant son lait.

Sa pieuse mère se réserva la joie de former le cœur et l'esprit de cette enfant chérie. Jésus, Marie furent les premiers mots que balbutia Béatrix, et quand elle fut en âge d'apprendre à lire, sa mère, ouvrant sa grosse Bible, lui faisait épeler les Saintes Ecritures: l'enfant avait une grande joie de retrouver à chaque page le saint nom de Dieu qu'on lui avait appris à aimer. Les soins d'une mère vigilante ne furent pas inutiles. La fille du seigneur d'Ornacieu parut bientôt aux yeux de tous une enfant au-dessus de son âge. Grave et silencieuse, elle était quelquefois sujette aux plaisanteries des mondains. Béatrix, disait-on, est sérieuse comme une *moniale* (religieuse). Pour toute réponse, Béatrix se contentait de sourire et demandait à Dieu de réaliser cette parole.

Pleine d'aversion pour les vains amusements, elle prenait sa plus douce récréation en contemplant, du haut de la terrasse du château, l'admirable spectacle qui s'offrait à ses yeux: les montagnes, les vallées, les cours d'eau, la luxuriante végétation de ce pays. Sa joie s'épanchait en doux cantiques de reconnaissance qu'elle chantait au Dieu créateur : « Seigneur, disait-elle, en répé-
» tant ce que souvent elle avait lu dans la Bible,
» Seigneur, vos œuvres sont admirables, les cieux
» et la terre racontent vos louanges, ô mon Dieu,
» montrez-moi votre face bénie, rendez-moi digne
» de vous et de l'honneur d'être votre épouse. »

Le nom de Dieu avait été le premier prononcé par Béatrix sur les genoux de sa tendre mère. Ce nom de Dieu fut toujours la consolation de la sainte enfant. Au milieu des fêtes du château, au milieu des bruits de guerre, au milieu des cris de joie, elle demeurait paisible et unie à son fiancé divin.

Telles furent, saintes et pures, les premières années de notre Bienheureuse. Mais la petite moniale, malgré ses désirs enflammés, n'avait pas encore pu goûter au pain des forts, au corps sacré de Jésus. Bien des fois ses désirs ardents se traduisaient en torrents de larmes, et elle s'écriait: « Donnez-moi Jésus, donnez-moi Jésus. »

De pareilles dispositions hâtèrent l'heureux moment. Qui nous dira avec quels transports de joie Béatrix vit apparaître le jour où l'Epoux divin devait descendre dans son cœur? Elle voulait que la fête fût digne de l'hôte céleste; la chapelle du château fut splendidement ornée; elle-même, les traits enflammés d'amour et de joie, parée comme une épouse, touchait tous ceux qui la voyaient, pieusement agenouillée et plongée dans une contemplation sereine. Les anges seuls furent témoins des sublimes entretiens de cette jeune vierge, avec son Epoux céleste, qui lui rendait sa première visite. Béatrix voulut faire participer tous ses proches à son bonheur et à son amour : « Chantez, chantez, disait-elle,
» la grande bonté de Dieu, et le bonheur de son
» humble servante. Dieu est donc là dans mon
» cœur, que Dieu est digne d'amour!.... »

### LA MONIALE AU DÉSERT

Dieu s'était emparé de cette âme choisie. Bientôt, Béatrix ne fut plus capable de contenir ses saints transports. A cette époque, elle entendit providentiellement parler du monastère de Parménie, où vivaient de saintes âmes uniquement occupées de Dieu. Sa résolution fut dès ce moment irrévocable.

Un jour, elle dit à son père : « Mon seigneur
» et père bien-aimé, Dieu m'appelle à Parménie.
» Laissez-moi partir dès demain ; je veux aller
» au couvent expier mes péchés et commencer à
» aimer Jésus-Christ mon Dieu. »

Le noble seigneur poussa un profond soupir. Sans s'opposer formellement à la vocation de leur fille, son père et sa mère auraient voulu la conserver auprès d'eux, sinon toujours, au moins le plus longtemps possible. Ils eurent donc recours aux arguments ordinaires en pareil cas pour retenir Béatrix; mais la résolution de la noble jeune fille fut inébranlable : elle n'aimait rien tant en ce monde que ses bons parents, mais l'amour de Jésus-Christ l'emportait sur tout autre. Le lendemain, après avoir reçu la sainte communion, elle quitta le château de ses pères, et partit pieds nus, revêtue d'habits pauvres, un bâton de pèlerin à la main, et portant dans une besace un peu de pain comme une mendiante.

« Où courez-vous ainsi, Béatrix, seule, sans
» appui, loin du château de vos aïeux. — Jésus,
» Jésus m'appelle du haut de sa croix, je veux y
» monter avec lui. — Jeune vierge du Seigneur,
» tournez un instant vos regards vers le château
» où gémissent vos parents en pleurs. — Celui
» qui veut suivre Jésus et regarde en arrière,
» n'est pas digne de son Maître. — Mais pourquoi
» ne pas rester ici, afin de soulager les pauvres,
» les affligés de corps et d'âme? — Autre est la
» vocation que Jésus me destine. Mon enfant,
» me dit-il, viens me servir, et j'établirai en toi
» mon trône. — Arrêtez, arrêtez, vos pieds sont
» en sang, vos forces s'épuisent, vierge impru-
» dente, croyez-vous plaire ainsi au Roi de gloire?
» — Oui, Jésus est mort pour moi, je veux mourir
» pour lui. Que mon corps périsse, que la souf-
» france m'accable, que la douleur soit mon
» partage, pourvu que l'amour de Jésus croisse
» en moi et me consume. Ou souffrir, mon Dieu,
» sur la terre, ou mourir pour vous contempler
» dans le ciel. »

Le soleil se couchait quand Béatrix arriva au pied du mont Parménie.

Après une pénible ascension, l'humble servante de Jésus-Christ vint frapper à la porte du couvent des Moniales chartreusines. Elle franchit la clôture, arriva à la porte claustrale et se jetant à genoux sur le seuil: « Recevez, dit-elle, recevez
» en pitié cette pécheresse qui veut devenir la
» servante et l'épouse de son Dieu .» La prieure, étonnée à la fois et de l'humilité et de la jeunesse de Béatrix, releva avec tendresse la sainte enfant et lui donna le baiser de paix. Puis elle s'enquit de tout ce qu'on demandait ordinairement à une postulante. Quand elle connut la noble origine de Béatrix, elle vit avec joie qu'il n'y avait plus d'obstacles à sa réception. D'ailleurs, la sainteté aurait, chez Béatrix, avantageusement remplacé les quatre titres de noblesse exigés autrefois par la règle cartusienne de Parménie.

### TROIS COLOMBES DANS LE LIEU SAINT

La fille du seigneur d'Ornacieu fut revêtue de la robe des postulantes. A peine entrée au couvent, elle devint la règle vivante. Elle apparut aux yeux de toutes les servantes de Jésus-Christ comme un astre bienfaisant dont la clarté devait les guider, ou comme un ange de Dieu envoyé à Parménie. Mais deux religieuses surtout s'attachèrent à Béatrix. Marguerite de Lassenage et Louise Alleman étaient, comme notre Bienheureuse, de jeunes novices. L'amour de Jésus et la

sainte folie de la croix furent les liens de ces âmes choisies.

Sœur Béatrix était ravie de joie, parce que ses cantiques d'amour et ses hymnes à la croix trouvaient un écho dans le cœur et sur les lèvres de ses compagnes. Jésus se plaisait dans cette société comme le bien-aimé au milieu des lis, et il ornait ses épouses de toutes les vertus. Béatrix, Marguerite et Louise couraient ensemble vers les sommets de la perfection. Il y avait entre elles une pieuse rivalité de dévouement, d'humilité, de sainteté. Elles s'exhortaient à l'amour de la Passion de Jésus; ensemble elles versaient de douces larmes en contemplant Jésus couronné d'épines, flagellé, crucifié.

Parfois, au moment de la récréation, elles contemplaient le firmament, et de célestes entretiens ouvraient leurs lèvres : « Béatrix, servante de Dieu, dites-nous quel est l'amour de Jésus. — L'amour de Jésus est compatissant, l'amour de Jésus est incommensurable comme l'océan. Oh ! mes sœurs, comment ferons-nous pour rendre à Dieu ce qui lui est dû ? — Que la souffrance s'empare de nos membres, que la croix soit notre vie, que nos jours se consument pour Dieu, que notre âme soit pure de tout péché, et alors nous pourrons dire à Dieu : Je vous aime. »

La vie de ces jeunes vierges se conformait à leurs paroles. Elles inventaient pour ainsi dire toutes les manières d'affliger leur corps, et, elles étaient si absorbées en Dieu, que c'était avec une véritable répugnance qu'elles assistaient au repas de la communauté.

Béatrix avait demandé à ses Sœurs de l'avertir de ses fautes. Sa vertu prit ainsi un développement merveilleux. Elle avait d'ailleurs pour maîtresse des novices une sainte religieuse, Marguerite d'Oingt, qui nous a conservé l'histoire de son admirable élève. Marguerite d'Oingt put dire aux novices de Parménie : « Prenez pour exemple Béatrix, vous trouverez en elle toutes les vertus nécessaires à une parfaite religieuse. »

La règle des Moniales chartreusines leur impose le chant de l'office au chœur; c'était l'heure préférée de la vierge d'Ornacieu. Son recueillement et sa dévotion étaient pour les autres religieuses comme autant de stimulants qui enflammaient leur ferveur. Malgré sa faible constitution, sœur Béatrix fut toujours exacte à observer les jeûnes et abstinences continuels prescrits par la règle et même elle ajoutait encore à toutes ces pénitences, et pourtant une joie constante et inaltérable était le partage de cette vierge austère. Si par hasard l'on se sentait triste au couvent, on disait : « Allons trouver Béatrix pendant la récréation, elle nous rendra la gaieté. » Elle était la plus humble et la plus obéissante, les moindres détails de la règle étaient pour elle une loi sacrée.

Dans le couvent, chaque Sœur s'acquittait à son tour des offices communs; dès son entrée, Béatrix, malgré sa jeunesse, suivit courageusement cette règle. Elle mettait toute son ardeur au travail et en augmentait les fatigues par ses pénitences volontaires. Parfois, à la cuisine, elle prenait des charbons ardents dans ses mains et les y maintenait en contemplant Jésus sur la croix.

Les malades recevaient d'elle les soins les plus charitables. Elle priait pour les infirmes, elle leur parlait du bonheur de souffrir pour Jésus, de la gloire du ciel, et allégeait ainsi les souffrances les plus pénibles.

Quand elle n'était pas infirmière ou cuisinière, notre Bienheureuse travaillait pour la chapelle du couvent. Ses doigts délicats brodaient des ornements ou dessinaient des tapisseries. Elle apportait à cette occupation un soin jaloux, car elle se rappelait qu'elle travaillait pour Dieu. D'autre fois, elle copiait des manuscrits, principalement la Bible. Elle traçait des enluminures délicates sur les livres sacrés, ou bien elle dessinait de pieuses images; chaque parole sainte qu'elle copiait était comme un trait de feu qui pénétrait dans son cœur et l'embrasait. Enfin, cette fille d'un noble seigneur ne dédaignait pas de travailler la terre du jardin ou de filer la quenouille, comme elle l'avait vu pratiquer aux servantes de son père.

La tradition ne nous dit pas si les anges vinrent, comme pour la Bienheureuse Marie d'Oignies, tenir la quenouille pendant qu'elle priait; mais ce que nous savons, c'est que la sainte moniale, en s'appliquant à ces travaux, dans l'humble cellule qu'elle avait préférée au château de ses aïeux, était tellement unie à Dieu qu'elle semblait vivre dans le ciel, son regard ne voyait plus, ses oreilles étaient sourdes; tandis que ses doigts dociles continuaient le travail qu'elle avait commencé, son cœur veillait, aimait et priait. Parfois Béatrix sentait son cœur s'enflammer plus que de coutume, Jésus lui parlait avec tant d'intimité qu'il lui semblait, disait-elle, le sentir à ses côtés sans toutefois l'apercevoir; son cœur devinait la présence de l'Epoux céleste. Son bonheur était alors si grand qu'elle croyait tomber en défaillance.

La vue d'un Christ la remuait dans le plus profond de l'âme, et ses yeux s'inondaient de larmes. Une seule parole venait alors sur ses lèvres: « Amour de Jésus, faites-moi souffrir, faites-moi mourir. »

### CONSÉCRATION VIRGINALE

L'évêque était venu pour la solennité de la consécration. Pendant que le prélat célébrait la Messe, l'archidiacre se retournant vers Béatrix l'invite par ce chant suave: « *Veni Virgo Dei obviam sponso tuo* ». La vierge s'avançant alors est présentée au pontife, auquel on certifie que cette humble suppliante est digne de l'honneur qu'elle convoite. Cependant l'évêque retrace aux yeux de Béatrix toute la rigueur des devoirs d'une moniale chartreusine. Mais la sainteté qui reluit sur le visage de notre Bienheureuse, avertit le prélat que le cœur de Béatrix est déjà immolé. « Je suis prête, dit-elle ave joie, à tout ce que Jésus-Christ exigera de moi. »

On chante les litanies, la vierge se prosterne et la consécration s'accomplit. Puis elle reçoit les ornements nuptiaux. Le voile noir qui montre son mépris du monde, l'anneau et la couronne, symbole de la fidélité et de la récompense. On lui impose l'étole et le manipule, on lui donne le bréviaire, et on lui fait lire dans le missel, car désormais elle pourra chanter à l'église, les leçons des livres saints, suivant le privilège de son Ordre. Enfin, on lui attache à l'épaule droite une petite croix, figure de sa mortification. Puis la Messe continue et l'union céleste s'achève à la communion. — Béatrix avait vingt-cinq ans.

### BÉATRIX ET LA PASSION — GRACES ET COMBATS

Béatrix était une épouse couronnée d'épines. Les maladies l'affligeaient, son corps était épuisé de mortifications. Elle cherchait pourtant un acte héroïque et volontaire, à offrir au Dieu crucifié.

Un jour que dans sa ferveur elle s'écriait devant le tabernacle : « Oh ! Jésus je vous donne mon cœur, rendez-moi digne de vous, » elle entendit une voix qui répondit : *Celle qui veut être mon épouse, doit se renoncer à elle-même, prendre sa croix et me suivre.* « Oh ! Jésus, je vous suivrai ! s'écrie la vierge d'Ornacieu », et, poussée par une inspiration divine, elle prend un clou et un marteau et frappant à coups redoublés elle se perce tour à tour les deux mains sans faiblir. Le sang coule en abondance. Elle montre à Jésus sa plaie cruelle, dans une extase d'amour, et lui dit : « Jésus je vous aime, Jésus, Jésus soyez béni ! » Cependant la plaie se referme, la douleur s'apaise, mais chaque vendredi Béatrix reprend le clou et le marteau et renouvelle le supplice. Dès lors, chaque fois il sortit de la plaie une eau très pure, la Bienheureuse cachait la blessure, elle garda pour le ciel son secret.

Jésus retraça à ses regards dans d'admirables visions tous les mystères de la sainte Passion. Le seul souvenir de ce qu'elle vit alors suffisait ensuite à lui arracher des torrents de larmes.

Le roi du ciel lui montrait aussi les joies de son royaume. Une fois entre autres, Béatrix se trouva transportée en la compagnie des Saints du paradis, elle fut ravie de voir leur beauté qui surpassait l'éclat du plus beau soleil et leur nombre si grand que personne, ce semble, n'aurait pu les compter. Elle vit au milieu des chœurs des anges et des saints l'Humanité sainte de Jésus-Christ, qui recevait les adorations et les louanges des élus. Le bonheur qu'elle éprouvait d'entendre les mélodies célestes l'aurait fait mourir sans la grâce de Dieu qui soutenait ses forces. Personne ne put savoir les secrets qu'elle avait appris en cette circonstance.

Notre Bienheureuse put également contempler Jésus sur la terre. A l'élévation de la sainte Messe, la divine hostie se transformait pour elle et Jésus enfant, resplendissant de lumière, lui apparaissait entre les mains du chapelain. Souvent elle eut des visions qui durèrent douze heures consécutives. Pendant une de ces visions, elle demanda au Seigneur la délivrance de son frère prisonnier, elle l'obtint et apprit dans la suite, que son frère avait été délivré à l'heure à laquelle Jésus-Christ lui avait accordé la faveur demandée.

Mais, sur la terre, les consolations ne sont données que pour préparer l'âme au combat. Le démon jaloux lui livra de terribles assauts. « Fondé sur l'amour, la prière et la mortifica- » tion, l'édifice de sa vertu était inébranlable. » La cité de son âme était tout entière occupée » par Dieu, et le démon ne put en forcer l'entrée. » Cet esprit malin usa de toutes ses ruses. Au milieu de la nuit, il lui apparaissait soudain, essayait de la terrifier, mais la Vierge Marie que Béatrix appelait sa mère et dont l'image était toujours à son chevet, Marie venait au secours de l'humble religieuse et l'abritait sous son manteau divin. Satan accabla alors notre Bienheureuse de sécheresses, d'ennuis, de doutes. Le jour de Noël même, la tentation fut plus forte que de coutume, et au moment de la communion, Béatrix n'osait pas s'approcher avec ses sœurs pour recevoir le corps de Jésus-Christ, mais elle fut poussée par une force surnaturelle et irrésistible vers la sainte Table. Quand elle eut reçu le corps du divin Maître, il lui resta une parcelle dans la bouche. En vain elle s'efforça de l'avaler. Cette parcelle grossit et Béatrix sentit un goût de chair et de sang. Un grand trouble la saisit, elle demanda à Dieu de la faire mourir à l'instant ou de terminer son tourment. Bientôt, sans qu'elle s'en aperçut, l'hostie rentra dans sa poitrine et Béatrix la sentit près de son cœur. Dès lors, tous ses doutes et ses ennuis disparurent, et les consolations célestes l'envahirent à nouveau comme un torrent impétueux ; le démon vaincu se retira.

### FONDATION ET CONSOMMATION

Les moniales de Parménie obtinrent vers cette époque un nouveau prieuré au diocèse de Valence, à Eymeux. Béatrix, malgré les résistances de son humilité, fut choisie comme supérieure de ce couvent. Louise Alleman et Marguerite de Sassenage étaient ses compagnes.

Bientôt elle dit un dernier adieu à la cellule témoin de ses combats et de ses triomphes, elle va au pied du tabernacle puiser le courage, et traverse les rangs des religieuses en pleurs ; la porte se referme sur elle et ses compagnes, et voilà ces vierges sages offrant généreusement à Dieu leurs douleurs, et s'unissant dans la souffrance à la passion du divin Maître. Aucune plainte ne se fait entendre mais le doux chant des cantiques saints retentit dans la vallée.

Les châteaux, les villages passaient sans attirer l'attention des voyageuses. Des entretiens spirituels, des méditations, l'office saint, occupaient leur temps. La route fut longue et pénible, des torrents coupaient le chemin, les pierres fatiguaient ces pieds délicats peu habitués aux grandes marches. Et cependant, à voir l'allégresse et le courage des religieuses, les populations s'écriaient : « Dieu ! Jésus ! les saintes vierges du paradis sont-elles descendues sur terre pour nous convertir ? Saintes vierges, priez pour nous ! » Béatrix arriva sans encombre à Eymeux, mais là que de douleurs, que de privations. La pauvreté des servantes de Jésus-Christ était absolue. Les bâtiments tombaient en ruines ; point de lieu digne de Jésus : quelle douleur pour des saintes ! Leur nourriture était la prière, car l'on peut compter pour rien le peu qu'elles donnaient à leur corps. Voilà quelle fut la vie des commencements à Eymeux.

Béatrix était heureuse au milieu de toutes ces tribulations, car elle sentait approcher l'heure de la délivrance. Les deux ans qu'elle passa à Eymeux comme supérieure l'épuisèrent. Elle s'étendit bientôt sur la croix avec son divin Maître, car elle fut clouée sur son grabat par la maladie, et là encore son cœur trouvait des cantiques d'actions de grâces, qu'elle offrait à son Bien-Aimé. Cette joie surnaturelle éclata jusqu'à son dernier moment. Ce fut les bras en croix, comme pour montrer ses stigmates à Jésus, après avoir baisé le crucifix et consolé ses Sœurs, que Béatrix rendit son âme à Dieu. On eût dit qu'elle entrait en extase. Longtemps les religieuses la contemplèrent, mais il fallut ensevelir cette sainte dépouille, qui opéra dans le monastère de nombreux prodiges.

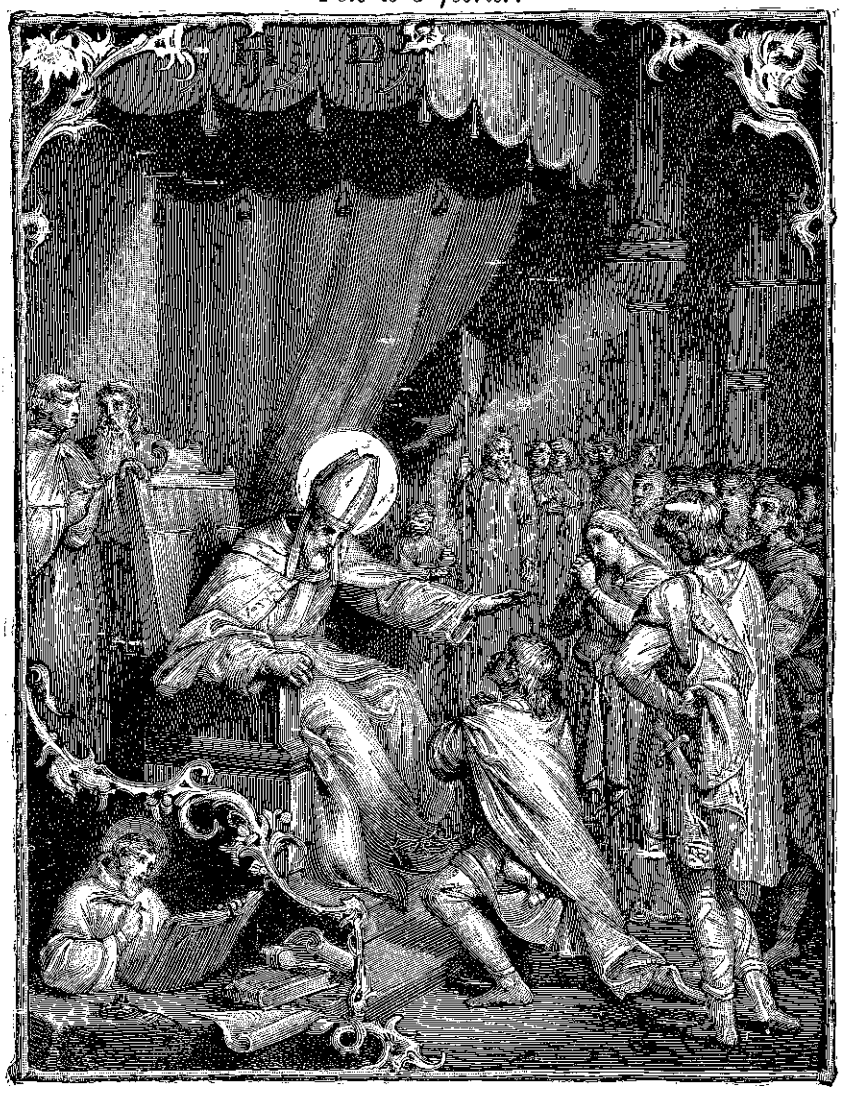
Quelques années plus tard, on transporta le corps saint de Béatrix à Parménie. On raconte qu'au passage de ces reliques on vit des rivières s'arrêter, pour leur laisser un chemin libre. Le tombeau de Béatrix fut miraculeusement préservé, à la grande Révolution.

Pie IX déclara Béatrix d'Ornacieu bienheureuse, le 15 avril 1859, et permit à l'église de Parménie de faire sa fête le troisième dimanche de mai. Les Chartreux la célèbrent le 5 février.

# SAINT AVIT, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

## ET APOTRE DES BURGONDES

*Fête le 5 février.*



**Saint Avit reçoit l'abjuration de Sigismond, roi des Burgondes, qui renonce à l'hérésie arienne pour entrer dans l'Eglise catholique. Derrière le roi est son fils qui se prépare à imiter son exemple. — Saint Avit compose ses poésies chrétiennes.**

### FAMILLE DE SAINT AVIT

L'histoire du v^e^ siècle est caractérisée par une perturbation générale des peuples : les barbares du Nord, pour la plupart infidèles ou ariens, se précipitent comme des torrents impétueux sur le centre et le midi de l'Europe, et se partagent les provinces de l'empire des Romains. Mais ils y trouvent l'Eglise catholique pour les instruire, les convertir et les conquérir eux-mêmes à la civilisation. De l'alliance de la loyauté chrétienne avec leur courage éprouvé devait naître l'esprit chevaleresque du moyen âge. Mais il faudra plusieurs siècles d'efforts

Un des premiers évêques qui travaillèrent le plus efficacement à cette grande œuvre fut saint Avit de Vienne, l'apôtre des Burgondes.

Alcimus Ecditius Avitus était né à Vienne, en Dauphiné, vers l'an 450. Suivant la coutume romaine, adoptée alors, il ne conserva dans l'usage que le nom propre, le dernier des trois. Sa famille, originaire de l'Auvergne, il nous l'apprend lui-même, était une des plus puissantes.

Son aïeul, Avitus, après avoir remplacé le général Aétius dans le gouvernement des Gaules, prit un moment le titre d'empereur, sur la demande de son ami, Théodoric II, roi des Visigoths. Il

eut deux enfants : Papianilla, mariée à saint Sidoine Apollinaire, et Hésichius, père de notre Saint.

Lui-même prend quelquefois les titres de sénateur romain et de sénateur catholique. C'était à cette époque une dignité plutôt qu'une charge, mais on y tenait dans les familles, comme à une illustration estimée, et les personnages qui en étaient honorés ne manquaient pas de revêtir, dans les cérémonies publiques, le laticlave et le manteau d'hermine.

Hésichius avait épousé une Gallo-Romaine, Audentia. De ce mariage naquirent quatre enfants : saint Avit de Vienne, saint Apollinaire de Valence, la vierge Fuscine et une autre fille morte avant cette dernière.

Saint Avit, dans une composition pleine de fraîcheur et de tendresse, adressée à sa sœur, nous a laissé une peinture de cette vie de famille si douce au cœur de l'enfant et si remplie de charmes innocents quand elle unit aux joies du foyer les consolations de la religion : « Quand tu naquis, ma sœur, dernier fruit d'une union quatre fois déjà bénie par Dieu, notre mère Audentia fit vœu de vivre désormais dans la continence. Et toi, cause bénie de cette promesse sacrée, tu fus offerte au Christ. Le Christ te reçut, alors que tes lèvres à peine écloses étaient encore fraîches de lait. » Avec une telle mère, l'éducation de saint Avit devait être à la fois chrétienne et austère.

Hésichius, chrétien comme sa femme, conservait quelque chose de cette sévérité des monts de l'Auvergne où il avait vu le jour. Il était, après saint Mamert, l'homme honoré dans Vienne : aussi, après la mort du grand évêque en 477, le peuple l'acclama-t-il son successeur.

Ses deux fils devaient, eux aussi, porter cette couronne épiscopale, plus semblable trop souvent à une couronne d'épines qu'à un diadème princier.

Hésichius veilla sur eux avec l'affection d'un père et la prévoyance d'un saint.

### JEUNESSE D'AVITUS — AMOUR DE LA POÉSIE

Saint Avit, qui nous a laissé des détails sur tous ses contemporains, nous parle très peu de lui-même. Il nous apprend seulement qu'il fut baptisé par saint Mamert et qu'il étudia à Vienne sous le célèbre rhéteur Sapaude. Lui-même fut bientôt un maître.

Vienne, à la fin du v^e^ siècle, était devenue un centre intellectuel très fréquenté : Arles seule, dans la vallée du Rhône, lui pouvait être comparée. Rome, Milan et Lyon étaient déchus de leur grandeur : la poésie païenne, qui avait fait leur gloire, était bien près de s'éteindre, et une poésie nouvelle naissait dans les abbayes et sous les cloîtres des cathédrales.

A Vienne, saint Mamert, et surtout son frère, Claudien Mamert, l'auteur immortel du *Pange lingua* de la Croix, avait déjà fait fleurir, à côté de la littérature surannée des maîtres de rhétorique, une littérature chrétienne brillante. Saint Avit devait la perfectionner encore et ajouter à sa grâce antique.

Quelles furent les occupations de sa première jeunesse ? Il ne nous en dit rien. A considérer ses écrits et son goût pour la poésie, on serait porté à croire qu'il se livra aux fonctions délicates de l'enseignement, dans une de ces écoles fondées à Vienne par Saint Mamert ou par Hésichius lui-même.

A quel âge entra-t-il dans les Ordres ? Nous l'ignorons aussi. Aida-t-il son père dans les fonctions multiples de l'épiscopat ? Tout porte à le croire, car, du jour où il s'assied sur le siège de Vienne, il parle à ses fidèles, non point comme un étranger, mais comme quelqu'un habitué déjà à les instruire.

### LES ÉLECTIONS ÉPISCOPALES AU V^e^ SIÈCLE

Saint Avit avait cinquante ans. Hésichius était mort en 490. Le peuple demanda, pour lui succéder, l'aîné de ses enfants. Saint Apollinaire devait bientôt, lui aussi, être appelé par les Valentinois à l'honneur de l'épiscopat.

De semblables élections ne doivent point nous étonner. Trois peuples barbares venaient de s'emparer des provinces de la Gaule : les Francs dominaient sur les rives de la Seine, les Burgondes sur les rives du Rhône, et les Visigoths sur les rives de la Garonne. Les magistrats de l'empire romain avaient disparu devant l'invasion. Les populations n'avaient plus d'autre protecteur en face des chefs barbares que leurs évêques. C'était la seule autorité restée debout et capable d'imposer le respect.

En outre, suivant un ancien usage, sanctionné autrefois par Constantin le Grand, les fidèles avaient coutume de porter leurs différends au tribunal paternel de l'évêque.

Pour toutes ces raisons, le clergé et le peuple du v^e^ siècle choisissaient de préférence leurs pontifes parmi les membres d'une des principales familles de la cité, et cherchaient un homme capable d'unir la magistrature au sacerdoce.

### SAINT AVIT ET CLOVIS

Après avoir fait périr deux de ses frères, Gondebaud, oncle de sainte Clotilde, était alors roi des Burgondes. Le prince, avec la majorité de son peuple, suivait les erreurs d'Arius, ennemi de la divinité de Jésus-Christ. Il respectait pourtant la science et les vertus de saint Avit, qui ne négligeait rien pour l'éclairer.

Le saint évêque de Vienne, attentif au bien de toute l'Eglise, tressaillit de joie en apprenant la conversion et le baptême du jeune roi des Francs, Clovis. Il s'empressa de le féliciter dans une lettre magnifique : « Voilà, lui disait-il, qu'en Occident brille un astre nouveau dans la personne d'un ancien roi, et son premier éclat coïncide avec la naissance du Sauveur ! Que ce jour, célèbre par la naissance de Jésus, le soit aussi par la vôtre ! vous êtes né au Christ le jour où le Christ est né au monde ! »

Il l'engageait ensuite à annoncer aux autres peuples la religion qu'il venait d'embrasser : il acquerrait par ce moyen une gloire nouvelle, et ajouterait encore à l'éclat de son règne. Cette lettre nous montre que lui-même n'avait pas été sans contribuer à la conversion du fier Sicambre.

### L'APOTRE DES BURGONDES

Le roi des Francs ne tarda pas à recevoir de Burgondie un message moins juste et moins loyal : Godégisèle, frère de Gondebaud, et qui régnait à Genève sur une partie des Burgondes, l'invitait à se joindre à lui pour chasser Gondebaud et se partager ses provinces. Clovis, désireux de venger le meurtre des parents de sa femme et d'agrandir ses Etats, ne se fit pas prier. L'an 500, il prit Dijon, traversa en vainqueur toute la Burgondie et poursuivit Gondebaud jusque sous les murs d'Avignon. Le roi, vaincu, promit de payer tribut et Clovis se retira.

Pendant ce temps, Godégisèle s'était installé à

Vienne. Dès qu'il fut débarrassé de Clovis, Gondebaud vint l'assiéger. Grandes furent les angoisses et les souffrances de saint Avit et de son peuple durant cette guerre fratricide. Enfin, Vienne, décimée par la famine, fut conquise, et Godégisèle massacré avec ses défenseurs.

Cependant, Gondebaud comprit alors qu'il fallait asseoir son autorité sur l'affection de tous ses sujets, les Gallo-Romains aussi bien que les Burgondes, et il promulgua des lois plus justes envers les Gallo-Romains.

Il eût fallu faire mieux encore, et embrasser la religion catholique, comme Clovis. Gondebaud n'osa pas. Déjà en 499, dans une célèbre conférence tenue à Lyon, en sa présence, entre des évêques catholiques et des prélats ariens, saint Avit avait réduit à néant toutes les arguties des hérétiques et mis dans tout son éclat la vérité catholique. Gondebaud s'était déclaré convaincu et avait demandé à saint Avit de le réconcilier secrètement avec l'Eglise. « Si vous croyez sincèrement, avait répondu l'homme de Dieu, il faut le manifester publiquement et sans hésitation. C'est le précepte de Jésus-Christ : *Celui qui aura confessé mon nom devant les hommes, je le glorifierai moi-même devant mon Père qui est aux cieux.* Vous êtes roi, qu'avez-vous à craindre? » Gondebaud recula devant cette démarche, mais beaucoup de Burgondes commencèrent à se faire catholiques. Le roi lui-même continua à vénérer et à consulter saint Avit.

Son fils et successeur Sigismond fut plus courageux. Il entra solennellement dans l'Eglise catholique, où ses vertus et sa patience dans le malheur lui méritèrent plus tard le titre de saint.

Cette conversion fut le triomphe de l'évêque de Vienne. Saint Avit y avait travaillé depuis vingt-sept ans. Aussi, quand, en 517, Sigismond et ses deux fils, Sigéric et Suavegothe, en présence du clergé et du peuple réunis, renoncèrent solennellement à l'hérésie, l'évêque laissa parler son cœur, et prononça, dit saint Agobard de Lyon, une homélie « remplie des pensées les plus suaves, ornée des expressions les plus douces. »

### LE CONCILE D'ÉPAONE

Saint Avit s'empressa de profiter de ces heureuses circonstances pour le bien général de l'Eglise et des populations en Burgondie.

Un Concile national de tous les évêques du royaume fut convoqué à Epaone (aujourd'hui Yenne, près de Chambéry, ou, selon d'autres, Albon, près de Vienne). D'importants décrets y furent publiés pour la réforme du clergé, la moralisation du peuple, le maintien de la justice et la répression des abus. La salutaire influence de ces prescriptions devait être pendant longtemps un grand bienfait pour tout le pays.

Saint Avit alla ensuite consacrer la nouvelle cathédrale de Tarentaise, celle de Genève et plusieurs autres.

### LETTRES ET HOMÉLIES

L'action du docteur de Vienne ne s'arrêtait pas d'ailleurs à la Burgondie; depuis longtemps, elle avait franchi les frontières des Gaules et se faisait sentir jusqu'à Rome et à Constantinople. Dans les premières années du VI^e^ siècle, un antipape, nommé Laurent, soutenu par des factieux, osa troubler l'Eglise de Rome et s'élever contre l'autorité du pape légitime saint Symmaque. Empêché de se rendre à Rome, pour travailler à la paix, saint Avit écrivit au sénat romain une lettre magnifique, en son nom et au nom des évêques de sa province. « Nos alarmes furent vives à la nouvelle du schisme de Rome, disait-il, car nous sentions que l'épiscopat, dont nous sommes les membres, est gravement compromis quand son chef est attaqué. » Il déclare que le Souverain Pontife ne relève d'aucun tribunal terrestre, et supplie les sénateurs d'user de leur pouvoir pour faire respecter son autorité.

Plus tard, l'évêque de Vienne aida aussi le pape saint Hormisdas à étouffer les discordes religieuses suscitées à Constantinople par les défenseurs de l'Hénotique de Zénon (décret d'union entre les catholiques et les Ariens).

La correspondance de saint Avit nous révèle l'état de la société à la fin du V^e^ siècle. Deux courants sont en présence, la civilisation chrétienne et la propagande hérétique favorisée par les barbares. L'Eglise finit par triompher. On ne trouve que chez elle, à cette époque, comme le plus souvent, des hommes véritablement influents.

Saint Avit fut l'un des plus marquants; ses lettres pleines de doctrine sont plutôt des traités que des missives; elles constituent ce que nous appellerions aujourd'hui des mandements.

Nous trouvons dans un passage l'explication du mot messe « missa » usité dès lors pour désigner les cérémonies liturgiques de la consécration. La messe indiquait, à proprement parler, le renvoi d'une assemblée civile ou religieuse; on la prenait d'ordinaire pour l'assemblée elle-même, et, dans ce sens, on disait la messe du matin et la messe du soir. Plus tard, cette appellation fut réservée à l'assemblée réunie pour la célébration des saints mystères, enfin, au sacrifice lui-même.

Le Saint savait aussi se rendre aimable et délicat en écrivant à ses amis : nous avons encore plusieurs lettres de souhaits, appelées lettres festales, pleines d'une suavité tout évangélique. Ses homélies et ses traités ressemblent à ses lettres. Il parle à son peuple le langage simple d'un père, toujours grave, toujours pressant. Il aime la littérature biblique et il sait faire entrer dans ses compositions ce parfum de l'Orient qui est un des charmes de la Bible.

C'est par lui que nous connaissons les détails de l'institution de la fête des Rogations, par son prédécesseur saint Mamert. Il rappelait tous les ans à ses fidèles les calamités et les fléaux dans lesquels saint Mamert avait ordonné des prières publiques au milieu des rues et des places publiques; il leur rappelait aussi que, à la suite de ces prières ou Rogations, Dieu avait rendu à Vienne le calme et la paix.

### LA POÉSIE CHRÉTIENNE — SAINT AVIT POÈTE LE PARADIS PERDU — LA VIRGINITÉ

Saint Avit ne fut pas seulement un écrivain, mais encore un poète, et un poète vraiment chrétien. La poésie d'ailleurs, cette langue du ciel, est essentiellement chrétienne; si la prose, dans la littérature chrétienne, contrairement au fait constaté dans les autres littératures, précéda la poésie, c'est que la doctrine nouvelle avait besoin d'être précisée. Le langage de la prose lui convenait mieux. Mais quand une fois le dogme fut établi, les poètes apparurent. Saint Paul recommande déjà aux chrétiens de Corinthe le chant des cantiques spirituels. Durant les premiers siècles, il est vrai, la seule poésie de l'Eglise dans les catacombes fut celle du martyre.

Mais, dès le IVe siècle, les poètes Clément d'Alexandrie, saint Ambroise et tant d'autres, commencèrent à chanter les martyrs et les vierges, le Christ et sa mère. La lyre désormais ne devait plus cesser de vibrer dans l'Eglise. Saint Avit fut un de ceux qui la manièrent avec le plus d'art.

Sa poésie est toute biblique. Son grand ouvrage sur Adam et Eve pourrait, à juste titre, être intitulé *le Paradis perdu*. Il avait entrevu tout ce qu'il y a de poétique dans ces conversations de Dieu avec le premier homme sous les ombrages de l'Eden; ce qu'il y a de pathétique dans la chute de ce géant chassé par un ange, pris en pitié par un Dieu! Milton, plus d'une fois, s'est inspiré de son devancier et souvent le poète aveugle de l'Angleterre n'arrive point à égaler la grâce et l'énergie du chantre de Vienne. Il y a dans saint Avit une étincelle de génie créateur, et dans son œuvre une ébauche, un essai brillant d'épopée latine chrétienne.

Dans ses petits ouvrages, ses odes et ses billets, à côté du poète, paraît toujours le prêtre et l'évêque. Son éloge de la virginité, adressé à sa sœur, est ce qui a été écrit de plus beau en vers sur la plus belle des vertus.

Le but de tous ses ouvrages, d'ailleurs, de ses poèmes comme de ses discours, était l'instruction des fidèles et non point leur amusement. Cette préoccupation constitue souvent la difficulté des compositions poétiques chrétiennes. La rigueur de la vérité, l'exactitude de la doctrine arrêtent parfois le poète dans son inspiration. Saint Avit, sans rien sacrifier de la précision des dogmes, a trouvé le secret de les exprimer sous une forme à la fois élégante et colorée. Son style conserve, dans sa démarche, comme les eaux du Rhône si belles à Vienne, la majesté et l'éclat, la fraîcheur du coloris, la grâce et la douceur de l'harmonie. Tout au plus pourrait-on lui reprocher, ainsi qu'au Rhône lui-même, quelque manque de clarté et de trop grandes inégalités.

### MORT DE SAINT AVIT — SON ÉPITAPHE

C'est au milieu de ces travaux si divers que saint Avit passa les trente-cinq années de son épiscopat. Les saints aimaient à s'entretenir avec lui, et les rois, nous l'avons vu, s'honoraient de son amitié. Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths d'Italie, lui envoya saint Epiphane de Pavie pour négocier un échange de prisonniers burgondes. L'entente fut facile entre les deux ambassadeurs. Saint Avit se chargea lui-même de fournir la rançon. Ses fidèles étaient vraiment pour lui ses enfants.

Il mourut en 525, le 5 février. Le martyrologe romain mentionne sa naissance au ciel, selon l'expression chrétienne, dans les termes les plus élogieux. « A Vienne, naissance de saint Avit, évêque et confesseur; sa foi, son activité et son admirable doctrine préservèrent les Gaules des ravages de l'hérésie arienne. »

C'est à lui que la France doit en grande partie son unité de croyance. Il porta le dernier coup à l'arianisme par la conversion de Sigismond, roi des Burgondes, et, en contribuant à la conversion de Clovis, prépara sa grandeur future.

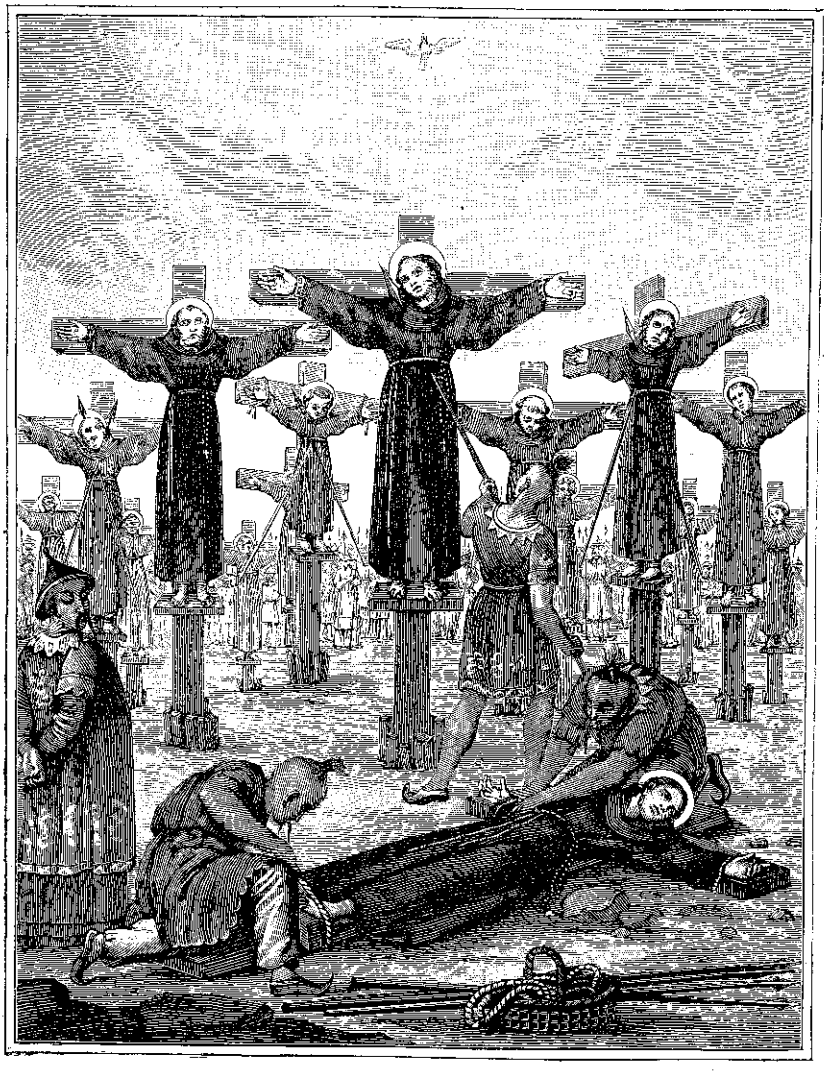
Son épitaphe résume à merveille cette vie de prière, de combats et de victoires :

Il écrivit, parla, fut fidèle à la loi
Terrassa l'hérésie et défendit la foi.

# SAINT PIERRE-BAPTISTE

## ET LES MARTYRS FRANCISCAINS DE NANGAZAKI

*Fête le 5 février.*



**Martyre de saint Pierre-Baptiste et de ses compagnons**
(D'après la gravure des fêtes de la canonisation.)

### LES PREMIERS MISSIONNAIRES DU JAPON

Le 15 août 1549, saint François-Xavier, le glorieux apôtre des Indes orientales, abordait sur la côte du Japon et, le premier, y apportait le flambeau de la foi. En deux années, l'intrépide missionnaire baptise des milliers d'infidèles, convertit plusieurs rois et fonde des chrétientés florissantes. Sur ses traces, les Pères de la Compagnie de Jésus accourent pour cultiver et arroser de leurs sueurs le nouveau champ ouvert à leur apostolat, et on pouvait déjà entrevoir le moment où la lumière de l'Evangile allait chasser de ce pays les dernières ténèbres de l'idolâtrie.

Mais le démon ne tarda pas à susciter des entraves à l'œuvre de Dieu. En 1582, un homme, sorti des rangs du peuple, parvint, à force de ruse et d'audace, à se faire proclamer empereur sous le nom de Taïcosama. D'abord favorable au christianisme, il se laissa ensuite persuader que les

progrès de l'Evangile étaient un danger pour son trône, que les missionnaires européens travaillaient au profit de leur patrie et semaient la révolte au milieu de son peuple, et qu'enfin une puissante flotte du roi d'Espagne viendrait seconder la rébellion et s'emparer des Etats japonais. Le tyran lança, en 1587, un édit de bannissement contre les missionnaires, avec la défense expresse de prêcher désormais la nouvelle religion. Les Jésuites durent se cacher et tout exercice public du culte chrétien dut cesser.

Telle était la douloureuse situation de l'Eglise du Japon, quand Dieu, en 1593, vint la consoler par l'arrivée de nouveaux missionnaires, fils de saint François d'Assise, qui allaient ouvrir, pour elle, l'ère des martyrs. Saint Pierre-Baptiste et ses compagnons arrivaient de la mission franciscaine des Philippines (1) comme ambassadeurs du vice-roi qui craignait une incursion de l'ambitieux Taïcosama sur les terres de la colonie espagnole.

Au commencement, tout sembla réussir au gré des missionnaires. Le monarque japonais les accueillit avec de grands honneurs; surpris de voir des ambassadeurs si pauvrement vêtus, il ne put s'empêcher de dire : « Voilà de vrais chevaliers de Dieu. » Cette visite eut pour résultats un traité de paix très avantageux aux Philippines, la permission, pour les Franciscains, d'établir des couvents dans toute l'étendue de l'empire et la révocation de l'édit de proscription porté, en 1587, contre les religieux de la Compagnie de Jésus.

Les Franciscains se hâtèrent de profiter de ces bonnes dispositions du prince pour s'établir tout à fait dans le pays. Ils y construisirent définitivement trois couvents, l'un à Méaco, l'autre à Ozacca, et le troisième, un peu plus tard, à Nangazaki. Dieu bénit cette nouvelle mission et, en trois années, les conversions qui s'opérèrent furent innombrables.

### PREMIÈRE PERSÉCUTION

Vint cependant un jour où cet admirable mouvement de foi et de piété devait cesser tout à coup : les missionnaires avaient trouvé d'implacables ennemis dans les *bonzes* ou prêtres des idoles; d'autre part, l'empereur Taïcosama était un homme d'un caractère inconstant et bizarre. Les calomnies des bonzes firent impression sur son esprit, et la bienveillance qu'il témoignait aux missionnaires se changea bientôt en une haine farouche. Il se contenta cependant, pendant quelques années, d'une persécution sourde qui révélait néanmoins ses perfides intentions. Elles éclatèrent en 1596, à l'occasion de quelques paroles imprudentes échappées à un marin espagnol; ces propos inconsidérés laissaient entendre que les missionnaires n'étaient que les émissaires du roi d'Espagne et les précurseurs de ses armées.

Taïcosama édicta une sentence de mort contre les Franciscains. Elle était ainsi conçue : « Moi, Taïcosama, j'ai condamné ces hommes-là à la mort..... Je veux qu'ils soient tous promenés sur des charrettes par les rues de Méaco, qu'on leur coupe le nez et les oreilles, qu'on les envoie ensuite à Ozacca, où on les promènera aussi par les rues; que la même chose se fasse aussi à Sacaï en portant devant la charrette la sentence de mort que j'ai prononcée contre eux; et, qu'après avoir été ainsi exposés à la risée du peuple, ils soient crucifiés à Nangazaki. »

Vingt-six religieux furent arrêtés et eurent le bonheur de verser leur sang pour Jésus-Christ. Six appartenaient au premier Ordre franciscain, trois à la Compagnie de Jésus; les dix-sept autres étaient membres du Tiers-Ordre de Saint-François. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que des premiers, nous réservant de raconter plus tard, en des notices spéciales, le combat suprême des autres martyrs.

### SAINT PIERRE-BAPTISTE

Ce serviteur de Dieu, issu de famille noble, était né au château de San-Esteban, diocèse d'Avila, en Espagne. Il étudia successivement à Avila et à Salamanque, où il se fit remarquer par son intelligence et sa piété. En 1366, à l'âge de vingt et un ans, il renonçait aux richesses du siècle et revêtait la bure franciscaine au couvent d'Arénas, chez les Déchaussés de la province de Saint-Joseph. Le P. Pierre-Baptiste exerça successivement les fonctions de prédicateur, de gardien, de professeur de philosophie et de théologie. En 1580, il se livre à l'évangélisation du Mexique, et fonde dans cette immense contrée plusieurs monastères qui sont constitués en province sous le titre de Saint-Didace. Trois ans plus tard, nous le retrouvons provincial aux Philippines, où son zèle infatigable lui mérite le nom d'*apôtre* et d'*ange tutélaire* de ce vaste archipel. Philippe II, instruit de ses vertus et de ses travaux, le nomma à un évêché dans la colonie, mais on ne put jamais vaincre la résistance de son humilité. Enfin le P. Pierre-Baptiste arriva au Japon comme ambassadeur du vice-roi des Philippines, mais, dans les desseins de Dieu, pour y cueillir la glorieuse palme du martyre.

Il était accompagné de trois religieux de son Ordre, le P. Barthélemy Ruiz et les FF. Gonzalve Garcia et François de Saint-Michel. Un peu plus tard, une seconde ambassade leur amenait de nouveaux compagnons.

### LES PRÉAMBULES DU MARTYRE

Ce fut le 13 décembre 1596 que les bienheureux fils de saint François apprirent leur condamnation à mort : déjà ils étaient retenus prisonniers dans leur demeure, tout en ayant la liberté d'exercer encore les fonctions du saint ministère. La nouvelle de la sentence impériale les combla d'une sainte joie et ils ne songèrent plus qu'à se préparer au sacrifice.

Dès que l'édit de persécution fut connu dans l'empire, les florissantes chrétientés du Japon offrirent un spectacle unique dans les Annales de l'Eglise. Un saint enthousiasme s'empara des fidèles dans toute l'étendue de l'empire : on les vit disposer de leurs biens et se préparer des vêtements de fête pour le grand jour de l'immolation. Ils accouraient en foule à Méaco et à Ozacca pour faire inscrire leurs noms sur la liste des martyrs. Une princesse chrétienne, vassale de l'empereur, la reine de Tango, Dona Garzia, donna en cette occasion un admirable exemple; elle réunit dans son palais un grand nombre de femmes chrétiennes et leur dit : « Mes sœurs, l'heure de l'épreuve est arrivée;

(1) Les Philippines, qui forment un vaste archipel de la mer des Indes, sont sous la dépendance de l'Espagne. En 1570, les Augustins espagnols y suivirent les conquérants, et quelques années après, les Observants Déchaussés vinrent travailler avec eux à l'évangélisation de cette colonie.

c'est maintenant le moment de prouver par des actes que nous sommes de vraies amantes de Jésus-Christ..... Nous, femmes, nous nous laisserions vaincre en courage par les hommes? De toute part, les chrétiens, nos frères, se préparent à donner leur vie pour Jésus-Christ, et nous, nous seules, resterions cachées à l'intérieur de nos maisons, par crainte de la mort? Courage donc! et si votre cœur est véritablement épris de l'amour de Jésus-Christ et de sa sainte religion, faites ce que vous me verrez faire. »

Et ces vaillantes chrétiennes se mirent à préparer, avec des transports de joie, leurs plus beaux vêtements pour s'en revêtir au jour de leur triomphe.

### SUR LA ROUTE DU CALVAIRE

Les ordres de Taïacosama furent exécutés le 30 décembre. Ce jour-là, à l'heure des vêpres, le couvent de Méaco fut envahi : un peloton de sbires y pénétra en poussant des hurlements sauvages. Les Pères Franciscains comprirent que le moment du sacrifice était venu et en remercièrent le Seigneur. A l'issue de l'office, saint Pierre-Baptiste, le crucifix à la main, adressa quelques touchantes paroles aux généreux confesseurs et entonna le *Te Deum*, que tous continuèrent avec une indicible ardeur : puis ils se livrèrent aux satellites, qui les chargèrent de chaînes en présence des chrétiens désolés.

Ce fut jusqu'à la prison une marche triomphale. Le 2 janvier 1597, les prisonniers furent avertis qu'ils seraient conduits à Nangazaki pour y être crucifiés. A cette nouvelle, le P. Pierre-Baptiste ne peut contenir le transport de joie qui inonde son âme : « Comment, mes chers frères, s'écrie-t-il en se tournant vers ses compagnons, comment avons-nous pu mériter une si grande grâce? Oui, qu'avons-nous fait de si méritoire pour que le Seigneur daigne nous accorder un si grand bienfait? Courage, mes frères, le jour qui verra notre supplice nous verra ceindre au ciel la couronne de gloire. Soyez certains que pour aller de cet exil jusqu'à Dieu, il n'y a pas de voie plus sûre que la voie de la croix. »

Le lendemain, les prisonniers furent conduits sur la place publique de Méaco, où on leur coupa une partie de l'oreille gauche; puis on les promena sur des chars à travers les rues de la ville. Une grande foule de chrétiens se pressait sur leur passage et multipliait à leur égard les marques de sa sympathie et de son admiration.

Le 4 janvier, les confesseurs de la foi furent dirigés sous bonne escorte vers Ozacca. De nombreux fidèles voulurent les y accompagner, et beaucoup les suivirent jusqu'au lieu même du supplice. Sur la route, les martyrs prêchaient à la foule le nom de Jésus-Christ; et leur parole, jointe à l'exemple de leur héroïque patience, produisit des fruits abondants, même parmi les païens. Un des principaux bonzes de Facata se convertit en entendant saint Pierre-Baptiste encourager ses compagnons par ces simples paroles : « Courage, mes frères, lorsque, pour l'amour du Christ, nous serons sur l'arbre de la la croix, alors nous pourrons dire en toute assurance que nous sommes de vrais apôtres de sa divine loi; le sang de l'un de nous servira plus à l'accroissement de la foi que la parole d'un grand nombre de prédicateurs, le sang des martyrs ayant toujours été une semence de chrétiens. »

### LE CRUCIFIEMENT

Après de grandes souffrances et des privations de toute sorte, les martyrs arrivèrent, le 5 février, à Nangazaki, l'un des ports de mer les plus importants du Japon. Le plateau d'une colline, située au bord de la mer, avait été désigné comme lieu de l'exécution; sa forme rappelait celle du calvaire. On y avait élevé vingt-six croix, les six du milieu pour les Franciscains, les autres pour leurs compagnons. Depuis, on appela ce lieu le *Mont des Martyrs* ou la *Sainte Colline*, à cause des flots de sang chrétien qui l'ont arrosé pendant près d'un demi-siècle.

Le gouverneur de la ville avait défendu aux habitants d'aller à la rencontre des martyrs : il avait même placé des soldats aux portes de la cité avec ordre de ne laisser sortir personne. Peine inutile! Bientôt retentit le cri : « Les martyrs arrivent! Voici les martyrs! »

Aussitôt, une multitude semblable à un torrent qui a rompu ses digues se précipita aux portes, en renversa les gardes, se porta au-devant des prisonniers et les accompagna en triomphe.

Le cortège se dirigea aussitôt vers le but de l'exécution. Les confesseurs gravissent leur douloureux calvaire, la joie dans l'âme et la sérénité sur le front. Quand ils sont arrivés au sommet, chacun d'eux s'empresse d'aller vers sa croix et de l'embrasser avec amour. Le P. Martin de l'Ascension fait alors signe à la foule d'écouter : aussitôt, les sanglots et le bruit cessent, un profond silence s'établit, et le martyr adresse en japonais à ses compagnons une chaleureuse exhortation.

Ce discours, que saint Pierre-Baptiste l'avait chargé de préparer afin de réconforter les martyrs au moment du sacrifice, produit une profonde émotion. A peine est-il achevé que les victimes se livrent aux bourreaux qui les attachent à leurs croix.

Saint Pierre-Baptiste, selon le témoignage de Benoît XIV, demanda que ses pieds et ses mains fussent cloués à la croix, mais les bourreaux refusèrent d'y consentir, alléguant qu'ils n'en avaient point reçu l'ordre.

Cependant, la multitude gémissait en voyant souffrir les martyrs; les païens eux-mêmes versaient des larmes de commisération et d'attendrissement. Il était 10 heures; les bourreaux n'attendaient qu'un signal du gouverneur pour transpercer les saintes victimes de leurs lances. Bientôt, les unes après les autres, leurs âmes s'envolèrent vers le ciel pour y recevoir la couronne de victoire.

Il ne restait plus que le chef de cette vaillante milice, saint Pierre-Baptiste, qui avait vu, comme la mère des Macchabées, tous ses enfants immolés sous ses yeux. Après avoir exhorté une dernière fois la foule et pardonné à ses bourreaux, il expira à son tour le sourire sur les lèvres, à l'âge de cinquante-deux ans. C'était le 5 février 1597.

### SAINT MARTIN DE L'ASCENSION

Disons un mot maintenant de chacun de ces généreux martyrs.

Le P. Martin de l'Ascension était issu de la noble famille des Loynaz. Né à Beasin, dans la province espagnole du Guipuzcoa, il avait, à dix-huit ans, renoncé au monde pour se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint-François.

Sa vie religieuse fut une vie toute de pénitence et d'oraison. Il avait souvent des extases et des

ravissements. Un jour qu'il suppliait ardemment la Sainte Vierge de lui accorder la grâce d'aller annoncer l'Evangile aux infidèles, la Reine des anges daigna lui faire entendre sa voix : « Prends courage, Martin, lui dit-elle, mon divin Fils a exaucé ta prière; non seulement tu iras prêcher l'Evangile aux infidèles, mais tu seras *un de ceux qui restaureront la religion au Japon.* »

Il partit en 1593 pour la mission des Philippines et remplit, au couvent de Manille, l'office de lecteur de théologie. En 1596, il abordait au Japon, n'ayant encore que vingt-neuf ans.

On a vu avec quelle piété il exhortait ses frères au martyre. Il avait entonné d'une voix forte le psaume : « Nations, louez le Seigneur : nations, louez le nom du Seigneur », lorsque la lance du soldat consomma son glorieux sacrifice.

### SAINT FRANÇOIS BLANCO ET SAINT PHILIPPE DE JÉSUS

Saint François Blanco était âgé de vingt-six ans quand Dieu lui accorda la grâce du martyre. Espagnol de la province de Galice, il s'était fait remarquer à l'Université de Salamanque par la beauté de son intelligence et la candeur de son âme. Dans le cloître, il parut un ange de piété et d'innocence, et on put dire après sa mort qu'il avait conquis la triple auréole du martyre, de la sainteté et de la virginité.

Lorsqu'il se vit élevé sur la croix, il parut surabonder de joie et il attendit ainsi le double coup de lance.

Saint Philippe de Jésus était né à Mexico, de la noble famille des Las Casas. D'une nature vive, pétulante, parfois ingouvernable, il avait cependant bon cœur : on fut étonné de le voir entrer chez les Observants Déchaussés de la province de Saint-Didace, établie au Mexique par le P. Pierre-Baptiste.

Mais, au bout de quelques mois, sa nature impétueuse reprenant le dessus, il quitta l'Ordre pour rentrer dans le monde, où il se livra aux divertissements, sans toutefois s'abandonner au vice. Ce fut à Manille que la grâce vint le dompter de nouveau. Ayant obtenu sa réadmission dans l'Ordre, il ne cessa d'édifier ses frères par sa vie de pénitence et de prière. Ses supérieurs l'envoyèrent à Mexico en juillet 1596, mais le navire, battu par la tempête, fut obligé d'aborder au Japon. Le jeune religieux, d'abord jeté en prison, put rejoindre ses frères d'Ozacca. Saint Pierre-Baptiste l'envoya au couvent de Meaco : c'est là qu'il se disposait à recevoir les Ordres sacrés quand vint l'heure du martyre.

En voyant la croix qui lui était destinée, il se mit à genoux pour l'embrasser. Dans cette croix, la pièce transversale du milieu, qui devait servir comme de siège au patient et soutenir le poids du corps, avait été fixée trop bas. On y attacha le martyr au moyen d'anneaux de fer au cou, aux bras et aux pieds : mais le corps n'étant pas appuyé, l'anneau du cou étranglait la victime qui criait : « Jésus! Jésus! » Le gouverneur s'en aperçut, et se hâta de la faire achever à coups de lance. Saint Philippe de Jésus avait alors vingt-cinq ans. Sa ville natale, Mexico, l'a choisi comme patron et comme protecteur.

### SAINT FRANÇOIS DE SAINT-MICHEL ET SAINT GONZALVE GARCIA

Tous deux étaient entrés dans la famille franciscaine en qualité de simples Frères lais, par humilité : le premier était Espagnol, des environs de Valladolid; le second était né dans les Indes orientales, d'un père portugais et d'une mère indienne. Le Fr. François rappelait par beaucoup d'endroits le séraphin d'Assise : sa parole jointe à d'éclatants miracles avait opéré aux Philippines d'innombrables conversions. La grâce du martyre, après laquelle il avait soupiré toute sa vie, vint couronner son angélique ferveur.

Le Fr. Gonzalve, à peine élevé sur la croix, chanta d'une voix forte l'Oraison dominicale et la Salutation angélique : puis il mourut après avoir prononcé encore ces paroles du bon larron : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez arrivé dans votre royaume. »

### PRODIGES APRÈS LA MORT

Les corps des martyrs demeurèrent pendant deux mois suspendus à leurs instruments de supplice en état de parfaite conservation et respectés par les oiseaux de proie. Les actes du procès apostolique relatent une foule d'autres prodiges. On vit des globes de feu venir se reposer sur la tête de chacun des crucifiés. Plusieurs fois, au témoignage même des gardes placés sur le lieu du supplice, saint Pierre-Baptiste disparut de sa croix, et fut vu d'un grand nombre de personnes célébrant la messe dans l'église de son couvent de Nangazaki : fait vraiment merveilleux, dit le procès apostolique, miracle des plus grands.

Le sang de ces martyrs fut pour le Japon une semence de chrétiens. Ils furent béatifiés en 1627, par Urbain VIII, et le pape Pie IX les canonisa solennellement le 8 juin 1862, en présence d'une multitude d'évêques accourus de toutes les parties du monde.

### SOURCES CONSULTÉES

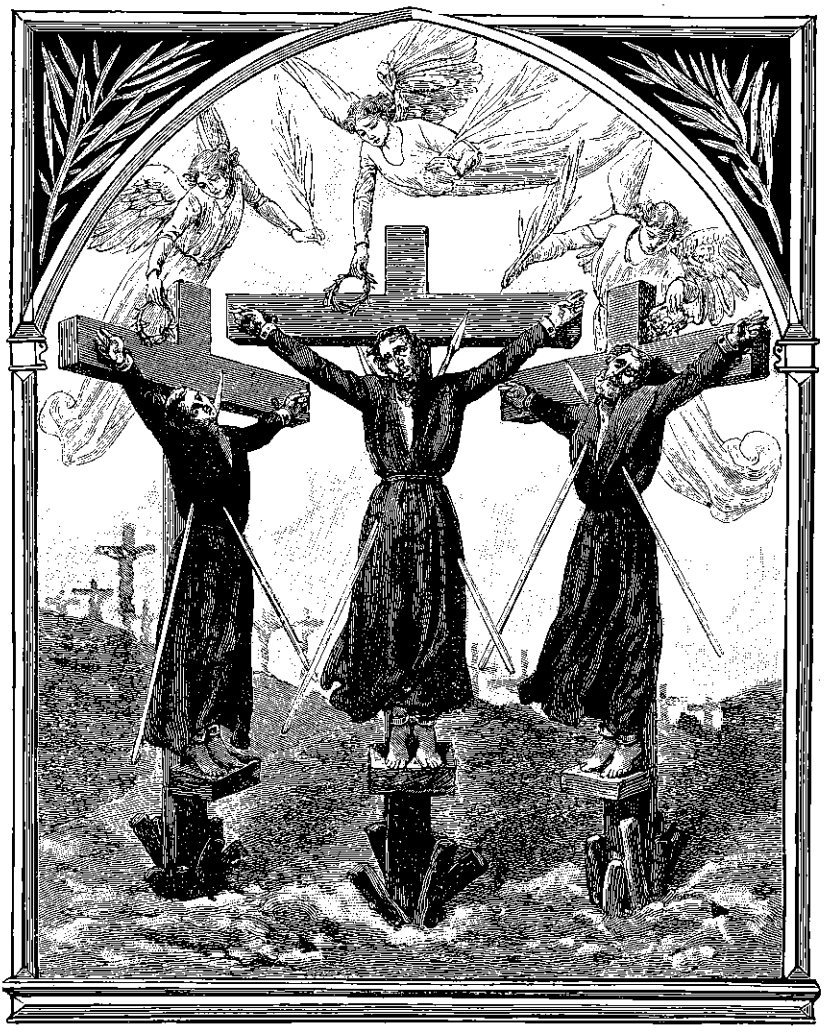
*Les Annalistes de l'Ordre de saint François, Martinez, Jean-François, de Sainte-Marie, Ribadeneira*, dont les travaux sont résumés dans *l'Auréole Séraphique*, par le P. Léon, t. I[er], au 5 février

Abbé Prouillet, martyrologe de l'Eglise du Japon, Paris, chez Téqui, 1895.

# LES SAINTS PAUL MIKI, JEAN DE GOTTO ET JACQUES KISAI

## MARTYRS JAPONAIS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

*Fête le 5 février*



**Les trois martyrs sur la croix.**

LES PREMIERS MARTYRS DU JAPON

Le 5 février 1597, sous le règne tyrannique d'un usurpateur du trône, nommé Taïco-Sama, l'Eglise du Japon offrait à Jésus-Christ les prémices de ses martyrs. Sur une colline dominant le port de Nangasaki, 26 croix étaient dressées et chacune portait sa victime. Dans ce nombre, tous les âges étaient représentés : il y avait des enfants de onze, de treize ans, comme Louis Ibarki et Antoine; des jeunes gens de quinze, de dix-huit ans, comme Thomas Cazaki et Jean de Gotto; des hommes dans la force de l'âge, comme Paul Miki qui avait trente-trois ans, enfin, des vieillards comme Jacques Kisaï. Six étaient des religieux Franciscains (1); 17 étaient Tertiaires de l'Ordre de Saint-François; 3 appartenaient à la Compagnie de Jésus : Paul Miki, Jean de Gotto, et Jacques Kisaï, tous trois Japonais de naissance.

(1) Voir au numéro 877 la Vie de saint Pierre-Baptiste et des martyrs franciscains de Nangasaki.

C'est de ces derniers que nous allons nous occuper spécialement.

### SAINT PAUL MIKI

Paul Miki était né en 1564. Son père était un des plus vaillants capitaines de l'empereur qui avait précédé Taïco-Sama. S'étant converti au christianisme, il reçut lui-même le baptême, ainsi que sa femme et son fils, à qui fut donné le nom de Paul : l'enfant avait alors cinq ans. Dès ce jour, il ne cessa de progresser en sagesse et en vertu. A l'âge de douze ans, Paul fut confié aux Pères Jésuites pour son éducation, et il s'attacha à ses maîtres. A vingt-deux ans, ayant eu le malheur de perdre son père, tué dans une bataille, il prit le parti de renoncer au monde et demanda son admission dans la Compagnie de Jésus.

Depuis longtemps, son cœur brûlait du désir de prêcher l'Evangile, il lui tardait de communiquer à ses compatriotes le don de la foi qu'il était si heureux de posséder. Aussitôt après son noviciat et ses études, il obtint ce qu'il souhaitait si vivement. Grâce à sa parfaite connaissance de la langue japonaise, à son éloquence naturelle et surtout à sa foi et à son zèle, ses prédications eurent un succès immense. Jamais, depuis saint François Xavier, on n'avait rien vu de semblable. En vain les *bonzes*, prêtres des idoles, essayèrent-ils de le combattre : il les réfuta victorieusement, non seulement par la parole, mais aussi par des écrits qui produisirent sur les intelligences cultivées la plus profonde impression. Et cependant il n'était pas encore prêtre. Dans quelques mois, il allait recevoir l'onction sacerdotale et déjà on se réjouissait à la pensée qu'il pourrait fournir une longue et féconde carrière d'apôtre. Dieu en avait jugé autrement : Paul était prêt pour le martyre et pour la récompense. Il avait près de trente-trois ans lorsqu'il fut arrêté.

### JEAN DE GOTTO

Jean Soan, appelé aussi Jean de Gotto, du nom de l'île où il était né, fut baptisé à sa naissance (1578), car ses parents étaient chrétiens. Elevé dans le collège que les Jésuites possédaient à Nangasaki, il fit de rapides progrès dans les études diverses auxquelles il se livra. En 1593, à l'âge de quinze ans, il demande à entrer dans la Compagnie, et il y est admis comme catéchiste. On admirait surtout en lui une piété angélique et une grande innocence de mœurs. Ce fut sans doute ce qui lui valut l'honneur du martyre. Par un dessein merveilleux de la divine Providence, il venait d'arriver chez les Pères Jésuites et de recevoir le sacrement de Confirmation lorsqu'il fut arrêté. L'Esprit saint venait armer du don de force ce soldat de Jésus-Christ.

### JACQUES KISAI

Le troisième martyr, Jacques Kisaï, avait soixante-trois ans au moment de son arrestation. Né de parents païens, élevé par les bonzes dans la fausse religion, il eut bientôt le bonheur d'ouvrir les yeux à l'Evangile et de reconnaître l'inanité du culte des idoles. Dès sa jeunesse il fut baptisé, sinon par saint François Xavier lui-même, du moins par un de ses premiers compagnons.

Marié à une femme chrétienne, il eut la douleur de la voir apostasier. Dès lors, il avait le droit de se séparer d'elle : il le fit. Confiant à des mains sûres le soin de l'unique fils qu'il en avait eu, il se retira chez les Pères de la Compagnie de Jésus, à Osaca.

On l'occupa d'abord aux fonctions les plus humbles : c'était lui qui avait la charge de recevoir les étrangers et de préparer le thé qu'il est d'usage, au Japon, d'offrir à tout visiteur. Plus tard, grâce à son instruction, il fut élevé à la dignité de catéchiste. Il préparait donc les néophytes au baptême en leur enseignant les vérités essentielles de la religion. Il s'acquittait avec le plus grand soin de cet important ministère. Tout le temps libre que lui laissaient ses travaux, il le passait dans la prière et l'oraison. Il aimait surtout à méditer sur la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ : admirable préparation au martyre.

### LA PERSÉCUTION
### ENTHOUSIASME DES CHRÉTIENS POUR LE MARTYRE

Ce fut en 1596, au mois de décembre, que parut l'édit de persécution ordonnant d'arrêter tous les missionnaires et leurs disciples, et de les tenir, sous bonne garde, à la disposition de l'empereur. Cette nouvelle, loin d'attrister les fervents chrétiens du Japon, fit éclater partout un indescriptible enthousiasme. Femmes, vieillards, enfants, missionnaires, tous manifestaient à l'envi leur désir du martyre. « Que feras-tu, disait un des Pères à un enfant de cinq ans, si on te demande quelle est ta religion? — Je répondrai : je suis chrétien. — Et si on veut te tuer? — Oh! alors, voici ce que je ferai..... » Et l'enfant se mit à genoux et tendit le cou comme s'il eut été déjà en face du bourreau.

### ARRESTATION DES TROIS MARTYRS

Nos trois bienheureux se trouvaient alors à Osaca. Dénoncés comme chrétiens et comme Jésuites, ils furent arrêtés le 8 décembre et enfermés avec un Père Franciscain et trois autres chrétiens japonais, dans la prison de cette ville. Ils n'y séjournèrent que peu de temps, et néanmoins, Paul Miki qui prêchait Jésus-Christ, même dans les fers, réussit à convertir et à baptiser plusieurs idolâtres. Comme le grand Apôtre, son patron, il surabondait de joie au milieu de ses tribulations.

Bientôt on annonça aux prisonniers qu'ils devaient être conduits à Méaco, puis à Nangasaki, pour y subir le supplice de la croix.

### LE PREMIER SUPPLICE

Le 1er janvier 1597, les captifs étaient dirigés vers la ville de Méaco. Ils y arrivèrent le 2 janvier, après trois jours d'un pénible voyage. Un cruel supplice les attendait pour le lendemain. Taïco-Sama, espérant par là intimider les autres chrétiens et arrêter le mouvement de conversion qui se continuait dans l'empire, avait ordonné de couper aux prisonniers le nez et les oreilles et de les promener ainsi mutilés et sanglants dans toute la ville. Après quoi, ils seraient conduits à Nangasaki pour mourir sur la croix. Les saints confesseurs passèrent la nuit en prison, chargés de chaînes. Ils étaient remplis d'une joie toute surnaturelle.

Le 3 janvier, les prisonniers furent conduits sur la grande place de Méaco. C'est là que devait avoir lieu l'horrible mutilation. Le gouverneur de la ville, par un sentiment de pitié pour ces victimes innocentes, peut-être aussi par crainte de la foule qui manifestait hautement sa sympathie pour les prisonniers, n'exécuta qu'une partie de la sentence. Il se contenta de

leur faire couper à tous un morceau de l'oreille gauche. Ils étaient vingt-quatre, car aux sept venus d'Osaca, on en avait joint dix-sept autres, détenus depuis quelques jours dans les prisons de Méaco. Parmi eux se trouvaient cinq Pères de l'Ordre de saint François, et douze chrétiens japonais, membres du Tiers-Ordre.

Deux autres chrétiens ne tardaient pas à partager leurs sort : ce qui porta le chiffre total à 26.

Aussitôt que les bourreaux ont accompli leur besogne, les martyrs sont hissés sur des chars et promenés dans toute la ville. En tête du sinistre cortège marche un officier portant, inscrit sur une sorte de drapeau, le texte de la sentence.

### LES MARTYRS SONT PROMENÉS DANS LES PRINCIPALES VILLES — PAUL MIKI PRÊCHE A LA FOULE

Les condamnés oubliaient leurs souffrances, et au lieu de gémir, ils faisaient entendre des chants de joie et de reconnaissance. Paul Miki transforma son char en une chaire de vérité : du haut de cette chaire d'un nouveau genre, dominant la foule immense qui était accourue, il l'exhortait à croire en Jésus-Christ et à se convertir : « Quelle est donc, se disaient les païens, cette race d'hommes qui se réjouit ainsi au milieu des opprobres? »

Ils furent ainsi promenés de ville en ville durant un mois entier. On était en plein hiver : une épaisse couche de neige couvrait la terre, ce qui rendait le voyage d'une ville à l'autre extrêmement pénible. Mal vêtus, mal nourris, obligés de coucher souvent à ciel ouvert, exposés à toutes les rigueurs d'un froid glacial, les pauvres condamnés gravissaient leur calvaire comme autrefois Jésus, au milieu des plus cruelles douleurs. Mais rien ne put briser leur courage et leur fermeté.

Paul Miki, enflammé de zèle, opéra de nombreuses conversions et conféra le baptême à une multitude de païens. « Je suis condamné pour avoir prêché mon Maître, disait-il, je veux le prêcher le long de la route, et le prêcher en expirant. » Il devait tenir parole.

Ses souffrances d'ailleurs fécondaient sa prédication, et il avouait lui-même que jamais elles n'avaient produit tant de fruit que durant cette douloureuse marche vers le calvaire de Nangasaki. Ces conversions exaspéraient les bonzes : ils en faisaient retomber la faute sur l'empereur lui-même, disant qu'il ne pouvait pas choisir de meilleur moyen pour amener tout le peuple à embrasser cette religion. Taïco-Sama était ainsi trompé dans ses calculs : il avait voulu intimider les chrétiens, et il n'avait fait qu'enflammer leur courage; il avait voulu couvrir de honte les condamnés, et leur marche à travers le pays était un véritable triomphe.

### LES MARTYRS DEMANDENT A RECEVOIR LES SACREMENTS

Cependant, il manquait encore quelque chose au bonheur de nos trois martyrs : un Père pour entendre leur confession, recevoir leurs vœux, célébrer la Sainte Messe et leur distribuer dans la divine Eucharistie le Dieu qui est la force des martyrs. Paul Miki écrivit au vice-provincial de Nangasaki.

« Mon Révérend Père, lui disait-il, nous vous arrivons pour être crucifiés. Ne soyez pas en peine de nous : le Seigneur nous comble de joie et de consolations suaves. L'unique désir qui nous reste, c'est de nous confesser et de communier la veille de notre entrée à Nangasaki. Peut-être n'en aurons-nous plus le temps ensuite. Les Pères Franciscains qui sont avec nous ne connaissent pas assez notre langue pour nous entendre en confession. (Ils étaient Espagnols et établis depuis peu au Japon.) Ce serait un grand bonheur pour nous d'ouvrir notre âme au P. Pasio, et nous vous supplions de nous l'envoyer si cela est possible. Entendre ensuite la messe, communier au moins une fois avant de consommer notre sacrifice, c'est le vœu que nous vous adressons avec instance. »

Le gouverneur de la ville étant absent, le conseil royal avait chargé son lieutenant, nommé Pazaburo, d'aller avec un groupe de soldats à la rencontre des prisonniers, et de pourvoir à leur exécution. Ce fut donc à Pazaburo que fut présentée la supplique de Paul Miki : il promit tout et partit au-devant des futurs martyrs qu'il rejoignit dans une ville appelée Corazir. Cet officier connaissait Paul Miki : il l'avait même entendu prêcher plusieurs fois, mais il n'avait pas eu le courage de se convertir. En le voyant, il ne put s'empêcher de lui témoigner le chagrin qu'il éprouvait d'avoir à remplir auprès de lui une si triste mission. « Ne vous affligez pas sur mon sort, lui dit le Saint, mourir pour la foi n'est pas une mort qu'on doive déplorer. Je ne vous demande qu'une chose, une seule : accordez-nous, à Nangasaki, quelques instants pour nous confesser, entendre la messe et communier. Après, vous nous crucifierez. » Pazaburo promit encore, et l'on se remit en marche.

On approchait de Nangasaki : deux Pères de la Compagnie de Jésus, les PP. Pasio et Rodriguez, avaient déjà quitté cette ville pour venir consoler et fortifier les généreux confesseurs de la foi. Ils les rencontrèrent le 4 février à Sonongbi, la veille du sacrifice suprême. On conçoit la joie des saints martyrs en les voyant arriver. Mais, hélas ! elle fut de courte durée. Pazaburo, infidèle à sa parole, pressa le départ. Ils eurent à peine le temps de les embrasser, tout en leur assurant qu'ils feraient leur possible pour leur procurer la consolation de les confesser et de les communier dès leur arrivée à Nangasaki, et ils repartirent en toute hâte afin d'être prêts pour accomplir leur promesse.

### LA DERNIÈRE NUIT — LA DERNIÈRE CONFESSION

Voici donc les captifs arrivés à leur dernière étape : pour arriver jusqu'à Nangasaki, il faut traverser un bras de mer. Ils sont donc embarqués sur une jonque. On leur lie les mains derrière le dos, on leur passe une chaîne autour du cou, et on les entasse au fond de la barque. C'était la nuit du 4 au 5 février, la dernière qu'ils devaient passer sur la terre.

Pazaburo, sachant que la ville de Nangasaki renfermait un grand nombre de chrétiens, et craignant peut-être une révolte, résolut d'agir promptement et avec le moins de bruit possible. Il donna ordre de conduire les condamnés directement du lieu de débarcation au lieu du supplice, sans traverser la ville. En vain, les PP. Pasio et Rodriguez le supplièrent-ils d'accorder aux victimes le temps d'entendre la messe et de communier : il fut inflexible. Tout au plus, leur promit-il de faire arrêter la troupe devant l'église Saint-Lazare, près de laquelle on devait passer, pour laisser le temps aux trois martyrs de la Compagnie de Jésus de se confesser.

Paul, Jean et Jacques sont séparés des autres prisonniers : ils se confessent au P. Pasio, tandis que les Pères Franciscains se confessent entre eux et confessent leurs frères pour une dernière

absolution. Jean de Gotto et Jacques Kisaï font leurs vœux religieux, Paul Miki renouvelle les siens. Ils sont tous rayonnants de joie : ils vont au supplice comme à une fête.

### HUMILITÉ DES MARTYRS
### JEAN DE GOTTO ET SON PÈRE

Pazaburo avait interdit aux habitants de Nangasaki de sortir de la ville et d'assister à l'exécution : vaine défense. Aussitôt que la nouvelle de leur arrivée s'est répandue, une foule immense se porte sur le passage des vingt-six martyrs. On les entoure, on se prosterne devant eux, on se recommande à leurs prières. Mais les humbles martyrs repoussent ces marques de vénération. Plusieurs chrétiens voulaient baiser les pieds de Paul Miki : il ne le permit pas, disant qu'il n'était qu'un criminel. D'autres voulurent avoir de Jacques Kisaï un morceau de sa ceinture ; le pieux vieillard, comprenant qu'ils cherchaient en cela une relique, le leur refuse absolument. « Je suis un grand pécheur », leur dit-il.

Mais voici un spectable encore plus beau : Jean de Gotto s'entretient avec un vieillard vénérable ; sur leurs traits s'épanouit un sourire tout céleste. Ce vieillard, c'est le père du jeune homme : ce généreux chrétien est accouru auprès de son fils, non pour gémir, ni pour le détourner de la foi, mais pour l'encourager et lui dire que sa mère et lui étaient fiers de leur enfant, et qu'ils enviaient son sort.

### LA MONTÉE DU CALVAIRE
### LES SAINTS SONT ATTACHÉS A LA CROIX

Cependant, là-haut, sur la colline qui domine la ville, tout est prêt pour le supplice. Les saints martyrs en gravissent la pente d'un pas rapide, comme des soldats montant à l'assaut. Nous sommes au 5 février, et c'est un vendredi, ce qui leur donne un nouveau trait de ressemblance avec le Sauveur. Au sommet de la colline, vingt-six croix ont été disposées à terre sur la même ligne : auprès de chacune d'elles des cordes, des menottes et des bourreaux. Des deux côtés, à quelques pas les uns des autres, des soldats en armes forment la haie, les condamnés doivent se placer au milieu. Du plus loin qu'ils aperçoivent les croix, les saints martyrs courent les embrasser comme les instruments de leur gloire.

Bientôt commence le crucifiement. Chaque condamné est étendu tout habillé sur sa croix ; il y est attaché au moyen de cordes passées autour du cou, des bras et des jambes. Avides de souffrir davantage, plusieurs demandent à être cloués, comme leur divin Maître, mais tel n'est pas l'usage au Japon, et ils se voient refuser cette faveur. Le bourreau de Paul Miki, afin de pouvoir le lier plus commodément à la croix, lui pose brutalement le pied sur le cœur. Le P. Pasio, qui accompagnait les martyrs, ayant témoigné tout haut son indignation contre un procédé si barbare, le Bienheureux lui dit d'un air souriant : « De grâce, mon Père, laissez-le faire, car je ne souffrirai jamais assez. »

### PAUL MIKI PRÊCHE DU HAUT DE SA CROIX

Au signal donné, les 26 croix sont dressées avec leur lugubre fardeau, et fixées en terre. Les voilà, ces martyrs, suspendus entre le ciel et la terre, prêts à s'envoler vers la patrie. A leurs pieds, une multitude immense les regarde avec une respectueuse sympathie mêlée d'étonnement ; un peu plus loin, ils aperçoivent la ville entière de Nangasaki. Ceux qui n'ont pu accompagner les martyrs sur la colline sont montés sur les terrasses de leurs maisons pour les voir mourir. C'était une magnifique chaire que la croix, et l'auditoire ne pouvait être ni plus nombreux, ni mieux disposé. Paul Miki voulut en profiter. Ses paroles, paroles d'un homme qui va mourir pour la plus sainte des causes, méritaient d'être recueillies. Elles le furent :

« Mes frères, s'écria-t-il d'une voix forte et sonore, je vous en prie, écoutez-moi. Je ne suis point un étranger sur cette terre, je ne viens pas des Philippines, je suis Japonais comme vous, et, de plus, membre de la Compagnie de Jésus. Ce n'est pas pour avoir commis quelque crime que vous me voyez sur la croix. J'ai prêché Notre-Seigneur Jésus-Christ ! ma mort n'a point d'autre cause, et voilà pourquoi je meurs heureux. Mes travaux n'ambitionnaient pas d'autre récompense. Je touche à ma dernière heure. Voudrais-je vous tromper en ce moment ? Non. Croyez-moi donc, car, je vous le jure, il n'y a point de salut hors de Jésus-Christ et de sa loi. Cette loi nous ordonne de pardonner à qui nous offense. Je pardonne donc à Taïco-Sama et à tous ceux qui ont participé à ma mort. Je demande à Dieu de les sauver et de sauver avec eux ma patrie en vous convertissant tous à Jésus-Christ. » Ce discours fut prononcé avec une telle chaleur que les soldats eux-mêmes en étaient émus et que plusieurs païens pleuraient.

### LE COURAGE D'UN PÈRE

Un peu plus loin se dressait la croix où était lié Jean de Gotto. Apercevant son père qui s'approchait pour lui faire ses adieux : « Vous le voyez, mon père, lui dit-il, le salut doit être préféré à tout. Ayez soin de ne rien négliger pour vous le procurer.

— Mon fils, lui répond cet admirable père, je vous remercie de votre précieuse exhortation. Vous aussi, en ce moment, soyez ferme jusqu'à la mort que vous subissez pour la cause de notre sainte foi. Quant à moi et à votre mère, nous sommes prêts, s'il le faut, à mourir pour la même cause. »

### LA MORT — LE TRIOMPHE

Voici enfin l'heure du triomphe tant désiré. Les soldats tirent leur lance du fourreau, ils s'approchent des victimes, et, par deux coups, ils leur transpercent le corps de part en part, une première fois, de l'aisselle droite à l'épaule gauche ; une seconde, de l'aisselle gauche à l'épaule droite. Leur cœur est ainsi deux fois percé.

Paul Miki expira en murmurant ces paroles : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. Saints de Dieu, venez à mon secours. » Jacques Kisaï prononçait d'une voix forte les saints noms de Jésus et de Marie lorsqu'il reçut les deux coups de lance. Quant à Jean de Gotto, il priait. Son père, ferme jusqu'au dernier moment, voulut imiter Marie sur le Calvaire. Il vit de ses propres yeux le soldat lui percer le cœur, et il recueillit tout ce qu'il put du sang de son fils, le vénérant comme le sang d'un martyr.

Les 26 martyrs du Japon ont été canonisés solennellement par Pie IX, le 8 juin 1862, au milieu d'un immense concours d'évêques accourus de tous les points de l'univers.

### OUVRAGES CONSULTÉS

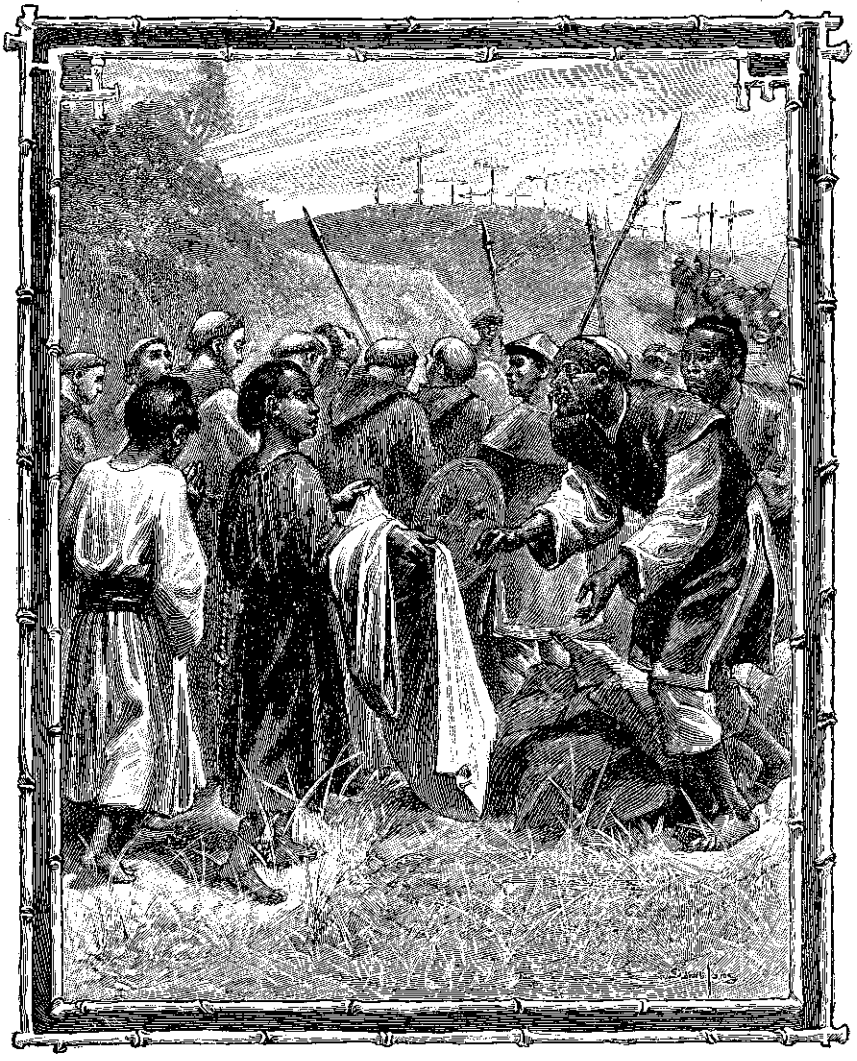
*Les Saints confesseurs et martyrs de la Compagnie de Jésus*, par le P. F. Rouvier. — Soc. de S. Aug. 1893.

*Le martyrologe de l'Eglise du Japon*, par l'abbé Prefillet. — Téqui. 1893.

# DIX-SEPT SAINTS TERTIAIRES FRANCISCAINS

## MARTYRS A NANGASAKI (JAPON)

*Fête le 5 février.*



**« Ceci est à vous, je vous le rends de bon cœur, dit le jeune Antoine. Adieu père, adieu mère, je vais au martyre..... »**

Parmi les martyrs du Japon solennellement canonisés par Pie IX en 1862, se trouvaient six religieux Franciscains, trois membres de la Compagnie de Jésus et dix-sept Tertiaires de l'Ordre de Saint-François. Des notices spéciales ont déjà raconté le martyre des deux premiers groupes de cette vaillante phalange (1) : il reste à compléter cette narration par le récit du suprême combat de leurs frères, les Tertiaires franciscains.

(1) Voir les numéros 877 et 897.

### RÉSUMÉ DE LA PERSÉCUTION

Résumons d'abord brièvement l'histoire de cette persécution.

A la fin du XVI^e^ siècle, l'empire du Japon avait pour maître un parvenu, ambitieux de bas étage, nommé Taïcosama. D'abord favorable aux chrétiens par politique, il n'eut pas besoin de se faire violence pour prêter une oreille complaisante aux faux rapports des *bonzes* ou prêtres des idoles, qui voyaient diminuer leur crédit de toute l'in-

fluence que prenait la foi nouvelle. Un édit de persécution fut donc signé, la condamnation à mort des chefs du troupeau résolue et un mandat d'arrêt lancé contre les missionnaires Franciscains. Ceux-ci, débarqués depuis trois ans à peine au Japon, opéraient des merveilles par leurs apostoliques prédications sur cette terre fécondée par les sueurs de saint François Xavier et cultivée depuis près d'un demi-siècle par les membres de la Compagnie de Jésus. L'ennemi voulut frapper au cœur et, pour comprimer l'essor de la propagande chrétienne, il voulut éteindre les foyers d'où partait cette surnaturelle action. En conséquence, les couvents de Méako et d'Ozacca furent cernés tout d'abord et les religieux avertis qu'une sentence de mort avait été portée contre eux. Un grand nombre de chrétiens demandaient à mourir avec leurs pères dans la foi, mais les officiers de l'empereur se contentèrent d'en choisir douze seulement à Méako et trois à Ozacca; deux autres leur furent adjoints plus tard et complétèrent le nombre des martyrs. Par raffinement de cruauté, Taïcosama avait décidé que la phalange des confesseurs serait promenée sur des chars de la prison de Méako à Ozacca et d'Ozacca à Nangasaki, où devait se terminer, sur un glorieux calvaire, ce douloureux chemin de croix. Ce fut une marche triomphale : les martyrs allaient à la mort comme à une fête, le cœur débordant de joie, prêchant partout sur leur passage le nom de Jésus-Christ, suivis de foules immenses qui les acclamaient, et enfin ils consommèrent leur martyre à la vue de tout un peuple ému et sympathique. C'était le 5 février 1597, un peu plus d'un mois après l'arrestation des victimes au couvent de Méako.

SAINT PAUL SOUZOUKI ET SAINT GABRIEL DE DUISCO

A leur arrivée au Japon, les Franciscains n'eurent rien de plus à cœur que d'enrôler dans la milice de saint François les âmes les plus généreuses de ces ferventes chrétientés; les nouveaux membres du Tiers-Ordre leur étaient de très utiles auxiliaires; ils s'en servaient comme de collaborateurs pour leurs œuvres et les employaient comme catéchistes, interprètes ou simples ouvriers dans les travaux de leur ministère.

Nous avons dit que les martyrs Tertiaires étaient au nombre de dix-sept. Voici les noms de ces saints : Paul Souzouki, Gabriel de Duisco, Jean Kizouya, Thomas Danki, François de Méako, Thomas Cozaki, Joachim Sakyéro, Bonaventure, Léon Caratsouma, Mathias, Antoine, Louis Ibarki, Paul Youaniki, Michel Cozaki, Cosme Takeya, Pierre Soukéchico et François Fahélanté.

C'étaient des âmes fortement trempées, et le récit de leur martyre semble une page arrachée aux annales des premiers siècles de l'Eglise. Paul Souzouki avait quitté, jeune encore, la secte des *bonzes* pour embrasser la doctrine de Jésus-Christ. Son oraison était continuelle et Dieu lui avait accordé le don des larmes. Si vive était sa foi qu'il ne pouvait apprendre la mort d'un païen sans éprouver un profond sentiment de tristesse. Son intelligence et l'étendue de ses connaissances lui avaient permis de composer plusieurs écrits pour l'édification des néophytes.

A côté de lui s'avançait sur la route du martyre un jeune homme de dix-neuf ans, Gabriel de Duisco. Il avait été page à la cour du gouverneur de Méako. Son amabilité, la distinction de ses manières lui avaient attiré l'estime et l'affection de tous. Dans les fréquentes visites des Pères Franciscains au gouverneur, il avait pu apprécier le mérite des saints religieux, et, dès lors, il ne brûla plus que du désir de consacrer ses jours au service des autels. Il les pria donc de l'admettre dans leur couvent de Méako. Sa vertu grandit dans l'épreuve et sa vocation eut à subir de rudes assauts de la part de ses amis et de ses proches. Un jour, ses parents, transportés de colère, se précipitent au couvent, résolus de l'en arracher de force. Le courageux jeune homme résiste à toutes leurs sollicitations, et, voyant qu'il ne gagnait pas grand'chose, il se jette à leurs pieds et leur dit : « Bien-aimés parents, je vous conjure de me laisser en paix avec ces Pères : si véritablement vous aimez votre fils, ne le privez pas d'un si grand bien. Je suis résolu à mourir plutôt que d'abandonner Jésus-Christ. Je me suis consacré tout entier à sa sainte religion qui est la seule vraie. » Sa mère lui répliqua : « Ne vois-tu pas, mon fils, que tu es dans l'erreur? Que peux-tu espérer en suivant ces étrangers? — Ma mère, répondit Gabriel, je suis ces Pères parce qu'ils suivent eux-mêmes Jésus-Christ. Je le répète, ni les menaces, ni les promesses, ni la mort, ne seront capables d'ébranler ma résolution. » Les parents de Gabriel, vaincus par la sainte énergie de leur enfant, l'embrassèrent avec effusion, lui laissant toute liberté de demeurer avec les Pères. Bientôt eux-mêmes se convertirent : ils étaient chrétiens quand Dieu posa sur le front du jeune homme la couronne du martyre.

ENFANTS, LOUEZ LE SEIGNEUR

Mais voici des enfants que la chrétienté naissante du Japon présente au Christ comme les prémices de sa foi. Antoine n'a que treize ans. Il était né à Nangasaki d'un père chinois et d'une mère japonaise. Dès sa plus tendre enfance, il se signala par son caractère doux et son grand amour de la pureté. Saint Pierre-Baptiste était heureux de lui faire servir sa messe. A Ozacca, il se présenta lui-même aux soldats qui lui lièrent les mains derrière le dos. Trop heureux de ressembler à Jésus-Christ entrant captif à Jérusalem, il ne voulut céder à personne l'honneur d'entrer le premier dans sa ville natale qui allait lui donner une meilleure naissance, la naissance au ciel.

Une épreuve bien capable d'ébranler une résolution moins virile que la sienne devait mettre le sceau à sa vertu. On assista bientôt à une scène déchirante. Les parents d'Antoine, quoique chrétiens, vinrent à sa rencontre et, fondant en larmes, ils se jetèrent à ses pieds, le conjurant de leur épargner une douleur à laquelle ils ne pourraient survivre. « Pauvre fils, lui dirent-ils, laisse-toi toucher par les larmes de tes malheureux parents. Pense à la douleur que nous causera ta mort. Si tu n'as pitié de nous, aie, du moins, pitié de ton âge encore si tendre. Tu retrouveras bien l'occasion que tu cherches de mourir pour Jésus-Christ. » A ces lamentations, Antoine répondit : « Mes chers parents, ce que vous dites n'est pas raisonnable. Quelle perte faites-vous en envoyant votre fils au ciel jouir de Dieu pendant l'éternité? Ne devriez-vous pas vous en féliciter? J'avais cru que vous auriez donné aux païens un tout autre exemple. Je suis jeune, il est vrai, mais je n'en suis que plus cher au Seigneur et aux anges du paradis. Ne voyez-vous pas que si je perds maintenant la palme du martyre, il n'est pas sûr que plus tard il me soit donné de la reconquérir? »

Fazamburo, qui présidait à l'exécution, témoin

de cette scène, ne put lui-même contenir son émotion : il s'approcha du petit Antoine et lui fit mille offres de richesses et d'honneurs. Le petit martyr se redressa fièrement : « Vous me promettez les choses de la terre, dit-il, et mon Dieu me promet les richesses du ciel; il n'y a pas de comparaison possible. Tout à l'heure, vous verrez le cas que je fais de la vie et combien peu je crains la mort. »

A ces mots, il quitta le gouverneur, revint vers ses parents, et, laissant tomber à leurs pieds son pardessus, couleur d'azur, il leur dit : « Ceci est à vous, je vous le rends de bon cœur. Courage donc, ne pleurez pas sur moi qui vais au bonheur. Adieu, mon père! Adieu, ma mère! Conservez toujours intact le trésor de la foi. Déjà le ciel s'ouvre et les anges se réjouissent de notre triomphe. Embrassez pour la dernière fois votre fils et priez pour moi. »

Lorsqu'on eut élevé la croix sur laquelle il était attaché, et qui se trouvait à côté de celle du bienheureux Pierre-Baptiste, Antoine invita ce Père à chanter avec lui le psaume « *Laudate, pueri, Dominum:* Enfants, louez le Seigneur. » Le Père, qui était en extase, ne répondit point. Alors le saint enfant, d'une voix céleste et ravissante, entonna seul le psaume, et il était arrivé au *Gloria Patri* lorsque le fer de la lance ayant percé son cœur, il alla dans le ciel achever son cantique avec les anges.

### THOMAS COZAKI : SA LETTRE A SA MÈRE

Le jeune Thomas Cozaki, âgé de quinze ans, marchait à côté de son père Michel. Armurier de profession, Michel s'était fait remarquer par son esprit de pénitence et sa dévotion envers le Saint-Sacrement. Pour récompenser sa vertu, Dieu lui accorda la grâce du martyre et celle d'avoir son fils comme compagnon de son glorieux supplice. Voici en quels termes le jeune Thomas, avant de partir pour Ozacca, écrivait à sa mère : « Avec la grâce du Seigneur, j'ai voulu, ma chère mère, vous adresser cette lettre. D'après le texte de notre sentence, nous serons crucifiés à Nangasaki: vous devez vous en réjouir. Si mon père et moi nous avons le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, ne vous attristez pas..... Consolez-vous dans la pensée qu'au moment de votre mort vous n'invoquerez pas en vain votre époux et votre fils..... que s'il vous arrive de devenir pauvre et méprisée des hommes pour l'amour de Jésus-Christ, estimez-vous heureuse, car au-dessus des richesses de la terre se trouvent celles du ciel que les hommes ne sauraient nous ravir. » Et, sur le calvaire de Nangasaki, le jeune Thomas, se pressant aux côtés de son père, comme le gouverneur voulait l'écarter : « Mon sort est lié à celui de mon père, dit-il; c'est lui qui m'a engendré à cette vie de larmes, il est juste qu'avec lui j'aille prendre possession de la vie bienheureuse et éternelle. »

### UN MARTYR DE ONZE ANS

Un jeune enfant de onze ans, Louis Ibarki, attirait surtout les regards de la foule : avec lui, dans le cortège des saintes victimes, se trouvaient ses deux oncles, Paul Youaniki et Léon Caratsouma, le premier Tertiaire Franciscain du Japon. Louis était né dans la province d'Owari, de parents idolâtres. Baptisé à neuf ans par le P. Pierre-Baptiste, il était pieux comme un ange et son âme était pure comme un beau lis. Son attachement pour le P. Pierre-Baptiste lui valut la grâce du martyre. Quand il fut arrêté à Méako, l'officier, le voyant si jeune, refusait de l'inscrire sur la liste, mais le généreux enfant fit tant par ses supplications et ses larmes qu'il obtint de n'être point séparé des religieux. Chacun se montrait la figure candide et rayonnante de cet enfant qui, sur la charrette, les mains liées derrière le dos, alternait avec ses petits compagnons la récitation de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique.

A Carazou, ville distante de trente lieues de Nangasaki, le terrible Fazamburo lui-même fut impressionné et fit tous ses efforts pour le séduire : « Mon petit enfant, lui dit-il, votre vie est entre vos mains; si vous le voulez, vous êtes libre. — Je ne désire rien de vous, répond Louis, je suis content de mon sort. Disciple de mon bon Père Pierre-Baptiste, je dépends de lui seul, et je suis résolu à ne rien faire que ce qui lui plaira. » Fazamburo s'adresse alors au chef de cette héroïque phalange. « Lui permettrez-vous, dit le Saint, de vivre selon la loi de Jésus-Christ? — Je ne puis promettre cela, répond le gouverneur. — Et moi, réplique alors l'enfant, à une semblable condition, je ne veux de la vie à aucun prix; je ne suis pas insensé au point d'échanger le ciel contre une misérable existence. » Déconcerté, Fazamburo se retire : « Quelle est donc cette religion, s'écrie-t-il, qui change les petits enfants en héros? »

Mais, sur le calvaire de Nangasaki, il revient de nouveau à la charge, et il espère que la perspective des tourments fera cette fois faiblir l'enfant. Peine perdue! « Moi, répéta Louis, moi abandonner mon bon Père Pierre-Baptiste, celui qui m'a élevé dans la religion de mon Dieu et m'a fait participer à la gloire des saints! Je laisserais mes compagnons! Je sacrifierais les délices du ciel! Je perdrais mon âme! Non, jamais! » Et il tourna le dos au persécuteur.

Dès qu'on fut arrivé sur le lieu du supplice, Louis demanda quelle était sa croix, et, quand on la lui eut indiquée, il s'empressa d'aller l'embrasser, il la baisa cent et mille fois, puis, comme s'il eût craint qu'on ne la lui dérobât, il ne voulut plus s'en détacher jusqu'au moment où le bourreau vint pour l'y étendre. Cependant, il avait entendu Antoine chanter le psaume *Laudate, pueri* : Thomas et lui le continuèrent avec une admirable ferveur, et, voyant le fer de la lance qui s'apprêtait à les frapper, ils s'écrièrent encore : « Paradis! Paradis! » et leurs âmes s'envolèrent vers leurs frères les anges.

### SAINT MATHIAS, L'HEUREUX SUBSTITUÉ

A Méako, l'officier qui présidait aux arrestations, voulant s'assurer de la présence des condamnés, fit l'appel nominal auquel tous répondirent avec empressement à l'exception d'un certain Mathias, économe de la maison, qui, par hasard, se trouvait absent. Et comme l'officier criait de nouveau : « Mathias! où est le condamné Mathias? » un chrétien qui portait le même nom et qui était venu là pour voir ce qui allait se passer perça soudain la foule et se présenta en disant : « Me voici, je me nomme Mathias, et lors même que je ne serais pas celui que vous cherchez, comme lui, je suis l'ami et le disciple des religieux, et, en cette qualité, je suis tout disposé à mourir pour le Dieu que j'adore, en me joignant à eux. — Cela suffit, reprit l'officier, peu m'importe le reste, pourvu que ma

liste soit complète. » Et c'est ainsi que le bienheureux substitué fut inscrit parmi les condamnés à mort. Sa constance demeura inébranlable et reçut sa récompense quand le coup de lance lui ouvrit le ciel.

### LE MÉDECIN ET LE PÉNITENT

Saint *François de Méako* était issu de parents idolâtres. Son habileté dans la médecine lui avait fait acquérir une immense fortune. Converti par un sermon du P. Ribadénéira dans l'église des Franciscains de Méako, il employa dès lors ses biens et son influence au service de la religion. Son exemple contribua beaucoup au progrès de l'Evangile et détermina un grand nombre de conversions, parmi lesquelles il faut signaler celle de son épouse qui devint une fervente Tertiaire. Un trait révèle la foi vive de cette femme chrétienne. Elle avait tant de vénération pour les ministres du Seigneur, qu'assistant un jour à une procession catholique dans les rues de Méako, elle ôta son manteau et l'étendit sur le chemin pour le passage du célébrant. A cette vue, les autres nobles dames japonaises imitèrent son exemple, et depuis ce pieux usage s'était établi. Saint François avait quarante-six ans quand il fut martyrisé à Nangasaki.

Saint *Bonaventure* était né à Méako d'un père chrétien et d'une mère païenne. Il reçut le baptême dès son enfance. Mais, ayant eu le malheur de perdre de bonne heure son père, il fut perverti par sa mère qui le ramena au culte des idoles. Il y avait vingt ans qu'il vivait dans le désordre quand les Pères Franciscains lui rappelèrent les engagements de son baptême, le rendirent à la vertu et l'affermirent dans ses résolutions. A partir du jour de sa conversion, sa vie devint exemplaire et sa pénitence héroïque. Ce fut un grand exemple pour la ville de Méako quand le fervent converti se présenta, revêtu d'un cilice, dans l'église de Notre-Dame des Anges et demanda publiquement pardon de ses désordres passés. Cette humble et touchante conduite lui mérita la grâce du martyre.

Saint Pierre Soukéchico et saint François Fahélanté durent à leur dévouement pour les martyrs l'honneur de partager leur gloire. La captivité et le départ des Pères avaient brisé leur cœur. Sur le conseil du P. Organtino, Jésuite, ils résolurent de suivre les confesseurs afin de leur rendre pendant le trajet tous les services que la charité leur inspirerait. Les satellites, témoins de leur zèle, en furent irrités et finirent par les adjoindre au glorieux cortège.

### SCÈNE ÉMOUVANTE — LE FILS DU MARTYR

Parmi les martyrs se trouvait un certain Cosme Takeya, qui, non content d'avoir embrassé le christianisme et le Tiers-Ordre de saint François, avait consacré à Dieu son fils, du nom de Maxime, âgé seulement de dix ans; il l'avait même placé sous la conduite des Franciscains de Méako. Cet enfant vécut dans la communauté comme un ange du paradis; il y fut le compagnon inséparable du petit Louis, qui était à peu près de son âge. Or, au moment de l'arrestation, le fils de Takeya était gravement malade, et le P. Pierre-Baptiste, craignant de ne pouvoir lui donner tous les soins nécessaires dans une maison qui était déjà à la merci des soldats, l'avait fait reconduire chez sa mère.

Cependant sa santé s'améliora peu à peu, sans qu'il fût pourtant en état de quitter le lit comme il l'eût si ardemment désiré. Le jour où la troupe sainte des martys quittait Méako pour Ozacca, Maxime voit sa sœur entrer, les larmes aux yeux, dans sa chambrette; à cette vue, il soupçonne tout. Aussitôt, il saute du lit, s'habille à la hâte, prend en main un petit crucifix et court rejoindre les martyrs sur la route. A peine les a-t-il aperçus de loin qu'il se met à crier : « Mes Pères, mes Pères, pourquoi me laissez-vous? Thomas, Antoine, Gabriel, je suis Maxime, je suis votre ancien compagnon et vous ne m'avez pas averti! Moi, je veux mourir aussi avec vous! » Et, apercevant sur le dernier chariot le petit Louis qui récitait l'Oraison dominicale avec ses deux jeunes compagnons, il continue à crier : « Louis, mon cher Louis, comment es-tu parti sans m'avertir? Ah! tu as oublié la promesse que nous avions faite de mourir ensemble pour Jésus-Christ! »

Enfin, il voit son père parmi les martyrs : « Ah! mon père, mon père, s'écrie-t-il, prenez-moi avec vous dans le chariot, je suis chrétien, moi aussi, je suis votre fils. » Enfin, il s'approche de saint Pierre-Baptiste : « Eh quoi! lui dit-il, ne vous ai-je pas servi, moi aussi? n'est-ce pas vous-même qui m'avez donné pour compagnon à Louis? Pourquoi donc maintenant me rejeter lorsque vous lui accordez, à lui, aussi petit que moi, de pouvoir donner sa vie pour Jésus-Christ? »

L'émotion étreignait tous les cœurs, et les bourreaux eux-mêmes dissimulaient mal la pitié qu'ils ressentaient. Ils veulent éloigner l'enfant, mais c'est en vain : Maxime redouble ses supplications. Enfin un soldat, irrité de sa constance, saisit le manche de son épée et en assène un coup violent sur la tête du petit enfant qu'il renverse évanoui et baigné dans son sang. Un cri de malédiction s'élève du milieu de la multitude, et les martyrs de faire entendre de douloureux gémissements. On vit alors une femme relever l'enfant avec une émotion indicible, l'embrasser tendrement, le presser sur son sein et l'emporter vers Méako; c'était sa mère, c'était la digne épouse du saint martyr Cosme Takeya..... L'enfant expira, quelques jours plus tard, à l'heure même où les saints martyrs étaient immolés par la main du bourreau sur le Golgotha de Nangasaki (1).

Sur cette colline, désormais consacrée, la cruelle besogne était accomplie, les martyrs avaient rendu à Dieu leur belle âme, les croix se dressaient sinistres dans l'ombre comme des trophées et des signes accusateurs.

Peu à peu, la foule s'écoula, les bruits s'éteignirent dans le silence du soir, et, en redescendant le mont des Martyrs, chrétiens et païens se frappaient la poitrine et étouffaient leurs sanglots. Cette terre du Japon était maintenant baptisée par le sang de ses enfants, le Christ pouvait la revendiquer pour sienne.

### SOURCES CONSULTÉES

*Auréole séraphique*, t. Ier, au 5 février. — Abbé Profillet : Martyrologe de l'Eglise du Japon. Paris, Téqui, 1895.

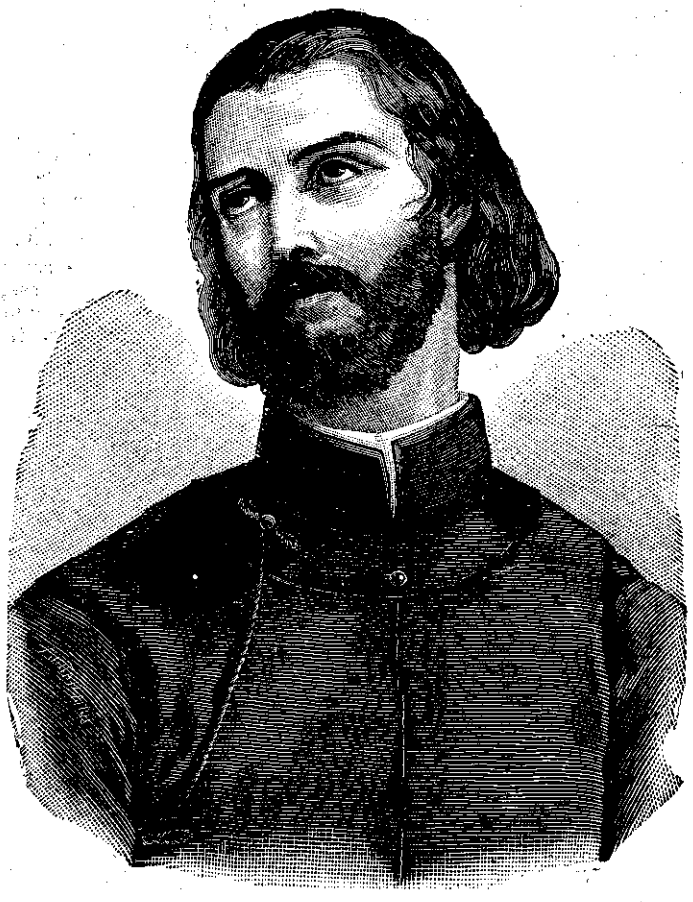
(1) *L'auréole séraphique.*

# LE BIENHEUREUX FRANÇOIS JACCARD

## PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, MARTYR EN COCHINCHINE

BÉATIFIÉ PAR S. S. LÉON XIII LE 27 MAI 1900

*Fête le 5 février*



**Portrait authentique du bienheureux Jaccard.**

### NE POINT SE DÉCOURAGER

Le lecteur a pu rencontrer déjà, dans des notices consacrées aux missionnaires martyrs les bienheureux Gagelin et Borie, le nom de l'hypocrite et odieux persécuteur du christianisme en Annam, le roi Minh-Mang (1824-1841).

La biographie du bienheureux Jaccard va nous donner occasion de présenter au lecteur, sous un jour plus complet, cette sinistre figure, et de faire ressortir par le contraste la vertu, la patience et la douceur héroïques de sa victime. M. Jaccard, en effet, fut, pendant dix ans, en relations forcées presque continues avec ce perfide tyran.

François Jaccard était un enfant de la Savoie. Né en 1799 à Onnion, en Faucigny, diocèse de Chambéry, il reçut de ses pieux parents une éducation foncièrement chrétienne. Ses débuts scolaires ne furent pas brillants. Sa mémoire, plus que rebelle, se refusait à rien retenir des leçons du maître. Peu ou point de progrès; François n'apprenait rien et surtout ne montrait aucun désir d'apprendre.

Ses parents, cependant, tentèrent un suprême effort et le conduisirent au Petit Séminaire de Mélan. Au bout de quelques jours, l'écolier, découragé, enjamba le mur du Séminaire et s'enfuit. On raconte de saint Isidore de Séville la même aventure : elle ne l'empêcha pas de devenir plus tard un grand docteur.

Fallait-il désespérer de l'avenir du petit Jaccard? On fut bientôt persuadé du contraire. Sa piété sérieuse, sa volonté ferme et persévérante eurent vite raison de la lenteur de son intelligence et de la faiblesse de sa mémoire. Il obtint sa réintégration au Séminaire, reprit ses livres avec courage et marcha de progrès en progrès. Dans la suite, ses supérieurs découvrirent en lui les plus hautes qualités intellectuelles, et les travaux qu'il fut à même d'exécuter en témoignent assez.

Dieu se sert de moyens très variés pour indiquer à chaque âme sa vocation. Ce fut par la lecture faite au réfectoire des *Lettres édifiantes* de missionnaires de l'Extrême Orient que les pensées du jeune séminariste se tournèrent vers les missions lointaines. François se dit dès ce moment qu'il serait le compagnon d'armes de ces vaillants apôtres, et qu'il irait, lui aussi, convertir les pauvres païens.

### L'ARRIVÉE AU TONKIN — PREMIER SÉJOUR A LA COUR

Il fut fidèle à l'appel de Dieu. Devenu séminariste des Missions étrangères, puis proposé pour être l'un des directeurs de ce même Séminaire, il supplia ses supérieurs de l'envoyer aux missions de Cochinchine, et ses instances étaient trop apostoliques pour ne pas être acceptées. Il partit, en 1825, pour les Indes, puis pour Macao et le Tonkin, que gouvernait depuis quatre ans Minh-Mang.

« Ce tyran, un des fils naturels de Gia-Long, une véritable incarnation de Néron, dont il eut l'esprit, la littérature et les vices », écrit le R. P. Prélot, avait déjà manifesté plusieurs fois ses intentions hostiles envers les chrétiens.

L'année précédente, au jour de l'an, il avait — suprême injure aux yeux des Annamites — refusé les présents que les missionnaires avaient pris l'habitude d'offrir au roi son père.

De temps à autre, il lançait contre le christianisme des mots menaçants : « Laissez-moi faire, dit-il à un de ses officiers qui lui citait l'exemple des princes japonais noyant la religion dans le sang, laissez-moi faire, j'ai mon plan qui est bien meilleur. »

Ce plan était d'interdire l'entrée du royaume aux nouveaux missionnaires et de rendre les autres simples fonctionnaires au service de la cour royale.

Le premier soin de M. Jaccard fut d'entrer au Tonkin sans bruit, en pénétrant par le Nord, tandis que les espions et les douaniers de Minh-Mang surveillaient au Sud les rivages de la mer. Le voyage l'avait tellement exténué qu'il demeura plusieurs jours entre la vie et la mort. Une fièvre tenace, l'hydropisie et un énorme squirre ébranlèrent pour longtemps sa santé. Dieu le guérit pourtant, car il le réservait à d'autres souffrances.

Des circonstances fortuites l'amenèrent à cette cour de Hué qui devait bientôt lui servir de prison. Son supérieur, M. Taberd, y avait été appelé, dès 1827, par Minh-Mang, pour servir d'interprète. Malgré ses répugnances, force lui avait été de se résigner à cette servitude; mais, peu après son arrivée au palais royal, il tomba gravement malade, se fit transporter à Phu-cam et pria M. Jaccard de venir lui apporter une dernière absolution. Celui-ci accourut en toute hâte, sans calculer les périls auxquels l'exposait cette démarche, car les espions et les délateurs étaient à la piste de tous les Européens; il demeura secrètement quelques semaines près de son supérieur et l'aida par ses soins à recouvrer la santé.

A quelque temps de là, M. Taberd et les autres missionnaires interprètes retenus avec lui près de Sa Majesté cochinchinoise furent laissés libres de retourner vers leurs chrétiens. Que s'était-il donc passé? Ils avaient trouvé un ami dévoué dans le vice-roi de la Basse-Cochinchine, et celui-ci, qui était un vieillard, n'avait pas craint d'adresser au souverain de fortes représentations sur sa conduite envers les prêtres européens. Un Annamite, fût-il le roi, doit respecter les avis d'un vieillard et ne pas lui répliquer. Minh-Mang se soumit et rendit la liberté aux missionnaires.

### M. JACCARD INTERPRÈTE

Ce qui faisait le bonheur de M. Taberd et de ses compagnons causa la perte de M. Jaccard.

A peine avaient-ils quitté Hué que Minh-Mang reçut une lettre d'un naturaliste français, M. Diard. Le prince recourut, pour en connaître le sens, à un indigène, nommé Thât, qui avait eu des rapports assez fréquents avec les Européens et se vantait de connaître la langue française. Le polyglotte annamite succomba à l'épreuve, fut obligé de confesser qu'il ne comprenait rien, et, pour se venger de son échec, révéla la présence dans le pays d'un missionnaire français qui n'était autre que M. Jaccard.

Le roi le manda aussitôt. Celui-ci se présente à la cour, traduit la lettre de M. Diard, puis demande la permission de regagner sa résidence, offrant, par simple politesse, de revenir à la capitale toutes les fois que Sa Majesté aura besoin de son concours. Les conditions sont acceptées et il se retire.

Mais bientôt, mis en goût par ce premier service, le roi le rappelle, l'installe à la maison des hôtes et le charge de divers travaux. M. Jaccard obtint, au bout de quelques jours, d'aller résider dans une chrétienté des environs, à Duong-son, où il pût, dans une demi-liberté, exercer les devoirs de son saint ministère auprès de quelques chrétiens, tout en accomplissant la lourde tâche que lui imposait Minh-Mang, la traduction du récit des campagnes de Napoléon Ier, des guerres des Anglais dans les Indes, et d'autres travaux historiques ou géographiques.

Pour le récompenser de son dévouement et, en réalité, pour mieux le tromper sur ses véritables sentiments, le roi lui fit offrir le titre de mandarin. M. Jaccard refusa dignement.

### UN TRIOMPHE — LE REVERS DE LA MÉDAILLE — PROCÈS PLAIDOIRIE EN RÈGLE — INIQUITÉ

La faveur royale semblait se maintenir, et M. Jaccard comptait s'en servir pour le bien de la religion chrétienne en Annam.

A l'époque des fêtes célébrées en l'honneur du quarantième anniversaire de Minh-Mang, il exprima le désir de faire prier publiquement les chrétiens pour le souverain.

— Puisque les chrétiens veulent prier pour nous, répondit le roi, nous le leur permettons. Toutes les religions de ce royaume font des vœux pour nous, pourquoi les chrétiens n'en feraient-ils pas aussi?

Heureux de cette reconnaissance quasi-officielle du culte catholique, M. Jaccard fit, pendant huit jours, des offices solennels.

L'effet de cette manifestation fut excellent; les fidèles se pressèrent en foule à l'église, les païens y accoururent par curiosité, et, parmi eux, on vit plusieurs mandarins supérieurs, un neveu du roi et sa sœur aînée. Les gouverneurs des provinces, apprenant que le culte chrétien s'exerçait ouvertement aux portes de la capitale, se montrèrent moins hostiles, et les ouvriers apostoliques purent employer cet instant de trêve à visiter leurs paroisses.

Ce triomphe fut de courte durée. Un procès fameux intenté contre M. Jaccard donna à Minh-Mang occasion de lever le masque.

Un jour, sous le prétexte de disputes survenues entre le village païen de Co-lao et le village chrétien de Duong-son, où résidait le missionnaire, ce dernier est accusé d'avoir fomenté la rébellion et d'avoir conduit ses chrétiens à l'assaut du village païen. Sa justification fut prompte et aisée :

— Le jour du combat des deux villages, répondit-il aux satellites du juge, j'ai travaillé du matin au soir à traduire des lettres pour Sa Majesté ; les pages qui les ont portées savent que je n'ai pas eu un seul instant de repos ; ainsi, je n'ai pu me mettre à la tête des habitants de Duong-son.

Ailleurs qu'en Annam, cette réponse eût au moins été écoutée et examinée. Ici, elle valut à son auteur l'emprisonnement immédiat. Néanmoins, le procès des deux villages devait s'ensuivre, et M. Jaccard conservait encore quelque confiance dans l'évidence de ses raisonnements, dans l'équité de ses juges et la bienveillance de Minh-Mang.

Après avoir interrogé les deux parties, le mandarin s'écriait, non sans conviction : « Quelle raison peut-il y avoir qu'un homme aussi distingué que cet Européen se soit porté à la vilaine action de se mettre à la tête du peuple pour aller frapper les gens de Co-lao ? Il aurait bien plutôt exhorté les deux villages à rester en paix. Est-ce raisonnable de soutenir une telle accusation ? »

Au jour fixé, le missionnaire comparaissait devant le tribunal du magistrat. Chrétiens et païens étaient en présence, attendant de la réponse du Maître de religion leur victoire ou leur défaite.

Après avoir écouté attentivement les paroles de ses adversaires, le Maître se leva et commença une plaidoirie en règle.

Les païens, réduits au silence, étaient consternés. Le missionnaire leur démontrait l'inanité de leur accusation ; ensuite, avec beaucoup d'éloquence, il faisait observer au juge que les chrétiens supportaient, sans exception, toutes les charges publiques, qu'on ne les avait jamais surpris au nombre des perturbateurs de la paix du royaume, que l'illustre Gia-Long, le prédécesseur du roi actuel, avait accordé pleine liberté à l'exercice de leur culte. Il est vrai, ajoutait-il, que, depuis lors, Minh-Mang avait été sollicité par quelques mandarins de prendre des mesures de rigueur contre les chrétiens, mais Sa Majesté, plus sage et plus juste que ses courtisans, n'avait pas obtempéré à leur désir.

Le juge, écrasé par cette logique à laquelle il était peu habitué, vaincu par l'évidence, déclara que le Maître avait raison, et il fit aux païens cette réflexion piquante : « Vous pensiez que cet homme, étant étranger et d'une figure extraordinaire, était un sot qui en passerait par où vous voudriez. Voyez maintenant ce qui en est : je vous avais dit dès le commencement de ne pas lui chercher querelle. »

En apparence, tout allait pour le mieux : la cause semblait gagnée pour les chrétiens. Malheureusement, le procès tout entier était un guet-apens de Minh-Mang. La cause, de civile, était devenue religieuse, et, comme telle, passa de juridiction en juridiction, jusqu'au tribunal suprême présidé par le tyran en personne, qui attendait sa victime, comme le tigre guette sa proie.

Le haut tribunal des causes criminelles, composé de onze ou douze mandarins, conclut que l'Européen, fauteur de la rébellion, méritait une condamnation sévère, mais que sa qualité d'étranger au service du roi ne permettait pas aux mandarins de le frapper selon ses crimes, et l'on priait sa Majesté de choisir elle-même la punition à imposer.

Ce n'était pas le jeu de Minh-Mang. Il préférait que la sentence émanât du tribunal et eût ainsi une apparence de justice. Deux fois il renvoya, en le refusant, le verdict proposé par les juges. A la troisième fois, ceux-ci comprirent enfin la secrète pensée de leur maître : ils portèrent contre M. Jaccard une condamnation à mort avec sursis. Minh-Mang la ratifia, puis il déclara avec une pompeuse hypocrisie qu'il faisait grâce de la vie au prêtre européen et le condamnait simplement à servir comme soldat dans ses armées.

La condamnation n'eut point son effet, et M. Jaccard, forcé de résider à Hué, dut continuer à Minh-Mang ses services comme traducteur.

### QUATRE ANS DE DURE CAPTIVITÉ

L'année suivante (janvier 1833), Minh-Mang lança le grand édit de persécution qui conduisit au martyre le B. Gagelin. M. Jaccard, bien informé, put, à plusieurs reprises, avertir son confrère et ami de sa mort prochaine.

Jeté lui-même en prison, il apprit du mandarin, le 27 octobre 1833, qu'il serait probablement conduit au supplice, le jour de la Toussaint, avec le P. Odorico, religieux franciscain. Tous deux célébrèrent ce jour-là la messe de bonne heure, dans l'espoir d'achever au ciel leur action de grâces avec le chœur des martyrs. Leur attente fut déçue, au moins pour quelque temps.

La reine-mère, étrangère aux desseins de son fils, touchée de compassion pour les chrétiens, les plus fidèles sujets du roi, et spécialement pour les missionnaires qui lui avaient rendu tant de services, intercéda en leur faveur. Pour une fois, Minh-Mang se rendit aux remontrances maternelles ; il commua la peine de mort en celle d'une détention illimitée dans la prison d'Aï-lao, pays extrêmement malsain et sur les confins des contrées sauvages du Laos.

Etait-ce une faveur ? Le tyran n'espérait-il pas plutôt que la dysenterie, les fièvres paludéennes et, au besoin, les barbares, le débarrasseraient de ces prêtres d'une religion qu'il haïssait ?

Que de souffrances M. Jaccard n'eut-il pas à endurer durant les vingt et un mois de sa captivité à Aï-lao ! Minh-Mang lui envoya, dès le début, deux inspecteurs de la prison. Ceux-ci, feignant de compatir à son misérable état, lui promettent, au nom du roi, un élargissement immédiat, s'il a la sagesse de renoncer à la religion de Jésus-Christ.

On devine la réponse du confesseur.

Les inspecteurs n'insistent pas ; mais des ordres sévères sont donnés. Le missionnaire est relégué dans un angle bas et humide de la prison commune ; on lui enlève son bréviaire, on ne permet à personne de communiquer avec lui ; on lui supprime même, pour quelque temps, la petite ration de riz qui composait son maigre repas. Il paraît bien que Minh-Mang avait l'intention de le faire mourir de faim. Le P. Odorico, compagnon du Bienheureux, soumis au même traitement, y succomba le 25 mai 1834.

Cette mort porta un coup plus douloureux que les autres au cœur de M. Jaccard. Il se surmonta néanmoins, et, avec une grande énergie de foi, il employait ses longues journées à prier et à

évangéliser ses misérables compagnons de prison.

Il convertit un brigand tonkinois, entretint quelques relations avec les Laotiens et rêva d'aller leur porter l'Evangile. Dans cette pensée, il recueillit de nombreux renseignements sur le climat, le langage, les costumes et la religion du Laos; il composa même un dictionnaire de la langue ciampoise.

Il ne quitta la prison d'Aï-lao que pour passer dans celle de Cam-lô, où il ne trouva d'autre adoucissement à son sort qu'un air meilleur et des communications un peu moins difficiles avec les chrétiens des environs, grâce à la complaisance de ses geôliers.

Il passa ainsi plusieurs années et fut longtemps sans pouvoir dire la messe. Minh-Mang eut le triste courage de lui expédier encore, au lieu d'une sentence capitale, des cartes et des brochures, avec ordre de les traduire au plus tôt.

Puis, il conçut un plan qu'auraient pu à peine remplir dix interprètes.

Il voulut avoir un précis historique sur tous les peuples de l'Amérique, avec des détails suffisants sur leurs religions, leurs mœurs, leurs coutumes. Il fallait y ajouter une étude particulière sur les nations de l'Asie, spécialement le Japon, dont les lois lui plaisaient beaucoup.

En même temps, il envoya près de M. Jaccard des jeunes gens pour apprendre le français.

Immédiatement, la victime se soumit à tout, trouvant dans ce travail pour son bourreau une nouvelle occasion de mérite, un moyen de rendre sa couronne plus brillante. Sa résignation, sa douceur, son désir du ciel apparaissent à chaque ligne de ses lettres. Il écrit à sa mère :

« Voilà quinze ans, ma mère, que je vous fis mes adieux. Ces quinze ans me semblent un songe : pourtant, j'ai beaucoup souffert. Mais, qu'importe! C'est passé. Mes forces diminuent; j'espère que bientôt je ne souffrirai plus, et que mes souffrances, endurées par l'amour de Jésus-Christ, m'obtiendront miséricorde et la vie éternelle. Je continue de former, et toujours avec plus d'ardeur, le désir de mourir martyr; pendant que je demande cette faveur à Dieu, demandez-la aussi pour moi. »

### SOUFFRANCES ET MARTYRE

En 1838, sous de vains prétextes, la persécution redoubla.

Le bienheureux Jaccard, dénoncé pour ses rapports avec les chrétiens, eut à subir d'interminables interrogatoires, entremêlés du supplice de la question.

Dépouillé jusqu'à la ceinture, il est étendu par terre et frappé de coups de rotin avec une telle violence que non seulement le sang jaillit à chaque fois, mais que le rotin lui-même se brise entre les mains des bourreaux.

D'ordinaire, un seul rotin suffit pour une exécution : 12 furent rompus sur le corps du martyr. Il reçut ainsi 45 coups donnés en 9 reprises Tous les cinq coups, on réitérait les interrogatoires. Le supplice dura de 9 heures à midi. Au milieu de ces atroces souffrances, le martyr ne jette pas un cri, ne fait pas entendre une plainte. Il reste pourtant si affaibli à la suite de cette cruelle flagellation, qu'il ne peut se relever seul. Il demeure quelque temps appuyé sur les coudes et il faut l'aider à se remettre debout.

Loin d'en être attendri, le mandarin imagine un autre supplice et ordonne que l'on conduise le prisonnier devant un mur et que l'on expose ses blessures aux ardeurs du soleil.

Puis il le fait revenir, l'interroge de nouveau, et le soumet au supplice des tenailles rougies au feu : « Ce jour-là, raconte un témoin, pendant qu'on pressait les chairs nues du Maître de religion, au côté droit et au côté gauche, avec des tenailles rouges, j'ai entendu les crépitements des brûlures, et l'on sentait l'odeur de la chair rôtie. Et malgré ses douleurs, le Père, en retournant à sa prison, disait au jeune Thomas Thien, son compagnon de captivité et de supplice : *Souffrons de bon cœur et courageusement jusqu'à la fin.* »

La sentence capitale arriva quelques jours après ce supplice. Voici à quel factum inique Minh-Mang apposa lui-même sa royale signature :

« La dix-neuvième année de Minh-Mang, le vingt-neuvième jour de la septième lune :

» Le coupable Phan-Van-Kinh (nom chinois du bienheureux Jaccard) est un homme d'Europe, d'une race différente de la nôtre, qui s'est introduit dans ce royaume. Il a d'abord employé la religion perverse de Jésus pour tromper le peuple. Ayant été reconnu coupable de ce crime, nous lui avons fait grâce de la vie..... mais, méprisant les lois, il a osé communiquer en secret avec les chrétiens et leur a donné les livres de sa fausse religion. Il est vrai que, mis à la question, il n'a pas voulu le reconnaître; mais les dépositions des témoins en sont des preuves suffisantes. Il sera étranglé. »

Le bienheureux Jaccard subit le martyre le 21 septembre 1838. Quand, en France, sa vieille mère apprit cette nouvelle, oubliant son deuil, elle poussa cet admirable cri de foi : « Dieu soit béni! Je suis délivrée de la crainte que j'éprouvais malgré moi de voir succomber mon fils à la tentation des douleurs. Oh! quelle bienheureuse nouvelle! Quel honneur pour notre famille de compter parmi ses membres un martyr de Jésus-Christ! »

Heureuse mère, d'avoir un tel fils! Heureux fils, d'avoir eu une telle mère! Glorieuse, l'Eglise de Jésus-Christ, qui enfante au ciel de si belles âmes!

*
* *

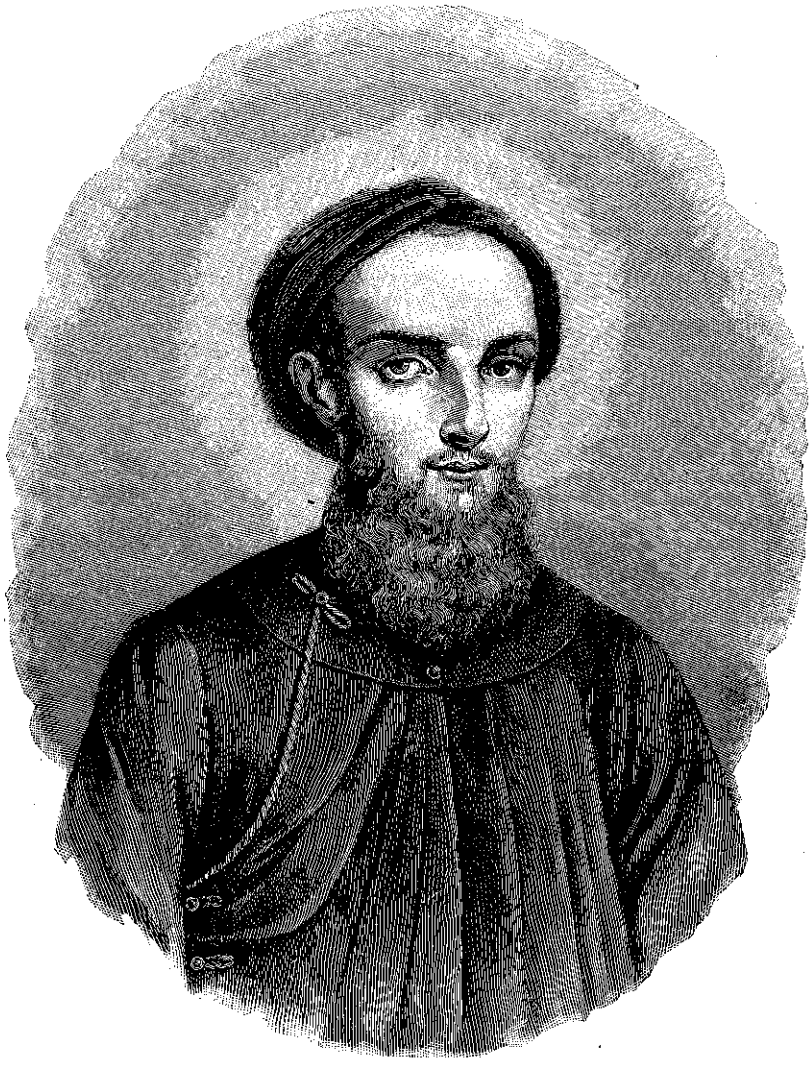
D'après la *Vie des 52 serviteurs de Dieu*, par ADRIEN LAUNAY, prêtre de la Société des Missions étrangères, et d'après les PETITS BOLLANDISTES, t. XV.

# LE BIENHEUREUX PIERRE DUMOULIN-BORIE, MARTYR

## PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

## ÉVEQUE ÉLU D'ACANTHE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONKIN OCCIDENTAL

*Béatifié par S. S. Léon XIII, le 27 mai 1900.*



**Le bienheureux Dumoulin-Borie.**

ÉNERGIE, DROITURE, GÉNÉROSITÉ

Pierre Borie naquit en 1808, à Beynat, dans les montagnes du Limousin. Le lieu de sa naissance, le moulin de Cors, fit plus tard ajouter à son nom de famille, celui de Dumoulin.

C'était un enfant d'une rare énergie. Il n'avait que trois ans quand une servante lui laissa, par mégarde, tomber de l'eau bouillante sur le bras : il ne poussa pas un cri ; à peine versa-t-il quelques larmes, lorsque la peau s'enleva en même temps que le vêtement auquel elle était collée.

Plus tard, au Séminaire des Missions étrangères, un mal lui vint au genou, une loupe se forma, une opération douloureuse devint nécessaire. « Il est inutile de m'attacher, dit-il au chirurgien; je supporterai bien cette douleur,

vous verrez! Eh! ajoutait-il, quand je serai chez les infidèles, s'ils m'empalent, j'aurai bien plus à souffrir! » Pendant toute la durée de l'opération, il se contenta de passer ses longs bras derrière le chevet du lit, et, de ses doigts, il frappait le bois en cadence, comme s'il eût battu le tambour.

Il eut dans sa jeunesse beaucoup à lutter. Sa nature ardente pouvait l'entraîner avec une égale passion vers le bien ou vers le mal. Un moment, soit au collège de Beaulieu, soit au Petit Séminaire de Servières, sa conduite indisciplinée inspira bien des craintes à ses maîtres.

L'un des amis du jeune séminariste apprécie comme il suit les phases d'une lutte dont celui-ci devait sortir victorieux et plus résolu au service de Dieu : « M. Borie, dit-il, parut quelque temps incertain entre le plaisir trompeur du péché et les charmes de la vertu. Mais Dieu, qui avait choisi cette âme pour en faire un vase d'élection, permit que ses supérieurs s'aperçussent de cette incertitude et du danger qui le menaçait de perdre la grâce qui en a fait un Saint. Repris avec une sage et salutaire sévérité, il rentra en lui-même, et, profondément humilié d'avoir hésité entre Dieu et la créature, il acquit les sentiments d'un repentir sincère, base de toute vertu solide. Depuis ce temps, son sacrifice à Dieu ne fut plus douteux; la grâce agissait d'une manière sensible sur son cœur. »

Sa parfaite droiture, qui le faisait s'ouvrir à ses directeurs de ses tentations, de ses ennuis, de ses incertitudes, lui permit de triompher de toutes les difficultés.

Une maladie grave, le cloua longtemps sur un lit de douleur, et acheva sa conversion. « Croyez-vous, disait-il, que Dieu me pardonne mes fautes passées?..... Oh! si Dieu me guérit, je le servirai tout de bon. »

Notre-Seigneur le prit au mot; il le guérit. Le jeune homme chercha alors la manière la plus généreuse d'immoler sa vie à Celui de qui il la recevait pour ainsi dire une seconde fois. Il opta pour les missions lointaines.

Il se prépara à cette vocation par un grand esprit de prière. Les heures lui semblaient courtes quand il les passait au pied du Saint Sacrement. Au Grand Séminaire de Tulle où il entra d'abord, comme il était chargé de la sacristie, il en profitait pour prolonger chaque soir ses adorations, seul à seul avec le Maître, lorsque ses confrères avaient regagné leur cellule.

Sa piété était jointe à beaucoup de bonté et d'affabilité envers tous.

Envers lui-même, il devint très sévère, et le linge qu'il quittait, souvent maculé de son sang, annonçait assez sa mortification. Il préludait ainsi à sa vie de missionnaire. Une prière qu'il composa à cette époque et qui, après sa mort, fut trouvée dans son scapulaire, par un chrétien de Cochinchine, nous révèle ses précoces aspirations à l'apostolat et au martyre, non moins que sa tendre dévotion à Marie :

« Vierge Marie, affermissez-moi dans le dessein que j'ai conçu depuis longtemps de me dévouer entièrement à la conversion des infidèles. Faites, ô bonne Mère, qu'après avoir souffert des outrages pour le nom de Jésus-Christ, je parvienne, par la palme du martyre, si cela vous est agréable, au port du salut éternel. Ainsi soit-il. »

### LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

Sur ces entrefaites, son père mourut. Allait-il, en ces tristes circonstances, imposer à sa mère un nouveau sacrifice en lui parlant de son prochain départ?

L'appel de Dieu est plus puissant que tous les raisonnements humains : Pierre Borie n'hésita pas à révéler ses projets à sa mère. Il y eut un moment de lutte pénible.

Malgré une éminente piété, la pauvre femme ne pouvait se résigner au départ d'un tel fils.

— Quoi, disait-elle un jour, il n'y a pas un an que j'ai perdu ton père, et aujourd'hui tu veux m'abandonner, veuve et désolée, pour aller je ne sais où, sur une terre lointaine. C'en est trop. Va, cruel, puisque tu as le courage de me quitter, et, si tu apprends la mort de ta mère, tu pourras te l'attribuer.

Et un autre jour :

— Il est donc vrai que tu veux me quitter. Cependant, je ne t'ai fait aucun mal, je t'ai toujours aimé plus que mes autres enfants..... Tu me laisses bien malheureuse!..... Je ne puis croire que tu m'aimes, quoi que tu dises.....

Pierre Borie avait le cœur trop délicat pour ne pas sentir profondément toute l'amertume de ces maternels reproches. Souvent, pour se soustraire à des scènes poignantes, capables d'amollir les plus fiers courages, il allait se jeter au pied de l'autel, et c'est là qu'il entendait nettement la voix qui lui criait : « Viens, tu seras mon prêtre, tu seras mon martyr! »

L'effet de sa prière ne fut pas seulement de le maintenir dans sa ferme résolution; il fut aussi d'apaiser peu à peu les angoisses de sa mère et de l'incliner doucement à l'acceptation du sacrifice.

Un jour, elle lui dit : « Mon cher enfant, Dieu te veut, je le sens. Eh bien! pars, et que sa sainte volonté soit faite. »

Malgré ce consentement, Pierre partit la nuit, à l'insu de tous, pour épargner à sa famille de déchirants adieux, mais il lui laissa en la quittant une lettre touchante où débordent sa tendresse filiale et sa foi.

Ainsi fut consommé le premier sacrifice.

### TOUT A TOUS — TRAQUÉ COMME UN FAUVE

Après treize mois passés au Séminaire des Missions étrangères, le 2 novembre 1830, il quittait Paris pour s'embarquer au Havre. Il n'était encore que diacre, mais comme il attendait le départ du navire *la France* qui devait le conduire à Pondichéry, il obtint dispense d'âge pour la prêtrise et reçut à Bayeux l'onction sacerdotale.

Il pénétra au Tonkin, sa nouvelle mission, par la Cochinchine, après un assez long séjour à Macao, et habita d'abord la province de Nghe-an.

Au dire de ses confrères, M. Borie devint, dès les premiers jours, un véritable Tonkinois. Sa charité, qui brûlait de se donner tout à tous, sa mortification le firent se plier très aisément aux usages du pays. « Il s'accommodait de tout, dit de lui un missionnaire; il me disait souvent à ce sujet que, quelque répugnante que fût une chose, dès qu'il savait que quelqu'un en pouvait manger, il le pouvait aussi. Effectivement, je l'avais vu plusieurs fois prendre avec plaisir de certains mets que nos Annamites trouvent excellents, mais qui, à les voir seulement, me faisaient bondir le cœur. Aussi se trouvait-il parmi les Tonkinois comme s'il fût né parmi eux. Il n'en faut pas tant pour gagner le cœur de nos Annamites. Tous ceux qui le connaissaient avaient pour lui le plus grand attachement, la plus profonde vénération. Ce qui plaisait encore beaucoup aux chrétiens, c'était l'égalité de son carac-

tère. Elle le rendait toujours gai et content. Il savait à merveille se conformer à l'humeur de tous, et les recevait tous, quels qu'ils fussent, avec un air riant..... »

Au bout de peu de temps, il parvint à parler très bien la langue annamite, condition importante pour le succès de son ministère.

M. Borie connut, dès 1833, un an après son arrivée, les périls de la persécution. C'est au commencement de cette année que le roi Minh-Mang lança un décret qui sema l'épouvante parmi les chrétiens. Notre missionnaire, dont la tête était mise à prix, fut traqué comme une bête fauve et réduit pendant quelque temps à changer presque chaque jour de costume et de résidence. Au 24 mars 1833, il en était, depuis le 6 janvier, à sa dix-septième station. Il passait de cabane en cabane, recueilli par ses chrétiens, réduit parfois à se cacher dans des cavernes, à manquer du strict nécessaire, exposé à toutes les trahisons.

Rien n'altérait sa sérénité. Au contraire, ces courses, ces anxiétés, ces fatigues lui causaient d'ineffables jouissances.

Il ne manquait jamais d'évangéliser ses hôtes d'un jour. Les chrétiens qui le reçurent ont conservé le souvenir de son zèle et de sa douceur à la fois joyeuse et grave, goûtés de tous.

Si l'on veut avoir un tableau fidèle de sa vie errante pendant les dix mois que dura cette persécution, on le trouve résumé dans ces quelques mots : « Je marche souvent au milieu d'une nuit profonde, dans des chemins tortueux et étroits, dans la boue et parfois dans l'eau jusqu'à la ceinture, malgré les pluies et les vents. — Où allez-vous dans cet équipage, me direz-vous? — Où je vais? Oh! quelquefois, chercher la brebis errante pour l'arracher au loup infernal, d'autres fois, je fuis pour m'arracher moi-même à la fureur des persécuteurs: mais, peu importe, je me trouve heureux. Dans le silence de mes pensées, je réfléchis que notre vie n'est aussi qu'un pèlerinage, ce monde entier un lieu d'exil, et que Jésus-Christ, notre Maître et notre modèle, a, comme moi, parcouru les bourgs et les bourgades, tantôt pour prêcher aux pauvres, tantôt pour fuir les méchants. »

Bien des fois, il fut sur le point d'être pris. Dieu, cependant, ne permit point qu'il tombât encore aux mains de ses ennemis.

L'année 1835 fut un peu meilleure pour M. Borie. Il entendit beaucoup de confessions, prêcha ici et là avec fruit et réussit à reconstituer deux couvents et deux collèges dispersés peu auparavant.

### SUR LE CHEMIN DE LA CROIX

Dans son ardeur confiante, il rêvait de demander une audience au roi Minh-Mang et de lui présenter une apologie du christianisme. Des missionnaires plus anciens et plus expérimentés, auprès desquels il prit conseil en cette circonstance, le détournèrent de ce projet dont le succès leur semblait douteux. L'apôtre se rendit de bon cœur à leurs avis, et se livra, autant que les circonstances le lui permettaient, à l'administration de son vaste district du Bochinh qui comptait environ 20 000 chrétiens.

En 1838, la persécution reprit avec une nouvelle vigueur. M. Borie dut recommencer à mener la vie nomade qu'il avait autrefois connue. Tandis que l'on était à sa poursuite, plusieurs prêtres indigènes furent arrêtés; mais c'est surtout à l'Européen qu'en voulaient les persécuteurs.

Trahi par un mauvais chrétien, il était sur le point d'être découvert, quand, jugeant inutile de demeurer plus longtemps dans sa cachette, il soulève le sable qui en obstruait l'entrée, s'avance au-devant des satellites et leur dit, comme autrefois Jésus, Roi des martyrs : « Qui cherchez-vous? »

Arrêté, il est conduit à Dong-hoï, capitale de la province, emprisonné et chargé d'une énorme cangue, qui lui meurtrit les épaules.

Bientôt on l'amène au prétoire. Le mandarin l'interroge:

— Chef de religion, vous êtes Européen et vous prêchez vos doctrines malgré les édits qui le défendent. Vous êtes donc inexcusable. Toutefois, si vous voulez fouler aux pieds la croix, je vous mettrai en liberté sur-le-champ.

— J'aimerais mieux cent fois mourir, répondit simplement le missionnaire.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas enfui plutôt que de vous faire arrêter.

— J'étais arrivé dans ce pays quand le roi a prohibé notre religion, et, comme il a défendu, en outre, à tout vaisseau d'aborder, je n'aurais pas pu fuir, au cas que je l'eusse voulu.

Le magistrat, peu satisfait, commanda;

— Qu'on applique trente coups de rotin au chef de religion.

L'ordre fut promptement exécuté. Le martyr, étendu par terre, eut les pieds et les mains liés à des pieux; une brique fut placée sous son menton, une autre sous son ventre et le supplice de la flagellation commença.

Pendant les vingt premiers coups, M. Borie ne donna aucun signe de douleur, ne poussa aucun soupir, quoique le sang coulât de sa chair en lambeaux; aux dix derniers, il fit entendre quelques gémissements.

— C'est assez, dit le mandarin au trentième coup, et, s'adressant au martyr, il lui demanda s'il souffrait:

— Je suis de chair et d'os comme les autres, répondit le missionnaire, pourquoi serais-je exempt de la douleur. Mais, n'importe, après comme avant la torture, je suis également content.

Il fut ramené au cachot. Le détail de son interrogatoire et de son procès accompagné du verdict de condamnation à mort fut expédié à Hué pour y être muni de la sanction royale. La réponse se fit attendre et prolongea la captivité du confesseur.

Ce fut pendant ce temps qu'il reçut les lettres qui le nommaient vicaire apostolique du Tonkin occidental avec le titre d'évêque d'Acanthe. Il ne put être sacré. Son humilité tint à cacher cette dignité: il n'en parla jamais dans ses lettres à ses amis et à sa famille.

Il leur décrivait au contraire avec effusion la joie qu'il ressentait de souffrir pour Jésus-Christ et son désir du martyre : « Je ne voudrais pas échanger ma cangue de vingt-quatre livres pour la plus belle couronne de l'univers », dit-il.

Dans une lettre à sa mère, à ses frères et à ses sœurs, il écrit encore: « Je soupire après ce jour où j'aurai le bonheur de verser mon sang pour la religion que j'ai prêchée. L'épée ou la corde, qui doit être l'instrument de mon supplice, n'a rien qui m'épouvante. Je m'estime le plus heureux des hommes de pouvoir expier mes fautes par l'effusion de mon sang. »

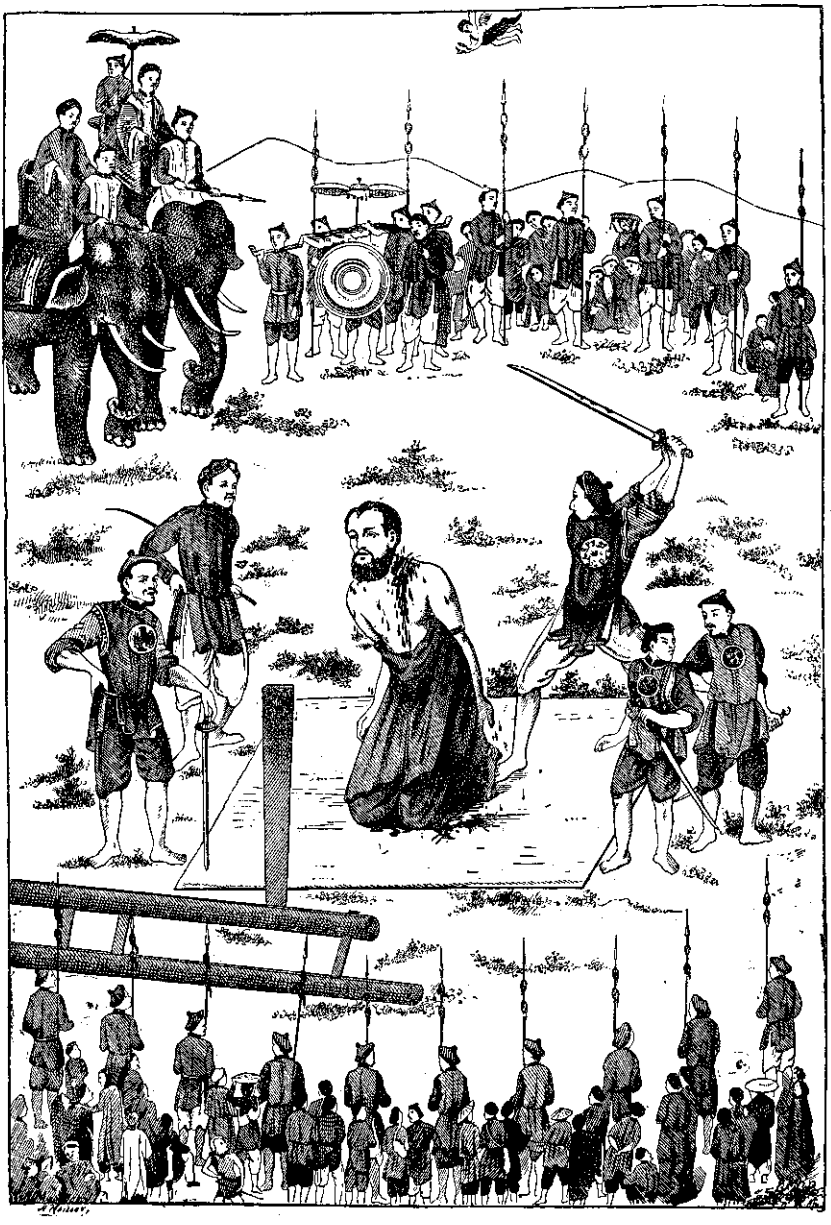
Il priait à haute voix dans sa prison, avec les autres chrétiens captifs. Comme on lui avait enlevé son chapelet, il en récitait les dizaines en comptant les *Ave Maria* sur les plumes de son éventail.

Il se montrait envers ses compagnons et envers

les païens eux-mêmes d'une incomparable douceur. Tous l'aimaient. Les infidèles se disaient entre eux, pleins d'admiration : « Ce maître a vraiment un cœur fait pour enseigner la religion. Si, par la suite, il veut nous instruire, nous embrasserons sa doctrine. »

nant le grand mandarin de la faveur qu'il m'a procurée, et je lui en témoigne ma reconnaissance par cette prostration.

Et il s'agenouilla. Le mandarin, honteux autant qu'ému de cette grandeur d'âme, bégaya quelques mots, et il donna l'ordre de procéder à l'exécution.



**Martyre du bienheureux Dumoulin-Borie.**

Reproduction d'un tableau chinois, conservé au Séminaire des Missions étrangères.)

Sur le chemin du supplice, Mgr Borie saluait tous ceux qu'il connaissait et leur souhaitait la paix.

Insulté par un officier, il lui répondit en termes très dignes, mais qui n'admettaient point de réplique. « Quelle insolence ! s'écria l'officier confus; qu'on le soufflette ! » Dans les rangs, pas un soldat ne bougea, mais par délicatesse de cœur ou de conscience, le condamné fit dire à l'insulteur que, si sa réponse avait pu l'offenser, il lui en demandait pardon.

Il était tellement sympathique aux païens eux-mêmes que personne n'avait voulu se charger de l'office de bourreau. Le malheureux désigné par le sort s'était enivré pour se donner le courage de sa triste besogne. Sa main mal affermie frappa plusieurs fois à faux. Le martyr, à genoux, reçut un premier coup de sabre qui l'atteignit à l'oreille et descendit jusqu'à la mâchoire inférieure; le second frappa sur les épaules; le troisième, mieux dirigé, fit au cou une entaille profonde, mais la tête ne tomba qu'à la septième reprise. Ce fut un supplice affreux.

La victime immolée fut ensevelie sur place. En 1842, ses ossements précieux ont été ramenés en France. On les vénère dans une salle du Séminaire des Missions étrangères, à Paris. C'est là, au contact de ces reliques, au souvenir de ces saints exemples, que se forment les jeunes générations de missionnaires, les apôtres et peut-être les martyrs de demain.

Quand, le 24 novembre 1838, arriva de Hué la sentence royale ratifiant le décret de mort, tous les prisonniers fondirent en larmes. Seul, le martyr, qui ne craignait qu'un malheur, celui de perdre sa couronne, était radieux, et lorsque le mandarin lui eut achevé lecture du décret, il s'avança gravement et prononça ces paroles :

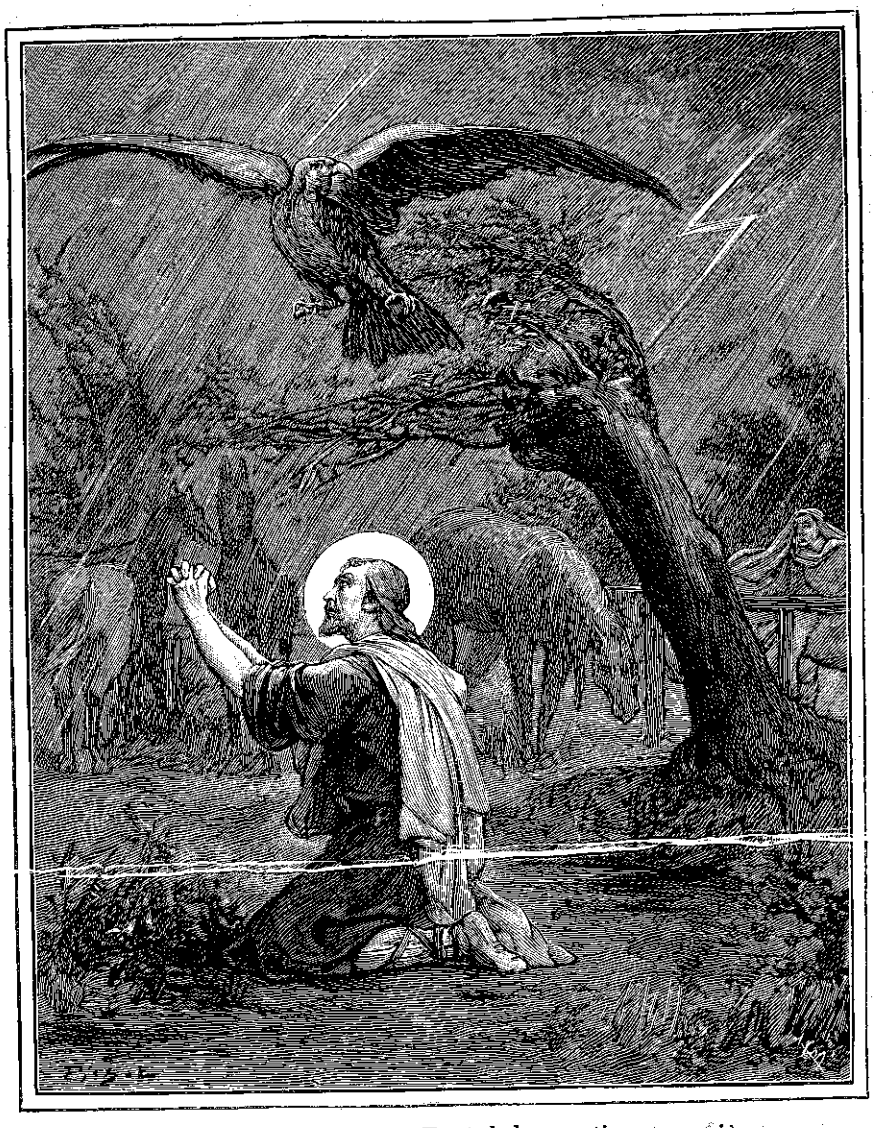
— Depuis mon enfance, je ne me suis encore prosterné devant personne; je remercie mainte-

*
* *

(D'après *Les 52 serviteurs de Dieu*, d'Adrien Launay.)

# SAINT BERTULPHE, ABBÉ DE RENTY

*Fête le 5 février.*



Pendant un violent orage, Bertulphe continue sa prière, protégé par un bel oiseau aux ailes immenses.

BERTULPHE ARRIVANT AU MANOIR DE RENTY

A la limite de l'ancien diocèse de Thérouanne, sur les bords toujours frais de l'Aa, à l'ombre des grands bois, s'étend le riant village de Renty.

Vers la fin du VII^e^ siècle, Renty et les bourgades voisines, Fauquembergue et Wandonne, avaient pour seigneurs le comte de Wambert, et sa gracieuse épouse, Homburge. Leur blason les disait gens de noble race ; leurs vertus les proclamaient personnes de grande foi. Ils étaient la providence visible de la contrée, et, non contents de verser en passant une aumône dans le sein du pauvre, ils voulurent laisser des monuments plus durables de leur piété, et, de leurs propres deniers, construisirent un superbe monastère, qu'ils dédièrent à saint Denys, et plusieurs églises consacrées à saint Pierre, saint Martin et saint Vaast.

Ils n'avaient point d'enfants, et c'est ce qui les portait à distribuer ainsi en œuvres pies, sans compter, les dons que la fortune leur avait départis.

Un jour, un étranger de bonne mine vint frapper à la porte de leur castel.

— Qui êtes-vous ?

— Je me nomme Bertulphe. J'ai vingt ans. Je

viens de Germanie, patrie de l'évêque Omer. C'est lui-même qui m'a baptisé récemment, et qui me recommande à votre bienveillance. J'avais eu le malheur de naître d'une famille païenne. Mais Dieu me fit la grâce de pressentir qu'il y avait en dehors du paganisme un idéal plus relevé, une perfection plus grande à laquelle tendaient les aspirations de mon âme. J'eus sous les yeux les exemples de quelques chrétiens fervents. Ils m'instruisirent des vérités de la foi, et me conduisirent aux pieds d'Omer. Je compris alors combien il me serait difficile, au sein de ma famille, de pratiquer la religion nouvelle à laquelle je venais de me vouer, et c'est la raison qui m'amène en ce pays. J'ai quitté mes parents, mes compatriotes, ma patrie. En retour, je viens vous offrir mes humbles et loyaux services.

— Etranger, lui répondit Wambert, soyez le bienvenu au manoir de Renty. Le maître de céans ne refuse jamais quand on l'implore au nom du saint évêque Omer.

### INTENDANT SANS REPROCHE

Ce jour-là, la Providence offrait à Renty un « homme de Dieu ». Les pieux châtelains purent bientôt s'en convaincre.

Prompts à apprécier ses rares qualités, ils n'en firent point un simple domestique d'un rang inférieur.

Bertulphe n'avait pas, à ce qu'il paraît, une haute connaissance des lettres. Ses parents, bien qu'ils aient joui d'une honnête aisance, ne semblaient point s'être préoccupés beaucoup de son éducation intellectuelle. Mais sa distinction naturelle et la science du salut, la seule nécessaire, qu'il possédait à un degré éminent, lui acquirent l'estime particulière des pieux époux Wambert et Homburge, et il fut leur familier beaucoup plus que leur serviteur.

Même, peu de temps après son arrivée au château, ils l'établirent intendant de leur maison et de leurs biens.

Il fut pour eux comme un nouveau Joseph. Dès ce moment, une bénédiction spéciale du ciel reposa sur eux, et il semblait que leurs biens, comme autrefois ceux du Pharaon, en Egypte, augmentassent chaque jour entre les mains de Bertulphe.

Le secret de cette prospérité n'était autre que la probité et la charité sans bornes de l'intendant. Celui-ci se fût fait un scrupule de détourner le moindre des revenus qu'il percevait. Les intérêts de son maître étaient les siens propres, et comme, à cette intégrité, il joignait de réelles aptitudes, jamais les biens du comte ne furent mieux administrés.

Bertulphe tenait son maître au courant de tous ses actes. L'ombre même du mensonge eût effrayé cette âme droite et loyale.

Il n'y a que dans l'exercice de sa charité qu'il se permît une réserve discrète. Aussi est-ce sur ce point que les envieux — il s'en rencontre toujours — l'attaquèrent, pour tenter de le déconsidérer auprès du comte Wambert.

### MIRACLE DE LA CHARITÉ

D'autres serviteurs, jaloux de la confiance que le comte témoignait à Bertulphe, en murmuraient entre eux, et firent parvenir aux oreilles de Wambert leurs récriminations contre celui qu'ils appelaient dédaigneusement « l'étranger ».

« Ouvrez les yeux, ô maître, lui dirent-ils. Ne voyez-vous pas en quelles mains indignes vous avez confié vos intérêts. Cet étranger gaspille vos biens. Chaque jour il fait passer des aliments aux vagabonds et nourrit tous les mendiants qui se présentent. Comparez donc ce que vous possédiez autrefois avec ce que vous avez aujourd'hui. »

Tout d'abord, le comte ne prêta qu'une médiocre attention à ces sortes de propos. Mais bientôt, les plaintes devenant de plus en plus vives, il conçut quelques soupçons et résolut de vérifier par lui-même la fidélité de son intendant.

Celui-ci passait un jour près de ses détracteurs, chargé de dons qu'il allait porter dans des familles pauvres. L'occasion était bonne pour signaler au maître cette nouvelle et si coupable dilapidation. « Au moins, en ce moment, maître très sage, reconnaissez par vous-même si ce que nous vous disons de cet homme est vrai ou faux. »

Wambert arrête Bertulphe qui portait, dissimulés sous les plis de son vêtement, du vin dans un vase et un peu de pain. L'intendant n'ignorait pas les menées de ses adversaires, et, s'il découvrait son pieux fardeau, c'en était fait peut-être de sa réputation, il était pris en fraude et perdait la confiance de son maître.

En cet instant critique, il adressa à Dieu une prompte, mais ardente prière, et, avec aisance, entr'ouvrant les bords de son large manteau : « Voici, dit-il, ce que je porte : ce n'est que du bois pour chauffer l'eau contenue dans ce vase. »

Tel est le miracle que rapporte la légende antique ; il est poétiquement décrit dans les antiennes de l'Office de saint Bertulphe. Le pain était devenu du bois, le vin de l'eau. C'est un miracle dans le genre de celui qui s'opéra à Cana, fait remarquer, pour l'expliquer, l'auteur de la vie de saint Bertulphe. Les calomniateurs furent confondus, Wambert demeura convaincu de l'intègre probité de son familier, et Bertulphe put continuer ses aumônes en toute liberté.

### CALME AU MILIEU DE L'ORAGE — LE FILS ADOPTIF MORT DES DEUX BIENFAITEURS DE SAINT BERTULPHE

Cette épreuve n'eut d'autre résultat que de resserrer les liens qui unissaient Bertulphe à la famille seigneuriale.

Rassurés sur la gestion de leurs domaines, le comte et son épouse profitèrent des loisirs que leur procurait leur vertueux intendant pour se rendre à Rome. Ils désiraient depuis longtemps ce lointain voyage, leur piété les poussant à visiter en pèlerins et en pénitents les tombeaux des saints apôtres.

Le biographe ancien décrit leur ferveur en cette circonstance. Ils accomplissent coura-

geusement, au prix de grandes fatigues, un trajet beaucoup plus pénible alors qu'aujourd'hui; ils renouvellent sur la Confession de Saint-Pierre les engagements de leur baptême; ils déposent aux pieds du Père commun des fidèles le gage de leur piété filiale et l'offrande d'une partie de leurs richesses.

A leur retour, ils résolurent, le ciel ne leur ayant point accordé malgré leurs prières les joies de la famille, de faire de Bertulphe, qui leur était si dévoué, leur fils d'adoption, l'héritier de toute leur fortune.

S'il faut en croire la légende, ces généreux chrétiens y auraient été déterminés par un miracle rapporté comme il suit dans une des leçons de l'Office :

Wambert et son épouse arrivaient de leur long voyage. Les gens de leur suite, peu habitués à être séparés aussi longtemps des leurs et tout à la joie de retrouver leur chez-soi, harassés de fatigue, réclamaient leur liberté.

« Maître, nous n'en pouvons plus, dirent-ils à Wambert; veuillez charger quelqu'un du soin des montures, afin qu'elles puissent passer la nuit dans les pâturages et que personne ne vienne nous les enlever. »

Bertulphe, toujours prêt à rendre service, accepta ce rôle pour permettre aux cavaliers de reposer en paix. La nuit venue, il était à son poste de charité, quand éclata un formidable orage.

Bertulphe, dit la légende déjà citée, aussi fort dans le danger qu'il est humble dans la prospérité, ne songe pas un instant à rentrer avec les animaux dont il a la garde. D'ailleurs, le voudrait-il, éloigné qu'il est de toute habitation, il n'en aurait pas moins à subir les atteintes de cette tempête soudaine; il en prend son parti et, se confiant en Dieu, il reste.

Cependant, Wambert, inquiet, a envoyé à sa recherche. Que découvre-t-on? Tandis qu'autour de Bertulphe la pluie tombe à torrents, un oiseau aux ailes immenses, se tient immobile au-dessus de la tête du serviteur de Dieu, qui, tranquillement, prie, continue sans se troubler une oraison commencée. Près de là, les chevaux paissent tranquillement comme s'ils étaient hors de la portée de l'orage.

La sainteté de Bertulphe fut pleinement révélée au comte Wambert; désormais, non seulement il l'estima, mais il conçut pour lui une sorte de vénération.

Saint Bertulphe, d'un cœur reconnaissant, agréa l'adoption que lui proposaient ses bienfaiteurs et accepta leur héritage, non qu'il désirât les richesses pour lui-même, mais pour le service des pauvres et en vue de la gloire de Dieu. Nous verrons en effet le saint usage qu'il en fera.

Une seconde fois, les deux nobles époux, dans le désir de sanctifier leurs derniers jours par un acte héroïque de piété, firent le chemin de Rome et renouvelèrent leur pèlerinage. Ce devait être le couronnement de leur vie ici-bas.

Au retour, ils touchaient au terme de leur voyage et se réjouissaient à la pensée de revoir leur cher fils, quand une fièvre pernicieuse les saisit tous deux en même temps, et les arrêta à Fauquembergue, dans un de leurs domaines, où la maladie fit des progrès si rapides qu'ils tombèrent pour ne plus se relever.

Tous deux moururent le même jour. L'historien ne dit pas si Bertulphe arriva à temps pour leur fermer les yeux; il décrit en revanche son empressement filial à leur rendre les derniers devoirs et sa douleur en ce grand deuil.

### BERTULPHE MOINE ET ABBÉ DE RENTY — SA CHARITÉ

La part principale de l'héritage laissé aux mains de Bertulphe était un monastère et trois églises. Plutôt que de s'attacher à en percevoir des revenus, biens périssables, l'ancien intendant crut qu'il valait mieux en retirer des fruits pour la vie éternelle.

Dans cette pensée, il donna aux pauvres son superflu et, tout en demeurant le protecteur et le soutien des moines de Saint-Denis, il leur demanda de daigner l'accepter dans leurs rangs.

C'est alors, vraisemblablement, qu'il fit quelques études et reçut le sacerdoce. La tradition nous apprend qu'il a été l'apôtre de Renty et des environs. L'auteur de la vie de saint Bertulphe affirme en outre que ce Saint et ses compagnons quittaient souvent leur maison pour aller missionner et prêcher dans les environs et qu'ils faisaient une abondante moisson d'âmes. Tout cela suppose la dignité du sacerdoce chez celui qui dirigeait la colonie de moines missionnaires.

Ces moines suivaient la règle de saint Benoît; Bertulphe, le plus assidu à en remplir les moindres prescriptions, fut, à la mort de l'abbé du monastère, appelé d'une commune voix par les autres religieux à lui succéder. Son humilité se fût bien mieux accommodée des plus modestes offices, mais par obéissance, il accepta les honneurs et surtout les charges du gouvernement. L'abbaye prit, sous sa conduite, un tel développement, que l'asile primitivement ouvert par la libéralité de Wambert et de Hombruge ne suffit bientôt plus au nombre des moines qui affluaient autour de Bertulphe, et qu'il devint nécessaire d'ériger, dans le voisinage, d'autres fondations pieuses.

La charité de l'abbé rappelait celle de l'ancien intendant. Devenu moine, il n'oublia pas les pauvres qu'il secourait autrefois, comme nous l'avons vu, non sans quelque difficulté, et aujourd'hui sa main donnait d'autant plus libéralement qu'elle n'était plus entravée. S'il fallait d'un mot résumer sa vie, celui de *charité* serait le mieux choisi.

La poésie et la statuaire, non moins que l'histoire, sont fidèles à rappeler ce caractère dominant de la vie de Bertulphe. Elles le représentaient jadis sous les traits suivants :

« Un homme grave, tenant d'une main le livre des règles monastiques, et l'autre main dans la poche de son vêtement, avec le geste d'y chercher l'aumône destinée aux pauvres du Christ. Un aigle planant sur sa tête » exprime le miracle que nous avons décrit plus haut.

Les disciples de Bertulphe perpétuèr-

encore que les arts, par une tradition vivante, le souvenir de la charité de l'abbé de Renty. Ils honoraient chaque année le jour de sa fête par de larges aumônes. Des siècles après sa mort, et jusqu'à l'époque de la grande Révolution, assure le chanoine Destombes, on distribuait le 5 février, à la porte de l'église Saint-Vaast de Renty, au moins mille pains aux indigents qui se présentaient.

Rien n'honore plus un saint que d'imiter de la sorte sa vertu de prédilection.

Dans des proportions moindres peut-être, mais selon la mesure de ses ressources, la paroisse de Renty essaye aujourd'hui de faire revivre cette originale et noble coutume, et, en 1878, quand une relique de saint Bertulphe fut solennellement apportée à Renty, S. G. Mgr Williez fut appelé à bénir un arc de triomphe dont la décoration était formée presque entièrement de pains disposés avec art, à l'endroit présumé où saint Bertulphe avait accompli l'un de ses miracles. Ces pains furent ensuite distribués aux pauvres.

### HISTOIRE DES RELIQUES DE SAINT BERTULPHE

Au commencement de l'année 705, saint Bertulphe alla recevoir la récompense due à ses labeurs apostoliques.

Près de mourir, il avait réuni autour de lui ses religieux et leur avait adressé ses dernières recommandations. Sous leurs yeux, il reçut le Corps sacré du Sauveur, et, quelques moments après, il entra, plein de mérites, dans la félicité éternelle, le 5 février.

L'histoire des glorieux restes de saint Bertulphe est des plus mouvementée. Les barbares, les voleurs, l'incendie, s'acharnèrent tour à tour à leur destruction; la manière dont Dieu les préserva de tant de dangers est vraiment admirable et serait un témoignage de plus de la sainteté de Bertulphe.

La dépouille mortelle du saint abbé fut, comme il convenait, déposée au chant des hymnes dans la chapelle du monastère de Saint-Denis, à Renty.

Le xe siècle, avec les invasions normandes, vint couper court aux miracles que le Saint opérait en ce lieu et aux honneurs qu'il y recevait. Pour les mettre en sûreté, on transporta ses ossements à Boulogne, place fortifiée qui, grâce à eux sans doute, fut garantie de toute invasion ennemie, ce qui fait dire à l'auteur anonyme déjà cité : « A Boulogne, ces restes étaient sauvegardés, ou plutôt ils sauvegardaient la ville. »

Un vol sacrilège faillit les ravir à la piété des fidèles. Un habitant de la Grande-Bretagne, nommé Electus, *Elu*, — élu de nom, mais maudit de conduite, dit le biographe indigné, — épia le moment opportun de s'en emparer, pour les vendre à prix d'argent à Adelphan, roi des Anglais. Fort heureusement, le comte Arnold de Boulogne avait l'œil ouvert sur ce précieux trésor, et, s'apercevant à temps de sa disparition, il eut vite surpris la piste du voleur. Les saintes reliques furent ainsi recouvrées avant d'avoir passé le détroit.

C'est à la suite de cet incident qu'Arnold, après avoir pris le conseil des prévôts de Saint-Omer, de saint Bertin et de plusieurs autres personnages illustres, se décida à transférer les reliques à Harlebèke, sur la Lys, près de Courtrai.

Son intention était de les diriger de là vers son abbaye préférée, au Mont-Blandain; mais, une fois à Harlebèke, le corps saint y demeura.

Un jour, un terrible incendie réduisit en cendres l'église qui lui donnait asile. Les Courtraisiens, conjurés contre le comte de Flandre, auquel cette ville était entièrement dévouée, s'étaient vengés en mettant le feu aux principaux édifices.

« Sous l'action du feu, rapporte un annaliste contemporain, le toit de l'église s'était effondré, et le loculus contenant les restes vénérés du Saint était devenu la proie des flammes.

» Bugecinus, prêtre de l'Eglise d'Harlebèke, était là, l'âme en deuil, cherchant avec une inquiète sollicitude à retrouver, au milieu des décombres fumants, les débris des saintes reliques, quand tout à coup, lui et tous ceux qui assistaient à ce sinistre spectacle, entendent l'air résonner d'un crépitement intense; en même temps, ils voient une espèce de masse informe qui se dégageait et émergeait du foyer incandescent et ressemblait à une énorme fourmilière. Bugecinus s'approcha; il constata que cette masse, c'étaient des ossements noircis, mais disjoints les uns des autres. Tous les assistants comprirent que c'étaient les reliques de saint Bertulphe que la toute-puissance de Dieu sauvait des flammes par le ministère des anges. »

Neuf siècles se sont écoulés depuis lors, pendant lesquels les restes de saint Bertulphe n'ont cessé d'être honorés à Harlebèke. Mais Renty, la bourgade que les exemples du Saint avaient édifiée pendant plus de quarante ans, devait-elle être à tout jamais privée de la joie d'en posséder une portion, si minime fut-elle?

Tout récemment, en 1898, Harlebèke fit généreusement à Renty le don d'une parcelle. De savants travaux à l'aide desquels nous avons esquissé ce résumé historique en ont attesté l'authenticité absolue.

Ainsi se renouvelle au pays sanctifié par saint Bertulphe un culte qui, d'ailleurs, n'a jamais cessé d'y être en honneur.

### SOURCES CONSULTÉES

*Légendaire de la Morinie. — Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par le Chanoine Destombes. — *Notice sur saint Bertulphe de Renty* par M. l'abbé Duvaud, curé de Renty, 1898. — *Une fête bertulphienne*, souvenirs du 1er mai 1898, par le même auteur. — *Esquisse historique sur le culte et les reliques de saint Bertulphe de Renty en l'église d'Harlebèke*, par l'abbé Ferrant, curé d'Harlebèke.

# LE PATRIARCHE JACOB

*Fête le 5 février.*

**Jacob arrive en Égypte et revoit son fils Joseph.**
(Schnorr, Schulgen, Paris.)

Notre-Seigneur lui-même (*Matth.*, VIII, 11.) place Jacob dans le royaume des cieux, en compagnie de ses pères, Abraham et Isaac. Ailleurs, l'Esprit-Saint (*Sag.*, X, 10) lui donne le nom de *Juste*, c'est-à-dire de saint. Peut-on hésiter, après de si divins témoignages, à ranger le patriarche Jacob parmi les saints de l'Ancien Testament?

L'auteur de la *Genèse* qui retrace les actes des premiers patriarches est le plus ancien rédacteur des vies de saints : suivons avec piété son récit de la vie de Jacob.

* * *

Isaac, déjà sexagénaire, met fin par ses prières à la stérilité de Rébecca, son épouse, et elle lui enfante deux jumeaux. L'un d'eux est appelé *Esaü*, c'est-à-dire *velu;* l'autre *Jacob*, *supplantateur*, parce qu'il était appelé à supplanter son aîné.

Un jour qu'Esaü revenait de la chasse, harassé, il trouva Jacob en train d'apprêter un plat de lentilles. Cette vue alluma ses convoitises : « Donne-moi de ce mets roux, dit-il à son frère.

— A condition que tu me cèdes ton droit d'aînesse, lui répondit Jacob.

— Je n'ai que faire de mon droit d'aînesse, dit Esaü, car pour le moment je meurs de faim. »

Et, de gaieté de cœur, il abandonna à Jacob les privilèges que lui valait son titre de premier-né, domination sur ses frères, double part de l'héritage paternel, droit à une suprême et spéciale bénédiction de son père mourant. Il mangea, il but, et il s'en alla, sans se mettre beaucoup en peine des conséquences de sa conduite.

On sait par quel ingénieux stratagème Jacob ravit, le moment venu, la bénédiction paternelle. Il revêtit les habits de son frère, se couvrit le cou et les mains de peaux de chevreau, afin qu'Isaac, son père, devenu vieux et aveugle, crût, en le touchant, toucher son fils Esaü dont la peau était toute velue. La supercherie, peu avouable peut-être, mais employée de bonne foi par celui qui

croyait servir les desseins du Très-Haut, eut un plein succès, et, avec la bénédiction d'Isaac, les promesses éternelles vinrent reposer sur Jacob et sur sa race.

Esaü, au comble de la fureur, ne parlait de rien moins que de tuer celui qui l'avait ainsi supplanté. Rébecca, dont Jacob était le préféré, voulut prévenir un tel malheur, et d'une voix mêlée de larmes elle dit à son bien-aimé : « Va, fuis vers Laban, mon frère, qui demeure à Haran, et reste auprès de lui quelques jours seulement, jusqu'à ce que s'apaise la colère de ton frère. »

Pauvre mère! Elle devait être vingt ans avant de revoir cet enfant de prédilection, à supposer même qu'elle vécût encore à son retour.

Jacob quitte Bersabée, et le voici sur la route de Mésopotamie, seul, à pied, un bâton à la main, pour un voyage de plus de deux cents lieues. Quand arrive le soir, il s'étend sur le sol, met sous sa tête une pierre en guise d'oreiller, et s'endort, sans autre abri que la voûte étoilée.

Une nuit, il vit en songe une échelle dont l'extrémité touchait au ciel. Des anges montaient et descendaient le long de cette échelle mystérieuse. Le Seigneur apparut au sommet, et il dit à Jacob : « Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham et celui d'Isaac, ton père. Je donnerai à ta race cette terre où tu reposes. Ta postérité sera innombrable. Toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta descendance. » En même temps, il lui promettait l'heureux succès de son voyage. Fortifié par cette vision, Jacob, à son réveil, dressa la pierre qui lui avait servi de chevet, et, y faisant une onction, il la consacra au Seigneur comme un autel commémoratif et un monument de sa reconnaissance. Puis, il offrit par avance à Dieu la dîme de tous les biens que le Seigneur venait de lui faire espérer : « Il n'a encore rien reçu, remarque saint Jean Chrysostome, et il s'engage déjà à donner au Seigneur la dîme de tout ce qu'il lui plaira de lui accorder. Quelle piété et quels religieux sentiments! »

* * *

Il arrive auprès d'Haran, un peu avant le soir. Les pasteurs stationnaient autour d'un puits, attendant pour en ouvrir l'orifice que tous les troupeaux fussent réunis.

— Frères, connaissez-vous Laban, fils de Nachor? leur demanda Jacob.

— Nous le connaissons.

— Se porte-t-il bien?

— Il se porte bien. Tenez, voici sa fille Rachel qui vient avec son troupeau.

Bien que ce ne fût point encore l'heure, Jacob, par courtoisie, souleva aussitôt la pierre qui fermait l'entrée du puits, et, tandis que les brebis se précipitaient, il aborda la jeune fille, lui dit qu'elle était sa parente, et il la baisa en versant des larmes de joie. Rachel courut en porter la nouvelle à son père, et Laban, ravi, accourut lui aussi pour recevoir le fils de sa sœur et le conduire en sa maison avec mille démonstrations d'amitié.

Jacob était depuis un mois chez son oncle, à son service, occupé du soin de ses troupeaux. Laban, charmé de voir qu'il ne demandait aucun salaire, lui dit : « Tu es mon frère, mais tu ne me serviras pas gratuitement pour cela. Dis-moi quelle récompense tu désires.

— Rachel, votre plus jeune fille, se hâta de répondre Jacob, et je vous offre sept ans de services pour l'obtenir. »

Laban promit. Les sept années passèrent vite. Mais, le temps des noces étant arrivé et les réjouissances commencées, quand l'épouse, couverte d'un voile, devait aller trouver l'époux dans la chambre nuptiale, Laban, par un procédé indigne, substitua à Rachel Lia, sa fille aînée, qui était moins belle et avait les yeux malades.

Jacob se plaignit en termes amers. Laban s'excusa, alléguant que la coutume du pays ne permettait pas à un père de donner en mariage sa fille plus jeune avant l'aînée.

Pour ne point déshonorer Lia, Jacob consentit à la regarder comme son épouse, mais sur la promesse formelle qu'après les sept jours de fête consacrés aux noces de Lia il recevrait aussi Rachel, moyennant sept autres années de service. Le pacte fut conclu.

Ici, une explication s'impose, et c'est saint Jean Chrysostome qui nous la fournit : « Mes bien-aimés, dit-il, ne soyez pas troublés d'apprendre que Jacob, après avoir épousé la fille aînée de Laban, s'unit encore à la plus jeune. Ne jugez pas ce que vous voyez aujourd'hui sur ce qui avait lieu au temps des patriarches. On était alors aux origines du monde, et dans l'intérêt de la propagation de l'espèce humaine, la polygamie était permise. Aujourd'hui, les choses ont bien changé. Par la grâce de Dieu, le genre humain s'est multiplié. »

Celui qui avait dit à Jacob : « Je serai avec toi, j'augmenterai et je multiplierai ta race, » bénit ses unions. Le patriarche vit bientôt autour de lui une couronne de onze enfants, auxquels plus tard viendra s'adjoindre Benjamin, le dernier-né de Rachel.

* * *

Les sept années promises touchaient à leur terme. Il tardait à Jacob de revoir son vieux père et sa patrie :

— Donnez-moi mes femmes et mes enfants pour qui je vous ai servi, et laissez-moi retourner en ma patrie et en ma terre, dit-il un jour à Laban.

— Vous ne me parlez pas de salaire? fit l'oncle, étonné de tant de réserve.

— Il est juste, répondit Jacob, que je pourvoie à la subsistance et à l'établissement des miens. Vous savez comment je vous ai servi, et, grâce à mon industrie, Dieu aidant, j'ai fait progresser vos troupeaux. Vous n'aviez presque rien quand je suis arrivé, et maintenant vous êtes devenu riche. Aujourd'hui, je ne vous demande rien, mais voici ce que je vous propose : si vous le voulez bien, je continuerai quelque temps encore à conduire vos troupeaux. Vous mettrez à part les brebis et les chèvres bigarrées et tachetées, et tout ce qui naîtra d'un noir mêlé de blanc deviendra ma récompense.

Laban s'empressa d'accepter le marché. Jacob, apparemment, se faisait la part petite. Car qui ne sait que, dans un troupeau, les sujets à robe mouchetée sont souvent l'exception, et que même leurs petits sont d'une couleur uniforme? Mais Jacob comptait sur le Seigneur qui lui avait promis ses bénédictions même temporelles : il ne fut pas déçu dans ses espérances. Au dire des Livres Saints, il eut recours à un ingénieux moyen pour accroître le nombre des têtes de bétail de la couleur qu'il désirait : « Il prit des branches vertes de peuplier, d'amandier et de platane, les écorça incomplètement, de manière qu'elles offrissent aux regards des parties blanches et des parties vertes, et les déposa dans les canaux où les troupeaux devaient boire. L'aspect de ces couleurs mêlées impressionnant l'imagination des

brebis et des chèvres au moment de leur conception, elles produisirent des petits tachelés de diverses couleurs, que Jacob séparait à mesure et qui devenaient sa propriété. » Soit efficacité du procédé, soit surtout effet de la bénédiction divine, il devint extrêmement riche, se vit possesseur d'innombrables troupeaux, de nombreux serviteurs et de beaucoup de servantes. Sa fortune rapide lui suscita des jaloux parmi les fils de Laban. Celui-ci même ne le regardait plus d'aussi bon œil. C'est pourquoi le patriarche, sur l'ordre de Dieu, résolut de s'éloigner et de rentrer dans la terre de ses pères.

Profitant de l'absence de Laban qui était allé tondre ses brebis, il fit monter sur des chameaux ses femmes et ses enfants, et il reprit, avec ses immenses troupeaux, ce même chemin qu'il avait suivi en fugitif vingt ans auparavant, sans autre bien que son bâton. Le voyage s'accomplissait à petites journées. Le soir venu, les serviteurs dressaient les tentes, et l'on campait. Au dixième jour, la caravane, parvenue au pied du mont Galaad, est soudain mise en émoi. « Voici Laban! » s'écrie-t-on. En effet, le beau-père de Jacob, avec d'autres pasteurs de sa parenté, venait de planter ses tentes sur le flanc de la montagne, et, sans plus tarder, il entra en démêlés avec le patriarche. Dieu, par une vision, empêcha Laban de se livrer à des voies de fait, auxquelles l'eût facilement entraîné son courroux : il se contenta de récriminer, trouvant étrange cet exode secret et précipité. « Pourquoi ne pas m'avoir averti? s'écria-t-il. Pourquoi ne m'avoir pas permis d'embrasser mes fils et mes filles? je vous eusse accompagné avec des chants, des tambours et des cithares. »

Et comme Jacob alléguait son ardent désir de revoir la maison paternelle et sa crainte : « Soit, répondit Laban, mais en outre pourquoi m'avoir dérobé mes dieux? »

Jacob ignorait que Rachel avait emporté les idoles de son père, statues ou amulettes auxquelles celui-ci attachait sans doute quelque vertu magique. Aussi, sans hésiter, mit-il Laban au défi de trouver dans les tentes ce qu'il cherchait : « Que l'auteur du larcin, s'il se découvre, soit voué à la mort, » ajouta-t-il. Très heureusement, Rachel ouït ces propos, et tandis que Laban perquisitionnait sous la tente de Lia, elle glissa les amulettes sous le bât d'un chameau, le couvrit de tapis, s'assit dessus et prétexta une indisposition pour n'avoir point à se lever quand se présenterait son père. La ruse lui réussit. Devant les recherches infructueuses de Laban, Jacob, fort de son droit, éclate à son tour en reproches : « Pour quelle faute suis-je poursuivi avec tant de fureur? s'écria-t-il. Pourquoi fouiller ainsi toute ma maison? Est-ce pour subir ces étranges traitements que je vous ai servi vingt ans sans vous prendre une seule de vos brebis, souffrant toutes les injures de l'air, portant la chaleur du jour et le froid de la nuit, allant jusqu'à me priver de sommeil? »

Laban se radoucit, et l'incident se termina à l'amiable. Le beau-père et le gendre mangèrent ensemble sur un tas de pierres. Un monument fut dressé non loin de là, et chacun des deux rivaux jura que désormais il se garderait de franchir cette barrière pour aller attaquer son voisin. Laban embrassa ses fils et ses filles, et l'on se sépara sur cet accommodement.

Rassuré du côté de Laban, Jacob n'était pas sans effroi à la pensée de l'accueil que lui réservait Esaü. Les haines de son frère étaient-elles apaisées? N'avait-il pas lieu de redouter l'accomplissement de ses anciennes menaces? Aussi jugea-t-il prudent de sonder tout d'abord ses dispositions. Il lui fit dire : « Voici ce que dit votre frère Jacob. J'ai vécu étranger chez Laban jusqu'à ce jour : j'ai des bœufs, des ânes, des brebis, des serviteurs et des servantes, et j'envoie maintenant des serviteurs à mon seigneur Esaü, afin de trouver grâce en sa présence. »

Esaü, sans rien répondre, se mit aussitôt en marche avec quatre cents hommes. Jacob fut épouvanté et il se hâta de diviser en deux caravanes les gens de sa suite et ses troupeaux, afin qu'une partie au moins échappât si l'autre venait à être attaquée.

Puis, invoquant le secours de Dieu en des accents d'une foi admirable, il prépare son plan de rencontre avec Esaü. Il met à part les présents qu'il lui destine, deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis, vingt béliers, trente chamelles et leurs petits, quarante vaches et vingt taureaux, vingt ânesses et leurs poulains, et il commence à envoyer séparément chaque troupeau. Chaque berger avait pour mot d'ordre, si Esaü lui demandait : « Où vas-tu? De qui sont ces troupeaux que tu suis? » de répondre successivement et à mesure qu'ils le rencontreraient : « C'est un présent que Jacob votre serviteur vous destine, et lui-même vient vers vous. »

Le patriarche n'était plus qu'à une journée de distance d'Esaü lorsqu'une heureuse vision affermit encore sa confiance dans le Dieu d'Israël qui l'avait si ouvertement protégé jusque-là. La nuit, Jéhovah lui députa un ange à forme humaine qui lutta avec lui jusqu'au matin sans pouvoir le vaincre. Le Seigneur voulait donner à Jacob conscience de sa force, mais, en même temps, pour lui faire voir que c'était sa vertu qui avait lutté contre lui, dans la personne de l'ange, « il toucha le nerf de sa cuisse (c'est-à-dire un tendon reliant la hanche à l'os du bassin), lequel se dessécha aussitôt. Et il lui dit : « Laisse-moi, car déjà monte l'aurore. » — Je ne vous laisserai point, si vous ne me » bénissez, déclara Jacob. — Quel est ton nom? » lui dit-il. — Jacob. — Non, lui répliqua-t-il, ce » n'est plus Jacob qu'on te nommera, mais Israël » (*fort contre Dieu*), et si tu as été fort contre » Dieu, combien plus prévaudras-tu contre les » hommes! »

De sa lutte avec l'ange, le patriarche demeura boiteux, et l'on put se convaincre à ce signe qu'il n'avait pas été le jouet d'un vain songe; mais les paroles divines avaient de quoi le réconforter.

Ce jour-là même eut lieu la rencontre tant redoutée. A l'approche d'Esaü, Jacob, par un reste de frayeur, fit passer en arrière ceux des siens qui lui étaient le plus chers. Pour lui, il alla au-devant de son frère en s'inclinant sept fois. Esaü, sans se livrer à autant de démonstrations, fit paraître un visage plein de bienveillance; les prévenances de Jacob lui avaient été au cœur, et, oubliant ses griefs, il courut au-devant de lui et le pressa longuement entre ses bras en versant des larmes de joie.

Puis, levant les yeux : « Qui sont ceux-là? » dit-il en montrant la nombreuse escorte du patriarche. « Ce sont les enfants que Dieu a daigné accorder à son serviteur dans sa miséricorde, » répondit Jacob. Ils s'approchèrent alors avec leur mère Lia, puis vinrent les serviteurs et les servantes; enfin Rachel et son fils Joseph saluèrent en se prosternant.

— Et ces troupeaux que j'ai rencontrés? demanda encore Esaü.

— C'est pour trouver grâce devant mon seigneur, dit humblement Jacob.

Esaü était devenu doux comme un agneau : « J'ai assez, mon frère, reprit-il : que ce qui est à toi te reste. » Et il déclinait les offres gracieuses qui lui étaient faites. Mais Jacob le pressa tant qu'il finit par céder à ses instances.

Esaü proposait à son frère de poursuivre ensemble leur route, mais Jacob lui ayant représenté que plusieurs de ses enfants étaient d'âge encore tendre, que ses brebis et ses vaches pleines étaient obligées de marcher lentement, il s'en retourna par le même chemin qu'il était venu.

Le patriarche planta ses tentes sur la rive gauche du Jourdain, puis il vint camper à Salem, ville des Sichémites; il acheta, pour le prix de cent agneaux, le champ occupé par ses troupeaux et par ses gens. Il y dressa un autel au vrai Dieu comme il avait coutume de le faire partout où il passait.

∴

Un douloureux incident le remplit de tristesse et le contraignit à s'éloigner précipitamment. Sichem, le fils du roi de Salem, séduit par les charmes de Dina, fille de Jacob, l'enleva de force afin de l'avoir pour épouse. Mais les frères de Dina, et en particulier Siméon et Lévi, regardant comme une injure suprême la violence faite à leur sœur, surprirent par ruse les Sichémites et les massacrèrent sans merci, hommes, femmes et enfants. Puis ils livrèrent la place au pillage.

Le patriarche leur reprocha en termes amers d'avoir exercé une vengeance aussi épouvantable. Déjà il se voyait voué à la mort avec toute sa maison, si Jéhovah, son unique recours dans les circonstances critiques, ne lui eût ordonné de quitter la contrée pour se retirer à Béthel. De là, il se dirigea au Sud, vers la cité d'Hébron, laissant avec douleur sur son chemin, non loin de Bethléem, le corps de son épouse Rachel, qui venait d'expirer dans les douleurs de l'enfantement, après avoir mis au monde Benjamin.

Douze ou treize ans plus tard, il ferma les yeux à son vieux père Isaac, âgé de cent quatre-vingts ans, et il l'ensevelit avec piété près des restes d'Abraham, en la cité d'Hébron.

∴

Le patriarche pouvait penser qu'Hébron, où reposaient les ossements de ses pères, marquerait le terme de ses pérégrinations ici-bas.

Mais la Providence l'appelait en Egypte, on sait par quel concours de circonstances. L'histoire de Joseph vendu par ses frères est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler. La disparition de cet enfant bien-aimé qu'il croyait avoir été dévoré par une bête féroce fit au cœur du patriarche une blessure si profonde que vingt-deux années écoulées n'avaient pu la fermer.

Pendant ce temps, la main de Dieu portait Joseph jusqu'au pied du trône du Pharaon d'Egypte et l'élevait à la dignité de gouverneur de tout le royaume.

« Allez à Joseph, » disait le Pharaon à ceux de ses sujets qui, dans une longue et horrible famine, venaient lui demander des vivres. Et le sage intendant, dont la prévoyance avait amassé d'immenses provisions de blé durant les années d'abondance, distribuait à tous d'une main libérale et se voyait comblé de bénédictions.

En Chanaan, Jacob fut atteint avec les siens par la famine, et, apprenant qu'en Egypte l'on pouvait facilement se procurer du blé, il y envoya tous ses enfants, Benjamin excepté. Il tenait à garder près de lui ce fils de sa tendresse, le plus jeune de la famille.

Les fils de Jacob ne reconnurent point, dans le gouverneur de l'Egypte, ce Joseph qu'ils avaient jadis livré, âgé seulement de dix-sept ans, à des marchands ismaélites. Lui, pourtant, les reconnut : maîtrisant son émotion, il les traita avec dureté, comme des étrangers, et, tout en leur vendant le blé dont ils avaient besoin, il retint Siméon comme otage tant qu'ils ne lui auraient pas amené le plus jeune de leurs frères. Cette proposition jeta Jacob dans le désespoir : « Quoi! s'écria-t-il, vous m'avez ravi mes enfants. Joseph n'est plus, je n'ai plus Siméon, et vous me prendriez encore Benjamin! Non, mon fils n'ira pas avec vous; il est jeune, il tomberait malade en route et vous conduiriez ma vieillesse attristée au tombeau. »

Cependant, la disette se prolongeait et le blé allait de nouveau manquer. Il fallut bien que le vieillard se résignât à laisser partir Benjamin avec les autres : Ruben et Juda jurèrent sur leur vie de ramener sain et sauf cet enfant.

Joseph enfin résolut de se découvrir à eux. Les ayant accueillis froidement comme la première fois, il leur dit : « Votre vieux père que vous m'avez déclaré vivre encore est-il toujours en bonne santé? » Puis, se tournant vers Benjamin : « Est-ce là votre plus jeune frère que vous m'aviez promis de m'amener? » Ils répondirent affirmativement. Alors Joseph se troubla, et, gagné par l'émotion, il sentit le besoin de pleurer, et se retira un moment dans la chambre voisine. Après s'être lavé le visage, il reparut calme et majestueux. Mais bientôt, il se jeta au cou de ses frères en leur disant : « Je suis Joseph, votre frère, ne craignez rien. Dieu m'a établi le prince de toute l'Egypte. Dites à notre vieux père de venir habiter ici, dans la terre de Gessen que je vous donnerai, et vous demeurerez près de moi, vous, vos enfants, les fils de vos enfants, avec vos brebis, vos bœufs, et tout ce que vous possédez. »

Le patriarche refusa d'abord de croire à une si merveilleuse nouvelle, mais il dut se rendre à l'évidence quand il vit arriver les présents que lui envoyait le Pharaon, de l'argent, des vêtements, du froment, des ânes et des ânesses, des chariots pour transporter les femmes, les enfants et les bagages. Il se mit en route en s'écriant, dans l'ivresse de sa joie : « Mon fils Joseph vit encore, cela me suffit; j'irai et je le verrai avant de mourir. »

Il vécut dix-sept ans en Egypte, heureux et paisible au milieu de ses nombreux enfants, dans l'abondance de tous les biens. Près de mourir, il réunit ses fils, bénit spécialement Juda, en lui prédisant qu'il aurait la gloire de compter le Messie parmi ses descendants, demanda à être enseveli dans le même tombeau que ses pères, Abraham et Isaac, puis s'étendit sur sa couche et expira à l'âge de cent quarante-sept ans. Toute l'Egypte le pleura pendant soixante-dix jours. Alors Joseph fit transporter à Hébron et déposer, dans la caverne double achetée autrefois par Abraham, les restes vénérés de son père.

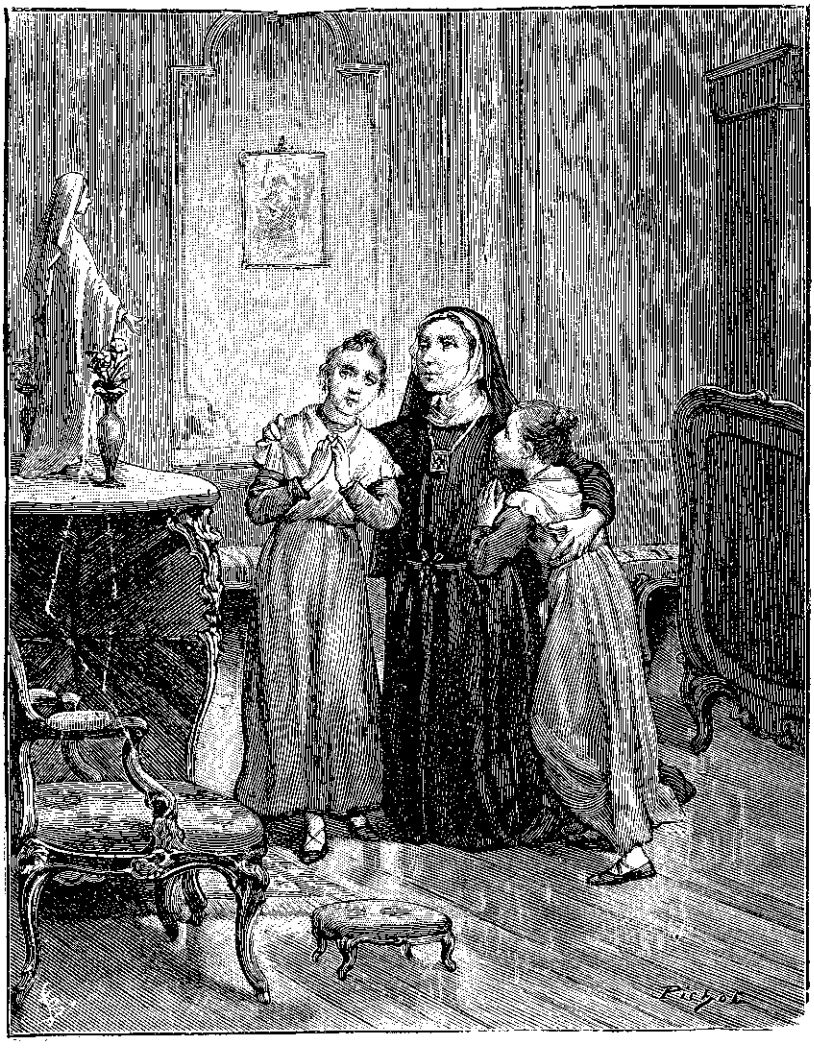

SOURCES CONSULTÉES

La Bible : *Livre de la Genèse*. — *Dictionnaire de la Bible*, par VIGOUROUX : article *Jacob*. — *Vies des Saints*, par ADRIEN BAILLET. — Œuvres de saint JEAN CHRYSOSTOME : *Homélies sur la Genèse*. — *Mœurs des Israélites*, par FLEURY, etc.

# LA VÉNÉRABLE ÉLISABETH CANORI-MORA (1774-1825)

## MODÈLE DES MÈRES CHRETIENNES

*5 février*



**La Vénérable abdique ses droits maternels en faveur de la Sainte Vierge.**

ENFANCE ET JEUNESSE

Elisabeth Canori-Mora naquit à Rome, le 21 novembre 1774. Ses parents, Thomas Canori et Thérèse Primoli, lui donnèrent au baptême les noms de Marie-Elisabeth-Cécile-Gertrude. L'enfant étonna bientôt ceux qui l'entouraient par sa rare modestie et un esprit de sagesse et de dévotion au-dessus de son âge. « Elle balbutiait encore, dit son historien, et déjà elle était éloquente quand elle parlait des choses de Dieu. »

Son caractère vif et spirituel se courbait sans effort sous le joug, et, lorsque les imprudentes spéculations de ses frères aînés réduisirent sa famille à une pénurie, elle devint l'ange consolateur des siens. Ses innocentes lèvres surent si bien initier son père au secret des dispositions divines qu'il finit par accueillir les revers comme une bénédiction de Dieu. « Tu as raison, chère petite, dit-il à sa fille, l'épreuve est bonne. Le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout enlevé; que son saint nom soit béni. »

Cependant, Elisabeth commença bientôt à ressentir la funeste impression des vanités du siècle. Dieu permit alors qu'un parent aisé offrit à son père de se charger de l'éducation de ses deux

jeunes filles, Elisabeth et Benoite; elles furent confiées au soin des religieuses Augustines du monastère de Cascia.

« J'y passai, dit Elisabeth, deux ans et huit mois, et m'y consacrai entièrement au Seigneur, par une prière continuelle, la pratique de la pénitence et l'exercice des vertus. J'y recevais souvent du divin Maître des faveurs signalées, soit dans la Sainte Communion, soit dans mes oraisons.

» A l'âge de douze ans, un matin après la Communion, je reçus de Dieu l'ordre de me consacrer à lui par le vœu de virginité; j'obéis à l'instant, sans en informer mon confesseur. Ma pauvre âme n'avait alors d'autre directeur que Jésus crucifié; c'était avec lui que je réglais mes pénitences et le reste de ma conduite. »

L'enfant eut à souffrir à cette époque d'une atroce calomnie, mais elle supporta cette épreuve avec une tranquillité héroïque et n'en devint que plus recueillie et plus étroitement unie à Dieu.

Toutefois, sa santé s'altéra au couvent, et son père, alarmé, la rappela auprès de lui. Hélas! l'air du siècle doit être bien pestilentiel, puisqu'une vertu aussi solide que celle qu'Elisabeth ne put résister à ses malignes influences. Elle recouvra les forces du corps, mais la vigueur de son âme diminua peu à peu. Elle tomba dans la plus désolante tiédeur et en vint jusqu'à perdre tout attrait pour la prière. « J'oubliai, dit-elle, mon vœu de virginité et commençai à me donner du bon temps et à rechercher les distractions mondaines. » Plus tard, elle déplora amèrement ce qu'elle appelait « ses égarements ». Pourtant, même en ces heures d'oubli, la sollicitude de Dieu veillait sur elle et la défendait contre elle-même. « Ma fille, daigna-t-il lui dire un jour, en ces heures d'ingratitude, j'étais moi-même assis à la porte de ton cœur, pour en éloigner tout ce qui pouvait en ternir l'innocence. »

### MARIAGE — PREMIÈRES DÉSILLUSIONS

Depuis que la misère y était entrée, le foyer domestique des Canori était devenu pour Elisabeth un lieu de supplice. Six ans, son cœur aimant y fut abreuvé d'amertume. Aussi soupirait-elle après un changement de situation qui la tirât de ses peines. « Que je serais contente, disait-elle, si je pouvais entrer dans un monastère, quand ce ne serait que pour être Sœur converse! » Hélas! alors que sa jeune sœur était acceptée dans la Congrégation des Oblates de Saint-Philippe de Néri, Elisabeth vit toutes les portes des monastères se fermer devant elle, et, pour s'arracher aux peines intolérables qui l'assiégeaient dans sa famille, elle songea à entrer dans le mariage. Le ciel parut sourire à ses vœux, et, le 10 janvier 1795, elle épousa un jeune avocat, Christophe Mora, fils de François Mora, riche docteur de Rome.

Les somptueux appartements du palais Vespigniani et toutes les délices des heureux de la fortune que le nouvel époux avait procurés à Elisabeth étaient bien faits pour séduire son cœur ingénu. Il lui semblait être à jamais fixée au faîte du bonheur humain. L'instinct maternel avait mieux pressenti la vérité. Au milieu des fêtes nuptiales, la mère de la Vénérable s'était retirée à l'écart pour prier; soudain, elle avait senti son cœur se serrer de tristesse : « Hélas! s'était-elle écriée, je le sens, ma fille sera malheureuse. »

La prédiction ne devait pas tarder à s'accomplir. Christophe Mora conçut pour son épouse une jalousie à peine imaginable. Pendant dix mois, il l'obligea à se constituer prisonnière dans son propre palais et lui interdit la fréquentation même de ses parents. Cette illustre martyre de la fidélité conjugale entra ainsi dans la voie du calvaire. Mais l'épreuve apporte toujours avec elle une grâce salutaire, et sa douloureuse retraite ramena Elisabeth entièrement à son Dieu; elle se remit à l'oraison, à la prière, et, peu à peu, retrouva toute son ancienne ferveur.

D'ailleurs, à la naissance de leur premier enfant, Christophe Mora oublia ses accès de jalousie inquiète, et l'heureuse mère se berça dans la douce espérance qu'avec le nouveau-né le bonheur était pour toujours entré dans la maison. Mais Dieu voulait faire de sa servante un modèle d'héroïque patience, et ses nouvelles illusions s'évanouirent comme les premières. Subitement son époux passa d'une affection désordonnée à un profond dégoût; une liaison coupable et aveugle l'entraîne dans de folles dépenses, qui ruinent sa fortune, et la Vénérable se voit réduite avec ses jeunes enfants aux plus rudes privations. Par économie, elle accepte l'offre de son beau-père et se retire chez lui; elle quitte l'habitation somptueuse du palais Vespigniani, d'où ses deux premiers enfants s'étaient envolés au ciel et, avec sa troisième fille Marie-Anne, elle s'installe dans la demeure de ses nouveaux parents.

L'esprit pénétrant d'Elisabeth comprit de suite les difficultés sans nombre qu'allait lui créer sa délicate position. Il s'agissait de vivre en bonne intelligence avec plus de treize personnes, divisées d'opinions et de caractères. A force de patience, d'humilité et de douceur, elle gagna l'estime et l'affection de tous.

### MALADIE — GUÉRISON MIRACULEUSE

La malheureuse épouse essaya en vain de tous les moyens que la tendresse la plus sincère et une ardente charité peuvent inventer, pour arrêter les écarts de Christophe; ses tentatives demeurèrent sans fruit. Et ce qui achevait de rendre sa croix intolérable, c'est que la famille Mora finit par rejeter sur elle tous les torts de son mari. A l'entendre, Elisabeth vivait trop retirée et s'aliénait le cœur de son époux par l'austérité excessive de sa conduite. C'était oublier que la jeune femme n'avait jamais refusé de suivre son époux dans les différentes parties de plaisir qu'il avait daigné lui proposer. A ces récriminations si peu méritées, l'héroïque Elisabeth se contenta d'incliner la tête, d'adorer les desseins incompréhensibles du Seigneur, et elle pensa à réparer le mal dont elle était innocente.

Au milieu de tant de peines, la Vénérable mit au monde sa quatrième et dernière enfant (5 juillet 1801). On lui donna le nom de Lucine. Comme de coutume ce bonheur était l'annonce de quelque nouvelle croix. Le jour de l'Assomption elle ressent des douleurs d'estomac très violentes puis, après neuf mois d'atroces souffrances, elle est atteinte d'une fièvre putride qui la mène aux portes du tombeau. « Ce fut là, écrivait-elle plus tard, le dernier coup de la grâce qui m'arracha à la léthargie mortelle où ma pauvre âme se trouvait plongée. » En effet, avec sa guérison qui tint du miracle, un nouveau genre de vie commença pour la Bienheureuse. Son seul bonheur fut désormais de pouvoir communier fréquemment; elle s'adonna à tous les exercices de piété et s'absorba dans une oraison presque continuelle. Elle fut dès lors en butte aux railleries les plus piquantes, le monde et sa propre famille la critiquèrent, la traitèrent de « bigote », « et, disait-elle, j'aurais infailliblement

succombé à tant d'avanies, si la Sainte Vierge ne fût venue à mon secours ».

Dans la matinée du 7 septembre 1803, Marie lui apparut. Elle tenait dans ses mains une colombe resplendissante dont les flancs projetaient des dards enflammés. L'un deux frappa le cœur d'Elisabeth et la fit s'évanouir. Revenue à elle-même, elle se sentit toute transformée, sa poitrine était en feu, et, dans l'excès de son transport, elle s'écriait : « Enfin tu as vaincu, ô saint amour de mon Dieu. » Ce fut le signal d'une série ininterrompue de visions et d'extases. A la suite de deux retraites qu'elle fit, en 1804 d'abord, puis en 1807, le Seigneur lui révéla ouvertement qu'il voulait faire d'elle une grande sainte. Il l'enrichit d'un don extraordinaire de recueillement et, bien souvent, elle jouit de sa présence sensible et de la compagnie des bienheureux.

A cette époque, elle confia la conduite de son âme à un saint religieux de l'Ordre de la Sainte-Trinité, le P. Fernand de Saint-Louis. Comme Christophe l'avait tout à fait délaissée, ce directeur lui permit de renouveler, de trois en trois mois, les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Elisabeth voulait de la sorte réparer dans la mesure du possible ce qu'elle appelait « le grand crime de sa vie », l'oubli de son vœu de virginité. Bien qu'elle eût agi de bonne foi, elle attribuait à son mariage tous ses malheurs actuels et en éprouvait de telles douleurs que, pour la tranquilliser, son confesseur dut se pourvoir en sa faveur d'une dispense auprès de la Sacrée Pénitencerie.

### ÉLISABETH MODÈLE DES MÈRES CHRÉTIENNES

La maladie dont nous avons parlé avait contraint la servante à Dieu de confier à des personnes étrangères ses deux petites filles, mais, à peine entrée en convalescence, elle se hâta de les ramener chez elle et, dès lors, elle s'adonna tout entière à leur éducation.

Les mères chrétiennes, en lisant la vie d'une Sainte qui a remporté la palme de la vertu dans la carrière qu'elles parcourent elles-mêmes, désireront savoir comment elle s'est acquittée des pénibles et graves devoirs attachés à ce beau titre. Le mémoire écrit par la fille d'Elisabeth nous permet de répondre à des désirs si légitimes.

« Sa sollicitude maternelle, y lisons-nous, se proposa d'abord d'éveiller en nos âmes un tendre amour pour le Seigneur, un sentiment profond du devoir et l'inclination à la vertu. Elle savait saisir le moment opportun pour nous lire des histoires tirées de la Sainte Ecriture; au saut du lit, elle nous proposait quelque méditation courte et facile, et nous habituait pour ainsi dire à réfléchir à notre insu sur les grandes vérités de la religion. »

Personne mieux que la servante de Dieu, savait combien la vie est semée d'épreuves; aussi forma-t-elle ses enfants, dès leur plus jeune âge, à supporter avec patience et résignation les peines et privations inhérentes à leur position. Tels furent les fruits de ces premières leçons, qu'à peine âgées de dix ans, les petites filles purent s'asseoir aux côtés de leur mère au banquet sacré, et depuis, avec la permission de leur directeur, la servante de Dieu les faisait régulièrement communier tous les huit jours.

Avec une admirable sagacité, Elisabeth leur dressa un règlement de vie, prière, étude, travail manuel, joyeuses récréations, tout était judicieusement varié et tenait les jeunes filles dans une activité constante. Afin de compléter leur éducation, elle leur procurait des maîtresses habiles et pieuses qui, sous ses yeux, leur apprenaient les sciences et les arts en rapport avec leur situation.

Pourtant, dans son humilité, la servante de Dieu crut devoir s'assurer dans ses fonctions d'éducatrice un secours propre à suppléer à ses faiblesses. Un jour, elle conduit ses enfants devant une image de la Vierge et, serrant sur son cœur son double trésor, elle tombe à genoux. « Ma mère, s'écrie-t-elle, je vous donne ces enfants! Je renonce à mes droits sur elles; vous serez leur Mère; moi, je ne serai que leur gouvernante. Souvent depuis, elle rappelait à ses filles par quel acte solennel elles étaient devenues les enfants de Marie.

Cette mère admirable était d'une extrême vigilance à éloigner de ces jeunes cœurs tout principe de mal. Jamais elle ne les laissait seules ni en compagnie de gens dont elle ne fût pas très sûre; jamais non plus Marie-Anne et Lucine n'assistèrent aux divertissements publics, leur mère compensait cette privation par de joyeuses promenades, sanctifiées par la visite des sanctuaires ou des familles pauvres.

Le Dr Mora possédait une grande et riche bibliothèque; ses filles y avaient libre accès, mais leur mère leur avait appris à détester les lectures frivoles et jamais elles ne touchèrent à un livre sans sa permission. Rien n'égalait la sollicitude de la servante de Dieu pour les éloigner des connaissances et des fréquentations dangereuses, des conversations légères sur la mode, les plaisirs du monde et autres futilités.

Hélas! à mesure qu'elles grandissaient, les enfants commençaient à s'apercevoir des tristes désordres de leur père. Christophe Mora, pour assouvir sa folle passion, n'hésita pas à dépouiller sa propre famille du nécessaire. Pour prévenir les ressentiments et le mépris qu'une telle conduite devait engendrer dans le cœur des jeunes filles, Elisabeth leur rappelait sans cesse le précepte divin de la piété filiale; jamais elle ne supportait sur leurs lèvres des murmures envers le coupable, et elle fit si bien que les deux jeunes filles continuèrent à aimer leur père, comme s'il eût rempli tous ses devoirs.

Pendant qu'elle formait ainsi les cœurs de ses enfants à la vertu, Elisabeth prit un soin plus spécial encore d'étudier leur vocation. Marie-Lucine déclara bientôt qu'elle aspirait de tout son cœur à la vie religieuse, et la pieuse mère en tressaillit d'allégresse. L'aînée, au contraire, manifesta des inclinations pour le mariage, et, de loin, la servante de Dieu tâcha de la préparer à ce genre de vie; plus tard, ses prières et l'intercession des âmes du Purgatoire obtinrent à sa fille de contracter une alliance des plus heureuses.

Un soir, la servante de Dieu, agenouillée devant un crucifix, priait Jésus de garder à lui seul ses enfants bien-aimés. Soudain, les lèvres du divin Crucifié s'animèrent : « Ma fille, lui dit-il, ces deux âmes sont toutes miennes. Elles le sont parce que tu veux qu'elles le soient. *Un jour, ton exemple servira à confondre tant de mères qui n'auront pas rempli leurs devoirs.* » « Le lendemain, écrit la Vénérable, je vis le Sauveur attirer à lui mes chères petites et les placer amoureusement dans son cœur en me donnant l'assurance de leur salut. » Heureuse mère! heureux enfants!...

### INCONDUITE DE CHRISTOPHE MORA
### IL ATTENTE A LA VIE D'ÉLISABETH

Peu à peu, Christophe Mora fut entraîné par la

passion à des actes à peine croyables. Sa prodigalité acheva sa ruine et il fut contraint de se déclarer en faillite. Pour tâcher de réparer sa banqueroute, Elisabeth vendit ce qu'elle avait de plus précieux en bijoux, parures, meubles, et embrassa avec courage la pauvreté avec ses privations. A ce dépouillement volontaire elle dut joindre l'humiliation d'aller trouver elle-même les créanciers de son mari pour les supplier de se contenter du peu qu'elle pouvait leur donner. Ce fut un douloureux chemin de croix pour l'héroïque femme. « Si en ce moment, avoua-t-elle plus tard, je n'avais eu avec moi mon cher crucifix, jamais je ne fusse venue à bout de subir une si longue série d'humiliations. »

Cette conduite si magnanime ne parvint pas à toucher le cœur de Christophe, et, pour mettre un terme à la scandaleuse conduite d'un frère qui s'était fait voleur pour assouvir sa passion, les demoiselles Mora, ses sœurs, durent recourir à l'autorité ecclésiastique. C'était leur droit selon les lois canoniques en vigueur dans les Etats pontificaux. Par ordre du cardinal vicaire, le coupable dut aller s'enfermer pour un temps dans le couvent des Saints-Jean-et-Paul sur le MontCœlius.

Mais, en même temps, il vint à l'esprit des demoiselles un projet à peine concevable; elles voulurent enfermer aussi la servante de Dieu dans une maison de correction. C'était pour Elisabeth une flétrissure infamante. Elle le comprit parfaitement, mais, marchant sur sa propre réputation, elle se contenta de répondre à la proposition qui lui était faite. « Allons partout où Dieu le voudra. » L'odieux dessein ne put cependant se réaliser. La réclusion n'avait fait qu'aigrir Christophe, et, de retour dans sa famille, il n'y eut pas de mauvais traitements qu'il ne fit subir à sa vertueuse épouse. Il poussa l'audace jusqu'à vouloir lui arracher de force la permission par écrit de pouvoir continuer sa vie de désordre. « Cet acte, répondit Elisabeth, serait de ma part un crime, je préfère mille fois mourir que de m'en rendre coupable. » Furieux d'une fermeté si invincible, le misérable saisit un couteau et se précipita sur elle. Déjà la pieuse femme attendait à genoux le coup mortel, quand le bras du meurtrier demeura sans force et sans mouvement. Atterré par un châtiment si visible, Christophe reconnut sa violence et demanda pardon à sa victime.

Mais cet homme n'avait cédé qu'à la terreur et changea de tactique, et, bientôt, dans son dépit, il annonça hautement qu'il voulait se suicider. La famille s'alarma; la pieuse dame Mora elle-même supplia sa belle-fille de céder aux exigences de son mari afin d'éviter un horrible attentat. Elisabeth demeura inébranlable. « Dans ces rencontres, dit la servante de Dieu, mon esprit était incapable de crainte. Tout absorbé en Dieu il jouissait d'une union ineffable. Mon mari m'aurait alors mise en mille pièces, que je ne l'aurais même pas senti. »

Cependant, son confesseur trouvait qu'un état si violent était intolérable. Il conseilla à la pauvre martyre de demander une séparation légale de corps et de biens. Elisabeth pria et consulta le Seigneur. Quelques jours après, son directeur recevait d'elle les lignes suivantes : « Le Seigneur m'a fait connaître que je ne devais pas abandonner ces trois âmes, je veux dire mes deux filles et mon époux. Il veut se servir de moi pour les sauver..... Laissez de côté toute pensée de séparation; je préfère le salut des miens à mon propre avantage spirituel. Tout ce que j'endure ne sera pas un obstacle à ma perfection. » Et elle demeura sur le champ de bataille.

### NOUVELLES PERSÉCUTIONS — ÉLISABETH EXPULSÉE DE LA MAISON MORA — ELLE SAUVE LA VIE A SON MARI

### LA LIE DU CALICE

A toutes ces angoisses, sanctifiées par la plus héroïque patience, d'autres épreuves vinrent s'ajouter. Ses belles-sœurs elles-mêmes se mirent à lui infliger la plus cruelle persécution. Elle seule, à les en croire, était coupable de tous les malheurs, elle seule avait provoqué le déshonneur de leur maison, elle n'était qu'une hypocrite et une fausse dévote, et, pour mettre le comble à leurs avanies, elles rudoyaient sans motif ses deux enfants et souvent les accablaient de coups violents. On devine ce que dut souffrir le cœur de cette tendre mère. Ces femmes cruelles lui assignèrent comme chambre à coucher un lieu de passage et la chargèrent des emplois les plus abjects. Bientôt même, elles lui signifièrent qu'elle devait se regarder désormais comme une étrangère et chercher un autre foyer.

Ainsi chassée de la maison de ses beaux-parents, Elisabeth demeura en paix. « Eh bien, répondit-elle à ses belles-sœurs, je tâcherai de trouver une habitation de peu de loyer, et je m'y arrangerai du mieux qu'il me sera possible. »

Elle fit comme elle avait dit et, malgré les privations qu'elle dut s'imposer, elle aurait fini par être heureuse dans sa solitude si son malheureux époux ne lui avait préparé de nouvelles amertumes.

Les mauvaises liaisons l'entraînèrent dans des Sociétés secrètes. Un soir, après une altercation, un de ses complices l'attend dans un endroit écarté et tente de le poignarder. En ce moment même, dit le procès de béatification, Elisabeth, avertie surnaturellement, lui vient en aide par une bilocation miraculeuse et arrête le bras de l'assassin. Encore à demi en extase, elle appelle ses enfants : « Venez, mes filles, leur dit-elle, et remerciez Dieu! Votre père a été en péril de mort, mais la miséricorde divine l'en a sauvé. » Au même instant, Christophe rentre, blême d'épouvante; une fièvre brûlante se déclare et le malade ne doit sa guérison qu'aux prières de sa sainte épouse. Hélas! son âme n'était pas guérie encore.

Chaque membre de la famille Mora avait apporté tour à tour sa goutte de fiel dans la coupe de la servante de Dieu. Seules ses filles lui étaient restées fidèles. Elles devaient à leur tour peser douloureusement sur la croix de leur sainte mère. Trompant sa vigilance, elles prêtèrent l'oreille à des paroles qui décriaient sa conduite, elles s'éprirent des plaisirs du monde et leur vertu courut un extrême péril. Mais le Seigneur les prit en pitié et révéla tout à sa servante. L'âme brisée de douleur, la pauvre mère pria pour ses enfants, et ses graves et douces paroles excitèrent un tel repentir dans le cœur des deux imprudentes qu'elles rentrèrent pour toujours dans la voie de la vertu.

Cette fois la servante de Dieu avait épuisé son calice de douleurs domestiques, et cette continuité de chagrins avait creusé son âme en la purifiant. Le vase était désormais à la mesure des flots de souffrances nouvelles que le Seigneur lui destinait, la justice divine allait exiger d'elle un martyre exceptionnellement cruel. Sous le titre de : *Élisabeth Canori Mora, « victime de propitiation pour les péchés du monde »*, nous avons consacré à dessein une notice spéciale à la seconde partie, la plus merveilleuse de cette vie si remplie. Elle nous démontrera, d'une manière admirable, que les saints du XIXe siècle n'ont rien à envier aux plus glorieux, des temps passés.

# LA VÉNÉRABLE ÉLISABETH CANORI-MORA

*5 février*

Portrait de la Vénérable.

LE RÔLE DE LA SOUFFRANCE DES JUSTES DANS L'ÉGLISE

Nous avons retracé, dans une notice précédente, le tableau des épreuves et des déceptions imprévues et cruelles qui, héroïquement supportées, font d'Elisabeth Canori-Mora le vrai modèle des épouses malheureuses.

Les monastères refusent de la recevoir; alors, pour fuir la vue des misères et des discordes auxquelles sa famille est en proie, elle tente d'en sortir par un honnête mariage. Le désenchantement suit de près la première illusion de bonheur. Son époux, après l'avoir aimée jusqu'à la jalousie la plus inquiète, lui devient infidèle et finit par la dédaigner, et chaque membre de sa nouvelle famille apporte son appoint de fiel dans son amer calice.

Mais, si le Seigneur tarissait pour ainsi dire l'une après l'autre les sources de consolation terrestre autour de sa servante, c'est qu'il voulait élever cette âme à la dignité d'épouse crucifiée.

On nous permettra ici un mot sur le rôle réparateur de la souffrance des justes dans l'Eglise. En un temps où le flot montant des crimes menace plus que jamais notre patrie d'une irrémédiable ruine, il est bon de rappeler souvent, même aux plus faibles et aux plus petits, que chacun est, jusqu'à un certain point, responsable des fautes des autres, et doit aussi, jusqu'à un certain point, les expier; c'est la loi de notre solidarité dans Adam. Mais une autre loi, celle de la réversibilité dans le bien, permet en même temps aux âmes généreuses d'attribuer, dans une certaine mesure, les mérites qu'elles possèdent ou acquièrent à celles qui n'en ont point; de payer par leurs souffrances et leurs bonnes œuvres la rançon des autres; d'être châtiées, à l'exemple du Fils de Dieu lui-même, des crimes dont elles sont innocentes: de porter, en un mot, les peines dues aux âmes coupables et de « parfaire ainsi la passion de Jésus-Christ ».

En règle générale, tous les serviteurs de Dieu, en dehors même de leur mission spéciale qui peut varier avec chacun, sont des victimes d'expiation. Mais il est des âmes plus particulièrement destinées à l'office de réparatrices; qui, suivant un écrivain moderne, « recommencent les affres du Calvaire, qui se clouent à la place vide de Jésus sur la croix, et donnent à ce Dieu tout-puissant quelque chose qui cependant lui manque : la possibilité de souffrir encore pour nous ».

Dans tous les temps de perversion générale, Dieu se plaît à faire choix de ces victimes de prédilection, pour décharger sur elles les terribles effets de sa colère, afin de pouvoir continuer à répandre sur l'humanité coupable les effusions de sa tendresse et de sa miséricorde.

C'est un des rôles principaux de ces Ordres religieux tant persécutés à l'heure présente de souffrir,

de se mortifier, de faire pénitence pour satisfaire aux nécessités de la justice divine et neutraliser, pour ainsi dire, les sacrilèges, les blasphèmes, les déchéances des pays chrétiens et du monde.

Aussi, le deuil de la vie religieuse en France, l'expulsion de tant d'âmes héroïques qui détournaient sur elles-mêmes les colères divines prêtes à sévir doivent être pour une lourde part dans les excès monstrueux qui déchirent en ce moment la nation privilégiée du Christ. L'exil de nos vrais défenseurs fait trembler. Espérons pourtant que, même dans le monde, pour contrebalancer le poids toujours plus lourd des crimes, les victimes abonderont, et qu'à l'exemple d'Elisabeth Canori beaucoup de prêtres et de fidèles accepteront de continuer par leurs souffrances l'œuvre réparatrice des holocaustes! Sainte Thérèse dit qu'une seule personne, fidèle à Dieu jusqu'à l'héroïsme, suffit pour suspendre la colère du ciel et sauver le monde : nous allons voir par des faits la preuve de cet oracle de la réformatrice du Carmel.

### AVANT LA LUTTE — « UN JOUR VOUS DIREZ LA MESSE »
### JÉSUS NAZARÉEN
### TERTIAIRE DE L'ORDRE DE LA SAINTE-TRINITÉ

Dieu pour préparer l'âme de sa servante aux grandes luttes la combla d'ineffables consolations. Il l'assura d'abord de la conversion de son mari. Christophe avait fini par laisser la servante de Dieu dans une paix relative. Mais la conduite vertueuse d'Elisabeth excita plus d'une fois encore sa verve railleuse. Un jour, en présence d'un certain nombre de personnes, il lui lança ces paroles sarcastiques. « Voyez-vous, chez moi, c'est constamment la nuit de Noël, car ma femme est toujours à la chapelle, et c'est moi qui de mon lit lui dis la messe. — Oui, oui, répondit doucement et en souriant Elisabeth, vous la direz plus tard la Messe, et même, vous confesserez; mais ce ne sera qu'après ma mort, car je dois mourir longtemps avant vous. » On crut à une boutade et on applaudit, mais les choses se vérifièrent telles qu'Elisabeth les avait annoncées.

Dans le moment, Christophe ne fit qu'en rire et continua ses folles dépenses. Ses deux enfants s'apercevaient plus que jamais de ces désordres et souffraient de la douloureuse insouciance de leur père. « Consolez-vous, mes enfants, leur dit un jour Elisabeth; si vous vous montrez vertueuses et fidèles, d'ici un an Dieu lui-même vous servira de père. » Or, le 7 juillet 1810, un dimanche, la servante de Dieu, tout absorbée dans l'action de grâces de sa communion, entendit soudain le Seigneur lui dire : « Aujourd'hui je viendrai moi-même faire chez toi l'office de père et de maître. Désormais, tu auras, non seulement le nécessaire pour toi et ta famille, mais encore le superflu. »

En effet, à peine rentrée à la maison, un saint prêtre se présente à Elisabeth. « Pendant que je priais dans la basilique Saint-Pierre, lui dit-il, une voix très intelligible m'a dit de venir vous offrir une image miraculeuse de Jésus Nazaréen (c'est le nom donné en Italie à la figure de l'*Ecce Homo*). Veuillez agréer ce don, puisque Jésus a choisi lui-même votre maison pour y faire sa demeure. » Elisabeth ne se possède plus de bonheur; elle place la sainte image dans l'endroit le plus convenable de la maison et y tient constamment une lampe allumée. C'est là qu'elle va prier désormais pour les personnes qui se recommandent à elle; bientôt, la guérison d'un malade à l'agonie récompense sa foi.

Peu de jours après, un homme fort riche, nommé Jean Sala, vint s'entretenir avec la servante de Dieu des besoins de son âme et, en sortant, il demanda à voir ses enfants. Elisabeth y consentit de bonne grâce. « Mesdemoiselles, leur dit Jean Sala, le Seigneur m'a fait connaître que je devais vous tenir lieu de père. En conséquence, je vous payerai à partir d'aujourd'hui une pension mensuelle. De plus, vous aurez la bonté de vous adresser à moi, en toute liberté, dans tous vos besoins, comme à votre propre père. »

Les deux enfants n'osaient croire à tant de bonheur; mais une grâce plus extraordinaire encore leur fit bientôt comprendre qu'avec l'image de Jésus Nazaréen le Seigneur était vraiment venu s'établir en père et en maître dans leur pauvre demeure. Anne-Marie, l'aînée, était devenue phtisique et se mourait rapidement. Jésus Nazaréen lui rendit miraculeusement la santé; dans leur reconnaissance la mère et la fille placèrent l'image dans un local converti en chapelle et que Jean Sala, leur bienfaiteur, avait fait embellir à ses frais.

Depuis, le nombre des prodiges qu'Elisabeth opéra par cette sainte image est incalculable. Rome, Albano et Marino ne comptaient plus leurs miraculés.

Cependant, tant de grâces reçues lui donnaient à comprendre que le Seigneur voulait d'elle quelque chose de plus. Mais quoi? Elle pria et obtint cette réponse : « Je te veux Trinitaire déchaussée. » Dans son humilité, la servante de Dieu n'osa pas d'abord manifester à son confesseur la volonté du Ciel. Mais, en 1819, sur de nouvelles instances du divin Maître, elle s'en ouvrit au P. Ferdinand de Saint-Louis; toutes les difficultés s'aplanirent d'elles-mêmes : Elisabeth entra dans la vie religieuse, comme Tertiaire de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité, et elle reçut le nom de Jeanne-Félice de la Sainte-Trinité. Au retour de la pieuse cérémonie, elle dit à ses filles : « Tout s'est exécuté avec la grâce du Seigneur; mais à présent il faut ma correspondance aux désirs du ciel! Priez pour moi, mes filles, afin que je n'abuse pas de ses miséricordes. »

### LA VICTIME PROPITIATOIRE
### PREMIERS COMBATS CONTRE L'ENFER

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis sa consécration au service de Dieu, quand, par la représentation de divers symboles, le Seigneur disposa Elisabeth aux terribles souffrances dont il allait abreuver son âme. Il lui fit connaître les châtiments que sa justice voulait infliger au monde pervers, et l'héroïque chrétienne s'offrit généreusement comme victime de réconciliation. Dieu accepta son oblation et la prévint que bientôt il déchargerait sur son corps le poids de sa colère; mais en même temps il l'assura de son secours. Peu de jours après, Elisabeth appela auprès d'elle sa fille Lucine. « Sachez, lui dit-elle, que je vais soutenir une guerre acharnée contre les puissances infernales; on me traitera de folle, car ce combat paraîtra sous l'aspect d'une maladie extraordinaire. Je vous préviens afin qu'en ce moment vous sachiez ce que vous devez faire. » Puis, elle traça à ses filles la conduite qu'elles auraient à tenir avec les médecins et les membres de sa famille. Elle leur prédit qu'après cette maladie elle en aurait encore deux autres dont la dernière, en apparence légère, la conduirait au tombeau. Anne et Lucine promirent à leur mère de la soigner

elles-mêmes et de se conformer en tout à ses désirs.

Le 24 janvier, une lumière intérieure lui fit comprendre que l'heure était venue où elle allait endurer de grands tourments pour l'Eglise, pour le Pape et pour les pécheurs. Le signal du combat ne se fit pas attendre. Le 25 janvier, la servante de Dieu se trouvait en oraison quand soudain elle fut surprise par une défaillance si grave qu'elle paraissait être mortelle. Ses filles la transportèrent sur son lit et reconnurent, à l'inutilité de leurs soins, le commencement de l'affreuse maladie prédite par leur sainte mère. Elisabeth resta dans cet état l'espace de douze heures.

Elle raconta elle-même plus tard que, pendant ce temps, plusieurs démons se présentèrent à elle portant chacun un instrument de supplice. Ils la menacèrent de lui faire souffrir les tourments les plus atroces si elle ne renonçait à la foi en Jésus-Christ. « Tourmentez-moi tant que vous voudrez, répondit la servante de Dieu, mais jusqu'au dernier soupir je confesserai la foi du Christ. »

Ces monstres lui déchirèrent alors tout l'intérieur de la bouche avec des pointes de fer; ils lui ouvrirent les yeux, y versèrent du bitume bouillant et lui appliquèrent sur tout le corps un feu si violent qu'elle croyait à tout instant être étouffée ou mourir du spasme.

Au milieu d'un martyre si violent, elle ne cessa de crier : « Je suis chrétienne, j'adore Jésus-Christ », et, à ce nom béni, une force merveilleuse semblait pénétrer son corps endolori. La nuit était avancée lorsqu'elle revint de son évanouissement. Aussitôt, elle demanda son confesseur, mais elle comprit par une lumière intérieure qu'elle devait souffrir sans aucun soulagement humain.

Quand, le lendemain, le P. Ferdinand arriva, la malade se trouvait en proie à des convulsions terribles, six personnes pouvaient à peine la tenir. Cette agitation était causée par la vue horrible des démons et la rigueur inouïe des supplices qu'ils lui faisaient endurer. La lutte ne dura pas moins de neuf jours et neuf nuits. La famille, effrayée, fit appeler le médecin; celui-ci comprit qu'il était en face d'un mal surnaturel. Il en avertit le confesseur. Celui-ci connaissait mieux que tout autre la cause de cette maladie étrange. Il se mit donc en prière et fit prier d'autres personnes pour la pauvre patiente.

Sachant que sa vénérable pénitente souffrait pour l'Eglise et le Siège Apostolique, l'idée lui vint d'aller se jeter aux pieds du Saint-Père et de le supplier d'employer son autorité souveraine contre la rage du Mauvais. Pie VII connaissait déjà Elisabeth, et, touché de la générosité de cette âme d'élite, il usa de son pouvoir apostolique pour réprimer les puissances infernales.

Chose digne de remarque, il prédit au P. Ferdinand que la servante de Dieu serait délivrée le jour de la Purification de la Sainte Vierge, et le fait se vérifia.

Les tourments atroces avaient rendu Elisabeth aveugle; elle ne pouvait ouvrir la bouche et avait le palais tout déchiré; ses joues étaient brûlées; elle ressentait dans le cou une telle douleur qu'il lui semblait que la tête allait se détacher du tronc. Les désolations de l'âme s'ajoutant aux douleurs du corps, les souffrances devenaient intolérables.

Au milieu de peines si rudes, le Seigneur la consolait, l'appelait avec tendresse sa fille chérie; il remplissait son intelligence de lumières ineffables et son cœur d'une joie céleste qui lui faisait verser des larmes de bonheur.

Enfin, le jour de la Purification vint à luire et l'heure de la délivrance sonna. La Sainte Vierge lui apparut escortée de vierges martyres; son doux regard opéra sur ses blessures comme un rayon du soleil sur la rosée du matin qu'il évapore. Elle lui présenta l'Enfant divin : « Reçois, lui dit-elle, dans tes bras le fruit de mes entrailles. » Et l'heureuse Elisabeth pressa sur son cœur l'Enfant-Dieu, et l'impression d'amour qu'elle en reçut la fit tomber dans une extase qui dura jusqu'au 8 février, fête de saint Jean de Matha.

### NOUVEAU CALVAIRE — TRIOMPHE DÉCISIF
### FAVEURS EXTRAORDINAIRES

Une année s'était à peine écoulée depuis la première lutte, lorsque le Seigneur dévoila à sa servante les trames ourdies, à Rome même, par les impies, pour détruire la religion catholique. « Ne me prie plus, lui dit le divin Maître, de suspendre les effets de ma colère; je ne prêterai plus l'oreille aux prières ardentes de mes âmes privilégiées », et il donna ordre aux apôtres Pierre et Paul de transporter hors de Rome la Chaire apostolique.

Mais l'amour a d'inconcevables audaces; sur l'ordre de son confesseur, Elisabeth pria quand même : « Mon Seigneur, dit-elle comme Moïse, vous ne détruirez pas votre peuple, car votre divin Fils lui-même vous a crié : Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font », et, s'unissant aux souffrances du Christ, elle s'offrit de nouveau en victime.

Tant d'héroïsme désarma le Seigneur et le sacrifice fut accepté. Au commencement de janvier la servante de Dieu avertit ses filles de ce qui devait arriver et, le 22 du même mois, l'assaut infernal commença. Elisabeth fut saisie d'une maladie qui la plongea dans une léthargie effrayante. Cette fois, c'en est fait d'elle, déclaraient les médecins, et ils l'abandonnèrent. Pendant huit jours l'héroïque patiente fut livrée à toute la furie des démons. Son confesseur l'obligea comme de coutume à mettre par écrit son douloureux martyre. Ce récit donne le frisson.

Les esprits infernaux la flagellèrent cruellement avec des verges de fer et ses os se brisaient sous les coups. Ils lui mirent au cou un cercle de fer et la serrèrent avec tant de violence que, pendant huit jours, elle ne put avaler une goutte d'eau. Son gosier et sa bouche s'ulcérèrent; elle faisait peur à ceux qui l'assistaient. Les bourreaux d'enfer n'étaient pas satisfaits encore; ils la clouèrent sur une croix, et Elisabeth éprouva les indicibles douleurs de l'agonie. « Voilà, lui criaient les esprits mauvais, de quelle monnaie ton Dieu te paye », et ils lui percèrent le cœur d'un coup de lance. Puis, l'attaquant dans son amour maternel, ils prirent la forme de bêtes féroces et se mirent à poursuivre ses filles comme pour les déchirer. Pour comble de malice, un de ces monstres avait pris les traits du confesseur d'Elisabeth, et, pendant huit jours, il la traita d'orgueilleuse, d'hypocrite, de femme pleine d'impostures.

Ces cruels reproches jetèrent la servante de Dieu dans une effroyable angoisse. Mais le Seigneur vint mettre un terme à ses douleurs. De sa propre main, il la détacha de la croix, la guérit instantanément de ses plaies, et alors ce fut l'outrance des délices célestes qui dépassa de bien loin l'excès de ses peines.

La victoire était remportée : Dieu suspendait le châtiment mérité; l'Eglise ne fut pas dispersée, et, comme les révolutionnaires napolitains tentaient alors d'entrer dans Rome, Elisabeth reçut l'assu-

rance que leur entreprise avorterait. En effet, l'expédition autrichienne réprima la révolte.

Mais les rebelles avaient des complices jusque dans l'entourage du Souverain Pontife. Ils avaient persuadé à Pie VII d'abandonner Rome pour se retirer à Civita-Vecchia, espérant qu'en l'absence du Pape ils pourraient tenter une révolution avec plus de succès. Elisabeth, qui avait eu révélation de tous ces complots, pria son confesseur d'aller lui-même au palais apostolique et de découvrir l'odieuse trame. Mais le prudent religieux recula devant la gravité d'une telle mission. « Alors, écrit la Sainte, le Seigneur donna tant d'agilité à mon esprit qu'en un instant il put pénétrer dans le Quirinal.... J'entretins le Saint-Père d'intelligence à intelligence..... et quoique la voiture qui devait l'emmener fût déjà prête, il abandonna son dessein; au lieu de partir, il alla se reposer. » Le lendemain, miraculeusement rétablie, Elisabeth fit, en action de grâces, le pèlerinage de saint Jean-de-Latran.

### DU CALVAIRE AU THABOR — DON DES MIRACLES GUÉRISON DU CHANOINE MASTAÏ

Dès lors, la vie d'Elisabeth fut comme toute tissée de faveurs célestes. Elle eut à subir encore des épreuves intérieures qui la faisaient mourir d'angoisse, mais ces peines intimes achevaient de purifier ses sens, et l'amour de Dieu la submergea dans le sein de sa lumière inaccessible. Les dons les plus élevés de la vie mystique furent la récompense de son héroïsme. Le Christ la choisit pour épouse, et, comme l'illustre pénitente Marguerite de Cortone et d'autres saintes, elle fut admise, bien qu'épouse et mère, à recevoir l'auréole de la virginité. La continuité de ces faveurs élevèrent Elisabeth jusqu'à un état pour ainsi dire habituel d'extase. « A chaque instant, dit un de ses biographes, elle était hors d'elle-même, immobile; l'extase et le ravissement la surprenaient partout, à l'église, dans son oratoire, à table, durant le travail, au milieu même des conversations. »

L'efficacité de ses prières était merveilleuse. Elle pénétra le secret des consciences, convertit un grand nombre de pécheurs; l'avenir se dévoile devant elle et le Seigneur lui accorde à un degré éminent le don des miracles. Mais à cette dernière faveur son humilité et son amour pour la vie cachée s'alarmèrent; Dieu dut la rassurer : « Sois tranquille, ma fille, lui dit-il, je te ferai opérer des miracles à l'aide de mon image »; et nous avons dit combien ils furent nombreux.

Sur la foi du procès de béatification, nous citons une seule de ces grâces merveilleuses. N'étant encore que le jeune chanoine Mastaï, Pie IX était sujet à de très fréquentes attaques d'épilepsie.

Une personne amie vint prier Elisabeth de recommander au Seigneur le saint ecclésiastique. — Allons prier Gesu Nazareno, répondit celle-ci. Puis elle lui confia une petite fiole contenant de l'eau bénite par l'image miraculeuse. On la versa dans la boisson du malade, et le chanoine Mastaï ne souffrit plus de son mal incurable..... « Tout le monde, dit le témoin, s'aperçut bien du rétablissement du vénérable ecclésiastique; mais, comme on ignorait qui en était l'auteur, on l'attribua à une bénédiction de Pie VII. »

### LA CLÉ DU PURGATOIRE — SAINTE MORT

Mais au premier rang des privilèges merveilleux dont Elisabeth fut comblée, il faut placer celui de pouvoir délivrer une multitude d'âmes du Purgatoire. Elle les envoyait au ciel par centaines. Le Seigneur alla jusqu'à remettre à sa servante les clés de ce lieu de souffrances. « Délivre des flammes autant d'âmes que tu le voudras, lui dit-il un jour. » Dans son humilité, Elisabeth n'osa user elle-même d'une semblable permission; à sa prière, le divin Maître l'accompagna lui-même dans ces cachots brûlants : « Fille bien-aimée, lui dit-il, mets ta main dans la blessure de mon côté et fais-en couler en abondance mon sang précieux », et les âmes s'élevèrent au ciel par troupes si nombreuses que le Purgatoire lui semblait rester vide.

Cependant, l'heure était proche où la servante allait pouvoir à son tour jouir de la vue de Dieu; le feu d'amour consumait rapidement sa vie. A la fin de décembre 1824, elle fut atteinte d'hydropisie. « Le mal ne présente aucun danger », opinaient les médecins, « et pourtant j'en mourrai », répliquait la malade, et elle disposa tout en vue du prochain départ. Dans la matinée du 5 février 1825, elle communia, resta plus longtemps encore que de coutume absorbée dans son action de grâces et assura à ses enfants qu'elle vivait son dernier jour. Elle demanda ensuite de l'eau, se lava le visage et les mains, se revêtit de ses habits de Tertiaire, et, s'étant ainsi préparée elle-même à son envelissement, elle pria ses enfants de se placer au pied de son lit. Alors elle les fixa longuement, d'un regard rempli déjà du jour de l'éternité, et, les yeux dirigés vers le ciel, elle expira doucement.

Aussitôt Dieu illustra le tombeau de sa servante par des apparitions et des grâces signalées. Le 26 février 1874, Pie IX déclara Vénérable Elisabeth Canori-Mora. La cause de sa béatification semble devoir aboutir bientôt et nous permet d'espérer pour un avenir prochain le moment fortuné ou l'Eglise proposera publiquement à notre vénération la vertueuse et héroïque servante de Dieu.

### SOURCES

*Elisabeth Canori-Mora.* — Traduction de l'italien chez Victor Sarlit.

*Elisabeth Canori-Mora,* par le R. P. Calixte, religieux Trinitaire, couvent de Cerfroid. *Annales de la Sainteté au* XIXe *siècle,* t. II.

# SAINT AMAND, ÉVÊQUE MISSIONNAIRE

*Fête le 6 février.*

**Saint Amand, apôtre de la Flandre, quitta, encore adolescent, le château de ses pères pour se donner à Dieu dans une île solitaire de l'Océan. Le démon, irrité de sa précoce sainteté, l'attaqua un jour sous la forme d'un serpent, mais le Saint le mit en fuite par un signe de Croix. — A la mort de saint Amand, un de ses religieux vit son âme, éclatante de lumière, admise au nombre des Bienheureux.**

### PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT AMAND

Ce fut le 7 mai 594 que naquit, à Herbauge, sur la Loire, saint Amand, l'un de ces évêques missionnaires qui, suivant le mot du protestant Gibbon, firent le beau royaume de France comme les abeilles font une ruche.

Ses parents, les plus puissants du pays, unissaient à l'éclat de leur naissance celui de la vertu.

Son père, Sérénus, était duc de la troisième Aquitaine; sa mère s'appelait Amantia; tous deux descendaient de ces vieilles familles sénatoriales de la Gaule, qui, en dépit des invasions barbares, avaient conservé un caractère de civilisation.

Amand fut reçu par ses parents comme un don du Seigneur. Il grandit sous leurs regards vigilants.

Quels furent pour lui les premiers actes, les premières paroles qui, d'ordinaire, font présager l'avenir dans un tout jeune enfant, c'est ce que nous ne saurions dire.

Les légendes passent sous silence les années de son enfance, et ne nous le font retrouver que quinze ans plus tard dans les écoles épiscopales de son temps.

### AMAND FUIT LE TOIT PATERNEL

Par leur vigilante sollicitude, Sérénus et Amantia réalisèrent, comme à leur insu, les desseins de Dieu sur leur fils.

En effet, parvenu à cet âge de la jeunesse où le monde apparaît sous ses plus riantes couleurs,

Amand ne respirait déjà plus que l'amour de Dieu et ne voulait plus que lui pour tout héritage.

Vint donc le jour où, foulant aux pieds les honneurs et les richesses qui l'attendaient, il s'échappa du château de son père, pour se réfugier dans une île de l'Océan.

Amand ne jouit pas longtemps de la solitude de ce monastère, mais si court que fut son séjour, il suffit pour dévoiler à tous la sainteté de sa vie.

Un jour qu'il travaillait dans l'intérieur de l'île, il vit tout à coup fondre sur lui un affreux dragon; en ce pressant danger, le jeune moine fit au Seigneur une ardente prière, et, se tournant intrépidement vers le monstre, il lui ordonna de s'aller jeter dans la mer, ce qui fut fait à l'instant.

Peu de temps après, Amand eut à soutenir une lutte autrement terrible.

Le duc son père, ayant découvert sa retraite, voulut le ramener en Aquitaine, pour le faire héritier de ses biens. Tout ce que l'homme peut faire, Sérénus le fit pour décider son fils, mais Amand fut insensible à la tendresse et aux menaces qui lui furent prodiguées tour à tour.

Toutefois, craignant quelques violences de la part de ses parents, il se réfugia à Tours auprès du tombeau du glorieux saint Martin. Ce fut là qu'Amand reçut la tonsure des clercs, et jura de ne plus rentrer dans la maison de son père.

Mais, malgré son désir de vivre et de mourir auprès du Patron de la France, Dieu, qui guidait ses pas, le fit partir pour Bourges, où il devait subir la dernière épreuve avant les travaux qui l'attendaient.

### SAINT AMAND RECLUS

Déjà vieillard, non par l'âge mais par la maturité et la sagesse de ses pensées, Amand voulut, après avoir sanctifié sa jeunesse dans la pratique de toutes les vertus, passer l'âge viril dans la réclusion.

Saint Austrégésile, évêque de Bourges, auquel il confia son dessein, accepta le sacrifice, et le conduisit solennellement dans une étroite cellule sur les remparts de la cité.

Victime volontaire pour les péchés du peuple, le saint reclus n'eut plus, dès lors, d'autre communication qu'avec Dieu. Il passa quinze années de sa vie dans cette solitude, ne vivant que de pain d'orge trempé dans l'eau, mortifiant sa chair par les plus cruelles macérations, et se préparant, comme un vaillant athlète, aux plus rudes combats.

Amand sortit de sa retraite avec les ardeurs des premiers apôtres. L'âme purifiée, l'intelligence illuminée par la Sagesse divine, le front marqué peu après du sceau indélébile du sacerdoce, il entra résolument dans la carrière apostolique que nous lui verrons si glorieusement parcourir.

### SAINT AMAND A ROME

Amand voulut commencer ses courses apostoliques par un pèlerinage *ad limina*. Saint Grégoire le Grand, qui désirait si ardemment la conversion des Gaules, le reçut avec une paternelle bonté, et le bienheureux Pierre lui vint en personne signifier ce qu'il attendait de lui pour l'avenir.

Comme il se rendait chaque jour à la basilique des saints apôtres, il lui arrivait parfois de se cacher derrière les colonnes afin de pouvoir y passer en prière la nuit comme le jour. Un soir, cependant, il fut découvert et rudement chassé par les gardiens qui fermèrent les portes derrière lui. Amand se vengea en passant la nuit devant l'entrée de la basilique. Ce fut alors que saint Pierre lui apparut sous l'aspect d'un vénérable vieillard : « La moisson est abondante » en Gaule, lui dit-il, va la recueillir au nom de » Dieu comme un bon et vigilant moissonneur; » va convertir les âmes des païens. »

Amand partit, mais à son retour il se vit contraint, malgré ses humbles supplications, de recevoir l'onction épiscopale; néanmoins, ces honneurs ne l'empêchèrent pas d'accomplir de point en point les ordres de saint Pierre.

Il s'en alla comme un simple missionnaire vers les peuplades les plus farouches du nord des Gaules, il parcourut tour à tour les rives de la Lys et de l'Escaut, prêchant l'Evangile de Jésus-Christ aux indomptables habitants des Flandres et de la Belgique. Dieu sait ce qu'il eut alors à souffrir! Ce n'était pas peu de chose, en effet, que de combattre le fanatisme de nos pères et de renverser les autels d'Odin et de Teutatès.

C'est là cependant ce que fit avec succès notre intrépide missionnaire; on le vit même plusieurs fois arracher des victimes humaines aux mains des sacrificateurs, et faire plier ces bêtes farouches sous le joug suave du christianisme.

### SAINT AMAND AU PAYS DE GAND

Mais le lieu où le saint apôtre eut le plus à souffrir pour le nom de Jésus-Christ fut le pays de Gand qui avait encore, comme les villes de la Germanie, ses bois sacrés, ses fontaines auxquelles il rendait un culte superstitieux.

Ses habitants furent impitoyables pour le courageux Amand : ils le frappèrent, lui meurtrirent le visage; et les femmes, plus fanatiques encore que les hommes, le jetèrent plusieurs fois dans l'Escaut.

Dieu, cependant, qui veillait sur son serviteur, sut bien lui faire trouver le moyen de fléchir le cœur de ces barbares.

Un certain comte franc ayant fait périr à la potence, au nom du roi son maître, un criminel public, saint Amand, au nom du roi du ciel, le rendit vivant à la multitude, qui dès lors reçut l'Evangile de Jésus-Christ avec autant d'empressement qu'elle en avait mis à le repousser. Il n'en fallut pas davantage pour faire jaillir cette étincelle qui eut bientôt communiqué la lumière à tous ces pauvres idolâtres.

Son œuvre de salut achevée en ce lieu, saint Amand se mit à parcourir tout le littoral de la mer où se faisait le trafic des esclaves; il en visita tous les marchés, rachetant de ses propres deniers à des pirates un grand nombre de ces jeunes Anglais, de qui saint Grégoire disait dans le même temps : « Ce ne sont pas des angles..... mais des anges. »

### EXIL DE SAINT AMAND — BAPTÊME DE SIGEBERT

Le roi Dagobert, formé à la vertu par saint Arnoulf de Metz, et à la science du gouvernement par le vénérable Pépin de Landen, faisait les délices de ses sujets durant les premières années de son règne, tant par la pureté de sa conduite que par la bonté de son cœur.

Mais que ne peuvent faire de perfides conseillers auprès des rois! Dagobert démentit son glorieux passé pour se jeter dans les plus violentes passions.

Dès qu'Amand connut ces scandales, d'autant plus redoutables qu'ils venaient de plus haut, il n'hésita point, il se rendit à la cour où, comme

un autre Jean-Baptiste, il reprocha librement au roi ses prévarications, le menaçant des vengeances du ciel s'il ne changeait de conduite.

L'exil fut la réponse de Dagobert. Il fut toutefois de peu de durée.

Contrit et repentant, le roi rendit pleine justice au courageux pontife, il voulut même, comme gage de réconciliation, qu'il vînt donner le baptême à son fils.

Armand ne put résister à ses instances, ainsi qu'aux sollicitations d'Eloi et d'Ouen, jeunes seigneurs de la cour, et il baptisa le futur roi des Francs.

Or, rapporte la légende, comme le saint pontife bénissait son fils spirituel au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Sigebert, bien qu'il n'eût encore que quarante jours, répondit d'une voix claire et distincte : « Amen. » Ce qui fit dire aux assistants, ce que les Juifs disaient jadis à la naissance de Jean : « Quel sera donc plus tard cet enfant? »

### SAINT AMAND EN SLAVONIE

En ce temps-là, un Franc du nom de Samon, s'étant rendu dans le pays qu'arrose le Danube, les Slaves en firent leur roi à cause de son habileté et de sa bravoure à la guerre.

Saint Amand résolut de profiter de cette circonstance pour aller convertir ce peuple idolâtre ou du moins obtenir de lui la couronne du martyre.

Il vint donc en Slavonie, mais sa parole tomba sur une terre encore trop inculte, et ne recueillit pour tout fruit que les persécutions qu'il avait déjà souffertes au pays de Gand.

Il fut impitoyablement chassé par ce peuple qui ne connaissait et ne voulait que la guerre, et il dut quitter ce pays sans même obtenir la mort glorieuse qu'il y était venu chercher.

Nullement découragé par ces insuccès, le bienheureux Amand partit pour Rome, afin de puiser des forces nouvelles au tombeau des Apôtres.

Il faillit perdre la vie dans ce nouveau voyage. En effet, une violente tempête s'éleva tout à coup sur la mer, et menaça d'engloutir le vaisseau. Tous les moyens humains ayant échoué, le saint pontife eut recours à son refuge habituel, à la prière, et il fut exaucé. Saint Pierre lui apparut aussitôt et lui dit : « Ne crains rien, mon fidèle serviteur, la mer n'a pas pouvoir sur toi »; puis, ayant commandé aux flots irrités comme jadis le Sauveur, le plus grand calme succéda à la tempête.

### SAINT AMAND, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT

Longtemps après les événements que nous venons de rapporter, le vénérable évêque de Maestricht étant mort, le pieux roi Sigebert voulut voir son père spirituel saint Amand sur ce siège placé au milieu des populations les plus indociles de l'Austrasie.

Dans cette nouvelle dignité, Amand fit pour son vaste diocèse ce qu'il avait fait pour les autres peuples.

Tout brûlant du même zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, on le vit parcourir villes et bourgades prêchant l'Evangile aux païens, dispersant les derniers vestiges de l'idolâtrie, semant après lui les miracles pour forcer en quelque sorte les conversions et détruire le prestige du culte national.

Ayant un jour rencontré une pauvre femme aveugle, il lui demanda la cause de son infirmité.

« C'est Dieu, lui répondit-elle, qui est cause de mon mal; j'ai rendu un culte sacrilège aux arbres de la forêt, et j'ai été punie.

— Allez donc frapper de la hache l'un de ces arbres, reprit saint Amand, vous serez guérie. »

Effectivement, cette pauvre femme, ayant obéi, recouvra la vue aussi promptement qu'elle l'avait perdue.

Passant un autre jour par un petit village, le saint apôtre rencontra un possédé du démon, criant au milieu des plus effroyables convulsions :

« Jésus-Christ, ayez pitié de moi, Jésus-Christ, ayez pitié de moi ! »

Et Satan qui le torturait ainsi, répétait en ricanant :

« Quel Jésus-Christ ? Quel Jésus-Christ ? »

A ces paroles, Amand s'écria :

« Mon fils, dites Jésus-Christ crucifié. »

Dès lors, les ricanements firent place aux plus affreux hurlements, et dès que le pauvre patient se fut écrié : « Jésus-Christ crucifié, ayez pitié de moi ! » Satan sortit du corps de sa victime, pour ne plus y rentrer.

Amand gouverna quelque temps encore ce grand diocèse, puis il s'en démit pour reprendre la vie de missionnaire qu'il avait quittée si à regret, et dans laquelle nous le verrons mourir.

### SAINT AMAND FONDE DES MONASTÈRES

Saint Amand ne se contentait pas de porter partout la bonne nouvelle, mais il fondait en même temps de nombreux monastères, qui, tout en fécondant le grain qu'il avait jeté, rendaient les plus grands services à l'Eglise et aux diverses sociétés de cette époque.

Les missions convertissaient les idolâtres au christianisme, mais les monastères, par leurs travaux, réconciliaient entre eux des peuples guerriers et farouches. Aussi saint Amand, qui n'ignorait pas ces grands avantages, multiplia-t-il ces saintes fondations dans les Pays-Bas et dans le royaume des Francs. Ce ne fut pas toutefois sans luttes et sans obstacles.

Satan, dans sa haine éternelle contre les moines, suscita contre lui tout le mal que son esprit infernal put inventer; il voulut même attenter à sa vie, mais son aveugle rage ne servit qu'à la glorification de Dieu dans son serviteur.

Un certain seigneur, rapportent les légendes, fort mécontent de ce que saint Amand voulait établir ses moines dans le pays, donna secrètement l'ordre de le tuer, et pour cela il le fit conduire dans un lieu solitaire. Mais il comptait sans le secours du ciel qui prit en cette circonstance la défense du saint pontife.

En effet, bien que le ciel fût pur et sans nuages, un violent orage éclata soudainement, accompagné de tonnerre et d'éclairs qui aveuglèrent de telle sorte les meurtriers, qu'ils se jetèrent, glacés d'épouvante, aux pieds de leur victime, demandant pardon de leur crime.

Ainsi, malgré l'enfer, saint Amand put fonder un grand nombre de ces centres monastiques qui devaient se perpétuer à travers les âges; toujours combattus par Satan, mais renaissant sans cesse avec plus de force et de vigueur sous des formes nouvelles.

### SAINT AMAND ET LA NOBLESSE

Tandis que le saint missionnaire annonçait l'Evangile aux pauvres et aux petits, il exerçait sa douce influence sur les plus illustres personnages du royaume.

Il éclairait de ses conseils les leudes de la cour.

il dirigeait les vierges et les veuves dans leurs châteaux, il remplaçait partout l'élément barbare par la suavité du christianisme.

Parmi les nombreuses familles dont saint Amand fut le père spirituel, on peut citer celle de saint Mauger et de sainte Waudru, son épouse ; celle du vénérable Pépin de Landen, dont il était l'âme et l'intime conseiller ; celle de saint Adalbaud et de sainte Rictrude dont l'Eglise fait mémoire de tous les membres en ses antiennes.

Sous ce sage directeur, on vit des guerriers francs et de nobles dames donner au monde le spectacle de toutes les vertus et de la plus héroïque abnégation.

Pour ne citer qu'un exemple, sainte Rictrude ayant perdu saint Adalbaud, son époux, voulut aussitôt prendre le voile et passer le reste de ses jours au fond d'un monastère. Mais la politique de Clovis II s'y opposa ; ce prince voulait qu'elle prît un autre époux parmi les leudes de sa cour.

Soutenue par saint Amand, la sainte veuve persista inébranlablement dans son dessein.

Or, un jour qu'elle avait invité le roi et bon nombre de seigneurs de sa cour à un banquet somptueux, au milieu du festin elle lui demanda s'il lui était permis de faire en sa maison ce qu'elle voulait.

Le monarque, croyant qu'elle voulait offrir en son honneur un vin plus généreux, répondit qu'elle le pouvait.

Rictrude, tirant alors un voile noir de son sein, se le posa sur la tête, jurant devant tous de ne plus l'ôter de sa vie.

Le roi fut si fort en colère de cette action qu'il sortit brusquement du château sans vouloir rien entendre. Toutefois, saint Amand, qui le suivit à la cour, sut si bien calmer ses ressentiments que Rictrude put se retirer librement pour le reste de ses jours dans le monastère de Marchiennes.

### CONVERSION DU COMTE BAVON

La conversion de Bavon, comte d'Hasbanie, fut l'une des conquêtes les plus glorieuses de saint Amand.

Bavon était la véritable personnification du barbare, du Sicambre farouche.

Il n'était aucune violence à laquelle ne se livrât le terrible comte ; le moindre délit était puni de mort, son nom seul inspirait la terreur à ses sujets et au pays d'alentour.

Bavon eut cependant le bonheur de recevoir en mariage une épouse chrétienne, ce fut son salut. Il s'adoucit peu à peu sous l'influence de sa femme, qui fit sur lui ce que sainte Clotilde avait fait sur le roi Clovis, et lorsque Amand arriva, il n'eut plus qu'à frapper les derniers coups.

Bavon, pour la première fois de sa vie, s'humilia devant le pontife du Seigneur, il demanda à genoux le pardon de ses crimes.

Il changea dès lors si bien de vie, qu'ayant un jour rencontré un de ses serviteurs qu'il avait maltraité, il lui ordonna de lui lier les mains et de le conduire en prison, où il vécut trois jours au pain et à l'eau.

Bavon distribua dans la suite ses biens aux pauvres et se fit reclus au milieu du pays qu'il avait épouvanté par ses violences.

Guidé par le glorieux saint Amand, il devint le grand saint Bavon, que les Flandres belges reconnaissent encore pour l'un de leurs glorieux patrons.

### SAINT AMAND A L'ABBAYE D'ELNON

Le plus célèbre des monastères fondés par saint Amand fut celui d'Elnon.

Ce fut là qu'il se choisit une petite cellule pour y passer dans le silence les dernières années de sa vie.

Son grand âge et l'épuisement de ses forces ne lui permettant plus de se livrer à ses travaux apostoliques, saint Amand se donna tout entier à la formation des disciples qui devaient le remplacer ; il devint abbé du monastère d'Elnon.

Quelle vie laborieuse et austère ne dut-il pas mener au fond de son abbaye !

Nous aimons à nous représenter ce vénérable vieillard, le corps affaibli par l'âge, mais l'âme vivante et vigoureuse, comme le type accompli du moine.

Un trait, échappé à la plume si avare des chroniqueurs, justifie ces suppositions et nous montre en même temps comment il entendait l'obéissance dans ses disciples.

Un moine du nom de Chrodobalde ayant reçu l'ordre de préparer des clercs pour le service de la communauté, promit, mais ne fit rien de ce qui lui avait été ordonné.

Or, comme il venait excuser sa conduite auprès du père abbé, il tomba soudainement frappé d'une paralysie complète de tous ses membres. Déjà il était sur le point de rendre le dernier soupir, lorsque saint Amand, qui ne voulait pas la mort du pécheur mais sa conversion, le rendit à la vie, non toutefois sans l'avoir sévèrement repris de son opiniâtreté et de sa désobéissance.

Ce très saint pontife fut jusqu'à ses derniers moments un maître excellent, et ceux qui le connurent trouvèrent en lui un guide aussi sage qu'expérimenté.

### MORT DE SAINT AMAND

Cependant, le temps approchait où le saint vieillard allait échanger sa solitude d'Elnon pour le royaume du ciel.

Il avait combattu le bon combat, achevé sa course, et maintenant il allait recevoir la couronne de justice qui lui était réservée.

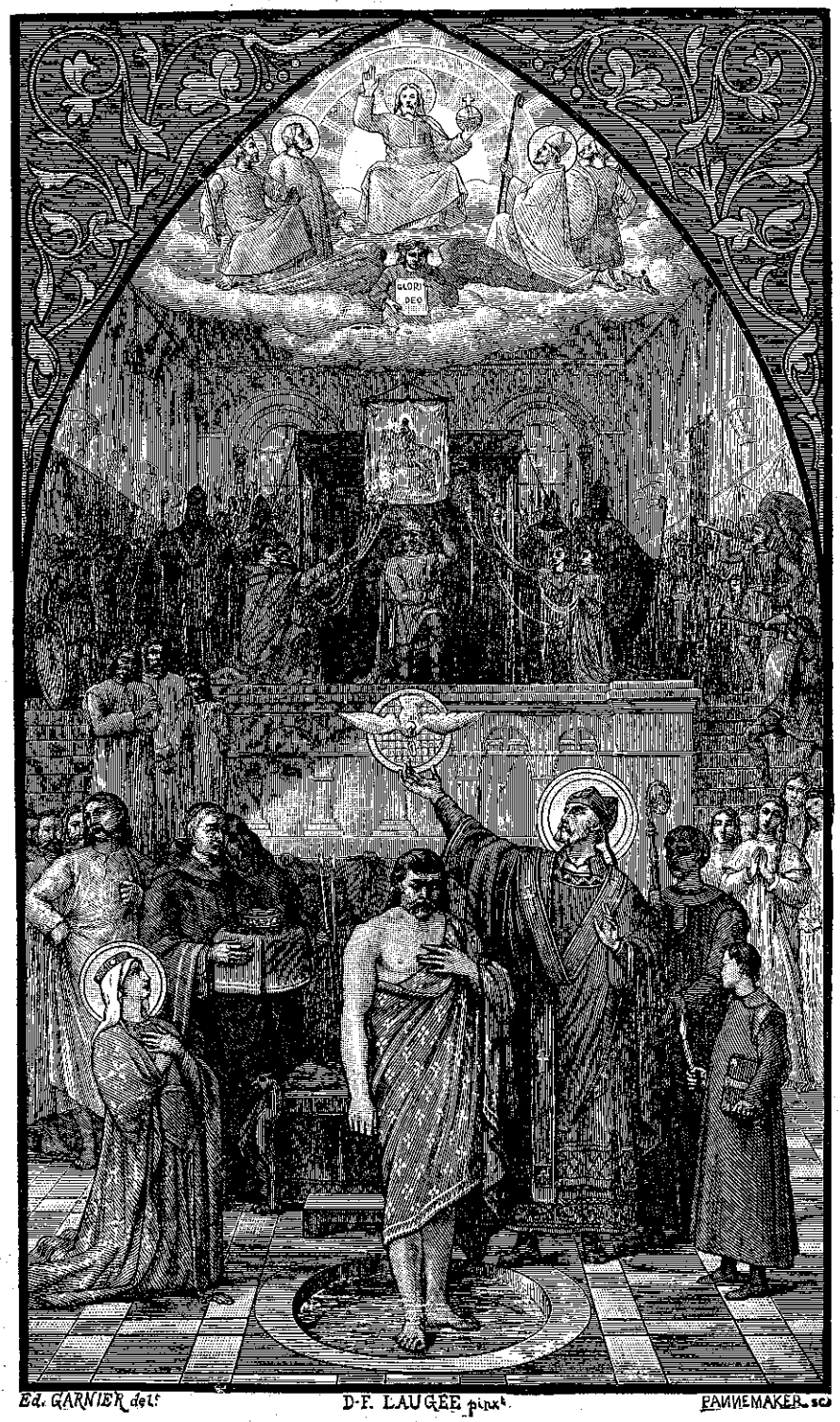
Epuisé par l'âge, par les labeurs de l'apostolat et les austérités de la vie monastique, il acheva dans la paix son pèlerinage terrestre, au milieu de ses enfants.

« Je ne crains pas cette heure suprême, leur disait-il, car la vie de l'homme doit être une préparation continuelle à ce passage, mais c'est plutôt pour vous que je crains, mes fils bien-aimés, dont le salut m'est si cher. »

Sentant venir la mort, il voulut la recevoir devant l'autel de la Sainte Vierge ; il s'y fit donc transporter, et là, sous les regards de sa divine Mère, soutenu dans les bras de ses disciples, son âme se dégagea sans effort et s'envola vers les cieux.

# SAINT WAAST, ÉVÊQUE D'ARRAS

*Fête le 6 février.*




Ed. GARNIER del.t D-F. LAUGÉE pinx.t PANNEMAKER. sc.

**Saint Waast, catéchiste de Clovis, tient la couronne pendant le baptême.**
(Gravure de la vie de saint Martin, Mame, éditeur.)

### NOMS DE SAINT WAAST

Le nom de saint Waast a subi, dans la suite des temps, quelques transformations qu'il convient d'indiquer au début de ce récit. Le nom primitif Védastus ou Védaste fut d'abord abrégé et devint Véast, puis Waast. En quelques provinces, Waast s'est changé en Gast ou *Gaston*, nom encore usité de nos jours.

De même, les Wascons sont devenus les Gascons par un changement du W en G.

Dans le cours de cette vie, nous l'appellerons Waast, car c'est plutôt sous ce nom qu'on l'honore dans le diocèse d'Arras.

### LE CATÉCHISTE DE CLOVIS

La famille et la patrie de saint Waast nous sont inconnues. Le catéchiste de Clovis, célèbre pour avoir béni le premier de nos rois chrétiens, ressemble en cela au prêtre Melchisédech, dont l'Ecriture ne dit rien, sinon qu'il bénit le Père des croyants.

Voici comment Dieu le tira de l'obscurité de ses premières années. Clovis revenait des champs de Tolbiac où reconnaissant le pouvoir suprême de Notre-Seigneur, il avait imploré son secours et promis de se faire baptiser s'il remportait la victoire. Le Christ, qui aimait déjà les Francs, avait écouté sa prière et lui avait accordé un triomphe éclatant. En traversant la cité de Toul, Clovis entendit célébrer à l'envi, par tous les habitants, les vertus angéliques d'un prêtre qui s'était consacré à la vie contemplative et vivait dans un ermitage sur les bords de la Meuse : c'était saint Waast. Il le manda aussitôt, le priant de venir jusqu'à Reims avec lui pour l'instruire et le préparer en chemin à l'acte religieux qu'il méditait.

Waast se rendit aux désirs du roi et lui enseigna principalement la doctrine de l'Eglise catholique sur le mystère de l'adorable Trinité, car à cette époque les Ariens, qui professaient des erreurs monstrueuses touchant la génération divine du Verbe, étaient nombreux dans les Gaules, et la sœur même de Clovis, la princesse Lantilde, était infectée du poison de l'hérésie.

### MIRACLE DE SAINT WAAST — BAPTÊME DE CLOVIS

Une foule immense se pressait partout sur le chemin du roi. Au passage d'un pont, sur la rivière de l'Aisne, au bourg de Rilly, un aveugle, apprenant que Waast se trouvait dans le cortège, s'écria : « Elu de Dieu, bienheureux Waast, ayez pitié de moi. Ce n'est pas de l'or ni de l'argent que je vous demande, mais suppliez le Seigneur de me rendre l'usage de mes yeux. » Le solitaire sent en lui une force toute surnaturelle : il comprend que Dieu lui donnera cette grâce, non seulement pour récompenser la foi de l'aveugle, mais aussi pour ouvrir les yeux de la multitude qui l'entoure aux clartés de la foi. Il se met en prières, puis, traçant le signe de la Croix sur les yeux de l'infirme, il dit : « Seigneur Jésus, lumière véritable, qui avez guéri l'aveugle-né, rendez la vue à ce malheureux, et que tout le peuple présent reconnaisse que vous êtes le seul Dieu, que seul vous pouvez accomplir des merveilles dans le ciel et sur la terre. » A cet instant, l'aveugle recouvra la vue. Clovis, affermi dans sa foi nouvelle, et la foule, ébranlée par ce miracle, unirent leurs voix à la sienne pour bénir le Seigneur et remercier saint Waast.

Waast accompagna Clovis jusqu'à Reims, et saint Remy, évêque de cette ville, reconnaissant son mérite, l'attacha à son Eglise. Le vénérable évêque acheva l'œuvre commencée par saint Waast. Toutefois, celui-ci ne resta pas inactif : il consacra son temps et ses soins à l'évangélisation des Francs.

Enfin, le jour du baptême arriva. Clovis et trois mille de ses guerriers sont réunis dans l'église Sainte-Marie de Reims. Remy verse d'abord l'eau salutaire de la régénération sur le front du monarque en lui disant : « Courbe la tête, fier sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » Et Clovis, selon les instructions de saint Waast, son catéchiste, répond d'une voix distincte : « J'adore le vrai Dieu qui est le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — Oui ! s'écrient les trois mille guerriers qui doivent être baptisés après leur chef, nous détestons les dieux mortels et nous sommes prêts à servir le Dieu immortel de Remy. Ainsi la France naissante, en la personne de son roi et de l'élite de ses enfants, était conduite au baptistère par la main de Waast.

### CHARITÉ DE SAINT WAAST

De tous côtés on venait trouver notre Saint, pour lui demander conseil et chercher des consolations : La grâce divine, qui abondait en son cœur, dit Alcuin, son historien, découlait à flots par sa bouche sur tous ses pieux visiteurs. Il ne rebutait personne, tout le monde était sûr de trouver en lui un père affable et compatissant.

Un jour, le Saint s'entretenait avec un homme du voisinage sur les choses de la piété et de la religion. Ils parlaient depuis longtemps, les heures s'écoulaient à leur insu, et le soleil, qui était au milieu de sa course au commencement de leur entretien, allait disparaître à l'horizon. Waast, ne voulant point quitter son hôte sans lui offrir un viatique pour le chemin, donne l'ordre à son serviteur d'aller chercher du vin. Mais il oublie qu'il a épuisé toute la provision en la distribuant aux autres visiteurs. En effet, le serviteur trouve le vase complètement vide : il revient aussitôt le dire à Waast. Le Saint rougit, mais se rappelant que Moïse a fait jaillir par un coup de sa baguette l'eau du rocher il se met en prière et dit au serviteur : « Confiance en la bonté divine ! Va et rapporte-nous au plus tôt ce que tu trouveras dans le vase. » Le serviteur obéit et, au bout de quelques instants, revient avec un vin délicieux. Waast, qui avait mis toutes ses vertus sous la garde de l'humilité, lui défendit de parler de ce miracle, tant qu'il vivrait.

### GUÉRISONS DES CORPS ET DES AMES

Saint Remy, qui avait attaché Waast à son Eglise, le sacra, dans la suite, évêque d'Arras. Cette ville avait été évangélisée du temps de la domination romaine, mais, depuis les invasions barbares, elle était retombée dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Quand notre Saint se présenta aux portes de la cité, dont il allait devenir le pasteur, il y trouva un aveugle et un boiteux, qui lui demandèrent l'aumône. Il était embarrassé pour savoir ce qu'il leur donnerait, car il n'avait rien dans sa bourse. Après avoir réfléchi quelques instants : « Je ne porte sur moi, leur dit-il, ni or ni argent, mais tout ce que j'ai en mon pouvoir, c'est-à-dire les services de la charité et la ferveur de la prière, je vous le donne de grand cœur. » Puis,

implorant la puissance divine, il la supplia avec larmes de se manifester au milieu de ce peuple idolâtre. En ce moment, l'aveugle recouvra la vue, et le boiteux l'usage de ses jambes. Alors la foule des Atrébates, témoin de ce miracle, fit un accueil triomphal à l'homme de Dieu.

### UN OURS OBÉISSANT

Avant de prendre quelque repos, saint Waast parcourut la cité, cherchant parmi les ruines des vieux édifices celles de l'ancienne église, car Arras avait jadis été une chrétienté florissante. Mais les iniquités de cette ville avaient excité la colère de Dieu, qui l'avait livrée aux dévastations du farouche Attila : « Son état, dit Alcuin, ressemblait à celui de Jérusalem abandonnée pour ses crimes à la fureur du roi de Babylone. »

Ce douloureux spectacle toucha vivement le cœur de Waast, qui ne put retenir ses larmes. « Les Gentils, dit-il avec le Prophète, sont entrés dans l'héritage du Seigneur, leurs mains impures ont profané ses divins sanctuaires et versé le sang des serviteurs du Christ autour des autels du Roi des rois. » Or, il découvrit sous les ronces et les épines les fondements de l'église primitive. L'endroit où les ministres sacrés avaient chanté les louanges de Dieu était devenu le repaire des bêtes sauvages, il restait à peine quelques vestiges des anciens murs.

A cette vue, Waast tombe à genoux : « Seigneur, s'écrie-t-il en poussant de profonds soupirs, tant de calamités sont venues fondre sur nous parce que nous avons péché avec nos pères, commis l'injustice et fait l'iniquité. Mais, Dieu bon, souvenez-vous de votre miséricorde, accordez-nous le pardon de nos crimes, n'oubliez pas sans rémission vos pauvres enfants. »

Tout à coup, de l'enceinte dévastée, s'élance un ours à l'aspect féroce. La foule est saisie de crainte, mais Waast n'est pas troublé. D'une voix calme et forte, il commande à l'animal de se retirer dans les bois sans faire aucun mal, et de ne plus repasser la Scarpe dorénavant. L'ours obéit docilement et ne reparut jamais dans la ville. « O puissance admirable des saints, qui subjugue les bêtes les plus féroces! s'écrie Alcuin. O déplorable audace des hommes, qui méprise la parole salutaire des prédicateurs, tandis que les animaux sans raison sont dociles à leurs ordres! » Le fait miraculeux que nous venons de raconter a donné naissance à ce proverbe « saint Waast et son ours » pour désigner l'obéissance servile d'une personne aux volontés d'une autre.

### LE DIABLE DANS UNE COUPE DE BIÈRE

Waast se mit sans retard à l'œuvre d'évangélisation que saint Remy lui avait confiée. L'église fut relevée de ses ruines et reprit son antique splendeur, les erreurs de l'idolâtrie disparurent du cœur des Atrébates comme les ronces de leur cité dévastée.

Un jour, un noble Franc, nommé Hozin, invita le vénérable Waast à un banquet magnifique où était convié le roi Clotaire, qui régnait à Soissons depuis la mort de Clovis. Le saint évêque accepta l'invitation dans le seul but d'annoncer plus facilement, au milieu d'une causerie familière, la parole divine. Etant donc entré dans la maison d'Hozin, il se mit à bénir, selon son habitude, tout ce qu'il y trouva en faisant des signes de Croix. Or, il y avait quelques vases remplis de bière qui avaient été consacrés, suivant les rites des Gentils, à l'usage des invités qui professaient le culte des idoles. Dès que Waast eut tracé sur ces coupes le signe de la Croix, elles se brisèrent d'elles-mêmes, et le liquide inonda le sol.

Le roi et les grands étonnés demandèrent au saint évêque quelle était la cause de ce prodige : « A la suite de maléfices et d'enchantements, répondit-il, la puissance du diable s'était cachée dans ces vases pour induire en erreur les âmes des convives. Mais le signe de la Croix a épouvanté le démon et l'a mis en fuite de la même manière que ce liquide s'est répandu sur la terre. » Cet événement fut très utile au salut de ceux qui étaient présents. Ainsi les machinations que Satan ourdissait contre les âmes tournaient à leur bien et à leur conversion.

### MORT ET FUNÉRAILLES DE SAINT WAAST

Pour donner plus d'étendue aux travaux apostoliques de Waast, saint Remy le chargea, en 510, du soin de gouverner le diocèse de Cambrai, qui était alors très étendu. Cette union des sièges d'Arras et de Cambrai dura jusqu'à la fin du XI^e^ siècle.

Enfin, après quarante années d'un épiscopat laborieux et fécond, Waast fut saisi d'une fièvre violente. On vit alors, dans l'obscurité de la nuit, une colombe de feu sur le faîte de la maison qui l'abritait. A ce signe, Waast comprit que sa fin était prochaine. Il fit ses dernières recommandations à ses clercs, qui entouraient son lit, reçut le viatique du corps et du sang de Notre-Seigneur, et, au milieu des sanglots de tous les assistants, rendit son âme à Dieu. C'était le 6 février de l'an 540. A son arrivée dans la ville d'Arras, il n'avait pas trouvé un seul chrétien; il n'y laissa pas un seul païen lors de sa bienheureuse mort.

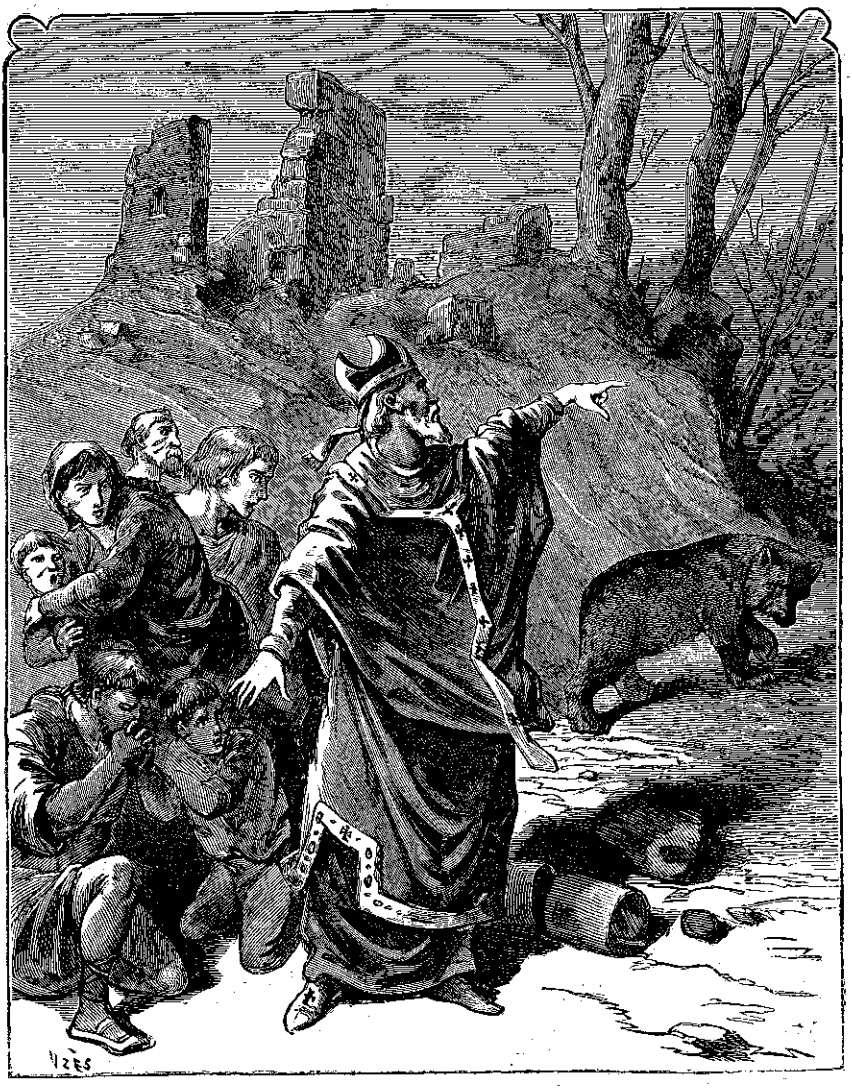
Une foule nombreuse vint des alentours assister à ses funérailles, les prêtres et les diacres des églises voisines voulurent honorer par un dernier hommage sa dépouille mortelle. On résolut d'abord de la porter dans la vaste église qu'il avait élevée en l'honneur de Notre-Dame, mais le corps était devenu si pesant qu'on ne put, malgré les plus grands efforts, le soulever de terre.

Que faire alors? Dans cette perplexité, on demanda à l'archiprêtre Scopilion, qui avait été son secrétaire, si, dans son testament, il n'avait rien dit au sujet de sa sépulture : « Non, répondit celui-ci, mais je me souviens qu'il répétait fréquemment qu'on ne devait enterrer personne dans les villes, parce qu'elles sont le séjour des vivants et non celui des morts. »

Il était aussi notoire que le saint évêque avait, de son vivant, préparé le lieu de sa sépulture dans un pauvre oratoire qu'il avait fait bâtir sur les bords du Crinchon. Mais le peuple enthousiaste ne pouvait se résoudre à ensevelir un homme d'un tel mérite, un saint si éminent, dans un lieu aussi humble, dont l'accès était d'ailleurs rendu très difficile par un marais.

La foule se mit en prière. « O bienheureux Père, s'écria le vénérable Scopilion, que voulez-vous que je fasse? Voici la nuit qui vient, tous ceux qui ont accouru à vos funérailles voudraient retourner dans leurs demeures. Permettez, je vous en prie, que nous portions votre corps à l'endroit que notre amour filial lui destine. »

A peine a-t-il achevé ces mots que les porteurs, animés d'une foi ardente, soulèvent le cercueil,



**Saint Waast ordonne à un ours de se retirer sans faire de mal aux hommes.**

le placent sur leurs épaules, et vont sans aucune peine le déposer dans le lieu préparé, c'est-à-dire dans l'église de la Sainte Vierge, à droite de l'autel où se trouvait son siège pontifical pendant les cérémonies.

### DEUX FAITS MIRACULEUX

Quelque temps après sa mort, le feu prit à la maison où le bienheureux Waast avait rendu le dernier soupir. On vit alors le saint évêque sortir de son tombeau, venir écarter les flammes et préserver ainsi le lit sur lequel il avait expiré. Devant ce prodige, le peuple comprit combien était grande dans le ciel la béatitude de celui dont le feu respectait la couche et la demeure sur la terre.

Plus tard, en 666, le septième successeur de saint Waast, le bienheureux Aubert, regardant un jour vers l'Orient, aperçut un homme tout éblouissant de lumière, au delà du Crinchon : il tenait une verge à la main et mesurait le terrain comme un architecte qui se prépare à élever un nouvel édifice.

Dieu révéla à saint Aubert le sens de cette vision et lui fit connaître qu'il devait transférer dans le sanctuaire bâti en cet endroit les restes du bienheureux Waast. Il obéit aussitôt à l'indication céleste, à la grande joie du peuple. Dans cette cérémonie, saint Omer recouvra la vue par l'attouchement des reliques du saint évêque d'Arras; mais, préférant ne plus voir les choses de la terre, il le supplia de le rendre aveugle de nouveau et fut exaucé dans son héroïque prière.

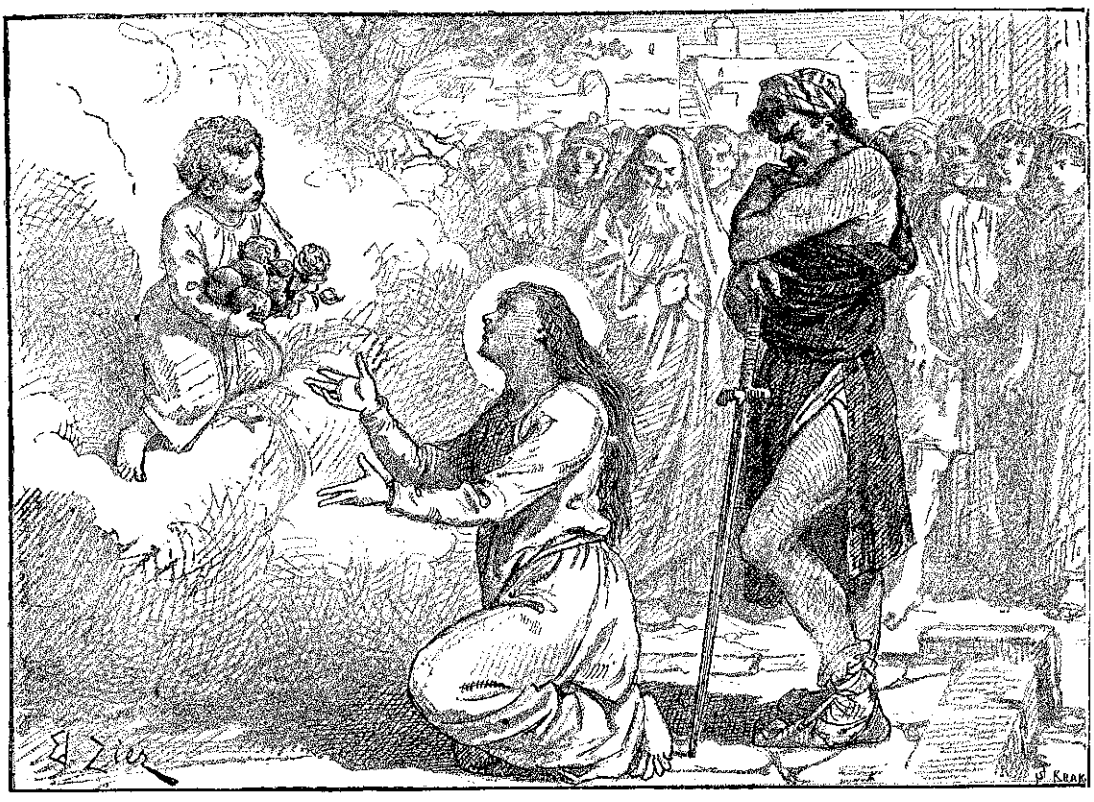
Le culte de saint Waast est resté très populaire dans les diocèses d'Arras, de Cambrai et de Beauvais, dont il fut l'apôtre. Beaucoup d'églises l'ont choisi pour leur patron, et conservent précieusement quelques parcelles de ses ossements.

# SAINTE DOROTHÉE, VIERGE ET MARTYRE

ET

# SAINT THÉOPHILE, AVOCAT ET MARTYR

*Fête le 16 février.*



**Sainte Dorothée, au moment du supplice, reçoit de l'Époux céleste des fleurs et des fruits apportés par un ange.**

RÉPUTATION DE DOROTHÉE

Au commencement du IVe siècle, à l'heure où le paganisme tentait un suprême effort contre la Croix, dont l'apparition miraculeuse allait précipiter sa ruine, vivait, à Césarée, en Cappadoce, une jeune chrétienne du nom de Dorothée. Ses vertus, plus encore que sa beauté, attiraient l'attention de ses concitoyennes, et en faisaient un modèle que les mères montraient à leurs filles et que tous admiraient. Dieu lui fit cette grâce et cet honneur de l'admettre à unir la couronne des vierges à la palme des martyrs. L'épouvantable persécution, ordonnée par les empereurs Dioclétien et Maximien-Hercule, tout en multipliant les victimes et les élus, devait surtout aboutir à démontrer l'impuissance et la rage des persécuteurs, en même temps que l'invincible vitalité de l'Eglise naissante.

Il y avait, à Césarée, un gouverneur païen, nommé Saprice, très digne, par sa cruauté, de ceux dont il était le représentant. La renommée lui apporta bientôt le nom de Dorothée, dont chacun redisait la vertu et les louanges. Il s'empressa de la faire arrêter.

INTERROGATOIRE DE LA SAINTE

Quand elle fut introduite près de lui, la jeune vierge, les yeux baissés, priait Dieu de l'assister et de mettre sur ses lèvres les paroles qu'il a promis de fournir à ceux des soldats qui ont à comparaître devant les tribunaux des hommes.

« Comment te nommes-tu? lui dit Saprice avec insolence. — Dorothée est mon nom, reprit-elle sans se troubler. — Je t'ai fait mander, afin que tu sacrifies à nos dieux immortels, selon l'ordre de nos empereurs et de nos princes augustes. — Le seul auguste que je connaisse digne de nos adorations est le Dieu du ciel et de la terre, celui qui a dit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et

tu ne serviras que lui seul, et qui a dit encore : Périssent les dieux qui n'ont fait ni le ciel, ni la terre! Reste donc à savoir auquel de ces empereurs il faut obéir; à celui du ciel ou à celui de la terre? à Dieu ou à l'homme? Mais que sont vos empereurs, sinon des hommes mortels, comme l'ont été les dieux dont vous adorez les statues?

— Laisse-là cette forfanterie, si tu veux sortir d'ici saine et sauve; sinon, abandonnée à la sévérité des lois, tu serviras d'exemple, et ton supplice montrera quelle révérence on doit porter à nos dieux. — L'exemple que je donnerai sera celui de la crainte de Dieu, afin qu'apprenant à le redouter, les chrétiens ne craignent plus la fureur des hommes. Ceux-ci, tels que des chiens, s'emportent sans raison contre des innocents et déversent sur les bons leur colère insensée.

— Tu as résolu, d'après ce que j'entends, de persévérer dans ton entêtement et de mourir comme tant d'autres. Il en est encore temps, écoute-moi et sacrifie; c'est le seul moyen d'échapper au chevalet. — Tes chevalets sont des tortures passagères, mais les tourments de l'enfer sont éternels; et si je veux y échapper, je ne dois pas craindre des maux d'un moment. Notre maître n'a-t-il pas dit : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais redoutez plutôt celui qui peut à la fois perdre le corps et l'âme. »

Saprice commençait à perdre patience : « Crains les dieux, lui dit-il, ces dieux qui, dans leur colère, peuvent faire périr ton âme et ton corps, si tu persévères dans ton obstination! — Je t'ai déjà dit, Saprice, que jamais tu ne m'amèneras à sacrifier aux démons qui ont autrefois habité dans des hommes orgueilleux, dont on rougirait de raconter la vie, tant elle fut honteuse, et dont la mort a été semblable à celle des bêtes. Ils ne connurent pas celui qui a créé le ciel et la terre et ce qu'ils contiennent. Leurs âmes sont dans des flammes dévorantes, tandis que vous adorez ici leurs images faites de divers métaux. Ils iront inévitablement les rejoindre dans ces feux éternels, ceux qui les adorent et les imitent, au mépris du Créateur! »

### LE MARTYRE COMMENCE

Saprice, à ces mots, fut transporté de rage et, voyant l'impression que ce discours produisait sur le peuple, il se tourna vers les bourreaux : « Prenez-la, dit-il, étendez-la sur le chevalet. Peut-être qu'au milieu des tourments, elle sera mieux disposée à adorer nos dieux immortels. »

La servante de Dieu s'adressa à son tour à Saprice, et, sans être interrogée, elle lui dit, du haut du chevalet, où l'on venait de la mettre : « Qui t'arrête? hâte-toi d'accomplir ce que tu dois faire, afin que je puisse voir bientôt celui pour lequel je ne crains ni toi ni tes tourments. — Quel est donc celui que tu désires? — Le Christ, Fils du Dieu vivant! dit Dorothée. — Et où donc est ce Christ? reprit le persécuteur. — Comme tout-puissant, il est partout; comme homme (car la raison humaine ne se rend compte que de ce qui est contenu dans un lieu), comme homme, il est monté au ciel, il est assis à la droite de Dieu, son Père. N'ayant avec ce Père et le Saint-Esprit qu'une même divinité, il daigne nous inviter au jardin de ses délices, qui est son paradis. Là, en toute saison, les lys sont toujours blancs, les roses toujours dans leur fraîcheur, les champs et les monts toujours verdoyants, les collines toujours plus belles, les fontaines sans cesse jaillissantes; là, les âmes des saints sont enivrées par le Christ d'une joie immortelle! O Saprice! crois-moi, cherche la vraie liberté et tu pourras aussi pénétrer dans ces délicieux jardins!

— Laisse-là ces folies; sacrifie aux dieux, accepte un époux et passe d'heureux jours! Autrement, tu périras comme ont péri tes pareils. — Jamais, dit Dorothée, je ne sacrifierai aux dieux, car je suis chrétienne; jamais je n'accepterai d'autre époux que le Christ, dont je suis la fiancée! Telle est ma foi. Puisse-t-elle m'introduire dans son paradis et me faire asseoir sur le lit nuptial, où repose l'Agneau. »

### LA TENTATION DU MAUVAIS EXEMPLE

Pendant cet échange de paroles, la vierge chrétienne subissait la torture avec une inébranlable fermeté. Saprice, vaincu sur ce point, essaya de moyens plus infâmes. Il fit venir deux pauvres sœurs, nommées Christé et Callisté qui, vaincues par les tourments, avaient eu la faiblesse d'apostasier : « Prenez, leur dit-il, cette pauvre fille chez vous, et tâchez de la persuader, en l'invitant à suivre votre exemple. Vous avez déjà sacrifié aux dieux immortels, et laissé les superstitions chrétiennes; je vous en ai fait récompenser; mais de plus grands honneurs vous attendent, si vous parvenez à détourner cette chrétienne de sa foi. »

Les deux sœurs emmenèrent Dorothée dans leur maison et, dociles aux ordres du gouverneur, elles cherchaient à convaincre la jeune fille : « Laissez donc, lui disaient-elles, laissez pénétrer la vérité dans votre cœur; imitez notre exemple, et échappez aux supplices et à une mort inévitable. Il est trop tôt pour vous de mourir! »

Dorothée leur répondit : « Ah! si vous vouliez m'écouter, vous vous repentiriez d'avoir sacrifié aux idoles. La bonté de Dieu est infinie envers ceux qui se repentent! » Mais Christé et Callisté lui répondirent à la fois : « Nous nous sommes perdues en nous éloignant du Christ, comment oserions-nous jamais revenir à lui! — C'est un plus grand crime, reprit Dorothée, de désespérer de la miséricorde divine que de sacrifier à de vaines idoles. Oh! ne désespérez pas de ce médecin, aussi charitable qu'habile; il n'est pas de blessure qu'il ne puisse guérir; et on ne l'appelle le Sauveur que parce qu'il ne cesse jamais de nous sauver. Il est nommé le Rédempteur et le Libérateur, parce que toujours il nous rachète et nous délivre. Pour vous, mes sœurs, faites pénitence, et sans nul doute, vous obtiendrez votre pardon. »

### ELLE CONVERTIT LES DEUX SŒURS

La grâce de Dieu accompagnait ses paroles, et les deux sœurs, tombant à genoux, priaient avec larmes la jeune Sainte d'obtenir pour elles la miséricorde qu'elle leur promettait.

Dorothée se mit donc en prières : « Seigneur, disait-elle, vous qui nous avez encouragés en disant : Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive; vous qui nous avez assuré qu'il y dans le ciel plus de joie pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent, montrez votre clémence envers ces âmes, que le démon a séduites et qu'il a ravies à votre bercail; que, par leur exemple, les autres qui se seraient éloignées reviennent aussi vers vous! »

Et les deux sœurs, encouragées, lui promirent d'être désormais fidèles à un Dieu si plein de bonté!

L'occasion ne tarda pas à se produire et les deux sœurs durent bientôt témoigner de leur repentir. Saprice les envoya chercher avec Dorothée, et, les prenant à part, leur demanda si elles avaient réussi à ébranler la constance de leur prisonnière : « Nous avons lourdement péché, lui dirent-elles, la crainte de tourments passagers nous a fait rougir de notre foi, mais nous avons prié la servante du Christ de s'employer, par ses prières, à nous obtenir le pardon. »

LES DEUX SŒURS CONVERTIES SUBISSENT LE MARTYRE

Saprice, à ces mots, entra dans une telle colère que, déchirant ses vêtements, il commanda d'attacher dos à dos les deux sœurs et leur dit : « Si vous ne sacrifiez à nos dieux, je vous fais jeter dans une chaudière bouillante ! » Dorothée les encourageait du regard, et elles s'écrièrent : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pour agréable notre pénitence, accordez-nous votre pardon ! » Comme elles persévéraient dans leur résolution, elles furent peu après précipitées dans une chaudière où elles brûlèrent sous les yeux de leur sainte compagne. Au comble de la joie, Dorothée leur disait : « Vous me devancez, mes sœurs, soyez certaines de votre pardon ; la palme que vous aviez perdue vous a été restituée ; il vient à vous, ce Père qui se réjouit quand il retrouve ses enfants égarés. »

DOROTHÉE SOUFFRE CRUELLEMENT

Saprice retourna alors sa colère contre Dorothée, qui, loin d'avoir cédé aux sollicitations, avait su changer le cœur de ces deux pauvres femmes et en avait fait de généreuses martyres. Replacée sur le chevalet, elle montrait une si grande joie que le gouverneur en fut indigné.

« Pourquoi, lui dit-il, simuler une telle allégresse au milieu des supplices ? — Mais, lui repartit Dorothée, ma joie n'est point fausse ni menteuse ; comment ne serais-je pas dans l'allégresse, puisque les âmes que le démon avait ravies, le Christ les a reconquises par mes efforts ? A leur occasion, les anges du ciel sont dans la jubilation, les apôtres, les martyrs et les prophètes se réjouissent. Hâte-toi, Saprice, afin que je puisse me joindre à ce concert. »

Le tyran, de plus en plus irrité d'une telle constance, fit appliquer aux flancs de la généreuse martyre des torches enflammées, dont l'ardeur, cependant, était moindre que celle qui embrasait son cœur. Aussi, au milieu de ces terribles tortures, montrant un visage tranquille, Dorothée insultait à l'impuissance des bourreaux : « Eh bien, misérable Saprice ! te voilà donc vaincu, toi et tes idoles, et par une simple femme ! »

Saprice ne se possédait plus de rage : « Qu'on la descende, dit-il, et, puisqu'elle m'insulte, qu'on la soufflette impitoyablement ! » Les bourreaux se mirent en devoir d'exécuter cet ordre barbare ; mais leurs forces s'y épuisèrent ; et quand la fatigue les eut fait cesser, Saprice rendit cette sentence : « Nous ordonnons que Dorothée, jeune fille pleine d'orgueil, qui a refusé de sacrifier aux dieux immortels et qui veut absolument mourir pour je ne sais quel homme, qu'elle appelle le Christ, soit frappée du glaive. »

En entendant cet arrêt qu'elle souhaitait si ardemment, Dorothée s'écria : « Je vous rends grâce, céleste Amant des âmes, de ce que vous m'appelez à votre paradis et à votre lit nuptial.

ELLE CONVERTIT UN AVOCAT ET MEURT

Comme elle sortait du prétoire, un avocat païen, nommé Théophile, ne respectant pas même le grand courage dont elle faisait preuve, non plus que ses douleurs, lui dit en riant : « Dorothée, épouse du Christ, ne manque pas de m'envoyer des fruits et des roses du jardin de ton Epoux. — Très volontiers, dit-elle, je le ferai ainsi. »

Avant de recevoir le coup qui devait lui procurer la couronne éternelle, elle pria le bourreau de lui accorder quelques instants, ce qu'il fit. Elle se mit aussitôt à genoux et pria. Soudain, un radieux enfant parut devant elle, portant dans un linge trois beaux fruits et trois roses : « Portez, je vous prie, ceci à Théophile, et dites-lui : Voici ce que tu m'as demandé de t'envoyer du jardin de mon Epoux ! »

Cependant, Théophile racontait à ses amis la commission dont il avait chargé la jeune vierge, et s'en glorifiait sans doute comme d'une très fine plaisanterie, quand tout à coup se présente devant lui l'enfant portant les fruits et les roses. A cette vue, Théophile pâlit : « Voici, dit l'enfant, ce que Dorothée, vierge très sainte, t'avait promis et qu'elle t'envoie du jardin de son Epoux. »

Théophile n'avait plus envie de rire ; de plus en plus troublé, il s'écria : « Le Christ est vraiment Dieu ! il ne peut y avoir en lui de mensonge ! » Les autres avocats ne savaient que penser de cette scène et lui dirent : « Es-tu fou, Théophile, ou plaisantes-tu encore ? — Je ne suis pas fou, et ne plaisante point, mais ma raison et ma foi s'accordent pour affirmer que le Christ est vraiment Dieu !

— Eh ! qui peut t'amener à proférer de telles paroles ?

— Dites-moi dans quel mois nous sommes ?

— Mais, dans le mois de février !

— Eh bien ! un froid rigoureux règne dans toute la Cappadoce, aucun arbre ne porte de feuilles ni de fruits ; d'où pensez-vous donc que proviennent ces roses et ces fruits avec la verdure qui les entoure ?

— Il est vrai que, même dans la saison, nous n'en avons vu de semblables !

— Comment donc voulez-vous, reprit alors Théophile, que je ne croie pas ? Entendant Dorothée parler de son époux, le Christ, je la pris pour folle, j'insultai à ce qui me semblait de la démence et je lui dis par moquerie : « Quand tu seras arrivée au jardin de ton époux, envoie-moi des roses et des fruits », et elle de me répondre : « Je le ferai volontiers, Théophile ! » Or, à peine a-t-elle souffert la mort, que se présente à moi un enfant de si petite taille, qu'il me paraissait incapable de parler. Me touchant au côté et me tirant à part, cet enfant, dans un langage si gracieux, qu'auprès de lui je semblais un barbare, m'a dit : « Dorothée, vierge très sainte, t'envoie ces présents du jardin de son Epoux. » En recevant ces fruits, j'ai poussé le cri que vous avez entendu, mais je n'ai plus revu l'enfant ; je ne doute pas que ce soit un ange de Dieu. »

En finissant ces mots, Théophile s'écria : « Oh ! qu'heureux sont ceux qui croient dans le Christ et qui souffrent pour lui ! Il est véritablement Dieu, et celui qui lui donne sa foi possède la sagesse ! »

Le changement qui s'opérait dans Théophile, ses paroles, surtout, produisaient une grande impression dans les alentours du palais. Le gouverneur ne tarda pas à en être informé : « Votre

avocat Théophile, lui dit-on, qui jusqu'ici plaidait contre les chrétiens, et les poursuivait d'une haine mortelle, crie à la porte du palais, louant et bénissant le nom de je ne sais quel Jésus-Christ; et plusieurs semblent fort émus de ses paroles. »

THÉOPHILE, CONVERTI, CONFESSE JÉSUS-CHRIST

Saprice le fit comparaître devant lui. « Quels discours, lui dit-il, tiens-tu donc au dehors ?

*Théophile.* — Je louais heureusement le Christ que j'ai jusqu'ici si malheureusement méconnu !

*Saprice.* — Je m'étonne de voir un homme aussi prudent que tu le paraissais, oser prononcer le nom de celui dont naguère tu persécutais les adorateurs !

*Théophile.* — Ce changement vous prouve que c'est le Christ lui-même qui m'a fait revenir de l'erreur à la vérité, en me montrant qu'il est le vrai Dieu.

*Saprice.* — Les hommes, d'ordinaire, croissent en sagesse avec les années ; mais, à l'inverse des autres, de prudent, tu deviens insensé quand tu appelles Dieu celui que ses disciples eux-mêmes confessent avoir été mis à mort par les juifs.

*Théophile.* — J'ai ouï dire, en effet, que le Christ a été crucifié, et, dans mon erreur, je ne croyais pas qu'il fût Dieu; et j'ai même blasphémé son nom. Maintenant je me repens de mes crimes et de mes blasphèmes, et je proclame sa divinité.

*Saprice.* — Mais, quand donc et dans quel lieu es-tu devenu chrétien, toi qui, jusqu'ici, sacrifiais avec nous ?

*Théophile.* — A l'heure même où je confessais le Christ, j'ai senti que je devenais chrétien. Aussi, croyant de tout mon cœur en Jésus-Christ, je confesse son saint nom, son nom immaculé, son nom qui ne connaît pas l'imposture comme vos idoles.

*Saprice.* — L'imposture règne donc dans nos dieux ?

*Théophile.* — Eh ! comment ne régnerait-elle pas dans ces vains simulacres que l'homme a fabriqués avec du bois, qu'il a fondus et limés, dont il a fallu affermir la base avec du plomb ; ces vaines statues que gardent les hiboux, que les araignées couvrent de leurs toiles, et dont l'intérieur sert souvent de refuge aux rats et aux souris ? Si telle n'est pas la vérité, que je passe pour menteur. Mais je ne mens pas, et il convient que tu rendes aussi témoignage au Christ.

*Saprice.* — Nos dieux ne sont donc pas des dieux vivants?

*Théophile.* — Vos idoles sont sans intelligence ; elles ont besoin d'être gardées, mais notre Dieu garde tous les êtres.

*Saprice.* — Je vois, malheureux Théophile, que tu veux mourir d'une triste mort.

*Théophile.* — Au contraire, je désire obtenir la vie éternelle.

*Saprice.* — Sache bien que si tu t'entêtes dans ta folie, je te ferai subir toutes sortes de tourments, et qu'enfin je serai forcé de te faire mourir dans les supplices.

*Théophile.* — Mais c'est justement ce que je désire le plus.

*Saprice.* — Aie pitié de ta personne, de ta famille et de ta maison, qu'une mort aussi honteuse va déshonorer.

*Théophile.* — La suprême sagesse consiste à maîtriser ses passions et à ne pas craindre les tourments.

*Saprice.* — Ainsi donc tu choisis les tortures et tu préfères la mort à la vie ?

*Théophile.* — Je crains les tourments et la mort m'épouvante ; mais aux maux qui passent, s'opposent, dans mon cœur, les tortures éternelles, réservées aux adorateurs des idoles.

*Saprice.* — Qu'on étende ce beau parleur sur le chevalet, s'écria Saprice à bout de raisons, peut-être que son éloquence s'arrêtera sous les coups. »

TRIOMPHE DE THÉOPHILE — SON GLORIEUX MARTYRE

Sitôt que Théophile fut étendu sur le chevalet, dont la forme rappelle un peu la Croix : « Me voici vraiment chrétien, dit-il, car je suis suspendu à la Croix. O Christ ! je vous rends grâces de m'avoir admis à partager votre supplice! »

Cependant, le gouverneur assistait à ce cruel spectacle, et la vue du sang de celui qui avait été son ami finit par l'émouvoir. « Malheureux! lui cria-t-il, aie pitié de ton corps. — Malheureux! répliqua le martyr, aie pitié de ton âme! »

Voyant que rien n'était capable d'ébranler la constance de Théophile, le gouverneur, furieux d'ailleurs de l'exemple que le peuple recevait du martyr, ordonna que des ongles de fer lui labourassent les flancs et que ses plaies saignantes fussent brûlées par des torches.

Au milieu de ces tortures, Théophile ne disait que ces paroles : « O Christ ! Fils de Dieu, je vous confesse; mettez-moi au nombre de vos serviteurs. » Et il semblait si calme et si digne qu'on eût dit que ce n'était pas lui qu'on tourmentait.

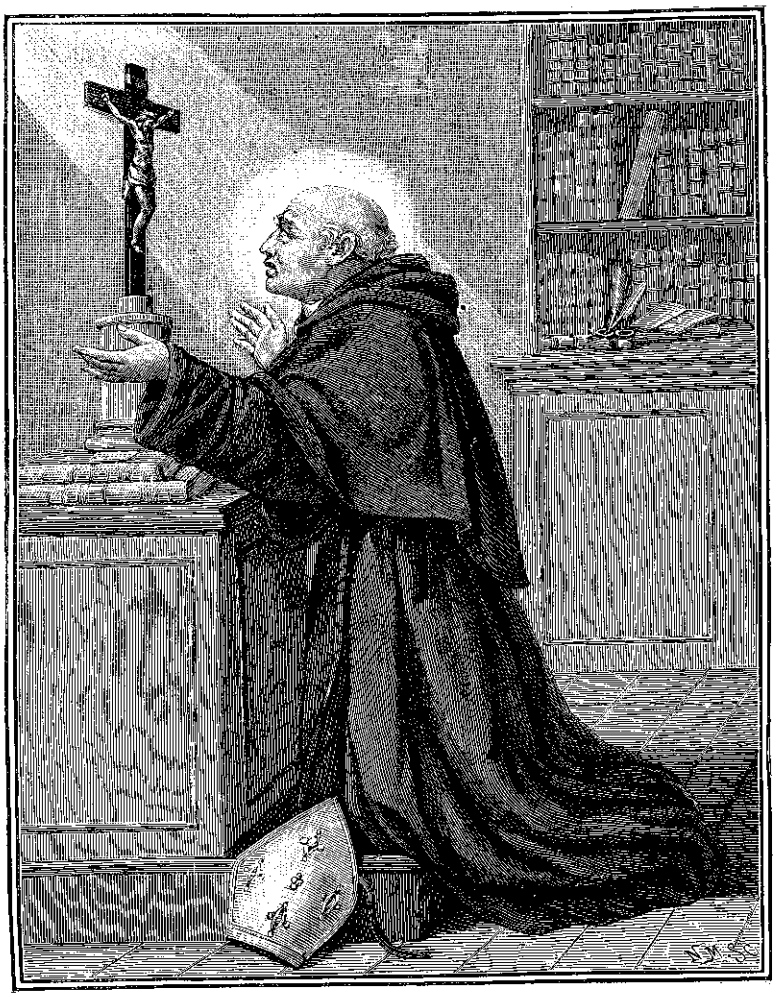
Quand les bourreaux furent lassés, l'impie gouverneur dicta la sentence en ces termes : « Nous ordonnons que Théophile, jusqu'ici fidèle adorateur de nos dieux, qui les a délaissés pour se joindre à la secte des chrétiens, ait la tête tranchée. » « O Christ ! merci ! » s'écria Théophile, et, plein de joie, il allait à la couronne des élus. Ouvrier de la onzième heure, il eut cette joie de posséder une récompense égale à ceux qui ont porté plus longtemps le poids du jour et de la chaleur.

**Nota.** — Les reliques de sainte Dorothée se conservaient autrefois en Provence dans l'église de Saint-Honorat, hors les murs d'Arles. L'église de Saint-Honorat, vulgairement appelée Notre-Dame de Grâce, fut, jusqu'à la fin du siècle dernier, occupée par les Pères Minimes. Dévastée pendant la Révolution, il n'en reste plus que des ruines comme aussi du couvent des religieux. Ces ruines, remarquables par leur antiquité et par le caractère de leur architecture, mériteraient d'être relevées, et nous faisons des vœux pour qu'une restauration les rende au culte.

# LE BIENHEUREUX ANGE DE FURCI

## RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT AUGUSTIN

*Fête le 6 février et le 19 décembre.*



**Le Bienheureux Ange, professeur de théologie, médite aux pieds du crucifix les vérités qu'il doit enseigner. — A ses pieds, la mitre épiscopale que son humilité a refusée.**

UNE FAMILLE SANS ENFANTS — FOI ET PRIÈRES

Le village de Furci, situé dans l'Italie méridionale, à 70 kilomètres de Chieti, couronne comme une forteresse une colline doucement inclinée, au pied de laquelle coule le Fiume-Triste, qui porte ses eaux vers l'Adriatique.

Là vivaient au XIII^e^ siècle deux époux chrétiens, Adalipto et Albazia, saintement unis dans le Seigneur. Ils tenaient un rang honorable parmi leurs concitoyens, leur parenté était nombreuse et puissante, ils étaient riches des biens de ce monde, mais leurs cœurs n'étaient point détournés du ciel par tous ces avantages périssables. Aspirant aux richesses éternelles, ils cherchaient avant tout à plaire à Dieu, qu'ils aimaient de tout leur cœur, ils observaient avec fidélité ses commandements, secouraient les pauvres et les malheureux, visitaient souvent les églises et entreprenaient de temps en temps de pieux pèlerinages.

Rien ne semblait leur manquer, et pourtant la tristesse envahissait parfois leur âme, parce que les années s'écoulaient sans que le ciel leur donnât un fils. Il leur semblait dur, dit l'historien de voir disparaître les jours de leur printemps,

en restant stériles comme le figuier maudit de l'Evangile. Ils élevaient ensemble leur voix vers le Seigneur, en disant :

« O Dieu, inclinez votre oreille, et écoutez la prière de vos serviteurs, qui crient vers vous avec confiance et de tout leur cœur. Ouvrez-nous les trésors de votre miséricorde et glorifiez votre nom. Accordez-nous, nous vous en supplions, un rejeton de notre race. Nous vous le demandons, non pour la satisfaction de notre orgueil ou simplement pour avoir un héritier de nos biens, mais afin de pouvoir vous offrir un serviteur qui vous aime et vous rende gloire à jamais. Daignez donc nous visiter comme vous avez visité autrefois, par votre puissance, Anna, l'épouse stérile d'Elcana, qui devint l'heureuse mère de votre fidèle et grand prophète Samuel. »

### LE DON DE L'ARCHANGE SAINT MICHEL

Cependant, comme ils se croyaient trop indignes d'être favorablement écoutés de la divine Majesté, ils résolurent de s'adresser au glorieux archange saint Michel, à qui ils avaient une dévotion spéciale.

A cet effet, ils allèrent en pèlerinage au célèbre sanctuaire de Saint-Michel au Mont Gargan. Ils voulurent passer tous deux la nuit en prières dans l'église du saint archange. « Prince des milices célestes, disaient-ils, si vous nous obtenez un fils, nous promettons ici, devant votre autel, de le consacrer au Seigneur, autant que cela dépendra de nous. »

Or, reprend l'hagiographe, pendant la nuit, alors qu'ils n'étaient ni complètement éveillés, ni complètement endormis, une brillante lumière brilla sous les voûtes de l'édifice sacré; un ange parut, resplendissant d'une radieuse majesté; à ses côtés marchait un vénérable évêque, au visage doux et serein, portant sous sa chape blanche les vêtements monastiques d'un religieux augustinien.

« Ne craignez rien, dit l'ange, je suis votre protecteur, l'archange saint Michel. J'ai offert à Dieu vos prières et vos larmes et je suis envoyé pour vous dire qu'elles sont exaucées. Vous aurez un fils et vous le nommerez *Ange*. Dieu le comblera de ses grâces; dès sa enfance, son âme s'ouvrira merveilleusement aux sciences divines; il quittera le monde, pour marcher sur les traces de mon saint compagnon et Dieu accomplira par lui de grandes choses. Ce cher compagnon, dont je parle, c'est Augustin, évêque et docteur, dont votre fils suivra la *Règle* monastique. Dieu nous a confié à tous les deux l'enfant qui naîtra de vous et nous serons toujours ses protecteurs. »

A ces mots, les célestes messagers disparurent, et les deux époux se jetèrent à genoux sur le pavé du sanctuaire pour adorer Dieu et le remercier.

Ils revinrent joyeux à leur demeure, et moins d'un an après, l'heureuse naissance d'un fils venait confirmer la vérité des promesses angéliques. L'enfant fut nommé *Ange*, comme l'avait désiré son protecteur, et ce nom fut une prophétie de sa vie qui devait être la vie d'un ange dans un corps mortel.

### LE NOUVEAU SAMUEL OFFERT A DIEU PAR SA MÈRE

Dès que l'enfant put se passer des soins de sa mère, ses pieux parents résolurent de tenir leur promesse sans retard, en rendant à Dieu le trésor chéri qu'ils en avaient reçu.

A quatre kilomètres de Furci, le voyageur trouve aujourd'hui, près des restes d'une tour antique, un amoncellement de ruines, débris des ravages des hommes et du temps. Là s'élevait au XIII^e^ siècle, un de ces asiles de la science et de la prière, qu'on nomme un monastère bénédictin. C'était le couvent de Saint-Ange de Cornaclano. Un docte et saint abbé, appelé Monte, gouvernait cette famille religieuse. Le P. Monte était le frère d'Albazia, mère de notre jeune Saint.

C'est donc à lui que ses parents vinrent offrir le jeune enfant pour qu'il l'élevât dans le monastère au service du Seigneur. La séparation coûta bien des larmes, mais elles ne servirent qu'à rendre le sacrifice plus méritoire; la force de la foi triompha des faiblesses de la nature, et Dieu, qu'on ne peut vaincre en générosité, donna d'autres enfants aux parents du nouveau Samuel.

Loin du monde et de ses dangers, sous la vigilante et paternelle direction du saint abbé, en face des bons exemples des moines, le petit Ange justifia pleinement son nom. On remarqua bientôt que ce n'était pas un enfant ordinaire, mais une âme d'élite. D'un sérieux au-dessus de son âge, il aimait le recueillement et le silence, le travail et la mortification; il ravissait les moines par sa bonne tenue aux saintes cérémonies et son assiduité à la prière.

Ainsi se passèrent les années de son enfance et de son adolescence. A dix-huit ans, il avait terminé ses études de grammaire, de philosophie et de sciences, conformément au cycle de l'enseignement primaire et secondaire du moyen âge. Déjà, il avait reçu la tonsure des clercs, et son oncle ne doutait pas qu'il embrassât la vie religieuse, lorsque ce bon vieillard fut rappelé de ce monde et rendit paisiblement son âme à son Créateur.

### ANGE AU LIT DE MORT DE SON PÈRE
### VOCATION DÉFINITIVE

Après la mort de son oncle, Ange revint au milieu de sa famille : l'historien ne donne pas d'autres détails sur les motifs de ce retour.

Rendu à la liberté, le jeune homme fut dans la maison paternelle ce qu'il avait été sous la surveillance des moines : ennemi de la dissipation et de l'oisiveté, assidu au travail et à la prière, bon et affable pour tous. Il ne sortait guère que pour aller à l'église et secourir les pauvres.

Plusieurs familles, ravies de ses vertus, ambitionnèrent l'honneur d'une alliance avec lui, et, n'osant s'adresser directement au jeune homme, exprimèrent à ses parents le bonheur qu'elles auraient de lui donner une de leurs filles en mariage. A toutes ces sollicitations, Adalipto et Albazia répondaient invariablement : « Cela ne dépend pas de nous, il en sera ce qu'il plaira à Dieu et au jeune homme. »

Ange était depuis bientôt deux ans dans sa famille, quand une grande épreuve vint la visiter. Le père tomba gravement malade. Appelant un jour auprès de son lit sa femme et son fils aîné, il parla au jeune homme en ces termes :

« Mon fils bien-aimé, tu es la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la colonne de notre maison, et j'ai la consolation de constater que Dieu t'a donné toutes les qualités désirables pour cela. Tu as vingt ans et je ne veux avoir pour toi aucun secret. Plusieurs familles nous ont demandé si nous ne songions pas à te marier; nous avons répondu que la volonté de Dieu et ton propre choix pouvaient seuls trancher cette question. D'autre part, apprends, ô mon fils, que

nous avons obtenu ta naissance, par l'intercession de saint Michel, nous t'avons voué à ce glorieux archange et à saint Augustin; car le prince de la milice céleste nous a fait connaître que Dieu te réservait de grandes grâces parmi ceux qui suivent la *Règle* de ce saint docteur. Maintenant, mon très cher fils, choisis la carrière que tu voudras, nous ne voulons te violenter en rien. »

En entendant ces dernières paroles, le jeune homme s'était jeté aux pieds de ses parents pour les baiser, et il répondit : « Mes chers parents, celui qui a trouvé enfin un trésor longtemps cherché n'est pas plus satisfait que je le suis à cette heure; depuis que j'ai eu l'âge de raison, j'ai résolu de me vouer au service des autels, à l'étude des sciences et à l'amour de Dieu. Si vous m'aimez, encouragez-moi dans cette sainte entreprise, pressez ma lenteur, secouez ma paresse, et ne me parlez plus de mariage terrestre. La *Religion* de saint Augustin, voilà désormais mon épouse. Ah ! que ne m'avez-vous révélé ce secret plus tôt, il y a longtemps que je serais entré dans la voie où j'aspire. »

Adalipto et Albazia remercièrent le Seigneur, qui avait inspiré à leur fils des sentiments si beaux et si conformes à leurs désirs. Le père ne tarda pas à quitter ce monde et son fils lui ferma les yeux.

Par suite de cette mort, Ange dut rester encore un an auprès de sa mère, pour régler les affaires de la famille et la mettre en état de se passer de lui, car il était l'aîné.

Dès qu'il put reprendre sa liberté, le pieux jeune homme dit à Albazia : « Mère bien-aimée, laissez-moi partir maintenant; il est temps que je me donne à Celui dont vous m'avez reçu; saint Michel et saint Augustin m'attendent. Ce serait déplaire à Dieu que de différer davantage et le retard serait pernicieux pour moi, car le démon en profiterait pour me tendre des pièges. »

Albazia, malgré ses larmes, ne pouvait refuser une demande si juste.

Réunissant donc ses frères et ses sœurs, Ange leur dit : « Mes frères, je vous quitte pour aller où Dieu m'appelle. N'ayez pas d'inquiétudes à mon sujet; souvenez-vous seulement de prier pour moi. Dieu est avec vous et ne vous abandonnera pas; craignez-le et aimez-le. Respectez, comme il convient, notre commune mère; aimez-vous les uns les autres, soyez bons pour les pauvres et fidèles à tous les commandements de Dieu. »

Puis il baisa les pieds de sa mère; celle-ci bénit son fils et le jeune homme partit.

### AU COUVENT DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Conduit par l'esprit de Dieu, le voyageur se dirigea vers la ville de Vasto-Aimone, où florissait alors une communauté fervente de religieux Augustins. Le premier que le jeune homme aperçut à la porte du couvent, fut le Père prieur, comme si Dieu l'eût envoyé au-devant du nouveau fils qu'il lui donnait.

Le Père accueillit le jeune étranger avec bonté, lui demanda d'où il venait et quel était le motif de sa visite. « On m'appelle Ange, dit le jeune homme. Furci est ma patrie; je viens de la quitter pour venir solliciter la faveur d'être reçu au nombre des enfants de saint Augustin, car je suis bien résolu à pratiquer du mieux que je pourrai la sainte Règle du grand docteur ».

Après avoir pris l'avis de la communauté, le Père prieur admit le jeune postulant, lui donna l'habit religieux, et le mit sous la direction du maître des novices.

Frère Ange ne savait comment témoigner au Seigneur toute sa reconnaissance. Dans la sincérité et l'ardeur de ses désirs d'être désormais entièrement à Dieu, il demanda naïvement si l'on ne pourrait pas l'admettre tout de suite à prononcer ses vœux perpétuels. On lui apprit donc que les constitutions de l'Ordre étaient formelles sur ce point, et que sa profession ne serait point valide s'il n'attendait la fin de son année de noviciat.

Mais le fervent novice n'attendit guère pour se montrer l'égal des plus anciens religieux, par la régularité, l'obéissance, la mortification et la prière.

Enfin, l'année de noviciat terminé, la communauté réunie en chapitre décida, avec unanimité, de l'admettre à la profession. Jour béni, où Frère Ange put se consacrer définitivement à Dieu et réaliser ainsi ce que sa mère avait promis devant l'autel de l'archange saint Michel!

Après quatre années de vie religieuse, le nouveau fils de saint Augustin avait revu ses études de philosophie et réalisé assez de progrès dans la théologie et les autres sciences sacrées pour être promu aux saints Ordres.

La pieuse Albazia vivait-elle encore, et fit-elle le voyage de Vasto, pour voir son cher Ange monter à l'autel avec la ferveur d'un chérubin? nous aimons à le croire, mais l'historien est muet sur ce point. Il se contente d'affirmer que la bonne renommée des vertus du jeune prêtre s'était répandue dans toute sa patrie. Il allait la quitter pour y rentrer plus tard avec une nouvelle auréole de science et de vertu.

### LE BIENHEUREUX ANGE A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

La fameuse Université catholique de Paris, constituée sous la dépendance de l'Eglise et la protection des rois de France, avec ses statuts et ses privilèges, brillait à cette époque comme une lumière éclatante au milieu du monde. Des milliers d'étudiants y accouraient, non seulement des diverses provinces de France, mais des divers royaumes de la chrétienté : d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. Les Ordres monastiques y envoyaient de jeunes religieux choisis parmi ceux dont l'intelligence donnait les plus belles espérances.

Les Ermites de Saint-Augustin, de la province de Naples, choisirent le Père Ange, alors âgé de vingt-cinq ans, pour l'envoyer se perfectionner dans les sciences philosophiques et théologiques à Paris.

Venir du fond de l'Italie à la capitale de la France, c'était alors un périlleux voyage de plusieurs mois. Ange le fit courageusement à pied, recevant l'hospitalité dans les monastères et demandant au besoin l'aumône aux braves gens des pays qu'il traversait.

Enfin, il arriva à Paris, alors gouverné par le roi Philippe le Hardi, fils de saint Louis. Parmi les docteurs de la grande Université, on admirait un religieux de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin : c'était le célèbre Gilles de Rome.

De la famille princière des Colonna, alors l'une des plus puissantes de Rome, Gilles, doué d'une intelligence extraordinaire et d'une piété non moins vive, avait renoncé au monde, jeune encore, malgré la résistance de ses parents, pour se faire Augustin au couvent de Sainte-Marie-du-

Peuple. Envoyé à Paris, il y avait été le plus brillant disciple de l'angélique docteur saint Thomas d'Aquin. Devenu à son tour maître et docteur, Gilles Colonna enseigna et défendit avec tant d'éclat la doctrine de saint Thomas, que ses contemporains le surnommèrent le *Docteur très fondé: Doctor fundatissimus*. Le roi de France le choisit pour précepteur de son fils, et plus tard, il devint archevêque de Bourges.

Gilles de Rome prit en affection son jeune frère en religion dont il ne tarda pas à reconnaître les vertus et la haute intelligence, et il le dirigea avec soin dans ses études. Comme le couvent des Augustins était situé assez loin de l'Université (1), le célèbre professeur prit avec lui le jeune religieux dans l'*hôtel* qu'il habitait au *quartier latin*.

Ange partagea son temps entre la prière et l'étude, et bientôt il fut à même d'exercer aussi son zèle pour les âmes par la prédication de la parole de Dieu.

Après cinq ans de séjour à Paris, il était devenu l'émule de ses maîtres; sorti vainqueur d'un examen solennel, il reçut le grade de *lecteur* (professeur agrégé) en théologie.

Rappelé alors dans sa patrie, le P. Ange traversa de nouveau la France à pied, franchit les Alpes et après avoir parcouru l'Italie, regagna sa province natale. Apprenant que le bienheureux Clément d'Osimo venait d'être réélu général de l'Ordre au chapitre général tenu à Naples en 1276, il s'empressa d'aller déposer à ses pieds l'hommage de son respect et de sa filiale obéissance.

### ANGE PROFESSEUR DE THÉOLOGIE PRÉDICATEUR ET PROVINCIAL

Les rois de Naples avaient fondé dans leur capitale une Université devenue florissante. Trois chaires de théologie y avaient été successivement annexées : l'une au couvent de Saint-Dominique, l'autre au couvent de Saint-Vincent, la troisième au couvent de Saint-Augustin della Zecca. Cette dernière fut confiée au bienheureux Ange, par le nouveau supérieur général, qui connaissait tout le mérite du docte religieux.

Son espoir ne fut point trompé: pendant de longues années, le P. Ange occupa dignement cette chaire, aux applaudissements de la ville de Naples. Les étudiants se pressaient nombreux à ses leçons et le pieux professeur élevait leur âme, par le moyen de la science sacrée, aux saintes pratiques de l'amour de Dieu et des vertus chrétiennes. Le reste de sa vie s'écoula à peu près tout entier dans ce fructueux labeur, sans qu'il se départît jamais de son humilité, de sa douceur et de sa simplicité.

Comme saint Thomas, il unissait souvent le ministère du prédicateur à celui du professeur. Sa parole touchait profondément les âmes, et il recueillait au confessionnal les fruits de conversion que produisaient ses discours.

Les habitants de Furci racontent, d'après une ancienne tradition, que le Bienheureux étant venu prêcher un jour dans sa patrie, quelques hérétiques orgueilleux se trouvèrent dans l'auditoire, et l'un d'eux osa apostropher ainsi le prédicateur : « Je vous croirai, quand je verrai deux branches de citronnier germer du bois de votre chaire. » A l'instant, deux rameaux verdoyants jaillirent aux flancs de la chaire, et les assistants, émerveillés et confondus, se convertirent. — En souvenir de cet événement, l'urne précieuse qui contenait les reliques du Bienheureux portait autrefois, en guise d'ornement, un petit rameau de citronnier avec des fruits artificiels.

Il est regrettable qu'en 1874, lorsqu'on a refait cette urne, on n'ait pas reproduit cet ornement traditionnel.

Confiant dans son zèle et sa prudence, ses Frères en religion élurent le bienheureux Ange, supérieur provincial de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin à Naples, à la grande satisfaction du bienheureux Clément d'Osimo. Il fit fleurir dans cette province la régularité dont il donnait le premier l'exemple.

L'autorité ecclésiastique lui offrit successivement les évêchés d'Acerrana et d'Amalfi, mais on ne put jamais vaincre les résistances de son humilité, et il mourut simple religieux à Naples dans le couvent de son Ordre, le 6 février de l'an 1327. Il partait pour le ciel, riche de mérites, à l'âge de 81 ans, la 59e année de sa profession religieuse.

La renommée de sa sainteté attira les fidèles à son tombeau ; leur confiance fut récompensée par de nombreuses guérisons, et les Napolitains commencèrent à invoquer le serviteur de Dieu comme un de leurs protecteurs célestes. Les villes de Vasto et de Furci les imitèrent dans ce culte.

L'an 1599, les habitants de Furci furent assez heureux pour obtenir des Augustins de Naples, une partie notable des reliques de leur saint compatriote.

Au commencement de ce siècle, le couvent des Augustins de Naples ayant été supprimé par l'invasion française, les habitants de Furci se préoccupèrent d'obtenir le reste du saint corps, qui ne pouvait plus être honoré convenablement à Naples. Deux personnes assurèrent avoir été favorisées d'une apparition du Bienheureux les invitant lui-même à demander cette faveur. Quoiqu'il en soit, à la suite d'une supplique adressée au roi Joseph Bonaparte, frère de Napoléon et bientôt après roi d'Espagne, la chrétienne paroisse de Furci vit ses désirs satisfaits en 1808. Le corps du Bienheureux fut solennellement transporté au milieu de ses compatriotes, qui n'ont cessé depuis de l'entourer de leur vénération.

Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, sur le rapport favorable de la Congrégation des Rites, a daigné approuver le culte immémorial rendu au bienheureux Ange de Furci, par un décret du 20 décembre 1888.

### ANCIENNE ORAISON RÉCITÉE A L'OFFICE DU BIENHEUREUX ANGE

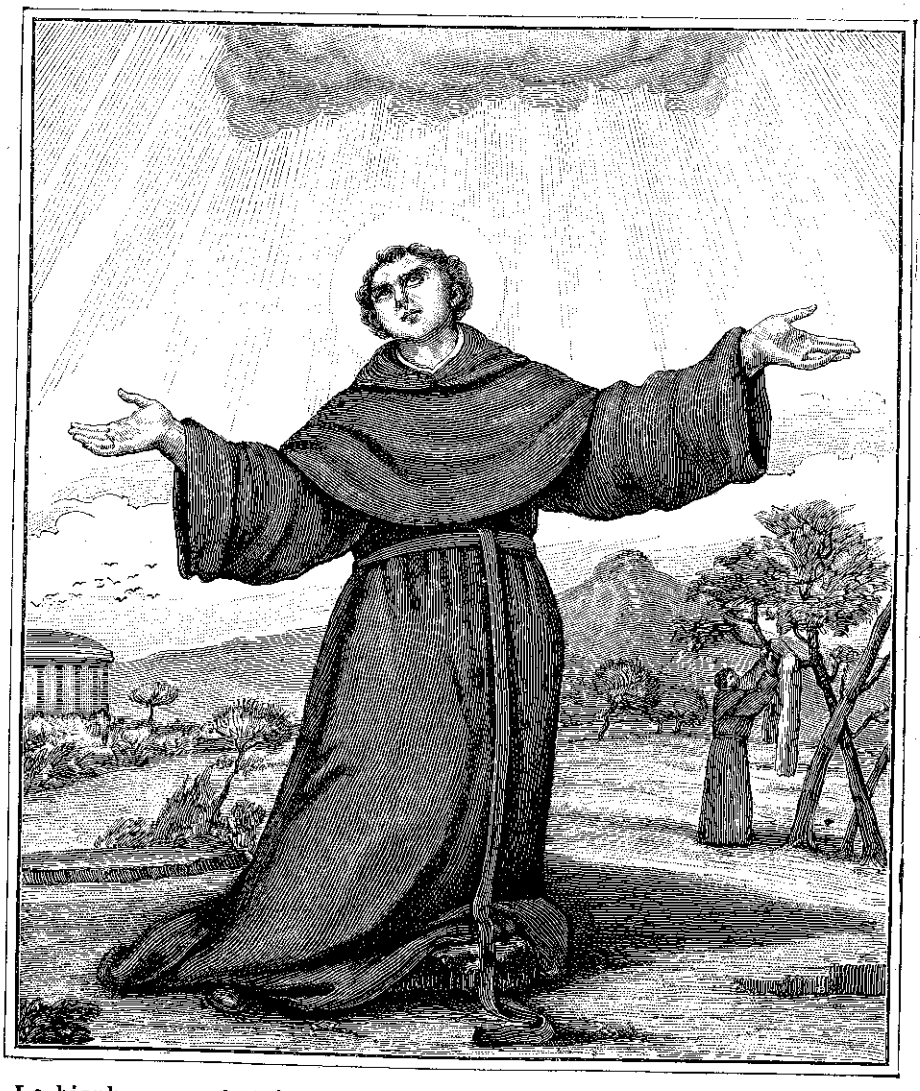
Seigneur Dieu tout-puissant, écoutez favorablement nos humbles prières, et par l'intercession du bienheureux Ange, votre confesseur, qui a heureusement imité avec un esprit angélique, la vie et les vertus de l'admirable docteur saint Augustin, accordez-nous de détacher notre cœur des choses terrestres, et de jouir à jamais des biens célestes. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

(1) Il se trouvait au delà de Saint-Eustache, près de la route de Montmartre. Les Augustins ne tardèrent pas à se transporter sur la rive gauche de la Seine, au quai qui a gardé leur nom : *quai des Grands-Augustins*. L'église du nouveau couvent fut dédiée au Saint-Esprit. Gilles de Rome y fut enterré. Plus tard, le clergé de France y tint ses assemblées, et Bossuet y prononça son fameux discours sur l'*Unité* de l'Eglise.

# LE BIENHEUREUX ANTOINE D'AMANDULA

## DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

*Fête le 6 février.*



**Le bienheureux Antoine avait une puissance surnaturelle sur les nuées.**

### UN SECOND SAINT NICOLAS

La petite cité d'Amandula, dans le Picénum, en Italie, se glorifie d'avoir été des premières à honorer d'un culte public saint Nicolas de Tolentin, le grand thaumaturge augustinien. Dès 1336, trente ans seulement après sa mort, elle avait érigé une église en son honneur et mis sa fête au rang des fêtes de précepte.

C'est sans doute ce qui lui mérita de voir naître sur son territoire un imitateur parfait de ce saint religieux, « un second saint Nicolas », comme se plait à le répéter le *Sommaire* du procès pour la béatification.

Antoine Migliorati, d'Amandula, naquit le 17 janvier 1355, jour de la fête du patriarche de la vie monastique, saint Antoine, dont on lui donna le nom au baptême. Ses pieux parents, Simplicien et Jeanne, avaient dû longtemps prier avant d'obtenir ce fruit de leur union : leur attente se trouva récompensée par le trésor que le ciel leur envoyait.

On montre encore aujourd'hui, sur le penchant

du mont Birro, ou, pour préciser davantage, sur la colline Saint-Jean, près d'Amandula, une modeste chapelle appelée le « Berceau du bienheureux Antoine » *Cuna del B. Antonio*. Là, croit-on, se trouvait la demeure paternelle du Bienheureux. Tout proche, s'élevaient l'église et le couvent bénédictins de Saint-Anastase.

Antoine fréquenta dès ses jeunes ans ce monastère : il y était pour tous un sujet d'édification quand il servait la messe ou assistait aux divins offices. Les moines le prirent en affection, et l'un d'eux s'offrit à l'instruire, persuadé que chez cet enfant l'intelligence était à la hauteur de la piété. Il ne se trompait pas. Antoine fit de rapides progrès, et déjà sans doute les religieux de Saint-Anastase se berçaient de l'espoir de le voir bientôt prendre rang parmi leurs petits Oblats. Mais Dieu lui avait mis au cœur une tendre dévotion pour saint Nicolas de Tolentin ; ses parents lui en avaient souvent raconté les saints exemples et les prodiges : c'est donc vers l'Ordre augustinien qu'il se tourna, lorsqu'il fut en âge de choisir sa voie.

En attendant, il s'employait, entre les heures de classe, soit à conduire les quelques brebis que possédait son père, soit à travailler dans les champs avec ses parents, gens de modeste condition. La tradition du pays désigne encore certaines cavernes, au flanc du mont Birro, comme celles où le petit berger avait coutume de se retirer pour prier, et une fresque détruite au XVIIIe siècle le représentait à genoux dans une de ces grottes.

### PREMIÈRES ARMES — LIBÉRATEUR DE SA PATRIE

A vingt ans, il se présenta au couvent augustinien d'Amandula. C'est là qu'il vécut pendant trois quarts de siècle, dont il nous faut défalquer seulement douze ans passés au couvent de Tolentino et deux ou trois années à celui de Bari, dans la Pouille.

Malheureusement, sur un si long séjour, sanctifié par la pratique des plus admirables vertus et par de constantes austérités, nous ne possédons que trop peu de détails. A trois ou quatre reprises, les archives du couvent d'Amandula ont été pillées, dispersées, détruites. Nous ne pouvons que relever les indications recueillies dans le *Sommaire* du procès pour la reconnaissance du culte et celles que fournit la tradition locale. Elles nous sont d'autant plus précieuses.

Le novice augustin se mit à l'œuvre, s'appliquant à connaître ses devoirs et à exécuter promptement et scrupuleusement tout ce qui lui était prescrit. Détaché de tout, Antoine n'avait en propre, dit-on, qu'un horrible cilice en peau de sanglier, qu'il avait réussi à se procurer et dont les piquants tournés en dedans et appliqués sur sa chair nue lui faisaient l'office de pointes d'aiguilles et d'épines. A cet instrument de torture, l'on pourrait joindre encore les disciplines et les chaines de fer au moyen desquelles il voulut, dès les débuts de sa vie religieuse, réduire son corps en servitude.

Après de solides études, il fut jugé digne du sacerdoce. Son temps fut désormais partagé entre les offices religieux, le soin de l'église, les confessions à entendre, l'hôpital et les prisons à visiter. Encore jeune prêtre, l'on rapporte qu'il fut favorisé d'extases et qu'on le vit plusieurs fois soulevé de terre, sans aucun point d'appui.

Grâce aux lumières surnaturelles qu'il recevait dans l'oraison, une nuit qu'il était en prières dans l'église Saint-Augustin, il connut intérieurement qu'une troupe armée s'avançait contre la ville, pour en surprendre les habitants et la mettre au pillage. A cette époque commençaient déjà entre les cités de l'Italie ces inimitiés irréconciliables qui les déshonorèrent si longtemps. Le Bienheureux résolut d'aller seul au-devant des assaillants. Il les rencontra près de l'antique sanctuaire de Saint-Nicolas de Bari, à quelque distance d'Amandula, et leur remontrant le crime qu'ils s'apprêtaient à commettre, il leur ordonna de rebrousser chemin. Mais ceux-ci n'étaient rien moins que disposés à céder aux prières d'un jeune religieux — Antoine n'avait alors que trente ans, — et malgré ses instances, ils continuèrent à avancer. Soudain, comme arrêtés par une force surhumaine, les chevaux refusent d'aller plus loin, se cabrent, et finissent par revenir en arrière, par la route qu'avait montrée le Bienheureux. Les cavaliers comprirent, renoncèrent à leur entreprise, et le lendemain, la petite cité d'Amandula apprit avec effroi à quel péril elle avait échappé.

La reconnaissance populaire conserva dans une fresque le souvenir de ce fait, et, longtemps après, on appelait encore le bienheureux Antoine le *Libérateur de sa patrie*.

### VERTUS ACQUISES AUPRÈS DU TOMBEAU DES SAINTS

Peut-être demanda-t-il à ses supérieurs de l'éloigner quelque temps de sa ville natale pour le soustraire aux ovations et au péril de la vaine gloire ; peut-être sa piété envers son saint de prédilection le poussa-t-elle à solliciter un séjour auprès de ses glorieuses reliques. Toujours est-il qu'il fut envoyé, peu après l'événement dont nous avons fait mention, au couvent de Tolentino, que saint Nicolas avait illustré par ses vertus et qu'il ne cessait de glorifier par d'innombrables miracles. Qu'on juge de sa joie. Pendant douze ans, il vécut, pour ainsi parler, en la compagnie de son céleste protecteur, occupé en qualité de premier sacristain à entretenir et à orner son église et son tombeau. De là, il passa quelques années dans la Pouille, probablement à Bari, près du célèbre sanctuaire de Saint-Nicolas de Myre, pour y vaquer au ministère de la prédication. C'est à peu près tout ce que l'on sait de son séjour en dehors du couvent d'Amandula, où il revint, vers l'âge de quarante-cinq ans, pour y édifier jusqu'à sa mort ses frères et ses compatriotes.

On ne peut douter que son passage à Tolentino n'ait fortement contribué à donner à la vertu du bienheureux Antoine le cachet d'austérité qui distinguait saint Nicolas. C'est là sans doute qu'il prit l'habitude de jeûner, comme son modèle, les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine, au pain et à l'eau. Encore choisissait-il les restes de la communauté, et s'il trouvait quelque part un morceau de pain durci ou moisi, il se le réser-

vait. Les autres jours, il se contentait de pain, d'herbes et de légumes, n'ayant d'autre boisson que de l'eau à peine rougie par un peu de vin. Plus tard, il supprima même tout à fait le vin.

Ce régime s'accordait mal, semble-t-il, avec les fatigues excessives qu'il s'imposait : devoirs de sa charge, confessions, prédications, veilles nocturnes, macérations. Il ne l'empêcha point pourtant de vivre près d'un siècle.

Le peu de temps qu'il accordait au repos devait plutôt lui être un surcroît de fatigue : il couchait sur un lit de sarments avec, pour oreiller, une froide pierre, à laquelle il ne substitua que vers la fin de sa vie une table, contre laquelle il appuyait la tête.

Son vêtement était de laine grossière; par esprit d'humilité, il cherchait toujours le plus usé et le plus chargé de pièces. Aucun travail ne lui semblait trop pénible ou indigne de lui; malgré l'incommodité de son rude cilice, on le voyait se dévouer activement, le balai en main, comme un frère convers, et nettoyer non seulement l'église, mais encore le vestibule, la cour, la cave et la cuisine, aider dans sa fonction le frère cuisinier, sans que jamais son ministère, ses extases, ses miracles, lui servissent de prétexte pour s'exalter.

### LE MONASTÈRE DE SAINT-AUGUSTIN

Devenu prieur d'Amandula, il conçut le dessein de réédifier, sur un plan plus vaste, l'église et le couvent de Saint-Augustin.

Devant le nombre croissant des vocations, la construction d'un nouveau monastère s'imposait. L'entreprise pouvait sembler ardue, car les temps étaient troublés et la communauté n'avait point de revenus. A la suite des guerres, la disette régnait dans le pays; la peste sévissait, au point que les cadavres, au dire d'un historien, restaient sans sépulture.

Mais le Bienheureux dut à la vénération qui s'attachait à sa sainteté de trouver des donateurs assez généreux pour lui permettre de construire en majeure partie l'édifice. Son successeur, le prieur Jean-Baptiste Staxi, continuera l'œuvre sans toutefois la mener à terme; la tour de l'église ne sera terminée qu'en 1464, quatorze ans après la mort du bienheureux Antoine.

De son vivant, un incident merveilleux vient manifester les dons extraordinaires qu'il avait reçus du ciel. Il était assis à table avec ses frères. Soudain, il se lève et se précipite sur le chantier : un maçon tombait, à ce moment précis, du haut d'une muraille en construction; le Bienheureux le reçoit dans ses bras et l'arrache ainsi à une mort certaine.

Après avoir quitté ce monde, le Bienheureux fit de nombreux miracles et attira par ce moyen des donations. C'est ainsi qu'une dame de haut rang offrit, en 1460, pour l'achèvement de l'édifice, une partie de sa fortune, à la seule condition de pouvoir être ensevelie « tout près de l'autel du bienheureux Antoine Migliorati ». C'est ainsi que les Saints savent se rendre utiles, même après leur mort.

De cette église, œuvre de notre Bienheureux, il reste aujourd'hui les pierres des deux murs latéraux, le portail de la façade, et la tour; le reste a été *restauré*, pour employer un euphémisme, vers le milieu du XVIIIe siècle. Les fresques, les statuettes qui dominaient fort élégamment la tour ont disparu. Du couvent ancien, il ne subsiste que le cloître intérieur. La cellule même du Bienheureux a été indignement sacrifiée pour ouvrir un passage conduisant sur la tribune de l'église. La place n'en est plus marquée que par une image représentant le Bienheureux, la nuée en main, et, au-dessous, par la table de bois qui lui servit d'oreiller pendant les derniers jours de sa vie.

### VERTUS DU BIENHEUREUX — BATTU PAR LE DÉMON

Recueillons dans le *Sommaire* déjà cité les quelques traits qui achèveront de nous faire connaître le bienheureux Antoine. Il fut observateur très exact des trois vœux de religion. Il se montra très charitable. Il supportait patiemment les manques d'égards et les injures. Il était si rempli d'amour de Dieu qu'on le voyait souvent les yeux baignés de larmes, surtout pendant le Saint Sacrifice. Dans son apostolat au dehors, il se montrait prudent, mais savait reprendre au besoin avec fermeté. Sa renommée comme confesseur était si établie que l'on venait de loin pour recevoir ses conseils, et que son confessionnal était toujours assiégé.

De 1337 à 1445, Amandula fut sans cesse exposée aux troubles résultant des discordes civiles et ravagée par divers fléaux; la mission des saints en ces contrées fut presque toujours d'être des messagers de paix, des anges de charité. Notre Bienheureux ne manqua pas à ce rôle : il s'employait assidûment, dit encore le *Procès* pour la reconnaissance du culte, à pacifier les dissensions, à procurer la conversion des pécheurs, à consoler les affligés, à visiter les malades et les prisonniers, à secourir dans la mesure de ses ressources les indigents, à provoquer en leur faveur la générosité des personnes riches.

Très adonné à l'oraison, il passait les nuits presque entières dans l'église du couvent, agenouillé à gauche du maître-autel, aux pieds d'une *Pietà* ou d'une Vierge des Douleurs, encore appelée par le peuple : *La Madone du bienheureux Antoine.*

Le démon essaya tout ce qu'il put pour troubler sa prière. C'est là encore un trait de ressemblance du Bienheureux avec son maître et son modèle, saint Nicolas de Tolentin. Tantôt le malin poussait des cris horribles à la voûte de l'église; tantôt il apparaissait sous des formes hideuses. Comme le Bienheureux Antoine continuait tranquillement sa prière, l'esprit mauvais, se sentant méprisé et vaincu, résolut de s'attaquer à la personne même du serviteur de Dieu, et armé de cordes à nœuds et de verges, il se mit à le battre si cruellement que les religieux, éveillés par ce tapage infernal, accoururent et trouvèrent le Bienheureux presque inanimé, ayant à peine la force de répéter ces invocations : « Miséricordieux Jésus, aidez-moi, pauvre pécheur ! Vierge très sainte, venez à mon secours ! »

Malgré ces coups, le diable n'avait donc pu l'empêcher de poursuivre sa prière.

Tout meurtri et contusionné, il ne laissait pourtant pas après cela de s'infliger lui-même une vigoureuse discipline, et les murs de sa cellule portèrent longtemps les traces de ses flagellations. Un religieux augustin de Fermo, qui avait par dévotion fait un pèlerinage au tombeau du bienheureux Antoine d'Amandula, en 1737, raconte, d'après la tradition locale, que moins d'un siècle auparavant les murs de sa chambre laissaient encore apercevoir les taches de sang, témoignage de ses mortifications excessives.

### LE BIENHEUREUX ET LA NUÉE

Un autre fait semble attester que Dieu lui avait donné, comme à Josué, pouvoir sur le soleil et même sur les nuées du ciel. L'iconographie surtout s'est plu à le rappeler et à le reproduire. A en croire ses historiens, Antoine ne laissait pas à d'autres le soin de laver ses pauvres vêtements, mais l'opération lui demandait quand même peu de souci. Il lui suffisait de les étendre sur quelque branche d'arbre, dans le jardin du couvent. Aussitôt, une nuée apparaissait, qui se résolvait en pluie, et la robe se trouvait imprégnée d'eau et lavée comme par enchantement, puis le soleil réapparaissait pour la sécher et achever la lessive.

La chose était si courante, assure-t-on, que les gens d'Amandula se disaient, en voyant le Bienheureux étendre son habit dans le jardin du couvent : « Ah ! nous allons avoir la pluie. Voici la nuée qui vient servir le frère Antoine. »

Faut-il ne voir dans ce charmant récit qu'une de ces légendes, fruit de l'imagination populaire, nées après coup à l'occasion des bienfaits merveilleux accordés par le Bienheureux que l'on n'invoquait jamais en vain pour obtenir le beau temps ou la pluie, ou devons-nous croire à un fait miraculeux advenu de son vivant?

Toujours est-il que tous ses biographes l'ont appelé « *Nubigero* » *porte-nuées*, et que les artistes l'ont ordinairement représenté avec une nuée dans les mains, lui créant ainsi un symbole caractéristique.

### SA MORT

Antoine était parvenu, malgré les mauvais traitements infligés à son corps, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, et il portait allègrement le poids de la vieillesse. Ses épaules s'étaient voûtées, mais il avait toujours le pied solide et il marchait sans bâton. Ses facultés s'étaient de même admirablement conservées. Il continuait à pratiquer, en vrai religieux, toutes les obligations de son état, quand Dieu lui fit connaître qu'il touchait au terme de son long pèlerinage.

A cette annonce, le Bienheureux ne s'abandonna point à de vains transports, mais redoubla de ferveur et remit aux mains de la Vierge Marie l'affaire de son salut. Sa dernière heure étant proche, il se recommanda plus instamment à son bon ange, à sainte Monique, à saint Nicolas de Tolentin; il appela ses confrères et, les larmes aux yeux, leur demanda pardon de ses offenses et les pria d'ensevelir son corps sous le seuil même du chœur, afin qu'après sa mort il continuât d'être foulé aux pieds, comme il le méritait. Il reçut alors l'Extrême-Onction.

Puis, s'étendant sur son lit de sarments, le crucifix en main, il rendit paisiblement son âme à Dieu le 25 janvier 1450.

L'empressement fut grand auprès de sa dépouille mortelle : tous voulaient emporter une parcelle de ses vêtements. Selon son dernier désir, on l'inhuma à l'entrée du chœur, mais trente-deux mois après, des miracles nombreux invitaient les Frères à exalter ces saintes reliques et à les placer en un lieu plus honorable.

L'autel de la *Pietà*, devant lequel il s'était si souvent prosterné, où le démon l'avait roué de coups, et où Dieu l'avait favorisé d'extases, fut choisi par une heureuse et délicate inspiration. Dès 1460, un culte public lui fut rendu et une fête instituée en son honneur. Au XVe et au XVIe siècle, les Augustins répandirent au loin son culte et firent connaître sa puissance dans l'ancien et le nouveau monde. En 1641, on procéda à la reconnaissance du saint corps, avant de le placer sous le maître-autel, dans un sarcophage neuf et artistiquement sculpté. Le pape Clément XIII a mis le sceau aux honneurs précédemment rendus à Antoine d'Amandula en approuvant le culte immémorial et en le rangeant canoniquement au nombre des Bienheureux.

Vers le milieu du XIXe siècle, il avait été question de remplacer par un sépulcre en marbre le sarcophage de bois sculpté que le temps avait fini par ronger. Ce pieux dessein, plusieurs fois entravé, n'a pu se réaliser qu'en 1897.

L'on a pu admirer, à cette occasion, l'étonnante conservation du corps du Bienheureux.

La population d'Amandula s'est plu, en ces fêtes, à témoigner de son ardente dévotion. Les fidèles continuent à demander au bienheureux Antoine le soulagement de leurs maux, la guérison des douleurs de tête, la bonne santé de leurs enfants, un temps favorable et diverses grâces spirituelles ou temporelles.

*Bienheureux Antoine d'Amandula, priez pour nous.*

* *

(D'après la *Vita del B. Antonio d'Amandola*, par le P. Nicolas Concetti.)

# SAINT JEAN LE PROPHÈTE,

## reclus près de Gaza au VI^e^ siècle.

*Fête le 6 février.*

**Portraits des saints Barsanuphe et Jean le Prophète d'après une vieille gravure grecque.**

UN SAINT TOUT A FAIT IGNORÉ

SAINT Jean, dit le Prophète, disciple et ami de saint Barsanuphe, est encore moins connu que ce dernier. Bien qu'il soit cité comme un grand Saint, et par *les Conférences spirituelles* de saint Dorothée, et par l'auteur de *la Vie de saint Dosithée,* et par saint Barsanuphe, son nom ne figure parmi les saints que dans quelques livres liturgiques grecs, à la date du 6 février et en compagnie de son ami.

Nous essayerons pourtant de le faire revivre grâce aux quelques renseignements biographiques qui nous ont été conservés sur lui, grâce surtout aux lettres de direction qu'il adressait soit à des moines, soit à des séculiers, et qui furent publiées à Venise, en 1816, avec celles de saint Barsanuphe. Saint Jean, en effet, a cela de commun avec ce dernier qu'il mena comme lui la vie de reclus et de contemplatif dans le même monastère, à la même époque, et que, comme lui, il n'entra en relations avec les religieux du couvent ou avec les personnes du dehors que par écrit et par l'intermédiaire d'un secrétaire.

De son activité épistolaire, il est resté 446 lettres, qui touchent à tous les points de la vie religieuse et de la mystique. C'est avec elles de préférence, sans négliger les autres sources de renseignements, que nous nous efforcerons de peindre la physionomie de notre Saint.

### UN COUVENT DE SAINTS

Quand nous le trouvons pour la première fois, Jean est déjà reclus dans le monastère de Séridos et habite une cellule à part, dont la porte ne s'ouvre que devant son secrétaire. Ce couvent avait été bâti par celui dont il portait le nom, Séridos, religieux qui servait de secrétaire à saint Barsanuphe. Il se trouvait situé au village de Thavatha, aujourd'hui Tell-el-Adjdjoul, au sud de Gaza ; c'était là qu'était né, il y avait plus de deux siècles, le grand saint Hilarion, qui avait construit son couvent à vingt stades du village, soit près de quatre kilomètres, au moderne Tell-Choubâne.

Outre le monastère proprement dit et les cellules des hésychastes, c'est-à-dire des religieux reclus et contemplatifs, outre l'hôpital du couvent que Dorothée fit élever à ses frais, Séridos entreprit encore la construction d'une église et d'une vaste hôtellerie. Le tout formait un ensemble assez imposant.

Des lettres de Barsanuphe et de Jean il ressort que Séridos fut tempérant et continent, qu'il mortifia son corps au point de devenir sérieusement malade et que, après lui avoir obtenu du ciel sa guérison, Barsanuphe le pria d'user des macérations corporelles avec plus de discernement, afin de pouvoir, à l'avenir, dire la messe et diriger la communauté. Il fut en tout soumis et obéissant à Barsanuphe jusqu'à sa mort, n'entreprenant jamais rien de sa propre volonté et se considérant beaucoup moins comme le supérieur du monastère que comme le disciple du reclus.

Outre Séridos, le couvent comptait saint Dosithée, venu à Dieu des délices du monde, le modèle toujours cité de l'obéissance religieuse poussée jusqu'à l'héroïsme. Il comptait encore saint Dorothée, le maître de saint Dosithée, celui qui, en cinq ans, le mena à l'extrême limite de la perfection, célèbre, lui aussi, par ses vertus et par ses *Conférences spirituelles* qu'aujourd'hui encore on ne se lasse pas de relire. Et que d'autres fervents religieux, illustres, eux aussi, par la pratique de telle ou telle vertu, et dont on aperçoit, dans les lettres de Barsanuphe et de Jean, les pâles silhouettes !

### CE QU'ÉTAIT SAINT JEAN LE PROPHÈTE

Les lettres de Jean et de Barnasuphe ne fournissent guère de données bien précises sur le compte de notre Saint. A un moine qui l'interrogeait sur la vie passée de son confrère, saint Barsanuphe répondait :

« Au sujet de mon fils, le béni, l'humble et l'obéissant, qui a renoncé en tout et jusqu'à la mort à sa volonté, que dirai-je ? Le Seigneur a dit : « Celui qui me voit voit mon » Père », et, au sujet du disciple, il a dit : « Il peut faire ce que fait son maître. » Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. » (Lettre CXXVIII.)

Nous savons cependant, par une lettre de Jean, qu'il « n'avait pas été digne lui-même d'entrer dans la cléricature ». De plus, un récit nous apprend qu'il habita jusqu'à sa mort la cellule qu'on avait tout d'abord construite pour Barsanuphe en dehors du monastère, et dans laquelle il mena la vie de reclus pendant dix-huit ans.

De cette cellule, il gouvernait le monastère de Séridos en compagnie de Barsanuphe, c'est-à-dire qu'il conseillait le supérieur et répondait aux consultations spirituelles que lui adressaient les autres religieux. Sur ce point, en effet, il ne paraît pas avoir différé de son maître et ami, saint Barsanuphe, bien qu'il se soit plus que lui mêlé aux affaires du couvent.

Dorothée fut son secrétaire pendant neuf ans, et il nous apprend que, avant de se mettre au service du Saint, lorsqu'il ne pouvait ni le voir ni lui parler de vive voix, il lui posait par écrit une foule de questions sur des passages de l'Ecriture Sainte ou des Pères, ainsi que sur divers points de théologie et d'ascétisme. Il ne manque jamais d'en faire les plus vifs éloges et de lui décerner le titre de prophète, que tous les moines, du reste, lui avaient déjà donné de son vivant.

### HUMILITÉ DE SAINT JEAN

Il est presque hors de doute que c'est à saint Jean que saint Barsanuphe a rendu publiquement ce sublime témoignage :

« Je parle devant Dieu et je ne mens pas. J'ai connu un serviteur de Dieu, de cette génération même, dans ce temps-ci, dans ce lieu béni, lequel pouvait ressusciter les morts au nom de notre maître Jésus-Christ, chasser les démons, guérir les maladies incurables, accomplir d'autres prodiges qui ne sont pas inférieurs à ceux des apôtres..... » (Lettre CLXXXIV.)

Ce thaumaturge, ce grand faiseur de miracles, n'osait pourtant rien faire de lui-même, et, dès qu'on le consultait sur un sujet tant soit peu difficile, il se hâtait d'en faire part à saint Barsanuphe.

Voici comment le collectionneur des lettres raconte le fait :

« Il arriva souvent que Jean, interrogé par quelques personnes, adressa par humilité la question au grand vieillard, l'abbé Barsanuphe, surtout lorsqu'il s'agissait d'une affaire grave et importante. Et jamais la question qu'il lui envoyait ne revint sans réponse. Or, quelqu'un lui dit un jour : « Pourquoi te moquer ainsi de nous, Père » Jean, puisque tu as reçu le même pouvoir » du Saint-Esprit que le saint et grand vieil» lard Barsanuphe ? — Je ne suis rien, ré» pondit Jean, et même si j'étais quelque » chose, ceci ne serait pas une plaisanterie. » Si je vous envoyais vers lui et que vous » n'obteniez rien, alors ce serait une plai» santerie. Du reste, il vous est utile que » nous soyons deux à prier pour vous, car » deux sont plus puissants qu'un seul. Le » Seigneur lui-même en a fait tout autant, » car il a dit : « Mon Père est plus grand » que moi », bien qu'il pût lui-même faire » les œuvres de son Père..... Et n'a-t-il » pas souvent envoyé ses disciples à son » Père en disant : « Demandez à mon Père, » et il vous donnera en mon nom. » (Lettre DCCLXXXVIII.)

### SON DON DE PROPHÉTIE

Comme son maître Barsanuphe, Jean prédisait l'avenir, et il était appelé de son vivant

le Prophète, titre qui ne fut accordé à son ami qu'après sa mort. Il est bien difficile aujourd'hui de se prononcer sur ces prophéties qui ne sont pas toujours exprimées en termes fort clairs, et dont la réalisation n'est pas toujours racontée dans le peu de documents que nous possédons encore ; néanmoins, les religieux comme les séculiers de son temps avaient sans cesse recours à lui, et des esprits fort avisés comme saint Dorothée n'ont jamais hésité à reconnaître en lui ce don surnaturel.

Je résume à ce sujet un événement qui est raconté tout au long par le collectionneur des lettres :

Un sage suivant le monde avait un fils qui tomba gravement malade ; il s'en alla donc consulter saint Jean pour savoir si son fils survivrait à cette maladie. Jean se contenta de répondre :

— Il vit.

Et, de fait, l'enfant vécut.

Quelque temps après, le second fils de cet homme fut en proie, à son tour, à une maladie dangereuse. Nouvelle consultation du père attristé auprès du Saint qui, cette fois, lui répondit :

— Nous allons prier pour lui, mais il appartient à Dieu de lui faire miséricorde. Abandonne à Dieu ta propre volonté et rends-lui en tout des actions de grâces.

Là-dessus, le père s'en alla sans bien comprendre le sens de cette réponse et s'imaginant que son fils ne mourrait point. A peine de retour auprès du malade, celui-ci eut une vision céleste qu'il raconta tout au long à son père ; après quoi, il mourut entre ses bras. Sur ce, le père retourna auprès de saint Jean et il lui demanda pourquoi il ne lui avait parlé clairement ni de la mort de son second enfant ni de la guérison du premier.

Le reclus s'en excusa dans une réponse assez longue qui revenait à dire : Il appartient à Dieu de faire que les révélations de ses saints soient plus ou moins claires, puisqu'il a dit :

— Ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Esprit-Saint qui parle en vous.

A un autre qui se plaignait aussi d'avoir fort mal compris sa réponse, saint Jean rappela que les dons gratuits de Dieu dépendent uniquement de lui. Je traduis intégralement sa lettre :

« Ne t'étonne pas que j'aie parlé si peu clairement à ce propos, car il ne faut pas toujours parler clairement de ces choses ; sans quoi elles nuisent à celui qui parle et ne sont d'aucune utilité pour les autres. Ne sais-tu pas que le Sauveur, voulant montrer son humanité aux humbles, se servait de paroles comme celles-ci : « Où avez-vous » placé Lazare ? Combien de pains avez-» vous ? Qui m'a touché ? » indiquant par là aux saints à ne pas user toujours de paroles élevées.

» Et si quelques-uns venaient à se scandaliser, qu'ils entendent saint Paul lorsqu'il dit : « Nous sommes la bonne odeur du » Christ pour ceux qui se sauvent et pour » ceux qui se perdent » ; pour les uns, nous sommes l'odeur de vie pour la vie, pour les autres l'odeur de mort pour la mort. »

## DIVERSES CONSULTATIONS QU'ON LUI ADRESSE

Des anecdotes ou des questions adressées à saint Jean nous permettent de mieux connaître son caractère, de mieux apprécier ses vertus et sa doctrine théologique. Je ne parle pas du don de remettre les péchés qui lui était commun avec saint Barsanuphe, car si cette prérogative surnaturelle est attestée en lui et indéniable, il est par ailleurs difficile d'en trouver des preuves à l'abri de toute discussion dans ce qui nous a été conservé de lui.

Voici un curieux cas de conscience que lui pose un cultivateur :

— Les sauterelles ravagent mes champs. Si je les chasse, les voisins sont furieux après moi ; si je ne les chasse pas, elles me dévorent tout. Que faut-il faire ?

— Prends de l'eau bénite, répond le Saint, et jette-la sur tes champs, et si tu peux chasser ces bêtes sans causer de dispute, fais-le. S'il s'élève une dispute, elle ne t'est pas imputable, et remets toute l'affaire à la volonté de Dieu.

Un autre n'éprouvait pas pour les Juifs une sympathie bien marquée, et il demandait s'il y avait péché à refuser de fouler dans son pressoir le raisin de son voisin qui était israélite.

« Lorsque Dieu fait pleuvoir, lui répond Jean, est-ce qu'il n'envoie la pluie que dans ton champ et qu'il laisse de côté celui du Juif ? Puisque lui est miséricordieux envers tout le monde, pourquoi ne le serais-tu pas aussi ? » (Lettre DCXCIV.)

De ce temps, comme de nos jours, hélas ! des personnes qui se disaient chrétiennes osaient travailler le dimanche, mais une certaine crainte leur restait d'avoir enfreint le précepte du Seigneur. Notre Saint leur disait avec beaucoup de raison que le travail du dimanche, quand il y a une vraie nécessité, ne constitue pas un péché, mais qu'il en est autrement si l'on travaille par orgueil, par cupidité ou par avarice. Et il ajoutait qu'il était bon, le dimanche et les jours de fête d'obligation, de se rendre aux églises, « selon la tradition des saints apôtres ».

Il recommandait aussi, chose qui est trop oubliée des gens de la campagne, de ne pas recourir aux incantations et aux sortilèges quand une de leurs bêtes était malade, mais de s'adresser aux vétérinaires et de prier Dieu à cette intention.

Il s'opposa aussi à ce que l'on tuât un païen surpris dans une région chrétienne, en disant :

« Il ne faut ni l'égorger ni le brûler, car ceci n'est pas chrétien, mais il faut le frapper avec des nerfs de bœuf et le mettre à l'amende ; c'est ce qui convient à ces gens-là. Après quoi, on le confiera à un homme craignant Dieu, lequel lui enseignera la voie du salut, de façon à ce qu'il puisse être baptisé. » (Lettre DCCCXVII.)

La recommandation de saint Jean paraîtra sans doute bien sévère ; il ne faut pas oublier que la loi civile frappait alors les païens de la peine de mort, et qu'en conseillant de leur infliger seulement des châtiments corporels, le reclus s'exposait peut-être à des poursuites légales.

### II. INTERVIENT DANS LA NOMINATION DU SUPÉRIEUR

Un autre récit nous révèle les circonstances dans lesquelles se fit l'élection d'Elien. Séridos, en mourant, avait désigné, pour lui succéder dans la charge de supérieur, une série de religieux choisis parmi les plus anciens et les plus vertueux. Il ne les avait pas tous placés sur la même ligne, ce qui aurait amené infailliblement du désordre, mais il les avait inscrits suivant leur rang d'ancienneté, réservant Elien, qui n'était encore que postulant, pour la dernière place, au cas où il se déciderait à embrasser la vie monastique.

Or, il arriva que, pour un motif ou pour un autre, tous les religieux désignés se dérobèrent à ce choix, de sorte qu'il ne resta plus qu'Elien le postulant. Que faire ? Elien consulta saint Jean, et celui-ci, au nom de l'obéissance, le pria d'accepter. Elien hésitait encore ; il consulta saint Barsanuphe et reçut de lui la même réponse.

Alors, délivré de ses inquiétudes, il répondit : « Je suis votre serviteur, qu'il me soit fait selon votre parole », et, sur l'ordre des Pères, il reçut l'habit monastique, puis fut ordonné prêtre et prit en main la charge de supérieur.

Saint Jean lui rendit tous les honneurs qu'on avait accordés à son prédécesseur, et, durant les quelques jours qu'il passa encore sur la terre, il se mit tout entier à sa disposition pour dissiper ses doutes, calmer ses inquiétudes et le renseigner sur les divers points de la règle, ainsi que sur le gouvernement du monastère.

### MORT DE SAINT JEAN

Le récit des derniers moments du Saint est emprunté à un moine du couvent de Séridos qui en fut le témoin oculaire ; bien entendu, nous laissons à son compte quelques expressions bien naïves et qui témoigneraient en saint Jean, dans ses rapports avec Dieu, d'un peu trop de familiarité.

« L'abbé Jean habita la première cellule de Barsanuphe, celle qu'on avait construite pour ce dernier, hors du couvent, et il y mena durant dix-huit ans la vie contemplative jusqu'à sa mort. Or, il avait prédit celle-ci en disant: « Je mourrai une semaine après » Séridos. » Et comme nous le suppliions de ne pas nous laisser orphelins, il nous dit : « Si Séridos n'était pas mort, je serais encore » resté cinq ans, mais puisque Dieu nous l'a » enlevé, et que je ne l'ai pas su, je ne » reste plus. »

» Alors l'abbé Elien, nouvellement tonsuré et devenu supérieur du couvent par le choix même de Jean, importunait Barsanuphe par ses prières et par ses larmes, afin qu'il nous accordât encore Jean. Mais Barsanuphe ne lui donnait aucune réponse.

» Le lendemain donc, Jean, informé en esprit que nous étions descendus supplier Barsanuphe, dit à Elien en le prenant à part : « Pourquoi importunes-tu le vieillard » à mon sujet ? N'en sois pas fâché, mais » je m'en vais. »

» Alors nous tombâmes à ses pieds en pleurant et en gémissant, et Elien lui dit en notre nom : « Accorde-moi au moins deux » semaines, afin que je puisse t'interroger » sur le monastère et sur la manière de le » conduire. » Et Jean, ému de pitié et touché par le Saint-Esprit, lui dit : « Eh bien ! » tu m'auras encore deux semaines. »

» Elien resta donc avec lui pendant ce temps, le questionnant au sujet de chaque chose du couvent, et, les deux semaines étant passées, il nous recommanda de ne pas parler de sa mort jusqu'à ce qu'elle fût arrivée ; puis, ayant appelé tous les Frères qui se trouvaient alors dans le couvent, il embrassa chacun de nous et nous renvoya. Après quoi, il rendit en paix son âme à Dieu. »

La date de sa mort ne peut guère être précisée, mais il semble bien qu'elle doive se placer aux environs de l'année 530.

*Pratique.* — A l'exemple de saint Jean, ne soyons pas orgueilleux du bien que Dieu laisse accomplir par notre intermédiaire. Par ailleurs, ne lui attribuons pas le mal que nous avons fait ; il nous est tout entier imputable, parce que nous avons eu trop de confiance en nous et que nous n'avons pas imploré avec humilité et repentir l'appui de sa divine grâce.

S. V.

### SOURCES CONSULTÉES

NICODÈME, *Œuvres de saint Barsanuphe et de saint Jean le Prophète ;* R. P. VAILHÉ, dans *Echos d'Orient,* t. VII et VIII.

# SAINT ROMUALD

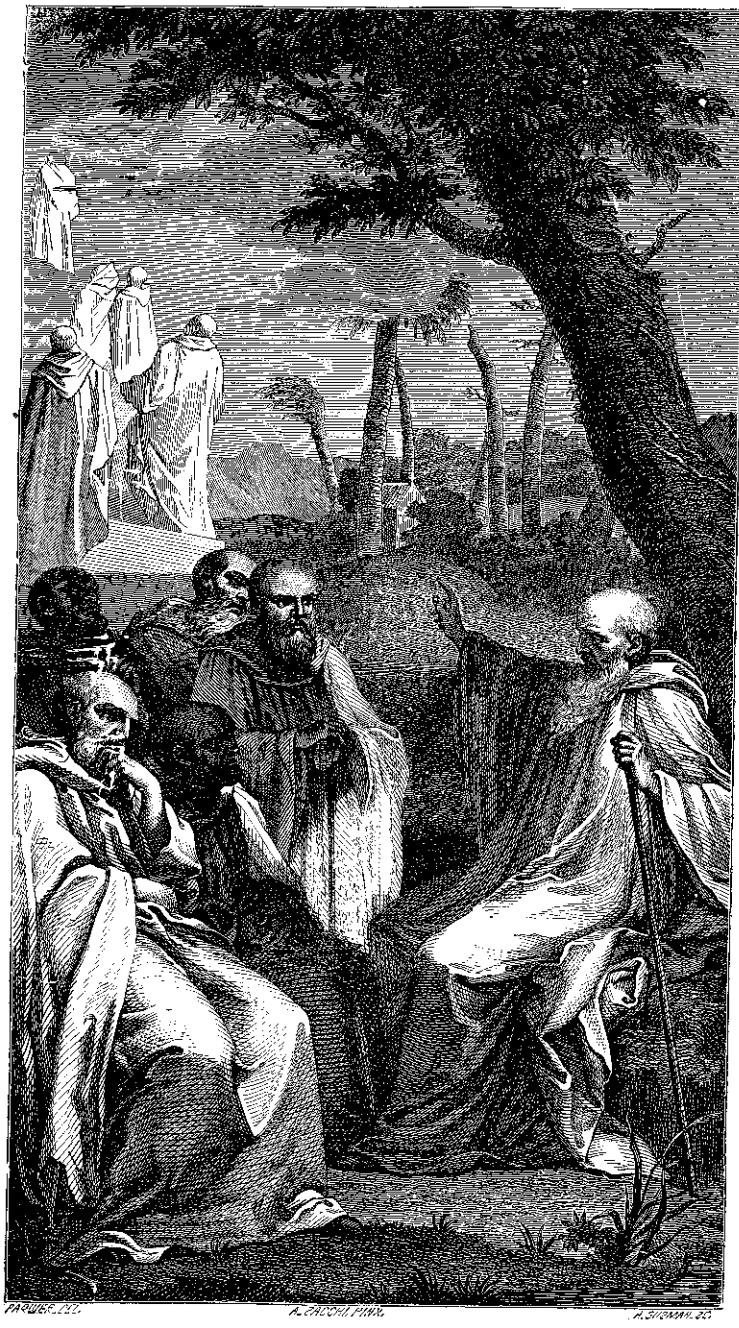
## RÉFORMATEUR DE LA VIE MONASTIQUE AU Xe SIÈCLE — FONDATEUR DE L'ORDRE DES CAMALDULES

*Fête le 7 février.*

### ÉDUCATION FRIVOLE

Romuald naquit au commencement du xe siècle, à Ravenne, de la famille ducale des Honesti. Une existence opulente et les délicatesses du palais paternel favorisèrent en lui les passions de la jeunesse; jusqu'à l'âge de vingt ans il ne connut guère que les amusements et les vains plaisirs du monde. Ses parents étaient chrétiens il est vrai, mais de ces chrétiens mondains, plus animés de l'esprit du siècle que de l'esprit de Jésus-Christ, dont la conscience déloyale et relâchée cherche une alliance chimérique entre le ciel et l'enfer, entre le Christ et Bélial. Aussi, loin de la réprimer, ils favorisèrent une vie de vanité et de dissipation dont ils donnaient eux-mêmes l'exemple. Quelle influence énervante et désastreuse ces demi-chrétiens n'ont-ils pas exercée aussi en notre siècle!

Cependant la grâce de Dieu poursuivait de ses invitations l'âme de Romuald. Plus d'une fois, au milieu des plaisirs de la chasse, la vue d'une solitude avait attiré son cœur et provoqué ses soupirs. « Heureux, s'écriait-il, heureux les ermites qui vécurent dans ces retraites où nul bruit du monde ne venait troubler la paix de leur âme. »



**Dans la solitude de Camaldoli, saint Romuald contemple, dans une vision, les moines de son Ordre montant au ciel.**

(Tableau de Sachi, à Rome.)

Parfois aussi il sentait s'élever dans son cœur, naturellement généreux, je ne sais quels désirs vagues, mais véhéments, d'accomplir de grandes choses pour la gloire de Dieu. Malgré les passions et les violences d'une civilisation encore trop peu avancée, il y avait dans les populations de cette époque un grand fonds de foi qui pouvait, à un moment donné, produire des merveilles. Nous en verrons plus d'un exemple dans la suite du récit. C'est ce levier de la foi qui manque trop souvent aujourd'hui; aussi, après être tombé avec moins de résistance, on a rarement de ces magnifiques réveils de l'âme, comme le xe siècle en donnait souvent le spectacle.

### CONVERSION

Le croirait-on? un duel fut l'occasion inattendue de la conversion de Romuald. O desseins cachés de la Providence! Sergius, père du jeune homme, s'était pris de querelle avec un parent au sujet du partage d'un pré. Suivant le code barbare de l'époque, il en appela à la décision stupide du duel. Il voulut que son fils lui servît de second dans le criminel combat. Romuald refusa d'abord; enfin, vaincu par les instances de son

père, il consentit à être simple spectateur de la lutte. La rencontre eut lieu, vive et brutale. Sergius tua son adversaire. A la vue du sang répandu, le jeune homme fut saisi de douleur et de remords. Se considérant comme complice du meurtre, il résolut de faire une rigoureuse pénitence de quarante jours.

Il se retira dans un monastère voisin de Ravenne, appelé Classe, où se trouvaient les reliques du saint martyr Apollinaire, disciple de saint Pierre et premier évêque de Ravenne. Là vivait un Frère convers d'une rare vertu; fréquemment il rencontrait le jeune homme et, par de pieux discours, l'exhortait à rester dans la vie religieuse. Mais Romuald prétendait se contenter d'une pénitence de quarante jours, et la parole du bon Frère semblait ne produire aucun effet.

Un jour enfin, comme inspiré du ciel, il s'écria dans son admirable simplicité : « Que me donnerez-vous, si je vous fais voir saint Apollinaire ?

— Je vous promets, dit Romuald, de ne plus jamais retourner dans le monde.

— Eh bien ! reprit le Frère, veillez avec moi, cette nuit, dans l'église. » Ils veillèrent ensemble deux nuits de suite, et chaque fois, vers le chant du coq, le bienheureux martyr leur apparut brillant de lumière. Transformé par cette vision céleste, Romuald prit la résolution de s'attacher à Jésus-Christ pour toujours, et, les yeux remplis de larmes, demanda la faveur d'être reçu parmi les Religieux. Ceux-ci, craignant la colère de Sergius son père, n'osaient le recevoir; mais rassurés par l'archevêque de Ravenne, parent du jeune homme, ils l'admirent avec une grande joie et lui donnèrent l'habit de saint Benoît, fondateur de leur Ordre.

Dès les premiers jours, Romuald pratiqua la règle avec une grande ferveur. Il ne craignait pas de reprendre ceux qui l'observaient mal. Son zèle, peut-être un peu prématuré, ne tarda pas à déplaire. Offusqués de ses vertus, jaloux de se voir repris par un jeune homme, quelques moines, qui ne s'étaient pas encore dépouillés des mœurs violentes de leur siècle, résolurent d'ôter la vie à ce censeur austère. La Providence déjoua leurs desseins, mais Romuald comprit que sa place n'était pas là. Il obtint du supérieur la permission d'aller ailleurs servir Dieu avec plus de liberté. Il quitta donc ce monastère, où il avait déjà passé trois ans et se rendit auprès de l'ermite Marin.

### ROMUALD SOUS LA CONDUITE DE MARIN

Marin habitait un désert non loin de Venise, et là se sanctifiait dans la prière et la pénitence. Romuald se mit sous sa conduite et fit de rapides progrès dans la mortification et l'humilité. Il accompagnait Marin à travers les solitudes et chantait avec lui les psaumes; comme il n'avait pas de psautier, il récitait l'office par cœur comme son maître. Mais le vieux moine vigilant ne laissait rien passer et si le disciple oubliait un mot, un coup de baguette vigoureux frappé sur l'oreille gauche venait au secours de sa jeune mémoire. Romuald recevait la correction en toute humilité. Au bout de quelque temps, comme il s'aperçut qu'il perdait l'ouïe du côté gauche, il supplia simplement son maître de le frapper sur l'oreille droite. Marin réfléchit alors qu'il corrigeait trop sévèrement, et plein d'admiration pour la patience héroïque de son disciple, il le tint désormais en grande estime et le traita avec plus de douceur.

### ROMUALD EN FRANCE — IL RÉFORME ET MULTIPLIE LES MONASTÈRES

En ce temps-là, Pierre Urséole, doge de Venise, c'est-à-dire président de cette illustre république, quitta son rang, sa splendeur, ses richesses, et pour être plus tranquille dans son renoncement et son humilité, il quitta encore sa patrie et s'en vint en France, au diocèse de Perpignan, embrasser la vie monastique au couvent de Saint-Michel-de-Cusan. Un président de république se faisant Religieux, cela ne se voit pas tous les jours; en notre siècle, au lieu d'imiter les Religieux plusieurs préfèrent les expulser. Romuald accompagna en France Pierre Urséole et se retira dans un désert voisin de l'abbaye de Saint-Michel. Durant trois ans, il s'y prépara dans une vie de contemplation, d'austérités et de prières aux œuvres auxquelles Dieu le destinait. Après ce temps, Dieu lui inspira de se mettre à réformer les couvents Bénédictins, car beaucoup avaient perdu leur ferveur primitive.

Malgré les difficultés, les contradictions et les périls de tout genre, il en ramena un grand nombre à la parfaite observance de leur sainte règle; il bâtit même jusqu'à cent nouveaux monastères tant en France qu'en Italie.

Réformateur et fondateur, il donnait, le premier, l'exemple des plus grandes vertus. Il cultivait la terre et se nourrissait du travail de ses mains. La vie des saints était sa lecture ordinaire; il imitait leurs jeûnes, leurs veilles, leur prière continuelle. Sa dévotion pendant l'office était extraordinaire; il ne souffrait pas que l'on y sommeillât, et si quelqu'un tombait dans cette faute, Romuald lui défendait de célébrer la Messe. « Il vaut mieux, disait-il, ne réciter qu'un psaume avec ferveur, que d'en dire cent avec nonchalance. »

L'obéissance était la vertu qu'il aimait davantage, il la recommandait sans cesse, et l'un de ses moines ayant quitté le compagnon qui lui avait été donné, Romuald ordonna qu'à sa mort on l'ensevelît en terre profane.

### TENTATIONS DU DÉMON

Une perfection si constante, et la sanctification de tant d'âmes dans de saints monastères, ne pouvaient qu'exciter la rage de l'ennemi de tout bien; Satan essaya de tout ruiner en perdant Romuald. Il lui représenta d'abord les joies du monde qu'il avait quitté, et l'inutilité apparente de sa vie. A quoi bon tant de veilles, de pénitences, de prières, de fatigues, quand il pouvait mener une vie douce et brillante au sein de sa riche et noble famille? Etait-ce à un gentilhomme comme lui, qui avait reçu de l'éducation et ceint l'épée, de passer sa vie sous un froc de moine, dans des occupations sans gloire, travaillant la terre comme un serf de son père ?

Poursuivi par ces pensées perfides, le saint Religieux élevait son âme vers Dieu avec plus de ferveur et d'humilité; il le suppliait de venir à son secours, déclarait qu'il préférait son divin amour à tout le reste, et la tentation était vaincue.

La fureur de Satan en devint plus violente; tantôt il lui apparaissait sous d'horribles images; il l'effrayait la nuit par des sons de voix et des bruits lugubres et remplissait son imagination de pensées mauvaises. Tantôt il le battait cruellement. Parfois, il prenait la forme d'un homme hideux, se jetait sur lui, le renversait à terre, le foulait aux pieds, et s'appesantissait sur lui pour l'étouffer.

Pendant cinq ans, il lui livra les plus furieux combats, mais Romuald se moquait de ces assauts. « Quoi, disait-il, tu as été chassé du ciel, et tu viens au désert montrer ta honte. Va-t-en, bête immonde, vilain serpent ! » L'esprit d'orgueil ne pouvait supporter ce mépris; il se retirait frémissant. Après ces victoires le divin Sauveur venait consoler son courageux serviteur, et remplissait son âme de joies

intérieures inexprimables. C'était comme un avant-goût du ciel, qui le dédommageait amplement de ses sacrifices et le remplissait d'ardeur pour de nouveaux combats.

### CONVERSION D'OLIBAN ET DE SERGIUS — PIÉTÉ ÉTRANGE D'UNE POPULATION GROSSIÈRE

Oliban ou Olivier, puissant seigneur catalan, était tristement célèbre dans le pays, par ses violences et ses injustices. Romuald le convertit si parfaitement que le comte renonça au monde, se retira dans le monastère du Mont-Cassin, en Italie, et y acheva pieusement sa vie dans les exercices de la pénitence.

Le duc Sergius, touché à son tour par les magnifiques exemples de son fils, se rappela lui aussi qu'il était chrétien; il fut saisi de repentir à la vue des désordres de sa vie passée et résolut de les expier par une sincère pénitence. S'arrachant donc à ses habitudes mondaines et à tout ce qui pouvait gêner son entière conversion, il se renferma au monastère de Saint-Sévère, près de Ravenne. D'abord tout alla bien et le vieux duc était heureux de ses sacrifices. Mais le démon pouvait-il laisser échapper ainsi une proie dont il avait été si longtemps le maître? Sergius devait donc s'attendre à la tentation, mais il ne connaissait pas assez la malice de l'ennemi. Mille tentations de tristesse et de découragement vinrent assaillir son âme et il eut le malheur d'y prêter trop complaisamment l'oreille; de là des regrets de ses festins, de sa splendeur, de ses plaisirs; de là le dégoût de la vie religieuse.

Romuald apprit avec douleur que son père songeait à rentrer dans la vie mondaine, et annonça qu'il allait quitter la France pour aller au secours d'une âme si chère.

A cette nouvelle, les habitants de la localité où il vivait furent dans la désolation. Regardant Romuald comme un grand saint et le protecteur du pays, ils ne pouvaient se résoudre à le laisser partir. Leurs instances furent inutiles ; alors, par un trait singulier d'une piété aussi peu éclairée que naïve, cette population grossière forma le projet de tuer le Saint, afin de conserver au moins ses reliques. Romuald eut connaissance de leur complot barbare; comme autrefois David à la cour d'un roi philistin, il contrefit l'insensé. A cette vue, les habitants le méprisèrent et le laissèrent aller où bon lui semblerait.

Il accourut donc auprès de son père, lui représenta vivement le malheur de son âme, s'il abandonnait la vie religieuse pour se jeter de nouveau au milieu des dangers du monde, lui ouvrit les yeux sur le piège que lui tendait le démon, le consola et l'encouragea si bien, que le bon vieillard reprit avec joie ses pieux exercices, persévéra dans la pénitence et la prière et plus tard mourut en odeur de sainteté.

Après cette victoire, le Saint se retira dans les marais de Classe et s'y bâtit une petite cellule.

Le démon le suivit dans cette retraite. Il le tenta d'abord par des pensées de tristesse et de découragement. Puis il recommença à le battre. Un jour qu'il l'avait accablé de coups, le Saint s'écria : « Mon bien-aimé Jésus, pourquoi me délaissez-vous dans mes peines ; pourquoi m'avez-vous livré au pouvoir de mes ennemis ? » Vaincu au nom de Jésus, le démon s'enfuit, mais il excita contre le Saint de mauvais moines. Ceux-ci lui firent une guerre longue et cruelle ; Dieu les punit et, voulant préparer son serviteur à de nouveaux labeurs, il lui rendit sa santé ébranlée par l'austérité et l'air malsain des marécages.

### INFLUENCE D'UN SAINT SUR LES GRANDS DE CE MONDE

A cette époque, le monastère de Classe était sans abbé ; l'empereur Othon III devait y pourvoir, mais il laissa aux moines la liberté de l'élection. Leurs voix se portèrent sur Romuald. L'empereur avait entendu parler du solitaire; il confirma le choix des Religieux et voulut voir lui-même celui dont on louait l'éminente sainteté. Romuald reçut son auguste visiteur du mieux qu'il put, lui céda son pauvre lit de paille, lui donna de sages conseils, l'édifia par ses vertus et exerça dès lors sur ce monarque une salutaire influence. Il apprit avec une vive tristesse que le prince voulait le voir accepter la dignité abbatiale ; il y consentit cependant pour lui être agréable. Mais bientôt, voyant l'indocilité de ses nouveaux disciples, il donna sa démission et alla en prévenir l'empereur qui assiégeait alors Tivoli. Le saint ermite sauva cette ville que le prince irrité voulait détruire à cause de sa révolte. A l'occasion de cette guerre, l'empereur Othon et son favori Tham avaient commis deux grands crimes, aussi cruels qu'infâmes, le Saint leur inspira un profond repentir et ils en firent une pénitence longue et sévère.

Touchés de ces exemples, plusieurs seigneurs de la cour se convertirent, entre autre Busclavin ou Boleslas, fils d'un prince slave, et Boniface, fils du roi de Pologne et parent de l'empereur. Ils se mirent sous la conduite de Romuald et devinrent de fervents Religieux.

Boniface alla plus tard en Russie prêcher l'Evangile, et y convertit une multitude d'âmes, entre autres le grand prince de Russie, mais il fut mis à mort, l'an 1009, par l'ordre des frères du roi. Plusieurs autres disciples de Romuald souffrirent le martyre chez les Slaves.

Romuald soupirait après le même bonheur, convertir les païens et verser son sang pour Jésus-Christ, quelle joie ! mais Dieu avait sur lui d'autres desseins. Aussi à peine se fut-il mis en route pour la Hongrie, qu'il fut arrêté par la maladie. Il revint donc sur ses pas et continua ses réformes et ses fondations. Les calomnies et les persécutions des hommes lui servirent de martyre; en même temps il se mortifiait par le silence et une abstinence sans égale.

Plus tard saint Henri II, successeur d'Othon, voulut s'entretenir aussi avec Romuald. Il l'appela à la cour, lui témoigna les plus grands égards, le consulta sur des points importants et lui donna le couvent du mont Amiate, en Toscane, pour y établir des Religieux formés à son école. La faveur des puissants ne lui donnait point d'orgueil; son humilité était si grande qu'il ne pouvait souffrir la louange. Les disciples qui l'accompagnaient avaient soin d'empêcher qu'on parlât de lui en sa présence; car le louer était le plus sûr moyen de le chasser d'une compagnie.

### DON DES LARMES ET DE PROPHÉTIE — MIRACLES

Nous ne saurions raconter tout ce que fit Romuald durant les longues années qu'il passa sur la terre : ses voyages, ses travaux, ses souffrances, ses vertus.

Il jouit à un haut degré du don des larmes. Il ne pouvait célébrer la messe sans pleurer, et pendant son oraison, vaincu par l'émotion et ravi en extase, il s'écriait : « Jésus, mon cher Jésus! O doux miel, ineffable désir, délices des saints, suavité des anges! » Il pensait que tous avaient comme lui le don des larmes. « N'en répandez pas trop, disait-il à ses moines, elles affaiblissent la vue et font mal à la tête. »

Arrivé à une extrême vieillesse, il jeûnait encore tous les jours, et, pendant le carême, se contentait

d'une écuelle de légumes à son unique repas. Ingénieux à se mortifier, il se faisait quelquefois apporter des mets plus délicats et, quand son appétit était bien excité par leur présence, il se disait à lui-même : « Romuald, voilà un morceau bien apprêté, tu le trouverais fort de ton goût... eh bien ! gourmand, tu n'y toucheras pas. » Et il n'y touchait pas.

Et cependant cet homme austère, aux épaules déchirées par de rudes cilices, n'était point triste et morose, mais plein de douceur et de joie, affable envers tous ses Frères.

Ses exemples et ses paroles exerçaient une admirable influence dans les pays qu'il habitait. Pendant un séjour dans la province de Camérino, il convertit beaucoup de pécheurs et transforma le clergé peu vertueux de l'endroit, en lui apprenant à vivre en communauté comme les Religieux ou les chanoines réguliers.

Il eut également le don de prophétie et jouit de lumières surnaturelles pour écrire sur les psaumes et comprendre les Saintes-Ecritures. Ses miracles furent sans nombre. A son ordre on abat un arbre penché sur sa cellule; le Saint y reste enfermé malgré les prières de ses Religieux et l'arbre tombe du côté opposé. Un chêne roule du haut d'une montagne entraînant avec lui un paysan; on le croit écrasé par ce poids immense ; mais Romuald était là et le paysan se relève sans le moindre mal. Un Religieux est tourmenté d'un violent mal de tête ; le Saint lui souffle au visage et la douleur disparaît. Un moine incorrigible veut attenter à la vie du Saint; le démon le saisit à la gorge pendant la nuit et veut l'étouffer; le moine invoque l'assistance de celui qu'il voulait tuer; Romuald apparaît, chasse l'esprit de ténèbres et rend à son ennemi la vie de l'âme en lui sauvant celle du corps. Le pain qu'il a touché, l'eau dont il s'est servi opèrent des prodiges. Je n'en finirais pas, dit saint Pierre Damien, son historien, si je rapportais toutes les merveilles qu'il accomplit. Or saint Pierre Damien fut l'un des plus savants personnages de cette même époque.

### FONDATION DES CAMALDULES

L'année 1009, Romuald, âgé de cent deux ans, s'était retiré au sommet des Apennins. Après s'y être promené dans un champ fertile, il s'était endormi auprès d'une fontaine. Il eut alors un songe extraordinaire : ses Religieux, vêtus non plus de noir, mais de blanc, montaient au ciel par une échelle mystérieuse semblable à celle de Jacob. A son réveil, Romuald alla trouver le comte Maldoli, possesseur de cette terre et la lui demanda. Le comte avait eu la même vision; il acquiesça de suite au désir du Saint et bientôt une église et un cloître s'élevèrent en ce lieu. Le monastère fut appelé *Camaldoli* par abréviation de *campo Maldoli*, c'est-à-dire champ de Maldoli. Romuald prit l'habit blanc et commença, avec quelques Religieux, une vie toute céleste. Il leur donna la règle de saint Benoît avec de nouvelles observances.

Telle est l'origine de l'Ordre des *Camaldules*, rameau fécond du grand arbre bénédictin.

Non loin du monastère destiné à la vie cénobitique (vie de communauté), Romuald fonda un autre établissement pour ceux qui voulaient, à son exemple, mener la vie solitaire. Il choisit pour cela une montagne voisine, couverte de sapins et arrosée de fontaines, solitude paisible et majestueuse, dont la vue seule semblait inviter l'âme au recueillement et aux grandes pensées. De nombreuses cellules furent construites çà et là; chacune avait pour dépendance un oratoire où le solitaire pouvait dire la messe, s'il était prêtre, et était entouré d'un petit jardin clos de murs. Au centre de ce village monastique s'élevait une vaste et belle église. Plus tard, l'établissement tout entier fut entouré d'une muraille et, à l'entrée, près d'une chapelle dédiée à saint Antoine, le patriarche des Pères du désert, étaient les cellules des portiers chargés de recevoir les postulants et les hôtes. On apportait du monastère voisin les choses nécessaires à la subsistance des solitaires. Un silence presque perpétuel toute l'année, absolu pendant le Carême, favorisait la prière. Aux heures fixées par la règle, la grande cloche de l'église retentissait sur la montagne, et tous les ermites se rendaient à l'église pour chanter l'office, sans que ni le froid, ni la pluie, ni même la neige, fréquente sur ces hauteurs, ne pussent les en empêcher. Un supérieur, appelé le *maieur*, avait la direction de tout l'*ermitage*. Ce genre de vie ressemblait assez à celui des Chartreux.

Une troisième catégorie de Religieux complétait l'institut monastique de saint Romuald : c'était celle des reclus. Le reclus s'enfermait ou même se faisait murer dans sa cellule, et n'en sortait plus. Il ne parlait qu'au Père supérieur et au Frère chargé de lui porter les choses nécessaires à la vie. Entièrement séparé du monde et de ses préoccupations, renfermé comme dans un tombeau anticipé, il achevait ses jours dans une grande austérité et une prière presque perpétuelle. Mais pour vivre en reclus, il fallait en obtenir la permission du supérieur, et celui-ci ne l'accordait qu'à des Religieux éprouvés, qui étaient restés déjà longtemps dans l'ermitage et qui paraissaient appelés de Dieu à une perfection plus grande.

On voit encore à Camaldoli la cellule de saint Romuald. Il y vécut plusieurs années en solitaire et en reclus.

### MORT DE SAINT ROMUALD A L'AGE DE CENT-VINGT ANS

Enfin, sentant approcher le terme de sa longue carrière, il se rendit au monastère du Val-de-Castro, et s'y fit bâtir une modeste cellule avec un oratoire. Vingt ans auparavant, il avait prédit qu'il mourrait en ce lieu.

A peine eût-il pris possession de ce dernier gîte, qu'il sentit ses forces décliner rapidement. Malgré l'oppression de sa poitrine, le vénérable vieillard ne voulut pas s'étendre sur son lit, ni cesser ses jeûnes.

Un soir, après avoir renvoyé les deux moines qui se trouvaient avec lui, il s'endormit dans le Seigneur. C'était le 19 juin 1027, il était âgé de cent-vingt ans, en avait passé vingt dans le monde, trois au monastère, et quatre-vingt-dix-sept dans la vie érémitique. Les miracles se multiplièrent à son tombeau et cinq ans après sa mort, ses Religieux reçurent du Saint-Siège la permission de lui rendre un culte public. Son corps fut retrouvé intact 440 ans après, en 1467. — En 1481 ses reliques furent transportées à Fabriano, dans un couvent de son Ordre, et c'est au jour de cette translation, le 7 février, que l'Eglise fait sa fête.

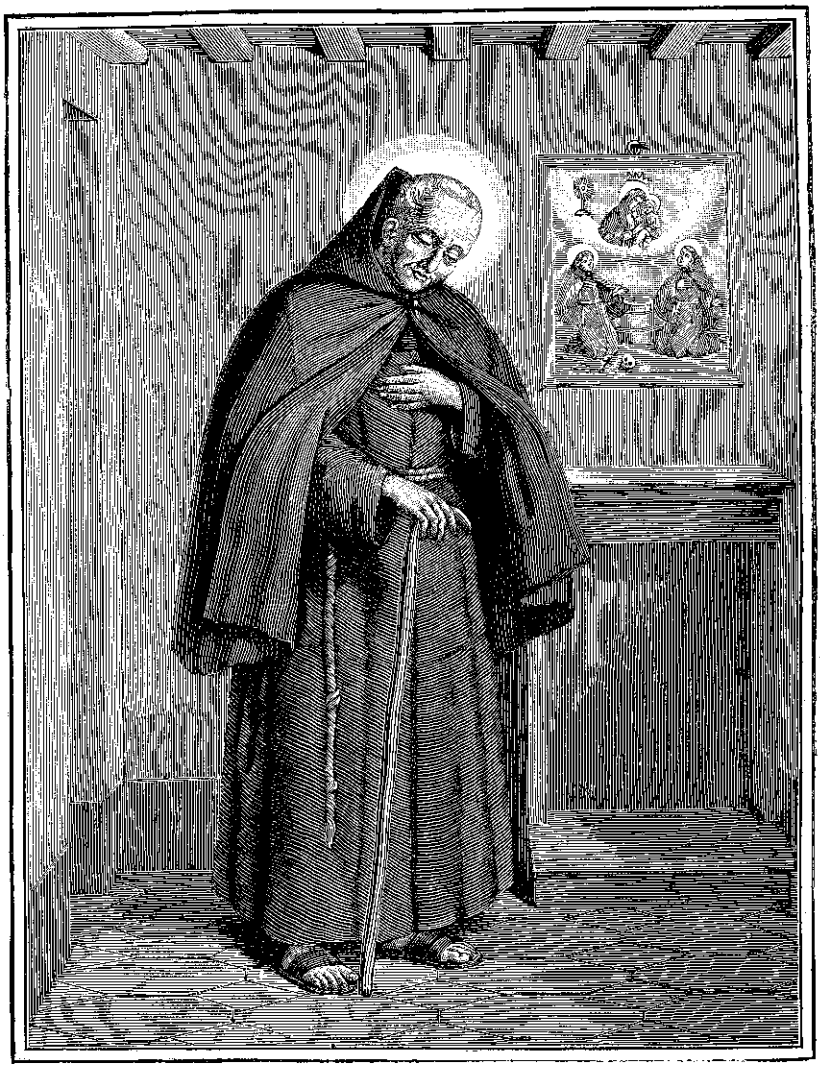
L'Ordre des Camaldules, fondé par saint Romuald, a produit beaucoup d'illustres et saints personnages; il subsiste encore, bien que divisé en plusieurs branches, et en ce siècle il a donné à l'Eglise un grand Pape, Grégoire XVI, prédécesseur de Pie IX.

La vie de saint Romuald, écrite par saint Pierre Damien, auteur contemporain et docteur de l'Eglise, est l'un des documents les plus authentiques et les plus intéressants de l'histoire du x^e^ siècle, cet âge que l'on a nommé le *siècle de fer*, mais qui, au milieu des épines de sa barbarie, produisit, grâce à l'Eglise catholique, beaucoup de belles et suaves fleurs que notre siècle orgueilleux pourrait lui envier.

# LE BIENHEUREUX GILLES DE SAINT JOSEPH

FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

*Fête le 7 février.*



**Portrait authentique du bienheureux Gilles.**
**L'image qui orne sa cellule est la copie fidèle du tableau de Notre-Dame du Puits.**

UNE FAMILLE D'OUVRIERS

Le héros dont nous allons résumer la vie était un humble enfant du peuple, d'une admirable simplicité. Mort en 1812, et récemment inscrit au catalogue des Bienheureux par Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, Gilles de Saint-Joseph est presque un contemporain, et ses exemples sont particulièrement utiles à notre temps.

Son père, Cataldo Pontillo, et sa mère, Grazia Procaccio, exerçaient la profession de cordiers dans la ville de Tarente (royaume de Naples). Confiants dans la Providence, ils gagnaient honnêtement, au jour le jour, par leur travail, le pain nécessaire à la famille. Dieu leur donna plusieurs enfants, dont l'aîné naquit le 16 novembre 1729, et reçut au baptême les noms de François-Antoine-Pascal; c'est celui qui devait s'appeler un jour *Frère Gilles de Saint-Joseph.*

Baptisé le jour même de sa naissance, le jeune François grandit sous les regards de ses chrétiens et laborieux parents, qui ne lui donnèrent jamais que d'excellents exemples. Sa mère lui inspira, pour ainsi dire dès le berceau, les sentiments d'une tendre piété, et son père veilla avec soin à éloigner ce cher enfant de toute compagnie corruptrice.

Ame pure, douce et naïve, toujours sereine et joyeuse, le petit François aimait la prière et les choses de Dieu, et s'instruisait avec plaisir des vérités de la religion. Admis vers l'âge de dix ans à la Première Communion et au sacrement de Confirmation, il sembla dès lors cesser d'être un enfant: avec un sérieux et une maturité au-dessus de son âge, il fit de tels progrès dans la vertu que tous ceux qui le voyaient en étaient dans l'admiration.

Ses parents jugèrent bon de lui faire apprendre le métier d'ouvrier en peluches, et le confièrent à un patron irréprochable dans sa conduite et dans sa foi. Celui-ci ne tarda pas à apprécier les qualités de son nouvel apprenti et lui confia la surveillance de ses jeunes camarades d'atelier. Ses exemples et ses paroles eurent une merveilleuse influence sur ces jeunes gens. Le patron avouait volontiers que le fils du cordier Pontillo avait transformé son atelier en congrégation ou en pieux oratoire.

Son apprentissage terminé, François devint ouvrier libre, maître désormais de l'emploi de son temps. C'était l'heure de la jeunesse et des passions, mais le jeune chrétien trouva dans la piété et le travail le moyen d'être fidèle à toutes les autres vertus.

Chaque matin, sa première occupation était d'assister à la sainte messe. Il travaillait ensuite toute la journée avec joie et activité, offrant à Dieu son travail en esprit de pénitence, et unissant la prière au travail. Le soir, au lieu de courir avec les autres jeunes gens à la dissipation et aux plaisirs dangereux, il rentrait immédiatement dans sa chambre, et achevait saintement sa journée dans les exercices de piété. Si, à une heure quelconque du jour ou de la nuit, il entendait la cloche de la paroisse annoncer qu'on portait le saint Viatique à un malade, il quittait tout pour aller accompagner son Dieu.

Dieu, qui perfectionne dans les tribulations la vertu de ses élus, lui envoya en ce temps une rude épreuve : François n'avait que dix-huit ans quand son père mourut. Sa douleur fut immense, et sa foi seule put l'aider à la supporter. Mais la famille perdait, avec son chef, sa principale ressource ici-bas. Alors François dit à sa mère en larmes de se consoler et d'avoir confiance en Dieu, car il espérait, en redoublant d'activité et de travail, pouvoir remplacer son père et subvenir aux besoins de la famille.

Il tint parole et, à force de travail, il pourvut à tout.

### FRANÇOIS SE FAIT RELIGIEUX

Cependant, son cœur aspirait à quitter le monde et ses dangers, pour se consacrer entièrement à Dieu dans la vie religieuse; mais comment y penser avec les devoirs de famille qui pesaient maintenant sur lui? Dieu lui vint en aide d'une manière inattendue.

La mère de François se décida tout à coup à convoler à de secondes noces, et son nouveau mari, homme chrétien et vertueux, déclara à François qu'il pouvait garder pour lui tout le salaire de son travail, car il se chargeait de l'entretien de la maison.

Le jeune homme, après avoir consulté son confesseur, qui mit pendant un an sa vocation à l'épreuve, alla se présenter aux Franciscains de la réforme de saint Pierre d'Alcantara.

Il fut reçu en qualité de Frère convers, au mois de février 1754, et envoyé au couvent de Lecce, où il prit l'habit de saint François. Il avait alors vingt-quatre ans. Sa joie d'être religieux était grande, et il ne savait comment remercier la divine Providence d'une telle grâce.

Les Pères Franciscains ne tardèrent pas à connaître le trésor que Dieu leur avait envoyé. Leur nouveau Frère était d'une telle franchise et d'une telle simplicité, que les sentiments de son cœur semblaient se peindre immédiatement sur son visage, et chacune de ses paroles était l'écho fidèle de ses pensées; l'idée même du mensonge et de la dissimulation lui était inconnue.

L'obéissance semblait lui être comme naturelle : il s'était consacré à Dieu, n'était-ce pas pour ne plus faire que sa divine volonté? Ses supérieurs lui commandaient tout ce qu'ils voulaient, l'humble Frère était toujours prêt à obéir, que l'ordre donné fût agréable ou pénible, facile ou difficile. Il en était de même pour la Règle; peu importait que la chose prescrite fût importante ou légère, du moment qu'on lui avait dit : *C'est la Règle*, il n'avait plus qu'une pensée : l'observer fidèlement.

Comme il était intelligent et avait bonne mémoire, il ne tarda pas à bien connaître tous les points de la Règle de son Ordre, et il y fut admirablement fidèle jusqu'à la fin de sa longue carrière.

L'année suivante, 28 février 1755, après une fervente retraite, il fut admis à s'immoler sur l'autel du sacrifice par les saints vœux. Il prononça la formule de son engagement irrévocable, avec une expression de bonheur si touchante et un ton si pénétré que les assistants en furent émus. C'est alors qu'il prit le nom de *Gilles de Saint-Joseph*, en italien *Egidio*.

Envoyé comme aide cuisinier au couvent de Squizzano, il s'exerça à la pratique du recueillement, en même temps qu'à la patience et à la charité. Mais bientôt, ses supérieurs l'appelèrent dans la capitale du royaume, au couvent de Saint-Pascal de Naples. Cette grande ville était le théâtre que Dieu lui réservait pour accomplir sa longue et étonnante mission.

### DIEU ENVOIE UN IGNORANT CONFONDRE LES FAUX SAVANTS

On était dans cette seconde moitié du XVIII^e^ siècle, au temps de Voltaire et de Rousseau et de ces prétendus philosophes dont l'orgueilleuse impiété déversait sur l'Eglise des flots de fausse science et de railleuses calomnies. La ville de Naples n'était pas à l'abri de leur influence funeste.

Pour confondre ces faux savants, Dieu suscitait un pauvre Frère convers, sans instruction, le plus humble et le plus simple des hommes, qui, par sa vie toute sainte et ses miracles sans nombre, allait être dans Naples une perpétuelle prédication du surnaturel, pendant cinquante ans. Ainsi Dieu ne refuse pas la lumière à ceux qui veulent voir, mais les aveugles volontaires seront inexcusables devant son tribunal.

Au couvent de Naples, Fr. Egidio fut d'abord chargé d'aider le cuisinier. Les Pères admirèrent son égalité d'âme, son humeur toujours douce et gaie, son dévouement infatigable, son activité dans le travail exempte à la fois de lenteur et de précipitation. Ils songèrent alors à lui confier les délicates fonctions de portier. En effet, le portier d'un couvent, à cause de ses rapports continuels avec les personnes du monde, a besoin de nombreuses qualités, et les personnes du dehors sont portées à juger des autres religieux par ce qu'ils remarquent en celui-là, qu'ils voient plus souvent.

Dans l'emploi de portier, les vertus de Frère

Egidio commencèrent à briller aux yeux du public : sa modestie, son affabilité, sa patience inaltérable, sa discrétion, l'air de sainteté qui brillait en lui, édifièrent les visiteurs, et, peu à peu, le nom de l'humble Frère fut connu dans toute la ville de Naples. Beaucoup venaient se recommander à ses prières. Ce concours redoubla quand le bruit se répandit qu'il avait obtenu la santé pour des malades, la conversion pour des pécheurs endurcis, une heureuse solution à des affaires temporelles désespérées.

Les plus riches familles de Naples recouraient aux prières de l'humble portier, et les malades voulaient recevoir sa visite, qu'ils considéraient comme une bénédiction de Dieu.

En présence de cet événement inattendu, les Pères Franciscains chargèrent Fr. Egidio d'un emploi qui lui permit de répondre plus facilement à la confiance des Napolitains. Ils le nommèrent Frère quêteur.

### LE FRÈRE QUÊTEUR

Cet emploi, qui impose beaucoup de fatigues et d'humiliations, Egidio l'accepta avec la même obéissance qu'il mettait à toutes choses. Devenu ainsi le pourvoyeur de ses frères, il voulut que rien ne leur manquât, car il les aimait avec la plus tendre charité. Quel que fût l'objet dont un religieux ou la communauté avait besoin, le bon Frère se chargeait de le trouver. Et comme il ne pouvait se procurer les choses que par aumône, il multipliait les courses et les démarches auprès des marchands de la ville, affrontant sans se plaindre les injures et les rebuts, jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il désirait pour ses frères.

Dans l'église du couvent de Saint-Pascal, on célébrait plusieurs fêtes avec une grande pompe; le dévoué quêteur demanda à son supérieur de se charger à lui seul des dépenses qu'occasionnaient certaines de ces fêtes : les Quarante-Heures, une fête de la Sainte Vierge et une fête de saint Joseph.

Qu'il eût souhaité recevoir tous les jours son divin Maître dans la Sainte Communion ! mais cette faveur ne lui était pas accordée aussi souvent. Il se préparait avec une merveilleuse ferveur à la visite de son Dieu. Les jours où il devait communier, il ne voulait s'occuper de quoi que ce fût avant d'avoir reçu son céleste Maître. Si on lui demandait alors quelque service, il répondait avec douceur : « Laissez-moi d'abord faire la Sainte Communion, et puis je me mettrai tout à votre disposition. »

Son amour pour Notre-Seigneur le portait à méditer souvent les souffrances de ce divin Maître, et chaque jour il faisait le chemin de la Croix. C'est alors que son âme se remplissait du désir de souffrir et de s'immoler pour son Dieu. Fr. Egidio fut d'ailleurs, toute sa vie, un homme de grande austérité; il jeûnait avec rigueur pendant les deux Carêmes observés dans son Ordre, et en tout temps sa sobriété était extrême. Il ne buvait jamais de vin, ou s'il s'en permettait quelquefois, il y mettait assez d'eau pour lui ôter toute saveur.

Un de ses amis étant entré dans sa cellule fut surpris d'apercevoir, outre une discipline de cordes, une autre en lames de fer, et il lui en demanda la raison. Le Saint se mit à sourire et répondit : « Lorsque le démon ne me livre que de petits assauts, je me sers de la discipline en cordes; mais quand ses attaques sont violentes, je saisis la discipline en fer et je l'oblige bien à prendre la fuite. »

Mais la grande mortification de toute sa vie fut le travail et le dévouement infatigable qui remplissaient ses journées.

Lorsqu'il était encore dans le monde, il récitait chaque jour le chapelet en l'honneur de la Sainte Vierge. A Naples, il obtint de ses supérieurs la permission de faire venir une copie fidèle d'un tableau de la Sainte Vierge, très vénéré au couvent de Camessi sous le nom de Notre-Dame du Puits. Il le plaça dans le petit chœur des religieux, au-dessus d'un autel. Cette sainte image tint une grande place dans sa vie. C'est à ses pieds qu'il venait recommander à la Mère de Dieu toutes ses intentions. Que de fois, avant de partir pour ses quêtes, il vint lui adresser des prières comme celle-ci : « Ma bonne Mère, je suis appelé chez un tel, qui demeure dans telle rue, tel numéro. Vous le savez, il a beaucoup d'enfants, sa femme est malade. Quel malheur si elle venait à mourir! Mais si j'y vais seul qu'y ferai-je? Venez avec moi, car de moi-même je n'y puis rien. »

« Dans sa conduite privée, dit un de ses historiens (1), il se comportait absolument à l'égard de Marie comme l'enfant le plus affectueux envers la meilleure des mères. Jamais il ne sortait du couvent sans l'avoir saluée et lui avoir demandé sa bénédiction, agenouillé devant son image. Il en était de même, lorsqu'il revenait de ses visites et de ses courses : qu'il fût accablé de fatigues, trempé de sueur, couvert de boue ou mouillé par la pluie, sa première action était toujours de se présenter devant l'autel de sa céleste Mère. Il ne s'occupait de ses propres besoins qu'après avoir rempli ce devoir d'amour filial. »

Il aimait aussi beaucoup saint Joseph, dont il avait pris le nom au jour de sa profession, et ensuite saint François, le fondateur de son Ordre, puis saint Pascal Baylon, Frère convers Franciscain, qu'il avait choisi pour son modèle.

Ses courses dans Naples le mirent au courant de bien des misères publiques ou cachées : il demanda alors à ses supérieurs la permission de quêter non seulement pour le couvent, mais aussi pour les pauvres de la ville. Dieu seul sait le nombre d'indigents qu'il a secourus! car il ne savait s'épargner aucune peine, quand la charité le demandait, et la confiance que lui témoignaient grand nombre de riches familles lui permettait de trouver de nombreuses ressources.

Des familles, jadis aisées, puis tombées dans une misère connue de lui seul, furent longtemps secourues par ses discrètes aumônes : chez les uns il quêtait, chez les autres il donnait. Pour lui-même, il vécut toujours dans une extrême pauvreté.

Par ses paroles franches et pleines de foi, il convertit beaucoup de pécheurs ; il prophétisa la mort subite d'une pécheresse qui ne voulait pas se convertir.

### SES MIRACLES

Dieu se plaisait à multiplier les miracles par les mains de ce pauvre Frère : un volume ne suffirait pas à raconter seulement tous ceux dont on a gardé le souvenir. Il fut également doué du don de prophétie et du don de lire au fond des cœurs. Mais toutes ces merveilles n'étaient pas capables d'altérer sa simplicité et son humilité.

(1) *Vie du Vénérable Fr. Egidio de Saint-Joseph*, par l'abbé Olivier, chez Briquet, à Saint-Dizier (Haute-Marne).

Que Dieu daigne écouter nos prières et même au besoin faire des miracles pour nous secourir, cela lui paraissait chose toute naturelle et le pur effet de la divine bonté; la part qu'il pouvait avoir dans ces interventions divines lui semblait indigne d'attention. Aussi était-il profondément attristé des témoignages de vénération que le peuple lui donnait, et il ne pouvait comprendre comment on pouvait se tromper à ce point sur son compte.

Fr. Egidio se présenta un jour chez un boucher de l'île d'Ischia et lui demanda l'aumône d'un peu de viande. « Pour vous, je n'en ai plus, » dit rudement le boucher. Le Frère quêteur se retira, sans insister davantage. A peine était-il parti, que le boucher voit toute sa viande se corrompre sous ses yeux et exhaler une odeur infecte. Un châtiment si prompt lui ouvre les yeux, il court après le Frère, le ramène dans sa boutique et le prie de prendre tout ce qu'il voudra. Alors, Fr. Egidio bénit la viande avec le bout de son cordon, et celle-ci reprend aussitôt toute sa fraîcheur. Il accepte ensuite une partie de l'aumône que lui offre le boucher reconnaissant et se retire.

Un marchand de fruits avait amoncelé sur un coin du marché une énorme quantité de melons. Fr. Egidio, étant venu à passer, lui en demande quelques-uns pour le couvent de Saint-Pascal. Le marchand ne veut pas lui en donner un seul et le renvoie durement. Aussitôt, ses melons se dessèchent et deviennent impropres à la vente. A cette vue, le marchand consterné rappelle le Frère et lui offre autant de melons qu'il en désire. Dès que le serviteur de Dieu eut choisi sa part, tous les melons reprirent leur fraîcheur.

Les marchands de Naples n'osaient plus refuser l'aumône au Fr. Egidio, beaucoup même étaient heureux de sa visite, car ils savaient, par expérience, qu'elle attirait les bénédictions de Dieu sur leur commerce.

Un jour, une pauvre marchande d'œufs traversait la rue du Port; il avait plu la nuit précédente, le pavé était humide; la marchande glissa, et tous ses œufs allèrent se briser sur le pavé. Fr. Egidio passait en ce moment, allant visiter un malade; il s'approche de la pauvre femme pour la consoler.

« Tenez, lui dit-il, en voilà un qui n'est pas cassé, prenez-le. » En effet, la femme le prend; l'œuf n'offrait plus trace de rupture. Le Frère en touche un autre, qui se trouve reconstitué à l'instant. Il fit de même pour tous, en sorte que le dégât fut entièrement réparé. La nouvelle de ce miracle eut bientôt fait le tour de Naples; tout le monde voulait acheter de ces œufs miraculeux et, pour avoir la préférence, plusieurs payèrent des prix excessifs. Ainsi, le malheur de cette femme se changea pour elle en un gain extraordinaire.

Un autre jour, dans les environs de Naples, le Bienheureux rencontre deux soldats qui se battaient en duel. Il court aussitôt à eux en criant : « Arrêtez, malheureux! arrêtez! » Mais les duellistes, au comble de la fureur, refusent de l'écouter. « Puisque vous ne voulez pas m'obéir, reprend Egidio, vos épées m'obéiront. » Au même instant, les deux épées se brisent, et la garde seule reste aux mains des combattants.

Le Bienheureux a guéri un nombre immense de maladies de toute espèce : scrofules, pleurésies, abcès, douleurs d'entrailles, hernies concentrées, hystéries, paralysies, etc. On lui attribue même la résurrection de deux morts : un enfant mort-né et un père de famille.

Jeanne Allegro, mère de deux jumeaux, était mourante, le médecin avait perdu tout espoir. On alla chercher Fr. Egidio. Il vint, déposa sa relique de saint Pascal sur un petit autel, et pria l'espace d'un quart d'heure; il bénit ensuite les deux petits enfants : « Ils ne sont pas encore baptisés, dit-il; vous donnerez à l'un le nom de François, à l'autre celui de Pascal; ils deviendront deux beaux jeunes hommes. » La sœur de la moribonde dit alors à une voisine : « Je crois que ce bon vieux a un peu perdu l'esprit; au lieu d'aller voir la malade, il s'amuse à considérer les enfants. »

Enfin, Fr. Egidio alla bénir Jeanne Allegro et se retira. A son retour, le médecin, Bruno Amatéa, fut extrêmement surpris de trouver sa malade sans fièvre et hors de danger. On lui raconta la visite du Fr. Egidio. Le docteur répondit : « Celui-là est plus habile que moi; avec toutes les ressources de mon art, je n'aurais rien pu opérer de pareil. »

En fait de miracles, les plus difficiles à nos yeux sont les plus croyables, parce qu'il est plus facile de les constater; mais pour Dieu, ils sont tous également faciles. Le plus extraordinaire de ceux qu'opéra le bienheureux Egidio est sans doute celui-ci : un marchand de bestiaux avait donné aux Franciscains une petite vache; un boucher l'ayant rencontrée sans gardien, la vole et s'empresse de l'abattre. Les Franciscains, inquiets, cherchent leur vache. « Je sais où elle est, » répond Egidio. Il va droit chez le boucher, se fait rendre la peau, dépose à peu près à leur place la bête et les quartiers déjà pendus au séchoir et invoque le Tout-Puissant. La vache se met à beugler, se relève sur ses quatre pieds et le Frère la ramène au couvent.

### LE BIENHEUREUX ÉGIDIO DEVANT LE ROI JOSEPH BONAPARTE DERNIERS JOURS

En 1806, Napoléon Ier avait créé son frère Joseph roi de Naples. Celui-ci ne tarda pas à entendre parler du saint religieux et eut la curiosité de le voir : « Croyez-vous, lui demanda-t-il, que je mourrai sur le trône? — Sire, répondit Egidio, y êtes-vous né? — Non, dit le roi. — Eh bien! reprit le Frère, pourquoi voulez-vous y mourir? — Vous êtes un insensé, dit Joseph Bonaparte en colère; retournez là d'où vous êtes venu. »

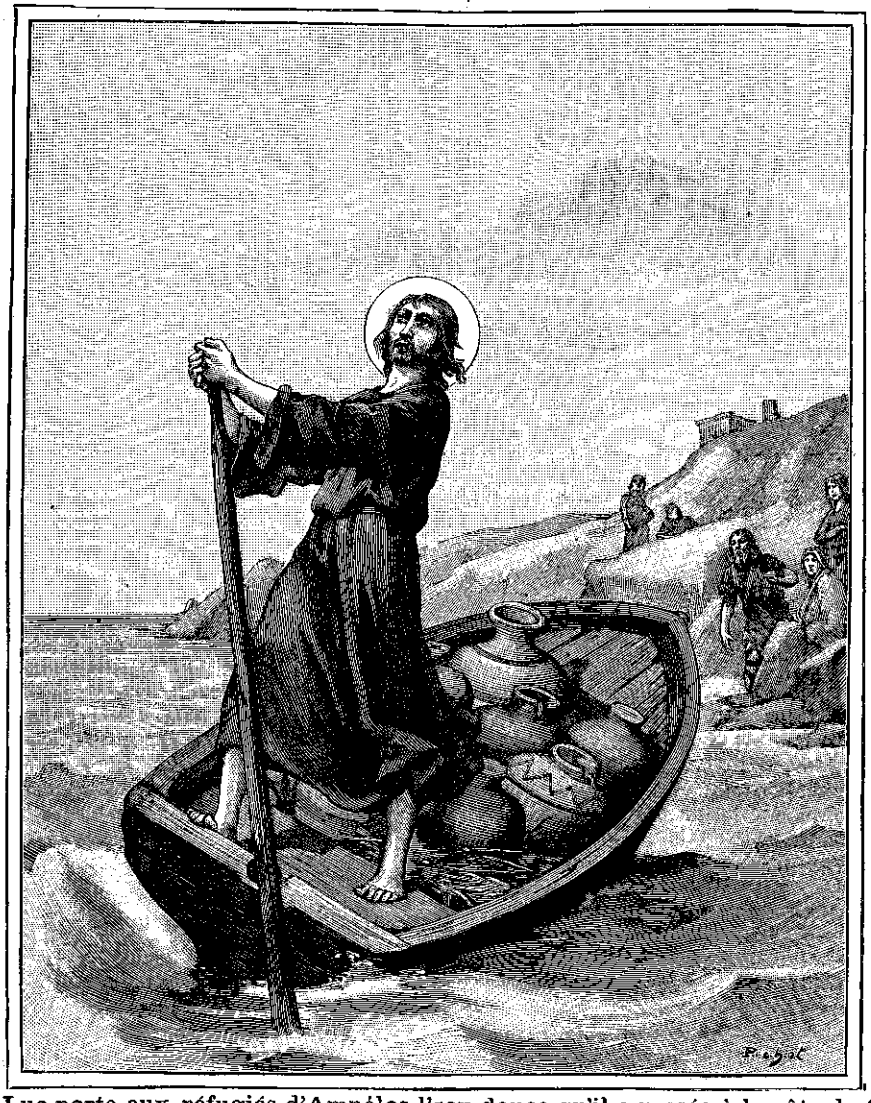
Un officier, traversant les rues, aperçoit un grand rassemblement. « Qu'est-ce? » demande-t-il. On lui répond : « C'est le Saint qui passe. » L'officier libre-penseur regarde le pauvre religieux : « Quoi! un Saint, cela? » et il lui donne plusieurs coups de cravache. A cette vue, la foule, furieuse, entoure l'officier et allait lui faire un mauvais parti, quand le Frère s'écria : « Mais laissez donc aller monsieur, vous voyez bien qu'il m'a rendu service et a épousseté mon habit. » L'officier fut heureux de s'enfuir; mais il venait d'apprendre comment un saint se venge.

Le bienheureux Egidio mourut en paix, le 7 février 1812. Sa mort fut un deuil pour Naples. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Pascal, mais aujourd'hui son cher couvent n'est plus habité par les Franciscains, le nouveau gouvernement d'Italie les en a chassés.

# SAINT LUC LE JEUNE

## ERMITE EN GRÈCE (890-946)

*Fête le 7 février.*



**Saint Luc porte aux réfugiés d'Ampélos l'eau douce qu'il a puisée à la côte de Grèce.**

NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES
MORTIFICATION PRÉCOCE

On ne doit pas confondre ce Saint avec un autre saint Luc le Jeune, qui, à peu près à la même époque, vécut pendant quarante-cinq ans sur une colonne aux environs de Chalcédoine.

Des ancêtres de saint Luc, inquiétés par de fréquentes invasions des Sarrasins, avaient été contraints de changer plusieurs fois de séjour. Ils s'étaient enfin fixés à Castorium, ville de Thessalie.

Là, le père de notre Saint épousa Euphrosyne, dont il eut sept enfants : Théodore, Marie, Luc, Calée, Epiphane, et deux autres que l'histoire ne nomme pas. Epiphane et Marie embrassèrent la vie monastique.

Dès ses premières années, saint Luc se fit remarquer par une douce et parfaite gravité de mœurs. Aux amusements de l'enfance qui ne lui inspiraient que du dégoût, il préférait mille fois les laborieux exercices de la mortification. Pour faire de rapides progrès dans la pénitence, il se refusait tout aliment délicat, comme les viandes, le fromage, les œufs, et jeûnait deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi.

OBÉISSANCE — CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES — EXTASES

Cet enfant que Dieu menait par des voies extraordinaires était un modèle d'obéissance simple et douce envers ses parents. Pour leur plaire, avec quelle ardeur il se livrait à la garde des troupeaux et à tous les travaux des champs! Venait-il à rencontrer un pauvre en se rendant à la campagne, il lui donnait ses provisions de la journée, et passait volontiers tout le jour sans rien prendre pour soulager son indigence. Une autre fois, c'étaient des habits qu'il donnait à ceux qu'il considérait comme ses frères et les membres souffrants de Jésus-Christ.

Cette conduite irrita ses parents : il leur arriva de frapper le Saint. Pour l'amour de Dieu, celui-ci recevait tout avec patience et même avec joie.

Un jour, il allait aux champs pour les semailles : il donna aux pauvres, en chemin, la moitié de la semence. Prodige admirable, à la moisson, le grain versé dans le sein des pauvres avait produit cent pour un, et au delà. La récolte dépassa ce qu'on aurait pu attendre de la semence entière.

Sur ces entrefaites, saint Luc perdit son père. Déjà adolescent, il renonça aux travaux de la culture, pour se consacrer entièrement à la prière et à la méditation des saintes Lettres.

Sa mère, qui voulut l'épier, le vit plusieurs fois, au milieu de la nuit, plongé dans une profonde oraison, complètement absorbé en Dieu, le corps élevé au-dessus du sol.

DÉPART DE LA MAISON PATERNELLE
ARRÊTÉ PAR DES SOLDATS — MIS EN PRISON

Pour vivre plus à loisir de la vie d'oraison, Luc prit la résolution d'embrasser l'état monastique et choisit la première occasion favorable pour sortir de la Thessalie. Mais bientôt il tombe aux mains de soldats armés qui, le prenant pour un esclave transfuge, l'arrêtent et l'interrogent. Le Saint se déclare serviteur du Christ, et donne comme motif de son voyage le dessein de vivre dans la solitude. On n'ajoute pas foi à ses paroles. Les soldats l'accablent de coups pour lui faire avouer sa prétendue faute : mais le saint voyageur aime mieux endurer ce tourment que de s'y soustraire par un mensonge. Il est jeté en prison. Reconnu par des amis, il fut bientôt mis en liberté.

RETOUR AU FOYER ET NOUVEAU DÉPART

Sorti de prison, saint Luc retourne vers les siens qui le raillent de son projet et de sa mésaventure.

Un jour, cependant, sa mère donna l'hospitalité à deux vénérables moines de retour de Rome et se rendant à Jérusalem. Dieu inspira à saint Luc de les suivre. Il fit part de son projet aux deux hôtes. Ceux-ci objectèrent la jeunesse du postulant — il avait dix-sept ans, — la longueur du voyage de Terre-Sainte, enfin les résistances de la famille; mais les instances du Saint lassèrent toutes les oppositions.

Nos trois voyageurs se rendent donc à Athènes, où ils entrent dans une église dédiée à la Sainte Vierge, pour y prier. Inspirés d'en haut, les deux moines laissent saint Luc dans le monastère attenant à l'église. Ils le recommandent à l'Abbé et poursuivent leur voyage.

Interrogé par l'Abbé, saint Luc ne voulut faire connaître clairement ni son nom, ni même sa famille. Cependant, il reçut bientôt la tonsure et l'habit monastique.

SAINT LUC
VIENT PASSER QUATRE MOIS AUPRÈS DE SA MÈRE

Sa mère qui, aux tristesses du veuvage, avait vu s'ajouter la douleur de perdre un fils aimé entre tous, sentit bientôt son cœur en proie à des transes inexprimables. Prosternée à terre, les yeux baignés de larmes, elle ne cessait de demander à Dieu, par des prières et des gémissements, le retour de ce fils dont elle ignorait même le séjour. Dieu fut touché de ses supplications. Une nuit, l'Abbé du monastère où vivait saint Luc vit en songe la mère du Saint, et s'entendit reprocher par elle de lui avoir ravi son fils, son unique joie. L'Abbé n'ajouta d'abord aucune foi à cette vision qu'il prenait pour un piège du démon. Mais le fait se renouvela les nuits suivantes. L'apparition invitait même l'Abbé à reconnaître dans ce songe l'intervention divine. Enfin, il fit appeler le religieux nouvellement arrivé, et lui reprocha de n'avoir pas avoué l'existence d'une mère qui le chérissait et d'amis qui lui étaient étroitement unis ; il ajouta que Dieu l'appelait auprès des siens, lui fit entrevoir que son projet de vie monastique n'était pas entièrement ruiné, et qu'il pourrait sans doute, au bout de peu de temps, reprendre l'état religieux.

Malgré son vif regret de quitter le monastère, saint Luc dut revenir dans sa famille. Il y passa quatre mois dans les exercices de la plus délicate piété filiale.

SEPT ANS DE VIE SOLITAIRE AU MONT JOANNITZIS

Après ce temps, avec le consentement de sa mère qui préférait à sa volonté propre la volonté même de Dieu, Luc se retira au pied du mont Joannitzis, montagne déserte située sur le golfe de Corinthe, et fixa son séjour sur le versant de la mer; c'était en 908 : il avait alors dix-huit ans. Dans cette solitude, le Saint se livra avec toute l'ardeur de son âme à des jeûnes rigoureux et des veilles très prolongées.

Un jour, son esprit de prière et de mortification fut mis en doute par un ermite voisin, son disciple, qui, pressé par cette pensée, eut la curiosité de l'examiner de près.

Après le coucher du soleil, il s'avança doucement jusqu'à l'habitation du solitaire, et, le corps étendu sur le sol, l'oreille attentive, il regarda à travers les fentes de la porte. Il eut la patience d'épier jusqu'au matin. A l'aube, il revint dans sa cellule, l'âme toute remplie d'édification. Il avait vu le Saint passer la nuit entière en oraison, grâce à une lutte courageuse et constante contre le sommeil réclamé par les fatigues de la journée.

UN MALFAITEUR SURPRIS

Près de sa cellule, l'ermite cultivait un petit jardin rempli d'arbres fruitiers et de plantes variées. Il en tirait les quelques aliments qu'il accordait à son corps : le reste était pour les pauvres. Il arrivait souvent au saint jardinier d'aller à la dérobée porter le fruit de sa récolte dans un champ voisin. Le solitaire prit goût à ce travail qui lui permettait de faire l'aumône, aussi fut-il assez inquiété à la vue des ravages faits dans son jardin par une bande de cerfs descendus de la montagne. Un jour, il surprit les malfaiteurs. A l'un d'entre eux que la taille semblait désigner pour le chef, il fit cette vive admonestation : « Pourquoi venir ainsi me voler? ne sommes-nous pas les serviteurs d'un même Dieu? Bien plus, le Seigneur n'a-t-il pas établi l'homme roi de la création? Au nom de Dieu, tu resteras là pour expier ton forfait. »

Ces paroles étaient à peine achevées que le cerf tombait comme frappé d'un trait, et demeurait immobile sur le sol.

Survinrent des chasseurs qui voulaient emporter le gibier, mais le Saint s'y opposa. Il se fit aider par eux pour relever l'animal, qui reprit lentement le chemin de la montagne.

### SAINT LUC REVÊT L'HABIT MONASTIQUE

La vie austère de l'ermite était loin de rendre son humeur sombre et chagrine : on le voyait toujours le regard et le front empreints d'une douce sérénité. Recevait-il des visiteurs, c'était avec tous les témoignages prévenants de la charité chrétienne qu'il leur donnait l'hospitalité. Le jardin fournissait alors des mets variés que le jardinier offrait avec le plus grand bonheur.

Parmi ces hôtes, se trouvèrent un jour deux moines, vieillards aux cheveux blancs, qui se rendaient à Rome pour y remplir un mandat. On parla de la vie religieuse, et saint Luc profita de leur présence pour se faire revêtir du grand habit monastique et non plus simplement de celui qu'il avait reçu au noviciat d'Athènes.

### VIE PLUS AUSTÈRE
### MERVEILLEUX DON DE PROPHÉTIE

Ses hôtes partis, saint Luc se livra avec plus d'ardeur que jamais à la prière et à la pénitence. Il augmenta ses pieuses pratiques, prolongea ses veilles, et s'efforça de rendre sa solitude aussi parfaite que possible. Dieu récompensa cet accroissement de ferveur par le don de guérison et de prophétie. Entre autres choses, l'ermite prédit une prochaine invasion des Bulgares qui devaient ravager la Grèce septentrionale et la Morée elle-même.

Au milieu de sa cellule, le Saint avait creusé une fosse étroite où il prenait quelques instants de sommeil. Par là, il vivait dans une plus constante pensée de la mort.

### UN HOMME CHARGÉ D'UN PESANT FARDEAU

Marie, une des sœurs de saint Luc, interrompait quelquefois ses exercices de la vie religieuse pour venir visiter son frère. Elle l'aidait alors à cultiver le petit jardin dont nous avons parlé. Un jour qu'elle était occupée à ces travaux, le solitaire lui dit que bientôt surviendrait un homme dont les épaules plieraient sous le poids d'un pesant fardeau; puis il la quitta pour se retirer sur la montagne.

La vierge cherchait à saisir la portée de ces paroles, lorsqu'elle vit un homme s'approcher du jardin. L'inconnu marchait d'un pas rapide. Il demanda à parler au Saint dont il avait, disait-il, le plus grand besoin. C'était l'homme prédit. Si son corps ne fléchissait pas sous un lourd fardeau, son âme était appesantie par un grand crime qu'il venait de commettre : le meurtre de son compagnon de route. Le Saint arriva, et lui reprocha avec tant de force ce crime encore ignoré, que le coupable avoua son péché et donna tous les signes d'un véritable repentir.

Pour pénitence le saint ermite lui ordonna des prières pour l'âme de la victime, et lui dit de parcourir un trajet de trois milles en faisant à terre d'humiliantes et pénibles prostrations. Le coupable se retira plein de componction, jurant de pleurer son péché jusqu'à la mort.

### UN PRÉSENT MAL REÇU

Le solitaire avait acquis la vénération d'un pêcheur du voisinage, nommé Démétrius, dont la barque sillonnait les eaux du golfe. Le batelier voulut faire un jour un beau cadeau au saint moine. Il se promettait de lui offrir un poisson superbe; mais la pêche fut tout à fait infructueuse. Il lui vint alors à la pensée de jeter l'hameçon au nom du saint ermite. Sur-le-champ, un beau poisson vient se faire prendre. Une seconde fois l'hameçon est jeté, et le même fait se renouvelle. Cependant, la seconde capture était moins belle que la première. Cédant alors à un sentiment d'égoïsme, le pêcheur voulut garder pour lui le plus gros poisson : il offrit l'autre à l'ermite. Saint Luc, inspiré d'en haut, reconnut la fraude, et reprocha au visiteur d'avoir imité dans l'offrande de son présent l'avarice d'Ananie et de Saphire. Confus, le pêcheur demanda pardon : le Saint le lui accorda, et lui rendit toute son amitié.

### DIX ANS AU SERVICE D'UN MOINE STYLITE

Saint Luc vivait depuis sept ans dans sa retraite, lorsqu'arriva l'invasion des Bulgares qu'il avait annoncée. Il fut contraint de se réfugier dans les îles de l'Archipel. Le bateau qui le portait fut surpris par les ennemis, et le Saint dut s'échapper à la nage. Il regagna Corinthe où, à l'âge de vingt-cinq ans, ils ne dédaigna pas de se joindre à des élèves beaucoup plus jeunes, pour s'instruire dans les lettres et les connaissances humaines. Mais la légèreté et la corruption des écoles le firent bientôt renoncer à son projet d'études. Il se rendit à Patras, attiré par la renommée d'un saint moine, qui, à l'exemple de saint Siméon Stylite, vivait sur une colonne. Saint Luc se mit humblement à son service, et, pendant dix ans, il l'entoura de tous les soins réclamés par ce genre de vie.

### RETOUR AU MONT JOANNITZIS
### SAINT LUC ÉCHAPPE MIRACULEUSEMENT A LA MORT

Ces dix années écoulées, notre Saint vécut pendant un certain temps près d'un oratoire dédié à saint Procope, martyr. Une pluie torrentielle détruisit sa cellule. Alors, il profita de la paix rendue à son pays par Pierre, prince bulgare, successeur de Siméon, et revint dans sa chère solitude du mont Joannitzis.

En ce lieu déjà sanctifié autrefois par de longs et pénibles exercices d'une vie à la fois active et contemplative, saint Luc mena une existence tout angélique.

Le dimanche des Rameaux, le Saint avait coutume de faire l'ascension du mont Joannitzis pieds nus, la croix en main, et, sur les lèvres, ces paroles : « Seigneur ayez pitié de moi ». Une fois, le démon, jaloux de cet acte d'humilité et de pénitence, fit sortir de terre une vipère venimeuse, qui, en un instant, se glissa sous les pieds du Saint. Celui-ci, confiant en la puissance divine, s'adresse au reptile en ces termes : « Pourquoi me nuire? n'es-tu pas comme moi la créature de Dieu? Passons chacun notre chemin ». A ces mots, la vipère se réfugia précipitamment dans le trou d'où elle était sortie.

### AUTRES MIRACLES DU THAUMATURGE

Un agent des monnaies royales de Rome, se rendant en Afrique, passa par Corinthe. Il était porteur de sommes considérables. Une nuit, le trésor disparut : on chercha le voleur, mais en vain. Le malheureux volé était au désespoir : il y allait de sa vie. Quelqu'un lui dit les prodiges accomplis par le thaumaturge du mont Joannitzis, et ses angoisses furent calmées. Le Saint

fut appelé, et se rendit à Corinthe, où, à la fin d'un repas offert par son hôte, il désigna le coupable. C'était un des convives. L'accusé pâlit; il ne peut rien dire pour se justifier. Bientôt il se jette aux pieds de saint Luc, implorant le pardon de son crime. Le solitaire du Joannitzis rendit grâce à Dieu qui avait touché le cœur de cet homme, et regagna sa retraite.

Il la quitta peu après pour aller visiter, au monastère de Thèbes, l'abbé Antoine qui passait pour un homme rempli de l'esprit de Dieu. Pour faire éclater la sainteté de son serviteur, Dieu permit le fait que nous allons raconter.

Le fils d'un riche de la ville se mourait au milieu des lamentations de ses parents éplorés. Il vint à la pensée de l'un d'eux que l'ermite du mont Joannitzis, en ce moment à Thèbes, pourrait rendre la vie au moribond. Le père du malade alla trouver le Saint qui, par humilité, se défendit d'accéder à sa demande. Le père insista, mais inutilement. Ce fut seulement sur les instances de l'abbé Antoine qu'il se rendit auprès du malade. Les yeux et les mains levés au ciel, il fit pour lui une fervente prière et revint au monastère. Bientôt, prévoyant le miracle qui devait s'accomplir en faveur du moribond, il retourna en toute hâte au mont Joannitzis. Dès le lendemain, le malade était complètement guéri.

Saint Luc était trop connu dans sa solitude. De l'avis de Théophylacte, sage docteur de Corinthe, il se retira près d'une ville maritime de l'Attique, du nom de Calabium. Des matelots profitèrent un jour de son absence pour lui soustraire une meule. A son retour, le Saint se mit à la poursuite des malfaiteurs et les rejoignit. Les voleurs protestèrent de leur innocence, mais il leur répondit : « Si vous êtes innocents, allez en paix; sinon que Dieu vous punisse ». A ces mots, l'un d'entre eux tomba et mourut.

### LE SOLITAIRE SE FAIT BATELIER

Après trois années passées à Calabium, pour se mettre à l'abri de l'invasion Sarrasine, saint Luc se réfugia dans une île située sur la côte de l'Attique. On lui donnait le nom d'Ampélos. Le manque absolu d'eau potable en rendait le séjour très difficile aux Grecs qui s'y étaient retirés. Pour remédier en partie à ce grave inconvénient, le solitaire se fit batelier. Sa barque allait et venait, portant aux réfugiés l'eau douce qu'il avait puisée à la côte de Grèce.

A cette époque, il prédit que les Sarrasins seraient bientôt chassés de son pays. On était en 934.

La tempête empêcha quelquefois le nouveau batelier d'accomplir son charitable ministère. Une fois il eut tellement à souffrir de la soif qu'il en devint malade. Mais il pria et fut guéri.

Comme le mauvais temps mettait obstacle à l'approvisionnement de l'île, Marie, sœur de saint Luc, lui envoya quelques pains. Il les réserva pour d'autres qui, disait-il, en auraient un plus grand besoin. Le Saint, inspiré de Dieu, voulait parler de matelots italiens qui, peu après, n'échappèrent à une effroyable tempête que grâce à ses prières. Sauvés du danger, ils racontèrent à saint Luc leur périlleuse aventure. Celui-ci ne dit mot de la révélation qu'il avait eue, mais il leur offrit les pains envoyés par sa sœur, et leur donna tous les témoignages d'une généreuse hospitalité.

### DERNIÈRE RETRAITE A SOTÈRE

Poussé par le désir de vaquer plus librement à la contemplation, saint Luc résolut de se fixer dans un lieu solitaire éloigné des côtes. Ce fut à Sotère, ville de Thessalie. Là, le Saint cultivait un jardin avec plusieurs disciples, mais sa cellule en était assez éloignée. D'ailleurs, les buissons et les épines la dérobaient aux regards. Le démon tenta plusieurs fois d'effrayer le solitaire. Apparaissant sous la forme d'un nain affreusement noir : « Moine laïque, lui disait-il d'un ton rageur, tu me fais bien brûler, mais, attends encore un peu, et je connais quelqu'un qui te rendra la pareille, et sans compter ». A ces menaces, l'ermite répondait par un signe de croix, et le spectre disparaissait.

Crinite, un certain, préteur de Constantinople, ayant entendu parler des miracles de saint Luc, voulut le voir. Le Saint, dans le désir de procurer la gloire de Dieu, se rendit à Thèbes, où était alors le préteur. C'était au moment du repas. Le solitaire fut invité à se joindre aux convives, et le repas, entremêlé de conversations mondaines et bruyantes, s'acheva sans que l'ermite fût consulté sur les choses de Dieu, ou sollicité d'obtenir un miracle. Le Saint regarda cette conduite comme un outrage fait à l'habit monastique. Il reprocha au préteur son manque d'égards : était-ce la peine de l'arracher à sa bien-aimée retraite pour le faire venir au milieu de gens légers et mondains? Crinite comprit la leçon. Il demanda pardon, et, dans la suite, en réparation de sa faute, il fit élever un temple à sainte Barbe. Le Saint lui avait annoncé sa translation prochaine à la préfecture de la Morée, et cette prophétie s'était réalisée peu après.

Deux anges, apparaissant sous la forme de deux jeunes hommes au visage éclatant, montrèrent en songe à Philippe, nouveau disciple du moine de Sotère, la gloire que le Saint avait méritée : Saint Luc était debout sur un trône de pourpre; son front, ses vêtements, le corps tout entier reflétaient une éblouissante lumière.

### MORT DU SAINT — TOMBEAU GLORIEUX

L'ermite vivait depuis sept ans dans cette dernière retraite. Trois mois avant sa bienheureuse mort, il fit ses adieux à ses disciples et amis, comme au moment de partir pour un long voyage. Lorsque la maladie le saisit, des foules considérables accoururent à sa retraite pour le voir, et recevoir de lui une promesse de prières.

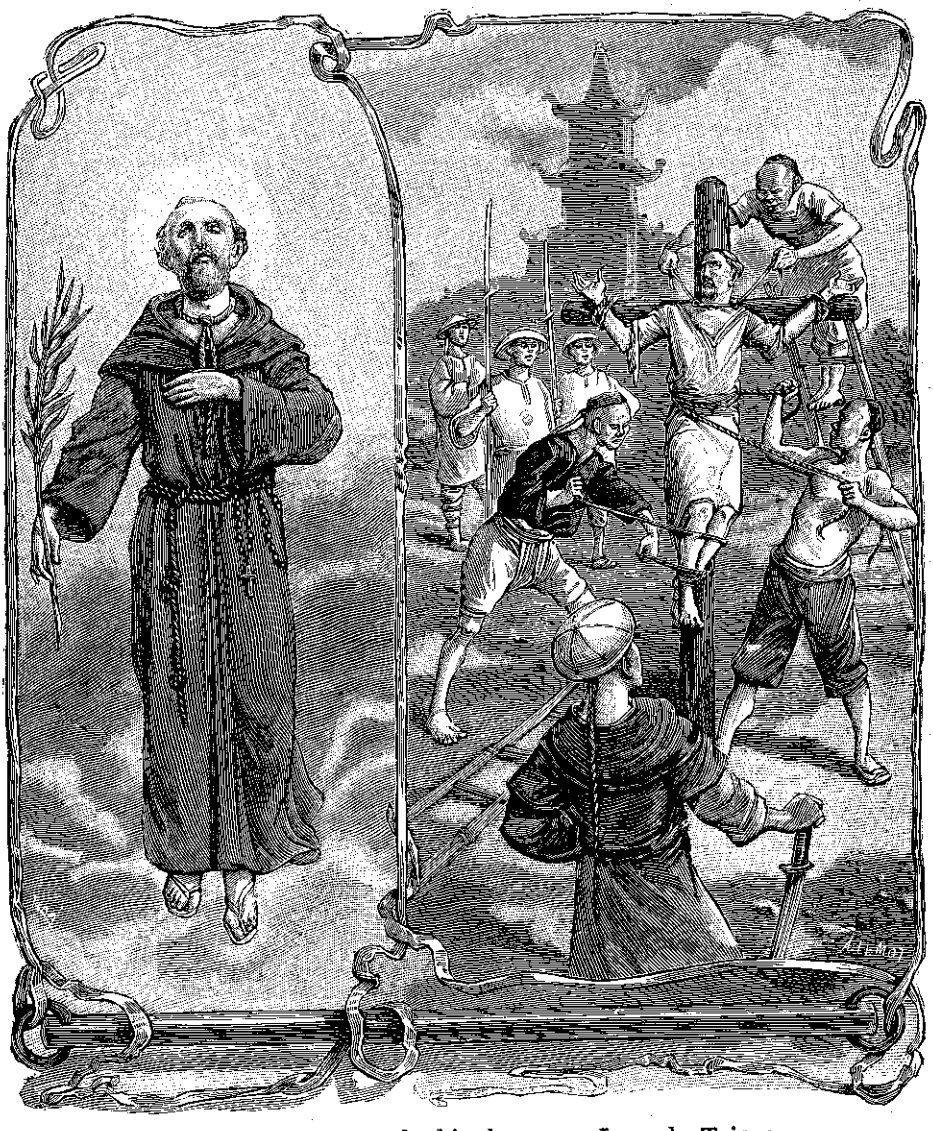
Un prêtre appelé Grégoire assista le Saint à ses derniers moments. Un soir, le malade voulut savoir quelle heure il était. « Le soleil va disparaître, dit le prêtre. — Allez, répondit le Saint, et récitez pour moi les prières de la liturgie. »

Le moribond détermina l'endroit de sa sépulture, et prédit l'affluence en ce lieu de nombreuses foules attirées par les miracles que Dieu y opérerait. Il s'endormit ensuite doucement dans le Seigneur en prononçant ces mots : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ».

Dieu réalisa bientôt la prédiction faite par le Saint avant sa mort. Des miracles de toute sorte s'accomplirent à son tombeau. De ses reliques coulait une huile enbaumée qui guérissait les maladies les plus diverses. Des paralytiques, des boiteux, des aveugles, des possédés, des personnes atteintes du haut-mal étaient soudainement délivrés de leurs maux. Ces faits étaient déjà innombrables quatorze ans après la mort de saint Luc, temps auquel fut terminé le merveilleux récit de sa vie par un de ses disciples. Les Grecs, dans leurs Ménées, louent en termes magnifiques la grande puissance miraculeuse du Saint.

# LE BIENHEUREUX JEAN DE TRIORA, MARTYR
## DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

BÉATIFIÉ PAR S. S. LÉON XIII LE 27 MAI 1900



**Portrait et martyre du bienheureux Jean de Triora.**
**Au bas du sujet, fac-similé du bâtonnet qui servit au supplice.**

AVANT D'ÊTRE MISSIONNAIRE

Jean de Triora fait partie de la glorieuse phalange des soixante-dix-sept héros martyrisés en Extrême-Orient dans la première moitié du XIXe siècle, et solennellement béatifiés à l'aurore du XXe.

« C'est à l'Ordre des Mineurs Franciscains, toujours cité quand il est question de religion et de civilisation, dit S. S. Léon XIII dans le Bref de béatification, que notre invincible phalange doit de pouvoir ajouter à sa liste glorieuse un nom italien, celui du vénérable Jean Lantrua, dit Jean de Triora, du nom de son pays natal, en Ligurie. Il ne cessa de conduire au Christ de nouvelles recrues fidèles et de confirmer dans la foi une foule de chrétiens; et, lorsque la religion fut proscrite de l'empire chinois, se trouvant l'unique prêtre d'une région immense, il déploya plus de zèle encore dans l'exercice de son ministère jusqu'à ce que, jeté en prison et condamné à la strangulation, il obtint une mort précieuse aux yeux du Seigneur. »

Celui qui fit tomber de lèvres si augustes un

tel éloge naquit le 15 mars 1760, dans l'un des sites les plus enchanteurs de la Côte d'Azur, aux Molini de Triora (province de Gênes).

Ses parents, généreux bienfaiteurs d'un couvent de Franciscains, méritèrent-ils à leur enfant, en récompense de leurs charitables dons, la grâce de la vocation dans l'Ordre des Frères Mineurs. Toujours est-il qu'à l'âge de quinze ans, après avoir reçu une éducation soignée, Jean, que ses camarades se plaisaient à appeler *il santarello*, le « petit saint », partit pour le couvent romain de l'*Ara Cœli*.

Là commença pour lui, en même temps que la vie religieuse, l'apprentissage du martyre. C'est par la mortification qu'il préluda dès lors à ses futures souffrances. Ainsi, il se flagellait avec une rude discipline de fer qui a été conservée. Il s'entourait à la taille d'une chaîne armée de piquants.

Mieux encore, il apprit à briser sa volonté dans l'exercice de l'obéissance, se sanctifia par de longues années d'études et de professorat, tandis que ses désirs secrets le portaient vers l'apostolat des missions lointaines.

Pendant vingt et un ans, il sut patienter, enseigna d'abord la philosophie au couvent de Sainte-Marie Majeure, à Tivoli, près de Rome, fut ensuite envoyé comme lecteur (professeur) de théologie au couvent de Corneto, enfin devint gardien de Velletri jusqu'au moment de son départ pour la mission en 1798.

Une circonstance politique décida ses supérieurs à condescendre à ses désirs.

L'armée française s'avançait sur Rome. Déjà, elle campait sur la colline voisine à Monte-Mario; soudain, elle entre dans la ville; le couvent d'Ara Cœli est occupé militairement; puis, voici que la République est proclamée; le Pape est obligé de quitter Rome; les religieux étrangers par leur naissance au domaine pontifical sont bannis.

Le bienheureux Jean de Triora, originaire de la république de Gênes, se trouvait atteint par cette dernière mesure. Forcé de se séparer de ses frères, il obtint la faveur qu'il sollicitait depuis si longtemps, celle de se faire missionnaire, et, tout heureux, s'embarqua à Livourne pour le Portugal et pour la Chine.

### QUARANTAINE UN PEU LONGUE — LA TRAVERSÉE

Quand il arriva à Lisbonne, le navire sur lequel il comptait être transporté en Extrême-Orient venait de partir. Point d'autre départ pour la Chine avant un an.

Le P. Jean ne se désole pas de ce contre-temps. Il visite très à loisir les lieux sanctifiés par l'enfance de saint Antoine de Padoue.

Parmi ses frères portugais, il a la bonne fortune de rencontrer un professeur de chinois auprès duquel il apprend les premiers éléments d'une langue qui devait lui être si utile dans son nouvel apostolat. Tous ceux qui connaissent les difficultés de cet idiome, que le bienheureux Clet appelait tout simplement *indécrottable*, savent que ce n'est pas trop d'un an d'études assidues pour s'en assimiler les rudiments. Jean de Triora ne perd donc point son temps à Lisbonne.

Enfin, il part pour Macao.

Laissons le missionnaire raconter lui-même, dans une lettre à l'un de ses frères en religion, les épisodes de la traversée.

« Je partis le 22 mai de l'année passée et m'embarquai sur le bateau d'un riche marchand de Lisbonne, nommé Coldas. Je reçus ma nourriture par charité.

» Après quatre mois passés entre le ciel et l'eau, je revis la terre, non celle d'Europe, mais celle des Indes orientales, quoique à deux reprises j'aie cru que j'irais trouver le fond de la mer, pour être mangé par quelque poisson, car nous essuyâmes deux fortes tempêtes près du cap de Bonne Espérance.

» Dieu a voulu me sauver du naufrage, mais il ne m'a pas sauvé des corsaires français, qui prirent notre bateau au moment où il abordait à l'île de Java..... Comment continuer mon voyage? Grande fut la Providence de Dieu. A Batavia, capitale des Indes hollandaises, se trouvait un bateau suédois en partance pour la Chine. Le capitaine m'accueillit avec une extrême bienveillance et, bien qu'il fût protestant, m'accorda le passage gratis.

» Nous avons mis deux mois et demi pour gagner la Chine, et, le 17 janvier 1800, nous sommes arrivés à Macao, ville appartenant au Portugal.

» .....L'entrée de l'empire chinois est interdite aux Européens. Seule, la ville de Pékin est ouverte à ceux qui ont une profession industrielle et demandent l'autorisation de la cour.

» Dans les autres endroits, il faut vivre caché, car si les païens découvrent que vous êtes Européen, la plus grande grâce qu'ils vous font est de vous laisser mourir en prison.

» J'accepterai bien volontiers tout ce que le bon Dieu me réservera, et je suis prêt à exécuter sa volonté, à laquelle je suis résigné en tout et pour tout, pourvu que j'arrive à sauver mon âme. Pour cette fin, les peines, les sueurs, les craintes, les fatigues, tout sera bon. »

### PREMIÈRES CONQUÊTES

L'un des premiers sacrifices qu'il dut faire fut celui de sa chère bure franciscaine. Il s'y résigna joyeusement, se rasa les cheveux, ne se réservant sur le sommet de la tête que ce qui sert à tresser la queue chinoise, prit le large pantalon, la veste de soie, les souliers et le bonnet bien connus des habitants du Céleste Empire. Son nom se modifia comme son costume, il s'appela *Lan-juéran*.

Le voilà donc Chinois pour de bon, afin de convertir les Chinois.

A peine débarqué, il fait trois heureuses conquêtes : il gagne à Jésus-Christ Tan, Li et Tain, Chinois de Sien-Cin-Fou, aux environs de Canton. Pour conquérir d'autres âmes, il prend, en 1801, la route du Hou-Pé et s'avance jusqu'à la ville d'Han-Kow.

Il savait à quoi il s'exposait. En prêchant la foi de Jésus-Christ sur ce territoire, il tombait

sous le coup des lois impériales et s'exposait à un arrêt de mort. Il y resta une année entière, et le pays garda longtemps le souvenir de son zèle à visiter les chrétientés, à assister les malades et les moribonds, à affronter pour leur porter secours les plus rudes dangers.

En 1804, le P. Jean passa dans le vicariat du Chen-Si et fut chargé du district de Han-zon-fou qui comptait 6 ou 7 000 fidèles. Etant seul prêtre, la besogne ne lui manquait pas; mais, on le sent dans ses lettres, il eût accepté bien d'autres peines et d'autres fatigues pour procurer le salut d'un plus grand nombre d'âmes.

« Ici, grâce à Dieu, écrit-il en 1810, la sainte religion est parfaitement tranquille, mais les conversions sont rares, parce qu'en jouissant de la paix, les chrétiens se refroidissent peu à peu et que leur exemple n'inspire pas aux gentils le respect du christianisme. Depuis dix ans que j'exerce indignement le ministère apostolique, je n'ai pas eu un moment de repos à cause du manque de prêtres dans cette mission de 7000 âmes. Je suis presque toujours seul, infirme, souffrant de l'estomac et, bien qu'âgé seulement de cinquante ans, je me trouve bien vieilli. »

Le Bienheureux se tait sur le bien qu'il opère. Nul doute cependant qu'il n'ait procuré bon nombre de conversions et accru singulièrement la ferveur de ses paroissiens. On en a conservé des témoignages peu suspects.

### FAUSSE ALERTE

En 1810 comme en 1900, la secte du *Nénuphar blanc*, sorte de Société secrète composée de brigands appelés *pei-lien-kiao*, se signalait dans l'empire de Chine par le pillage et le meurtre.

Soudain le bruit se répand qu'une bande de ces misérables veut se soulever, et, si invraisemblable que cela puisse paraître, les soupçons se portent sur deux Européens qui sont dits être l'âme du complot, le bienheureux Clet et le bienheureux Jean de Triora.

En Chine, être soupçonné et être reconnu coupable est chose à peu près identique, surtout si l'on est Européen et missionnaire.

Jean de Triora, pour ne pas compromettre sa chrétienté et se soustraire lui-même à des périls certains, résolut de fuir.

Mais, avant même qu'il ait eu le temps de mettre son projet à exécution, un de ses catéchistes l'a dénoncé et aussitôt, un mandarin, accompagné de nombreux soldats, cerne sa résidence et son église. Le péril est extrême. Le Bienheureux ne perd pas son sang-froid. Il prend à la hâte les vêtements d'un pauvre paysan, s'en revêt, se couvre la tête d'un large chapeau de paille, jette dans une corbeille une poignée d'herbes sèches et tout ce qui lui tombe sous la main, charge le panier sur son épaule et traverse ainsi le piquet de soldats qui le laissent passer sans le reconnaître. Il était sauvé, mais pour peu de temps.

Le catéchiste qui avait trahi se convertit, sans doute par la prière du Bienheureux, et persévéra jusqu'à la mort dans une rigoureuse pénitence.

Mis en éveil par cette première tentative de ses ennemis, Jean de Triora informa ses supérieurs des dangers qu'il courait et leur demanda s'il ne valait pas mieux, pour la sécurité de ses chrétiens et pour la sienne, quitter le district, afin de ne pas compromettre ceux qui le logeaient si charitablement.

L'obéissance le retint à son poste, Dieu ayant inspiré à ses supérieurs de ne pas le rappeler et le dirigeant ainsi vers un glorieux martyre.

La fidélité du missionnaire en cette circonstance fut immédiatement récompensée par le retour à la vraie foi d'un groupe important de chrétiens qui avaient apostasié.

### LES CHÈVRES ET LE BONZE — L'ARRESTATION

Du Hou-Pé, toujours sur le désir de ses supérieurs, le Bienheureux vint dans le Hou-nan, à Chang-sa-fou, la capitale.

Ses adversaires le suivaient. Les Chinois de Lien-Si, bourgade qu'il évangélisa, avaient même dessiné son portrait pour faciliter les recherches, il ne pouvait échapper longtemps.

Un soir, tandis qu'il se promenait en priant, un païen fanatique s'approcha de lui et lui appliqua sur la joue un vigoureux soufflet. Le Père Jean eut pour ce malheureux un regard de pitié et de miséricorde. Dieu lui découvrit la fin tragique qui attendait son insulteur :

« Sien, lui dit-il, tu mourras mordu par un serpent ! »

L'événement justifia la prédiction : quelques années plus tard, Sien, traversant une forêt, fut attaqué par un reptile qui l'enveloppa de ses longs replis et l'étouffa en le mordant.

Cette attaque isolée préludait à une arrestation en règle. Un incident, insignifiant en apparence, la provoqua.

Le P. Jean, on l'a vu, souffrait habituellement de l'estomac. Le lait était un des aliments qu'il supportait le mieux. Il se procura donc, dans cette nécessité, quelques chèvres, ignorant que les Chinois ont en horreur le lait de chèvre, et regardent comme inconvenant de s'en servir.

Il confia la garde du troupeau à l'un des petits Chinois qu'il se plaisait à évangéliser. Par mégarde, celui-ci laissa les chèvres brouter quelque peu sur la propriété d'un bonze : une discussion, une altercation, une rancune s'en suivirent. Pour se venger, le bonze dénonça au mandarin le missionnaire.

Précisément à cette époque, les autorités étaient sur la piste d'un brigand nommé Chu-mao-li, membre du *Nénuphar blanc*. Les habitants, voyant le genre de vie du missionnaire si différent du leur, s'imaginèrent qu'il était l'un des partisans de Chu-mao-li. Quelques-uns allèguèrent même que c'était peut-être Chu-mao-li en personne. le chef des rebelles.

Le Bienheureux, qui avait reçu de Dieu comme un pressentiment de ce qui l'attendait, continua ouvertement ses pratiques de piété, telles que la récitation du bréviaire, ce dont s'étonnaient les indigènes.

Bientôt, les satellites se présentèrent à lui, croyant s'emparer de Chu-mao-li. Sa chapelle fut saccagée ; on en emporta les ornements, les vases sacrés, les images et les croix.

Le Père fut amené au mandarin qui commença par lui dire de se mettre à genoux.

« Je me prosternerai seulement devant votre empereur, » répondit le missionnaire.

Il subit un premier interrogatoire. Le mandarin comprit qu'il n'avait rien à obtenir de son prisonnier. Il le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot infect au milieu des pires malfaiteurs, car, arrêté en qualité de chef de rebelles, le missionnaire était considéré comme le dernier des criminels. A ce titre, on le revêtit de l'habit rouge.

Notre-Seigneur avait été, lui aussi, revêtu d'un manteau d'écarlate lors de sa Passion. Cette pensée dut réjouir et fortifier le cœur du Bienheureux.

### LE MARTYRE

Après quelque séjour dans cette prison, Jean de Triora fut transféré en une autre plus importante.

C'était pour une captivité de sept mois. On peut se faire une idée des souffrances qu'il y endura. Chargé de chaînes pendant le jour, mis aux ceps, les pieds serrés dans un étau de bois pendant la nuit, et dans la presque impossibilité de dormir, le Bienheureux offrit à Dieu d'innombrables actes de patience et d'amour dont les anges seuls ont eu le secret.

Nous ne retracerons pas ici le détail des longs interrogatoires qu'il eut encore à subir. Chez les juges, la naïveté le dispute souvent à la haine ; chez la victime se remarquent une sérénité à toute épreuve et une prudence ingénieuse qui s'efforce de ne pas compromettre les chrétiens, ne les désignant que d'une manière imparfaite, sans aucune indication qui puisse leur nuire.

A la suite de ces interrogatoires, le président du tribunal fit son rapport. Il conclut comme il suit :

« Nous avons examiné le Code et constaté qu'il porte la peine de la strangulation pour l'Européen qui propage la religion du Seigneur du ciel dans l'intérieur de l'empire et trompe ainsi la multitude.

» Lan-Juévan, barbare européen, est réellement entré en cachette dans l'intérieur de la Chine. Il a parcouru plusieurs provinces, fait des adeptes à sa religion, et, sans crainte de la loi, a poussé l'audace jusqu'à induire en erreur beaucoup de personnes.

» Nous supplions donc Votre Excellence de le condamner à la strangulation comme il le mérite. »

Pour le préparer au coup fatal, et enrichir sa couronne de mérites, l'on fit subir au Bienheureux plusieurs flagellations. D'autres tourments furent essayés. Au cours d'un interrogatoire, il lui fallut demeurer trois ou quatre heures à genoux. Plusieurs fois, il fut traîné de force sur une croix, et toujours, il protesta de tout son pouvoir, disant : « Vous me faites violence, ce n'est pas moi qui foule la croix. »

Aucune torture ne put lui arracher de plainte, nous disent les actes de son martyre, mais, durant sa longue captivité, il recommandait sans cesse son âme à Dieu, confessait librement sa foi, et réconfortait par ses fermes exhortations ses compagnons de prison.

Enfin, arriva la sentence impériale qui le condamnait à être étranglé sur la croix pour avoir prêché en Chine la religion catholique.

Voici, d'après le biographe du Saint, en quoi consiste ce supplice :

Le condamné est attaché à un gibet ayant la forme d'une croix. Ses deux mains, ramenées sur le dos, sont liées à la pièce transversale ; ses deux pieds sont repliés par derrière, et, de la sorte, il est suspendu comme à genoux et élevé de cinq ou six pouces au-dessus de terre. Sa mort est ainsi bien plus lente et plus douloureuse que celle des autres suppliciés qui ont la tête tranchée.

Ce genre de tourment est d'autant plus cruel qu'on le prolonge à dessein. Après une première torsion, le bourreau lâche la corde comme pour donner au martyr le temps de se reconnaître et de bien sentir la mort. Peu après, il la tend encore et s'arrête de nouveau ; ce n'est qu'à la troisième fois qu'il donne une pression décisive.

Le 7 février 1816 fut le jour du martyre du bienheureux de Triora. Arrivé sur le lieu du supplice, Jean donne aux satellites quelques pièces de monnaie en leur disant :

« Laissez-moi le vêtement que j'ai dessous. » Les vêtements du condamné appartenaient au bourreau qui l'en dépouillait totalement après sa mort, à moins que celui-ci n'achetât par un don le privilège de les conserver.

« Laissez-moi faire une courte oraison, dit encore la victime. Quand j'aurai terminé, je vous dirai : *Faites!* Alors vous accomplirez votre besogne. »

On lui accorda cette suprême faveur.

Jean se mit à genoux devant la multitude, se prosterna cinq fois contre terre, à la façon des catholiques chinois, offrit à Dieu sa vie, puis se livra aux mains des bourreaux. On le lia à la croix, l'instrument de supplice lui fut passé au cou. A la troisième torsion, il rendit l'âme.

Dans le même instant, le ciel se couvrit d'épaisses ténèbres, comme s'il eût voulu protester contre un pareil crime. Mais s'il s'indignait contre les bourreaux, il se réjouissait de l'arrivée aux parvis éternels de ce Bienheureux crucifié qui avait suivi de si près les traces du divin Maître.

Des miracles vinrent bientôt affirmer la sainteté du martyr ; un culte fut rendu à ses reliques. L'Eglise recueillit les témoignages qui établissaient ses vertus et ses prodiges, et, le 27 mai 1900, elle a eu la joie de l'inscrire au catalogue de ses Bienheureux.

Bienheureux, en effet, ceux qui meurent dans le Seigneur, ceux qui sont crucifiés comme lui et pour lui !

***

(D'après la *Vie et le martyre du bienheureux Jean de Triora*, par ANTOINE DU LYS, O. S.-F.)

# SAINT THÉODORE D'EUCHAÏTA

## martyr à Héraclée (320).

*Fête le 7 février.*

**Saint Théodore triomphe du dragon.**

LA PERSÉCUTION DE LICINIUS

Licinius, fils d'un paysan dace, avait été d'abord simple soldat et s'était tellement avancé dans la faveur de Galère, son compatriote, que celui-ci avait fini par l'associer à l'empire en 307. Il reçut, avec le titre d'Auguste, le gouvernement de la Pannonie et de la Rhétie. Après la victoire de Constantin sur Maxence, il resta seul maître de l'Orient. En 313, il s'était associé à Constantin pour publier l'édit de Milan qui assurait une existence légale aux communautés chrétiennes, mettant ainsi fin à la longue période d'ostracisme dont elles avaient été l'objet.

L'ère des persécutions générales était close, mais les persécutions locales ne cessèrent pas de sitôt, et Licinius lui-même, à peine rentré dans sa capitale, Nicomédie, recommença à verser le sang chrétien. Cette persécution dura environ quatre ans, de 319 à 323, c'est-à-dire jusqu'à la

bataille d'Andrinople, gagnée par Constantin sur son collègue. Les victimes furent nombreuses : on connaît surtout la passion des quarante martyrs de Sébaste. Licinius s'en prenait de préférence aux personnages distingués par leur éducation et leur naissance, comptant beaucoup sur le scandale de leur apostasie pour ramener le peuple au culte des idoles.

### SAINT THÉODORE ET LE DRAGON

Le nom d'un certain Théodore, célèbre par son éloquence et sa beauté, non moins que par son courage, ne tarda pas à arriver aux oreilles de Licinius. Un fait prodigieux lui était attribué et ne contribuait pas peu à le couvrir de gloire.

Il y avait à Euchaïta, nous racontent les Actes, un dragon redoutable que personne n'avait jamais pu dompter. Lorsqu'il sortait de son repaire, la terre tremblait à chacun de ses mouvements, et il dévorait tous les hommes et tous les animaux qu'il rencontrait sur son passage. Théodore, plein de confiance en Dieu, se munit d'une croix précieuse, revêtit son armure militaire et partit à cheval au-devant du monstre redoutable.

Etant arrivé à Euchaïta, il s'arrêta, pour se reposer, dans une prairie émaillée de fleurs et s'endormit profondément, ne se doutant pas qu'il était à quelques pas seulement de la caverne du dragon. Une pieuse femme des environs, appelée Eusébie, accourut vers lui pour l'avertir du danger qui le menaçait : « Lève-toi, mon frère, lui dit-elle, et éloigne-toi d'ici en toute hâte. Tu me parais ignorer combien ce lieu est redoutable.

Théodore se leva et lui demanda : « Qu'y a-t-il donc de si redoutable en ce lieu, bonne mère? » Eusébie lui répondit : « Mon fils, il y a ici même un dragon d'une stature épouvantable que personne n'a encore pu enchaîner. Tous les jours il sort et dévore tout ce qu'il rencontre, hommes ou animaux. »

Mais le soldat du Christ dit à la pieuse femme : « Eloigne-toi et regarde de loin la scène qui va se passer. Tu verras alors la puissance de Jésus-Christ. » Eusébie s'éloigna tout en larmes et assista de loin au combat, priant Dieu pour le héros chrétien.

Le Saint fit alors sur lui le signe de la croix, se frappa la poitrine, et, levant les yeux au ciel, il pria en ces termes : « O Jésus, nom glorieux, lumière éclatante jaillie du sein du Père céleste, hâte-toi d'exaucer ma demande. Toi qui m'as fait triompher de tous mes adversaires dans les combats, fais-moi triompher encore cette fois de l'ennemi infernal. »

S'adressant ensuite à son cheval, il lui parla comme à une créature raisonnable : « Je sais que Dieu montre sa puissance non seulement dans les hommes, mais encore dans les animaux. Lutte donc courageusement avec moi, le Christ te donnera une force et une vigueur nouvelles pour triompher de mon ennemi. » Et comme s'il avait compris ce langage, le cheval se dressa et attendit courageusement l'apparition du monstre.

Théodore jeta alors ce cri de défi au dragon : « Au nom de Jésus-Christ, Rédempteur des hommes, sors de ta retraite et viens au-devant de moi. » Le monstre, à cette voix, poussa un rugissement terrible, le sol trembla, et il apparut à quelques pas de l'endroit où se trouvait le Saint. Au même instant, le cheval se jeta sur lui et le tint captif sous ses quatre pieds dont une vertu céleste avait centuplé la force. Théodore sauta à bas de sa monture et, tirant son épée, il frappa son adversaire de mille manières et le laissa mort sur la place.

A la nouvelle de son triomphe, les chrétiens se réjouirent et un grand nombre de païens se convertirent à la vraie foi.

### LE MESSAGE DE LICINIUS

Attirer Théodore à la cour, le séduire et l'amener à sacrifier aux idoles, pouvait-on trouver une plus belle occasion de porter un coup mortel à la religion du Christ? Ainsi raisonna Licinius. Il envoya donc des messagers à Théodore, qui habitait alors la ville d'Héraclée, sur le Pont-Euxin, avec ordre de le ramener avec eux à Nicomédie. Théodore reçut les envoyés impériaux avec les plus grands honneurs et pendant trois jours les combla de présents et de festins. Comme ils insistaient pour se remettre en route, le suppliant de les suivre auprès de l'empereur, qui, disaient-ils, le destinait aux plus hautes charges, il laissa partir quelques-uns d'entre eux et leur remit une lettre pour Licinius. Il invitait l'empereur lui-même à venir à Héraclée, le priant d'apporter avec lui ses plus riches idoles et lui donnant à supposer qu'il était tout disposé à leur brûler de l'encens.

Licinius fut ravi de la proposition. Pour rendre plus solennelle l'apostasie du chrétien Théodore, il emmena avec lui une foule nombreuse de Nicomédie et des environs, et emporta ses plus précieuses idoles d'or et d'argent.

Théodore, averti de l'approche de l'empereur, se leva, lava son visage, orna sa chevelure, jeta sur ses épaules un manteau étincelant d'or et de pierreries, puis monta sur un cheval richement harnaché et se rendit à la rencontre de Licinius, Dès qu'il fut devant lui, il lui adressa ce salut dont l'empereur ne soupçonna point l'ironie : « Salut, seigneur, empereur très divin, empereur tout-puissant! »

Le prince embrassa le jeune homme et lui dit pour répondre à ses paroles de bienvenue : « Salut, soleil resplendissant, ravisseur des cœurs, tête digne du diadème, salut à toi que je veux associer à ma puissance! »

Ils se rendirent ensuite jusqu'au milieu de la cité, et Licinius monta sur un trône élevé qu'on lui avait préparé. Il prit alors la parole pour féliciter les habitants de leur accueil, puis se tournant vers Théodore il lui dit : « Fixe toi-même le jour auquel tu sacrifieras publiquement à nos dieux! »

« Ainsi ferai-je, dit-il, mais auparavant accorde-moi la faveur d'accueillir tes dieux les plus précieux dans mon sanctuaire domestique. Nous ne penserons au sacrifice public que lorsque je les aurai comblés dans le secret de libations et d'en-

cens. » Théodore parlait ainsi par ironie, comme on le verra bientôt. Licinius, barbare d'origine, et peu habitué aux bons tours des Grecs, se réjouit dans son cœur à cette proposition. Tous ses dieux d'or et d'argent furent donc hébergés dans le palais de Théodore. Mais, hélas, ils ne devaient point y trouver des honneurs et des sacrifices; car, vers le milieu de la nuit, leur hôte, peu respectueux, les réduisit en pièces et distribua leurs débris aux pauvres et aux indigents.

### COLÈRE DE LICINIUS

Deux jours s'étant écoulés, Licinius fit appeler Théodore et lui dit : « En reconnaissance pour les bienfaits et les honneurs dont te comblent nos dieux, hâte-toi de montrer ton zèle à leur endroit et offre-leur un sacrifice solennel en présence de tous, afin que les autres te voient et suivent ton noble exemple. »

Un centurion, nommé Maxence, qui se trouvait présent, l'interrompit : « Par les dieux, ô prince, ta puissance divine a été tournée en ridicule par cet homme. N'ai-je point vu, de mes yeux, ce matin, la tête d'or de ton Artémis entre les mains d'une mendiante qui s'en allait toute fière de cette aubaine! »

A cette révélation, Licinius, hors de lui, ne put proférer une parole, se demandant s'il fallait croire le soldat. Théodore lui enleva ce doute : « Par la puissance du Christ, ô empereur, Maxence a dit vrai. Ce que j'ai fait, je m'en réjouis. Considère maintenant la puissance de tes dieux : s'ils n'ont pas pu se défendre eux-mêmes, comment pouvons- nous compter sur leur secours? »

Licinius, devenu blême, serrant ses genoux entre ses mains, se plaignait à ses dieux en disant : « Hélas! hélas! faut-il qu'un roi puissant comme moi doive essuyer un semblable affront! Avoir rassemblé tant de gens qui vont être les témoins de ma défaite, et plus que cela, apprendre que tous mes dieux sont brisés et réduits en poudre, et entre les mains des pauvres! Cela est-il possible! »

Alors le bienheureux Théodore lui parla en face, pour l'exaspérer et hâter son martyre : « Tu rugis, ô roi, moi je tressaille; tu grondes et j'exulte; tu blasphèmes Dieu, je l'honore; tu adores des dieux morts, j'adore le Dieu vivant; tu sers Sérapis, je sers celui qui est au-dessus des séraphins; tu te prosternes devant Apollon, dont le nom signifie destructeur, je me prosterne devant Jésus dont le nom signifie Sauveur; on t'appelle Licinius, c'est-à-dire le fléau, on m'appelle Théodore, le don de Dieu. Allons, roi, ne t'irrite pas, ne regimbe pas; car, en agissant ainsi, tu t'avoues humilié et vaincu, et tu te donnes l'air d'un âne ou d'un mulet. »

Licinius, au comble de la fureur, ordonna qu'on dépouillât Théodore de ses vêtements, il lui fit infliger quatre-vingts coups de nerfs de bœuf sur le dos et cinquante sur le ventre. Ensuite, il commanda qu'on lui frappât violemment le cou avec des balles de plomb. Non content de tous ces sévices, il fit labourer ses chairs avec des ongles de fer, tandis que des bourreaux approchaient des torches enflammées de ses blessures béantes. Après avoir assouvi sur lui les premières ardeurs de sa rage, il fit conduire le martyr en prison, avec ordre de serrer étroitement ses pieds dans des entraves et de le priver de toute nourriture pendant cinq jours.

### THÉODORE MIS EN CROIX ET LIVRÉ A LA FUREUR DES ENFANTS

Après cinq jours, Licinius fit dresser dans la cour de son palais une croix à laquelle fut attaché le courageux martyr. Ses bourreaux lui ouvrirent ensuite la poitrine et les entrailles, tandis que de petits enfants païens étaient invités à lui crever les yeux avec des flèches.

Parmi les témoins de cette scène, se trouvait celui qui nous en a laissé le récit. Laissons-le parler lui-même :

« Moi, Augarus le tachygraphe, j'étais présent à ces injures, et, ayant entendu les gémissements étouffés du martyr, je jetai mes tablettes loin de moi et me prosternai au pied de la croix. Mais alors mon seigneur Théodore, le confesseur du Christ, me fit entendre doucement ces paroles : « Augarus, ne renonce pas à ton œuvre et con-» tinue à écrire le récit de ce qui me touche. »

Théodore jeta alors un grand cri vers Dieu : « Seigneur, ne m'aviez-vous pas dit : Je suis avec toi. Pourquoi donc êtes-vous loin de moi? Seigneur, sauvez-moi de mes ennemis! On a crevé la pupille de mes yeux, le feu a détruit mes chairs, mes cheveux et ma barbe ont été violemment arrachés, mes dents sont brisées, mon visage est devenu livide, et ce n'est plus qu'un squelette qu'on a attaché à cette croix. Souvenez-vous, Seigneur, que c'est pour votre nom qu'on m'a crucifié! »

Après avoir parlé ainsi, il se tut et ne fit plus aucun mouvement, si bien que Licinius, le croyant mort, ne s'en soucia pas davantage et le laissa suspendu sur son gibet.

### UN ANGE VIENT LE DÉLIVRER

On était encore à la première veille de la nuit, lorsqu'un ange du Seigneur descendit vers le saint martyr, le détacha de la croix et le guérit de toutes ses blessures : « Réjouis-toi, lui dit-il ensuite, et revêts-toi de la force de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tu vois bien que Dieu est avec toi. Pourquoi donc as-tu osé lui dire qu'il t'avait abandonné? Achève maintenant ta carrière et viens ensuite auprès de Jésus-Christ recevoir la couronne d'immortalité. » A ces mots, l'ange disparut. Quant au bienheureux Théodore, rendu à la santé, il remercia de toute son âme le divin Maître, s'écriant avec le psalmiste : « Je vous exalterai, ô mon Dieu, ô mon roi, et je bénirai votre nom pendant tous les siècles des siècles. »

### CONVERSION DE DEUX CENTURIONS ET DE QUATRE-VINGT-DEUX SOLDATS

Au lever du jour, Licinius fit venir les deux centurions Antiochus et Patrice et leur dit :

« Allez-donc, et rapportez-moi le corps de ce menteur Théodore, afin que nous le déposions dans un cercueil de plomb pour le jeter au fond de la mer, de peur que les chrétiens insensés ne s'en emparent pour le vénérer. »

Les deux centurions sortirent de sa présence pour se rendre au lieu du crucifiement; mais, à leur grande stupéfaction, ils ne trouvèrent que le bois de la croix. Ils se dirent alors entre eux : « Les Galiléens racontent que le Christ est ressuscité des morts. Est-ce qu'il en serait de même pour Théodore? » Patrice, s'étant approché encore, aperçut non loin de là le martyr plein de santé, plongé dans une fervente prière. Il ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est un Dieu puissant que le Dieu des chrétiens! »

Ils s'approchèrent tous les deux de Théodore et lui dirent : « O serviteur de Dieu, nous aussi nous voulons être chrétiens! » Ils crurent et firent partager leur foi à quatre-vingt-deux de leurs compagnons d'armes.

### NOUVELLES CONVERSIONS — MORT DE THÉODORE

A la nouvelle de ce qui venait d'arriver, Licinius envoya un officier et trois cents soldats pour mettre à mort Théodore et les nouveaux convertis. Mais lorsque les envoyés impériaux eurent vu de leurs yeux les merveilles accomplies par Théodore, ils crurent, eux aussi, au Christ. Une foule nombreuse se joignit à eux, et l'on n'entendait plus que ces cris : « Il n'y a qu'un seul Dieu, le Dieu des chrétiens! Quel est ce Licinius qui l'insulte! Prenez-le à coups de pierres! Nous n'avons pas d'autre roi que le Dieu prêché par Théodore! »

Il se produisit alors un grand tumulte entre chrétiens et païens. Un soldat nommé Léandre voulut se jeter sur le Saint pour le tuer, mais l'officier converti lui arracha son épée et la lui passa à travers le corps. Un autre païen vint à la défense de Léandre et tua l'officier.

Le bienheureux Théodore parvint enfin à apaiser la foule : « Du calme, mes enfants, s'écria-t-il, mon Maître Jésus-Christ a consenti à se laisser crucifier, bien qu'il eût à son service des légions d'anges. »

Le cortège passait devant les prisons de la ville. Ceux qui y étaient enfermés criaient de toutes leurs forces : « Aie pitié de nous, serviteur du Dieu Très Haut! » Théodore, d'une seule parole, brisa leurs liens et leur dit en leur rendant la liberté : « Allez tous en paix, et souvenez-vous de moi. » On ne compta bientôt plus le nombre des païens qui se convertirent ce jour-là, ni celui des malades et des possédés qui recouvrèrent, par l'intercession de Théodore, la santé de l'âme et du corps.

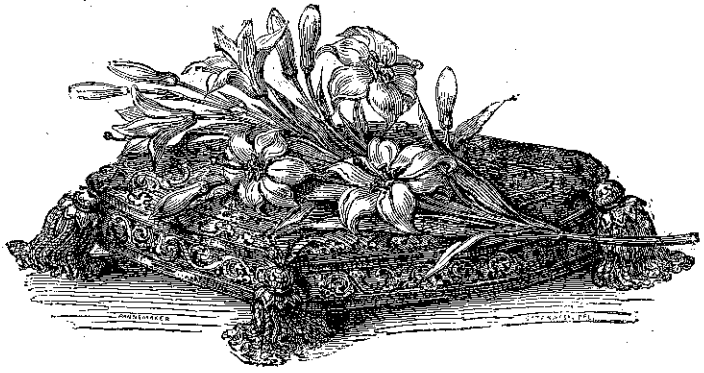
On annonça à Licinius que toute la ville abandonnait les dieux pour adorer le Christ. Plein de rage, l'empereur envoya un sicaire chargé de trancher la tête au serviteur de Dieu. La foule l'aurait empêché d'accomplir son œuvre si Théodore ne l'avait suppliée de ne point le priver de la couronne des martyrs : « Mes frères, leur dit-il, ne vous irritez pas contre Licinius; il n'est que le ministre de son père le diable. Quant à moi, j'ai hâte de retourner vers le Christ. »

Il dit ensuite à Augarus, celui qui devait écrire le récit de ces événements : « Aie soin de relater pour la postérité les Actes de mon martyre. De plus, je te prie de faire déposer mes restes à Euchaïta, dans mon tombeau de famille. » Il pria longuement, embrassa les frères, puis se présentant au bourreau, il inclina la tête qui fut tranchée d'un coup d'épée. Le martyre de saint Théodore eut lieu le 7 février.

Ses restes furent portés, comme il l'avait désiré, à Euchaïta. De nombreux miracles s'accomplirent dans la suite à son tombeau, et le nom de Théodore ne tarda pas à devenir populaire dans tout l'Orient, à côté de celui de saint Georges, comme lui soldat et martyr, et, comme lui, vainqueur du dragon infernal.

### SOURCES CONSULTÉES

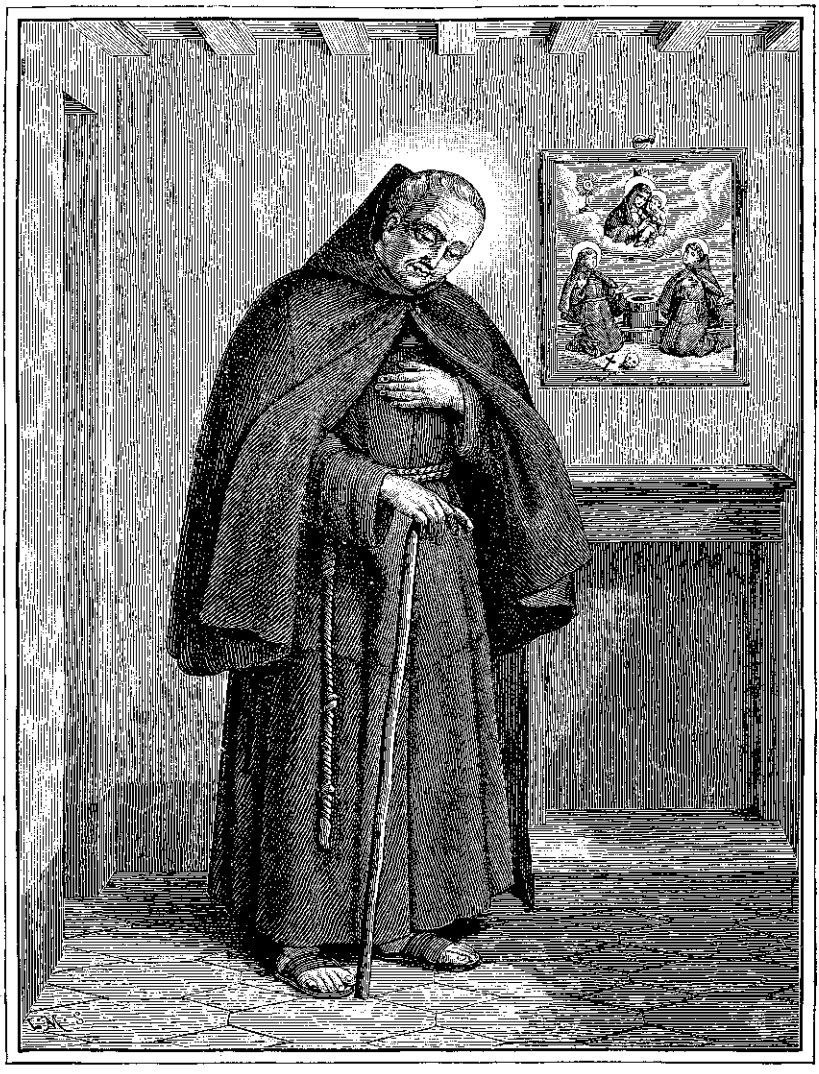
*Acta græca S. Theodori Ducis,* publiés par les *Analecta Bollandiana,* 1883.



# LE BIENHEUREUX ÉGIDIUS-MARIE DE SAINT-JOSEPH.

## Frère convers Franciscain (1729-1812).

*Fête le 7 février*



**Portrait du bienheureux Egidius-Marie.**

ENFANCE ET JEUNESSE PIEUSES

CELUI qui devait être le bienheureux Egidius naquit, le 16 novembre 1729, à Tarente, petit port de l'Italie méridionale, au fond du golfe du même nom.

Ses parents, Cataldo Pontillo et Grazia Procacio, étaient de pauvres cordiers qui retiraient de leur travail pénible un salaire à peine suffisant. L'enfance de notre François-Antoine se passa donc dans de misérables boutiques. Si elle put se maintenir dans l'innocence, ce fut grâce aux soins pieux et attentifs de ses parents qui lui avaient appris à honorer, à aimer la Sainte Vierge et à craindre les jugements de Dieu. Sous une direction aussi sage que ferme, le petit garçon se développa visiblement ; aussi fut-il admis, dès l'âge de sept ans, à recevoir la sainte Eucharistie et, peu de temps après, la confirmation dans la vieille cathédrale de la ville.

Le voici maintenant en état d'aider son père qui vieillissait et ne suffisait plus à nourrir sa famille chaque année grandissante. Il fut placé comme apprenti à l'autre bout de la ville, dans une boutique de chapelier.

Le patron, qui l'avait déjà apprécié pour sa mine intelligente et éveillée, le prit en grande affection à cause de son application et de son assiduité. Il ne tarissait pas d'éloges sur son compte, d'autant plus que là où retentissaient autrefois les lazzis et les propos licencieux on n'entendait plus, depuis l'arrivée de ce pieux jeune homme, des réflexions hostiles à la religion. Plus tard, lorsque la renommée du Bienheureux aura grandi, ce patron écoutera les merveilles de son ancien apprenti, et, souriant, branlant lentement la tête, il dira :

— Ah ! Ah ! ne vous l'avais-je pas dit que j'avais un *santarello !*

### ÉPREUVES DANS LE MONDE

Arrivé à l'âge de dix-huit ans, lorsque les passions ont déjà fait succomber un si grand nombre d'âmes, François-Antoine continua à se maintenir dans la piété, afin de sauvegarder son innocence. Éprouvé du côté de la vertu, il ne tarda pas à l'être du côté de l'affection. Son père qu'il aimait tant fut enlevé après une maladie longue et pénible. Quelle douloureuse catastrophe pour la malheureuse mère et ses trois autres fils en bas âge !

Dieu lui avait ménagé une consolation. Notre jeune homme comprit qu'il était de son devoir d'assister les siens, de renoncer au métier de chapelier pour celui de cordier qui était plus lucratif. L'espérance de faire du bien à sa famille fit place à la stupeur lorsqu'il apprit la résolution de sa mère de se remarier. Comme ces mariages sont généralement contraires aux intérêts des premiers enfants, François-Antoine éprouva dans cette douloureuse circonstance le besoin de se rapprocher de Dieu, de lui confier ses peines. Sa simplicité et son innocence frappèrent son beau-père d'étonnement et lui attirèrent même sa sympathie, au point d'en obtenir l'autorisation de disposer de ses économies, après avoir mis de côté l'argent nécessaire à la vie de la famille.

Ce fut alors que notre cordier résolut de mener une vie de prière et de recueillement. Il n'eut pas de peine à se faire inscrire dans la pieuse confrérie de Notre-Dame du Rosaire. Sa piété grandissait toujours ; elle éprouvait le besoin de se développer à son aise. Ce fut ainsi que naquit chez lui le vif désir de se consacrer entièrement à Dieu. Le confesseur à qui il avait confié sa résolution l'engagea à attendre une année encore et à se contenter jusque-là de sanctifier les fêtes de précepte. Ce conseil fut suivi avec joie, malgré le sacrifice qu'il imposait au jeune homme, qui dut désormais renoncer à ses visites habituelles au Saint Sacrement

Dieu avait permis cette épreuve ; mais, comme sa volonté n'est pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, il favorisa son privilégié d'un songe où deux Franciscains, l'un prêtre et l'autre laïque, paraissaient l'inviter à les suivre dans leur Institut.

Sûr désormais de sa vocation, le pieux jeune homme courut au couvent des Franciscains, fondé depuis peu à Tarente, et, en toute simplicité, il demanda à voir les deux religieux qui lui avaient apparu en songe. Comme bien on pense, sa demande ne rencontra que des sourires sceptiques ; il s'en alla alors pleurer dans la chapelle même du couvent, près du maître-autel. Après avoir épanché le trop-plein de sa douleur, il voulut se retirer, lorsqu'il reconnut dans deux tableaux les portraits des deux religieux qui lui avaient apparu. Son admiration fut encore plus grande en apprenant que c'étaient saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal Baylon. Quelle douce surprise dans cette manifestation si claire de la volonté de Dieu ! Son confesseur, mis au courant de ce fait extraordinaire, n'eut pas de peine à l'autoriser à entrer chez les Franciscains ; ce qui se fit en février 1754. Le postulant venait de terminer sa vingt-quatrième année.

### VIE RELIGIEUSE — ESPRIT D'ORAISON

A la prise d'habit, François-Antoine se fit appeler Fr. Egidius de la Mère de Dieu, pour témoigner sa reconnaissance envers la Sainte Vierge.

Son noviciat fut fervent. Tous ses compagnons le considéraient comme leur modèle. Les religieux les plus expérimentés devinaient en lui un futur saint ; aussi son admission à la profession solennelle ne fit-elle aucune difficulté. Afin de satisfaire à sa dévotion nouvelle pour l'époux de la Sainte Vierge, on lui permit de porter le nom de Fr. Egidius-Marie de Saint-Joseph.

Désigné par l'obéissance pour le couvent de Saint-Pascal de Chiaia, à Naples, ce religieux convers y passa toute sa vie dans les charges de cuisinier et de portier, qu'il remplit avec prudence, modestie et circonspection. De l'attitude du portier dépendent souvent la réputation et l'influence d'une communauté religieuse. Il en avait été frappé ; aussi était-il préoccupé de rester fidèle aux règles de son Ordre.

A peine levé, il se dirigeait sans retard vers le chœur pour suivre les exercices communs. Assister à la messe et recevoir le corps de Notre-Seigneur faisaient son bonheur. Il n'y avait que la voix de l'obéissance ou du devoir qui pût l'arracher à ses actions de grâces. Chez lui, la sainte communion produisait d'heureux effets : la complaisance, la modestie, l'oubli de soi-même qui lui concilièrent l'affection et la confiance de ses Frères.

Le pieux convers éprouvait de plus en plus le besoin de prier. Aussi n'était-il pas rare de le rencontrer encore à sa place dans le chœur après les Matines, c'est-à-dire au milieu de la nuit. C'était pour lui un moment délicieux, où régnaient le silence et la demi-obscurité. Sa ferveur pour la Sainte Vierge s'enflammait chaque jour, et il s'ingéniait à trouver des moyens pour la faire aimer davantage. Sur son conseil, le supérieur du couvent fit venir une copie de l'image de Notre-Dame du Pozzo.

Cette image, célèbre dans la province de Bari, avait apparu en 1705 à un prêtre de Capenso, Dominique Tanzella, alors en danger de mort, et lui avait ordonné de boire un peu d'eau d'un puits voisin et de lui élever une chapelle, ainsi qu'un couvent pour les Franciscains. A peine guéri, le prêtre se hâta de tenir ses promesses. Préoccupé d'avoir un beau portrait de la Sainte Vierge, il s'adressa à un peintre de ses amis qui se rendit chez lui. Quelle surprise il eut

en voyant, le dernier dimanche d'août, une gracieuse image de la Vierge peinte sur le mur du puits, et qu'il suspendit ensuite dans la nouvelle chapelle !

C'est devant la copie de cette image que le Fr. Egidius s'agenouillait et priait avec tant de bonheur. Plus tard, lorsqu'il fut favorisé du don des miracles, il les attribua toujours à la bonté de Notre-Dame du Pozzo.

Il fut récompensé de sa dévotion spéciale pour saint Joseph. Un jour, fatigué de ses courses, il se retira chez lui, sans avoir récité, selon son habitude, un chapelet en l'honneur de l'époux de la Sainte Vierge. Tout à coup, au milieu de son sommeil, une voix le réveilla :

— Lève-toi et dis ton chapelet.

Il sursaute. La cellule est en feu. Remis de son inquiétude, notre religieux dit sa prière et se met en œuvre d'éteindre l'incendie. Dès lors, il n'oublia plus ses invocations à saint Joseph.

### SA DOUCEUR ET SA CHARITÉ

Beaucoup pensent que la vocation du Frère convers ne permet pas de secourir effectivement les âmes, parce que l'administration des sacrements n'est pas en son pouvoir. C'est une erreur. Le bien qu'il lui est possible de faire par de douces exhortations, par des paroles d'encouragement, par des consolations, nous ne nous le figurons pas. Grâce à lui, les pécheurs endurcis se décident à se confesser et à s'approcher des sacrements. Tels étaient les moyens qu'employait notre religieux dans ses visites aux malades, leur recommandant de recevoir la sainte Eucharistie, afin d'y puiser la force de supporter les épreuves et d'accepter la mort, si telle était la volonté de Dieu. En même temps plein d'espérance, il leur faisait vénérer la relique de saint Pascal Baylon et l'image de la Sainte Vierge pour en obtenir la guérison.

Comment ne pas aimer un religieux aussi compatissant ? Les pauvres l'appelaient leur bienfaiteur, tandis que ses confrères l'appréciaient dans la délicate charge de procureur du couvent, où il savait être très généreux quand les circonstances l'exigeaient. Combien de fois ne le vit-on pas préoccupé de procurer à chacun les remèdes nécessaires, et cependant, si ces derniers lui manquaient à lui-même, il ne s'en plaignait jamais.

La belle maxime : « Rends le bien pour le mal », était la sienne. Et pourtant, plus d'une fois il connut des contradictions, surtout de la part du Frère cuisinier, qui, agacé de ce que le Fr. Egidius rentrait souvent fort tard de ses courses, lui refusa plusieurs fois de lui donner à manger.

— Tu fais le saint et tu ne vois pas que tu me fais mettre en colère, disait-il d'un ton ironique. Puisque tu me fais perdre la patience, il est bien juste que tu fasses pénitence pour moi.

Un jour, le cuisinier, chargé d'un plat d'œufs qu'il s'apprêtait à cuire, les laissa maladroitement tomber à côté de celui qu'il appelait l'hypocrite. Voilà les œufs écrasés et réduits en une sauce lamentable, et le cuisinier tout rouge de colère. Le Fr. Egidius, sans tenir compte de son grand âge, se met à genoux et demande pardon comme s'il était l'auteur de cette maladresse. Depuis, les deux religieux s'aimèrent et ne pensèrent plus qu'à s'entr'aider.

### ENTREVUE AVEC LE ROI JOSEPH BONAPARTE

Peut-être serions-nous tentés de croire que la douceur voisine avec la faiblesse, parce qu'elle cherche à éviter de faire de la peine. Mais si elle juge nécessaire de dire la vérité, elle le fera sans crainte.

C'est ce que comprit parfaitement Joseph Bonaparte, alors roi de Naples. Le nouveau souverain, qui avait entendu parler de la sainteté du Frère convers, le fit appeler et lui demanda son avis sur la solidité de son gouvernement.

— Votre Majesté est-elle née roi ? répondit le religieux avec beaucoup de fermeté.

— Non, reprit le roi.

— Eh bien ! comment pouvez-vous espérer un règne stable ?

Joseph le renvoya de bon cœur, sous prétexte qu'il avait affaire à un fou.

### SON HUMILITÉ

Le Fr. Egidius, si vertueux qu'il fût, ne s'enorgueillissait pas, même à l'époque où les Napolitains le considéraient comme un saint et comme un thaumaturge. L'estime que le public avait de lui l'humiliait profondément. Lui, si doux, menaçait cependant de son bâton ceux qui, voulant satisfaire leur vénération, se permettaient de lui couper un morceau de sa robe.

— Vous savez bien que je suis un pauvre pécheur, disait-il. Si vous voulez obtenir une guérison, adressez-vous à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge !

Mais le peuple, de plus en plus rempli d'admiration pour cet humble Frère, voulut le suivre partout, même pendant l'occupation militaire des Français. Les soldats étrangers n'aimaient pas ces manifestations, d'où pouvaient surgir des soulèvements et des révoltes ; ils allèrent un jour jusqu'à frapper de coups de bâton celui qu'on leur déclara être un grand saint. Aussitôt la foule leur témoigna sa fureur.

— Laissez-les faire, cria notre religieux de toutes ses forces. Ils me rendent service en secouant la poussière de mon manteau.

Depuis lors, ses supérieurs lui défendirent de sortir pendant l'occupation, excepté en voiture quand la charité l'exigeait.

### MIRACLES

Le Fr. Egidius était connu dans Naples pour sa sainteté et encore plus pour ses miracles. Les prodiges qu'il aurait opérés de son vivant sont nombreux et parfois bien étranges ; aussi nous pardonnera-t-on de ne pas insister sur ces derniers.

Quand les mauvaises affaires des fournisseurs les rendaient moins généreux envers le Fr. Egidius et que celui-ci s'en retournait triste et résigné, les marchands s'apercevaient avec stupeur que les fruits ou les poissons qu'ils n'avaient pas voulu lui donner étaient en train de pourrir. Pris de remords, ils y reconnaissaient le doigt de Dieu et rap-

pelaient le Frere qui, pour toute vengeance, suppliait la Sainte Vierge et saint Pascal Baylon de remettre les fournitures en bon état.

Un jour que le Bienheureux se promenait dans la campagne de Capoue — c'était en 1799, il avait alors soixante-dix ans, — il rencontra un jeune homme dont la mine abattue éveilla sa compassion. Son père, Luca Perella, venait de mourir.

— Non ! il n'est pas mort, riposta le religieux avec beaucoup d'assurance. Emmenez-moi chez lui.

A peine arrivé dans la chambre, près du lit où gisait livide le pauvre Luca, le Saint l'appelle par son nom. Point de réponse. Après un moment de silence, il reprit :

— Ne veux-tu pas me répondre ?

Et en même temps il pria la mère du jeune homme de lui apporter un peu de pain rôti. Interdite d'un tel ordre, elle eut de la peine à se laisser persuader. Sans attendre le retour de la pauvre femme, le thaumaturge étendit son manteau sur le cadavre et adressa au ciel quelques prières. Dès qu'il eut sous la main le pain rôti, il en glissa entre les gencives fortement serrées de Luca. Cette manière d'agir, qui semblait une extravagance, émut douloureusement les assistants.

— Est-il possible de faire ressusciter un mort avec un peu de pain rôti ! disait-on çà et là.

Quelques minutes passent. Ils sont déjà saisis de stupeur. Le cadavre commence à remuer, se dresse sur son séant et vomit une matière noirâtre. Aussitôt l'humble religieux se retira en disant :

— N'avais-je pas raison de vous affirmer que M. Luca n'était pas mort, mais qu'il dormait ? Que d'actions de grâces nous devons au bon Dieu et à saint Pascal !

### SAINTE MORT

Le Fr. Egidius garda jusqu'à la fin l'affection de la communauté, et ses infirmités étaient une occasion pour ses compagnons de lui rendre des services. Mais plutôt que d'en abuser ou de manquer à la règle, le Saint voulut continuer à suivre les exercices du chœur, et y resta fidèle tant que ses forces le lui permirent.

Le terme de sa carrière ne tarda pas à arriver. Ce fut le 7 février 1812 qu'il rendit sa belle âme, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dont cinquante-huit passés dans la vie religieuse. Toute la communauté, réunie autour de lui au moment de son dernier soupir, était profondément édifiée des admirables sentiments de repentir et d'amour avec lesquels il reçut les derniers sacrements et la sainte Eucharistie.

Par suite de l'occupation étrangère, les religieux se décidèrent à faire les funérailles dans la plus stricte intimité, mais leur projet ne tarda pas à s'ébruiter parmi les habitants, qui furent d'un tout autre avis. Il fallut céder à leurs instances et laisser vénérer le corps du défunt dans la chapelle où il était exposé. Plusieurs, plus enthousiastes, voulurent couper des morceaux de chair, dans le dessein de les conserver comme des reliques. Leur surprise égala leur joie en voyant que le sang qui coulait était encore rouge vif. Cette manifestation, dont les conséquences auraient pu être graves, obligea les religieux à appeler les agents de police pour mettre un terme au zèle des indiscrets.

### MIRACLES APRÈS LA MORT

Les deux miracles que nous allons rapporter furent approuvés par la Congrégation des Rites ; ils nous montrent combien les prières de notre Saint étaient puissantes auprès de Dieu.

Une petite fille d'Antoine Cliaico, estropiée, ne pouvait faire usage de ses membres. Elle avait six ans lorsqu'elle rencontra le Fr. Egidius. Celui-ci lui promit de la guérir.

— Ma mort sera ton remède, lui dit-il.

Ces paroles ne semblaient pas très claires. Quelques temps après, en apprenant le décès de l'excellent religieux, les parents de la malade se rappelèrent la promesse et se hâtèrent de porter leur enfant au couvent de Saint-Pascal. Le Fr. Michel de Saint-Vincent reçut la fillette dans ses bras et lui fit toucher par trois fois le corps du Bienheureux. A chacun des trois attouchements, une amélioration sensible se produisit, suivie bientôt de la guérison complète.

L'autre privilégiée fut Maria-Carmela Esposito, fille adoptive de Vincent Bonizzi. C'était une pauvre enfant de dix ans, à qui une attaque d'apoplexie avait enlevé la faculté de marcher et de parler. Elle n'avait jamais connu le Fr. Egidius. La seule fois qu'elle le vit fut le jour de l'exposition du cadavre. A quelque temps de là, pendant la nuit, il lui sembla entendre dans un songe le religieux, qui lui promettait de la guérir.

Tout émue, l'enfant pria sa tante adoptive, Louise Bonizzi, de la conduire au tombeau, et elle ne s'endormit qu'après en avoir reçu l'assurance. Une seconde apparition la décida à maintenir son projet. La confiance de l'infirme ne fut pas trompée. Dès qu'elle eut essayé de dire : « O Frère Egidius, accordez-moi la grâce de marcher !..... Etes-vous sourd ? », elle recouvra l'usage de ses jambes et de sa langue, ce qui provoqua une grande émotion dans son entourage.

Le 24 février 1868, le pape Pie IX déclara solennellement l'héroïcité des vertus théologales pratiquées par le Fr. Egidius-Marie de Saint-Joseph. Après examen des deux miracles rapportés ci-dessus par la S. Cong. des Rites, le pape Léon XIII les approuva le 21 février 1886, et, le 21 novembre suivant, il déclara qu'il était possible de procéder à la béatification solennelle du vénérable thaumaturge de Naples.

*Pratique.* — Que l'humble vie de ce religieux, inscrit par l'Eglise au catalogue des Bienheureux, nous apprenne à nous contenter de notre condition, quelle qu'elle soit, et à nous y sanctifier, car les grâces nécessaires ne nous feront jamais défaut.

### SOURCES CONSULTÉES

Documents pour la cause de béatification.

# SAINT JEAN DE MATHA

## FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES

*Fête le 8 février.*

**Débarqués sur les rivages chrétiens, ils conduisent avec honneur et en procession, leurs captifs ornés du signe de la croix, dans la maison de l'Ordre qu'ils avaient fondé, et où ces captifs sont accueillis par les Frères avec grande joie et charité.**

Euphrème de Matha et sa pieuse épouse, Marthe de Marsa, s'affligeaient grandement, en leur manoir de Faucon, de n'avoir pas d'héritier. La Sainte Vierge, un jour, sécha les larmes de Marthe en lui révélant qu'elle serait mère d'un enfant pur comme un ange, et qui rendrait la liberté à un grand nombre de ses frères.

L'enfant vint au monde le 23 juin 1154 et reçut le lendemain, au baptême, le nom de Jean-Baptiste, en l'honneur du saint Précurseur, dont c'était la fête.

A dix ans, le petit Jean, instruit par les anges, fit, dans la chapelle du Mateau, le vœu de virginité.

Ses parents s'étant rendus à Marseille, on rapporte que sa mère voulut, par une inspiration du ciel, exercer la charité de celui qui serait le rédempteur des captifs, en lui faisant visiter les pauvres galériens; il les aimait et les consolait déjà par ses paroles encore enfantines.

A l'âge de faire ses humanités, il fut envoyé à Aix, où il brilla par ses succès dans les études comme par la pureté de ses mœurs. C'est là que, fuyant les faux plaisirs de ses compagnons, il songea à se retirer au désert de la Sainte-Baume, illustré par Marie-Madeleine; il y fit un assez long séjour, adoptant la coutume qu'il s'efforça de conserver ensuite, de jeûner quatre fois la semaine et de s'imposer de rudes pénitences. C'est au milieu de ces austérités qu'il reçut du ciel le don d'une pureté parfaite et la faveur de n'être plus jamais tourmenté par l'esprit mauvais.

Cependant son père, confiant dans la promesse de la Sainte Vierge, que son fils délivrerait beaucoup de ses frères, se représentait le brillant héritier de son nom, ceignant l'épée, battant les musulmans et revenant couvert de gloire. Jean écoutait son père en silence. Une voix intérieure, d'autant plus certaine qu'elle se faisait entendre sans bruit de parole, lui avait dit qu'il rachèterait ses frères, mais qu'il ne les rachèterait pas à la pointe de son épée, comme les chevaliers de la milice terrestre. Comment donc les rachèterait-il? Il l'ignorait encore lui-même. Rarement Dieu se révèle complètement, car si les saints voyaient toujours, s'ils savaient toujours le *pourquoi* de Dieu, où serait leur foi aveugle, leur obéissance filiale, leur mérite surnaturel?

Jean ne savait qu'une chose, mais pour le moment il en savait assez : Dieu voulait qu'il renonçât à la gloire de ce monde pour se consacrer au service de l'Eglise. Il obéit donc et supplia son père de lui faire apprendre, non le métier des armes, mais la théologie. Son père et sa mère furent atterrés; mais, en parents chrétiens, ils adorèrent les desseins de Dieu sur leur enfant et l'envoyèrent, malgré la douleur et les périls du voyage, à Paris, où s'enseignaient alors avec le plus d'éclat les sciences théologiques.

Arrivé à Paris, Jean s'arrêta près du tombeau de sainte Geneviève, patronne de Paris, et lui confia le succès de ses études. C'était l'an de grâce 1180, il avait vingt-six ans.

Les progrès de Jean furent rapides, car il travaillait pour l'amour, et par conséquent avec l'aide de Dieu. Cependant, troublé un jour, comme le sont parfois les âmes les plus vaillantes, il fut encouragé par une voix lui disant : « Etudiez la sagesse, ô mon fils, et réjouissez mon cœur. »

Il redoubla d'efforts, et un jour qu'il était appelé à soutenir seul une thèse, il résolut toutes les difficultés de la théologie avec une telle vivacité et une telle précision que ses maîtres en furent ravis d'admiration. Il était, d'ailleurs, vénéré par ses condisciples qui, à leur insu et au sien, se préparaient à être ses premiers auxiliaires dans l'œuvre de la rédemption des captifs.

Les maîtres de Jean de Matha lui conseillèrent de prendre ses grades et d'enseigner. Il hésita, se demanda si telle était vraiment la volonté de Dieu. Mais quand on lui eut fait entrevoir le bien à accomplir, il céda et se prépara, par la prière encore plus que par l'étude, à l'épreuve des examens. Il fut reçu maître ès arts, bachelier, licencié, et enfin docteur.

Un de ses biographes dit que, du haut de sa chaire de docteur, Jean fit autant de maîtres et de saints qu'il comptait de disciples. Cependant il n'était pas encore prêtre. Il cherchait sa voie, quand l'évêque Maurice lui dit de ne point tarder à entrer dans les Ordres, car il voulait employer son zèle à l'apostolat des étudiants. Pour obéir, il se prépara au sacerdoce par un redoublement de piété, et quand l'évêque lui imposa les mains, il plut à Dieu de montrer aux hommes la sainteté de son serviteur. Une colonne de feu reposa sur la tête du nouveau prêtre et manifesta l'onction du Saint-Esprit qui opérait dans son âme.

### DIEU RÉVÈLE A JEAN SA MISSION

Le bruit de ce prodige s'étant répandu, une nombreuse assemblée se réunit dans la chapelle de l'évêque, pour entendre la première messe célébrée par Jean de Matha. Les abbés de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor étaient présents. Tout à coup, au moment de la consécration, lorsque Jean élevait l'Hostie et que tout le peuple était en prière, on vit le visage du Saint resplendir d'une lumière surnaturelle et ses yeux se fixer au-dessus de l'autel sur un spectacle invisible aux assistants.

L'extase se prolongea longtemps, et le visage du Saint ayant enfin recouvré son calme, il continua le sacrifice. Dès qu'il eut achevé, on l'interrogea. Il dut obéir et parler, mais il le fit avec d'autant plus de peine que ce qu'il avait à révéler anéantissait les espérances fondées sur lui pour la sanctification des étudiants de Paris.

« J'ai vu, dit-il, quand j'élevais l'Hostie, un ange tout blanc, avec un vêtement brillant, portant sur la poitrine une croix de couleur rouge et bleue; ses bras se croisaient et il présentait les mains à deux captifs, l'un chrétien et l'autre maure. Ils étaient à ses pieds dans la posture de suppliants. »

Jean se souvint des attraits de son enfance, et des promesses de la Vierge avant sa naissance. Il comprit quelle était la destinée glorieuse à laquelle Jésus le préparait depuis tant d'années, mais il ignorait encore comment il pourrait correspondre à cette grâce et accomplir les prodiges que lui annonçait cette vision. Sur le conseil de l'évêque et de l'abbé, il partit donc pour Rome, dans l'intention de chercher auprès du Vicaire de Jésus-Christ la lumière que Dieu ne donne dans toute sa plénitude qu'à son représentant sur la terre.

Pendant que ces prodiges s'accomplissaient à Paris, en faveur de Jean de Matha, Dominique de Guzman, à Palentia, en Espagne, était l'objet de faveurs semblables, car le regard de Dieu se reposait avec une égale complaisance sur ces deux âmes pures et dociles.

Dominique était tout proche de la domination des Maures, quand une femme, affligée du malheur de son frère, tombé entre les mains des infidèles, vint un jour se jeter à ses pieds.

« Obtenez-moi de Dieu, disait-elle, la liberté de mon frère, ou procurez-moi l'argent pour le racheter. »

Dominique, ému, lui répondit :

« Je ne puis rien pour votre frère, ni par mes prières, ni par mes biens, étant pécheur et pauvre; mais ce que je puis, je vous le donne, j'irai servir le Maure à sa place; dites-moi où le trouver.

— A Dieu ne plaise! repartit la femme je ne veux que vos prières. »

Dominique se prosterna devant son crucifix et parla à Dieu du sort des captifs. Je dis qu'il parla, car la prière des saints n'est pas, comme l'est trop souvent la nôtre, une froide nomenclature

de mots. Les saints aiment Dieu; ils lui parlent comme on parle à ceux que l'on aime, et Dieu, touché de leur amour, s'abaisse vers eux et répond à leurs prières ardentes.

Dominique était donc agenouillé, et son cœur de saint s'épanchait dans une fervente oraison, demandant à Dieu la faveur d'être employé au rachat des captifs. Dieu lui répondit :

« Mon fils, j'ai d'autres desseins sur toi; je ne veux point t'employer à racheter les esclaves, mais à convertir les hérétiques. Pour le rachat des captifs, j'ai choisi un jeune homme selon mon cœur et dont le zèle s'étendra au loin; c'est un docteur de Paris appelé Jean, et tu le connaîtras.»

Comme tous les saints, Dominique était un docile instrument entre les mains de Dieu. Il renonça aux ambitions de son dévouement, et son obéissance le prépara, mieux que ne l'auraient fait ses vœux les plus ardents et les plus saints, à la grande mission que Dieu lui destinait.

Jean de Matha était parti pour Rome, rempli du désir de suivre la volonté de la Providence. Cependant, coopérer aux desseins de Dieu, être employé par lui aux œuvres de sa grâce, prendre part avec lui au salut de ses frères, est une faveur si grande que les saints eux-mêmes n'en sont pas toujours et tout de suite dignes. La sainteté de Jean était grande, mais sans doute elle n'était pas encore parfaite, car il dut attendre encore longtemps la réalisation des promesses de Dieu sur lui.

### TENTATION — SOLITUDE ET PRIÈRE
### SAINT FÉLIX DE VALOIS

Le château de Faucon était sur la route de Rome. Jean aimait tendrement ses parents, il eut la tentation de les revoir une fois encore sur la terre et il y alla. Sans aucun doute, cette action nous paraît bien simple, bien naturelle. Elle le serait pour toute personne appelée seulement à la pratique des commandements, mais il est des âmes plus privilégiées, que Dieu a réservées pour lui seul; celles-là surtout doivent se souvenir de la parole du divin Maître : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

A Faucon, le jeune docteur devint hésitant. Son père et sa mère contribuèrent peut-être à l'ébranler, car les parents, même les plus pieux, ont parfois un instant de faiblesse quand il s'agit de la perfection de leurs enfants. La perfection ne s'acquiert pas sans l'épreuve. Souvenons-nous de la Très Sainte Vierge Marie, le modèle des mères, et certainement la seule qui ait accepté, dans toute la ferveur et l'élan de son cœur, le sacrifice et les douleurs de son Fils. Elle n'a pas hésité, mais un glaive de douleur a transpercé son âme..... Les pauvres mères ont souvent le tort de ne pas accepter toujours et complètement ce glaive de douleur. Il est possible que Marthe ait eu ce tort et que, pour la première fois peut-être, elle n'ait pas assez compris que les enfants sont à Dieu avant d'être à leurs parents. Sa générosité n'alla pas probablement jusqu'a vouloir, pour son cher enfant, les difficultés, les travaux et les dangers inséparables de toutes les grandes œuvres.

Jean reprit donc la route de Paris et renonça au voyage de Rome. Mais bientôt, poursuivi par l'Esprit de Dieu, il s'enfuit dans le désert et alla cacher sa vie dans une caverne située dans le diocèse de Meaux et déjà illustré par la retraite de saint Fiacre. Il y resta six à sept mois. Ayant alors appris qu'un solitaire, rempli des dons de Dieu, vivait dans les environs, il se mit à sa recherche, brûlant du désir de vivre dans sa dépendance et d'apprendre de lui la volonté du ciel.

Ce solitaire était Félix de Valois, descendant des rois de France. Il avait soixante-dix-sept ans et avait vécu de longues années séparé du monde, quand il entendit une voix lui disant : « Voici celui que tu attends. » Félix qui, depuis quarante ans, attendait dans la prière et les austérités la manifestation de Dieu sur lui, se hâta d'aller au-devant de celui que le divin Maître lui annonçait. Les deux Saints se rencontrèrent providentiellement et se reconnurent sans s'être jamais vus. Ils entrèrent alors tous deux dans l'ermitage et préludèrent par une fervente oraison aux communications que chacun attendait l'un de l'autre. Chacun, intérieurement, se croyait disciple et était heureux d'avoir trouvé un maître.

Après avoir imploré les lumières de Dieu, les deux Saints se racontèrent leur vie. Nous connaissons celle de Jean. Quant à celle de Félix, il la résuma dans ce court récit, qu'il confia à Jean sous le sceau du secret :

« Je suis, dit-il, prince du sang royal; j'ai quitté la cour il y a quarante ans; j'ai vécu à Clairvaux, avec saint Bernard, dont les miracles et les œuvres ont rempli l'Eglise; j'ai eu de terribles assauts du démon, je l'ai vaincu, et j'ai trouvé dans la solitude d'ineffables délices. Une voix m'a annoncé votre venue et m'a dit tout à l'heure : « Le voici. »

Ainsi parla Félix. Les deux Saints se demandèrent ce qu'ils devaient entreprendre, et tous deux convinrent qu'il fallait prier et attendre la manifestation de la volonté de Dieu. Mais, comme il ne faut jamais attendre pour pratiquer la vertu, ils se mirent aussitôt à l'œuvre de leur perfection et établirent une règle pour l'oraison, l'office, le repas et les entretiens spirituels.

Un jour, ils s'étaient réunis à l'écart pour prendre leur repas commun et arroser les racines dont ils se nourrissaient avec l'eau jaillissant d'une source voisine. Loin du regard des hommes, ils parlaient de Dieu, quand tout à coup ils aperçurent un cerf d'une blancheur éclatante. L'animal buvait l'eau de la source, quand soudain, relevant la tête, il leur montra, encadré dans son bois, une croix lumineuse aux couleurs bleue et rouge. C'était la croix inscrite sur la poitrine de l'ange qui avait paru lors de la première messe de Jean de Matha.

La même vision se présenta plusieurs fois. Les Saints prièrent encore et comprirent qu'il fallait aller au secours des captifs, dont l'ange aux deux couleurs avait présenté les chaînes. Et comme, un jour, ils s'en retournaient, demandant à Dieu, dans une fervente prière, s'il ne fallait pas aller à Rome, un ange leur enjoignit de ne point tarder. Ils résolurent donc d'aller soumettre leurs lumières et leurs visions au Souverain Pontife et de lui dire : « Nous sommes vos ouvriers, envoyez-nous où il faut aller. »

Avant de partir, ils promirent à leur petite famille monastique de leur rapporter des ordres positifs pour le service de Dieu, et nommèrent ce couvent, formé de cavernes et de cabanes, Cerfroid *(Cervus frigidus)*, nom qu'il porte encore aujourd'hui et qui rappelle le prodige du cerf miraculeux.

Les deux pèlerins accomplirent leur voyage. Cependant ils étaient à pied, mais quand Jean s'étonnait que Félix de Valois, malgré ses quatre-vingts ans, supportât si facilement les fatigues du chemin, celui-ci répondait : « Je vois l'ange du

Seigneur qui nous guide et il me donne la main chaque fois que je vais tomber. »

Ils arrivèrent à Rome le 4 septembre 1198. Les deux pèlerins prièrent saint Pierre avec ardeur, et le prince des apôtres ne resta pas sourd à leurs supplications, car, la nuit suivante, le Pape, qui était alors Innocent III, vit un ange lui annonçant que des envoyés de Dieu solliciteraient ses faveurs.

En effet, le surlendemain, Jean de Matha et Félix étaient à ses pieds, lui faisant le récit des merveilleux avertissements qu'ils avaient reçus du ciel et lui exposant leurs espérances.

Le Pape, loin de les repousser et reconnaissant d'ailleurs en eux les envoyés annoncés par l'ange, ne voulut cependant rien promettre avant d'avoir pris l'avis des cardinaux. Ceux-ci, émus par le discours du Pape, qui leur montra l'action de la Providence envoyant à chaque grand mal un grand remède, décidèrent que la pensée des deux Saints ne pouvait venir que de Dieu, et qu'il fallait demander à celui qui l'avait inspirée les moyens de la réaliser. Le Pape ordonna aussitôt des prières publiques et célébra lui-même solennellement la messe en présence du Sacré-Collège. La foule était immense.

Au moment où le Pontife, après avoir consacré l'Hostie, l'éleva pour la faire adorer aux fidèles, il lui sembla être environné d'une grande lumière, et bientôt, au-dessus de l'autel, il distingua un ange et deux captifs à ses côtés. L'ange portait la croix bleue et rouge, et ses bras, croisés vers le Maure et le chrétien, semblaient signifier qu'il voulait les échanger.

Les prières publiques étaient exaucées, la réponse était venue du ciel.

### L'ORDRE DE LA SAINTE TRINITÉ POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS

Innocent dit aux deux pèlerins :

« Maintenant je connais les desseins de Dieu sur vous..... Il vous a choisis pour fonder un nouvel Ordre. Il sera consacré à l'adorable Trinité et aura pour but d'en procurer la gloire chez les nations barbares. Vous arracherez de leurs mains les chrétiens, vos frères, qui professent ce divin mystère. Ce n'est que parce qu'ils ont été baptisés au nom adorable du Dieu trois fois saint qu'ils endurent tant de cruels tourments, et leur constance dans la foi redouble la rage des persécuteurs. »

Dès le 2 février, jour de la Purification de la Sainte Vierge, Innocent donna l'habit aux deux nouveaux religieux. D'après l'ordre du Pape, cet habit était de la forme et de la couleur de celui que portait l'ange des apparitions.

Chargés ensuite par le Souverain Pontife de rédiger les constitutions du nouvel Ordre, Jean et Félix partirent pour Paris, afin de s'aider des lumières de ceux qui avaient été témoins des premiers prodiges. Et comme ils racontaient les merveilles qui avaient suivi, deux des anciens compagnons de Jean voulurent s'enrôler dans le nouvel Ordre de la Trinité. Roger Dées, un illustre docteur, un sage selon le monde, sourit de leur pensée et tourna en dérision les nouveaux moines et leur habit à la croix rouge et bleue. Et soudain il s'aperçut qu'un singulier habit se formait sur sa peau. C'était la lèpre.

Dées comprit sa faute, alla se jeter aux pieds de Jean de Matha qui le guérit, puis, sans perdre de temps, entra dans l'Ordre de la Trinité, où il sollicita la faveur d'être appelé Roger le Lépreux, nom qu'il garda jusqu'à sa mort. A sa suite, un grand nombre de docteurs s'offrirent à Jean de Matha, qui les envoya à Cerfroid apprendre, sous la conduite de Félix de Valois, l'humble pratique des vertus religieuses. Lui-même acheva de rédiger les constitutions et alla ensuite à Rome les soumettre au Souverain Pontife, puis il revint à Paris demander à Philippe-Auguste, roi de France, l'approbation royale. Cette approbation n'était pas ce que l'on a cherché à la rendre depuis. Elle n'octroyait pas aux Ordres religieux le droit d'existence, droit dont le Pape était seul dépositaire, mais elle conférait des privilèges que Philippe-Auguste fut heureux d'accorder à cette nouvelle famille religieuse.

Jean, après avoir fondé plusieurs maisons en France, fut appelé à Rome par le pape qui lui donna l'église et la maison de Saint-Thomas de Formis, dite la Nacelle. Cette communauté devint bientôt florissante. Jean aurait voulu alors partir pour l'Afrique et se donner lui-même en échange pour quelque esclave chrétien, mais le Souverain Pontife lui commanda de rester auprès de lui pour le plus grand bien de l'Eglise.

Jean envoya deux de ses religieux au Maroc. Ils rachetèrent cent quatre-vingt-six esclaves chrétiens. Il s'apprêtait une seconde fois à partir pour l'Afrique, quand le pape l'envoya en Dalmatie en qualité de légat. Dans cette dignité, il s'employa avec zèle à la conversion de la cour, au rétablissement de la discipline ecclésiastique, à la réformation des mœurs. Les fruits de salut furent immenses. Le pape voulut récompenser par le cardinalat tant de services rendus à l'Eglise, mais l'humble Jean refusa cette dignité et sollicita seulement la faveur d'aller enfin en Afrique. Le pape y consentit, et Jean, au comble de ses vœux et dévoré de la soif du martyre, faillit se faire égorger par les barbares. On le trouva dans la ville de Tunis, brisé de coups et nageant dans son sang. Et lui était comme saint Paul surabondant de joie dans ses tribulations, n'ayant qu'un regret, celui de n'être ni mort ni esclave, pour l'amour de Jésus-Christ, son Maître.

Après bien des fatigues, Jean partit de Tunis, avec tous les esclaves qu'il avait rachetés. Mais à peine s'était-il embarqué que les barbares, résolus à le faire périr, entrent dans le navire, enlèvent le gouvernail, brisent les mâts et laissent le vaisseau aller au gré des vents. Plein de confiance en Dieu, Jean mit son manteau et ceux des frères à la place des voiles, se jeta à genoux le crucifix à la main, et supplia le Seigneur d'être lui-même le pilote. En effet, peu de jours après, ils arrivaient à Ostie.

Jean entreprit encore de nombreux voyages et accomplit un grand nombre d'œuvres pour la plus grande gloire de Dieu. Il fonda des monastères, établit l'adoration perpétuelle de la Sainte-Trinité, délivra, en Espagne, un grand nombre de fidèles qui gémissaient sous le joug des Sarrasins, et prêcha la pénitence, tant par la parole que par la force de l'exemple; pendant plusieurs années, il ne vécut que de pain et d'eau, et son oraison était continuelle. Ses travaux étaient bénis par la Très Sainte Vierge Marie, en qui il avait toujours eu une dévotion filiale, voulant que son Ordre fût placé sous sa protection spéciale. Comblé de mérites, doué du don de prophétie et de miracles, il rendit son âme à Dieu le 21 décembre 1214. Ce jour étant destiné à célébrer la fête de saint Thomas, celle de saint Jean de Matha fut fixée par Innocent XI au 8 février.

# SAINT JEAN DE MATHA

## FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES

*Fête le 8 février.*

---

Nous reproduisons ici, à l'aide de quelques gravures qui sont une réduction des fresques de l'ancien couvent des Mathurins, à Paris, les principaux traits de la vie de saint Jean de Matha. Une notice plus détaillée a figuré au numéro 46 de notre collection de *Vies des Saints*.

*
* *

1. — Le 23 juin 1154, aux premières Vêpres de saint Jean-Baptiste, Eufrême de Matha, noble seigneur de Faucon, en Provence, assistait dévotement à l'office, attendant la consolation longtemps désirée d'un fils en qui il espérait voir renaître les traditions chevaleresques de sa famille. Tandis que l'on chantait ces paroles du psaume : *Dieu a envoyé un Rédempteur à son peuple*, la vertueuse Marthe de Marseille, son épouse, donnait le jour au fils que lui avait promis la Vierge Marie.

Le lendemain, l'enfant, dont la naissance était accompagnée de prodiges, fut porté aux fonts baptismaux. Il reçut en l'honneur du saint Précurseur le nom de Jean-Baptiste.

Et chacun répétait comme au jour où l'on nomma le fils de Zacharie : *Que pensez-vous que sera un jour cet enfant?*

*
* *

2. — « Il bataillera ferme et sera terrible aux musulmans », se disait son père, confiant dans la promesse de la Sainte Vierge que son fils délivrerait beaucoup de ses frères.

Ce n'était pas à la pointe de l'épée que Jean de Matha devait délivrer des captifs. Une vocation plus noble l'attendait : celle de se consacrer au service de l'Eglise. Pour s'y préparer, il fait de touchants adieux à sa famille et part pour Paris, l'an 1180.

1. — Baptême de saint Jean de Matha.

*
* *

3. — Après un heureux voyage, le voici en vue de la capitale. Arrivant par la vieille voie romaine, qui est aujourd'hui rue Saint-Jacques, il s'arrête avec son compagnon et un serviteur sur le mont Leucotitius, qu'on nommait déjà la montagne Sainte-Geneviève et d'où l'on apercevait toute la ville.

Là, il salue la grande cité, métropole de la

2. — Adieux du Saint à sa famille.

3. — Saint Jean arrive aux portes de Paris.

**4. — Saint Jean de Matha discute une thèse de théologie.**

**5. — Il reçoit le bonnet de docteur aux applaudissements de la Faculté.**

théologie et de la justice, et, montrant du doigt à son compagnon les tours de Notre-Dame, dont les murailles s'élevaient près du palais des rois et de l'Université catholique naissante, il se place sous la protection de la Sainte Vierge et des saints patrons de Paris.

* *
*

4. — Il entre avec ardeur dans l'étude de la théologie, et nous le voyons triompher en l'un de ces illustres combats de la scolastique qui passionnaient alors les esprits, et dans lesquels se formaient les champions de la vérité au XII[e] et XIII[e] siècles, les Albert le Grand et les Thomas d'Aquin.

* *
*

5. — Jean de Matha fut engagé à prendre ses grades et à enseigner. Il hésita, ne sachant si telle était la volonté divine, mais quand on lui eut fait entrevoir le bien à accomplir, il céda et se prépara par la prière plus encore que par l'étude aux épreuves des examens, il fut reçu maître ès arts, bachelier, licencié, et enfin, aux applau-

**6. — Vision de saint Jean de Matha célébrant la messe.**

**7. Au Latran, le Pape Innocent III a la même vision.**

**8. — Le Pape donne à saint Jean l'habit de Trinitaire.**

**9. — Saint Jean de Matha étudie le plan de ses monastères.**

dissements de tout le corps professoral, il reçut du chancelier le bonnet qui marquait qu'un homme était destiné à l'enseignement de la théologie et pouvait porter le nom de « docteur ».

*
* *

6. — Puis, Jean de Matha parvint aux honneurs du sacerdoce.

A sa première messe, tandis qu'il élevait la Sainte Hostie, il demeura en extase, les yeux fixés sur un spectacle qui échappait aux regards des assistants.

« J'ai vu, déclara-t-il ensuite, quand j'élevais l'hostie, un ange tout blanc avec un vêtement brillant, portant sur la poitrine une croix de couleur rouge et bleue. Les bras se croisaient et il présentait les mains à deux captifs, l'un chrétien, l'autre maure. Ils étaient à ses pieds dans la posture des suppliants. »

Jean de Matha se sentait appelé à devenir cet ange libérateur. Mais que signifiait pour lui l'habit, la croix de couleur rouge et bleue, marqués par la vision? Il s'en vint à Rome interroger sur ce point le pape Innocent III.

**10. — Saint Jean de Matha prêche et quête pour ses chers captifs.**

**11. — Saint Jean de Matha embarque les heureux rachetés.**

12. — Les captifs rachetés arrivent à la maison de refuge.

13. — Mort de Saint Jean de Matha entouré de ses frères.

7. — Dans l'intervalle, il revoit à plusieurs reprises la même croix bicolore, et se persuade de plus en plus qu'il doit aller au secours des captifs lui dont l'ange lui avait présenté les chaînes.

A Rome, le Pape le reçoit avec bonté, écoute d'une oreille attentive le récit de ses visions.

Le Sacré Collège se montre favorable à la fondation d'un Ordre nouveau pour le rachat des captifs.

Le Pape n'attend plus qu'un signe céleste pour permettre à saint Jean de Matha de réaliser sa fondation. Ce signe, il l'obtient au saint autel. Tandis qu'il fait adorer l'hostie par les fidèles, l'ange déjà vu par saint Jean apparaît dans une éclatante lumière, aux yeux d'Innocent III.

*
* *

8. — « Maintenant, dit Innocent à saint Jean de Matha et à saint Félix de Valois, je connais les desseins de Dieu sur vous. Il vous a choisis pour fonder un Ordre qui, étant consacré à l'adorable Trinité, n'aura d'autre emploi que d'en procurer la gloire chez les nations barbares.

Dans trois jours, c'est la fête de la Purification, venez, je vous donnerai l'habit.

— Mais quel habit?

— Il n'y a pas à chercher ; l'ange a fourni la forme et la couleur. Faites préparer un habit semblable à celui dont il était revêtu. »

*
* *

9. — Quelques années après la création de son Ordre, saint Jean multiplie les fondations aux environs de Rome, puis en France et en Espagne.

Les rois catholiques de ce dernier royaume lui offrent à cet effet des propriétés considérables. Des couvents, des églises s'élèvent par leurs soins. Le Saint, entre deux voyages aux rives d'Afrique et aux îles Baléares, malgré les préoccupations de son vaste apostolat, trouve encore le moyen de veiller aux détails du plan et de la construction de ses monastères.

10. — La phalange d'élite des Trinitaires se mit bientôt à l'œuvre. Jean de Matha se rendit en personne au pays des Sarrasins. On évalue à sept mille le nombre des esclaves qui lui durent à lui et à ses premiers compagnons la liberté tant désirée.

Mais ces saints trafics exigeaient des ressources considérables.

Le fondateur ne craignit pas de tendre la main aux fidèles des nations chrétiennes. Dès les premiers temps de son Ordre, il prêcha, il émut les cœurs en faveur de ses chers esclaves. Il affirmait du haut de la chaire les désirs du Pape et montrait à tous les Lettres apostoliques qui instituaient et encourageaient l'œuvre de la rédemption des captifs.

*
* *

11. — Les esclaves chrétiens, rachetés par saint Jean de Matha et ses compagnons, vont pouvoir s'embarquer sur un navire qui fait voile vers la France. Plusieurs portent sur leurs épaules les fers qui, peu auparavant, entravaient leurs mains et leurs pieds.

Tous ont la poitrine marquée de la croix des Trinitaires, signe de leur rédemption. Saint Jean de Matha les conduit au rivage.

*
* *

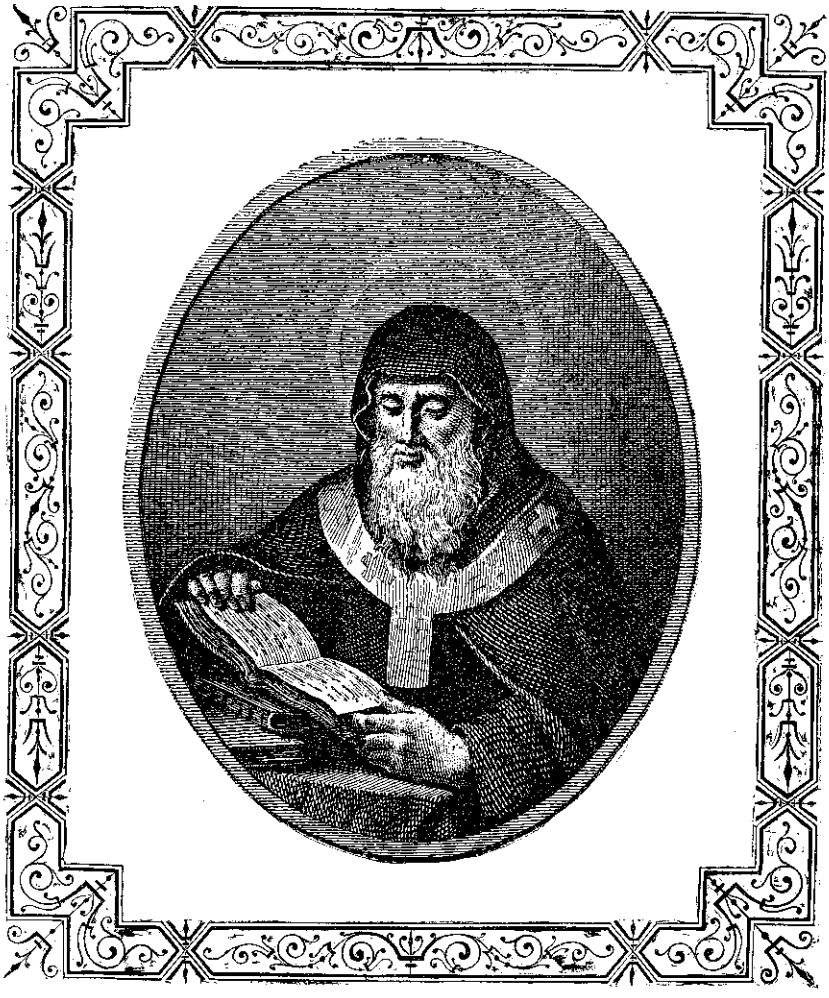
12. — Débarqué en pays chrétien avec les captifs arrachés aux mains des Maures, saint Jean de Matha les conduit avec honneur et en procession dans la maison de l'Ordre établie pour les recevoir et leur offrir les premiers secours dans leur dénûment.

*
* *

13. — Saint Jean de Matha, au couvent de Saint-Thomas *in formis*, à Rome, entouré de ses frères auxquels il vient d'adresser ses dernières exhortations, entre dans une sorte d'extase et rend sa belle âme à son Créateur, le 17 décembre 1213.

# SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE, ÉVÊQUE ET DOCTEUR

*Fête le 9 février.*



PRÉJUGÉS DE SAINT CYRILLE — COMMENT DIEU L'EN DÉLIVRA

Saint Cyrille naquit à Alexandrie, vers 380. Il était neveu de Théophile, patriarche de cette ville, célèbre par ses luttes contre les erreurs des origénistes. Malheureusement, la vie de cet athlète de l'orthodoxie ne correspondait point à la beauté de ses enseignements ni à la pureté de sa doctrine.

Des moines injustement poursuivis par lui trouvèrent un refuge auprès de saint Jean Chrysostome à Constantinople. Furieux, Théophile se ligua avec l'impératrice Eudoxie, ennemie du saint évêque, pour le faire chasser de son siège et l'envoyer mourir en exil.

Cyrille, ignorant les intrigues de son oncle, partagea d'abord son antipathie pour Chrysostome.

Théophile mourut l'an 412. « Au moment où il allait paraître devant Dieu, il reconnut, dit saint Jean Damascène, ses torts vis-à-vis de Chrysostome. En proie à une cruelle agonie, placé dans un état horrible de souffrances entre la vie qui l'abandonnait et la mort qui tardait à le saisir, il demanda le portrait de Jean et l'ayant respectueusement baisé, en signe de réconciliation, il rendit le dernier soupir. »

Après trois jours d'une élection orageuse Cyrille, son neveu, fut choisi pour le remplacer sur le siège patriarcal. Sa science et sa vertu l'avaient élevé à ce haut degré d'honneur; mais les préjugés de sa première éducation parurent, un moment, triompher de ces grandes qualités. Il refusa, en effet, d'obéir au pape, qui voulait lui faire inscrire le nom de saint Jean Chrysostome sur les diptyques sacrés de son église, livre d'or où se trouvaient les noms de tous les saints évêques. En repoussant la mémoire de Jean, Cyrille croyait protéger celle de son oncle. Habitué dès l'enfance à honorer Théophile comme un maître,

à l'aimer comme un père, il estimait une infâme trahison de rejeter ses sentiments après sa mort.

Il fallut, à la vérité, bien du temps encore pour traverser cette couche épaisse de préventions. Mais Dieu eut pitié d'une âme noble et pure dont la générosité ne désirait que le bien et il daigna enfin ouvrir les yeux à Cyrille pour le fortifier et l'aguerrir, car il le réservait à de grands combats.

Pour rendre cette préparation plus efficace, Dieu se servit de la Vierge Marie, dont le saint patriarche sera bientôt appelé à défendre la maternité divine.

Un jour donc, Cyrille eut une vision, dans laquelle il lui sembla voir Jean lançant contre lui des regards indignés et s'apprêtant à le chasser de son siège patriarcal.

Notre Saint tremblait déjà devant cette juste vengeance, quand il aperçut la Mère de Dieu s'approcher de son divin Fils et intercéder en sa faveur, en faisant valoir le zèle que le patriarche déployait déjà pour sa gloire et qui devait encore augmenter avec les années.

Jésus ne put résister aux prières de sa Mère, et il répondit qu'il pardonnait.

Saint Cyrille profita de l'avertissement. Il examina sérieusement une cause que ses préjugés antérieurs ne lui avaient pas permis d'approfondir.

Saint Isidore de Péluse ne contribua pas peu à lui faire voir la vérité. C'était un ascète éminent et regardé comme la règle vivante de la perfection monastique. Il gouvernait sur les bords du Nil un grand monastère où sa science et sa vertu attiraient de nombreux visiteurs, empressés à le consulter comme le plus sûr oracle de sagesse et de sainteté que l'Orient possédât alors.

Le patriarche d'Alexandrie partageait la vénération unanime de ses contemporains pour l'illustre cénobite; il aimait à le consulter et recueillait ses paroles avec le respect d'un fils et l'humilité d'un saint. Isidore, de son côté, écrivait fréquemment au patriarche pour l'exhorter ou le reprendre, et toujours avec cette force qu'une foi profonde et le zèle de la gloire de Dieu donnent souvent aux plus humbles. Il usa en particulier de toute l'autorité que lui donnaient son expérience et sa vertu pour retirer Cyrille de l'abîme de préventions où il le voyait plongé à propos de saint Jean Chrysostome. Il lui écrivit une lettre remarquable, qui donna le dernier coup à toutes les hésitations.

La vérité brilla aussitôt aux yeux du patriarche d'un éclat éblouissant. Il passa même promptement du dénigrement à l'admiration, et il se repentit sincèrement du passé.

Pour le réparer, autant qu'il était en son pouvoir, il rassembla ses quarante suffragants en un synode provincial dans lequel il déclara que le nom de Jean Chrysostome serait inscrit aux martyrologes de toutes les Eglises d'Egypte; et toute sa vie il professa la plus tendre dévotion pour un saint qu'il avait si longtemps méconnu (418). En cédant, saint Cyrille fit cesser le schisme qui, depuis dix ans, séparait, à cause de Chrysostome, l'Eglise orientale de la communion du Saint-Siège. Il était de bonne foi dans son erreur; il l'abjura et se soumit au pape aussitôt que la vérité put lui apparaître à travers les nuages de la première éducation.

### IL FAIT CHASSER LES JUIFS ET LES HÉRÉTIQUES ET CONVERTIT LES PAIENS

Le but qu'il donna ensuite à ses efforts fut d'éloigner de son troupeau les loups dévorants qui voulaient le ravager. Il fit énergiquement chasser les Juifs, qui avaient fait, une nuit, un grand massacre des chrétiens. Mais ce qu'il redoutait le plus, c'était de voir ses brebis conduites dans les pâturages empoisonnés de l'hérésie. Les Juifs frappaient les corps, le saint évêque réprima leur audace; mais la secte impie des novatiens voulait tuer les âmes, et il s'arma contre eux de toute la rigueur de la loi, qui ordonnait l'expulsion immédiate des hérétiques, pour sauvegarder l'intégrité de la foi.

Cyrille eut, en outre, à combattre en Egypte les derniers restes de la superstition païenne. Il y avait, non loin d'Alexandrie, une petite bourgade nommée Manutha. Les païens s'y étaient réfugiés comme dans un dernier asile. Le démons et leur culte impie avaient là une forteresse au cœur de l'Egypte. Les efforts du patriarche Théophile avaient échoué contre les païens de Manutha. Saint Cyrille se préoccupa vivement de cette situation. Un jour que, dans sa prière, il demandait à Dieu avec larmes de lui inspirer le meilleur moyen de triompher d'une si longue résistance, un ange lui apparut et lui dit : « Porte dans ce village une partie des reliques du martyr Cyrus et de saint Marc l'évangéliste. » Le bienheureux évêque suivit le conseil céleste. Le 28 juin 414, la translation solennelle eut lieu à Manutha et fut accompagnée de nombreux miracles qui convertirent tous les habitants, et la clémence de Jésus-Christ continua à y opérer longtemps des merveilles pour affermir la foi des nouveaux chrétiens.

### QU'ÉTAIT MELCHISÉDECH

Il faut placer vers cette époque de la vie de saint Cyrille un trait qui nous révèle à la fois sa douceur, sa prudence et son humilité, et qui nous a été conservé par Jean Moschus, dans les vies des Pères. Un vieil anachorète, habitant une solitude voisine d'Alexandrie, s'était, on ne sait trop comment, persuadé que le patriarche Melchisédech, dont on ne connaît ni la généalogie, ni la descendance, était fils de Dieu. L'erreur du solitaire tenait à la simplicité de son esprit, mais n'altérait en rien la sainteté de sa vie, et le vénérable vieillard continuait à être l'objet des faveurs divines : des grâces signalées étaient chaque jour obtenues par son intercession.

Saint Cyrille, averti de son erreur, résolut de l'en corriger, de peur qu'elle n'eût cours sous le couvert de la vertu du saint homme. Pour arriver à ses fins, sans humilier le cénobite, il lui députa un de ses prêtres, chargé d'un message ainsi conçu :

« Mon Père, je suis dans une certaine perplexité d'esprit; d'un côté, il me semble que Melchisédech a été fils de Dieu; de l'autre, des raisons non moins plausibles me détermineraient à penser qu'il ne fut qu'un homme, revêtu de la dignité de prêtre du Très-Haut. J'hésite entre ces deux sentiments. Je vous conjure de consulter à ce sujet le Seigneur dans votre prière et de m'apprendre ce qui vous aura été révélé. »

Le vieillard répondit à l'envoyé : « Je ferai ce que le saint évêque me demande, et, dans trois jours, je pourrai, je l'espère, donner une réponse. »

Il s'enferma dans sa cellule et passa tout ce temps en oraison. Le troisième jour, Cyrille vint en personne à la grotte du vénérable solitaire, qui lui dit en le voyant : « Melchisédech n'était qu'un homme.

— Comment le savez-vous, mon Père, demanda l'évêque.

— Le Seigneur, dans une vision, répondit le

vieillard, a fait passer sous mes yeux tous les patriarches, depuis Adam jusqu'à Melchisédech. L'ange qui me montrait ce dernier l'a désigné en disant : Celui-ci est Melchisédech. Il ne saurait donc y avoir de doute. Melchisédech ne fut qu'un homme, descendant d'Adam comme tous les autres patriarches. »

Depuis lors, continue l'historien, pour réparer l'erreur qu'il avait autrefois enseignée, il ne manquait jamais de la rétracter en présence de la foule qui assiégeait constamment sa cellule, et le bienheureux patriarche remerciait Dieu dans son cœur.

LUTTE DE SAINT CYRILLE CONTRE NESTORIUS

Mais le moment approchait où saint Cyrille devait remplir dans le monde la mission extraordinaire qui lui avait été confiée.

Le terrible adversaire qui devait lui donner l'occasion de mériter le titre de saint et de docteur, au milieu d'une lutte acharnée, s'éleva entouré de la pompe trompeuse et de la plus haute puissance humaine et à la tête d'une des premières Eglises du monde comme pour rendre le combat plus pénible et le triomphe plus glorieux; c'était Nestorius. Cet homme superbe, qui cachait sa malice sous des dehors hypocrites de vertu, était évêque de l'Eglise de Constantinople. Il trahit à la fois son Dieu et sa religion par un enseignement pervers qui s'attaquait au fondement même du christianisme.

Selon lui, la Vierge Marie ne devait pas être appelée Mère de Dieu, et le fils qu'elle avait mis au monde, le Christ, n'était qu'un homme qui, dans la suite, avait mérité par ses vertus que la divinité vînt habiter en lui. Son orgueil ne pouvait imaginer l'abaissement auquel, par amour pour nous, Jésus s'est réduit. Le Verbe de Dieu a voulu prendre, en effet, toutes les faiblesses et les infirmités de notre nature, excepté le péché, afin de nous apprendre que rien, en dehors de ce mal effroyable, n'est vil ni méprisable.

L'erreur de Nestorius, grâce à l'influence du novateur encore protégé par Théodose le Jeune, alors empereur, et grâce aussi à l'amour des Orientaux pour les nouveautés, fut promptement portée dans toutes les parties de l'empire.

Aussitôt qu'il l'eut connue, Cyrille écrivit aux moines d'Egypte une lettre pour les prémunir contre la nouvelle hérésie qu'il stigmatisait en termes énergiques, sans toutefois nommer son auteur. Il donnait ensuite un précis clair et succinct de la véritable doctrine catholique sur le point controversé.

C'est cette lettre qui servit de base à la longue discussion qui eut lieu entre les deux patriarches.

La nouvelle erreur avait jeté le trouble dans le monde chrétien : cependant, il était encore impossible de frapper son fauteur, car on ne savait encore d'une manière certaine quel était le sentiment de Nestorius. Saint Cyrille lui écrivit et lui demanda de prouver son orthodoxie en rétractant les livres qui circulaient sous son nom.

Nestorius répondit d'une manière insolente et hautaine. Il se préparait à accabler son adversaire sous le poids d'accusations mensongères. A force d'argent et d'intrigues, il réunit trois clercs chassés d'Alexandrie pour leurs crimes, et qui, à son instigation, signèrent un libelle diffamatoire contre leur patriarche. Ils l'adressèrent au prétoire impérial, demandant qu'un Concile œcuménique fût réuni pour leur rendre justice et déposer le saint évêque.

Cyrille, informé de ces menées, écrivit à Nestorius : « J'apprends que d'insignes calomniateurs trompent votre piété en articulant contre moi des griefs aussi odieux que chimériques. Ils assiègent les magistrats de leurs plaintes. Peut-être en agissant ainsi ne croient-ils pas absolument vous déplaire. Quoi qu'il en soit, je n'ai à me reprocher vis-à-vis d'eux aucune espèce de tyrannie ou d'injustice. Ils ont été très régulièrement jugés; leur culpabilité a été manifestement établie. Ce sont des hommes tellement discrédités que nul n'aurait le courage de souhaiter à son plus grand ennemi la moitié des forfaits dont ils se sont rendus coupables. Vous permettrez donc que je ne me préoccupe pas le moins du monde d'accusations parties de si bas. Abandonnons aux remords de leur conscience et surtout au jugement de Dieu ces misérables personnages, et revenons au point capital de notre correspondance. »

Il l'exhortait ensuite avec de nouvelles instances à se rétracter.

Cette lettre ne fit qu'exaspérer Nestorius et envenimer sa haine contre saint Cyrille. A la vue de cette lutte qui devenait chaque jour plus ardente, certains prudents selon le monde en rejetaient la faute sur le patriarche d'Alexandrie; appelant son courage une opiniâtreté coupable et jalouse. Cyrille leur répondit que s'il y avait scandale il fallait l'imputer à celui qui, allant contre l'Evangile et toute la tradition, refusait au Christ la nature divine et à la Vierge Marie le titre de Mère de Dieu. Cette attitude vigoureuse fit comprendre à Nestorius qu'il avait devant lui un adversaire invincible. Il vit toute la gravité de sa situation et se repentit de l'avoir si témérairement engagée. Il proposa au Saint une transaction qui, tout en ramenant la paix, lui permettrait de rester dans l'erreur. Cyrille ne refusait pas la paix qui était l'unique objet de ses désirs, mais une obligation plus grande s'imposait à lui, il devait, avant tout, maintenir l'intégrité de la foi. Aussi répondait-il aux ouvertures de l'hérésiarque qu'il n'accorderait ni le sommeil à ses yeux, ni le repos à ses membres, jusqu'à ce qu'il eût rétabli dans sa totalité la foi véritable.

Cette réponse catégorique coupa court aux pourparlers, car Nestorius n'entendait nullement se rétracter. Il prit le parti de prévenir les accusations d'hérésie dont il était l'objet en les renvoyant à ses adversaires. Il écrivit au pape une lettre contre saint Cyrille, qu'il accusait de confondre en Jésus-Christ les deux natures divine et humaine; il envoya en même temps toutes les homélies qu'il avait prononcées et où se trouvait renfermée toute son hérésie. Cette manœuvre ne put tromper l'infaillible successeur de Pierre. Saint Célestin, qui occupait alors le siège pontifical, réunit un Concile qui, à l'unanimité, condamna Nestorius.

A la même époque, Cyrille envoya à Rome un diacre nommé Possidonius pour présenter au Souverain Pontife tout ce qu'il avait écrit contre l'hérésie nouvelle.

Le Vicaire du Christ lui répondit en lui manifestant la tristesse qu'il éprouvait à la vue des égarements de Nestorius, et la joie que lui faisait ressentir l'ardeur invincible du défenseur de la maternité divine de Marie. Il finissait ainsi :

« En présence d'un évêque qui court à sa ruine, nous avons le devoir d'épuiser toutes les voies de la condescendance. Il s'agit de la gloire du Christ incarné; or, le divin pasteur nous a appris par son exemple à quitter tout pour voler à la recherche de la brebis égarée et la rapporter

comme lui sur nos épaules. S'il agissait ainsi pour une brebis, que ne devons-nous pas essayer nous-même pour un pasteur, qui a oublié les devoirs de sa charge, et s'est fait un loup dévorant au milieu du troupeau !

» En face de cette situation, un double devoir nous incombe : d'un côté, il nous faut prévenir la contagion en coupant le membre gangrené et, de l'autre, nous devons chercher à guérir notre frère. C'est pourquoi, usant de l'autorité de notre Siège apostolique, nous vous déléguons pour faire exécuter dans sa teneur stricte et rigoureuse la sentence suivante : Si, dans les dix jours qui suivront la notification de notre décision, le coupable ne consent point à abjurer ses erreurs et à souscrire une profession de foi conforme à la doctrine de l'Eglise romaine et de la catholicité tout entière, il sera frappé d'excommunication, déchu de son siège, et vous aurez la charge de lui faire donner un successeur. »

Saint Cyrille fit parvenir cette sentence à Nestorius. Loin de se soumettre, l'hérésiarque entra dans un transport de colère : il courut trouver l'empereur et lui demander justice : « Un Concile œcuménique pourra seul, dit-il, me faire triompher de mon ennemi. » L'empereur Théodose le Jeune, qui le favorisait encore secrètement, promit de réunir ce Concile qui, dans la pensée du patriarche de Constantinople, devait humilier jusqu'à terre son adversaire. C'est ainsi que, nouvel Aman, il se préparait à lui-même l'instrument de son supplice; car ce synode œcuménique, concédé à ses instances, sera le fameux Concile d'Ephèse, qui condamnera définitivement son hérésie, et donnera à son contradicteur une gloire éternelle.

### CONCILE D'ÉPHÈSE

Peu après, 19 décembre 430, Théodose signait la lettre impériale qui convoquait tous les évêques du monde à Ephèse pour le jour de la Pentecôte de l'année suivante 7 juin 431. L'excommunication fut suspendue par le pape jusqu'après la décision des Pères; saint Cyrille fut nommé délégué apostolique avec ordre de recevoir la rétractation de l'hérésiarque et de le réhabiliter s'il venait à résipiscence.

Seuls les évêques d'Orient purent répondre à l'appel de l'empereur. Ils se trouvaient au Concile, au nombre de cent soixante, le jour de son ouverture. Elle n'avait pu avoir lieu le jour indiqué (7 juin) à cause des retards calculés de Jean, patriarche d'Antioche. Cet évêque, ami secret de Nestorius, prévoyait la condamnation immédiate de l'hérésiarque. Il inventait toutes sortes de prétextes afin d'arriver à Ephèse après son excommunication et de pouvoir ensuite se venger en citant saint Cyrille à son tribunal pour le juger sur les griefs formulés contre lui à Constantinople.

Après plusieurs jours d'attente, les Pères résolurent d'ouvrir sans lui la première session. Nestorius protesta contre cette décision. Voyant sa requête vaine, il refusa de comparaître, malgré trois sommations canoniques qu'on lui fit faire. Alors, dans l'intérieur de l'assemblée, lecture fut faite du symbole de Nicée, des lettres de Cyrille, de celles de l'hérésiarque et des principaux passages des Pères sur le sujet en question. A la fin, les Pères du Concile déclarèrent la doctrine de Nestorius impie et contraire à la foi, et déposèrent l'hérésiarque de la dignité épiscopale, de l'honneur du sacerdoce et de la communion catholique : deux cents signatures furent apposées au bas de cette sentence.

La lumière triomphait donc enfin des ténèbres dont un suppôt de Satan l'avait enveloppée, et cette victoire était due surtout au zèle inébranlable de saint Cyrille, qui raconte ainsi dans un de ses écrits la fin de cette journée fameuse : « La grande séance où fut condamnée l'hérésie nouvelle avait duré depuis le matin jusqu'au coucher du soleil. La nuit était venue lorsque les membres de l'assemblée purent quitter la basilique de Sainte-Marie. Depuis le point du jour, tout le peuple d'Ephèse n'avait cessé d'entourer l'édifice sacré, attendant le jugement du Concile. Aussitôt qu'on eut appris la condamnation de Nestorius, des acclamations unanimes éclatèrent au milieu de la foule : Gloire à Dieu ! honneur au saint Concile ! L'ennemi du Christ est renversé ! criaient toutes les voix. Au sortir de l'église, on entoura les évêques et on les escorta jusqu'à leur demeure avec des flambeaux et des torches. L'allégresse éclatait partout : les rues étaient illuminées ; les dames chrétiennes, portant à la main des cassolettes, nous précédaient et brûlaient des parfums sur notre passage. Le Sauveur, dont on avait outragé la divinité, faisait ainsi éclater sa gloire en cette nuit sainte. »

### NOUVELLES ÉPREUVES

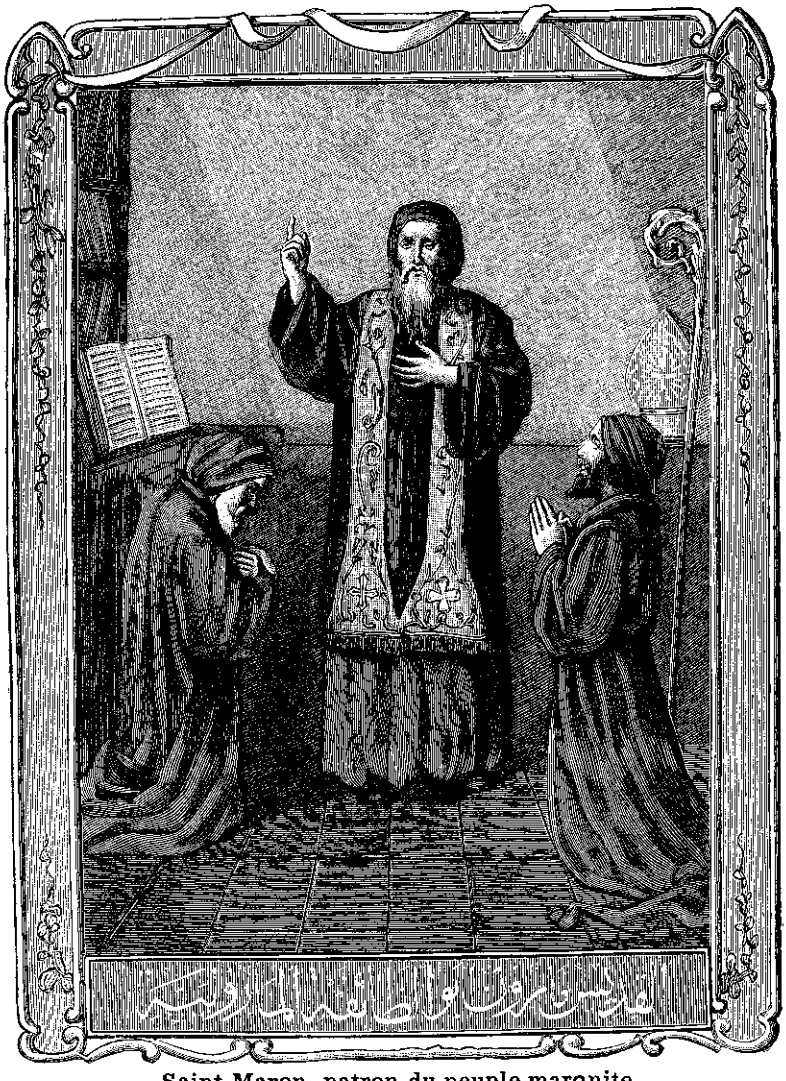
Mais cette joie devait bientôt être troublée par de grandes alarmes. Le comte Candidien, représentant de l'empereur à Ephèse, partisan de Nestorius, empêchait toute communication du concile avec l'empereur. Jean d'Antioche, arrivé sur ces entrefaites, tenait un conciliabule avec quarante de ses partisans, pour excommunier saint Cyrille.

Le vrai Concile, où les légats du pape venaient de prendre place, annula cette injuste sentence. Mais comment faire connaître cette décision à l'empereur, qui ne recevait que les décrets du faux Concile ? Saint Cyrille envoya un moine porteur d'une lettre, roulé dans le creux d'un bâton. La vérité brilla aux yeux du prince; il expédia aussitôt à Ephèse un envoyé pour exprimer en son nom, aux Pères du concile, son adhésion à la sentence portée contre l'hérésiarque. Mais peu après il fut de nouveau circonvenu par Jean d'Antioche, et il ordonna simultanément l'incarcération de Nestorius et de saint Cyrille. Il avait pris cette mesure pour contenter les deux partis, mais, comme il arrive toujours en pareil cas, il ne contenta aucun. Il fut obligé, pour connaître la vérité sur tout ce qui s'était passé, de faire venir, à Chalcédoine, deux députations des deux camps opposés. La fourberie du patriarche d'Antioche se découvrit aussitôt à ses yeux, et il publia (1er octobre 431) un édit impérial qui envoyait Nestorius en exil et rendait la liberté à saint Cyrille. Celui-ci retourna aussitôt à Alexandrie, où le peuple le reçut en triomphe.

Mais l'heure du repos n'avait pas encore sonné pour le saint patriarche. Il dut continuer à lutter pour ramener à l'unité de l'Eglise Jean d'Antioche qui s'obstinait dans le schisme. Il y arriva à force de courage, de patience et de douceur, et il eut la consolation de ne point quitter le champ de bataille pour recevoir la couronne due à ses labeurs sans avoir vu l'Eglise complètement pacifiée. Il mourut dans le Seigneur le 28 janvier 445.

# SAINT MARON, ERMITE

*Fête le 9 février.*



**Saint Maron, patron du peuple maronite.**
(Icône placée au-dessus des autels dédiés au Saint.)

Théodoret évêque de Cyr, nous a laissé la vie des solitaires de Syrie. Il assigne un rang particulier à ceux qui illustrèrent son diocèse, aux pieux anachorètes célèbres par leur vie mortifiée et les dons extraordinaires dont Dieu les a favorisés. Il aimait, nous dit-il, à parcourir *les saintes prairies de Cyr, à y considérer ces fleurs admirables, dont l'odeur égalait celle des plus excellents parfums.*

L'une de ces fleurs fut saint Maron.

Maron naquit en Syrie vers le milieu du IVe siècle et passa sa jeunesse dans la prière et la vie de famille, loin du monde, de ses plaisirs et de ses divertissements. Néanmoins, comme il était plein de bonté et d'affabilité, il acquit l'estime et la considération de tous, même de ceux qui n'imitaient pas sa vertu et qui s'exposaient follement à perdre leur innocence au milieu des joies du siècle.

### L'ERMITE

Maron avait entendu la voix intime de la grâce; cette voix l'invitait à renoncer aux biens périssables et à vivre de la vie des saints solitaires qui peuplaient alors les grottes du Liban et dont il entendait souvent raconter les merveilleuses austérités. Loin de l'effrayer, la pensée de leurs sacrifices et de leurs pénitences augmentait chaque jour son désir de vivre comme Paul et Antoine, les premiers hôtes du désert. On vit donc ce jeune homme quitter le monde et se retirer sur le sommet d'une montagne de la Cyrrhestique, au nord d'Antioche, dans les environs de Cyr, où il trouva un temple jadis consacré

au culte des idoles. Maron le purifia et le consacra au Dieu des chrétiens.

C'est près de cet oratoire que s'écoulera sa vie d'ermite. Désormais, il ne s'occupera que de Dieu et de son âme : de Dieu, en s'entretenant avec lui dans l'oraison; de son ame, dont il dirigera toutes les pensées vers le ciel.

Saint Maron vécut longtemps sans autre abri qu'une misérable tente faite de peau de chèvre et dont il se servait rarement.

### SAINT MARON ET SAINT ZÉBIN

A peu de distance vivait un autre serviteur de Dieu, saint Zébin ou Zébinas, qui mérita de ses contemporains le titre glorieux *d'homme d'oraison*, car il parut surpasser tous les solitaires de l'époque par son assiduité à la prière. Il était en si grande vénération que le saint ermite Maron ne se lassait pas de l'admirer et d'en faire l'éloge; il le regardait comme son père et son maître dans la vie érémitique, l'appelait *le modèle de toutes les vertus*. Il le prenait pour exemple et s'efforçait de l'imiter, encourageant les autres à agir ainsi. Saint Maron traitait durement son corps et le réduisait en servitude par d'effrayantes austérités; pendant longtemps, il vécut de racines et de fruits sauvages et n'eut d'autre lit que la terre nue; cette pauvreté absolue, avec ses souffrances et ses privations, faisait sa joie : rien ne lui manquait, Dieu seul lui suffisait.

Il le contemplait dans la beauté de ses ouvrages et s'entretenait de lui avec les montagnes, les forêts, le silence et la profonde solitude.

Comme Zébin, il avait l'habitude de prier debout, la face toujours tournée vers l'Orient, et ce ne fut que dans son extrême vieillesse qu'il se permit l'adoucissement de s'appuyer sur un bâton. Jour et nuit notre Saint priait sans jamais se lasser. Cette assiduité dans l'oraison le faisait imiter les esprits bienheureux qui chantent devant le trône de Dieu le cantique toujours ancien et toujours nouveau.

Il parlait peu aux visiteurs de son ermitage, s'entretenant avec Dieu seul, sans perdre le temps précieux de la contemplation dans des discours qui souvent amoindrissent l'âme en la dissipant. Toutefois, il recevait les étrangers avec douceur et bonté, les exhortait à passer la nuit en prière et le plus souvent sa voix était écoutée.

### DON DES MIRACLES

Pour parfaire ce don d'oraison, le divin Maître favorisa son serviteur du don des miracles. Par la vertu de sa prière, saint Maron guérissait toutes sortes de maladies. Sa réputation s'étendit dans la Syrie et on vint de partout implorer son secours. Nouveau Jean-Baptiste, il adressait à tous des paroles pleines de l'esprit de Dieu, et montrait à chacun la voie du salut. Sa bénédiction soulageait les malades, fortifiait les faibles, consolait les affligés, touchait les obstinés et convertissait les incrédules plus que les arguments de la science.

### SAINT JACQUES LE SYRIEN ET SAINT LIMNE

La sainteté est un parfum qui s'exhale au loin et dont la suavité attire mystérieusement ceux qui désirent se préserver de la corruption du siècle. Saint Maron ne demeura pas longtemps seul dans sa retraite. Un grand nombre de disciples vinrent à lui, attirés par l'éclat de ses vertus, ce qui nécessita la fondation de plusieurs monastères dont le plus célèbre s'éleva sur les bords de l'Oronte, à égale distance d'Apamée et d'Antioche.

« Ce monastère (qui dans la suite porta le nom du Saint) devint important; l'empereur Marcien agrandit les bâtiments la seconde année de son règne (452); il compta jusqu'à 800 moines, et il était si beau qu'on l'appelait le *couvent de cristal;* Beïr-el-Bellor. Son archimandrite signait avant tous les autres archimandrites de la Syrie seconde. Ses moines eurent cependant à souffrir dans les guerres de religion qui suivirent le Concile de Chalcédoine. Trois cents d'entre eux (d'autres disent trois cent cinquante) furent massacrés par les hérétiques en 517, alors qu'ils se rendaient de leur couvent à celui de saint Siméon Stylite. Le couvent de saint Maron lui-même fut saccagé par les sectaires. Justinien le Grand (527-565) releva ses murailles. » (Cf. *Sinaï et Syrie*, par le R. P. M. Jullien, S. J., p. 178.)

Revenons à notre Saint. L'évêque de Cyr nous le représente comme un admirable jardinier qui offrait au Seigneur les plus belles fleurs de vertus et de vie parfaite. « Par cette sainte agriculture, dit-il, il éleva plusieurs plantes dans la vertu, et fit, pour le donner à Dieu, cet admirable jardin que l'on voit maintenant dans le diocèse de Cyr. »

Saint Jacques le Syrien ou de Cyr et saint Limne suffisent pour nous donner une très grande idée du mérite de saint Maron, qui les forma tous les deux dans la pratique de toutes les vertus évangéliques.

Jacques, après s'être livré aux plus dures mortifications, se retira sur une montagne, à une lieue et demie de Cyr. Il y avait déjà trente-huit ans qu'il y pratiquait la pénitence quand Théodoret écrivit son *Histoire religieuse*.

Saint Jacques mourut vers 453. Les Grecs célèbrent sa fête le 26 novembre.

Quant à saint Limne, après avoir entendu les leçons de saint Thalase et s'être laissé formé par lui dans la pratique des vertus, il vint se ranger sous la direction de saint Maron, auprès duquel il fit de nouveaux progrès. Il le quitta dans la suite pour aller vivre en ermite, sur une montagne voisine du petit village de Targalle.

Voulant imiter en tout point son père spirituel, il se condamna à demeurer dans un enclos fermé de pierres et à vivre ainsi en plein air, malgré les intempéries. Dieu le favorisa du don des miracles. Le Saint en usa pour se guérir lui-même dans deux circonstances où sa patience invincible et la foi vive dont il était animé furent mises à l'épreuve.

Sa charité envers les malheureux le porta à construire pour les aveugles, près de sa petite cellule, deux logements. Les aumônes qu'il recevait des fidèles, il les donnait à ses hôtes bien-aimés. Lui-même les servait et chantait avec eux les louanges du Seigneur. Il vécut ainsi pendant plus de quarante ans. Les Grecs célèbrent sa fête le 22 février avec celle de saint Thalase.

### SAINT MARON PRÊTRE — MISSION DE LA PHÉNICIE L'AMI DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Saint Maron fut ordonné prêtre en 405. L'humble Saint, qui n'ignorait pas combien le sacerdoce est un pesant et redoutable fardeau, avait d'abord voulu décliner cet honneur. Le prélat ne se laissa pas fléchir par ces supplications et le serviteur de Dieu dut obéir à sa voix. Prêtre, il peut maintenant faire descendre du ciel la divine Victime, la porter dans ses mains, la distribuer à ses disciples de plus en plus nombreux, la

faire connaître et aimer par sa parole apostolique.

Saint Jean Chrysostome, exilé à Cucusa, travaillait vers cette époque à la conversion de la Phénicie. Cette province était alors un foyer de paganisme. Dieu bénit le zèle et les efforts du saint prélat. Une foule de prêtres dévoués, de pieux laïques s'associèrent généreusement à lui, consacrèrent les uns leur vie, les autres leur fortune à la conversion des Gentils. Parmi ces auxiliaires les plus fervents, citons Nicolas, Constantius, Rufin, Jean, Géronce ; les prêtres Maris et Siméon, celui-ci disciple de saint Marcien et abbé d'un grand monastère dans le diocèse d'Apamée; Diogène, Alphius, Carterie, Olympiade, tous ses amis d'Antioche et de Byzance, heureux de déposer leurs richesses à ses pieds et d'ajouter leurs bienfaits à sa sublime charité.

Entendant parler de saint Maron, de ses ardentes prières, de ses extraordinaires pénitences, de sa parole tout apostolique, de ses nombreux disciples dispersés dans le Liban, et qui ne contribuèrent pas peu à la conversion des adorateurs du Soleil et de la déesse Astarté, Chrysostome envoya au saint abbé une touchante lettre, le sollicitant de prier pour lui et d'obtenir de Dieu un baume aux souffrances de son exil.

### MORT DE SAINT MARON — ENLÈVEMENT DE SON CORPS

Notre Saint était très avancé en âge quand il rendit à Dieu son âme. Nous ignorons la date précise de sa mort. Quelques auteurs fixent néanmoins l'année 433. Saint Maron garda jusqu'au dernier moment toute la vigueur de son esprit, et pendant sa maladie, il avait toujours, avec le sourire aux lèvres, de douces paroles pour ceux qui l'entouraient.

Il avait demandé, durant sa vie, d'être enseveli dans le même tombeau que son maître saint Zébin. Mais la Providence en disposa autrement. Les habitants des environs se disputèrent le bonheur de le posséder. Aux plus nombreux, et par conséquent aux plus forts, demeura ce précieux trésor.

« Quand les Musulmans, dit le P. Jullien, (*loc. cit.*) se rendirent maîtres du pays, les religieux de Deïr-el-Bellor cherchèrent un asile plus sûr dans les montagnes du Liban; ils y apportèrent avec eux la précieuse relique, le chef de saint Maron, qui fut vénéré depuis lors au couvent de Kafr Haï, près Batroun, jusqu'au temps des croisades. » La petite église maronite de Jérusalem, qui est placée sous le patronage de saint Maron, possède une très belle relique du saint ermite de la Cyrrhestique. Notre Saint continua à manifester sa sainteté par de nombreux miracles. Les Maronites, à la foi ardente, n'invoquent jamais en vain le secours de leur saint patron. Leur confiance en lui est sans limites. Reconnaissants de ses bienfaits, ils ont bâti sur son tombeau une église très élégante et célèbrent très solennellement sa fête le 9 février. Les Grecs placent cette solennité au 14 du même mois.

### LES MARONITES OU LES FRANÇAIS DU LIBAN
### LEUR CONSTANTE FIDÉLITÉ AU SAINT-SIÈGE ET LEUR AMITIÉ POUR LA FRANCE

Saint Maron avait été durant sa vie un puissant adversaire du paganisme et de l'hérésie; ses disciples l'imitèrent et restèrent fidèles à la vérité et unis à l'Eglise romaine, au milieu du conflit des sectes nestoriennes, eutychéennes, apollinaristes, monothélites, qui divisèrent alors l'Orient. Parfois, comme nous l'avons dit plus haut, il leur en coûta de rudes persécutions, mais le sang des martyrs fut fécond. Des milliers de Syriens, maintenus dans la vérité par l'heureuse influence des religieux de saint Maron, vinrent se grouper autour de leurs nombreux monastères.

« Les populations reconnaissantes, écrit encore le R. P. Jullien (*loc. cit.*), se firent une gloire, en même temps qu'une sauvegarde, du nom de leurs bienfaiteurs : ils s'appelèrent *Maronites*. Les circonstances politiques, les persécutions religieuses en firent une petite nation. Nul doute que dans le principe ils n'aient eu le rite syrien; au x^e^ siècle, ils se servaient encore du pain fermenté pour la Sainte Eucharistie. »

« Mais, nous avertit le R. P. Michel (1), par suite de leurs rapports plus anciens et plus fréquents avec l'Occident, les Maronites ont successivement introduit, dans leur liturgie, certains usages qui, sans lui enlever son caractère propre, lui ont donné une ressemblance plus grande avec la liturgie de l'Eglise romaine, en l'éloignant un peu des autres liturgies orientales.

La langue liturgique des Maronites est le syriaque, et si à la messe, le prêtre récite certaines prières en arabe, c'est uniquement afin d'être compris par les fidèles.

Dans la première moitié du VIII^e^ siècle, vivait au monastère de Saint-Maron un religieux nommé Jean, que sa piété, son savoir et ses écrits contre les hérétiques avaient fait surnommer le nouveau Maron. Elu évêque de Djebaïl, il défendit si heureusement sa nation contre le schisme et l'hérésie qui menaçaient, que *seule* elle est demeurée dans le Levant *constamment* et *universellement* unie à la chaire de Saint-Pierre. Le patriarche actuel, S. B. M^gr^ Jean-Pierre Hadge, dans son mandement du 15 mai 1895, ordonnant la publication de la Constitution apostolique relative aux Eglises d'Orient, relate, pour prouver la vérité de cette assertion, le témoignage du pape Benoît XIV, de Pie IV, de Clément XIII, de Paul V et d'Urbain VIII. — « Vous n'ignorez point, dit » Benoît XIV aux cardinaux de l'Eglise romaine » dans son allocution du 13 juillet 1744, vous » n'ignorez point que vers la fin du VII^e^ siècle, » lorsque l'hérésie des Monothélites commença » à infester le patriarcat d'Antioche et à y gagner » de nombreux adhérents, seuls, les Maronites » s'en alarmèrent.

» Pour se mettre à couvert du mal et se sous- » traire aux débordements de l'erreur, ils avi- » sèrent à l'élection d'un patriarche qui reçut du » Pontife Romain la confirmation et le pallium » de l'autorité..... » Plus loin, il ajoute : « Les » Maronites ont toujours été et sont encore » catholiques et en union parfaite avec le Saint- » Siège. » Il termine par ces paroles : « Les » évêques, les archevêques et toute la nation » maronite ont conquis notre admiration; aussi » méritent-ils de recevoir de nous les mêmes » éloges que ceux que leur ont décernés les Pon- » tifes romains, Nos prédécesseurs. »

Le pieux Jean Maron fut le premier de sa nation honoré par le Saint-Siège du nom de patriarche des Maronites. De cette époque date la coutume à laquelle ses successeurs sont restés fidèles, d'envoyer, après leur élection, un député au Souverain Pontife pour en recevoir la confirmation et le pallium. Cette conduite des patriarches maronites mérita bien des fois les

(1) *Des missionnaires africains d'Alger*, dans les *Études préparatoires au pèlerinage eucharistique de Jérusalem*, p. 124.)

éloges des Souverains Pontifes. Clément XIII dit en propres termes : « Les Maronites ont *toujours* » été soumis à l'Eglise romaine, Mère de toutes » les Eglises. » Paul V n'est pas moins expressif : « Les Maronites, par une grâce spéciale de Dieu, » fleurissent dans l'Orient comme les roses au » milieu des épines. »

S. B. Mgr Jean-Pierre Hadge cite en dernier lieu l'autorité d'Urbain VIII, qui dit dans sa lettre apostolique : « La gloire du Carmel ne fut point » amoindrie, l'honneur du Liban n'a point défailli, » car le patriarche, les évêques et les prêtres » maronites révèrent la puissance de Pierre » qu'ils honorent sur le Saint-Siège en la per- » sonne du Pontife Romain. »

L'affection sincère que les Maronites professent pour *leurs frères de France* égale leur attachement au siège de Pierre. Ils furent au moyen âge, tout le monde le sait, les alliés des Croisés. Le royaume de Jérusalem n'eut pas d'alliés et de défenseurs plus fidèles que les Maronites, qui même adoptèrent en partie les *Assises* de Godefroy de Bouillon ; et lorsque vinrent les mauvais jours, ce fut dans le Liban que les derniers soldats chrétiens trouvèrent un asile. Ces réfugiés s'unirent aux Maronites, se fondirent avec eux, et leur inspirèrent dès cette époque, pour la France un amour qui ne s'est pas démenti (1). Jamais les Maronites ne restèrent indifférents où même neutres dans les luttes entre chrétiens ou musulmans ; parmi d'autres faits, rappelons que dix mille auxiliaires maronites combattirent en Egypte, sous les ordres de saint Louis et partagèrent son destin, en prodiguant leur sang à la bataille de Mansourah. Quand, après sa captivité, le saint roi fut arrivé en Terre Sainte, vingt-cinq mille guerriers maronites vinrent se ranger sous ses ordres, conduits par le fils de leur prince Simon, qui lui apportait des présents magnifiques. Le roi de France, pour sceller plus intimement l'alliance des deux peuples, et pour se déclarer publiquement le protecteur des Maronites écrivit à leur chef la lettre suivante, que nous reproduisons d'après l'original religieusement conservé par les patriarches du Liban.

« Loys, roy de France,

» Au prince des Maronites du mont Liban, » ainsi qu'aux patriarches et évêques de cette » nation. «

« Notre cœur s'est rempli de joie, lorsque nous » avons vu votre fils Simon, à la tête de vingt- » cinq mille hommes, venir nous trouver de votre » part, pour nous apporter l'expression de vos » sentiments et nous offrir des dons, entre autres, » les beaux chevaux que vous nous avez envoyés. » En vérité, la sincère amitié que nous avons » commencé à ressentir avec tant d'ardeur pour » les Maronites, pendant notre séjour en Chypre » où ils sont établis, s'est encore augmentée. » Nous sommes persuadé que cette nation, que » nous trouvons établie sous le nom de saint » Maron, *est une partie de la nation française,* car » son amitié pour les Français ressemble à » l'amitié que les Français se portent entre eux. » En conséquence, *il est juste que vous et tous les* » *Maronites jouissiez de la même protection dont* » *les Français jouissent près de nous, et que vous* » *soyez admis dans les emplois comme ils le sont* » *eux-mêmes.* » Nous vous invitons, illustre prince, » à travailler avec zèle au bonheur des habitants » du Liban, et à vous occuper de créer des nobles » parmi les plus dignes d'entre vous, comme il » est d'usage de le faire en France. Et vous, sei- » gneur patriarche, seigneurs évêques, tout le » clergé, et vous, peuple maronite, ainsi que votre » noble prince, nous voyons avec une grande » satisfaction votre ferme attachement à la reli- » gion catholique et votre respect pour le chef » de l'Eglise, successeur de saint Pierre à Rome ; » nous vous engageons à conserver ce respect » et à rester toujours inébranlables dans votre » foi. Quant à nous et à tous ceux qui nous suc- » céderont sur le trône de France, nous promettons » de vous donner, à vous et à votre peuple, pro- » tection comme aux Français eux-mêmes, et de » faire constamment ce qui sera nécessaire pour » votre bonheur.

» Donné à Saint-Jean-d'Acre, le 21e jour de » mai 1250 et de notre règne la 24e année. »

C'est pour ces motifs que les rois de France, depuis saint Louis, ont honoré cette nation de leur estime et de leur bienveillance, et c'est à juste titre que les Maronites se glorifient du surnom de *Français.* Louis XIV avait accordé, à ceux de cette nation qui voudraient venir étudier en Occident, le voyage gratuit sur les navires français.

Il y a quelques années, en 1860, la nation maronite faillit périr dans les horribles massacres dirigés contre elle par les Druses aidés de la protestante Angleterre. Mais elle fut sauvée de l'anéantissement par l'intervention armée de la France.

Puissent ces relations fréquentes avec Rome, puisse cet esprit de prière véritable qui fut le caractère de saint Maron, uni à une plus grande connaissance des dogmes chrétiens, susciter parmi les catholiques et les moines fidèles du mont Liban de vrais saints, dignes de l'antique Eglise orientale.

(1) Cf. Guill. de Tyr, lib. II, *Belli Sacri*, cap. VIII.

SOURCES CONSULTÉES :


Théodoret : *Philoth.*, cap. 16, 22, 24, 30.

Le P. le Quien : *Oriens Christianus*, t. III.

Joseph Assemani : *Bibl orient*, t. 1er.

Bollandistes : *Acta Sanctorum*

Vies des Pères des déserts d'Orient, édit. Vivès, t. V, p. 21 et suiv.

Etudes préparatoires au pèlerinage eucharistique de Jérusalem. Maison de la Bonne Presse.

P. Jullien, S. J. : *Sinaï et Syrie.*

# SAINT ANSBERT, ARCHEVÊQUE DE ROUEN

*Fête le 9 février.*

**Saint Ansbert prédit au prince Thierry qu'il sera roi de France.**

SOLIDE PIÉTÉ DU JEUNE ANSBERT

Ansbert naquit en Neustrie, dans la première moitié du VII^e^ siècle, à Chaussy, village du Vexin, situé sur les bords de l'Epte.

Dieu se montra prodigue de ses dons envers cet enfant de bénédiction.

Aux qualités corporelles, Ansbert joignait une grande vivacité d'esprit et une disposition naturelle au bien.

Son éducation fut très soignée, et l'on ne peut douter, qu'étant né d'une famille illustre, alliée au roi des Francs, il n'ait été instruit, comme la plupart des jeunes seigneurs de l'époque, à l'école du palais mérovingien. Ses maîtres n'eurent qu'à se louer d'un élève dont la piété égalait l'intelligence, et qui, au milieu de la dissipation et du laisser-aller si faciles dans une cour royale, avait fait en secret vœu de virginité.

Le père de notre Saint, heureux et fier de tant d'avantages, voulut assurer à son fils un brillant avenir dans le monde.

Les projets paternels ne trouvaient à leur pleine réalisation qu'un obstacle, l'excessive piété du jeune homme. Ansbert semblait mépriser tout ce qui était terrestre et mondain; il faisait peu de cas de sa noble origine; il estimait que les divertissements auxquels se livrent d'ordinaire les

jeunes gens sont souvent pour eux un écueil et qu'il vaut mieux les fuir; enfin, les richesses ou les dignités humaines n'avaient point de prestige à ses yeux.

Cette austère piété se maintenait en dépit des efforts tentés pour la diminuer et l'adoucir: festins, parties de chasse, distractions diverses, rien ne réussit à modifier les idées, les habitudes du jeune seigneur. Il participait à ces divertissements par condescendance aux désirs paternels, mais sans inclination et sans goût.

### PREMIÈRE ENTREVUE DE DEUX FIANCÉS

Tout cela contrariait les desseins de Siwin, père d'Ansbert. Il dissimula néanmoins ses mécontentements, car il comptait sur l'époque du mariage de son fils pour l'attacher définitivement au monde et à la cour.

Habitué à ne rencontrer chez l'obéissant jeune homme aucune résistance à ses volontés, il négocie, dans le plus grand secret, auprès d'un riche seigneur nommé Robert, le mariage d'Ansbert avec la fille de ce dernier, Angadrème, jeune personne accomplie.

Toutes les dispositions sont arrêtées par les deux pères à l'insu de leurs enfants : ils prennent jour pour leur ménager une première entrevue.

Ansbert et Angadrème se virent, en effet; leurs cœurs s'unirent dans une parfaite conformité de vues et de sentiments, mais le résultat fut bien différent de celui que l'on pouvait attendre.

Angadrème, la première, déclare à son fiancé qu'elle a auparavant donné son cœur à Jésus-Christ. Le jeune homme, de son côté, lui fait le même aveu, et tous deux, en rendant grâces au Seigneur, s'exhortent et s'encouragent à demeurer fidèles à leur vœu de virginité.

Grande fut la déception des parents. Que n'avaient-ils consulté d'abord les goûts de leurs enfants?

Comme ils poursuivaient leurs instances excessives pour obtenir le consentement mutuel des deux jeunes gens, la vierge Angadrème, qui unissait à la pureté tous les charmes de son sexe, demanda à Dieu de lui ravir une beauté qui eût pu être pour elle occasion de chute, et son visage fut aussitôt envahi et défiguré par une affreuse lèpre. Les médecins déclarèrent leur art impuissant à la guérir.

Enfin, Robert et Siwin furent forcés de reconnaître le caractère surnaturel d'un mal si extraordinaire. La jeune fille leur déclara ouvertement ses promesses au divin Epoux, et les deux seigneurs, profondément touchés, résolurent l'annulation des fiançailles.

Libre désormais, Angadrème entra dans un monastère, où elle fut guérie miraculeusement de son infirmité au moment où elle recevait le voile des mains de saint Ouen.

### SAINT ANSBERT A LA COUR

Ansbert, quel que fût son ardent désir de se consacrer à Dieu seul, fut condamné par son père à servir encore quelque temps le monde et ses intérêts. Il passa plusieurs années à la cour des rois mérovingiens de Neustrie, en qualité de chancelier, ou de garde des sceaux.

Il y continua sa vie humble et fervente, et pour n'être point atteint par les séductions d'un milieu aussi brillant, il eut recours aux mortifications corporelles et à l'oraison.

« Son occupation habituelle, même quand il fréquentait la cour, était, dit un de ses biographes, de penser à Dieu, de lire et de méditer sa sainte parole, de marcher en sa présence, et de chercher à lui plaire en toutes choses. »

L'obscurité dans laquelle il cherchait à se confiner, sa modestie et sa réserve ne purent dissimuler ses rares talents et sa science du gouvernement. Aussi Clovis II le prit-il en affection, et lui confia-t-il, avec sa charge de chancelier, la dispensation des privilèges royaux.

Ansbert satisfit à ses diverses obligations, mais, après quelques temps, « la possession des honneurs lui en ayant fait sentir la vanité, il s'enfuit de la cour comme d'une prison, où les chaînes que l'on porte, pour être d'or, n'en sont pas moins pesantes », et vint demander asile au monastère de Fontenelle, vers lequel il se sentait depuis longtemps intérieurement attiré.

### NOVICE MODÈLE

L'abbé et le fondateur du monastère de Fontenelle en Normandie, saint Wandrille, accueillit avec d'autant plus de bonté le célèbre transfuge, que leur passé à tous deux offrait de grands traits de ressemblance. Lui aussi avait été brillant seigneur à la cour et avait ensuite préféré la solitude aux honneurs.

Il remarqua bientôt la ferveur du nouveau venu, et l'admit avec joie au sein de sa communauté, qui comptait déjà, après quelques années de fondation, près de trois cents religieux.

Ansbert devint le modèle des novices. Il acceptait avec une profonde humilité des épreuves et des travaux particulièrement pénibles pour un jeune homme habitué aux délicatesses d'une vie de cour; mais rien ne coûtait à son zèle.

Il donnait à la communauté l'exemple de la ponctualité et de la plus parfaite obéissance. On le voyait chaque nuit arriver le premier au chœur pour Matines.

Personne n'exécutait mieux que lui les saintes cérémonies ou les chants de l'office : la musique avait toujours eu pour lui beaucoup d'attraits, et jadis, en entendant des concerts donnés à la cour, il disait : « Quelle joie, ô mon Dieu, goûteront vos élus quand ils ouïront au ciel les chœurs des anges, si, même ici-bas, le chant des hommes a tant de charme, et élève ainsi nos âmes vers vous! »

C'était aussi le religieux le plus empressé à se montrer bon et serviable vis-à-vis de tous.

Saint Wandrille conçut pour lui une singulière estime, et il se plaisait à le citer en exemple à ceux de sa communauté qu'il voyait tièdes et languissants au service de Dieu.

Eu égard à l'instruction et à l'intelligence exceptionnelles de son disciple, saint Wandrille le poussa beaucoup à l'étude des saintes Ecritures, et lui mit en mains les ouvrages nécessaires pour cela. Ansbert répondit aux espérances que l'on concevait de lui; il ne se contentait pas d'étudier les Livres Saints, il s'efforçait surtout d'en mettre les maximes en pratique.

C'est ainsi qu'il se prépara, sur les ordres de l'obéissance, au sacerdoce, faveur réservée alors à ceux qui montraient une science plus grande et une piété plus avancée. Saint Ouen, archevêque de Rouen, lui conféra les Ordres sacrés.

### UN MOINE ET UN PRINCE

Saint Ansbert ne crut pas sa dignité de prêtre en opposition avec les charges les plus humbles,

Loin de là, il redoubla d'austérité après son ordination et pria son supérieur de l'appliquer de préférence aux travaux manuels, afin de le mortifier davantage.

Le saint abbé Wandrille, heureux de cette demande qu'il savait n'être pas faite par esprit de singularité, ni par dévotion indiscrète, condescendit aux désirs d'Ansbert et lui confia la culture d'une vigne, plantée à quelque distance du monastère.

Un jour que notre Saint vaquait à ce travail avec quelques-uns de ses frères, le prince Thierry, fils de Clovis II et de la reine sainte Bathilde, égaré dans ces parages au cours d'une partie de chasse, trouva l'humble moine, qu'il avait autrefois connu à la cour, et ne fut pas peu surpris de voir au milieu des champs, une bêche à la main, celui qui avait porté les sceaux du royaume.

Cette courte visite l'édifia beaucoup. Le Saint entretint le prince de plusieurs sujets de piété, lui donna sa bénédiction, et lui prédit qu'il serait roi, en dépit de toutes les compétitions, mais qu'il aurait, auparavant, beaucoup à souffrir de la part de ses ennemis.

L'événement justifia la prédiction.

Thierry aurait répondu au religieux :

« S'il arrive que je reçoive la couronne, je veux vous élever à l'épiscopat, afin que l'Eglise soit honorée par vos mérites et par votre doctrine. »

On verra qu'il tint parole, mais Ansbert, avant d'étendre son autorité sur un vaste diocèse, reçut mission de diriger la communauté de Fontenelle.

### SAINT ANSBERT, TROISIÈME ABBÉ DE FONTENELLE

A la mort de saint Wandrille, les religieux de Fontenelle élurent pour lui succéder saint Lambert. Cet abbé fut créé, quelques années plus tard, archevêque de Lyon, et les suffrages des moines se portèrent d'un consentement unanime sur Ansbert.

Il eût voulu demeurer caché comme le dernier des religieux. Dieu ne le permit pas.

Ses délicates fonctions firent connaître tout ce qu'il y avait dans le nouvel abbé de sainteté et d'aptitude à gouverner. C'était, non seulement, un parfait ascète, mais encore un administrateur consommé.

On ne pouvait trouver aux deux Saints qui l'avaient précédé dans la direction du monastère un successeur plus capable. Sous son abbatiat, les vocations continuèrent à affluer; les religieux, conduits par l'amour beaucoup plus que par la crainte, fréquemment excités au bien par la parole de leur abbé, à qui la connaissance des Saintes Lettres donnait une rare facilité pour ces sortes d'instructions, entraînés surtout par ses exemples, avançaient à grands pas dans les voies de la vie parfaite.

En même temps, les dotateurs de l'abbaye se multipliaient, au point que le généreux abbé put faire face à de nouvelles œuvres et étendre son zèle en dehors même des limites du monastère. Grâce aux ressources que lui envoyait la Providence, il fonda près de l'abbaye un premier hospice, où douze pauvres malades étaient nourris et soignés pour l'amour de Jésus-Christ.

Deux autres hôpitaux s'élevèrent bientôt non loin de là, et les indigents de la contrée furent assurés d'y trouver un abri dans leur vieillesse et leurs infirmités.

Une si sage administration désignait saint Ansbert pour de plus hautes fonctions.

Il n'était pas rare de voir les Eglises des Gaules demander au cloître leur premier pasteur. L'Eglise de Rouen le fit, cette fois, pour satisfaire au vœu le plus cher de son archevêque mourant, saint Ouen, qui, à ses derniers instants, souhaitait de voir l'abbé de Fontenelle le remplacer sur son siège.

### SAINT ANSBERT, ARCHEVÊQUE DE ROUEN

Le prince Thierry, devenu roi, sous le nom de Thierry III, n'avait pas oublié sa promesse au moine de Fontenelle. Aussi s'empressa-t-il d'acquiescer au désir des habitants de Rouen, en leur donnant Ansbert pour archevêque. Celui-ci dut accepter malgré ses répugnances.

Thierry le fit venir à Clichy-lez-Paris, où se trouvait alors la cour, et il fut sacré par l'archevêque de Lyon, saint Lambert, en l'année 683.

Le premier de ses actes, comme pasteur de l'Eglise de Rouen, lui concilia l'estime et l'affection de son troupeau. Après avoir célébré les Saints Mystères, il convia à des agapes fraternelles tous les assistants. Deux tables immenses furent dressées, l'une pour les nobles et les riches, l'autre pour les pauvres; à l'édification de tous, le pontife vint s'asseoir à la table de ces derniers, pour imiter celui qui, étant infiniment riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous.

Ce trait peint bien l'archevêque de Rouen. Pendant tout son épiscopat, les pauvres furent l'objet de son extrême sollicitude, Il fut, dit son biographe, le père des orphelins, l'avocat des veuves, l'appui et la consolation de tous les affligés.

Le palais archiépiscopal s'ouvrait à tous les pèlerins pauvres qui y recevaient, après une généreuse hospitalité, de l'argent, des habits, et des provisions de route pour continuer aisément leur pieux voyage.

Dieu permettait parfois que les coffres se trouvassent vides. C'était une occasion pour l'archevêque de pratiquer une charité plus héroïque, et il n'hésitait pas, en ce cas, à se dépouiller du nécessaire pour subvenir aux besoins du Christ en la personne des pauvres.

C'est ce qui arriva dans un temps de famine.

Les premiers nécessiteux venus au palais s'en retournèrent ravis de la pieuse libéralité de leur père. Mais les ressources tarirent bientôt; devant le désespoir de tant d'infortunés, saint Ansbert pensa que le trésor de l'Eglise est la réserve des pauvres; il fit donc briser les vases sacrés et les reliquaires de métal précieux et put ainsi obvier aux nécessités les plus pressantes.

Son visage s'épanouissait de joie quand il faisait ses distributions d'aumônes, et l'expression de piété et de respect qui accompagnait cet acte prouvait que l'évêque voyait Jésus-Christ souffrant en chacun de ses indigents.

Ses revenus étaient surtout employés à restaurer et à embellir les églises délabrées ou en ruines, pour les rendre dignes du Dieu qui daigne y résider.

Enfin, il fit travailler à ses frais une châsse remarquable, destinée à recevoir les reliques de saint Ouen, son prédécesseur. La piété filiale d'Ansbert n'épargna rien pour faire de ce reliquaire une œuvre d'art.

Quand il fut achevé, on y déposa la précieuse dépouille, et l'archevêque, escorté de tout son peuple, le transporta à l'église de Saint-Pierre, bâtie dans un des faubourgs de la ville.

### UN PASTEUR ARRACHÉ A SES OUAILLES

La sainteté brille surtout parmi les croix et les épreuves. Jusqu'ici l'épreuve semble avoir fait défaut dans la vie de notre Saint; mais voici que les jours difficiles vont se lever pour lui.

A l'époque où vivait saint Ansbert, les rois mérovingiens n'avaient plus qu'un pouvoir nominal. La puissance royale semblait être passée tout entière aux mains des maires du palais.

Le maire de Neustrie, Pépin d'Héristal, cherchait à ce moment à dominer en maître le royaume des Francs, mais il se heurta contre la volonté des seigneurs, et plusieurs courtisans lui persuadèrent que, s'il avait échoué dans ses projets, c'était grâce aux intrigues d'Ansbert, qui, disaient-ils, conseillait et soutenait ses adversaires.

Pépin, jaloux de son autorité, ne se donna pas le temps d'examiner la vérité de ces délations, et, sans égard pour la vénération dont jouissait l'archevêque auprès de son troupeau, il lui envoya l'ordre de quitter immédiatement son diocèse.

Surpris autant que peiné de cet ordre inattendu, saint Ansbert se soumit à la volonté de Dieu et se réfugia au monastère de Hautmont, dans le diocèse de Cambrai.

Ce qui adoucit un peu l'amertume de son exil, ce fut le bonheur d'y retrouver les observances de la vie monastique, qu'il avait échangées à regret contre les difficultés et les épines de l'épiscopat.

Il édifia la fervente communauté de Hautmont par son esprit d'oraison, sa mortification, et aussi par son zèle à lui parler de Dieu et des devoirs de la vie religieuse.

Sur la demande des moines, il composa plusieurs ouvrages de piété que l'on conserva longtemps dans le monastère.

La haine de ses ennemis le poursuivit jusque dans sa retraite, et déjà quelques-uns d'entre eux suggéraient à Pépin l'idée de l'éloigner encore et de rendre son exil plus rigoureux.

Le saint abbé Halidulphe, prieur de l'abbaye, résolut d'aller lui-même à la cour avec plusieurs personnes recommandables, et de démontrer au roi la fausseté de toutes les accusations portées contre son vénérable ami.

Il n'eut point de peine à justifier l'évêque de Rouen des injustes soupçons qui pesaient sur lui et à obtenir son rappel.

### MORT ET MIRACLES

Ansbert pleura de joie à la pensée de pouvoir rejoindre son cher troupeau. « Je vous rends grâces, ô bon Jésus, disait-il, parce que vous avez rompu les liens de votre serviteur. Vous avez fait entendre des paroles sages à l'oreille du prince; vous m'avez délivré des poursuites de mes ennemis et vous m'avez donné dans mon exil des témoignages de votre amour. »

Il n'eut pas la consolation de revoir son Eglise, car, pour lui, un autre exil allait prendre fin. Il tomba gravement malade, et, tout rempli du pressentiment de sa mort prochaine, il envoya demander à Pépin d'Héristal la permission de faire transporter ses restes, après sa mort, dans cette abbaye de Fontenelle, qui lui était si chère à tant de titres.

Il prit ensuite ses dernières dispositions et se prépara au grand passage. Le Saint Sacrifice fut célébré en sa présence au matin même de sa mort. Il reçut encore une fois le Corps et le Sang précieux de Jésus-Christ, fit sur lui-même le signe de la croix, donna une suprême bénédiction aux religieux agenouillés à son chevet, et s'endormit doucement dans le Seigneur, le 9 février 695.

Les moines de l'abbaye de Hautmont, lavant son corps, selon la coutume, avant de l'ensevelir, lui trouvèrent les genoux fortement durcis, comme autrefois ceux de l'apôtre saint Jacques, par l'habitude qu'il avait de rester longtemps agenouillé dans la prière.

On le revêtit de ses habits pontificaux, et l'on attendit, pour la translation de ce saint corps, le retour des messagers envoyés au maire du palais. Ceux-ci ne revinrent que dix-sept jours après la mort du Saint. Le sépulcre dans lequel on avait, par mesure de précaution, renfermé les restes de saint Ansbert fut découvert alors, et le corps très bien conservé exhala un suave parfum qui remplit d'admiration toute l'assistance.

L'huile de la lampe ardente qu'on avait suspendue devant ce tombeau se multiplia tellement, qu'on fut obligé de mettre au-dessous un vase pour la recueillir. Dieu se servit de cette huile miraculeuse pour accorder la guérison des infirmes qui, pleins de foi, recouraient à saint Ansbert.

Suivant son désir, le Saint fut transporté à l'abbaye de Fontenelle, qu'il avait choisie lui-même pour le lieu de sa sépulture.

Sa translation fut l'occasion d'un véritable triomphe.

La foi des peuples accourus en foule se vit récompensée par plusieurs miracles. Des démoniaques furent délivrés de l'esprit malin.

Au bourg de Solesmes, où le cortège s'était arrêté pour y passer la nuit, un homme se présenta, portant dans ses bras sa fille unique, tellement paralysée, qu'elle ne pouvait ni se tenir debout ni mouvoir les pieds. Plein de confiance dans les mérites du saint exilé de Hautmont, il le conjura de rendre la santé à sa fille. Elle-même demanda qu'on lui permît de passer la nuit auprès de ses reliques, et, le matin, son père, en arrivant auprès d'elle, la trouva guérie de son infirmité.

Les ossements de saint Ansbert demeurèrent deux siècles environ dans l'église abbatiale du couvent de Fontenelle, plus connus aujourd'hui sous le nom de monastère de saint Wandrille.

En 875, ils furent transportés à Chartres pour être soustraits à la fureur des Normands. Transférés de là à Boulogne, puis à Gand en 944, ils y reposèrent jusqu'en 1578, pour être alors profanés et dispersés par de sauvages calvinistes.

### SOURCES CONSULTÉES

*Analecta Bollandiana*, t. I^er^, p. 178. — *Légendaire de la Morinie* : note sur sainte Angadrème. — *Vies des saints du diocèse de Beauvais*, par l'abbé SABATIER. — *Hagiographie des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé DESTOMBES. — *L'abbaye de Fontenelle*, articles de Dom ANDRÉ BASQUIN, O. S. B., dans le *Bulletin de Saint-Martin* (1899). — *Histoire littéraire de la France*, t. III, etc.

# SAINTE APOLLINE, VIERGE ET MARTYRE

*Fête le 9 février.*

**Sainte Apolline.**
(D'après le tableau de CARLO DOLCI.)

SAINT FRANÇOIS DE SALES ET SAINTE APOLLINE — UN EX-VOTO

« Un jour, raconte M. l'abbé Hamon (1), saint François de Sales souffrait cruellement du mal de dents.

» Sainte Jeanne de Chantal lui ayant alors envoyé un linge qui avait touché les reliques de sainte Apolline, en lui demandant de l'appliquer sur sa joue malade pendant que la communauté serait en prières pour sa guérison :

— Voilà votre remède, lui écrivait-il peu d'instants après en lui renvoyant le linge. Il a été souverain. Je dois confesser à la gloire de Jésus-Christ et de sa sainte épouse Apolline que je ne croyais pas pouvoir dire la messe aujourd'hui à cause de l'enflure prodigieuse de ma joue, mais que, m'étant appuyé sur mon prie-Dieu et ayant posé la relique sur ma joue, j'ai dit : *Mon Dieu! qu'il me soit fait comme les Filles de la Visitation le désirent, si c'est votre volonté ;* et, tout

(1) *Vie de saint François de Sales*, par M. l'abbé HAMON, curé de Saint-Sulpice, à Paris.

aussitôt, mon mal a cessé, ma joue a été désenflée. Oh ! que Dieu est admirable dans ses saints ! Il a voulu que le mal me soit arrivé pour faire honorer son épouse Apolline et nous donner une preuve sensible de la communion des Saints. »

Un prêtre, celui qui écrit cette modeste notice, était, lui aussi, tourmenté depuis plusieurs jours d'un violent mal de dents. Dans l'un des rares moments de répit que lui causaient ses souffrances, il s'occupait à lire la vie de saint François de Sales, quand ses yeux tombèrent sur le passage que nous venons de citer.

Aussitôt, pénétré de la plus vive confiance envers sainte Apolline, il lui adresse une fervente prière et lui promet un *ex-voto* si elle le délivre des vives douleurs qu'il endure. Quelques instants après, le mal disparaît entièrement.

Depuis cette date, plus de six ans se sont écoulés, et, dans tout cet intervalle, ce même prêtre n'a plus éprouvé une seule fois le mal de dents.

Comme *ex-voto*, il promit à la bonne sainte Apolline de publier sa vie, peu connue de nos jours, et de citer en tête de son ouvrage le passage de la vie de saint François de Sales qui provoqua sa confiance et sa guérison.

Ce vœu, il l'acomplit une première fois en 1897 par une biographie de sainte Apolline déjà parvenue à sa seconde édition. Il achève ici son œuvre de reconnaissance par une notice spéciale dédiée aux lecteurs de la *Vie des Saints*.

### SOULÈVEMENT CONTRE LES CHRÉTIENS D'ALEXANDRIE

Eusèbe, évêque de Césarée, surnommé à juste titre le *Père de l'histoire ecclésiastique*, rapporte parmi ses écrits une lettre de saint Denys, évêque d'Alexandrie. C'est là que nous trouvons le récit du martyre de sainte Apolline.

De la persécution d'Alexandre Sévère, mort en l'an 235 de l'ère chrétienne, à celle de Dèce, (an 250), l'Eglise jouit d'une paix véritable interrompue un instant seulement par la courte persécution de Maximin.

L'empereur Philippe, prédécesseur de Dèce, était favorable aux chrétiens ; on le soupçonnait même de suivre leur religion. Néanmoins, son affection pour eux n'était pas assez puissante pour les garantir des persécutions particulières dont les fauteurs des idoles avaient peine à se déshabituer, et, tandis que le centre de l'empire était calme, çà et là, dans les provinces plus reculées, surgissaient de nouveaux persécuteurs et tombaient des martyrs.

Alexandrie, patrie de sainte Apolline, vit en 249 s'organiser un de ces soulèvements, avant-coureur d'une tempête plus violente et plus générale.

Cette ville, alors la seconde capitale de l'empire, l'entrepôt du commerce de l'Orient, était aussi la patrie de toutes les sectes et renfermait dans son sein une population païenne, nombreuse et hardie, toujours prête à satisfaire ses mœurs féroces et à plonger ses mains dans le sang.

Les massacres auxquels elle se livra dans ses discordes civiles firent plus d'une fois trembler les gouverneurs romains.

Un poète païen, ennemi juré du christianisme, sut mettre à profit ces dispositions de la multitude pour assouvir ses haines secrètes. Affectant les allures d'un prophète, d'un ton inspiré, il annonça que de grands malheurs devaient fondre sur la ville, si l'on y laissait en paix les chrétiens, ennemis mortels des dieux.

Une fois de plus, la foule se laissa prendre à ces accents de tribun. Bientôt, aux paroles ardentes du poète répondit ce cri qui ranimait les anciennes fureurs : « Mort aux chrétiens ! » Et, comme toujours, les païens se persuadèrent faire acte de religion en mettant à mort les disciples de Jésus-Christ.

« Les idolâtres, raconte saint Denys, témoin oculaire de ces scènes de carnage, se livraient à tous les excès contre nous. Les discours du magicien furent comme autant d'étincelles : enflammés de colère, les païens se jetèrent dans les maisons des chrétiens, pillèrent et ravagèrent tout ce qui leur tombait sous la main, mirent le feu à ce qu'ils ne purent emporter et massacrèrent tous les fidèles demeurés au logis. Le carnage et la dévastation furent tels que l'on eût dit une ville prise par les ennemis et livrée à l'insolence et au pillage des vainqueurs. »

### LES MARTYRS MÉTRAS, QUINTA ET SÉRAPION

Plusieurs chrétiens prirent le parti de fuir devant l'orage, et, pour ne pas exposer leur foi, se cachèrent dans les solitudes des montagnes voisines, sacrifiant de gaieté de cœur les biens temporels pour sauvegarder les trésors de l'âme. D'autres, non moins vaillants, restèrent, attendant l'ennemi, et résolus à confesser jusqu'à l'effusion du sang leur foi en Jésus-Christ.

De ce nombre fut Métras, un vénérable vieillard que les persécuteurs voulurent contraindre à blasphémer le vrai Dieu ; sur son refus, ils le frappèrent à coups de bâton, lui percèrent les yeux avec des roseaux pointus et le lapidèrent.

Ils se saisirent aussi d'une femme chrétienne, du nom de Quinta, la firent entrer dans un de leurs temples, et la pressèrent d'adorer l'idole. Comme elle s'y refusait avec horreur, ils la lièrent par les pieds, la traînèrent sur des cailloux aigus, la meurtrirent de coups et la martyrisèrent comme Métras.

Un saint homme nommé Sérapion subit dans sa propre demeure les plus horribles tourments. Après lui avoir brisé les membres et disloqué les os, ses bourreaux le précipitèrent du haut de son toit sur le pavé de la rue, où il consomma son martyre.

La ville fut bientôt remplie d'une confusion si grande que saint Denys ne craint pas de dire : « Il semblait que ce temps-là fût celui de la désolation prédite par le Sauveur dans l'Evangile, et dont il affirme qu'à peine les élus s'y pourraient garantir de l'erreur et des pièges des ennemis. »

### COMMENCEMENTS DE SAINTE APOLLINE

Apolline, la vierge chrétienne, demeura enfermée dans sa maison pendant cette tourmente, calme et confiante en Dieu, prête à tout sacrifier, ses biens, sa vie même, plutôt que de renoncer à sa foi.

Elle était, croit-on, d'un âge assez avancé, et jouissait d'une haute réputation auprès des fidèles d'Alexandrie. On vénérait en elle une profonde piété et une charité qui lui avait fait rendre de nombreux services.

Elle avait donné dès ses tendres années des signes manifestes de la grâce de Dieu agissant en elle. De bonne heure, elle avait voué à Jésus-Christ sa virginité et résolu de n'avoir d'autre époux que Lui.

A mesure qu'elle croissait en âge, on la vit croître en vertu. Son occupation principale était l'oraison.

Comme elle vivait en un temps où les chrétiens n'avaient pas toujours la facilité de s'assembler pour assister aux saints mystères, la maison de ses parents était le lieu où elle se tenait ordinairement retirée; c'était le béni sanctuaire témoin de ses veilles, de ses jeûnes et de ses actes de charité.

La mort des siens la laissa pourvue d'une abondante fortune. Elle l'employa libéralement aux œuvres de miséricorde, et les pauvres d'Alexandrie bénéficièrent de ses largesses. Chacun la regardait comme un modèle de vertu et de modestie chrétienne.

A une vie si sainte, que manquait-il, sinon l'auréole de la souffrance, la palme du martyre? Apolline dut se réjouir grandement, à la nouvelle du soulèvement qui venait d'éclater à ses côtés, et, sans doute, elle exhalait devant Dieu ses prières et ses espérances, quand les païens, en quête d'une victime, se présentèrent à elle

### MARTYRE DE SAINTE APOLLINE

Ils la traitèrent comme une victime de choix. Sur son refus de céder à leurs exigences impies, ils lui appliquèrent d'abord sur le visage et les joues des coups si violents qu'ils lui brisèrent les mâchoires, et, par un raffinement de cruauté, ils en arrachèrent, l'une après l'autre, toutes les dents.

Telle est l'origine du recours presque universel à sainte Apolline pour obtenir la guérison du mal de dents. Ribadanéira, dans ses *Fleurs des Saints*, se fait l'écho de la confiance populaire envers notre Sainte, quand il dit qu'elle est l'avocate de tous ceux qui souffrent de douleurs de dents ou de gencives, et que Dieu, par son intercession, accorde beaucoup de grâces à ceux qui l'invoquent dévotement.

Ensuite, les barbares la traînèrent hors de la ville, et, ayant construit un vaste bûcher, ils menacèrent de la brûler vive, si elle ne prononçait avec eux des paroles impies contre Jésus-Christ.

Sans daigner répondre à leurs propos, la vierge se recueillit un instant, et sembla délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre. Les païens en conçurent quelque espoir de la voir céder enfin à leurs instances. Mais Apolline, les yeux élevés vers le ciel, avait bien d'autres pensées. Offrait-elle intérieurement sa vie à Jésus-Christ dans une prière fervente? Lui demandait-elle ses lumières pour le projet qu'elle formait dans son cœur? C'est le secret de Dieu.

Nous savons seulement que, sous l'impulsion de l'amour divin dont elle était embrasée, elle s'arracha soudain des mains qui la retenaient et se précipita spontanément dans les flammes où elle fut consumée en peu d'instants, le 9 février 249.

Les bourreaux s'étonnèrent de ce qu'une vierge, faible et délicate, fût plus prompte à courir au-devant de la mort qu'eux-mêmes à la lui faire endurer.

### PENSÉE DE SAINT AUGUSTIN SUR LE GENRE DE MORT DE SAINTE APOLLINE

Que penser de ce sacrifice volontaire et spontané? Apolline n'eût-elle pas dû attendre l'ordre du bourreau et se laisser jeter dans les flammes par ses mains impures?

Non, car elle agit sous une inspiration très spéciale de l'Esprit-Saint. Elle est du nombre de ces saintes femmes dont saint Augustin parle dans la *Cité de Dieu* :

« Plusieurs d'entre elles, dit le grand Docteur, se sont précipitées dans les fleuves, afin de se garantir des poursuites criminelles de leurs persécuteurs. Et néanmoins, l'Eglise catholique les range parmi les martyrs. On ne doit pas leur refuser cet honneur, pourvu qu'il soit appuyé de l'assentiment de l'Eglise. Ces saintes femmes, en effet, ne se sont point portées à cette extrémité par quelque précipitation ou mouvement de la nature, mais par une sainte impulsion de l'Esprit divin auquel elles obéissaient. N'est-ce pas ainsi que Samson renversa sur lui les colonnes et les voûtes du temple de Dagon, et ne sommes-nous pas tenus de croire à la sainteté de ce héros de l'Ecriture ?

» Quand Dieu commande quelque chose et fait connaître clairement que c'est lui qui commande, qui osera nommer cette obéissance un crime, ou qui voudra condamner une action pleine de piété ? »

La conduite de sainte Apolline, enflammée du désir du martyre au point d'en hâter elle-même l'exécution, est plus admirable qu'imitable. Dieu, qui est l'Auteur de la vie, envoie parfois à certains saints de ces inspirations extraordinaires qui sont pour eux comme des ordres exprès. En dehors de ces cas très rares, dans lesquels Dieu manifeste jusqu'à une irrésistible évidence sa volonté, ce sera toujours un crime de se donner la mort.

### HONNEURS RENDUS A SAINTE APOLLINE

Depuis le troisième siècle jusqu'à nos jours, sainte Apolline a toujours été en grande vénération dans l'Eglise catholique. Les fidèles l'ont

invoquée, les prêtres lui ont élevé des églises ou dressé des autels, les artistes ont reproduit ses traits, les poètes l'ont chantée.

Les peintres la représentent auprès d'un bûcher, des tenailles en main, et parfois une dent arrachée, souvenir de son supplice et symbole de son patronage.

En d'autres endroits, on lui a sculpté un tombeau sous la table de l'autel. Apolline y est étendue comme sur un lit d'honneur; sa tête est ornée d'une couronne de lauriers, ses cheveux tombent sur ses épaules, ses yeux sont fermés, sa main droite allongée le long du corps, et, dans sa main gauche qui repose sur sa poitrine, elle tient une croix et des tenailles. Ainsi est-elle représentée à l'église paroissiale de Drain, au diocèse d'Angers.

Nous ne citons pas la série des sanctuaires édifiés à la mémoire de sainte Apolline, le nombre en est trop considérable.

La ville de Rome, qui témoigne d'une grande dévotion envers notre Sainte, puisque douze au moins de ses églises se glorifient de posséder quelqu'une de ses reliques, lui a notamment dédié un autel, dans une des chapelles de l'église Saint-Augustin. Une confrérie de Sainte-Apolline y est même érigée, et chaque année, le 9 février, après la messe solennelle, il s'y fait une distribution de dots à des jeunes filles pauvres.

En France, en Belgique, en Espagne, en Italie, en Allemagne, beaucoup d'humbles campagnes rivalisent avec les villes pour honorer la sainte martyre, et toujours sa statue est entourée *d'ex-voto*.

En plusieurs lieux, les pèlerins estiment qu'elle exauce de préférence ceux qui ont le culte des âmes du Purgatoire, et ils lui promettent, en retour de ses faveurs, de travailler à délivrer quelques-unes de ces âmes délaissées. S'ils sont guéris, ils font célébrer, en l'honneur de sainte Apolline, une messe pour le soulagement des âmes du Purgatoire. Pieuse confiance que le ciel doit avoir pour agréable, et qu'il ne peut manquer de récompenser par des grâces même temporelles.

Terminons par une agréable légende, en forme de dicton populaire, à laquelle il ne convient pas d'attacher d'autre valeur que celle qui incombe ordinairement aux proverbes. Elle est d'origine espagnole, et M. Germond Delavigne en donne cette traduction :

A la porte du ciel
Apolline était,
Et la Vierge Marie
Passait par là.
— Dis, Apolline, que fais-tu ici ?
Dors-tu ? ou veilles-tu ?
— Madame, je ne dors ni ne veille,
Car d'une douleur de dents
Je suis presque mourante,
— Pour l'étoile de Vénus
Et le soleil couchant,
Pour le Très Saint Sacrement
Que j'eus dans mon sein,
Que tu ne souffres plus
Ni de *molaires* ni de *dents*.

PRIÈRE A SAINTE APOLLINE
CONTRE LES MAUX DE DENTS ET DE TÊTE

(*Traduite d'un bréviaire très ancien de Cologne.*)

O Dieu tout-puissant, pour l'amour duquel la bienheureuse Apolline, vierge et martyre, a supporté avec courage d'avoir les dents arrachées, daignez, nous vous en supplions, préserver des maux de dents et de tête tous ceux qui implorent son intercession, et leur faire goûter, après les douleurs de cet exil, les joies de la vie éternelle. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

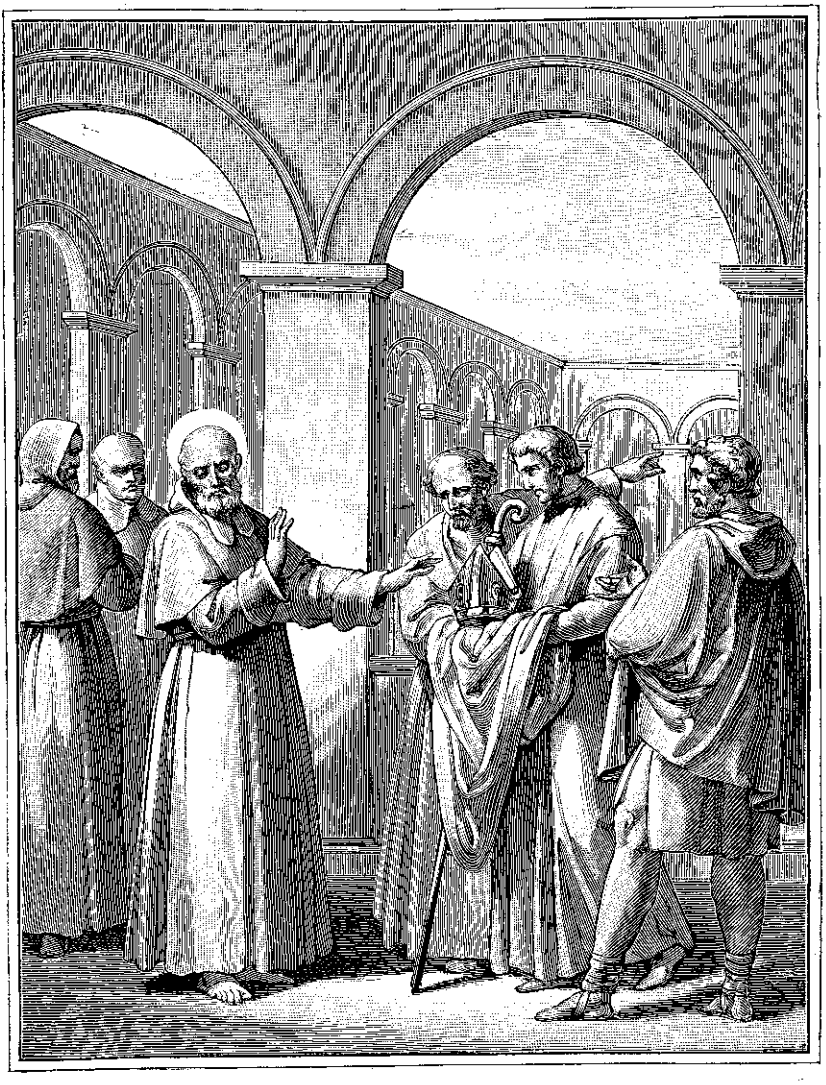
SOURCES

Source principale : *Vie de sainte Apolline*, par l'abbé A.-P. GAULIER, à La Chapelle-Montligeon (Orne). — *Acta Sanctorum*, au 9 février. — *Histoire de l'Eglise*, par DARRAS. — *Les Saints patrons des corporations*, par DU BROC DE SEGANGE. — *Guide de Rome*, par RUFINI. — *Vie de saint François de Sales*, par l'abbé HAMON.

# SAINT RAYNALD

## moine et évêque de Nocera (1157-1225).

*Fête le 9 février.*



**Saint Raynald accepte non sans peine les insignes de l'épiscopat qu'une députation du clergé et du peuple de Nocéra vient lui offrir**

NOCERA — NAISSANCE DU SAINT

Nocera, ville de l'ancien Etat pontifical en Ombrie, faisant partie de la délégation apostolique de Pérouse, se trouve située sur les pentes des Apennins, un peu à droite de l'antique via Flaminia.

Evangélisée dès les temps apostoliques par saint Crispold, elle eut l'insigne honneur de compter parmi ses habitants deux martyrs sous la persécution de Néron : Saint Félix, prêtre, et sainte Constance, veuve.

Mais Nocera subit le sort de l'empire romain et ce ne fut qu'au VIIIe siècle qu'elle fit partie du patrimoine de l'Eglise. Plus tard, elle eut ses comtes, appartint au duché de Spolète et rentra dans le domaine de l'Eglise sous Innocent III.

Honorius III succéda à ce Pape et, c'est sous son pontificat que nous trouvons à Nocera saint Raynald, vingt-cinquième évêque de cette ville et rejeton de l'illustre famille des Trinci.

Il naquit au château de Postignano, en 1157. Sa mère, dame noble et très religieuse, dont malheureusement on n'a pas conservé le nom, le fit aussitôt baptiser d'une façon solennelle, et voulut dès lors être en tout son premier maître.

L'enfant correspondit si bien à ses leçons qu'il étonna sa famille par sa pratique très héroïque de toutes les vertus. A quatorze ans, il faisait vœu perpétuel de chasteté et commencait à s'adonner aux plus grandes austérités.

### SAINT RAYNALD SE RETIRE DANS LA SOLITUDE

Saint Raynald comprenait bien que la vie au milieu du monde était pleine de dangers, aussi résolut-il de s'en éloigner. Embrassant une dernière fois tous ces êtres qui lui étaient si chers, il leur dit adieu.

A 12 kilomètres de Nocera, à l'est de Gualdo-Tadino, s'élève une montagne boisée et presque inaccessible qui fait partie de la chaine des Apennins. Raynald s'y dirigea. C'était bien là, en effet, une solitude propre au recueillement et à la contemplation, isolée de tout bruit et de tout commerce humain.

C'était aussi dans ces lieux solitaires, qu'un siècle auparavant, saint Pierre Damien avait vécu avant son élévation au cardinalat, et les moines s'adonnant à la vie anachorétique y étaient si nombreux que cette montagne fut appelée dans la suite : *Montagne des Saints*. Aujourd'hui encore elle conserve le nom de *Serra-Santa*.

Ces moines vivaient chacun dans une petite cellule, mais se visitaient de temps en temps. Comme eux, Raynald ne se nourrissait que de pain, d'herbes et de racines, s'astreignait à un silence rigoureux et s'adonnait à la pauvreté la plus extrême, mais bientôt sa sainteté attira des foules nombreuses.

Raynald alors sembla regretter la douce solitude des premiers jours. Poussé de plus en plus par un grand désir de perfection et pressé de se sacrifier plus complètement en se soumettant à l'obéissance, il résolut d'abandonner Gualdo-Tadino pour aller vivre sous la règle de saint Benoit.

Non loin de son ermitage fleurissait alors le célèbre couvent des Camaldules de Fonte-Avellana, au pied du mont Catria. Il s'y rendit, et ce sera là que notre Saint passera la plus grande partie de sa vie.

En ces lieux d'un pittoresque achevé, le monastère, à première vue, ressemblait plutôt à un château féodal du moyen âge.

Saint Raynald avait alors vingt ans. C'était l'âge requis pour être admis en ce couvent. Humblement, il se présenta au Père abbé, sollicita de lui et obtint la faveur d'être accueilli parmi ses religieux.

Là encore il fut le modèle de tous ses frères. Chaque jour il récitait deux fois le psautier, une fois pour les vivants et une fois pour les morts; et la nuit, pour ne pas succomber au sommeil, il priait debout et sans faire le moindre mouvement, de telle sorte que le matin ses pieds étaient devenus tout enflés.

Devant tant de vertus, le Père abbé voulut l'élever au sacerdoce. Saint Raynald se croyant indigne de cet honneur, refusa; mais comme son supérieur insistait, par obéissance il se soumit et fut ordonné prêtre.

Il avait donné une large part de son riche patrimoine à ses deux frères. Il fit cadeau au monastère de l'autre part, qui, pour être moins importante, restait cependant considérable. Ce magnifique don permit de construire un autre couvent non loin de celui de Fonte-Avellana, devenu trop petit par suite du grand nombre de ceux qui embrassaient la vie religieuse, et saint Raynald en fut nommé prieur. Il avait alors trente et un ans.

### LE SUPÉRIEUR — L'ÉVÊQUE DE NOCÉRA

Cette charge de confiance n'était que le prélude de celle qu'il devait avoir plus tard. En effet, quand le Père abbé du monastère de Fonte-Avellana vint à mourir, saint Raynald fut appelé à lui succéder. Ce jour-là, il pleura abondamment, pria, supplia les religieux d'en élire un autre à sa place : ce fut en vain. La prudence et la doctrine sûre qu'on avait remarquées en lui, jointes à ses autres vertus, avaient fait exclure tout autre candidat.

A la tête de son ordre, Raynald exerça une très grande influence sociale.

Depuis plus de quarante années, qu'il vivait dans l'Ordre des Camaldules, le peuple ainsi que les moines et le clergé séculier l'avaient toujours regardé comme un Père et un Saint.

Il fut donc choisi en 1219 comme évêque de Nocera, et une députation du clergé et du peuple vint lui offrir les insignes de sa nouvelle dignité.

En ces temps difficiles, nul mieux que lui ne pouvait assumer cette lourde tâche. L'Eglise et la société chrétienne étaient, en effet, plongées dans les plus graves désordres. Le luxe des ecclésiastiques n'avait plus de bornes; par leurs riches revenus, une quantité de dignitaires se regardaient comme de petits princes temporels et menaient une vie mondaine et relâchée.

Quant à la corruption des laïques, elle était complète, et la manie du gain sacrifiait le devoir au plaisir.

Saint Raynald se rendait bien compte de ces difficultés. « Voilà, disait-il le jour de son élection, voilà que je me réfugie au monastère pour éviter une simple succession paternelle et l'on me met à la tête de tout un diocèse à une époque de troubles et de désordres ! Que deviendrai-je si Dieu ne prend en pitié la responsabilité que l'on me fait assumer! »

Il resta encore quelques jours à Fonte-Avellana, puis se rendit à Nocera, où tout le peuple l'accueillit comme autrefois Jésus à Jérusalem le jour des Rameaux.

### LE LIBÉRATEUR — GUÉRISON D'UN LÉPREUX

Partout où il faut défendre les droits de Dieu, les Saints possèdent un courage indomptable. Le fait suivant en sera encore la preuve.

Frédéric II, roi de Sicile et empereur d'Allemagne, le plus puissant des souverains d'Occident, tracassait alors l'Eglise de mille et mille façons. Enivré de son pouvoir, il ne souffrait d'autre autorité que la sienne, et ses cruautés dépassaient celle des tyrans les plus féroces.

Des ministres de sa cour, des prisonniers guelfes, des seigneurs, même des enfants étaient, par ses ordres, pendus, jetés au feu, traînés à la queue d'un cheval ou murés vivants dans les endroits les plus secrets du palais de Palerme. Les évêques étaient envoyés en exil avec défense de leur nommer des successeurs. De plus, ses soldats envahissaient les villes et les villages, et malheur à ceux qui favorisaient l'Eglise au détriment de l'empire.

Saint Raynald était évêque depuis un an, quand il apprit que les troupes de l'empereur se dirigeaient sur Nocera pour y accomplir leurs carnages. Nouveau Léon le Grand, n'écoutant que

son devoir de bon pasteur, avant que les soldats fussent arrivés aux portes de la ville, il alla à la rencontre de ses persécuteurs.

Dès qu'on le vit revêtu des habits pontificaux, avec la mitre et la crosse, son aspect ferme et autoritaire fit impression à toute cette armée dont l'orgueil féroce sembla tomber aussitôt, et ayant demandé à pourparler, on l'introduisit en présence des chefs.

Tout confiant alors dans la protection du ciel et la justice de sa cause, l'Evangile en main, il exalta devant tous ces hommes sanguinaires la grandeur de la foi catholique et l'horrible châtiment de ceux qui persécutent les justes. Puis il exposa les raisons des habitants de Nocera dont il se faisait l'intercesseur, et sa parole fut tellement enflammée que les troupes de l'empereur n'osèrent aller plus loin et retournèrent, laissant intactes Nocera et toutes les villes du diocèse placées le long de la voie Flaminienne.

De retour auprès de ses chères brebis, celles-ci firent à leur pasteur plus qu'un triomphe, et le titre de « libérateur du peuple » lui fut décerné par toute la ville.

A quelque temps de là, un jour que le saint évêque sortait de la cathédrale, il aperçut un lépreux tout ravagé par son horrible maladie et poussant d'atroces cris de douleur. Ne voyant aussitôt là qu'une image de celui qui, à cause de nos péchés, voulut être appelé lui-même un lépreux plein d'humiliations, saint Raynald s'approcha de ce pauvre malheureux, le serra dans ses bras avec une tendresse ineffable et baisa amoureusement ses plaies béantes.

Mais, à mesure qu'il les baisait, les plaies disparaissaient; le lépreux fut guéri, et notre Saint fut obligé de se dérober encore aux ovations de la foule, témoin de ce miracle.

### SON ESPRIT DE MORTIFICATION
### APPARITIONS DU DÉMON

Dans son palais épiscopal, saint Raynald menait la vie mortifiée de Serra-Santa et de Fonte-Avellana. Humble et pauvre, il méprisait les honneurs et le moindre luxe dans ses habits. Sa croix pectorale n'était qu'une méchante croix de cuivre, et jamais, dans la cathédrale, il ne voulut s'asseoir sur le trône pontifical de ses prédécesseurs. Toujours à genoux ou debout, il ne s'asseyait que le moins souvent possible, dans les trop grandes fatigues, et c'était alors sur un tabouret rustique sans aucune distinction.

Malgré son grand âge, il continuait à dormir sur une table ou sur la terre nue. Souvent aussi, il prenait un peu de paille, en jonchait le sol et s'étendait sur ce lit de pénitence.

On conçoit, dès lors, que le saint évêque eut maille à partir avec le démon, ennemi juré de toute vie mortifiée.

Une nuit, il mit le feu à cette paille sur laquelle dormait Raynald. Aussitôt celui-ci se réveille et veut fuir dans une chambre voisine, mais l'épaisse fumée lui cache la vue de la porte et les flammes commencent à gagner ses habits.

Se voyant perdu, il se met en prières et, levant les yeux au ciel, il fait un grand signe de croix sur l'incendie. Celui-ci s'arrête net, la fumée disparaît, et le clergé, accouru au secours de son pasteur, le trouve sain et sauf et sans le moindre trouble.

Au milieu de ses prières, le démon lui apparaissait sous les formes les plus variées pour le tenter.

### SA PIÉTÉ
### IL CONVERTIT DES SOLDATS QUI LE MALTRAITENT

On peut dire que toute la vie de saint Raynald ne fut qu'une continuelle prière. Les souffrances et la mort de Jésus étaient toujours vivantes dans sa pensée, et lorsque l'archidiacre venait le chercher le matin pour le Saint Sacrifice il trouvait son évêque prosterné devant le crucifix et baigné de larmes.

Mais, en temps ordinaire, son visage reflétait la joie surnaturelle de son âme.

— Vous êtes toujours souriant, Monseigneur, lui disait un jour un de ses prêtres, et les soucis n'ont pas de prise sur le calme de votre visage.

— Ah! répondit le Saint, quand je songe à la bonté de Jésus pour nous, puis-je n'être pas heureux?

Et, disant ces mots, il levait les yeux au ciel, son visage se transfigurait, ses pieds ne touchaient plus la terre : il était en extase.

Une autre fois qu'il était seul dans sa chambre, ses serviteurs, qui n'avaient introduit personne, l'entendirent soudain causer et répondre comme dans une conversation. Intrigués, ils interrogèrent leur maître. Celui-ci, à leur demande, parut troublé. Mais ses lèvres ne connaissaient pas le mensonge et il avoua que la Très Sainte Vierge Marie, accompagnée de sainte Agnès et de sainte Thècle en qui il avait une dévotion toute spéciale, étaient descendues du ciel pour s'entretenir avec lui dans de pieux colloques.

Mais les disciples ne sont pas au-dessus du Maître, et si Jésus favorisait d'extases ou de visions son fidèle serviteur, parfois aussi il se plaisait à lui envoyer quelques croix ou humiliations.

Une après-midi que le Saint, revêtu d'un vêtement à longs poils et d'un manteau grossier d'étoffe noire, s'en allait, assis sur un petit âne, à l'une de ses propriétés appelée Fonte della Serra, il rencontra quelques soldats à cheval. Ceux-ci, le voyant ainsi vêtu et monté sur un âne, commencèrent à se moquer de lui, puis, passant à côté, le bousculèrent, le firent tomber à terre et lui donnèrent des coups. Raynald ne proféra pas la moindre plainte, se releva, ramassa son manteau et s'apprêta à reprendre sa route. Devant tant de douceur, les soldats ne firent que redoubler de rage, et de nouveau ils maltraitèrent le pauvre évêque.

Mais quand arriva pour eux le moment de continuer leur course, leurs chevaux devinrent tout à coup comme pétrifiés et ne purent bouger malgré cravaches et éperons.

Les soldats comprirent alors qu'un châtiment du ciel les menaçait; le remords les gagna, ils virent l'énormité de leur faute, et, se jetant aux genoux du Saint, ils implorèrent son pardon.

Celui-ci le leur accorda avec une douceur merveilleuse, les bénit, les confessa, et chevaux et cavaliers purent aussitôt continuer leur course.

### SA CHARITÉ

De ses immenses revenus ecclésiastiques, saint Raynald ne prenait pour lui que le strict nécessaire, et le reste était toujours distribué aux pauvres comme un bien qui leur était dû.

Mais sa charité s'étendait plus loin encore.

Un jour, notre Saint s'apprêtait à célébrer la Sainte Messe dans l'église cathédrale. Un pauvre, sans chaussures; revêtu de haillons et presque nu, le suivait. Le Saint s'étant retourné, l'aperçut.

Son cœur s'émeut aussitôt de compassion : « Donnez de suite, dit-il, à son archidiacre, un vêtement à ce pauvre qui souffre tant de la nudité. »

L'archidiacre n'avait pas les élans généreux et prompts de son évêque. Il partit, mais, soit que la chose ne lui plût pas, soit qu'il ne trouvât point de vêtement, il tardait à revenir.

Saint Raynald entra alors dans la sacristie et fit signe au pauvre de le suivre. La, dans un coin, il se déshabilla et donna au miséreux le seul vêtement qu'il portait sous son manteau.

Maintenant, partez vite, mon ami, lui dit-il, car mon archidiacre va revenir! » Et il le bénit.

L'archidiacre revenait, en effet, mais les mains vides, et, comme l'heure du Saint Sacrifice approchait, il pria saint Raynald de revêtir les habits pontificaux. « Le pauvre ne peut pas partir d'ici, dit-il, puisqu'il n'a pas d'habit. » Disant cela, le saint évêque se tenait toujours enveloppé dans son large manteau, et l'archidiacre ne comprenait pas. « Puisque le pauvre est parti maintenant, insista celui-ci, venez, Monseigneur, car c'est le moment de célébrer la Messe. »

Alors, notre Saint : « Allez plutôt me chercher un habit, dit-il, et le pauvre sera plus décemment couvert. »

L'archidiacre comprit alors que le pauvre en question n'était autre que son évêque et courut acheter l'habit nécessaire. Mais, dans sa précipitation et son mécontentement, il ne prit garde à rien, et, quand saint Raynald dut revêtir l'habit apporté, les manches lui en arrivaient au coude!

Aucune parole désagréable, aucun reproche ne sortirent de sa bouche, mais aussitôt, dans ce nouveau costume, il alla dire la Messe.

Dieu devait récompenser par un grand miracle la générésité de son serviteur. Quand arriva le moment pour le saint évêque de faire adorer Jésus-Hostie à l'élévation, une lumière éblouissante l'environna de toutes parts et des anges apparurent qui le revêtirent d'un habit d'un tissu resplendissant et recouvrirent de bracelets d'or, d'argent et de pierreries, ses pauvres bras tout nus et devenus si maigres par les abstinences prolongées.

Tous les assistants purent jouir de ce miracle et tous entendirent la voix qui proclamait encore du ciel ces paroles, très distinctement.

« Celui-ci a bien accompli le précepte évangélique! Il avait deux habits, en a donné un à celui qui n'en avait pas. Prenez-le pour modèle. »

A force de se dépouiller pour les pauvres, il ne lui restait souvent rien, pas même le nécessaire; c'est ce que constatèrent, en plein hiver, ses serviteurs, un jour qu'il venait de distribuer plus que jamais d'abondantes aumônes. Ils avertirent le saint pontife.

« Allez dans ma vigne, répondit celui-ci, et vous y cueillerez le raisin qui s'y trouve. » Sachant par d'autres miracles que Raynald était capable d'en opérer un nouveau, ils obéirent. Quelle ne fut pas leur stupéfaction en voyant la vigne remplie de raisins mûrs à point et appétissants au possible! Ils en rapportèrent plusieurs grappes à l'évêché, et saint Raynald en profita pour leur reprocher leur manque de confiance en Dieu à qui on doit avoir recours dans les besoins de cette vie.

### MORT DE SAINT RAYNALD
### TRANSLATION DE SON CORPS — MIRACLE DES GANTS

Après cinq ans d'épiscopat, saint Raynald mourut, pleuré de tous, à l'âge de soixante-huit ans. On embauma aussitôt son corps et on l'ensevelit dans la cathédrale, sous le maître-autel. Par un miracle continuel, malgré les nombreuses vicissitudes auxquelles Nocera et la cathédrale furent sujettes, le corps du Saint fut toujours préservé.

En 1248, le comte Thomas d'Aquin, résidant à Foligno, comme préfet de l'Ombrie sous Frédéric II, s'était rendu à Nocera pour réduire la ville sous la domination impériale. Marchaient avec lui de nombreux hérétiques d'Allemagne qui par le fer et par le feu détruisirent la ville et les églises.

Ce fut un pillage universel. Le corps du Saint, miraculeusement caché, seul fut protégé, et quand, en 1254, le bienheureux Philippe, évêque de Nocera, réédifia la ville et transféra la cathédrale provisoirement dans une autre église, on retrouva intact le corps de saint Raynald.

La cathédrale rebâtie, on procéda alors à la translation solennelle des restes bénis. Or, le jour de la cérémonie, tandis qne le corps allait être transféré, une cloche se mit à sonner toute seule miraculeusement. On l'appela depuis cloche de saint Raynald.

Après la Révolution, en 1816, on déposa le corps du Saint dans une magnifique châsse d'argent que l'on plaça encore sous le nouveau maître-autel. construit à cet effet d'un marbre très fin.

En 1825, le 9 février, sixième centenaire du jour de la mort, l'évêque de Nocera, Mgr Pervissiani, fit exposer le corps du Saint, toujours bien conservé, et le revêtit d'ornements magnifiques. C'était une chasuble toute tissée d'or et de soie et une mitre également d'un or le plus pur. Ce que voyant, le peuple demanda à l'évêque pourquoi il ne faisait pas remplacer aussi les gants de laine, qui, par leur simplicité, semblaient jurer au milieu de ces vêtements somptueux. Mgr Pervissiani répondit qu'il avait peur, en les enlevant des mains du Saint, de briser ses doigts. C'était compréhensible après six cents ans de sépulture.

Mais il avait à peine émis cette excuse que tout d'un coup, les doigts de saint Raynald se distendent, les mains bougent et le Saint lui-même se dégante!

— Miracle! Miracle! cria-t-on aussitôt de toutes parts, et le bruit s'en répandit dans toute la ville et les environs. Mgr Pervissiani s'étant alors procuré des gants plus riches, devant la foule en prières, les mit aux mains du Saint avec un religieux respect.

On conserve encore à Nocera les autres gants de laine. Ils sont de couleur perle, semblent encore tout neufs et sont vénérés dans un reliquaire d'argent massif où sont sculptées à la base les statuettes de la Pénitence et de la Charité, les deux vertus principales de notre Saint.

On garde aussi précieusement à la cathédrale quatre petites clefs de l'ancienne châsse, qui appliquées sur les lèvres des enfants muets ou dangereusement malades, leur rendent souvent la parole ou la guérison.

Les habitants de ce diocèse ont une grande dévotion pour ce Saint qu'ils invoquent dans les dangers et les besoins de cette vie. Chaque année, du 31 janvier au 9 février, beaucoup de fidèles prennent part à la neuvaine, composée spécialement pour la cathédrale par Mgr A.-M. Pettinari, et le jour de la fête du Saint, on vient en foule vénérer ses reliques.

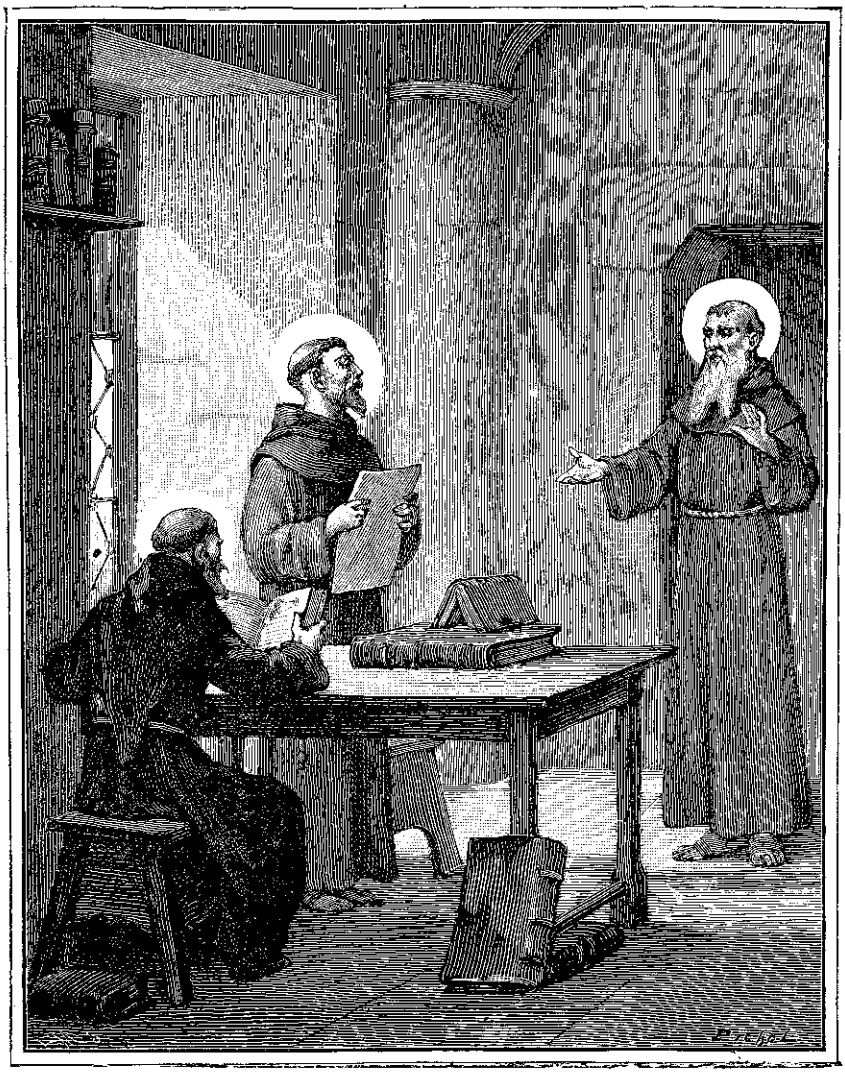
### SOURCES CONSULTÉES

*Acta Sanctorum, die 9 februarii, — Vita di sancto Rinaldo, da* R. C. Carnevali. Foligno, 1877. — Ughelli, *Italia Sacra,* t. I.

# LE BIENHEUREUX BERNARDIN CAIMI

## DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS († 1500)

*Fête le 9 février.*



**Bernardin Caimi étant un jour occupé avec le Bienheureux Bernardin de Busti à lire les œuvres de Saint Bernardin de Sienne, celui-ci leur apparut pour les féliciter.**

LE SANCTUAIRE DU MONT VARALLO

CETTE montagne, à quelques lieues du lac Majeur, est célèbre dans le nord de l'Italie. De toutes les contrées avoisinantes, les peuples chrétiens viennent y admirer la représentation du Saint-Sépulcre et se retremper dans l'amour envers Jésus crucifié. De grands saints leur ont donné l'exemple de cette dévotion.

Chaque année, saint Charles Borroméo aimait à se retirer quelques jours dans cette solitude, pour laisser de côté toutes ses occupations, tous ses travaux et vaquer seulement à la prière et à la contemplation.

Peu de jours avant sa mort (oct. 1584), le saint cardinal voulut encore accomplir ce pieux pèlerinage et se préparer, par une méditation prolongée des mystères de la Passion, à la confession générale de toute sa

vie qu'il voulait faire avant de paraître devant Dieu.

Environ un demi-siècle auparavant, l'histoire mentionne que sainte Angèle de Mérici y était venue remercier Dieu de sa guérison et intercéder en faveur de sa patrie envahie par Charles-Quint.

La conduite de ces deux grands serviteurs de Dieu nous donne une idée de la haute estime qu'on avait au XVI[e] siècle du calvaire de Varallo. Mais d'où venait cette dévotion ? Qui avait eu l'idée de transporter en quelque sorte, d'Orient en Occident, les sanctuaires de Palestine ?

Le pèlerin qui l'aurait ignoré jusque-là ne tardait pas à l'apprendre, rien qu'en visitant la sainte montagne.

En effet, dans des mosaïques, dans des fresques, les unes plus anciennes, les autres de date récente, on voit, au milieu d'autres saints remarquables par leur dévotion à la Passion, le bienheureux Bernardin Caimi.

Il tient sur son bras gauche une représentation de la montagne avec ses divers sanctuaires ; de la main droite, il les indique au visiteur en même temps qu'il l'invite à venir s'y prosterner.

### FAMILLE DU BIENHEUREUX CAIMI SES PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

La date précise de sa naissance ne nous est pas connue ; nous pouvons cependant affirmer qu'il vit le jour dans la première moitié du XV[e] siècle, puisque, dès 1477, il était gardien, c'est-à-dire supérieur d'un couvent de l'Ordre de Saint-François, à Milan.

Il descendait d'une illustre famille de cette ville — les Caimi, — que d'aucuns prétendent venir de race royale. Nous ne nous attarderons pas à rapporter les preuves qu'ils donnent de leur assertion : celui dont nous parlons serait le premier à nous en blâmer, car, bien jeune encore, il renonça à tous les avantages que le monde lui offrait pour entrer chez les Frères Mineurs.

Ce fut dans la province même de Milan qu'il fut admis. On était aux plus beaux temps de ce que les historiens appellent, dans l'Ordre de Saint-François, l'*Observance*, et les couvents de Lombardie avaient marché généreusement sur les traces des Bernardin de Sienne, Jean de Capistran, Jacques de la Marche, etc.

A son tour, notre Bienheureux sera à la hauteur de sa vocation, et comme le dit un vieil auteur, s'il est déjà illustre par sa naissance, il le sera davantage par sa vie ; il le sera bien plus encore par sa mort : *Ortu clarus, vita clarior, morte clarissimus.*

Bernardin Caimi ne démentit pas les espérances qu'il avait fait concevoir, et bientôt les supérieurs, qui l'avaient vu à l'œuvre, lui confièrent une mission plus importante et à la fois plus difficile ; ils l'envoyèrent en Terre Sainte.

On sait que, depuis le temps même de saint François, les Frères Mineurs, ses fils, sont dans les divers lieux consacrés par la vie et la mort de l'Homme-Dieu comme à un poste d'honneur.

De nos jours, beaucoup de Congrégations religieuses sont venues les aider à cultiver ce champ privilégié du Père de famille, mais, pendant des siècles, ils ont été seuls, et si, après l'admirable mouvement des croisades, les sanctuaires n'ont pas disparu sous les ruines amoncelées ; si, malgré les dangers et les fatigues, quelques privilégiés ont pu, n'importe à quelle époque, visiter les Saints Lieux, c'est en grande partie aux disciples du *Poverello* d'Assise que le monde en est redevable.

Notre Bienheureux ne fit pas alors un long séjour dans ces lieux bénis, mais il en rapporta dans son cœur un souvenir vivant, et, pour se dédommager en même temps que pour donner aux fidèles qui ne pouvaient faire ce lointain pèlerinage une compensation et ranimer ainsi dans les âmes l'amour de Jésus crucifié, il conçut l'idée de reproduire, dans sa patrie, les principaux sanctuaires de la Ville Sainte et même de toute cette contrée privilégiée.

De nos jours, il n'y a pas une église, pas une chapelle où ne soient érigées les stations du Chemin de la Croix : c'est une consolation et une source de grâces pour tous les vrais chrétiens. Au moment où vivait le bienheureux Bernardin Caimi, c'était une chose presque inconnue ; à lui, devant Dieu, revient le mérite d'avoir inauguré et rendu populaire une dévotion sanctifiante entre toutes.

### MISSIONS DIVERSES — CONSOLATIONS DIVINES

Bernardin avait déjà conçu son grand projet ; on peut dire que, dans son cœur, c'était comme un fait accompli ; cependant, avant de le réaliser, il devait remplir d'importantes missions.

En 1479, en qualité de nonce apostolique, il était envoyé auprès du roi d'Espagne, Ferdinand V. Comme il n'était pas moins prudent et habile dans les affaires que pieux et zélé dans le service de Dieu, il réussit admirablement dans les négociations dont il était chargé.

Peu après, une mission non moins délicate lui fut confiée par le Chapitre général des Franciscains de l'Observance ; il s'agissait de difficultés extraordinaires qui avaient surgi en Calabre. De grandes divisions régnaient parmi les religieux de cette province ; les supérieurs eux-mêmes les entretenaient ; Bernardin fut assez heureux pour ramener ceux-ci à de meilleurs sentiments et pour rétablir dans les cœurs et dans les maisons une paix parfaite.

Ces graves affaires ne détournaient pas le serviteur de Dieu de la chose importante entre toutes : sa propre sanctification.

Pour arriver plus efficacement à ce résultat, il priait et méditait, cherchant partout autour de lui des sujets d'édification. Dans ce but, il se trouvait un jour à Sienne avec un de ses compagnons du même nom que lui : le bienheureux Bernardin de Busti. Tous deux étaient venus prier leur saint patron, Bernardin de Sienne. Ensemble, dans la petite bibliothèque du couvent, ils lisaient un ouvrage sur l'Immaculée Conception, composé par ce dévot serviteur de Marie et que l'on croit écrit de sa propre main.

Tout à coup se présente à la porte un

religieux, à l'aspect vénérable, qui leur dit d'un air souriant :

— Que faites-vous, mes Pères ?

Et eux de répondre :

— Nous lisons les œuvres de notre bienheureux Père saint Bernardin de Sienne, et nous trouvons dans cette lecture une grande consolation.

— Vous faites très bien, répond le visiteur.

Et il disparaît.

— C'est saint Bernardin lui-même, se disent les deux amis.

Et ils restent inondés de joie dans cette pensée, qui devint pour eux une certitude quand, le soir venu, ils purent considérer au réfectoire tous les religieux de la communauté et se rendre compte qu'aucun d'eux ne ressemblait à celui qu'ils avaient vu.

Une autre fois, raconte dans ses sermons Bernardin de Busti, je me trouvais à Bologne avec Bernardin Caimi, et nous avons été vénérer les reliques de la bienheureuse Catherine.

— On sait — c'est le Bienheureux qui parle — que le corps de cette servante de Dieu se conserve sans corruption et que Catherine semble vivante jusqu'à sourire quand ceux qui viennent la visiter sont en état de grâce, tandis qu'elle montre un visage troublé, mécontent, quand ce sont des âmes en état de péché mortel. Bernardin Caimi pria la Mère abbesse du monastère de lui donner quelques cheveux de la Bienheureuse, spécifiant qu'il désirait qu'on les coupât en sa présence, pourvu cependant, ajoutait-il, que cela ne déplaise pas à Catherine. Et voilà que la Sainte manifesta son contentement par un gracieux sourire, tellement que les religieuses, témoins de la chose, dirent aussitôt :

— Voyez, Pères, comme votre présence lui est agréable !

### DIFFICULTÉS DANS LE SAINT MINISTÈRE
### BONTÉ DU SERVITEUR DE DIEU

Comme la plupart des hommes de Dieu, Bernardin Caimi ne songeait pas seulement aux âmes dans la prière ; il voulait encore, par la prédication et les autres devoirs du ministère apostolique, faire connaître et aimer Jésus-Christ et ouvrir ainsi à un plus grand nombre les portes du paradis.

Ce qu'il déploya de zèle dans ces travaux, nous n'essayerons pas de l'expliquer, mais on le comprendra sans peine, quand on saura que le démon, jaloux, lui suscita de nombreuses difficultés.

En 1489, il devait prêcher le Carême à Pizzighettone, petite ville sur l'Adda, entre Lodi et Crémone ; un apostat du nom de Gaspar fit tant et si bien qu'il le supplanta.

Trois ans plus tard, les difficultés sont plus grandes ; elles mettent en danger la vie même du Père. Ce sont les parents d'un certain Fr. Archange Sarrasino qui ont pris fait et cause pour ce malheureux ; ils ne songent à rien moins qu'à tuer le serviteur de Dieu et lui dressent des embûches. Bernardin ne l'ignore pas. Par acquit de conscience, il en avertit le duc de Milan, Ludovic le More ; mais il ajoute :

— Quel bonheur pour moi si je pouvais mourir ainsi ! J'ai désiré plus d'une fois la grâce du martyre.....

Cette fois encore, il n'obtint pas la grâce tant désirée ; le prince prit ses mesures pour mettre à l'abri des jours si précieux et faire rentrer dans le devoir les ennemis du Bienheureux.

Les princes estimaient Bernardin à cause de ses éclatantes vertus. Il sut profiter de leurs bonnes dispositions en sa faveur pour faire plus de bien aux malheureux.

Plusieurs lettres de lui, actuellement conservées comme des reliques, en sont un témoignage certain.

En 1491, le 20 octobre, il écrivait du couvent de Sainte-Marie des Anges, de Milan, au duc Ludovic le More, pour lui recommander, au nom de l'évêque lui-même, les pauvres de la ville.

Plus tard, 28 mars 1494, ce sont deux malheureux condamnés pour vol à Vigevano qui obtiennent leur pardon par son intermédiaire. Le lendemain même de ce jour, nouvelle lettre du Saint au duc de Milan en faveur d'un pauvre pêcheur de Gavirate.

Les voilà bien, les vrais amis du peuple, qui savent se servir de leur influence auprès des grands pour lui venir en aide de toute façon!

Pour Bernardin, une autre manière de faire le bien était d'obtenir des guérisons miraculeuses. Une de ses lettres au même duc de Milan raconte comment, le 21 août 1498, il est arrivé sur le *saint mont* (Varallo) avec un groupe de pèlerins et en particulier avec une certaine Agnèse, tellement percluse et malade, qu'il a fallu la porter dans une hotte pour qu'elle puisse arriver au sommet.

— Mais la glorieuse Vierge Marie lui a rendu une santé parfaite, tellement qu'elle marche sans béquilles et qu'elle s'en retournera à cheval et non dans un panier comme elle est venue. Si Votre Excellence, ajoute le Saint, veut entendre le récit de l'événement, elle ne pourra qu'en tirer une grande consolation.

### LA SAINTE MONTAGNE

Dès son premier séjour en Terre Sainte, ainsi que nous l'avons dit, le bienheureux Bernardin avait songé non à transporter dans sa patrie les sanctuaires de la Ville Sainte, mais à en faire une reproduction aussi exacte que possible. Avec raison, il prévoyait que les âmes fidèles puiseraient dans la contemplation des mystères ainsi représentés un accroissement de foi et d'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il chercha longtemps avant de trouver un lieu propre à l'exécution du plan qu'il avait conçu; quand il l'eut rencontré — une petite montagne au nord de Varallo, — il se mit aussitôt à l'œuvre.

Il fallait d'abord que les propriétaires du lieu — soit la commune, soit divers particuliers — voulussent le lui céder. Quand les uns et les autres connurent dans quel but il le désirait, ils renoncèrent volontiers à tous leurs droits en sa faveur. De son côté, par un rescrit du 21 décembre 1486, Innocent VIII autorisa Bernardin Caimi à recevoir la donation, et bientôt les travaux commencèrent.

Mais un certain P. François de Pérouse avait été, vers cette époque, nommé custode de Terre Sainte. Il se rendait au poste qui lui était assigné par l'obéissance, lorsqu'il mourut presque subitement ; notre Bienheureux fut appelé à le remplacer dans cette importante charge.

On aurait pu croire que l'éloignement du saint fondateur retarderait les travaux entrepris, mais il avait su communiquer son ardeur, son enthousiasme, à quelques-uns de ses frères. Ils continuèrent l'œuvre commencée, en entretenant le zèle des habitants du pays qui travaillèrent à l'envi, les uns de leurs propres mains, les autres par des aumônes abondantes.

Bernardin avait donné des plans, des mesures précises ; il rapporta ensuite de précieuses reliques.

Il ne songeait d'abord qu'à représenter le Saint-Sépulcre, mais bientôt l'idée se développa, et ce furent les principaux lieux sanctifiés par le passage de l'Homme-Dieu qui eurent, sur les flancs de la montagne, leur reproduction aussi exacte que possible.

Un distique latin, qu'on pouvait lire autrefois dans la première chapelle au pied de la montagne, avertissait le pèlerin : « C'est ici la Jérusalem nouvelle ; on y voit la vie, les travaux, les souffrances du Rédempteur des hommes. »

Jusqu'au point culminant de la colline, on ne compte pas moins de quarante-cinq chapelles ou oratoires. La montée est assez raide, mais ombragée de magnifiques châtaigniers, et le vulgaire touriste lui-même, arrivé au sommet, est dédommagé de ses fatigues par la vue splendide dont il jouit, sur les cîmes boisées des montagnes qui s'étagent les unes au-dessus des autres.

Mais le pèlerin, lui, est comblé de consolation au plus intime de son cœur. Tout lui parle, sur cette sainte montagne ; un grand nombre de faits de l'Ancien Testament y sont représentés par des statues de grandeur naturelle ou par des fresques et des peintures admirables. Depuis la création du monde et la chute de nos premiers parents au paradis terrestre, jusqu'à la mort et à la glorieuse Assomption de Marie — quarante-cinquième chapelle qui domine la montagne, — toute l'histoire sainte passe sous les yeux du pieux visiteur.

Des textes bien choisis de l'Ecriture lui font mieux comprendre encore ce qu'il ne peut se lasser de contempler; la disposition même des lieux contribue à ce résultat : la Transfiguration, par exemple, est sur un monticule qui rappelle le Thabor ; le Calvaire est de même sur un lieu plus élevé ; l'Annonciation, au contraire, la Naissance du Sauveur, se passent dans des sortes de petites vallées. Il n'y a pas jusqu'au fini des statues ou des tableaux, dus pour la plupart à de véritables artistes, qui ne favorise la dévotion en ces lieux bénis.

Quoi d'étonnant que le *saint mont de Varallo* soit devenu célèbre dans le monde entier et que d'illustres personnages, comme on l'a vu plus haut, soient venus le visiter, aient voulu l'habiter ?

### MORT DU BIENHEUREUX

Au pied de la montagne, à côté d'une chapelle d'assez grandes dimensions, dédiée à Sainte-Marie des Grâces, Bernardin Caimi avait fait bâtir un petit couvent. Ce fut dans cet ermitage qu'il s'endormit du sommeil des justes, selon toute probabilité, le 9 février 1500.

Ce qu'il avait fait pour le sanctuaire et plus encore la renommée de ses vertus lui firent donner une sépulture plus honorable, près de l'autel majeur de l'église, du côté de l'Evangile.

Peu après, c'est-à-dire dans le courant du même siècle, sa tête fut retirée du sépulcre et placée dans une niche où on la vénère encore aujourd'hui. Le vénérable François de Gonzague, qui fut Général de 1579 à 1587, mentionne ce fait ; lui-même, ajoute-t-il, donna pour patrons à la province de Milan plusieurs illustres personnages qui se sont sanctifiés sur son territoire, et en *particulier Bernardin Caimi, illustre par ses miracles.*

De fait, les mémoires les plus anciens nous disent qu'on célébrait solennellement sa fête, soit au jour anniversaire de sa mort, soit le mardi de la Pentecôte.

On ne se contentait pas de chanter solennellement la messe et les vêpres : toute la montagne était illuminée ; des salves d'artillerie annonçaient la solennité.

A une certaine époque — vers le milieu du XVIII[e] siècle, — des difficultés s'élevèrent au sujet de cette fête entre les fabriciens et les religieux: la question fut portée au Sénat de Turin qui régla le différend à l'amiable.

Actuellement, l'Ordre des Franciscains est en instance auprès du Saint-Siège pour faire approuver le culte rendu de temps immémorial à ce grand serviteur de Dieu.

### SOURCES

Documents divers pour la cause. — *Storia del culto,* WADDING, etc.

# SAINT GUILLAUME D'AQUITAINE

*Fête le 10 février.*

Guillaume naquit au XII^e^ siècle, en Poitou. Son père, duc de Guyenne et comte de Poitiers, voulait avant tout pour héritier un garçon fort et robuste : il se préoccupait fort peu des autres avantages.

Son succès dépassa tous ses désirs.

Son fils devint un géant; à chaque repas, il mangeait plus à lui seul que huit hommes des plus robustes; malheureusement, ses passions et ses vices l'emportaient encore sur son appétit. Tout en lui était tourné vers la matière.

Pour comble de malheur, il hérita de tous les biens et titres de ses parents, au moment où les ardeurs de la jeunesse rendent plus terribles les impétuosités et les violences de la nature.

Maître de son duché, Guillaume ne mit aucun frein à ses déportements; il devint bientôt la terreur, non pas seulement de ses ennemis, mais de ses amis et de ses proches. La satisfaction de ses caprices ou de ses plaisirs, telle était son unique loi. Disputes, batailles, guerres, assassinats, rien ne l'arrêtait, lorsqu'il s'agissait d'assouvir sa colère ou de poursuivre sa vengeance.

L'Eglise seule ne redoutera pas ses fureurs; aussi Guillaume ne l'épargnera-t-il pas. Le schisme fournira bientôt prétexte à ses attaques.

Un parti factieux venait d'élever sur le trône pontifical un antipape du nom d'Anaclet, et de chasser de Rome le véritable pape, Innocent II. L'évêque d'Angoulême, ambitieux déçu, prit parti pour Anaclet; le duc d'Aquitaine l'imita, et lorsque Innocent II, réfugié en France, rassembla un concile à Etampes, deux hommes seuls résistèrent à l'évidence du droit et à l'éloquence de saint Bernard : l'évêque Gérard et le duc Guillaume. Rien ne put vaincre leur opiniâtreté. Il fallut lancer contre eux l'excommunication.

La fureur du duc ne connut plus de bornes. Habitué à voir tous les hommes courbés devant ses caprices, il ne pouvait supporter un pareil affront; il fulmina les plus terribles peines contre les amis d'Innocent, dépouilla les églises, chassa les pasteurs et mit de sa propre main l'évêque de Poitiers hors de sa ville épiscopale. Saint Bernard, député par le pape, essaya de toucher le cœur de Guillaume. Vains efforts! L'humble abbé de Clairvaux comprit

que la prière seule pouvait apprivoiser cette bête féroce, et il s'enferma dans un monastère de son Ordre établi en Guyenne.

Le duc vint enfin le trouver. Le moine crut le jour de la grâce arrivé; pendant sept heures, il exhorta le prince avec cette éloquence à laquelle rien n'avait résisté jusque-là, il parla de la brièveté de cette vie, des châtiments terribles réservés aux ennemis de Dieu et de son Eglise; il pria, il supplia, il menaça; pour tout succès, il reçut l'ordre d'évacuer la province, s'il ne voulait pas subir la peine de mort.

### GUILLAUME CONVERTI PAR SAINT BERNARD

Ce fut sur ces entrefaites que Godefroi, évêque de Chartres, et plusieurs autres prélats remarquables par la doctrine et la sainteté, vinrent, sur l'ordre du pape, se joindre à saint Bernard. Contre toute espérance, la conférence proposée par eux fut acceptée; elle eut lieu à Parthenay, mais on s'aperçut encore que tous les pourparlers étaient inutiles.

Alors, le Saint, inspiré de Dieu, convoque les fidèles. Tous entrent dans l'église. Le duc et ses partisans excommuniés restent seuls à la porte, attendant l'issue de la cérémonie.

Après la consécration, saint Bernard prend le corps du Sauveur dans ses mains et sort de l'église, à la stupéfaction générale; le visage étincelant, l'œil en feu, il va droit au duc et lui crie d'une voix effrayante : « Nous t'avons prié, tu as méprisé nos prières; tous ces serviteurs de Dieu t'ont supplié, tu as dédaigné leurs supplications. Voici maintenant le fils de la Vierge, le Seigneur et chef de l'Eglise que tu persécutes, voici le Dieu, voici le juge dans les mains duquel tombera ton âme, le respecteras-tu? ou le traiteras-tu comme tu as traité ses serviteurs? »

Surpris, épouvantés, tous les assistants fondent en larmes. Guillaume veut se raidir, ses membres sont saisis d'un tremblement soudain, il tombe et se roule par terre comme un insensé. Ses soldats essayent de le relever, mais il retombe en se tordant sous une étreinte invisible. L'écume qui souille sa barbe, les gémissements, les cris inarticulés qui sortent de sa poitrine rappellent le châtiment du profanateur du temple, l'impie Héliodore.

Il reste ainsi cloué au sol jusqu'à ce que le Saint, le touchant du pied, lui dit : « Lève-toi, avoue tes crimes, réconcilie-toi avec l'évêque que tu as maltraité, mets fin aux discordes qui désolent tes Etats, reconnais le pape Innocent, et, comme l'Eglise lui obéit, obéis-lui aussi comme à l'élu de Dieu. »

Sous le coup de cette violente émotion, Guillaume ne peut proférer une seule parole, mais il va se jeter en sanglotant dans les bras de l'évêque de Poitiers et donne des gages d'une sincère conversion au milieu des cris et des chants d'allégresse.

La foi avait repris son empire, mais les passions n'avaient pas encore perdu le leur, et nous entendrons bientôt saint Bernard lui écrire dans la douleur de son âme : « Qui vous a donc fasciné, que vous ayez si promptement abandonné la voie du salut? Certes, quel qu'il soit, il portera le poids de la sentence divine. »

Menace terrible qui ne devait pas tarder à se réaliser. Bientôt, en effet, le légat de l'antipape se fracassa la tête en tombant de cheval; Anaclet tomba frappé d'apoplexie; Gérard d'Angoulême fut trouvé mort dans son lit, le corps déjà en pourriture, et tous ses parents furent expulsés par les habitants de la ville, qui voulaient ainsi extirper jusqu'à la racine cette race sacrilège.

Comment résister à ces coups foudroyants de la vengeance divine? Le duc d'Aquitaine en est épouvanté; lui, toujours à la recherche du plaisir, il fuit ses compagnons de débauches; on le voit errer comme un corps sans âme; on l'entend s'écrier sans cesse : « N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec votre serviteur, car tous les vivants ne pourront se justifier devant vous. »

En vain les courtisans inventent-ils de nouveaux plaisirs pour distraire l'attention de leur maître, Guillaume reste tout absorbé dans ses sombres pensées.

### IL VA CONSULTER UN ERMITE

Enfin, il éclata en sanglots, et, seul, de grand matin, il s'enfonça dans la forêt pour consulter un pauvre ermite.

A sa vue, l'homme de Dieu ferma la porte de sa cabane; il craignait qu'après avoir persécuté les pasteurs, le tyran voulût aussi poursuivre les solitaires jusque dans leurs déserts. Les cris et les supplications du prince ne faisaient qu'augmenter ses craintes. Enfin, il se laissa fléchir; il reçut le pauvre pécheur, le consola, mais, se trouvant incapable de diriger les âmes, il l'adressa à un ermite plus docte et plus capable que lui.

Celui-ci avait été prévenu d'en haut et venait au-devant du pauvre égaré.

Il courut à son approche, il le pressa sur son cœur, pleura avec lui, versa dans son âme les paroles de la miséricorde divine, puis, après l'avoir embrasé d'amour de Dieu, il lui conseilla de quitter la terre pour le ciel et de renoncer à ses Etats pour suivre Jésus crucifié.

Le loup était changé en agneau; il accueillit avec docilité les paroles du pasteur et partit, bien résolu de sauver son âme à tout prix.

Rentré en son palais, il se hâta de mettre ordre à ses affaires publiques et privées, distribua tous ses trésors, puis, au milieu de la nuit, il s'évada comme un larron et vint au désert demander les ordres de Dieu.

« Vous n'ignorez pas vos forfaits, lui dit l'humble moine avec une grande tendresse; sans doute, Dieu est miséricordieux, il pardonne toujours au repentir, mais il faut que la pénitence soit proportionnée à la grandeur et à la multitude des crimes; ne trouvez donc pas étrange la pénitence que je vais vous demander. — Pour expier vos sensualités, voici une haire, portez-la sur la chair nue et jeûnez tout le reste de votre vie; — pour les vols et brigandages de vos soldats, vendez tout ce que vous avez et ne gardez pour vous que la divine providence. — Enfin, que de guerres injustes, que de sang versé pendant votre règne! placez votre armure sur la haire qui mortifie votre chair, faites-la river à votre corps et portez-la sous vos vêtements. — Allez ensuite vous prosterner aux pieds du pape et lui demander pardon. »

### AUX PIEDS DU PAPE

Guillaume obéit aussitôt, et, le corps chargé de grosses chaînes, comme un grand criminel (1), il s'achemina en mendiant vers la ville de Reims, où se trouvait alors le successeur d'Innocent, le pape Eugène.

« Qui êtes-vous? lui dit le pape.

— Je suis l'adultère, répondit-il, l'assassin, le sacrilège, le schismatique; pour tout dire en un mot, je suis Guillaume, le comte de Poitou. »

Comment reconnaître le fier comte sous cet

(1) Nous représentons, d'après une ancienne gravure, Guillaume sous ce costume.

étrange accoutrement? Le pape le prit pour un imposteur et le repoussa.

Loin de s'irriter, Guillaume s'humilia. Longtemps il avait méprisé les choses et les hommes de Dieu, à son tour de subir les dédains et les mépris. Il se retira en se frappant la poitrine, confessant publiquement ses péchés, criant vers Dieu miséricorde, et suppliant avec tant de larmes les assistants de prier pour lui que tous en étaient attendris jusqu'au fond de l'âme. Cependant, le pape ne se laissait point fléchir. Ce n'est qu'après plusieurs jours d'épreuve qu'il consentit à donner au prince un bref pour le patriarche de Jérusalem, avec pleins pouvoirs de l'absoudre de toute censure et de tout péché.

### HÉROIQUE PÉNITENCE

Le grand pécheur reçut ce bref avec des transports de joie. Que lui importait la longueur de la pénitence, pourvu qu'il fût réconcilié avec son Dieu et avec sa Mère la sainte Eglise ! Il partit aussitôt pour Jérusalem, et là, prosterné aux pieds du patriarche, il lui fit la confession de toute sa vie et en reçut l'absolution.

Celui-ci avait pour père un ancien domestique de la cour de Guyenne; il fut touché de compassion à la vue de son suzerain et maître, et mit tout en œuvre pour le retenir en son palais; mais le seigneur-duc n'avait point abandonné ses Etats en France pour habiter un palais en Terre Sainte; il alla se réfugier dans un trou de muraille qui ressemblait à la cabane d'un lépreux et y vécut neuf années consécutives, ayant pour toute nourriture du pain noir avec de l'eau, pour vêtement sa haire et son habit de fer, pour lit la terre nue, et pour oreiller un gros caillou. Bientôt les chairs, froissées par cette armure étroitement rivée au corps, tombaient comme en putréfaction et devaient occasionner des douleurs indicibles, mais jamais rien ne paraissait au dehors; une joie surnaturelle illuminait le visage du Saint, même à travers les larmes qu'il versait sans cesse pour laver ses fautes. Pendant la nuit, il priait et pendant le jour, il ne cessait d'exhorter les pèlerins à la pénitence et à l'humilité.

Cependant, ses officiers le recherchaient de toutes parts. Avertis enfin que leur maître était à Jérusalem, ils vinrent avec le plan bien arrêté de le ramener dans ses Etats, de gré ou de force. Prières, raisonnements, affections, remontrances, ils mirent tout en œuvre pour l'entraîner. Il resta inébranlable. Désespérant de le vaincre par la persuasion, ils résolurent de l'enlever; mais Guillaume devina leur dessein et s'enfuit.

Après les avoir dépistés, il quitta la Palestine et vint débarquer en Italie, près de Lucques.

Le diable l'attendit là. Il fut assez habile pour l'amener en face d'un château-fort, qui, depuis de longs mois, résistait à toute une armée. A cette vue, le pèlerin sentit se réveiller en lui tous ses instincts guerriers et ne put résister à la tentation d'examiner les travaux du siège. Indigné de l'inexpérience des assaillants, il s'écria sans même s'en apercevoir : « Jamais ils n'en viendront à bout ! et pourtant il me suffirait d'un jour pour forcer cette place. » Cette parole fut entendue et répétée aux chefs de l'armée. Piqués dans leur orgueil, ceux-ci mandent cet étrange personnage; mais à la vue de cet homme, qui unissait à la stature d'un géant le port d'un roi, ils ne doutent pas qu'ils ont devant eux un fier chevalier et lui jettent ce défit : « Puisque tu es si fort, prends le commandement et tiens parole. »

Guillaume accepte : il dépouille ses vêtements de pénitence et reprend avec orgueil l'armure du guerrier; mais Dieu veille sur lui, et l'humiliation sera à la hauteur de l'infidélité. Le lendemain, de grand matin, les soldats sont debout, les chefs attentifs, tout est prêt pour l'assaut; le nouveau général n'apparaît pas. On le trouve se traînant par terre pour essayer de retrouver ses armes; il venait d'être frappé de cécité. Le pauvre aveugle devint la risée de tous, mais il comprit la miséricorde de Dieu, et, se prosternant la face contre terre, il confessa publiquement son péché et repartit aussitôt pour Jérusalem, afin d'y expier ses nouvelles fautes.

La mer était alors infestée de pirates. Le fugitif tomba en leurs mains et fut fort maltraité; il réussit pourtant à s'évader au jour du débarquement, et, après avoir erré quelque temps au milieu des dangers, il reprit de nouveau la mer et se dirigea vers Compostelle en Galice, pour y vénérer les reliques de saint Jacques. Après avoir prié longtemps au tombeau de ce grand patron de la prière, il fit voile de nouveau pour l'Italie et alla s'enfoncer dans la forêt de Livatie, forêt déserte, tout infestée de serpents et de bêtes venimeuses.

Des bêtes plus cruelles vinrent l'y assaillir. On aurait dit que tous les diables l'y avaient suivi pour le tourmenter. Ils prenaient toutes les formes, se présentaient sous tous les déguisements pour le séduire ou l'épouvanter. L'un lui apparaissait comme son père et lui reprochait son oisiveté, tandis que les Etats du Poitou étaient dans la désolation; un autre lui rappelait tous les plaisirs du monde et faisait appel à ses instincts pervers; ceux-ci hennissaient comme des chevaux, ceux-là rugissaient comme des lions, ou sifflaient comme les serpents: enfin toutes les hordes déchaînées ébranlaient les plus grands arbres par la violence de leurs assauts ou l'éclat effroyable de leurs hurlements et de leurs cris. Le sol même tremblait; mais l'athlète du désert, appuyé sur son Dieu, se riait de ces efforts impuissants.

Dans leur rage, ils voulurent au moins se venger. Par la permission de Dieu qui voulait parfaire la vertu de son serviteur, ils se précipitèrent un jour sur la cabane de Guillaume, enfoncèrent la porte, le frappèrent à coups redoublés, le traînèrent à travers les ronces, et, après lui avoir infligé mille supplices, le laissèrent à demi mort. Pas une plainte n'effleura les lèvres de l'ermite; il avait les regards fixés vers le ciel et invoquait avec confiance la Bienheureuse Vierge Marie, la reine victorieuse des enfers. La Sainte Vierge répondit à son appel. Elle lui apparut plus resplendissante que le soleil et, escortée de deux autres saints, toucha doucement ses plaies, les guérit, et, le relevant avec tendresse, elle lui dit : « Courage, mon fils, continue; toutes ces gouttes de sang et de sueur sont recueillies par les anges et se changeront en couronne étincelante au jour du triomphe. »

### LES GUILLELMITES

Tant de vertus ne pouvaient rester ignorées. Le parfum s'en répandit au loin, et un grand nombre d'ermites vinrent se ranger sous la conduite du Saint et lui promettre obéissance. Guillaume accueillit leur demande, et bientôt s'élevèrent dans la forêt un vaste monastère et une multitude d'ermitages. L'Ordre des Ermites de Saint-Augustin venait de prendre là une nouvelle forme et allait refleurir dans tout l'univers. Les disciples écoutaient avec amour la parole du maître et marchaient résolûment sur ses traces; c'était à qui inventerait les meilleurs supplices pour mater la chair ou humilier l'orgueil; la joie était universelle comme la ferveur, et cet enfer de Livatie était maintenant un paradis

véritable, où retentissaient jour et nuit la louange et la prière. Mais l'antique serpent était encore là; vaincu par le maître, il trouva accès auprès de quelques-uns des disciples. Plus Guillaume tonnait contre ces ermites dégénérés, qui, après avoir émerveillé le monde par leurs macérations et leurs jeûnes, marchaient à grands pas vers l'enfer par la voie qui devait les conduire au ciel, plus ces esprits s'indignaient contre les exagérations de leur supérieur. Ils en vinrent enfin à la révolte ouverte, aux moqueries, aux coups et aux tourments les plus odieux. Après avoir épuisé toutes les ressources de la patience et de la vertu, Guillaume dut quitter le monastère qu'il venait de fonder. Il se rendit en Toscane.

### NOUVELLES SOLITUDES

Aux environs de Burriane, il rencontra quatre paysannes qui venaient chercher de l'eau dans de petits barils : « Appelez vos compatriotes, leur dit-il, annoncez-leur qu'un étranger a des choses intéressantes à leur apprendre. » Pour preuve de sa mission, il ôta la bonde de leurs barils et leur ordonna de les porter l'ouverture en bas. Pas une goutte d'eau ne tomba par terre. Frappés de ce miracle, appelé dans le pays le *miracle des barillets*, les habitants accoururent en foule. L'ermite leur retraça avec véhémence la brièveté de la vie et les supplices réservés aux pécheurs; et, après avoir obtenu d'eux la promesse de se convertir et de faire pénitence, il leur révéla les vertus de l'agrimoine, qui s'appelle depuis l'*herbe de Saint-Guillaume*. En échange, les paysans lui indiquèrent dans le voisinage le mont Prunier, où il pourrait vaquer à l'oraison. Après avoir séjourné quelque temps en ce lieu, il chercha une solitude plus profonde sur une montagne appelée *Perrette*. Le trouble l'attendait encore là. C'étaient les bergers, c'étaient les visiteurs... Il fallut fuir plus loin et descendre vers Castiglione.

En arrivant au village, Guillaume, exténué de fatigue et mourant de faim, fut inspiré d'entrer dans la maison d'un brave paysan nommé Mico, et demanda à la femme de Mico de le secourir dans son extrême misère. La pauvre femme ne pouvait pas bouger; elle était étendue sur son lit, près de rendre le dernier soupir; mais, à la voix de Guillaume, elle sentit la vie circuler dans ses membres, et, se levant aussitôt, elle alla publier par tout le village la sainteté de son hôte. Le noble mendiant, fort attrapé, dut se dérober à l'enthousiasme et alla se cacher dans une vallée obscure, appelée *l'étable de Rhodes*, ou la vallée de *Maleval*, qui était infestée de bêtes féroces et dans laquelle personne n'osait s'exposer.

Au lieu de se débarrasser de cet hôte importun, les bêtes féroces reconnurent leur maître, vinrent le caresser et se mettre humblement à son service.

C'est en cet étrange compagnie que le vieux duc d'Aquitaine poursuivit ses prières et ses pénitences, vivant des légumes qu'il cultivait de ses mains. Le jour ne tarda pas à venir, où, exténué de vieillesse, de fatigues, de jeûnes, d'austérités, il lui devint impossible de suffire à sa subsistance. Dieu eut pitié de son serviteur et lui amena pour disciple Albert, son ancien secrétaire et confident. Guillaume enseignait la vertu au disciple; Albert allait chercher, chez le reconnaissant Mico, la nourriture du maître. Le soir, maître et disciple se mettaient en prières et poursuivaient leur oraison bien avant dans la nuit; les grâces les plus extraordinaires venaient récompenser leur fidélité. Un soir, la lampe se renversa et l'huile se répandit par terre. Sans se troubler aucunement, Guillaume poursuivit son oraison, la lampe se releva d'elle-même, l'huile se retrouva en son lieu, et la lumière s'empressa de venir éclairer les deux ermites.

### LE REPOS ET LA COURONNE

Les miracles manifestaient sans cesse que le serviteur avait trouvé grâce devant son Maître, et que la pénitence avait effacé toutes ses fautes. L'heure de la récompense sonna. Cette heure fut révélée au pauvre ermite, qui entra dans des transports de joie et de reconnaissance. Il reçut le viatique avec le plus ardent amour, et comme son pauvre frère éclatait en sanglots, il lui révéla, pour le consoler, que Dieu lui destinait un religieux et fidèle compagnon. Ce compagnon entra pendant que le malade parlait encore; c'était Reinald, un sage et riche homme de bien, qui venait promettre de renoncer au monde et de vivre en ce désert jusqu'à la fin de ses jours.

En présence de ses deux frères en larmes, le 10 février de l'an 1166, le grand serviteur de Dieu, le très haut et très puissant seigneur Guillaume, levant les bras vers le ciel, remercia son Sauveur et Maître des grâces dont il avait daigné le combler, et, fermant les yeux à la lumière d'ici-bas, il les ouvrit à la lumière du ciel.

Son corps fut enterré dans le petit jardin qu'il cultivait de ses mains, et l'éclat de ses miracles attira bientôt, dans cette vallée de *Maleval*, désormais la *vallée de Saint-Guillaume*, les multitudes avides d'imiter ses vertus ou de recourir à son intercession.

# SAINTE AUSTREBERTHE, ABBESSE DE PAVILLY

*Fête le 10 février.*

**Sainte Austreberthe entre dans un four brûlant et en balaye les charbons ardents avec ses manches et ses mains, sans inconvénients pour elle ni pour ses habits. — Dans le lointain, on la voit traverser une rivière en marchant sur les eaux.**

(Gravure du calendrier bénédictin, XVIIe siècle.)

LA GAULE AUX VIe ET VIIe SIÈCLES
SAINT PHILIBERT — JUMIÈGES EN NEUSTRIE

Ensanglantée pendant près d'un siècle par les guerres des successeurs de Clovis et par les rivalités de l'odieuse Frédégonde et de Brunehaut, la Gaule commença à respirer sous le règne du petit-fils de Frédégonde, Dagobert Ier. Ce prince était plein de bravoure, mais ses mœurs laissèrent parfois beaucoup à désirer, malgré les avertissements des saints qui l'entouraient. Son règne fut d'ailleurs glorieux; il se montra favorable à l'Eglise, et, sous sa protection, l'on vit surgir de nombreux monastères qui relevèrent la Gaule de sa décadence. En effet, l'Eglise de France, profitant de la paix, s'embellit des vertus d'un grand nombre de religieux et de vierges consacrées au Seigneur, comme un bel arbre qui reparaît après l'hiver, plein de sève et de vigueur.

Parmi les propagateurs de la vie religieuse à cette époque, nous voyons surtout briller la belle figure de saint Philibert, ancien compagnon d'armes du roi, honoré par celui-ci d'une amitié toute particulière. Ce saint homme obtint du monarque franc la concession d'un terrain assez considérable dans une forêt de la Neustrie. Il s'y retira avec plusieurs compagnons, défricha et combla les marais, puis, quand le lieu fut préparé, jeta les fondements d'un monastère qui allait devenir célèbre sous le nom de Jumièges et dont

les murs abritèrent parfois plusieurs centaines de religieux.

Il n'en reste plus que des ruines, mais si imposantes, qu'on ne peut les voir sans se sentir pénétré d'une profonde douleur, et comme artiste et comme chrétien, nous dit le légendaire de la Morinie. La nouvelle fondation était à peine établie qu'un noble Gaulois, nommé Amalbert, édifié de la vie angélique qu'on y menait, vint offrir à l'abbé une propriété située dans ses domaines, distante d'environ dix milles du monastère de Jumièges, c'était Pavilly. Philibert accepta l'offre qui lui était faite, et députa aussitôt quelques religieux pour fonder à Pavilly un monastère de religieuses. C'est ainsi que la religion offrait des asiles à toutes les classes de la société.

BADEFROY A LA COUR DE DAGOBERT — SAINTE FRAMÉHILDE — NAISSANCE DE SAINTE AUSTREBERTHE

Quoique la cour ne soit pas d'ordinaire le séjour de la sainteté, celle de Dagobert cependant eut plusieurs personnages, comme saint Ouen, saint Eloi, saint Adon, saint Arnoul, saint Germer, dont les vertus honorèrent l'Eglise et la France. Parmi eux, brillait le comte palatin Badefroy. Ce noble seigneur avait son château à Marconne, ville située au centre de l'une des plus ravissantes vallées du Pas-de-Calais, sur les rives de la Canche et de la Ternoise. Ses vastes domaines s'étendaient entre ces deux rivières jusqu'au Ponthieu. Issu de la famille des premiers rois francs, Badefroy était remarquable par la chasteté de ses mœurs, sa grande sagesse et sa remarquable prudence, relevée encore par une inviolable humilité. Le ciel lui donna pour épouse une princesse dont la beauté était rehaussée par d'éminentes vertus, c'était Framéhilde, fille, elle aussi, d'un souverain de la Germanie. Ces deux époux étaient animés d'un même esprit, et dans l'intimité de la vie conjugale, uniquement préoccupés des vérités du salut de la vie éternelle, ils s'excitaient mutuellement à la pratique de la perfection chrétienne. Leur union fut bénie; Framéhilde reçut du ciel l'assurance que le premier enfant qui naîtrait de leur union serait la mère d'une nombreuse famille dans la maison du Seigneur et la colonne du peuple chrétien. Plus tard, elle eut encore une autre vision, ou plutôt un entretien avec un messager du ciel, qui lui annonça les grandes destinées de sa fille et lui fit connaître le nom quelle devait porter : « Austreberthe, c'est-à-dire froment caché de la protection. » Enfin, vers 630, elle mit au monde l'enfant tant désirée, et quelle ne fut pas la joie de ces pieux parents quand ils virent une blanche colombe se reposer doucement sur la tête de la petite Austreberthe, et une éclatante lumière remplir toute la maison! L'enfant grandit sous le regard de Dieu et sous la garde vigilante de Badefroy et de Framéhilde. Comme le jardinier écarte avec soin de la jeune plante qu'il cultive tout ce qui pourrait nuire à sa croissance, ainsi mirent-ils toute leur sollicitude à éloigner d'Austreberthe toute impression capable d'altérer la candeur de son âme angélique, et leur unique préoccupation était de rendre intact au Seigneur le précieux dépôt qu'il leur avait confié.

VISION MYSTÉRIEUSE — PRÉSAGE DE LA VOCATION FUITE DE LA MAISON PATERNELLE

Cependant, avec l'âge grandissait dans le cœur d'Austreberthe le désir de se consacrer à Dieu; et ce désir se manifestait dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions. On ne remarquait pas en elle ces enfantillages naturels aux jeunes filles de son âge, et elle avait un goût prononcé pour la prière et la solitude. Cette solitude, elle la trouvait sur la rive gauche de la Canche, au bord d'une fontaine où elle aimait à se retirer. Or, un jour qu'elle s'amusait à se mirer dans l'eau limpide, il lui sembla voir un voile noir descendre du ciel sur sa tête, l'envelopper de ses sombres plis et lui donner l'aspect d'une vierge consacrée à Dieu. La merveilleuse vision fortifia les aspirations secrètes de son âme, et, dès lors, elle se considéra comme appartenant à Dieu seul. Encore dans le siècle, elle menait la vie d'une véritable religieuse cloîtrée : elle avait ses heures de prière, de silence, de travail, de récréation, et suivait avec une stricte exactitude le règlement qu'elle s'était tracé. Cependant ses parents, quelque pieux qu'ils fussent, avaient sur leur fille des vues plus mondaines. Un jeune seigneur de la cour manifesta si hautement le désir de posséder ce trésor de grâces et de vertus, il intéressa si chaleureusement le monarque lui-même à sa cause que Framéhilde et Badefroy n'osèrent décliner sa proposition. Le mariage fut décidé. Mais on Austreberthe avait de tout autres désirs. Quand vint la prier d'accepter, elle ne répondit que par des supplications et des larmes : « Ma chère mère, disait-elle à Framéhilde, l'amour des créatures ne peut pas satisfaire mon cœur, j'y sens un vide accablant en considérant combien peu elles peuvent me donner d'affection; du reste, j'ai choisi pour époux celui dont l'amour saura toujours répondre au mien, je lui ai voué ma vie, et je mets mon cœur à trop haut prix pour qu'un homme puisse y prétendre. » Malgré ces protestations, le temps et le jour du mariage furent fixés. Que va faire Austreberthe en face de la volonté de Dieu si clairement manifestée par la vision qu'elle avait eue, et en présence de l'ordre formel de ses parents? Elle se mit à prier, et, se souvenant de la parole du Seigneur : « Si quelqu'un aime son père, sa mère, plus que moi, il n'est pas digne d'être mon disciple, » elle n'hésita pas à fuir avec plusieurs amies.

PASSAGE DE LA CANCHE DÉBORDÉE SAINT OMER DONNE LE VOILE A LA FUGITIVE

Austreberthe quitta donc le château paternel, le cœur brisé par la pensée de la douleur de ses parents, mais animée de l'espérance de faire comprendre ainsi son inébranlable résolution. Elle fuyait précipitamment quand un obstacle imprévu se présenta sur son passage : les eaux de la Canche étaient tellement grossies qu'elles avaient renversé les ponts et inondaient la vallée : toute communication était impossible. A cette vue, les compagnes d'Austreberthe sont saisies d'effroi et proposent de rebrousser chemin. Mais la Sainte se met aussitôt en prières, et, dans un vif élan de foi, les prend par la main, traverse la rivière débordée et gagne l'autre rive. Les eaux se durcirent sous ses pas et toute sa suite traversa à pied sec, en poussant des cris d'admiration. Arrivée à Thérouanne, Austreberthe se hâta d'aller trouver l'évêque saint Omer, et, se jetant à ses pieds, elle lui dit : « Mon père, je veux n'appartenir qu'à Jésus-Christ; pour son amour, j'ai quitté mes parents qui veulent me fiancer à un époux mortel; prenez pitié de moi, et au nom de Dieu, donnez-moi le voile des vierges. »

Surpris d'une telle résolution, saint Omer hésita un instant en voyant la grande jeunesse d'Austreberthe ; mais rassuré sur ses dispositions

intérieures, et, du reste instruit du prodige, qu'elle venait d'opérer, il lui donna le voile, c'était en 648. Ensuite, pour ne pas prolonger les poignantes angoisses de ses parents, il la ramena dans leurs bras. Austreberthe resta quelque temps encore à la maison paternelle, puis elle alla s'enfermer dans le monastère du Port sous la direction de l'abbesse Burgollède. Badefroy et Framéhilde la conduisirent jusqu'à la porte du cloître, lui donnèrent leur bénédiction et se séparèrent en versant d'abondantes larmes.

VERTUS DE LA SAINTE — UNE BONNE INTENDANTE

Entrée au monastère, Austreberthe s'appliqua à donner un nouveau lustre aux vertus dont elle était déjà ornée dans le monde. Loin de s'enorgueillir de sa noblesse et des prodiges qui avaient accompagné sa naissance, elle en tirait un nouveau sujet d'humilité, en pensant au compte qu'elle aurait à en rendre. Elle voyait dans ses sœurs les images de Jésus-Christ, et leur disait souvent : « Pourquoi ne vous vénérerais-je pas, vous qui êtes si avancées dans la perfection, qui portez depuis si longtemps le joug du Seigneur, tandis que moi, je suis toute remplie du siècle. Non, mes sœurs, jamais je ne pourrai vous respecter assez..... » Mais plus elle s'abaissait, plus le Seigneur prenait plaisir à l'exalter. Burgollède, admirant en elle tant de vertus réunies, la nomma intendante du monastère. Malgré les oppositions de son humilité, Austreberthe dut accepter, et elle donna bientôt des nouvelles preuves de son éminente vertu, car c'était pour elle une occasion de pratiquer la charité envers ses sœurs. Le fait suivant prouvera combien son obéissance était agréable à Dieu.

Il était d'usage dans les communautés que les religieuses fissent tour à tour cuire le pain. Austreberthe fut un jour engagée dans cet emploi avec une jeune novice qui devait l'aider. Le four était chauffé, les pains prêts à cuire, et elle se disposait à ôter les cendres et les charbons, lorsque le petit balai de crin qui servait à cet usage fut entièrement brûlé. La servante de Dieu joignant alors les mains, s'écria en soupirant : « Ma sœur, qu'allons-nous faire? les pains sont perdus, impossible de réparer cet accident! » Alors, elle fait fermer la porte de la maison, s'arme du signe de la Croix, et, pleine de cette foi qui transporte les montagnes, elle entre dans le four au milieu d'un feu dévorant..... La jeune novice chargée de l'aider pousse des cris de frayeur. Mais quelle n'est pas sa surprise, quand elle voit Austreberthe se promenant au milieu des flammes sans en être touchée et se servant des grandes manches de sa robe pour balayer la fournaise. Dieu avait renouvelé pour elle le miracle des trois enfants d'Israël. Enfin, dit le récit naïf du P. Simon Martin, elle sortit de ce brasier ardent, aussi fraîche que si elle se fût promenée dans un jardin de plaisance. Elle fit alors ouvrir les portes et ordonna à la jeune fille de garder un silence absolu sur ce qui venait de se passer. Mais, comme elle savait que l'orgueil se glisse même dans les bonnes choses, elle déclara simplement à un serviteur de Dieu tout ce qu'elle avait fait. Ce saint homme admirant lui-même cette faveur du ciel, dissimula cependant et lui dit d'un ton de reproche ; « Gardez-vous bien, ma fille, de renouveler une pareille chose, de peur de tenter Dieu et de vous perdre par l'orgueil, » mais il publia lui-même ce miracle, et la sainte religieuse, en cherchant à s'humilier, fut encore plus exaltée aux yeux des hommes.

AUSTREBERTHE QUITTE LE MONASTÈRE DE PORT ELLE SE REND A PAVILLY

Après la fondation du monastère de Pavilly, Amalbert vint prier saint Philibert d'en prendre la direction. Ce saint religieux fit revivre dans ce couvent la ferveur des temps apostoliques par l'empressement et le soin avec lesquels il dirigeait les religieuses confiées à sa garde. Cependant, malgré ses efforts, il sentait qu'il ne pouvait faire maintenir la règle dans toute son exactitude, et qu'une habile supérieure était nécessaire au monastère de Pavilly. Il jeta les yeux sur Austreberthe dont il avait entendu publier la haute sagesse et l'éminente sainteté. Mais quand deux religieux vinrent faire cette proposition à l'humble religieuse, elle refusa net, quoiqu'elle fût vivement désireuse de se mettre sous la direction du bienheureux Philibert, car elle se rappelait les paroles de saint Paul : « Prenez garde qu'un discours ou une lettre ne vous fasse aisément changer. » La députation n'ayant pas réussi, saint Philibert accourut lui-même. Longtemps et avec les accents les plus éloquents, il supplia Austreberthe de ne pas résister à ce qu'il appelait la volonté divine, et conjura ses religieuses de ne point mettre obstacle au sacrifice que Dieu leur demandait. Il fallut que cette volonté fût manifeste pour que la supérieure s'arrachât aux larmes de sa communauté. Enfin, elle fit ses adieux, leur donna sa bénédiction et partit où Dieu l'appelait. Elle reçut la bénédiction abbatiale des mains de saint Omer, évêque de Rouen, dans le diocèse duquel se trouvait Pavilly.

PAVILLY — PERSÉCUTION QU'Y SOUFFRE AUSTREBERTHE

Le temps des luttes et des épreuves était revenu pour sainte Austreberthe, car plus Dieu appelle une âme aux sommets de la perfection, plus il sème la tribulation sous ses pas. C'est le cachet des grands cœurs de beaucoup souffrir, et c'est pourquoi la nouvelle prieure allait passer par toutes sortes de souffrances et d'épreuves. La première et peut-être la plus douloureuse qu'elle eut à supporter lui vint du sein de son propre couvent. En effet, dans ce monastère, embaumé des vertus suaves que le Dieu de la virginité faisait germer en abondance, il se trouvait malheureusement deux ou trois religieuses dont la ferveur primitive s'était refroidie. Elles ne savaient plus s'accommoder à la vie d'austérité et d'obéissance qu'impose le cloître. Aussi ne purent-elles supporter l'abbesse, dont les exemples condamnaient leur vie de tiédeur et de négligence. Exaspérées de son admirable patience, elles conçurent même l'infâme projet de se débarrasser d'elle. Elles empoisonnèrent la boisson qui lui était destinée et la lui offrirent comme d'ordinaire. Mais Dieu protégeait sa servante, et leurs monstrueuses tentatives furent inutiles et sans résultat. Avertie du danger par une révélation céleste, sainte Austreberthe fit appeler devant elle les religieuses rebelles, et, en leur présence, but le breuvage empoisonné. Elle n'en ressentit aucun mal. Alors, elle leur dit ces quelques mots : » Qu'avez-vous fait, mes enfants? Dieu veuille vous pardonner le mal que vous avez commis! » Sans être confondues par une protection si visible du ciel et par l'admirable bonté de leur mère, les malheureuses révoltées aiguisèrent contre elle l'arme des lâches, la calomnie. Amalbert, fondateur du couvent, étant venu voir sa fille religieuse de Pavilly, elles portèrent sur l'abbesse

une accusation mensongère. Ce père, qui aimait tendrement son enfant, devint fou de colère et de rage. Il s'approcha d'Austreberthe, et lui reprocha amèrement son ingratitude, et la conduite qu'elle tenait à l'égard de sa fille Aurea; puis, s'animant toujours, il tira son épée et en menaça la Sainte. Celle-ci, sans perdre rien de sa sérénité, prend le voile qui couvre sa tête, le croise sur sa poitrine, se recommande à Dieu, et s'adressant au barbare : « Frappe, lui dit-elle, je suis prête et ne crains rien. » Stupéfait devant un tel courage, Amalbert se sent arrêté par une force invisible, il laisse tomber son glaive et sort pleinement convaincu de l'innocence d'Austreberthe.

Cette nouvelle victoire toucha enfin le cœur des Sœurs rebelles; elles vinrent se jeter aux pieds de leur mère et lui demandèrent pardon. Austreberthe n'eut pas de peine à le leur accorder, elle les embrassa avec tendresse, en leur disant que tout était oublié.

### PROSPÉRITÉ DU MONASTÈRE DE PAVILLY

Cependant le bruit de sa renommée se répandait au loin, et l'on vit bientôt arriver de tous côtés des jeunes vierges désireuses de se consacrer à Dieu. Comme leur nombre croissait de jour en jour, Philibert se vit obligé de bâtir un autre monastère qu'il dédia à la Bienheureuse Vierge Marie. Austreberthe était la règle vivante de la communauté; elle veillait avec une maternelle sollicitude sur tous les membres qui la composaient. Toujours la première à la tâche, elle n'en sortait que la dernière, et, pour attirer sur ses Sœurs les bénédictions du ciel, elle soumettait son corps aux plus rudes macérations. Pendant le Carême, elle ne mangeait que trois fois la semaine, dormait peu; et tandis que ses Sœurs reposaient, elle allait prier à la chapelle, ou bien veillait pour s'assurer que le bon ordre régnait partout. Or, un jour qu'elle parcourait après matines le dortoir des religieuses, pour voir si toutes étaient recouchées, l'intendante qui la prit pour une des Sœurs, la gourmanda vivement, et lui donna pour pénitence d'aller prier à la croix placée dans la cour du couvent. Austreberthe, sans se faire connaître, profita de l'occasion, et courut aussitôt prier au pied de la croix. Elle y demeura jusqu'au matin en chantant des psaumes et des hymnes. L'intendante, s'étant aperçue de son erreur, se jeta aux pieds de l'abbesse. Mais elle la releva en souriant, et la félicita du soin qu'elle prenait pour maintenir l'ordre dans la communauté. Sous une telle administration, le couvent de Pavilly devint un des plus fervents et des plus réguliers. Mais l'enfer allait user de toute sa malice pour éteindre ce foyer de prière et d'amour.

### MIRACLES OPÉRÉS PAR SAINTE AUSTREBERTHE
### LE DÉMON EST VAINCU

Vers ce même temps, il y avait à Pavilly une Sœur qui souffrait vivement d'une tumeur à la figure. Le mal empirant de jour en jour, elle en perdit la vue. En vain consulta-t-on de savants médecins, tout était inutile : le mal redoublait d'intensité. Quand la Sainte eut appris cette nouvelle, elle fit appeler la malade, posa la main sur la partie souffrante, et l'infirmité disparut pour toujours.

Une autre fois, tandis que tout reposait dans le monastère, une voix se fit entendre à l'une des religieuses profondément endormie, et lui dit : « Levez-vous en toute hâte et courez avertir l'abbesse d'appeler les Sœurs à l'œuvre de Dieu. » Mais, oppressée par le sommeil, la Sœur ne fit aucune attention à cette voix. Les mêmes paroles résonnèrent une seconde, puis une troisième fois à ses oreilles. La religieuse, saisie d'effroi, se lève précipitamment et va trouver Austreberthe. Celle-ci veillait dans l'église selon sa coutume. Elle fait aussitôt sonner les cloches, et en un instant toute la communauté se trouve réunie comme par enchantement à la chapelle; deux jeunes novices seulement étaient restées dans le dortoir commun. On commence l'office des Matines. Mais à peine le premier psaume était-il achevé qu'un bruit épouvantable, semblable au grondement du tonnerre, se fait entendre. Le monastère s'ébranle jusque dans ses fondements, les fenêtres se brisent, les murs tombent avec un sinistre fracas, et l'on entend dans le silence de la nuit les voix confuses des deux novices demeurées au dortoir. Les Sœurs terrifiées courent instinctivement vers la porte, mais l'abbesse leur ordonne de regagner leur place et de continuer l'œuvre de Dieu. Pour elle, une lampe à la main, elle se dirige à travers les décombres jusqu'au dortoir, et trouve les deux enfants pleines de vie, l'une sous une table, et l'autre dans l'embrasure d'une fenêtre qui était restée entière.

### LA DÉSOBÉISSANCE PUNIE

Cependant, sous le coup de la plus profonde terreur, une religieuse s'était échappée de l'église malgré la défense de l'abbesse. On la retrouva n'ayant plus qu'un souffle de vie sous des monceaux de ruines. A cette vue, sainte Austreberthe, touchée de compassion, fit porter l'infortunée à l'infirmerie, prit de l'huile de la lampe du sanctuaire, en oignit la religieuse et la ranima devant la communauté entière. Puis, elle lui dit : « Levez-vous, ma Sœur, levez-vous; Dieu vous a punie de votre désobéissance, une autre fois sachez que ce n'est pas en vain qu'on manque, même légèrement, à un vœu prononcé à la face des saints autels. »

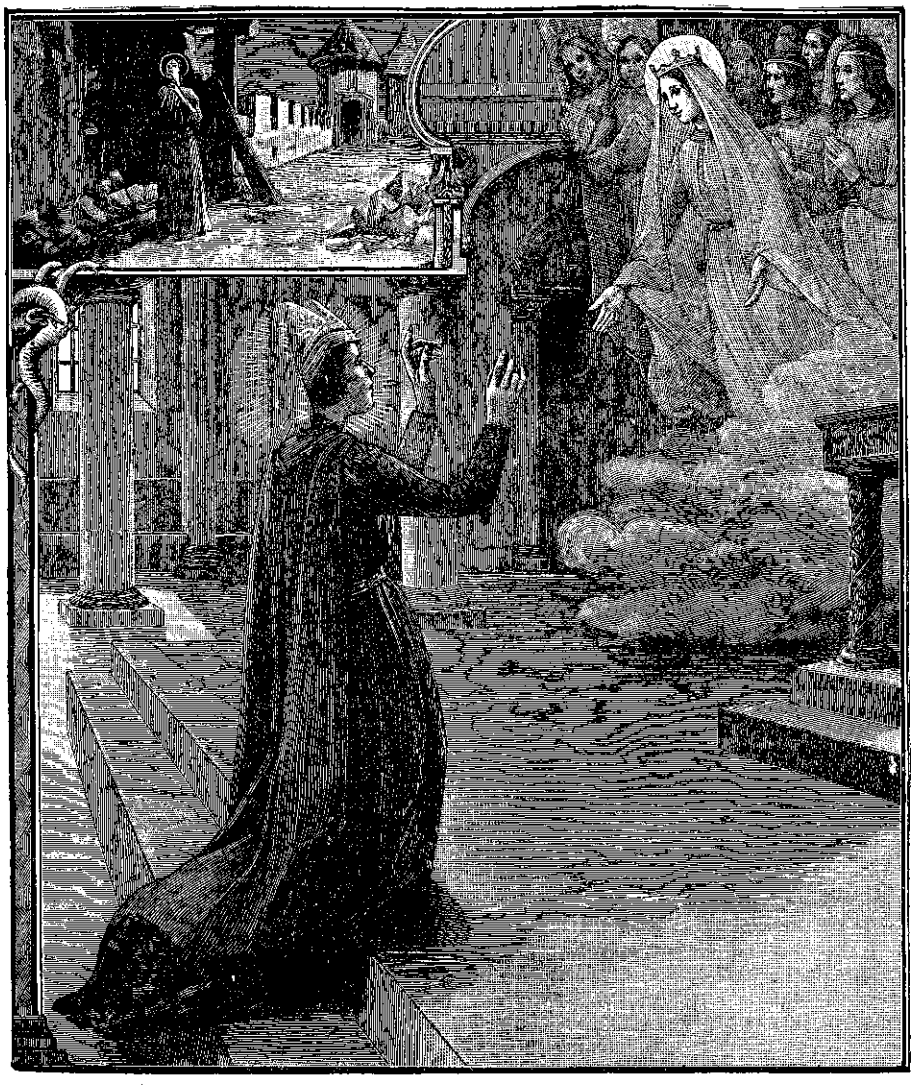
### MORT BIENHEUREUSE DE SAINTE AUSTREBERTHE
### SES DERNIERS AVIS

Cependant, l'heure approchait où Dieu allait lui accorder la récompense de ses vertus. Tourmentée par une fièvre en apparence très légère, Austreberthe ne se relâcha en rien de ses exercices, mais cependant, obligée bientôt de garder le lit, elle connut que le jour de sa mort n'était pas éloigné. Elle réunit ses filles autour d'elle et leur annonça qu'elle allait les quitter : « Mes enfants bien-aimées, leur dit-elle, demeurez toutes unies dans le lien puissant de la charité fraternelle, aimez-vous les unes les autres, car l'amour est la perfection de la loi, et si vous aimez, l'austérité de la règle se changera en douceur. Mon Dieu, dit-elle alors, je vous fais pour mes chères filles la même prière que vous adressa mon Sauveur pour ses disciples : qu'elles ne fassent qu'une entre elles, et qu'elles ne fassent qu'une en vous. »

Le dimanche matin, après avoir reçu le corps de Notre-Seigneur, vers 9 heures, elle bénit une dernière fois ses filles, leur donna rendez-vous au ciel, et s'éteignit doucement dans les bras de l'Epoux, le 10 février 703.

# LA BIENHEUREUSE CLAIRE DE RIMINI, VEUVE

*Fête le 10 février.*



**Pendant qu'elle prie dans une église, sainte Claire reçoit une apparition de la Sainte Vierge et prend la résolution de changer de vie. — Prière de la sainte pénitente.**

PREMIÈRES ANNÉES — VIE MONDAINE

Claire ou Clara naquit vers 1250. Quelques années seulement après sa mort, le cardinal Garampi, son compatriote, a recueilli de la bouche même de ses compagnes, les documents qui composent la *légende* de la Bienheureuse.

L'original, transcrit parmi les pièces qui servirent plus tard au procès de la béatification, se conserve soigneusement au trésor du Chapitre de Rimini. L'année de la naissance n'y est pas indiquée, mais c'est là que nous trouvons, avec les noms de son père et de sa mère, les renseignements qu'ont mis à profit tous les hagiographes modernes.

Le père de la Bienheureuse s'appelait Chiarello : on croit qu'il était de la puissante famille des Agolanti, chassés de Florence par les troubles civils. Sa mère se nommait Gaudiana. Pour le malheur de Claire, elle mourut quand l'enfant n'était encore que dans sa septième année. Cette perte fut pour l'enfant un irréparable malheur; car, privée d'une sage direction, et sans doute confiée à des mains inexpérimentées, la jeune fille ne connut pas cette salutaire discipline, sans laquelle les enfants, comme des arbres que l'on néglige, s'abandonnent à leurs penchants et à leurs caprices.

Ce fut l'histoire de Claire. Chiarello, son père, se remaria avec une veuve, qui, elle-même, avait

un fils; et, pour mieux cimenter l'alliance des deux maisons, Claire épousa ce jeune homme, quand elle n'avait encore que quinze ou seize ans.

Accoutumée à toutes les aises que procure une grande fortune, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, la jeune épouse mit beaucoup de soin à répondre aux avances d'un monde qui la flattait et laissa presque dans un complet oubli les devoirs que la religion impose.

PREMIÈRES ÉPREUVES — ELLE PERD SON MARI ET SON PÈRE

La Providence lui ménagea pourtant une rude leçon. La maladie lui enleva en peu de jours son mari. Son père, chassé de Rimini par la faction victorieuse, commit l'imprudence de rentrer; mais, bientôt poursuivi et atteint, il périt, avec un de ses fils, victime de ces vengeances politiques si fréquentes à cette époque. Tous ces deuils ne firent qu'une impression fugitive sur le cœur de Claire, tout épris des charmes du monde. Elle se remaria bientôt avec un gentilhomme de Rimini, et ce projet, qui semblait lui promettre de grandes joies, absorba sa douleur.

Elle voyait dans le mariage, non les saints et austères devoirs qu'il impose, mais la facilité d'une vie qui semblait devoir autoriser de frivoles plaisirs. Les fêtes du monde l'attiraient, et, d'ailleurs, sa beauté, sa jeunesse, l'enjouement de son caractère, la faisaient partout rechercher. Sans être totalement désordonnée et scandaleuse, sa vie devint de plus en plus mondaine, fastueuse, vide de Dieu. Elle atteignit ainsi sa trente-quatrième année. Mais Dieu, qui aimait cette âme et la destinait à de grandes choses, lui tendit le filet de sa grâce, dans lequel elle tomba comme nous allons dire.

CONVERSION

Un jour, Claire entrait dans l'église de Saint-François, à Rimini. Soudain une voix, partant d'une bouche invisible, lui dit : *Claire, récite dévotement l'Oraison Dominicale!* Surprise, ne se rendant pas compte de ce que la grâce lui demandait, elle obéit machinalement. Mais, à peine eut-elle commencé, qu'elle sentit en son cœur une joie jusqu'alors inconnue et bien différente de celles que le monde lui offrait. Dans cet instant décisif, elle vit la vanité de sa vie passée et prit en horreur ce qu'elle avait tant aimé! La solitude l'attirait plus doucement que n'avait fait le monde avec ses fêtes et ses plaisirs tumultueux. Tout changea subitement en elle, son maintien, sa toilette, ses conversations; son mari, sa famille et ses amis ne savaient que penser de cette conduite.

Elle revint souvent à cette église de Saint-François, témoin du premier appel de la grâce. Un jour qu'elle s'y trouvait encore, la Sainte Vierge lui apparut, entourée d'anges nombreux, et, se tournant vers elle, lui dit : *Claire, à quoi serviront à ton premier mari, que tu aimais tant, ses grandes richesses, sa force, le secours des médecins, la grandeur de sa maison, ses palais superbes, puisqu'un peu de fièvre, le menant à la mort, à la fin, l'a de toi séparé?*

Cette apparition, ces paroles firent sur Claire une impression si forte qu'aussitôt s'alluma dans son cœur l'incendie qui, dévorant les impuretés de sa jeunesse, va rayonner dans le reste de sa vie, éclairer et embraser à son tour beaucoup d'autres âmes.

Alors commença pour Claire cette vie de pénitence et de sainteté qui en ont fait un des modèles des âmes repentantes. Rentrée dans sa maison, elle raconte la vision dont la Sainte Vierge vient de la gratifier, et supplie son mari de la laisser suivre son attrait, en se donnant tout entière à Dieu. Après quelques remontrances, et non sans difficulté, son mari lui accorda son autorisation.

On vit alors cette grande dame rejeter pour toujours ses vêtements précieux, se revêtir d'un habit de laine brune, et marcher pieds nus dans les rues de la ville qu'elle avait autrefois étonnée par son luxe et ses folles dépenses.

SES AUSTÉRITÉS

Sur ces entrefaites et au bout de deux ans, Dieu rappela à lui le mari de Claire, qui retrouvait ainsi toute sa liberté. Elle en usa pour se livrer à ce que le monde serait tenté d'appeler les exagérations de la pénitence.

A la place des joyaux qui avaient orné son corps, elle entoura ses bras et ses genoux de cercles de fer, et se revêtit d'une cuirasse du poids de trente livres. Une planche devint son lit; un peu de pain et d'eau, sa nourriture.

Elle eut à supporter les railleries de ses anciennes amies, qui trouvaient plus facile de la tourner en ridicule que de suivre même de loin ses exemples. Le démon, de son côté, redouble d'astuce pour rappeler à lui cette âme échappée de ses filets. Il lui rappelait sans cesse les joies et les faux plaisirs de sa vie passée; il la tentait par tous les moyens, mais son courage la rendit toujours victorieuse.

Un jour que notre Sainte était tourmentée par la gourmandise, on rapporte que, prenant un animal immonde, elle le fit rôtir; et, pour vaincre à jamais ses répugnances, elle le mangea! En même temps, elle augmenta ses austérités. Au Carême ordonné par l'Eglise, elle en ajouta deux autres : l'un de la Saint-Martin à Noël, l'autre de l'Epiphanie à la Quinquagésime. Pendant ce temps, elle ne mangeait ni fruit, ni légume amolli dans l'eau; et le peu qu'elle acceptait, elle ne le prenait qu'à trois heures du soir, selon l'usage observé alors pour les jeûnes.

ELLE QUITTE SON PALAIS POUR UN RÉDUIT

Afin d'être moins gênée dans ses œuvres de pénitence, elle se retirait dans une sorte de réduit qu'elle avait remarqué dans les murs de la ville. Là, chaque nuit, sans abri et debout, elle priait, exposée au froid et à la pluie. Pendant trente ans, elle continua ces pénitences. La charité seule fut assez puissante pour la déterminer à les interrompre; encore les reprit-elle bientôt sous une autre forme. Son frère, victime des dissensions politiques, avait été obligé de quitter Rimini et s'était retiré à Urbino, où il tomba gravement malade. Claire, l'ayant appris, vola à son aide et le soigna avec la plus tendre charité. Elle ne voulut point le laisser qu'il ne fût entièrement guéri et qu'il n'eût obtenu la permission de revenir dans sa patrie.

Pendant son séjour dans cette dernière ville, elle pratiqua ses mortifications ordinaires. Auprès de la cathédrale était une tour solitaire et abandonnée; elle en fit sa demeure, n'ayant de relations qu'avec quelques personnes pieuses et un saint chanoine qu'elle avait choisi pour son directeur. Au moyen d'une petite ouverture qu'on lui avait permis de pratiquer dans la muraille de sa tour, et qui donnait dans la cathédrale, elle assistait chaque nuit à l'office, chanté par le Chapitre. Elle ne sortait de sa retraite que pour rendre à son frère les services de la charité et pour aller dans les hôpitaux et les prisons, visiter ceux qui

y étaient détenus. Ces devoirs accomplis, elle mendiait le pain qui suffisait à sa nourriture et se retirait dans sa chère solitude près de Dieu. Elle s'y livrait à de tels élans d'amour que ses larmes et ses cris réveillèrent plusieurs fois les voisins de la cathédrale et troublaient même le chant des offices. Elle en fut avertie et se contenta dès lors de pleurer et de prier en silence.

### SA CHARITÉ

Claire revint d'Urbino avec son frère quand la paix eut été rendue à sa patrie. Elle y retrouva sa petite retraite dans les remparts, et se livra plus que jamais à la prière et aux œuvres de charité. Elle visitait les pauvres, les soignait et mendiait pour eux. Mais les attentions qu'elle avait pour les corps, membres souffrants de Jésus-Christ, n'étaient rien auprès de la sollicitude qu'elle avait pour leurs âmes; elle les consolait, ramenait l'espérance par de douces paroles et les préparait à bien mourir.

Les religieuses de Begno, chassées de leur monastère par suite de ces orages politiques qui désolaient l'Italie, se réfugièrent à Rimini; Claire se constitua leur providence, leur chercha d'abord un abri, puis quêta par la ville pour que ces saintes filles ne mourussent pas de faim. La détresse était d'autant plus grande que l'hiver sévissait plus rigoureux et que les religieuses n'avaient pas de bois. Claire, passant un jour dans la campagne, aperçoit un tronc d'arbre qui semblait avoir été abandonné; malgré son poids considérable, la sainte veuve charge l'arbre sur ses épaules, et, traversant la ville, elle porte aux exilées ce témoignage de sa charité héroïque.

Un pauvre de Rimini avait le plus pressant besoin d'envoyer un message à Urbino. Ne pouvant y aller lui-même, il avait en vain cherché quelqu'un qui voulût lui rendre ce service. C'était encore pendant l'hiver, et une neige épaisse couvrait la terre. Claire s'offrit et se mit en route, et la charité qui brûlait son âme semblait la préserver du froid

### ELLE SE MET EN VENTE

Claire apprit un jour qu'une pauvre femme de la ville mendiait pour racheter son mari, qui venait d'être condamné à avoir la main coupée. Elle fut si touchée de compassion, que, se rendant aussitôt sur la place publique et montant sur la pierre aux enchères, elle se mit à crier : « Qui veut m'acheter? Qui veut m'acheter pour payer la main de ce pauvre homme? » Le peuple se rassemble; les uns riaient de ce qu'ils appelaient une nouvelle folie; les autres, connaissant sa grande vertu, étaient émus jusqu'aux larmes. La nouvelle de cet événement est portée au gouverneur de la ville, qui, touché de tant d'héroïsme, pardonna au coupable et le rendit à la Sainte.

### ELLE CONVERTIT UNE GRANDE DAME ET UN SAVANT

Sa charité était inépuisable, et sa réputation lui donnait accès auprès de certaines gens que le zèle a parfois de la peine à atteindre. Elle se présenta un jour chez une comtesse de la ville, adonnée à tout le luxe et à tous les plaisirs qu'elle avait autrefois connus elle-même. Elle est introduite et parle à cette femme du bonheur de servir Dieu avec tant de flamme, que, touchée jusqu'au fond de son cœur, cette mondaine s'évanouit. A peine fut-elle revenue à elle, que Claire reçoit sa promesse de se donner à Dieu et de le servir dans la pénitence tout le reste de sa vie. Ce qu'elle exécuta fidèlement.

Un savant se rendait à Venise; il entendit parler de la Sainte, et, se détournant de sa route, il vint à Rimini. A peine l'eut-il entretenue quelque temps que, touché de la grâce, il renonça au monde et se fit religieux. Dans un voyage qu'elle entreprit pour s'assurer de la persévérance d'une de ses filles spirituelles, retirées à Venise, elle convertit dans cette ville plusieurs personnes de conditions diverses qu'avait attirées près d'elle sa grande réputation.

### SES PÉNITENCES AUGMENTENT

Claire n'avait pas acquis cette puissance de toucher les âmes sans employer les énergiques moyens auxquels le cœur de Dieu lui-même est toujours accessible. Ses pénitences étaient effroyables; elle corrigeait avec une sévérité que nous serions tentés de trouver excessive les moindres fautes que la fragilité lui faisait commettre.

Un jour, il lui arriva de dire un mot peu mesuré. Elle en conçut un tel regret que, se retirant dans sa cellule, elle entoure d'un lien de fer cette langue coupable, et la tient ainsi enchaînée pendant toute une semaine. Au bout de ce temps, quand elle lui rendit la liberté, la langue, congestionnée, eut de la peine à rentrer dans la bouche et répandit beaucoup de sang. Elle en demeura muette pendant quelques jours.

Quelle opposition avec la conduite de tant de chrétiens pour qui médire n'est qu'un jeu!

### DIEU LUI FAIT LE DON DES MIRACLES

En retour des sacrifices qu'elle lui offrait, Notre-Seigneur favorisa la Sainte d'une puissance merveilleuse sur les créatures. A mesure qu'elle se rapprochait davantage de l'innocence d'Adam en son premier état, elle participait de même à l'autorité que Dieu avait tout d'abord donnée à notre premier père.

Un jour qu'elle se rendait à Assise pour gagner l'indulgence de la Portioncule, un gentilhomme de Gubbio la fit prier de le visiter dans sa maladie. Claire s'y rendit, et, lui touchant la main, le guérit à l'instant. Tout le peuple de la ville voulut honorer celle que Dieu honorait lui-même d'une pareille puissance; mais, toujours en défiance contre la vaine gloire, Claire sut se soustraire par la fuite à toutes les ovations qu'on lui préparait. Un peu plus loin, on lui apporta une petite fille aveugle, et la Sainte lui rendit la vue en lui posant la main sur la tête.

A la porte de l'église de la Portioncule, où ses compagnes l'avaient vue se rendre sans que ses pieds touchassent la terre, une pauvre femme, rongée par un cancer au visage, se présenta à elle. Les religieuses du couvent prièrent Claire de poser sa main sur cette plaie hideuse. Elle obéit avec peine, vaincue par les instances des Sœurs autant que par la compassion, et le mal fut subitement guéri.

### QUELQUES COMPAGNES S'ADJOIGNENT A ELLE

Une nuit qu'elle était en oraison, selon son habitude, elle eut une apparition. Elle vit une lumière qui courait par les rues de la ville et qui s'arrêta sur la maison d'un homme appelé Lasso.

Le lendemain, ce même Lasso la vient trouver, et spontanément lui offre de lui vendre sa maison. Claire n'avait pas un sou, mais elle possédait une confiance sans bornes dans la Providence; elle conclut le marché, et d'abondantes

aumônes lui permirent de payer la maison et d'y installer ses Sœurs.

Sur ces entrefaites, passa par Rimini le cardinal des Ursins, légat du pape Clément V. Il autorisa la fondation du couvent.

Cette maison fut l'objet de faveurs toutes divines. Un jour qu'elle priait dans la chapelle, Notre-Seigneur lui apparut dans une grande majesté, environné de ses apôtres et de saint Jean-Baptiste. Il daigna lui montrer, comme à Thomas, la plaie de son côté : « Demande-moi avec assurance, lui dit le Sauveur, tout ce que tu désires! » Claire sollicita de nouveau le pardon de ses péchés et la protection céleste sur ses filles spirituelles. Notre-Seigneur fit un geste d'assentiment et remit à saint Jean un livre dont les lettres étaient d'or, en lui disant de le donner à la Sainte. Il lui montra ensuite l'avenir de son Institut, les obstacles et les accroissements qui marqueraient son existence. La Bienheureuse se voyait elle-même bâtissant un pont sur lequel beaucoup de personnes devaient passer pour arriver au ciel.

### SES ÉPREUVES

Le démon ne vit pas une âme aussi sainte et capable d'une telle influence pour le bien, sans chercher à entraver sa marche et ses œuvres. Dieu permit de son côté que la vertu de sa servante passât par le creuset de la tribulation.

Tous, dans sa ville natale, n'avaient pas pour elle la même vénération; quelques-uns même, choqués des singularités de sa vie, la méprisaient quand elle passait. Un jour, un prêtre, poussé par un faux zèle, la désigna en chaire comme hérétique. Il réussit si bien à exciter contre elle les mauvais penchants du peuple, que, au sortir du sermon, elle fut insultée et accablée de pierres. Mais cette grossière attaque, dont elle se réjouissait intérieurement, en souvenir de la passion du Sauveur, fit briller sa patience d'un tel éclat, que le peuple, honteux de ce qu'il venait de faire, lui demanda pardon.

Le démon alors la tourmenta de toutes les manières. Voyant qu'il ne pouvait la vaincre dans les tentations, par lesquelles il harcèle sans cesse les serviteurs de Dieu, furieux de constater que ses pièges étaient évités par la mortification et l'humilité qu'elle leur opposait, il en vint, par la permission de Dieu, jusqu'à la menacer dans sa vie. Il l'attaquait souvent et même en plein jour. Une fois, il la précipita violemment du haut d'un escalier de pierres, et elle devint boiteuse par suite de cette chute; une autre fois, elle perdit un doigt dans une semblable occasion.

### SES EXTASES

Dieu la consolait par de fréquentes apparitions. Le jour de la fête de saint Dominique, elle se rendit à l'église des Frères Prêcheurs, et là, le souvenir de la passion se présenta à elle avec tant de vivacité, qu'elle tomba comme morte. Le peuple s'assemble autour d'elle; mais le Fr. Jérome de Fisici, son confesseur, et plus tard évêque de Rimini, sachant sa dévotion envers Notre-Seigneur, prend la sainte Hostie, et, comme il l'approchait des lèvres de Claire, elle se releva aussitôt et reçut, avec sa dévotion ordinaire, Celui qui a dit de lui-même : *Qui me reçoit, moi qui suis le Pain de vie, encore qu'il fût déjà mort, il vivra!*

Il lui arrivait parfois d'être pendant cinq jours de suite dans cet état de sublime contemplation.

### ELLE IMITE NOTRE-SEIGNEUR EN SA PASSION

Son amour de la passion la poussa à entreprendre un dessein qui semble insensé, si on le juge au point de vue humain. Une année, le Vendredi-Saint, afin de mieux imiter Jésus insulté dans les rues de Jérusalem, elle se mit au cou une corde dont les extrémités lui liaient les mains derrière le dos, et se fit traîner par les rues. On l'attacha ensuite à une colonne, où elle demeura jusqu'au lendemain à trois heures du soir, endurant avec joie les moqueries de la foule. Quand elle eut été déliée, elle se revêtit d'une robe blanche, et, les mains toujours attachées, elle visita les églises, accompagnée de deux hommes qui la frappaient de verges.

Il ne faut pas juger ces actes héroïques, inspirés par Dieu à ses saints, avec nos idées modernes, mais il est utile de se souvenir que ces spectacles n'étaient pas rares au moyen âge. Dieu, d'ailleurs, la récompensa magnifiquement. Il la fit pénétrer fort avant dans le mystère de ses douleurs et, plus d'une fois, la fit assister au drame sanglant du Calvaire.

### ELLE SE CONDAMNE A NE PLUS BOIRE

A force de méditer sur les souffrances de Notre-Seigneur, son jeûne dans le désert, et sa soif sur la croix, elle se résolut à ne plus prendre de boisson. Elle put quelque temps vaincre la soif, mais bientôt, épuisée, elle fut réduite à un état voisin de la mort. Se sentant défaillir, elle s'écria : *Seigneur, c'est pour vous que je souffre, aidez-moi!* A peine eut-elle dit ces mots, qu'elle aperçut autour d'elle une foule de personnes qui tenaient en leurs mains des vases pleins de vin et d'eau; l'une d'elles, s'approchant, la fit boire à cette coupe merveilleuse et sa soif fut aussitôt apaisée. La nuit suivante, Notre-Seigneur lui présenta lui même un si délicieux breuvage, qu'elle n'en put ni voulut goûter d'autre pendant les onze dernières années de sa vie.

### SA MORT, SON CULTE ET SES RELIQUES

Lorsqu'elle sentit que l'heure de la délivrance approchait, elle réunit autour d'elle ses fidèles compagnes qui, rassurées par l'air calme et joyeux de leur Mère, ne s'attendaient pas à une séparation si prochaine. La Bienheureuse leur fit de touchantes exhortations et leur recommanda de garder la paix. Puis, se tournant vers le crucifix : *Seigneur,* dit-elle, *je remets mon âme entre vos mains,* et elle expira doucement, le 10 février 1346.

Le bruit de sa mort se répandit dans la ville, où la douleur devint universelle, car les habitants de Rimini la considéraient déjà comme leur protectrice et l'honneur de leur cité. Ses funérailles se firent avec une grande pompe, et ses restes, déposés d'abord dans l'église du couvent qu'elle avait fondé, y déterminèrent un immense concours de fidèles. Cette confiance populaire s'est encore accrue depuis un siècle, car, le 12 décembre 1784, Pie VI approuva le culte qu'on rendait à sa mémoire.

Des renseignements récents et puisés à bonne source nous apprennent que les hommages rendus à la Bienheureuse par les habitants de Rimini et des environs, loin de diminuer, prennent un nouvel éclat. Sa fête se célèbre tous les ans au milieu d'un immense concours de fidèles. Un triduum prépare à la fête qui a lieu, non plus au couvent qu'elle avait fondé, mais à la cathédrale de Rimini où son corps fut transporté quand Napoléon Ier, envahissant les Etats de l'Eglise, supprima les monastères en 1798.

# SAINTE SCHOLASTIQUE

*Fête le 10 février.*

Saint Benoît, le patriarche des moines d'Occident, obligé de fuir les solitudes de Subiaco (voir sa vie), avait établi le centre de son innombrable famille religieuse aux confins de la terre de Labour, sur la cime prédestinée du Mont Cassin. C'est là que s'éleva alors le monastère le plus célèbre de l'univers, celui où Benoît écrivit sa règle, laquelle devait bientôt compléter et remplacer la règle de saint Augustin et les autres règles dans presque tous les monastères de l'Occident.

Mais cette règle, comme celle de l'évêque d'Hippone, ne fut pas écrite seulement pour les hommes; elle fut aussi celle des religieuses, car aucun fondateur d'Ordre n'a pu empêcher la dévotion des saintes femmes de former bien vite, auprès de la famille des moines, la famille des religieuses; c'est toujours ainsi depuis que Notre-Seigneur a voulu placer la Vierge Marie et les saintes femmes auprès de son Eglise naissante.

Le monastère des Bénédictins vit donc, du vivant de saint Benoît, s'élever un monastère de Bénédictines, comme saint Augustin avait vu un monastère d'Augustines, comme saint François verra, avec sainte Claire, les Franciscaines, et ainsi dans tous les siècles, jusqu'à saint Vincent de Paul et à nos jours.

Nous insistons sur ce fait avant de parler de sainte Scholastique, car sa vie est peu connue, et l'une des marques de sa sainteté est le choix que Dieu fit d'elle pour être la mère de la grande famille des Bénédictines.

Sainte Scholastique, de la noble race des Anicius, était sœur de saint Benoît. Ces enfants, nés même jour, les s'aimaient comme s'aiment souvent les jumeaux, avec la passion de l'amour fraternel, et leur destinée devait être liée comme il arrive souvent aussi à ceux auxquels Dieu a donné une même naissance.

Elle se consacra à Dieu comme Benoît, et plusieurs historiens pensent qu'elle le fit la première et lui donna l'exemple, avant de se ranger sous sa règle.

Quand son frère répandait l'éclat de la vie monastique dans le monde, et que tous venaient lui demander les leçons de la perfection, elle se présenta, à la suite de tant de disciples, au Mont Cassin, et sollicita une direction pour elle et ses filles.

Mais Benoît ferma la porte du monastère à sa sœur, une loi inviolable interdisant ce seuil à toute femme; il lui fixa une solitude au fond d'une vallée proche de la sainte montagne. Là, il la dirigea de loin, ainsi que les religieuses d'autres monastères qui se groupèrent autour de celui de Scholastique. Benoît ne consentait à voir sa sœur qu'une fois par an, avant le Carême (1),

(1) On peut le supposer d'après la date du dernier entretien qui nous a été conservée par saint Grégoire le Grand.

et alors, la Sainte sortait de son cloître, et le frère, de son côté, allait au-devant d'elle; ils se rejoignaient sur le flanc de la montagne, et l'on voit encore le petit sanctuaire érigé, croit-on, sur les ruines de la chaumière où saint Benoît et sainte Scholastique eurent le suprême entretien que nous allons raconter.

Au 9 février 543, dès le matin, Benoît était donc descendu vers Scholastique, comme les années précédentes, avec les moines qui accompagnaient toujours leur abbé; c'était la quatorzième et dernière année de son séjour au Mont Cassin, il était dans tout le rayonnement de sa gloire ici-bas.

Le frère et la sœur s'entretinrent des choses de la sainteté, des vertus divines, des saintes aspirations de la patrie; leurs contemplations réciproques fournissaient un sujet abondant de communications merveilleuses.

Tout le jour se passa de la sorte.

Le soir venu, les compagnons du Saint et de la Sainte leur proposèrent de rompre le jeûne, et ils servirent au frère et à la sœur un repas frugal, qui n'interrompit pas les célestes entretiens dont Scholastique était surtout affamée.

Jamais ces deux âmes n'avaient éprouvé plus de joie à parler de Dieu, et la nuit s'avançait; or, pendant qu'ils étaient encore à cette table qui avait été le prétexte de la prolongation de l'entretien, Scholastique dit à son frère :

« Je t'en prie, ne me quitte pas cette nuit, afin que nous puissions parler des joies de la patrie jusqu'à demain matin. »

Elle sentait, la pieuse vierge, que l'heure d'y arriver approchait, et elle voulait se munir pour le voyage d'une provision de pensées pleines de foi et de sentiments pleins d'ardeurs.

« Que venez-vous me dire! s'écria saint Benoît avec une sorte d'indignation. Impossible à moi de passer la nuit hors de ma cellule. »

En ce moment, la pureté du ciel était telle, qu'il ne s'y pouvait découvrir le moindre nuage. La sainte religieuse, entendant les paroles de son frère, joignit les mains sur la table, les doigts entrecroisés, et, la tête entre ses mains, pria Dieu en s'inclinant. Elle versa un torrent de larmes.

Or, lorsqu'elle releva la tête, les éclairs brillaient tellement, le tonnerre retentissait avec un tel fracas, la pluie tombait à tels torrents, que ni le vénérable Benoît, ni les frères qui étaient avec lui ne purent songer à mettre le pied hors de leur retraite.

« Qu'avez-vous fait? dit Benoît à sa sœur, non sans quelque reproche; que Dieu vous le pardonne!

— Je vous ai supplié, vous n'avez pas voulu m'écouter; j'ai invoqué Notre-Seigneur Jésus-Christ, et voilà qu'il m'exauce; maintenant, sortez si vous le pouvez. Renvoyez-moi et rentrez à votre monastère. »

C'était bien impossible; il n'avait pas voulu rester de bon gré, il resta par force. Et ce fut ainsi qu'ils passèrent toute la nuit à se soutenir et à s'encourager réciproquement.

Saint Grégoire, qui nous a conservé ce récit, ajoute qu'il ne faut pas s'étonner si la volonté de la sœur fut plutôt exaucée que celle du frère, parce que, des deux, c'est la sœur qui avait prié avec le plus d'amour, et qu'auprès de Dieu, plus on aime, plus on est puissant.

Le lendemain, la pieuse vierge retourna à son couvent, et Benoît à son monastère; mais, le troisième jour, l'homme de Dieu, élevant dans sa cellule les yeux en haut, vit l'âme de sa sœur s'élever dans les airs, sous la forme d'une colombe, et se perdre dans la profondeur du ciel.

Ce que voyant, le bienheureux Benoît se prosterna en terre et supplia le Tout-Puissant de protéger, par la vertu de sa droite, l'âme de cette sœur aimée et de lui faire franchir les légions de démons infernaux qui voudraient s'opposer à son passage, et ses supplications furent exaucées, et Dieu accorda l'éternel repos à cette âme pour qui Benoît avait tant prié.

Consolé par ce qu'il avait vu, saint Benoît se leva et, pour remercier Dieu de la gloire accordée à Scholastique, il chanta plusieurs hymnes d'actions de grâces, et annonça à ses frères le trépas de cette très douce sœur!..

Il les envoya ensuite au couvent où la vierge avait rendu le dernier soupir, afin qu'ils rapportassent son corps dans le tombeau qu'il s'était préparé.

Or, les sœurs qui avaient assisté à ses derniers moments, voyant comme un certain éclat de gloire jaillir de son corps, tombèrent la face contre terre, et, avec d'abondantes larmes, la conjurèrent de demander à Notre-Seigneur qu'elles pussent un jour la suivre là où elle les avait précédées.

Leur première douleur passée, elles enveloppèrent dans des linges très blancs, avec des aromates précieux, le corps de la vierge, qu'elles déposèrent dans le cercueil, et, pendant trois nuits, elles célébrèrent ses funérailles avec des chants mêlés à leurs sanglots.

Les Frères du monastère de saint Benoît vinrent en grand nombre et pleurèrent à leur tour le passage de la vierge Scholastique, et, de concert avec les Sœurs, ils disaient:

« Hélas! hélas! vénérable Mère et maîtresse chérie, comment nous avez-vous ainsi quittés tout à coup! A qui nous remettez-vous? Priez pour nous Notre-Seigneur Jésus, vers qui vous allez, ô âme très sainte. Votre vie a été douce, douce votre société, doux votre trépas; tout a été très suave en vous. »

Les cérémonies terminées, le corps de Scholastique fut porté au Mont Cassin.

Saint Benoît le reçut et le fit déposer lui-même en son propre tombeau.

Et c'est ainsi que Scholastique l'emporta encore en cette circonstance, et franchit le seuil dont Benoît lui avait autrefois interdit à jamais le passage.

Or, tandis que les Frères pleuraient, le bienheureux Benoît les consolait en ces termes :

« Ne pleurez pas, mes frères bien-aimés, c'est assurément par l'ordre de Dieu qu'elle nous a précédés, afin de pouvoir nous venir en secours

contre tous les efforts du démon et nous aider à demeurer parfaits en toutes choses. »

### RÉUNIS AU CIEL ET DANS LE TOMBEAU

Cette mort de sa sœur fut pour saint Benoît le signal du départ, car ceux qui avaient été unis dans la naissance devaient l'être dans la mort.

Benoît fut saisi aussitôt d'une fièvre ardente qui ne le quitta plus.

Il avait, cette année même, annoncé sa mort à plusieurs de ses compagnons, et il est vraisemblable qu'il n'avait point caché ce secret à Scholastique; c'est pourquoi elle le retenait les jours précédents avec tant d'ardeur.

En ouvrant son tombeau pour sa sœur, Benoît l'ouvrait pour lui-même; il vécut encore 40 jours, et quand le 40e jour fut arrivé, il se fit porter à l'église, reçut le Corps et le Sang de Notre-Seigneur, puis, appuyant ses bras défaillants sur les bras de ses disciples, il se tint les mains élevées vers le ciel et mourut debout, au milieu de sa prière et de la prière des siens.

Il avait 63 ans, c'était le 21 mars 543.

Le même jour, deux moines, disciples de saint Benoît, eurent la même vision. L'un se trouvait au Mont Cassin; l'autre, saint Maur, se dirigeait vers la partie occidentale des Gaules, pour y porter la règle de son bienheureux Père et fonder au sein de notre pays de nombreux monastères. Saint Benoît, en l'envoyant, lui avait prophétisé que le Mont Cassin serait ruiné et l'avait assuré que sa dépouille mortelle viendrait alors reposer dans les contrées lointaines où il se rendait.

Or, à l'instant même où l'âme du glorieux patriarche se détachait de son corps, le moine du Mont Cassin et saint Maur virent une multitude d'étoiles former comme un chemin lumineux qui s'étendait vers l'Orient, depuis le Mont Cassin jusqu'au ciel, et ils entendirent une voix qui leur dit : « Cette route lumineuse est celle par où Benoît, le bien-aimé du Seigneur, est monté au séjour de la gloire. » (S. Grég. II, 37.)

On le plaça dans le tombeau où Scholastique venait de le précéder.

Ce tombeau était situé dans l'oratoire de Jean Baptiste, sur l'emplacement de l'autel d'Apollon que saint Benoît avait renversé en prenant possession de la montagne.

### LA FRANCE REÇOIT LES CORPS DE SAINT BENOIT ET DE SAINTE SCHOLASTIQUE

Les Lombards détruisirent bientôt (530) le Mont Cassin, selon la prophétie de Benoît, et le double tombeau demeura sans honneur au milieu des décombres.

Saint Mummol, abbé de l'abbaye bénédictine de Fleury, sur les bords de la Loire, proposa à Aigulfe d'aller en Italie chercher le corps de saint Benoît. Aigulfe était un jeune seigneur franc qui venait de renoncer au monde et de se faire moine, en attendant qu'il devienne saint et martyr; il accueillit la proposition avec enthousiasme et se disposait à partir, lorsque des religieux du Mans arrivèrent demandant l'hospitalité.

« Nous allons, dirent-ils, au Mont Cassin, poussés par une vision céleste, afin d'y chercher le corps de sainte Scholastique. »

Ils partirent ensemble, mais, arrivés à Rome, les Manceaux voulurent visiter la ville, tandis qu'Aigulfe, plein d'ardeur, refusait d'attendre et arrivait seul sur les ruines de la sainte montagne. Là, rien ne put lui révéler la place du tombeau de Benoît et Scholastique; alors il pleura amèrement.

Un vieillard se présenta à lui, le rassura : « Aux approches de la nuit, lui dit-il, restez attentif, vous apercevrez dans les ténèbres un jet de vive et blanche lumière. C'est là que vous le trouverez. »

Le jeune religieux attendit la vision, la lumière brilla, et aussitôt cette nuit même, il recueillit dans une même corbeille les précieux ossements de saint Benoît et de sainte Scholastique renfermés au même tombeau.

Le matin, il s'enfuyait avec le trésor, lorsqu'il rencontra les Manceaux qui arrivaient : « Il est trop tard, dit-il, les ossements sont mêlés, et puis on va nous poursuivre, nous séparerons les os des deux saints à Fleury. »

Ils traversèrent les Alpes au milieu de mille périls, poursuivis par des soldats armés, car le pieux larcin avait été vite connu.

On arriva à Fleury en juin 655 ; le voyage avait été un triomphe perpétuel, pendant lequel les reliques du frère et de la sœur n'avaient cessé d'opérer prodiges et miracles. Cependant, une députation de la ville du Mans réclamait le corps de sainte Scholastique, et Aigulfe essaya vainement d'éluder la requête; il fallut céder à la vivacité de leurs instances.

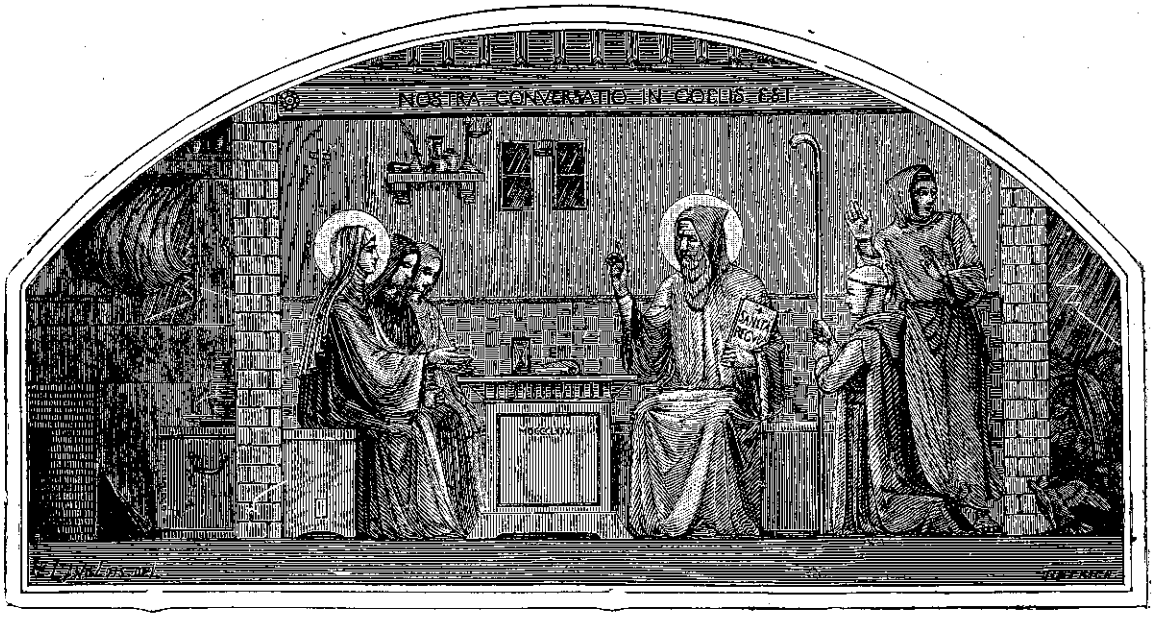
Comment discerner les os? On pria toute la nuit, et le matin, deux pauvres familles du voisinage arrivaient à l'église présentant, pour y être inhumés, les cercueils d'un petit garçon et d'une petite fille.

Cette circonstance était providentielle. Le corps inanimé du petit garçon fut déposé sur les grands ossements; à peine les eut-il touchés qu'il ressuscita ; le corps de la petite fille, approché des moindres ossements, fut également rendu à la vie.

Des acclamations immenses accueillirent la nouvelle de cette double résurrection; aucune preuve plus convaincante ne pouvait être recherchée. Les députés du Mans séparèrent donc la sœur du frère, et leur évêque, saint Bérar, fit construire, entre les remparts de la ville et la rivière, une église et une communauté de vierges, pour recevoir la relique.

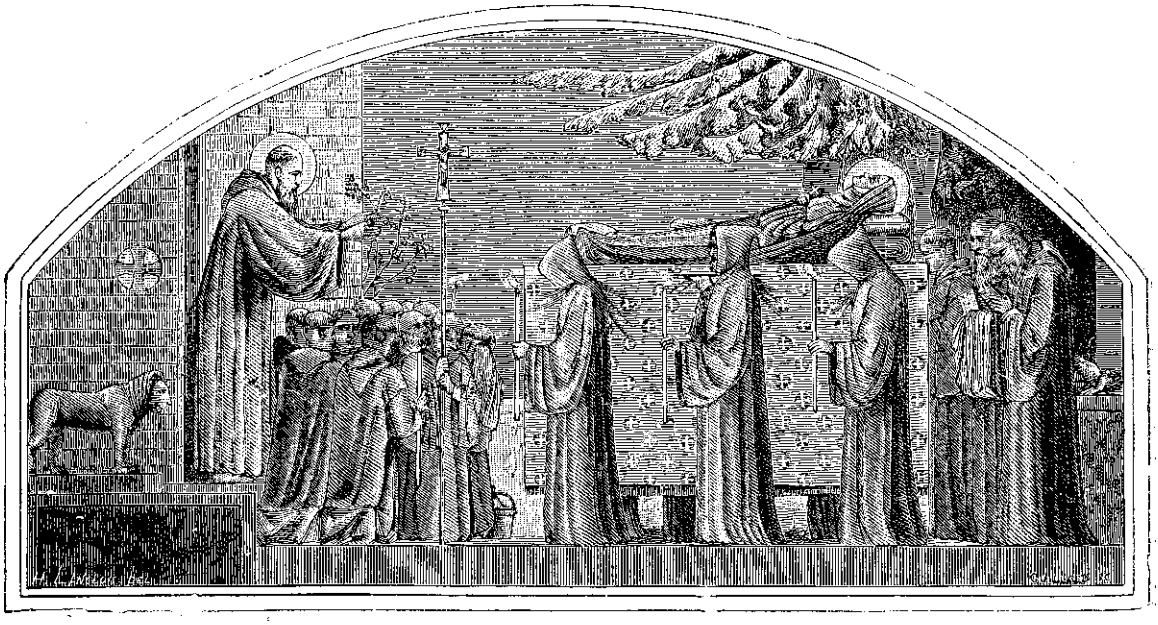
Depuis lors, Benoît et Scholastique, l'un à Fleury, qui s'appela Saint-Benoît-sur-Loire, et l'autre au Mans, reposent sur le territoire de France et en sont devenus les protecteurs.

Leurs tombeaux furent le lieu d'innombrables pèlerinages et d'incomparables miracles.




**Le dernier entretien de saint Benoît avec sainte Scholastique. La tempête éclate à la prière de sainte Scholastique.**

(D'après la collection des fresques d'Italie recueillies par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de Beuron.)



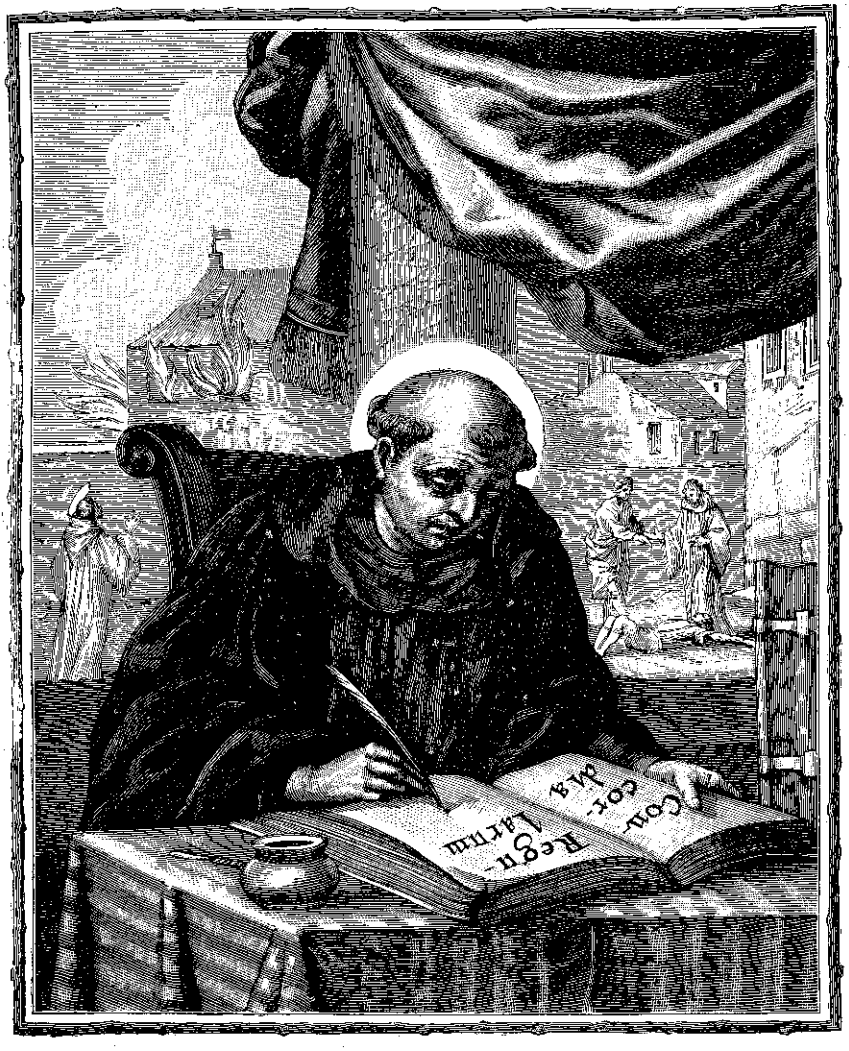
**Funérailles de sainte Scholastique.**
**Saint Benoît reçoit sa sœur au Mont Cassin et la fait placer en son propre tombeau.**

(Mêmes fresques.)

Imp. Paul Feron-Vrau, 3 & 5, r. Bayard, Paris, VIIIe.

# SAINT BENOIT D'ANIANE, ABBÉ

*Fête le 11 février.*



**Saint Benoît d'Aniane, auteur de la concordance des diverses règles monastiques d'Orient et d'Occident. — On le voit au fond éteindre un incendie et guérir un voleur blessé.**

(Gravure du *Calendrier bénédictin*, XVIIIe siècle.)

PREMIÈRES ANNÉES DE BENOIT

Sur les rivages de la Méditerranée, non loin de l'embouchure de l'Hérault, s'élevait, au VIIIe siècle, une célèbre ville épiscopale du nom de Maguelone. Cette ville est aujourd'hui détruite; ses grandeurs sont tombées avec elle, mais elle conserve la gloire d'avoir été le berceau de saint Benoit d'Aniane, destiné à devenir, comme celui dont il portait le nom, un réformateur de la vie monastique en Occident.

Son père, Aigulfe, Cte de Maguelone, chevalier pieux et brave, voulait faire de son fils un homme de guerre, habile à manier la pique et la lance; il voulait, en même temps, en faire un bon chrétien.

Aussi, après avoir pendant les plus tendres années, façonné son cœur à la vertu et à la piété,

il le conduisit à la cour du roi, au milieu des jeunes fils des leudes qu'on élevait dans le palais pour les former aux exercices des armes.

Benoît apprit à cette école tout ce qu'un chevalier de son rang devait savoir, mais il n'oublia pas les enseignements qu'il avait reçus sur les genoux de sa mère. Les qualités de l'esprit répondaient aux grâces de son corps, aussi devint-il bientôt l'ami de tout le monde. Le roi Pépin le prit en particulière affection; il le fit d'abord son premier échanson; mais, ayant reconnu depuis qu'il avait de grandes dispositions pour les armes, il lui donna un commandement parmi ses troupes.

Le jeune comte fit paraître, dans toutes les rencontres, qu'il n'avait pas moins de courage que son père, dont il imitait la sagesse et la valeur.

### LA CROIX ET L'ÉPÉE

Quand, en 771, Charlemagne monta sur le trône de son père, Benoît n'avait que dix-neuf ans. Un air d'innocence et de sainteté brillait sur son visage.

Charles ne fut pas longtemps sans le remarquer parmi les jeunes seigneurs de son entourage; il conçut pour lui une grande affection, et ne cessa de le combler de nouvelles faveurs : il voulait l'avoir toujours à ses côtés.

Mais Dieu lui avait touché le cœur; il lui avait fait voir qu'il le destinait à être un grand saint plutôt qu'un grand capitaine. Aussi, reconnaissant de jour en jour que la plus haute fortune à laquelle on peut aspirer auprès des grands du monde est toujours fragile, il résolut de chercher une gloire moins sujette aux caprices du temps. C'est ce qui le décida à quitter l'épée pour se charger de la croix.

Et voici dans quelle occasion Dieu acheva cette œuvre :

En 773, Charlemagne, sollicité par le pape saint Adrien, partait pour l'Italie afin d'arrêter les dévastations de Didier, roi des Lombards. Saint Benoît d'Aniane suivit le roi des Francs, et combattit son dernier combat sous les murs de Pavie, pour la défense des droits du Saint-Siège.

Un de ses frères, qui l'avait suivi dans la campagne, entreprit de passer à la nage la rivière du Tessin, sans en avoir bien connu les dangers. Le passage était difficile : l'imprudent jeune homme, entraîné par les eaux, allait périr, quand Benoît, qui était à cheval, apercevant son frère en un pareil danger, se jeta dans le fleuve. La violence du courant les eut bientôt mis dans un commun péril, mais Dieu veillait sur eux : les deux frères sortirent heureusement de ce mauvais pas.

Benoît reconnut la main de Dieu sur lui; il fit vœu de ne plus différer sa retraite. De retour à la cour, il découvrit son dessein au roi Charles, qui ne consentit qu'à regret à se séparer de lui. « Si vous me quittiez, lui dit-il, pour servir un » autre prince, je ne vous le permettrais pas, » mais puisque c'est pour servir le roi Jésus, je » ne puis m'y opposer. »

### LE DERNIER ADIEU

Benoît n'avait fait confident de ses projets qu'à un solitaire nommé Widmar, « aveugle de corps, mais fort éclairé dans les affaires du salut, » nous dit l'historien. Le comte, accompagné de ce religieux et de ses gens, revint une dernière fois au château paternel de Maguelone. Son séjour y fut de courte durée; à peine arrivé, il dit adieu aux siens, et annonça qu'il allait retourner à la cour pour y continuer ses emplois. Il partit donc avec son équipage ordinaire afin de ne donner aucun soupçon; mais, arrivé au monastère de Saint-Seine en Bourgogne, il alla frapper à la porte et demanda humblement à être reçu dans cette maison. Il découvrit alors sa résolution à ses gens, les récompensa et les renvoya dans les terres de son père.

Quelques jours après, le jeune comte quittait son riche costume, revêtait l'habit de moine, et inclinait la tête sous la main de l'abbé qui lui coupa la chevelure.

### SA VIE A SAINT-SEINE

Il commença dès lors à pleurer ses péchés et à en faire pénitence. Le jeûne, la prière accompagnée de larmes, la méditation des choses du ciel absorbaient son âme. Il pratiquait sur lui les plus rudes flagellations et ne voulait d'autre lit que la terre nue. Il ne portait que des habits usés, et, quand il les fallait raccommoder, il y mettait lui-même des pièces sans examiner de quelle couleur elles étaient. Durant les nuits les plus froides de l'hiver, il lui arrivait de rester debout, les pieds nus, sur les pavés de l'église pendant des heures entières.

Une si extraordinaire mortification donna lieu à quelques frères qui ne goûtaient pas sa conduite, parce qu'elle condamnait leur tiédeur, de le faire passer pour fou; on le raillait, on le montrait au doigt, tandis que le Saint se réjouissait d'imiter Notre-Seigneur qui, lui aussi, fut traité d'insensé, au moment où il donnait des preuves de son plus grand amour pour les hommes.

Mais le supérieur du monastère n'en jugeait pas ainsi; reconnaissant une haute sagesse sous les voiles d'une folie apparente, il lui donna l'office de cellérier. Benoît, pendant six ans, exerça cette charge avec tant de sagesse et de douceur, que quand l'abbé du monastère vint à mourir, tous, d'une commune voix, le choisirent pour leur supérieur. Le Saint fut surpris de cette élection; mais, se souvenant en même temps de la retraite du Sauveur quand on voulait le faire roi, il n'hésita pas à prendre la fuite.

### LE DÉSERT FLEURI

Il partit donc de Saint-Seine, et se retira dans les terres de son père. A quelques pas de l'Hérault, dans une délicieuse vallée arrosée par l'Aniane, Benoît éleva une cellule de branchages et commença à mener dans cette solitude une vie angélique. Mais ce désert devait, selon le langage du prophète, fleurir et devenir un jardin odoriférant. Benoît était celui que Dieu réservait pour opérer ce changement; il y réussira si bien, que l'histoire, consacrant ses travaux, l'appellera désormais : saint Benoît d'Aniane.

En effet, de fervents disciples vinrent bientôt se ranger sous sa direction. De nouvelles cellules s'élevèrent à côté de la sienne, mais le nombre des moines augmentant toujours, il fut bientôt contraint de quitter cette première solitude pour construire ailleurs un monastère plus grand. Le saint abbé était le premier à porter le bois et les pierres; tout le monde suivait son exemple, et cependant on n'omettait rien, durant ce travail, des exercices ordinaires.

C'est communément le relâchement des monastères qui les rend déserts; la régularité et l'austérité de celui d'Aniane y attirèrent de nouvelles phalanges de moines.

Le duc Willem, ce grand homme de guerre, le vainqueur de Barcelone, vint en 806 se mettre sous la direction de notre Saint. A quatre milles d'Aniane, dans une vallée sauvage, Willem, devenu le moine Guillaume, alla habiter un ermitage en compagnie de quelques frères dont il faisait l'admiration. « J'ai vu maintes fois, dit le » chroniqueur, ce guerrier qui avait conduit des » armées à la victoire, diriger l'âne qui portait » les vivres aux moissonneurs. »

POUVOIR SURNATUREL

Les miracles du Mont-Cassin, au temps du grand patriarche des moines d'Occident, se renouvelaient à Aniane, sous la main de son disciple et saint homonyme. Qu'il nous suffise d'en raconter deux :

Pendant la famine qui affligea la Gaule en 793, il fit mettre en réserve ce qui était absolument nécessaire pour la subsistance des moines jusqu'à la moisson, ordonnant qu'on distribue le reste aux pauvres. Les provisions furent bientôt épuisées. Benoît commanda que les largesses fussent continuées, et les pauvres trouvèrent, jusqu'à la fin de la famine, leur pain de chaque jour, dans les mains du saint abbé.

Une autre fois, les habitants des environs lui ayant amené un homme qu'ils avaient déjà couvert de plaies, parce qu'il avait volé des chevaux dans le monastère, il le prit, banda ses blessures et le renvoya guéri.

Cependant, de toutes parts, on accourait aux pieds de saint Benoît; le nombre de ses moines s'accrut tellement, qu'il lui fallut songer à établir de nouvelles colonies monastiques. L'une des premières fut celle de Ménat, en Auvergne. Les Frères étaient si pauvres que les provisions manquèrent bientôt. Le cellérier, informé de cette détresse, fit déposer, comme à l'ordinaire, les vases vides sur la table, en disant : « Dieu, qui nous a envoyés ici pour le servir, aime trop notre père Benoît pour laisser ses enfants mourir de faim. » Et ce jour-là, le frugal repas se trouva miraculeusement servi par le Père de famille qui est aux cieux. Des prodiges de ce genre se renouvelèrent partout où saint Benoît envoya ses Frères. Chacune des abbayes qu'il restaurait ou fondait le reconnaissait pour père; on a donc pu dire qu'il avait eu simultanément jusqu'à douze monastères sous sa direction; mais il ne faut point l'entendre au sens d'une pluralité de bénéfices contraire aux canons de l'Eglise. Des établissements dirigés par saint Benoît d'Aniane, comme ceux que le patriarche du Mont-Cassin avait vus se multiplier de son vivant, étaient administrés sous ses ordres par un abbé qui s'inspirait de sa conduite et prenait exemple sur ses vertus.

L'ADOPTIANISME

Voyons maintenant l'apôtre du Languedoc travailler sur un autre terrain à l'exaltation de la sainte Eglise.

Une nouvelle hérésie venait de s'élever en Espagne. Deux évêques, Elipand de Tolède et Félix d'Urgel, enseignaient contre toutes les Ecritures et la tradition, « que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'était pas le vrai fils, mais seulement le fils adoptif du Père. » Charlemagne, dont l'œil était ouvert sur toute la chrétienté, demanda des lutteurs pour combattre. Les champions de l'orthodoxie s'élevèrent alors de partout; saint Paulin d'Aquilée, le moine Alcuin, Héthérius, plus tard évêque d'Osma, répondirent aux blasphèmes de Félix et d'Elipand par des traités complets où l'erreur des nouveaux nestoriens était explicitement réfutée.

En même temps, Lendrade de Lyon, Nébridius de Narbonne et saint Benoît d'Aniane entreprirent une véritable campagne, dans les provinces méridionales de la Gaule et les cités de la Marche hispanique, pour combattre l'erreur et préserver les peuples de la contagion.

Quelques lettres d'Alcuin, adressées à « son fidèle ami » saint Benoît, permettent de croire qu'il avait lui aussi réfuté, la plume à la main, l'hérésie d'Elipand, avant de l'attaquer sur son propre terrain par les armes de l'éloquence; mais les ouvrages qu'il aurait écrits sont aujourd'hui perdus. Nous savons qu'il effectua jusqu'à trois fois le voyage d'Espagne pour étouffer l'erreur. Les luttes des apôtres de la vérité ne furent pas stériles, car si Félix et Elipand moururent dans l'impénitence finale, l'adoptianisme, subissant le sort des autres hérésies, finit par mourir des blessures qu'il avait reçues.

APRÈS LA LUTTE

Saint Benoît revint après le combat reprendre dans la prière et le silence du monastère des forces nouvelles pour se préparer aux combats qu'il lui restait à livrer.

Charlemagne voulut alors récompenser son vieil ami du zèle qu'il avait déployé contre l'erreur; il lui fit bâtir à Aniane un splendide monastère, un des plus beaux du royaume, au témoignage des historiens. Le saint abbé redoubla d'efforts pour faire toujours régner l'esprit de pauvreté dans ce somptueux édifice, et on raconte qu'il mettait en pénitence les religieux qui laissaient perdre quelques feuilles de choux, tant il aimait la pauvreté.

Il y établit une école de Saintes Lettres, d'où sortirent des théologiens instruits dans la science des Ecritures, qui rendirent, sur les sièges épiscopaux et abbatiaux, de véritables services à l'Eglise. Aniane fut ainsi pour le Midi de la France ce que Fulde était pour l'Allemagne, un asile et un Séminaire pour la littérature chrétienne.

LE GRAND RÉFORMATEUR

Louis le Pieux ayant succédé, en 814, au glorieux Charles, voulut continuer l'œuvre de son père. Il restait à réformer l'Ordre monastique, dont les malheurs des temps avaient altéré la pureté primitive. L'empereur, qui avait remarqué en Aquitaine, les merveilles de sainteté opérées par saint Benoît, le chargea de cette difficile entreprise, en lui joignant les abbés les plus exemplaires de France.

Quoique la plupart des monastères fissent profession de suivre la règle de saint Benoît, il y avait néanmoins des variétés sans nombre, introduites par le relâchement et les changements successifs d'observances.

Pour parvenir plus facilement à son but, le Saint assembla à Aix-la-Chapelle, sous les yeux de l'empereur, tous les supérieurs des monastères de l'empire. Il fit des statuts si judicieux et si conformes à la véritable vie religieuse qu'ils furent unanimement reçus de l'assemblée. Ils eurent dans la suite presque autant d'autorité que les prescriptions de saint Benoît, mais il ne fallut rien moins que la persévérance, la douceur et la prière de l'abbé d'Aniane pour triompher de tous les obstacles.

Or, continue l'hagiographe, le très pieux empe-

reur, Louis, avait contracté une sainte amitié avec Benoît d'Aniane; il l'appela en Alsace pour étendre à cette contrée et aux provinces de la Germanie les bienfaits de la réforme. La ferveur avait diminué, et, dans les monastères où le souvenir de saint Boniface était encore récent, le relâchement s'était introduit comme en France.

Benoît vint d'abord se fixer à Maur-Munster: mais l'empereur, trouvant ce lieu encore trop éloigné de son palais d'Aix-la-Chapelle pour jouir souvent des colloques du Saint, choisit, dans le voisinage de cette ville, un délicieux vallon arrosé par la rivière de l'Indi. Il y fit construire une abbaye qu'il dédia sous le vocable de Saint-Corneille et l'offrit au pieux réformateur.

La réputation de Saint-Corneille d'Indi ne tarda pas à se répandre dans toute les Gaules. Une génération de fervents abbés, formés à cette école, brillèrent à la fois sur tous les points de l'empire. Ainsi Dieu préparait une légion d'âmes fortes et vaillantes, pour conserver, dans le sein des cloîtres, les germes de la sainteté et de la civilisation chrétienne, déjà menacées par l'invasion des Normands.

L'œuvre de saint Benoît d'Aniane survécut à son fondateur; elle s'immortalisa dans les écrits qu'il nous a laissés et qui prouvent une érudition et des recherches peu communes. Sous le titre de « Code des règles des moines et des chanoines, » il réunit en un seul corps d'ouvrage les constitutions monastiques des Pères de l'Eglise d'Orient, saint Basile, saint Anathase, et de ceux de l'Eglise d'Occident, saint Augustin saint Benoît. Il composa ainsi comme une gerbe magnifique avec les plus beaux épis glanés dans tout le champ; il montra ensuite l'admirable unité de toutes ces règles dans un second ouvrage: « Concorde des règles, » vrai chef-d'œuvre de modestie et d'humilité chrétienne. « Je n'ai d'autre but, dit-il, en composant cet ouvrage, que celui de la charité, d'autre désir que de travailler au salut des âmes..... Et vous, ajoute le Saint, qui lirez ou entendrez lire ce livre, s'il arrive que vous y rencontriez parfois l'attrait et la saveur du miel que j'ai emprunté aux écrits des Pères, je vous demande en retour, d'invoquer pour moi, pauvre pécheur, la miséricorde divine. »

### L'AVOCAT DES PAUVRES

L'amitié dont il jouissait auprès de l'empereur lui faisait obtenir tout ce qu'il voulait: saint Benoît ne sut pas mieux employer cette faveur qu'en la mettant au service des pauvres. Louis le Pieux trouvait bon qu'il se fît leur protecteur, et lorsqu'il venait le voir en son palais, le prince allait lui-même au-devant du Saint, et portait, d'un air agréable, la main dans sa manche pour en tirer la liasse des requêtes qu'il lui venait présenter en leur faveur; il les lisait sur-le-champ et y répondait le plus tôt qu'il pouvait.

### SAINT BENOIT D'ANIANE VISITE TOUS LES MONASTÈRES SES MIRACLES

Benoît veillait sur tous les monastères de l'empire, dont il était le père et le premier abbé. Vers la fin de ses jours, il entreprit de longs et pénibles voyages pour aller donner de nouvelles forces à ses disciples dans la nouvelle profession qu'ils avaient embrassée.

Sa charité n'exceptait personne, et, en peu de temps, il parcourut tous les monastères qui suivaient la réforme: c'était la dernière visite qu'il rendait à ses enfants; la mort viendra bientôt trouver cet homme qui, selon l'expression d'un biographe, « n'aurait jamais dû mourir. »

L'histoire nous a conservé les souvenirs de plusieurs miracles que Dieu opéra en sa faveur dans ces occasions.

Il arriva un jour dans un monastère où les religieux n'avaient rien à lui offrir: Dieu y pourvut en faisant trouver du poisson dans des eaux où il n'y en avait jamais eu.

Une autre fois, Notre-Seigneur renouvela en sa faveur le miracle de Cana, changeant, pour le rafraîchir, de l'eau en un vin excellent. Mais ce ne sont pas les seules merveilles qui ont illustré le passage sur la terre du serviteur de Dieu. Il opéra lui-même un grand nombre de miracles; on le vit détruire par sa prière une quantité prodigieuse de sauterelles, arrêter des inondations, éteindre des incendies; ses disciples, animés de son esprit, faisaient aussi des actions miraculeuses.

Ces grandes faveurs que Benoît recevait du ciel, jointes à l'amitié que lui témoignait l'empereur, excitèrent la jalousie de quelques envieux. Ils cherchèrent à indisposer Louis contre lui; de faux amis lui conseillèrent même de fuir, sans attendre un exil qu'ils disaient lui devoir être fort honteux.

Mais l'empereur connaissait trop la vertu du vieillard, et, pour vaincre les jaloux, il alla se jeter dans ses bras la première fois que le Saint vint le voir.

### SA MORT

Il ne restait plus à Benoît qu'un combat à livrer pour arriver à la victoire. Dieu sembla vouloir l'y préparer lui-même : aux travaux de la charité, il fit succéder le travail de la maladie. Le Saint fut attaqué d'une fièvre violente; il ne diminua rien cependant de ses austérités. On le trouvait souvent prosterné le front dans la poussière, ou les bras levés au ciel, ou recevant dans ses mains les larmes qui coulaient de ses yeux, de peur de souiller les pages de la Sainte Ecriture qu'il avait constamment devant lui.

L'empereur le voulut avoir toujours dans son palais : ce ne fut que quelque temps avant sa mort qu'il permit aux religieux de le transporter à Saint-Corneille, afin que ce digne et aimable Père pût finir sa vie entre les bras de ses enfants.

Une dernière fois, saint Benoît écrivit à son monastère d'Aniane, exhortant ses frères à demeurer fermes au milieu du danger. Son esprit semblait prévoir les invasions des barbares, mais il n'eut pas la douleur d'assister à cette tempête qui allait fondre sur l'Europe catholique. Il mourut plein de jours et de saintes œuvres, le 7 février 821.

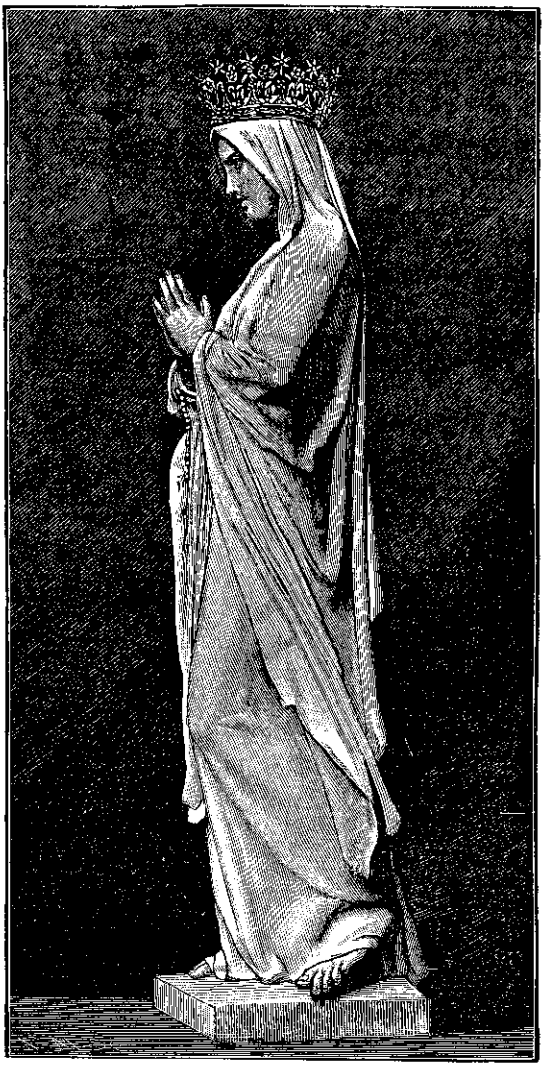
Autour de sa couche funèbre, ses disciples agenouillés reçurent la dernière bénédiction du patriarche. Il leur imposa les mains, puis d'une voix encore vigoureuse, il entonna le verset : « *Justus es Domine, et rectum judicium tuum.* Vous êtes juste Seigneur, et votre jugement est droit. » Sa voix s'éteignit, et le Bienheureux alla continuer avec les anges le chant du roi-prophète.

# APPARITION DE NOTRE-DAME DE LOURDES

*Fête le 11 février.*

C'était à Lourdes, petite ville des Pyrénées, le jeudi 11 février 1858. Le temps était froid et un peu couvert, mais très calme. On manquait de bois pour préparer le dîner dans la maison du pauvre mais honnête meunier François Soubirous. Sa femme, Louise, dit à sa seconde fille, Marie : « Va ramasser du bois sur le bord du Gave ou dans les communaux. » Le Gave est le nom du torrent qui traverse Lourdes.

Marie avait une sœur aînée, nommée Bernadette, récemment arrivée de la campagne, où de braves villageois l'avaient employée comme bergère ; c'était une enfant frêle et délicate, d'une grande innocence, mais dont toute la science consistait à savoir dire le chapelet. Louise Soubirous hésitait à l'envoyer au bois avec sa sœur, à cause du froid ; cependant, sur les instances de Marie et d'une petite voisine, nommée Jeanne Abadie, elle la laissa partir.



**La Vierge couronnée en 1876.**

LA PREMIÈRE APPARITION

Les trois compagnes, descendant le long du torrent pour recueillir des débris de bois mort, arrivèrent en face d'une grotte naturelle, creusée dans un grand rocher que les gens du pays appellent *Massabielle*. Il était environ midi. Jeanne et Marie quittèrent leurs sabots et franchirent le torrent, dont l'eau était en ce moment peu abondante. Bernadette commençait à se déchausser pour les suivre, lorsqu'elle entend derrière elle comme le bruit d'un grand vent se levant dans la prairie, avec je ne sais quelle irrésistible puissance. La jeune fille se retourne instinctivement. A sa grande surprise, les peupliers qui bordent le Gave sont immobiles : « Je me serai trompée, » se dit-elle, et elle se remet à se déchausser.

L'impétueux grondement de ce souffle inconnu se fait entendre de nouveau. Bernadette lève la tête, regarde devant elle, et pousse, ou plutôt veut pousser un grand cri, qui s'étouffe dans sa gorge. Frissonnant de tous ses membres, terrassée, éblouie, par ce qu'elle aperçoit, elle s'affaisse sur elle-même et tombe à deux genoux.

Au-dessus de la Grotte, et dans une espèce de niche rustique, se tenait debout, au milieu d'une clarté céleste, une femme d'une incomparable beauté.

Dans sa première frayeur, l'enfant avait saisi son chapelet ; elle voulut faire le signe de la croix ; mais, tel était son tremblement, qu'elle n'eut pas la force de lever le bras. D'un geste grave et doux, l'Apparition, comme pour encourager l'enfant, fit elle-même le signe sacré ; Bernadette l'imita et se mit à réciter le chapelet.

La vision n'avait rien de vague : c'était un vrai corps humain, une personne vivante, qui ne différait d'une personne ordinaire que par son auréole de lumière et par sa divine clarté. Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune, et, pourtant, elle réunissait à la fois la candeur de l'enfant, la pureté absolue de la vierge, la gravité tendre de la mère et la majesté que donnent l'âge et la souveraineté. Son visage respirait une grâce infinie ; ses yeux bleus et ses lèvres avaient une indicible expression de douceur et de bonté.

Ses vêtements, d'une étoffe inconnue à la terre, étaient plus blancs, plus éclatants que la neige, et leur simplicité relevait encore leur magnificence. La robe, longue et traînante, laissait ressortir les pieds qui se posaient sur le roc et foulaient légèrement une branche d'églantier. Sur chacun de ses pieds nus brillait une rose qui avait la couleur de l'or. Une ceinture, bleue comme l'azur des cieux, pendait en deux longues bandes qui touchaient presque le bas de la robe : un voile blanc, fixé autour de la tête, enveloppait

les épaules et tombait en arrière jusqu'au bas. Ni bague, ni collier, ni diadème, ni bijoux de femme.

Un chapelet, dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait, pendait des mains jointes de la Dame; les grains glissaient entre ses doigts, mais les lèvres demeuraient immobiles. Elle ne récitait pas le rosaire.

Echo céleste de la Salutation angélique, elle semblait l'écouter, lui revenant de tous les coins de la terre.

L'enfant n'avait plus peur. Les yeux fixés sur la Dame, elle continuait à réciter son chapelet. Quand elle eut achevé, la Vierge lumineuse disparut et rentra dans le ciel dont elle est la Reine.

Cette scène avait duré environ un quart d'heure; non pas que Bernadette eût conscience du temps, mais elle avait pu dire tout son chapelet. Complètement revenue à elle, l'enfant se déchaussa et traversa le Gave : « N'avez-vous rien vu? » demanda-t-elle à ses deux compagnes occupées à ramasser du bois devant la Grotte. « Non, rien du tout... et toi, est-ce que tu as vu quelque chose? » ajoutèrent les enfants, remarquant l'émotion de Bernadette. « Si vous n'avez rien vu, je n'ai rien à vous dire, » reprit-elle doucement. Puis, elles revinrent à la maison, chargées de leurs petits fagots. (*Histoire illustrée des pèlerinages français de la Sainte Vierge*, p. 604.) Cependant, en chemin, pressée par leurs instances, elle leur avoua qu'elle avait vu quelque chose habillé de blanc, qu'elle leur décrivit, en les suppliant de n'en rien dire à personne.

### DEUXIÈME ET TROISIÈME APPARITION

Bernadette, interrogée par sa mère, raconta naïvement tout ce qu'elle avait vu. La pieuse femme, vaguement inquiète, défendit à sa fille de retourner à la Grotte. C'était une rude épreuve pour la pauvre enfant : un souverain attrait la pressait intérieurement de revoir cette Grotte, qui avait été pour elle un coin du ciel.

Enfin, à force de prières, elle obtint d'y retourner le dimanche suivant, 14 février. Les petites voisines s'étaient communiqué entre elles le récit de l'apparition du jeudi. Après la grand'messe, une vingtaine d'enfants, armées de leur chapelet, suivirent Bernadette aux roches Massabielle. L'une d'elles apportait une petite bouteille d'eau bénite; elle disait à Bernadette en parlant de l'apparition : « C'est peut-être quelque chose de méchant, en tout cas, il faut lui jeter de l'eau bénite, si c'est le diable, il s'en ira. Tu lui diras : Si vous venez de la part de Dieu, approchez; si vous venez de la part du démon, allez-vous-en. »

Dès qu'elles furent devant la Grotte : « Prions, dit Bernadette, et récitons le chapelet. » Les enfants s'agenouillent et chacune commence son chapelet. Tout à coup, le visage de Bernadette se transfigure : l'Apparition merveilleuse venait de se montrer sur le roc, comme la première fois. « *Regardez!* dit l'enfant : *la voilà!* »

Mais ses compagnes ne voyaient rien. Elles mettent la petite bouteille d'eau bénite dans les mains de la Voyante. Celle-ci se lève et asperge à plusieurs reprises la Dame merveilleuse en disant : « Si vous venez de la part de Dieu, approchez. » La Vierge sembla s'illuminer davantage, s'inclina plusieurs fois gracieusement et s'avança presque sur le bord du rocher. Elle était si douce, si bonne et si belle, que Bernadette n'osa pas ajouter : « Si vous venez de la part du démon, allez-vous-en. »

Le chapelet terminé, la vision disparut. Les enfants revinrent aux vêpres, et le récit des apparitions commença à faire grand bruit dans la ville.

Le jeudi suivant, jour de grand marché à Lourdes, troisième apparition. Bernadette présente à la Dame du papier, de l'encre et une plume. « *Ce que j'ai à vous dire*, répond la Vierge, *je n'ai pas besoin de l'écrire, faites-moi seulement la grâce de venir ici pendant quinze jours.*

— Je vous le promets, dit Bernadette.

— *Et Moi*, reprit la Vierge, *je vous promets de vous rendre heureuse, non point dans ce monde, mais dans l'autre.* »

Deux dames de la ville avaient, cette fois, accompagné l'enfant; elles la prièrent de demander, si elles pourraient revenir chaque fois.

« *Elles peuvent revenir avec vous*, répondit l'Apparition, *elles et d'autres encore. Je désire y voir du monde.* »

### LES AUTORITÉS

Ce désir fut bientôt satisfait; dès le lendemain, plus de cent personnes suivaient la Voyante à la Grotte ; le surlendemain, il y en eut cinq cents, puis des milliers, accourues de toute la contrée. Le 4 mars, plus de vingt mille personnes se pressaient sur les bords du Gave.

Le clergé, naturellement, était vivement impressionné par tous ces faits, et se préoccupait d'en connaître la nature; mais, avec un tact et un bon sens merveilleux, dit M. Lasserre, il avait pris, dès le commencement, une attitude des plus réservées et des plus prudentes. Aucun prêtre ne se mêlait à cette foule ardente qui accourait aux roches Massabielle; mais M. l'abbé Peyramale, curé de Lourdes, avait chargé quelques laïques intelligents et sûrs de lui rendre compte, jour par jour, heure par heure, de tout ce qui se passait; et, en attendant des raisons suffisantes pour intervenir, il restait dans une prudente expectative.

Les autorités civiles furent moins sages et se hâtèrent de se prononcer. Au nom de la liberté de conscience, ne fallait-il pas empêcher ces manifestations religieuses, et défendre à ces gens-là de prier, et de prier où bon leur semblait?

A des degrés divers, le procureur impérial, le juge de paix, le maire, le substitut, le commissaire de police, et bien d'autres encore, donnèrent l'alarme. Dès la sixième apparition, les persécutions commencèrent. Il faut lire, dans l'ouvrage si connu de M. Lasserre (1), le piquant récit de ces habiletés variées, de ces taquineries de tout genre, interrogatoires, surveillances, défenses, menaces, persécutions véritables. Tous ces efforts ne servirent qu'à faire mieux constater la vérité des apparitions, leur caractère surnaturel et la victoire de Notre-Dame de Lourdes.

### TRAITS DIVERS

Pendant l'apparition du 21 février, le regard de la Sainte Vierge parut un instant parcourir toute la terre, puis elle le reporta vers Bernadette, avec l'aspect d'une profonde douleur. « Qu'avez-vous? que faut-il faire? » murmura l'enfant. « *Priez pour les pécheurs*, » répondit Marie.

Le 22 février, le père de Bernadette, intimidé par les menaces du commissaire de police, défend à sa fille d'aller à la Grotte. L'enfant se soumet, malgré sa douleur. Mais, dans l'après-midi, une

(1) *Notre-Dame de Lourdes*, par H. LASSERRE, chez Palmé, libraire à Paris.

force irrésistible l'entraîne vers cette Grotte bénie ; elle s'agenouille, prie comme les autres fois, et, cependant, l'Apparition ne se montre point. L'enfant revient, en proie à la douleur, et son père, ému à son tour, lève la défense qu'il a posée.

Le lendemain, la radieuse vision apparaît de nouveau, dans sa céleste beauté et, après avoir confié un secret à l'enfant, elle ajoute : « *Allez dire au prêtre que je veux qu'on m'élève ici une chapelle.* »

Ce ne fut pas sans une profonde émotion intérieure que M. l'abbé Peyramale reçut ce message céleste ; mais il répondit à l'enfant, avec autorité, qu'il n'était pas obligé de la croire sur parole : « Avant de m'occuper de ce que la Dame désire, ajouta-t-il, je veux savoir si elle y a droit, demande-lui quelque signe de sa puissance. »

Il aurait voulu voir fleurir, en février, l'églantier de la Grotte. Marie donnera mieux, comme nous allons voir.

### LA SOURCE MIRACULEUSE

Pendant l'apparition du 24 février, on vit Bernadette s'avancer vers l'intérieur de la Grotte en marchant sur ses genoux ; trois fois, elle répéta ces mots : *Pénitence ! pénitence ! pénitence !* C'est que la Vierge les prononçait en ce moment, en demandant pour la seconde fois de prier pour les pécheurs.

Le lendemain, la Sainte Vierge confia un nouveau secret à Bernadette, puis, après un long silence, elle ajouta :

« *Et maintenant, allez boire et vous laver à la fontaine, et mangez de l'herbe qui pousse à côté.* »

L'enfant se dirige vers le Gave. « *N'allez point là,* reprend la Vierge, *je n'ai point dit de boire au Gave ; allez à la fontaine, elle est ici.* » En disant cela, elle montrait, de sa main, le coin desséché de la Grotte.

Bernadette, grattant le sol avec ses mains, y forme un petit creux. Bientôt, ce creux devient humide et se remplit d'une eau bourbeuse. Surmontant sa répugnance, l'enfant mange quelques pincées d'une herbe qui croissait là ; (c'était une figure de la *pénitence*, à laquelle la Vierge invitait les pécheurs.)

Le lendemain, la source coulait de la grosseur d'un doigt ; l'eau en était devenue très limpide. Un mois après, elle donnait jusqu'à cent mille litres d'eau par jour.

On sait les merveilles innombrables dont cette eau miraculeuse a été depuis lors l'instrument, et cela, sans que la médecine et la chimie aient pu y découvrir un agent naturel quelconque auquel ces effets puissent être attribués.

L'un des premiers favorisés fut Louis Bourriette, ouvrier carrier, à Lourdes. Une vingtaine d'années auparavant, Bourriette avait été gravement blessé à la figure, par l'explosion d'une mine. Il avait peu à peu perdu l'œil droit, et, au moment qui nous occupe, cet œil ne pouvait plus distinguer un homme d'un arbre. Bourriette était très connu à Lourdes.

Apprenant qu'une source miraculeuse avait jailli à la Grotte, il dit à sa fille : « Va me chercher de cette eau. La Sainte Vierge, si c'est elle, n'a qu'à le vouloir pour me guérir. » A peine eut-il frotté avec cette eau son œil malade, qu'il poussa un grand cri de joie : l'air semblait s'éclairer autour de lui ; bientôt, il était guéri.

Peu après, il rencontre, dans une rue de Lourdes, M. le Dr Dozous qui l'avait soigné depuis le commencement de sa maladie : « Je suis guéri ! lui dit-il. — Pas possible. Vous avez une lésion organique qui rend votre mal absolument incurable. »

Tirant un agenda de sa poche, le docteur écrit quelques mots au crayon ; puis, d'une main, fermant l'œil gauche de Bourriette (le seul valide jusqu'alors) : « Si vous pouvez lire ceci, je croirai », dit-il, d'un air triomphant.

Bourriette, avec son œil naguère mort, lut sans hésitation : « Bourriette a une amaurose incurable, il ne guérira jamais. »

« C'est un miracle, s'écria le docteur stupéfait, un vrai miracle, n'en déplaise à moi et à la Faculté. Cela me renverse, mais il faut bien se soumettre à la voix impérieuse d'un fait si évident et si en dehors de tout ce que peut la pauvre science humaine. »

Cette guérison fit un bruit énorme dans tout le pays. Elle fut bientôt suivie de plusieurs autres. Grâce à l'eau miraculeuse, Marie Daube, Bernarde Soubie, Fabien Baron quittèrent tout à coup leur lit de douleur, où les retenaient, depuis plusieurs années, des maladies réputées incurables.

Le 2 mars, Bernadette portait à M. le curé ce nouveau message de la part de l'Apparition : *Elle veut qu'on construise une chapelle et qu'on fasse des processions à la Grotte.* Le curé répondit qu'il en référerait à l'évêque, à qui appartenait le jugement de cette affaire.

Cependant, la Reine du ciel multipliait les prodiges. Le soir du 4 mars, un enfant de deux ans, infirme et mal constitué, se mourait d'une fièvre lente, dans le pauvre ménage des époux Bouhohorts. Le père, regardant l'œil devenu vitreux, les membres immobiles, la respiration insensible, dit à sa femme : « Il est mort.

— Il n'est pas mort, reprit la mère, et la Sainte Vierge de la Grotte va me le guérir. » Et, se levant, elle tire de son berceau ce corps immobile, court à la Grotte, et le plonge dans l'eau, tout entier, sauf la tête.

A cette vue, un cri d'effroi, un murmure d'indignation sort de la foule. « Cette femme est folle ! » disent les uns.

« Vous voulez donc tuer votre enfant ? » lui crie brutalement un autre.

« L'enfant est déjà mort, ajoutèrent plusieurs. Laissons-la faire, c'est une mère que la douleur égare. »

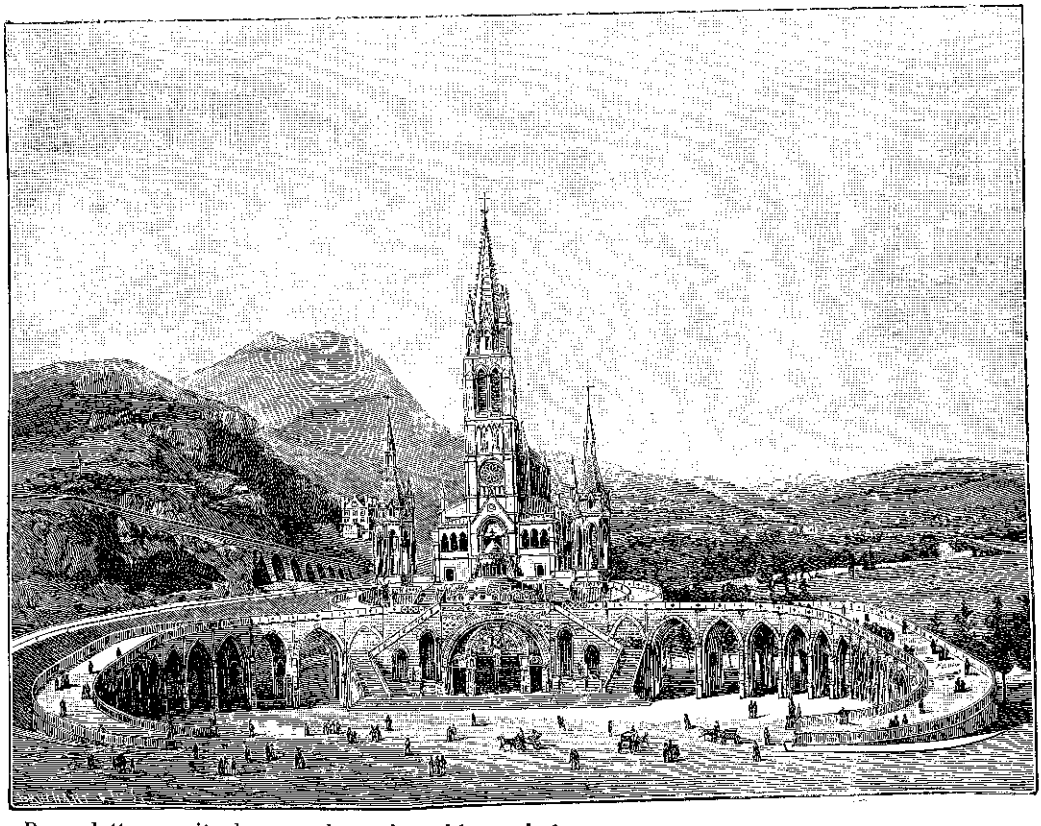
Après un long quart d'heure, la mère retira son enfant de l'eau froide et le reporta chez elle.

La nuit suivante, il dormit paisiblement ; le lendemain, il prit de la nourriture ; il voulait se lever. Le surlendemain, la mère, rentrant après un moment d'absence, aperçoit le berceau vide. Le petit Justin s'était levé tout seul, il allait çà et là, touchant les meubles, dérangeant les chaises ; le petit paralytique marchait, joyeux et plein de santé. « Prends garde ! tu vas tomber, » cria la mère effrayée. Il ne tomba point, et, d'un pas assuré, il vint se jeter dans les bras de sa mère qui l'embrassa en pleurant.

Le 25 mars, glorieuse fête de l'Annonciation de Marie, Bernadette dit à l'Apparition, pour la quatrième fois : « O ma Dame, je vous en prie, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ? »

Alors, la radieuse Vierge, faisant glisser son chapelet blanc sur son bras droit, étendit ses mains en les abaissant vers la terre, comme pour y verser ses bénédictions, et, d'une voix pleine d'une indicible gratitude, elle dit, en regardant le ciel : « JE SUIS L'IMMACULÉE-CONCEPTION. »

Puis elle disparut.



Bernadette ne vit plus que le rocher désert, puis, autour d'elle et derrière elle, la foule immense, prémices de ces multitudes qui devaient se succéder dès lors à Massabielle.

### LES RÉSULTATS

Après trois ans et demi d'une enquête minutieuse et du plus sérieux examen, Mgr Laurence, évêque de Tarbes, rendit son jugement doctrinal, déclarant que les fidèles étaient autorisés à croire vraies les appparitions de la Très Sainte Vierge à Bernadette.

Les travaux de la basilique commencèrent. En 1866, l'évêque pouvait déjà consacrer les autels de la crypte. Dès l'année 1864, les cérémonies de l'Eglise s'accomplissaient à la Grotte; et les foules y venaient en procession suivant le désir de Marie.

Depuis, l'univers entier a entendu parler des merveilles de Lourdes. Que de prières, que de guérisons, que de conversions, que de consolations, que de grâces et que d'espérances!

Les fêtes du couronnement de Notre-Dame de Lourdes ont été célébrées, du 1er au 3 juillet 1876, sous la présidence de Mgr Meglia, nonce du Pape, entouré de trente-cinq archevêques ou évêques, de plus de trois mille prêtres et de cent mille fidèles.

En 1872, M. E. Artus porta un *défi public à la libre-pensée:* c'était dix mille francs, déposés chez M. Turquet, notaire à Paris, 6, rue de Hanovre; cette somme, augmentée de cinq mille francs, pour frais d'enquête, devait être acquise à celui qui prouverait la fausseté des faits miraculeux racontés dans le livre de l'historien de Lourdes, M. Lasserre. Le pari fut annoncé par les journaux de toutes nuances. M. Artus attendit un mois, deux mois, un an, deux ans. Quelques libres-penseurs firent mine de relever le pari; puis, bientôt convaincus de leur impuissance, battirent en retraite; la libre-pensée garda sa honte et M. Artus son argent.

En 1892, notre Saint-Père le Pape Léon XIII a daigné accorder au sanctuaire de Lourdes le privilège d'un jubilé, et approuver un Office propre pour la fête de l'Apparition.

A l'inauguration de cet Office, le 11 février 1892, Mgr Germain, évêque de Coutances, disait dans un magnifique discours: « Le grand mal de notre temps est la négation du monde surnaturel; et voilà qu'à Lourdes, le ciel s'entr'ouvre, la Mère de Dieu apparaît, une source jaillit, jusqu'alors inconnue; les multitudes accourent; les miracles éclatent, nombreux, indéniables, que tous peuvent voir, sentir, palper. Voilà qu'à Lourdes « on touche, pour ainsi dire, le ciel avec la main », Lourdes, en un mot, c'est la protestation de Dieu contre la grande erreur de notre époque, le naturalisme. »

Là est glorifiée l'infaillibilité du Pape proclamant l'Immaculée-Conception de Marie; là, le péché originel et la nécessité de la Rédemption pour tous les hommes sont affirmés.

« Gloire à Marie, qui, sur ce rocher, a daigné révéler son nom! Gloire à Marie qui a fait surgir cette élégante basilique! Gloire à Marie qui a fait jaillir ici la source miraculeuse!

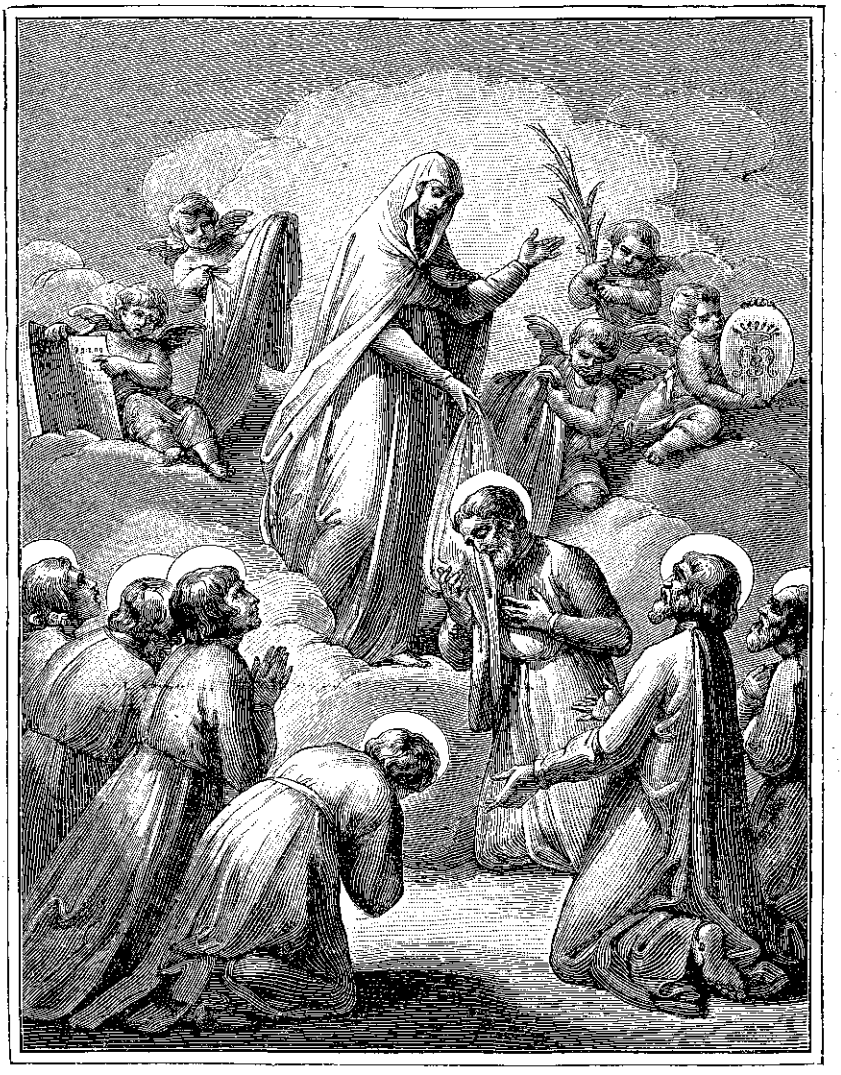
» Gloire à Marie qui attire dans ce coin du monde, jusqu'alors inconnu et ignoré, les multitudes immenses, accourant émues et frémissantes de tous les points de l'univers! »

Bernadette, devenue en religion Sœur Marie-Bernard, est morte saintement, chez les Sœurs de Nevers, le 6 avril 1879.

# SAINT BONFILS MONALDI

## Premier fondateur de l'Ordre des Servites (1200 — 1262).

*Fête le 11 Février.*



**Durant la nuit du Vendredi-Saint, la Sainte Vierge apparaît à saint Bonfils et à ses compagnons pour leur remettre l'habit qu'ils porteront désormais.**

L'ANNÉE 1233

La première moitié du XIIIe siècle est appelée à bon droit par nombre d'historiens une *nouvelle ère de fer*. Presque seule, parmi les nations de l'Europe, la France jouit d'une tranquillité relative ; l'Allemagne et l'Italie sont ensanglantées par les luttes toujours renaissantes du sacerdoce et de l'empire. Deux partis puissants s'y font la guerre : les *Guelfes* et les *Gibelins*. Les premiers sont partisans de l'indépendance italienne et des papes qui la défendaient ; les seconds, de l'empereur d'Allemagne, Frédéric II (1115-1250), dont le rêve est d'annexer l'Italie à l'empire et d'élever sa propre domination sur les ruines du pouvoir spirituel et temporel des Papes,

Dans cette période de violences et de guerres. l'année 1233 apparaît comme un rayon de soleil au milieu de la tempête. Aussi les écrivains lui ont-ils donné les noms les plus gracieux : « l'année

de l'Alleluia, l'année de la Jubilation, l'année de la Religion générale ». Elle marque, en effet, la date de l'apparition de l'Ordre des Servites de Marie, dont les exemples et les prédications contribuèrent pour une grande part à l'extinction des discordes, au rétablissement de la paix et à la conversion des hérétiques. La fondation en fut confiée par Dieu à sept saints, issus des plus illustres familles de Florence. Le premier d'entre eux fut saint Bonfils Monaldi.

### FAMILLE — NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT BONFILS

Les ancêtres de notre Saint se rattachaient à la famille royale d'Anjou. Primitivement fixés à Orviéto dont ils étaient les maîtres, les services rendus par eux au parti guelfe leur attirèrent la haine d'une autre puissante lignée, celle des Filipeschi. Ils durent s'exiler et choisirent Florence pour lieu de résidence. Ce fut là que, dans les dernières années du XIIe siècle, le jeune Bonfils Monaldi vit le jour. Ses parents étaient non seulement riches et illustres, mais encore et surtout chrétiens : ils furent ses premiers guides dans la voie de la sainteté et l'habituèrent dès son jeune âge à une piété tendre et solide. A notre grand regret, ses biographes ne nous donnent presque aucun détail sur son enfance. Tous cependant relatent un fait. A peine Bonfils put-il balbutier quelques mots, qu'il se consacra spontanément à Dieu et prit la résolution d'imiter en tout la Sainte Vierge. On comprend, dès lors, le secret de l'admirable pureté qui, au dire de ses biographes, fut la caractéristique de sa sainteté. En même temps se développèrent en lui, sous l'œil vigilant de ses parents, un remarquable esprit de prière et un désir ardent de ramener les pécheurs à Dieu. Repoussant avec dédain les plaisirs auxquels s'adonnent parfois les fils des grandes familles, Bonfils vivait dans la retraite la plus absolue, s'imposait de terribles mortifications, des jeûnes rigoureux et une abstinence perpétuelle, afin de châtier ses sens. La parole du Maître : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, » était sans cesse présente à sa pensée. Elle l'aidait à accomplir la résolution qu'il avait prise de toujours vaincre la nature.

### ENTRÉE CHEZ LES LAUDESI NAISSANCE DE L'ORDRE DES SERVITES

A cette époque existaient dans de nombreuses villes des confréries dont le but était de chanter jour et nuit les louanges de Marie. Celle de Florence était connue sous le nom de « Fraternité des Laudesi ». Sur sa demande, Bonfils y fut admis. Il surpassa bientôt tous ses compagnons par la véhémence de son amour et l'ardeur de son culte pour la Mère de Dieu. Aussi cette bonne Mère daigna-t-elle le choisir pour établir un Ordre en son honneur. Le jour de l'Assomption de l'année 1233, Bonfils et ses cofondateurs étaient occupés à chanter les louanges de Marie, quand tout à coup ils furent ravis en extase et à leurs yeux se présenta, entourée d'une éclatante auréole, la Sainte Vierge elle-même. Elle les exhorta à se détacher du monde plus complètement encore et à se donner tout entiers à Dieu. L'office terminé, les Laudesi se retirèrent. Seuls restèrent en prière Bonfils et ceux de ses confrères que le ciel avait favorisés de la même vision; ils étaient six. Les historiens nous ont conservé fidèlement leurs noms. Tous les six comptaient parmi les intimes amis de Monaldi. Animés d'un même esprit et d'un même cœur ils prirent la résolution de se consacrer tout à Dieu, de devenir les apôtres et les soldats de leur Mère du ciel.

### PREMIÈRES DÉMARCHES — LA CAMARZIA

Les sept serviteurs de Dieu n'auront rien de plus à cœur que de mettre immédiatement à exécution le conseil de Marie. En raison de son âge et de son autorité, Bonfils fut mis à la tête de la nouvelle Association. Le chapelain des Laudesi était un pieux et vénérable prêtre du nom de Poggi-Bonzi; ce fut à lui que Bonfils s'ouvrit d'abord de l'appel de Dieu. A cette époque, le siège épiscopal de Florence était occupé par un saint évêque, Ardingo. Il devait être un des soutiens les plus dévoués des Servites. Sur le conseil de Poggi-Bonzi et au nom de ses frères, Bonfils s'ouvrit à lui de ses intentions et lui raconta toutes les circonstances de la céleste apparition. Pour le pieux évêque, l'appel de Dieu ne faisait l'objet d'aucun doute. La résolution que prenaient ses solliciteurs de se séparer du monde, pour vivre dans la mortification et le renoncement, était trop opposée aux doctrines du monde pour ne pas venir d'en haut. Aussi, avec une bienveillance toute paternelle, ils donna aux néophytes son acquiescement formel, et promit de leur venir en aide dans leurs difficultés. Les serviteurs de Marie pouvaient, dès lors, exécuter leur projet. Leurs affaires temporelles réglées, ils se retirèrent en dehors des murs de Florence, dans un lieu appelé « la Camarzia », pour y vivre de la vie de communauté.

A peine furent-ils installés qu'ils se sentirent inondés d'une joie toute divine. Pourtant, leur genre de vie était des plus rudes. La charité des fidèles seule pourvoyait à leur existence; un dur cilice ceignait leurs reins. Néanmoins, au bout de quelques mois, le désir de remercier leur bienfaiteur, Mgr Ardingo, les arracha à leur solitude. Tout le monde, à Florence, les entoura des marques les plus touchantes d'estime et de vénération. Un miracle même salua leur entrée. « Voici les Servites de Marie », s'écrièrent de petits enfants encore à la mamelle. Parmi eux se trouvait saint Philippe Benizi, qui avait à peine cinq mois. Sur le passage des Servites, sa langue se délia tout à coup. « Mère, dit-il, voici les Servites de Marie, faites-leur l'aumône. » Puis il se tut et ne parla plus qu'à l'âge où les enfants commencent à balbutier.

De retour à la Camarzia, les Saints y continuèrent leur genre de vie. Cependant, le bruit de leurs vertus et de leurs austérités s'était répandu au loin. De nombreux pèlerins accoururent pour se recommander à leurs prières et demander leurs conseils. Dès lors, toute vie recueillie devenait impossible; les solitaires prirent la résolution de quitter la Camarzia.

### FONDATION DE MONTE-SENARIO ET DE CAFAGGIO LE MIRACLE DE LA VIGNE

De quel côté dirigeraient-ils leurs pas? Marie elle-même daigna encore le leur indiquer. Une nuit que les hommes de Dieu étaient en prière, elle leur apparut, éclatante de lumière comme la première fois, étendit le bras, et son geste indiqua le Monte-Senario. Or, le Monte-Senario faisait partie des domaines de l'évêché de Florence. Mgr Ardingo céda la montagne aux cénobites, et, la veille de l'Ascension 1234, ils se mirent en route pour leur nouvelle solitude. A leur arrivée sur la montagne,

leur premier soin fut de planter une croix. Une petite cabane de planches servit d'abri à Notre-Seigneur; les solitaires se contentèrent pour logement des cavités naturelles creusées dans le roc. Cette situation précaire ne pouvait être que passagère. Sur l'invitation de Bonfils, l'évêque de Florence se rendit lui-même au Monte-Senario pour poser et bénir la première pierre d'un sanctuaire plus décent et plus vaste.

Désormais, seuls avec Dieu, les fervents solitaires ne mirent plus de bornes à leur soif de jeûnes et de mortifications. L'herbe de la montagne et l'eau d'une source constituaient leur repas quotidien. Informé de leurs austérités, le cardinal de Châtillon, de concert avec Ardingo, leur prescrivit une vie moins rude. Sur son conseil, Bonfils se décida à améliorer le régime et à recourir, comme autrefois à la Camarzia, à la charité des fidèles. Trois frères furent nommés quêteurs. Le sac sur l'épaule, ils se rendirent à Florence pour demander l'aumône. Leur arrivée dans la ville fut un triomphe : chacun voulait toucher leurs vêtements, et tous les habitants, même des plus pauvres, eurent à cœur de leur faire la charité.

Cependant pour les religieux quêteurs, revenir le soir au monastère était presque impossible. Bonfils songea à leur construire un abri pour la nuit. La Camarzia était trop éloignée. Marie suggéra à son serviteur l'idée d'établir son asile non loin de Fésulas, à cinq kilomètres à peine de Florence, dans une plaine qui portait le nom de « Champ de Cafaggio ». Grâce à la générosité des fidèles, la maison s'éleva rapidement et fut bientôt achevée.

Des demandes d'admission dans le nouvel Institut affluaient depuis cinq ans, et Bonfils avait toujours refusé de recevoir personne. La Sainte Vierge lui manifesta sa volonté à ce sujet par un miracle. Une vigne entourait la propriété de Cafaggio. Or, dans la nuit du 27 février 1239, cette vigne se couvrit de raisins. Ne trouvant aucune explication à un événement aussi étrange, les religieux s'en rapportèrent à leur conseiller ordinaire. Mgr Ardingo leur interpréta le miracle : « La vigne, leur dit-il, dans les Saintes Ecritures, figure l'extension de l'Eglise; ici, que peut-elle indiquer, sinon la multiplication des Servites..... » Bonfils résolut, dès lors, de grouper autour de lui d'autres serviteurs de Marie et de créer de nouveaux couvents. La Sainte Vierge daigna confirmer cette résolution et en même temps mettre la dernière main à une œuvre qui était la sienne. La nuit du Vendredi-Saint, le 25 mars 1239, elle apparut de nouveau aux sept bienheureux. Une multitude d'anges l'environnaient; ils étaient revêtus d'un habit de couleur noire qui sera désormais l'habit des Servites et portaient, les uns, les instruments de la Passion, les autres, la règle de saint Augustin et une palme. Après les avoir engagés à honorer et faire honorer ses couleurs au pied de la Croix, la Vierge disparut.

Instruit par révélation de la nouvelle apparition, Mgr Ardingo arriva à Monte-Senario quelques jours après Pâques, revêtit ses fils de leur nouvel habit religieux et leur remit la règle de saint Augustin. Un an après (1250), Bonfils et ses confrères se consacraient définitivement à Dieu et à la Vierge Marie par la profession religieuse. L'Ordre des Servites de Marie était fondé : sa naissance avait été toute surnaturelle, et à la Sainte Vierge revenait la plus large part de son établissement.

Elle l'avait béni à ses débuts; elle se montra toujours sa protectrice spéciale.

### LES TROIS ORDRES — ORDINATIONS PIERRE DE VÉRONE

L'Ordre, à peine né, ne demandait qu'à grandir. Sous la sage et active direction de son Supérieur général, ses développements furent prodigieux. A l'exemple de saint François d'Assise, saint Bonfils fonda une triple famille. Les membres de la première portèrent le nom de « Conventuels », nom qu'ils ont abandonné aux seuls Franciscains mitigés; c'était l'Ordre proprement dit. La deuxième était formée de vierges ou de pénitentes, vouées à une vie claustrale perpétuelle; enfin, les personnes du monde, sous le nom de « Tertiaires », constituaient la troisième. Ces trois familles prirent une rapide extension et comptèrent dans leur sein des personnages célèbres par leur sainteté autant que par leur naissance, témoins sainte Julienne Falconieri, dans le second Ordre; dans le troisième, toute l'illustre famille de saint Philippe Benîti, qui lui-même devait jeter un si vif éclat sur l'Ordre des Servites.

Cependant, Bonfils et ses compagnons n'étaient pas encore prêtres. Deux années durant, leur docte P. Jacques de Poggi-Bonzi les avait initiés à l'étude de la théologie. Les Saints avaient la science suffisante, et, à la fin de l'année 1241, l'évêque de Florence leur conféra les Ordres sacrés, sauf à Alexis de Falconieri, qui les refusa par humilité. Les joies de leur première messe furent attristées par la mort de leur bienfaiteur Grégoire IX, de qui ils espéraient obtenir une première approbation de l'Ordre. Godefroy Castiglione succéda au Pape défunt sous le nom de Célestin IV, mais il supporta dix-sept jours seulement le poids du suprême pontificat. Ainsi ceux que Bonfils pensait devoir être les meilleurs soutiens de sa nouvelle famille disparaissaient dans l'espace de quelques mois. Dieu, toutefois, lui ménagea une consolation au milieu de ses deuils. Un riche habitant de Pistoie fit don aux Servites d'une église qu'il possédait en dehors des murs de cette ville, et l'église, appelée d'abord « Sancta Maria Novellata », prit le titre de « Sancta Maria Servorum ».

Le 8 juin 1243, Innocent IV succédait à Célestin IV, et peu après nommait inquisiteur en Italie le célèbre Pierre de Vérone, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Prévenu, tout d'abord, on ne sait pourquoi, contre le nouvel Institut, le délégué pontifical changea bientôt sa manière de voir, sur le rapport favorable de l'évêque de Florence et sur les réponses pleines d'humilité des religieux mandés près de lui. Il déclara au Saint-Siège qu'un Ordre d'une origine aussi surnaturelle méritait la faveur du Souverain Pontife.

### LE CONCILE DE LYON — PIERRE CAPOCCI EXTENSION DE L'ORDRE EN ALLEMAGNE

Cependant, les luttes des Guelfes et des Gibelins agitaient de nouveau l'Allemagne et l'Italie. Frédéric II venait de recommencer la guerre. Le pape Innocent IV, menacé dans sa personne, se réfugia à Lyon, où il réunit un Concile qui devait excommunier Frédéric II (1244).

Ce fut une occasion pour le P. Bonfils de faire connaître les Servites. Il envoya au Concile un représentant de son Ordre, autant pour témoigner de son attachement au Pape que pour ouvrir à ses fils les portes de la France. Le P. Manetto, religieux prudent et instruit, fut chargé de cette mission. Il s'en acquitta avec tout le tact et la piété désirables. Ses exemples et ses prédications

firent l'édification des Pères du Concile. Le cardinal Régnier Capocci, auquel le Souverain Pontife avait commis le soin de traiter les affaires ecclésiastiques, délivra aux Servites des lettres où tous leurs privilèges antérieurs étaient maintenus et où, pour la première fois, l'Ordre était solennellement placé sous la protection du Saint-Siège. Régnier Capocci lui-même était investi de la fonction de protecteur des Servites. Le désir du P. Bonfils était réalisé.

Mais la mort vint bientôt enlever Régnier Capocci à sa nouvelle charge. Ce fut un membre de sa famille qui lui succéda, le cardinal Pierre Capocci, dont les écrivains ont vanté à juste titre la sainteté et le savoir. L'Institut des Servites n'y perdait rien, leur second protecteur fut tout aussi dévoué que le premier. Monte-Senario ne pouvant plus suffire aux postulants qui demandaient leur admission dans l'Ordre, le Supérieur général, sur l'approbation du cardinal, érigea l'humble maison de Cafaggio en couvent. Il obtint de lui une autre faveur plus précieuse encore, celle de relever de l'excommunication les soldats de Frédéric II qui feraient profession dans son Ordre. Il n'en fallait pas davantage pour donner aux Servites un regain de popularité et de faveur. Bientôt ils se propagèrent au delà des monts, et s'établirent en Belgique et en Allemagne, où leurs couvents subsistèrent jusqu'en 1558, époque des guerres religieuses; ils disparurent alors pour se relever en 1612, plus florissants que jamais.

### CHAPITRE GÉNÉRAL — GUILLAUME FIESCHI DIFFICULTÉS

Une extension aussi rapide menaçait d'enlever à l'Institut son unité et sa consistance primitives. Le deuxième Chapitre général décida de nommer régulièrement un Supérieur général, de réglementer les Chapitres et de constituer fortement les couvents. Se croyant indigne de sa fonction, Bonfils supplia les Pères du Chapitre de l'en décharger. A l'unanimité il fut maintenu à leur tête, avec l'obligation de soumettre son mandat à la confirmation du Saint-Siège.

La mort misérable de Frédéric II, en 1250, à Florentini, venait de rendre la paix à l'Eglise. Innocent IV quitta la France pour retourner à Rome, en passant par Ferrare et Pérouse. C'est dans cette dernière ville que Bonfils alla le trouver. A la cour pontificale, le Général des Servites fut accueilli avec bienveillance; le Souverain Pontife cependant n'approuva pas immédiatement l'Institut, il promit seulement de lui donner sous peu un nouveau protecteur, à la place du cardinal Pierre Capocci, décédé depuis peu. En effet, vers la fin de l'année 1251, à Guillaume Fieschi, neveu d'Innocent IV lui-même, fut confié le protectorat de l'Ordre.

Mais le nouveau protecteur des Servites était en même temps réformateur des Ermites de Saint-Augustin. Pour se conformer au décret du Concile de Latran, inséré par Grégoire IX dans les Sacrés Canons, le Pape espérait, par l'intermédiaire de Fieschi, amener la fusion des Servites et des Ermites. C'est dans cette vue qu'il accorda aux derniers des privilèges importants, tandis qu'aux premiers il imposa des restrictions spéciales. « Défense leur était faite d'entendre les confessions des femmes, d'ensevelir les morts, d'admettre les fidèles à l'office divin célébré dans leurs chapelles. » C'était une pénible épreuve. Les Servites invoquèrent leur Mère du ciel, qui était aussi leur véritable fondatrice, et Marie vint à leur secours. Ils obtinrent de conserver leur autonomie et leur titre de Servites de Marie, à la condition d'y ajouter ces mots : « de l'Ordre de saint Augustin », changés plus tard en ceux-ci : « sous la règle de saint Augustin ».

Désormais sûr de l'avenir, Bonfils s'appliqua à propager l'Institut. Successivement, Città di Castello, Lucques et Arezzo virent s'élever des couvents dans leurs murs. Avec la charge de Supérieur général, Bonfils cumulait celle de prieur de Monte-Senario. Il confia cette dernière au P. Amédée, l'un des sept compagnons de la première heure. Pour lui, il fixa sa résidence à Cafaggio, où les anges vinrent pendant la nuit achever de peindre une image de l'Annonciation, qui attira dans le sanctuaire des Servites une affluence considérable de pèlerins. La chapelle devint bientôt trop petite pour les contenir; grâce à la générosité des fidèles, Bonfils la remplaça par une vaste église.

### DÉMISSION ET MORT DE SAINT BONFILS

Dans les premiers jours de décembre 1254, Innocent IV s'éteignait, à Naples, et Alexandre IV lui succédait. Le légat pontifical Godefroy Castiglione, plus tard Célestin IV, lui avait déjà fait connaître l'Ordre des Servites. Encouragé par ce détail, Bonfils se présenta avec confiance au nouveau Pape et lui soumit la demande d'approbation de son Ordre. Le Souverain Pontife, bien disposé en sa faveur, lui laissa entrevoir la réalisation de son vœu. Ce fut un sujet de joie dans tous les couvents, joie bientôt amoindrie par la démission du Supérieur général. Bonfils, chargé d'années, supplia les Pères de le remplacer par un religieux plus jeune dans le gouvernement de l'Ordre. On accéda à sa demande, et le P. Bonagiunta lui succéda. Mais, deux ans après, la mort vint l'enlever, et le P. Poggi-Bonzi fut élu supérieur. Sous son gouvernement, l'Ordre continua à prospérer; le pape Alexandre IV rendit aux Servites leurs anciens privilèges dans deux Bulles successives; divers règlements furent édictés afin de maintenir les liens d'unité entre les différentes maisons; Bologne ouvrit ses portes aux Servites et leur confia l'église de Saint-Petronius. Ce fut à ce moment que Bonfils mourut. Le dimanche de la Circoncision, au Monte-Senario, les religieux chantaient les louanges de Marie. Bonfils, malgré son âge et ses infirmités, était au milieu d'eux. Tout à coup une voix céleste retentit à son oreille : « Bonfils, tu as été docile aux enseignements de ton Dieu, la gloire éternelle sera ton partage. » Les religieux, voyant leur Père très pâle, s'approchèrent de lui..... : son âme s'était envolée dans les cieux. Pendant plusieurs jours, son corps exhala un parfum suave. On le coucha à côté de celui du P. Bonagiunta.

Son culte, comme celui de ses compagnons, fut confirmé, selon la leçon du Bréviaire romain, par les papes Clément XI et Benoît XIII.

Enfin, Léon XIII, au jubilé de son sacerdoce, les inscrivit au Catalogue des saints (15 janvier 1888).

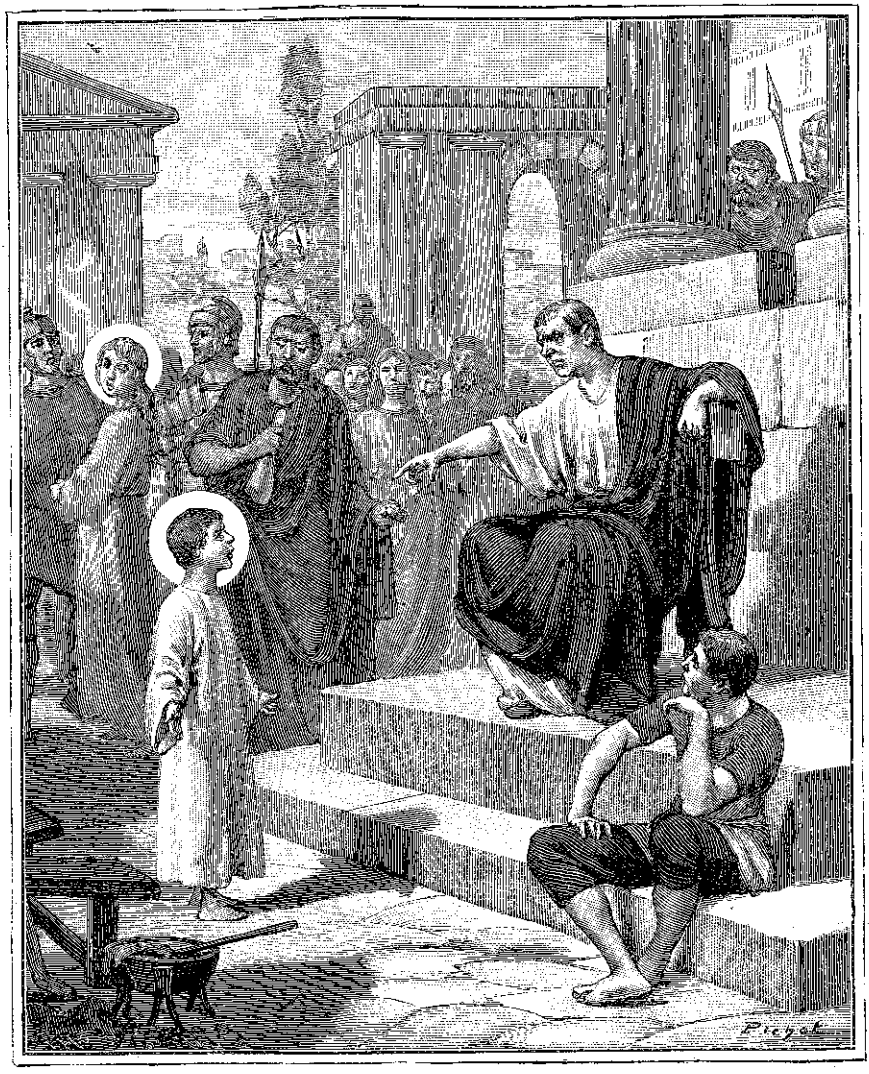
### SOURCES CONSULTÉES.

*Bréviaire Romain. — Histoire de l'Ordre des Servites de Marie*, par FRÉDÉRIC FUZELIER. *Annales des Servites*, 1886.

# SAINTS SATURNIN, DATIVUS ET LEURS COMPAGNONS

## martyrs en 304.

*Fête le 11 février.*



**Le proconsul cherche à faire peur au petit Hilarien en le menaçant de lui couper le nez et les oreilles.**

DIOCLÉTIEN CÉLÈBRE SES VICENNALES
AMNISTIE GÉNÉRALE

Après la proclamation du premier édit de persécution qui fit beaucoup de victimes, Dioclétien se disposa à célébrer ses vicennales ou vingt années de règne (303).

L'accompagnement obligé d'une pareille solennité était une amnistie généreuse. L'empereur accorda ce bienfait à ses peuples. C'est alors que, en même temps que les criminels de droit commun, d'innombrables chrétiens furent remis en liberté.

Mit-on à leur grâce la condition déshonorante d'une apostasie ? Ce n'est pas probable. Du reste, une telle condition eût été superflue et n'eût pas été acceptée, puisque déjà tous les chrétiens emprisonnés avaient été mis en demeure de sacrifier, et que tous ceux qui consentaient à le faire étaient, de droit, renvoyés libres. Du reste, l'intérêt de l'Etat était de se débarrasser des chrétiens qui

dans les prisons, tenaient la place des malfaiteurs, au détriment de la justice régulière et du budget.

### REPRISE DE LA PERSÉCUTION
### ASSEMBLÉES CHRÉTIENNES INTERDITES

Cependant, l'amnistie proclamée au moment des vicennales n'avait pas garanti les chrétiens de nouvelles poursuites. Elle n'avait entraîné le rappel d'aucun des édits récemment rendus. Sous l'impulsion des deux princes fanatiques, Maximien et Galère, devenus maîtres de l'empire depuis que Dioclétien était tombé malade, ces édits vont être appliqués avec un redoublement de rigueur dans les premiers mois de 304.

Un des articles de l'édit de 303 ordonnait aux prêtres et aux fidèles de livrer les Livres Saints et de prière et défendait les assemblées chrétiennes qui durent être interrompues presque partout. Quelquefois, cependant, les fidèles plus zélés ou plus audacieux parvenaient à se réunir les jours de fête et à célébrer ensemble les saints mystères. Mais on était obligé d'user de subterfuges et de se dissimuler pour n'être pas découvert.

En Afrique surtout, où la persécution avait commencé de bonne heure et s'exécutait à la rigueur de la lettre, un tel acte restait rarement impuni. Les magistrats des cités africaines avaient reçu des ordres rigoureux et veillaient à ne laisser échapper aucun chrétien coupable d'avoir assisté à l'office divin ou écouté la lecture des Saints Livres.

### CHRÉTIENS ARRÊTÉS A ABITÈNE

Des fidèles, les uns d'Abitène, les autres de Carthage, étaient parvenus à reformer une petite assemblée dans la première de ces deux villes, sans doute parce qu'elle leur paraissait moins exposée aux investigations de la police proconsulaire que la grande métropole. A sa tête n'était pas l'évêque d'Abitène, car on l'accusait d'avoir, dès le début de la persécution, livré les Ecritures, et, de ce fait, il avait dû perdre toute autorité.

Cette assemblée reconnaissait comme chef le prêtre Saturnin, et ses fidèles se réunissaient tantôt chez un nommé Félix, tantôt chez le lecteur Emeritus. Or, un dimanche, pendant l'office, le chef de la police, qui avait surpris le secret de ces réunions périodiques, entra dans la maison de Félix et arrêta tous les assistants ; c'étaient le prêtre officiant, Saturnin, avec quatre de ses enfants (car il avait été marié et avait vécu dans le monde avant son entrée dans les Ordres). Ils se nommaient Saturnin et Félix qui avaient la charge de lecteurs, Marie, vierge consacrée à Dieu et le petit Hilarien. Le reste du troupeau suivait : il se composait de vingt-six hommes, le décurion Dativus, trois Félix, Emeritus, Ampélius, trois Rogatianus, Quintus, Maximianus, Thélica, deux Rogatus, Januarius, Canianus, Victorianus, Vincentius, Cœcilianus, Givalius, Martinus, Dautus, Victorinus, Pelusius, Faustus, Dacianus, et de dix-huit femmes, Restituta, Prima, Eva, Pomponia, deux Secunda, deux Januaria, Saturnina, Margarita, Major, Honorata, Regiola, deux Matrona, Cœcilia, Victoria, Herectina. Les noms de ces généreux confesseurs méritaient d'être relevés.

### PREMIÈRE COMPARUTION
### DATIVUS EST MIS A LA TORTURE

Tous ces prisonniers furent d'abord conduits au Forum. C'est là que l'évêque d'Abitène, nommé Fundanus, avait, quelque temps auparavant, trahi la cause sainte en livrant les Ecritures pour être brûlées, mais on raconte que le magistrat fut grandement étonné, quand, les ayant jetées dans le bûcher allumé à cet effet, une pluie abondante accompagnée de grêle tomba tout à coup d'un ciel sans nuages, éteignant les flammes et respectant les Saints Livres.

Les prisonniers, ayant été interrogés par les magistrats, réparèrent le scandale donné précédemment par un évêque terrorisé, en confessant tous leur foi avec un grand courage. Mais le proconsul Anulinus étant seul compétent pour continuer le procès, les accusés durent être dirigés sur Carthage.

Les Actes de leur comparution devant ce haut fonctionnaire, dictés par lui-même, furent conservés dans les archives publiques : c'est d'après eux qu'un auteur donatiste a composé la seule version qui nous reste du martyre de ces saints. La date de l'interrogatoire est rapportée par saint Augustin : « La veille des ides de février, étant consuls Dioclétien pour la neuvième fois et Maximien pour la huitième », c'est-à-dire le 12 février 304.

L'officier, en les présentant au proconsul, les annonça comme étant des chrétiens que les magistrats de la ville d'Abitène lui avaient envoyés parce que, contrairement aux édits des Césars et des empereurs, ils avaient tenu leurs assemblées et célébré les mystères du Seigneur.

Le proconsul interrogea Dativus le premier. Après les questions ordinaires sur son nom, sa condition dans le monde, il lui demanda s'il avait assisté à des réunions. Dativus confessa qu'il était chrétien et avait pris une part active aux assemblées des fidèles.

Anulinus insista pour savoir quel était le chef de ces réunions saintes et en même temps il ordonna à l'officier d'étendre Dativus sur le chevalet et de le déchirer avec les ongles de fer. Les bourreaux exécutèrent ces ordres avec un cruel empressement ; déjà les flancs du martyr étaient mis à nu et préparés pour la torture ; les ongles de fer se dressaient au-dessus de la victime, quand tout à coup un des accusés, Thélica, fendit la foule et vint se présenter aux supplices. Il criait de toutes ses forces :

— Nous aussi, nous sommes chrétiens, nous avons fait des réunions.

A ces mots, la fureur du proconsul s'enflamme ; il pousse un soupir et, profondément blessé par le trait qui lui déchire le cœur, il fait d'abord frapper de coups vigoureux le martyr du Christ, puis il l'étend sur le chevalet, où les ongles de fer mettent ses membres en lambeaux. Au milieu de ses souffrances, Thélica priait avec ferveur :

— Grâces soient rendues à Dieu ! En votre nom, Christ, Fils de Dieu, délivrez vos serviteurs.

### NOBLE ATTITUDE DE THÉLICA

Le proconsul demanda alors au martyr :
— Qui donc a été avec toi l'auteur de vos réunions ?
— Le prêtre Saturnin, et nous tous avec lui.
L'auteur des Actes fait remarquer que ce n'était pas le trahir puisqu'il se trouvait présent et désireux de lutter glorieusement lui aussi.
Cependant Thélica unissait ses prières à son sang et, fidèle aux préceptes de l'Evangile, il demandait pardon pour des ennemis qui mettaient ses chairs en lambeaux. Au milieu des plus cruels supplices, il reprochait à ses bourreaux et au proconsul leur impiété.
— Tu devais garder l'ordre des empereurs, lui dit le proconsul.
Thélica, malgré l'épuisement de son corps, lui répondit :
— Je n'ai appris qu'une loi, la loi de Dieu; que m'importent toutes les autres ? C'est elle que je veux garder, pour elle je veux mourir, dans elle je consommerai mon sacrifice ; car, en dehors de cette loi, il n'y en a pas d'autre.
— Cessez, dit Anulinus aux bourreaux.
Et il envoya le confesseur en prison.

### LA CALOMNIE JOINTE AUX TOURMENTS

Après lui vint le tour du sénateur Dativus, qui était resté étendu sur le chevalet. Comme il répétait qu'il était chrétien et qu'il avait assisté aux cérémonies chrétiennes, on vit tout à coup sortir de la foule l'avocat Fortunatien, frère de Victoire, une des accusées. S'adressant au proconsul :
— Seigneur, lui dit-il, c'est lui qui a séduit ma sœur, Victoire, pendant que j'étudiais ici et qui l'a entraînée avec lui loin des splendeurs de Carthage jusqu'à la colonie d'Abitène, accompagnée des deux vierges Restituta et Secunda. Il n'est jamais entré dans notre maison si ce n'est pour égarer l'esprit de ces jeunes filles.
La courageuse Victoire fut indignée d'entendre ainsi accuser le sénateur.
— Aucun conseil, dit-elle, n'a décidé mon départ et je ne suis point venue avec lui dans Abitène. Je puis le prouver par le témoignage des habitants. Tout ce que j'ai fait l'a été dans mon entière liberté. J'ai célébré les mystères du Seigneur avec les frères, parce que je suis chrétienne.
Alors l'impudent avocat se mit à lancer contre le sénateur Dativus les plus infâmes accusations. Celui-ci y répondit du haut du chevalet, car, sur l'ordre d'Anulinus, il avait été mis une seconde fois à la torture. Quand le proconsul eut arrêté les bourreaux, un autre accusateur nommé Pompeianus, avocat lui aussi, essaya de noircir la réputation du confesseur de la foi, par des soupçons injurieux. Celui-ci repousse ces insinuations avec mépris :
— Démon, lui dit-il, que viens-tu faire ici ? Quels nouveaux efforts viens-tu tenter contre les martyrs du Christ ?
Le résultat de ces accusations fut qu'on reprit les tortures interrompues.
Interrogé de nouveau, Dativus répondit constamment qu'il était arrivé pendant la réunion des chrétiens, que dès lors il avait célébré les mystères du Seigneur, mais qu'il n'avait pas été l'auteur unique de la réunion.
— Je vous le demande, ô Christ, ajouta-t-il, que je ne sois pas confondu. Qu'ai-je fait ? Saturnin est notre prêtre.

### LE PRÊTRE SATURNIN — TERRIBLES TOURMENTS

Saturnin fut alors appelé.
— Contrairement aux ordres des empereurs et des Césars, tu n'as pas craint de réunir tous ces gens-là, lui dit le proconsul.
— Nous avons célébré en paix les divins mystères.
— Pourquoi ?
— Parce qu'il n'est pas permis de les suspendre.
Anulinus le fit alors placer sur un chevalet à côté de Dativus, qui ne cessait d'être torturé et qui s'écriait :
— Venez à mon aide, je vous en conjure, ô Christ.....
Le proconsul, l'interrompant, lui dit :
— Toi qui faisais partie du Conseil de cette grande cité, tu aurais dû user de ton influence pour amener ces gens à des sentiments meilleurs et ne pas violer sans raison l'édit des empereurs.
« Je suis chrétien » fut toute sa réponse.
— Cessez, dit le proconsul qui le fit conduire en prison.
Cependant, Saturnin, ayant été interrogé s'il était l'auteur de la réunion, répondit :
— Oui, j'y étais présent.
— C'est moi qui en suis l'auteur, s'écria le lecteur Emeritus, puisque les réunions ont eu lieu dans ma maison.
Le proconsul, s'adressant toujours à Saturnin :
— Pourquoi agissais-tu contre le décret des empereurs ?
— Le jour du Seigneur ne doit jamais être omis, ainsi le veut la loi.
— Cependant, tu ne devais pas mépriser la défense des empereurs, il fallait l'observer et ne rien faire contre leurs ordres.
On le mit alors à la torture, ses nerfs furent brisés, ses membres déchirés dans d'affreux supplices ; ses entrailles étaient mises à nu. Pendant ce temps, Saturnin prononçait de courtes oraisons.
Il fut ensuite renvoyé en prison.

### LE LECTEUR EMERITUS

C'était le tour d'Emeritus.
— Est-ce bien dans ta maison que les assemblées eurent lieu ? lui dit Anulinus.
— Oui, c'est dans ma maison.
— Pourquoi leur permettais-tu d'entrer ?
— Parce que ce sont mes frères et que je ne pouvais les empêcher.
— Cependant tu le devais.
— Je ne le pouvais pas, parce que nous ne pouvons pas vivre sans célébrer le jour du Seigneur.
Emeritus fut alors étendu sur le chevalet et un nouveau bourreau (les autres étaient sans doute fatigués) fut mandé pour le torturer. Durant ce temps il priait tout haut:
— Je vous en conjure, ô Christ, secourez-moi. Malheureux, vous agissez contre les préceptes du Seigneur.

Le proconsul l'interrompait en disant :

— Tu ne devais pas les recevoir.

— Mais je ne pouvais chasser mes frères.

— L'ordre des empereurs et des Césars devait prévaloir.

— Dieu est plus grand que les empereurs. Je vous prie, ô Christ ! Je vous paye mon tribut de louanges, ô Seigneur ! Donnez-moi de souffrir.

— Tu as donc, continua le proconsul, des Ecritures dans ta maison ?

— C'est dans mon cœur que je les ai. Je vous prie, ô Christ ! A vous mes louanges !

— Cessez, dit le proconsul.

Et il se mit à dicter le procès-verbal des premiers interrogatoires. Il ajouta ensuite :

— Conformément à vos aveux, vous serez puni comme vous le méritez.

### INTERROGATOIRE DE FÉLIX ET DE PLUSIEURS AUTRES

On poursuivit les interrogatoires des autres accusés.

— J'espère, leur dit Anulinus, que vous serez plus sages que les autres et que vous choisirez la vie en observant les édits.

Ils répondirent tout d'une voix :

— Nous sommes chrétiens, nous ne pouvons pas ne pas garder la loi sainte du Seigneur, jusqu'à l'effusion de tout notre sang.

S'adressant alors à Félix:

— Je ne te demande pas si tu es chrétien, lui dit Anulinus, mais si tu as fait des réunions, ou si tu as quelques Ecritures.

La loi, en effet, ne punissait pas encore la profession de christianisme, mais seulement les actes extérieurs qui la manifestaient, comme l'assistance aux réunions, ou la possession de livres sacrés.

Le martyr fut alors frappé si violemment qu'il ne tarda pas à expirer sous les coups.

On fit alors comparaître le jeune Saturnin, fils du prêtre de ce nom.

— Et toi aussi, Saturnin, tu as assisté aux réunions, lui dit Anulinus.

— Je suis chrétien.

— Ce n'est pas ce que je te demande, mais si tu as pris part aux mystères du Seigneur.

— Oui, j'ai pris part à ces mystères, car le Christ est mon Sauveur.

A ce nom de Sauveur, Anulinus entra en fureur et fit étendre le jeune homme sur le chevalet où avait souffert son père.

— Eh bien ! maintenant, lui disait Anulinus, quelle est ta foi ? Tu vois en quel état tu es réduit.

— Je suis chrétien, répondit Saturnin.

— Je te demande si tu as assisté à vos réunions, si tu conserves les Ecritures ?

— Je suis chrétien. Il n'y a pas, après le nom du Christ, un autre que nous devons honorer comme saint.

— Puisque tu persévères dans ton obstination, il faut que tu sois soumis à la torture. Frappez-le, dit-il en s'adressant aux bourreaux.

Le jeune homme fut torturé avec une fureur barbare sous les ongles de fer et son sang se mêla à celui de son père. On le renvoya ensuite en prison avec les autres accusés qui priaient avec ferveur pour le triomphe de ceux qui devaient encore comparaître devant le proconsul.

### UNE VIERGE INTRÉPIDE — BELLES RÉPONSES D'UN ENFANT — LA MORT EN PRISON

Cependant le jour était sur son déclin. Le proconsul était fatigué et avait hâte d'en finir. S'adressant aux accusés qui n'avaient pu être interrogés, il leur dit :

— Vous avez vu ce qu'ont eu à souffrir ceux qui ont persévéré et ce qu'il leur faudra souffrir encore, s'ils s'obstinent dans leur profession de foi. Tous ceux donc, parmi vous, qui veulent mériter leur pardon, doivent renoncer hautement à leur foi.

A ces mots, tous les confesseurs s'écrient tout d'une voix :

— Nous sommes chrétiens.

Anulinus commanda de les mener en prison.

Il en restait pourtant encore deux : Victoire réclamée par son frère l'avocat, et Hilarien, le fils de Saturnin encore tout enfant. Victoire était une belle jeune fille et de bonne naissance. Pour garder sa virginité, elle s'était échappée par une fenêtre de la maison de ses parents, un peu avant la célébration d'un mariage qu'on voulait lui imposer. Le proconsul voulait la sauver et la remettre à son frère, mais à toutes ses questions elle répondit :

— Je suis chrétienne.

Son frère voulait démontrer qu'elle avait perdu la raison.

— Non, répondit-elle, je n'ai pas perdu la raison et n'ai jamais changé d'opinion.

— Veux-tu retourner avec ton frère ? lui dit Anulinus.

— Non, je ne le veux pas, je suis chrétienne; mes frères, ce sont ceux qui gardent les préceptes de Dieu.

Le proconsul, ne pouvant la persuader, l'envoya en prison avec les autres.

Restait le petit Hilarien. Le magistrat voulait absolument l'épargner.

— As-tu suivi ton père et tes frères ?

Au lieu de répondre qu'il les avait suivis sans discernement et malgré lui, Hilarien s'écria :

— Je suis chrétien, et c'est de moi-même et de ma propre volonté que j'ai assisté à nos réunions avec mon père et mes frères.

Anulinus, prenant alors des airs de croquemitaine pour intimider l'enfant, lui dit :

— Je vais te couper les cheveux, les oreilles et le nez, puis je te renverrai ainsi.

— Fais ce que tu voudras, je suis chrétien, répondit ce courageux enfant.

— Emmenez-le en prison, s'écria le magistrat.

— Grâces à Dieu! répondit l'enfant d'un air joyeux.

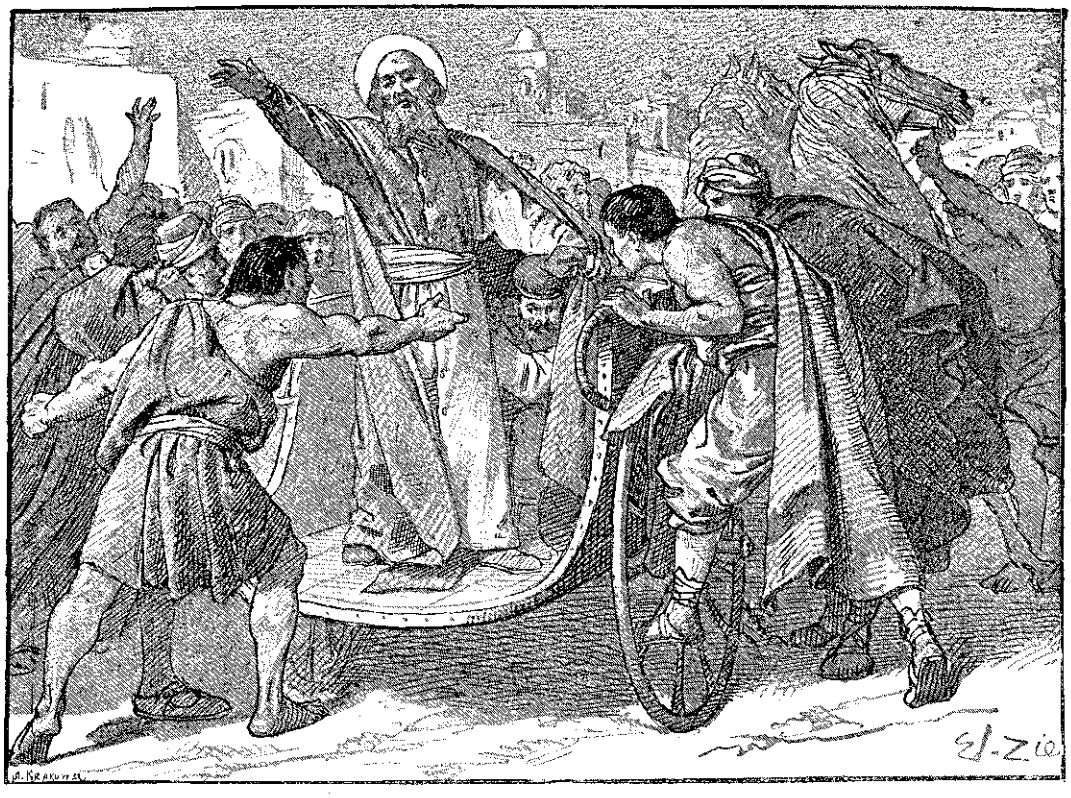
La lutte de tous ces intrépides confesseurs de la foi se termina vraisemblablement dans le sombre cachot. Anulinus les y oublia à dessein, et les uns après les autres, ils y périrent de faim.

### SOURCES CONSULTÉES

RUINART, *Acta martyrum sincera.* — *Acta Sanctorum Boll.*, 11 février, t. II. — DOM CELLIER, *Histoire des auteurs ecclés.*, t. III. — TILLEMONT, *Mémoires p. s. à l'hist. ecclés.*, t. V. — *Les Actes des Martyrs*, traduits et publiés par les Révérends Pères Bénédictins, t. IV. — *La Persécution de Dioclétien*, par PAUL ALLARD, t. Ier, Paris, Lecoffre.

# SAINT MÉLÈCE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE

*Fête le 12 février.*



**Saint Mélèce, envoyé en exil, protège sous son manteau le gouverneur civil que le peuple veut massacrer.**

DOUCEUR DE MÉLÈCE — IL EST ÉLU ÉVÊQUE DE SÉBASTE

Mélèce était de Mélitène, en Arménie. Il descendait d'une des plus nobles familles de ce pays. Esprit droit et peu ordinaire, il appela de bonne heure sur lui l'attention de ses concitoyens. A ses qualités intellectuelles, il unissait la douceur, une douceur imperturbable, qui, pareille aux fleurs odoriférantes, attire comme irrésistiblement vers elle tous ceux qui s'en approchent. Il était d'un accès facile et attrayant et grandement aimé de tous ceux qui le connaissaient. Quoique d'une foi ferme et invincible, comme on aura l'occasion de le voir plus loin, il semblait naturellement ennemi des disputes et controverses religieuses. Aussi, les sectateurs d'Arius, qui ne trouvaient en lui que bonté et bienveillance, crurent favorable à leur doctrine un homme qui était charitable pour leurs personnes : « Cet homme est des nôtres, disaient-ils, il ne faut pas le laisser dans l'ombre. »

C'est pourquoi Eustache, semi-arien, ayant été déposé au conciliabule arien de Constantinople, en 360, leur attention se porta sans hésiter sur celui qu'ils ne craignaient pas de proposer comme leur défenseur. Grâce à la protection de Constance, ils le firent monter sur le siège de Sébaste.

Dès les débuts, notre Saint eut l'occasion d'expérimenter le caractère incorrigible et léger de son peuple, tant arien que catholique. Ce peuple savait aimer et louer le bien, mais il ne voulait se résoudre à le pratiquer. Mélèce, à la vue du peu de fruit qu'il recueillait dans cette Eglise, se démit de sa charge et se retira dans la solitude pour consacrer plus librement à son Dieu une vie qu'il pensait devoir être sans fruits au milieu du trouble et de la mauvaise disposition des esprits.

IL SE RETIRE EN SYRIE
IL EST DÉSIGNÉ PAR CONSTANCE POUR LE SIÈGE D'ANTIOCHE

Il jouissait paisiblement de sa solitude. Cependant le voisinage de Sébaste et des autres villes, où il était connu, lui faisait redouter qu'on ne vînt d'un jour à l'autre le chercher pour remettre sur ses épaules le lourd fardeau de l'épiscopat. Afin d'éviter le danger, il quitta son désert, et, fuyant loin du sol qui l'avait vu naître, il alla se cacher dans les montagnes de Bérée en Syrie. Cette nouvelle solitude était celle qu'il aurait voulu trouver dès le commencement de sa vie érémitique.

A son imagination vive et brillante, sans cesse occupée de se représenter les grandeurs et les magnificences de Dieu, il fallait une nature grandiose et majestueuse qui pût lui en offrir une saisissante image. Cet idéal était ici réalisé mieux peut-être que partout ailleurs : vallées situées au milieu de montagnes élevées, escarpées, et dont la cime paraissait toucher les nues, terre verdoyante, ruisseau dont le murmure s'unissait aux gazouillements d'oiseaux particuliers à ces parages, tous les êtres enfin chantant leur Créateur par des hymnes propres à chacun, invitaient le serviteur de Dieu à ne pas rester en arrière, en présence de ce concert universel. En entrant dans ces lieux, il se dit : « Vraiment, c'est ici le lieu de mon repos. » Dieu, cependant, n'aime pas la paix de ceux qu'il a faits pour la guerre. Aussi ne permit-il pas que Mélèce en jouît longtemps.

L'Eglise d'Antioche se trouvait dans une situation lamentable depuis l'exil de saint Eustache (331). Les uns et les autres voulaient remédier à ce mal, mais ils voulaient chacun un évêque de leur parti. Les ariens, se souvenant que notre solitaire avait été élu évêque de Sébaste, grâce à leurs coreligionnaires, le croyaient toujours de leur parti. Tout-puissant auprès de Constance, ils sollicitèrent de lui sa promotion à l'évêché d'Antioche. Ce prince, qui appartenait de corps et d'âme à l'arianisme, se félicita de pouvoir leur accorder cette demande. Des émissaires, envoyés à la recherche de Mélèce, l'amenèrent à la capitale de la Syrie. Sa sainteté était connue : son entrée fut un véritable triomphe, et sa promotion fut universellement approuvée des catholiques et des ariens. L'acte de son élection fut remis à saint Eusèbe de Samosate, qui avait assisté à l'assemblée chargée de ratifier cette élection.

SAGESSE DE SAINT MÉLÈCE — SA PROFESSION DE FOI

Saint Mélèce n'ignorait pas les idées que chaque parti se faisait sur son compte. Il profita donc de ces dispositions bienveillantes pour s'attirer tout d'abord l'affection de tous les cœurs, avant d'y faire pénétrer la bonne semence de la doctrine orthodoxe. En conséquence, il commença par rectifier les mœurs, mais toujours avec l'arme de la douceur, qui sait amollir les caractères les plus durs et les plus rebelles.

Toutefois, les hérétiques et les catholiques eux-mêmes commençaient à tenir sa foi en suspect. Les premiers pressaient Constance de le forcer à se déclarer sur ce point. L'empereur réunit plusieurs évêques ariens avec Mélèce, et leur ordonna à tous de commenter ce texte de l'Ecriture, dont les sectaires se servaient pour étayer leur doctrine : « *Dominus possedit me in initis viarum suarum*, le Seigneur m'a possédé dès le commencement de ses voies. » D'après ces paroles, ils soutenaient que Dieu avait créé le Verbe au commencement de ses voies, et qu'il n'était, par suite, qu'une créature. Des tachygraphes avaient ordre de recueillir mot pour mot les discours des évêques. Les deux premiers commentèrent le texte dans le sens arien. Personne n'en fut étonné ; tout le monde, en effet, connaissait Acace de Césarée et Georges de Laodicée; mais on attendait avec une sorte d'anxiété la parole de Mélèce.

Ce dernier se soucia peu de plaire au despote et à ses dignitaires, comme l'avaient fait les précédents orateurs. Il promena avec assurance ses regards sur l'immense assemblée qui l'entourait, et, dans un discours rehaussé de passages de l'Ecriture, il démontra clairement que le Verbe est le Fils de Dieu, consubstantiel au Père, seul d'un seul, Dieu de Dieu. Il termina en s'élevant avec indignation contre la prétention des hérétiques qui voulaient scruter les profondeurs de la divinité et la connaître comme elle se connaît elle-même. Cette profession évidente, manifeste, d'une foi de la plus pure orthodoxie, soulagea complètement la conscience des bons, qui avaient auparavant des doutes sur sa doctrine.

INCIDENT RELATIF AU DISCOURS DE MÉLÈCE
IL SAUVE LE GOUVERNEUR — SON EXIL

Des auteurs racontent que, furieux de le voir exposer d'une manière si claire la doctrine catholique, son archidiacre qui était arien, eut l'insolence de venir lui fermer la bouche avec la main. Mélèce, dans l'impossibilité de continuer son discours, explique par des signes ce que sa bouche ne pouvait plus proférer. Il montra au peuple trois doigts et en ferma ensuite deux. Il voulait montrer par là qu'il y a en Dieu trois personnes, mais qu'étant égales ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu.

L'empereur se retira de l'assemblée la haine et la fureur dans le cœur. Deux jours après, saint Mélèce était jeté dans la voiture du gouverneur, pour être mené en exil. A cette vue, le peuple exaspéré se jeta sur cette voiture prêt à massacrer l'officier public, qui ne dut son salut qu'à la protection de notre Saint qui le couvrit de son manteau. On comprendra facilement cette tentative si l'on sait qu'en moins d'un mois le saint évêque avait gagné à ce point l'affection de son troupeau que l'on donnait son nom, en signe de bonheur futur, à tous les nouveau-nés.

Mélèce fut envoyé en exil au fond de la petite Arménie.

RÉPONSE COURAGEUSE DE SAINT EUSÈBE DE SAMOSATE

Cependant, une chose contristait l'empereur et les hérétiques : c'est qu'ils avaient remis l'acte de l'élection de Mélèce entre les mains de saint Eusèbe de Samosate. Cet acte, s'ils négligeaient de le faire disparaître, pouvait leur porter préjudice plus tard, aussi Constance se hâta-t-il d'envoyer des officiers chargés de sa part de lui réclamer cette pièce : « S'il se refuse à vous la donner, leur dit-il, menacez-le de lui couper la main droite. »

Les députés accomplirent fidèlement leur mission ; ils présentèrent au Saint l'ordre impérial par lequel il était sommé de rendre les pièces qui lui avaient été remises après l'élection de Mélèce. Comme les officiers devaient s'y attendre, Eusèbe déclara énergiquement qu'il ne les céderait pas. « Si vous refusez, nous avons ordre de vous couper la main droite, » dirent les impériaux. « Et bien ! répondit Eusèbe, coupez-les moi toutes les deux, car je ne rendrai jamais ce décret, qui est une pièce de conviction si manifeste de la duplicité des ariens. »

Quand il apprit cette réponse, l'empereur ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'âme du pontife de Samosate. Il fit venir l'un des premiers disciples d'Arius, Euzoius, diacre d'Alexandrie, déposé du diaconat et non encore réhabilité, et, au mépris des lois de l'Eglise, il fit sacrer évêque d'Antioche ce vil usurpateur.

RAPPEL DE SAINT MÉLÈCE — DIVISION DE SON ÉGLISE
SECOND EXIL

L'exil de saint Mélèce ne fut point de longue durée. L'empereur hérétique Constance mourut près de Tarse, en Cicilie, dans une misérable

cabane de paysans, abandonné de Dieu et des hommes.

Il eut pour successeur le trop fameux Julien l'Apostat. Celui-ci rêvait depuis son enfance le rétablissement du paganisme. A peine sur le trône, il s'occupa de réaliser au plus tôt ses plans conçus de si longue date. Pour arriver plus facilement à son but, il crut nécessaire d'autoriser d'abord dans l'empire l'exercice de toutes les religions. On voit par là qu'il ne voulait pas organiser une persécution sanglante, mais une persécution qui, au lieu d'atteindre le corps, pénétrerait jusqu'au fond des cœurs. Aussi, s'empressa-t-il de rappeler les exilés. Mélèce revint à son Eglise d'Antioche.

Hélas! dans quel état la trouva-t-il ? Divisée et rongée par le ver de la discorde. Deux partis luttaient ; les méléciens et les eustathiens. Ces derniers étaient composés de ceux qui, à la mort de saint Eustathe, n'avaient pas voulu se ranger sous la houlette de Mélèce, sous prétexte que les ariens avaient pris part à son élection. En conséquence, ils avaient nommé, pour succéder à Eustathe, Paulin, qui reçut la consécration épiscopale de Lucifer de Cagliari. Ce fut en vain que le pieux évêque tenta de les ramener à l'unité. Ses efforts ne firent qu'envenimer leur colère contre les habitants fidèles à Mélèce et appelés pour cette raison méléciens.

Une autre péril attirait le zèle de l'évêque. Julien l'Apostat s'efforçait de transformer Antioche en cité païenne. Le Saint s'éleva avec force contre ces desseins perfides. L'apostat trouva ce prélat importun, et l'envoya en exil en Arménie.

### RETOUR SOUS JOVIEN
### VALENS ESSAYE DE LE CORROMPRE — TROISIÈME EXIL

On connaît la mort du tyran Julien, on connaît également le caractère loyal et franchement catholique de Jovien, son successeur. Ce prince avait pu apprécier le mérite du patriarche d'Antioche. Il ne l'appelait que du nom de confesseur. Mélèce put donc revenir en son Eglise. Mais il ne devait pas tarder à reprendre le chemin de l'exil. Jovien ne régna que huit mois. Valens, disent les historiens, était l'un des princes les plus inhabiles qui se soient jamais assis sur un trône. Le mot de *barbare* le faisait trembler comme la feuille sous le souffle de la moindre brise. Contre les hommes sans défense, il était plus vaillant; contre eux il obtenait les plus beaux triomphes. Parmi ses ennemis, il eut vite remarqué saint Mélèce. Il aurait voulu le faire son complice dans son œuvre de destruction. A cet effet, il eut une entrevue avec lui à Antioche. Aveugle tyran, qui croyait toutes les âmes faites comme la sienne, doubles et capables de changer à tous les vents. Le vénérable prélat lui reprocha sa cruauté et sa perfidie. La réponse ne se fit pas attendre, et le patriarche fut traîné de nouveau vers la petite Arménie.

### L'EMPEREUR GRACIEN — MÉLÈCE ESSAYE DE METTRE FIN AUX DIVISIONS DE SON ÉGLISE

Toute l'Eglise d'Orient était désolée et dévastée par la tyrannie cruelle et impie de l'empereur hérétique. La persécution dura plusieurs années. Dieu attendait. Vint enfin le jour du châtiment: « Valens, tremblant, dut marcher à la tête des légions romaines contre l'invasion des Goths. L'armée romaine vaincue fut presque entièrement massacrée; ce fut un désastre inouï. Valens, blessé et se tordant de douleur, fut relevé par ses compagnons d'armes et porté dans la cabane d'un paysan. Bientôt arrivèrent les barbares qui incendiaient toute la campagne; ignorant la riche proie qu'abritait la cabane, ils y mirent le feu, et Valens périt misérablement dans les flammes avec les derniers serviteurs fidèles qui l'entouraient.

L'empereur d'Occident, Gratien, excellent catholique et ami de saint Ambroise, restait seul maître de tout l'empire; il se hâta de rappeler les catholiques exilés, de rendre la paix à l'Eglise, et confia le gouvernement de l'Orient à un illustre général qu'il associa à l'empire, Théodose le Grand.

Notre doux saint Mélèce, de retour dans sa chère Eglise d'Antioche, eut la douleur d'y trouver les catholiques en proie à leurs anciennes divisions. Les méléciens rejetaient les pauliniens, et les pauliniens rejetaient les méléciens. Sur le conseil de saint Basile, Mélèce apprit à Paulin un moyen facile de réconcilier les esprits : « Gouvernons ensemble cette Eglise d'Antioche, dit-il, et à la mort de l'un de nous, le survivant restera seul évêque. » Paulin, par une mauvaise volonté qu'on ne saurait excuser, n'accepta qu'une partie de la proposition, celle de ne pas recevoir de successeur à sa mort, s'il mourait le premier. Les troubles continuèrent donc comme par le passé.

Néanmoins, le véritable pontife conserva toujours avec son adversaire les liens étroits de la charité. Il s'appliqua, en outre, à cultiver avec zèle le petit champ qui lui était confié. Ses fidèles, de leur côté, lui vouaient une affection toute filiale. Voici, du reste, le portrait que nous en trace saint Grégoire de Nazianze : « Mélèce, dit-il, était un évêque simple, sincère, plein de Dieu, affable, généreux, modeste, et en qui l'on voyait briller le caractère du Saint-Esprit. »

### CONCILE A CONSTANTINOPLE

En 381, Théodose, pour répondre aux vœux du pape saint Damase, convoqua tous les évêques d'Asie-Mineure et de Syrie pour un Concile qui devait être le deuxième œcuménique. L'objet principal de cette assemblée était de mettre fin aux divisions des Eglises d'Antioche et de Constantinople. Mais la première question avait été en partie résolue avant même le Concile, grâce au zèle de saint Mélèce. Aussi le Saint, en arrivant à la cité impériale, annonça-t-il aux Pères qu'ils auraient une querelle de moins à apaiser.

La première séance s'ouvrit au mois de mai de la même année 381. La présidence fut décernée à saint Mélèce par ordre de l'empereur. « L'évêque d'Antioche s'assit au siège de la présidence, nous dit saint Grégoire, Mélèce dont le visage respirait le calme de la sainteté, et une confiance modeste. Son nom le peignait tout entier : « miel par le nom, miel par le cœur. »

On soumit tout d'abord à la délibération des Pères l'élection d'un évêque pour Constantinople. Saint Mélèce fit prévaloir les mérites de saint Grégoire de Nazianze, et, malgré son refus plusieurs fois réitéré, le grand docteur qui venait, par une admirable éloquence, de rétablir à Constantinople le catholicisme, fut obligé d'accepter le fardeau qu'on le jugeait plus capable que personne de porter. Diverses autres questions furent traitées : les hérétiques, qui niaient la divinité du Saint-Esprit, furent solennellement condamnés; et pour fermer la bouche aux docteurs de mensonge, on fit quelques additions au symbole de Nicée.

THÉODOSE ET MÉLÈCE

L'empereur Théodose, pour ne paraître point gêner la liberté de décision du Concile, avait déclaré qu'il ne paraîtrait pas aux sessions. Mais il avait exprimé le désir que les évêques vinssent le visiter ensemble au palais impérial. Le prince, rapporte Théodoret, voulait surtout connaître Mélèce, qu'il n'avait jamais rencontré jusque-là. Toutefois, par une singularité dont on ne comprit que plus tard le motif, il défendit à ses officiers de lui désigner le saint évêque quand il se trouverait avec ses cent cinquante collègues, à l'audience qu'il leur donnerait.

La vénérable assemblée entra dans la grande salle et se rangea autour du trône. Quelle ne fut pas la surprise générale quand on vit Théodose quitter son siège, et, perçant la foule, marcher droit à l'illustre Mèlèce. Il le saisit dans ses bras comme un fils qui revoit le meilleur des pères après une longue séparation. Il lui baisait les yeux, les lèvres, la poitrine, la tête et la main droite. Mélèce interdit, confus, partageait l'étonnement universel.

Enfin, Théodose leur dit : « Quelques jours avant ma proclamation si inattendue au trône d'Orient, j'eus une vision durant mon sommeil. Il me semblait être à Antioche. L'homme de Dieu, le pontife Mélèce, s'approchant avec majesté, plaçait sur mes épaules un manteau de pourpre, puis, de sa main droite, il déposait sur mon font la couronne impériale. Or, je viens de reconnaître le patriarche tel qu'il m'apparut dans cette vision. Voilà pourquoi j'ai baisé avec des transports de reconnaissance la main auguste qui me couronna la première au nom du Dieu vivant. »

MORT DE SAINT MÉLÈCE

SON ÉLOGE PAR SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

Constantinople célébrait avec allégresse l'élection de saint Grégoire lorsque, soudain, cette joie fut obscurcie par un nuage de tristesse qui assombrit tous les fronts. Le divin Mélèce, car c'est ainsi qu'on aimait à l'appeler, venait de succomber à une fièvre de quelques heures.

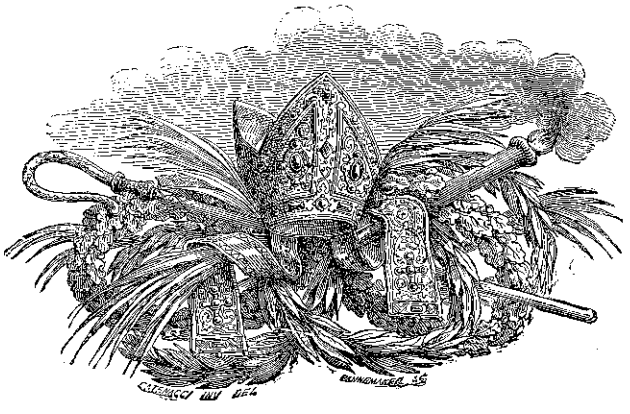
Les fidèles de la capitale le pleurèrent comme s'il eût été leur propre pasteur. Les Pères du Concile, tenant un cierge à la main, conduisirent sa dépouille à la basilique constantinienne. Là saint Grégoire de Nysse, frère du grand saint Basile, avec son éloquence tout orientale, célébra les vertus du vénéré défunt, et montra le vide où cette mort laissait l'Eglise d'Orient et plus spécialement celle d'Antioche :

« O Père ! c'était l'heure où nous avions le plus besoin de vos conseils, et vos conseils nous manquent. C'était l'heure du combat contre l'hérésie, vous nous guidiez dans la lutte, et soudain cette direction nous fait défaut. L'Eglise attendait un remède à ses maux, et le médecin nous est enlevé..... Il est donc éteint, ce regard qui reflétait la lumière céleste ; elles se sont fermées, ces oreilles où vibrait l'écho des enseignements divins, cette bouche qui ne s'ouvrait jamais que pour la vérité. O Eglise de Dieu ! quelle perte pour toi ! O cité d'Antioche ! quel deuil et quel désespoir ! »

Il comparait Mélèce à Salomon, à David, à Moïse, à Elie, à saint Jean, et enfin à saint Paul, dont il imita si bien l'ardeur et le zèle pour les âmes et la saine doctrine. Il termina en se consolant par la pensée que le Saint resterait encore au milieu de son peuple par les secours et la protection dont il l'environnerait sans cesse.

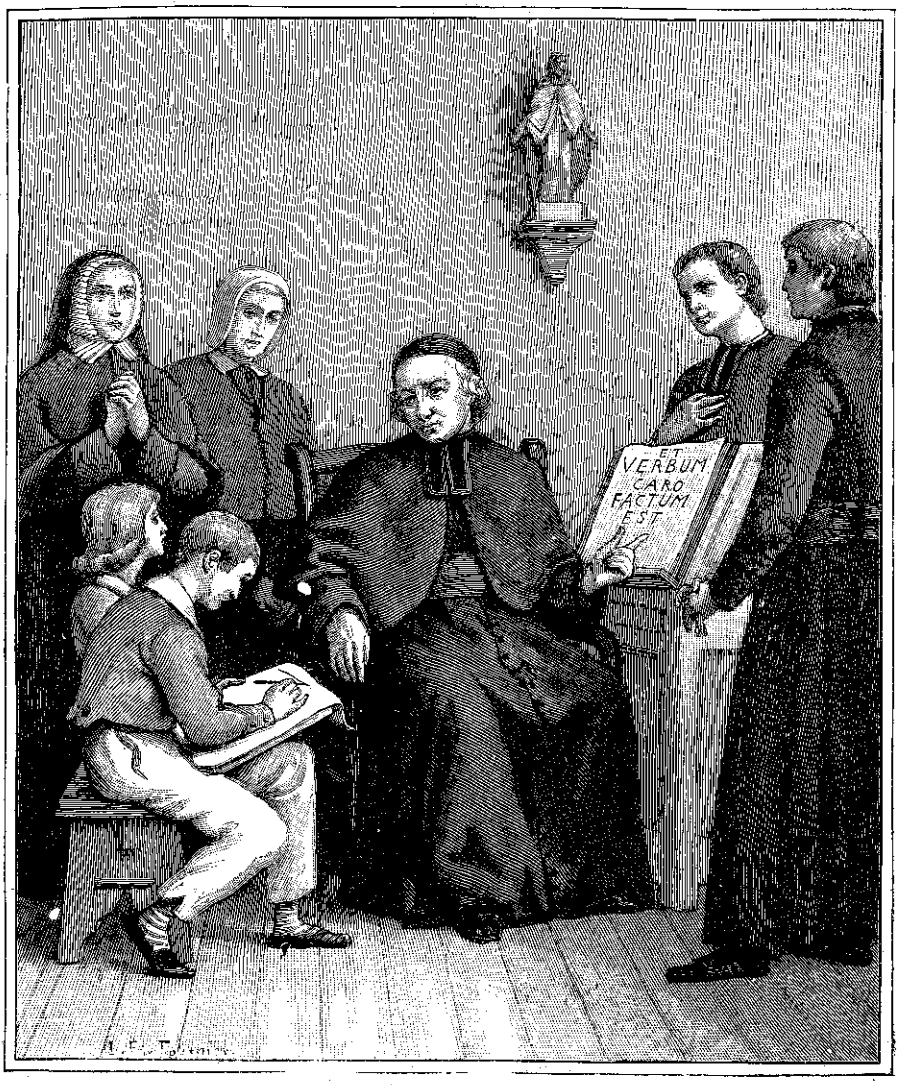
Le Concile donna pour successeur à saint Mélèce le prêtre Flavien, malgré les justes réclamations de saint Grégoire de Nazianze, et le pacte conclu entre saint Paulin et notre Saint, pacte d'après lequel le survivant devait rester seul évêque d'Antioche.

Flavien était digne de l'épiscopat, mais la lutte entre les partis se continua malheureusement jusqu'à l'année 417, où saint Alexandre, patriarche de la métropole syrienne, eut la joie de sceller la réconciliation définitive.



# LE VÉNÉRABLE LOUIS-MARIE BAUDOUIN

## FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DES ENFANTS DE MARIE-IMMACULÉE ET DES URSULINES, DITES DE CHAVAGNES




**Le vénérable Louis-Marie Baudouin au milieu de ses enfants.**
(Composition de L.-E. FOURNIER.)

### DE LA NAISSANCE AU SACERDOCE (1765-1789)

Le vénérable Baudouin naquit le 2 août 1765, dans la gracieuse petite ville de Montaigu, au diocèse de Luçon. Le souvenir, particulièrement glorieux pour la contrée, du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, inspira de lui donner au baptême les noms de Louis-Marie.

Elevé sur les genoux d'une mère profondément chrétienne, encouragé par l'exemple d'un de ses frères qui était entré dans la carrière ecclésiastique, l'enfant laissa pressentir de bonne heure sa vocation au sacerdoce; il travailla le latin dès l'âge de huit ans, au collège de Montaigu, grandit dans la piété et l'innocence, et passa au Grand Séminaire de Luçon.

Un trait fera comprendre la sainte énergie du séminariste. Pendant un hiver des plus rigoureux, il s'abstint absolument d'approcher du feu, quoiqu'il fût très sensible au froid et qu'il eût pu facilement se chauffer. Cette mortification excessive altéra même sa santé, mais la maladie

ne fit que manifester mieux encore sa résignation et sa patience.

Il fut ordonné prêtre en 1789, année tristement mémorable pour la France et pour l'Eglise.

### M. BAUDOUIN PENDANT LA GRANDE RÉVOLUTION MINISTÈRE — EXIL — RETOUR EN FRANCE

Son frère était curé de Luçon. Louis-Marie lui fut adjoint comme vicaire. Il exerça en même temps les fonctions d'aumônier à l'hôpital des Filles de la Charité. Nous dirons plus loin avec quel zèle le saint prêtre s'acquitta toute sa vie de son saint ministère.

Le fait important de la période qui nous occupe est le refus énergique opposé par le jeune vicaire à ceux qui lui demandaient serment de fidélité à la Constitution civile du clergé.

Il alla plus loin. Un jour, l'évêque intrus de la Vendée, un prêtre indigne qui avait acquis sa dignité par des moyens peu avouables, se rencontre avec M. Baudouin au chevet d'un moribond. A la vue de l'apostat, le jeune vicaire s'arma d'une sainte audace : « Vous n'avez aucun pouvoir ici, dit-il avec autorité. Il ne sera pas dit que vous aurez profané les sacrements en ma présence. »

L'intrus, interdit, confondu, se retira et laissa le digne prêtre administrer les sacrements au malade.

L'orage de la Révolution grondait, l'horizon se faisait de plus en plus sombre; les prêtres n'étaient plus en sûreté. M. Baudouin fut le premier ecclésiastique du diocèse de Luçon qui eut l'honneur d'être incarcéré en haine de la religion. Il passa au corps de garde de Fontenay-le-Comte des nuits affreuses, n'entendant que les blasphèmes de ses geôliers.

Remis en liberté, il dut se résigner, bien à regret, à s'exiler, et il prit le chemin de l'Espagne, avec son frère et un grand nombre d'autres prêtres.

Partout où il passait, l'on était frappé de sa modestie et de son air de sainteté. Les habitants de Tolède, auxquels il donna des preuves de son dévouement, s'approchèrent plus d'une fois de lui, baisant religieusement son habit, et disant avec un accent de pieuse confiance : « Dom Louis, priez pour nous. »

Il revint en France au mois de juin 1797, avide de fournir les consolations de son ministère aux catholiques de la Vendée depuis si longtemps sans prêtre. On ne saurait dire au prix de quelles anxiétés, au sein de quels dangers se realisa son entreprise.

A peine avait-il passé la frontière, que des soldats, frappés de son air éminemment ecclésiastique, qu'il s'efforçait en vain de dissimuler, se disposent à l'arrêter. Le prêtre se recommande à Dieu, aperçoit, sur le seuil d'une maison, un petit enfant, l'appelle comme s'il le connaissait, lui tend les bras; l'enfant sourit et s'y précipite, et les soldats de dire : « Ce doit être un habitant de la ville. » M. Baudouin était sauvé pour cette fois.

Sur le vaisseau qui le transporta de Libourne aux Sables-d'Olonne, le persécuté trompa la surveillance de la police en s'enfermant dans un tonneau.

Les personnes pieuses de la ville des Sables apprirent avec joie son arrivée et lui offrirent tour à tour un abri, pour ne pas dire une cachette. Il en sortait la nuit ou le matin de très bonne heure, costumé ordinairement en marin, et accompagné d'hommes qui se rendaient à la pêche, pour porter à diverses familles les secours de la religion.

M. Baudouin profita de la retraite forcée que lui commandaient les règles de la prudence pour s'adonner à une constante oraison. Seul à seul avec Notre-Seigneur, avec lequel il avait le bonheur de cohabiter, car il gardait dans sa pauvre chambre le Très Saint Sacrement, il adorait, priait, se livrait à de grandes austérités, offertes pour expier les fautes de la France.

La maison de M^lle^ Guinemand, digne personne chez laquelle le saint prêtre fixa définitivement son lieu de refuge, fut, grâce à ces communications intimes du serviteur avec le divin Maître, le berceau de deux Congrégations. C'est là, en effet, que Dieu inspira à M. Baudouin le désir de fonder une Société de prêtres, qui, consacrés et unis par les vœux de religion, travailleraient de concert à cicatriser les plaies de l'Eglise et de la France. Là encore, il résolut, avec le concours d'une de ses dirigées, M^lle^ Ranfray de la Rochette, d'établir une Société de religieuses qui se dévoueraient à l'enseignement.

### UN PRÊTRE OCCUPÉ

En 1800, il y eut sur tous les points de la France un immense soupir de soulagement quand le Premier Consul rétablit le libre exercice du culte public. M. Baudouin, quittant alors sa cachette des Sables-d'Olonne, devint curé de La Jonchère, paroisse qui donna beaucoup de consolations à son zèle. Pendant plusieurs mois, il y fit, terme moyen, dix baptêmes par jour.

En abrégeant ses repas et son sommeil, il ne suffisait pas à entendre tous les pénitents qui se présentaient à lui. Il n'était pas rare de le voir appelé pour sept ou huit malades à la fois.

Sa ferveur lui suggéra un expédient qui lui permettait de faire face à ses obligations si diverses. Quand il partait pour visiter les malades, il se faisait accompagner d'un groupe d'hommes qui désiraient se confesser. Prenant les devants avec l'un d'eux, il écoutait sa confession; les autres, pendant ce temps, faisaient leur examen de conscience. La confession finie, le pénitent s'agenouillait pour recevoir l'absolution ou la bénédiction. Puis il se retirait, et c'était le tour d'un autre.

Les pêcheurs les plus endurcis se convertirent à sa voix.

Quand revint de l'exil l'ancien curé de La Jonchère, M. Baudouin passa à Saint-Cyr-en-Talmondais, où il subit avec calme bien des avanies qui ne l'empêchèrent pas de faire un grand bien.

Enfin, en 1801, les habitants de la paroisse de Chavagnes-en-Paillers, apprenant les succès obtenus à La Jonchère par M. Baudouin, le demandèrent pour curé.

### LE CURÉ DE CHAVAGNES — SON PETIT SÉMINAIRE

Il gagna de suite, par sa bonté, le cœur de ses nouveaux paroissiens : « Il n'est point fier, se disait-on. Il parle à tout le monde avec bienveillance. »

Dès le début, une mission qu'il prêcha changea la face de la paroisse; on vint l'entendre des communes environnantes. Il lui fallut fixer des jours particuliers aux habitants de chaque localité pour que chacun pût avoir son tour d'audience à son confessionnal, assiégé le plus souvent dès 4 heures du matin.

Epuisé de fatigue et sur le point de succomber à la tâche, il supplia la sainte Mère de Dieu de l'aider à continuer son œuvre; sa prière fut exaucée : il reprit une nouvelle vigueur.

C'est à cette époque qu'il fonda, sous le nom de Congrégation des Filles du Verbe Incarné, une nouvelle Société de vierges. Mlle Ranfray, en religion dame Saint-Benoît, fut la pierre angulaire de cet édifice. Avec quelques compagnes, elle ouvrit une école dans un grenier. Aussitôt les jeunes personnes de Chavagnes y affluèrent.

Le fondateur soutint et dirigea les premiers pas de la Congrégation naissante, lui donna ses Constitutions et lui imprima un grand élan dans l'œuvre d'éducation chrétienne à laquelle elle se vouait (1).

En même temps, il groupa autour de lui un essaim de jeunes élèves auxquels il donna des leçons de latin. Au sortir de la Révolution, les hommes de Dieu sentaient combien la France avait besoin de prêtres. Aussi, grande fut la joie de l'évêque de La Rochelle quand, dans sa tournée de confirmation, il trouva à Chavagnes, grâce à l'ardeur apostolique de M. Baudouin, le noyau d'un Petit Séminaire.

Il encouragea vivement cette œuvre capitale. Un local spécial étant nécessaire pour recevoir un plus grand nombre de jeunes gens, les Filles du Verbe Incarné firent le sacrifice de leur propre maison et le Petit Séminaire de Chavagnes fut fondé sous la conduite de M. Baudouin.

A la fin de 1805, vingt-cinq élèves y recevaient la tonsure et les Ordres mineurs. Le Vénérable fut alors déchargé de ses fonctions curiales, pour être appliqué plus exclusivement à son œuvre, et en 1812, il se trouvait à la tête de 300 jeunes gens qu'il formait pour le sacerdoce.

La Providence voulut qu'il suivît au Grand Séminaire, fondé pour lors à La Rochelle, ses élèves de philosophie et de théologie. L'évêque, Mgr Paillon, lui confia, comme à l'homme le plus capable et le plus saint du diocèse, le supériorat de cette nouvelle et importante maison. Pour le cœur de M. Baudouin, ce fut une épreuve cruelle que celle qui l'arracha à son cher pays de Chavagnes, mais Dieu parlait : il obéit sans hésiter.

Deux mois après, la confiance de son évêque lui faisait accepter, non sans résistance, les titres et les pouvoirs de vicaire général honoraire et de chanoine.

### VERTUS CACHÉES — LA TABATIÈRE — VOEU DE SOUFFRIR

Il nous tarde, dans une vie si remplie de bonnes œuvres, de faire ressortir la sainteté intime qui, chez le vénérable Baudouin, inspirait et fécondait son étonnante activité extérieure.

Dès l'année 1800, il s'était consacré à Dieu par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. En ce temps, où les esprits flottaient pour la plupart à tout vent de doctrine, il y ajouta un quatrième vœu, celui de garder intacte la *pureté de la foi*.

Il remit cette profession entre les mains d'un prêtre, son ami intime, M. Lébédesque, qui, de son côté, en agit de même envers lui. A dater de ce jour, ils vécurent tantôt côte à côte, tantôt séparément, en vrais religieux, et furent les deux premières assises de la *Société des Enfants de Marie Immaculée*.

Elle se recruta plus tard parmi les professeurs et les anciens élèves du Petit Séminaire de Chavagnes, et se développa, comme toutes les saintes œuvres, au milieu des difficultés (1).

Ce qui surtout allait grandissant, c'était la vertu de M. Baudouin. Sa charité et sa mortification étaient admirables.

Pendant une disette, on l'entendait s'écrier dans son humilité: « Les malheureux manquent de tout, et moi je ne me refuse rien. » Dans ce sentiment, malgré son déplorable état de santé, il cessa de prendre du vin. Obligé d'en reprendre à cause de la faiblesse de son estomac, il se priva de tabac. Cette privation détermina des lourdeurs de tête, un commencement de jaunisse et un état de langueur qui donna des inquiétudes.

Mgr Paillon, l'ayant appris, vint voir son vertueux ami et, tout en causant, lui demanda du tabac.

— Je n'en ai point, Monseigneur, dit M. Baudouin un peu confus.

— Précisément, dit l'évêque, je le savais, et je venais vous ordonner de reprendre la tabatière.

Le P. Baudouin, convaincu que l'obéissance vaut mieux que les sacrifices, se rendit aux désirs de son évêque.

Vers l'année 1818, les papiers du saint prêtre nous livrent le secret d'un vœu héroïque qui révèle l'élévation de ses sentiments intimes :

« *Je fais le vœu de supporter les souffrances pour la gloire de la Très Sainte Trinité, en union avec Notre-Seigneur, le Verbe incarné, souffrant pour nous.*

» Ce vœu m'obligera pour toujours après un noviciat que je ferai jusqu'au Vendredi-Saint prochain (avril 1819).

» Il consiste à souffrir avec une soumission entière, comme Job, et à chaque souffrance, lorsque j'y ferai réflexion, je dirai : *Que le nom de Dieu soit béni !* et cette parole du Maître : *Mon Père, que votre volonté soit faite !* »

Suit la longue liste des souffrances les plus ordinaires et sur lesquelles tombe plus particulièrement ce vœu.

Etre fidèle dans toutes les contrariétés inséparables de cette vie, devant toutes les souffrances, petites ou grandes, à un pareil vœu, c'est marcher à pas de géant dans la voie des saints. C'est ce qui arriva au vénérable Baudouin.

### M. BAUDOUIN DE RETOUR AU DIOCÈSE DE LUÇON

La maladie qui, en 1820, obligea M. Baudouin, toujours supérieur du Séminaire de La Rochelle, à garder presque constamment la chambre, le trouva inaltérable dans sa patience et dans son calme.

Il se remit, et, à quelque temps de là, l'évêque nouvellement nommé au siège de Luçon,

(1) La Congrégation des *Filles du Verbe Incarné*, dites aujourd'hui *Ursulines de Jésus*, ou simplement *Ursulines de Chavagnes*, est répandue en un bon nombre de diocèses de France, d'Espagne, d'Angleterre, et continue avec succès, dans ses pensionnats et écoles, son œuvre d'éducation et d'instruction.

(1) Cette Société de prêtres consacrée au Verbe incarné, vouée à l'enseignement, aux missions et à toutes les œuvres de zèle, a traversé le siècle en répandant le bien autour d'elle, et a mérité par ses travaux apostoliques l'approbation du Saint-Siège. Elle n'a cessé d'être, dans la Vendée et ailleurs, un rempart contre l'envahissement de l'esprit antichrétien. Conformément aux désirs de leur fondateur, les *Enfants de Marie Immaculée* ont traversé les mers, et, aujourd'hui, un certain nombre d'entre eux dépensent les ardeurs de leur zèle aux Antilles anglaises, à la Dominique et à Sainte-Lucie.

Mgr Soyer, fit de telles instances pour obtenir le retour de M. Baudouin dans son ancien diocèse, que l'évêque de La Rochelle, après s'y être longtemps refusé, consentit enfin à ce départ.

Mgr Soyer força aussitôt M. Baudouin à accepter des lettres de vicaire général, un canonicat (M. Baudouin, en quittant La Rochelle s'était démis de ses anciennes dignités) et le titre de supérieur du Grand Séminaire.

Les occupations du saint prêtre se multiplièrent au point de lui laisser « tout juste le temps de célébrer la Sainte Messe et de réciter le bréviaire ».

Tel il avait été à Chavagnes et à La Rochelle, tel il fut à Luçon. « On vit toujours en lui le même esprit de piété, de sagesse et de prudence. » Former à la vertu et à la science la jeunesse cléricale qui l'environnait était l'unique objet de ses soins.

Chacun était édifié de voir ce vénérable vieillard chargé d'infirmités ranimer ses forces pour instruire ses enfants et exciter leur ferveur.

Le moment vint pourtant où le fardeau parut trop lourd à ses épaules affaiblies. L'âge et la souffrance s'unissaient pour lui ravir son dernier reste de forces. Mgr Soyer, pressé d'instances, eut enfin égard aux réclamations du digne supérieur et accepta sa démission vers la fin de l'année scolaire 1825.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DU VÉNÉRABLE BAUDOUIN

« Ah! si cette bonne année était la dernière de notre esclavage! écrivait-il en janvier 1828 à la Mère Saint-Benoît. Ici-bas, l'hiver, tout est froid et gelé; l'été brûle tout; le printemps est bourbeux, l'automne donne des fruits échaudés et véreux qui rendent malade. Allons, ma chère Mère, dans un autre lieu où la température est toujours la même. Les arbres y sont décorés de fleurs et chargés de fruits en tout temps; les parfums de storax, de cinnamome, d'encens, de tous les aromates les plus délicieux en embaument la vaste étendue..... j'ai ouï dire que ce lieu s'appelait Jérusalem; ceux qui en parlent affirment que le paradis terrestre n'était rien en comparaison. Allons-y, ma chère Mère. »

La Mère Saint-Benoît, cette année même, entra dans son éternité. Quant au serviteur de Dieu, il devait sept ans encore attendre et souffrir sur cette terre.

Comme il sut, pendant ce temps, s'employer à accroître son trésor de mérites!

Il y avait à Chavagnes, où il revint près de ses filles et de son Petit Séminaire couler ses derniers jours, un jeune homme dont le visage était rongé par un affreux cancer. Le P. Baudouin lui avait toujours témoigné un intérêt particulier. Plein de reconnaissance, le pauvre infirme vint un jour remercier son bienfaiteur.

Le saint vieillard, après lui avoir remis une large aumône, se sent inspiré de l'embrasser. Ce n'était pas la première fois qu'il le faisait, mais, à ce moment, son cœur se soulève, il éprouve un mouvement de vive répulsion. Pour le vaincre, il s'arme de courage: « Misérable, se dit-il à voix basse, tu l'embrasseras! » Et il se jeta à son cou.

Une si austère énergie n'enlevait rien à M. Baudouin d'une aménité qui l'a fait comparer à saint François de Sales. Son caractère aimable et saintement joyeux éclate dans sa conversation et dans ses lettres, où la poésie la plus gracieuse s'allie à une tendre pitié.

Au temps même de ses souffrances, il aimait à diriger ses pas sur les bords d'une petite rivière, serpentant au fond d'un vallon pittoresque.

« Près de la rivière qui coule en silence, j'entendais, écrit-il, le premier jour de mai, deux oiseaux qui causaient.

» Le rossignol disait à la grive: « Je veux em» ployer ce mois à chanter les louanges de Jésus. »

Une tourterelle, qui entendit cela, dit: « Pour » moi, je gémirai sur sa passion et sa mort.

» — C'est bon pour vous, dit le rossignol, mais » moi, je veux chanter sa résurrection et fre» donner des *alleluia* sans nombre. »

» La grive dit: « C'est bien, mes amis, pour » moi, je chanterai tout le mois les louanges de » l'Immaculée Marie; c'est ma dévotion. »

» La rivière, entendant cela, souleva son onde et dit:

« Vous me ravissez, petites créatures du bon » Dieu, mes poissons bondissent dans mon sein; » ils tressaillent de joie et s'élèvent jusqu'à ma » surface pour vous entendre. Venez boire mes » ondes pures; elles coulent toujours; j'arroserai » ces arbres sur lesquels vous vous perchez et » les plantes qui vous nourrissent. »

» Alors, tous les oiseaux et les arbres offrirent un concert de louanges au Créateur.

» L'aubépine, entendant cette harmonie, dit à la violette qui était à ses pieds: « Ma sœur, ré» pandons nos parfums et parfumons le beau » temple où on loue le Seigneur qui nous a créés. »

» Et moi, entendant cela, je prends mon psautier et chante le beau psaume CXVIII, ainsi que le cantique des trois enfants dans la fournaise. Toutes les créatures nous portent à Dieu. Vive Jésus! »

Dieu permit que le saint vieillard perdît dans ses derniers jours cette précieuse gaieté; sa sérénité habituelle fit place à la mélancolie; comme saint Alphonse de Liguori et plusieurs autres saints, il fut tourmenté par des scrupules, de vaines pensées de désespoir. Il continua de se montrer bon et aimable, mais c'était en se surmontant lui-même par un héroïque effort de vertu.

A ces maux de l'âme s'ajoutaient les douleurs physiques.

Dans cet état si pénible, il ne perdit pas courage, mais s'abandonna corps et âme aux mains de la Très Sainte Vierge. « J'ai confiance, dit-il, que cette bonne Mère priera pour *ce pécheur*. »

Le calme revint, et c'est dans les sentiments d'une grande paix que le serviteur de Dieu s'endormit du sommeil des justes, le 12 février 1835, à l'âge de soixante-dix ans.

L'endroit où il repose à Chavagnes est un foyer de grâces abondantes pour la Vendée et les provinces de l'Ouest. Ce que voyant, les évêques de Luçon firent faire les procès préparatoires à l'introduction de la cause de M. Baudouin. Le 2 septembre 1871, S. S. Pie IX l'a déclaré Vénérable.

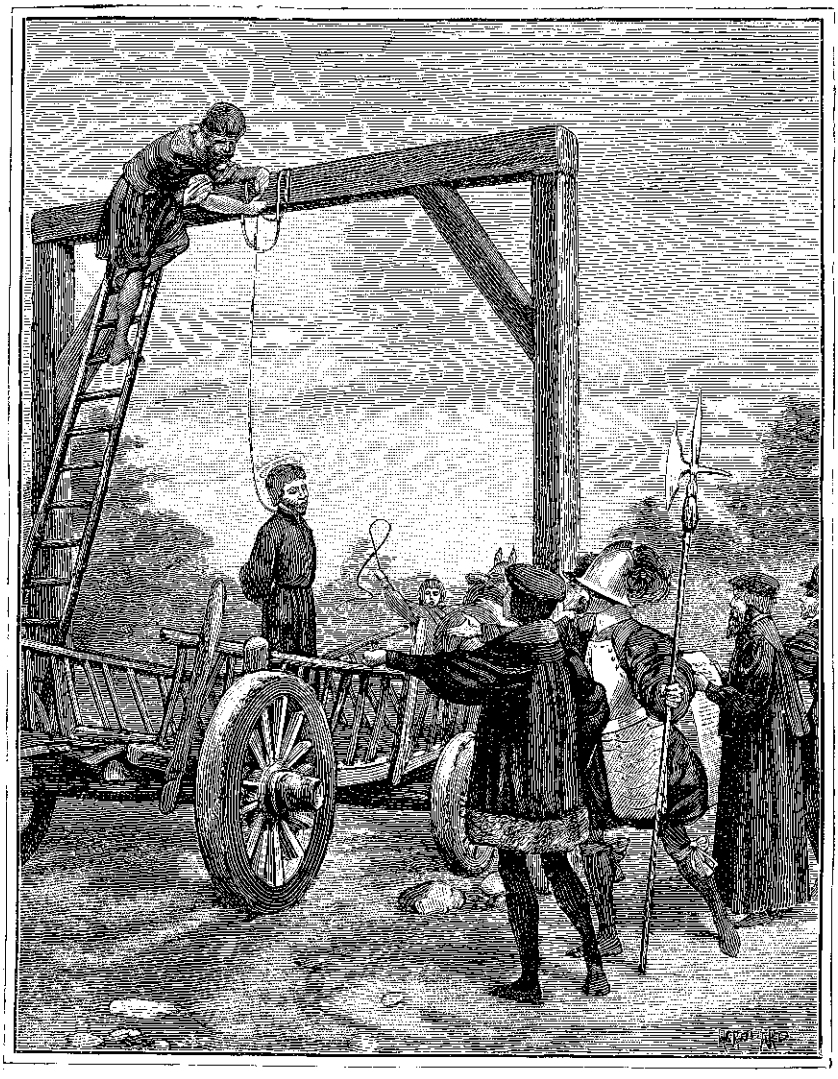
*
* *

(D'après la *Vie du Vénérable serviteur de Dieu, Louis-Marie Baudouin*, par un Père de la *Société des Enfants de Marie Immaculée*, 1873.

# LE VÉNÉRABLE GEORGES HAYDOCK

## martyr anglais (1556-1584).

*12 février*



**Le Vénérable confesse une dernière fois la doctrine catholique devant ses accusateurs.**

FAMILLE DU VÉNÉRABLE
LE PÈRE ET LE FILS MISSIONNAIRES

Evan Haydock, originaire de Cottam-Hall (Lancashire), avait épousé Hélène, fille de William Westby, dont il eut quatre enfants, trois fils et une fille, nommée Aloysia, qui devait mourir à la suite des mauvais traitements subis pendant qu'elle était emprisonnée pour la foi. Georges, le plus jeune de la famille, était né probablement en 1556. Il n'avait que deux ans lorsqu'il perdit sa mère, qui mourut comme une sainte.

M. Gillow raconte que, avant de rendre le dernier soupir, cette noble femme se souleva sur un bras, et montrant du doigt la devise des Haydock brodée ainsi que leurs armes sur la tapisserie au pied du lit, elle prononça doucement ces paroles : « *Tristitia vestra vertetur in gaudium*, votre tristesse se changera en joie », puis, serrant contre son cœur le petit Georges qu'elle avait à son côté, elle tomba morte dans les bras de son mari.

Après la mort de sa femme, Evan Haydock se consacra à l'éducation de ses enfants et, quand ils furent en âge de se choisir une carrière, il résolut d'entrer dans les Ordres.

Embrasser le sacerdoce à cette époque était alors plus qu'en aucun temps une vocation de sacrifice. On était en effet sous le règne d'Elisabeth (1558-1603), qui avait juré d'anéantir le catholicisme en Angleterre. Pour atteindre ce but, elle avait décrété toute une série de réformes qui se terminèrent au Synode anglican de 1563 par l'adoption des 42 articles d'Edouard, légèrement modifiés dans le sens d'Henri VIII et réduits à 39. Il fallait y adhérer sous les peines les plus graves, y compris celle de la confiscation des biens, l'emprisonnement à vie et même la mort.

Comme il n'y avait pas de Séminaire catholique en Angleterre, Evan Haydock résolut de se rendre en 1573 au collège de Douai, fondé par le cardinal Allen, docteur de l'Université d'Oxford, dans le but de préparer des missionnaires pour son pays. Il emmena avec lui son second fils Richard, qui devait devenir plus tard un éminent théologien et qui mourut à Rome en 1605. Evan fut ordonné prêtre à Douai et partit pour la mission d'Angleterre le 21 novembre 1575. Nous le retrouvons dans cette ville, le 6 février de l'année suivante, probablement pour y amener son fils Georges qui voulait marcher sur les traces de son père. Celui-ci devint en Angleterre le procureur de Douai (1581) ; il mourut la même année, à la suite d'une terrible émotion.

L'histoire nous dit en effet que le jour de la Toussaint 1581, comme, au dernier coup de minuit, Evan Haydock, debout au pied de l'autel, allait commencer le Saint Sacrifice, il vit s'élever devant lui, au-dessus de l'autel, la tête de son fils Georges ; elle était fraîchement coupée, et il entendit ses lèvres exsangues prononcer la devise de la famille : *Tristitia vestra vertetur in gaudium !* Chose bien extraordinaire, car deux ans, deux mois et douze jours devaient encore s'écouler avant le martyre du Vénérable. Dans la suite, pendant bien des années, les habitants du pays virent, dit-on, la tête sanglante paraître sur l'autel de la vieille chapelle de Mowbreck-Hall, le jour de la Toussaint.

### SÉJOUR A ROME — MALADIE GRAVE

Nous ne savons pas au juste quelle fut la durée du séjour de Georges Haydock à Douai. En 1578, ayant terminé la première partie de ses études, il est envoyé au collège anglais de Rome pour y étudier la philosophie.

En 1581, le Vénérable était ordonné diacre. Il avait terminé sa philosophie et faisait sa théologie quand, au cours du même été, il prit un grave refroidissement en visitant les sept basiliques, probablement en compagnie du directeur du collège, du duc de Westmorland et de quelques autres prêtres.

Cette dévotion, très chère, depuis des siècles, à tous les saints qui ont habité Rome, consiste à visiter, entre les premières vêpres d'un jour et le coucher du soleil du lendemain, les basiliques de Saint-Pierre au Vatican, Saint-Paul hors les murs, Saint-Sébastien, Saint-Jean de Latran, Sainte-Croix de Jérusalem, Saint-Laurent hors les Murs et Sainte-Marie-Majeure.

Le refroidissement amena une forte fièvre qui mit le malade aux portes du tombeau. Il se remit pourtant, mais, à partir de ce moment, sa santé ébranlée, loin de se consolider, alla toujours en dépérissant et le rendit de moins en moins capable de continuer le cours de ses études.

D'ailleurs, il ne dut jamais être bien fort, car, dans une lettre du 15 novembre 1582, le Fr. Hart nous le dépeint comme *corpore pusillo et statura exigua*, c'est-à-dire petit et mince.

A la suite de cette grave maladie, voyant que les forces ne revenaient pas, les médecins, voulant essayer sur son organisme l'effet d'un climat moins énervant et anémiant que celui de Rome, l'envoyèrent à Reims.

Au commencement de septembre 1581, Georges Haydock quitta la Ville Eternelle avec trois autres prêtres. Avant leur départ, ils allèrent se prosterner aux pieds de Grégoire XIII, qui leur fit l'accueil le plus paternel et leur donna des subsides pour le voyage. De Rome, ils se rendirent à Ancône, et de là prirent un bateau pour Venise. Au cours de la traversée, Georges Haydock eut un violent mal de mer ; il rendit une grande quantité de caillots de sang, ce qu'on jugea d'un bon augure pour sa santé. Nous ignorons si nos voyageurs passèrent par le Brenner, le Splügen ou le Saint-Gothard, nous savons seulement que l'air des Alpes septentrionales fut excellent pour le Vénérable et acheva sa convalescence. Voyage et séjour en montagne durent être courts, car nos voyageurs arrivent à Reims le 2 novembre. Peu après, Georges y apprit la mort de son père, et le 28 novembre il écrit au P. Agayario, lui demandant le secours de ses prières pour cette chère âme.

Le 21 décembre 1581, il fut ordonné prêtre à Reims, et le 16 janvier 1582, il partit pour la mission anglaise.

### LA TRAHISON D'UN APOSTAT

Un certain Hawkinson, originaire de Lancashire comme le Vénérable, lui avait rendu différents services lors de son départ pour les Flandres. C'était alors un bon catholique, et en janvier 1582 sa propre sœur Elisabeth était à Salford Goal, emprisonnée pour la foi. Rien de plus naturel donc que Georges Haydock soit allé le trouver dès son arrivée, tant pour le remercier de ce qu'il avait fait pour lui à cette époque que pour le mettre au courant de sa vie. Mais, dans l'intervalle, Hawkinson avait apostasié, et avec deux hommes d'armes, Norton et Sleed, il décida d'arrêter le prêtre lors d'une prochaine visite, au moment où il sortirait, et cela eut lieu le 4 ou le 6 février 1581 ou 1582. L'ayant aussitôt conduit à la prison Saint-Paul, ils firent venir un ministre protestant pour discuter avec lui, et promirent la liberté au prisonnier s'il consentait à renier le Pape. Sur son refus, ils le menèrent à la maison où, d'habitude, il prenait ses repas ; ils y trouvèrent un autre prêtre, M. Arthur Pitts, et un étudiant en droit, William Jenneson. Sleed, qui était, à Rome, au collège anglais, le domestique du Dr Morton, reconnut Pitts et l'arrêta ainsi que Jenneson. Ils durent comparaître devant l'attorney général.

Georges fut soumis à un examen détaillé à la suite duquel les trois prisonniers furent incarcérés à Gatehouse. Jenneson fut libéré le 5 ou le 10 septembre suivant. Quant aux deux prêtres, après avoir été amenés à la Chambre Etoilée devant le grand trésorier Cécil, ils furent retenus prisonniers.

### EMPRISONNEMENT A LA CITADELLE

Pendant un an et trois mois, c'est-à-dire jusqu'en mai 1583, Georges Haydock resta enfermé dans une étroite cellule ; défense très rigoureuse était faite de communiquer avec lui. Un prêtre put pourtant, par ruse, pénétrer jusqu'à lui et lui administrer la sainte communion.

Les annales du collège anglais de Rome rapportent qu'un ministre protestant venu pour discuter avec lui, voyant qu'après bien des paroles il ne gagnait rien, lui demanda dans un accès de rage si la reine était, oui ou non, chef de l'Eglise anglaise.

— De quelle autorité, répliqua le prêtre, me demandez-vous cela ?

Il faut se rappeler, en effet, que la réponse à cette question pouvait entraîner la perte des biens et de la vie.

Le ministre répondit :

— Si vous étiez un serviteur fidèle du Christ, vous ne vous informeriez pas de mon autorité, mais vous feriez ouvertement et devant tous profession de votre foi !

— Est-ce possible, répliqua le prêtre, qu'un hérétique tel que vous ose m'accuser de lâcheté dans la cause de Dieu ? La reine n'est et ne peut pas être le chef de l'Eglise anglaise, telle est ma foi !

— Qui donc alors le serait ? s'écria le ministre.

— Le Pontife romain ! répliqua le confesseur.

— Traître ! s'exclama le ministre, vous dites cela parce qu'il n'y a ici aucun témoin qui puisse répéter votre assertion !

— Non, dit le prêtre, si je le dis, c'est pour confesser ma foi !

— En ce cas, dit le ministre, écrivez ce que vous venez de dire.

— Je n'ai ni encre ni papier, dit le prêtre, mais je vais vous contenter de mon mieux.

Et, prenant un morceau de charbon de bois, il écrivit sur la porte de sa cellule.

— Grégoire XIII est le chef de l'Eglise anglaise et de l'Eglise universelle ; le monde entier, s'il veut être sauvé, lui doit obéissance.

Le ministre se retira confondu, et le geôlier fut si ému, qu'à partir de ce moment il fut moins hostile au catholicisme.

En mai 1583, la sévère réclusion de George Haydock fut un peu adoucie et il put administrer les sacrements à ses compagnons de captivité.

### DERNIERS INTERROGATOIRES

Au commencement de juin 1583, les autorités trouvèrent bon de soumettre les prêtres emprisonnés à un nouvel examen afin d'en choisir un certain nombre et de les exécuter sans délai. En conséquence, Haydock fut amené, le 18 juin, avec quelques autres prêtres devant le juge de Londres, sir William Fletwood. Comme l'ordre de leur comparution n'avait pas été réglé, Haydock voulut passer le premier.

Fletwood, dont la famille, comme l'a prouvé M. Gillow, avait de bonnes raisons pour détester tous les membres de celle du Vénérable, le reçut avec son insolence habituelle, l'accabla d'injures et d'invectives que nous n'avons pas à rapporter ici, mais Haydock montra, par ses réponses, le peu de cas qu'il faisait des divagations « d'un cerveau déséquilibré par la fureur ». Fletwood, sentant l'insulte, devint blême de rage et leva la main sur le prisonnier, qui s'écria :

— Usez de votre droit ; c'est bien volontiers que j'endurerai tout pour la foi catholique.

Voyant sa fermeté inébranlable, les juges décidèrent d'en finir le plus tôt possible et de lui poser la question qui serait son arrêt de mort, à savoir ce qu'il pensait du Pape et de la reine, et quelle était l'autorité à laquelle, suivant lui, on devait obéissance. Le confesseur répondit avec beaucoup de calme et de simplicité « que seul le Pontife romain avait plein et entier pouvoir pour gouverner l'Eglise universelle du Christ ; que la reine n'avait aucune compétence pour exercer la dignité et l'autorité sacerdotales ; et qu'en aucun cas cette charge sainte et sacrée ne pouvait être assumée par une femme ».

En quittant le prétoire, Georges Haydock retourna dans sa chambre, où d'autres prêtres attendaient le moment de paraître devant les juges ; à l'entrée, près de la porte, il trouva son père spirituel, homme instruit, grave et vénérable, auquel il dit d'une voix calme et d'un air paisible :

— Allons, Père, soyez content, tout est fini !

Quand tous furent de retour à la citadelle, Georges Haydock manifesta une grande joie de ce qu'ils avaient tous été interrogés sur les prérogatives du Siège de Saint-Pierre, précisément le jour où, dans toute l'Eglise catholique, se célébrait la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome.

### LA CONDAMNATION

Le 5 février 1584, il fut accusé en justice, ainsi que James Fenn et sept autres prêtres catholiques, d'avoir conspiré à Reims contre la reine, en septembre 1581, et de s'être embarqué en novembre pour l'Angleterre.

Le jour suivant, notre Vénérable, Fenn et trois de leurs compagnons de captivité, dont les crimes étaient tous aussi imaginaires que ceux que nous venons de rapporter, furent cités à la cour de la reine à Westminster. Depuis longtemps, Georges Haydock, ayant choisi sainte Dorothée comme patronne, avait l'habitude de lui confier quotidiennement toutes les actions de sa journée ; aussi regarda-t-il comme de si heureux augure d'être cité à la barre ce jour-là, qu'il en marqua la date sur le calendrier de son bréviaire. A la veille de quitter la prison, ce livre fut remis par lui au vénérable archevêque d'Armagh, Olivier

Pluncket, prisonnier, lui aussi, pour l'amour de Jésus-Christ.

Quoique nous ne croyons pas que Georges fût Jésuite, il portait le costume de la Compagnie de Jésus. Un témoin de la scène dit : « Sa gravité était majestueuse ; il avait une robe noire très longue, et sur cette robe un manteau descendant jusqu'à terre. Il portait à la main un bâton noir, et sur la tête une coiffure de velours noir.

Le jour suivant, le jury trouva les cinq prêtres coupables ; ils furent condamnés à mort, mais tandis que les quatre premiers étaient mis aux fers dans les cachots de la citadelle, Georges fut reconduit à son ancienne cellule. Probablement, on ne crut pas sa faible santé capable de résister aux rigueurs de ces réduits pestilentiels.

Le 10 février, ordre fut donné au lieutenant de la citadelle de livrer, le 12, les cinq prêtres pour être exécutés.

### DERNIER INTERROGATOIRE ET DERNIER SUPPLICE

Le 12 février, Georges Haydock offrit de bonne heure le Saint Sacrifice ; un peu plus tard, les cinq prisonniers furent conduits sur des claies de la citadelle à Tyborne.

« Le premier amené au gibet, dit un témoin, était M. Haydock, homme très beau, d'aspect fort doux, mais d'une foi ardente. »

Un des shériffs, Jonh Spencer, et quelques ministres protestants ordonnèrent à Haydock de confesser sa trahison et de demander pardon à la reine. Prenant Dieu à témoin, il protesta de son innocence, affirma sur son âme qu'il n'était coupable d'aucune trahison, et qu'il n'avait donc aucun pardon à implorer de sa souveraine ; il termina par ces paroles :

— Je la considère comme ma reine légitime, j'ai récité beaucoup de *Pater* ce matin pour elle, et je demande à Dieu de lui accorder un long règne. Si je me trouvais seul dans un désert avec elle, je ne voudrais lui nuire en rien, pas même par une piqûre d'épingle.

Le shériff reprit :

— Depuis votre mise en accusation, il a été relevé contre vous de nouvelles charges plus graves.

Il faisait ici allusion aux rapports de l'espion Wunday. Haydock répondit :

— Vous n'avez rien découvert de nouveau, et c'est à tort que j'ai été arrêté.

Antony Munday, appelé en témoignage, parla ainsi :

— Quand je me rendais à Rome avec vous et un autre compagnon dont j'ai oublié le nom, ce dernier dit qu'il voudrait avoir le cœur de trois nobles du Conseil de la reine ; alors, vous avez ajouté : « Pour compléter le carré, je voudrais avoir aussi le cœur de la reine. »

Ce qu'entendant, Spencer et un de ses officiers s'écrièrent :

— A bas, le traître, l'infâme !

Mais le martyr, impassible au milieu de ces calomnies et de ces cris, dit :

— Je suis sur le point de comparaître devant le tribunal de Dieu pour rendre un compte strict de tout ce que j'ai fait au cours de ma vie. Ici, comme je le dirais devant Dieu, je fais serment de n'avoir jamais eu l'intention de rien dire de semblable. Comment se fait-il, Munday, si vous m'avez entendu parler ainsi, que vous ne soyez pas venu déposer en justice contre moi, sous la foi du serment ?

— Pourquoi ? reprit Munday, mais, parce que j'ignorais votre mise en accusation.

Spencer dit alors :

— N'avez-vous jamais accusé la reine d'hérésie ?

— C'est vrai, reprit Haydock, je l'ai dit.

Alors Spencer, les ministres et les officiers l'injurièrent et le traitèrent d'infâme, de traître, de misérable. Pendant ce temps, Haydock récitait une hymne en latin. Un ministre qui se trouvait auprès de lui, sur le chariot, lui dit de prier en anglais, afin que le peuple pût s'unir à sa prière. Haydock, le repoussant de la main, lui répondit :

— Arrière, arrière, je ne veux avoir rien de commun avec vous !

Puis il demanda à tous les catholiques présents de prier pour lui et pour leur pays.

Un des assistants s'écria :

— Ici, il n'y a pas de catholiques !

— Si, reprit un autre, nous sommes tous catholiques !

Et Haydock de reprendre :

— Je parle des catholiques de l'Eglise romaine, et je prie Dieu que mon sang augmente la foi catholique en Angleterre.

Spencer s'écria alors :

— La foi catholique est la foi du diable. A bas le traître, tirez le chariot !

Ainsi allait mourir Georges Haydock dans la constance la plus admirable ; il avait vingt-huit ans.

Quand le chariot fut éloigné, Spencer ordonna de couper la corde ; le bourreau dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de faire tomber le corps.

Un témoin placé sous le gibet rapporte que le Vénérable était encore vivant au moment où on lui arrachait les entrailles.

M. Gillow dit qu'un des parents du martyr, probablement William Hesketh, obtint la tête du confesseur : elle fut conservée dans la chapelle de Cottam jusqu'à ce que la propriété passât en d'autres mains.

A cette époque, un crâne, actuellement en possession de la famille Fich, fut apporté à Mawdesley ; il passait pour être celui de Georges Haydock, mais, ayant été reconnu pour être celui d'une personne plus âgée, l'évêque Goss émet l'opinion qu'il faut voir en lui celui du moine de Walley, parent de notre héros, et qu'on dit avoir été conservé à Cottam.

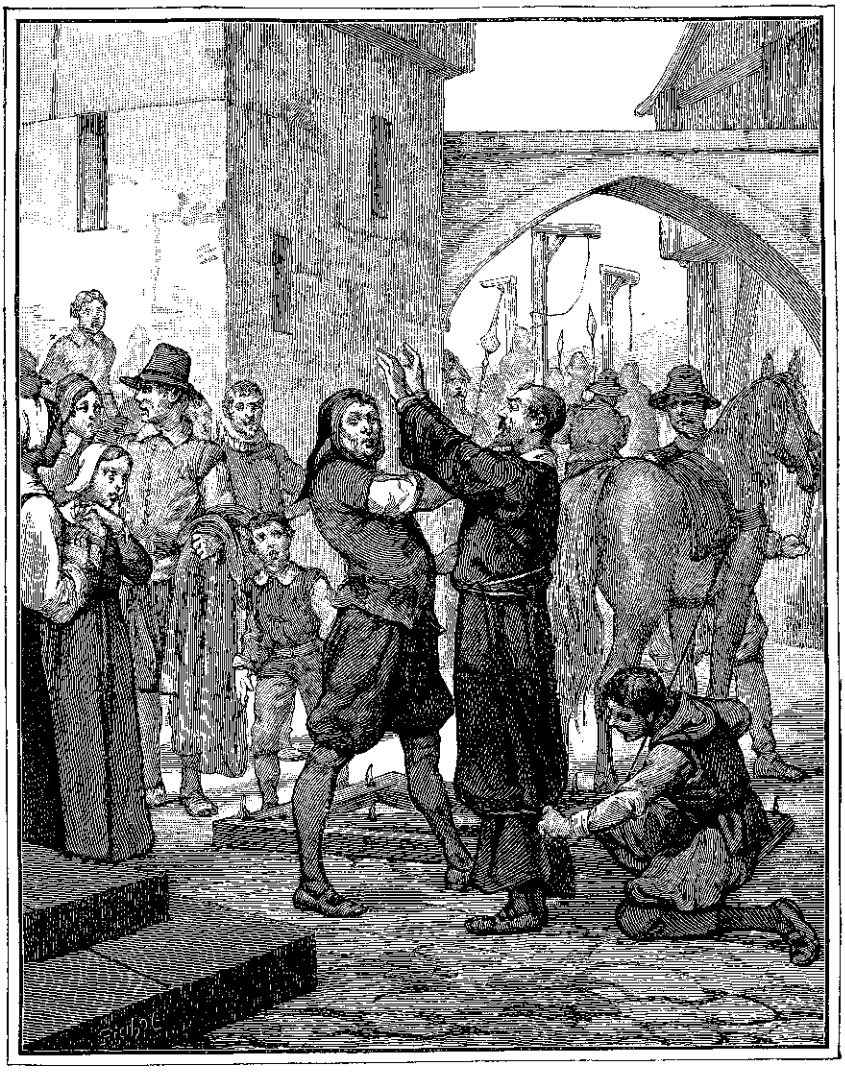
### SOURCE CONSULTÉE

*Le vénérable Georges Haydock, by* JOHN B. WAINEWRIGHT. Catholic Truth society, 69, Southward Bridge Road. London.

# VÉNÉRABLE JAMES FENN

## martyr anglais (1540-1584).

*12 février*



**Au moment où on va l'étendre sur la claie, Fenn, apercevant sa fille Françoise, lève sur elle ses mains liées et la bénit.**

LE PETIT CHANTRE — L'ÉTUDIANT

JAMES Fenn naquit( de parents dont on ne connaît rien aujourd'hui) dans les environs de 1540, au village de Montacute, dans le comté de Somerset. Ses frères aînés, Jean et Robert, avaient été tous deux maîtres de chapelle à la cathédrale de Wells et boursiers au collège de Winchester. Au mois de mars 1553, Jean était agrégé et Robert candidat à l'agrégation de New College, à Oxford. Grâce sans doute à ses deux frères, James obtint le poste de choriste de ce collège. Il remplit sa charge pour la première fois dans la chapelle le jour de Pâques, 25 mars 1554. Sa belle voix fit une telle impression sur les agrégés du collège et surtout sur le docteur Nicolas Sander, alors professeur de droit canon à l'Université, qu'ils le firent entrer comme étudiant dans un des collèges d'Oxford. Il y sut conquérir l'affection de tous ses condisciples par son amabilité et sa bonne humeur. Le 26 novembre 1558, il se préparait à ses examens d'Université, et en juin ou juillet de l'année suivante, il était reçu licencié ès lettres.

### RUPTURE D'ÉLISABETH AVEC ROME
### UN LICENCIÉ COURAGEUX

Durant cette même année 1558, la reine Elisabeth venait de se prononcer complètement en faveur du protestantisme. Sur le conseil de son plus intime conseiller, Cécil, elle avait lancé, le 28 décembre, une proclamation qui défendait aux ecclésiastiques de prêcher, jusqu'à ce qu'elle eût rendu, de concert avec le Parlement, des décrets à ce sujet. Cette assemblée décida, en effet, par une majorité de trois voix, de rompre définitivement avec Rome et d'obliger les sujets, sous peine de destitution ou de confiscation de biens, à reconnaître par serment la suprématie de la reine aussi bien en matière spirituelle que temporelle ; c'était exclure tous les catholiques des charges publiques. Admettre l'autorité du Pape, faire opposition à la reine sur les choses religieuses, passait pour un crime de haute trahison.

Aussi, lorsque James se présenta pour recevoir son diplôme, « portant le chapeau de licencié, comme c'est la coutume », le vice-chancelier lui dit de prononcer le serment de suprématie. James jeta par terre son chapeau, quitta le dais et « déclara que jamais il ne voudrait recevoir d'honneur temporel au prix de son salut éternel ». Il ajouta que « si on forçait de prêter le serment de suprématie, tous les principaux des collèges et la plupart des agrégés devraient résigner leurs fonctions ». Aussi, dans le courant de la même année, le Conseil privé décida-t-il que, pour un certain temps, on n'exigerait plus le serment de suprématie des diplômés de l'Université d'Oxford.

Ce sursis pour les étudiants d'Oxford de l'acte du Parlement ne dura pas longtemps ; mais, dans le court intervalle de temps accordé, James avait obtenu son diplôme, le 22 novembre 1559.

L'année suivante, en novembre 1560, il aurait dû être agrégé du collège. Mais alors l'acte avait été remis en vigueur, et lorsqu'on lui proposa de prêter le serment, il s'y refusa énergiquement. Il fut alors chassé du collège et privé de ses diplômes.

### PREMIÈRES POURSUITES

Sur ces entrefaites James s'était établi dans une propriété de son père, à Montacute, « une ferme un peu en dehors du village, au bas de la colline, située dans un endroit tranquille ». Il espérait y vivre dans le calme. Cependant, le pasteur de Montacute, un certain Thomas Morley, s'apercevant qu'il n'allait point au temple, le menaça de poursuites au nom de l'acte d'Uniformité.

Dans ces circonstances, un de ses parents, prudent et craignant Dieu, qui demeurait avec lui, lui conseilla de quitter sa femme et ses enfants et de se cacher. Durant deux mois, il erra de retraite en retraite, sans demeure fixe. C'est alors qu'il apprit la mort de sa femme. Il retourna secrètement à Montacute et y vécut caché, d'abord dans sa maison, puis dans celle d'un ami. Pareille vie ne pouvait durer longtemps. Aussi, « ayant mis ordre à ses affaires de famille et confié ses enfants à des personnes amies », il quitta de nouveau le voisinage, et cette fois s'en alla chez un ami avec qui « il avait partagé ses études scolastiques » à Oxford, et « qui était noble de naissance et remarquable dans sa religion ». Celui-ci reçut notre martyr avec grand honneur, mais il ne peut le garder que peu de temps.

### LE VÉNÉRABLE EST ATTAQUÉ
### DANS LE DIOCÈSE D'UN ÉVÊQUE LUTHÉRIEN

Un jour, en effet, que James se promenait pour prendre l'air frais du soir ou mieux peut-être pour méditer, il se trouva qu'un personnage important du pays passait à cheval, suivi de quelques serviteurs. En apercevant le saint homme, il demanda à ses gens si la personne qu'il voyait n'était point James Fenn, celui qui avait perverti les jeunes fils de son parent, les avait poussés à la superstition papiste et leur avait fait mépriser les lois du pays. Sur leur réponse affirmative, il se lança sur lui, le frappa durement avec sa cravache et le couvrit d'injures. Il paraît que ce gentilhomme agit ainsi pour prendre sa revanche d'une défaite qu'il avait subie à propos de questions théologiques avec un des anciens élèves de James Fenn.

Le serviteur de Dieu jugea bon, après cela, de quitter le pays. Le diocèse voisin de Gloucester avait pour évêque un luthérien du nom de Richard Cheyney, qui avait été l'ami personnel du bienheureux Campion. Ce prélat haïssait beaucoup plus les puritains que les catholiques. Les mesures du gouvernement avaient, en effet, pour adversaires, outre les catholiques, les puritains ou partisans rigides de Calvin, qui trouvaient trop d'éléments papistes dans l'Eglise anglicane réformée et se scandalisaient de la constitution épiscopale. On les appelait non-conformistes. Lorsque, en 1577, le Conseil privé de la reine réclamait *des récusants* comme victimes, l'évêque de Gloucester offrait de préférence des puritains. Aussi, James Fenn, qui connaissait ces dispositions, jugea que nulle part il ne serait mieux en sûreté que dans ce diocèse.

Il résolut de s'attacher à quelque puissant personnage, afin de se dissimuler en quelque sorte à son ombre et demanda un emploi à sir Nicolas Poyutz, dans le comté de Gloucester.

Sir Nicolas était riche et avait d'immenses propriétés. Aussi nomma-t-il James Fenn régisseur de la majeure partie de ses biens.

### INTENDANT FIDÈLE
### PATIENCE ET DOUCEUR DU VÉNÉRABLE

Dans l'accomplissement de cette charge, le Vénérable se montra si juste et si bon qu'il gagna la confiance de son maître et la reconnaissance des fermiers et des serviteurs.

Plus tard, sir Nicolas l'attestait à Robert, frère de notre martyr, avec qui il s'entretenait souvent avec plaisir au sujet de James. Il ne pouvait s'empêcher de pleurer chaque fois qu'il se rappelait la fidélité, l'amour et l'amabilité de son régisseur, même lorsqu'il le traitait durement. « Car sir Nicolas, d'un naturel affable, généreux et plutôt prodigue », avait d'autre part un caractère

insupportable et une langue par trop « rude ». Un jour qu'il lui avait donné un ordre, « sir Nicolas s'aperçut qu'il allait lentement, comme d'ailleurs c'était son habitude, qu'il ne se pressait point à la besogne ». Le maître s'emporta subitement et, comme fou de colère, le menaça d'une faucille qu'il avait à la main.

— Allez donc plus vite, gibier de potence, lui criait-il, ou bien je fauche de cette faucille vos jambes paresseuses.

James se retourna et dit avec douceur :

— Gentil sire, je vous en supplie au nom du Dieu éternel, attendez avec patience ; vous verrez, s'il plaît à Dieu, qu'avec ce pas lent je finirai à temps votre ouvrage, et tout à fait selon vos désirs.

Cette douce réponse calma sir Nicolas et lui fit verser des larmes de honte.

Le gentilhomme répétait souvent que, aussi longtemps que James resta à son service, sa vie, sa conversation étaient un sermon continu. C'était un sujet de grande édification pour la famille et les invités de la maison.

### UN SAINT PRÊTRE ENVOIE JAMES A REIMS ORDINATION

Parmi les nombreuses personnes qui fréquentaient la maison de sir Nicolas, se trouvait un prêtre très vertueux. Celui-ci fut grandement impressionné par la droiture de jugement, la prudence, la modestie et le zèle pour la gloire de Dieu du régisseur ; il pensa que de telles qualités devaient briller sur le champ de l'apostolat. Il envoya donc James Fenn à l'étranger pour y être ordonné prêtre. En effet, le Vénérable se rendit au collège anglais de Reims le 5 juin 1579. Il y resta un peu plus de onze mois et s'y attira le respect, l'affection et l'admiration de tous par sa piété, son obéissance, son dévouement et surtout par sa délicatesses de conscience. Il fut ordonné sous-diacre à Châlons-sur-Marne, le 27 février ; diacre à Reims le samedi 19 mars, et prêtre à Châlons le Samedi-Saint 2 avril 1580, par l'évêque de Châlons, Mgr Cosme Clausse de Marchaumont. Il dit sa première messe le lundi de Quasimodo 11 avril, et partit pour l'Angleterre le 10 mai de la même année.

### APOSTOLAT DU VÉNÉRABLE — IL EST ARRÊTÉ

En touchant le sol de sa patrie, il pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se rendre dans le Somerset, où ne se trouvait probablement plus aucun prêtre catholique, et où le protestantisme avait fait de grands progrès. S'étant mis à l'œuvre, il ramena beaucoup de personnes à la vérité catholique.

Durant un an, Fenn travailla sans être inquiété. Mais le 17 juillet 1581, il apprenait l'arrestation à Lyford du P. Campion, S. J., et celle de deux autres prêtres. Avec eux étaient aussi arrêtés six « gentlemen » et deux paysans. Peu après, James fut arrêté, lui aussi, sur la chaussée de Brimpton, près de la maison d'un certain Giles Bernard, catholique. Cet homme eut à souffrir beaucoup pour sa foi, parce que notre martyr fut saisi près de sa demeure.

James n'était pas connu comme prêtre. Mais, à cette époque, c'était un crime affreux, même pour un laïque, que de dire tout haut sa pensée en matière de religion. Les juges le firent conduire immédiatement à Ilchester « et jeter dans une horrible prison, chargé de fers et dans la compagnie des voleurs ».

Sur l'ordre du Conseil privé, le prisonnier fut envoyé à Londres. Dès son arrivée, il eut à comparaître devant sir Francis Walsingham, qui, après s'être moqué de lui, l'envoya à la prison de Marshalsea. C'était sans doute avant le 20 septembre 1581.

### APOSTOLAT DU VÉNÉRABLE EN PRISON

Le 16 novembre, Campion, ainsi que six autres prêtres et un laïque, furent condamnés pour avoir soi-disant conspiré contre la reine avec Allen, Morton, Parsons et sept autres le 31 mars 1580 à Rome, le 30 avril 1580 à Reims. C'était une accusation absurde. Peu après, d'autres prêtres, Bishop et Thomas Crowther, furent également jetés en prison. James Fenn n'était donc pas le seul prêtre enfermé à Marshalsea, mais il était le seul à n'être pas connu comme tel. Aussi jouissait-il d'une plus grande liberté que les autres, et pouvait-on l'approcher aussi facilement que les simples prisonniers. Il eut bien des fois l'occasion de confirmer des catholiques dans leur foi et de faire des conversions parmi les protestants.

Il vécut ainsi pendant deux ans, connu comme prêtre des catholiques qui en recevaient les sacrements lorsque c'était possible ; connu comme simple laïque des protestants, qu'il secourait tant au temporel qu'au spirituel, lorsqu'il le pouvait. Il avait une affection spéciale pour ses compagnons de prison, condamnés pour vol ou autres crimes, et s'employait à les sauver de la damnation éternelle.

### LE VÉNÉRABLE CONVERTIT UN CRIMINEL ENDURCI

Un de ces hommes, convaincu de piraterie, avait été condamné à mort. « Non seulement il n'avait plus d'espoir pour sa vie, mais même pour son salut. » A la veille de l'exécution, James Fenn l'entretint de l'immense miséricorde de Dieu et « lui recommanda de prendre pour exemple et pour patron le larron qui fut crucifié aux côtés de Notre-Seigneur ». La prière du larron avait été bien courte et le pardon du Maître bien doux. James lui dit que l'Eglise catholique pouvait remettre tous les péchés, quelque grands et nombreux qu'ils fussent, pourvu que le repentir fût sincère et la ferme résolution de ne plus pécher. Il lui exposa ensuite très brièvement la doctrine de l'Eglise. Le pirate s'avoua gagné à la religion, et le lendemain, de bonne heure, il fit une bonne confession, se réconcilia avec l'Eglise et reçut le saint Viatique. « Plus tard, contraint de communier selon le rite calviniste, il s'y refusa énergiquement. Là-dessus, menaces de la roue s'il persistait dans on refus, mais aussi promesses de liberté s'il abjurait la religion catholique. On le conduisit enfin à la potence, et on lui demanda de prier avec la foule qui l'environnait. De nouveau, il refusa et manifesta sa foi envers l'Eglise

catholique et sa reconnaissance envers la divine Providence qui l'avait conduit en prison pour l'amener à la vérité. Aussitôt ce catéchumène d'une nuit fut pendu et étranglé. En une nuit, il était devenu confesseur et martyr. »

### PRÉPARATION A LA MORT
### JAMES SOUTIENT LA SUPRÉMATIE DU PAPE

Un an environ avant son martyre, James Fenn, averti pour ainsi dire de sa fin, se prépara à la mort en fuyant toute conversation, en menant la vie d'un ermite, sans cependant refuser ses secours de prêtre et de frère charitable à ses compagnons de prison. Vers le milieu de 1583, il fut reconnu comme prêtre, sans doute d'après les indications données par l'espion Thomas Dodwell ; il fut aussitôt étroitement surveillé et contraint de discuter avec des ministres protestants. Lorsqu'on demanda à Fenn de quel côté il se mettrait si le Pape faisait la guerre à la reine, le prisonnier supplia les juges de ne point lui poser cette question et d'être contents de savoir qu'il était un loyal sujet et un citoyen obéissant. Les juges insistèrent. Alors, il exprima sa pensée avec franchise. C'était son arrêt de mort.

— Le Pape, dit-il, peut priver la reine d'Angleterre ou tout autre prince chrétien, qui résiste à l'autorité du Siège apostolique dans le gouvernement de l'Eglise, de tout droit de gouverner. Et s'il le fait, mon devoir est d'écouter l'Eglise et d'obéir à ses décrets.

Après pareille déclaration, sa mort fut regardée comme certaine, et par lui et par tous ceux qui l'entendirent. A son retour dans la prison, les prisonniers catholiques le reçurent avec grand enthousiasme, l'entourèrent, lui demandèrent sa bénédiction, sollicitèrent ses prières et lui exposèrent leurs doutes et leurs difficultés. Peu après, le 19 janvier 1584, le Conseil décréta que tous les prêtres seraient séparés les uns des autres.

### CONDAMNATION A MORT
### INIQUITÉ DU JUGEMENT

Le mercredi 5 février, James Fenn, Arthur Pitts, Georges Haydock et six autres prisonniers furent accusés d'avoir conspiré à Reims, le 20 septembre, la vingt-troisième année d'Elisabeth (1581), dans d'autres endroits et à d'autres dates, d'avoir aussi voulu mettre à mort la reine, de soulever le pays, de vouloir renverser le gouvernement du royaume et faire disparaître la nouvelle religion.

Le jeudi, Fenn et Haydock comparurent à Westminster au « banc de la reine ». Tous deux se déclarèrent « non coupables ». Mais le vendredi on les condamna. Le même jour, John Munden, John Mutter et Thomas Henserford furent aussi déclarés coupables. Lorsqu'on demanda à Fenn ce qu'il avait à dire pour sa défense, il fit remarquer que c'était pour la première fois qu'il voyait Haydock, et que le 20 septembre 1581 il était en Angleterre et en prison. Il ajouta que jamais il n'avait conspiré contre la reine, qu'il ne lui voulait point de mal, fût-ce pour gagner le royaume entier. Les deux prêtres furent quand même condamnés à mort. Aussitôt, ils chantèrent le *Te Deum* et d'autres prières. Aux yeux de tous, le jugement avait été « de la comédie ». Lord Burghley lui-même dit « que l'affaire de James avait été bien mal conduite ». Ce n'était point qu'il eût des scrupules en matière de justice pour les catholiques, mais il avait vu que le jugement avait mal impressionné le public.

Un autre protestant, des plus en vue à la cour, dit plus tard à Robert, frère du condamné, que, pour mille livres sterling, il n'aurait pas voulu faire partie du jury qui prononça la sentence de mort.

### JAMES EST JETÉ DANS UNE FOSSE
### DÉPOUILLÉ COMME NOTRE-SEIGNEUR
### LE MARTYRE

Du « banc de la reine », Fenn, Henserford, Mutter et Munden furent conduits à la Tour et jetés, chargés de fers, dans « la fosse », une cave souterraine complètement sombre, à vingt pieds de profondeur.

Le matin du 12, au moment où on l'étendait sur la claie à Tower Gate, Fenn regarda autour de lui, et ses yeux rencontrèrent sa fille Françoise au milieu de la foule. Elle pleurait amèrement. Il en fut vivement touché, mais sans perdre son calme habituel ; il leva ses mains liées et lui donna sa bénédiction.

Arrivé à Tyburn, il se mit à prier quelques instants au pied de la potence. Alors, l'un des shériffs, John Spencer, lui ordonna d'avouer sa trahison et de demander le pardon de la reine. Il affirma encore qu'il était innocent de tout crime, et que jamais il n'avait voulu le moindre mal à la reine. L'un des témoins du martyre raconte :

« M. Fenn souffrit le troisième. Lorsqu'on lui commanda de dire qu'il était un traître, il répondit :

» — Je suis condamné pour avoir conspiré à Rome avec M. Haydock. Mais, à cette époque, M. Haydock était étudiant à Rome et moi prisonnier à Marshalsea. Ainsi donc, bon peuple, voyez vous-même si je suis oui ou non coupable.

» Puis un pasteur se mit à citer un passage de saint Paul ; M. Fenn lui répondit :

» — J'espère que ce n'est pas vous qui allez m'apprendre ce que j'ai à faire.

» Avant que l'on retirât la charrette, on lui enleva ses habits, on ne lui laissa que sa chemise. Mais lorsque la charrette eut été retirée, on lui enleva aussi la chemise. Il fut donc pendu complètement nu, comme son divin Maître, ce qui fit murmurer le peuple. Aussi le premier shériff cria aux officiers :

» — Vous faites les malhonnêtes ! Montrez-vous donc hommes ! Eux sont des hommes !

» Il voulut aussi que les martyrs restassent pendus jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Malgré cela, le second shériff voulut qu'immédiatement les martyrs fussent détachés de la potence. »

Encore vivant, M. Fenn eut les entrailles arrachées. On suspendit des parties de son corps aux quatre portes de la ville, et sa tête fut exposée au bout d'une longue pique à London Bridge.

# SAINT ÉTIENNE DE MURET

## FONDATEUR DE L'ORDRE DE GRANDMONT

*Fête le 8 ou le 13 février.*

**Saint Étienne de Muret faisait tant de miracles après sa mort, que le concours des pèlerins à son tombeau troublait le recueillement du monastère. L'abbé son successeur lui défendit de continuer, et il obéit.**

### AU CHATEAU DE TERNAS EN AUVERGNE

Etienne, vicomte de Thiers, et son épouse, Candide, étaient entourés de tous les biens de la fortune, mais ils se rendirent singulièrement recommandables par leur vertu et leur piété. Ces fidèles époux passèrent de longues années sans avoir d'enfant. Dieu, vaincu enfin par leurs prières leurs jeûnes et leurs aumônes, leur accorda un fils qu'ils nommèrent Etienne et consacrèrent à son service, suivant la promesse qu'ils avaient faite.

C'était en l'an 1046. Dès ses premières années, Etienne, selon l'expression du chroniqueur, parut s'épanouir comme une fleur de pureté, rose ou lys, destinée au parterre du ciel. Il ne se plaisait qu'à la retraite et au silence pour mieux vaquer à la prière.

### ÉDUCATION A BÉNÉVENT

Le bruit des grands miracles qui s'accomplissaient au tombeau du glorieux saint Nicolas, naguère transféré de Myre à Bari, attirait de nombreux pèlerins en Calabre. Le vicomte de Thiers, ayant résolu d'aller vénérer les reliques du grand serviteur de Dieu, partit, accompagné du petit Etienne, encore bien jeune et d'une complexion assez délicate.

Le voyage fut heureux, mais, en revenant en France, Etienne tomba malade dans la ville de Bénévent. Son père fit de grandes prières et distribua d'abondantes aumônes pour que la santé lui fût rendue. Cependant, comme l'enfant languissait toujours et ne guérissait point, le noble vicomte fut contraint de le laisser entre les mains de l'archevêque de cette cité.

Après le départ de son père, Etienne se rétablit bientôt, mais le prélat de Bénévent le retint volontiers auprès de lui et prit un singulier plaisir à l'éducation d'un jeune homme si bien doué. Il lui donna des maîtres pour le faire progresser dans les sciences, souvent il l'instruisait lui-même; enfin, pour développer son intelligence, il le faisait assister au jugement des causes qui se plaidaient en sa présence. Mais c'était surtout à la piété et aux vertus chrétiennes qu'il cherchait à former son disciple.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Quelques auteurs affirment que l'archevêque conféra au jeune homme l'Ordre du diaconat et le nomma son archidiacre, mais ce n'est pas certain.

### RETOUR EN FRANCE — SECOND VOYAGE EN ITALIE

Il était temps pour Etienne de revenir dans sa patrie. Mais avant de quitter l'Italie, il voulut aller en Calabre visiter une communauté de saints religieux qui menaient sur la terre une vie tout angélique. Ils pratiquaient l'austérité, la pauvreté et l'humilité d'une telle manière qu'ils ne voulaient pas même avoir de frères convers pour les plus bas offices du monastère. Etienne séjourna quelque temps parmi eux; leur vie le remplit d'admiration et il résolut d'imiter ces grands serviteurs de Dieu.

De retour en Auvergne, Etienne ne retrouva plus ses parents, ils étaient allés recevoir la récompense éternelle. Sans songer aux grands biens dont il était héritier, il reprit le chemin de l'Italie.

Son dessein était de revenir à Bénévent, mais en arrivant à Rome, il apprit que l'archevêque, son bienfaiteur, était mort. Un cardinal lui ayant offert l'hospitalité, Etienne resta quatre ans dans la Ville Eternelle. Il s'y instruisit soigneusement des différentes règles religieuses, mais rien ne lui parut égaler ce qu'il avait vu de ses yeux en Calabre, et il résolut de revenir établir en France une communauté semblable à celle-là.

Il en parla au Souverain Pontife saint Grégoire VII qui, étonné de le voir, à la fleur de l'âge, porté à un genre de vie si austère, différa de lui accorder son consentement et voulut ainsi éprouver l'esprit qui le poussait. Le pape offrit même à notre Saint les plus hautes dignités de l'Eglise et des bénéfices de grands revenus; mais Etienne refusa tout. Alors, le Souverain Pontife lui accorda son approbation par une bulle expresse, où il ajoutait de nombreuses indulgences pour tous ceux qui embrasseraient ce nouvel institut. Extrêmement content de cet heureux succès, le Saint s'empressa de quitter la Ville Eternelle et se rendit en Auvergne.

### ÉTIENNE SE RETIRE DANS LA FORÊT DE MURET

Le serviteur de Dieu disposa de tous ses biens, ne se réservant qu'une bague, et quitta son pays à l'insu de ses proches.

Il marchait, en priant Dieu de bénir son entreprise. Après avoir traversé plusieurs déserts, la Providence le conduisit enfin dans la province de Limoges, et il choisit les bois déserts de Muret pour en faire le lieu de sa demeure et de son repos.

Le vaillant solitaire était alors âgé d'environ trente ans (1076). Il voulut commencer cette nouvelle vie par le sacrifice de lui-même. S'étant passé au doigt l'anneau, seul objet qu'il eût conservé de tous ses trésors, il écrivit cette formule de sa consécration au service de Jésus-Christ :

« Moi, Etienne, je renonce au démon et à toutes ses pompes, et je m'offre et me donne à Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, seul Dieu, vrai et vivant en trois personnes. » Mettant ensuite cet écrit sur sa tête, il ajouta : « O Dieu très puissant, qui vivez éternellement et régnez seul en trois personnes, je promets de vous servir désormais en cet ermitage dans la foi catholique; en signe de quoi je pose cette écriture sur ma tête et me met cet anneau au doigt, afin qu'à l'heure de ma mort cette promesse solennelle me serve de défense contre mes ennemis. » S'adressant alors à la Très Sainte Vierge, il dit : « Sainte Marie, Mère de Dieu, je recommande à votre Fils et à vous-même mon âme, mon corps et mes sens. »

### PÉNITENCES ET PRIÈRES DE SAINT ÉTIENNE

Après avoir fait ce vœu, notre Bienheureux résolut de ne plus retourner dans le monde. Il se bâtit une petite cabane de branches et de chaume et commença à mener une vie plus angélique qu'humaine. Il passait les jours et les nuits entières en oraison, jeûnait sans cesse, et pratiquait des mortifications extraordinaires. Sa nourriture n'était que du pain avec de l'eau, et quand il se trouvait affaibli, il prenait un potage fait avec des herbes et un peu de farine. Des planches, disposées en forme de cercueil, lui servaient de lit, durant les quelques heures de repos qu'il était forcé d'accorder à la nature.

Sur sa chair nue, saint Etienne portait un cilice armé de pointes de fer, et par-dessus un sac de bure, seul vêtement qu'il possédât. Son sommeil était si léger qu'il ne prenait pas un véritable repos, et cependant il regrettait le peu de temps que l'extrême nécessité du corps exigeait. Bien qu'il fût exténué par de si grandes austérités, son courage demeurait invincible, et son visage paraissait toujours si joyeux et si affable que tous ceux qui l'abordaient étaient charmés de son extrême douceur.

On ne peut suffisamment décrire la ferveur et l'empressement qu'il apportait à l'oraison. Tous les jours, il récitait l'office ecclésiastique, celui de la Très Sainte Vierge, des morts et de l'adorable Trinité, à laquelle il avait une dévotion toute particulière. Il ne priait qu'à genoux et la tête nue, et se prosternait si souvent le visage contre terre qu'il en était devenu tout livide et que sa peau paraissait toute calleuse aux genoux et aux coudes et même au front et au nez.

Reconnaissant combien la présence de Dieu procure de bien à l'âme, il s'efforçait de s'y maintenir continuellement, de sorte que son âme était plus unie au Seigneur qu'à son corps; souvent ravi en extase pendant ses prières, il recevait de très grandes lumières, et Dieu le comblait de ses faveurs. Il demeurait quelquefois tellement abîmé dans la contemplation qu'il passait dix jours sans boire ni manger, vivant, comme saint Paul plus en Dieu qu'en lui-même.

### PREMIERS DISCIPLES DU SAINT ERMITE

Notre Saint cachait avec soin toutes les grâces qu'il recevait du ciel; cependant, la renommée de ses vertus s'étendit bientôt au delà de Muret, et les habitants des lieux voisins accoururent dans sa retraite pour l'écouter, se recommander à ses prières et recevoir sa bénédiction. Il satisfaisait à toutes les exigences de la charité fraternelle, et quand l'affluence des visiteurs était telle qu'il ne trouvait pas le moyen de s'acquitter de son office pendant le jour, il y consacrait toute la nuit. Et, comme il ne voulait pas manger avan

d'avoir tout terminé, il passait souvent des jours entiers sans prendre de nourriture, s'oubliant ainsi lui-même pour se donner tout entier au prochain.

Pendant la première année, saint Etienne demeura seul, ensuite deux disciples se joignirent à lui, mais ils n'eurent pas immédiatement de nouveaux imitateurs : on craignait d'embrasser une vie si étroite. Toutefois, le Bienheureux ne voulait pas imposer aux autres les austérités qu'il pratiquait avec tant de rigueur, et désirait que l'on mortifiât avant tout son intérieur, en déracinant les passions mauvaises et en purifiant son âme de tous les vices. Aussi, pour la nourriture, le vêtement et les autres nécessités corporelles, il usait avec ses disciples d'un sage tempérament. Mais il exigeait d'eux l'accomplissement des devoirs essentiels de la vie érémitique : le silence, le renoncement et l'union à Dieu.

Son humilité ne souffrait pas qu'on lui donnât le titre d'abbé, de père ou de maître, s'estimant le dernier et se faisant réellement le serviteur de tous. Pendant que ses disciples, assis à la table du réfectoire, prenaient leur repas en commun, le saint ermite leur lisait les Actes des martyrs, la vie des Pères et des anachorètes. Par là, il voulait leur rappeler la maxime évangélique : « L'homme ne vit pas seulement du pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu. »

Saint Etienne avait aussi à un degré éminent le discernement des esprits. Pour chacun de ces disciples qui recouraient à sa direction, il prévenait les aveux, leur indiquant tout d'abord leurs plus secrètes pensées et les tentations que Satan suscitait dans leur âme. Dieu lui révélait souvent les fautes de ses religieux, leurs distractions dans l'oraison et les dangers auxquels les exposait quelque violente suggestion de l'esprit infernal, afin que leur bon Père les secourût dans leurs besoins, aussi les avertissait-il avec un esprit plein d'amour, qui gagnait vite leur cœur.

### CONVERSION D'UN LIBRE PENSEUR

Le Saint ne se contentait pas d'exhorter ceux qu'il voyait enclins aux passions ; il priait encore pour eux, et ses ardentes supplications obtenaient de grandes grâces du Seigneur.

Parmi ceux qui écoutaient un jour les discours du Bienheureux, il se trouva un homme si aveuglé en son péché qu'il lui dit : « Bon homme, vous avez beau prêcher, je ne changerai pas pour cela mon genre de vie, priez si vous voulez pour les autres, moi je ne veux rien devoir à vos oraisons. »

Le Saint, désolé de ce langage extravagant, se mit à pleurer. Espérant toutefois gagner par ses prières ce qu'il n'avait pu obtenir par sa prédication, il assembla ses frères et leur dit : « Allons prier pour ce pauvre aveugle. »

Quelques heures après, l'obstiné changea complètement de sentiments, reconnut l'état misérable de son âme, vint se jeter aux pieds du Saint pour lui demander pardon et lui assurer qu'il voulait quitter son péché. Saint Etienne resta plus consolé de cette conversion que s'il eût gagné le monde entier.

### ÉTIENNE AUX PIEDS DES PAUVRES

La charité du serviteur de Dieu ne se portait pas seulement sur les nécessités spirituelles du prochain, elle s'étendait aussi à ses besoins corporels. Bien que son monastère fût rempli de nombreux religieux qui n'avaient eux-mêmes d'autres ressources que les aumônes des fidèles, Etienne nourrissait encore les pauvres qui accouraient à lui de tous côtés ; il les caressait comme ses amis intimes et les servait comme s'ils eussent été ses maîtres.

Des gentilshommes vinrent une fois le visiter et s'entretinrent avec lui jusqu'au coucher du soleil, ils se retirèrent alors, et il ne resta plus au monastère que les pauvres ; le Bienheureux se mit à les combler de caresses et à les embrasser étroitement pour leur prouver son amour. Ses religieux, le voyant très fatigué, le priaient de prendre un peu de repos, mais il leur répondit : « Maintenant que Jésus-Christ est avec nous, vous me dites de me retirer? Non, je ne veux point commettre cette faute, car c'est mon devoir de servir les vrais membres de ce divin Sauveur. »

### ÉTIENNE PARDONNE A DEUX VOLEURS

Le pourvoyeur du monastère, trahi par l'hôte qui le logeait habituellement, fut livré entre les mains de deux voleurs, qui l'emmenèrent dans une profonde vallée de la forêt, où ils l'accablèrent de coups pour obtenir quelque forte rançon. Cet homme, en effet, était riche, et ce n'était que par charité qu'il apportait des provisions aux religieux. Le Saint le fit chercher de tous côtés, mais ne le pouvant trouver et voyant la tristesse qu'en ressentaient ses disciples, il leur dit, après les avoir repris du peu de confiance qu'ils avaient en Dieu : « Allons pieds nus à l'oratoire et implorons le secours de la Très Sainte Vierge, parce qu'il n'est point de prison si cachée, ni de pays si éloigné d'où elle ne puisse tirer notre pourvoyeur et nous le renvoyer. »

Les religieux obéirent à leur saint maître, et voici que le lendemain les deux voleurs se présentèrent à la porte ; leur prisonnier était délié, tandis qu'eux-mêmes étaient garrottés. Après avoir rendu grâces à Dieu et à la Très Sainte Vierge, le Bienheureux ôta les liens des malfaiteurs et les exhorta vivement à ne plus retomber dans les fautes graves dont Dieu les châtiait si visiblement.

### AUTRE PARDON QUE SAINT ÉTIENNE ACCORDE A DES VOLEURS

Comme on envoyait un jour au monastère un cheval chargé de pains, des voleurs survinrent et voulurent prendre la charge de l'animal, mais le conducteur les avertit que Dieu s'irriterait contre eux s'ils y touchaient, parce que cette aumône était destinée aux religieux de Muret, dont était abbé saint Etienne. Les voleurs se moquèrent du guide et prirent le pain ; ils s'efforcèrent de le rompre avec leurs mains, puis avec leurs dagues, ce fut en vain, ils ne purent point le couper ; car ils avaient dit, avec mépris du Saint, que, quand Dieu se montrerait à eux, ils ne s'abstiendraient pas pour cela de manger le pain de son serviteur. Frappés d'un tel miracle, ils prièrent le conducteur de les mener au Bienheureux, à qui ils demandèrent fort humblement pardon. Le Saint, souriant, rompit alors le pain sans peine, leur en donna à manger et les exhorta à pratiquer quelque métier honnête pour qu'ils puissent gagner leur vie sans offenser Dieu.

### DOUBLE BIENFAIT

La femme d'un certain Gérard étant atteinte de paralysie, cet homme employa tout son bien pour la guérir. Les médecins prirent sa fortune, mais ne réussirent pas à rendre la santé à son épouse. Il résolut, un peu trop tard, de s'adresser à notre Bienheureux, et lui déclara sa misère.

Etienne s'informa s'il avait épousé cette femme suivant les lois de l'Eglise. « Oui, mon Père, répondit Gérard.

— Que lui avez vous promis en présence de votre curé? reprit le Saint.

— J'ai pris l'engagement, dit-il, de la garder avec moi toute ma vie, mais, en ce moment, ajouta-t-il, cela m'est impossible, car sa maladie m'a réduit à une grande pauvreté. »

Saint Etienne lui dit alors de ne pas abandonner son épouse, mais de lui procurer tous les soins que son état réclamait. Il donna en même temps un pain à cet homme et enferma dans sa main une pièce d'argent, l'assurant que cela suffirait pour nourrir toute sa famille.

Gérard, comblé de joie, s'en retourna dans sa maison et s'empressa de montrer à son épouse l'aumône du serviteur de Dieu; mais au même moment l'argent se multiplia d'une manière prodigieuse. A cette vue, les deux époux remercièrent le Seigneur qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en sa bonté, et admirèrent la vertu de saint Etienne.

### NE PAS FAIRE L'AUMONE AVEC LE BIEN DES AUTRES

Une femme lui apporta un panier d'œufs, mais le Bienheureux, inspiré d'en haut, reconnut qu'elle en avait volé quelques-uns. Séparant alors les uns d'entre les autres, il dit à sa bienfaitrice : « Nous garderons seulement ceux-ci. » Mais comme elle insistait et le suppliait de les prendre tous, saint Etienne lui répondit : « Si je ne craignais de vous offenser, je vous dirais pourquoi j'ai fait ce choix.

— Je vous assure que vous ne me choquerez pas, repartit la femme.

— Eh bien, dit alors le Saint, les œufs que j'ai choisis sont à vous et ceux que j'ai refusés sont à votre voisine. »

Toute saisie, la femme avoua son larcin et demanda pardon au serviteur de Dieu.

### LES LÉGATS DU PAPE VISITENT SAINT ÉTIENNE

Sa réputation se répandit partout et lui attira des multitudes; parmi ses visiteurs on compta deux cardinaux : Grégoire et Pierre de Léon, légats du pape en France.

Ayant entendu parler du grand homme de Dieu qui était à Muret, ils vinrent le visiter dans son désert et demeurèrent si charmés de sa conversation que l'un et l'autre protestèrent n'avoir jamais eu d'entretien si édifiant et qu'assurément le Saint-Esprit parlait par sa bouche. « Homme de Dieu, lui dirent ces prélats, si vous persévérez dans votre genre de vie, vous recevrez sans doute une récompense égale à celle des saints apôtres et des martyrs, parce que vous marchez sur leurs traces. »

Enfin, lui ayant donné leur bénédiction, ils se recommandèrent à ses prières, et s'en retournèrent forts satisfaits à Limoges, où leur charge les appelait.

Cette visite fut un trait de la divine Providence : au début de sa vie religieuse, Etienne s'était muni de la bénédiction apostolique, et, à la fin de ses jours, il la reçut par les légats du Saint-Siège.

En effet, huit jours après le départ des deux prélats, notre Bienheureux sentit que le dernier moment de sa vie était proche, de sorte qu'il se retira entièrement de la communication des séculiers et ne voulut plus conférer qu'avec Dieu et ses religieux. Pendant qu'il était en oraison, l'heure de sa mort lui fut révélée, et lui procura une grande joie. Il appela alors ses chers disciples et leur annonça que Dieu allait le faire sortir de ce lieu d'exil.

### DERNIÈRE INSTRUCTION A SES RELIGIEUX

« Mes enfants, dit-il à ses religieux, fort affligés de cette triste nouvelle, je vous laisse Dieu pour héritage, qu'avez-vous à craindre? Aimez ce Dieu si bon, par-dessus toutes choses; portez-vous tous une mutuelle affection, gardez ponctuellement votre règle et embrassez sans relâche la pauvreté et la mortification.

» Si vous marchez fermement dans le chemin que je vous ai montré, le Seigneur vous accordera tout ce qui vous est nécessaire. Depuis cinquante ans je vis dans cette solitude et je n'ai jamais manqué de rien; la même chose vous arrivera, si vous mettez toute votre confiance dans votre Père céleste, si vous lui demeurez toujours fidèles, en un mot si vous observez la Règle que je vous laisse. »

Cette Règle, divisée en soixante-quinze chapitres, est un excellent code de vie cénobitique et érémitique.

### SA MORT

Saint Etienne, saisi alors de douleurs très vives, comprit que l'heure tant désirée était venue et se fit porter à l'oratoire où, après s'être muni du Saint Viatique et de l'Extrême-Onction, il ferma les yeux du corps au monde pour ouvrir ceux de l'âme à l'éternité. Ses dernières paroles furent : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

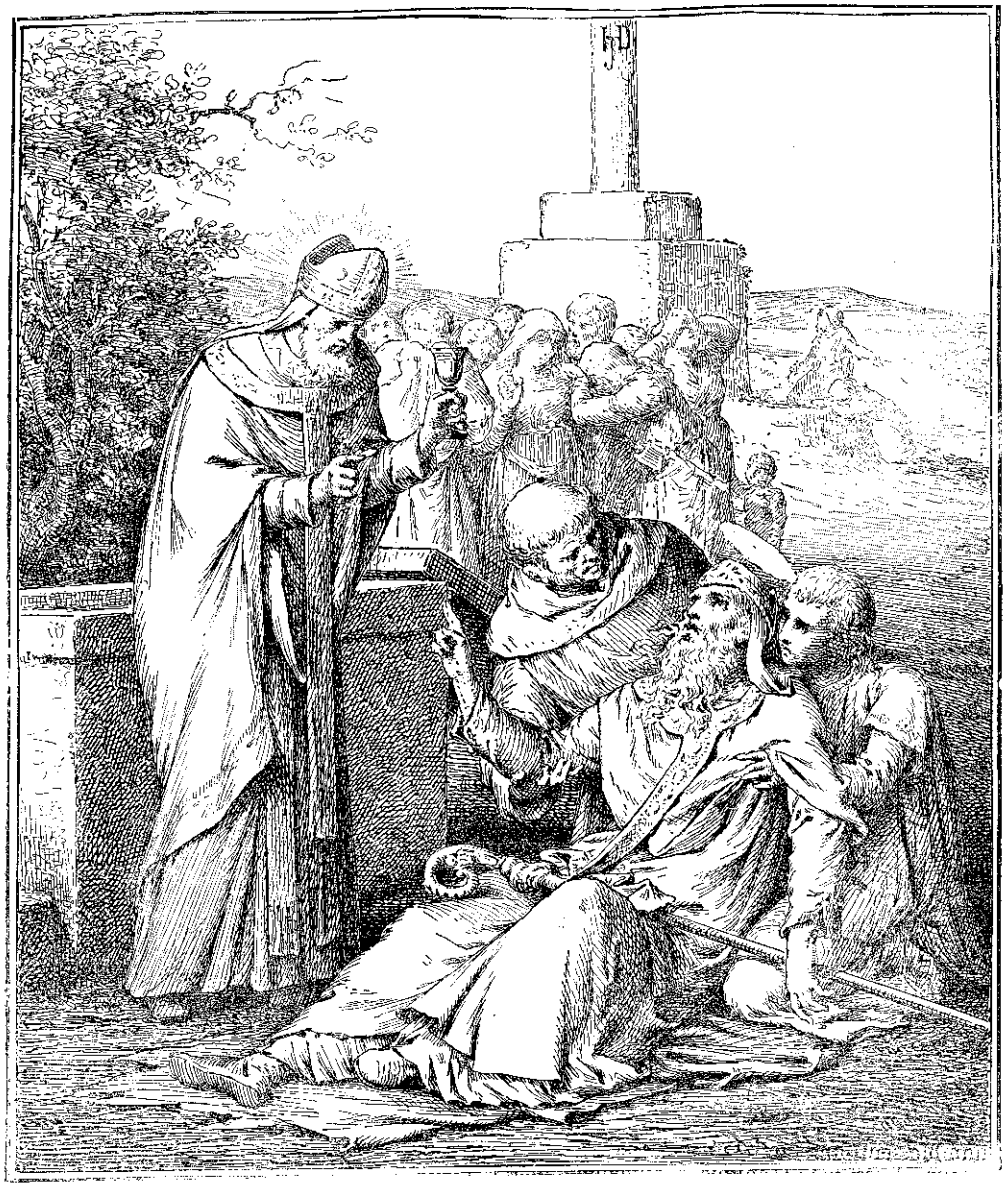
Il mourut un vendredi, à l'âge de quatre-vingts ans. Au moment où cette sainte âme s'envola vers le ciel, un jeune enfant, malade à l'extrémité, et qui depuis trois mois avait perdu l'usage des sens, annonça distinctement à sa mère qu'il voyait une échelle toute brillante et chargée de bienheureux esprits se disant les uns aux autres : « Allons recevoir l'âme de saint Etienne et nous la conduirons au Paradis. » Pour prouver qu'il disait la vérité, le petit moribend ajouta que lui aussi allait rendre l'âme à son Créateur. En effet, il expira aussitôt.

Le Saint quitta cette terre le 8 février de l'an 1124; mais l'Ordre de saint Benoît, qui le considère comme l'un de ses plus glorieux ornements, en célèbre la mémoire le 13 du même mois.

L'Ordre de Muret, appelé ensuite de Grandmont, n'existe plus. En 1821, avec les pierres du couvent démoli de Grandmont, on a bâti une prison à Limoges. Quand la vertu n'est plus pratiquée par la *conscience*, il faut recourir à la *force*.

# SAINT FULCRAN, ÉVÊQUE DE LODÈVE

*Fête le 13 février.*



**Derniers moments du Saint**

NAISSANCE DU SAINT — SA PRÉCOCE PIÉTÉ

Petite cité perdue dans une vallée des Cévennes, Lodève était, avant la révolution, le siège d'un évêché. La fondation de cette Eglise remonte au premier siècle du Christianisme; et, si l'on en croit la tradition, saint Flour, son premier évêque, aurait été un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. Quoi qu'il en soit de cette dernière opinion, au x^e^ siècle, le siège de saint Flour était illustré par un grand évêque. Il s'appelait Fulcran.

Né au territoire de Lodève vers le milieu du x^e^ siècle, Fulcran appartenait à la noble famille des comtes de Soustancion. Sa mère, femme pieuse, s'efforça de lui inculquer les vrais sentiments de la vie chrétienne. Dieu qui prédestine ses saints bénit les efforts de la mère, et Fulcran devint bientôt un modèle achevé de perfection. On le voyait souvent à l'église, c'est là qu'il trouvait ses moments les plus doux. Mais sa vertu de prédilection fut la pureté d'esprit et de corps; comme il le déclara lui-même sur le point d'expirer, cette vertu ne subit jamais en lui la plus légère atteinte. Tout ce qui semblait, de près ou de loin, devoir en altérer le virginal éclat, il le fuyait comme un poison. Il devait cette grâce à un esprit de prière et de mortification extraordinaire. Il passait la plupart des nuits en oraison, le front dans la poussière comme un suppliant. Il

*croyait* sa chair, selon le mot de la légende, par de continuelles pénitences : la faim, la soif, le froid, les veilles, les jeûnes, le cilice, Fulcran avait embrassé tous les genres d'austérités. En purifiant l'âme, en la dégageant des ténèbres amoncelées par les sens, la mortification ouvre l'esprit aux lumières d'en haut. Notre-Seigneur l'a dit : « *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* » Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. — Et il est dit des âmes virginales « *qu'elles suivront l'Agneau partout où il ira.* » C'est dans le ciel que cette intimité avec Dieu sera parfaite; cependant Dieu se plaît à accorder, même sur cette terre, des illuminations spéciales aux âmes pures et chastes. Aussi le jeune Fulcran fit-il de rapides progrès dans l'intelligence des choses de Dieu. Il acquit une connaissance approfondie des Saintes Ecritures. Evêque, il devait particulièrement exceller dans la science épineuse de la direction des âmes.

### L'ARCHIDIACRE DE MAGUELONNE

Tant de vertu et de science valurent au jeune laïc l'admiration universelle. L'Eglise de Maguelonne demandait un archidiacre. Fulcran, dont la sainteté était connue, fut proposé unanimement; mais le pieux jeune homme refusa. On ne tint pas compte des résistances qu'opposait son humilité, et Fulcran dut consentir enfin à se laisser ordonner archidiacre de Maguelonne. Les fonctions d'un *archidiacre,* ou, comme on dit aujourd'hui, d'un *vicaire général* de l'évêque, sont nombreuses et difficiles. Fulcran s'en acquitta *très glorieusement,* suivant l'expression de son vieil historien.

### L'ARCHIDIACRE DEVIENT ÉVÊQUE DE LODÈVE EN 949

Les Lodévois ne pouvaient oublier un si digne compatriote. A la mort de leur évêque Théodoric, conformément à son désir et à celui de tout le peuple, les chanoines de l'église de Lodève demandent Fulcran pour pasteur. Ici encore, il fallut vaincre les résistances de l'humble serviteur de Dieu. A la nouvelle de son élection, l'archidiacre prit la fuite. On le retrouve enfin, après de longues recherches, et on le traîne malgré lui à Narbonne, métropole de la province. Il est sacré par l'archevêque de cette ville, Aimeric.

De retour à Lodève, Fulcran est reçu en grande pompe, aux applaudissements de tout son peuple, ivre de joie. Pour lui, il pleurait à chaudes larmes : il se jugeait indigne d'un tel rang.

### L'ÉVÊQUE ET SES DEVOIRS

Cet humble sentiment de lui-même, il le conserva tous les jours de sa vie. L'unique changement que le nouvel évêque apporta dans son genre de vie fut un redoublement d'austérités. Sous ses vêtements épiscopaux, il cachait une tunique de fer. Aussi, quelle ardeur d'apôtre dans cet homme mortifié !

Nous le voyons, dès les premiers jours, parcourant son diocèse, visitant toutes ses ouailles, secourant les pauvres, consolant les infirmes, réparant les églises, bâtissant des monastères, rappelant à une vie plus austère les abbayes relâchées; en un mot, Fulcran réalise à merveille l'idéal de l'évêque tracé par saint Paul : « *Vigila, in omnibus labora.* » Veillez, soyez toujours sur la brèche.

Son zèle s'étendait même au delà de son diocèse. Il apprit qu'un monastère d'un diocèse voisin venait d'être presqu'entièrement détruit par une horde de malfaiteurs ; Fulcran le fait reconstruire à ses frais, et y appelle une nouvelle famille de moines.

### PIÉTÉ ENVERS MARIE — AFFECTION POUR LES PAUVRES

Tous les saints se sont montrés fort dévots envers la Mère de Dieu. Marie est une tendre Mère qui se penche vers ses enfants au moindre de leurs soupirs. Fulcran le savait. Nul doute que le trésor de son angélique pureté ne fût le fruit d'un tendre et vif amour pour la Reine des Vierges. Evêque, il voulut qu'une lampe brulât devant l'autel de la Sainte Vierge. Lodève conserve encore un gant de soie blanche du saint évêque, au bas duquel on lit les mots suivants : « *Præclara, gloriosa Mater Dei, digna flos Virginitatis, Virgo regina* ». Illustre et glorieuse Mère de Dieu, digne fleur de virginité, Vierge notre Reine.

Un autre trait, encore plus caractéristique, de saint Fulcran, fut son amour pour les pauvres; il leur portait une tendresse de père. Il avait dressé une liste de tous les pauvres qu'il avait pu connaître, dans le but de pourvoir à leurs nécessités. A toutes les fêtes de Notre-Seigneur et des apôtres, tous les jours du Carême, le saint prélat réunissait douze pauvres, leur lavait les pieds, les invitait à sa table, les servait lui-même et les renvoyait tous bien contents, après les avoir revêtus d'habits neufs.

Aussi, comme son peuple l'aimait. Il voulait sans cesse le voir et l'entendre.

### FULCRAN DEVANT GUILLAUME TAILLEFER

Tendre envers les pauvres, affable, bienveillant pour ceux qui l'approchaient, Fulcran savait, au besoin, trouver un caractère de fer. Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, avait épousé Arsinde d'Anjou, sœur de Foulques de Néra, comte de cette province. Arsinde ne lui donna pas d'enfants. Guillaume, contre toutes les lois de la nature et de la religion, répudia sa légitime épouse, pour s'unir à une femme déjà mariée. Quel scandale pour les peuples ! et que serait devenue la civilisation européenne à cette époque de troubles, si l'Eglise catholique n'avait été là, pour maintenir la morale chrétienne ? Saint Fulcran connaissait particulièrement le comte; il s'indigna de sa honteuse conduite. Un jour, Guillaume rencontra le prélat; il s'approchait de lui pour l'embrasser, mais l'homme de Dieu le repousse et lui reproche, en termes énergiques, son union adultère. Le prestige dont jouissait notre Saint fut décisif sur l'âme du comte. Il se sépara de son épouse illégitime et reprit Arsinde qui lui donna un fils l'année suivante.

Fulcran déploya la même fermeté contre les seigneurs qui voulaient opprimer le peuple. Il eut encore à soutenir d'autres combats contre des forcenés qui ravageaient les monastères. Mais ce soldat intrépide devenait le plus tendre des pères quand les coupables rentraient dans le devoir.

### LA FAMINE A LODÈVE — HÉROISME DU SAINT

Jamais Fulcran ne se montra plus grand que dans les circonstances dont nous allons parler. Une horrible famine désola la cité de Lodève. Quand le saint évêque voit son peuple en proie aux horreurs de la faim, en vrai père, il se dépouille de ses richesses, vend tout son mobilier, engage même ses domaines et en distribue tout le revenu aux pauvres. Mais, hélas ! la famine augmente, chaque jour ajoute de nouvelles victimes. C'est du pain qu'il faut plutôt que de l'argent. Saint Fulcran apprend qu'on vend du blé à Rodez. L'évêque se met aussitôt en route. Le comte de Rodez, informé de sa venue, conçut le noir projet de se porter à la rencontre du Saint, pour le dépouiller de son argent.

Fulcran en est averti; mais plein de confiance en Dieu, il continue son voyage. Ses espérances ne sont pas déçues. Le comte est saisi d'un trouble soudain dans son embuscade, il pâlit, et se tournant vers les gens de son escorte : « Laissons cet homme, dit-il, c'est un serviteur de Dieu. » Il revient sur ses pas. — Notre Saint arrive heureusement à Rodez, achète le blé nécessaire et revient au milieu de son peuple. Quelle joie pour les ouailles et aussi pour le pasteur ! Fulcran put, dès ce jour, subvenir aux nécessités de chacun jusqu'au retour de l'abondance, ou plutôt, il oublia quelqu'un, ce fut lui-même. « Lui seul, dit la chronique, eut à souffrir de la faim. »

Où trouver en dehors de l'Eglise catholique de plus beaux actes d'héroïsme?

### MIRACLES DE SAINT FULCRAN — LES BRIGANDS DE GIBRET

Cette grande sainteté de son serviteur, Dieu voulut la manifester aux yeux des hommes par de nombreux prodiges. Comme l'ombre de saint Pierre, comme les vêtements de saint Paul, les objets qui avaient servi à saint Fulcran devenaient un instrument de miracles. C'est ainsi que l'eau dont il s'était servi pour se laver les mains ouvrit les yeux d'un aveugle d'Albi.

Un jour qu'il recevait l'hospitalité chez un riche seigneur de l'Auvergne, un serviteur mit par imprudence le feu au grenier à foin. L'incendie se communiqua bientôt au manoir. Aux cris désespérés des serviteurs, Fulcran accourt, fait le signe de la croix, et le feu s'arrête instantanément. Puis, se tournant vers le seigneur, il lui promet de réparer tous les dégâts. Admirable puissance des Saints ! La grange était restaurée. Le seigneur, étonné, s'empresse de la visiter. Quelle n'est pas sa nouvelle surprise ! Il retrouve intact tout ce que le feu avait consumé. Ce miracle, ajoute le chroniqueur, est attesté par une foule de témoins oculaires accourus aux premières lueurs de l'incendie.

Il serait trop long de rapporter tous les prodiges opérés par notre Saint. Notons toutefois le miracle de Gibret. Il nous montrera quelle était la grande confiance de l'homme de Dieu dans le secours d'en haut.

Sur un rocher à pic s'élevait une forteresse appelée du nom de château de Gibret. Des brigands s'en étaient emparés. Ils se répandaient de là dans la contrée pour la mettre à feu et à sang. Une fois chargés de butin, ils allaient le partager dans la forteresse. Longtemps ils échappèrent aux poursuites de la justice. Mais, avec l'aide du ciel, saint Fulcran allait triompher de ces bandits. Il ordonne d'abord le siège de la place; mais s'apercevant bientôt qu'elle était inexpugnable et que tous les moyens humains resteraient inutiles, il fait le tour de la forteresse en invoquant le nom de la Très Sainte Trinité. A peine achevait-il le troisième tour qu'un fracas épouvantable se fit entendre. La main qui fit crouler les murs de Jéricho venait de renouveler le même prodige en faveur de saint Fulcran: la forteresse n'était plus qu'une ruine. Les brigands que n'avait pas écrasés l'éboulement de la place viennent en désespérés se jeter aux pieds de l'évêque. La vengeance fut digne de ce grand Saint. Il les accueillit avec bonté, et, après les avoir exhortés à s'amender, il leur laissa la vie.

### LA CATHÉDRALE DE SAINT GENEZ — 975

Comme David, Fulcran souhaita de faire à Dieu avant sa mort l'hommage d'un temple digne de lui; plus heureux que le roi-prophète, il put mener son projet à bonne fin. Malgré les libéralités dont sa vie nous a fourni les preuves, le saint évêque trouva encore assez de ressources pour rebâtir sa cathédrale qui était dans un bien triste état. Quand le monument fut achevé, Fulcran, assisté des évêques de Narbonne, de Maguelonne et de Rodez, consacra à Dieu sa nouvelle église sous le patronage du martyr d'Arles, saint Genez. — Il éleva à côté un monastère de bénédictins, dédié au Saint Sauveur.

### TROIS PÈLERINAGES A ROME

Ces trois pèlerinages de saint Fulcran à Rome sont dus à une circonstance qui nous montre bien la grande délicatesse de sa conscience. On lui annonce un jour qu'un évêque de sa connaissance venait d'apostasier pour embrasser le judaïsme. Dans un moment de sainte et juste indignation, il s'écrie que l'apostat mériterait d'être brûlé. Peu de temps après, il apprend que le peuple s'était emparé de lui et l'avait effectivement brûlé. C'en est assez pour qu'il se regarde comme l'auteur du crime ; il craint que la parole échappée à ses lèvres n'y ait donné occasion. Pour expier ce qu'il appelait *son crime*, il fait le pèlerinage de Rome en pénitent. Arrivé aux portes de la ville éternelle, il quitte ses vêtements d'évêque, s'enveloppe les épaules de ronces, et se fait frapper rudement en cet état, jusqu'à son arrivée à l'église de Saint-Pierre. Là, l'homme de Dieu fait la confession de tous ses péchés et reçoit l'absolution. Et cependant sa conscience ne fut pas encore tranquillisée. Il fit le même pèlerinage jusqu'à trois fois, toujours pour expier sa prétendue faute.

### BÉNÉDICTION DU TOMBEAU — MORT DE SAINT FULCRAN

Jusqu'à son dernier jour, saint Fulcran avait nourri le désir de donner son sang pour Jésus-Christ. Et Dieu sait si cette soif du martyre était ardente. « Je voudrais, disait-il, être insulté, moqué, enchaîné, lapidé, coupé en morceaux, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Dieu se contenta de ses bons désirs. « Aussi bien, ajoute son historien, sa vie mortifiée n'avait été qu'un long martyre. »

On était au commencement de l'année 1006. Fulcran se sentit un jour saisi de la fièvre. Dieu lui révéla que sa fin était proche. Dès ce moment, le Saint ne songea plus qu'à se préparer au grand passage du temps à l'éternité. Au bruit de cette nouvelle, la ville entière répond par de longs gémissements. On accourt de tous les points du diocèse, pour voir une dernière fois le visage de ce Père bien-aimé. Cependant le mal empirait. Fulcran fait préparer son tombeau dans le caveau d'une chapelle de sa nouvelle cathédrale. Le 4 février, jour anniversaire de son ordination, il se fait transporter près du tombeau qui doit le recevoir, et le bénit lui-même.

La fièvre continuant ses progrès, le saint évêque demande et reçoit le sacrement de l'Extrême-Onction. Maufred, évêque de Béziers, se lève alors pour lui donner le saint viatique. En présence de la sainte Hostie, Fulcran fait la confession de ses péchés avec beaucoup de larmes; il déclare toutefois qu'il a conservé intacte la fleur de la chasteté. Bientôt arrive toute une foule de Lodévois en larmes, avec des cierges à la main pour les funérailles. Un instant après : « Seigneur, s'écrie le moribond, recevez mon âme dans votre paix. » Hélas ! l'agonie commençait; dès que le pieux évêque sent les approches de la mort, il ordonne qu'on le dépose à terre sur un cilice; puis il fait réciter les litanies, qu'il essaie lui-même de répéter. Mais ses lèvres se refroidissent, son visage pâlit. Un des chanoines assistants saisit la main du

mourant qui peut ainsi donner une dernière bénédiction à son peuple inconsolable, et il expire. C'était le 13 février de l'an 1006.

Son corps resta exposé deux jours à la vénération des fidèles. « Le nombre des cierges qui brûlèrent autour de sa couche pendant ces deux jours fut tel que leur éclat, dit la chronique, semblait éclipser celui du soleil. » Les funérailles, célébrées avec pompe, furent marquées par un miracle. Un Lodévois, atteint à la joue d'une tumeur qui l'empêchait de manger et de dormir, appliqua sa joue au cercueil du Saint et fut guéri instantanément

### TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT FULCRAN EN 1198

L'histoire de saint Fulcran serait incomplète, si nous nous arrêtions ici. L'histoire de ses reliques est une page intéressante qui mérite d'être ajoutée à la suite de ce récit.

Le corps de saint Fulcran fut déposé avec honneur dans le sépulcre qu'il avait lui-même choisi; c'est là qu'il reçut, pendant près de deux siècles, — de 1006 à 1198 — l'hommage de tout son peuple. Dieu qui aime à récompenser ses serviteurs, même aux yeux des hommes, illustra son tombeau par de nombreux miracles.

Sur la fin du XII[e] siècle (1198), Pierre Froitier, évêque de Lodève, connut par révélation que le corps du vénérable Fulcran devait être levé de terre, pour recevoir des témoignages plus solennels de vénération et d'amour. Il convoque à cet effet les évêques de Béziers et d'Agde. Une foule immense accourt de tous les points du diocèse. L'évêque de Lodève voulut présider lui-même cette cérémonie. Quand on eut soulevé la pierre qui recouvrait le tombeau de saint Fulcran, une odeur suave embaume toute l'Eglise. Le corps n'avait pas la moindre trace de corruption; la peau, dit la légende, la chair, les os, les ongles, étaient dans une parfaite intégrité. A la vue d'un tel prodige, la foule répond par un même cri d'enthousiaste admiration : « Un autel à saint Fulcran! un autel, plus de tombeau! » Les prélats placèrent le corps dans une magnifique châsse, et le portèrent, aux applaudissements de la foule, dans une chapelle de la cathédrale richement ornée pour la circonstance.

Le souvenir de cette translation fut consacré, tous les ans, par une procession solennelle qui se faisait le dimanche avant l'Ascension. La république a suspendu cette fête si populaire et si regrettée.

Pendant quatre siècles environ, de 1198 à 1573, le corps de Saint Fulcran fut l'objet de nombreux pèlerinages; on venait de tous les côtés le prier en foule. Aux fêtes solennelles, on avait la curieuse coutume d'asseoir le saint corps sur le maître-autel, revêtu de ses habits pontificaux, et la main levée comme pour donner la bénédiction à ses fidèles. De nombreux prodiges récompensaient presqu'ordinairement la foi de ces peuples. Une heure bien triste allait sonner.

### LE MARTYRE POSTHUME

« *Vivens confessor, mortuus martyr;* » confesseur pendant sa vie, Fulcran fut martyr après sa mort, dit un auteur, sous une forme originale.

Il y avait un demi-siècle que le protestantisme était apparu dans le monde. Comme toutes les hérésies, il s'était annoncé par le feu et par le sang. L'histoire a enregistré toutes les hontes des nouveaux fils de Satan. Que d'églises furent pillées et détruites, que d'autels abattus, que de reliques profanées! Lodève n'échappa point aux fureurs intolérantes des sectaires.

Le 4 juillet 1453, le calviniste, Rolland de Faugères, seigneur de Gunas, à la tête de ses coreligionnaires, vient faire le siège de Lodève. Repoussés une première fois, grâce au courage héroïque de l'évêque, les hérétiques s'en emparent enfin par trahison.

Le palais épiscopal est pillé, la cathédrale saccagée, les prêtres torturés et massacrés : scènes effroyables que virent se renouveler beaucoup de nos villes de France, surtout au Languedoc. Mais qaand ces forcenés furent en présence du corps vénérable de saint Fulcran, et qu'ils le virent dans un si parfait état de conservation, leur rage ne connut plus de bornes. « Ne pouvant souffrir l'éclat d'un pareil miracle, tout entier à l'honneur de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, « dit la légende » ces loups furieux se saisissent du corps de Fulcran et le traînent dans toutes les rues de la ville en poussant des cris sauvages. « Fulcran, fais des miracles, criaient-ils en ricanant ». Et de fait, Fulcran, se leva à quatre reprises différentes. Ce miracle redouble leur fureur. Ils pendent le corps à un ratelier, et s'essaient à le percer de leurs arquebuses. Et cependant, malgré tous ces mauvais traitements, le corps de Fulcran reste toujours intact. Furieux, exaspérés, les huguenots allument un bûcher, et l'y jettent pour être consumé; l'impiété est encore confondue, la flamme proclame la puissance de Fulcran. Enfin, ces misérables se ressaisissent de leur victime et la portent à une boucherie. Ici, la main tremble en retraçant tant d'horreurs. Le corps est déchiqueté en plusieurs morceaux, pour être vendu comme de la chair à manger. Des catholiques en achetèrent quelques pièces qu'ils conservèrent avec respect; le reste du corps fut jeté dans la rivière.

La justice de Dieu réserve aux méchants des châtiments effroyables dans l'autre vie. Mais quand les crimes du pécheur en arrivent à des excès trop criants, Dieu hâte parfois la punition, et frappe les coupables dès cette vie. Deux années après l'attentat sacrilège dont nous venons de parler, Rolland de Faugères fut saisi par le peuple de Lodève qui le massacra. On fit subir à son corps les mêmes affronts dont lui-même avait outragé les restes de Fulcran. Sa tête, promenée en haut d'une pique dans les rues de la ville, s'en détacha tout à coup, et, après avoir bondi à une grande hauteur, vint se précipiter avec impétuosité à l'endroit même où ce scélérat avait voulu brûler le corps de saint Fulcran.

### LA RÉPARATION

De la dépouille vénérable de saint Fulcran, il ne restait donc plus que les quelques fragments achetés par les catholiques. Le reste du corps jeté dans la rivière ne put jamais être retrouvé.

L'orage passé, les pieux catholiques s'empressèrent de rapporter à leur évêque les fragments qu'ils possédaient. Ces précieuses reliques, déposées dans une magnifique châsse, firent revivre les miracles d'autrefois. Une jeune fille de Maut recouvra instantanément l'usage de la parole.

La Révolution de 89 ne laissa pas de trace à Lodève : instruits du passé, les Lodévois cachèrent les reliques de leur saint patron : la châsse seule devint la proie des révolutionnaires. La tempête passa : les reliques furent déposées dans une belle châsse d'argent qui ne coûta pas moins de 6 000 fr.

Saint Fulcran est toujours l'objet d'une grand dévotion pour le peuple de Lodève et de ses environs.

Après plus de huit siècles, il s'exhale encore des reliques de saint Fulcran une odeur des plus suaves.

# SAINT GRÉGOIRE II, PAPE

*Fête le 13 février.*

**Saint Grégoire fait restaurer les remparts de Rome. — Il sollicite l'alliance de la France. Charles-Martel et les Francs s'engagent à être les défenseurs armés du Saint-Siège.**

A L'ÉCOLE DES PAPES

Grégoire naquit à Rome, dans la seconde moitié du VII[e] siècle. Sa famille comptait parmi les plus distinguées de cette ville célèbre. Le nom de Grégoire, qu'on lui donna au baptême, venait d'être illustré par l'un des plus grands Pontifes qui se soient assis sur la chaire de saint Pierre ; le nouveau Grégoire devait un jour faire revivre les vertus et la gloire du premier.

Son père, Marcel, chrétien plein de piété, ne tarda pas à remarquer l'intelligence supérieure de l'enfant que le ciel lui avait donné et son attrait pour les choses de l'Eglise et de Dieu. Il le présenta au pape Sergius pour servir à l'autel et être formé à l'état ecclésiastique.

Le Souverain Pontife s'aperçut bientôt des vertus et des éminentes qualités de l'enfant confié à sa direction. Tous les dons de l'esprit et du cœur semblaient s'être donné rendez-vous dans cette âme d'élite.

L'adolescence du jeune Grégoire s'écoula près

des successeurs de saint Pierre, ses bienfaiteurs. Il étudiait sous leurs yeux les Saintes Lettres et la divine théologie ; ses progrès devinrent rapides. Aussi, plus tard, le verrons-nous joindre la science à l'éloquence, quand il s'agira de défendre les intérêts de Dieu et de son Eglise.

Mais si l'étude lui était chère, comme un moyen de répandre la sainte doctrine, le sanctuaire l'attirait bien davantage. C'est là, au pied des saints autels, qu'il aimait à répandre son cœur devant notre divin Maître, dans l'adoration, la contemplation et la prière. C'est là que son âme se reposait des sollicitudes terrestres et prenait de nouvelles forces pour avancer dans la vertu ; c'est là que son intelligence s'éclairait de lumières supérieures à toutes celles des livres.

Chargé de veiller à l'exacte observation des cérémonies dans la basilique de Latran, il ne négligeait rien de ce qui pouvait relever l'éclat du culte divin. Le Pape le nomma successivement son secrétaire, puis archidiacre de l'Eglise Romaine : fonctions dont il s'acquitta avec une sollicitude admirable. C'est ainsi que Dieu le formait peu à peu à sa mission future et lui donnait l'occasion d'acquérir l'expérience des affaires ecclésiastiques. Grégoire, par sa fidélité à ces diverses obligations, se préparait, sans le savoir, au souverain pontificat.

### VOYAGE A CONSTANTINOPLE
### LE DIACRE GRÉGOIRE ET L'EMPEREUR JUSTINIEN II

Le pape Constantin, qui le précéda immédiatement sur la chaire de saint Pierre, appréciait son mérite ; il l'admit au nombre de ses conseillers intimes et lui confia le soin de gérer les affaires les plus importantes.

L'empire de Constantinople était alors gouverné par un prince cruel et fantasque, Justinien II, qui avait la ridicule ambition de vouloir gouverner l'Eglise aussi bien que l'Etat. Il réunit un concile d'évêques orientaux, sous prétexte de compléter le cinquième et le sixième concile œcuménique. Parmi les tristes décrets de ce faux concile, connu dans l'histoire sous le nom de *conciliabule quinisexte*, il y en avait un autorisant le mariage des prêtres, décret qui a été si fatal à l'Eglise grecque. Un autre article accordait aux patriarches de Constantinople des pouvoirs et des prérogatives semblables à celles du Pape de Rome, successeur de saint Pierre. C'était, on le voit, diviser en deux l'Eglise de Jésus-Christ et poser les bases du schisme grec. L'empereur envoya au Pape Constantin l'ordre de venir à Constantinople, sans doute pour lui faire signer les décrets de son faux concile. Le Pape prit avec lui le diacre Grégoire, et vint de Rome à Constantinople, bien décidé à soutenir jusqu'à la mort les droits de l'Eglise et de la vérité.

Contrairement à son attente, il fut bien reçu par le tyran ; il lui présenta Grégoire, avec qui l'empereur eut de longs entretiens. La persuasive éloquence du saint diacre sembla triompher des préjugés du prince, qui renonça à ses prétentions et se réconcilia, pour le moment, avec le Pontife romain.

Ce voyage eut un autre résultat : Justinien, précédemment chassé de son trône par une révolution, avait été mal reçu par les habitants de la Chersonèse. Revenu au pouvoir, il méditait une vengeance effroyable : l'extermination des habitants de cette province. Constantin et Grégoire le supplièrent avec larmes de renoncer à cet affreux projet et le menacèrent des châtiments de Dieu s'il versait ainsi le sang de ses sujets. Justinien II, effrayé de leurs paroles, promit le pardon. A cette nouvelle, la joie fut grande en Orient. Mais, dès que le Pape fut parti, l'empereur envoya une armée de 100 000 hommes avec ordre de massacrer, en Chersonèse, hommes, femmes et enfants. Heureusement, le général commandant l'expédition fut plus humain que son maître. Celui-ci, par un juste châtiment de Dieu, perdit peu après le trône et la vie.

### GRÉGOIRE SOUVERAIN PONTIFE

Le pape Constantin, après un glorieux pontificat, mourut au commencement de l'année 715.

Son digne archidiacre, Grégoire, réunit sur sa tête tous les suffrages ; il devait gouverner l'Eglise avec cette énergie mêlée de douceur, qui caractérise son glorieux homonyme, saint Grégoire le Grand. Il fut sacré le 19 mai 715, dans cette même église de Latran qui l'avait vu grandir en sagesse et en grâce.

A peine monté sur le trône pontifical, il donna des preuves d'un zèle et d'un dévouement admirables. Nous le voyons surtout travailler à quatre œuvres principales : la défense de Rome et de l'Italie opprimées par les Barbares et les Grecs, la réforme de la vie monastique dans cette même contrée, l'évangélisation de l'Allemagne, la lutte contre les hérétiques *briseurs* d'images.

La troisième année du pontificat de saint Grégoire II, le Tibre, grossi par des pluies abondantes, se répandit dans la campagne romaine. L'inondation n'épargna point la Ville éternelle et, durant une semaine entière, les eaux stationnèrent dans les rues. Mais, si les pleurs et les cris de désespoir de toute une cité ne purent arrêter le fléau dévastateur, les prières ordonnées par le Pape furent plus puissantes. Non content de prier lui-même jour et nuit pour son peuple, il étendit à toutes les églises de Rome la récitation de prières publiques. Sa confiance dans la miséricorde du Très-Haut ne fut point trompée ; le huitième jour, les eaux se retirèrent.

### LE PAPE GRÉGOIRE II ET L'ITALIE

Les éléments n'étaient malheureusement pas les seuls ennemis de Rome et de l'Italie.

Au Nord, les incursions des Lombards ; au Midi, les Sarrasins et souvent les Grecs ravageaient, pillaient et dépeuplaient ces riches provinces. Au milieu de ces désastres, les populations n'avaient souvent d'autres secours que les paternels efforts des Souverains Pontifes. C'est ainsi que, par leurs bienfaits et par la force même des circonstances, les Papes se trouvaient peu à peu investis, à Rome, de cette autorité temporelle, nécessaire à l'indépendance et à la liberté de leur ministère spirituel vis-à-vis des diverses nations.

Grégoire s'occupa de faire restaurer les remparts de Rome.

Une citadelle appartenant au duc de Naples avait été prise par des envahisseurs lombards. Le Pape n'eut pas de repos jusqu'à ce que cet acte d'injustice flagrante fût réparé ; il protesta contre cette usurpation et menaça de l'excommunication les coupables. Ils demeuraient obstinés. Alors, il lança contre eux les foudres de l'Eglise. La justice divine se chargea de donner une sanction visible à la sentence. Le duc de Naples, victorieux, non seulement reconquit la forteresse, mais étendit encore sa domination

jusque sur les terres des agresseurs. Il n'est pas rare, dans l'histoire, de voir des châtiments, même temporels, atteindre les excommuniés.

### LES MONASTÈRES

La fameuse abbaye du mont Cassin, deuxième berceau de l'Ordre de saint Benoît, renversée par les Lombards, n'était plus qu'un monceau de ruines, depuis cinquante ans. Saint Grégoire II y envoya le pieux moine Pétronax, avec une colonie de religieux. Ils y trouvèrent quelques bons anachorètes, qui s'étaient construit de pauvres ermitages, au milieu des décombres, et les invitèrent à se joindre à eux. Ceux-ci acceptèrent avec joie; et la nouvelle communauté, sous la conduite de Pétronax, ressuscita l'ancien couvent de saint Benoît.

Grégoire rétablit également trois autres monastères supprimés par le malheur des temps : celui de Saint-Paul-hors-les-Murs, un autre près de Sainte-Marie-Majeure, et celui de Saint-André. A la mort de sa mère Honesta, le pieux pontife remplaça sa maison paternelle par un couvent, sous le patronage de sainte Agathe; il y établit une communauté fervente, qui pût chanter les louanges de Dieu le jour et la nuit, comme dans les monastères précédents.

### L'ÉGLISE D'ALLEMAGNE ET LE PAPE

L'antique Germanie (Allemagne), si longtemps barbare, recevait, à cette époque, des missionnaires envoyés par les Papes et, avec eux, le flambeau de la foi et de la civilisation commençait à illuminer ce vaste pays.

Saint Willibrord avait évangélisé la Frise. Son disciple, Winfrid, plus connu sous le nom de saint Boniface, devait, avec ses compagnons, achever la grande œuvre que son maître avait commencée. Comme son prédécesseur, ce moine apôtre vint à Rome demander la bénédiction du Pape. C'était en 718. Grégoire, qui connaissait sa sainteté, et tout le bien opéré par son zèle apostolique, le bénit de grand cœur. De plus, il le munit de pouvoirs extraordinaires. Il adressait en même temps une lettre de recommandation en faveur du saint missionnaire au duc d'Austrasie, Charles-Martel. Protégé par ce puissant prince, saint Boniface convertit, dans l'espace de cinq ans, plus de cinq mille païens.

Saint Grégoire II, en apprenant ces heureuses nouvelles, l'appelle auprès de lui, en 723, et veut entendre de la bouche même de Boniface, les merveilles opérées par son ministère apostolique; puis il le sacre évêque, et lui donne une entière juridiction en Germanie et au delà. Le Saint retourna vers les âmes qu'il avait gagnées à Dieu; sa vie, employée à propager le règne de Jésus-Christ, devait se terminer par un glorieux martyre.

### GRANDE ET MIRACULEUSE VICTOIRE DES FRANÇAIS A TOULOUSE

La sollicitude de saint Grégoire II s'étendait partout où la chrétienté se trouvait en péril. Les Francs continuaient leur lutte héroïque contre les Sarrasins, mais les guerres intestines qui désolaient alors la Gaule compromettaient ce pays, et menaçaient de le livrer aux farouches sectateurs de Mahomet. Au moment où le duc d'Aquitaine, Eudes, vaincu par Charles-Martel, rentrait à Toulouse, cinq cent mille Sarrasins franchissaient les Pyrénées. Sans une protection spéciale du ciel, qui veillait sur la fille aînée de l'Eglise, elle eût succombé sous le cimeterre des infidèles.

Eudes, voyant l'imminence du danger, députa un message à Charles-Martel, son ennemi personnel, pour l'engager à s'unir à lui pour la défense commune de la chrétienté. Le duc austrasien, occupé à combattre les barbares du Nord, lui envoya des troupes, bien inférieures en nombre à celles des Musulmans. Il ne fallait donc pas compter sur la multitude des bataillons, mais sur la protection d'en haut et sur la valeur des soldats.

Avant de se mesurer avec les ennemis du nom chrétien, Eudes demanda, pour lui et son armée, la bénédiction du Pape, comme un gage de victoire. Saint Grégoire II, dont l'activité s'était déployée en cette circonstance critique, pour rallier les défenseurs de la Croix, non seulement s'empressa de satisfaire le duc, mais il lui envoya encore des reliques qui avaient touché le tombeau des saints Apôtres. Elles furent distribuées aux combattants.

Les soldats de Jésus-Christ et de la France, forts de l'encouragement de leur Père, et de la protection de saint Pierre et de saint Paul qui planait sur eux, attaquèrent vaillamment les infidèles aux portes de Toulouse. Leur triomphe fut aussi complet que, plus tard, à la bataille de Poitiers. Trois cent mille Sarrasins périrent dans la mêlée. Le duc se hâta d'écrire au Pape, pour lui annoncer cette éclatante victoire. Sa lettre porte que ceux-là seuls avaient été tués dans l'armée des Francs, qui n'avaient pas reçu respectueusement les reliques et la bénédiction pontificale. Cette victoire remplit de joie le cœur de saint Grégoire et le consola au milieu des épreuves que traversait alors l'Eglise.

### SAINT GRÉGOIRE II DÉFEND LA FOI VÉRITABLE CONTRE UNE NOUVELLE HÉRÉSIE

Cependant, une nouvelle hérésie venait de surgir dans cet Orient qui en avait déjà produit tant d'autres. Mais, cette fois, c'était l'empereur lui-même qui en était l'inventeur et, par suite, le zélé propagateur. Léon III l'Isaurien, ancien marchand de moutons, devenu soldat, officier, général et empereur, imbu d'idées juives, considérait comme une idolâtrie le culte des saintes images.

Affermi sur le trône, il voulut les détruire dans tout l'empire. En conséquence, vers l'année 726, parut un décret, ordonnant de ne conserver aucun de ces saints objets, sous peine de mort. Les fidèles, habitués à ne pas adorer les images comme des idoles, mais à leur rendre l'honneur et la vénération qu'on leur doit, à cause des saints personnages qu'elles représentent, refusèrent d'obéir aux ordres absurdes de l'empereur. Le sang coula à flots dans Constantinople. Les iconoclastes ou *briseurs d'images* répandirent leur doctrine à main armée, et des centaines de catholiques tombèrent martyrs sous leurs coups. Le patriarche saint Germain refusa de souscrire à l'impiété des nouveaux hérétiques et fut exilé.

L'empereur envoya au Pape l'ordre de se conformer à son nouvel édit sous les peines les plus graves.

L'exarque de Ravenne, représentant de la puissance grecque en Italie, avait ordre de sévir en cas de refus. Mais le successeur de saint Pierre,

gardien infaillible de la vraie foi des Apôtres, refusa énergiquement de souscrire à la nouvelle hérésie. Il écrivit une lettre encyclique, pour prémunir les fidèles contre l'erreur byzantine, et porta une sentence d'excommunication contre les *iconoclastes*.

En Italie, il n'y eut qu'une voix pour condamner, avec le Pape, la folie des briseurs d'images. Dans sa colère, l'empereur jura la mort de saint Grégoire, et ses soldats tentèrent à plusieurs reprises de l'assassiner, mais ils trouvèrent un obstacle invincible dans la fidélité des Romains.

### ALLIANCE DE LUITPRAND AVEC EUTYCHIUS SAINT GRÉGOIRE DÉLIVRE ROME

La Lombardie était alors dans l'époque la plus brillante de son histoire. Elle avait à sa tête un roi conquérant, qui réunissait en lui toutes les qualités d'un sage administrateur. Il ne négligeait rien pour civiliser et christianiser une nation, encore à demi barbare. Catholique et pieux, il se régla dans le gouvernement de son royaume d'après les conseils du Pape; de nombreux monastères, ainsi que des églises, étaient construits par ses ordres. Il racheta les reliques de saint Augustin, dont les Sarrasins s'étaient emparés à Cagliari, et Pavie reçut dans ses murs ce trésor inestimable. Toutes ces choses ne contribuaient pas peu à la formation chrétienne d'un peuple naguère encore barbare, et saint Grégoire II applaudissait au zèle du monarque lombard.

Mais, l'ambition de Luitprand vint troubler cette harmonie. En 728, il conclut avec l'exarque de Ravenne Eutychius, iconoclaste acharné, un traité dont les bases consistaient à livrer Rome aux Grecs, et, par suite, à remettre le Pape entre les mains de ceux qui avaient juré sa perte. En récompense, les Lombards devaient entrer en possession de plusieurs duchés dans le midi de l'Italie.

Avec une puissante armée, Luitprand s'avance sur Rome, oubliant ainsi tous ses engagements envers le Pape. Saint Grégoire II, nouveau Léon, se revêt de ses ornements pontificaux, et, après avoir imploré l'assistance de Jésus-Christ, il va, suivi du clergé et du peuple, au devant de l'Attila baptisé, mais traître. Il lui tient un langage si persuasif, qu'il le ramène à de meilleurs sentiments. Luitprand, subjugué par la majesté qui éclate sur le visage du Pontife, entre dans Rome, dépose sur le tombeau de saint Pierre, son diadème et son glaive, puis, se mettant à genoux, il prête de nouveau serment de fidélité au Pape.

Sur la demande du prince lombard, le miséricordieux Pontife pardonne à l'exarque Eutychius et lui permet l'entrée de Rome. Saint Grégoire venait de sauver la Ville éternelle et d'empêcher l'effusion du sang. Cette circonstance augmenta le dévouement et l'attachement des Romains pour leur saint pasteur.

### LE PAPE SAUVE LA PUISSANCE DES GRECS EN ITALIE INGRATITUDE DE L'EMPEREUR

Un général grec se révolta contre Léon l'Isaurien, et une grande partie de l'armée d'Italie le proclama empereur.

Eutychius, représentant de Léon, était perdu. Il eut recours au Pape. Saint Grégoire II accueillit avec bonté cet homme, hier encore son ennemi. Oublieux du passé, il envoya l'armée pontificale grossir les troupes de l'exarque. Grâce à ce subside, l'usurpateur fut vaincu et la révolte étouffée.

A la cour de Constantinople, on répondit à tant de générosité par la plus noire ingratitude. On ne cessa pas de détester le Pape, parce qu'il défendait la vraie foi. Ses lettres si doctrinales étaient couvertes de mépris; la persécution continuait à sévir contre les catholiques. Enfin, l'empereur ne cherchait que l'occasion de s'emparer du Souverain Pontife pour lui faire expier sa fermeté.

Grégoire était consolé de ces intrigues en apprenant qu'au fond de la Syrie, alors soumise aux musulmans, s'était élevé un admirable défenseur de la vérité: c'était *Mansour*, grand visir (premier ministre) du calife de Damas, bien connu depuis dans l'Eglise sous le nom de saint Jean Damascène.

Pour se débarrasser de ce redoutable adversaire, l'empereur Constantin Copronyme, fils et successeur de Léon, envoya au calife de fausses lettres, assurant qu'elles avaient été écrites par Jean Damascène dans le but de trahir son maître. Le calife le crut, et, dans le premier mouvement de sa colère, il fit couper la main droite à son ministre. La nuit suivante, le saint martyr priait devant une image de la Sainte Vierge. Tout à coup, la Mère de Dieu lui apparut et lui rendit le membre mutilé. Cette faveur céleste servit de preuve à son innocence, et saint Jean continua sa lutte contre les iconoclastes, tandis qu'en Occident, saint Grégoire II la soutenait avec le même héroïsme.

### SAINT GRÉGOIRE II FAIT ALLIANCE AVEC LES FRANCS SA MORT

Le pontificat si glorieux de saint Grégoire II se termina par un acte d'une importance capitale pour la nation des Francs. Proclamée la fille aînée de l'Eglise au baptême de Clovis, elle n'avait pas encore exercé d'une manière active la mission de défendre sa Mère. C'est durant les dernières années de saint Grégoire II qu'elle l'inaugura.

L'empereur de Constantinople, furieux de se voir retranché de l'Eglise par son Chef, résolut d'agir à son égard comme bon nombre de ses prédécesseurs, c'est-à-dire de l'emmener captif à Constantinople, où il se promettait de le plier par la force à sa volonté. Ses émissaires tentèrent de s'emparer de la personne sacrée du Pape, mais n'y réussirent pas. Voyant que l'Eglise n'avait plus de secours à espérer du côté de l'Orient, saint Grégoire II tourna ses regards vers la France. Il conclut un traité d'alliance avec le futur vainqueur de l'Islam, Charles-Martel; par ce traité, les Francs et leur duc s'engageaient à être les défenseurs armés du Saint-Siège. La France s'est couronnée d'une gloire étonnante, toutes les fois qu'elle a été fidèle à cette glorieuse mission. Puisse-t-elle la reprendre comme autrefois!

Cette alliance fut le dernier acte de saint Grégoire II, qui alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus, le 11 février 731.

# SAINTE CATHERINE DE RICCI

## VIERGE DU TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-DOMINIQUE

*Fête le 13 février.*

**Portrait authentique de la Bienheureuse. — Le crucifix de Sandrina.**

L'AUBE D'UNE VIE SAINTE

La famille de Ricci comptait parmi les plus grandes familles patriciennes de Florence. Souvent en lutte les unes contre les autres, ces illustres familles occupaient tour à tour les charges principales de la brillante république. Quand vint au monde, le 23 avril 1522, celle qui devait porter si haut le nom des Ricci, son père Pierfrancesco, grand banquier de Florence, jouissait de l'estime et de la considération des Médicis, au gouvernement desquels il s'était rallié. L'enfant reçut au baptême le nom d'Alexandrine. Les premières paroles qu'elle articula furent celles de Jésus et de Marie, mais elle les prononça, remarque son historien, sous l'inspiration de la grâce dont elle était déjà prévenue. Dieu, qui la voulait toute à lui, avait pris place dans son âme avant toute autre connaissance, avant tout autre amour.

Dès l'âge de trois ans, on la voyait chercher

la solitude et le silence pour se livrer à la prière avec un recueillement admirable. « C'était une chose merveilleuse, dit un pieux biographe, de voir une si petite enfant entretenir sa pensée et nourrir son âme de ce que sa langue était à peine capable de bégayer. » Son ange gardien venait tous les jours s'entretenir familièrement avec elle, comme un frère avec sa sœur, et dans un langage inconnu de la terre, l'initier aux choses du ciel.

Alexandrine, à peine âgée de cinq à six ans, perdit sa mère, et fut confiée aux soins de la seconde femme de son père, nommée Fiammetta da Diacetto. Celle-ci, qui unissait à l'élévation des sentiments une vertu éminente, ne tarda pas à apprécier le trésor que Dieu avait déposé sous sa garde maternelle. Découvrant chaque jour chez cette enfant quelque perfection nouvelle, son amour s'éleva bientôt pour elle jusqu'au respect, et elle ne négligea rien pour écarter de l'âme d'Alexandrine, qu'elle appelait le « sanctuaire privilégié du Saint-Esprit, » l'ombre même de la plus légère souillure.

PREMIERS APPELS DE DIEU — LE CRUCIFIX DE SANDRINA

Ainsi prévenue des grâces divines, Alexandrine se sentait invinciblement attirée vers la vie religieuse. Son jeune âge ne lui permettant pas de songer encore à ce parti, elle pria son père de la mettre en pension dans une communauté : une de ses tantes, abbesse d'un monastère de religieuses bénédictines, Saint-Pierre de Monticelli, insista pour avoir sa nièce auprès d'elle, et Pierfrancesco céda.

Il y avait dans l'église du monastère, en face du chœur des religieuses, un grand tableau repésentant, d'une manière saisissante, Jésus-Christ sur la croix. Alexandrine, déjà avide de contempler le mystère de la Rédemption, qui sera l'objet préféré des méditations de toute sa vie, ne pouvait en détacher ni ses yeux ni son cœur. Se dérobant aux récréations et aux jeux de ses petites compagnes, elle venait se cacher sous le rideau qui couvrait la grille du chœur et demeurait de longues heures les yeux fixés sur son image préférée ; quelquefois l'extase s'emparait de cette enfant, et le crucifix semblait devenir vivant pour s'entretenir avec elle : aussi demeura-t-il célèbre et populaire sous le nom de : *crucifix de Sandrina* (1).

UNE QUÊTE FRUCTUEUSE — ÉPREUVES DE LA VOCATION

Alexandrine ne trouvait point dans ce monastère toute l'austérité et la régularité que son âme désirait; ce fut l'unique motif qui la détermina à en sortir. Elle avait à peu près neuf ans quand elle rentra dans la maison paternelle. Sous la conduite de sa seconde mère Fiammetta, elle se mit alors à visiter tous les monastères de Florence, afin d'en étudier les habitudes religieuses : mais nulle part elle ne trouvait l'idéal qu'elle avait entrevu dans sa prière. Un jour, cependant, on vit arriver dans la maison de campagne des Ricci, à Prato, deux humbles Sœurs quêteuses conduisant un âne : c'étaient deux religieuses converses du monastère de Saint-Vincent, récemment fondé à Prato. Alexandrine remarqua leur extérieur simple et modeste, leur recueillement, leur ferveur dans la prière : elle se mit à les interroger sur tous les points essentiels de la vie monastique, et, par leurs réponses, elle jugea que la vie religieuse était réalisée dans toute sa perfection au monastère de Saint-Vincent. « Dieu soit loué, s'écria-t-elle avec un élan de joie indicible, voilà le lieu qu'il a préparé pour moi ! » et elle leur déclara son dessein de les suivre. Il ne restait plus qu'à obtenir le consentement de son père : Pierfrancesco refusa énergiquement, permettant tout au plus une courte visite au monastère. Il espérait conjurer à ce prix le malheur dont il était menacé. Le terme écoulé, Alexandrine déclara à son père qu'elle devait avant tout obéir à l'appel de Dieu, et qu'elle était décidée à mourir plutôt que de sortir de ce monastère. Ni les larmes, ni les menaces ne purent ébranler sa résolution ; son père dut céder cette fois, mais il demanda comme grâce dernière celle de posséder quelques jours sa fille auprès de lui avant de s'en séparer définitivement. Après bien des hésitations, Alexandrine y consentit, mais en exigeant de son père le serment solennel de ne pas la retenir au delà de dix jours dans sa famille. Les dix jours expirés, l'enfant se prosterna aux genoux de son père pour lui demander son congé. Celui-ci dissimula son refus sous la forme d'un sursis nécessaire à la faiblesse de son cœur, et Alexandrine se laissa prendre à cette ruse. Bientôt, se voyant trompée dans ses espérances, elle tomba dangereusement malade, si bien qu'on désespéra de sa vie.

Un soir qu'elle était plongée dans une profonde léthargie, tout à coup Jésus-Christ lui apparut, accompagné de sa Très Sainte Mère et des glorieuses martyres sainte Thècle et sainte Cécile, ses patronnes spéciales. Après l'avoir consolée, le Sauveur, lui montrant un brillant anneau qu'il tenait à la main, lui dit avec un sourire ineffable : « Voici l'anneau des fiançailles sacrées que je viendrai bientôt célébrer avec toi, afin que tu sois mon épouse bien-aimée. » Puis la vision disparut, la laissant pleine de santé et radieuse d'une joie indicible.

Pierfrancesco reconnut en tout cela la volonté manifeste de Dieu, et ne s'opposa plus à l'entrée de sa fille en religion.

LES ÉPREUVES DU NOVICIAT

La nouvelle postulante désirait ardemment revêtir l'habit de saint Dominique : elle ne rêvait rien moins, comme elle le disait avec candeur et magnanimité, que de devenir sainte comme lui et de revêtir une à une toutes ses vertus en même temps que son habit. Ses désirs furent exaucés le 18 mai 1535, et elle changea son nom d'Alexandrine en celui de Catherine. Elle avait alors treize ans accomplis.

En entrant au noviciat, la jeune Catherine n'avait rien dit à ses compagnes des faveurs surnaturelles dont Dieu la favorisait depuis son premier âge : elle les avait voilées à tous les regards, même à ceux de son confesseur, et dans la candeur de son humilité, elle s'était persuadée qu'elle devait en emporter le secret dans la tombe. Cette réserve exagérée était un écueil contre lequel faillirent échouer toutes les belles espérances de sa vie religieuse, tant il est vrai que *s'il est bon de cacher le secret du Roi*, il faut cependant ouvrir son âme tout entière à celui qui tient ici-bas auprès d'elle la place de Dieu. Catherine ne put triompher de cette épreuve que par son humilité.

Absorbée par la contemplation de Dieu qui captivait intérieurement toutes ses facultés, Catherine ne pouvait suivre que d'une manière imparfaite la discipline du noviciat. On attribuait ses distractions et ses oublis à l'infidélité et à la

(1) Diminutif d'Alexandrine.

désobéissance. De plus, à force de converser intérieurement avec Jésus-Christ, son âme avait contracté une telle habitude de concentration au dedans d'elle-même, qu'elle ne pouvait revenir qu'avec une extrême difficulté à la pensée des choses extérieures. Elle ressemblait à une personne qui parle et agit à moitié endormie, oubliant tout à coup le chemin ou l'entretien commencé : ce qu'on prenait pour des bizarreries ou des marques d'un esprit obtus et retardé. On finit par la considérer comme un sujet plus que médiocre, pour ne pas dire une nullité et un embarras. L'admirable novice se réjouissait d'être méprisée, et elle se rendait ainsi de plus en plus digne des faveurs du ciel.

Mais, un jour, elle apprit qu'on ne se proposait rien moins que de l'exclure du monastère pour cause d'inaptitude et d'incapacité. Ce fut un coup terrible pour son âme. C'était la ruine de ses espérances; elle se crut perdue sans ressource et totalement abandonnée de Dieu à cause de ses péchés. Dans sa douleur, elle se prosternait avec larmes aux pieds des religieuses qu'elle rencontrait. Pour mieux obtenir la grâce d'être admise à la profession, elle leur disait avec une naïveté sublime « qu'elle espérait recevoir de la divine miséricorde, *pour tout le temps de sa vie religieuse*, les forces et les vertus qui lui avaient manqué *pendant son année de probation.* »

Tant d'humilité, d'innocence et d'attachement à la vie religieuse ne pouvaient manquer d'obtenir leur effet : en dépit de toutes les apparences négatives de vocation, de tous les signes d'incapacité qui les avaient désolées en elle pendant son noviciat, les Sœurs de Saint-Vincent, s'abandonnant à Dieu qui donne sa grâce aux humbles, appelèrent Catherine de Ricci à la profession solennelle. Ce fut le 24 juin de l'année 1536, jour de la fête de saint Jean-Baptiste, qu'elle prononça ses vœux, dans toute la joie de son âme.

### NOUVELLES ÉPREUVES — GUÉRISON MIRACULEUSE

La profession religieuse, loin d'être pour Catherine la fin de ses épreuves, ne fut pour elle que le point de départ de plus grandes et plus mystérieuses douleurs. C'est par la souffrance que Dieu purifie ses élus, et on ne peut atteindre Jésus-Christ sans passer par sa croix. Les Sœurs de Saint-Vincent n'avaient point changé de sentiments à l'égard de Catherine. Ses abstractions, qu'elle appelait ses *sommeils*, étaient devenus plus fréquents par suite de son union plus étroite avec Dieu, et on continuait à les prendre pour de ridicules bizarreries. Aussi était-elle complètement mise de côté et comptée pour rien. Le mépris réjouissait son humilité, mais son cœur tendre et délicat souffrait cruellement de la désaffection et du dédain de ses compagnes.

A ces douleurs cachées vinrent se joindre plusieurs maladies d'une violence extrême, qui mirent souvent sa vie en danger, et dont le caractère mystérieux déconcertait les médecins. De 1538 à 1540, ses souffrances corporelles furent incessantes. Catherine, après les avoir supportées avec une héroïque patience, en fut délivrée miraculeusement à la suite d'une apparition de Jérôme Savonarole. Ce religieux florentin, dont la mort tragique avait eu tant de retentissement, la fille des Ricci le vénérait comme un saint, un docteur et un martyr, et les grâces nombreuses et remarquables qu'elle obtint par son intercession semblèrent lui donner raison.

La vertu héroïque qu'elle avait déployée dans cette longue maladie et le prodige qui lui rendit la santé eurent pour résultat d'ouvrir les yeux des Sœurs de Saint-Vincent sur la perfection de leur compagne. On commença à la considérer comme une âme comblée des faveurs du ciel. De son côté, Dieu, qui l'avait soutenue au milieu des épreuves par l'abondance de ses consolations intérieures, allait bientôt offrir en spectacle au monde ce miracle de la grâce, et se servir de Catherine pour ramener à la foi et à la vie chrétienne une foule d'égarés et de pécheurs.

### JÉSUS CHANGE LE CŒUR DE CATHERINE LA GRANDE EXTASE DE LA PASSION

Le 6 juin de l'année 1541, fête du Corps de Notre-Seigneur, Catherine, après avoir reçu la Sainte Communion, fut ravie en esprit dans le ciel. Là, il lui sembla que la Reine des anges la présentait à Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils, et le priait instamment de vouloir bien lui accorder la grâce de changer son cœur. Cette prière fut aussitôt exaucée.

Alors, dans un de ces enivrements d'amour comme en éprouvent les bienheureux, Catherine sentit quelque chose de mystérieux s'accomplir en son cœur, et des flots d'une vie inconnue se répandre tout d'un coup au dedans d'elle-même. Le Sauveur venait de lui ôter son cœur et de lui en donner un nouveau, formé sur le modèle de celui de sa Très Sainte Mère, la Vierge Marie. Une joie indicible s'empara de Catherine : il lui semblait être complètement transformée, tant son âme lui paraissait élevée au-dessus des choses terrestres et tout illuminée des choses de Dieu.

Cette sorte de transformation était une préparation au rôle public dont Dieu voulait investir sa servante, celui de reproduire, dans sa personne, à force d'amour, les actes de Jésus-Christ sauvant le monde au milieu des douleurs de sa Passion.

Le premier jeudi de février de l'année 1542, Catherine eut une mémorable extase qui devait se reproduire chaque semaine durant douze années de sa vie. Commencée le jeudi à midi, elle se prolongeait jusqu'au vendredi à quatre heures du soir, et durait ainsi vingt-huit heures. Pendant cet espace de temps, Catherine, ravie en extase, le visage resplendissant d'une beauté surhumaine, suivait et reproduisait dans son attitude extérieure avec modestie et gravité toutes les péripéties de la sanglante Passion du Sauveur. La renommée de ce prodige ne tarda pas à se répandre au dehors. Le Père Provincial des Dominicains, en ayant entendu parler, voulut se rendre compte par lui-même de ce phénomène extraordinaire. Il se transporta sur les lieux pour y faire une sévère enquête et fut obligé de reconnaître que Dieu lui-même agissait en Catherine. Sur son rapport, le Maître général de l'Ordre, le P. Albert de Las-Casas, vint lui-même de Rome moins pour soumettre les faits à la revision suprême de son autorité que pour donner à son âme la joie et le profit spirituel d'un spectacle si rare et si saisissant. « Non, disait-il ensuite à ceux qui l'accompagnaient, il n'y a rien à discuter dans cette âme, mais tout à vénérer. »

Des prodiges vinrent confirmer la vérité de ces affirmations. Le plus admirable est le suivant. Une Sœur, nommée Gabriella Mascalzoni, était demeurée incrédule à l'endroit des extases de la Sainte. Se trouvant un jour dans l'oratoire au moment où Catherine était surprise par un de ses ravissements, elle supplia le Seigneur de lui enlever ses doutes. Levant ses yeux sur le visage de la Sainte, elle ne vit que le visage de Jésus-

Christ avec ses grands cheveux et sa barbe. Saisie de frayeur à cette vue, elle veut s'enfuir. Mais, sans quitter son extase, la Sainte, la retenant de ses deux mains par les épaules et la regardant en face, lui dit : « Qui penses-tu que je sois, Jésus ou Catherine? » La pauvre enfant, encore plus effrayée, poussa un grand cri, de manière à être entendue d'une foule de ses compagnes qui accoururent de toutes parts, et répondit : « Vous êtes Jésus. » Et trois fois, à la même demande, elle fit la même réponse : « Vous êtes Jésus. » Au même instant une grande joie inonda son âme. Elle racontait ensuite naïvement à ses compagnes que jamais elle n'avait vu de beauté comparable à la beauté du visage de Jésus, qui avait pris la place de celui de Catherine. « Jésus-Christ, dit Benoît XIV dans la bulle de canonisation de la Sainte, voulant montrer à quel point il y avait unité de pensées et de volontés entre lui et Catherine, en plaça un signe éclatant sur son visage, en le transformant en une vive image et une parfaite ressemblance de son propre visage, de telle sorte que quiconque eût vu Catherine, eût pensé qu'il voyait le Fils de Dieu et en même temps le Fils de l'homme. »

Durant douze années que dura le spectacle de cette grande extase de la Passion, tout ce que l'Italie avait de plus illustre, des princes, des princesses, des seigneurs, des savants, des magistrats, des évêques, des religieux éminents de tous les Ordres accoururent pour en jouir, et, par un prodige de la bonté et de la miséricorde divine, jamais personne n'assistait impunément à ce mystère d'amour, chacun y recevant, à des degrés divers, ces illuminations victorieuses de l'esprit qui gagnent le cœur à la vérité. Ainsi, au moment où l'hérésie de Luther et de Calvin séparait de l'Eglise les contrées de l'Allemagne, l'ascendant que produisit la sainteté d'une humble vierge rallumait la foi dans les âmes et en assurait le bienfait à l'Italie.

### MARIAGE MYSTIQUE DE CATHERINE AVEC JÉSUS-CHRIST STIGMATES ET COURONNE D'ÉPINES

Huit années s'étaient écoulées depuis que Jésus-Christ, apparaissant à sa fidèle servante, lui avait montré le brillant anneau des fiançailles avec lequel il allait bientôt l'épouser. Il l'avait préparée par les humiliations et les souffrances à cette grande faveur.

« Le 9 avril 1542, le jour de Pâques, dit un de ses biographes, Catherine se trouvant dans sa cellule, vers l'aube matinale, Jésus-Christ lui apparut couvert de gloire, avec une croix resplendissante sur l'épaule et une couronne magnifique sur la tête, accompagné de la glorieuse Vierge Marie, sa Mère, de sainte Marie-Madeleine, de saint Thomas d'Aquin et d'un autre bienheureux de son Ordre. Sa cellule se remplit aussitôt d'une lumière éblouissante et d'une multitude d'anges gracieusement vêtus, qui se tenaient rangés avec ordre dans l'air, portant dans leurs mains divers instruments de musique. A la vue de tant de majesté, Catherine fut saisie d'une grande crainte, et elle se prosterna trois fois contre terre pour adorer Jésus. Alors la Très Sainte Mère de Dieu pria son divin Fils de vouloir bien prendre Catherine pour son épouse, Jésus y consentit avec empressement, et, tandis que la Très Sainte Vierge lui présentait la main de son humble fiancée, il tira de son propre doigt annulaire un brillant anneau, qu'il plaça lui-même à l'index de la main gauche de Catherine, en lui disant : « Ma fille, reçois cet anneau comme un gage et un témoignage que tu es à moi et que tu seras toujours mienne. » Et comme Catherine, voulant lui témoigner sa reconnaissance, ne trouvait pas d'expression qui répondit à la faveur qu'elle venait de recevoir, les anges se mirent tout à coup à tirer de leurs instruments de musique une mélodie si suave, qu'il lui semblait que sa cellule était devenue le paradis. » L'anneau qu'elle venait de recevoir était d'or pur, émaillé de rouge, avec un magnifique diamant incrusté au milieu. Ordinairement invisible à d'autres yeux que les siens, il fut cependant vu à certaines époques par la communauté tout entière.

Un peu plus tard, Catherine reçut une autre faveur de Dieu, qui lui donna une nouvelle ressemblance avec son Epoux crucifié, ce fut l'impression de ses stigmates et de sa couronne d'épines.

### LE MERVEILLEUX CRUCIFIX

Ainsi parée des plaies de Jésus-Christ comme des ornements de sa gloire, Catherine ne pouvait manquer de recevoir ses faveurs.

Elle avait dans sa cellule, sur un petit autel, une grande croix de bois avec un crucifix de la hauteur d'une coudée. Un matin qu'elle rentrait après sa communion, elle s'entendit appeler à haute voix, et l'image de Jésus crucifié, se détachant tout à coup de sa croix, emportant les clous dans les plaies de ses mains et de ses pieds, s'avança dans l'air au-devant d'elle. Catherine, émerveillée, lui tendit instinctivement les bras pour le recevoir. A peine eut-elle reçu dans les mains le merveilleux crucifix qu'elle fut ravie en extase. Une Sœur l'aperçut dans cette touchante attitude et en avertit la communauté qui accourut pour jouir de ce même spectacle. Toutes les Sœurs vinrent les unes après les autres baiser affectueusement le crucifix et la main bienheureuse qui le soutenait, respirant avec délices les parfums célestes qui s'en exhalaient (1).

(*La suite au numéro 787.*)

(1) Cette notice est un résumé de l'ouvrage complet et intéressant du P. Bayonne, Dominicain, sur sainte Catherine de Ricci. Paris, Poussielgue. 1873.

# SAINTE CATHERINE DE RICCI

## VIERGE DU TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-DOMINIQUE

DEUXIÈME PARTIE

*Fête le 13 février.*

**Sainte Catherine de Ricci entre en extase à la vue d'une fleur.**

VERTUS DE CATHERINE

Toutes les merveilles qui remplissent la vie de Catherine (1) ne sont que la récompense de vertus héroïques pratiquées avec une admirable persévérance. L'homme ne voit que ce qui apparaît au dehors : mais qui dira la beauté intérieure d'une âme parvenue aux sommets éblouissants de la sainteté et de la perfection?

La vie de Catherine n'était qu'un acte incessant d'amour de Dieu. De là son étonnante assiduité dans la prière, qui était vraiment continuelle, pratiquant à la lettre le précepte de

(1) Voir le commencement de cette notice au N° 783.

l'Apôtre : « Il faut toujours prier et ne jamais discontinuer. » Aussi, partout où on la rencontrait, on lui voyait remuer perpétuellement les lèvres. Cette continuité de la prière ne l'empêchait pas de se mêler à la conversation, mais aussitôt elle reprenait, au point où elle l'avait laissée, sa prière, un instant interrompue, sans que cette attention, donnée aux choses du prochain, ait pu la distraire des choses de Dieu.

Mais c'était surtout en présence du Saint-Sacrement qu'elle faisait éclater sa ferveur. A force d'intimité avec cet adorable Sacrement, elle avait fini par avoir comme l'instinct, l'intuition de sa présence ; de sorte que, mieux que la lampe qui brûlait devant le tabernacle, son cœur lui en donnait la révélation. Elle avait obtenu la permission de s'approcher tous les jours de la Table Sainte, et la ferveur de sa préparation comme les élans de son amour étaient souvent récompensés par les faveurs les plus signalées. Après la communion, elle entrait en extase, et son visage s'animait d'un éclat surhumain qui lui donnait l'aspect d'un vrai séraphin.

Dès sa plus tendre enfance, Catherine s'était fait une loi de l'austérité et de la mortification. Mais, à partir de l'année 1542, sur la demande de Notre-Seigneur, elle s'imposa une abstinence absolue. Elle y sera fidèle jusqu'à sa mort, et ne mangera plus que des légumes et des herbages, y ajoutant quelquefois du poisson commun. On voulut la forcer, au début, de prendre une nourriture plus substantielle, elle se soumit par obéissance, mais, chaque fois, elle éprouvait des convulsions si fortes que les Sœurs, effrayées, la laissèrent libre de suivre son régime austère.

A l'austérité des jeûnes et des abstinences, elle ajoutait celle des veilles prolongées. Peu de saints ont porté si loin qu'elle la privation du sommeil ; à l'âge de vingt ans, l'extase s'était emparée de sa vie, et elle finit par ne plus dormir qu'une heure par semaine, et quelquefois à peine deux ou trois heures par mois. Et comme une Sœur s'étonnait de la voir vivre ainsi presque sans sommeil : « Ne vous mettez pas en peine, répondit-elle doucement, c'est la volonté de Jésus que la prière me serve de sommeil. » Faut-il ajouter à cela le cilice, les chaînes de fer, les disciplines dont elle faisait un usage constant? Notre siècle, avide de jouissances plus ou moins sensuelles, et énervé par la recherche d'un bien-être raffiné, frémit à la pensée de ces instruments de pénitence : sans doute, il faut en user discrètement, et suivre sur ce point les avis d'un bon directeur; mais quelques coups de discipline fortifient l'âme sans nuire le moins du monde au corps.

L'humilité, cependant, était la vertu favorite de la Bienheureuse : elle la possédait à un degré incomparable. Convaincue de sa propre bassesse, Catherine s'était constituée l'humble servante de toutes ses Sœurs, les aidant dans leurs travaux, les soignant dans leurs infirmités, leur rendant les services les plus abjects.

### LE PRIORAT — LES ENSEIGNEMENTS D'UNE SAINTE

Catherine avait exercé pendant cinq années la charge de sous-prieure; veiller au bon ordre du monastère et s'occuper des jeunes Sœurs et des nouvelles professes, tel avait été son rôle, et elle s'en était acquittée avec une rare perfection et un bonheur inouï. Emues du bien qui s'était opéré depuis dix ans, soit au-dedans, soit au dehors du monastère, par son entremise, les Sœurs avaient résolu de lui en confier le gouvernement à la première occasion. Elle se présenta au commencement de l'année 1552. Catherine fut élue prieure à l'unanimité, à la grande joie de toutes ces âmes ferventes, qui, dans leur zèle pour leur sanctification, se promettaient merveille sous sa direction.

Il n'y eut de tristesse ce jour-là que dans le cœur de la Sainte, et, durant quarante ans qu'elle fut maintenue par des réélections successives dans les premières charges du monastère, comme prieure ou sous-prieure, elle souffrit intérieurement de ces honneurs qu'un ordre formel put seul lui faire accepter.

La Sainte Vierge se plaisait à lui adoucir le poids de ses responsabilités, en lui montrant, par des visions consolantes, la part qu'elle-même en prenait. Un soir, pendant le chant du *Salve Regina*, cette Reine du ciel apparut à Catherine, faisant entrer sous son manteau toutes ses filles de Saint-Vincent, pour les préserver, comme dans une forteresse, des insultes du démon, et il lui semblait qu'elle lui adressait de sages conseils et d'utiles enseignements.

Catherine, en qualité de prieure, devait entraîner vers la perfection, par ses paroles et ses exemples, les âmes dont elle avait la charge : elle s'acquitta merveilleusement de ce devoir. Dieu lui avait accordé un don exquis pour renfermer, en quelques mots, dans une sentence courte et vive, la vérité ou la leçon nécessaire, selon les besoins et les circonstances.

« Quand nous désirons obtenir une grâce de Dieu, disait-elle, nous devons la demander tant que nous ne l'avons pas obtenue, par la raison qu'il a déterminé le nombre de fois que nous devons la demander, et il ne nous exauce que lorsque nous l'avons rempli intégralement. Si, par exemple, il a déterminé que nous lui demanderions cent fois cette grâce, nous ne l'obtiendrons pas si nous ne la demandons que quatre-vingt-dix-neuf fois. »

« Il faut apporter à la prière, disait-elle encore, une grande confiance d'être exaucé, car il est de nombreuses grâces que Dieu nous inspire de demander et que nous n'obtenons pas à cause de notre défiance. »

Cependant, le concours des fidèles qui venaient de tous les points de l'Italie pour être témoins de son extase de la Passion alarmait l'humilité de sainte Catherine et pouvait être une cause de trouble pour le monastère. Dans la seconde année de son priorat, en 1554, elle obtint de Dieu la cessation de cette extase : tous les signes extérieurs en disparurent, quoique le fond lui en restât dans une étroite union avec Jésus-Christ.

### DONS MERVEILLEUX — UNE VISITE DU PRINCE DE BAVIÈRE SAINTE CATHERINE ET SAINT CHARLES BORROMÉE

Pour mieux répondre à sa tendre sollicitude, Dieu lui découvrait le secret des consciences, et la sainte prieure se servait de ce don de manière à réprimer affectueusement tous les manquements même intérieurs de ses subordonnées. C'est ainsi qu'à l'église, pendant les offices du chœur, s'il arrivait à une Sœur d'occuper son esprit à des pensées étrangères, Catherine quittait doucement sa place pour s'en aller en toute charité avertir la coupable.

Les autres dons admirables que Dieu lui avait départis, elle les faisait servir à la guérison des maladies du corps, mais surtout à celle des maladies de l'âme. Il serait trop long de raconter tous les miracles et toutes les conversions qu'elle opéra durant sa longue carrière. Ces prodiges

avaient porté le nom de Catherine jusque dans les pays lointains. En 1565, le roi de Bavière envoya son fils à Prato, pour constater par lui-même tout ce que la renommée racontait de la servante de Dieu, et pour se recommander lui et son royaume à ses prières. Catherine avait une estime particulière pour ce roi demeuré fidèle à l'Eglise catholique, au milieu de la défection de tant de princes allemands. Quand on lui annonça la visite de son fils, elle s'en réjouit et voulut profiter de cette entrevue pour l'encourager dans sa foi et dans son amour pour la Sainte Eglise. Ce fut le jour de l'Epiphanie que le jeune prince se présenta à la porte du monastère. Le brillant cortège dont il était entouré rappela à Catherine le souvenir des Rois Mages : c'en fut assez pour la jeter dans une douce extase, et, tout en faisant les honneurs de son monastère à son auguste visiteur, elle laissait échapper de son cœur, à la louange de Jésus Enfant, des paroles d'une grâce et d'une tendresse infinies.

Un autre grand personnage, le cardinal-archevêque de Milan, saint Charles Borromée, eut à se louer de l'intervention miraculeuse de l'humble vierge de Prato. Ce prélat connaissait et estimait la Sainte. Un jour, Catherine lui fit remettre une image de l'Ecce Homo; elle le priait en même temps de ne pas tant faire attention à l'image, qui était peu artistique, qu'à celui qu'elle représentait. « Car, ajouta-t-elle prophétiquement, ce divin Rédempteur devait le délivrer dans peu de jours d'un grand péril, à l'occasion d'un horrible attentat commis contre sa personne, en haine de son zèle pour la réforme des abus. » En effet, à quelques jours de là, tandis que saint Charles était, un soir, dans la chapelle de son palais, faisant la prière publique avec tous les gens de sa maison, un misérable assassin déchargea sur lui une arquebuse presque à bout portant. Ce ne fut que par miracle qu'il échappa à la mort, car les projectiles, comme s'ils avaient perdu leur force en le touchant, furent trouvés à ses pieds, sans qu'ils lui eussent fait aucun mal. Depuis cet événement, le célèbre cardinal eut toujours une grande vénération pour la pauvre image que Catherine lui avait envoyée.

### SES EXTASES

Au milieu des soins de son monastère au dedans, et de son apostolat au dehors, sainte Catherine entrait de plus en plus dans l'union avec Dieu. Rien ne pouvait la détourner un instant de la pensée de son Créateur. Les Sœurs essayaient parfois de lui donner un peu de distraction, elles conduisaient leur Mère dans le jardin, lui faisaient admirer les magnificences de la nature, mais ces merveilles lui rappelaient plus vivement encore le souvenir de celui qui les a créées.

Un jour, on l'avait attirée au milieu des fleurs et on lui faisait admirer le spectacle de leur beauté et la douceur de leur parfum. Mais voilà que, s'approchant gracieusement d'une de ces belles fleurs, elle fixa ses yeux sur elle avec un aimable sourire en disant : « Cette fleur si belle, avec ses couleurs empourprées, me présente le précieux sang de mon Rédempteur. Ces parfums si suaves me remplissent l'âme des aromes célestes du sang de Jésus! O prix de mon âme! ô sang répandu avec tant d'amour, c'est toi qui nous as délivrés de l'abîme éternel de l'enfer. » Et, tenant délicatement cette fleur dans sa main, elle demeura deux heures en extase dans cette attitude.

En dehors de ces extases accidentelles, sainte Catherine en avait de régulières, comme celle dont elle était favorisée, tous les matins, après la sainte Communion : « Alors, dit la bulle de sa canonisation, la main du Seigneur était réellement sur elle. La gloire de Dieu l'environnait de ses rayons, et ceux qui l'approchaient pouvaient remarquer l'éclat répandu sur tout son corps. Quelquefois même on la voyait s'élever de terre et demeurer ainsi longtemps. »

Ces extases étaient la récompense de sa pureté admirable, et cette vertu, qui resplendissait si merveilleusement en elle, lui attirait les familiarités ravissantes du ciel. Les saints et les anges venaient s'entretenir avec cette âme qui leur ressemblait par tant de côtés; parfois ils se mêlaient à ses travaux manuels, et l'aidaient à accomplir les ouvrages qui lui étaient commandés. Ses compagnes ne pouvaient pas douter de la présence invisible du céleste auxiliaire, soit par le progrès sensible de l'ouvrage dont elles n'apercevaient pas l'ouvrier, soit par le nombre et la perfection des travaux accomplis dans un temps très restreint, soit enfin par les témoignages de respect et d'affectueuse dévotion que Catherine lui rendait visiblement.

### RAPPORTS DE SAINTE CATHERINE AVEC SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI ET SAINT PHILIPPE DE NÉRI

Tandis que sainte Catherine de Ricci, âgée de soixante-quatre ans, s'inclinait vers la tombe, l'heureuse ville de Florence voyait poindre en son sein une sainteté déjà brillante à son aurore : sainte Marie-Madeleine de Pazzi, encore novice au monastère Sainte-Marie-des-Anges, faisait déjà l'admiration de ses compagnes par ses vertus angéliques, ses ravissements et toutes les faveurs surnaturelles dont le ciel se plaisait à orner sa vie. Il y a entre les saints un lien mystérieux qui les attire les uns vers les autres et les unit intimement. Une touchante correspondance ne tarda pas à s'établir entre la sainte de Prato et la sainte du Carmel.

A la même époque, saint Philippe de Néri touchait au sommet de sa renommée et remplissait la capitale du monde chrétien de la bonne odeur de ses vertus et des œuvres admirables de son zèle apostolique. Il connaissait de réputation sainte Catherine de Ricci, et entretenait avec elle un commerce de lettres assidu. Mais les deux saints ne s'étaient jamais vus. Un jour, sainte Catherine, en prière, témoignait au Sauveur son ardent désir de voir son fidèle serviteur : elle fut exaucée, car Dieu, la transportant en esprit jusqu'à Rome, elle apparut à saint Philippe et s'entretint avec lui face à face pendant un temps considérable. Ainsi l'attestent la bulle et les actes de la canonisation de saint Philippe, par le pape Urbain VIII. Trois ans après, Catherine étant morte, saint Philippe racontait familièrement qu'il avait eu l'avantage de la voir de son vivant et de converser quelque temps avec elle. Et comme on lui présentait une image, qu'on lui disait être son portrait : « Non, elle ne lui ressemble pas, disait-il, la physionomie de Catherine était tout autre. »

### ACTE D'HUMILITÉ HÉROÏQUE

La dernière année de sa vie, en 1589, sainte Catherine couronna tous les actes d'humilité dont sa vie est tout émaillée par un des plus éclatants et des plus solennels. Ayant appris que plusieurs de ses filles s'étaient plu à écrire, pour en conserver le souvenir, la relation de

toutes les grâces et faveurs extraordinaires dont le ciel l'avait comblée, elle en conçut un grand chagrin. Elle se croyait la plus inutile et la plus misérable des créatures et gémissait à la pensée qu'il resterait des traces de son passage ici-bas. Aussi elle n'eut plus de repos qu'elle n'eût trouvé le moyen et l'heure favorables de mettre la main sur tous ces écrits et de les anéantir.

Un jour enfin, pendant que toutes les Sœurs étaient au chœur, elle entra dans les cellules suspectes, s'empara de tous les manuscrits qu'elle put rencontrer, et, les renfermant tous dans un sac, elle se hâta de les porter à la Sœur boulangère, qui, dans ce moment, faisait chauffer son four. « Tenez, ma Sœur, lui dit-elle d'un air empressé, hâtez-vous de brûler tous ces papiers; car, malheur à nous si on les trouvait dans la maison. »

La bonne vieille Sœur, ne soupçonnant aucune ruse, obéit, et jeta, sous les yeux de la Sainte, toutes ces écritures au milieu des flammes. A ce spectacle, le visage de Catherine s'illumina d'une flamme toute divine; elle était radieuse de son triomphe! « O incendie magnanime! s'écriait un des chantres toscans de notre Sainte. La cellule de la douce vierge était un théâtre fécond en prodiges..... on y voyait les splendeurs des apparitions célestes..... Mais le plus beau spectacle qu'on y ait jamais contemplé, c'est celui de l'héroïque vierge, assistant, heureuse et souriante, à l'embrasement volontaire de ces pages fidèles qui devaient raconter ses vertus et sa gloire jusque dans les âges les plus reculés. »

### DERNIÈRE MALADIE — MORT — FUNÉRAILLES

Sainte Catherine n'avait jamais cessé de souffrir de cruelles douleurs dans son corps. Le 23 janvier de l'année 1590, se trouvant plus fatiguée que de coutume, elle voulut cependant assister à l'office de Complies, mais le soir elle fut prise de violentes douleurs de côté qui ne lui laissèrent pas un moment de repos pendant quatre jours consécutifs. Au milieu de ses souffrances, elle ne cessait de prier.

Le dernier jour du même mois, on lui apporta le crucifix miraculeux qui lui avait parlé si souvent et qui était venu de lui-même se reposer dans ses bras, et elle le couvrit de ses baisers en lui adressant les paroles de la plus ardente charité. La veille de la Purification, on lui apporta le Saint Viatique. En entendant le son de la petite cloche qui annonçait sa venue : « Voici mon Jésus, dit-elle, allons au devant de lui. » Et descendant de son lit, où elle était tout habillée, elle se met à genoux : « Mon Jésus, dit-elle, je vous remercie de tant de bienfaits dont vous m'avez comblée pendant ma vie et de celui que vous m'accordez en ce moment. Je vous conjure par vos très saintes plaies d'avoir pitié de mon âme. »

Après avoir reçu la Sainte Eucharistie, elle régla toutes les affaires spirituelles et temporelles du couvent, et adressa à ses filles ses dernières recommandations.

Durant la nuit, on entendit des concerts harmonieux; c'était la voix des anges qui chantaient, répétant à l'envi ces paroles : « Viens, épouse du Christ, viens recevoir la couronne que le Seigneur t'a préparée de toute éternité. » Dans ce moment, Catherine pria Dieu d'abréger le temps de ses épreuves, non pas à cause d'elle, mais à cause de ses pauvres filles qui s'épuisaient de fatigue autour d'elle. Sa prière fut exaucée. Tout d'un coup, sentant que la vie lui échappait, de sa main droite elle ferma ses deux yeux, étendit ses bras et ses pieds en forme de croix, puis, doucement, elle rendit son âme à Dieu.

A la même heure, elle apparaissait glorieuse, et triomphante en divers endroits. Quant à son corps, il avait conservé toutes les apparences de la vie. Son visage était d'une blancheur éblouissante, et il s'en échappait de temps en temps des rayons de lumière si éclatants que les yeux ne pouvaient pas la regarder fixement.

De nombreux prodiges vinrent attester d'une manière éclatante sa sainteté, et le pape Clément, en 1732, inscrivit son nom au catalogue des bienheureux. Elle fut canonisée en 1746, par Benoît XIV (1).

---

(1) Cette notice est un résumé de l'ouvrage complet et intéressant du P. Bayonne, Dominicain, sur sainte Catherine de Ricci. Paris, Poussielgue, 1873.

# SAINT ÉVROULT DE BAYEUX, ABBÉ

*Fête le 13 février.*

**Saint Evroult guérissant les malades.**

JEUNESSE DU SAINT

Un des plus célèbres monastères de la Normandie, dont les ruines majestueuses attirent un grand nombre de visiteurs, eut pour fondateur, au VII^e^ siècle, un saint religieux, nommé Evroult (1).

Evroult naquit à Bayeux en 627, d'une famille noble et chrétienne. Ses parents le firent élever avec soin dans les principes de la foi et l'étude des sciences humaines; et, avec l'aide de l'Esprit-Saint, qui le destinait à devenir un jour l'ornement de l'Eglise, ses progrès furent rapides.

Arrivé à l'âge de porter les armes, le jeune homme alla se ranger parmi les leudes de la cour de Neustrie. Clovis II y régnait alors. A la mort de ce prince, en 656, Evroult avait vingt-neuf ans. Clotaire III, qui succéda à son père dans le gouvernement de la Neustrie, comprit quels éminents services le jeune seigneur pou-

(1) Il est difficile de préciser d'une manière certaine l'époque de la naissance de saint Evroult : des auteurs sérieux la placent au VI^e^ siècle. Nous suivons l'opinion motivée de M. l'abbé Blin dans ses *Vies des Saints du diocèse de Séez.*

vait lui rendre, et lui confia les charges les plus importantes de l'Etat.

### IL RENONCE AU MONDE

Ce fut pour Evroult l'occasion de faire un brillant mariage. Mais lui et son épouse semblent ne s'être donné la main que pour s'encourager et s'aider mutuellement à chercher quelque chose de moins éphémère que la gloire du monde. Tous deux se sentirent poussés intérieurement à mettre en pratique dans toute sa perfection le conseil de Notre-Seigneur en son Evangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive! » (S. Matth., xvi, 24.)

Ils n'hésitèrent pas à répondre à l'appel de Dieu. D'un mutuel consentement, ils quittent la cour, vendent leurs biens, en distribuent l'argent aux pauvres; puis ils se disent adieu avec l'espérance de se revoir, après la mort, en paradis.

L'un et l'autre embrassèrent la vie religieuse.

### AU PRIEURÉ DES DEUX-JUMEAUX

Evroult entra au monastère des Deux-Jumeaux, près de Bayeux. Cette maison devait à un miracle son origine et son nom. On raconte qu'un jour le vénérable Martin, abbé de Vertau, passant par Longueville, au doyenné d'Isigny, reçut l'hospitalité dans un manoir. Mais un affreux malheur venait de frapper la demeure seigneuriale : deux enfants jumeaux y étaient morts sans avoir reçu le baptême. Le saint religieux, par ses prières, les rendit à la vie, et le seigneur reconnaissant fonda un monastère, connu longtemps sous le nom de monastère ou prieuré des Deux-Jumeaux.

Dans cette sainte maison, disent les chroniques, Evroult fut, de tous les religieux, le plus humble, le plus obéissant, le plus doux, le plus charitable, le plus assidu à la prière et le plus appliqué au travail; sa ferveur faisait l'édification et l'étonnement de tous ses frères. Ils ne purent s'empêcher de lui donner à plusieurs reprises des marques publiques de leur vénération.

### FONDATION DE L'ABBAYE D'OUCHE

L'humilité du Saint s'en effraya. Du reste, au désir de fuir l'estime du monde se joignait en lui celui d'immolations nouvelles et d'austérités plus sévères.

Muni de l'autorisation toujours nécessaire en pareil cas, on le vit donc avec trois religieux, animés de la même ferveur, quitter le monastère des Deux-Jumeaux pour se retirer dans une absolue solitude.

Après avoir séjourné quelque temps près d'un village, nommé Montfort, les quatre voyageurs se dirigèrent, en suivant la voie romaine d'Argenus (Argentan), vers la forêt d'Ouche, en Hiesmois. C'était alors une immense et magnifique forêt, dont les restes, qui ont pris le nom du Saint, ne peuvent, actuellement, donner aucune idée.

En ce temps, elle servait de repaire, non seulement à des bandes redoutables de loups, qui, en hiver, attaquaient les villages voisins, mais à des hordes de malfaiteurs plus à craindre encore, commandés par d'anciens légionnaires déserteurs qui ne vivaient que de rapines et de pillage.

Les religieux entrèrent sans crainte dans la forêt, en visitèrent les sites les plus sauvages, et, sur une inspiration du ciel, s'arrêtèrent dans une éclaircie, près d'un bel étang qu'alimentaient trois sources d'eau vive. Ce fut là qu'ils résolurent de fixer leur séjour.

L'ombre épaisse des arbres séculaires dut frémir d'une douce allégresse en abritant des saints. Le désert commençait à *fleurir*, selon l'expression de l'Ecriture. Les échos de ces bois, fatigués de ne redire, depuis si longtemps, que le cri des bêtes fauves ou les blasphèmes des brigands, allaient rafraîchir leur voix en résonnant désormais tous les jours sous les saintes et harmonieuses mélodies de la prière monastique.

D'humbles cellules, semblables à de petits hangars grossièrement construits avec des branches d'arbres et de la terre battue, formèrent d'abord des ermitages. Mais bientôt cet asile, ignoré des hommes, sera remplacé par un superbe monastère, où la science et la vertu s'uniront pour resplendir pendant plusieurs siècles dans toute l'église de France (1).

### LE SAINT ET LE BRIGAND

Les pieux ermites ne tardèrent pas à faire connaissance avec les hôtes sauvages de la forêt. Un jour, se présente à leurs yeux un des brigands qui y avaient leur repaire, et, suivant Ordéric Vital, un dialogue de ce genre s'établit entre lui et les religieux :

« Eh! moines, quel événement vous a contraints à chercher refuge ici?

— Aucun.

— Avez-vous peur de quelque calamité?

— Nous ignorons la crainte.

— Est-ce donc l'envie de conquérir? La forêt est peut-être de votre goût?

— Nous ne sommes pas des soldats, mon fils, mais des serviteurs de Dieu.

— Alors, qu'êtes-vous venus faire?

— Prier et pleurer nos péchés.

— L'endroit est mal choisi. Nous sommes ici quelques troupes d'hommes, hors la loi, peu repentants et peu chrétiens, que vos larmes attristeraient et à qui vos pénitences pourraient donner de l'ennui et des remords. Aucun de nous ne consentira à ce que vous restiez dans ce bois. Ecoutez le bon conseil d'un homme qui voudrait être des vôtres, s'il n'était ce qu'il est : retournez sur vos pas. Il ne vous sera fait aucun mal; plus tard, on vous chasserait avec moins de douceur. »

Evroult se rapprocha de son interlocuteur : « Mon fils, lui dit-il d'une voix douce, le regard de notre Seigneur Dieu ne se détourne jamais de ceux qui suivent sa loi et vénèrent son nom.

— Mais, vous mourrez de faim, ici, reprit le bandit troublé. Toute cette terre est inculte. Isolés, comme vous l'êtes, sans relation avec le dehors, vous périrez un à un. Que tirerez-vous jamais de cet aride désert?

— N'aie crainte, mon fils, dit Evroult; la foi nous fera des banquets splendides. Viens plutôt t'asseoir avec nous à la table du Seigneur, un jour, un seul jour, et tu ne nous quitteras plus. »

Le soldat se laissa persuader par l'éloquence du Saint; il aida les religieux à se construire un

---

(1) L'un des religieux les plus célèbres de l'abbaye de Saint-Evroult est Ordéric Vital, auteur d'une précieuse *Histoire de Normandie*. Lanfranc, l'illustre et saint archevêque de Cantorbéry, fut prieur de cette abbaye.

abri. Bientôt d'autres bandits, renonçant à leur vie de désordre, se joignirent à eux, et le bruit de cet événement se répandit hors de la forêt.

### EFFLORESCENCE MONASTIQUE

Les ducs, les comtes francs, les évêques, les bourgeois, les commerçants envoyèrent à saint Evroult des secours, des vivres, des ouvriers. Indépendamment du motif religieux, il y avait grand intérêt à encourager une fondation qui devait contribuer à délivrer la forêt de ses hôtes dangereux. Bientôt la sainteté du fondateur lui attira une foule de disciples. En peu de temps, un premier monastère fut construit, et le nombre des aspirants à la vie monastique devenant de jour en jour plus considérable, Evroult fut obligé, en l'espace de quelques années, de faire élever plus de quinze autres monastères, parmi lesquels ceux de Saint-Martin de Séez, de la Cochère, d'If et de Mortain.

L'exemple des hommes fut imité par les femmes, et, pour répondre aux désirs des vierges qui cherchaient un abri contre la corruption et les dangers du monde, le saint abbé leur construisit un monastère à peu de distance du sien, près de l'église de Notre-Dame; il fonda un peu plus tard le grand et le petit monastère d'Almenèches, qu'illustrèrent de leurs vertus les saintes abbesses Lantilde et Opportune.

### LE THAUMATURGE

Saint Evroult était le vrai père de toutes ces communautés. Auprès de lui, on se sentait à l'abri des inquiétudes et du remords, on goûtait les charmes de la vertu, on se baignait dans la limpide lumière d'une édification sans nuages, on oubliait les souffrances de la terre ou l'on s'en consolait en pensant au ciel. Sa sainteté rayonnait, éclairant et échauffant les âmes. Des pèlerins, parmi lesquels il faut compter un roi, Childebert III, et la reine son épouse, venaient de loin prendre ses conseils ou se recommander à ses prières.

Ce fut cette reine, qui, à la suite d'un miracle, fit bâtir l'église de Notre-Dame sur la colline, appelée aujourd'hui *mont Deraine*, qui sépare la forêt du ruisseau de la Charentonne.

Comme les grands thaumaturges, saint Evroult avait le don de lire dans les consciences humaines, de multiplier les pains, de se faire obéir des animaux les plus féroces, de guérir les malades, de ressusciter les morts. Il avait, nous l'avons vu, le don plus précieux encore de convertir les pécheurs les plus endurcis.

Les puissances infernales le redoutaient, et plus d'une fois le démon fut contraint de laisser, à sa prière, les corps des possédés. La paroisse d'Echauffour (Orne) doit son nom à une curieuse légende qui témoigne du pouvoir extraordinaire que Dieu avait donné à son serviteur contre le Malin(1).

Un jour le Saint apprend que le Frère portier vient de refuser du pain à un pauvre mendiant, sous prétexte que la provision était à peine suffisante pour le repas des enfants élevés dans le monastère. Le mendiant parti, il lui reproche cet acte comme une faute et l'envoie avec le pain à la recherche du pauvre. En un instant le religieux a rejoint ce mendiant : « Voici, lui crie-t-il, l'aumône que t'envoie notre abbé ». Le pauvre affamé s'arrête, et, afin de manger plus à son aise, enfonce dans la terre le bâton sur lequel il s'appuie. Bientôt il se dispose à continuer sa route; il reprend son bâton, mais, à l'instant, du trou que celui-ci avait fait dans le sol, jaillit une source abondante qui devient vite une magnifique et limpide fontaine, dont l'eau opère de nombreux prodiges.

« Le Seigneur ne se contenta pas de cette récompense accordée à la vertu de son serviteur; le jour même, raconte le biographe du Saint, un autre bienfait de sa toute-puissance venait témoigner à saint Evroult combien son aumône du matin lui avait été agréable. Le soleil commençait à se cacher derrière les grands arbres, la nuit allait bientôt venir, quand un inconnu, conduisant un cheval chargé de pain et de vin, se présente à la porte du monastère et demande le Père cellérier. Celui-ci arrive aussitôt. « Je viens, lui dit l'inconnu, rendre ce que j'ai reçu; allez, mon Frère, donnez ceci à votre Père abbé. » Et, sans ajouter un mot, il décharge son cheval, dépose près du religieux les pains et les outres, et, au galop de son coursier, il disparaît dans les sombres allées du bois voisin. »

### MORT DU SAINT ABBÉ — CULTE ET RELIQUES

La vie du saint patriarche fut de quatre-vingts ans, toujours austère pour lui, toujours douce, bonne et charitable pour les autres. Dieu semblait avoir déposé sa toute-puissance entre ses mains : on vit en effet saint Evroult, dans une peste qui ravagea toute la contrée, ressusciter deux de ses religieux que le terrible mal avait emportés dans la tombe.

Bientôt le Saint sentit approcher sa dernière heure, et, le 29 décembre 707, son âme quittait la terre pour aller recevoir au ciel la récompense promise au bon et fidèle serviteur. Il fut enseveli dans l'église Saint Pierre, que lui-même avait fait construire.

Ses précieuses reliques, à partir du x^e^ siècle, furent l'objet de plusieurs translations; en diverses circonstances, elles furent partagées au point que les religieux de l'abbaye d'Ouche gémirent longtemps d'être privés des restes de leur saint fondateur. Cependant, grâce à l'intervention de saint Bernard et de quelques prélats, ils purent obtenir le bras droit et plusieurs petits ossements du saint abbé. Ordéric Vital en a décrit la translation solennelle, à laquelle il avait assisté (XII^e^ siècle).

On montrait, avant la Révolution, dans l'abbaye de Saint-Evroult, parmi d'autres reliques, une partie du crâne de ce saint enfermée dans un reliquaire d'argent, et on croyait que le reste de ce chef se gardait dans l'église paroissiale de Montfort, à trois lieues de l'église de Saint-Evroult. Notre-Dame possède encore plusieurs ossements du Saint, sauvés des sacrilèges déprédations de la Révolution.

La mémoire de saint Evroult est restée glorieuse, et son culte est très répandu dans les diocèses d'Orléans, d'Angers, de Bayeux, d'Evreux, de Coutances, de Laval, de Blois, de Chartres, mais surtout dans le diocèse de Séez, où il est un des saints les plus populaires et les plus souvent invoqués.

(1) Ordéric Vital raconte que le démon ayant pris forme humaine, Evroult le contraignit d'entrer dans un four ardent. Dieu permit que cette prison devint une torture pour l'esprit du mal. « *Il est chaud le four!* criait-il au milieu des flammes. Un artiste de Paris, M. Champigneulle, a reproduit cette scène sur un beau vitrail placé dans l'église d'Echauffour.

### ABBAYE DE SAINT ÉVROULT — SON DÉVELOPPEMENT ET SA RUINE

Vers le IX^e^ siècle, des chanoines remplaçaient les moines au monastère de Saint-Evroult. En 944, pendant la guerre entre Louis d'Outre-Mer et Hugues le Grand, deux chefs de bandes gallo-franques pillèrent et dévastèrent l'abbaye et en chassèrent les chanoines. Les murailles abandonnées tombèrent en ruines.

Saint-Evroult fut reconstitué vers le milieu du XI^e^ siècle.

On raconte que, vers cette époque, un pâtre ayant remarqué qu'un de ses taureaux disparaissait dans une partie inexplorée du bois et y restait des jours entiers, suivit ses traces à travers le fourré et finit par trouver l'animal au milieu des ruines d'une église, au pied d'un autel. On supposa que ces ruines étaient celles de l'abbaye de Saint-Evroult, tandis que c'étaient celles de l'église Notre-Dame-du-Bois.

Cette découverte inspira au seigneur d'Echauffour le désir de reconstruire l'abbaye. La consécration de l'église et des bâtiments eut lieu en 1099. Aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, l'abbaye fut plusieurs fois pillée et mise à sac. Dans les siècles suivants, elle eut aussi à subir les dévastations des guerres de religion. Elle passa successivement de l'Ordre de Saint-Benoît à celui de Cluny et à la Congrégation de Saint-Maur. A la fin du XVIII^e^ siècle, c'était encore un des principaux monastères de Normandie. Lorsque les religieux s'en éloignèrent, sous la Convention, il paraît qu'on avait résolu de conserver l'église; un orage épouvantable renversa, pendant la nuit, une grande partie de l'édifice. La tour, haute de cent pieds, avait fléchi sur une de ses bases et avait entraîné dans sa chute les voûtes et les arcades supérieures. Rien du passé ne subsiste, sinon des ruines imposantes rappelant de saints et glorieux souvenirs.

### LA FONTAINE DE SAINT-EVROULT

Très vivante et très populaire est encore la mémoire des guérisons merveilleuses opérées par les eaux de la *fontaine de Saint-Evroult.*

Au fond d'une étroite vallée où coule la Charentonne, dans un coin de paysage désolé, caché par une ondulation de terrain, coule cette fontaine. Une chapelle rustique baigne ses pieds dans l'eau salutaire. Sous les murs écroulés et les pierres moussues de l'antique abbaye, dorment encore pêle-mêle les plus grands seigneurs de Normandie, les Grantmesnil, les Giroie, les Montpinçon, les Coulonge, un de Varenne, deux sires de Crevent, plusieurs châtelains de la Ferté-Fresnel. On trouverait même un petit prince de Rutland, non loin d'Adelise-de-Grantmesnil, qui repose à côté de l'abbé du XI^e^ siècle, Mainier.

### ARCHICONFRÉRIE DE LA CHARITÉ PERPÉTUELLE

Dans la chapelle de Saint-Evroult, à Saint-Evroult-Notre-Dame (Orne), a été établie, en 1850, une association qui a pour but : 1° d'obtenir la conversion des pécheurs; 2° de délivrer les âmes du Purgatoire, et surtout 3° de prier pour les agonisants. D'abord affiliée à Notre-Dame-du-Suffrage, cette œuvre fut élevée elle-même à la dignité d'Archiconfrérie par un bref de S. S. Pie IX, en date du 19 janvier 1858, et enrichie de précieuses indulgences. L'année de son érection, elle comptait déjà plus de 25 000 associés. M. l'abbé Chenu, curé actuel de Saint-Evroult-Notre-Dame, s'occupe de cette œuvre avec zèle et amour : on peut s'adresser à lui pour les renseignements que le cadre de cette notice ne comporte pas.

### PRIÈRE EN L'HONNEUR DE SAINT ÉVROULT

O Dieu, qui rendez ce jour vénérable pour nous par la solennité du bienheureux Evroult, abbé, écoutez favorablement les supplications de votre Eglise, et faites qu'elle soit toujours soutenue par les prières de celui dont les mérites sont pour elle un honneur. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

(*Missel de Bayeux.*)

### SOURCES CONSULTÉES


ORDÉRIC VITAL, dans la *Patrologie lat. de Migne*, t. 183.

*Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti.*

*Gallia Christiana*, t. XI. col. 823 et suiv.

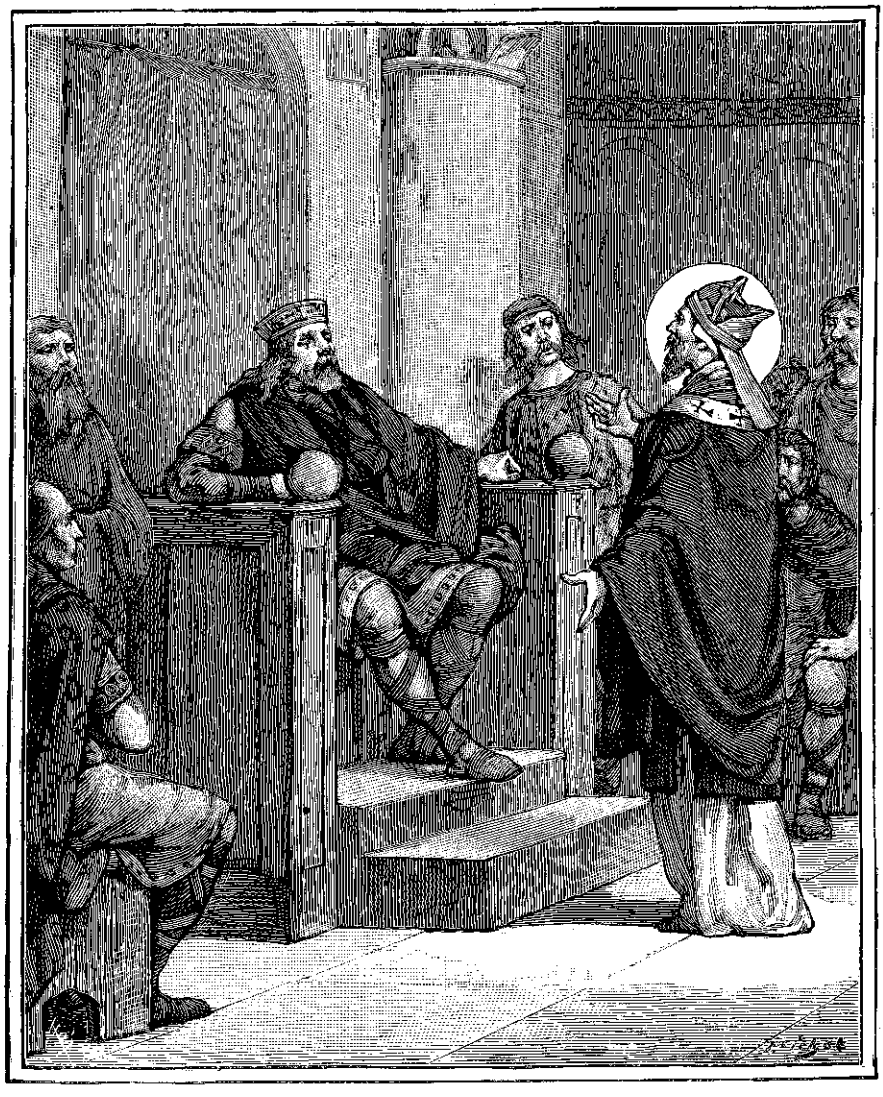
*Année Bénédictine*, ou les *Vies des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît*, par JACQUELINE BOUETTE DE BLÉMUR, 1667.

Abbé J. B. N. BLIN. *Vies des Saints du diocèse de Séez et histoire de leur culte.* LAIGLE, 1873.

Abbé H. G. CHENU, curé de Saint-Evroult-Notre-Dame. *Vie populaire illustrée de saint Evroult.* Brochure, chez l'auteur, 1896. Nous remercions spécialement M. l'abbé Chenu, qui nous a gracieusement permis de reproduire une des gravures de son intéressante brochure.

# SAINT LÉZIN, ÉVÊQUE D'ANGERS

*Fête le 13 février.*



**A la cour du roi Gontran, saint Lézin se fait le défenseur des opprimés.**

NAISSANCE ET ÉDUCATION ROYALES DE SAINT LÉZIN

Saint Lezin naquit en Anjou vers le milieu du VI^e^ siècle.

Son père, Warnarius ou Garnier, était gouverneur en Bourgogne, et il y possédait de grands biens. Il était proche parent de Clotaire I^er^ et l'un des plus puissants leudes de sa cour. L'éclat de son nom, sa noblesse, étaient encore rehaussés par d'héroïques vertus : il éleva son fils dans les sentiments d'une fervente piété, lui donnant lui-même, avec les plus saints exemples, les plus solides conseils.

Grâce à une éducation si forte, le jeune Lezin grandit, comme le Sauveur, en âge et en vertus, faisant le charme de tous ceux qui l'approchaient. L'innocence et la piété rayonnaient sur son front et donnaient à son visage une beauté qui semblait empruntée au ciel.

La Providence ne l'avait pas moins heureusement doué du côté de l'intelligence. Aussi Garnier ne négligea-t-il rien pour procurer à l'enfant le bienfait d'une instruction brillante.

Comme on le sait, en vue de préparer à l'Etat des dignitaires à la hauteur de leurs charges, les rois de la première race avaient établi, dans

leur palais même, une école dite bientôt *Ecole du Palais*, où les meilleurs maîtres avaient mission de former une jeunesse d'élite. C'est cette école que fréquenta le jeune Lézin, et ses progrès, son savoir lui valurent l'admiration de tous ses condisciples.

Ses études terminées, Lézin fut présenté au roi par son père. Pour avoir rendu à son prince, en plus d'une circonstance, des services signalés, Garnier jouissait de sa haute faveur. Informé par avance des qualités physiques et morales de Lézin, Clotaire Ier reçut son jeune parent avec les marques d'une grande bienveillance. Et, comme témoignage non équivoque de sa royale prédilection, il lui conféra sur-le-champ, avec le baudrier militaire, l'éminente dignité de *connétable de France*.

### LÉZIN COMTE ET DUC DES ANGEVINS

Avant de descendre au tombeau, Clotaire Ier voulut encore donner au jeune connétable une dernière marque de considération. Avec le gouvernement des frontières de l'Armorique, il lui remit successivement les titres de *comte* et de *duc des Angevins*.

Préposé au gouvernement de la capitale et de la province des Angevins, Lézin remplit, à la satisfaction générale, ses importantes fonctions. Esprit conciliant et élevé, on le vit toujours fidèle à son roi (Chilpéric Ier, devenu en 561, roi de Neustrie), s'efforcer d'opérer dans l'Anjou la plus parfaite union entre le Celte, ancien possesseur de la Gaule, le Gallo-Romain, passionné pour les institutions de la vieille Rome, et le Franc conquérant, dont les prétentions insatiables étaient un perpétuel ferment de discordes.

Aussi inaccessible à la flatterie qu'à la cupidité, il sut de même rendre la justice avec la plus stricte équité, et, chaque année, faire exactement rentrer dans le trésor royal la somme des impôts remise entre ses mains par ses subordonnés. On aime surtout à voir alors, en dehors des heures réservées à l'accomplissement de ses fonctions, le comte si cher aux Angevins consacrer ses loisirs au pied des autels, soit dans la chapelle de son palais, soit dans les temples élevés ou réparés par ses libéralités. On aime enfin à le voir, au retour de sa visite habituelle à la maison du pauvre ou de l'ouvrier, se faire un doux passe-temps de la lecture de nos *Livres Saints*. C'est que, dit son pieux biographe, tandis qu'il paraissait absorbé par les affaires de son administration, depuis de longues années, son cœur ne rêvait plus que la vie de prière dans la solitude d'un cloître.

### FIANÇAILLES — VOCATION RELIGIEUSE

Une circonstance toute providentielle devait bientôt rendre au pieux duc une liberté qu'il préférait à tous les honneurs du monde.

D'accord avec Garnier déjà parvenu aux limites de la vieillesse, Chilpéric lui-même entreprit de négocier le mariage de Lézin avec une princesse digne de sa vertu et de son rang.

Il y allait, lui disait-on, de la gloire de l'Eglise et de la prospérité de l'Anjou; fils unique, il devait songer, de plus, à donner à sa race un héritier de son nom et de la gloire de sa maison. Pressé par tant d'instances, le noble magistrat, qui avait toujours eu la virginité pour vertu de prédilection et qui, à la cour, dans les camps, vivait pour ainsi dire en religieux, consentit cependant à se laisser fiancer à une personne d'une naissance égale à la sienne. Mais, la veille du jour fixé pour les noces, Dieu intervint, semble-t-il, en faveur de son fidèle serviteur et parut condescendre à ses désirs intimes, écartant de son avenir un mariage redouté : la jeune fiancée, ce jour-là, se trouva subitement frappée de la lèpre.

Dégagé de sa promesse, Lézin exécuta le projet que depuis longtemps méditait sa piété. Les Angevins virent donc, avec la plus grande édification, quoique avec regret, leur duc et gouverneur déposer l'habit militaire, vendre son riche patrimoine au profit des pauvres, des églises et des monastères. Ils l'admirèrent se faisant humble moine, à Chalonnes-sur-Loire, se pliant aux plus rudes austérités de la vie cénobitique. Bientôt après, la rigueur de ses jeûnes et la constance de ses veilles, son esprit d'obéissance et de désintéressement, lui méritèrent d'être élevé à la sublime dignité du sacerdoce.

Le biographe de notre Saint se complaît à montrer les moines de Chalonnes agréablement surpris de la science, de l'élocution facile, de la distinction de leur illustre confrère. Ce qu'ils admiraient le plus, c'étaient les sentiments d'humilité qui faisaient du royal comte et duc des Angevins le plus petit des serviteurs de ses Frères, toujours le premier à se soumettre aux plus bas offices dans la communauté.

### LÉZIN ÉVÊQUE D'ANGERS

Lézin ne jouissait que depuis peu d'années de la douce paix tant désirée, quand, vers 585, l'évêque d'Angers vint à mourir. Les seigneurs de la ville et de la province saisirent avec empressement l'occasion de témoigner à leur ancien gouverneur leur reconnaissance et leur vénération; ils le demandèrent comme pasteur. Mais, comptant sur les résistances de l'élu, ils eurent soin de recourir à l'autorité du roi, qui dès cette époque, ratifiait en France les élections épiscopales. Clotaire II, successeur de Chilpéric Ier, son père, ou plutôt la cruelle Frédégonde, mère du jeune roi, et Gontran, son oncle, qui administraient en son nom le royaume, favorisèrent le projet des seigneurs, du clergé et du peuple d'Angers, et tous, d'une voix enthousiaste, proclamèrent Lézin *évêque*.

Lézin allégua qu'il n'avait pas quitté les dignités séculières pour accepter celles de l'Eglise Il voulut prendre la fuite. Ce fut en vain. On le contraignit à demeurer à Angers et il dut se résigner à la volonté de Dieu (586).

A quelques jours de là, le célèbre Grégoire de Tours, son métropolitain, lui donnait la consécration épiscopale, après lui avoir fait jurer,

suivant les saints Canons, de n'enseigner que la doctrine du Symbole de Nicée et de Constantinople, celle des Conciles généraux tenus jusque-là, et des Saints Pères. Et, bien que saint Lézin ait rendu son âme à Dieu le 1er novembre, c'est l'anniversaire de ce jour célèbre, 13 février, que l'Eglise d'Angers a constamment choisi pour célébrer sa fête.

### LÉZIN APOTRE DE LA FRÉQUENTE COMMUNION, SOUTIEN DES PAUVRES ET DÉFENSEUR DE L'OPPRIMÉ

Le premier soin du nouvel évêque fut de répandre dans les cœurs la semence de la parole de Dieu. Il enseigna toujours avec une onction, une suavité qui captivaient les pécheurs les plus endurcis; et, rarement, son zèle se retira vaincu de ces sortes de combats livrés contre le démon pour la conversion des âmes.

Il eut toute sa vie pour le Sacrement de nos autels une dévotion et un attrait particuliers, et ne cessa, dans ses fréquentes instructions à son peuple, de revenir sur ce sujet, de proclamer et de chanter les divins effets de l'Eucharistie dans les cœurs bien préparés. On peut voir en lui l'un des premiers et des fervents apôtres de la communion fréquente. Son bonheur était de pouvoir, chaque matin, célébrer le Saint Sacrifice, et sa joie, d'exhorter les fidèles à s'approcher de la Table Sainte. Il aimait à leur rappeler les paroles de la Sainte Ecriture qui sont un encouragement à communier. Le chapitre VI de l'évangéliste saint Jean lui était familier, et il ne se lassait pas de commenter avec amour ces divines paroles : « Celui qui ne me mange pas ne vit pas pour moi.... Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang demeure en moi et moi en lui. »

Non moins ardente sa charité envers le prochain. Digne avec les grands, simple avec les petits, il savait se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Sa générosité était si connue, même des contrées éloignées, que d'innombrables troupes de mendiants accouraient sur sa renommée pour solliciter l'assistance du saint évêque.

Mais cette inépuisable charité, cette bonté universelle, cet esprit conciliant qui, jusque dans les séances même d'un Concile, lui firent toujours adopter le parti de la modération et de la douceur, n'empêchèrent pas Lézin, dès les débuts de son épiscopat, de se montrer l'intrépide défenseur du droit opprimé.

Beppolène, le successeur de Lézin comme gouverneur et duc de l'Anjou, avait d'injustes prétentions sur un terrain planté de vignes, voisin d'Angers, et la propriété d'une dame appelée Domnola. Le conflit éclata au temps de la vendange. Domnola, sûre de son droit, envoya ses serviteurs pour faire la récolte. Peu soucieux des formes légales, Beppolène, à cette nouvelle, réunit une troupe de gens armés, fait irruption dans la vigne, la livre au pillage et ordonne aussitôt le massacre de Domnola et de ses vendangeurs.

Ce crime provoqua une indignation générale. Lézin, sans tarder, se rendit à la cour de Gontran et réclama si énergiquement contre de pareilles violences que le régent du royaume dut sévir, suivant la rigueur des lois, contre les meurtriers. Beppolène lui-même se vit condamné à la confiscation de tous ses biens.

La voix publique fut unanime à remercier Lézin.

### VIE PÉNITENTE DE LÉZIN — SES MIRACLES — IL RECHERCHE LA SOLITUDE

En acceptant l'épiscopat, Lézin avait résolu de ne se départir en rien des austérités de la vie monastique, et de donner constamment à son peuple l'exemple des plus humbles vertus.

On le vit, aux dépens de sa santé, couvrir comme saint Martin, la nudité du pauvre, laver, essuyer les pieds des mendiants et des lépreux, avec cet amour de l'humilité dont les saints possèdent le secret. Il ne relâcha rien de ses jeûnes et de ses veilles d'autrefois. Sa nourriture de prédilection fut le plus souvent du pain d'orge trempé dans l'eau; et, sous son grossier vêtement il cachait, comme le plus austère des moines, un cilice de crin qui ne cessait de déchirer sa chair.

Séduits par ses vertus, beaucoup de séculiers, et, parmi eux, des membres de l'aristocratie, lui manifestèrent le désir de puiser, à ses côtés, à la source si féconde de sa sagesse et de sa sainteté. C'est pour réaliser ce pieux désir que Lézin construisit près de sa ville épiscopale un vaste monastère qu'il plaça sous le patronage de saint Jean-Baptiste et qui devint, dans la suite, la célèbre collégiale de Saint-Julien d'Angers.

Pendant la construction de ce monastère, le saint évêque opéra l'un de ses miracles les plus éclatants. Un jour, accompagné de l'archidiacre Mainbœuf, son futur successeur, Lézin se rendait au milieu des ouvriers pour surveiller les travaux et porter ses avis et ses encouragements. A l'angle d'une rue, sur la place Saint-Etienne, douze infirmes, aveugles et boiteux, se présentèrent, implorant la bénédiction et le secours du prélat. Celui-ci leur exposa d'abord son indignité. Mais, sur les instances de Mainbœuf, il fit sur eux le signe de la croix, et tous recouvrèrent instantanément la santé. En mémoire de ce prodige, Mainbœuf, par l'ordre de Lézin lui-même, fit bâtir en cet endroit une église en l'honneur de la croix. Cet édifice fut renversé à l'époque de la Révolution, mais la place située au chevet de la cathédrale actuelle porte toujours le nom de Place de Sainte-Croix.

La guérison non moins merveilleuse d'un homme du peuple nommé Ghison, aveugle, lui aussi, conquit définitivement à l'évêque le renom de thaumaturge, et conduisit à ses pieds beaucoup de malades avides de recouvrer la santé. Il fut forcé, pour se soustraire à tant de marques de vénération, de prendre secrètement la fuite et de se retirer, avec un seul clerc et deux petits enfants de l'école épiscopale, dans une solitude lointaine et ignorée. Aucun biographe contemporain ne désigne autrement le lieu de cette

retraite, mais, appuyés sur des traditions locales très anciennes, les habitants de Saint-Lézin-d'Aubance, non loin de Chalonnes où leur patron avait coulé de si heureuses années, aiment à redire en le priant et en chantant son nom :

Aux temps lointains, sur les bords de l'Aubance,
Pontife ermite en ce riant vallon,
De nos aïeux vous étiez l'espérance,
Obtenez-nous de Dieu grâce et pardon.

Jour et nuit en prière, adonné sans contrainte à l'exercice de la pénitence et, sans doute aussi, occupé à distribuer selon les occasions, la parole de Dieu, l'évêque fugitif se croyait revenu aux plus beaux temps de sa vie dans le cloître. Il semait en ce lieu, paraît-il, comme à Angers, les miracles sur ses pas. Aussi l'affluence des visiteurs à sa pauvre cellule renseigna vite ceux qui, depuis son départ, s'étaient mis à sa recher che. Il lui fallut, au plus tôt, rentrer au milieu de ses ouailles.

Néanmoins la vie monastique resta toujours l'objet de son affection et de ses vœux. Un instant, Lézin parla de démission, sans doute pour se retirer au monastère de Saint-Jean-Baptiste qu'il venait de construire. Mais, une fois de plus, il trouva une telle opposition à son projet de la part du roi, du clergé, et de tout le peuple d'Angers, qu'il dut enfin se résoudre à gouverner spirituellement l'Anjou jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusque vers l'an 618.

ÉGLISE DE SAINT-LÉZIN

MORT DE SAINT LÉZIN — SON CULTE

Lézin n'avait cessé de travailler au salut des âmes et à la propagation du règne de Jésus-Christ.

Connaissant son zèle et sa sainteté ainsi que le crédit dont il jouissait à la cour de France, le pape saint Grégoire le Grand avait daigné lui écrire et lui recommander les missionnaires envoyés pour convertir l'Angleterre et qui devaient passer par la capitale des Angevins.

Vint le jour où le saint prélat se sentit enfin défaillir sous le poids des travaux, des macérations et des années. Il avait atteint l'âge de soixante-cinq ans.

Rien de touchant comme la ferveur de ses derniers instants : « Oh ! s'écriait-il, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, si l'on me donnait des ailes comme à la colombe, je m'envolerais là-haut et je m'y reposerais ! »

Il rendit son âme à Dieu le premier jour de novembre, en la solennité même de la Toussaint.

Son corps fut déposé dans l'église du monastère de Saint-Jean-Baptiste où il s'était proposé de finir ses jours sous l'habit de simple religieux.

Le culte de saint Lézin commença dès le jour de ses funérailles, lorsqu'on vit deux aveugles recouvrer la vue, et plusieurs infirmes une santé parfaite. Le pape saint Vitalien, à quelques années de là, s'empressa de sanctionner le culte et les miracles, et proclama ainsi la sainteté de l'illustre serviteur de Dieu.

Patron de la paroisse qui porte son nom, au diocèse d'Angers, il l'est encore, en ce même diocèse et non loin d'Angers, d'une humble chapelle bâtie au milieu des ardoisières de Trélazé. Il est aux carriers de l'Anjou ce que sainte Anne est aux matelots de la Bretagne. Aussi, tous les ans, le dimanche qui suit sa fête, leur confiance et la vivacité de leur foi se réveillent-elles en ce pieux refrain :

Saint Lézin, patron des carrières,
De nos pères, l'ami, l'aimable bienfaiteur,
Entends monter vers toi nos ardentes prières,
Sois notre protecteur.

Abbé L. TARDIF.

SOURCES CONSULTÉES

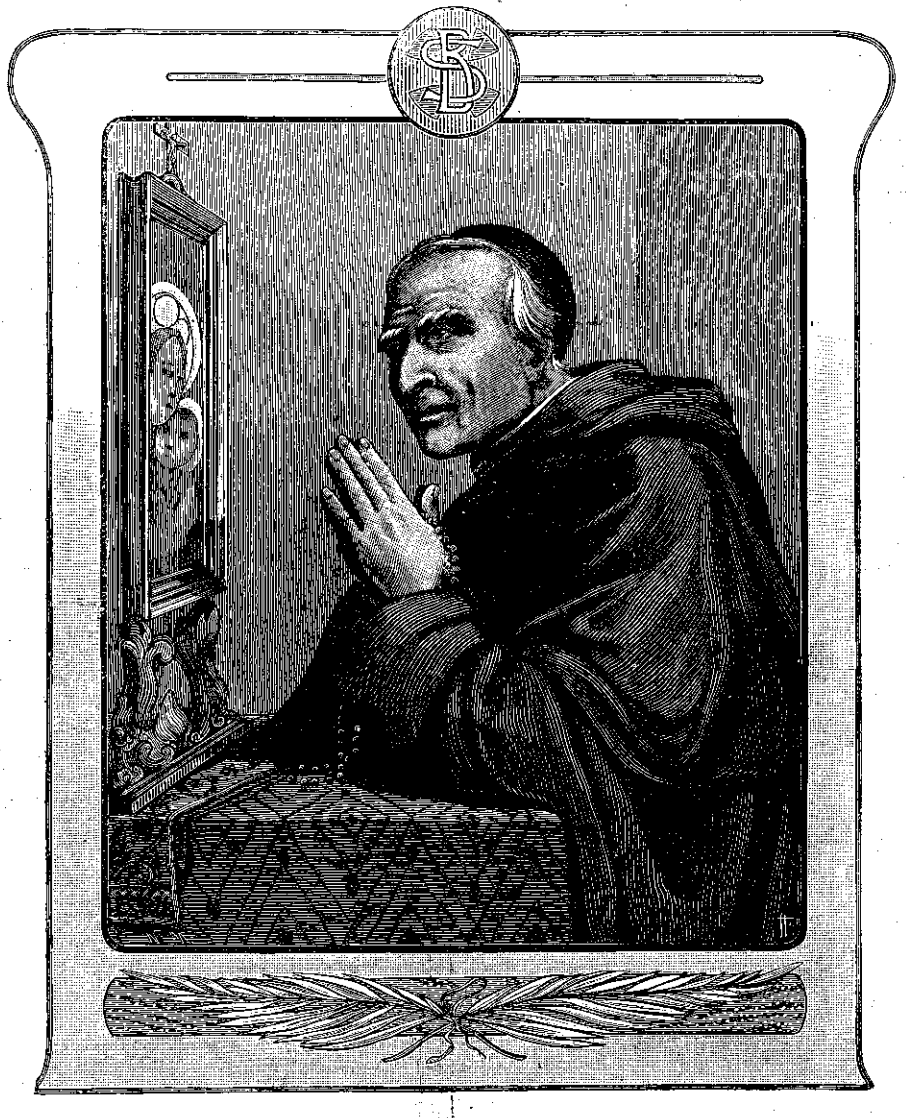
BOLLANDISTES, *Acta sanctorum*, t. II, de février : biographie de saint Lézin par un contemporain ; et celle écrite par Marbode, archidiacre d'Angers, mort évêque de Rennes au XIe siècle. — Dom BARTHÉLÉMI ROGER, *Histoire d'Anjou*. — Dom F. CHAMARD, *Vies des saints personnages de l'Anjou*, t. Ier. — Abbé TRESVAUX, ancien vicaire général de Paris, *Histoire de l'Eglise et du diocèse d'Angers*. — GRANDET, ancien curé d'Angers, notes manuscrites. — *Bréviaire romain* (propre d'Angers).

# LE VÉNÉRABLE ÉTIENNE BELLESINI

## RELIGIEUX DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

*(25 novembre 1774-2 février 1840)*

*13 février*



**Portrait du vénérable Etienne Bellesini**

### ENFANCE, VOCATION ET PREMIER APOSTOLAT

Etienne Bellesini naquit le 25 novembre 1774, à Trente, antique cité du Tyrol, sur la rive gauche de l'Adige, et fut baptisé dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à jamais célèbre par les sessions du Concile œcuménique.

Il avait sept ans à peine, lorsque son curé, frappé de la précocité de son intelligence et de sa vertu, admit à la Première Communion l'enfant, parfaitement instruit par les leçons de sa pieuse mère. A dix ans, Etienne reçut la confirmation des mains de l'évêque de Trente, Pierre Vigile, comte de Thunn.

En grandissant, il ne perdit rien de sa piété première. L'un de ses délassements favoris était

de se dresser un petit autel où il pût imiter les fonctions des ministres sacrés, premier indice souvent significatif d'une future vocation, ou encore il allait passer quelques heureux instants au couvent des Pères Augustins, où se trouvait son oncle maternel, le P. Fulgence Meinchembeck.

Un jour, l'appel de Dieu retentit au fond de son âme, l'attirant à la vie religieuse. Sa vertueuse mère, dont les contemporains font à l'envi l'éloge, lui dit alors : « Mon fils, je ne t'ai mis au monde que pour Dieu. S'il te veut, je te donne à lui de tout mon cœur. »

Etienne rencontra près de son père de plus fortes résistances, mais finit par en triompher, et, au comble de ses vœux, il demanda l'habit des Augustins, au couvent de Saint-Marc, à Trente; peu de temps après l'avoir reçu, il partait pour Bologne où devait s'accomplir son noviciat dans le monastère de Saint-Jacques le Majeur.

Le général des Augustins, ayant ouï parler de ce novice modèle, l'appela près de lui, à Rome, aussitôt sa profession, pour lui faire suivre les cours de philosophie. Là, comme ensuite à Bologne où on l'enverra achever ses études de théologie, Etienne Bellesini se fit remarquer par son rare talent, son habileté dans la soutenance publique des thèses ou du *circulus* traditionnel, et aussi par une modestie que le succès n'altéra jamais.

Il mérita le grade de *Prodéfendant*, rôle réservé d'ordinaire aux plus capables.

A la veille de recevoir l'onction sacerdotale, en 1797, les événements politiques le firent passer subitement de Bologne à Trente, et entreprendre un ministère auquel il était loin de s'attendre.

La Révolution française, en effet, avait son contre-coup jusque dans l'Italie. Les soldats de la République envahissaient Bologne, ville du territoire pontifical, tandis qu'un premier édit contre les Ordres religieux expulsait des couvents tous les sujets étrangers aux Etats de l'Eglise.

Bellesini, chassé de Bologne, fut reçu à bras ouverts par les Augustins de Trente. On lui confia le soin de la sacristie; en outre, quoiqu'il ne fût encore que diacre, ses supérieurs l'appliquèrent au ministère de la prédication, pour lequel il manifestait les plus heureuses dispositions.

Il s'y donna avec tant de cœur qu'il y épuisa ses forces et tomba malade, de telle sorte que son ordination en fut retardée. Enfin, entré en convalescence, il put être porté en litière à la cathédrale, où l'évêque lui imposa les mains.

Rendu à la santé, il reprit son fructueux apostolat. Il se montrait déjà l'homme d'oraison qu'il sera toujours, et, après avoir beaucoup prêché, avoir passé de longues heures au confessionnal, il prolongeait encore ses veilles, et plus d'une fois on le retrouva dans le sanctuaire, bien avant dans la nuit, vaincu par la lassitude et endormi, mais encore agenouillé et dans l'attitude de la prière, devant son crucifix.

L'invasion étrangère et un nouvel édit impérial, décrétant la suppression des Ordres religieux dans le Tyrol, vinrent tout à coup l'arracher à la paix de son cloître, le séparer violemment d'avec ses frères, et l'obligèrent à se retirer près de son frère Ange Bellesini et de sa mère devenue veuve, qui l'attendait pour avoir la consolation de mourir entre les bras de son fils prêtre.

Le ministère même de la prédication et celui de la confession furent bientôt interdits au serviteur de Dieu, à moins de prêter un serment auquel répugnait sa conscience.

Que faire? Un nouveau champ d'action s'offrit alors à lui.

### A LA TÊTE DE CINQ CENTS ENFANTS

Devant l'irréligion envahissante, Etienne Bellesini résolut de se dévouer à la jeunesse et de la préserver s'il se pouvait du poison, en la détournant des écoles élémentaires, dites *normales*, où on leur enseignait l'athéisme et la révolte, et en l'attirant dans des écoles gratuites qu'il s'empressa de leur ouvrir.

Avec la charité d'un Calasancz, il recueillit dans la ville et aux environs tous les enfants qu'on voulut bien lui confier, garçons et filles, pris surtout parmi les pauvres, et il les amena dans sa maison, trouva pour les petites filles des maîtresses convenables, et se chargea lui-même de l'instruction des petits garçons.

Toutes ses ressources, la maigre indemnité qu'il recevait du gouvernement à titre de religieux dissous, les revenus de sa famille ou les aumônes des particuliers furent consacrés à cette œuvre.

Le local étant devenu tout à fait insuffisant, il en aménagea un plus vaste, où se pressèrent bientôt quatre et cinq cents enfants.

De quelle sollicitude ne les entourait-il pas! Il leur mettait en main papier, plumes, livres, distribuait des vêtements aux plus indigents, leur donnait du pain, à eux et à leurs parents.

Ceux-ci, comme il arrive parfois en pareil cas, abusaient de sa charité. Ils venaient lui demander quelque argent à emprunter, et portaient en gage des paniers qui semblaient pleins de beau linge : il donnait l'argent et retenait le dépôt, mais il n'y avait de linge qu'à la surface du panier : le fond était garni de mauvais chiffons.

Evidemment, les emprunteurs ne rendaient rien et ne reparaissaient plus. Mais le Vénérable ne se plaignait jamais de cette fraude et ne croyait pas qu'on fût coupable de le tromper ainsi.

Si un enfant s'avisait de faire l'école buissonnière, il allait lui-même en demander compte aux parents.

A la longue, il avait trouvé des maîtres pour l'aider efficacement dans sa rude tâche. Pour lui, il s'était réservé la surveillance générale et les catéchismes. Il accompagnait à l'église ses enfants, les conduisait au saint tribunal, les préparait à s'asseoir au banquet eucharistique, les excitait de toute manière à la ferveur, et faisait imprimer, pour les donner aux meilleurs, à titre d'encouragement, des images et des livres de piété.

Par exemple, il ne fallait pas que les parents

lui envoyassent de petits cadeaux afin qu'on n'oubliât pas leurs enfants dans la distribution des récompenses! Il refusait avec énergie, ne voulant couronner que le mérite, sans distinction de personnes.

On conçoit que les maîtres libre-penseurs de l'endroit, furieux de voir la jeunesse déserter leurs écoles, aient tenté de desservir le vénérable Bellesini, soit auprès du Conseil municipal de Trente, soit auprès du gouvernement autrichien, dont dépendait le Tyrol depuis 1812. Les magistrats de la ville répondaient qu'ils ne pouvaient qu'approuver une institution aussi populaire et appelée à réaliser un si grand bien.

Quant au gouvernement, poussé à bout par les rapports de ces détracteurs, il ouvrit une enquête dont le résultat fut, non seulement de confirmer Bellesini dans les charges qu'il avait si généreusement assumées, mais encore de l'établir directeur général des écoles de la province, lui allouant, à cet effet, plus de cent mille florins par an.

Auparavant, il dépensait annuellement dix mille florins, somme énorme pour l'époque, et qu'il trouvait « je ne sais comment », raconte une de ses nièces, religieuse à Rome.

Assuré ainsi de l'appui des autorités, le Vénérable s'appliqua à détruire tout vestige des anciennes écoles normales, et rédigea, à cet effet, un code de l'enseignement dans les écoles du Tyrol. La piété et l'instruction religieuse y sont la première préoccupation du législateur. Ces règlements parurent si sages que le gouvernement autrichien les approuva et il ne les a jamais abrogés.

### SANS PASSEPORT — RENTRÉE AU COUVENT

Quelque chose pourtant manquait au bonheur du vénérable Etienne Bellesini, au milieu même de ses succès et de ses consolations surnaturelles. Il regrettait sa cellule de moine, la solitude de son couvent, et, dans sa patrie, il se considérait toujours comme un exilé.

Sans doute, il gardait aussi rigoureusement que possible les coutumes et les constitutions de son Ordre, austère jusqu'à interdire l'accès de sa chambre à toute femme, même à sa mère et à sa sœur, fidèle à observer les jeûnes de règle, mortifié comme un véritable ermite. Mais ces pratiques ne remplaçaient point pour lui les avantages de la vie claustrale. Aussi sa joie fut grande quand il apprit la nouvelle de la restauration des Ordres religieux, rétablis dès 1814 par les soins de Pie VII, au moins dans les Etats de l'Eglise.

Sa résolution fut vite prise; il la tint secrète, et, pour ne rien brusquer, attendit pour la mettre à exécution les vacances d'automne de l'année 1817.

Alors, brisant tous les liens qui l'attachaient à sa ville natale, oubliant la dignité de chanoine qu'on venait de lui offrir, il feignit de vouloir prendre un peu de *villegiatura*, pour aller prêcher aux environs, comme il avait coutume de le faire chaque année à cette époque, et s'éloigna incognito, pour n'avoir pas à se heurter aux exigences des habitants de Trente, qui ne l'eussent certainement pas laissé partir.

Son long voyage ne s'accomplit pas sans périls. Pour tenir secret son départ, il ne s'était pas muni de passeport — le gouvernement autrichien, d'ailleurs, le lui eût très probablement refusé, — et la surveillance s'exerçait sur la frontière des Etats pontificaux, d'autant plus rigoureuse qu'une loi expresse défendait aux religieux expulsés des couvents pendant la domination française d'émigrer pour rentrer dans leurs cloîtres.

Il franchit néanmoins sans encombre les premiers postes de police, et, le bréviaire à la main, se recommandant à Dieu, passa au milieu des gardes qui ne firent pas attention à lui. Plus loin, avant de traverser le Pô, il se trouva dans une grande perplexité. Il restait le seul des passagers à n'avoir pas exhibé de passeport, quand le maître de l'embarcation lui dit de se hâter d'entrer sur le bateau, et, dans son empressement, négligea pour lui la formalité si redoutée.

En arrivant à Ferrare, Bellesini se présenta au légat apostolique, le cardinal Spina, et, après avoir exposé sa situation et les motifs de son départ furtif, il en reçut le laisser-passer qui lui était nécessaire pour le reste de son voyage, et parvint enfin au couvent de Saint-Augustin, à Rome.

De Ferrare, il avait adressé à sa famille une lettre pleine de tendresse, bien faite pour rassurer et consoler les siens. Tout fut mis en œuvre pour obtenir son retour à Trente; le gouvernement lui-même intervint par la voie des journaux, le menaçant, s'il tardait à revenir, et à reprendre la direction des écoles, de l'exil perpétuel et de la confiscation.

Instances et menaces, tout fut inutile. Etienne Bellesini, décidé comme il l'était à suivre coûte que coûte sa vocation, se souciait peu des atteintes portées à des droits auxquels il avait renoncé de plein gré et pour toujours. Au reste, il avait pris ses mesures pour que sa démission et sa fuite précipitée ne portassent aucun détriment à sa chère et grande œuvre.

### LE MAITRE DES NOVICES

Le général des Augustins, Septime Rotelli, lui confia la charge de maître des novices. Le P. Etienne s'en acquitta, à la satisfaction générale, d'abord à Rome, durant quatre ans, puis à Città di Pieve, où fut transféré le noviciat pendant cinq autres années.

Il sut allier, dans cette délicate fonction, la douceur à la fermeté, la charité à l'esprit de discipline, rendre le commandement aimable et l'obéissance facile.

Il prêchait d'exemple plus que de parole. Si un novice tombait malade, il ne quittait pour ainsi dire pas son chevet. Città di Pieve avait des hivers très rigoureux : le Vénérable se chargeait le matin d'éveiller la communauté, ce que chaque novice aurait dû faire à tour de rôle, allumait le feu, faisait chauffer l'eau et la portait dans les cellules. Il était le premier à tous les exercices,

n'abandonnant jamais à un autre le soin de les présider. Homme d'oraison et de mortification, il n'avait d'autre lit qu'une chaise ou la terre nue, et passait quelquefois la nuit à prier à genoux devant un crucifix.

Détail digne de remarque, quand il quitta Trente, on ne trouva dans sa pauvre chambre aucun lit! On conjectura avec raison qu'il avait dû faire passer par la fenêtre celui qui s'y trouvait, et qu'il l'avait donné aux pauvres.

Quand il reprenait ou punissait, c'était toujours pour une cause juste et avec une fermeté mêlée de douceur.

Il avait quelquefois sa manière à lui de corriger et de convertir. Un jour, pour je ne sais quel motif, une discorde surgit entre deux de ses enfants. Il y avait lieu à une prompte répression. Le Père mande aussitôt les deux coupables à la chapelle, au pied du Tabernacle, et là il leur demande si, devant Dieu, ils n'ont rien à se reprocher. Les deux novices restent muets. « Eh bien! dit le Vénérable, je vais moi-même demander pardon à Dieu pour vous. »

Il s'agenouille et se met en prière. Puis, se relevant, après quelques instants. « Maintenant, mes enfants, vous allez vous pardonner l'un à l'autre et vous embrasser. »

Ceux-ci hésitent, encore retenus par la passion et le respect humain.

Alors le supérieur, s'éloignant de l'autel, se jette aux pieds de l'un des deux novices et implore le pardon de son compagnon. Puis, s'adressant à celui-ci, il lui demande aussi d'oublier les torts de son frère.

Les deux égarés, vaincus par ce procédé, se laissent enfin toucher et tombent dans les bras l'un de l'autre, pleurant de repentir.

### LE CURÉ DE GENAZZANO

Genazzano est une charmante bourgade de la vallée de Préneste, dominée par un antique château bâti sur le roc, couronnée de belles plantations de vignes et d'oliviers.

Au cœur du village se dresse le célèbre sanctuaire dédié à la Madone du Bon Conseil, auquel vient s'adosser le couvent des Augustins, ses gardiens et ses desservants.

En 1826, Etienne Bellesini demanda comme une faveur insigne à élire son séjour dans cette maison. C'est que le pape Léon XII venait précisément d'y établir la vie commune et la stricte observance, les pratiques de pauvreté rigoureuse et de mortification qui caractérisaient la vie des anciens Ermites de Saint-Augustin, et que la Révolution avait fait oublier.

Volontiers, les supérieurs accédèrent au désir du Vénérable, assurés que ses saints exemples contribueraient beaucoup à implanter la réforme.

Il était là depuis quatre ans, quand la cure vint à vaquer par la mort de son titulaire. Le vénérable Etienne fut nommé curé de la paroisse de Genazzano, et les neuf années, les dernières de sa vie, qu'il passa dans ces fonctions, apportèrent à sa sainteté un nouvel et décisif éclat.

Déjà affaibli par l'âge et affecté d'une hernie douloureuse et chronique qui, au dire des médecins, lui causa de graves et continuelles souffrances et nécessita même plusieurs opérations, il ne se dispensa jamais d'aucun de ses devoirs de pasteur et père des âmes. A tout instant on le trouvait prêt, la nuit comme le jour, à confesser, à prêcher, à accourir au chevet des malades. Jamais il ne témoigna le moindre ennui, n'exhala la moindre plainte, n'allégua les rigueurs de l'hiver ou les chaleurs de l'été.

Tous les dimanches, il expliquait l'Evangile aux fidèles, et il ne laissait passer aucune fête, même celles qui n'étaient plus d'obligation, ni aucun jour du Carême, sans leur adresser encore une exhortation. Il aimait surtout à faire le catéchisme, et quand il se voyait, comme autrefois, entouré d'une bande innombrable d'enfants à édifier et à instruire, il revivait les beaux jours de son apostolat à Trente.

Il déploya un zèle tout particulier à combattre le blasphème et organisa même avec les curés des environs, qui l'invitaient souvent à prêcher dans leur paroisse, une sorte de ligue pour extirper ce vice.

En même temps, il appelait à Genazzano, de concert avec le vénérable Gaspard del Buffalo, les Sœurs de Charité.

Pour elles et pour leurs pauvres, il quêtait du vin, de l'huile, du blé et bien d'autres offrandes en nature. Il ne craignait pas de s'endetter pour subvenir aux besoins des indigents et des malades.

Nul ne fut plus que lui oublieux de sa propre personne. Il était toujours chaussé d'une paire de mauvais souliers qui avaient le don d'égayer les paysans de Genazzano et l'avaient fait surnommer par eux : *il Padre Ciavattone*, le *Père aux savates*.

Lorsqu'il quêtait, ce n'était pas pour lui, ni pour le couvent, mais pour les malheureux ou pour la décoration de l'église de N.-D. du Bon Conseil.

Son héroïque abnégation, manifestée ainsi en toute circonstance, dans les moindres détails de sa vie comme dans les grandes occasions, ne se démentit jamais, et ce fut elle qui conduisit au tombeau le vénérable serviteur de Dieu.

Dans une épidémie de typhus qui désola Genazzano en 1839, on vit ce vieillard de soixante-cinq ans, infirme et cassé, se transporter malgré tout de maison en maison, pour offrir à chacun de ses paroissiens des consolations, des soins et des secours.

Il y contracta la maladie dont il mourut au commencement de l'année suivante, vrai martyr de son zèle, le 2 février 1840, en la fête de la Purification de la Très Sainte Vierge.

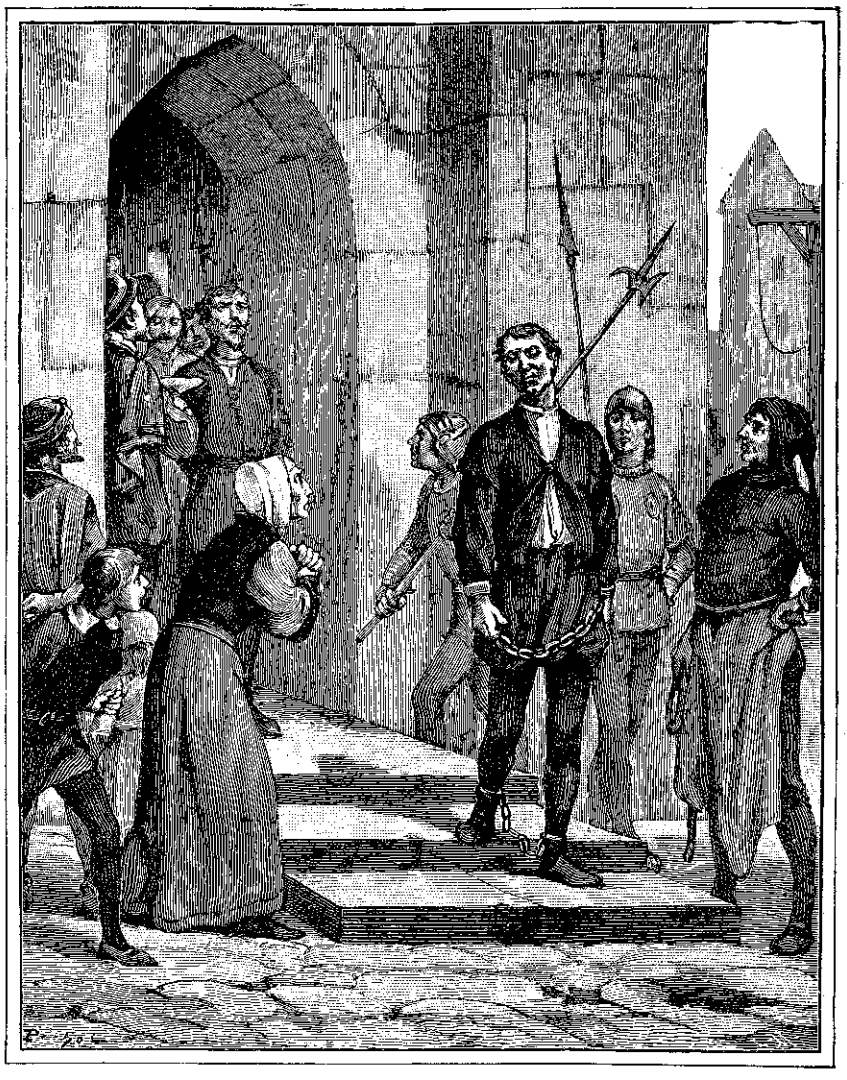
Pie IX l'a déclaré vénérable en 1852. Le tombeau du serviteur de Dieu, à Genazzano, continue de se signaler par les faveurs surnaturelles qu'on y obtient.

Sans avoir l'intention de prévenir au sujet de ces miracles le jugement du Saint-Siège, souhaitons simplement de voir le nouveau pape, Pie X, dont le règne vient de s'inaugurer sous de si heureux auspices, couronner ici encore l'œuvre de Pie IX et faire du vénérable Bellesini un nouveau Bienheureux.

# LE VÉNÉRABLE JOHN MUNDEN

## martyr anglais (1543-1583).

*13 février*



**Je serais heureuse, s'écrie une vieille femme, si mon âme pouvait être où bientôt sera la vôtre.**

NAISSANCE — UN PROFESSEUR RÉVOQUÉ

JOHN MUNDEN naquit à Maperton, dans le Dorset, et entra au collège de Winchester, en 1555, à l'âge de douze ans. Il poursuivit ses études à Oxford où il acquit le titre de « fellow », c'est-à-dire agrégé, en 1562.

Le 20 septembre 1566, tous les maîtres durent prêter serment d'obéissance canonique au visiteur, Horne, évêque protestant de Winchester. Munden refusa et se vit de ce fait suspendu de ses fonctions. Finalement, il fut révoqué pour avoir refusé le serment schismatique imposé à tous les fonctionnaires de la reine Elisabeth.

Nous ignorons ce qu'il fit durant les quatorze années qui suivirent sa révocation de professeur officiel ; il semble néanmoins qu'il se rendit alors dans son pays natal et y exerça la charge d'instituteur.

DÉPART POUR REIMS
AVENTURES A DOUVRES

En 1580, le collège anglais de Douai se trouvait temporairement à Reims. Munden s'y rendit, nous ne savons par suite de quelles circonstances.

On sait que le collège anglais de Douai avait été fondé par Guillaume Allen, docteur

de l'Université d'Oxford et chanoine d'York, qui avait refusé le serment schismatique. Il fut, de ce fait, exilé dans les Pays-Bas, mais il résolut de lutter contre le fléau qui ravageait son pays. Dans ce but, il fit appel aux jeunes étudiants d'Oxford et de Cambridge réfugiés sur le continent.

Il les réunit en communauté, à Douai, pour les préparer aux Ordres et les renvoyer en Angleterre, malgré les édits de proscription.

Mais, sitôt qu'Elisabeth eut vent de ce qui se faisait à Douai, elle s'acharna à détruire le Séminaire. Elle ameuta contre l'œuvre les hérétiques des Pays-Bas. Elle recourut aux pires expédients pour la ruiner. Elle tenta d'obtenir l'expulsion d'Allen par voie diplomatique, si bien qu'au bout de trois ans le collège anglais dut se transporter à Reims, où Marie Stuart avait déjà trouvé un refuge au monastère de Saint-Pierre-les-Dames.

Les événements le ramenèrent plus tard à Douai ; mais, de 1578 à 1593, le centre de la mission anglaise fut établi à Reims, sous la protection des Guises et du cardinal de Lorraine.

Plus de 200 missionnaires sortirent de ce foyer d'apostolat.

Ils rentraient secrètement en Angleterre, parcourant le pays, comme nos prêtres pendant la Révolution, pour y exercer, en risquant leur tête tous les jours, un apostolat clandestin.

John Munden se rendit donc à Reims pour s'y préparer à une semblable mission.

On peut lire dans le journal du collège le passage suivant qui concerne notre martyr : « Le 9 octobre est arrivé d'Angleterre John Munden, jadis fellow de New College, à Oxford, maintenant étudiant en droit civil. A Douvres, avant qu'il lui fût permis de descendre de cheval, un huissier le conduisit à la maison du maire. Quand le voyageur lui eut fait connaître son désir de gagner la France, le maire lui dit qu'il ne franchirait pas la mer si, publiquement, il n'appelait le Pape « un triste sire ». Il refusa de le faire. On se mit alors à l'interroger ferme et à le fouiller de même. On le dépouilla de ses vêtements jusqu'à la chemise qu'on lui aurait même enlevée s'il n'avait résisté courageusement.

Enfin, on découvrit une bourse suspendue à son cou, qui contenait quarante schellings et quarante-six couronnes françaises. A la vue de ce butin, on cessa de le fouiller. « Il a laissé son argent à ces bandits et il est venu avec nous. »

Plus tard, des sommes d'argent assez importantes durent lui être envoyées, car lorsqu'il quitta le collège le 12 août 1581, il avait sur lui une lettre pour le P. Alphonse Agazziri, S. J., recteur du collège anglais de Rome. Dans cette lettre, le Dr Allen écrivait : « C'est un jeune homme profondément bon et catholique. Il part pour Rome uniquement par dévotion. Il a tout ce qu'il faut pour être prêtre. Cependant, jusqu'à ce jour, il n'a pas sollicité la prêtrise et nous ne l'avons pas forcé beaucoup, car il n'a pas vécu aux dépens du collège. »

Arrivé à Rome, il présenta cette lettre au Père recteur et vécut dans la maison assez longtemps pour être regardé comme un élève du collège. Il dut le quitter néanmoins avant son ordination sacerdotale, puisque, dans son interrogatoire, il dira à Walsingham, ministre d'Etat, que, bien que prêtre, il n'appartient point au Séminaire. Néanmoins, il reçut à Rome l'ordination sacerdotale et revint à Reims le 13 juin 1582. Le 6 août suivant, il partait pour la mission anglaise.

### UNE ARRESTATION MOUVEMENTÉE

En Angleterre, d'après le P. Pollen, et d'après un manuscrit de l'évêque Kennet, il prit le nom de George Coryat, afin de se soustraire aux recherches de la police. En effet, d'après les lois en vigueur sous Elisabeth, le seul fait d'être allé à l'étranger pour y faire ses études ecclésiastiques était qualifié de crime de lèse-majesté. Cette précaution ne servit guère à Munden, car, ayant séjourné longtemps dans son pays, il était connu d'un grand nombre de personnes. Nous donnons le récit de son émouvante arrestation, d'après le *Concertatio Ecclesiæ anglicanæ*, un document contemporain, puisque l'édition est de 1594.

En 1583, vers la fin du mois de février, M. John Munden, prêtre, rencontra à Hounslow Heath, sur le chemin de Winchester à Londres, un certain magistrat nommé Hammon, accompagné de plusieurs autres personnes. Hammon connaissait Munden depuis longtemps. Ce dernier aurait voulu fuir ou se cacher, mais lorsqu'il se fut rendu compte à qui il avait affaire, c'était trop tard. Il prit donc le parti de se dissimuler la tête le mieux qu'il put, sous un pan de son manteau, éperonna vivement son cheval et s'élança à bride abattue. En passant près du magistrat, il le salua et voulut continuer sa route, mais Hammon l'arrêta par ces mots :

— C'est vous, Munden ?

— Moi-même, répliqua le prêtre.

— Je suis heureux, repartit Hammon, de vous avoir rencontré. D'où venez-vous ?

— De Winchester.

— Et chez qui avez-vous logé à Winchester ?

— A l'hôtellerie.

— Eh bien, mon cher Munden, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est d'y retourner avec moi.

— Jamais de la vie, dit le prêtre, si vous ne montrez d'abord en vertu de quel droit vous voulez m'y contraindre. Je sais que vous êtes un magistrat du comté de Dorset, mais ici vous n'avez aucune juridiction. Là, je reconnais en vous un gardien de la paix publique ; ici, vous n'êtes pour moi qu'un simple citoyen.

— A votre aise, dit Hammon, mais vous allez vous rendre compte que, même ici, j'ai de l'autorité.

De fait, il fit arrêter par son escorte le voyageur, qui dut se rendre devant la force. On le ramena ainsi à Staines.

Le magistrat de cette ville écrivit immédiatement à Wolsey, secrétaire du Conseil pour la langue latine, qui, le lendemain, fit comparaître Munden devant Walsingham, secrétaire d'Etat.

### INTERROGATOIRE DU PRISONNIER

Celui-ci posa au prêtre, selon sa coutume, de nombreuses questions. Il lui demanda

notamment en quel endroit il avait reçu les Ordres sacrés, s'il appartenait à un Séminaire ? Qui l'avait envoyé en Angleterre ? Qui avait payé les dépenses de son retour ?

A toutes ces questions, Munden répondit : qu'il avait reçu les saints Ordres à Rome ; qu'il n'appartenait point à un Séminaire ; qu'il était retourné en Angleterre de sa propre volonté, et que, pour ce qui regardait la question d'argent, il n'y avait guère songé.

Alors Walsingham, homme de caractère très emporté et d'humeur violente, se mit à décrier les élèves des Séminaires catholiques, puis il prit à partie la nouvelle traduction en anglais du Nouveau Testament qui venait d'être terminée suivant les prescriptions du Concile de Trente, et traita les auteurs d'ignorants dans les questions d'histoire et en langues étrangères.

Devant un pareil flot d'injures, le bon prêtre garda prudemment le silence. Il redoutait, en effet, comme il l'avoua ensuite ingénument, non pas la mort, mais l'affreux supplice de la roue. « On fabriquait, dit Lingard, un large châssis en chêne, élevé sur quatre montants, à trois pieds du sol. Le patient était d'abord couché par-dessous et sur le dos, puis on l'attachait, par les poignets et les coudes, à deux rouleaux placés à deux extrémités du châssis. Ces rouleaux étaient mus par des leviers dans des directions opposées, jusqu'à ce que le corps se trouvât élevé au niveau du châssis. On proposait alors une question, et si la réponse du patient n'était pas satisfaisante, les bourreaux tiraient violemment et de plus en plus, jusqu'à ce que les os quittassent leurs articulations. »

Le secrétaire d'Etat, prenant son silence en mauvaise part, arriva à ces questions décisives, qu'on adressait aux accusés dont la condamnation était à peu près certaine.

— Que pensez-vous, dit Walsingham, du fameux débarquement en Irlande de Nicolas Sanders ?

— J'ignorais absolument ce fait, répondit Munden, et, par conséquent, je ne puis dire s'il a bien ou mal agi.

Autre question :

— Si le Pape ou quelque autre prince envahissait ce royaume, que feriez-vous, ou, d'après vous, que devrait faire un bon citoyen ? Et que pensez-vous de ceci : Le Pape peut-il nier à la reine tout droit au trône ?

— Je vous en supplie, très noble lord, qu'il vous plaise de ne point m'adresser pareilles questions. Je ne suis point théologien, n'ayant étudié que le droit civil. Aussi, étant peu versé dans ces choses, je ne sais que répondre à vos demandes.

Walsingham lui demanda alors, à propos de la reine, s'il la regardait comme la vraie reine d'Angleterre, et sur sa réponse que « oui », il ajouta : s'il la regardait comme vraie reine d'Angleterre *de jure et de facto*, c'est-à-dire de droit et de fait.

Munden répondit :

— Je ne comprends point suffisamment ces mots, je ne sais ce qu'ils signifient.

— Eh quoi, maudit traître ! s'écria Walsingham, vous refusez de me répondre ?

Et il lui porta au visage un coup si violent que le martyr perdit connaissance et se trouva tout étourdi. Il chancelait et ne savait plus où il était. Il se plaignit ensuite de surdité. Lorsqu'il eut repris ses sens, il fut inondé de telles consolations célestes et se sentit armé d'un tel courage que, oubliant tout chagrin et toute tristesse, il fut tout à la joie et ne souhaita plus que souffrir le plus possible pour la plus grande gloire du Christ.

Le secrétaire continua alors de l'invectiver et de lui lancer force injures indignes d'un haut magistrat. Puis, ayant fait appeler un de ses serviteurs, il lui donna l'ordre de conduire le prêtre à la tour de Londres, lui accordant comme récompense le cheval et tout ce que pouvait posséder l'accusé.

### EMPRISONNEMENT ET CALOMNIES

Etant arrivé à la tour, le saint homme fut jeté dans la petite prison appelée Broad Arrou Tower. Pour se faire une idée de cette vie de cachot, il suffit d'avoir visité les cellules engagées dans l'épaisseur des murs, à peine assez hautes pour qu'on s'y tienne debout, pas assez larges pour qu'on puisse s'y coucher, une fosse pour un être vivant, sensible à toutes les souffrances. Il fut aussitôt chargé de chaînes et dut passer les nuits sur les dalles nues de la cellule. Quelque temps après, on vint le tirer de prison pour le conduire à Popham afin d'y subir un nouvel interrogatoire. Il se vit accusé de nombreux méfaits et notamment d'avoir mené dans son propre pays une mauvaise vie.

Cette accusation perfide était tout à fait fausse et avait été portée par des témoins sans conscience.

Le prêtre en fut plus attristé que de tous les supplices qu'on lui avait fait endurer. De retour dans sa prison, il paraissait si affligé que la douleur se peignait sur son visage.

Un de ses compagnons de captivité, prêtre, lui aussi, lui demanda ce qui le rendait plus triste que de coutume. Alors Munden lui raconta qu'en dehors de nombreux crimes dont on l'avait accablé — et sans fondement — on l'avait accusé de mauvaise conduite, qu'il en souffrait beaucoup parce que l'accusation venant à être connue dans le peuple, le déshonneur en rejaillirait non seulement sur sa personne qui n'était rien, mais encore sur ses compagnons de captivité qui luttaient vaillamment pour la foi, et aussi sur la cause si belle et si pure de la religion catholique. Son compagnon, qui était en même temps son confesseur, le connaissant bien, le rassura par ces paroles :

« Il n'y a pas lieu de vous chagriner de cette accusation, mais plutôt réjouissez-vous et adressez à Dieu d'immortelles actions de grâces, vous rappelant ces paroles du Sauveur : « Heureux serez-vous lorsqu'on vous » insultera, lorsqu'on vous persécutera et » qu'on dira faussement toute sorte de mal » contre vous, à cause de moi. Réjouissez-» vous et soyez dans l'allégresse, car votre » récompense est grande dans les cieux : » c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous .»

Ces paroles très sages ramenèrent le calme dans l'âme de Munden, et, à partir de ce moment jusqu'à sa mort, il ressentit une grande paix et une tranquillité d'esprit parfaite.

Le 6 février 1583, le martyr s'entendit condamner à mort, ainsi que d'autres prêtres, pour avoir *conspiré contre la vie de la reine*, autrement dit pour n'avoir pas reconnu la suprématie religieuse d'Elisabeth. En entendant prononcer contre lui la peine de mort, Munden se sentit inondé de joie, et il entonna, avec ceux qui devaient partager son marture : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.*

Ramené à la prison, il rencontra, non loin de Westminster Hall, le fils de sa sœur, et quelques autres défenseurs ardents de sa cause ; tous paraissaient profondément découragés à la vue des malheurs qui l'attendaient. D'autres, au contraire, le considérant comme un malfaiteur public, se moquaient de lui et l'accablaient de sarcasmes. Le saint martyr, suivant l'exemple de Jésus-Christ, passait au milieu d'eux en silence et nullement ému, ni des pleurs de ses amis ni des cris féroces de ses ennemis. Cependant, il adressa quelques mots à son neveu et à ses amis, mots si consolants que leurs pleurs se changèrent en sourire joyeux et que, de retour chez eux, leurs familles attristées furent remplies aussi de consolations divines.

Il approchait de la tour lorsqu'un certain nombre de personnes qui lui voulaient du bien, n'ayant pu assister au jugement et le voyant si transporté de joie, vinrent le féliciter, pensant qu'il était rendu à la liberté. Hélas ! les hommes en qui le sang et la chair dominent comprennent difficilement de pareils triomphes d'un homme déjà mort au monde.

La veille de sa mort, vers le déclin du jour, au moment où le martyr était seul et privé de tout soutien, dans un sombre cachot, accablé peut-être sous le poids de la tristesse en présence de la lutte terrible qu'il aurait à soutenir le lendemain, son confesseur vint le trouver pour le consoler, le réconforter et l'encourager. Il pensait se trouver en présence d'un homme écrasé par la douleur et la mélancolie. Notre-Seigneur n'a-t-il pas eu son heure d'agonie en face de la mort ignominieuse qu'il allait subir ?

Quel ne fut pas son étonnement de ne découvrir en lui aucun signe de tristesse ni de crainte. Il le vit au contraire si rempli de joie et de consolations intérieures qu'il jugea inutile toute parole d'encouragement. Lui-même s'en retourna le lendemain matin grandement consolé et regrettant de ne pouvoir accompagner son fils spirituel au lieu du triomphe final et l'assister dans sa dernière agonie.

Le Vénérable écrivit une lettre très touchante à son cousin Ductze, qui habitait alors Anvers. Elle nous a été conservée par le Dr Oliver dans son *Historical Collections* (1857). Nous la reproduisons ici :

Cousin Ductze, je viens d'être averti de me tenir prêt à mourir demain. Je vous avais presque oublié ainsi que mes autres amis. Je vous en prie, veuillez présenter mes humbles respects, tout d'abord à M. Hyde (1), mon bon maître ; ensuite à ce bon Dr Farnam, l'homme de la chrétienté le plus doux avec qui l'on puisse vivre, et finalement à M. le président (2), à M. Bayly, à M. Rainolds et à tous mes autres amis. Que tous veuillent bien prier pour moi. Si jamais j'ai offensé quelqu'un d'entre eux, qu'il veuille bien me pardonner : je vous confie à Dieu ; puissiez-vous avoir une joyeuse résurrection. De tout cœur, je vous offre mes respects et vous dis au revoir au ciel. Votre ami et cousin affectueux, John Munden.

Le lendemain, 13 février, le bienheureux martyr fut conduit au supplice. Le long du chemin, il dut s'arrêter pour attendre ceux qui, avec lui, devaient recevoir la palme du martyre. C'étaient les vénérables Georges Haydock, James Fenn, Thomas Hemerford et John Nutter.

Une vieille femme, qui se trouvait sur son passage, s'écria, en s'adressant au bienheureux Munden :

— Oh ! heureuse serais-je, si je pouvais partager votre bonheur, si dans quelques heures mon âme pouvait être où sera la vôtre !

Les yeux de l'homme de Dieu se remplirent de larmes, qui trahissaient la joie de son cœur.

A ce moment arrivèrent les autres prisonniers, et le gouverneur de la tour les livra un à un, comme c'est la coutume, aux mains du shériff du comté. Aussitôt, le bourreau en chef demanda aux martyrs lequel d'entre eux s'appelait Munden.

— C'est moi, répondit le Bienheureux.

— Eh bien ! mécréant, je vais te traiter comme tu le mérites.

Et il le railla, le calomnia, lui dit qu'il était le corrupteur des jeunes gens de la noblesse et de ceux surtout qui avaient été confiés à son enseignement parce qu'il les avait amenés au papisme. Puis il lui lia les mains avec la dernière cruauté. Il l'étendit ensuite sur la claie et le conduisit au gibet, le laissant toutefois le dernier afin qu'il vît mourir tous ses compagnons.

Après avoir vu les autres prêtres lutter vaillamment pour la foi catholique et finalement remporter la victoire, son tour arriva de mourir. On le fit monter sur une charrette, on lui passa une corde au cou, puis, le chariot ayant été retiré, il tomba suspendu dans le vide. C'est ainsi qu'il alla jouir de la récompense accordée par Notre-Seigneur au fidèle serviteur qui donne sa vie pour Lui.

---

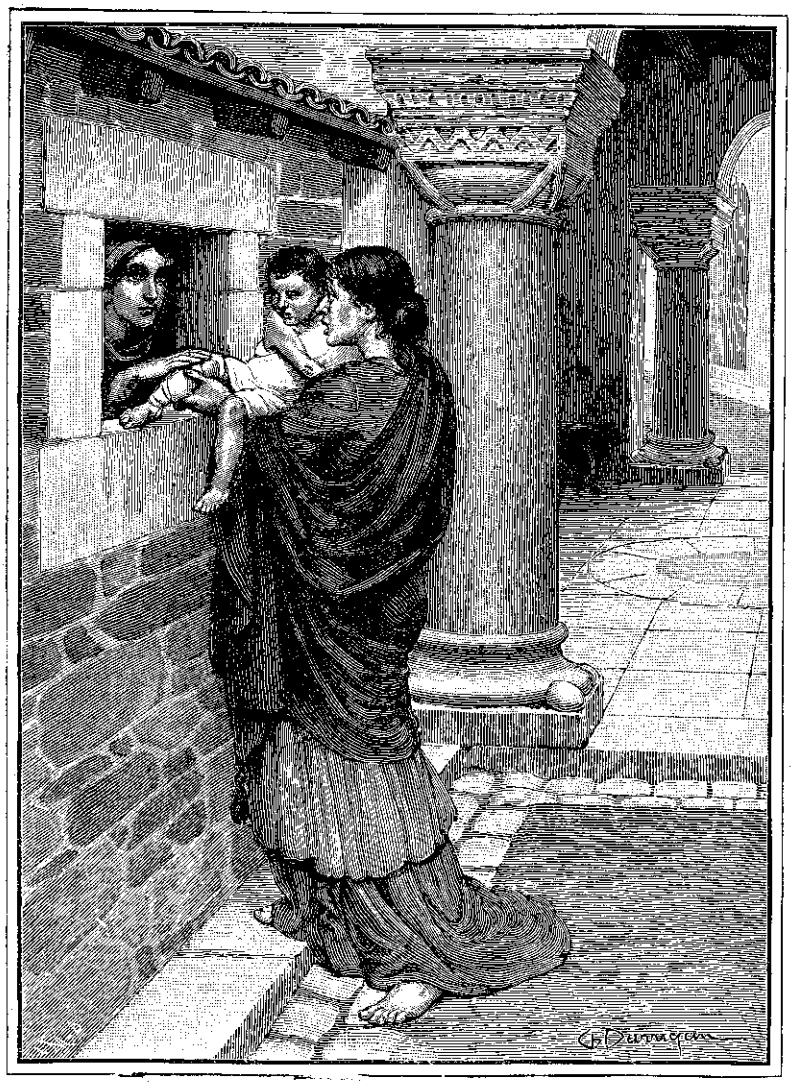
(1) Thomas Hyde, son vieux maître d'école de Winchester.

(2) Dr Allen

# LA BIENHEUREUSE VIRIDIANE

## Vierge et recluse du Tiers-Ordre franciscain (1182-1242).

*Fête le 13 février.*



**La Bienheureuse guérissant un enfant grièvement blessé.**

PREMIÈRES ANNÉES — PREMIERS MIRACLES

Sur la ligne d'Empoli à Sienne s'étage, au penchant d'une colline, la petite ville de Castelfiorentino. C'est dans cette cité que naquit Viridiane, appelée par Dieu à devenir, au dire de son ancien biographe, un exemple extraordinaire de la vie érémétique en Italie, comme saint Antoine l'avait été en Thébaïde.

Les parents de notre Sainte étaient à peu près complètement dénués des biens de la fortune, mais ils étaient fervents chrétiens et catholiques convaincus; c'était le seul héritage qui leur restait de l'ancienne noblesse des Attavanti dont ils faisaient partie.

Dès ses premières années, Viridiane fit pressentir les grâces insignes dont Dieu vou-

lait la combler. Elle était d'un caractère réservé et d'une tenue modeste. Les jeux de ses compagnes ne l'attiraient pas, elle les fuyait même pour se plonger dans la solitude et trouvait son plaisir à prier. Elle était belle de visage, mais sa modestie attirait les regards plus que sa beauté naturelle.

Dès l'âge de douze ans, elle s'appliqua à mortifier son corps et à porter une ceinture de fer qui meurtrissait ses chairs. Elle y ajoutait les rigueurs de l'abstinence, les veilles et très souvent aussi l'aspérité d'un cilice. Une âme ainsi gardée conserve, sous l'œil étonné des hommes, sa candeur et sa grâce et leur inspire tout à la fois le respect et la vénération. Aussi ses contemporains peuvent-ils attester que rien ne fut remarqué d'inconvenant ou seulement de léger dans ses gestes et dans son langage.

Nous avons dit que les parents de Viridiane étaient dans une situation de fortune assez précaire. Pour aider à sa famille, la jeune fille dut quitter le toit paternel. Pourtant, elle ne fut jamais domestique ou servante, mais eut l'avantage d'être accueillie par un de ses parents pour tenir compagnie à la dame du logis. Grâce à son sérieux et à sa piété, on lui laissa bientôt l'entière direction de la maison.

Or, il arriva que, l'année ayant été mauvaise, la disette se fit sentir en Toscane. Les pauvres étaient donc nombreux à la porte de la demeure, et Viridiane, qui n'avait pas la force de refuser aux besogneux, leur distribua les réserves de son maître. Il y avait en effet au grenier un coffre rempli de fèves. La Bienheureuse y puisa si généreusement qu'il fut vide en un jour. Or, le maître de la maison venait précisément de vendre toute la provision de fèves à un bon prix. Quelle ne fut pas sa colère lorsqu'il trouva le coffre vide. Vivement émue d'être la cause de cette fureur, Viridiane passa la nuit à prier Dieu avec ferveur. Au matin, pleine de confiance, elle appelle le seigneur Attavanti et lui montrant la caisse à nouveau remplie :

— Voyez, lui dit-elle, le Seigneur vous rend les légumes que vous lui aviez prêtés !

Le regret et l'admiration partagèrent le cœur du gentilhomme, et le public ne tarda pas à connaître le miracle dû à la prière de la jeune fille.

### PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES

Dès lors, ce fut à qui témoignerait le plus de respect et de vénération à la jeune thaumaturge. Viridiane, qui se considérait déjà comme l'épouse de Jésus-Christ humilié pour nous, souffrait de ces honneurs et résolut d'échapper aux poursuites de la louange humaine en quittant sa patrie. Plusieurs vénérables dames de Castelfiorentino avaient formé le projet de se rendre à Saint-Jacques de Compostelle. C'était, à cette époque, un long et périlleux voyage. Il fallait, pour plus de sûreté, se former en caravane afin d'être à même de se porter secours au besoin. Viridiane obtint de faire partie de la petite troupe. Mais ses concitoyens craignaient de perdre celle qu'ils considéraient comme leur sainte ; aussi, disent les biographes, « dut-elle jurer devant Dieu qu'elle reviendrait parmi eux ». Avant de se mettre en route, elle fit sa confession et reçut le Corps du Christ.

Les fatigues d'un voyage à pied n'amenèrent pas notre Bienheureuse à abandonner ses pratiques ordinaires de piété et de mortification. Les mêmes jeûnes, les mêmes veilles se continuèrent. Elle y ajouta même un surcroît de travail par la visite des hôpitaux dans les villes qu'elle traversait. Les malades lui représentaient son Maître Jésus-Christ, aussi les soignait-elle avec patience et amour. Elle rendait à leurs corps les services les plus répugnants, mais elle avait surtout le secret de ces paroles pleines de piété et de foi que les malades écoutent avec tant de consolation et de profit.

Avec cela, elle demeurait toujours joyeuse et gaie au milieu de ses compagnes. Sa piété n'était point à charge pour son prochain, mais plutôt un encouragement à supporter les fatigues par amour de Dieu. Ce voyage remplit d'édification tous ceux qui eurent le bonheur de voir Viridiane et surtout de faire route avec elle.

Son retour à Castelfiorentino fut un vrai triomphe. On craignait, malgré son serment, que les circonstances ne l'eussent contrainte de demeurer en Espagne ou qu'un accident ne l'eût empêchée de revenir parmi les siens. On lui fit donc à nouveau promettre de ne pas quitter sa patrie.

### VIRIDIANE A ROME
### ELLE SE FAIT CONSTRUIRE UNE CELLULE

La ville natale de Viridiane domine les rives de l'Elsa, petite rivière qui baigne ses murs. Non loin du cours d'eau s'élevait alors un petit oratoire dédié à saint Antoine du désert. La Bienheureuse proposa à ses concitoyens de construire, près de ce sanctuaire, une cellule où elle vivrait loin du commerce des hommes. Ainsi pourrait-elle se livrer à son attrait pour la prière, tandis que les habitants de Castelfiorentino n'auraient plus à craindre de la voir émigrer en d'autres lieux.

L'usage de la réclusion avait commencé dès le VIII[e] siècle en Europe. Il consistait en ce qu'un moine, avec la permission de son supérieur, se retirait dans une grotte ou une cellule isolée, d'où il ne sortait pour ainsi dire jamais. Plus tard, des laïques, hommes ou femmes, avec la bénédiction de l'évêque ou du curé de la paroisse, obtinrent également de s'enfermer dans une étroite cellule à proximité d'une église ou d'une chapelle. Ils y menaient une vie de prière et de travail, murés dans leur réduit où, seule, la charité des populations leur fournissait ce dont ils avaient besoin.

Viridiane fut l'une des premières recluses d'Italie. Les habitants de Castelfiorentino ayant pris son désir en considération, on commença la petite construction. Avant de s'enfermer pour toujours dans sa cellule, la Bienheureuse eut le désir de visiter Rome et d'y passer le Carême. Elle partit donc, tandis qu'on lui préparait sa demeure, en compagnie de pieuses dames, et arriva heureusement dans la Ville Eternelle. Comme autrefois dans les villes qu'elle traversait pour se rendre à Compostelle, elle soignait les pauvres des hôpitaux et se faisait aimer

et vénérer par sa charité. Elle visita avec une grande dévotion les sanctuaires de Rome et particulièrement Saint-Pierre, où elle demanda à Dieu la force de réaliser son projet. La présence de la pieuse étrangère devint si chère aux Romains qu'ils s'employèrent à retenir Viridiane parmi eux. Ils réussirent à la garder durant trois ans. Mais la Sainte n'avait pas oublié son projet de réclusion, et, trompant la vigilance de ses pieux gardiens, elle quitta Rome durant la nuit et revint à Castelfiorentino.

### LE RECLUSAGE DE LA BIENHEUREUSE

La cellule était terminée depuis longtemps ; c'était pour Viridiane le moment d'offrir à Dieu le suprême holocauste. Un dimanche fut choisi pour la cérémonie. Avant l'office, la Bienheureuse fit la confession de ses fautes, reçut le Corps de Notre-Seigneur et, s'avançant vers le curé de la paroisse, fit vœu d'obéissance entre ses mains. Le pasteur bénit alors le voile et l'habit de la recluse, qu'il confia au chanoine choisi dans ce but par le Chapitre de l'Eglise. Un cortège se forma pour conduire la nouvelle recluse à sa cellule. Les prêtres et les chanoines précédés de la croix guidaient la marche. « Viridiane, raconte un vieil annaliste, reçut dans ses bras un grand crucifix qu'elle pressa sur son cœur et baisa à plusieurs reprises, et, se levant, elle suivit la procession, humble et recueillie, jusqu'à son ermitage. Le peuple, profondément ému à ce spectacle, lui souhaita mille bénédictions. Dès qu'on fut arrivé au lieu de sa réclusion, la Sainte se tourna vers la foule et, avec une expression angélique, fit ses adieux à ses chers concitoyens, les suppliant de se souvenir d'elle devant le Seigneur. Alors tous, d'une voix, s'écrièrent :

— Soyez bénie, Viridiane, vraie servante de Dieu, priez pour nous qui sommes pécheurs et qui implorons vos suffrages.

La Sainte, pressant étroitement la croix sur son cœur et la baisant de nouveau dévotement, entra dans la cellule dont la porte fut murée aussitôt ; on n'y laissa d'autre ouverture qu'une petite fenêtre donnant sur l'oratoire de Saint-Antoine, ainsi qu'on peut le voir aujourd'hui. »

Viridiane venait de se retrancher elle-même du monde, résolue à ne plus vivre que pour Jésus-Christ. Désormais, elle ne pourra plus communiquer avec les hommes que par cette petite ouverture, qui lui permettra également d'entendre la messe, de recevoir la sainte Communion et les aliments que lui fournira la piété des fidèles.

### VIE ADMIRABLE DE LA BIENHEUREUSE VIRIDIANE DANS SON ERMITAGE

Dieu allait demander un long service de trente-quatre années à la nouvelle recluse. Du reste, celle-ci était préparée à ce genre de vie par les austérités et les vertus de son enfance. Désormais, elle allait redoubler de générosité dans le service de Dieu. Elle ne prenait qu'un seul repas par jour après le coucher du soleil et se contentait de légumes cuits à l'eau et d'un peu de pain. Pour lit, elle n'avait que la terre nue, sauf durant l'hiver où elle couchait sur une simple planche, avec un tronc rugueux pour oreiller. Comme autrefois, elle portait une ceinture de fer et un rude cilice. Les veilles, les jeûnes, les prières partageaient son temps. Dieu l'avait favorisée des grâces de l'oraison, et souvent elle tombait en extase au point de ne pas toucher, durant plusieurs jours, aux aliments qu'on lui apportait. Ces ravissements surnaturels arrivaient principalement pendant qu'elle entendait la sainte messe ou récitait l'office divin. Chaque semaine, le bon chanoine chargé de la guider dans sa vie spirituelle venait la confesser, et c'était tout en larmes que Viridiane recevait l'absolution du prêtre.

Ce don des larmes qu'elle avait reçu du ciel se manifestait encore lorsqu'elle méditait la Passion de Notre-Seigneur ou la beauté de ce ciel qu'elle désirait avec tant d'ardeur.

Malgré son dénuement, la sainte recluse trouvait le moyen de pratiquer la vertu de pauvreté d'une façon aussi stricte que possible. Une aumône abondante lui venait-elle, qu'elle en donnait le superflu aux indigents. « Toute détachée de la terre, elle oubliait de songer au lendemain. »

### VIRIDIANE VISITÉE PAR SAINT FRANÇOIS

Il y avait environ quatorze ans que Viridiane était entrée en réclusion quand le ciel lui procura la grâce d'une illustre visite. Saint François d'Assise venait d'évangéliser Poggi Bouzi et d'y fonder le Tiers-Ordre ; il était passé par Florence et, arrivant à Castelfiorentino, s'empressa de rendre visite à la servante de Dieu. Viridiane conversa longtemps avec lui et, avant son départ, fut reçue par le saint patriarche au nombre des Tertiaires, comme le rapportent les annalistes franciscains. Il est vrai que Viridiane semble avoir eu quelque attache à l'Ordre de Vallombreuse, mais on ne saurait affirmer qu'elle en fit partie en tant que religieuse, puisqu'elle avait fait son vœu de reclusage entre les mains du pasteur de Castelfiorentino. Peut-être était-elle affiliée au monastère que ces religieux avaient dans le voisinage. Quoi qu'il en soit, au dire de Wading, Viridiane manquait d'une direction sûre dans sa vie, d'une règle, et saint François la lui aurait donnée lors de son passage en ces contrées.

### LES SERPENTS DE LA BIENHEUREUSE VIRIDIANE LES MIRACLES

La vie de recluse ne suffisait pas à la Bienheureuse ; pour calmer sa soif de souffrance, elle allait obtenir du ciel une pénitence extraordinaire que, seule, une vertu forte comme la sienne pourrait supporter jusqu'au bout. Un prêtre était venu célébrer la sainte messe dans l'oratoire de Viridiane. Il adressa quelques paroles d'édification aux habitants et leur raconta entr'autres choses, les tentations cruelles que le démon, sous forme d'animaux immondes, infligeait à saint Antoine. La Bienheureuse, poussée par une inspiration divine, se mit en prière pour obtenir de Dieu une semblable épreuve dans le but d'augmenter ses mérites. Sa de-

mande fut exaucée. Elle vit entrer par le guichet de sa cellule deux énormes serpents, tous deux de même taille. La vierge, d'abord effrayée, se demanda si ce n'était pas le démon lui-même qui venait la tenter, et, faisant le signe de la croix, elle implora le secours du ciel. Mais elle y reconnut l'épreuve demandée, et elle vécut plusieurs années dans la compagnie de ces hideux reptiles.

La Bienheureuse fut favorisée par Dieu du don précieux des miracles. Ses historiens racontent qu'un jour, ayant appelé un jeune homme, elle lui remit un vase de terre en le priant de lui apporter un peu d'eau de la fontaine voisine. Celui-ci s'empressa d'accomplir cet acte de charité et posa sur le bord de la petite fenêtre la cruche pleine. Mais au bout d'un instant, Viridiane le lui rendait à sa grande surprise.

— Que Dieu te pardonne, lui dit la Bienheureuse ; je voulais de l'eau et non du vin.

— Bonne mère, répond en protestant le jeune homme, je suis sûr d'avoir puisé de l'eau et non du vin.

— Regarde, cependant !

Dans le vase, l'eau s'était en effet changée en un vin délicieux, qui guérit nombre de malades.

Un paysan ayant chargé son cheval pour se rendre à son travail, la bête tomba si misérablement que, dans sa chute, elle blessa grièvement son fils. Des amis conseillèrent alors de le porter à la Sainte pour en obtenir la guérison. A cet instant, Viridiane se présenta et à peine eut-elle touché le petit blessé qu'il fut complètement guéri.

Un autre jour, c'est une femme aveugle qui lui demande sa guérison. La sainte recluse l'exhorte de son mieux à supporter son infirmité avec patience, puis, lui donnant le rameau bénit que lui avait apporté son confesseur :

— Prends, ma chère sœur, c'est tout ce que je puis te donner, n'ayant rien d'autre.

La pauvre femme prend le rameau, le baise avec dévotion et l'applique sur ses paupières : la lumière lui est subitement rendue.

### SAINTE MORT — FUNÉRAILLES

Viridiane reçut du ciel l'avertissement que le terme de sa longue pénitence approchait. Elle fit venir son confesseur, accusa ses fautes avec l'abondance des larmes qui lui était ordinaire. Au moment de recevoir le Corps de Jésus-Christ, elle demeura prosternée en prières plus longtemps qu'elle n'avait coutume de le faire. Ayant communié, elle ferma sa fenêtre, s'agenouilla et commença les psaumes de la pénitence. A peine commençait-elle le *Miserere mei Deus* que, les mains levées au ciel, elle expira. C'est une chose bien étrange et peu commune, remarque son biographe, qu'une mort sans maladie; les grands saints seulement nous en offrent des exemples.

Au même instant, les cloches de Castelfiorentino se mettent à sonner un joyeux carillon. Les habitants s'étonnent, vu que nulle main visible ne les met en branle. Des jeunes gens essayent même de retenir les cordes, mais ils sont enlevés et entraînés par une force extraordinaire!..... Ce prodige dura tout le jour et toute la nuit. Le chanoine, confesseur de Viridiane, fut le premier à dire que sa sainte pénitente était morte. Du reste, Dieu lui-même délia la langue d'un jeune enfant pour annoncer la mort glorieuse de son épouse :

— Viridiane, la servante de Dieu, n'est plus !

On se précipite à l'ermitage, on perce une ouverture par laquelle le confesseur entre le premier, les prêtres à sa suite. La recluse était à genoux, les bras levés vers le ciel. On la croit d'abord en extase, mais on s'aperçoit bientôt qu'elle a cessé de vivre !

De pieuses dames furent chargées de rendre les derniers devoirs aux restes de la Sainte. Ce faisant, elles découvrirent les instruments de pénitence : cilice, ceinture de fer, tunique grossière, que la Sainte portait sur elle pour crucifier sans cesse sa chair. Les restes de Viridiane furent exposés dans le sanctuaire de Saint-Antoine, tandis qu'il s'en exhalait un suave parfum. Les foules accoururent de Pise, de Florence, de Sienne, de Volaterra. Les miracles éclatèrent auprès de la sainte dépouille. Une dame atteinte de lèpre, et qui n'osait sortir de sa maison, suit la foule, baise le corps et se trouve guérie. Une mère imprudente laisse, pour contempler la Sainte, son enfant, qui tombe dans la haute cheminée où brûlait un grand feu. A son retour, elle trouve son fils jouant au milieu des flammes, et le prodige est constaté par les témoins accourus à ses cris.

### CULTE DE LA BIENHEUREUSE

Viridiane fut ensevelie dans sa cellule même, convertie en oratoire. C'est là que les miracles se multiplièrent pour attester la sainteté de la pauvre recluse. On avait coutume d'allumer une lampe sur l'ancienne fenêtre de la cellule ; tombée sur le pavé, elle ne fut point brisée, et pas une goutte d'huile ne se répandit.

Le culte de la Bienheureuse, que la foi des populations avait déjà rendu célèbre, fut confirmé par l'Eglise. Sous le pontificat de Pie II, le cardinal d'Ostie et d'autres prélats enrichirent d'indulgences l'église bâtie en son honneur. Le pape Clément VII confirma le culte et approuva les leçons de l'office de Viridiane. Sa fête se célèbre le 13 février chez les Frères Mineurs, en lui accordant le titre de Bienheureuse. L'office du diocèse de Florence lui donne celui de Sainte.

*Pratique.* — Il ne serait plus possible à notre époque, où la foi a diminué et où les mœurs ne sont plus les mêmes, de se retirer dans une recluserie comme la bienheureuse Viridiane; mais nous avons le devoir, suivant les exigences de notre condition, de fuir les objets qui peuvent corrompre nos sens, dissiper notre esprit et diminuer notre ferveur. Ne pouvant rompre tous les liens qui nous attachent au monde, efforçons-nous du moins de fermer nos sens à toutes ses séductions. H. K.

### SOURCES

*Les Bollandistes*, februarius, t. I^er^. — *Vita de santa Veridiana*, citée par l'auréole séraphique, t. I^er^. — Wading, t. III.

# SAINT AUXENCE, MOINE

*Fête le 14 février.*

**Saint Auxence au désert.**

Auxence naquit, en Syrie, d'une noble famille persane. Tout ce que l'histoire nous dit sur les premières années de sa vie, c'est qu'il fit de rapides progrès dans la vertu en même temps que dans les sciences.

### AUXENCE DANS LA GARDE IMPÉRIALE

A peine sorti de l'adolescence, il se livra à la carrière des armes, dans la milice de Théodose le Jeune. Son intrépidité le fit remarquer entre tous, et bientôt, il obtint un grade dans les gardes du prince. Cependant, l'état militaire ne possédait pas complètement le cœur du jeune soldat. Dieu était toujours présent à son esprit. Auxence n'aspirait qu'à le posséder, et son seul désir était de le servir dans la retraite. Aussi, au milieu de tous les tracas que comporte la vie de l'armée, et tout en rendant à César ce qui est à César, savait-il rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et tous ses moments de loisir étaient consacrés à la prière. Il se lia intimement avec un saint moine qui habitait une grotte près de Constantinople. Son bonheur était d'aller avec le solitaire chanter les louanges de Dieu, et passer ses nuits dans la contemplation des choses du ciel.

A cette prière ardente, il joignait la mortification des sens, jeûnant tous les jours et portant continuellement le cilice.

L'héroïsme que ce vaillant militaire déployait dans la pénitence, il le montra également dans le soulagement des pauvres. Il considérait en eux la personne du Christ, et leur donnait tout ce qu'il avait, ne se réservant absolument rien pour lui. C'est ainsi qu'il lui arriva un jour de donner la seule tunique qu'il possédât en dehors de l'habit militaire.

Pour récompenser tant de charité, Dieu accorda à son serviteur le don des miracles. Dès ce moment, la vie d'Auxence ne fut plus qu'une longue suite de merveilles.

Comme il se rendait un jour au palais, une possédée accourut à sa rencontre :

« Auxence, Auxence, s'écriait-elle, toi qui mets en fuite les démons, d'où vient ta puissance contre nous? »

L'humble soldat continuait son chemin sans faire attention à ces paroles; mais l'esprit immonde le suivait toujours en criant :

« Pourquoi donc m'entraînes-tu? je sors. »

La multitude, qui s'était déjà réunie, entoura le Saint, qui se vit forcé de montrer aux yeux

de tous le don que lui avait fait le ciel. Il se mit en prières et la possédée fut guérie.

### AUXENCE SE RETIRE AU DÉSERT

Dans toute la capitale, on parlait de la sainteté d'Auxence. Pour échapper aux louanges du monde, le jeune soldat quitta précipitamment la cour, et se retira sur le mont Oxie, en Bithynie, pour y servir Dieu dans le silence de la solitude. Il prit toutes sortes de moyens pour rester inconnu aux hommes; mais Dieu, qui le destinait à devenir le flambeau de l'Orient, fit bientôt découvrir sa retraite. Voici comment :

Il y avait à peine un mois qu'il s'était retiré dans les cavernes du mont Oxie, quand vinrent à sa grotte de jeunes pâtres, les yeux baignés de larmes. Ils avaient perdu leur troupeau. A la vue d'Auxence, qu'ils prirent pour une bête féroce à cause du vêtement de peau dont il s'était recouvert, les enfants s'enfuient épouvantés. Mais le Saint les appelle doucement, les rassure, et leur demande la cause de leur présence et de leurs larmes.

« Nous cherchons nos brebis, que nous avons perdues, » répondirent les enfants.

Auxence a recours à Dieu, et, après avoir béni ces jeunes pâtres :

« Allez, mes enfants, leur dit-il, allez, vous trouverez vos brebis sur le côté gauche de la montagne.

— Mais nous avons déjà fait trois fois le tour de la montagne, et nous n'avons rien vu.

— Allez, reprit le Saint avec assurance, au nom du Christ, vous les trouverez. » Ils y allèrent et retrouvèrent leurs moutons.

De retour chez eux, ils s'empressèrent de raconter ce qui leur était arrivé. De nombreux visiteurs vinrent, dès lors, trouver le solitaire, le suppliant avec larmes de s'établir au sommet de la montagne, et, là, de prier pour eux. Auxence se rendit à leur désir. Sur sa demande, les habitants lui bâtirent une cellule et l'ermite s'y fit enfermer afin de vaquer plus facilement à l'oraison. Sa retraite fut bientôt connue de toutes les provinces environnantes, et, dès lors, il vit affluer autour de son humble cabane une multitude de personnes qui venaient lui demander des conseils et recevoir ses instructions. Les malades accouraient de toutes parts, et recouvraient près de lui la santé. Dieu se plaisait à faire éclater tous les jours la sainteté de son serviteur.

Le démon, irrité de tant de bien, s'efforçait de nuire à la réputation du solitaire. Il suscita des incrédules qui le critiquèrent et le tournèrent en ridicule. Mais Dieu, jaloux de la gloire de ses enfants, ne laissa pas impunis de tels outrages. En voici un exemple :

Auxence avait laissé dans l'armée des amis fidèles. L'un deux, désirant enfin revoir, après dix ans de séparation, le guerrier d'autrefois devenu solitaire, communiqua son dessein à un autre soldat, et le pria de l'accompagner.

« Quoi! reprit celui-ci, aller voir un imposteur qui, pour tromper les peuples, donne quelques oboles à de mauvaises créatures, et leur demande à ce prix de faire les malades, et de venir se faire guérir! »

Son camarade réussit cependant à l'entraîner avec lui à la grotte d'Auxence. Les deux amis se revirent avec joie et bénirent ensemble le Seigneur, tandis que l'autre visiteur n'eut que des injures pour le Saint. Mais, de retour à Constantinople, le fils de l'incrédule se présente à son père, la tunique déchirée et tout en larmes, s'écriant :

« Un grand malheur nous est arrivé!

— Qu'est-ce donc? demande le père effrayé.

— Votre fille est horriblement tourmentée par le démon! »

L'infortuné père, pressé par le remords, fond en larmes et se frappe la poitrine.

« Malheur, malheur à mon incrédulité!

— Crois, lui dit son ami, et ta fille sera guérie. »

Aussitôt, touché par la grâce, il se jette à genoux et s'écrie :

« Oui, Seigneur, je crois, aidez mon incrédulité. »

Il crut, conduisit sa fille à Auxence, et sa fille fut guérie.

Quelques jours après vinrent deux lépreux pour demander leur guérison. Le Saint, qui lisait au fond des cœurs, en les voyant s'approcher, leur dit :

« Quel est donc votre péché pour que Dieu vous ait ainsi frappés. »

A ces paroles, ces malheureux se jetèrent à ses pieds, le suppliant d'avoir pitié d'eux. Mais le Saint reprit d'un ton sévère :

« O frères, vous êtes punis parce que vous jurez fréquemment. Si vous voulez obtenir le pardon et la guérison, cessez de provoquer ainsi la colère de Notre-Seigneur. »

Il pria ensuite pour eux.

« Allez, leur dit-il, que Jésus vous guérisse car, pour moi, je ne suis qu'un pauvre pécheur. »

Il se levèrent aussitôt parfaitement guéris.

### L'ERMITE AU CONCILE DE CHALCÉDOINE

A la demande du pape saint Léon le Grand, l'empereur Marcien, successeur de Théodose le Jeune, réunit un concile à Chalcédoine pour condamner l'hérétique Eutychès. Le prince, espérant que la présence du saint solitaire serait utile, le pria de venir au concile; mais le Saint s'y refusa. Alors, Marcien lui envoya une députation de moines et de clercs avec quelques soldats ayant ordre de le conduire de force, s'il ne voulait pas venir librement. Auxence résista encore aux ardentes supplications de ces envoyés qui

**Saint Auxence s'enferme dans une cellule du mont Siope.**

essayèrent alors de l'arracher à sa cellule. Mais il fut impossible d'en ouvrir la porte. Cependant, le Saint priait pour connaître la volonté de Dieu. Ayant fait ensuite le signe de la Croix sur la porte en disant ces mots : « Le Seigneur soit béni ! » la porte s'ouvrit alors d'elle-même. La joie fut grande parmi les assistants de pouvoir contempler enfin les traits du saint vieillard. Mais ils ne virent en cet autre Job que plaies des pieds jusqu'à la tête. Les chairs, dévorées par les vers, tombaient en lambeaux, et l'on fut obligé d'emmener sur un chariot ce martyr de la pénitence, tant ses forces étaient affaiblies.

Nombreux furent les prodiges accomplis sur son passage. Il guérit tous les malades qui lui furent présentés et délivra une multitude de possédés. Ceux qui l'accompagnaient pouvaient à peine croire ce qu'ils voyaient.

Les pauvres du mont Oxie le suivirent à pied pendant de longues heures. Leurs larmes témoignaient quelle était leur vénération pour le saint vieillard qu'on leur arrachait. Auxence, touché de leur affliction, leur dit :

« Allez, mes fils, retournez en paix sur la montagne; ils peuvent conduire au loin mon pauvre corps, mais mon esprit ne vous abandonnera jamais. »

Cette promesse les consola, et, obéissants à la parole du père, ils regagnèrent leur montagne.

Cependant, le Saint arrivait au monastère de Philé, quand il vit venir un possédé, criant de toutes ses forces :

« Malheur, malheur à toi, Auxence, qui ne m'as pas donné le pouvoir de tuer les impies qui te reçoivent pour ma perte et la perte des miens. Ton passage a tout sanctifié, et nous avons été obligés de fuir en ta présence.

— Au nom du Christ, tais-toi, » lui répliqua le serviteur de Dieu, et le démon se tut.

On conduisit le Saint à l'église de Saint-Jean, où il pria longtemps en versant d'abondantes larmes, et, pendant qu'il priait ainsi, le possédé fut guéri.

Au monastère de Philé, il étonnait les moines par ses austérités à ce point qu'ils voulurent mettre l'homme de Dieu à l'épreuve. Ils mirent dans sa cellule des racines, des dattes et autres fruits que les solitaires ont coutume de manger, allumèrent une chandelle, et y enfermèrent un jeune enfant avec ordre de surveiller tout ce qu'il ferait. Ils vinrent huit jours après, mais quel ne fut pas leur étonnement quand ils virent que la chandelle brûlait encore sans s'être nullement consumée et que tout ce qu'ils avaient mis dans sa cellule était intact ! Ils interrogèrent le témoin caché sur ce qu'il avait vu.

« J'ai vu, répondit l'enfant, la multitude des bienheureux venir converser avec lui, et une colombe lui apporter la nourriture. »

De ce monastère, on conduisit le saint ermite à Chalcédoine, où les religieux du couvent de Saint-Hypace le reçurent avec un extrême bonheur. Là, les miracles se multiplièrent encore sous sa main; et les religieux se virent obligés de laisser ouvertes les portes du couvent à cause de la multitude de personnes qui venaient le voir.

ENTREVUE AVEC L'EMPEREUR

Le concile était terminé quand le serviteur de Dieu arriva à Chalcédoine. L'empereur se le fit présenter. A la vue de l'état où son corps était réduit par ses veilles, ses jeûnes et ses macérations, il fut saisi d'un grand respect. Il le traita avec la plus grande bienveillance, et le pria de vouloir bien souscrire aux actes du concile. « Seigneur, répondit le Saint, étant le dernier du troupeau de Jésus-Christ, je ne mérite pas d'être mis au rang des princes de l'Eglise. » Cependant, pressé par l'empereur, il prit connaissance des actes du concile, et voyant qu'on n'avait rien décidé de contraire à la foi de Nicée et qu'on avait défini que la Sainte Vierge était vraiment la Mère de Dieu, il protesta au prince qu'il les approuvait de tout son cœur.

NOUVELLE SOLITUDE SUR LE MONT SIOPE

Le saint vieillard demanda aussitôt à rentrer dans la solitude, et chercha à gagner la montagne de Siope parce qu'elle était plus escarpée et plus solitaire que le mont Oxie. Il y fut accompagné par quelques clercs et par les religieux de Saint-Hypace au chant des hymnes sacrées. Il s'y enferma dans une petite cellule, n'ayant pour toute ouverture qu'une fenêtre très étroite, par où il parlait et bénissait ceux qui venaient le voir. Après avoir donné le baiser de paix à ceux qui l'avaient suivi, il les renvoya, et il resta seul avec son Dieu. Cette montagne est encore appelée aujourd'hui mont Saint-Auxence.

Les démons, ne pouvant plus supporter son éminente sainteté, s'efforcèrent d'ébranler sa constance par toutes sortes de moyens, mais ce fut en vain. Une nuit, pendant qu'il était en oraison, ils se précipitèrent dans sa cellule, et se présentant à lui sous diverses formes, ils l'accablaient de coups ; mais le Saint les mit en fuite par le signe de la Croix.

Comme sur le mont Oxie, il vit bientôt accourir autour de son humble cabane une foule immense qui venait recevoir ses instructions. Il les exhortait principalement à fuir les spectacles, parce que, disait-il, rien n'est plus capable de soulever les mauvaises passions et de corrompre la pureté de l'âme. Il leur enseignait aussi à prier, à chanter les louanges du Christ.

Ses exhortations sur le néant des choses de ce monde comparées à celles de la vie future, remplissaient tous les cœurs de componction, et entraînèrent un bon nombre de jeunes personnes à renoncer au siècle pour servir le Christ dans la solitude et la pénitence.

Il se vit obligé de donner l'habit religieux, consistant en une robe et un grand manteau de poil, à une noble femme, dame d'honneur de l'impératrice Pulchérie. Soixante-dix autres personnes suivirent ce saint exemple, et demandèrent au saint vieillard de les faire toutes religieuses. Après avoir éprouvé leur vocation, et voyant qu'elles persistaient dans leur pieux désir, il accéda à leurs suppliques. Il leur prescrivit certaines règles pour les faire avancer dans la voie de la perfection, et il leur fit bâtir à un mille de sa cellule une petite église autour de laquelle elles se logèrent. Le dimanche et le vendredi, elles venaient le visiter, et recevoir de sa bouche quelques salutaires exhortations. Le saint vieillard leur parlait tout particulièrement de la grandeur et de la beauté de la chasteté. Il leur indiquait par quels moyens il fallait vaincre le démon; et il aimait à leur faire sentir combien il était beau de rester fidèle à Jésus-Christ.

Malgré son grand âge, ce fidèle serviteur de Dieu n'avait rien changé à ses terribles austérités ni à ses longues prières.

Parmi les grandes grâces que le ciel lui avait prodiguées, il ne faut pas oublier le don de prophétie. Il lisait au plus profond des cœurs; il découvrait les choses les plus cachées. Une nuit, pendant qu'il récitait Matines, il vit l'âme bienheureuse de saint Siméon Stylite quitter cette terre et s'envoler vers la patrie céleste. Il s'empressa de l'annoncer aux personnes qui restaient auprès de sa cellule pour chanter des hymnes au Seigneur. Cette nouvelle fut confirmée quelques jours après.

Enfin, l'an 470, à la suite d'une exhortation qu'il fit à ses religieuses sur la nécessité d'être fidèles à Dieu, et de conserver toujours pure et intacte la belle fleur de la virginité, il tomba malade. Trois jours après, il s'endormit doucement dans le sein de Dieu, et son âme alla chanter au ciel pour l'éternité celui qu'elle n'avait jamais cessé de louer sur la terre. Son corps fut accordé aux religieuses qu'il avait fondées; et sur son tombeau, où s'opérèrent un grand nombre de miracles, s'éleva peu après un monastère sous le vocable de saint Auxence.

# LA BIENHEUREUSE CHRISTINE DE SPOLÈTE, VIERGE

## DU TIERS-ORDRE DE SAINT AUGUSTIN

*Fête le 14 février.*

**La bienheureuse Christine de Spolète méditant avec amour la passion du Sauveur. Dans un élan de ferveur admirable, mais non imitable, elle se perce le pied avec un gros clou, afin de souffrir avec Jésus-Christ.**

### FAMILLE DE LA BIENHEUREUSE

La maison des Visconti de Milan fut longtemps illustrée par plusieurs très excellents hommes, fameux dans les armes ou dans la robe, mais la bienheureuse Christine surpassa toute la gloire de sa famille, et l'éclat de sa sainteté rayonna par toute l'Italie.

Dès son âge le plus tendre, elle montra une piété éminente. A cinq ans, cette faible enfant mortifiait sa chair et faisait pénitence. Elle se frappait elle-même très rigoureusement, et elle se prescrivait certains jours de jeûne, pendant lesquels elle s'adonnait plus longtemps à la prière et nourrissait ainsi son âme, comme pour compenser le jeûne imposé à son petit

corps. Ses parents et tous les témoins de sa vie, émerveillés de ces exemples si précoces, espéraient les plus belles vertus pour un âge plus avancé.

Leurs espérances devaient se réaliser au delà même de leurs prévisions.

Cependant, les parents de la Bienheureuse songeaient à fiancer leur enfant. Elle n'avait pas encore dix ans, et, à un âge où on ne propose guère que des amusements, ils vantèrent à Christine le bonheur du mariage et les belles qualités du mari qu'ils lui avaient destiné.

Mais celle-ci avait déjà fait son choix; elle s'était fiancée à l'immortel et saint Epoux de nos âmes, au Christ Jésus, véritable ami, dont la fidélité ne se dément jamais, dont les caresses et l'amour sont le bonheur des cœurs innocents et purs, et la félicité même des anges et des saints dans le ciel.

### ELLE SE RETIRE AU DÉSERT ET Y VIT DURANT DIX ANS

Christine sut résister pendant deux années entières à toutes les instances de ses parents qui s'obstinaient à vouloir l'engager dans le monde, malgré sa volonté.

Après ce temps, pour s'arracher à cette contrainte, elle abandonna nuitamment et d'après un avertissement du ciel la maison paternelle, et elle se retira dans un désert, où elle passa plusieurs jours dans une complète solitude.

Elle s'occupait à prier et son âme trouvait dans ces entretiens avec Dieu et Jésus-Christ, l'Epoux de son cœur, une douceur et une suavité qui lui arrachaient des larmes continuelles de joie et de bonheur.

Une de ses compagnes, pieuse comme elle et désireuse aussi de fuir le monde pour s'attacher à Jésus-Christ seul, vint la rejoindre bientôt.

Toutes les deux prirent l'habit noir des ermites de saint Augustin pour se consacrer ainsi au service du Seigneur et marquer leur séparation du monde.

Pour mieux se cacher aux regards des hommes, les deux vierges ne voulurent point avoir de demeure fixe dans leur solitude, mais elles changeaient souvent de lieu de retraite, se transportant successivement dans les grottes les plus éloignées et les plus retirées. Les herbes et les fruits de la forêt faisaient toute leur nourriture; l'eau des fontaines servait à étancher leur soif. A cette rigoureuse abstinence, elles ajoutaient de longues veilles consacrées à la prière et de rudes macérations.

« Mais le ciel, ajoute leur pieux biographe, sembla approuver et bénir leur austère pénitence, et leur tendre corps demeura insensible aux rigueurs du froid et aux ardeurs du soleil; il conserva miraculeusement leur santé et jusqu'à leurs vêtements, comme il était arrivé aux Hébreux, durant les quarante années passées dans le désert après la sortie d'Egypte. »

### PÈLERINAGE DE CHRISTINE A ROME ET A ASSISE

Il y avait dix ans que Christine et sa compagne vivaient dans la solitude lorsque la voix de Dieu les invita à aller vénérer Rome et les tombeaux des saints apôtres, Pierre et Paul. Christine avait alors vingt-deux ans. Docile à l'inspiration céleste, elle se mit en route avec sa fidèle compagne et elle arriva heureusement dans la *Ville éternelle*.

Il est impossible de peindre les douces émotions de cette âme si pieuse en présence des reliques de tant de saints martyrs ou confesseurs, dans les lieux mêmes sanctifiés par leur sang ou leurs vertus. Ses yeux étaient comme deux fontaines de larmes, larmes d'amour, de reconnaissance et d'ardente prière.

La vue du *Saint Suaire* de Véronique sur lequel le Sauveur Jésus, allant au Calvaire, imprima les traits augustes de sa Face divine, outragée par amour pour les hommes, excitait les plus vifs sentiments d'amour et de compassion dans le cœur de Christine: « O Jésus, souffrant par amour pour nous, que vous êtes aimable! O Face de mon Jésus, indignement outragée, que vous êtes douce à contempler! et quel saint zèle vous allumez dans les cœurs! A votre vue, les sentiments de Véronique passent dans nos âmes et, comme cette courageuse femme, nous nous sentons portés à expier et à réparer nos péchés et ceux de tous nos frères. »

Aux approches du 1er août, Christine voulut se rendre à Assise pour y vénérer la *Reine des Anges* ou *de la Portioncule* et gagner l'indulgence attachée à sa fête dans son célèbre sanctuaire.

Sur la route, elle reçut une bienveillante hospitalité chez une très religieuse femme, nommée Galitia. Elle gagna ensuite l'église vénérée de la Mère de Dieu. Le concours des pieux pèlerins y était si nombreux qu'à grand'peine on pouvait parvenir jusqu'à l'entrée de l'église. Au milieu de cette foule, ballottée comme parmi les vagues de la mer, Christine fut séparée de sa compagne.

Dans son anxiété, elle parcourut toute la ville et les cités voisines; mais, malgré ses recherches, elle ne parvint point à la retrouver et on n'a jamais su ce qu'elle était devenue.

Notre Bienheureuse, après ses longues et infructueuses recherches à Assise et aux environs, revint à Rome, dans l'espoir de revoir celle qu'elle avait perdue.

Une année pleine de tristesse, par suite de cette séparation, s'écoula. La fête de la Portioncule rappela Christine à Assise. Galitia la revit comme une amie; elle la reçut avec joie, et ensuite elle l'accompagna au sanctuaire de Marie.

Après qu'elles eurent satisfait leur dévotion, Galitia voulut l'emmener de nouveau chez elle. Christine n'y consentit point. Elle passa la nuit en prière, et, le lendemain, elle se rendit à Spolète dans un hôpital.

Elle y passa six mois, s'occupant à soigner les malades et les pauvres avec la plus grande charité.

### SES AUSTÉRITÉS

La noble vierge, si douce pour les malades et les pauvres, était d'une rigueur et d'une austérité admirables pour elle-même. Ses continuelles macérations avaient fait de profondes plaies sur son corps.

Le dimanche seulement, elle prenait un peu de vin; les autres jours elle se contentait d'eau et de pain. Elle couchait sur la terre nue et portait un rude cilice.

Une partie de ses nuits était consacrée à la prière et l'autre partie à un léger sommeil.

Ses journées entières étaient données à la charité et à la prière, et elle portait à l'oraison une telle ferveur qu'elle demeurait sans mouvement et comme sans vie.

Tous les jours, elle se purifiait par la confession sacramentelle et s'approchait de la Sainte Table.

La Passion de Notre-Seigneur, son divin Epoux, faisait le sujet continuel de ses méditations et son cœur puisait dans le souvenir des souffrances divines son attrait pour les rigueurs et les austérités. Chaque vendredi, jour de la Passion et de

la mort de notre doux Sauveur, son aimante épouse buvait du vinaigre mêlé de fiel, pour imiter ainsi le Bien-Aimé.

Les cruelles blessures de Jésus aux pieds et aux mains par les clous qui l'avaient fixé à l'arbre de la Croix, excitaient l'admiration de Christine, mais aussi ses regrets et comme une confusion de si peu souffrir pour l'amour d'un Dieu qui a tant souffert pour nous.

Dans ces sentiments, elle prend un gros clou, et, par une ferveur plus admirable qu'imitable, elle s'en perce les pieds, voulant, non seulement compatir aux souffrances de son Dieu, mais encore les ressentir dans une certaine mesure.

### SA BIENHEUREUSE MORT

Après six mois passés à l'hôpital de Spolète, dans de grandes et terribles autérités pour elle-même, mais dans des soins empressés et comme maternels pour les malades, Christine reprit le chemin de Rome.

On était aux jours du carnaval, où tant de chrétiens offensent Dieu, pour se préparer à entrer dans la pénitence du Carême, que la plupart ne pratiquent plus.

Galitia revit avec joie son amie, l'embrassa avec tendresse et la pria de lui accorder quelques jours.

Le ciel avait marqué cette maison amie comme le terme du voyage mortel de la bienheureuse Christine.

La fièvre la prit. Galitia vit plusieurs fois des médecins célestes assister la sainte malade, et celle-ci s'entretenir avec les anges du Seigneur.

Plusieurs fois aussi, la Reine des Anges, la Mère de Jésus, la douce Marie, apparut à Christine et vint l'inviter par de ravissantes paroles à la célébration des noces éternelles, dans le palais du ciel.

Christine, avertie par ces apparitions de sa mort prochaine, demanda humblement à recevoir une dernière fois dans la communion le Corps très pur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette grâce lui fut accordée, et Jésus vint consoler sur son lit de mort et fortifier son épouse pour le grand voyage de l'éternité.

Après la communion en viatique, Christine voulut recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction pour purifier son âme de tous les restes des péchés.

Munie ainsi de tous les sacrements de l'Eglise, fortifiée et purifiée par leur grâce, elle salua la mort comme l'ange du Seigneur envoyé pour l'introduire à la maison de l'*Epoux*, et, d'un visage calme et souriant, elle exhala son âme bienheureuse.

C'était le 14 février 1458; elle était dans la vingt-troisième année de son âge.

### MIRACLES OBTENUS PAR SAINTE CHRISTINE

On porta le corps de la vierge à l'église, pour y célébrer ces funérailles chrétiennes que notre sainte Mère l'Eglise catholique environne de tant d'honneurs et de respect, à cause de la grâce des sacrements dont nos corps ont été ornés et sanctifiés, et à cause de la résurrection glorieuse qui leur est réservée à l'instar de celle de *Notre-Seigneur Jésus-Christ, le premier-né d'entre les morts*. Durant le trajet, un des porteurs, atteint d'une maladie invétérée, que les médecins n'avaient pu guérir, se sentit soudain plein de force et de santé.

Il était miraculeusement guéri par l'intercession de celle dont il portait le corps, et dont Dieu voulait ainsi manifester la sainteté.

Après que ce corps précieux eut été déposé dans la tombe, et avant qu'il fût recouvert, une femme, poussée par une pieuse curiosité, voulut revoir encore une fois les traits de la servante du Christ. Elle souleva le voile qui couvrait son visage (l'usage des cercueils n'était point encore général), elle le vit rose et brillant comme si Christine avait reposé d'un tranquille sommeil. Les lèvres réflétaient un dernier sourire.

A cette vue, un grand cri s'échappe de sa poitrine. « C'est le visage d'un ange, et non celui d'une créature humaine! » Toute la ville de Spolète accourut à l'église pour admirer ce prodige et saluer cet éclat et cette beauté, image et présage de l'éclat et de la beauté du grand jour où la trompette de l'ange viendra réveiller les morts pour associer l'âme et le corps aux triomphes de la Jérusalem céleste.

Aujourd'hui encore, le corps de sainte Christine est souple et flexible comme s'il était toujours animé.

Le tombeau de la Sainte fut glorieux, et il devint l'asile de tous les malheureux, comme le port où accouraient toutes les misères humaines. Les habitants de Spolète, à qui Dieu confia ce dépôt précieux, se montrèrent ordinairement empressés à recourir à l'intercession de Christine: Des miracles nombreux ont répondu à la confiance des fidèles, et le Seigneur a été glorifié dans ses saints.

# LA BIENHEUREUSE CHRISTINE DE LUCOLI, VIERGE

## DE L'ORDRE DE SAINT AUGUSTIN

*Fête le 12 février.*

En 1543, près de cent ans après l'heureuse mort de sainte Christine de Spolète, une autre vierge du même nom et appartenant également à l'Ordre des Ermites de saint Augustin, s'élançait dans le ciel près du trône de l'Agneau.

C'était le 12 février. Voici la belle légende consacrée par l'Eglise à la mémoire de Christine, dans le Bréviaire augustinien :

Christine, d'abord nommée Mathia, naquit à Lucoli.

Dès le premier âge, elle montra une admirable piété et un incroyable mépris pour les biens passagers de la terre.

Elle fut si ennemie des vaines parures que, non contente de ne pas les rechercher, elle s'efforça même, par des jeûnes fréquents et d'ardentes prières, de ternir sa beauté.

Son esprit soupirait sans cesse vers les biens célestes et paraissait continuellement fixé dans la pensée de Dieu. Parler de Dieu ou souffrir

pour lui faisait toutes ses délices. Elle se ménageait le temps de visiter tous les jours une petite chapelle voisine de sa maison et décorée d'une image de la Mère de Dieu, pour mettre plus en sûreté sous sa protection la fleur de sa virginité.

A l'âge de vingt-cinq ans, pour obéir au bienheureux Vincent d'Aquilée, autrefois son directeur, qu'elle avait aperçu de loin s'élever au ciel avec un grand cortège d'esprits bienheureux, et aussi pour répondre à la voix de Dieu, elle se rendit à Aquilée et se fit recevoir au nombre des religieuses du couvent de Sainte-Lucie, de l'Ordre des Ermites de saint Augustin.

Elle se donna tout entière au céleste Epoux. Parmi les exercices de sa nouvelle vie, ses vertus brillèrent d'un plus vif éclat : parfaite modestie, admirable douceur, évangélique pauvreté, entière obéissance. Quoique malade, elle ne consentit jamais à user de viande. Elle prenait un léger sommeil sur une dure couche.

Elue, malgré elle, supérieure de ses Sœurs, elle se chargeait alors des plus bas emplois, se faisant la servante de chacune des religieuses. Cherchant, non son propre avantage, mais le service du Christ, elle fut animée d'une excellente charité, et on la vit toujours empressée auprès des malades. Elle ne cessa jamais d'être utile à tous par ses exemples et ses discours.

Elle avait le don des larmes et était continuellement dans la contemplation, et souvent ravie hors d'elle-même en extase.

Enfin, dans sa soixante-douzième année, affligée de diverses maladies, après avoir supporté avec une invincible patience de très grandes souffrances, particulièrement des maux de dents et des côtés, l'an 1453, Christine s'envola pour jouir de la vue bienheureuse de l'Epoux céleste. Sa mort fut aussitôt annoncée par les chants et les cris d'enfants qui jouaient sur la route.

Ce prodige et d'autres merveilles, produites à son tombeau, répandirent et augmentèrent la renommée de la servante de Dieu. Elle fut, de temps immémorial, appelée bienheureuse, et Grégoire XVI confirma régulièrement son culte d'après l'avis de la Congrégation des Rites.

# LA BIENHEUREUSE JULIE DE CERTALDO, VIERGE ET RECLUSE
## DU TIERS-ORDRE DE SAINT AUGUSTIN

### FAMILLE ET PREMIÈRES ANNÉES DE JULIE

*Ulia*, appelé vulgairement *Julie*, naquit vers le commencement du XIVe siècle, à Certaldo, petite ville du diocèse de San Miniato, en Toscane.

Ses parents étaient nobles et portaient le nom *della Rena*.

Prévenue, dès son enfance, des plus abondantes bénédictions du ciel, elle connut à peine le monde qui ne lui inspira que de l'aversion. Toutes ses pensées se portaient vers les choses de la religion. Désireuse, pour plaire à Dieu, de revêtir son âme de toutes les vertus chrétiennes, elle s'appliqua d'abord à l'*humilité*, racine et base de toutes les autres. A l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui déclare lui-même dans son saint Evangile qu'il *était venu servir* et non pour être servi, notre Bienheureuse se détermina, malgré sa naissance, à devenir servante.

Elle entra en cette qualité chez des habitants de Florence, nommés Tinolfi, et y demeura quelques années. Tout embrasée de charité pour Dieu, elle consacrait à l'oraison et à la prière tout le temps que ne réclamaient pas les travaux domestiques et le léger et court sommeil destiné à réparer ses forces.

Cependant, craignant ensuite que le service des hommes ne nuisît à celui de Dieu, et toujours plus brûlante d'amour sacré, elle sollicita humblement l'habit des recluses de saint Augustin.

Ses instantes prières lui ayant obtenu cette faveur, elle revint à Certaldo. En y entrant, elle retira, dit-on, sain et sauf un enfant tombé au milieu des flammes. Ce prodige confirma beaucoup l'idée qu'on avait de la sainteté de Julie. Pour fuir toutes les louanges des hommes, elle s'enferma dans une étroite cellule, attenante à l'église paroissiale, dédiée à saint Michel et à saint Jacques.

Cette prison volontaire qui, en l'abritant contre le monde, lui assurait la liberté d'être à Dieu comme elle voulait, fut, suivant l'usage des recluses, complètement murée à l'exception d'une petite fenêtre.

Dans cette étroite retraite, sa ferveur prit tout son essor par un profond mépris de tous les biens terrestres et de l'amour-propre. Se confiant pleinement en la divine Providence, la Bienheureuse ne s'inquiétait point de sa nourriture. Des enfants y pourvoyaient en lui faisant passer par sa petite fenêtre des morceaux de pain. En retour, Julie leur donnait, dit-on, en toute saison, des fleurs nouvelles et embaumées.

Ce genre de vie si pénible plut au Seigneur, qui la récompensa par d'abondantes consolations spirituelles.

Après trente années passées dans ces austérités, elle vola vers son céleste Epoux, le 9 janvier 1367, sans éprouver la moindre crainte de la mort, et au milieu des effusions d'une fervente prière.

Un tableau ancien, remontant à l'époque de la Bienheureuse, montre la cloche annonçant d'elle-même, sans le secours d'aucune main, le trépas de Julie. Le clergé et le peuple s'étant réunis près de la cellule, on détruisit le mur qui fermait la porte.

Le corps de Julie était à genoux, dans l'attitude de la prière, et il répandait au loin une délicieuse odeur. A côté, on voyait un vase rempli de fleurs toutes fraîches et ravissantes.

La tradition des habitants raconte que de nombreux miracles se produisirent à sa mort, et inspirèrent une grande vénération pour la servante de Dieu à tous les pays voisins de Certaldo, vénération encore existante aujourd'hui. Cette piété des peuples fut récompensée par la protection de la Sainte, notamment lorsqu'elle préserva d'une peste générale les habitants de Certaldo, leurs maisons des tremblements de terre, et leurs récoltes des grêles et des orages.

# LE BIENHEUREUX JEAN-BAPTISTE DE LA CONCEPTION

## TRINITAIRE DECHAUSSÉ

*Fête le 14 février.*

**Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Conception médite la réforme de l'Ordre des Trinitaires ou du Rachat des Captifs.** (D'après une ancienne gravure.)

### UNE PRÉDICTION DE SAINTE THÉRÈSE

Non loin de Tolède, se trouve le petit village d'Almodovar. Dans ce modeste coin de terre vivait, il y a plus de trois cents ans, un seigneur espagnol, Dom Marc Garcias, auquel Dieu avait donné une nombreuse famille. Le premier souci de Marc et de sa femme Élisabeth était d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu. Ils furent récompensés de leur foi dès ici-bas, car Dieu choisit un de ses saints dans cette famille privilégiée. L'enfant prédestiné s'appelait Jean-Baptiste.

Les saints devinent les saints ; sainte Thérèse, passant un jour par Almodovar, vint loger dans la famille de Garcias, et, lorsqu'on lui présenta Jean, son regard perça les voiles de l'avenir; elle mit sa main sur la tête de l'enfant : « Vous avez là un fils qui deviendra un grand saint, dit-elle à sa mère ; il sera le père et le directeur de beaucoup d'âmes. Dieu le destine à la réforme d'une grande œuvre que l'on connaîtra en son temps. »

### PIÉTÉ DU PETIT JEAN-BAPTISTE

Le petit Jean se distinguait déjà des enfants de son âge par sa tendre piété et son amour du recueillement et du silence.

Quand il eut appris à lire, la vie des saints fit ses délices. Il chérissait surtout la Sainte

Vierge. Sa mère aimait à raconter que, encore au berceau, il suffisait de lui présenter une image de Marie pour arrêter ses cris et changer ses larmes en sourire.

L'enfant n'avait que neuf ans lorsqu'il se consacra spontanément à Marie. Ayant lu qu'à cet âge une jeune sainte avait consacré sa virginité à Dieu, il voulut l'imiter aussitôt, et, courant à l'autel de la Reine des vierges, il la supplia avec tant d'amour de le préserver de toute souillure que sa demande lui fut accordée.

### MORTIFICATIONS ET CHARITÉ — PREMIER MIRACLE

Comprenant que la mortification des sens est la meilleure gardienne de la chasteté, il se mit à imiter ce qu'il avait lu des austérités des saints dans ses livres préférés. Ses vêtements humbles et grossiers cachaient un cilice; il se donnait chaque jour la discipline et quelques sarments avaient remplacé son lit, tandis qu'une grosse pierre lui servait d'oreiller. Son père ne tarda pas à s'apercevoir de ces pénitences, et, pour les lui rendre impossibles, il voulut donner son propre lit à l'enfant. Mais celui-ci sut déjouer les desseins paternels. Le sommeil avait-il clos les paupières de son père, qu'aussitôt Jean-Baptiste se levait sans bruit et gagnait sa rude couchette. Ses frères jetèrent au feu ses sarments; l'enfant coucha alors sur le plancher. Il fallut le laisser libre.

Jean-Baptiste mangeait peu et donnait aux pauvres le meilleur de sa part. L'eau était sa seule boisson. Les jours de fête et les dimanches seulement, il acceptait un peu de viande.

Un jour, il donna une de ses chemises à un petit vagabond affligé d'une dangereuse maladie, et Dieu permit que le mendiant fût guéri en la mettant. Ce fut le premier miracle de Jean-Baptiste.

### PREMIERS PAS VERS LA SCIENCE

Cependant, la vie austère qu'il menait finit par nuire à sa santé. Il tomba malade et souffrit environ l'espace de deux ans, sans que les médecins pussent le guérir. Les reproches ne lui furent certes pas ménagés au sujet de ses pénitences indiscrètes; il n'y avait qu'une voix dans la famille pour les condamner. L'enfant eut recours à Dieu pour répondre, et sa prière fut entendue, car Jean-Baptiste dit un jour à ses parents qui continuaient à le blâmer : « Cessez de parler ainsi; la pénitence guérira la maladie qu'elle a causée, vous le verrez bientôt. » Il fut en effet subitement guéri quelques jours après.

Jean-Baptiste put alors songer sérieusement à se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. On l'envoya d'abord étudier la théologie à l'Université de Baëza. Son intention était d'entrer ensuite au noviciat des Carmes déchaussés. Il aimait d'un amour de prédilection cet Ordre dont la grande fondatrice, sainte Thérèse, l'avait caressé et béni bien des fois petit enfant. Ce n'était point là pourtant que Dieu le voulait. Des circonstances inattendues l'obligèrent à passer de l'Université de Baëza à Tolède pour y achever ses études.

### TOLÈDE — VICTOIRE SUR L'IMPURETÉ

Il n'y avait point d'internat à Tolède; Jean-Baptiste choisit son logement dans la maison d'un vertueux prêtre qui hébergeait déjà quelques étudiants. Ceux-ci eurent vite remarqué la vertu de leur nouveau camarade; mais, tandis que les uns l'admiraient, les autres s'en moquaient et la traitaient d'hypocrisie. Le saint jeune homme eut beaucoup à souffrir de ces derniers; cependant, il ne se départit jamais de sa douceur et de sa patience. Ses contradicteurs, piqués de leur défaite, voulurent le pousser à bout par une tentative criminelle. Ils introduisirent dans sa chambre une malheureuse qui essaya de le séduire; mais le Bienheureux lui cracha au visage et s'enfuit précipitamment du logis. Il alla tomber au pied de l'autel de la Sainte Vierge, lui rappela avec larmes qu'il s'était consacré à elle en venant à Tolède, et la supplia d'écarter de son âme de pareils dangers.

L'effroi où il était lui fit mieux apprécier la sécurité qu'offraient à sa vertu les murs du cloître; il renouvela donc sa résolution d'entrer dans la vie religieuse : mais il ignorait dans quel Ordre Dieu l'appelait à le servir.

Un jour que, dans son incertitude, il pleurait devant une image miraculeuse de Marie, une voix mystérieuse lui parla : « Si tu ne veux pas te tromper, lui disait-elle, choisis l'Ordre des Trinitaires.» Trois fois répondant à sa prière, la même voix se fit entendre, et le Saint se releva éclairé et consolé. Les Trinitaires possdaient alors dans la ville même de Tolède un magnifique couvent établi par leur fondateur. C'est à la porte de ce monastère que vint frapper Jean-Baptiste. Il y reçut l'habit religieux, le 29 juin 1580, à l'âge de dix-neuf ans.

### TRINITAIRE — LE NOVICIAT

Le maître des novices du couvent de Tolède était le Bienheureux Simon de Roxas, homme très expert dans l'art de conduire les âmes et dans le discernement des esprits. Il ne ménagea pas celui dont il connaissait la force d'âme et l'éprouva par les humiliations et les contradictions les plus dures.

Le Fr. Jean-Baptiste eut à essuyer un jour publiquement une réprimande injuste, faite en termes très sévères; ces reproches lui étaient adressés à dessein et dans le but d'éprouver sa vertu, sa patience et sa douceur. Le jeune homme se met à genoux et demande pardon comme s'il était vraiment coupable, mais le maître des novices lui tourne le dos et s'éloigne. Trois heures après, le P. Simon, repassant par là, fut tout étonné de voir son fervent disciple encore prosterné et implorant son pardon.

Il y avait au couvent un religieux atteint d'un ulcère si fétide que personne ne voulait plus le panser. Le Fr. Jean pria ses supérieurs de lui confier cette charge et soigna le malade avec bonheur. Celui-ci, peu reconnaissant, ou égaré par la douleur, l'invectivait souvent, mais le saint religieux ne répondait à ces injures que par de douces paroles. Un jour, après une de ces scènes de récrimination, l'héroïque infirmier posa ses lèvres sur la hideuse plaie..... le malade fut guéri, et depuis, juste récompense de sa charité, notre Bienheureux n'éprouva plus aucun dégoût pour les infirmités les plus repoussantes.

### LE PÈRE DES PAUVRES — MALADIES

Après une année d'épreuves, le Fr. Jean-Baptiste fut admis à prononcer les vœux religieux. On lui fit encore étudier la théologie durant quatre ans. Si remarquable était son intelligence que Lopez de Véga l'appelait le plus grand génie de l'Espagne et rêvait pour lui les plus hautes dignités. Mais « le plus beau génie de l'Espagne » préférait aux vains honneurs du monde celui de servir ses frères, et on le voyait chaque jour balayer les chambres et porter la soupe aux mendiants. C'était lui qui distribuait les

aumônes et la nourriture à la porte du monastère, et comme ces dons lui paraissaient insuffisants, il quêtait et sollicitait de toutes façons pour ses amis les malheureux. Cette charité lui valut le glorieux surnom de *Père des pauvres*.

Bientôt, ses supérieurs le jugèrent digne du sacerdoce, et, malgré les frayeurs de son humilité, il fut ordonné prêtre. La maladie vint alors le visiter et il dut subir de douloureuses opérations : « Taillez, brûlez, disait-il; pourvu que je reste, ô mon Dieu, tout entier avec vous, pendant l'éternité, je suis content. »

Quelques mois de repos passés à Almodovar, dans sa famille, n'améliorèrent en rien son état, et, lorsque les médecins désespéraient de le sauver, il fut miraculeusement guéri. De retour à Tolède, il fut repris par la fièvre. On crut que le climat de Séville lui serait plus favorable, et il partit pour les bords du Guadalquivir.

### PRÉDICATIONS EN ANDALOUSIE

La fièvre le poursuivit jusque sous le beau ciel de l'Andalousie, et, pendant douze ans, elle demeura sa compagne inséparable; mais ces souffrances n'étaient point pour le Bienheureux un prétexte au repos. Il parcourut la province dans tous les sens, prêchant partout avec un zèle infatigable et convertissant les pécheurs par milliers. Quelques religieux demandèrent au bienheureux Jean-Baptiste de leur montrer les sermonnaires dont il se servait pour composer ses instructions : « Je me sers du livre de la charité, » répondit-il.

Un jeune seigneur débauché vint un jour l'entendre par curiosité. Le malheureux entretenait dans son cœur une passion sacrilège et méditait les plus coupables forfaits. Le Saint, divinement instruit de l'état de cette âme, change le sujet de son discours, et dépeint avec tant de feu et de vérité la laideur du sacrilège et les vengeances terribles dont Dieu le poursuit, que le jeune homme court, à l'issue du sermon, se jeter à ses pieds, confesse sa faute en pleurant, et promet de changer de vie.

### CHEZ LES MAURES — LE DIABLE SE FACHE

Les Maures de Séville, eux aussi, eurent part aux bienfaits du saint religieux; il en convertit un grand nombre. Mais les plus fanatiques jurèrent de se débarrasser par un meurtre du redoutable ennemi de Mahomet. On servit à Jean des mets empoisonnés; le Saint se contenta de faire sur eux trois signes de croix, et aussitôt il en sortit une grande quantité de vers immondes.

Le poignard ne réussit pas mieux que le poison. Un jour, des assassins, postés sur le passage du P. Jean-Baptiste, se morfondirent en vain à l'attendre; il était passé au milieu d'eux sans qu'ils le vissent.

Le diable se mit aussi de la partie : une nuit que le Saint portait le Viatique à un moribond, il le poussa vers un puits très profond et l'y précipita; mais l'ange gardien l'en retira aussitôt sain et sauf.

En 1590, la peste s'abattit sur l'Espagne et y fit d'innombrables victimes. La ville d'Arcos, entr'autres, fut cruellement frappée. Le Bienheureux y trouva l'occasion de déployer toute sa charité; il ne se reposa pas de quarante jours. Seul, il porta secours à un petit village des environs où pas un habitant n'était resté sur pied. On constata alors comme un fait inexplicable qu'il se transportait en un instant aux lieux les plus éloignés. La peste disparue, il reprit son apostolat d'évangélisation auprès des Mahométans. Il y travaillait avec succès, à Jaën, lorsque ses supérieurs le chargèrent d'aller en Afrique racheter 300 esclaves chrétiens; le saint religieux réussit dans cette affaire et, de plus, convertit au retour 10 musulmans qui s'étaient cachés dans son vaisseau.

### RÉFORME DE L'ORDRE DES TRINITAIRES

L'Ordre des Trinitaires, fondé depuis près de quatre cents ans, s'était peu à peu relâché de son ancienne austérité, et, suivant la pente de la nature humaine, une foule de coutumes et d'exceptions étaient venues se greffer sur la règle primitive de saint Jean de Matha, qui se trouvait ainsi singulièrement adoucie. Les religieux les plus fervents gémissaient de cet état de choses et le Chapitre, ou assemblée générale de 1594, essaya de remonter le courant, en créant dans chaque province deux ou trois couvents destinés à servir de modèles aux autres et où l'on réunirait les religieux désireux d'observer l'ancienne règle dans toute sa rigueur. Ce mouvement avorta sans doute faute d'un homme assez saint et assez énergique pour le soutenir. Cet homme, Dieu devait le produire bientôt, mais l'heure n'était pas encore venue.

Vers cette époque, le marquis de Santa-Cruz voulut doter ses terres d'un couvent de religieux déchaussés et fervents. Il offrit la place aux Trinitaires avec la condition que les Frères qu'on lui enverrait seraient déchaussés et porteraient l'habit grossier de l'ancien Ordre. Ceux-ci acceptèrent, quoique avec peine, les conditions posées, et le P. Jean-Baptiste alla installer lui-même les premiers religieux dans l'ancien ermitage abandonné de *Val-de-Pegnas* et y célébra la première messe. Il ne fit pourtant point partie de la nouvelle communauté; sa faible santé et aussi le peu de confiance qu'il avait dans le succès de la réforme le retenaient encore.

Plus tard, il se reprochera son hésitation comme un crime et l'expiera dans les larmes. Dieu ne tarda pas à lui faire connaître sa volonté.

Le Saint se trouvait assez éloigné de Séville ; un orage terrible le surprit dans la montagne. Le fracas horrible du tonnerre mêlé aux mugissements du vent et aux grondements des torrents débordés portèrent l'effroi dans son cœur. Les éclairs sillonnaient l'air autour de lui et des arbres déracinés par le vent roulaient dans les précipices ouverts à ses pieds. Se sentant menacé par la mort, le P. Jean-Baptiste examina sa conscience et se repentit de ses hésitations à embrasser la réforme. Il résolut alors d'entrer au couvent de Val-de-Pegnas. Le danger augmentait cependant, il devint même si pressant que le Bienheureux, tombant à genoux, s'écria : « Mon Dieu, je vous en fais le vœu! » Aussitôt le calme revint dans la nature comme dans son cœur, et le soleil reparut radieux.

De retour à Séville, le P. Jean s'empressa de demander au Commissaire général des Trinitaires la permission de se rendre à Val-de-Pegnas. Celui-ci la lui refusa. Notre Bienheureux eut alors recours à la Sainte Vierge, sa protectrice : il avait à peine terminé sa prière que le Supérieur le faisait appeler et lui accordait l'objet de sa demande.

### VAL-DE-PEGNAS — DIFFICULTÉS ET PERSÉCUTIONS

Ce fut le 9 février 1597, qu'il revêtit le pauvre habit de la Réforme. La nuit suivante, il vit en songe des bourreaux l'attacher lui et ses compa-

gnons à des croix : c'était là un présage de ses futures souffrances. On le nomma supérieur de la communauté. Il consacra son œuvre à la Sainte Vierge, prit le nom de *Jean-Baptiste de la Conception*, pour honorer le mystère de la Conception immaculée de Marie, à laquelle on a toujours été très dévot en Espagne, et ajouta aux jeûnes de règle les vigiles des fêtes de sa bonne Mère. Une telle sévérité finit par fatiguer ses religieux, qui se plaignirent de lui au Supérieur provincial, obtinrent raison et le quittèrent presque tous. Abandonné aussi de son général qui refusa d'intervenir, le pauvre supérieur hésitait, mais Dieu le rassura en lui promettant son aide, et Marie lui apparut pour le consoler et le fortifier dans son dessein.

Il voulut recourir au Pape et partit pour Rome avec un religieux. Pour tout viatique, il n'avait pris que trente écus, dont une bonne partie fut employée en aumônes. Il fit naufrage au sortir du port et perdit son compagnon. A Rome, ses supérieurs essayèrent de le faire enfermer, puis on le desservit de toutes les façons auprès des cardinaux chargés d'examiner les affaires de la Réforme. Il fut accusé de s'être enfui de Val-de-Pegnas avec 3000 écus (juste cent fois plus qu'il n'en avait pris pour le voyage); pour comble, enfin, le pape Clément VIII, d'abord bien disposé à son égard, lui retira bientôt sa faveur.

### MOMENTS DE DÉCOURAGEMENT — SUCCÈS FINAL

Le P. Jean-Baptiste tomba malade de chagrin. Recueilli chez les Carmes déchaussés, ses anciens amis, il eut un instant la pensée de rester dans leur Ordre : là au moins la Réforme s'était opérée avec succès et il pouvait vivre saintement, sans contradiction. Mais le démon perdit bientôt ce qu'il avait gagné : ne s'avisa-t-il pas de lui apparaître déguisé en Carme déchaussé et de lui dire : « Jean, si tu ne prends cet habit, tu mourras dans trente jours. » Le bon religieux, hésitant sur la nature de cette apparition, se mit à prier, et Dieu lui envoya une autre vision pour l'éclairer : il apercevait devant lui une multitude innombrable de Trinitaires tout rayonnants d'une lumière céleste dans l'attitude de personnes qui implorent une grande grâce; soudain, ils poussèrent un cri d'angoisse qui l'avertit du péril où il était.

Les approbations que plusieurs saints avaient données à son projet lui revinrent aussi à l'esprit, et il sentit renaître sa confiance. Sainte Madeleine de Pazzi, saint Camille de Lellis, saint François de Sales l'avaient encouragé; l'un d'eux l'avait salué par son nom sans l'avoir jamais vu; l'autre avait, en le voyant, loué la réforme des Trinitaires, que cependant il devait naturellement ignorer : autant de preuves que la réforme était dans les vues de Dieu. Dieu, en effet, la fit réussir malgré les hommes et sans eux. Tout à coup, le 20 août 1599, Clément VIII lança la bulle : *Ad militantis Ecclesiæ regimen*, par laquelle il instituait le nouvel Ordre des Trinitaires déchaussés avec un supérieur particulier et des Constitutions conformes à la règle primitive.

Le Bienheureux Jean-Baptiste se hâta de retourner en Espagne, mais ses peines n'étaient pas finies : le démon essaya de le noyer pendant la traversée, les hommes tentèrent de l'empoisonner à son débarquement, enfin, des trois maisons de Val-de-Pegnas, Ronda et Bienparada, que le Pape accordait à la réforme, on ne voulut lui en livrer aucune. Il put à peine s'emparer de Val-de-Pegnas, grâce à l'appui des habitants; là, il réunit les quelques Frères demeurés fidèles pour observer avec eux l'austère règle de saint Jean de Matha. Ils prononcèrent ensemble leurs vœux, le 10 décembre 1600.

### PAUVRETÉ ET MIRACLES

Le couvent de Val-de-Pegnas ne fut pas longtemps le seul couvent de Trinitaires déchaussés ; quelques années après, il y en avait jusqu'à huit de fondés, et même, en 1612, l'Ordre donna naissance à une Congrégation de femmes qui suivaient sa règle sévère. Et cependant les richesses firent si bien défaut, qu'on manquait souvent du nécessaire.

Au couvent d'Alcala, on venait de passer un jour sans dîner, et, le soir venu, le Bienheureux exhortait ses Frères à achever avec joie cette journée de sacrifice, lorsqu'on frappe à la porte. Le portier accourt et trouve deux adolescents qui lui remettent une corbeille de mets tout apprêtés; et comme le religieux leur demande d'où vient ce don : « Prenez, lui dirent-ils, et remerciez Dieu. »

En une autre circonstance, le Bienheureux, à qui on avait fait l'aumône de douze pains, en donna dix aux pauvres, n'en réservant que deux pour le couvent; mais Dieu multiplia les portions, et on eut assez de pain pour deux repas.

Pendant la construction du couvent de Cordoue, le dernier fondé par le saint réformateur, un ouvrier, qui montait une énorme pierre sur les échafaudages, tomba avec son fardeau. Le Bienheureux, témoin de l'accident, s'écria en étendant la main : « Au nom de la Très Sainte Trinité, arrête-toi ! » L'ouvrier s'arrêta dans sa chute et la lourde pierre, retenue par une main invisible, descendit doucement avec lui jusqu'au sol.

Il se promenait un jour avec de jeunes novices, dans le jardin du couvent; on parlait de l'obéissance, et des prodiges par lesquels Dieu la récompense quelquefois. A ce moment, un petit oiseau chantait sur une branche au-dessus d'eux. Le Saint leva les yeux et s'adressant à un novice : « Si vous croyez à l'efficacité de l'obéissance, montez sur cet arbre, prenez l'oiseau et apportez-le moi. » Le jeune homme fit ce qu'on lui ordonnait, et le gentil oiseau, oubliant qu'il avait des ailes, se laissa prendre et caresser, après quoi il s'envola joyeusement.

### PRÉCIEUSE FIN DU BIENHEUREUX JEAN-BAPTISTE

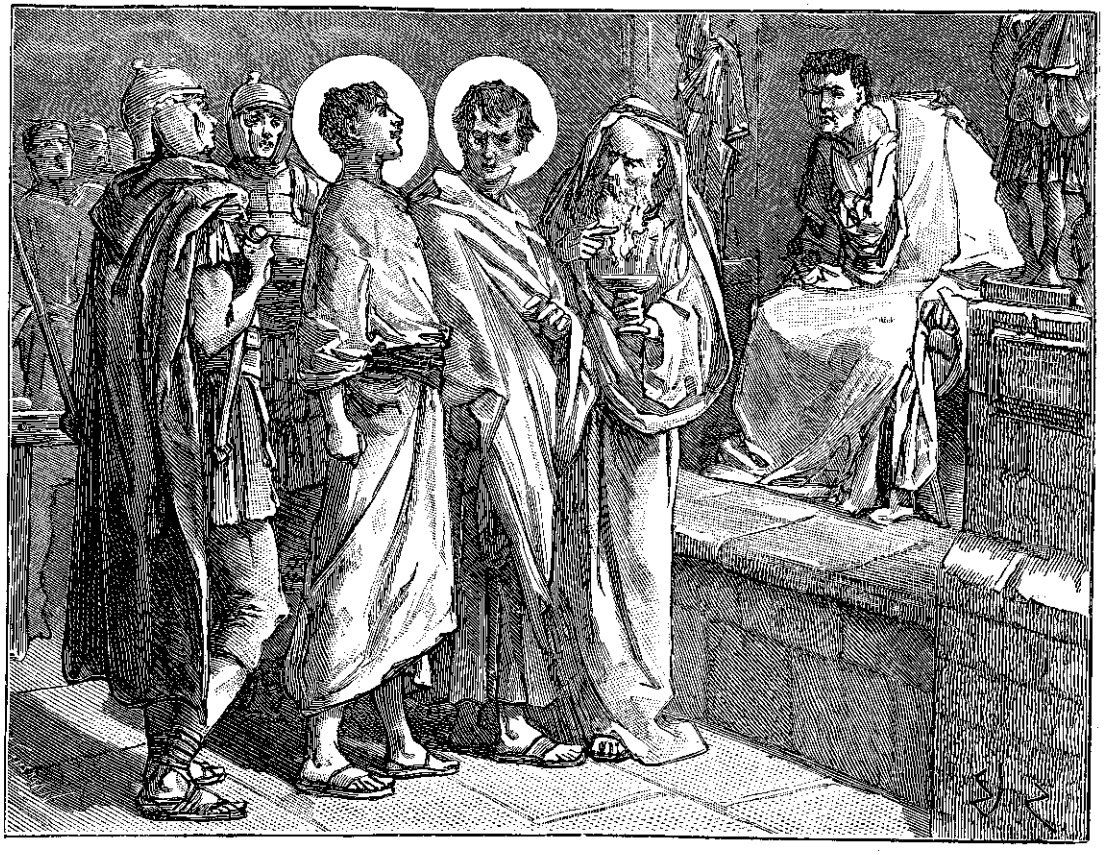
Le Bienheureux fut alternativement Supérieur général et simple religieux de son Ordre. Cette dernière condition plaisait davantage à son humilité, et ce fut celle dans laquelle il mourut.

Il était tombé malade en revenant de San-Lucar à Cordoue. Quand on lui apporta le Saint Viatique, il se jeta au bas de sa couche pour le recevoir et parla amoureusement à son Sauveur qui le visitait; on l'entendit murmurer : « Seigneur, vous le savez, j'ai fait ce que j'ai pu pour exécuter vos ordres. » Son corps répandait déjà une suave odeur. Après l'Extrême-Onction, il se fit lire la Passion, et annonça qu'il mourrait à trois heures de l'après-midi.

Il expira au moment où l'on chantait autour de lui ces paroles du *Credo*, à la gloire de Marie, sa céleste protectrice : *Et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine*. C'était le 14 février 1613. Il avait cinquante et un ans, et la réforme était établie depuis seize ans dans l'Ordre des Trinitaires. Beaucoup de miracles s'opérèrent à son tombeau et son culte se propagea en Espagne, en Italie, en France et en Allemagne. Il a été déclaré Bienheureux en 1819 par le pape Pie VII.

# SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE, MARTYRS

*Fête le 15 février.*



**A la parole des martyrs, la statue du soleil devient noire comme la suie.**

LES PRÉDICATEURS ZÉLÉS DE JÉSUS-CHRIST

La ville de Brescia, située aux confins de la Lombardie et de la province de Venise, éclairée des lumières de la foi dès le temps des apôtres, eut l'honneur de donner au ciel un grand nombre de ses enfants martyrs.

Les bienheureux frères Faustin et Jovite ne furent pas les moins brillants parmi les joyaux de sa couronne glorieuse.

Issus d'une des plus nobles familles de la cité, les deux frères prêchaient avec un zèle sans relâche la foi de Jésus-Christ qu'ils avaient reçue avec une pieuse avidité, car ils étaient non seulement unis par les liens de la chair, mais encore, la vertu de l'Esprit-Saint les animait tous deux d'une même ardeur, en sorte qu'annonçant avec le même empressement le nom de Jésus, ils amenèrent au culte de la vraie foi une grande multitude des habitants de cette contrée.

La ville de Brescia avait à cette époque pour évêque, un saint homme du nom d'Apollonius, que la crainte de la persécution avait contraint à se cacher dans des lieux retirés. Ayant appris le zèle que les serviteurs de Dieu déployaient dans la prédication du saint Evangile, il les fit venir auprès de lui, et les éleva aux Ordres sacrés de l'Eglise. Il conféra l'onction sacerdotale à Faustin, parce qu'il était l'aîné, tandis que Jovite, le plus jeune, reçut seulement l'Ordre du diaconat.

Les hautes fonctions auxquelles ils avaient été élevés ne furent qu'un stimulant pour leur ferveur. Comme chaque jour ils conquéraient à la foi du Christ des foules innombrables et que nul ne pouvait résister à leur enseignement, le bruit de leur prédication se répandit bientôt dans les provinces voisines.

LE GOUVERNEUR PAIEN ITALICUS S'ÉMEUT

Or, à cette époque, les peuples des Rhéties avaient pour gouverneur le comte Italicus, païen jusqu'au fond de l'âme, et dévoué au delà de toute expression au culte des démons.

Enseveli dans les ténèbres de son aveuglement, il ne se contentait pas de refuser pour lui-même la lumière de la foi, mais il faisait encore tous ses efforts pour en éloigner ceux de sa province.

C'est pourquoi, lorsque l'empereur Adrien vint visiter la Ligurie, Italicus alla au-devant de lui

jusqu'à l'Adda, et lui adressa ses plaintes en ces termes : « Grand empereur, invincible triomphateur, sauvez la république romaine, sauvez nos dieux sacrés. Il y a, dans la ville de Brescia, deux hommes qui prêchent je ne sais quel Christ, et qui ont déjà détourné beaucoup de monde du culte de nos grands dieux. Si la réprimande de votre divine parole ne les arrête, il est hors de doute que leurs doctrines subversives ne fassent bientôt oublier le culte de nos dieux. »

A ces paroles, l'empereur Adrien, qui connaissait le zèle idolâtrique du gouverneur, lui donna, par un écrit signé de sa propre main, tout pouvoir pour ramener au culte des divinités de l'Empire, ou pour exterminer dans les supplices, tous les chrétiens en quelque lieu qu'il les trouvât.

Le comte Italicus, aussitôt qu'il eut reçu ce pouvoir, l'objet de ses désirs, partit pour Brescia, selon que l'empereur lui avait commandé. Il ne fut pas plus tôt entré dans la ville qu'il envoya tout à l'instant son conseiller Libère notifier à Faustin et à Jovite les volontés impériales.

Mais, lorsqu'il apprit que ceux-ci demeuraient immobiles dans leur foi, rempli d'indignation, il donna ordre à ses soldats de les arrêter et de les amener en sa présence.

Dès qu'ils furent arrivés, il leur parla ainsi : « Notre très invincible empereur a décrété par des ordres sacrés que tous les chrétiens devaient retourner à la religion de nos dieux, et que tous ceux qu'on trouverait rebelles à ces préceptes expieraient par toutes sortes de supplices leur révolte audacieuse. Il est donc juste, Faustin et vous, Jovite, que vous vous soumettiez à d'aussi salutaires avis et que, rejetant les erreurs d'une superstition nouvelle, vous reveniez au vieux culte de nos dieux que la république a consacré. »

Les bienheureux Faustin et Jovite répondirent : « Le temps est venu pour nous de nous réjouir plutôt que de trembler. Aussi, nous voulons que tu saches avec certitude que nous ne pouvons d'aucune manière abandonner la religion de Jésus-Christ, à laquelle nous avons été une fois initiés, et que nous ne pouvons obéir à tes ordres. »

A cette réponse, Italicus ordonna qu'on les gardât en prison, jusqu'à l'arrivée de l'empereur, qu'il attendait bientôt.

### ADRIEN SE VOIT VAINCU PAR LA CONSTANCE DES SAINTS

En effet, le cinquième jour, l'empereur fit son entrée à Brescia. Le comte Italicus s'empressa de lui parler des deux frères, et de lui dire comment ils avaient eu l'audace de mépriser ses commandements les plus sacrés, et qu'en conséquence il les avait fait garder en prison pour que lui-même eût la gloire de les amener à composition.

L'empereur dit alors : « Mais, quelle est leur famille, pour qu'on leur accorde d'être jugés par l'empereur lui-même? »

Le comte répondit : « Ils sont issus d'une race très illustre, et leurs parents, qui occupèrent dans cette ville les premiers rangs du Sénat, ont toujours montré pour les dieux le plus grand respect, et même ils ont poursuivi, avec le plus grand zèle, les chrétiens, en quelque lieu qu'ils les trouvassent. Quant à ces deux coupables, je ne sais quelle folie s'est emparée d'eux et leur a fait repousser le culte des dieux avec obstination et blasphème, pour adorer le Christ que les Juifs ont cloué sur un bois infâme.

— Ces hommes-là, reprit Adrien, me sont du plus grand secours pour ramener, par la vue de leurs supplices, un grand nombre de chrétiens au culte des dieux qu'ils ont déserté. »

Il ordonna donc de les tirer de leur prison, se les fit amener, et lorsqu'ils furent en sa présence, il leur dit : « Est-il un dieu plus puissant que le soleil, pour que vous abandonniez son culte, et que vous deviez rendre vos hommages à quelque autre plus grand ? »

Le bienheureux Jovite répondit : « Nous adorons et honorons le seul vrai Dieu, le Dieu du ciel, de la terre et de toute créature, qui a fait le soleil lui-même, et lui a donné pour office de briller durant le jour, comme il a chargé la lune et les étoiles de luire au milieu des nuits. »

Adrien dit alors : « Vous agiriez avec plus de prudence en obéissant à notre volonté, vous pourriez ainsi devenir les premiers dans notre palais, au lieu que, si vous persévérez dans votre folie, vous serez frappés de la mort la plus cruelle. »

Les bienheureux martyrs répondirent ensemble : « Non, jamais nous ne commettrons un tel crime, qui nous conduirait à la mort éternelle. » Adrien leur dit : « Votre crime, c'est de vous déclarer chrétiens et de mépriser la jouissance paisible de nos bonnes grâces, préférant à ces honneurs la note de l'infamie. »

Jovite répondit : « Nous avons mille fois raison de confesser et de déclarer que nous sommes chrétiens car nous devons fuir tes bonnes grâces, si nous voulons obtenir celles du Roi éternel. »

L'empereur reprit : « Vos cœurs sont trop durs, je le vois, pour que mes paroles les puissent fléchir; mais nous avons une tendre affection pour vous, et c'est pourquoi nous désirons, de toutes manières, vous voir devenir meilleurs, afin de vous accorder un rang honorable dans notre milice.

— Le Christ, répondit Faustin, nous l'a déjà donné dans ses armées, car votre milice finira avec le temps de cette vie, parce que vous-même vous finirez avec le temps; mais celle du Christ dure éternellement.

— C'est assez, dit Adrien, je vous ai suffisamment supportés jusqu'ici. Ou sacrifiez au dieu invincible, au soleil, ou je vous ferai souffrir de nombreux tourments. »

Faustin et Jovite répondirent : « Nous sacrifions au Dieu vivant, qui a créé le soleil pour l'ornement de l'univers, et ce soleil que tu veux nous faire adorer, Dieu nous l'a donné pour servir à nos besoins. »

### LA STATUE D'OR DU SOLEIL CHANGÉE EN POUSSIÈRE NOIRE

Adrien, ému de colère, ordonna de les conduire devant le temple du soleil, où ce dieu avait une statue toute dorée, et dont la tête était environnée de rayons d'or très pur; et l'empereur leur dit : « Voyez-vous maintenant la gloire du soleil invincible? Approchez-vous et sacrifiez-lui, si vous voulez vous rendre dignes de sa présence, et vous délivrer des tourments qui vous attendent.

— Tu verras aussi maintenant, répondit Faustin, la gloire de notre Dieu, et tu connaîtras la faiblesse du tien. » Alors, d'une seule voix, les martyrs dirent ensemble : « Le soleil a connu son couchant; vous avez, Seigneur, étendu les ténèbres, et la nuit a été faite. » (Ps. 103.)

Adrien leur dit : « Que murmurez-vous ainsi? Approchez-vous davantage, et sacrifiez au soleil invincible. » Alors Jovite, se tournant vers la statue du dieu, s'écria : « Nous adorons le Dieu qui règne dans les cieux, qui a fait le soleil pour éclairer le monde, mais toi, qui n'es qu'une vaine image de ce soleil, change de nature, et parais

à tous les yeux comme de la poix vile, pour la confusion de tous ceux qui t'adorent comme dieu. »

Il dit, et aussitôt la statue devint, aux yeux de tout le peuple, noire comme de la suie, et les rayons qui brillaient autour de sa tête tombèrent sur le sol, comme des charbons éteints.

« Que vois-je! » s'écria Adrien, devant un tel prodige. « Commandez aux ministres du temple, lui dit le comte Italicus, de lui rendre son éclat. » L'empereur ordonna donc à ses ministres de monter avec des éponges et d'essuyer la suie qui recouvrait la statue. Mais, tandis qu'ils font de vains efforts pour exécuter cet ordre, voilà que la statue tout entière tombe en poussière, en sorte qu'il en reste à peine quelques traces.

Le bienheureux Faustin dit alors à l'empereur: « Vois-tu ce qu'il est arrivé au dieu que tu adores, et comment il a été anéanti? »

L'empereur, furieux, les condamna aux bêtes.

### LES BÊTES SONT PLUS DOUCES QUE L'EMPEREUR

Lorsque les martyrs furent amenés dans l'amphithéâtre, Adrien dit au comte Italicus: « Qu'on lance contre eux les animaux les plus cruels, afin que leur seule vue les fasse défaillir de peur. » Puis, se tournant vers les martyrs, pour tenter un dernier effort, il leur dit: « Faustin et Jovite, voyez la mort qui va vous saisir; la fin de votre vie est bien proche. Entendez donc mes conseils, et sacrifiez au dieu Saturne ou à Diane, afin qu'ils vous délivrent de la dent des bêtes. » Saint Faustin répondit: « Celui que vous appelez Saturne était un homme souillé des plus monstrueuses infamies, qui dévorait la chair de ses enfants, et cette Diane était une femme de mœurs trop libres, dont la meilleure occupation était, dit-on, de poursuivre les bêtes sauvages à la façon des chasseurs. Vous nous ordonnez d'adorer ces dieux, pour nous faire outrager le Dieu souverain. »

L'empereur reprit: « Quoi donc? vous êtes déjà dans les liens de la mort, et vous persévérez dans vos blasphèmes? »

Alors, il se tourna vers les gardes et leur commanda d'amener quatre lions contre les athlètes du Christ. On lâche donc ces bêtes furieuses dont l'aspect inspirait la terreur. Elles accourent avec une grande vitesse et viennent se jeter aux pieds des martyrs, en poussant des rugissements si effrayants que la multitude des païens en était toute tremblante. Elles abaissaient leurs têtes superbes et léchaient les vestiges des Saints sur le sable.

A cette vue, Adrien ordonna à ses ministres de lâcher des léopards, et ceux-ci, arrivés auprès des serviteurs de Dieu, se roulèrent également à leurs pieds. Le peuple, voyant ces prodiges, s'écria: « Qu'on enlève du milieu de nous ces magiciens, qui nous empêchent d'adorer librement nos dieux! »

Adrien, de plus en plus aiguillonné par la colère, commanda d'envoyer enfin des ours, en ayant soin de leur attacher aux flancs des torches ardentes pour les exciter par la douleur à dévorer les saints martyrs.

Les officiers exécutèrent l'ordre de l'empereur et lâchèrent les ours. Mais, lorsque les animaux s'approchèrent des serviteurs de Dieu, de concert avec les lions et les léopards, les ours se jetèrent sur les officiers, les déchirèrent de leurs morsures, et pas un seul n'échappa.

Quant aux élus de Dieu, ils se tenaient, pleins de sécurité, au milieu des bêtes. Adrien leur dit: « Remarquez, Faustin et Jovite, combien est grande encore à votre égard la miséricorde de Saturne que vous avez outragé, c'est grâce à lui que les bêtes ne vous ont pas touchés. — Rougis de honte, répondit Faustin, ô tyran des chrétiens! ce n'est point ton dieu Saturne qui nous a délivrés comme tu le penses, mais c'est plutôt ce Dieu véritable que nous servons, et qui règne dans le ciel. Mais où sont les menaces que tu nous faisais? Les bêtes que tu as envoyées contre nous oublient leur férocité et, adorant notre Dieu, se prosternent à nos pieds. Si donc il te reste d'autres supplices plus puissants, hâte-toi pour reconnaître ta défaite sur tous les points. »

Adrien reprit: « Ne soyez pas si empressés, car j'ai fait préparer des tourments plus durs encore, et tout à l'heure je vous les ferai subir. »

### LE DIEU SATURNE EST FOULÉ AUX PIEDS DES BÊTES

A ce moment, un prêtre païen appelé Orphétus, qui était parent de l'empereur, vint lui dire: « Si votre clémence le permet, prenant avec nous notre dieu, l'invincible Saturne, nous descendrons vers ces chrétiens, afin de les délivrer des bêtes, et de pouvoir gagner aussi leurs âmes. — Faites comme bon vous semble, répondit Adrien. » Alors, Orphétus ainsi que d'autres prêtres et le comte Italicus prirent la statue de Saturne et se dirigèrent vers les saints, qui se tenaient en paix au milieu des bêtes. Mais à peine s'en étaient-ils approchés qu'à l'instant les bêtes furieuses, bondissant sur eux, les mirent tous en pièces, pendant que les païens poussaient des cris et disaient: « Dieu Saturne, secours tes ministres! » Mais le dieu resta insensible à leurs prières, et même la statue fut foulée aux pieds des bêtes, et resta à terre, souillée du sang de ses prêtres.

A la nouvelle de la mort d'Italicus, son épouse nommée Afra, accourut avec empressement à l'amphithéâtre, et se mit à crier à haute voix, devant l'empereur: « Quels sont donc, Adrien, ces dieux que tu adores, qui n'ont pu ni délivrer leurs ministres, ni se délivrer eux-mêmes! Et moi, malheureuse, me voilà veuve à cause de ta perfidie! »

Mais, bien plus, le peuple, voyant ce qui était arrivé, glorifiait tout d'une voix le Dieu de Faustin et de Jovite, et un grand nombre crurent au Seigneur. Parmi eux l'on vit un ministre de l'empereur du nom de Calocère, ainsi que beaucoup de ses officiers.

Afra elle-même, l'épouse d'Italicus, abandonna l'erreur de l'idolâtrie et s'adjoignit au nombre des fidèles.

L'empereur Adrien dit alors aux martyrs: « Si le Dieu que vous adorez est véritable, délivrez-vous des bêtes. » Et les bienheureux martyrs répondirent: « Oui, sur ce point encore nous te montrerons la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ », et, se retournant, ils dirent aux bêtes: « Au nom du Seigneur, nous vous commandons de sortir de la ville sans toucher à personne. »

Aussitôt, ces bêtes sauvages, comme de très douces brebis, s'éloignent, sortent des portes de la ville, et gagnent les déserts des montagnes. Adrien, insensible à tant de merveilles, donna ordre de ramener en prison les vaillants soldats du Christ.

### NOUVELLES TENTATIVES D'ADRIEN

Le lendemain, l'empereur ordonna de dresser son tribunal au Capitole, et s'étant fait amener les saints de Dieu, il voulait les contraindre à offrir de l'encens à Jupiter. Mais, comme ils

demeuraient immobiles dans la foi du Christ, Adrien fit préparer un grand feu et commanda ensuite de les jeter au milieu.

Et les guerriers du Christ se tenaient immobiles au milieu des flammes, et les mains étendues, ils chantaient une hymne de louange au Seigneur.

Adrien, à cette vue, ne faisait que s'irriter davantage : il les accusait d'être des magiciens et d'infâmes scélérats. Enfin, il les fit reconduire en prison, avec l'ordre de ne permettre à personne de les y visiter, afin de les laisser ainsi mourir de faim.

Mais, au milieu de la nuit, les anges du Seigneur descendirent vers eux, et la splendeur qui les environnait dissipa les ténèbres de leur cachot. Ils ne quittèrent les saints martyrs qu'après les avoir fortifiés.

Cependant, Adrien fait de nouveau préparer son tribunal devant le temple de Mars, et ordonne de lui amener Faustin et Jovite.

Calocère, chargé de cette mission, vint avec tous ses gardes au-devant des serviteurs de Jésus-Christ et ils marchèrent devant eux jusqu'au temple de Mars, en les comblant de marques de respect.

Adrien poussa un profond soupir en voyant tous ses gardes accorder aux chrétiens tant de révérence, et pénétré de douleur, il se retira en son palais, où il se fit amener les bienheureux martyrs à l'insu du public. « Pensez-vous, leur dit-il, vous jouer de moi avec vos maléfices, comme vous avez fait avec le peuple? Si vous ne sacrifiez point, je vous ferai traîner de ville en ville, et vous périrez dans les supplices les plus variés. »

Le bienheureux Faustin répondit : « Quelque part que tu nous conduises, sache que tu seras toujours confondu au nom du Seigneur; car Notre Sauveur qui nous protège est toujours avec nous. »

Adrien dit : « Vous nous le prouverez lorsque je vous ferai appliquer à des tourments plus cruels. »

Le bienheureux Jovite répondit : « Quels que soient les châtiments que tu nous infliges, nous ne les craignons pas, Dieu nous soutiendra. »

Adrien les fit encore remettre en prison jusqu'au jour de son départ, avec la défense à personne de les voir, et il fit sceller la porte de la prison, avec le sceau de son anneau impérial.

### LE BAPTÊME D'EAU ET LE BAPTÊME DE SANG

Cependant, la foule qui avait cru et avec elle Calocère et ses officiers, se mirent à la recherche du bienheureux Apollonius, qui s'était caché par crainte des infidèles; ils le trouvèrent non loin de la ville de Brescia.

Quand il sut tout ce qui s'était passé, le saint évêque en bénit le Seigneur et conduisit ces nouveaux fidèles dans un lieu très retiré sur une montagne. Là, après leur avoir enseigné, selon l'usage, l'ensemble de la doctrine chrétienne, il les baptisa au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit; puis, les ayant fortifiés dans le Christ, il les renvoya.

On annonça à l'empereur que Calocère et ses officiers étaient chrétiens. Cette nouvelle l'irrita au plus haut point. Il ordonna d'arrêter ces néophytes et les ayant fait amener en sa présence, il dit à Calocère : « Malheureux, quelle folie s'est donc emparée de toi, et t'a rendu le plus vil parmi tous ceux de mon palais? » Puis se tournant vers les gardes : « Et vous, victimes destinées à la mort, êtes-vous assez insensés pour abandonner nos dieux et croire à l'impunité? »

Et ceux-ci lui répondirent : « Nous ne craignons pas la mort de ce siècle, parce que Dieu qui règne dans les cieux est notre soutien. »

Adrien commanda alors de les entourer et de leur trancher la tête au même lieu.

Le massacre achevé, Apollonius vint avec des chrétiens et ils enlevèrent les restes précieux auxquels ils donnèrent une digne sépulture, le treize des calendes de décembre.

### MILAN — ROME — BRESCIA

L'empereur continua son voyage vers Milan et Rome.

Pour se donner le temps d'inventer de nouveaux supplices, il faisait traîner à sa suite les trois autres martyrs chargés de chaînes.

« Ce sera, pensait-il, un exemple salutaire pour effrayer les autres chrétiens; et puis, les mille fatigues du voyage finiront bien par épuiser les forces des deux frères rebelles. »

Cependant, il remit Calocère entre les mains de Sapricius, un de ses officiers, qui fit expirer le martyr dans les supplices à Milan.

Les bienheureux martyrs Faustin et Jovite étaient, pendant ce temps, conduits à Rome, et partout, sur la route, ils entraînaient à la foi du Christ une foule de peuple par leurs prédications.

Ils étaient déjà bien près de la ville de Rome quand ils virent accourir au-devant d'eux un chrétien appelé Calimère, qui leur persuada de monter sur son char, et entra ainsi dans la ville avec eux. Touchés de voir en ce chrétien une foi si vive et si courageuse, les bienheureux martyrs obtinrent de leurs gardes de voir le Pontife de Rome, qui était, pour lors, le pape saint Sixte I$^{er}$, et qui se tenait caché dans les catacombes; ils lui demandèrent de conférer à Calimère l'honneur de l'épiscopat et de l'envoyer à Milan, pour y fortifier le peuple qui avait cru au Seigneur; ce qui leur fut accordé.

La place nous manque pour raconter en détail les souffrances des deux Saints à Rome et les merveilles qui en furent la suite. Adrien, voyant qu'il ne faisait que perdre à cette lutte, finit par y renoncer et renvoya les martyrs à Brescia.

A la nouvelle de leur retour, les chrétiens de la ville, avec l'évêque saint Apollonius à leur tête, accoururent au-devant d'eux; mais leur joie, hélas! était trop prompte; car le comte Aurélien se fit amener les deux frères et voulut les forcer à sacrifier aux dieux.

Ils lui répondirent: « Nous sommes prêts à mourir pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, plutôt que d'obéir à tes ordres. »

A ces paroles, Aurélien ordonna de les conduire hors des portes de la ville et de leur trancher la tête. Les généreux martyrs furent donc traînés hors de la ville, sur la voie qui conduit à Crémone. Ils se mirent à genoux, et les bourreaux leur tranchèrent la tête; c'est ainsi qu'ils reçurent une mort d'un instant, pour acquérir une vie éternelle.

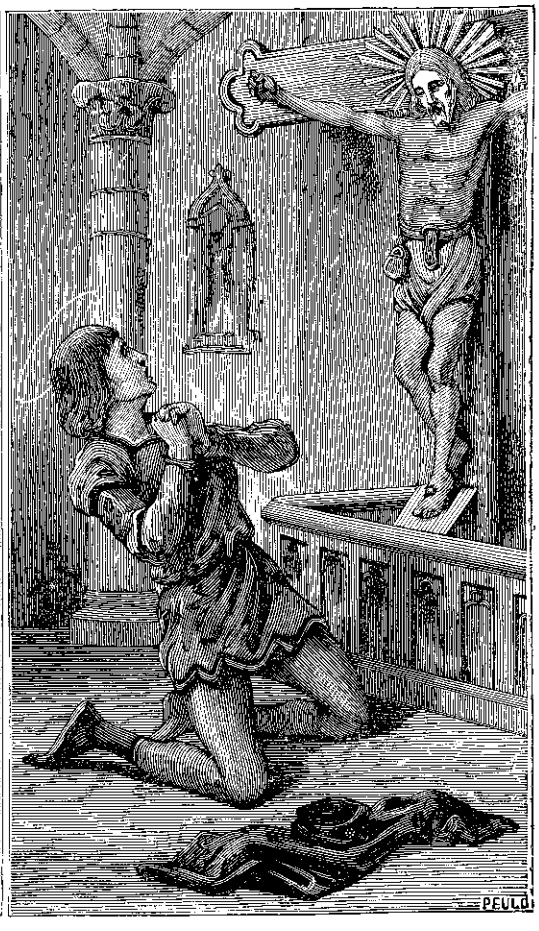
Quant à leur persécuteur Adrien, empereur, philosophe, architecte, bel esprit, il oublia sans doute bientôt ses victimes, pour continuer à boire à longs traits à la coupe de tous les plaisirs de ce monde; mais il n'y trouva finalement que vide et amertume; il prit la vie en dégoût et se suicida un soir au milieu de ses amis dans un festin. — Et son âme, où est-elle maintenant?

# LE BIENHEUREUX JOURDAIN DE SAXE

## DEUXIÈME GÉNÉRAL DES FRERES PRÊCHEURS

*Fête le 15 février.*

**Jourdain de Saxe, ayant oublié sa bourse, donne à un pauvre sa ceinture brodée.**



**Arrivant à l'église, il la voit ornant le crucifix au pied duquel il prie.**

Jourdain d'Ebernstein naquit à Bochergues en Westphalie, l'an de grâce 1190. Ses parents faisaient partie du petit nombre de nobles vassaux directement soumis au prince de la Germanie; mais leur fortune ne répondait pas à l'illustration de leur nom; toutefois, Jourdain reçut en Allemagne une éducation conforme à son rang, et surtout chrétienne. Il vint plus tard étudier à Paris, alors le vrai centre intellectuel du monde.

Jeune étudiant dans une grande ville déjà célèbre par son luxe et ses plaisirs, Jourdain sut se garder des liaisons fâcheuses. Il s'imposa un règlement de vie très fervent. Les fidèles pieux assistaient aux offices qui se chantaient aux heures canoniales, à la cathédrale et dans plusieurs églises de couvents. Jourdain se fit un devoir de participer assidûment à ces prières de l'Eglise; aucun motif ne pouvait le dispenser d'assister même aux Matines, durant la nuit.

La bienfaisante chaleur de la charité dilatait son cœur; jamais le pieux étudiant ne sortait sans faire l'aumône. Notre-Seigneur, qui avait ses libéralités pour très agréables, daigna le lui faire connaître en la circonstance suivante. Une nuit que Jourdain se rendait en toute hâte à Matines, il rencontra sur son chemin un pauvre qui lui tendit la main au nom de Jésus-Christ. S'étant levé précipitamment, l'étudiant était sorti de sa demeure sans sa bourse, il n'avait pas la moindre pièce de monnaie sur lui. Sans considérer davantage son embarras, il ôte sa ceinture ornée de broderies de soie et de passementeries

d'argent et la remet à l'indigent. Il arrive ensuite à Notre-Dame et va faire sa prière devant le Christ de la chapelle des morts : mais à peine considère-t-il l'image du Sauveur, qu'il la voit revêtue de sa propre ceinture, et Jésus, tournant vers lui ses regards pleins de tendresse, le contemple avec affection. Un tel prodige émut le pieux jeune homme, et l'affermit dans la sainte vocation dont il avait eu quelques indices. Peu de temps après, il s'offrait en holocauste au Seigneur par les engagements sacrés du sous-diaconat.

### RENCONTRE DE SAINT DOMINIQUE

A cette époque, saint Dominique vint à Paris pour la première fois. Jourdain eut bientôt occasion d'apprécier la sainteté et le talent de l'illustre fondateur dont il avait entendu célébrer si unanimement les rares qualités. Les inclinations naturelles de l'étudiant l'avaient porté dès le principe vers la philosophie et les mathématiques, mais Dieu lui donna des grâces spéciales pour la lecture des divines Ecritures, et Jourdain s'appliqua avec ardeur à cette étude, afin de se rendre plus apte à prêcher. Il suivait avec la plus grande assiduité les cours de théologie, et il avait déjà conquis son grade de bachelier quand il entra en relation avec saint Dominique. Il est à croire que ce dernier eut connaissance des desseins de Dieu sur le vertueux sous-diacre, car il l'engagea à se présenter aussitôt à l'ordination diaconale. Jourdain étudia ensuite les règles et les constitutions de l'Ordre, et il ne douta pas que Dieu ne l'appelât à son service dans le nouvel institut des Frères Prêcheurs.

### JOURDAIN SE FAIT DOMINICAIN

Toutefois, il retarda son entrée dans la vie religieuse, et ce ne fut que le Mercredi des Cendres de l'année 1220, en compagnie de deux amis, comme lui étudiants de l'Université de Paris, qu'il se présenta au couvent de Saint-Jacques.

Cette même année, à la Pentecôte, devait se tenir à Bologne le premier Chapitre général de l'Ordre. Jourdain, profès depuis peu, fut choisi pour accompagner au Chapitre les représentants de la maison de Paris. On le désigna pour professer l'Ecriture Sainte au couvent de Saint-Jacques. Sa piété et la grâce de Dieu donnaient à son enseignement le plus fructueux couronnement.

### LE PROVINCIAL DE LOMBARDIE

L'an 1221, les Frères Prêcheurs furent convoqués au deuxième Chapitre général qui se tint encore à Bologne, et qui, dorénavant, devait avoir lieu alternativement à Paris et à Bologne. Le Fr. Jourdain ne fut point appelé au Chapitre, on le nomma cependant provincial de Lombardie. Malgré la répugnance que lui inspirait cette charge, il se mit en route dès qu'il connut sa nomination, et eut pour socius le célèbre Fr. Everard. Ce religieux, qui venait de prendre l'habit, avait abandonné récemment sa dignité d'archidiacre du diocèse de Langres. Remarquable par sa piété et par sa science autant que par le rang honorable qu'il s'était montré si digne d'occuper, Everard avait refusé l'évêché de Lausanne pour embrasser la vie austère et obscure des pauvres de Jésus-Christ. Son grand désir de voir saint Dominique l'avait décidé à accompagner le Fr. Jourdain, mais il fut surpris par la maladie dans la ville même de Lausanne, et mourut peu de jours après pendant que le bienheureux Dominique prenait à Bologne son essor vers les cieux.

Le nouveau provincial, poursuivant sa route, trouva la communauté de Bologne abîmée dans une profonde tristesse. Les pleurs versés sur le saint fondateur étaient légitimes, mais l'ange de ténèbres profita de cet état des esprits pour faire son œuvre. Plusieurs novices étaient en proie à de cruelles tentations de découragement. Cependant, Notre-Seigneur semblait avoir accordé au Fr. Jourdain une grâce spéciale pour consoler et raffermir les cœurs les plus brisés et les plus incertains. Citons entre tous un trait qui révèle la mansuétude et l'affection du Père pour ses religieux.

Un novice de Bologne était las de la vie religieuse. Il avait vécu précédemment d'une manière très délicate. Ayant de la fortune, il n'avait pas craint d'en user largement ; aussi, considérant la tunique de bure contre laquelle il avait changé ses somptueux vêtements, la couche dure et rudimentaire sur laquelle il s'étendait après avoir joui des douceurs d'un lit de plumes et de duvet ; comparant encore l'abstinence continuelle qui succédait à la table luxueuse et délicate qu'on lui servait dans le monde, il voyait le siècle se dresser devant lui comme l'unique source d'une vie heureuse, et comme la seule carrière à la portée de ses forces. Il s'était cependant livré à l'étude auparavant, mais ce n'était pour lui qu'un passe-temps, car ses moyens intellectuels lui permettaient de parvenir sans peine à de magnifiques résultats. Il va donc trouver le Bienheureux pour lui exposer son dessein de quitter le couvent. Le Fr. Jourdain s'efforce de ramener la paix dans son âme, et lui fait entendre, avec les paroles les plus affectueuses que Notre-Seigneur mettait sur ses lèvres, les accents de la foi et de l'amour divin : il lui représente la folie qu'il aurait à préférer le monde à Jésus-Christ ; mais l'impétueux jeune homme, absorbé par les rêves de son imagination mondaine, n'entend rien ; il entre dans une grande colère et réclame promptement ses habits séculiers. Alors, le bienheureux Jourdain le conduit à l'église, et lui impose les mains pendant la récitation d'un *Pater*. Mais, chose remarquable, à peine la prière était-elle commencée, que le novice vit s'évanouir toutes les illusions dont le prince des ténèbres avait rempli son esprit. Bien plus, le Seigneur, satisfait de la prière de Jourdain, inonda ce jeune homme de ses grâces et de ses bénédictions. La ferveur religieuse illumina ce cœur naguère obscurci par toutes les imaginations mondaines, il devint un bon religieux, et rendit même, par la suite, à son Ordre, de très réels services par ses travaux intellectuels.

Bien d'autres Frères furent aussi assaillis par l'agresseur infernal ; Satan ne semblait s'éloigner d'un religieux que pour aller en troubler plusieurs autres. Mais le Seigneur avait ses vues miséricordieuses sur cette société qu'il s'était réservée ; les efforts du malin ne firent que coopérer à la sanctification et à la perfection des religieux, car aucune époque de l'Ordre ne fut signalée par un plus grand recueillement monastique, par une régularité plus inviolée, et par une observance plus ponctuelle et plus scrupuleuse de la règle. Aussi vit-on rarement apostolat rendu plus fécond par les bénédictions du ciel.

### LE BIENHEUREUX JOURDAIN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Maître Jourdain demeura peu de temps en Lombardie, car en l'année 1222 se tint à Paris

le troisième Chapitre général de l'Ordre, qui devait, en cette circonstance, pourvoir au plus grand bien commun en choisissant un successeur au vénéré fondateur.

Le nouveau provincial quitta Bologne après les solennités de Pâques de 1222.

Conformément aux lumières de toute raison humaine, le successeur de saint Dominique devait être choisi parmi les illustres anciens qui avaient vécu plus près du Bienheureux. Leur âge, leurs vertus, leurs talents, tout les désignait aux votes des Frères. Mais l'Esprit de Dieu souffle où il veut, et les suffrages furent unanimes à proclamer le nom du P. Jourdain, jeune encore, tout nouveau dans l'Ordre, et ayant à peine exercé l'autorité.

C'était le sujet que Dieu avait choisi pour gouverner l'Ordre au moment pénible de la croissance. Jourdain réunissait en sa personne toutes les vertus, toutes les qualités que donnent la sainteté, la science et le talent.

Sans perdre de temps, le nouveau Général rappela les règlements de saint Dominique et statua que la séance du Chapitre général serait annuelle, fréquence qu'il regardait comme l'un des plus sûrs moyens de maintenir et d'accroître la ferveur de la Congrégation. Il résolut aussi de faire le plus régulièrement possible la visite des principaux couvents.

### LE BIENHEUREUX JOURDAIN EN VOYAGE

Voyageant presque continuellement à pied, Maître Jourdain prêchait partout où il s'arrêtait. Contrairement à toute opinion, ces voyages contribuèrent grandement à son avancement rapide dans la vie de recueillement et d'oraison. Tel était son règlement pendant ces jours de marche : méditer, réciter l'office divin, converser pieusement. Paris et Bologne jouissaient plus fréquemment de sa présence, car il prêchait la sainte Quarantaine chaque année, alternativement dans ces deux villes qu'illustraient de florissantes Universités. Jourdain prenait sa route, tantôt par la Germanie et la Suisse, tantôt par la France et la Provence.

Le Bienheureux, accompagné de quelques religieux, arrivait un jour à l'entrée d'un village à l'heure de prendre la réfection du matin. Une partie des Frères va demander l'aumône à la porte des maisons selon la coutume, et le Maître se dirige avec les autres vers une fontaine située non loin du bourg. Mais soit pauvreté, soit manque de charité chez les habitants, les quêteurs ne rapportèrent qu'un morceau de pain noir à peine suffisant pour la moitié des voyageurs. Bien loin d'éprouver quelque étonnement, les religieux furent transportés de joie à la vue d'une si grande pénurie. Le P. Jourdain surtout leur adressa les paroles les plus enflammées par le zèle et la charité. Quelques gens du village, le voyant parler avec tant de force et d'entrain, furent scandalisés de voir des religieux parler si haut et si vivement. On connut bientôt le sujet de cette conversation : touchés alors d'un si bel exemple, plusieurs s'empressèrent de porter aux Frères des vivres et du vin abondamment pour tous.

Une autre fois, le P. Jourdain retournait de Bologne à Paris : il traversait les Alpes avec deux religieux et un jeune ecclésiastique qui entra ensuite dans l'Ordre. Celui-ci conduisit les voyageurs dans une auberge pour prendre quelque nourriture et s'y reposer. L'hôtelier avait reçu beaucoup de monde ce jour-là, et il était à court de pain; c'est à peine s'il avait pu conserver deux miches pour le repas de sa famille. Il hésitait à s'en priver pour ses hôtes. Le séculier supplia cet homme de ne pas laisser mourir de faim ceux qui, pendant une journée de marche, n'avaient pu encore rompre le jeûne. L'aubergiste livra ses deux petits pains. Le maître les bénit et alla d'abord en porter aux pauvres qui gémissaient autour de la maison et sur la route. L'hôtelier s'effraya d'une telle largesse quand il n'avait aucune provision pour les siens, mais le P. Jourdain ne cessait de donner à ceux qui se présentaient, et trente pauvres en reçurent autant qu'ils désiraient. Les Frères dînèrent ensuite, et l'on remit à l'aubergiste ce qui était nécessaire au souper de sa famille. Les témoins d'un tel miracle, transportés d'admiration, proclamaient hautement la sainteté du Maître, et, se jetant à genoux, ils demandaient sa bénédiction.

### L'APOTRE DE L'UNIVERSITÉ

Nous oublierions la caractéristique principale du généralat de notre Bienheureux, si nous ne signalions l'accroissement qu'il procura au nouvel Ordre. Maître Jourdain, comme on l'a vu, prêchait le Carême tantôt à Paris, tantôt à Bologne. Les étudiants se portaient en foule autour de sa chaire. Il avait une grâce spéciale pour l'apostolat des jeunes gens. Peu restaient insensibles à la parole éloquente et pénétrante du saint moine. Plusieurs, qui avaient résisté pendant des années entières aux sollicitations de la grâce, semblaient, pour ainsi dire, toucher du doigt, après les tableaux si pathétiques du Bienheureux, les peines que leur infidélité prolongée ne faisait qu'accumuler pour eux dans l'autre vie, et rompaient enfin avec un monde auquel ils avaient trop longtemps tenu leur cœur attaché.

Dès que le Bienheureux arrivait au couvent où il devait prêcher la station, il recommandait de faire un certain nombre d'habits, et avant la fin de la station on en manquait, tant était grand le nombre de postulants qui s'étaient présentés. Aussi les historiens attestent-ils que le P. Jourdain donna de ses mains l'habit à plus de mille postulants dont la majeure partie était des étudiants.

Cependant, chaque classe de la société était représentée dans les couvents des Frères Prêcheurs, et le monde se voyait abandonné chaque jour par ceux qui étaient comblés de ses faveurs. Les gentilshommes, comme les lettrés, venaient chercher près des serviteurs de Marie un refuge contre les séductions dont ils étaient entourés dans leurs familles. Parmi ces vocations, il y en avait qui souffraient violence. Des jeunes gens, après avoir dédaigné les appâts d'un monde qui ne trouve que trop d'appui dans les faiblesses du cœur humain, devaient lutter contre l'affection de leurs parents; ils étaient même réduits parfois, pour suivre l'appel de Dieu, à rompre brusquement avec leur famille. C'est ce que l'on remarque éminemment dans la vocation d'un jeune baron allemand.

Fils unique d'un très riche seigneur, ce jeune homme fréquentait les cours universitaires de Padoue, en compagnie d'un précepteur moins que zélé pour la religion. Tous deux avaient assisté plusieurs fois aux allocutions pénétrantes de Maître Jourdain. L'étudiant comprit que Dieu lui demandait quelque chose de plus qu'aux autres : voulant rester fidèle à la grâce, il se proposa d'entrer chez les Dominicains. Le gouverneur

ayant découvert son projet, suscita toutes sortes d'obstacles et fit prévenir le père. Celui-ci conjura son enfant de ne pas l'abandonner et de considérer les immenses biens dont il serait bientôt l'unique possesseur. Mais, ayant pu tromper la surveillance de son gouverneur, l'étudiant reçut l'habit au couvent de Padoue. A cette nouvelle, le fougueux Germain se met en route avec de nombreux serviteurs pour venir dissuader son fils ou, tout au moins, s'il ne parvient à le faire rentrer dans le monde, venger son départ ainsi que ses déceptions paternelles sur le Maître qui, par ses discours, a causé cette séduction.

Il avait fait une bonne partie du chemin lorsqu'il rencontra un groupe de Frères Prêcheurs qui récitaient l'office : il court à leur rencontre et d'un ton impérieux demande le plus court chemin pour aller trouver le P. Jourdain. Or, précisément, le Maître présidait la prière, il s'avance vers l'inconnu en disant : « Me voici. » A ce mot, l'indomptable seigneur se précipite aux pieds de Jourdain et les baise en les arrosant de ses larmes; il lui avoue ensuite avec les plus grands sentiments de componction le désir coupable qui l'a conduit vers lui. Le Bienheureux relève le Germain repentant, et celui-ci, touché par la grâce, promet non seulement de ne jamais inquiéter son fils, mais de conduire en Terre Sainte les chevaliers qu'il avait entraînés au crime.

### LE CHANT DU « SALVE REGINA »

Ecumant de rage à la vue des innombrables conversions qu'opéraient les fils de saint Dominique, Lucifer dit un jour au Maître, par l'organe d'un de ses suppôts, qu'il cesserait de tourmenter les Frères et de mettre les communautés en émoi si le Père Général, ainsi que tous ses religieux, s'abstenaient de prêcher. Et, de fait, il multipliait ses assauts contre les Frères.

Bien loin d'être surpris d'une telle audace, Jourdain comprit qu'il fallait engager une lutte plus ardente et s'adonner davantage à l'oraison. Mais quelle dévotion est plus douce aux fils de saint Dominique que le culte de Marie! L'illustre Général avait éprouvé lui-même fréquemment l'immense puissance que déploie la Reine du ciel pour vaincre le prince des ténèbres. Il ordonna en conséquence que, dans tous les couvents, on chantât, après complies, l'antienne *Salve Regina*. A peine cette pratique fut-elle établie qu'un calme céleste inonda tous les cœurs. La Vierge Immaculée avait de nouveau terrassé l'infernal dragon.

### LES DOMINICAINS EN ASIE-MINEURE

Le bienheureux Jourdain ne procura pas seulement l'accroissement de l'Ordre par les nombreux sujets qu'il y attira, mais aussi par les fondations nouvelles qu'il prit soin de faire fleurir.

A la mort de saint Dominique, sa Congrégation comptait huit provinces; le Chapitre de 1228 fait mention de quatre nouvelles provinces établies en Orient, et cela sans contrarier la développement de plusieurs couvents fondés en Europe.

En envoyant ses religieux en Asie, le Maître espérait faciliter l'évangélisation des peuples infidèles de l'Orient. Son amour des âmes l'emporta bientôt vers ces nouvelles contrées, il voulait y asseoir son œuvre dans les plus vastes et les plus durables proportions. Mais, avant de s'éloigner du mouvement central de l'Ordre, le Bienheureux voulut pourvoir à ses exigences. Il alla à Rome visiter le Souverain Pontife, et le Pape avait conçu une si grande estime du P. Jourdain qu'il l'honora au point de lui faire prendre place à sa table.

Dans le Chapitre général qui se tint en 1236, Maître Jourdain choisit le bienheureux Albert le Grand pour son vicaire général. Il s'embarqua alors pour la Terre Sainte et alla verser sa dernière sueur sur le sol le plus vénéré des chrétiens.

### MORT DU BIENHEUREUX JOURDAIN

L'année suivante, l'époque du Chapitre vint fixer au zélé Général la dernière date de son retour en Europe. Jourdain, accompagné de quelques Frères, prit donc la mer au commencement du printemps. Mais sa carrière était terminée, il ne devait plus revoir le berceau de l'Ordre. On ne sait si le Saint avait eu quelque pressentiment de sa fin prochaine, mais il avait montré pendant les dernières semaines de son séjour en Palestine une ferveur tout angélique. Il n'était monté sur le bateau que pour suivre fidèlement jusqu'à sa mort le bon plaisir de Dieu. Quand on fut en pleine mer, une tempête terrible se déchaîna et le navire, ballotté en tous sens, montait et descendait sur l'abîme. Dans une manœuvre trop précipitée, la proue rasa un récif et, sans qu'on y prît garde, le navire fit eau rapidement. La mort étant imminente, le Bienheureux et ses religieux se recueillirent, ils se préparèrent mutuellement au terrible voyage. Le Maître leva la main pour une dernière absolution : la sainte formule n'était pas achevée, qu'un violent coup de vent disloqua le navire, tous les passagers disparurent dans les flots. On ignore si un seul d'entre eux survécut à ce désastre.

Quant aux Dominicains, leurs corps flottèrent plusieurs jours au sommet des vagues, le Maître semblait toujours diriger ses religieux; les cadavres abordèrent près de Ptolémaïde, et les Dominicains de cette ville recueillirent ces restes vénérés dans leur église.

# SAINT QUINIS

## MOINE DE LÉRINS, ÉVÊQUE DE VAISON

*Fête le 15 février.*

**Apparition de l'ange à la mère de saint Quinis. — Le Saint vit au désert. Il guérit Mummol.**

### LE CÉLESTE MESSAGE

Parmi les tribus répandues dans la vallée du Rhône, au moment de la conquête des Gaules par les Romains, une des plus célèbres était, avec les Allobroges, celle des Voconces. Elle fut aussi une des premières à recevoir l'Evangile. Saint Trophime, d'Arles, saint Ruf, d'Avignon, s'avancèrent jusqu'à la capitale, Vasio ou Vaison, non loin d'Orange, pour y prêcher la foi de Jésus-Christ.

Vaison, qui avait fourni au siècle d'Auguste l'historien latin Trogue-Pompée, vit naître dans ses murs, au commencement du VI^e^ siècle, sous

les premières années du règne de Clovis, saint Quinis, en latin Quinidius. Le peuple de Vaison montre encore la maison qui abrita le berceau du Saint.

Au témoignage des historiens, Dieu n'attendit point la naissance de l'enfant pour révéler au monde sa gloire future. Sa naissance elle-même fut due à la prière de sa pieuse mère, à la suite d'un pèlerinage à Saint-Genès d'Arles.

Quand saint Trophime, envoyé par saint Pierre, arriva à Arles, il trouva autour de la ville une vaste nécropole, appelée les Champs-Elysées. Pour opposer aux fables du paganisme les lumières et les consolations dont la foi entoure les morts, la tradition raconte qu'il changea en cimetière chrétien ce champ des morts révéré des païens. Notre-Seigneur Jésus-Christ se montra à saint Trophime et à six de ses frères au milieu des fidèles, et présida lui-même la bénédiction du cimetière des Aliscamps.

En souvenir de cette apparition, saint Trophime y construisit une église, qu'il dédia à la Sainte Vierge, encore vivante. Un marbre transporté à Rome par le cardinal Barberini, et provenant de cette chapelle, portait l'inscription suivante : « *Sacellum dedicatum Deiparæ adhuc viventi :* Oratoire dédié à la Mère de Dieu encore vivante. »

Saint Trophime fut inhumé dans le sanctuaire ; et les premiers chrétiens aimèrent à venir reposer, après leur mort, sous la garde tutélaire de Marie.

Au IIIe siècle, on apporta un jour dans ce cimetière le corps d'un jeune martyr baptisé dans son sang, sur l'autre rive du Rhône. C'était le corps de saint Genès, greffier au tribunal romain, condamné à mort pour avoir refusé de rédiger un édit de persécution contre les chrétiens. Les circonstances de cette mort et les miracles qui la suivirent jetèrent un grand éclat autour de son nom ; de toutes parts, on accourut à Arles pour vénérer en même temps et Notre-Dame de Grâce et les reliques de saint Genès.

La mère de Quinis vint aussi prier au tombeau du martyr. Sa prière était celle d'Anne au tabernacle de Silo, ses lèvres ne s'ouvraient point, comme l'épouse d'Elcana, mais elle priait en son cœur.

Dans l'ardeur de sa piété, elle voulut passer une nuit entière auprès du martyr ; mais, quand elle arriva à l'église, elle en trouva les portes déjà fermées : sans se décourager, elle se prosterna sur le seuil et y demeura jusqu'au matin.

Tout à coup, elle entendit un concert de voix angéliques, chantant les louanges du Saint : les portes s'ouvrirent, elle entra dans la chapelle, et elle trouva devant l'autel un ange tout resplendissant de lumière. La mère en fut effrayée, mais le céleste messager la rassura et lui adressa ces paroles, qui inondèrent son cœur maternel des plus pures consolations : « O mère, recevez avec empressement ce que Dieu daigne vous accorder. Vous allez mettre au monde un fils : la cité de Vaison sera fière de l'avoir un jour pour pasteur. Ses prières et ses œuvres seront l'objet des complaisances divines ; le ciel se servira de lui pour le salut d'un grand nombre ! »

La vision disparut, la mère revint joyeuse à Vaison, son âme tressaillait, moins de la joie de devenir bientôt mère que de l'espérance de voir son fils destiné à tant de gloire.

### SAINT QUINIS AU DÉSERT

L'enfant naquit ; ses grâces et ses vertus le rendirent plus cher encore aux parents. Mais, comme l'ange l'avait dit à la mère, il était destiné à devenir le ministre du ciel.

C'est au désert et dans la solitude que Dieu prépare ses ouvriers. Jeune encore, saint Quinis s'arracha aux embrassements de sa mère et alla s'enfermer dans une gorge sauvage appelée le Renom, dans la paroisse de Camps. « Qui pourrait dire, écrit son historien, combien ses veilles se prolongeaient dans la nuit ; combien ses prières étaient persévérantes, ses jeûnes rigoureux, ses pénitences multipliées ? Tantôt prosterné la face contre terre, tantôt revêtu d'un rude cilice, il se frappait la poitrine en pleurant ses péchés. »

### SAINT QUINIS A LÉRINS

Du fond de sa solitude, il entendit parler des moines de Lérins. Leur vie céleste lui apparut comme le modèle et le type de la vie monastique ; il se rendit dans cette île et y demanda l'habit religieux.

La gloire de Lérins, au commencement du VIe siècle, s'était répandue déjà dans le monde entier. Les saints avaient grandi sous ses frais ombrages. Les églises d'Arles, de Lyon, de Riez et de Vence avaient vu à leur tête des pasteurs choisis parmi les enfants d'Honorat.

Au moment où saint Quinis arrivait à Lérins, saint Césaire venait de le quitter pour aller s'asseoir sur le trône épiscopal d'Arles.

Saint Porcaire, saint Jean Réomaüs et tant d'autres embaumaient de leurs vertus la solitude enviée de Quinis. L'évêque d'Arles venait lui-même souvent retremper son âme au milieu de ses frères. Ce fut probablement quelque temps après l'arrivée de notre Saint qu'il adressa aux moines ce discours, empreint de la plus douce piété, où se trouve cette description de Lérins : « O douce habitation, s'écriait-il dans son amour pour l'île sainte, ô heureuse demeure, dans laquelle, chaque jour, la gloire du Dieu Sauveur est augmentée par des redoublements de vertu ; la méchanceté du démon affaiblie par les défaites qu'il essuie ! Ile fortunée de Lérins, tu es petite et plane à nos yeux, et pourtant tu élèves jusqu'au ciel d'innombrables montagnes ! C'est toi qui nourris ces moines parfaits, toi qui envoies ces illustres pontifes dans toutes les contrées ! Tous ceux que tu reçois sur tes rivages bénis s'élèvent aux plus hautes vertus sur les ailes de l'amour et de l'humilité. »

Les paroles de saint Césaire devaient bientôt se vérifier une fois de plus. Saint Quinis ne tarda pas à être réclamé par l'évêque de Vaison qui désirait en faire son archidiacre.

### SAINT QUINIS, ÉVÊQUE DE VAISON

Épuisé par les travaux et les ans, le saint vieillard Théodose, évêque de Vaison, voulait, avant de mourir, confier son troupeau à un pasteur animé de l'esprit de Dieu. Trop souvent, les barbares, répandus sur ces terres fertiles de la Provence, essayaient, à la mort des évêques, de s'emparer de leurs églises, moins soucieux du bien des âmes que des trésors fondés par les chrétiens en faveur des pauvres.

Ce fut pour prévenir ces malheurs que saint Théodose remit au bienheureux Quinis sa houlette épiscopale, devenue trop lourde dans ses mains défaillantes.

Cette résolution fut agréée par le clergé et le peuple ; le métropolitain d'Arles ratifia l'élection.

Childebert Ier, fils de Clovis, souverain de la Provence, approuva le choix, et la reine Ultrogote elle-même voulut donner au nouvel évêque un gage de son amitié. Ses délégués revinrent de la cour du roi comblés de présents. La ville de Vaison les reçut avec des transports de joie, et bénit le ciel du choix qui avait été fait.

Quelque temps plus tard, saint Théodose s'endormait du sommeil des justes, et saint Quinis se trouvait seul à la tête de l'église de sa ville natale.

Comme Elisée, Quinis semblait avoir hérité des vertus de son maître en héritant de ses charges.

### TRAVAUX APOSTOLIQUES

Les premières années de son épiscopat s'écoulèrent dans la paix. Tout entier à son peuple, le nouvel évêque travailla avec zèle pour le préserver de l'hérésie d'Arius, apportée en Provence par les Goths qui s'étaient fixés dans la fertile vallée du Rhône.

Un concile réuni à Vaison même, en 529, sous la présidence de saint Césaire, avait ordonné, dans un de ses canons, d'ajouter à la fin du *Gloria Patri*, après la récitation des psaumes, ces paroles : *Sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum, amen,* comme une protestation solennelle contre les blasphèmes d'Arius.

Saint Damase avait introduit cet usage dans les églises de Rome; saint Quinis le fit revivre en 556 et il passa bientôt dans la Gaule entière.

Les soins donnés à ses fidèles lui laissèrent cependant le temps de prendre part aux graves questions agitées à son époque.

Il assista en 558 au concile de Paris, assemblé par Childebert, pour y connaître de la vie et des mœurs de Saphoraque, évêque de cette ville.

En 573, il revint avec tous les évêques des Gaules à Paris, pour terminer le différend élevé entre Sigebert et ses frères, au sujet du partage du royaume.

### CHATIMENT DES ENNEMIS DE SAINT QUINIS

Mais les épreuves ne tardèrent pas à venir éprouver la vertu de saint Quinis.

Le comte Mummol, patrice, c'est-à-dire généralissime des armées du roi de Bourgogne, revenait d'Italie : ses armées victorieuses avaient triomphé des Lombards, et partout, sur son passage, les honneurs lui étaient prodigués. Il traversa Vaison; le souvenir des anciennes gloires de la capitale des Voconces l'avait attiré dans cette ville.

Saint Quinis le reçut honorablement, mais sans déployer la magnificence à laquelle l'orgueilleux barbare s'attendait. Mummol, blessé dans sa vanité, se répandit en injures contre l'évêque et le menaça de disgrâce auprès du roi.

Mais voilà qu'au moment où il se dispose à quitter la ville, il est tout à coup saisi d'une fièvre violente. Soutenu dans les bras de ses courtisans, il se traîne aux pieds de l'évêque. Un feu intérieur semble le dévorer : il implore son pardon. Le Saint, ému de compassion, prie pour son ennemi, et aussitôt le comte se relève guéri. « Mon fils, lui dit alors l'évêque, souvenez-vous de ces paroles du divin Maître : Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. »

En reconnaissance de sa guérison, Mummol laissa en partant une grande somme d'argent.

Un des conseillers du comte le remarqua, et conçut le projet de détourner l'offrande à son profit. A peine l'escorte avait-elle quitté la ville, qu'il revint avec quelques cavaliers au palais de l'évêque, et réclama, au nom de son maître, les trésors laissés pour les pauvres.

Mais le Saint eut connaissance du complot. Terrible comme autrefois Elisée à l'égard de Giézi, sévère à l'égal de saint Pierre envers Ananie, il demanda à Dieu de châtier sur le champ le téméraire usurpateur. Le conseiller de Mummol tomba mort devant les assistants. Son escorte s'enfuit terrifiée. Ce châtiment paraît bien dur, mais il fallait, pour corriger ces natures sauvages, frapper de grands coups afin de servir d'exemple.

Le Saint n'avait pas toujours à sévir, le souvenir des peuples a conservé de nombreux miracles dus à ses prières et sa bonté. Toutes les infortunes trouvaient leur soulagement auprès de lui : « Il répandait les miracles comme Dieu répand les fleurs. »

### MORT DE SAINT QUINIS

La mort elle-même ne devait pas mettre un terme à la puissance du saint thaumaturge. Autour de son tombeau les malades se presseront, comme ils se pressaient à la porte de son palais. Le martyrologe romain chante, au 15 février, cette gloire posthume du Saint: « A Vaison, dans les Gaules, la fête de saint Quinis, évêque; de fréquents miracles attestent que sa mort a été précieuse devant Dieu. » « Après sa mort, ajoute un de ses historiens, des prodiges éclatants ne cessèrent de germer comme une moisson glorieuse, auprès de sa poussière bénie, visitée et invoquée avec foi et amour. »

Cette mort fut un deuil de famille pour la ville de Vaison. Elle arriva le 15 février de l'année 578. « Le saint évêque, dit son biographe, probablement son compatriote, était environné de tant d'amour, que sa chère famille ne pouvait se résigner à ne plus le voir. Il y avait trop de douleur à considérer ce tendre père, étendu sans vie, et le cœur était déchiré, en pensant que, même la consolation d'entourer sa dépouille mortelle ne resterait bientôt plus. La foule éplorée se jetait sur ces restes vénérables et les embrassait une dernière fois. Elle trouvait cependant comme une lueur de consolation, en pensant qu'elle ne méritait pas de posséder plus longtemps celui que le ciel réclamait. »

### LES RELIQUES DU SAINT A VAISON ET A MAURIAC

La mémoire de saint Quinis demeura vivante au sein de son troupeau, « et son nom resta doux au cœur de son peuple, comme un rayon de miel ».

Un sanctuaire fut construit en son honneur par un de ses premiers successeurs. Auprès de ses reliques, les habitants de Vaison trouvèrent, selon les paroles de saint Jean Chrysostome, comme des fontaines de grâces, des racines de mérites, des parfums d'innocence. Elles reposèrent longtemps à l'ombre de ce pieux édifice, sous la garde vigilante des fils de saint Benoît.

Au VIIIe siècle, les Sarrasins, un moment refoulés en Espagne, envahirent de nouveau le midi de la Gaule, portant partout la ruine et le carnage, et se jetant avec fureur sur tous les emblèmes de la religion du Christ.

A l'approche des infidèles, les moines de Vaison

prirent la fuite, et se réfugièrent dans les montagnes de l'Auvergne, emportant avec eux les précieux restes confiés à leur piété. Ils les déposèrent au prieuré de Saint-Pierre de Mauriac, autrefois du diocèse de Clermont, et de celui de Saint-Flour, depuis le Concordat.

Sauvées une première fois au moment du pillage de Mauriac par les Huguenots, en 1574, les reliques du Saint furent en partie détruites en 1793. Un prêtre de la ville en sauva quelques fragments renfermés dans un petit coffret. En 1822, on en fit la reconnaissance canonique et on les transféra solennellement à l'église paroissiale de Notre-Dame des Miracles. Enfin, en 1843, elles furent placées dans une châsse gothique appelée « reliquaire de saint Paulin ». C'est là qu'elles reposent aujourd'hui.

La ville de Mauriac a choisi saint Quinis pour un de ses patrons ; on conserve aux archives des documents qui rappellent les innocentes réjouissances célébrées au jour de la fête du saint protecteur.

### L'ERMITAGE DU RENOM

La solitude du Renom à Camps où saint Quinis s'était retiré en quittant la maison paternelle, garde aussi le souvenir du serviteur de Dieu. Une chapelle, remontant à la plus haute antiquité, a été construite sur l'emplacement de l'ermitage du Saint. Ses reliques y ont été apportées, et de tous les pays environnants, on se rend en pèlerinage à la montagne du Renom.

Aux jours de fête de l'ermitage, le 15 février, le lundi de la Pentecôte et le dimanche de la Très Sainte Trinité, l'enceinte du sanctuaire est trop étroite pour contenir les foules. Elles arrivent de toutes parts, apportant des infirmes, des malades de toute sorte. Un immense faisceau de béquilles, de bâtons, redit au visiteur, dans un langage plein de suavité, le naïf témoignage de la puissance du Saint.

Une pratique de dévotion que Dieu se plaît à récompenser souvent, est celle qui consiste à faire trois fois le tour de l'autel à genoux en récitant le rosaire. Saint Quinis, dans sa retraite au désert du Renom, avait plus d'une fois sans doute, invoqué Marie en ces mêmes lieux; c'est encore par l'entremise de Marie que Dieu bénit les pèlerins de saint Quinis.

### CULTE DE SAINT QUINIS

Avant même d'être inscrit aux diptyques sacrés par l'autorité infaillible du Souverain Pontife, le nom de saint Quinis était invoqué par les fidèles de Vaison. Une église, postérieure d'un siècle à peine à sa mort, lui fut dédiée dans sa ville natale et des Bénédictins s'y établirent quelque temps après leur arrivée dans les Gaules.

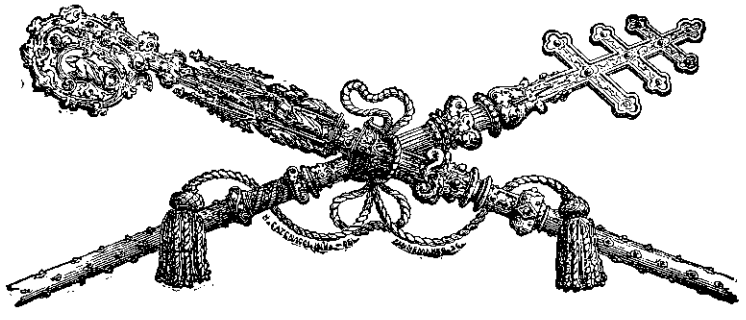
Ce fut en 1205 seulement, sous le pontificat d'Innocent III, qu'eut lieu la canonisation régulière. Son culte, dès lors, prit un nouvel éclat. L'évêque de Vaison, Joseph-Marie de Suarez, l'étendit encore au XVII[e] siècle, en publiant un office propre avec octave. Son neveu et son successeur, Louis-Alphonse de Suarez, plaça une statue du Saint à l'entrée de son palais et y grava une inscription qui invitait le passant à ne pas continuer son chemin sans avoir rendu ses hommages au vrai seigneur de Vaison : elle promettait prospérité et bonheur à ceux qui ne manqueraient point à ce pieux devoir.

La vieille cathédrale de Vaison, dédiée à la Sainte Vierge, conserve encore dans son abside, le trône épiscopal, en pierre, de saint Quinis. Le diocèse et la ville l'ont pris pour patron, et dans les temps de calamités publiques, les fidèles accourent auprès de leur compatriote avec la confiance et l'amour des chrétiens du VI[e] siècle.

Vaison n'a cessé de rendre à son enfant les honneurs de tout genre que peut, seule, inspirer la piété.

Son historien, qui fut son ami et son confident, termine par cette belle prière, le récit des merveilles de sa vie :

Priez donc maintenant, ô céleste ami, priez pour tant de malheureux ! Tendez une main secourable à ceux qui implorent votre assistance. Aidez-nous à obtenir l'indulgence auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la grâce duquel vous avez mérité, ô bienheureux pontife, la couronne éternelle. Qu'il daigne nous la faire mériter aussi, lui qui vit et règne avec le Père en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.



# LE VÉNÉRABLE CLAUDE LA COLOMBIÈRE

**Portrait authentique du vénérable Claude la Colombière.**

*J'ai trouvé un homme selon mon Cœur, qui exécutera toutes mes volontés.* (*Act.* XIII, 22.)

UNE FAMILLE BÉNIE DE DIEU

Claude Colombier, appelé aussi la Colombière, naquit à Saint-Symphorien-d'Ozon, en Dauphiné, le 2 février 1641, de Bertrand Colombier, notaire royal, et de Marguerite Coindat. C'était une famille vertueuse et des plus considérées.

Sept enfants étaient venus réjouir ce foyer chrétien. L'aîné, Humbert de la Colombière, plus tard conseiller au Parlement de Grenoble, quoique engagé dans le monde, y vécut plutôt dans les exercices d'un religieux.

Isabeau et René moururent en bas âge. Une fille, Marguerite, fut Visitandine, et édifia soixante ans son monastère. Les fils cadets devinrent prêtres : Joseph évangélisa le Canada ; Floris était archidiacre de l'église primatiale de Vienne ; Claude, après avoir fait profession dans la Compagnie de Jésus, devait être choisi, par le Sauveur lui-même, comme apôtre de son divin Cœur.

Les parents du vénérable Claude se faisaient un honneur d'être membres de la Confrérie du « Très haut et très auguste Sacrement de l'Eucharistie ».

Dieu avait ainsi ménagé à cet enfant de bénédiction de grands exemples de piété et de religion dans sa vertueuse famille. A peine eut-il

atteint l'âge de recevoir les sacrements, qu'il y fut préparé par son père et par sa mère. Or, à cette époque où le jansénisme n'avait pas encore fait de ravages, les jeunes chrétiens, dans le diocèse de Vienne, étaient admis à la Première Communion dès leur neuvième année.

Ce fut dans cette ville, où son père habitait après avoir résigné ses fonctions, que le jeune Claude reçut pour la première fois l'Eucharistie.

### ÉTUDES — ENTRÉE DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Quelque temps après, en 1650, il fut conduit pour faire ses études chez les Jésuites de Lyon, d'abord au petit collège de Notre-Dame de Bon-Secours, placé au flanc de la colline de Fourvières.

Plus tard, il entra au grand collège de la Trinité que les Pères de la Compagnie de Jésus dirigeaient aussi dans cette ville.

Divers témoignages permettent d'affirmer que Claude la Colombière étudia avec succès les lettres et la philosophie.

« Une complexion assez robuste, un esprit vif et naturellement poli, un jugement solide, fin et pénétrant, une âme noble, des inclinations honnêtes, de l'adresse même et de la grâce à toutes choses », voilà les traits sous lesquels il se révélait vers le temps où il fit choix de sa carrière.

Docile à l'appel de Dieu, il entra bien jeune encore, à peine âgé de dix-sept ans, au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Avignon, et, ce qu'il y a de surprenant, malgré des répugnances dont il rendait plus tard témoignage en ces termes : « J'avais une horrible aversion de la vie à laquelle je me suis engagé lorsque je me fis religieux. »

Ce fut à Paris, au collège de Clermont, qu'après son premier noviciat, Claude la Colombière fit ses études théologiques. Quelque temps, il fut précepteur des enfants de Colbert, le tout-puissant ministre de Louis XIV. Il succédait dans cet emploi au P. Bouhours, et devait veiller sur la conduite des deux jeunes seigneurs; l'aîné est connu sous le nom de marquis de Seignelay; le second devint archevêque de Rouen.

Le ministre aimait beaucoup Claude la Colombière, et c'est chez lui que le jeune Jésuite fit connaissance avec Patru, de l'Académie française, qui, lui aussi, avait en grande estime un religieux dont le savoir, la distinction et la piété donnaient les plus belles espérances.

Ordonné prêtre en 1669, le P. Claude revint à Lyon enseigner la rhétorique dans le célèbre collège de la Trinité qui comptait alors deux mille élèves. En même temps, on lui confiait la direction de la confrérie des Saints-Anges, créée pour les plus jeunes étudiants.

On le demandait comme prédicateur dans les principales églises de la ville et des Ordres religieux. Au collège, c'était lui qui était chargé de prêcher les Dominicales où il se révéla orateur à part, donnant à sa parole un cachet particulier de grâce et d'onction céleste.

### SECOND NOVICIAT

La Compagnie de Jésus n'admet ses membres à prononcer leurs derniers vœux que longtemps après leur entrée en religion. Le P. Claude avait déjà passé quinze ans dans la Compagnie, lorsqu'il fit, en 1674, dans la maison de Saint-Joseph de Lyon, sa retraite de trente jours, pendant laquelle il s'engagea par un vœu vraiment héroïque à observer toutes les règles et les constitutions de son Ordre.

Le serviteur de Dieu nous a laissé un monument de sa piété dans le Mémorial intitulé : *La Retraite spirituelle du P. la Colombière.* « Il y avait dans ces notes, dit un contemporain, un tel parfum de sainteté, elles donnaient une si belle idée de sa grande âme; elles pouvaient être si utiles aux personnes pieuses, que les Jésuites se décidèrent à les faire imprimer après sa mort. »

On y remarque les sentiments de la plus complète immolation : « Je n'ai trouvé en moi, disait-il, aucune répugnance à m'occuper de l'instruction des enfants et des pauvres. Après tout, l'âme d'un pauvre est aussi chère à Jésus-Christ que celle d'un roi, et il importe peu de qui c'est que l'on remplisse le Paradis..... »

Il s'y fait un honneur de la pauvreté, voulant avoir la consolation de pouvoir toujours dire : « Je n'ai rien. »

« Un apôtre n'est pas appelé à une vie molle ni au repos, il faut suer et se fatiguer, ne pas craindre le chaud ni le froid, ni les jeûnes ni les veilles; il faut user sa vie et ses forces dans cet emploi; et s'il arrive de mourir en servant Dieu et le prochain, je ne vois pas que cela doive faire peur à personne. »

Il s'y adresse aux Cœurs de Jésus et de Marie : « O Cœurs vraiment dignes de posséder tous les cœurs, et des anges et des hommes ! Vous serez désormais ma règle..... Je veux que mon cœur ne soit que dans celui de Jésus et de Marie..... »

L'année suivante (2 février 1675), à la suite de cette retraite, il prononça ses vœux solennels de religion, au jour anniversaire de sa naissance.

### PARAY-LE-MONIAL

Chargé aussitôt après de la direction de la résidence de la Compagnie de Jésus à Paray-le-Monial, il partit pour cette ville, nouveau théâtre de son zèle.

Il y avait alors au monastère de la Visitation de Paray une religieuse prévenue de grâces extraordinaires, la bienheureuse Marguerite-Marie, que le Seigneur s'était choisie pour en faire la confidente des miséricordieuses tendresses de son Cœur. En butte à toutes sortes de contradictions et aux plus cruelles angoisses, son divin Maître lui avait dit pour la rassurer : « Sois tranquille, je t'enverrai mon serviteur. » Et à la première exhortation que le P. la Colombière adressa à la communauté, la Bienheureuse entendit intérieurement cette parole : « Voilà celui que je t'envoie. »

Elle ne tarda pas à expérimenter la vérité de cette divine parole par l'abondance des lumières et des consolations qu'elle reçut par l'entremise de l'*Envoyé de Dieu.*

Le directeur de la bienheureuse Marguerite-Marie devait être son associé dans l'apostolat du Sacré Cœur.

« Seigneur, disait la Bienheureuse, à qui vous adressez-vous ? A une si chétive créature, à une si pauvre pécheresse que son indignité serait capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein. »

Le Seigneur lui répondit : « Adresse-toi à mon serviteur, le P. la Colombière, et dis-lui de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et donner ce plaisir à mon Cœur. »

Le P. la Colombière ne fit pas défaut à cette sainte et glorieuse mission. Quelques jours après, le 21 juin 1675, il se consacra au Cœur de

Jésus, et, à partir de ce moment, par ses paroles et ses écrits, il ne cessa de répandre la connaissance et l'amour du divin Cœur.

Après avoir rendu la paix à l'humble religieuse de la Visitation, que tous traitaient de visionnaire, il réforma le peuple de Paray-le-Monial, arracha les catholiques notables au joug des huguenots et les unit fortement dans une action vigoureuse pour le bien de tous. L'hospice de cette petite ville se glorifie d'avoir été restauré et agrandi sous l'inspiration du vénérable Père.

### LONDRES, LE PAYS DES CROIX

Tandis que d'heureux succès couronnaient son zèle, le Seigneur retira le P. la Colombière de la petite ville de Paray pour l'employer à la conversion des âmes parmi les hérétiques; c'était à la cour même d'Angleterre que le Père était envoyé par ses supérieurs en qualité de prédicateur de Son Altesse Royale, Marie-Béatrix de Modène, duchesse d'York, depuis reine de la Grande-Bretagne.

Arrivé à Londres, le 13 octobre 1676, et devenu l'hôte du palais Saint-James, le P. la Colombière s'arrangea pour y vivre en vrai religieux, étranger au tumulte et aux magnificences de la cour. Fuyant toute curiosité, même la plus légitime, il ne jeta jamais un coup d'œil sur la magnifique vue de Londres qui se déroulait sous les fenêtres de sa royale habitation. Il ne visita aucun des monuments, aucune des promenades de cette grande cité. Il ne sortait que pour voir les malades ou les personnes à qui il espérait d'être utile. Son lit était un matelas étendu sur des planches, et il ne prenait aucune précaution contre le froid le plus rigoureux.

Rejetant loin de lui toute délicatesse et toute apparence de luxe, et redoublant ses austérités habituelles, il trouvait dans la fidélité à ses vœux et aux règles de son Institut le secret de n'être pas plus troublé du tumulte de la cour que s'il eût été dans un désert.

Une grande tristesse pour le saint religieux, c'était de vivre dans un pays où le Dieu de l'Eucharistie était exposé à tous les outrages, où il était contraint de chercher d'autres voiles que ceux dont il se couvre volontairement sur nos autels.

« Touché de compassion pour ces aveugles qui ne veulent pas se soumettre à croire ce grand et ineffable mystère, je donnerais volontiers mon sang pour leur persuader cette vérité que je crois et que je professe. Dans ce pays où l'on se fait un point d'honneur de douter de votre présence réelle dans cet auguste Sacrement, je sens beaucoup de consolation à faire, plusieurs fois le jour, des actes de foi touchant la réalité de votre Corps adorable sous les espèces du pain et du vin. »

Les pieux désirs du vénérable P. Claude ne restaient pas infructueux. Il y eut, par son intermédiaire, des apostats ramenés à l'Eglise, des impies touchés de la grâce, des personnes du grand monde arrachées à une vie de plaisirs, des vocations religieuses, des missionnaires envoyés dans les colonies anglaises, et surtout l'introduction dans cette ancienne « île des saints » de la dévotion au Sacré Cœur.

### LE PRÉTENDU COMPLOT PAPISTE

Ce complot était un tissu de fables imaginaires, un amas d'invraisemblances, de contradictions et d'impossibilités. Ce fut une honte pour la nation anglaise de s'être laissé prendre à une si grossière et si lâche imposture. Jamais on n'avait vu une crédulité plus aveugle et plus stupide.

Ainsi le pieux pontife Innocent XI, voulant s'emparer du trône d'Angleterre, avait chargé, disait-on, le P. Oliva, Général des Jésuites, d'organiser une vaste conspiration dans laquelle entraient Louis XIV, le P. de la Chaise, les principaux seigneurs catholiques anglais, le P. Withbread, provincial des Jésuites, et dont le but était de renverser du trône le roi Charles II, même de l'assassiner, et d'étouffer le protestantisme dans le sang pour établir le règne du catholicisme.

Le duc et la duchesse d'York, la reine elle-même n'étaient pas à l'abri de tout soupçon de complicité.

Le dénonciateur du complot était un certain Titus Oates, dont le nom devint un instant populaire dans toute la Grande-Bretagne, mais qui depuis a été voué à l'opprobre et classé définitivement parmi les noms les plus infâmes de l'histoire.

Cet imposteur et ses complices envoyèrent à la mort nombre de leurs compatriotes. Ce métier horrible rapportait gros : deux misérables, dont l'un, Olivier Dufiquet, était Dauphinois, songèrent à l'exercer pour remplir leur bourse vide.

« Je fus accusé, écrivait le vénérable Père, par un jeune homme du Dauphiné que je croyais avoir converti et que j'avais, depuis sa prétendue conversion, entretenu durant l'espace de trois mois. Sa conduite dont j'avais quelque sujet de me plaindre, l'impuissance où j'étais de lui continuer les mêmes services, m'ayant obligé de l'abandonner, il crut qu'il s'en vengerait, s'il découvrait le commerce que nous avions eu ensemble; il le fit, et m'imputa en même temps certaines paroles contre le roi et le Parlement..... Sur sa déposition, je fus arrêté en ma chambre, à 2 heures après minuit, et ensuite mené en prison, d'où je fus tiré deux jours après pour être examiné et confronté avec mon accusateur, devant douze ou quinze commissaires de la Chambre des seigneurs; après quoi on me ramena en prison où je fus gardé étroitement durant trois semaines. »

Voici les chefs d'accusation articulés contre le serviteur de Dieu. On lui reprochait : 1° d'avoir dit que le roi était catholique dans l'âme; 2° que le Parlement ne serait pas toujours le maître; 3° d'avoir conseillé à un moine apostat de rentrer dans son couvent; 4° à une femme retournée au protestantisme d'abjurer ses erreurs; 5° de prendre soin d'un couvent de religieuses cachées dans Londres; 6° d'avoir fait envoyer des missionnaires à la Virginie et en Terre-Neuve.

« Je demande à tout homme raisonnable, s'écriait le docteur Arnaud, s'il y a rien dans ces six articles qui ait l'ombre de conjuration contre la vie du roi et contre l'Etat! »

### LA PRISON ET L'EXIL

Lorsque le vénérable Claude parut devant la Chambre des lords, son attitude, pleine de calme et de dignité, frappa d'admiration toute l'assistance. Obligé d'attendre dans une salle du Parquet, on le vit, sans se mettre en peine des regards de la foule curieusement attachés sur lui, prendre son bréviaire et réciter paisiblement

l'office divin. Il se présenta ensuite avec une modeste assurance.

Inutile de dire qu'on ne put rien tirer de lui sur une conspiration imaginaire. Quelques seigneurs le traitèrent assez civilement et on n'allégua contre lui que les conversions auxquelles il avait travaillé. Mais c'était une nécessité d'en user avec le Père comme s'il eût été coupable; reconnaître innocent un prêtre romain, un Jésuite, c'était étaler au grand jour la scélératesse et l'infamie des dénonciateurs.

Après son interrogatoire, le vénérable Père fut enfermé dans l'affreuse prison de King's Bench où le typhus faisait chaque année plus de victimes que le gibet.

Enfin fut rendue la sentence portée par les lords spirituels et temporels : « le sieur la Colombière était banni à jamais du royaume et de tous les domaines de Sa Majesté ».

Un des officiers du roi eut ordre de le conduire jusqu'au vaisseau qui devait le ramener en France et de prendre acte de son embarquement.

Mais les souffrances endurées pendant sa captivité avaient influé d'une manière fâcheuse sur la santé du Père; des crachements de sang lui survinrent, et il fallut demander au roi un sursis. On lui accorda dix jours pendant lesquels on le laissa prisonnier sur parole.

Son cœur gémissait de n'avoir point le sort de quelques-uns de ses confrères qui devaient être immolés pour le Christ dans cette persécution.

Martyr des désirs de son cœur, l'âme navrée, laissant les fils de son apostolat dans l'abandon et les larmes, il partait loin d'une Eglise désolée, ruinée pour longtemps.

### DERNIER APOSTOLAT — MORT DANS LE DIVIN CŒUR

Revenu en France au commencement de 1679, il passa à Paray quelques jours qui lui suffirent pour faire beaucoup de bien et consoler encore la bienheureuse Marguerite-Marie. A Lyon, où il dut soigner une santé presque complètement détruite par ses travaux et les souffrances de la prison, il fut chargé de la direction spirituelle des jeunes scolastiques de la Compagnie de Jésus. C'étaient, entre autres, les futurs Pères de Foresta, de Ruolz, de Dortans, de Raousset, de Boyer, de Colonia, de Grimaldi, et celui qui devait être à Rome le champion de la dévotion au Sacré Cœur, le P. de Galliffet.

Ce qui restait de vie au vénérable Claude était pour la gloire du divin Cœur.

Il écrivait à sa sœur, Visitandine à Condrieu : « Je vous conseille de communier le lendemain de l'octave du Saint Sacrement pour réparer les irrévérences qui auront été commises contre Jésus-Christ..... Cette pratique m'a été conseillée par une personne d'une sainteté extraordinaire. Tâchez de porter doucement vos amies à la même chose. J'espère que plusieurs communautés commenceront cette année à faire cette dévotion pour continuer toujours ensuite.....»

Une délicate attention de la Providence le ramena à Paray dans l'automne de 1681. L'apôtre du Sacré Cœur devait rendre le dernier soupir dans la cité même du Sacré Cœur.

Sur l'avis des médecins, le P. la Colombière y fut envoyé pour rétablir sa santé. Comme ses forces déclinaient de plus en plus, il allait en repartir pour se rendre à Vienne avec son frère, l'archidiacre Floris, lorsque la bienheureuse Marguerite-Marie lui fit savoir par ces mots les volontés du Sacré Cœur : « Il veut le sacrifice de votre vie ici. »

Quelques jours après, le 15 février 1682, il expirait doucement et suavement dans le Cœur de son Maître divin, goûtant à cette heure suprême la vérité de ces paroles écrites au journal de sa *Retraite spirituelle* : « Il n'y a que ceux qui ont été à Dieu sans réserve qui doivent s'attendre à mourir avec douceur. »

### OPINION DE SAINTETÉ

« Il est proclamé saint par tout le peuple, disent les *Contemporaines* de la Bienheureuse, bien qu'il ne puisse pas encore être canonisé, mais on espère qu'avec le temps il le sera. »

Les restes vénérés du vénérable Père reposent à Paray-le-Monial dans la maison qui porte son nom, et de nombreux pèlerins viennent s'agenouiller sur son tombeau pour implorer des grâces spirituelles et temporelles par l'intercession de Celui qui, au témoignage de la Bienheureuse « est plus puissant pour nous secourir que jamais ».

Chaque année elle célébrait, dans sa dévotion privée, la fête de l'apôtre du Sacré Cœur. Le reviseur des écrits du Vénérable, docteur en théologie et curé de la Guillotière-lès-Lyon, lui rendait hommage en disant : « qu'il n'a pas manqué au martyre si le martyre lui a manqué ».

Benoît XIV, dans son immortel ouvrage de la béatification des serviteurs de Dieu, insère ces lignes : « Le nom de Claude la Colombière, de la Compagnie de Jésus, est célèbre parmi les prédicateurs de l'Evangile. »

La Révolution française et le XIX^e^ siècle n'ont point diminué cette gloire.

En 1880, Léon XIII a signé l'introduction de la cause en béatification du vénérable Père. La procédure a suivi son cours. Enfin, le 11 août 1901, au Vatican, avait lieu la lecture du décret constatant l'héroïcité de sa foi, de son espérance et de sa charité; et le Souverain Pontife prononçait alors ces remarquables paroles.

« La cause qui vient d'aboutir nous remplit d'une joie singulière. Elle éveille, dans Notre cœur, le suave et doux souvenir de Nos années passées, quand Notre adolescence se plaisait à lire les écrits de ce serviteur de Dieu.....

» Ce qui augmente encore Notre joie, ce sont certaines conjonctures providentielles, car, vous le savez, il Nous a plu de consacrer le genre humain tout entier, avec toutes ses inquiétudes, au Cœur très clément de Jésus, au commencement de ce siècle. Aussi, quoi de plus opportun, de plus conforme à Nos désirs, que de préparer les honneurs de la béatification pour celui qui a été le propagateur insigne de cette salutaire dévotion envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Il reste encore l'examen des miracles. Dans un transport du divin amour, le P. Claude s'écriait : « Cœur de Jésus, vous seul aurez la gloire de ma sanctification, si je me fais saint ! » L'Eglise, en le plaçant sur les autels, procurera un nouveau triomphe au Sacré Cœur.

### SOURCES CONSULTÉES

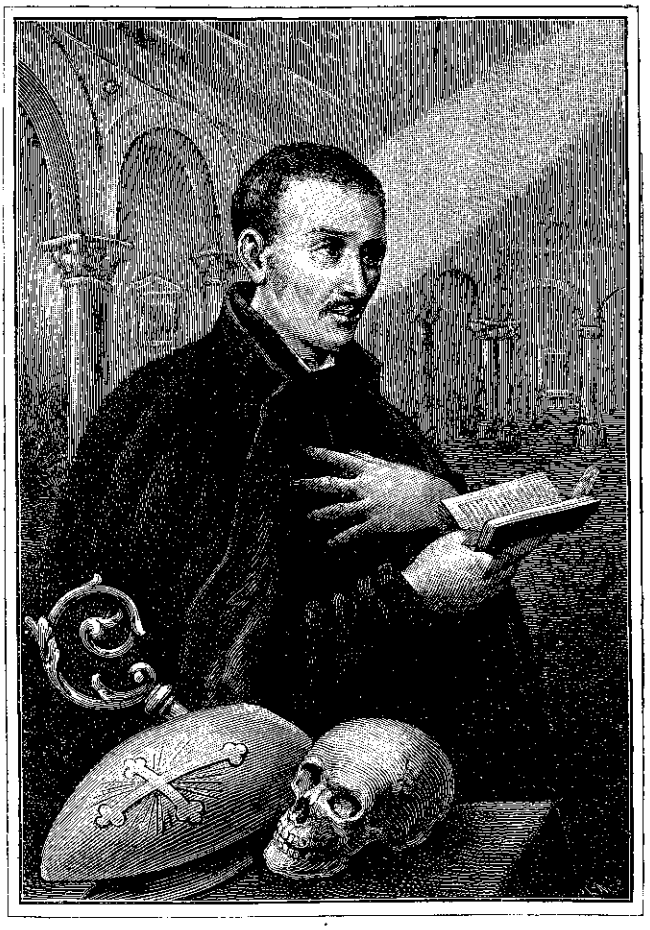
Sermons, *Retraite spirituelle* et lettres du P. la Colombière. — ANTOINE ARNAUD : *Apologie pour les catholiques*, 1682. — LINGARD : *Histoire d'Angleterre*. — Notice par les Pères de la Pesse, 1684, et de Rochemure, 1889. — *Histoire du P. la Colombière*, par les PP. SEGUIN, 1876 ; CHARRIER, 1894, etc.

E. V.

# LE VÉNÉRABLE GLICERIO LANDRIANI

## de la Congrégation des Écoles pies (1538-1618)

*15 février*



Portrait authentique du Vénérable.

NAISSANCE — FIANÇAILLES VIRGINALES
ABBÉ DE SAINT-ANTOINE

GLICERIO LANDRIANI naquit à Milan, le 1er mars 1588. Il était le quatrième des huit enfants que Dieu accorda à l'illustre chevalier Horace Landriani et à sa noble épouse Anna Visconti.

Ondoyé par le médecin quelques heures après sa naissance, sous les yeux de sa mère alarmée, il reçut le nom de Glicerio, qu'un de ses aïeux, vénéré comme saint, avait illustré au temps de Boniface Ier sur le siège archiépiscopal de Milan.

A l'âge de cinq ans, il perdit son père, mais il lui restait une admirable mère qui veilla sur son enfance avec un soin jaloux, aidé dans sa tâche par son beau-frère, Mgr Marsilio Landriani, tuteur des huit enfants.

L'enfance de notre Glicerio s'écoula donc tranquille et douce, sous l'œil vigilant de tels anges gardiens. Alors qu'il touchait à sa quinzième année, soucieux de garder toujours intact le lis de sa virginité, il se rendit un jour dans un sanctuaire dédié à Notre-Dame de Lorette. Il y resta longtemps prosterné en prière, puis, se relevant, il tira de son doigt un anneau précieux et le déposa aux pieds de la Madone, la choisissant comme sa Mère bien-aimée et la gardienne de sa virginité.

Quelques jours après, le jeune adolescent, sur le point d'aller compléter à Bologne ses études littéraires, demanda l'habit des Clercs et reçut en même temps les Ordres mineurs, indiquant ainsi son intention bien arrêtée de se consacrer au ministère sacré.

Il se trouva à l'Université avec des compagnons dissipés et amis du plaisir. Leurs séductions et leurs conseils fut un premier écueil qu'il sut éviter. Lorsque ses jeunes camarades virent sa conduite sérieuse et régulière contraster si fort

avec la leur, ils l'accablèrent de moqueries et de sarcasmes. Glicerio, indifférent, continua droit son chemin. Finalement, même les plus libertins admirèrent ce jeune homme qui mettait au-dessus de tous les plaisirs l'idée de son devoir et de sa dignité.

Une telle conduite plut à son oncle, Mgr Marsilio, qui renonça en sa faveur à l'abbaye de Saint-Antoine de Plaisance. A la fin de ses études philosophiques et littéraires, Glicerio, devenu l'abbé Landriani, se rendit à Rome pour faire, au collège Angélique, ses études de théologie (janvier 1607). Son frère, Mgr Fabrizio, le reçut dans son palais de la via Giulia, et mit à sa disposition un magnifique appartement et quelques serviteurs dévoués.

### CHEZ LE CARDINAL PIO — HEUREUSE HUMILIATION

Le séjour de Rome ne fut pas tout d'abord favorable au jeune étudiant. La facilité avec laquelle toutes les portes s'ouvraient devant lui, les louanges qu'il recevait de la part des cardinaux, des évêques et des princes romains, pour son esprit et ses belles manières, ne tardèrent pas à le remplir de l'estime de lui-même. Lui, si simple auparavant, ne parut plus dans les réunions qu'avec de riches habits de soie, les mains finement gantées, ses longs cheveux blonds bien soignés et dégageant une odeur fort peu discrète de musc et autres parfums. Sa démarche, ses gestes, ses saluts, tout en lui révélait le petit maître, affecté jusqu'au ridicule. Il perdit ainsi peu à peu l'amour de la prière.

Mgr Fabrizio voyant la pente fatale où son frère était entraîné, lui en fit de tendres reproches. Ils furent mal reçus. Dieu lui envoya aussi coup sur coup deux épreuves qui auraient dû être un sérieux avertissement. Dona Anna, sa mère, mourut presque subitement ainsi que son oncle.

La vanité eut bien vite vaincu la douleur, et avec la vanité, l'arrogance, la fierté, la dureté s'emparèrent de son âme; il devint d'une sévérité exagérée pour ses domestiques. Sec et dur dans ses observations, il ne savait plus rien leur excuser.

Un jour, il attendait dans l'antichambre du cardinal Pio que son tour d'audience fût arrivé. Introduit, il fit les révérences d'usage et se préparait à exposer sa requête, lorsque le cardinal l'interpella d'un ton sévère : « Mais qui êtes-vous donc? — Glicerio Landriani, Eminence, répondit l'abbé un peu décontenancé. — De quel pays êtes-vous? — De Milan. — Quelle est votre condition, êtes-vous laïque ou ecclésiastique? — Eminence, je suis l'abbé de Saint-Antoine de Plaisance et je veux devenir prêtre. Je m'étonne que Votre Eminence ne le sache pas. — J'ai connu fort bien Glicerio Landriani, répondit le cardinal, mais vous ne lui ressemblez pas du tout. »

Comme le jeune homme restait atterré, immobile et le visage rouge de honte, le cardinal changea de ton et, avec une douceur toute paternelle, il l'exhorta à fuir toutes ces vanités de costume et de manières. « N'oubliez pas, ajouta-t-il, que vous serez le prêtre d'un Jésus pauvre, humble et crucifié. Ecoutez les conseils de Dieu même par la bouche d'un ami. »

L'abbé Glicerio remercia et sortit. Pour la première fois, dans la rue le manteau de soie lui pesa, et il lui sembla que tous les passants se retournaient pour le voir s'éloigner. Cette humiliation devint le point de départ de cette succession d'abaissements volontaires et de cette avidité de mépris et d'opprobres qui furent désormais toute sa vie.

### AVEC LE P. MANDÈS — L'ŒUVRE DES REPENTIES

Le lendemain, Glicerio se rendit à l'église de la Mort et demanda au sacristain, François Selvaggi, une entrevue avec le P. Mandès. Celui-ci était un prêtre andalous d'une piété remarquable et d'une vie très austère. Venu à Rome avec quelques compagnons pour demander l'approbation d'un Institut qu'il voulait fonder en Espagne, il attendait, tout entier aux bonnes œuvres, la réponse du Souverain Pontife. François Selvaggi lui donnait l'hospitalité.

Le jeune homme resta longtemps en colloque avec le vieillard à cheveux blancs, qui lui dit : « Mon fils, Dieu vous a appelé à Rome pour le salut des âmes. » Ces dernières paroles firent la lumière complète dans son esprit. Quelque temps après, de concert avec le P. Mandès, soutenu par les conseils du P. Dominique Burola, son directeur, il louait près de Saint-Laurent in Lucina une maison assez vaste pour y recueillir les pauvres filles repenties.

Il y eut bientôt quatre-vingt pensionnaires. Le P. Mandès prêche et confesse, l'abbé Landriani donne son temps et son argent, consacre à l'œuvre nouvelle les revenus de son patrimoine et de son abbaye, et court de paroisse en paroisse pour y intéresser les curés. Derrière leur clôture improvisée, les repenties travaillent, prient et bénissent la charité des deux anges qui les ont retirées de l'abîme.

Un soir d'octobre 1610, l'abbé Landriani, quittant son palais de la via Giulia, vint se joindre à la communauté du P. Mandès dans la nouvelle résidence de la via Frattina.

Cependant, la maison de Saint-Laurent in Lucina était pleine et les repenties affluaient toujours; pauvres âmes bien dignes de pitié et que les prêtres des paroisses ou les dames de charité envoyaient à l'asile du pardon. « Que faire? disait le P. Mandès, il n'y a plus de place. — Que faire? répondit Glicerio, mais il faut ouvrir une autre maison. » Aussitôt, de ses revenus personnels, il achète un nouveau local dans la même rue, le meuble et l'ouvre aux nombreuses repentantes qui bientôt le remplissent.

« Oh! Père, disait-il après s'être ainsi dépouillé, puisque avec un peu d'argent on peut réparer tant de mal et faire un si grand bien, quelle folie de le mal employer! »

Quelques mois après, à la demande d'un curé qui lui exposa les dangers des pauvres ouvrières qui ont à choisir bien souvent entre la faim et le déshonneur, il créait un asile de préservation, y installait un ouvroir et cherchait du travail pour les quatre-vingts jeunes filles dont la vertu encore intacte se mettait à l'abri des chutes.

Dans ses courses de charité à travers la ville, il ne savait jamais refuser l'aumône aux nombreux solliciteurs qui abusaient de ses largesses. Le brave Selvaggi, qui l'accompagnait à la fois comme économe et comme mentor, devenait parfois très grondeur.

— Monsieur l'abbé, si vous continuez, je vous dénonce à votre frère; c'est ridicule de tout donner ainsi; vous en arriverez à mourir de faim, car vous êtes déjà d'une maigreur effrayante.

— Allons, allons, calmez-vous, François. C'est Jésus-Christ qui, par la bouche de ces pauvres gens, me demande l'aumône. Puis-je la lui refuser?

Les écus s'en allaient avec une rapidité qui épouvantait Mgr Fabrizio, d'autant plus qu'il voyait son frère se priver du nécessaire pour nourrir ses pauvres. « Mais arrêtez-le donc, disait-il au P. Mandès. Je crains que les excès de zèle et de pénitence le tuent. — Monseigneur, je fais ce que je peux, mais il est aussi difficile d'interdire l'héroïsme à votre frère que de raccourcir les ailes à un aigle. »

LE TRÉSOR DE LA PROVIDENCE — LE PARFUM CÉLESTE

Au commencement de février 1611, un nouvel atelier refuge s'ouvrait au Transtévère, suivi bientôt d'un cinquième. « Mais nous sommes chargés de dettes, objectait le P. Mandès. — Dieu nous aidera, répondit l'abbé. Ces pauvres créatures ne valent-elles pas plus que les passereaux des airs ou les lis des champs? — Quand nous n'aurons plus rien, nous irons demander l'aumône pour elles, ajoutait à son tour le dévoué Selvaggi. — Bien dit, bien dit, reprenait Glicerio, c'est une pensée du ciel, vous et moi serons deux mendiants infatigables. Allons de l'avant sans aucune crainte. »

Et ils allèrent de l'avant, toujours donnant, toujours distribuant, comme si le coffre-fort des Landriani avait été inépuisable. Un jour on en vit le fond.

— Courons puiser au trésor du bon Dieu, dit simplement Selvaggi, celui-là ne tarira pas.

Le lendemain, les deux mendiants prirent chacun une besace sur l'épaule, une cassette à la main, et parcoururent les rues de la ville, entrant dans les boutiques, frappant à la porte des maisons bourgeoises, abordant les cardinaux, les prélats et les princes. « Pour les repenties », disait humblement l'abbé Landriani. Et il recevait avec une égale reconnaissance du pain, de l'argent, des injures et des coups. En allant d'une maison à l'autre, les deux compagnons récitaient le chapelet pour les bienfaiteurs et les insulteurs Cependant, les sacs se gonflaient et les cassettes se remplissaient, car l'œuvre était sympathique, comme aussi les quêteurs.

Ces promenades quotidiennes leur fournissaient l'occasion de beaux actes d'humilité et de charité.

Un jour de Quarante-Heures à Saint-Laurent in Damaso, un mendiant demandait l'aumône et, pour apitoyer les fidèles, montrait un ulcère horrible à la jambe.

L'abbé s'agenouilla et baisa longuement la plaie, invitant son compagnon à faire de même. « Oh non, Monsieur l'abbé, répondit Selvaggi. — Essayez, essayez, vous y sentirez un parfum céleste. » Selvaggi alors, se faisant violence, baisa à son tour l'ulcère. « Vous n'avez rien senti? dit l'abbé tout joyeux. — J'ai senti tout mon être se révolter. — Oh! frère, s'exclama Glicerio avec un ton de reproche, comme il vous manque la foi et le goût des choses célestes. »

Au mois de mars 1612, le P. Mandès, voyant que ses démarches pour l'approbation de sa Congrégation n'aboutissaient pas, prit le parti de retourner en Espagne. « Mais l'abbé Glicerio vous reste, dit-il à ses compagnons, il sera votre conseiller, il faut qu'il croisse tandis que je diminuerai. »

AUX ÉCOLES PIES — GLICERIO CATÉCHISTE

Quelques années avant que l'abbé Landriani vint à Rome, en 1592, un prêtre aragonais, don Joseph Calazans, était venu dans la Ville Eternelle fonder pour les enfants du peuple des écoles chrétiennes gratuites appelées écoles pies. Cette œuvre admirable permettait d'arracher à l'ignorance et au vice les nombreux petits vagabonds qui remplissaient les rues et les places. Sur le conseil de son directeur, le P. Burola, définiteur général des Carmes déchaussés, Glicerio, pour continuer sa vie d'apostolat, résolut de confier son œuvre aux Carmes de Santa-Maria della Scala et d'entrer aux écoles pies avec tous ses compagnons.

Le soir du 31 mai 1612, l'union était réalisée. Dans un vaste local près de Saint-André della Valle, il y avait plus de 700 écoliers, y compris les petits israélites, qui, pour la première fois, étaient acceptés dans les écoles chrétiennes.

C'est à toute cette jeunesse que l'abbé Landriani fut chargé d'enseigner le catéchisme. Il le faisait tous les dimanches, avec des explications si lumineuses et une telle piété, qu'il forçait l'attention des plus distraits.

Cette œuvre des catéchismes dominicaux se répandit rapidement dans toutes les paroisses de Rome, sous l'impulsion du pape Paul V.

L'abbé Landriani, nommé directeur général, eut bientôt trois cents catéchistes sous ses ordres. Il parcourait lui-même les rangs, interrogeait les enfants et encourageait les maîtres. De son regard profond, il lisait très souvent jusqu'au fond des consciences.

Une jeune fille sortait un jour du confessionnal et, la tête dans les mains, semblait profondément recueillie. Le Vénérable l'aborde : « Allez vous confesser, ma fille. — J'en viens, Père. — Non, mon enfant, vous l'avez mal fait. Retournez-y pour éviter le châtiment de Dieu. » La jeune pénitente rougit, baisse la tête et revient au confessionnal, car elle avait, par fausse honte, caché un péché grave.

Après un essai d'union très malheureux et très éphémère avec la Congrégation de la Mère de Dieu, le P. Calazans donna un nouvel élan à son œuvre en confiant à l'abbé Landriani la charge d'inspecteur des écoles.

La présence de Glicerio à la tête du nombreux

personnel enseignant était une garantie d'ordre et de discipline. Par sa douceur incomparable et sa prudence consommée, il évita les désunions, calma les susceptibilités et fit naître un esprit vraiment religieux parmi des hommes qu'aucun vœu ne liait encore.

Les enfants l'affectionnaient beaucoup. Chaque fois qu'il paraissait au milieu d'eux, il était aussitôt entouré par tout ce petit monde turbulent qui remarque si vite tous ceux qui l'aiment. Pour tous et pour chacun il avait une caresse, un encouragement et un sourire, le sourire de Jésus aux petits Galiléens.

### LA PRISE D'HABIT — LE NOVICIAT
### UN HÔTELIER PAS COMMODE

Le 6 mars 1617, après bien des difficultés, le P. Calazans recevait le Bref pontifical qui reconnaissait la Congrégation des Ecoles pies. Ce fut une explosion de joie dans la communauté. La prise d'habit du saint fondateur et de ses premiers disciples eut lieu le 25 mars, dans la chapelle du cardinal Justiniani. Le 2 juillet, en la fête de la Visitation, l'abbé Landriani, admis à la vêture avec quelques autres novices, devint le Fr. Glicerio du Christ. La cérémonie se déroula dans la petite église de Saint-Pantaléon.

Le nouveau Frère, laissant aussitôt toutes ses occupations, se retira à Saint-Onuphre pour y commencer son noviciat sous la direction du vénérable Pierre Casani.

Celui-ci s'appliqua à développer en lui les sentiments d'humilité, qui sont la base de la vraie sainteté.

— Frère Glicerio, lui dit-il un jour, prenez cette bouteille et allez à l'auberge du coin quêter un peu de vin. L'humble novice se hâte d'accomplir l'ordre reçu. L'hôtelier, averti, commence à murmurer : « En voilà de la discrétion. Il vous fallait porter un baril. Mais vous buvez donc autant que notre père Noé ! » Ce disant, il remplit la bouteille. Glicerio le remercie et part. Arrivé au noviciat, le Père maître vide la bouteille et la lui rend : « Retournez vite et qu'on vous la remplisse encore, car c'est vraiment peu ce que vous apportez là. » Le pauvre Frère s'en retourne sans hésiter. L'hôtelier joue à la stupéfaction, crie, tempête, mais il donne encore du vin, en disant : « Gardez-vous de revenir, autrement je me charge de votre éducation, mendiant de malheur ! » Le novice remercie et s'en retourne. De nouveau, le P. Pierre le renvoie avec la bouteille vide. Cette fois, l'hôtelier entre en fureur, charge d'injures le malheureux novice et lui montre la porte en le menaçant de le frapper. Le Vénérable reçoit cette avalanche avec un calme parfait. « Ne vous fâchez pas, mon Frère, je vous remercie de tout ce que vous m'avez fait. Que Dieu vous récompense. »

Cette vie du noviciat, toute d'humilité, de silence et de prière, acheva de le perfectionner. Il passait de longues heures dans la chapelle du couvent, à genoux devant le tabernacle, les mains jointes, comme ravi par une vision céleste. Son visage, ordinairement pâle, se colorait alors d'une vive rougeur et semblait comme entouré d'une auréole lumineuse.

Il sortait de ces longues adorations avec un vif désir du ciel. « Paradis, paradis, disait-il alors en joignant les mains. Oh ! mon âme, comme ton exil se prolonge ! »

### VERS LA RÉCOMPENSE
### LA PREMIÈRE FLEUR DE L'ORDRE

L'exil, pourtant, était près de finir. Le Fr. Glicerio était de la race des héros chrétiens qui vivent longtemps en peu d'années. A la fleur de sa jeunesse, il avait déjà admirablement rempli sa vie. La récompense était prête.

Une maladie de langueur se déclara au milieu de son noviciat. Les médecins, avec leurs pointes de feu, achevèrent de martyriser son pauvre corps sans lui apporter aucun soulagement.

Le Pape, les cardinaux, Rome entière s'émut à cette nouvelle. Dans toutes les communautés on pria pour le saint jeune homme dont chacun connaissait les œuvres héroïques. Le malade sortait de temps en temps dans les rues de la ville. Lentement, au bras d'un de ses Frères, il revoyait les sanctuaires chers à son cœur ; une de ses dernières visites fut pour l'ami de la première heure et le compagnon de ses travaux, François Selvaggi.

Le 15 février 1618, il fit la communion, soutenu par deux novices. Energique jusqu'à la fin, il voulut, le soir, assister encore à la récréation. Peu à peu, tandis qu'il fixait le grand Christ qui présidait aux exercices dans la salle du chapitre, les forces l'abandonnèrent et on dut, en toute hâte, l'emporter dans sa cellule.

Il reçut l'Extrême-Onction, prononça ses vœux, et, tandis que les novices rassemblés autour de son lit récitaient les prières des agonisants, le Fr. Glicerio leva une dernière fois les yeux vers le ciel, baisa le crucifix, le serra sur sa poitrine et rendit le dernier soupir.

La cause de béatification, introduite d'abord par saint Joseph Calazans lui-même, fut suspendue par Urbain VIII, reprise en 1882 et de nouveau introduite le 16 avril 1885.

# LA VÉNÉRABLE ANNE-MADELEINE REMUZAT

## Religieuse de la Visitation à Marseille (1696-1730).

*15 février*

**Portrait de la Vénérable.**
(Cliché Déprez.)

### NAISSANCE AU PENSIONNAT DES VISITANDINES

C'EST à Marseille, la ville de la Sainte Vierge et de saint Lazare, que naquit la Vénérable. Son père, Hyacinthe Remuzat, d'une famille fort riche, était un homme de foi peu commune. Le Seigneur avait béni l'union qu'il avait contractée en 1684 avec Anne Coustant : deux garçons et une fille (trois filles étaient déjà mortes en bas âge) les entouraient de leur affection, lorsque la petite Madeleine vint au monde. Après elle, trois autres garçons et deux filles vinrent encore augmenter la joie de ce foyer chrétien.

L'enfant fut baptisée le jour même de sa naissance, 29 novembre 1696, dans l'église de Notre-Dame des Accoules, aujourd'hui démolie et dont il ne reste plus que le clocher. La fillette, douée d'un esprit vif et pénétrant, comprit bientôt les leçons de sa pieuse mère ; aussi, le premier sentiment exprimé par sa langue enfantine fut le désir d'être toute à Dieu : « Maman, je veux être religieuse ! » parole qu'elle répéta bien souvent, sans la comprendre sans doute, et à laquelle, pour le moment, on ne prêta pas grande attention.

La petite Madeleine n'était pas sans défaut. Bien des fois son caractère vif, entier, bouillant même, provoqua des disputes avec ses frères et sœurs ; après avoir tout essayé pour dompter cette nature rebelle, sa mère ne parvint à la réprimer qu'en faisant appel à son cœur, qui était excellent.

A cette vivacité d'humeur s'ajoutait un goût exagéré pour la toilette, que Madeleine manifesta dès ses premières années. Par son exemple autant que par ses paroles, Mme Remuzat aida son enfant à surmonter ce penchant à la vanité, et Madeleine se corrigea de sa coquetterie, comme elle s'était corrigée de son impatience. Quelles sont les

mères qui de nos jours ont cette force de caractère ? Et quelles sont les petites filles, et même les grandes qui s'appliquent à résister à ce penchant ?

Madeleine avait entendu dire que les religieuses de Sainte-Claire recevaient des jeunes filles pour être revêtues du saint habit et observer ce qu'elles pouvaient de la règle, en attendant l'âge fixé pour être vraiment religieuses et prononcer les vœux. Elle demanda donc à sa mère de solliciter cette faveur auprès de l'abbesse ; elle en parla aussi à son père, mais ce fut en vain. L'un et l'autre, loin d'y consentir, sentirent leur tendresse s'en alarmer, et l'âge seul de leur enfant put les rassurer sur un pareil projet.

Cependant, la persévérance de Madeleine et ses instances réitérées firent bientôt supposer que sa demande pouvait bien ne pas provenir d'un simple caprice ; aussi, sans accéder à ses désirs, ses parents lui promirent-ils de la faire élever dans un couvent, dès que son âge le rendrait possible. Comme une de leurs cousines, religieuse de la Visitation, était chargée du pensionnat, ils préférèrent cette maison à toute autre. A cette nouvelle, la joie de Madeleine fut extrême, et bien qu'elle eût à peine neuf ans et qu'elle nourrît pour ses parents une affection sans bornes, c'est avec un vrai bonheur qu'elle vit enfin s'ouvrir devant elle les portes du couvent. Ce fut au point que sa maîtresse, en la serrant dans ses bras, ne put s'empêcher de dire :

— Cette enfant m'étonne ; je n'en ai vu aucune nous arriver aussi joyeusement.

### UNE FAUTE RÉPARÉE
### PREMIÈRE COMMUNION

Pour humilier Madeleine, Dieu la laissa tomber dans une faute assez considérable. Elle se permit un jour de prendre dans le tiroir de sa tante des pelotons de soie pour en disposer à son gré, et, sur la demande de sa maîtresse, elle nia ensuite effrontément et à plusieurs reprises son petit larcin. Sa tante, qui la savait coupable, fut encore plus peinée de ses mensonges que de son indélicatesse, et elle s'efforçait de l'amener à l'aveu sincère de sa faute, quand la cloche venant à sonner le repas des élèves permit à la délinquante de se dérober à ce pénible interrogatoire.

Elle descendait donc l'escalier, quand ses yeux s'arrêtèrent sur un tableau attaché au mur et représentant Notre-Seigneur trahi par Judas. Au bas de ce tableau elle lit ces mots : « Celui qui voudra me trahir usera de mensonge. » A cette vue, le cœur de la fillette est percé de part en part ; elle a compris enfin toute l'étendue de sa faute. Ses yeux sont inondés de larmes, et, au lieu de descendre au réfectoire, elle se précipite dans une tribune qui se trouvait sur son passage, tombe la face contre terre et demande en pleurant au Sauveur le pardon de l'injure qu'elle vient de lui faire.

Alors Notre-Seigneur lui apparaît chargé de sa croix et le visage plein de majesté, de douleur et de bonté ; il la regarde en lui disant : « C'est vous, ma fille, qui m'avez mis en cet état. »

La jeune enfant perd aussitôt l'usage de ses sens, puis, revenue peu à peu à elle et après avoir juré à son bon Maître une fidélité à toute épreuve, elle court se jeter aux pieds de sa tante, lui avoue sa faute en lui demandant de la punir. Celle-ci, touchée de son repentir, lui pardonne et s'attache surtout à la consoler.

Sa parfaite fidélité lui valait sans cesse de nouvelles grâces, mais l'épreuve, en dépouillant sa vertu de tout ce qu'elle pouvait renfermer encore d'humain et d'imparfait, devait la purifier et la fortifier. Les mortifications de Madeleine, son recueillement, son maintien grave lui attirèrent bientôt mille tracasseries de ses jeunes compagnes, qui obéissaient parfois, sans même s'en rendre compte, à un sentiment mesquin de jalousie. On ne vit plus en elle qu'un esprit étroit, porté à une dévotion excessive et que l'on estimait bizarre.

De ce chef, l'enfant eut à subir des petites persécutions qui, à la longue, devinrent un vrai martyre ; mais, fortifiée par la grâce, elle eut assez de générosité pour s'interdire une seule parole de plainte auprès de sa tante et assez de force de caractère pour continuer quand même son genre de vie.

### VOCATION DE VICTIME
### SÉJOUR DANS LA FAMILLE

Le désir qu'avait Madeleine de se nourrir de la sainte Eucharistie était extrême. On lui permit de communier les dimanches et les jours de fête ; mais c'était là encore trop peu pour satisfaire la véhémence de son amour. Son impatience s'en accrut d'autant plus que, ne trouvant pas dans le confesseur du pensionnat le guide qu'il aurait fallu à une âme aussi privilégiée ou ne lui ayant pas suffisamment fait part de ses dispositions intérieures, elle souffrait alors de sécheresses spirituelles qui lui enlevaient tout goût pour la prière et surtout pour l'accomplissement de ses menus devoirs d'état.

Jésus, qui dans sa miséricorde infinie l'avait choisie pour être la victime et l'apôtre de son divin Cœur, veillait sur elle. Le 2 juillet 1708, fête de la Visitation de la Sainte Vierge, après la communion, comme elle renouvelait en pleurant ses vives instances auprès de Notre-Seigneur, elle entendit distinctement dans le fond de son âme ces paroles : « Je veux que tu me sois fidèle. »

La fidélité que Notre-Seigneur réclamait d'elle consistait avant tout dans le renoncement à sa propre volonté, dans l'obéissance absolue à la direction de ses maîtresses. Or, sur ce point, l'enfant avait encore de grands progrès à réaliser. Trop souvent elle suivait d'instinct sa nature sensible et impressionnable pour se livrer à des mortifications excessives qui, si elles avaient été continuées, l'auraient portée à des extravagances. Un jour, après avoir contemplé l'adorable Sauveur couronné d'épines et la face ensanglantée, elle en éprouva une telle douleur et un si vif désir de partager avec lui l'expiation du péché, qu'elle enfonça fort avant dans sa tête une longue épingle dont elle attachait ses cheveux. La plaie était profonde et mit bien du temps à guérir. Un tel acte ne saurait être approuvé, et il ne

trouve d'excuse que dans l'extrême jeunesse de Madeleine, qui avait alors à peine douze ans, et dans son excessive sensibilité.

Par malheur, une fois de plus elle se guida toute seule et ne tarda pas à tomber dans des pensées de découragement qui saisissent d'ordinaire les personnes même favorisées de grâces extraordinaires, si elles n'ont pas l'humilité de rapporter tout à un directeur et de suivre docilement ses conseils. Du découragement elle glissa dans le désespoir ; ses actions même les plus innocentes lui parurent des crimes impardonnables, et elle en serait venue jusqu'à attenter à sa vie si elle n'avait été arrêtée sur cette pente fatale par l'expérience de ses maîtresses.

Celles-ci comprirent que, si l'enfant ne trouvait pas chez elles le guide éclairé qui devait la conduire, il fallait la laisser libre d'en chercher un autre ailleurs. Madeleine rentra donc dans sa famille en 1709, et elle se plaça sous la direction d'un Jésuite expérimenté, que l'on suppose être le P. Milley. L'obéissance à son confesseur, l'affection tendre et éclairée de sa famille, dont elle avait peut-être été trop tôt et trop longtemps sevrée, non moins que les soins donnés aux malades dans les hôpitaux, en compagnie de ses parents, eurent bien vite ramené dans l'âme de la jeune fille le calme et la tranquillité nécessaires aux vrais serviteurs de Dieu. Sans renoncer en rien à sa vocation, malgré ce que put croire sa famille, en prenant sa part des plaisirs compatibles avec son âge et avec son rang, Madeleine retrouva la joie spirituelle dont elle était frustrée depuis quelque temps, et les deux années qu'elle passa dans le monde, parce qu'elle se montra surtout obéissante, furent une excellente préparation à ce que le divin Maître attendait d'elle.

### AU COUVENT DE LA VISITATION

Dès que la jeune fille eut atteint sa quinzième année, son directeur jugea qu'elle pouvait entrer au couvent. C'est toujours vers la Visitation que la portait son attrait, et de préférence vers le monastère dont elle avait connu la plupart des religieuses durant ses années de pensionnat. Pour la mortifier, son confesseur lui imposa de s'adresser à l'autre couvent que les Visitandines possédaient dans Marseille et avec lesquelles elle n'avait jamais entretenu de relation, de s'y présenter seule et sans la moindre recommandation. Si dur que lui parût ce sacrifice, Madeleine n'hésita pas à obéir.

Sa famille, qui n'avait pas été prévenue, accourut aussitôt au couvent pour en ramener la postulante. L'entrevue avec le père d'abord, puis avec la mère, fut très orageuse ; mais Madeleine sut écouter avec tant de patience toutes leurs récriminations, puis rappeler si bien à ces parents chrétiens les motifs surnaturels de sa vocation, qu'ils donnèrent volontiers leur consentement. On se sépara donc, avec des larmes et avec des regrets certes, mais dans la plus parfaite intimité des cœurs.

Presque toutes les compagnes de notre postulante, qui appartenaient à la meilleure société de Marseille et de la Provence, avaient passé par de semblables épreuves. Les biographies détaillées que nous possédons d'elles nous apprennent que c'est avec de vrais déchirements de cœur que leurs familles avaient consenti à se séparer d'elles. Preuve nouvelle, s'il en était encore besoin, que, dans la France de l'ancien régime, les filles de la noblesse ou de la riche bourgeoisie n'étaient pas cloîtrées malgré elles, comme on se l'imagine aujourd'hui, même dans les milieux catholiques et même dans les couvents.

La prise d'habit eut lieu le 14 janvier 1712 et fut présidée par Mgr de Belzunce en personne. La novice reçut le nom de Sœur Anne-Madeleine. Elle montra une telle ferveur, qu'aussitôt après la cérémonie une des Sœurs anciennes s'écriait :

— Notre digne prélat n'a pas voilé une fille, mais un ange. Hélas ! que je m'estimerais heureuse si je finissais ma carrière comme elle commence la sienne !

La profession se fit l'année suivante, le 23 janvier 1713, jour qui rappelait un souvenir bien cher à la Visitation, la naissance de sainte Jeanne de Chantal. Pendant son noviciat, Sœur Anne-Madeleine obtint une grande grâce, c'est que sa sœur aînée, qui partageait ses goûts, vint la rejoindre au couvent, où elle fut reçue le 4 août 1712.

### DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS LA PESTE DE 1720

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus était établie depuis l'année 1695 dans ce couvent de la Visitation à Marseille. La Vénérable eut la mission de la répandre et d'être l'ardente propagatrice de ce culte, dont la bienheureuse Marguerite-Marie avait été l'heureuse initiatrice.

Elle obtint pour elle-même la communion quotidienne, privilège fort rare à cette époque, et consacra de longues heures du jour et de la nuit à adorer Jésus-Hostie. Puis elle fut autorisée à passer, trois fois par semaine, la nuit entière devant le Saint Sacrement, ne se réservant les autres jours que trois ou quatre heures de la nuit pour se reposer. Ses supérieures et son évêque lui permirent d'entretenir avec des prêtres, des communautés religieuses et des personnes du monde une vaste correspondance, qui avait pour but unique la dévotion au Sacré Cœur. Par malheur, il n'en est resté qu'une petite partie, la plupart des lettres ayant été brûlées en 1792.

Enfin, en 1717, elle conçut le projet de constituer une association de l'Adoration perpétuelle du Sacré Cœur, qui se proposait avant tout de remercier le Sauveur de l'amour qu'il a pour nous dans le sacrement de l'Eucharistie et de réparer les sacrilèges qu'il y endure. Par ses deux Brefs du 28 et du 30 août 1717, le pape Clément XI en autorisa l'érection, et Mgr de Belzunce y joignit son approbation le 30 mars 1718. Cette pieuse association, dont le siège principal était l'église des Visitandines, à Marseille, prit en peu de temps une extension inouïe, et, à la mort de la Sœur Anne-Madeleine, en 1730, elle ne comptait pas moins de soixante mille membres ; elle en avait recruté jus-

qu'au Caire et à Constantinople, où la famille Remuzat possédait une importante maison de commerce. Dans ce but, la Vénérable avait composé un petit opuscule, paru sans nom d'auteur, mais qui fut officiellement approuvé par l'évêque de Marseille. Par un Bref du 31 août 1880, Léon XIII a érigé depuis l'association en archiconfrérie.

Cette dévotion se répandit surtout à l'occasion de la peste qui sévit à Marseille en 1720 et n'enleva pas moins de 80 000 personnes. La Vénérable, qui avait prédit le terrible fléau, offrit sa vie au Sauveur en expiation dès le début de l'épidémie, mais son sacrifice ne fut pas agréé, bien que ses souffrances intérieures redoublassent. Bien plus, à sa prière, son couvent échappa totalement aux atteintes de la peste ; une seule Sœur fut frappée, et elle put s'en relever assez vite. Mgr de Belzunce, le héros de la charité chrétienne en ces tristes jours, en profita pour établir à perpétuité, le 22 octobre 1720, dans son diocèse, la fête du Sacré Cœur de Jésus, qu'il fixa au vendredi après l'octave de la fête du Saint Sacrement.

La peste étant revenue en mai 1722, les principaux magistrats de la ville s'engagèrent, à la demande du saint prélat, pour eux et pour leurs successeurs, à aller tous les ans, le jour du Sacré Cœur, entendre la messe, communier et offrir un cierge dans l'église des Visitandines, ainsi qu'à participer le soir à une procession générale d'actions de grâces. Ces pieuses pratiques, maintenues jusqu'à la Révolution et reprises sous le premier Empire, sont depuis 1877 négligées par le Conseil municipal de Marseille.

### MORTIFICATIONS ET GRACES EXTRAORDINAIRES

« La fièvre, la toux, les crachements de sang, les oppressions, une douleur de côté et les autres souffrances du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. » C'est en ces termes que la Vénérable a parlé elle-même de son état habituel de santé ; nous savons par d'autres témoignages qu'elle n'a pas exagéré, car sa constitution déjà si frêle était encore rongée par la phtisie. Il faut y ajouter des migraines fréquentes et des insomnies presque continuelles. Cela ne l'empêchait pas de suivre très exactement tous les points du règlement et de s'occuper avec zèle de sa charge, soit qu'elle eût la direction du pensionnat, soit qu'en sa qualité d'économe elle eût à pourvoir à tout dans la maison. Après s'être conformée à toutes les prescriptions des médecins, elle obtint d'en être délivrée et n'en éprouva que du soulagement.

Elle ajoutait des pénitences qui font frémir : « Elle se réduisit à un seul repas par jour; encore était-il si léger qu'on ne s'expliquait pas comment il pouvait suffire à son existence. Elle chargea de plus son faible corps d'une haire, d'un cilice et d'une chaîne de fer qu'elle ne quittait pas, y joignant encore un cœur armé de pointes de fer et des bracelets. Chaque jour, elle prenait pendant un quart d'heure, et plus longtemps quelquefois, une sanglante discipline. » N'oublions pas les nombreuses veilles, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Parfois, sous l'impulsion de la grâce, elle recourait subitement à une pénitence peu commune. C'est ainsi qu'un jour, après sa communion, elle grava avec un fer rouge le saint nom de Dieu sur sa poitrine et sur le bras gauche.

Des grâces extraordinaires, telles qu'on en rencontre peu dans les vies des saints, furent pour ainsi dire son partage habituel. Que de personnes auxquelles elle a révélé de vive voix ou par écrit le triste état de leurs consciences ! Elle eut des extases et des ravissements, lut dans les cœurs comme dans un livre ouvert, ressentit toutes les douleurs des stigmates, mais en obtenant que celles-ci ne fussent pas apparentes, prédit souvent des événements qui ne manquèrent pas de se produire. Et malgré toutes ses souffrances, malgré aussi tous les dons surnaturels qu'elle avait reçus gratuitement du ciel, elle resta simple, modeste, fort enjouée en récréation avec ses compagnes, plaisantant agréablement dans ses lettres avec sa famille, marchant toujours à la tête des Sœurs converses ou même des ouvriers pour mettre ordre à toutes choses.

### DERNIÈRE MALADIE ET MORT

Depuis son entrée au noviciat en 1711, la Sœur Anne-Madeleine n'avait cessé de dire qu'elle mourrait à trente-trois ans. Les autres religieuses n'attachèrent pas grande importance à ses paroles. Il n'en alla pas de même quand, un jour, au début de sa trente-troisième année, alors qu'elle se trouvait toute ravie en Dieu, elle s'écria soudain : « Je mourrai cette année..... Mourir à trente-trois ans ! oh ! que cela est beau ! »

Le mal dont elle souffrait depuis si longtemps ne tarda pas à s'aggraver, de sorte que la communauté en eut les plus vives inquiétudes ; la malade, pourtant, surmonta cette crise et vécut encore une année.

Le 1er janvier 1730, elle annonça sa mort prochaine. Vers la fin du mois, elle fut saisie d'un crachement de sang plus violent que les précédents et qui faillit l'emporter ; dès lors, sa vie ne tint plus qu'à un fil, rongée par la phtisie et minée par une fièvre continuelle. Le 14 février, se sentant plus mal, elle fit sa confession générale. Vers minuit, comme ses forces l'abandonnaient, elle dit à sa Sœur qui l'assistait : « Ma Sœur, je me sens mourir..... qu'on m'apporte au plus tôt les divins sacrements ! »

On jugea pourtant devoir attendre jusqu'au matin, et elle s'entretint affectueusement avec les religieuses de choses spirituelles. Après avoir renouvelé ses vœux et humblement demandé pardon à la communauté, elle communia et reçut l'Extrême-Onction. Il était 5 heures du matin quand elle expira. C'était le 15 février 1730 ; elle avait un peu plus de trente-trois ans.

Le 24 décembre 1891, la Sœur Anne-Madeleine était déclarée vénérable.

### SOURCES CONSULTÉES

*Vie de la vénérable Sœur Anne-Madeleine Remuzat.* Paris et Lyon, 1868. — *Vita della V. Anna-Maddalena Remuzat.* Rome, 1893.

# SAINTE DOROTHÉE, VIERGE ET MARTYRE

ET

# SAINT THÉOPHILE, AVOCAT ET MARTYR

*Fête le 16 février.*

**Sainte Dorothée, au moment du supplice, reçoit de l'Époux céleste des fleurs et des fruits apportés par un ange.**

### RÉPUTATION DE DOROTHÉE

Au commencement du IVe siècle, à l'heure où le paganisme tentait un suprême effort contre la Croix, dont l'apparition miraculeuse allait précipiter sa ruine, vivait, à Césarée, en Cappadoce, une jeune chrétienne du nom de Dorothée. Ses vertus, plus encore que sa beauté, attiraient l'attention de ses concitoyennes, et en faisaient un modèle que les mères montraient à leurs filles et que tous admiraient. Dieu lui fit cette grâce et cet honneur de l'admettre à unir la couronne des vierges à la palme des martyrs. L'épouvantable persécution, ordonnée par les empereurs Dioclétien et Maximien-Hercule, tout en multipliant les victimes et les élus, devait surtout aboutir à démontrer l'impuissance et la rage des persécuteurs, en même temps que l'invincible vitalité de l'Eglise naissante.

Il y avait, à Césarée, un gouverneur païen, nommé Saprice, très digne, par sa cruauté, de ceux dont il était le représentant. La renommée lui apporta bientôt le nom de Dorothée, dont chacun redisait la vertu et les louanges. Il s'empressa de la faire arrêter.

### INTERROGATOIRE DE LA SAINTE

Quand elle fut introduite près de lui, la jeune vierge, les yeux baissés, priait Dieu de l'assister et de mettre sur ses lèvres les paroles qu'il a promis de fournir à ceux des soldats qui ont à comparaître devant les tribunaux des hommes.

« Comment te nommes-tu? lui dit Saprice avec insolence. — Dorothée est mon nom, reprit-elle sans se troubler. — Je t'ai fait mander, afin que tu sacrifies à nos dieux immortels, selon l'ordre de nos empereurs et de nos princes augustes. — Le seul auguste que je connaisse digne de nos adorations est le Dieu du ciel et de la terre, celui qui a dit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et

tu ne serviras que lui seul, et qui a dit encore : Périssent les dieux qui n'ont fait ni le ciel, ni la terre! Reste donc à savoir auquel de ces empereurs il faut obéir; à celui du ciel ou à celui de la terre? à Dieu ou à l'homme? Mais que sont vos empereurs, sinon des hommes mortels, comme l'ont été les dieux dont vous adorez les statues?

— Laisse-là cette forfanterie, si tu veux sortir d'ici saine et sauve; sinon, abandonnée à la sévérité des lois, tu serviras d'exemple, et ton supplice montrera quelle révérence on doit porter à nos dieux. — L'exemple que je donnerai sera celui de la crainte de Dieu, afin qu'apprenant à le redouter, les chrétiens ne craignent plus la fureur des hommes. Ceux-ci, tels que des chiens, s'emportent sans raison contre des innocents et déversent sur les bons leur colère insensée.

— Tu as résolu, d'après ce que j'entends, de persévérer dans ton entêtement et de mourir comme tant d'autres. Il en est encore temps, écoute-moi et sacrifie; c'est le seul moyen d'échapper au chevalet. — Tes chevalets sont des tortures passagères, mais les tourments de l'enfer sont éternels; et si je veux y échapper, je ne dois pas craindre des maux d'un moment. Notre maître n'a-t-il pas dit : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais redoutez plutôt celui qui peut à la fois perdre le corps et l'âme. »

Saprice commençait à perdre patience : « Crains les dieux, lui dit-il, ces dieux qui, dans leur colère, peuvent faire périr ton âme et ton corps, si tu persévères dans ton obstination! — Je t'ai déjà dit, Saprice, que jamais tu ne m'amèneras à sacrifier aux démons qui ont autrefois habité dans des hommes orgueilleux, dont on rougirait de raconter la vie, tant elle fut honteuse, et dont la mort a été semblable à celle des bêtes. Ils ne connurent pas celui qui a créé le ciel et la terre et ce qu'ils contiennent. Leurs âmes sont dans des flammes dévorantes, tandis que vous adorez ici leurs images faites de divers métaux. Ils iront inévitablement les rejoindre dans ces feux éternels, ceux qui les adorent et les imitent, au mépris du Créateur! »

### LE MARTYRE COMMENCE

Saprice, à ces mots, fut transporté de rage et, voyant l'impression que ce discours produisait sur le peuple, il se tourna vers les bourreaux : « Prenez-la, dit-il, étendez-la sur le chevalet. Peut-être qu'au milieu des tourments, elle sera mieux disposée à adorer nos dieux immortels. »

La servante de Dieu s'adressa à son tour à Saprice, et, sans être interrogée, elle lui dit, du haut du chevalet, où l'on venait de la mettre : « Qui t'arrête? hâte-toi d'accomplir ce que tu dois faire, afin que je puisse voir bientôt celui pour lequel je ne crains ni toi ni tes tourments. — Quel est donc celui que tu désires? — Le Christ, Fils du Dieu vivant! dit Dorothée. — Et où donc est ce Christ? reprit le persécuteur. — Comme tout-puissant, il est partout; comme homme (car la raison humaine ne se rend compte que de ce qui est contenu dans un lieu), comme homme, il est monté au ciel, il est assis à la droite de Dieu, son Père. N'ayant avec ce Père et le Saint-Esprit qu'une même divinité, il daigne nous inviter au jardin de ses délices, qui est son paradis. Là, en toute saison, les lys sont toujours blancs, les roses toujours dans leur fraîcheur, les champs et les monts toujours verdoyants, les collines toujours plus belles, les fontaines sans cesse jaillissantes; là, les âmes des saints sont enivrées par le Christ d'une joie immortelle! O Saprice! crois-moi, cherche la vraie liberté et tu pourras aussi pénétrer dans ces délicieux jardins!

— Laisse-là ces folies; sacrifie aux dieux, accepte un époux et passe d'heureux jours! Autrement, tu périras comme ont péri tes pareils. — Jamais, dit Dorothée, je ne sacrifierai aux dieux, car je suis chrétienne; jamais je n'accepterai d'autre époux que le Christ, dont je suis la fiancée! Telle est ma foi. Puisse-t-elle m'introduire dans son paradis et me faire asseoir sur le lit nuptial, où repose l'Agneau. »

### LA TENTATION DU MAUVAIS EXEMPLE

Pendant cet échange de paroles, la vierge chrétienne subissait la torture avec une inébranlable fermeté. Saprice, vaincu sur ce point, essaya de moyens plus infâmes. Il fit venir deux pauvres sœurs, nommées Christé et Callisté qui, vaincues par les tourments, avaient eu la faiblesse d'apostasier : « Prenez, leur dit-il, cette pauvre fille chez vous, et tâchez de la persuader, en l'invitant à suivre votre exemple. Vous avez déjà sacrifié aux dieux immortels, et laissé les superstitions chrétiennes; je vous en ai fait récompenser; mais de plus grands honneurs vous attendent, si vous parvenez à détourner cette chrétienne de sa foi. »

Les deux sœurs emmenèrent Dorothée dans leur maison et, dociles aux ordres du gouverneur, elles cherchaient à convaincre la jeune fille : « Laissez donc, lui disaient-elles, laissez pénétrer la vérité dans votre cœur; imitez notre exemple, et échappez aux supplices et à une mort inévitable. Il est trop tôt pour vous de mourir! »

Dorothée leur répondit : « Ah! si vous vouliez m'écouter, vous vous repentiriez d'avoir sacrifié aux idoles. La bonté de Dieu est infinie envers ceux qui se repentent! » Mais Christé et Callisté lui répondirent à la fois : « Nous nous sommes perdues en nous éloignant du Christ, comment oserions-nous jamais revenir à lui! — C'est un plus grand crime, reprit Dorothée, de désespérer de la miséricorde divine que de sacrifier à de vaines idoles. Oh! ne désespérez pas de ce médecin, aussi charitable qu'habile; il n'est pas de blessure qu'il ne puisse guérir; et on ne l'appelle le Sauveur que parce qu'il ne cesse jamais de nous sauver. Il est nommé le Rédempteur et le Libérateur, parce que toujours il nous rachète et nous délivre. Pour vous, mes sœurs, faites pénitence, et sans nul doute, vous obtiendrez votre pardon. »

### ELLE CONVERTIT LES DEUX SŒURS

La grâce de Dieu accompagnait ses paroles, et les deux sœurs, tombant à genoux, priaient avec larmes la jeune Sainte d'obtenir pour elles la miséricorde qu'elle leur promettait.

Dorothée se mit donc en prières : « Seigneur, disait-elle, vous qui nous avez encouragés en disant : Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive; vous qui nous avez assuré qu'il y dans le ciel plus de joie pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent, montrez votre clémence envers ces âmes, que le démon a séduites et qu'il a ravies à votre bercail; que, par leur exemple, les autres qui se seraient éloignées reviennent aussi vers vous! »

Et les deux sœurs, encouragées, lui promirent d'être désormais fidèles à un Dieu si plein de bonté!

L'occasion ne tarda pas à se produire et les deux sœurs durent bientôt témoigner de leur repentir. Saprice les envoya chercher avec Dorothée, et, les prenant à part, leur demanda si elles avaient réussi à ébranler la constance de leur prisonnière : « Nous avons lourdement péché, lui dirent-elles, la crainte de tourments passagers nous a fait rougir de notre foi, mais nous avons prié la servante du Christ de s'employer, par ses prières, à nous obtenir le pardon.»

LES DEUX SŒURS CONVERTIES SUBISSENT LE MARTYRE

Saprice, à ces mots, entra dans une telle colère que, déchirant ses vêtements, il commanda d'attacher dos à dos les deux sœurs et leur dit : « Si vous ne sacrifiez à nos dieux, je vous fais jeter dans une chaudière bouillante ! » Dorothée les encourageait du regard, et elles s'écrièrent : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pour agréable notre pénitence, accordez-nous votre pardon ! » Comme elles persévéraient dans leur résolution, elles furent peu après précipitées dans une chaudière où elles brûlèrent sous les yeux de leur sainte compagne. Au comble de la joie, Dorothée leur disait : « Vous me devancez, mes sœurs, soyez certaines de votre pardon; la palme que vous aviez perdue vous a été restituée; il vient à vous, ce Père qui se réjouit quand il retrouve ses enfants égarés. »

DOROTHÉE SOUFFRE CRUELLEMENT

Saprice retourna alors sa colère contre Dorothée, qui, loin d'avoir cédé aux sollicitations, avait su changer le cœur de ces deux pauvres femmes et en avait fait de généreuses martyres. Replacée sur le chevalet, elle montrait une si grande joie que le gouverneur en fut indigné.

« Pourquoi, lui dit-il, simuler une telle allégresse au milieu des supplices? — Mais, lui repartit Dorothée, ma joie n'est point fausse ni menteuse; comment ne serais-je pas dans l'allégresse, puisque les âmes que le démon avait ravies, le Christ les a reconquises par mes efforts? A leur occasion, les anges du ciel sont dans la jubilation, les apôtres, les martyrs et les prophètes se réjouissent. Hâte-toi, Saprice, afin que je puisse me joindre à ce concert. »

Le tyran, de plus en plus irrité d'une telle constance, fit appliquer aux flancs de la généreuse martyre des torches enflammées, dont l'ardeur, cependant, était moindre que celle qui embrasait son cœur. Aussi, au milieu de ces terribles tortures, montrant un visage tranquille, Dorothée insultait à l'impuissance des bourreaux : « Eh bien, misérable Saprice ! te voilà donc vaincu, toi et tes idoles, et par une simple femme ! »

Saprice ne se possédait plus de rage : « Qu'on la descende, dit-il, et, puisqu'elle m'insulte, qu'on la soufflette impitoyablement ! » Les bourreaux se mirent en devoir d'exécuter cet ordre barbare; mais leurs forces s'y épuisèrent; et quand la fatigue les eut fait cesser, Saprice rendit cette sentence : « Nous ordonnons que Dorothée, jeune fille pleine d'orgueil, qui a refusé de sacrifier aux dieux immortels et qui veut absolument mourir pour je ne sais quel homme, qu'elle appelle le Christ, soit frappée du glaive. »

En entendant cet arrêt qu'elle souhaitait si ardemment, Dorothée s'écria : « Je vous rends grâce, céleste Amant des âmes, de ce que vous m'appelez à votre paradis et à votre lit nuptial.

ELLE CONVERTIT UN AVOCAT ET MEURT

Comme elle sortait du prétoire, un avocat païen, nommé Théophile, ne respectant pas même le grand courage dont elle faisait preuve, non plus que ses douleurs, lui dit en riant : « Dorothée, épouse du Christ, ne manque pas de m'envoyer des fruits et des roses du jardin de ton Epoux. — Très volontiers, dit-elle, je le ferai ainsi. »

Avant de recevoir le coup qui devait lui procurer la couronne éternelle, elle pria le bourreau de lui accorder quelques instants, ce qu'il fit. Elle se mit aussitôt à genoux et pria. Soudain, un radieux enfant parut devant elle, portant dans un linge trois beaux fruits et trois roses : « Portez, je vous prie, ceci à Théophile, et dites-lui : Voici ce que tu m'as demandé de t'envoyer du jardin de mon Epoux ! »

Cependant, Théophile racontait à ses amis la commission dont il avait chargé la jeune vierge, et s'en glorifiait sans doute comme d'une très fine plaisanterie, quand tout à coup se présente devant lui l'enfant portant les fruits et les roses. A cette vue, Théophile pâlit : « Voici, dit l'enfant, ce que Dorothée, vierge très sainte, t'avait promis et qu'elle t'envoie du jardin de son Epoux. »

Théophile n'avait plus envie de rire; de plus en plus troublé, il s'écria : « Le Christ est vraiment Dieu ! il ne peut y avoir en lui de mensonge ! » Les autres avocats ne savaient que penser de cette scène et lui dirent : « Es-tu fou, Théophile, ou plaisantes-tu encore ? — Je ne suis pas fou, et ne plaisante point, mais ma raison et ma foi s'accordent pour affirmer que le Christ est vraiment Dieu !

— Eh ! qui peut t'amener à proférer de telles paroles ?

— Dites-moi dans quel mois nous sommes ?

— Mais, dans le mois de février !

— Eh bien ! un froid rigoureux règne dans toute la Cappadoce, aucun arbre ne porte de feuilles ni de fruits; d'où pensez-vous donc que proviennent ces roses et ces fruits avec la verdure qui les entoure ?

— Il est vrai que, même dans la saison, nous n'en avons vu de semblables !

— Comment donc voulez-vous, reprit alors Théophile, que je ne croie pas ? Entendant Dorothée parler de son époux, le Christ, je la pris pour folle, j'insultai à ce qui me semblait de la démence et je lui dis par moquerie : « Quand tu seras arrivée au jardin de ton époux, envoie-moi des roses et des fruits», et elle de me répondre: « Je le ferai volontiers, Théophile ! » Or, à peine a-t-elle souffert la mort, que se présente à moi un enfant de si petite taille, qu'il me paraissait incapable de parler. Me touchant au côté et me tirant à part, cet enfant, dans un langage si gracieux, qu'auprès de lui je semblais un barbare, m'a dit : « Dorothée, vierge très sainte, t'envoie ces présents du jardin de son Epoux. » En recevant ces fruits, j'ai poussé le cri que vous avez entendu, mais je n'ai plus revu l'enfant; je ne doute pas que ce soit un ange de Dieu. »

En finissant ces mots, Théophile s'écria : « Oh ! qu'heureux sont ceux qui croient dans le Christ et qui souffrent pour lui ! Il est véritablement Dieu, et celui qui lui donne sa foi possède la sagesse ! »

Le changement qui s'opérait dans Théophile, ses paroles, surtout, produisaient une grande impression dans les alentours du palais. Le gouverneur ne tarda pas à en être informé : « Votre

avocat Théophile, lui dit-on, qui jusqu'ici plaidait contre les chrétiens, et les poursuivait d'une haine mortelle, crie à la porte du palais, louant et bénissant le nom de je ne sais quel Jésus-Christ; et plusieurs semblent fort émus de ses paroles.»

THÉOPHILE, CONVERTI, CONFESSE JÉSUS-CHRIST

Saprice le fit comparaître devant lui. « Quels discours, lui dit-il, tiens-tu donc au dehors?

*Théophile.* — Je louais heureusement le Christ que j'ai jusqu'ici si malheureusement méconnu!

*Saprice.* — Je m'étonne de voir un homme aussi prudent que tu le paraissais, oser prononcer le nom de celui dont naguère tu persécutais les adorateurs!

*Théophile.* — Ce changement vous prouve que c'est le Christ lui-même qui m'a fait revenir de l'erreur à la vérité, en me montrant qu'il est le vrai Dieu.

*Saprice.* — Les hommes, d'ordinaire, croissent en sagesse avec les années; mais, à l'inverse des autres, de prudent, tu deviens insensé quand tu appelles Dieu celui que ses disciples eux-mêmes confessent avoir été mis à mort par les juifs.

*Théophile.* — J'ai ouï dire, en effet, que le Christ a été crucifié, et, dans mon erreur, je ne croyais pas qu'il fût Dieu; et j'ai même blasphémé son nom. Maintenant je me repens de mes crimes et de mes blasphèmes, et je proclame sa divinité.

*Saprice.* — Mais, quand donc et dans quel lieu es-tu devenu chrétien, toi qui, jusqu'ici, sacrifiais avec nous?

*Théophile.* — A l'heure même ou je confessais le Christ, j'ai senti que je devenais chrétien. Aussi, croyant de tout mon cœur en Jésus-Christ, je confesse son saint nom, son nom immaculé, son nom qui ne connaît pas l'imposture comme vos idoles.

*Saprice.* — L'imposture règne donc dans nos dieux?

*Théophile.* — Eh! comment ne régnerait-elle pas dans ces vains simulacres que l'homme a fabriqués avec du bois, qu'il a fondus et limés, dont il a fallu affermir la base avec du plomb; ces vaines statues que gardent les hiboux, que les araignées couvrent de leurs toiles, et dont l'intérieur sert souvent de refuge aux rats et aux souris? Si telle n'est pas la vérité, que je passe pour menteur. Mais je ne mens pas, et il convient que tu rendes aussi témoignage au Christ.

*Saprice.* — Nos dieux ne sont donc pas des dieux vivants?

*Théophile.* — Vos idoles sont sans intelligence; elles ont besoin d'être gardées, mais notre Dieu garde tous les êtres.

*Saprice.* — Je vois, malheureux Théophile, que tu veux mourir d'une triste mort.

*Théophile.* — Au contraire, je désire obtenir la vie éternelle.

*Saprice.* — Sache bien que si tu t'entêtes dans ta folie, je te ferai subir toutes sortes de tourments, et qu'enfin je serai forcé de te faire mourir dans les supplices.

*Théophile.* — Mais c'est justement ce que je désire le plus.

*Saprice.* — Aie pitié de ta personne, de ta famille et de ta maison, qu'une mort aussi honteuse va déshonorer.

*Théophile.* — La suprême sagesse consiste à maîtriser ses passions et à ne pas craindre les tourments.

*Saprice.* — Ainsi donc tu choisis les tortures et tu préfères la mort à la vie?

*Théophile.* — Je crains les tourments et la mort m'épouvante; mais aux maux qui passent, s'opposent, dans mon cœur, les tortures éternelles, réservées aux adorateurs des idoles.

*Saprice.* — Qu'on étende ce beau parleur sur le chevalet, s'écria Saprice à bout de raisons, peut-être que son éloquence s'arrêtera sous les coups. »

TRIOMPHE DE THÉOPHILE — SON GLORIEUX MARTYRE

Sitôt que Théophile fut étendu sur le chevalet, dont la forme rappelle un peu la Croix : « Me voici vraiment chrétien, dit-il, car je suis suspendu à la Croix. O Christ! je vous rends grâces de m'avoir admis à partager votre supplice! »

Cependant, le gouverneur assistait à ce cruel spectacle, et la vue du sang de celui qui avait été son ami finit par l'émouvoir. « Malheureux! lui cria-t-il, aie pitié de ton corps. — Malheureux! répliqua le martyr, aie pitié de ton âme! »

Voyant que rien n'était capable d'ébranler la constance de Théophile, le gouverneur, furieux d'ailleurs de l'exemple que le peuple recevait du martyr, ordonna que des ongles de fer lui labourassent les flancs et que ses plaies saignantes fussent brûlées par des torches.

Au milieu de ces tortures, Théophile ne disait que ces paroles : « O Christ! Fils de Dieu, je vous confesse; mettez-moi au nombre de vos serviteurs. » Et il semblait si calme et si digne qu'on eût dit que ce n'était pas lui qu'on tourmentait.

Quand les bourreaux furent lassés, l'impie gouverneur dicta la sentence en ces termes : « Nous ordonnons que Théophile, jusqu'ici fidèle adorateur de nos dieux, qui les a délaissés pour se joindre à la secte des chrétiens, ait la tête tranchée. » « O Christ! merci! » s'écria Théophile, et, plein de joie, il allait à la couronne des élus. Ouvrier de la onzième heure, il eut cette joie de posséder une récompense égale à ceux qui ont porté plus longtemps le poids du jour et de la chaleur.

**Nota.** — Les reliques de sainte Dorothée se conservaient autrefois en Provence dans l'église de Saint-Honorat, hors les murs d'Arles. L'église de Saint-Honorat, vulgairement appelée Notre-Dame de Grâce, fut, jusqu'à la fin du siècle dernier, occupée par les Pères Minimes. Dévastée pendant la Révolution, il n'en reste plus que des ruines comme aussi du couvent des religieux. Ces ruines, remarquables par leur antiquité et par le caractère de leur architecture, mériteraient d'être relevées, et nous faisons des vœux pour qu'une restauration les rende au culte.

# SAINTE JULIENNE DE NICOMÉDIE

## VIERGE ET MARTYRE

*Fête le 16 février.*

**Un démon, transformé en ange de lumière, apparaît à sainte Julienne, dans sa prison, pour l'engager à céder aux circonstances et à sacrifier aux idoles ; mais la Sainte le reconnaît et, par la puissance de Dieu le tient enchaîné sous ses pieds.**

### UN LYS ENTRE LES ÉPINES — JULIENNE REFUSE D'ÉPOUSER UN PAIEN

Vers la fin du IIIe siècle, vivait à Nicomédie, grande ville d'Asie-Mineure, une jeune fille nommée Julienne. Nicomédie était alors la résidence ordinaire des empereurs Dioclétien et Galère, qui persécutaient avec acharnement la religion chrétienne. Le père de Julienne nommé Africain, païen exalté, était lui-même un grand ennemi des chrétiens. Sa mère, femme frivole et timide, désapprouvait les cruautés des païens, mais n'osait point prendre parti pour les disciples de Jésus-Christ, dont la morale sainte paraissait d'ailleurs trop sévère à son amour des plaisirs.

Elevée dans un pareil milieu, la jeune fille semblait destinée à n'être toute sa vie qu'une païenne vulgaire, mais sa fidélité et son courage à répondre aux miséricordieuses prévenances de la grâce de Dieu la firent passer des ténèbres du paganisme aux splendeurs du Ciel.

Encore enfant, elle éprouvait déjà du dégoût pour l'idolâtrie ; elle se mit en rapport avec les chrétiens, fut instruite de nos vérités saintes, et reçut le baptême, à l'insu de son père.

Fidèle à la foi de Jésus-Christ, elle grandit en

âge et en vertu; les grâces de son visage reflétaient les charmes de son âme, son père, fier de sa fille, admirait ses qualités, sans en savoir la cause, et songeait à lui préparer un brillant mariage. Grande fut sa joie, quand Eleusius, jeune homme riche, ami des empereurs et déjà membre du sénat de Nicomédie, vint lui demander la main de Julienne. Le païen s'empressa de donner sa parole sans même consulter sa fille, et le jeune sénateur, qui était aussi un adorateur des idoles, prépara ses fiançailles.

Il serait difficile de peindre la surprise et la tristesse de Julienne à cette nouvelle ; elle ne songeait point en ce moment au mariage, mais surtout elle ne voulait à aucun prix épouser un païen. Avouer qu'elle était chrétienne, c'était exaspérer son père et peut-être s'ouvrir le chemin des supplices. Pour décourager le prétendant, elle lui déclare qu'elle n'écoutera aucune proposition de sa part avant qu'il ne soit préfet de Nicomédie.

Cette réponse déconcerta d'abord Eleusius, mais telles étaient son estime et sa passion pour la jeune fille, qu'il mit tout en œuvre pour arriver aux fonctions préfectorales. A force de démarches et moyennant une grosse somme d'argent donnée à propos à l'empereur, il obtint la charge tant désirée. Aussitôt, il envoie un message à Julienne : « Vous ne vouliez épouser qu'un préfet, je suis préfet! »

Cette fois, il fallait se préparer au combat. Julienne le comprend. Elle supplie le Seigneur, dans le jeûne et la prière, de venir à son aide, et entre franchement en lice. « Je suis chrétienne, fait-elle dire à Eleusius, je n'épouserai jamais un adorateur des idoles, renoncez à ce culte impie des démons, adorez mon Dieu, seul véritable, et alors seulement je consentirai au mariage que vous souhaitez. Il vous est d'ailleurs facile de comprendre que si nous sommes de deux religions différentes, quand même nos corps seraient unis, nos cœurs seraient séparés. »

A la lecture de ce message, le préfet appelle immédiatement le père de Julienne et le lui communique. Stupeur et colère du père païen: « J'en jure par tous nos dieux, s'écrie-t-il, si cela est vrai, je vous la livrerai malgré elle, avec le droit d'en faire ce que vous voudrez. »

Africain retourne chez lui, en proie à la honte et à la colère, il a hâte de revoir sa fille et de lui demander compte de sa conduite. A la vue de son aimable enfant, sa tendresse paternelle l'emporte d'abord sur son indignation : « Julienne, dit-il, ma très douce fille, ma chère enfant, le préfet t'offre sa main et tu refuses! Pourquoi? Moi qui comptais célébrer prochainement vos noces! »

Confiante en Jésus-Christ, Julienne répond avec fermeté : « Mon très doux père, je l'épouserai s'il veut adorer le seul vrai Dieu, Dieu unique en trois personnes: Père, Fils et Esprit-Saint; s'il refuse, je ne veux pas entendre parler d'union avec lui. »

Africain frémit de colère: « Tu ne veux pas m'obéir?... Par Apollon et Diane, si tu persistes dans ton entêtement, je te fais jeter aux bêtes féroces.

— Ne pensez pas m'effrayer, mon père. Avec l'aide de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, jamais je ne consentirai à ce que vous demandez. »

Africain ne s'attendait pas à trouver tant de fermeté dans sa fille; il se radoucit, et reprenant le ton de la prière, il recommence ses supplications: « Julienne, sois donc raisonnable, ne perds pas par ta faute un si brillant avenir. Ma fille, ne m'inflige pas l'affront de manquer à ma parole. Toi, toujours si obéissante, pourquoi refuses-tu maintenant d'écouter ton père?

— Mais enfin, ô mon père, reprend la jeune fille, vous ne me comprenez donc pas. Je vous l'ai dit et je vous le répète en toute vérité: j'affronterai volontiers tous les tribunaux et tous les supplices plutôt que de renoncer à l'obéissance que je dois à mon Dieu et mon Maître Jésus-Christ. Je suis chrétienne.

— Tu es chrétienne !... » dit Africain bondissant de rage ; et oubliant qu'il est père, il appelle des esclaves, en fait des bourreaux, leur ordonne de dépouiller sa fille et de la flageller en sa présence: « Adore les dieux! » lui dit-il, pendant que les fouets rougissent de sang ses innocentes épaules. Et Julienne de répondre d'une voix forte: « Des idoles sourdes et muettes n'auront ni ma foi, ni mes adorations, ni mes sacrifices, mais j'adore Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles.

On la détache toute sanglante et son père l'envoie au préfet, son prétendu fiancé.

### JULIENNE DEVANT LE PRÉFET

Dès le lendemain, de grand matin, le préfet ordonne de l'amener à son tribunal. Julienne arrive grave et modeste, elle ne paraît point effrayée, le supplice de la veille n'a pas altéré la beauté de ses traits. A sa vue, le préfet sent en lui-même un rude combat s'élever entre son amour et sa colère. Le premier l'emporte, et d'une voix paternelle: « Ma chère Julienne, dit-il, pourquoi m'avez-vous joué si longtemps? Qui donc vous a persuadé d'adorer une divinité inconnue? Rendez-moi votre cœur, adorez nos dieux nationaux et épargnez-vous les supplices qui vous attendent si vous refusez de leur offrir des sacrifices.

— Consentez vous-même à adorer Jésus-Christ, dit Julienne, et alors je donnerai mon consentement à vos projets de mariage ; sinon, jamais vous ne serez mon maître.

— Julienne, ma gracieuse dame, consentez seulement à devenir mon épouse et je vous laisserai volontiers adorer tel Dieu que vous voudrez.

— Recevez d'abord le baptême et ensuite j'accepterai votre main.

— Mais, très douce dame, je ne puis pas. Si je me fais chrétien, l'empereur le saura, et il m'enverra immédiatement un successeur avec l'ordre de me trancher la tête.

— Quoi? vous craignez un empereur mortel, qui sera demain un peu de pourriture dans un tombeau, et vous voulez que j'outrage l'Empereur immortel du ciel? Non, n'espérez point me prendre au piège de vos flatteries. Déployez contre moi les tourments que vous voudrez ; je crois au Dieu en qui se confiaient les prophètes et les justes anciens, ils n'ont point été confondus dans leur espérance ; il est assez puissant pour me délivrer aussi de vos mains. »

A ces mots, l'amour du préfet se change en une fureur de tigre blessé. Sur son ordre, Julienne est renversée par terre et trois soldats se succèdent pour l'accabler de coups de verges. Enfin le juge cruel ordonne de cesser: « Ce n'est là qu'un commencement, crie-t-il à sa victime, lève-toi, adore la déesse Diane, et tu seras délivrée. Sinon, j'en jure par le grand dieu Apollon, je ne te ferai point de grâce.

— N'espère pas, répond doucement la jeune chrétienne, n'espère pas pouvoir m'arracher à l'amour de Jésus-Christ mon Dieu. »

Le tyran la fait élever en l'air par quatre courroies, et ordonne de continuer la flagellation. Ce supplice ne lui paraît pas encore assez raffiné; alors on la suspend par les cheveux, et une douzaine de

bourreaux se succèdent autour d'elle pour la flageller avec des verges flexibles et des nerfs de bœufs. Cet affreux supplice dura plusieurs heures, le sang ruisselait à terre, le visage de la victime était défiguré, ses yeux obscurcis, ses sourcils relevés jusqu'au sommet du front, la peau de la tête et ses cheveux arrachés. « Jésus-Christ, Fils de Dieu, venez à mon secours ! » murmurait la vierge.

Quand les bourreaux furent las de la frapper, ils allumèrent au-dessous d'elle des fagots de paille pour brûler ses plaies, et lui percèrent les mains avec un fer rouge.

Lorsqu'on la détacha, après six heures de suspension, elle vivait encore et conservait sa connaissance. Elle tourna vers le juge ses yeux ensanglantés et dit : « Malheureux, tu ne pourras pas me vaincre par tes tourments, mais moi, par la puissance de Jésus-Christ, je triompherai de ta cruauté et je te ferai rougir du diable ton père. »

Le tyran ordonne de verser sur elle de l'eau bouillante, mais elle ne ressent aucun mal de ce supplice.

Alors le préfet commande de l'entourer de chaînes et de la jeter dans un cachot.

### LE PÈRE DU MENSONGE — JULIENNE MÈNE LE DÉMON ENCHAINÉ.

Quand la Sainte se vit seule, abandonnée, toute sanglante et déchirée de plaies, étendue sur le sol humide de son obscure prison, elle se tourna vers Jésus-Christ, le céleste Epoux de son âme : « Seigneur Dieu tout-puissant, disait-elle, venez à mon secours dans ce périlleux passage. C'est pour l'amour de vous que j'ai été réduite en cet état, ne m'abandonnez point. Vous qui avez délivré Daniel de la gueule des lions et les trois enfants de la fournaise ardente, soyez mon protecteur, soyez mon secours et ma force au milieu des tourments ; donnez-moi la victoire contre le préfet, afin que sa cruauté impie soit confondue et que gloire vous soit rendue dans les siècles des siècles. »

Elle priait de la sorte, quand tout à coup une vive lueur vint irriter ses yeux malades et éclairer les murs du cachot ; elle aperçoit devant elle un homme d'où semblait jaillir toute cette lueur et qui affectait la majestueuse gravité d'un ange du ciel : « Julienne, bien-aimée de Dieu, dit-il, voici que le préfet te prépare des supplices plus atroces encore ; mais déjà tu as assez souffert, tu as suffisamment montré ton courage, Dieu est content de toi et ne veut pas que tu affrontes de nouveaux supplices. Demain, on viendra te chercher pour te forcer à sacrifier aux idoles ; tu obéiras cette fois, pour éviter de nouveaux tourments. »

Un trouble extrême s'empara de l'âme de la martyre, en entendant un pareil langage. « Qui es-tu ? » demanda-t-elle à l'apparition.

« Je suis un ange de Dieu, envoyé pour te sauver de la mort qu'on te prépare. »

Un ange de Dieu qui conseille l'apostasie et la lâcheté, était-ce possible ? Julienne reconnaît bien vite à ce trait l'ange de ténèbres, traîtreusement transformé en ange de lumière, pour la tromper et la perdre. Elle pousse un gémissement et levant au ciel ses yeux pleins de larmes : « Seigneur, Roi du ciel et de la terre, dit-elle, ne m'abandonnez pas. Toute ma confiance est en vous, ne me laissez pas succomber aux tentations de l'ennemi, ne laissez pas périr mon âme. Faites-moi connaître quel est celui-là qui me conseille d'adorer les idoles. »

Aussitôt une voix suave se fit entendre : « *Julienne, aie bon courage, je suis avec toi, saisis celui qui te parle, je te donne la puissance de le dominer et de lui faire dire son nom.* »

Ces mots pénétrent jusqu'au fond de l'âme de la martyre, y portant avec eux la joie et la paix ; en même temps, elle ne sent plus la cruelle douleur de ses blessures ; elle se lève, elle se voit guérie, elle est pleine de vigueur et de santé, et elle voit son ennemi, le monstre infernal, enchaîné à ses pieds.

Il a perdu maintenant sa feinte beauté et la laideur de son corps emprunté est digne de lui. Julienne fait le signe de la croix et saisissant le diable par ses chaînes : « Qui es-tu ? lui demande-t-elle, d'où viens-tu ? Qui t'a envoyé vers moi ? »

Le démon, forcé de parler et maintenu enchaîné comme un esclave coupable sous la domination de la Sainte, par la puissance invisible de Jésus-Christ, répond : « Je suis *Bélial*, on m'appelle aussi le *Noir* ; je suis l'un des principaux ministres de Satan. » Et il se mit à se vanter de tout le mal que lui ou d'autres démons ont fait commettre aux hommes : « Je n'ai de plaisir, disait-il, que dans les péchés et les malices des hommes ; c'est moi qui pousse à la débauche et suscite la haine et la guerre. C'est moi qui ai trompé Eve, qui ai conseillé à Caïn le meurtre de son frère, persécuté Job, soulevé des haines contre les prophètes, encouragé l'orgueil de Nabuchodonosor ; j'ai fait massacrer les innocents ; j'ai poussé Judas à trahir son maître et les Juifs à crucifier le Christ...

— Qui t'a envoyé ici ?

— Satan, mon maître ; car je suis sous sa domination, et notre métier est de séduire les justes et d'encourager les pervers. Mais jamais je n'avais été vaincu comme aujourd'hui. Laisse-moi, tu as assez joui de ma défaite... » En disant cela, il vomissait des imprécations contre Satan son maître. Mais Julienne, loin de le laisser, se mit à le frapper avec la chaîne, et le diable montrait par ses rugissements qu'il ressentait en son être les coups qui lui étaient portés : il se voyait humilié et vaincu par la pureté de la vierge chrétienne, et la puissance de son sang versé pour Dieu.

### LE FOUR EMBRASÉ — MERVEILLES ET CONVERSIONS

Le lendemain, le préfet envoie des soldats à la prison, avec ordre de lui ramener Julienne si elle vit encore. La vierge chrétienne les suit avec intrépidité, traînant à sa suite son ennemi toujours enchaîné, au grand étonnement des soldats. Le diable, humilié et furieux de se voir montré dans sa laideur et sa défaite aux païens qu'il trompait, supplia la vierge victorieuse de le laisser partir. Mais celle-ci refusait. Alors il se mit à vomir mille injures contre elle, excitant les soldats et les autres païens à mettre à mort au plus vite cette misérable sorcière. Julienne l'abandonna dans un fossé encombré d'immondices, et aussitôt le démon disparut.

La surprise du préfet fut extrême en voyant sa victime pleine de force et de santé. Son visage, si défiguré la veille, rayonnait d'une joie et d'une beauté célestes. Le païen n'en fut pas ému : Quelle magicienne, dit-il, elle a des secrets pour mettre à son service les génies infernaux, triompher des supplices et guérir les blessures. « Dites-moi, Julienne, qui vous a appris cet art mystérieux ?

— Mon maître est Jésus-Christ ; c'est Lui qui m'a appris à adorer en vérité le Père et l'Esprit-Saint. C'est par la puissance du Dieu unique et véritable que j'ai vaincu le diable ton maître. Mais toi, malheureux, tu ne sais pas les tourments éternels qui t'attendent, quand le Dieu souverainement juste te jettera dans les ténèbres de l'abîme en punition de ton impiété cruelle. Cependant, il est temps encore de les éviter si tu te repens avec sincérité,

car Jésus-Christ, miséricordieux et bon, pardonne au repentir. »

Le préfet ne voit dans cet avertissement que des injures, et, dans sa colère, ordonne de jeter la jeune héroïne dans un four embrasé. Devant cette sentence, la vierge ne tremble pas, elle invoque avec confiance le secours de Jésus-Christ.

A peine est-elle au milieu des flammes, qu'un ange paraît auprès d'elle pour la protéger, le feu ne consume que ses liens et, comme autrefois les trois enfants de Babylone, Julienne, intacte et libre au milieu du brasier, élève les mains au ciel pour bénir son Sauveur Jésus.

A la vue de cette merveille les bourreaux et la foule s'écrient ensemble : « Il est vraiment tout-puissant le Dieu de Julienne, il n'y a pas d'autre Dieu que lui. Préfet, nous aussi nous sommes chrétiens, nous voulons partager le sort de Julienne ! »

Environ cinq cents personnes étaient converties.

Comment exprimer la fureur du magistrat ! Il requiert une compagnie de soldats, fait arrêter sur le champ plus de cent trente personnes, hommes et femmes, et envoie demander à l'empereur quel châtiment il convient de leur infliger. Le prince répond par une sentence de mort, et le préfet ordonne immédiatement aux soldats de leur trancher la tête. Tous moururent courageusement pour Jésus-Christ et, par un instant de souffrances, allèrent jouir du bonheur sans fin.

Julienne enviait leur sort ; ils étaient entrés après elle dans le combat, ils la précédaient dans la victoire. Mais le tyran ne l'avait épargnée que parce qu'il n'avait pas encore perdu l'espoir de la vaincre ou du moins de lui arracher la vie dans un supplice plus cruel. Les flammes l'avaient respectée, Eleusius lui prépare un bain : un bain de plomb fondu. Dès que le métal est en ébullition dans une chaudière d'airain, des bourreaux y plongent la vierge chrétienne avec tant d'empressement qu'une partie du liquide brûlant rejaillit sur eux, les blessant de telle sorte qu'ils ne tardent pas à expirer dans d'atroces souffrances. Julienne, au contraire, loin d'éprouver aucun mal dans la chaudière, semblait y puiser de nouvelles forces comme autrefois l'apôtre saint Jean dans l'huile bouillante. A cette vue, le préfet, dans sa rage, déchirait ses vêtements, maudissant ses dieux qui ne savaient pas le venger, ni se défendre eux-mêmes contre Julienne. Enfin, il ordonne aux bourreaux de le débarrasser de cette magicienne en lui tranchant la tête.

### DERNIER COMBAT — VICTOIRE ET IMMORTALITÉ

Julienne accueillit sa sentence avec joie : ses combats allaient donc finir, et au lieu de noces terrestres avec un païen, elle allait célébrer son union éternelle avec l'Agneau divin, et s'asseoir au banquet céleste, ornée de la double palme de la virginité et du martyre. Elle marcha au supplice d'un pas assuré ; en route, elle exhortait la foule à quitter le culte des idoles pour adorer le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Arrivée au lieu de l'exécution, elle pria Jésus-Christ son divin Roi d'agréer le sacrifice de sa vie qu'elle faisait volontiers par amour de lui : puis, agenouillée, elle inclina la tête et présenta son cou au bourreau qui lui donna le coup de la mort. Elle avait dix-huit ans.

Les chrétiens recueillirent son corps et l'ensevelirent. Quelques temps après, une vertueuse dame, nommée Sophie, sur le point de partir pour Rome, prit les précieuses reliques pour les emporter avec elle, mais son navire ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Campanie, elle laissa son trésor à Pouzzoles.

Quant au préfet Eleusius, la justice divine ne le laissa pas survivre à sa victime : comme il s'était embarqué pour aller à une maison de campagne, située sur la côte d'Asie, son vaisseau fit naufrage, il périt dans les flots avec tous ceux qui l'accompagnaient, et leurs corps, jetés par les vagues sur une plage déserte, furent dévorés par les bêtes sauvages.

Le corps de sainte Julienne ne resta pas longtemps à Pouzzoles; par crainte des barbares, il fut transféré à Cumes, et enseveli dans la basilique de saint Maxime, diacre et martyr. La ville de Cumes, ayant été détruite dans une guerre, l'an 1207, l'archevêque de Naples envoya chercher les reliques de la basilique. « Jamais, dit un témoin oculaire, je n'ai senti un parfum si suave que celui qui s'exhala des ossements de saint Maxime et de sainte Julienne au moment de l'ouverture de leurs deux tombeaux, ils remplissaient tout mon être d'une douceur céleste. » La translation s'accomplit au milieu d'un grand concours de peuple et fut un triomphe pour les saints. Le corps de sainte Julienne fut déposé dans l'église du couvent de Sainte-Marie de Donnaromata, à la grande joie des religieuses, et celui de saint Maxime, dans l'église de saint Janvier.

— Le culte de sainte Julienne a été célèbre en Orient et en Occident ; au Val-Saint-Germain (près Dourdan, diocèse de Versailles), une église dédiée en l'honneur de cette Sainte est un ancien lieu de pèlerinage, source de beaucoup de grâces ; Sens, Reims, Autun, Soissons, Limoges, Bruxelles, Ajaccio, Paris ont possédé des reliques de sainte Julienne, ou d'une autre sainte du même nom; car en dehors de la Vierge de Nicomédie, il y a plusieurs saintes vierges et martyres du nom de Julienne, entre autres, une à Rome, une à Ptolémaïs, deux à Cologne.

# SAINT GRÉGOIRE X, PAPE

*Fête le 16 février.*

**Saint Grégoire X confère à Rodolphe de Habsbourg les prérogatives impériales.**

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LE XIIIe SIÈCLE

Le XIIIe siècle a été regardé avec raison comme la période la plus glorieuse et la plus féconde en grands hommes de l'Europe civilisée. Le souffle chrétien qui vivifiait les âmes fortement trempées de ces vaillantes races, définitivement établies sur le sol depuis longtemps imprégné de la civilisation romaine, poussait les sociétés comme les individus aux entreprises héroïques. — Souvent, il est vrai, le succès ne couronna point leurs efforts, comme on en vit deux exemples remarquables dans les expéditions tentées par saint Louis contre les musulmans, en 1249 et en 1270; mais du moins elles témoignent d'une élévation de pensées et d'une énergie de volonté qui font le plus grand honneur à ceux qui les entreprirent.

Dans toutes les classes de la société, sur le trône comme dans les cloîtres, au sein des sociétés en formation et dans les Conseils des rois, dans les familles religieuses comme dans le clergé séculier, apparaissent une foule d'hommes éminents qui, participant aux qualités et aussi aux défauts de leur époque, laissent dans la civilisation européenne et dans ses institutions la forte empreinte de leur génie et le souvenir de leurs œuvres.

Parmi ces héros chrétiens, dont il importe de rappeler le souvenir, le saint Pontife dont nous

allons à grands traits raconter la vie occupe une place illustre. Théobald Visconti, d'une noble famille qui a donné à l'Italie plusieurs personnages célèbres, vit le jour à Plaisance, en Italie, dans les premières années du XIIIe siècle. Les historiens, qui nous ont surtout parlé des actes du Pontife, ignorèrent probablement toujours la date exacte de sa naissance. A cette époque, l'Italie, divisée en une multitude d'Etats et de principautés, ecclésiastiques ou laïques, avait à souffrir de la terrible lutte que se livraient, depuis plus d'un siècle, les partisans du Pape et ceux de l'empereur, les Guelfes et les Gibelins, dont les noms remplissent les annales de l'Italie depuis la fin du XIe siècle jusqu'au XIVe. — Le jeune Théobald, né dans une famille chrétienne, fut appliqué de bonne heure à l'étude des sciences sacrées qu'il mena de pair avec l'étude du droit romain, que l'on cultivait surtout dans les universités du nord de l'Italie. Ses progrès furent rapides, et au milieu de ses études, il conserva les pratiques d'une piété éclairée et fervente, qui le préservèrent des dangers qui, alors surtout et plus que de nos jours, menaçaient la vertu des jeunes étudiants. De bonne heure, Théobald sentit se développer en lui l'attrait vers les choses de Dieu et l'état ecclésiastique. Ayant entendu parler de la sainteté de l'évêque de Préneste, Jacques de Précoraria, il résolut d'aller le trouver pour lui offrir ses services et s'initier par ses exemples et sous la direction de son expérience aux œuvres de zèle et de charité apostoliques. Jacques de Précoraria reçut avec joie ce jeune homme dont il pressentit bientôt les hautes destinées; il lui fit conférer les Ordres sacrés jusqu'à la prêtrise et se l'attacha comme secrétaire.

### VOYAGE EN FRANCE

L'évêque de Préneste avait été naguère élevé à la dignité de cardinal, et le Souverain Pontife, Grégoire IX, lui avait confié une légation importante en France, vers le premier mois de l'année 1239. La lutte alors était engagée, terrible, implacable entre la papauté et l'empire, entre le sacerdoce suprême et la force politique brutale, injuste, impie même, personnifiée par le trop fameux Frédéric II de Hohenstaufen. Toute l'Italie était en proie à une horrible guerre civile : Guelfes et Gibelins remplissaient de leurs discordes les provinces et les cités; pour comble de malheur, le perfide empereur, afin de se donner un appui invincible. venait d'appeler à son aide les redoutables Sarrasins d'Egypte et de Tunis. Le zélé prélat et son secrétaire, le pieux et savant Théobald, s'étaient donc rendus à Lyon pour traiter les affaires de l'Eglise romaine et solliciter l'intervention du roi de France, Louis IX, qui venait à peine d'atteindre sa majorité. Mais son renom de piété, de sagesse et la maturité au-dessus de son âge, que l'éducation de sa mère, la reine Blanche de Castille, lui avait inspirée, faisaient espérer que le nouveau roi prendrait en main les intérêts du Siège Apostolique contre les entreprises audacieuses de l'empereur germanique.

### SÉJOUR DU SAINT A PARIS

Pendant le séjour prolongé qu'il fit à Lyon, le jeune Théobald, quoique étranger par sa nationalité, sut si bien se gagner les sympathies de l'archevêque Philippe et du clergé lyonnais qu'il fut contraint d'accepter la dignité de chanoine de cette ville. Il fut nommé peu de temps après archidiacre de Liège. Son mérite et ses vertus le désignèrent au suffrage du Souverain Pontife, qui lui offrit l'évêché de Plaisance après la mort du saint évêque de Précoraria. L'humble Théobald refusa cette haute dignité, ne se croyant ni assez instruit dans les sciences sacrées, ni assez avancé dans la pratique de la perfection chrétienne pour accepter la haute charge de l'épiscopat. Pendant son long séjour en France, il continua ses études de théologie, de droit canonique et d'Ecriture Sainte dans cette université de Paris où enseignait alors le prince de la science, Albert le Grand, le maître de saint Thomas d'Aquin. Saint Louis sut discerner, parmi les ecclésiastiques dont il aimait l'entretien, ce jeune prêtre italien, qui joignait à tant de modestie et de science une véritable piété et une prudence consommée.

Le cardinal-légat Ottoboni, envoyé en Angleterre pour rétablir la paix entre les barons et les grands seigneurs révoltés contre leur roi Henri III, ne crut pouvoir mieux faire que de prendre pour secrétaire et conseiller le pieux et savant archidiacre de Liège. Théobald suivit le cardinal et lui prêta, durant cette difficile mission, le concours le plus actif de son zèle; il l'aida des avis que la science consommée des affaires ecclésiastiques lui inspira.

### LE BIENHEUREUX THÉOBALD SE REND EN PALESTINE

A son retour d'Angleterre, le pieux archidiacre se rendit à Liège où il était depuis longtemps demandé par son évêque, et il donna dans cette nouvelle résidence de nouvelles preuves de sa piété, de son zèle et de son savoir. Le diocèse de Liège, qui était fort étendu, constituait au moyen âge un Etat féodal très puissant dont l'administration était des plus difficiles et des plus absorbantes. Il n'est donc pas étonnant que dans les graves affaires qu'il eut à traiter au nom de l'évêque, Théobald se soit trouvé en dissentiment avec lui, soit pour des affaires religieuses, soit plus probablement pour ce qui touchait à l'administration temporelle de cet immense diocèse. On ignore en vérité quel fut le motif de ces dissentiments, mais ils durent être d'une nature grave, puisque notre pieux chanoine se décida à quitter ses dignités et une position avantageuse pour suivre l'attrait qui le portait aux œuvres apostoliques. Il profita donc des événements qui lui permettaient d'aller en Palestine, où il se proposait de travailler à la conversion des infidèles et plus encore de satisfaire sa dévotion pour les mystères de la vie de Notre-Seigneur. Il prit la croix en 1270, à l'exemple d'un très grand nombre de prêtres et de laïques. Tandis que saint Louis, avec la flotte française, se dirigeait d'Aigues-Mortes vers Tunis, lui-même prit passage à bord du navire qui faisait voile vers la Terre Sainte, où déjà avaient débarqué le prince Edouard d'Angleterre, fils aîné de Henri III, et sa sœur Béatrix, comtesse de Bretagne. Ces illustres personnages, qui avaient apprécié en Angleterre les vertus et la haute capacité du saint archidiacre, le reçurent avec une joie extrême et lui facilitèrent de tout leur pouvoir l'exercice de son ministère auprès des chrétiens indigènes et des soldats croisés.

### LE BIENHEUREUX THÉOBALD EST ÉLU SOUVERAIN PONTIFE

Tandis que notre Saint ne songeait à Jaffa qu'à travailler au salut des âmes et à promouvoir de

toutes ses forces les préparatifs commencés pour arracher la Ville Sainte aux infidèles, un navire venu d'Italie apporta au camp des Croisés une étonnante nouvelle. Théobald Visconti, bien que n'étant ni évêque, ni cardinal, avait été choisi par le suffrage des cardinaux pour gouverner l'Eglise de Dieu. Il y avait plus de trois ans que le Siège apostolique était vacant par la mort du dernier pape, Clément IV, Français d'origine. Les cardinaux réunis à Viterbe et appartenant à des nationalités fort diverses : Italiens, Aragonais, Français et Allemands, ne pouvaient réussir à se mettre d'accord afin de nommer un Pape ; car les décrets précis qui, depuis ce temps, ont été sagement édictés par les Pontifes suivants, n'avaient été encore ni promulgués, ni même prévus. Enfin, après trois ans et neuf mois de délibérations infructueuses, les cardinaux, pressés par les instances des souverains catholiques, et en particulier par le pieux fils de saint Louis, Philippe le Hardi, et par son oncle, Charles d'Anjou, craignant surtout de compromettre les intérêts déjà bien menacés de l'Eglise, se décidèrent à confier à six d'entre eux le soin de désigner le nouveau Pape. Cette décision eut un plein succès, et, le 1er septembre 1271, les six cardinaux auxquels les autres avaient remis leurs pouvoirs élirent à l'unanimité, et sous une inspiration évidemment providentielle, non l'un d'entre eux, évêque et cardinal, mais un simple prêtre, le saint archidiacre Théobald Visconti. Ce fut le 27 octobre, cinquante-sept jours après son élection, que Théobald reçut, à Saint-Jean d'Acre, la nouvelle fort inattendue, par lui surtout, de son élévation au rang suprême de Vicaire de Jésus-Christ. Autant cette élection causa de joie aux chrétiens, autant elle fournit au saint apôtre une occasion de montrer son humilité. Il délibéra longtemps avant d'accepter ce redoutable fardeau, et ne se rendit qu'aux instances des Croisés et des princes chrétiens.

### LE BIENHEUREUX THÉOBALD RETOURNE EN ITALIE ET EST SACRÉ PAPE SOUS LE NOM DE GRÉGOIRE X

Le nouveau Pape pressa son départ pour l'Europe, alors profondément troublée par les deux interrègnes, l'un spirituel, l'autre temporel, qui étaient l'occasion et la cause d'une foule de désordres et de calamités pour les peuples.

Tandis que le trône pontifical restait vacant pendant plus de trois ans, le trône impérial d'Allemagne, objet des compétitions de plusieurs princes, était également vacant depuis la destruction de la maison de Hohenstaufen dans la personne de l'infortuné Conradin, petit-fils de Frédéric II, que son rival et compétiteur, Charles d'Anjou, devenu roi de Naples, avait envoyé au dernier supplice. C'est cette malheureuse période, connue sous le nom de grand interrègne, et qui se prolongea pendant quinze ans, jusqu'à ce qu'enfin les sept électeurs de l'empire se furent mis d'accord pour élire un illustre seigneur originaire de la Suisse, Rodolphe Ier de Habsbourg.

### SAINT GRÉGOIRE X PREND EN MAINS LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE

Ce fut le 1er janvier 1272 que le nouveau Pape débarqua à Brindisi et reçut tout d'abord les hommages du roi Charles d'Anjou qui vint à Bénévent saluer le Souverain Pontife dont il était le vassal selon le droit féodal ; puis Grégoire X se rendit à Viterbe où les cardinaux attendaient impatiemment son arrivée.

Notre Bienheureux reçut alors l'onction épiscopale, et enfin, le 10 février, il revêtit le manteau pontifical, en déclarant qu'il prenait le nom de Grégoire X, autant pour honorer le saint Pontife dont la fête était prochaine, qu'en souvenir des bontés qu'avait eues pour lui, lorsqu'il n'était que simple prêtre, le pape Grégoire IX. La piété du saint Pontife et son désir de délivrer au plus tôt les sanctuaires de Palestine qu'il n'avait pu visiter et qu'il avait la douleur de laisser entre les mains des infidèles ne lui permettaient pas de prendre un seul instant de repos avant d'avoir suscité une nouvelle croisade pour leur délivrance. Il engagea donc les gouvernements de Venise, de Gênes, de Pise et de Marseille à armer chacun trois galères destinées au transport des troupes, et, en vertu de l'autorité dont il était désormais investi, ordonna dans toute la chrétienté la levée de subsides et d'aumônes pour couvrir les frais de l'expédition sainte.

Quelques jours après ces premiers soins donnés aux affaires urgentes, le Saint fit son entrée dans Rome et reçut la couronne pontificale dans la basilique de Saint-Pierre, le 27 mars de cette même année 1272. Deux jours après, selon la coutume de ses prédécesseurs sur le trône de Pierre, Grégoire X adressa une Encyclique à tous les évêques du monde chrétien pour leur faire part de son élection et de son sacre. Cette lettre fut, bientôt après, suivie d'une autre plus étendue et d'une très grande importance, car elle avait pour but de provoquer dans l'Eglise universelle une rénovation de zèle et de piété, et de préparer l'Europe à deux grands événements.

### INDICTION D'UN CONCILE GÉNÉRAL A LYON

Cette lettre encyclique, datée du 31 mars, et qui, à elle seule, suffirait pour illustrer la mémoire de saint Grégoire X et rendre son nom cher à l'Eglise, avait pour but de convoquer un Concile œcuménique, destiné surtout à opérer la réunion si désirable de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine, en second lieu de préparer tous les éléments de succès d'une 9e croisade contre les musulmans de Palestine, et enfin de remédier aux maux intérieurs dont souffrait l'Eglise militante.

Après mûre délibération, le Pape avait désigné Lyon comme le lieu de réunion du futur Concile œcuménique. Dans cette ville illustre qui n'était soumise alors ni à l'empereur ni au roi de France, le Concile était assuré de trouver une religieuse et paisible hospitalité. On était à l'abri des dissensions des Guelfes et des Gibelins et, en outre, à l'époque du dernier Concile général convoqué trente-cinq ans auparavant par Innocent IV, la ville avait offert aux dignitaires de l'Eglise un asile sûr et respecté.

A ce Concile furent invités tous les rois et princes de l'Europe catholique et, en outre, les patriarches et évêques de l'Eglise grecque et nommément l'empereur Michel Paléologue qui manifestait un désir sincère de mettre fin à un schisme désastreux pour ses compatriotes exposés aux assauts réitérés des musulmans tartares ou sarrasins. Des évêques d'une piété et d'une science universellement reconnues eurent l'ordre de préparer à l'avance les cahiers des réformes qu'il convenait de soumettre aux délibérations du Concile.

### LE BIENHEUREUX GRÉGOIRE AU CONCILE DE LYON

Au commencement de l'été de 1273, le saint Pape, accompagné d'un grand nombre de person-

nages parmi lesquels Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, quitte l'Etat pontifical et se dirige à petites journées vers Lyon. Son âge déjà avancé et les fatigues d'un voyage très pénible à cette époque où il n'existait aucune route carrossable lui occasionnèrent une maladie qui l'obliga à s'aliter. Toutefois, dès qu'il fut suffisamment rétabli, le saint Pape reprit avec une énergie croissante les travaux de son suprême ministère et hâta la convocation du Concile auquel l'empereur grec était prié d'assister en personne. 500 évêques, 70 abbés et plus de 1 000 autres ecclésiastiques de tout rang se rendirent à l'appel du Pontife et arrivèrent à Lyon, entraînant après eux un concours d'étrangers venus de tous les pays de l'Europe et de l'Asie chrétienne, dont le chiffre, peut-être exagéré, est évalué à plus de 150 000. Les Pères se réunirent dans la cathédrale de Saint-Jean, et, en dehors des séances privées des Commissions et Congrégations particulières, tinrent 6 séances très solennelles le 1er et le 18 mai, le 7 et le 23 juin, les 6 et 17 juillet 1274. Quatre questions capitales que nous signalons seulement furent traitées et résolues dans ce Concile, où l'on vit signer, entre autres grands personnages, le grand docteur Franciscain saint Bonaventure, le glorieux émule de saint Thomas d'Aquin. Cet autre grand docteur, convoqué également par le Souverain Pontife, ne put parvenir au terme de son voyage, car il mourut à Fossa-Nova en Italie, tandis qu'il se disposait à obéir aux ordres du vénéré chef de l'Eglise dont, tout le premier, il admirait la sainteté. Rappelons enfin que saint Bonaventure lui-même, terrassé par la maladie, mourut à Lyon, le 14 juillet de cette même année 1274, avant la clôture du Concile. Les quatre grandes décisions arrêtées dont nous parlons furent : 1° Le décret de réunion et de réconciliation de l'Eglise grecque avec l'Eglise romaine ; 2° l'alliance des chefs des Tartares envoyés par Koubilaï, petit-fils de Gengùkhan avec les chefs chrétiens pour combattre les musulmans ; 3° la résolution d'une nouvelle croisade ; et enfin la réglementation des élections futures des Papes et l'organisation des Conclaves à venir, décrets destinés à empêcher les vacances trop prolongées du Saint-Siège.

### LES DERNIERS JOURS DE GRÉGOIRE X

Le Concile de Lyon était heureusement terminé, grâce à la prudence et au zèle apostolique du Pontife, mais il avait encore à conclure de très épineuses négociations, dont la principale était l'extinction du grand interrègne. Il engagea Ottocar, roi de Bohème, l'un des électeurs les plus hostiles au comte Rodolphe de Habsbourg, à cesser son opposition et à se rallier au suffrage des autres électeurs, et, avant de quitter Lyon, il régla les droits respectifs de l'évêque et des chanoines lyonnais sur l'administration de cette grande ville, qui ne devait faire partie des domaines des rois de France que dans les premières années du siècle suivant (1308). Grégoire X quitta Lyon après un séjour de deux ans et demi et se rendit à Tarascon pour y conférer avec Alphonse X de Castille, compétiteur de Rodolphe à l'empire d'Allemagne, et qui désirait obtenir l'appui du Souverain Pontife. En réalité, la cour pontificale résidait à Beaucaire, tandis que celle du roi de Castille était installée sur l'autre bord du Rhône, à Tarascon, où des appartements avaient été préparés par ordre du roi de Castille auquel appartenait alors cette partie de la Provence. Toutefois, les négociations entreprises par Alphonse pour obtenir l'appui du Pape dans l'affaire de l'Allemagne échouèrent, et le prince castillan, au comble de l'irritation, quitta brusquement Beaucaire pour rentrer dans ses Etats. Après avoir terminé d'autres graves négociations, le saint Pape, qui avait hâte de rentrer à Rome, où l'appelaient les affaires de l'Eglise, repartit pour la Suisse où il devait avoir une entrevue avec le nouvel empereur, élu grâce à sa puissante intervention. Grégoire X arriva le premier à Lausanne où était fixée sa rencontre avec Rodolphe, le 14 octobre 1275, et fut rejoint par le prince, l'impératrice et leurs enfants, le 18, fête de saint Luc. Le jour de la Toussaint, dans l'église cathédrale de Lausanne, en présence d'une grande affluence de peuple et d'une foule de hauts personnages, cardinaux, archevêques, évêques et princes du saint empire, Rodolphe de Habsbourg reçut la couronne des mains du Souverain Pontife, prêta le serment qui le liait au Saint-Siège en qualité de roi élu des Romains et renouvela les promesses faites par ses prédécesseurs, en particulier Frédéric II, à l'Eglise romaine. En retour, le roi, la reine et les princes reçurent la croix des mains de Grégoire X et s'engagèrent à prendre part à l'expédition ; mais ces promesses ne devaient jamais se réaliser. Le Pape hâta son voyage et reprit le chemin de Rome par Sion, Milan et Florence où l'attendaient les plus désastreuses nouvelles de la situation des chrétiens en Palestine. Leurs malheureuses dissensions favorisaient les progrès des musulmans, et la trahison déjà soupçonnée, mais non connue des Templiers, favorisait les conquêtes incessantes de l'Islam et allaient entraîner l'expulsion définitive des latins de la Terre Sainte. Ces terribles nouvelles remplissaient d'angoisse le cœur du saint Pontife, et ce furent sans doute ces chagrins qui hâtèrent sa fin.

### SAINTE MORT DU PAPE GRÉGOIRE X

Le saint vieillard, encore intrépide malgré son âge avancé et les fatigues qu'il endurait depuis trois ans dans ces continuels voyages entrepris pour le bonheur et la prospérité de l'Eglise, était arrivé à Arezzo en Toscane à la fin de décembre. C'est là que le serviteur de Dieu devait recevoir la récompense de ses vertus et d'une vie tout entière consacrée à promouvoir le règne de Dieu et le salut des âmes. Terrassé par la maladie, le saint Pontife fut contraint de s'arrêter : le mal fit de tels progrès qu'en peu de jours il réduisit ses forces chancelantes à la dernière extrémité.

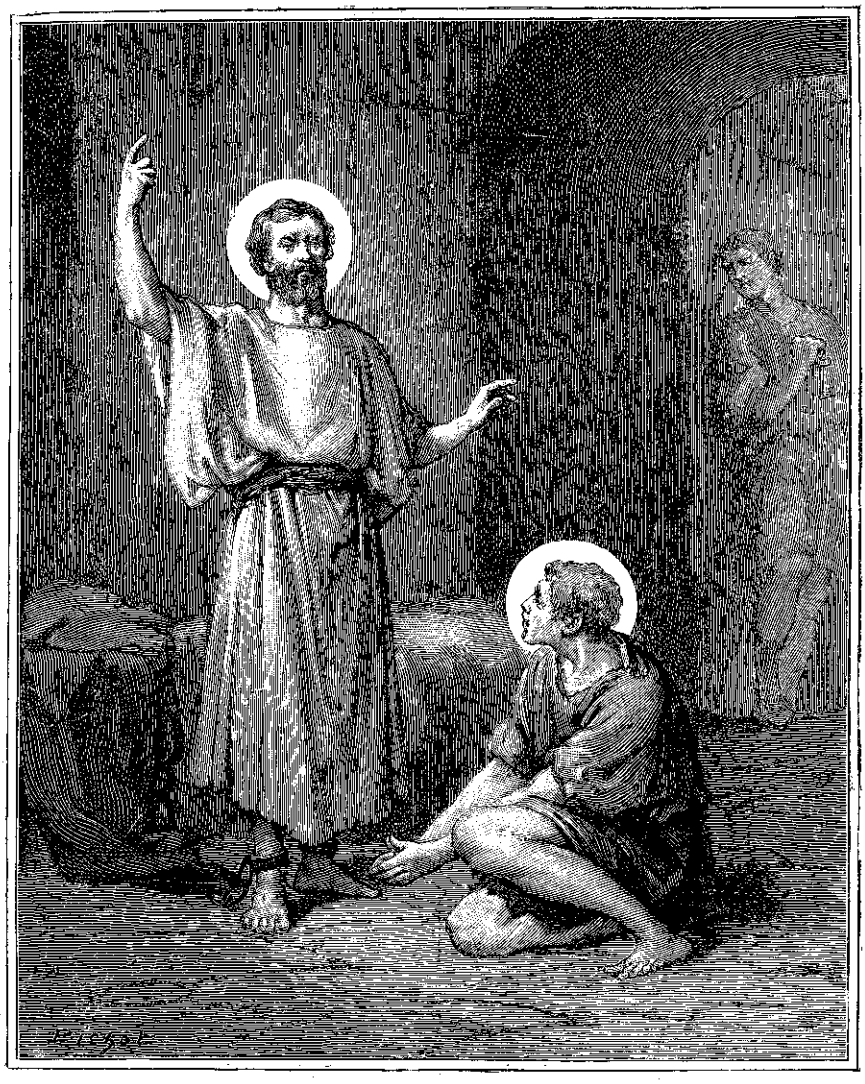
Le Saint vit venir la mort avec ce calme et cette sérénité qui, au milieu des plus graves affaires, ne l'avaient jamais quitté. Sa patience, sa résignation à la volonté de Dieu faisaient l'admiration de ses serviteurs et de tous ceux qui l'approchaient. Enfin, le 10 janvier 1276, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, saint Grégoire X expira doucement dans le palais de l'évêque d'Arezzo qui voulut garder la dépouille sacrée d'un saint. Ses reliques reposent encore dans l'église Saint-Pierre d'Arezzo, et les miracles qui s'accomplirent aussitôt après sa mort furent la cause que jamais les habitants ne voulurent laisser transporter à Rome ces précieux restes. Grégoire X avait occupé le trône pontifical quatre ans quatre mois et dix jours. A la prière de Ferdinand II, duc de Toscane, le pape Urbain VIII fit procéder aux actes de la canonisation de son illustre prédécesseur et permit son culte public dans l'Eglise à la date du 16 février.

# SAINT ONÉSIME

## ESCLAVE CONVERTI, DISCIPLE DE SAINT PAUL

## OU LA QUESTION DE L'ESCLAVAGE RÉSOLUE PAR L'ÉGLISE

*Fête le 16 février.*



**Saint Onésime reçoit, dans la prison de saint Paul, sa vocation d'ouvrier évangélique**

### L'ESCLAVAGE DANS L'EMPIRE ROMAIN

La vie de saint Onésime, disciple de l'Apôtre des nations, nous fournit l'occasion de traiter une des questions les plus attrayantes de l'apologétique chrétienne et de montrer ce que l'Eglise a fait pour guérir le monde de la plaie honteuse de l'esclavage. Ce développement, outre qu'il ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs, est nécessaire pour comprendre la portée de la conduite de saint Paul vis-à-vis d'Onésime, qui, avant sa conversion, était un esclave.

Afin de nous faire une idée exacte de l'état de l'esclave au moment où Notre-Seigneur daigna venir parmi nous, transportons-nous en esprit chez un riche patricien romain. Il y a là des milliers de ces malheureux. Nous lisons dans Pline qu'un homme d'origine obscure, à moitié ruiné

par divers malheurs, laissait pourtant à sa mort quatre mille seize esclaves. On peut juger par ce renseignement de ce que devait être le train d'une demeure opulente.

« Les riches sont pour ainsi dire portés entre les bras de leurs serviteurs. Ils ont un esclave spécial pour chaque partie de leur toilette, dit Allard, pour chaque pièce de leur vêtement, pour chaque mets de leur table, pour chaque espèce d'argenterie, pour chaque genre de bijou, pour chaque service, chaque plaisir. »

« Ils passent leur journée — c'est Sénèque, un témoin oculaire, qui nous fait cette description — à se faire promener çà et là dans leur chaise ou leur litière : il faut que quelqu'un les avertisse quand l'heure est venue de se laver, de se baigner, de prendre le repas. Ils ne savent même pas s'ils ont faim. Un de ces délicats disait, quand, après avoir été retiré du bain, il avait été déposé par ses esclaves sur un siège : « Est-ce que je suis assis? » — Il ne sait pas s'il est assis : sait-il bien s'il est vivant? »

Toutefois, le plus grand nombre des esclaves avait un travail industriel ou artistique. « L'orgueil d'une grande maison romaine était de ne rien tirer du dehors. Depuis le pain jusqu'aux plus précieuses étoffes, aux plus riches mosaïques, aux plus fines ciselures, ils faisaient tout. »

Comme les serviteurs produisaient ainsi bien au delà des besoins du maître, on vendait les produits fabriqués par eux. Qu'auraient pu faire les ouvriers libres, les entrepreneurs indépendants pour lutter contre pareille concurrence? Nourriture et vêtement de l'esclave ne coûtaient presque rien ; on ne leur donnait pas de salaire. Par la force des choses, le travail était donc délaissé et abandonné aux seuls esclaves : le travail libre n'existait pas.

De là résultait cette étrange organisation sociale, attestée par tous les auteurs de l'époque : les travailleurs libres vivant dans l'oisiveté et nourris par les riches ou par l'Etat. On faisait sans cesse des distributions de vin, de viande, d'huile, d'argent. Un riche distribua un jour à la foule *cent mille tonneaux* de vin grec. Des empereurs s'amusaient à jeter pendant des journées entières l'argent à pleines mains du haut de quelque monument. Pour s'attirer la faveur du peuple, ou seulement pour l'empêcher de causer du trouble, on s'appliquait à le faire dîner chaque jour. Il y avait ainsi constamment à Rome de 150 000 à 300 000 hommes qui vivaient de largesses, au lieu de vivre de travail, et dont toute l'ambition était de recevoir du pain et des jeux : *panem et circenses.*

Il n'en allait pas autrement à la campagne. Les ouvriers agricoles, sur tout le territoire romain, c'est-à-dire dans presque tout l'univers connu, disparaissaient peu à peu devant les esclaves, dont le travail faisait ressortir un prix de revient très inférieur. « Les esclaves exploitaient donc tous les domaines, embrigadés sous la direction d'intendants, de sous-intendants, de contremaîtres, de gardes, esclaves aussi. » Mais comme on envoyait dans les champs les esclaves les plus mauvais, et que leur travail, obtenu par la force, était très mal exécuté, la terre semblait sous leurs pieds « devenir stérile au lieu de devenir féconde ».

Peu à peu, on renonçait donc à la culture, les bâtiments étaient abandonnés, les troupeaux envahissaient la campagne, les pâtres indolents remplaçaient l'ouvrier actif, la population diminuait à tel point que dans certaines provinces les terres étaient au premier occupant, et que, dans d'autres, on détruisit les rôles d'impositions devenus inutiles. La culture proprement dite, sous l'influence de l'esclavage, avait fait place aux *latifundia* (terres banales). « Des royaumes entiers, disait Sénèque, sont broutés par les troupeaux », et le sol se couvrait de ces immenses forêts qui furent défrichées quelques siècles plus tard par les fils de saint Benoît.

### SITUATION MORALE DES ESCLAVES

Combien était triste la situation des esclaves, de ce qui précède il est facile de le conclure. Pour eux, point de vie de famille : vendus au hasard du marché, ils étaient violemment séparés de tous ceux qu'ils aimaient. L'immoralité qui devait résulter de cet état de vie s'aggravait de la prétention des maîtres d'exiger d'eux la satisfaction de tous leurs caprices, sans qu'ils eussent le droit d'en faire observer l'opposition à la loi naturelle. « Rien de ce que le maître ordonne, était-il dit, n'est mauvais. L'impudicité est une nécessité chez l'esclave. »

Ajoutons que les maîtres étaient souvent cruels. L'impartiale histoire raconte que Vedius Pollion faisait jeter des esclaves dans son vivier pour engraisser les poissons qui devaient être servis sur sa table. Elle nous montre Domitien faisant enfermer dans un four embrasé un esclave dont le crime était de lui avoir préparé un bain trop chaud. Pour se distraire, les riches Romains entretenaient des gladiateurs qui devaient s'entr'égorger dans leurs salles à manger ou dans leurs jardins. Ils le pouvaient légalement, car la loi leur donnait, sur ces malheureux, droit de vie et de mort.

Des femmes, le croirait-on, déchiraient de leurs ongles la figure, ou transperçaient de leurs aiguilles le bras de l'esclave qui les coiffait, et quand un appétit cruel s'éveillait en elles, elles faisaient monter le gardien qui veillait à leur porte et le faisaient cruellement fouetter.

Et l'esclavage n'existait pas seulement à Rome. C'est une plaie universelle de la civilisation antique ; nous le trouvons à Sparte, à Athènes, en Egypte comme en Italie. Et partout, avec les nuances nationales, on appliquait ce principe inhumain que les esclaves « sont des choses », « qu'ils n'ont pas de droit ». En parlant des vices rédhibitoires, Ulpien, grand jurisconsulte de l'époque, déclare qu'ils s'appliquent « à l'esclave et à quelque autre animal que ce soit ». On le voit, nous n'exagérons pas en disant que l'esclave n'était pas considéré comme un homme, et en concluant avec Tacite que « le genre humain vivait alors pour le plaisir d'un petit nombre ».

A sa naissance, l'Eglise se trouva en face de ce problème.

Que faire? S'il est vrai que la condition du travail peut varier à travers les âges sans violer la justice, si étendus d'autre part que puissent être les droits des vainqueurs sur les vaincus, la conscience humaine atteste cependant que l'esclavage, tel qu'il se pratiquait alors, était certainement un abus monstrueux. Ce droit de vie et de mort sans contrôle, ce mépris absolu de la dignité humaine en ceux qui avaient cependant reçu de Dieu une âme, ces violences faites à la vertu, cette prohibition de la vie de famille voulue pour l'ensemble des hommes par le Créateur, ne pouvaient en aucune manière être approuvés.

Si les apôtres avaient, pareils aux tribuns politiques, affirmé hautement cette doctrine et déclaré soudain qu'il fallait briser ces fers, ils auraient eu sans doute un succès de popularité, mais on aurait vu une immense révolte qui aurait couvert le monde de ruines, tout aurait été désorganisé pour longtemps, et les esclaves eux-mêmes, dotés de la liberté sans avoir appris à en user, se seraient trouvés voués à la plus profonde misère.

L'Eglise fit son devoir; mais elle s'en acquitta avec prudence. Nous allons admirer son action en la personne de saint Paul.

### ONÉSIME — SON HISTOIRE — LETTRE DE SAINT PAUL

Philémon, un des riches habitants de la ville de Colosses, était un fervent chrétien, renommé pour la fermeté de sa foi et sa généreuse charité.

Un de ses esclaves, nommé Onésime, après l'avoir volé, s'était enfui pour échapper au châtiment, qui, en pareil cas, était terrible. Il vint à Rome, dans l'espoir d'éviter plus facilement les poursuites, en se perdant, en quelque sorte, dans les centaines de milliers d'esclaves que renfermait la capitale du monde.

La Providence le conduisit auprès de Paul, qui était alors en prison, et à qui on avait laissé la facilité de recevoir des visiteurs. Le grand Apôtre eut pitié de lui. Non seulement il l'instruisit et le baptisa, mais découvrant en cette âme, démoralisée par l'esclavage, de précieuses qualités, il résolut d'en faire un ouvrier évangélique.

Au préalable, il fallait régulariser sa situation vis-à-vis de son maître. Paul, précisément, connaissait Philémon, qu'il avait converti, lui-même ou par un de ses disciples. Il aurait pu — il le déclare (vers. 8) — en vertu de son pouvoir, briser les chaînes d'Onésime et lui rendre la liberté, mais il préféra agir sur le cœur du maître et obtenir son consentement.

Il envoya donc Onésime lui-même à Philémon, en lui remettant une lettre qui nous a été conservée et qui fait partie des Saintes Ecritures. Pour préparer son esprit, il loue d'abord sa foi, sa charité, sa libéralité envers ses frères; puis, abordant l'objet propre de son Epître, il lui dit: « Je vous supplie, par charité, vous qui êtes vieillard, moi qui suis prisonnier pour le Christ, je vous conjure en faveur du fils que j'ai spirituellement engendré dans mes chaînes, Onésime.. .. Je vous le renvoie : recevez-le comme mes entrailles, comme un frère très cher, à moi surtout, mais aussi à vous..... Recevez-le comme moi-même; s'il vous doit quelque chose, imputez-le moi; j'en prends la charge..... J'avais désiré le retenir auprès de moi pour qu'il m'assiste dans ma captivité, mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis..... Consolez-moi, frère, ranimez mes entrailles..... je me confie en votre obéissance, convaincu que vous ferez plus encore que je ne dis. »

Voilà, en quelques mots, le principe de ce que sera l'action de l'Eglise en cette grave question. Saint Paul déclare qu'il pourrait *briser les chaînes*..... il fait appel à *l'obéissance* de Philémon. Ces mots condamnent l'esclavage. Mais il préfère obtenir le pardon et la liberté d'Onésime de sa *charité bienfaisante*.

Ainsi agira l'Eglise.

### L'ÉGLISE RÉHABILITE L'ESCLAVE — ONÉSIME ÉVÊQUE ET MARTYR

Le premier souci des pasteurs de l'Eglise, tout en prêchant aux esclaves la patience, fut de les réhabiliter, d'attester hautement leur dignité, et de préparer ainsi peu à peu leur libération. C'est, en effet, un fait d'expérience qu'un principe social, lorsqu'il est théoriquement admis, produit infailliblement ses résultats.

En toutes circonstances, l'Eglise encouragea les riches, les maîtres, à donner la liberté, à affranchir. Elle l'obtenait surtout sur le lit de mort. Mais toutefois, l'Eglise s'applique spécialement à poser le principe social d'où devait un jour découler, non pas la libération de quelques-uns, mais l'affranchissement général.

Les esclaves reçurent donc la parole de vérité, et les apôtres, dans leur travail de conquête des âmes, ne considérèrent jamais si ceux à qui ils prêchaient étaient libres ou riches, maîtres ou serviteurs. Saint Jacques, dans son Epître catholique, reprend avec une véhémence apostolique ceux qui avaient une tendance à faire dans la pratique de telles distinctions.

Non seulement les esclaves furent admis au saint baptême et enrichis des dons du Saint-Esprit, mais lorsque leur conduite, leur intelligence et leur caractère le permettaient, on n'hésita pas à les revêtir du sacerdoce. On vit ainsi, spectacle étrange dans la société telle qu'elle était organisée alors, l'esclave agenouillé à la Table sainte à côté de son maître; si, par suite d'une faute publique, celui-ci était condamné à quelque pénitence canonique, l'esclave pénétrait librement dans l'enceinte sacrée, tandis que le maître attendait, la tête couverte de cendres, la permission de se joindre aux fidèles; et si l'esclave était devenu prêtre, on le voyait exercer son ministère, tandis que le propriétaire était mêlé à la foule.

Qui ne voit de suite que la libération de l'esclave devait, par la force des choses, résulter de ce que l'Eglise avait fait pour attester sa dignité?

Ensemble le maître et le serviteur reposaient dans les catacombes, et si l'esclave se distinguait par sa vertu ou par le martyre, les découvertes modernes montrent qu'on n'hésitait pas à lui réserver un tombeau qui, par sa splendeur, éclipsait celui des riches.

Le martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité donna lieu à un épisode qui semble fort bien caractériser la situation. Perpétue était noble, Félicité esclave. L'une et l'autre ont été renversées dans le cirque par une vache furieuse : Perpétue se relève, rajuste ses vêtements, renoue ses longs cheveux et court vers Félicité gisante sur le sol. Elle lui tend la main, l'aide à se redresser, et toutes deux elles marchent ensemble à la mort, comme deux sœurs. C'est le symbole de l'égalité humaine retrouvée. « Quand on en est là, conclut Renan lui-même, très frappé de ces considérations, l'esclavage est bien près de finir. »

C'est ce qui se produisit en particulier pour Onésime. Philémon lui accorda de grand cœur le pardon et la liberté.

Il revint alors à Rome auprès de saint Paul qui l'ordonna prêtre. En l'an 107, suivant l'opinion commune, il fut choisi comme évêque d'Ephèse, et là, son ministère fut si fécond, que saint Ignace, martyr, écrivant aux Ephésiens, leur fait de leur pasteur un éloge rare: « Dieu soit béni, leur dit-il en propres termes, qui vous a accordé de posséder un tel évêque ! »

Sous Trajan, enfin, il fut arrêté et envoyé à Rome, où il mourut martyr. C'est ainsi qu'un simple esclave, à l'aurore du christianisme, pour bien attester ce que celui-ci pensait de l'esclavage, réunit sur sa tête les couronnes de disciple de saint Paul, d'évêque et de martyr.

### TRANSFORMATION DE LA LÉGISLATION

Toutefois, pour détruire pacifiquement l'esclavage, il ne suffisait pas de proclamer le principe de la dignité humaine, il fallait supprimer les causes du fléau et agir sur la législation. C'est ce que fit l'Eglise.

Tant que le travail serait méprisé, l'esclavage serait nécessaire. Les apôtres entreprirent donc, avec la réhabilitation de l'esclave, la réhabilitation du travail manuel. Ils travaillèrent eux-mêmes pour gagner leur vie.

Et lorsque des empereurs chrétiens furent montés sur le trône, elle leur inspira des lois destinées à résoudre pacifiquement le problème social. En l'an 367, en vue de remédier à la dépopulation et à l'abandon de la campagne, Valentinien et Gratien établissent que les esclaves *ruraux* ne pourront plus être vendus, mais qu'ils seront, avec leurs familles, attachés à la terre qu'ils seront obligés de travailler, mais sur laquelle ils auront le droit de se nourrir.

Cette substitution du *servage* à l'*esclavage* était un progrès immense : en réalité, elle supprimait l'esclavage à la campagne. Malheureusement, l'invasion des barbares, qui vinrent alors de tous les points de l'horizon fondre sur la vieille Europe et la régénérer en la noyant dans le sang, aggrava la situation des esclaves.

L'Eglise, qui est une recommenceuse éternelle, reprit alors son travail de réhabilitation. Et comme, par son influence et la grâce de Dieu, elle eut le bonheur de convertir bientôt les conquérants, elle ne craignit pas d'agir sur eux avec énergie par la voix de ses Pontifes et de ses Conciles. En 625, le Concile de Reims déclarait formellement « qu'un homme libre ne doit pas être condamné à l'esclavage ». Sous cette influence, la loi établie par Valentinien et Gratien fut de nouveau mise en vigueur sous une autre forme.

Puis, survinrent du côté du Nord les invasions des Normands; du côté du Sud, celles des Sarrasins. Dans cette longue bataille qui remplit le haut moyen âge, et où, pour échapper à l'envahisseur, chacun venait, de son plein gré, chercher asile auprès du château construit par un seigneur quelconque, l'esclavage disparut complètement pour faire place à l'organisation féodale qui elle-même, aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, dans ce beau mouvement de la liberté des communes que l'Eglise favorisa, fit place à la liberté tempérée par les corporations.

Pour être complets, ajoutons que les corporations devaient disparaître à la Révolution. Depuis lors, la liberté du travail est complète, le salariat est devenu le système social en vigueur, et les misères sont telles que, par le mouvement syndical, on tend à revenir à l'idée corporative. C'est en ce sens que Léon XIII a parlé dans l'Encyclique sur *la condition des ouvriers*.

### RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Lorsque les Apôtres commencèrent leurs prédications, on l'a vu, la majorité des hommes dans le monde civilisé étaient, comme saint Onésime, de vils esclaves, traités comme un bétail sans âme, sans dignité.

Autant que nous ont permis les limites de cette livraison, nous nous sommes efforcés de montrer que, à deux reprises, à sa naissance, puis après l'invasion des barbares, l'Eglise a travaillé, avec prudence pour ne pas provoquer de révolution, mais avec constance et fermeté, à faire cesser un état de choses contraire au droit naturel, à la dignité de l'homme.

Nous l'avons vue, faisant pour l'ensemble des esclaves, comme saint Paul le fit pour saint Onésime, un magnifique travail de réhabilitation.

En même temps, elle profita des bonnes dispositions et de l'esprit de générosité qui accompagne certaines circonstances solennelles de la vie, ou qu'inspire l'approche de la mort, pour conseiller d'affranchir directement les esclaves, acte qui fut toujours considéré par elle comme une œuvre pie, très méritoire devant Dieu.

Nous qui serions, si l'ancienne organisation sociale avait subsisté, esclaves pour la plupart, soyons reconnaissants à l'Eglise de son action civilisatrice, et prions saint Onésime afin que les efforts tentés pour achever la destruction des derniers vestiges d'esclavage, aboutissent à un heureux résultat.

# LE VÉNÉRABLE LOUIS DU PONT,

## de la Compagnie de Jésus (1554-1624).

*16 février*

**Portrait du Vénérable.**

FAMILLE DE SAINTS
PREMIERS FRUITS DE SAINTETÉ

LOUIS DU PONT naquit à Valladolid, le 11 novembre 1554. alors que la Compagnie de Jésus possédait encore à sa tête Ignace de Loyola, son fondateur. Son père, Alphonse da Ponte, et sa mère, Maria Vasquez, chrétiens de noble et forte race, eurent quatre enfants : une fille, Anne, qui mourut Dominicaine en odeur de sainteté, et trois fils, Louis, l'aîné, qui va nous occuper, André et Jean ; ces deux derniers devinrent Dominicains et furent aussi remarquables par leur science que par leurs vertus.

Louis perdit son père de bonne heure. Sa mère, femme religieuse et prudente, sut élever ses enfants dans la crainte et l'amour de Dieu. Louis n'avait pas encore douze ans que déjà on le trouvait, dans les endroits les plus reculés de la demeure, plongé dans de profondes oraisons. Bien avant le jour, il était en prière dans l'oratoire domestique, d'où il se rendait à l'église voisine de Saint-Paul, desservie par les Frères Prêcheurs.

Les exercices religieux ne nuisaient en rien à ses études. Après son baccalauréat en philosophie, passé à l'Université de Valladolid, il vint étudier la théologie chez les Dominicains, dans leur célèbre couvent de Saint-Grégoire. Il suivait en même temps les cours de théologie de Suarez au collège de Saint-Ambroise, ouvert récemment par les Jésuites, et c'est là qu'il apprit à connaître les religieux de ce célèbre Institut.

En 1573, alors que le Vénérable avait dix-neuf ans, le P. Guttierez vint à Valladolid. Son zèle et son ardente parole eurent une grande influence sur le jeune homme. Jusqu'alors, il n'avait eu pour but que la gloire de Dieu et le salut de sôn âme, sans rechercher dans quel état il y parviendrait le mieux. Il lui sembla alors que nulle part il ne trouverait autant de facilités de salut

que dans un cloître, et il songea un instant à entrer dans la Compagnie de Jésus ; mais celle-ci était récente, critiquée et si persécutée qu'il lui préféra l'Ordre plus ancien des Frères Prêcheurs. Peu après, Guttierez fut appelé dans une autre résidence, et Louis resta au milieu de ses indécisions.

Il avait toujours vénéré dans son cœur l'Immaculée Conception de la Vierge. Un jour, au cours d'une discussion, il défendit la thèse opposée et, à partir de ce moment, il fut envahi d'un dégoût complet pour la piété et se crut abandonné de Dieu. Dure épreuve pour lui. Puis l'idée lui vint que c'était un châtiment de la Sainte Vierge, mécontente qu'il n'eût pas défendu son privilège ; il fit le vœu de lui redevenir fidèle, et la paix régna aussitôt dans son cœur.

### ENTRÉE DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Après six mois de luttes, persuadé que telle était la volonté divine, il vint chez les Jésuites et en revêtit l'habit, le 2 décembre 1574. Il avait vingt ans et venait de terminer sa seconde année de théologie. Il arriva au noviciat de Medina del Campo avec une admirable ferveur, et jamais plus le démon n'osa le tourmenter au sujet de sa vocation. Il fit avec ardeur le mois d'*exercices spirituels*, puis commença son noviciat, s'appliquant avec tant de zèle à se dominer lui-même qu'en peu de temps son caractère naturellement emporté devint d'une admirable mansuétude. Son ouverture de cœur à son supérieur était absolue. Il aimait à s'accuser en public de ses manquements et n'était jamais plus heureux que lorsqu'ayant obtenu de porter un vêtement déchiré et passé de couleur, il traversait la ville, chargé d'un panier de fruits ou de légumes.

A l'hôpital, il ne s'occupait que des besognes les plus viles, prenant plaisir à nettoyer les plaies les plus épouvantables et les plus fétides. Il fallut que son supérieur l'arrêtât dans ses mortifications.

En mars 1576, il fut renvoyé à Valladolid. La chambre la plus froide de la maison lui fut assignée. Ce séjour eût dû lui paraître fort pénible, étant donnée la délicatesse de sa constitution ; loin de s'en plaindre, il s'en réjouit grandement, car sa cellule avoisinait la chapelle privée.

Il retrouvait là Suarez, qui le traitait non en élève, mais en égal, et qui souvent se plaisait à discuter avec lui. Sa vie en Dieu devint de jour en jour plus intense, son recueillement plus continu. N'ayant pas obtenu la permission de travailler à la cuisine, il demanda celle d'aider l'infirmier ; et, pendant les vacances, on lui accorda la faveur ardemment souhaitée par lui d'avoir la charge entière des malades.

Les deux années de noviciat terminées, Louis fut admis à prononcer ses vœux, le 8 décembre. En 1579, il allait à Villa-Garzia, où le P. Alvarez, homme d'une sainteté éminente, qui avait été pendant plusieurs années le confesseur de sainte Thérèse, était supérieur.

Dès que Louis du Pont lui eut fait connaître son âme, le P. Alvarez lui avoua ne distinguer en lui qu'une vertu enfantine. Ce fut un coup d'éperon pour le Vénérable, qui se mit avec joie et courage au travail de sa sanctification.

Son supérieur l'éprouva par les humiliations, l'envoyant, un jour de marché, à trois lieues de là, avec un vêtement bizarre, pour qu'il en rapportât des provisions sur ses épaules. Il le chargea aussi des catéchismes et des missions dans la campagne, charges dont le P. Louis s'acquitta avec beaucoup d'entrain et le meilleur succès.

En 1579, il reçut le sous-diaconat et le diaconat ; l'année suivante, le 19 mars, il était ordonné prêtre à Valladolid, et le 25 mars, jour de l'Annonciation, il disait sa première messe.

### PROFESSORAT ET MINISTÈRE

### UNE VIOLENTE TENTATION

Envoyé à Salamanque comme professeur de théologie, il y devient le modèle de tous. En 1581, il est appelé à Léon pour enseigner la philosophie. Il a continuellement devant les yeux la pensée de sa propre sanctification et de celle de ses élèves. Le parfum de ses vertus se répand au dehors ; il devient un directeur d'âmes très recherché.

Tous les dimanches et tous les jours de fête, il se rend dans une église des environs et prêche la parole de Dieu avec tant de ferveur que la journée ne suffit pas à confesser tous ceux qui veulent revenir au Seigneur. Merveilleux catéchiste, il sait se mettre à la portée des enfants, et Dieu l'en récompense en comblant son âme de délices spirituelles.

Le cours de philosophie terminé, il doit enseigner la théologie à Salamanque. Ses occupations absorbantes ne lui permettant plus d'aller au dehors exercer le saint ministère, il satisfait son zèle en passant de longues heures au confessionnal. Il est appelé ensuite au gouvernement de la province de son Ordre, mais, par suite de son faible état de santé, il obtient d'être rendu à l'enseignement.

Afin de faire grandir son humilité, Dieu permet qu'en 1595 il soit, un matin, accablé de doutes au sujet de la présence réelle dans la sainte Eucharistie. Il fait de violents efforts pour repousser cette tentation, mais la souffrance devient telle que ses auditeurs s'aperçoivent de son état, qu'ils mettent sur le compte d'une faiblesse passagère. Le Vénérable doit cesser sa classe et rentrer dans sa cellule.

Peu d'instants après, il est appelé par une des personnes qu'il dirigeait, Dona Maria d'Escobar, qui lui avoue avoir souffert toute la nuit de doutes atroces contre la sainte Eucharistie. Elle les lui raconte en détail. O prodige ! C'étaient les mêmes qui venaient de l'assaillir lui-même. Puis elle énumère une à une les réfutations qu'elle s'était faites, et, à mesure qu'elle parle, ses arguments illuminent le P. Louis et le rétablissent dans la paix. Reconnaissant envers le Seigneur, qui l'avait pacifié par la parole d'une simple femme, il s'écrie alors :

— Je vous rends grâces, Seigneur, d'avoir caché ces choses aux sages et de les avoir révélées aux humbles et aux petits.

Il devient préfet des études, puis, au bout

de dix-neuf ans de vie religieuse, il est admis à prononcer le quatrième vœu, le 24 janvier 1593.

### PROGRÈS DANS LA SAINTETÉ

Les communications du Vénérable avec Dieu étaient de plus en plus intimes, ses visites au Saint Sacrement se faisaient plus fréquentes. Il dormait, du moins durant son séjour à Villa-Garzia, habillé et allongé sur une planche nue ; il ne prenait qu'une nourriture insignifiante. Le premier à tous les travaux pénibles, il se livrait comme supérieur aux plus viles besognes. Sévère pour lui-même, il n'était que douceur et mansuétude vis-à-vis de ses novices, qu'il recevait, toutes les semaines, chacun en particulier, pour leur donner les conseils appropriés à leur état d'âme.

N'ayant pour but que de les élever de plus en plus vers le Seigneur, il ne craignait pas d'être sévère pour eux et d'en exiger beaucoup. Il le pouvait, du reste, car tous sentaient qu'il avait uniquement leur bien en vue. Il est certain d'ailleurs que, grâce à un don spécial, il connaissait à merveille ce qui se passait dans le cœur de ses subordonnés, s'intéressant à tous et ne priant jamais devant le Saint Sacrement sans demander pour chacun d'eux ce qui lui était nécessaire.

Il tenait à l'accomplissement strict de la règle et ne permettait pas la moindre infraction par caprice. Il tenait surtout à l'exacte observance des devoirs d'état et ne souffrait pas qu'on y manquât. On se plaisait à dire que, sous le gouvernement du P. du Pont, il fallait devenir saint coûte que coûte.

Il donna l'ordre de ne jamais refuser l'aumône à aucun pauvre. Une année de disette, comme les provisions étaient insuffisantes pour la communauté, l'économe vint l'en avertir et lui demander conseil. Le Vénérable lui répondit :

— S'il en est ainsi, augmentez les aumônes !

Pendant toute l'année, on distribua donc du pain à la multitude des pauvres qui se présentaient, et non seulement la communauté ne manqua de rien, mais elle jouit encore d'une large abondance.

Acquaviva, Supérieur général de la Compagnie de Jésus, voulut soulager le P. du Pont en le nommant inspecteur des collèges de la province. Le Vénérable commença l'exercice de ces fonctions en 1598 par la visite de celui de Salamanque. Le voyage fut extrêmement pénible, car la peste exerçait alors ses ravages en Espagne. En cours de route, aucune maison ne voulait s'ouvrir devant l'inspecteur Jésuite, dont l'air souffreteux faisait craindre à tous qu'il ne fût atteint de la contagion.

A Salamanque, il fut reçu comme un messager céleste. A Villa-Garzia, où l'épidémie sévissait avec violence, il se consacra à la visite des malades en ville et au soin de ceux du collège, auprès desquels il se rendait deux ou trois fois par jour et par nuit. Il se multipliait, prêchait dans les églises, administrait les sacrements, faisait la cuisine, soignait les malades et ensevelissait les morts.

Sa santé déjà fort ébranlée ne put tenir à tant de fatigues que lui procurait la charge d'inspecteur, aussi fut-il nommé consulteur de la province.

### SON ZÈLE POUR LES AMES

Le Vénérable estimait le labeur du confessionnal comme le plus saint et le plus efficace. Pour lui, c'était la première des œuvres de miséricorde et celle qui convenait le mieux à son humilité, puisque rien n'en paraît au dehors.

Il y consacrait de longues heures, et comme ses infirmités l'empêchaient de s'asseoir, il confessait souvent à genoux durant toute la matinée. La souffrance le retenait-elle sur sa pauvre couche, c'était dans sa cellule une suite de prélats, de prêtres et de nobles qui venaient lui révéler l'état de leur âme.

Dieu l'assistait de merveilleuse façon. Souvent le P. du Pont se rendait au tribunal de la pénitence, suffoqué par des spasmes douloureux qui lui enlevaient la faculté de respirer et de parler. A peine avait-il commencé à entendre les confessions qu'un mieux inattendu se produisait. Il se sentait fort et vaillant jusqu'à ce qu'il eût donné la dernière absolution ; après quoi il retombait dans son épuisement.

Le nom de plusieurs de ses pénitents est venu jusqu'à nous entouré d'une auréole. Nous avons déjà mentionné Dona Maria d'Escobar. Elle survécut dix ans au P. du Pont, et Dieu permit qu'il vînt quelquefois après sa mort la visiter, l'encourager et la fortifier sur son lit de douleur, où une grave maladie l'immobilisa pendant trente ans.

Le Père, malgré la faiblesse de sa constitution et ses nombreuses infirmités, était toujours sur la brèche, afin de combattre pour la gloire de Dieu. Etant recteur à Villa-Garzia, il reconnut la nécessité de faire entendre la parole de vérité à tous ceux qui venaient dans cette ville apprendre les lettres, et, malgré sa grande fatigue, il commença à y prêcher pendant le temps de l'Avent, celui du Carême et tous les jours de dimanche et de fête.

Bientôt la santé du P. Louis ne lui permit plus de parler du haut de la chaire; il dut se contenter d'entretiens familiers, qui eurent le même succès. Il donnait parfois les exercices de saint Ignace comme un saint peut les donner, et l'on devine quel en était le résultat.

### APRÈS LA PAROLE, LES ÉCRITS

Quand les infirmités du Bienheureux l'empêchèrent de parler en public, il se mit à composer des œuvres de spiritualité, afin de continuer son action sur les âmes. Il écrivit d'abord, en espagnol, des *Méditations sur les mystères de notre sainte foi*, qui parurent en deux volumes en 1605. Avant la fin de l'année, elles en étaient à leur troisième édition et avaient des traductions en plusieurs langues.

En 1609, il publia, en espagnol également, un *Guide spirituel*, vrai sommaire de théologie mystique. Les questions les plus intéressantes de l'oraison, de la méditation et de

la contemplation, des faveurs et des visites du Seigneur, y sont traitées de main de maître. Puis vient un ouvrage en quatre tomes : *De la perfection chrétienne dans tous les états*. En 1622 paraît, sous son nom, en latin et en deux volumes in-folio, l'*Exposition morale et mystique du Cantique des cantiques*, qui dénote une science tout à fait remarquable. Notons aussi son *Directoire spirituel*, qui renferme d'incomparables avis sur tous les exercices de la vie chrétienne. Ne parlons ici ni de ses *Réponses aux doutes*, ni de ses lettres remplies infiniment d'onction. Tous ces ouvrages furent hautement estimés dès leur apparition : le cardinal Bellarmin disait y trouver d'incomparables délices et n'hésita pas à entreprendre un long voyage pour pouvoir parler avec le Vénérable.

### SES DOULEURS

Pendant trente-cinq ans, la vie du P. Louis du Pont ne fut qu'une torture. Tout d'abord, la goutte s'empara de ses mains, de ses pieds et de ses jambes ; puis un catarrhe vint l'oppresser cruellement ; puis ce fut une terrible maladie d'estomac ; puis il perdit toutes ses dents.

Quelles que fussent ses souffrances, il ne voulait pas qu'on renvoyât ceux qui venaient traiter de leur âme avec lui. Il se rendait souvent dans les prisons, dans les hôpitaux, pour visiter les malades. Quand ses souffrances l'empêchaient de rester assis, debout ou couché, il continuait comme autrefois à confesser ses pénitents à genoux, mais appuyé contre son lit. Il n'avait que la peau sur les os, sa vie semblait un miracle, et jamais le sourire ne quittait ses lèvres. Il perdit un œil, mais ne suspendit en rien son labeur.

Tous ses succès auprès des âmes ne lui firent jamais perdre l'humilité. Il savait qu'il n'était rien, ne pouvait rien, ne savait rien, et il s'en réjouissait parce que son néant prouvait la puissance de Dieu, qui se sert des plus faibles instruments pour exercer sa volonté.

Au cours des trente-cinq années que durèrent ses infirmités, il ne s'en plaignit pas une seule fois et ne demanda jamais le moindre soulagement. Rien ne le rendait plus heureux que d'être privé de tout et accablé de douleur. Sa chambre était d'une pauvreté extrême, et il ne voulut jamais accepter de vêtements neufs, sous prétexte que les anciens étaient de vieux serviteurs qu'il ne fallait pas congédier. De même, il ne voulut jamais toucher le moindre argent de ses livres, dont il avait fait, par avance, entier abandon à ses supérieurs.

Malgré toutes les souffrances dont il était accablé, il portait un cilice qui l'enveloppait entièrement. Il se flagellait souvent et avec violence, sans exagération pourtant, se conformant en cela comme en tout le reste aux règles si sages de la Compagnie de Jésus. S'il dépassa quelque peu la mesure en fait de jeûnes et d'abstinences, il faut reconnaître que son médiocre état de santé l'y contraignit souvent, et que c'est en n'agissant pas comme il agit qu'il se serait rendu coupable d'immortification.

Les témoins qui, après la mort du Vénérable, déposèrent sur lui sous la foi du serment assurèrent qu'ayant vécu auprès de lui pendant vingt, vingt-cinq et même trente ans, ils ne l'avaient jamais vu se rendre coupable de la plus petite faute ou de l'imperfection la plus légère.

La grande passion de sa vie fut la sainte Eucharistie, près de laquelle il allait passer tous les loisirs que lui laissaient ses multiples occupations. Pendant les quarante-cinq années de son sacerdoce, il ne resta pas un seul jour sans célébrer la sainte messe. Bien souvent, malade et alité, incapable du moindre mouvement, quand l'heure de sa messe arrivait, il se sentait revivre et ne retombait, épuisé, qu'après le Saint Sacrifice qui durait généralement trois quarts d'heure, et parfois trois et quatre heures, quand il en avait obtenu l'autorisation.

S'il était pour lui d'une incroyable sévérité, il était pour tous d'une grande douceur et d'une extrême charité, prenant tous les maux en pitié et les soulageant de son mieux.

### MORT DU VÉNÉRABLE

Depuis longtemps les médecins regardaient l'existence du P. du Pont comme un vrai prodige ; ils ne parvenaient pas à comprendre comment il pouvait résister à tant de douleurs.

Quinze jours avant sa mort, il fit sa confession générale avec tant de larmes que son confesseur se mit à en répandre également. Le jour suivant, il reçut le saint Viatique et peu après l'Extrême-Onction. Prélats, princes, grands seigneurs, pénitents de toute sorte accoururent à sa cellule ; il les reçut et leur parla à tous.

Le 16 février 1624, il s'endormit dans le Seigneur en serrant son crucifix amoureusement sur son cœur et en murmurant : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum :* Dans vos mains, Seigneur, je remets mon âme. »

PRATIQUE : Le Vénérable Louis du Pont avait l'habitude de dire : « Faites pour Dieu tout ce que vous pouvez, et Dieu fera pour vous tout ce que vous ne pouvez pas. » Il donnait aussi cette recommandation : « Quelles que soient vos occupations, faites chacune d'elles avec autant de perfection, de paix et de calme intérieur que si vous n'aviez pas à vous occuper d'autre chose. »

C. DE L.

### SOURCES CONSULTÉES

Documents pour la cause de béatification.

# SAINT ALEXIS DE FALCONIERI

## ET LES AUTRES SAINTS FONDATEURS, DE L'ORDRE DES SERVITES

DONT LA FÊTE COLLECTIVE EST CÉLÉBRÉE LE 11 JANVIER

*La fête de saint Alexis est le 17 février.*

**La Très Sainte Vierge apparaît aux sept fondateurs, elle leur donne la Règle de de Saint-Augustin, qu'ils devront suivre, et l'habit religieux spécial qu'ils devront porter.**

Dans la première moitié du XIIIe siècle, pendant que la France florissait sous le sceptre de saint Louis, et les autres nations de l'Europe occidentale sous la conduite de divers princes dignes de leur nom de chrétien, l'Italie était sans cesse troublée par l'ambition des empereurs allemands qui voulaient se l'assujettir, et déchirée par les factions rivales des Guelfes et des Gibelins, partisans les uns du Pape et de l'Italie, les autres de l'Allemagne et de son empereur. Mais la foi chrétienne des peuples et le mouvement de piété que venait de susciter saint François d'Assise produisaient des merveilles. A Florence, une association ou confrérie pleine de ferveur, dans laquelle entrèrent les meilleurs citoyens de la ville, se constitua pour chanter les louanges de la Très Sainte Vierge et promouvoir le culte de cette bonne Mère par tous les moyens possibles. On l'appelait la Fraternité des *Laudesi*.

### VOCATION

Les associés se réunissaient souvent pour réciter ensemble l'office de la Sainte Vierge et célébrer leur auguste Reine par des hymnes et des cantiques. Le 15 août de l'année 1233, ils étaient rassemblés à cette fin dans la chapelle de leur confrérie, et leur ferveur était plus grande et plus ardente que de coutume en cette belle fête de l'Assomption de Marie. Au milieu d'une merveilleuse clarté, qui ravissait les yeux sans les fatiguer, la glorieuse Vierge apparut à plusieurs, les regarda avec une bonté inexprimable, et, de cette voix harmonieuse qui charme les Séraphins, les invita à quitter le monde et ses vaines pré-

occupations pour se consacrer entièrement à Dieu sous sa protection maternelle.

Parmi les heureux témoins de cette vision, était Bonfils Monaldi, l'un des principaux de la confrérie. L'âme enivrée de joie et de surprise, il ne savait que penser de cette grâce et se demandait ce qu'il devait faire.

L'office achevé, les confrères sortirent; sept seulement restèrent, c'étaient Bonfils et six de ses meilleurs amis. Depuis longtemps, ils étaient liés ensemble comme des frères et se soutenaient mutuellement dans la pratique des vertus chrétiennes et le service de Marie. Bonfils, qui estimait leur sagesse, leur fit part en toute simplicité de ce qu'il venait de voir pour leur demander conseil. Quelle ne fut pas sa joie d'apprendre que chacun d'eux avait eu la même vision et reçu de la Sainte Vierge la même invitation! Assurés par ce miracle de n'avoir pas été victimes d'une illusion personnelle, ils résolurent d'obéir tous ensemble et promptement à l'appel de Dieu : ils choisirent unanimement Bonfils pour leur chef et se donnèrent rendez-vous pour le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

### LES SEPT SERVITEURS DE MARIE

Voici les noms de ces sept serviteurs de Marie : C'étaient Bonfils Monaldi, Jean Manetti, Ricover Lippi, Benoît de l'Antella, Gérard Sostegni, Barthélemy Amidéi et Alexis Falconiéri. Ils appartenaient aux plus nobles et plus riches familles de Florence.

Bonfils Monaldi. — Les ancêtres de Bonfils Monaldi, ou Monaldeschi, marchaient de pair avec les princes. L'un d'eux, Rodrigue Monaldeschi, avait été nommé, en 802, seigneur et gouverneur, pour Charlemagne, de la ville d'Orvieto; plus tard, la famille était venue s'établir à Florence. Le père et la mère de Bonfils avaient fait baptiser leur enfant le jour même de sa naissance; ils l'avaient élevé dans une piété digne de la leur, et le jeune homme justifia par ses vertus le nom de *Bonfils* qu'ils lui avaient donné. Une vie austère, retirée et laborieuse, ennemie de la mollesse et des plaisirs, une tendre dévotion envers Marie, l'aidèrent à conserver son innocence durant sa jeunesse, et, devenu homme fait, il avait trouvé dans la Fraternité des *Laudesi*, un soutien et un aliment pour ses vertus chrétiennes. Choisi par ses amis pour être le chef de la communauté qui se préparait, Bonfils soumit ses plans à un digne prêtre, Jacques de Poggi-Bonzi, qui avait été quelque temps chapelain de leur confrérie. Il le pria de continuer à diriger sa conscience et celle de ses amis. Puis, il les conduisit tous à l'évêque de Florence, Ardingo, pour solliciter son approbation et ses conseils. Après avoir tout examiné mûrement, l'évêque approuva leur projet et les renvoya comblés de ses bénédictions.

Jean Manetti (qui prit le nom de Bonagiunta), Ricover Lippi, Gérard Sostegni, dont les familles s'étaient illustrées dans le commerce, la diplomatie ou la magistrature, étaient de fervents chrétiens.

La noble famille de Benoît de l'Antella (frère Manetto), originaire de Perse, avait rempli des charges importantes dans la République florentine. D'une intelligence supérieure, Benoît avait fait des progrès rapides dans toutes les branches de la science, même dans la théologie; il avait emporté les premiers honneurs dans les concours publics. Sa famille rêvait de l'unir à l'une des plus riches héritières de la cité. Mais Benoît avait entendu au fond de son cœur l'appel de Dieu; ni tendresses, ni menaces, ni supplications ne purent l'ébranler; il abandonna ses biens et sa maison pour aller se consacrer à Dieu sous le regard de Marie.

Barthélemy Amidéi. — Barthélemy (qui voulut plus tard s'appeler Amidéi), avait eu le bonheur d'être élevé par une mère très pieuse, qui l'avait bercé au chant des cantiques; les noms de Jésus et de Marie avaient les premiers retenti à son oreille. Soigneusement tenu à l'écart des occasions de péché par la vigilance de ses parents, sa jeunesse s'était écoulée dans une angélique innocence.

Alexis Falconiéri. — L'illustre famille qui a donné ce Saint à l'Eglise subsiste encore; des princes Falconiéri ont eu l'insigne honneur d'assister aux fêtes de la canonisation du serviteur de Dieu (*janvier 1888*). Cette famille comptait déjà six siècles de noblesse et un important commerce assurait sa fortune, quand naquit Alexis, l'an 1200. Ses vertus faisaient l'honneur de sa maison, quand il la quitta à l'âge de trente ans pour se faire moine.

Le 8 septembre, les sept amis, ayant réglé leurs affaires de famille, libres désormais de tout souci des choses terrestres, se réunirent aux pieds de l'évêque de Florence et, après avoir reçu sa bénédiction, quittèrent la ville. La pauvre demeure choisie pour le lieu de leur retraite était à quelque distance de la cité; on l'appelait la *Camarzia*. A peine arrivés, les solitaires s'y dépouillent de tout ce qui pouvait rappeler leurs anciennes richesses, couvrent leurs membres de rudes cilices, se ceignent les reins d'une chaîne de fer, se revêtent d'un habit couleur de cendre; le P. Jacques de Poggi-Bonzi, leur chapelain, célèbre les Saints Mystères et ils reçoivent tous la Sainte Communion.

Leur joie était immense dans ce sacrifice de toutes choses pour l'amour de celui qui vaut mieux que mille mondes ensemble. Désormais, Dieu sera toute leur richesse, mais richesse infinie, que nulle créature ne peut leur ravir. Jamais une telle paix n'avait rempli leur cœur. Leurs jours s'écoulaient dans la pénitence, la contemplation et la prière. C'est à cette triple source qu'ils puisaient la force contre les tentations du démon, contre les effrois et les faiblesses de la nature.

Après quelques semaines de ce genre de vie, Bonfils invita ses confrères, désormais ses enfants spirituels, à aller rendre compte à l'évêque de toute leur conduite et solliciter de nouveau ses conseils.

Quand ils reparurent dans les rues de la ville, avec leurs pauvres vêtements, leur démarche grave et modeste, l'humilité peinte sur leurs visages amaigris, tout Florence fut ému. La population se pressait sur leur passage, avide de contempler ces hommes naguère au nombre des plus opulents de la cité, maintenant humbles et pauvres volontaires pour l'amour de Jésus-Christ. Tout à coup de petites voix harmonieuses se firent entendre : *Voici les serviteurs de Marie, voici les serviteurs de Marie!* C'étaient les petits enfants portés aux bras de leurs mères et encore incapables de parler, à qui leurs anges gardiens venaient de faire prononcer ces paroles. Marie avait choisi ces petits innocents pour ses interprètes. Ce miracle accrut l'enthousiasme des Florentins pour les solitaires de la Camarzia.

L'évêque les reçut comme un père; après avoir approuvé de nouveau leur genre de vie et leur

avoir donné les avis qu'il jugeait utiles, il les congédia.

### LE MONT SENARIO

Ils revinrent à la Camarzia reprendre leurs austérités et leurs prières. Mais, chaque jour amenait à leur ermitage de nombreux visiteurs, poussés, les uns par la dévotion, les autres par la curiosité. Ces allées et venues troublaient le recueillement des solitaires et, au bout de quelques mois, ils se demandèrent s'il n'y avait pas lieu d'aller chercher une retraite plus éloignée des hommes. Ils adressèrent donc à Marie de ferventes prières pour connaître sa volonté. Leurs supplications ne furent pas vaines : une nuit, pendant qu'ils priaient chacun de leur côté, la Reine du ciel leur apparut le visage rayonnant de joie, empreint d'une admirable et maternelle majesté; étendant la main, elle leur indiqua du geste le mont Senario, montagne haute et solitaire situé à 9 milles de Florence.

Le lendemain, les Frères se communiquèrent leur vision et exprimèrent le désir de partir immédiatement. Mais Bonfils jugea qu'il ne fallait rien entreprendre de semblable sans l'avis de l'évêque, leur supérieur. Ils revinrent donc à Florence pour soumettre ce projet à l'évêque. Celui-ci agréa leurs raisons et se réjouit des faveurs dont la Sainte Vierge les comblait. Le sommet du mont Senario appartenait précisément à l'Eglise de Florence; dès le lendemain, 31 mai 1324, l'évêque leur en céda la propriété par un acte juridiquement dressé et signé. « C'est l'œuvre de la main de Dieu, s'écria Bonfils, mes frères, adorons-la. » Il voulait donner sa démission de supérieur, se jugeant incapable et indigne de commander à ses frères dans leur nouvelle solitude; mais ceux-ci refusèrent et l'obligèrent à rester à leur tête.

Les ermites partent joyeux pour le mont Senario, portant leur bannière, l'image de la Sainte Vierge, et les objets nécessaires au saint sacrifice. Ils marchent à pied et gravissent en chantant des psaumes les pentes abruptes de la montagne; arrivés sur le plateau, ils se prosternent et baisent le sol : « O Marie, notre Mère, disent-ils avec transport, voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.* » Ils improvisent un oratoire avec des morceaux de bois bruts, et le P. Jacques de Poggi-Bonzi, leur chapelain, célèbre le Saint Sacrifice de la messe. C'était le jour de l'Ascension du Sauveur.

Comme s'ils n'avaient encore rien fait jusque-là, les sept Florentins se mettent à l'œuvre de leur perfection avec une ardeur incroyable. Il n'y avait pas encore d'habitation sur cette hauteur déserte, chacun se cherche une cellule dans quelque grotte sauvage; Benoît de l'Antella découvre une petite caverne profonde à l'ouest de la montagne; elle donnait accès à un autre plus obscur encore; il s'y ensevelit comme dans un tombeau et ne voulut pas d'autre demeure pendant onze ans. Les pénitences que s'imposaient les solitaires étaient effrayantes, et chacun s'ingéniait à en inventer de nouvelles. Des herbes et l'eau de la montagne étaient toute leur nourriture. Ils se réunissaient à des heures fixes pour chanter ensemble les louanges de Dieu et de la Sainte Vierge.

Cependant, Bonfils invita ses frères à préparer les matériaux pour construire une chapelle définitive. Il fit prier l'évêque de bénir la première pierre et de la leur envoyer. Mais Ardingo voulut aller en personne visiter ses fils spirituels. Il vint au mont Senario et y bénit la première pierre du sanctuaire, sur laquelle il fit graver ces mots : « Ce ne sera pas ici autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel, et, pour vous, Servites, ce lieu s'appellera la Cour de Marie. »

Après les avoir engagés à persévérer avec courage dans le service de Dieu et de leur céleste Mère, l'évêque se retira en leur renouvelant l'assurance de sa protection. La chapelle terminée, les solitaires construisirent autour du sanctuaire des cellules en bois, séparées les unes des autres. Puis ils élevèrent une enceinte d'arbres et d'épines pour en défendre l'accès aux bêtes fauves. Le couvent du mont Senario était fondé.

La renommée des serviteurs de Marie et de leur grande austérité commençait à se répandre au loin. Le cardinal Geoffroy de Châtillon, légat apostolique, ayant peine à y croire, voulut s'en rendre compte par lui-même. A la vue des effrayantes mortifications que s'imposaient ces hommes héroïques, il fut si ému de compassion, qu'il crut de son devoir de prier l'évêque de Florence d'intervenir et de modérer leur ardeur dans l'exercice de la pénitence.

Bonfils lui-même, en qualité de supérieur, jugea qu'il devait imposer quelque modération aux jeûnes excessifs de ses frères; l'hiver, d'ailleurs, allait les priver des médiocres ressources qu'ils avaient trouvées jusque-là. Il se décida à tendre humblement la main à la charité des fidèles et délégua à cette fin le Fr. Bonagiunta Manetti et le Fr. Alexis Falconiéri.

Quelle humiliation pour ces deux personnages, naguère dans la richesse et l'abondance, d'aller demander du pain, comme des mendiants, de porte en porte! Comment soutiendraient-ils dans cet état les regards de leurs illustres familles? N'était-ce pas déshonorer leurs parents? C'était fouler aux pieds l'orgueil et la vanité, c'était imiter notre divin Sauveur, qui, étant infiniment riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous. Les deux nobles Frères quêteurs, heureux de s'humilier, partirent avec joie et vinrent demander l'aumône à Florence. Les petits enfants les saluèrent de nouveau par leurs joyeuses acclamations : *Voici les serviteurs de Marie!* Dans une circonstance semblable, quand ils venaient de la Camarzia, le petit *Philippe Benizi*, âgé de quelques mois, avait dit à sa mère : *Maman, ce sont les serviteurs de Marie, faites-leur l'aumône.* Cet enfant prédestiné entra plus tard dans l'Ordre des Servites, dont il fut le principal propagateur; il devint un grand saint et fut l'une des lumières de l'Eglise; une année, il dut se tenir caché plusieurs mois pour ne pas être élu Souverain Pontife.

### LE MIRACLE DE LA VIGNE
### FONDATION DE L'ORDRE DES SERVITES

Les ermites du mont Senario venaient ainsi régulièrement demander l'aumône à Florence pour subvenir à leurs besoins. Ils pensaient achever de la sorte leur vie dans la solitude et la pénitence et n'avaient pas encore accepté de compagnons, bien que plusieurs personnes eussent manifesté un grand désir d'embrasser leur manière de vivre.

Au mois de février 1239, ils plantèrent une petite vigne près de leur monastère; la nuit suivante (du 26 au 27 février), malgré l'hiver rigoureux encore, la vigne se couvrit de feuilles, de fleurs et de fruits, et le matin, grande fut l'admiration des bons solitaires. Ils envoyèrent

demander à l'évêque ce que pouvait signifier un tel prodige. L'évêque, instruit par une révélation, leur répondit que la vigne était une figure de la Sainte Vierge, et aussi une image de l'Eglise et de ses développements. Il leur déclara que la volonté de la Très Sainte Vierge était de les voir accepter désormais les vocations qu'elle leur enverrait.

L'HABIT DES SERVITES — LA RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN

Les solitaires se mirent à prier avec ferveur. Le 25 mars, anniversaire de l'Annonciation de la Sainte Vierge, se trouvait être occupé cette année par le Vendredi-Saint et les douloureux souvenirs des souffrances de Jésus-Christ. Les sept Florentins se trouvaient réunis pour réciter ensemble des prières en l'honneur des sept douleurs de la bienheureuse Vierge, lorsque Marie leur apparut de nouveau.

Assise sur un trône resplendissant de lumière, environnée de nuages, elle était accompagnée d'une multitude d'anges portant les divers instruments de la Passion, des habits de couleur noire semblables à celui qu'elle tenait dans sa main virginale, un livre ouvert avec ce titre : *Servites de Marie*, gravé en lettres d'or, et une palme d'une grande beauté.

Les pieux ermites, surpris par cette vision émouvante, éblouis par sa splendeur inimaginable, étaient doucement ravis en extase.

Marie leur dit alors : « Me voici parmi vous, mes fils bien-aimés, je suis la Mère de Dieu que par la voix de la prière vous appelez si souvent à votre secours. Je vous ai choisis dès le principe pour mes serviteurs, afin que, sous ce nom que je vous ai attribué, vous cultiviez la vigne de mon Fils; voyez quel vêtement je vous ordonne de porter. Cet habit, par sa couleur noire, symbolise la douleur que j'ai endurée à pareil jour en assistant à la mort de mon Fils unique. Vous avez dédaigné pour moi les couleurs multiples des costumes mondains; il ne vous sera donc pas difficile de porter à l'avenir ces habits qui vous rappelleront les tortures que mon cœur a subies. Recevez-les. Recevez aussi cette règle de saint Augustin, conformez-y votre vie, afin qu'après avoir été ennoblis du titre de Serviteurs de Marie, imprimé ici en caractères d'or, vous gagniez en outre cette palme de la vie éternelle. » Après avoir dit ces mots, la Sainte Vierge disparut (1).

L'évêque de Florence, averti par une révélation, arriva aussitôt après les fêtes de Pâques au mont Senario, qu'il appelait sa douce retraite, le port où il vivait en paix, libre de tout souci. Il revêtit les Frères au nom de l'Eglise de l'habit religieux que Marie leur avait laissé et leur donna la règle de saint Augustin. Ils commencèrent un noviciat régulier, et, un an après, il revint recevoir leur profession religieuse. L'ordre des *Serviteurs* ou, par abréviation, des *Servites de Marie*, était fondé.

DÉVELOPPEMENTS DE L'ORDRE DES SERVITES

De nombreuses vocations vinrent rapidement accroître la famille des Servites de Marie, dont l'organisation intérieure se constitua peu à peu sous la direction de Bonfils, Supérieur général. Sur l'invitation de l'évêque de Florence, les bienheureux fondateurs se préparèrent au sacerdoce, et furent tous ordonnés prêtres par lui, à l'exception du P. Alexis, qui refusa toujours avec une invincible humilité, assurant qu'il n'était pas digne d'un si grand honneur.

Divers couvents nouveaux se fondèrent. Les premiers furent ceux de Sienne et de Tifernum.

Les Pères qui venaient du mont Senario pour quêter à Florence, avaient obtenu de la charité d'un Florentin un petit pied-à-terre, pour s'y abriter durant la nuit, dans la plaine de Cafaggia, à 5 kilomètres de Florence. Cette petite demeure fut transformée en monastère et une belle église y fut élevée en l'honneur de l'Annonciation de Marie.

A la prière des moines, un peintre habile se chargea de faire gratuitement le tableau représentant le mystère de l'Annonciation, que l'on devait placer dans le sanctuaire. L'artiste se mit au travail avec ardeur, la fête de l'Annonciation approchait, on le supplia de terminer son œuvre pour ce jour béni; Bartholoméo (c'était le nom du peintre) redouble d'activité, il prolonge ses veilles, enfin tout se trouve heureusement achevé: il ne reste plus qu'une seule chose, la tête et le visage de la Vierge. L'artiste se recueille pour chercher son idéal, mais, succombant à la fatigue, il s'endort. Durant son sommeil, les anges achèvent le tableau, et, à son réveil, le peintre voit avec admiration la figure de la Reine du ciel dessinée avec une perfection que le pinceau des hommes ne saurait atteindre. Ses cris de joie réunissent autour du chef-d'œuvre tout le couvent. La nouvelle de cet événement se répand bientôt dans la contrée, et les pèlerins arrivent en nombre immense auprès de l'image miraculeuse qu'ils nomment *Notre-Dame Sainte Marie, Mère de grâces.*

Les Servites furent d'abord approuvés par le Souverain Pontife, en qualité de religieux augustiniens (*Fratres servi S. M. Ordinis S. Augustini*), et, plus tard, comme un Ordre spécial, sous le nom d'*Ordre des Frères Servites de Marie sous la règle de saint Augustin.* L'Ordre fut successivement gouverné par saint Bonfils Monaldi, par saint Bonagiunta Manetti, saint Manetto de l'Antella, saint Amédée, saint Philippe Benizi. Les bienheureux fondateurs s'en allèrent l'un après l'autre recevoir leur récompense au ciel.

Saint Alexis Falconiéri termina le dernier son pèlerinage terrestre; pendant soixante-dix-sept ans, il fut témoin des progrès de son Ordre qu'il éclairait de ses conseils et édifiait par ses vertus. On admirait surtout son humilité, sa pénitence et sa charité. Le couvent de Cafaggia fut sa résidence habituelle. Il forma à la piété sa nièce Julienne Falconiéri, qui, sous sa direction, devint une grande sainte, et fonda l'Ordre des Tertiaires régulières Servites. Agé de plus de cent ans, il était encore fidèle à toutes les prescriptions de la règle. Il vécut jusqu'à l'âge de cent dix ans, prédit l'heure de sa mort, reçut les derniers sacrements au milieu de ses Frères; puis il se mit à réciter la *Salutation angélique* qu'il avait coutume de répéter cent fois chaque jour. Tout à coup, il dit avec transport: « Ah! mes Frères, voici les anges, regardez, ils sont là sous la forme de colombes!..... Voici l'Enfant Jésus qui me pose une couronne sur le front!..... » Quelques religieux aperçurent, en effet, au milieu d'oiseaux mystérieux, un bel enfant qui reçut son âme et disparut. C'était le 17 février de l'an 1310.

L'Ordre des religieuses Tertiaires Servites de Marie, fondé par sainte Julienne Falconiéri, saint Alexis et saint Philippe Benizi, possède plusieurs maisons en France. Le noviciat est à Cuves, par Elefmont (Haute-Marne); et les Filles de Sainte-Julienne dirigent également à Livry, dans le diocèse de Versailles, un pensionnat très florissant.

(1) *Histoire de l'Ordre des Servites de Marie*, par un ami des Servites. — Paris, chez Bloud et Barral, 1886.

# SAINT CONSTABLE

## MOINE ET ABBÉ DE LA CAVA, EN ITALIE

*Fête le 17 février.*

**Saint Constable, invoqué après sa mort, apaise une tempête.**

### LIEU DE NAISSANCE — BAPTÊME

Saint Constable vit le jour en Lucanie dans le milieu du XI[e] siècle. On ne saurait préciser la date de sa naissance. La Lucanie est une ancienne province de l'Italie méridionale.

Dieu, qui préside d'une manière toute spéciale à l'éducation de ses serviteurs, inspira à ses parents de le nommer *Constable*. Il reçut donc au baptême ce nom symbolique qui résume bien la vertu dominante de sa vie : la constance.

### DÉBUTS DANS LE MONASTÈRE

Bien jeune encore, il fut confié par ses parents à l'abbé du monastère de La Cava, qui se chargea de son éducation. Situé à deux kilomètres environ de Salerne, ce monastère était sous la dépendance directe du Souverain Pontife. Admis comme novice, Constable se consacra pour toujours au Seigneur.

Dès ses premières années, il s'était fait comme une habitude de la vertu. Aussi l'austérité religieuse lui était-elle comme naturelle, et

chaque jour de son noviciat marquait pour son âme une étape nouvelle dans la voie de la sanctification.

Au reste, deux maîtres expérimentés, Léon et Pierre, tour à tour abbés du monastère, s'étaient partagés la direction spirituelle du jeune religieux. Saints eux-mêmes, ils ne pouvaient s'empêcher de refléter sur leur disciple l'éclat singulier de leurs vertus. « Un bon arbre, disait le Sauveur, ne saurait porter de mauvais fruits. » C'est de Pierre que le novice reçut les notions de la fermeté inébranlable qui devait éclater plus tard dans ses actions. Par contre, c'est à l'école de Léon qu'il apprit à garder cette constance qui devait être la note principale de sa vie.

### IL DONNE L'EXEMPLE DE TOUTES LES VERTUS

Constable n'était qu'à l'aurore de sa vie religieuse, et néanmoins on voyait déjà briller en lui les vertus fondamentales de l'âme parfaite. La pureté de son cœur resplendissait sur son front, et il avait cette simplicité de l'enfant qui n'a jamais connu les ombres du vice.

Mais une vertu plus belle et plus délicate encore germait en lui. Nous voulons parler de la pureté d'intention. Constable s'appliquait déjà à donner à ses moindres actes un mérite surnaturel, en les rapportant sans cesse à Dieu. Il ne travaillait que pour plaire à son Créateur, et ne cherchait de repos que dans son amour.

D'autre part, il prêchait déjà par le prestige de ses exemples, et plusieurs pécheurs trouvèrent dans ce beau modèle la grâce de la conversion.

Jusqu'à son dernier soupir, il fut ennemi de tout ce qui pouvait flatter son corps. Lorsqu'il voyait les plaisirs venir à lui, il gémissait de leur présence, et les repoussait comme des adversaires enchanteurs.

Ses veilles étaient très prolongées, et nul ne pouvait lui être comparé pour la ferveur de l'oraison.

Toutefois, au milieu de ces faveurs de la grâce, il ne perdait rien de son humilité profonde et de son exquise douceur. C'est dans cet esprit de soumission qu'il résolut de ne rien faire sans l'autorisation de ses supérieurs.

### SAINT CONSTABLE A LA TÊTE DU MONASTÈRE

Cependant le vénérable Pierre, abbé du monastère, déjà chargé d'années, approchait du tombeau.

Frappé des qualités éminentes de Constable, il le désigna pour son successeur dans sa pénible charge. Tous les Frères applaudirent à ce choix. Le Saint fut seul à s'en attrister.

Sa nouvelle situation, dangereuse pour beaucoup d'autres, ne servit qu'à mettre en relief son humilité et sa bonté. Nous allons, du reste, considérer les traits saillants de sa nouvelle vie.

Dieu l'avait préparé au lourd ministère de la direction des âmes. Il sut encourager les bons désirs et paralyser les mauvaises habitudes sans déplaire à ses inférieurs. De là, vint la grande confiance dont les religieux firent preuve envers leur Père. Fervents et tièdes, tous venaient de grand cœur lui découvrir les secrets de leurs âmes.

Au surplus, il apportait tant de bonté dans ce discernement que les plus endurcis ne pouvaient résister à ses touchants appels. C'est bien de lui que l'on pouvait dire : *Il s'est fait tout à tous.* Pauvres et riches, lâches et parfaits, trouvaient dans son commerce un remède à leurs langueurs et un stimulant à la vertu.

### SA MORT

On pourrait croire que, pour répandre tant de bienfaits dans le monde des âmes, notre Bienheureux employa de longues années. Il n'en fut rien. Dieu prit le moissonneur au début de la moisson, car, à peine la première année de son supériorat touchait-elle à sa fin, qu'il abandonna son champ de travail pour aller goûter les joies du ciel. On était en l'année 1121.

Séparé des siens par la mort, il n'en continua pas moins ses secours et ses consolations. Il n'avait fait qu'obéir à la loi commune de l'humanité déchue; mais sa présence invisible ne cessait de protéger les religieux.

Le corps du Bienheureux repose dans une arche de marbre, non loin de la crypte sacrée de son église.

### UNE FAUSSE ACCUSATION

Des hommes de mauvaise foi prétendirent que le Saint avait caché un grand trésor dans le monastère et que, surpris par la mort, il n'avait pu révéler le lieu où étaient ces richesses.

Leur malveillance fut mise au grand jour. On fit des fouilles dans sa cellule et on ne trouva rien. On allait scruter tout l'intérieur du monastère, quand saint Constable apparut en songe au prieur, le vénérable *Siméon*, et lui dit : « Dieu m'est témoin que je n'ai caché dans ma cellule que ce que vous avez découvert. » Ensuite, il reprocha vivement aux religieux d'ajouter foi aux discours de la perfidie. C'est ainsi que Dieu glorifia son serviteur.

### GUÉRISON D'UN RELIGIEUX BLESSÉ

Un de ses religieux, Jean de Gênes, fut l'objet d'une faveur extraordinaire de la part de saint Constable, et le biographe du Saint l'avait recueillie de ses lèvres. Un jour, son supérieur lui avait ordonné de se rendre dans une cellule en dehors du monastère. Par esprit de dévotion, le Frère tenait à rester dans le cloître. Ce ne fut donc qu'avec regret qu'il prit le chemin de sa nouvelle demeure.

Mais Dieu lui ménageait une terrible leçon. Comme il allait à cheval, il fut précipité de sa monture et se brisa les côtes. Transporté en toute hâte au monastère, il reçut les soins de l'infirmier sans trouver d'adoucissement à ses douleurs.

Dans la nuit qui suivit, saint Constable lui apparut, suivi d'un certain Etienne, homme de bienheureuse mémoire, très connu des religieux. Ce dernier tenait en main un petit vase de parfum. Il oignit de cette huile céleste les plaies du patient, tandis que le Saint lui disait : « Désormais, soyez humble et obéissant; voici que Dieu vous rend la santé. » En effet, le mal perdit son empire, les douleurs cessèrent, le religieux était guéri : mais saint Constable l'avait débarrassé, par ce prodige, d'une maladie plus incurable : la *désobéissance.*

### A SA PRIÈRE LES TÉNÈBRES SE DISSIPENT

Dans le territoire de Cilento, il est une montagne qui domine *Lycose.* Là, quelques juges de

Salerne étaient occupés à déterminer les limites d'une propriété, quand une nuée ténébreuse s'abattit sur leurs têtes. Perdus dans la forêt, ils erraient à l'aventure. Soudain, l'un d'eux, nommé *Ursus*, prit une sainte initiative : « Invoquons, dit-il à ses compagnons, le vénérable Constable, patron de la contrée. A coup sûr, il répondra à nos appels. »

On suit cet avis. La prière s'élève jusqu'à Dieu du sein de cette forêt sans lumière. Mais, en retour de cet acte de foi, ils reçoivent du ciel une douce lueur qui éclaire leur route.

### UNE TEMPÊTE APAISÉE PAR L'INVOCATION DE SAINT CONSTABLE

Quelques religieux s'étaient embarqués pour les affaires du couvent sur un navire qui faisait voile vers l'Afrique. Les débuts du voyage furent heureux. Mais, aux abords de la Sicile, le vent changea subitement, et une terrible tempête assaillit les voyageurs. La ruine du navire était imminente. Déjà les nautonniers désespéraient de pouvoir lutter avec les flots déchaînés. Plus de courage, plus d'espoir; la frayeur était dans tous les cœurs.

Dans cette perplexité, les matelots lèvent les yeux au ciel. Ils invoquent saint Constable.

Leur prière ne fut pas vaine. Le Saint apparut en songe à un religieux que la fatigue avait endormi. Comme autrefois Jésus à ses disciples, il lui fit entendre ces paroles de paix : « Ayez confiance, ne craignez rien. » Et comme le moine, enhardi par la bonté répandue sur son visage, le suppliait de sauver le navire et ses passagers. « Oui, répondit le Saint en souriant, je retire le navire du danger, et je ne cesse de protéger le monastère. Le calme va renaître et les vents feront silence. Mais, en retour, dites à l'abbé Siméon de lever mon corps de terre et de le placer dans le sépulcre qui m'est depuis longtemps préparé. »

Dans le même temps, saint Constable se montrait aussi à un serviteur du monastère couché à la proue du navire et lui tenait le même langage. Tous deux racontèrent leur vision.

Quelques instants après, le vent tomba. Les vagues s'apaisèrent, de sorte que le vaisseau put gagner le port sans encombre.

Un nouveau danger les attendait sur la terre d'Afrique. Là régnait un prince infidèle. Apprenant qu'une flotte chrétienne se dirigeait vers les côtes africaines pour y débarquer des soldats, ce tyran résolut d'en tirer vengeance et retint captifs tous les chrétiens qui se trouvaient sur son territoire. Grand fut l'embarras des Pères de la Cava à qui défense était faite de sortir du port pour s'en retourner en Italie. Ce fut encore saint Constable qui les secourut en cette extrémité. Il apparut de nouveau à un des moines et lui ordonna de mettre à la voile sans crainte. On obéit, et saint Constable adoucit de telle manière le cœur du prince, que non seulement ce dernier ne fut point irrité de cette dérogation à ses ordres, mais qu'il envoya même ses émissaires rendre au navire partant les agrès et les cordages qu'on lui avait enlevés.

Saint Constable, durant la même traversée, préserva encore le navire d'une double attaque des pirates. Le vaisseau était d'une capture facile, aussi les pirates se préparaient-ils à l'assaillir, quand, tout à coup, pris d'une terreur panique, ils changèrent de direction et s'enfuirent à toutes voiles.

### IL PROTÈGE UN RELIGIEUX DANS SA CHUTE

Le Fr. Pierre d'Arc était sacristain du monastère. Un jour qu'il voulait relier ensemble les extrémités d'une corde rompue, il monta sur une échelle. Par mégarde, son pied s'embarrassa dans les degrés et il tomba d'une grande hauteur. Mais, dans sa chute, il s'était écrié : « Saint Constable, protégez-moi ! » Sa prière fut entendue, et comme si le Saint lui eût tendu la main, il arriva à terre sans blessure.

### MIRACLES SUR SON TOMBEAU — IL GUÉRIT UNE PLEURÉSIE

Un des prieurs de la Cava, nommé Arborius, souffrait cruellement d'un point pleurétique. Les secours de la médecine avaient été impuissants, et déjà le malade refusait de les recevoir. Il se fit porter sur la tombe du Saint, et, après une fervente prière, il put se relever, le mal avait disparu.

Un artisan nommé Pierre Delamare souffrait cruellement des yeux. La pensée lui vint d'aller implorer l'assistance de saint Constable. Sa prière finie, il se frotta les yeux avec un peu de poussière prise dans le tombeau du Saint, et aussitôt, il fut délivré de son infirmité.

Tous ces miracles et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de rapporter, et que relate son biographe contemporain, étendirent au loin la renommée du serviteur de Dieu. On l'invoque plus spécialement le 17 février.

### SOURCES CONSULTÉES

Bollandistes. *Acta Sanctorum*, t. III de février, p. 42-46.

# FLEURS DES SAINTS

### LES PRÉVENANCES DE DIEU

Jésus-Christ, pour garantir l'innocence des âmes qu'il veut conserver à son amour, s'empare de ces âmes de bonne heure. Avant l'heure de leur premier épanouissement, avant l'heure de la raison et de la liberté, il les place totalement sous le charme de son amour. Car si leurs affections étaient encore indécises, les séductions du péché pourraient, sinon les captiver du premier coup, du moins les blesser de leurs atteintes, les défloreur de leur souffle. Et, comme Jésus est jaloux de leur beauté, comme il tient à cueillir leur innocence, non seulement dans sa fleur,

mais encore dans toute sa fraîcheur et ses grâces virginales, il se hâte. Il redoute les brises embaumées, les tièdes et molles haleines du jour naissant; il devance l'aurore, il est à leur porte avant le crépuscule du matin. C'est pour cela qu'en arrivant, il peut dire à chacune les paroles du Cantique des cantiques : « Ouvre-moi, ma sœur, ma bien-aimée, car ma tête est pleine de rosée et mes cheveux ruissellent des gouttes de la nuit. (P. BAYONNE, *Vie de sainte Catherine de Ricci.*)

### SAINTE CATHERINE DE SIENNE

*Sainte Catherine de Sienne* n'avait que quatre ou cinq ans quand il lui donna tant de goût pour la prière, et en particulier pour la Salutation angélique, qu'on la voyait se faire un doux exercice de monter l'escalier paternel en saluant à chaque degré la Sainte Vierge par les paroles de l'*Ave Maria*. Plus tard à six ans, en pleine rue, au milieu du mouvement et du bruit du monde, à côté de son bien-aimé frère Stefano, il lui apparut au faîte de l'église saint Dominique avec une si imposante majesté, mais avec un visage si doux et si souriant, qu'elle en oublia son chemin, son frère, tout ce qui se passait autour d'elle. De ce moment, elle aima Jésus-Christ comme l'unique Epoux de son âme, vivant au sein des occupations de sa famille aussi tranquille et aussi recueillie que dans un désert.

### LA BIENHEUREUSE OSANNE DE MANTOUE

La *bienheureuse Osanne Andreasi*, de Mantoue, avait à peine six ans : Jésus se fit voir à elle sous la forme d'un enfant plus brillant que le soleil, plus blanc que la neige, plein de grâces et de charmes, exhalant un doux parfum, et il lui dit ces aimables paroles : « Ma fille, ma bien-aimée, je suis le Fils de la Bienheureuse Vierge Marie et ton Créateur. J'ai toujours aimé les enfants, parce que leur cœur est pur. Je prends volontiers les vierges pour fiancées. Je garde leur virginité, et quand elles m'invoquent en disant : O bon Jésus! je leur réponds aussitôt, et je descends auprès d'elles. La douce enfant s'offrit à Jésus pour fiancée, et elle en fut agréée.

### LA BIENHEUREUSE JEANNE RODRIGUEZ

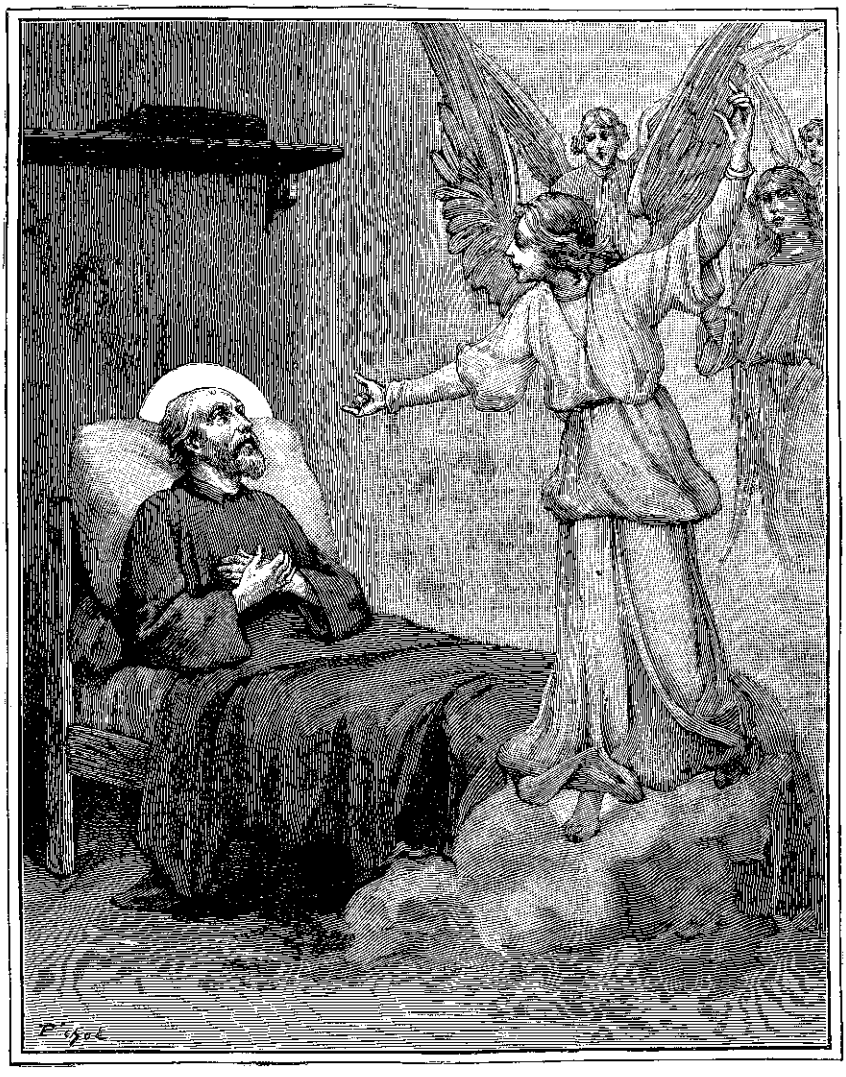
Au nombre de ces enfants privilégiées fut aussi la *bienheureuse Jeanne Rodriguez de Burgos*, que sainte Thérèse avait caressée lorsqu'elle n'avait encore que deux ans, prédisant à ses parents sa sainteté future. Dès l'âge de quatre ans, cette gracieuse petite fille ne se plaisait que dans la solitude, dans la compagnie d'un bel Enfant Jésus qui était dans la chapelle domestique de ses parents. Notre-Seigneur lui apparut un jour qu'elle était dans sa chambre et lui demanda : « Que fais-tu? » Elle lui répondit : « Je prie avec saint Dominique. — C'est bien, ma fille. Mais m'aimes-tu? — Seigneur, lui dit Jeanne, je ne sais ce que c'est qu'aimer; mais si je devais aimer quelque chose, ce serait l'Enfant Jésus qui est dans la chapelle de mon père. — Eh bien! c'est moi que représente cette image, et tu dois l'aimer uniquement parce qu'elle se rapporte à moi. »

Une autre fois qu'elle était occupée à cueillir des fleurs dans un jardin, Jésus se présenta à elle, sans se faire connaître, sous la forme d'un bel enfant, et lui dit : « Petite, donne-moi des fleurs. — Bel enfant, lui répondit-elle, qu'as-tu besoin de fleurs? Il me semble que tu es toi-même une fleur belle et gracieuse. Cependant, si tu veux de mes fleurs, prends celles-ci, et je vais t'en cueillir d'autres. » L'enfant prit les fleurs et disparut. Plus tard, il revint à l'entrée de l'hiver, lui apportant les fleurs qu'elle lui avait données. Alors Jeanne le reconnut, et, comprenant ce qu'il voulait d'elle (car, qu'avait-il besoin des fleurs des jardins?), elle lui donna son âme, la seule fleur digne de lui qu'elle pût lui offrir. (*La mystique divine*, par GOERRES, t. Ier, I, II ch. III..)

# SAINT SILVIN,

## ÉVÊQUE MISSIONNAIRE AU PAYS DE THÉROUANNE

*Fête le 17 février.*



**Saint Silvin expire en disant : Voilà les anges du Seigneur.**

### SAINT SILVIN ET L'IDOLATRIE NAISSANTE

Avec Clovis, au v^e^ siècle, les Francs s'étaient convertis en masse au christianisme. L'idolâtrie pourtant n'était point tellement déracinée que, çà et là, elle ne poussât encore quelques rejetons, et, deux siècles après le baptême du guerrier franc, elle avait encore des autels sur divers points du royaume.

Le pays de Thérouanne, ville capitale de la Morinie, en était particulièrement infesté. C'est en vain, dit un historien, qu'il avait été évangélisé dès la première introduction de la foi dans les Gaules, en vain que son sol avait été fécondé par le sang des martyrs, il était revenu à ses anciennes pratiques; le peu de chrétiens qui s'y étaient formés depuis la conversion de Clovis y croupissaient dans de grossières superstitions.

C'est alors que parut saint Silvin, qui, au VII^e^ siècle, répandit un si vif éclat par sa sainteté et ses vertus. Missionnaire dans l'âme, il se fit l'apôtre infatigable de cette contrée, et il eut le bonheur de la ramener peu à peu aux saines croyances et aux pratiques chrétiennes.

Sa vie fut écrite par son contemporain et fidèle disciple Anténor; mais, soit incurie des habitants, soit effet de la malice du démon qui a tout intérêt à ne pas livrer aux enfants de Dieu les admirables gestes de la vie des saints, cette notice avait été perdue, puis oubliée tout à fait, quand, au cours du IXe siècle, elle fut trouvée par hasard, au milieu de parchemins tombant de vétusté, dans les archives du monastère d'Auchy-les-Moines.

Cette précieuse découverte nous vaut de connaître encore et de pouvoir retracer les traits édifiants de la vie de saint Silvin.

### ÉDUCATION DE SAINT SILVIN

L'opinion la plus conforme à l'histoire fait naître notre Saint à Toulouse, vers le milieu du VIIe siècle.

De famille riche et illustre (quelques historiens iraient jusqu'à lui donner pour père Pépin d'Héristal, le célèbre maire du palais du royaume d'Austrasie), il fut élevé à l'école de saint Erembert, pendant le court espace de temps que ce vertueux prélat consentit à passer loin de sa chère solitude pour continuer sur le siège épiscopal de Toulouse les vertus de saint Saturnin.

L'éducation qu'y reçut Silvin était en rapport avec sa haute position et le brillant avenir qu'on lui destinait.

Elle se continua au sein de la cour où la place du jeune seigneur était naturellement marquée, et c'est là qu'il acheva de se former à la vie publique sous Childéric II et sous Thierry III.

Sa vertu n'y rencontra point les écueils trop souvent à redouter dans un tel milieu. La vue des vicissitudes et des troubles qui signalèrent le règne des princes d'Austrasie, leurs luttes sanglantes contre ceux de Neustrie éteignirent dans l'âme de Silvin tout désir ambitieux; les pompes et les plaisirs de la cour, loin de le séduire, achevèrent de le dégoûter des vanités mondaines et de fortifier ses désirs de perfection.

On eut bientôt un éclatant exemple de son entier détachement.

### SÉRIE DE SACRIFICES

Il était jeune encore quand ses parents, préoccupés de son bonheur terrestre, lui choisirent une compagne, qui, dans les prévisions de leur amour, avait toutes les qualités voulues pour rendre heureux un époux.

Mais Silvin, sur une inspiration divine, épris de la beauté de cette vertu angélique qu'il n'est pas donné à tous de comprendre, fit vœu de virginité du consentement de son épouse et la quitta pour se consacrer plus entièrement au service de Dieu.

Jésus-Christ, se disait-il, a promis le centuple à celui qui abandonne pour son amour sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, son épouse. (Matth., XIX, 29.)

Après avoir brisé les liens qui l'attachaient à une compagne aimée, les autres sacrifices lui devenaient faciles. Il quitta la cour, se démit des droits éventuels que l'avenir pouvait lui réserver, et, poussant jusqu'au bout la pratique des conseils, il versa dans le sein des pauvres toute sa fortune.

### L'ODYSSÉE D'UN PÈLERIN

Libre désormais de tout autre souci que celui de sa perfection, il prit le bâton de pèlerin, et, comme la plupart des Saints de son époque, eut à cœur de se rendre aux sanctuaires les plus accrédités par la protection miraculeuse du ciel.

Avant d'entreprendre son ministère, il voulait, par ses visites aux tombeaux des Saints, se ménager leur intercession et se préparer des amis qui lui obtiendraient en temps opportun les grâces nécessaires.

Il parcourut ainsi la France, l'Allemagne et plusieurs autres contrées de l'Europe, sans s'inquiéter de la longueur des chemins, sans s'effrayer des périls nombreux d'un voyage en pays inconnu, sur des routes souvent infestées de brigands, exposé même aux attaques des bêtes féroces qui parcouraient alors en toute liberté les champs et les forêts.

L'idéal du pèlerin n'est pas réalisé s'il n'est allé jusqu'à Jérusalem, s'il n'a visité ces Lieux Saints par excellence, sanctifiés par les travaux, les souffrances et la mort du Sauveur. La dévotion de saint Silvin le porta à traverser les mers et à se rendre au pays de Jésus.

Il vit le Golgotha, baisa le rocher arrosé du Sang divin, pria longuement au sépulcre dont la pierre, jadis, s'était ouverte pour livrer passage au Christ ressuscité; puis il vint au Jourdain, se plongea dans ses eaux salutaires, et, plein de joie et de consolation, purifié, dit le manuscrit d'Anténor, à l'intérieur et à l'extérieur, devenu un homme nouveau, il revint édifier ses compatriotes.

Auparavant, il s'arrêta quelque temps à Rome où l'attiraient tant de souvenirs et tant de reliques vénérables.

Dans ce pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, il se livre à des pratiques peu communes d'humilité et de mortification. Il charge sa besace de grosses pierres dont le poids accable sa marche, dont les arêtes aiguës meurtrissent ses chairs, et, comme le fera plus tard son émule, saint Benoît-Labre, il porte ce fardeau pendant tout le voyage. Arrivé devant la basilique du Prince des Apôtres, il y dépose enfin, par dévotion, ces lourdes pierres, instruments de ses mortifications.

### SILVIN DEVIENT ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE

On croit que saint Silvin, à son retour de Terre Sainte, reçut à Rome l'onction sacerdotale. Il était prêt pour la mission que Dieu lui réservait.

Après une retraite fervente du Saint, le Souverain Pontife, Grégoire II, voulut lui conférer l'onction sacerdotale, puis l'ordination épiscopale, et le sacra évêque régionnaire pour le pays des Gaules.

En ces temps où les adeptes de l'idolâtrie étaient encore disséminés sur tout le territoire, les provinces avaient surtout besoin d'évêques missionnaires, chargés de porter l'Evangile aux infidèles de toute une région, sans aucune désignation de siège particulier. C'est ce que l'on appelait des évêques régionnaires.

Le ministère de ces hommes de foi était très pénible : ils avaient en perspective un labeur immense, trop souvent ingrat; ils devaient passer partout sans s'attacher à aucune église, recommencer partout la même œuvre de prédication et de conversion, abandonner souvent une terre bien cultivée, pleine de promesses et d'avenir, pour en défricher une autre aride et stérile. C'était, par excellence, l'apostolat du dévouement et du sacrifice.

Saint Silvin commença par sa ville natale. La foi y avait perdu de sa pureté, les mœurs s'y étaient altérées. Mais bientôt les prédications du Saint, l'influence qu'il tenait de sa haute naissance, l'autorité de son caractère épiscopal et surtout le prestige de sa vertu extraordinaire opérèrent une véritable transformation parmi les Toulousains. Le ciel féconda les travaux de l'apôtre, et il réussit à extirper du pays les désordres et la superstition.

### AU PAYS DE THÉROUANNE

Le rôle de saint Silvin était d'aller là où la foi semblait plus en péril.

Son œuvre de salut était en pleine efflorescence dans le midi de la France, quand il apprit le déplorable état du christianisme dans la Gaule-Belgique. A la faveur des incursions barbares, ce pays de la Morinie était, en grande partie, retourné au paganisme. Quel vaste champ pour le zèle de notre apôtre!

Il y vole, sans prévoir quelles seront la durée ou les difficultés particulières de sa mission. Il se met à l'œuvre avec une ardeur infatigable, parcourt les villes et les bourgades, le plus souvent à cheval, parce que son corps affaibli par les austérités ne lui permet plus les courses fatigantes d'autrefois, dissipe, à l'aide de ses prédications, les préjugés les plus enracinés, surmonte tous les obstacles.

Ses exemples convertissaient mieux encore que ses paroles. Il pratiquait l'abstinence à un degré incroyable. Anténor, son disciple, rapporte qu'il fut quarante ans sans manger de pain, et ne vécut que de légumes et des autres fruits naturels de la terre. Il prenait peu de repos, et jamais il ne se couchait dans un lit, mais sur de simples planches ou sur la terre nue. Son vêtement, grossier et pauvre, cachait un rude cilice, serré autour de la taille et armé de pointes aiguës qui rappelaient au serviteur les clous qui avaient fixé Jésus son Maître à la croix, ou les cruelles épines de sa couronne.

A ces pratiques austères, Silvin joignait la plus délicate charité à l'égard de tous, mais surtout envers les pauvres, les pèlerins et les étrangers.

Jamais les nécessiteux ne lui exposaient leurs peines et leurs douleurs sans éprouver les effets de sa bonté; il leur procurait, avec un aimable empressement, les choses nécessaires, dont il se privait pour leur venir en aide.

Quant aux pèlerins, ils recevaient chez le pieux évêque la plus large et la plus accueillante hospitalité. Silvin, instruit, par sa propre expérience, des incommodités et des fatigues de la vie de pèlerin, s'attachait à les leur faire oublier, au moins durant le temps de leur passage à sa demeure : il leur lavait les pieds avec humilité, respectant en eux la personne de Jésus-Christ, leur faisait servir une nourriture réconfortante, et parfois même leur cédait une partie de ses vêtements. Il agissait ainsi, dit encore son biographe, afin d'être du nombre de ceux à qui le Seigneur dira à la fin des temps : *J'ai été étranger et vous m'avez reçu, j'ai été nu et vous m'avez revêtu. Venez donc, les bénis de mon Père.*

Au milieu de toutes ces saintes occupations, Silvin n'omettait aucun des exercices de piété en rapport avec son état; il était assidu à la prière et entretenait habituellement sa pensée de quelque passage de l'Ecriture.

L'éloquence d'une vie si édifiante, plus puissante que de nombreux discours, convertit tout le peuple de la contrée.

L'évêque Silvin était universellement aimé des grands et des riches auxquels il prodiguait les plus sages conseils, des malades qu'il guérissait parfois à l'aide de certains remèdes que la bonté de Dieu rendait efficaces, des captifs rachetés par ses aumônes après avoir été par lui instruits de choses de la foi et régénérés dans le saint baptême, des malheureux de toute catégorie qu'il secourait et consolait.

De Thérouanne, centre de sa mission, jusqu'à la mer, à l'Ouest et au Nord, les égarés revenaient à la vraie foi, ceux qui ne l'avaient jamais embrassée demandaient à être baptisés; plusieurs même, touchés intérieurement de la grâce, quittaient le monde et disaient adieu à leur famille pour se consacrer comme Silvin au service de Dieu.

Cet apostolat si fructueux s'exerça pendant quarante années.

### UN SÉJOUR DE PAIX ET DE RECUEILLEMENT

Les missions absorbaient presque totalement la vie de saint Silvin. Il aimait cependant à se retirer, dans les intervalles de ses courses apostoliques, près d'un monastère de religieuses établi à Auchy-les-Moines. C'était son lieu de repos favori.

Là, au milieu d'une gracieuse vallée, baignée par les eaux limpides de la Ternoise, en un site très heureusement choisi, un prince franc, nommé Adalscaire, venait de bâtir, sur les conseils de sainte Austreberthe sa sœur, et de son épouse Angèle, une église qui fut consacrée sous le double vocable de la Bienheureuse Vierge Marie et de saint Pierre, apôtre.

Bientôt, à côté de l'église, de nouvelles constructions surgirent.

Un monastère s'ouvrit aux jeunes vierges, qui accoururent nombreuses prendre le voile et se consacrer à Dieu sous la direction de l'abbesse Sicchède, fille d'Adalscaire et d'Angèle (673).

Le recueillement de ce paisible séjour, la proximité d'un sanctuaire, le bien à procurer à ce monastère de vierges, tentèrent le pieux évêque, et il se réserva à quelques pas de l'enceinte claustrale une humble maison destinée à lui servir de pied-à-terre.

Des liens étroits de paternité le rattachèrent bientôt à ses filles spirituelles. L'abbesse ne s'engageait dans aucune action de quelque importance sans prendre son conseil, et il devint le véritable directeur de la communauté, au grand profit de tous ses membres.

On conçoit dès lors sa prédilection marquée pour cet endroit béni : c'est avec bonheur qu'il revenait se reposer de ses travaux près de ses saintes filles, aider leurs efforts vers la perfection, entourer leur institution d'une aussi tendre sollicitude que si elle eût été son œuvre.

La preuve de son estime singulière pour l'abbaye d'Auchy, c'est qu'il voulut y mourir et y laisser son corps, instrument de nombreux miracles et gage de sa constante protection.

### MORT DE SAINT SILVIN — HOMMAGE QU'IL REÇOIT DU CIEL ET DE LA TERRE

Parvenu à un âge assez avancé, le Saint, toujours adonné avec le plus grand zèle à l'exercice de son ministère, fut saisi d'une fièvre violente, qui l'avertit de sa mort prochaine.

Il s'y prépara avec des transports d'amour inef-

fables. Plus ses douleurs augmentaient, plus aussi s'avivaient ses désirs d'être bientôt réuni à son Créateur.

Chaque matin, il faisait célébrer devant lui les saints mystères, communiait avec une touchante piété, et s'unissait à la prière des psaumes qu'il voulait entendre continuellement réciter auprès de son lit, afin, disait-il, de toujours penser à Dieu et de mourir en célébrant ses louanges.

Enfin, sur le soir du 17 février 718, il aperçut une troupe d'anges environnés de clarté, qui s'apprêtaient à lui faire cortège à son entrée dans la gloire. A cette vue, son âme fut inondée d'une telle joie qu'il ne put s'empêcher de s'écrier à plusieurs reprises : « Voilà les anges du Seigneur qui s'approchent de nous ».

Au moment où il répétait ces paroles avec allégresse, il rendit paisiblement son âme à Dieu.

Aussitôt après sa mort, il fut honoré comme un Saint. Une multitude de prêtres, de religieux, de personnes de toute condition vint à ses funérailles. Les moines de l'abbaye de Centule ou de Saint-Riquier se chargèrent des cérémonies sacrées et déposèrent solennellement les restes de l'évêque Silvin dans l'église de Notre-Dame et Saint-Pierre d'Auchy, où il avait si souvent prié.

Anténor, témoin des honneurs extraordinaires rendus à son vénéré maître, traduit ainsi son enthousiasme :

« Quand l'âme de Silvin, dit-il, dégagée des liens du corps, s'envola triomphante vers les cieux, les anges entonnèrent un cantique d'allégresse. La terre y répondit par un écho fidèle.

» Pour le peuple comme pour les prêtres, pour Sicchède comme pour ses religieuses, Silvin a passé sans transition de la vallée des larmes au séjour de la gloire.

» L'encens et les parfums, répandus à profusion devant ses restes mortels, étaient plus un hommage qu'une supplication.

» Sicchède, forte de son amitié antérieure avec le Saint, le pria d'accepter devant Dieu le patronage de sa personne et de son monastère. Elle orna de lampes et de couronnes chargées de cierges la chapelle où était le tombeau, elle couvrit le tombeau lui-même de chaînes d'or et de pierres précieuses, fit enchâsser dans un étui d'or et d'argent le bâton dont l'homme de Dieu se servait dans sa vieillesse pour affermir ses pas chancelants, bâton miraculeux, paraît-il, et qui avait servi au saint évêque pour faire jaillir des fontaines. »

Suit un détail charmant, et que se garde bien d'omettre le naïf chroniqueur : « Après les funérailles, Adalscaire, homme prudent et dévot, se concerta avec son épouse Angèle; ils préparèrent un grand repas pour ceux qui étaient venus de loin enterrer le saint corps, afin que chacun pût reprendre à pied le chemin de son logis sans craindre de défaillance. »

### SAINT SILVIN, PROTÉGEZ-NOUS

La protection du saint apôtre se fit sentir tout d'abord sur le monastère d'Auchy-les-Moines, où il multiplia ses miracles.

Une femme, aveugle depuis vingt-six ans, demandait avec ferveur au ciel la guérison de son infirmité, quand elle entendit comme une voix intérieure qui l'avertissait d'aller au pays de Thérouanne, rendu célèbre jusque dans les provinces les plus éloignées par les miracles de saint Silvin. Cette femme était des environs de Bordeaux.

Elle n'hésite pas. Elle prend un guide, et, sans se rebuter de la longueur et des difficultés d'un pareil voyage, elle se met en route. Arrivée à Auchy, elle prend un peu de la liqueur d'un vase que l'on y conservait parce que saint Silvin l'y avait apporté; elle en mouille ses yeux malades et recouvre aussitôt la vue dont elle était depuis si longtemps privée.

Une foi aussi intrépide ne pouvait manquer d'être exaucée. La reconnaissance due a tant de bienfaits porta les Religieuses à donner à leur couvent le nom d'abbaye de Saint Silvin, et il conserva ce titre même lorsque les filles de Sicchède, après le passage désastreux des Normands, furent remplacées par des religieux Bénédictins.

Le peuple n'avait pas une moindre vénération pour l'évêque missionnaire. Jusqu'en 1792, la fête de saint Silvin était la principale fête de l'endroit. Ce jour-là, les moines ouvraient toutes grandes aux fidèles les portes de leur église; les plus riches tentures tapissaient les murs du sanctuaire; l'abbé offrait lui-même le Saint Sacrifice et appelait la protection de leur saint patron sur les heureux habitants d'Auchy, tous présents à la fête.

Deux autres paroisses du même diocèse se placent sous la protection spéciale de saint Silvin, celles d'Offin et de Wicquinghem.

Les habitants de Wicquinghem invoquent surtout leur saint patron contre le tonnerre et les ravages de la grêle, et ils sont convaincus, dans leur foi et leur piété, que c'est à sa puissante intervention qu'ils doivent de n'être point visités par ces deux terribles fléaux.

La tradition la plus reculée porte qu'on n'a aucun souvenir de dégâts sérieux causés par la grêle sur le territoire de cette paroisse, ni de sinistres occasionnés par le tonnerre.

Auchy-les-Moines réclame de son Saint la même intervention, surtout en temps d'orage, et, bien que son culte y ait été quelques temps oublié, un bon nombre des habitants conservaient la pieuse coutume d'invoquer tous les jours saint Silvin en ces termes : « Saint Silvin, priez pour nous, afin que nous soyons préservés du tonnerre».

Le corps du saint évêque dut être enlevé de sa chère abbaye pour échapper aux profanations des Normands envahisseurs. La célèbre abbaye de saint Bertin devint ainsi l'héritière de ce trésor. Quant à celle d'Auchy, elle dut attendre jusqu'en l'année 1517 pour obtenir comme reliques la mâchoire inférieure et un os du bras.

Aujourd'hui, la plus grande partie de ces précieux ossements est vénérée dans l'église Notre-Dame, à saint-Omer.

La grande Révolution qui a détruit tant de souvenirs, brisé tant de traditions saintes, avait interrompu le culte de saint Silvin dans sa paroisse de choix, mais, depuis 1865, les curés de l'église d'Auchy ont pris à tâche de dédommager leur patron de soixante-dix ans d'oubli par des hommages aussi solennels et aussi éclatants que ceux rendus à sa mémoire par leurs ancêtres.

### SOURCES CONSULTÉES

*Essai historique sur les abbés et l'abbaye de Saint-Silvin d'Auchy-les-Moines, au diocèse de Boulogne*, par l'abbé FROMENTIN, 1882. — GRANDS ET PETITS BOLLANDISTES, *Acta Sanctorum*, au 17 février. — *Acta Sanctorum Belgii selecta*, par GHESQUIÈRE, t. VI. — *Légendaire de la Morinie*. — *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par DESTOMBES, t. Ier. — *Vies des Saints*, du P. GIRY, etc.

# LE VÉNÉRABLE ALYPE DE SAINT-JOSEPH

## Augustin déchaussé, martyrisé en Tripolitaine (1617-1645).

*17 février*

**Le Vénérable est accablé de coups et jeté à la mer par les mahométans.**
*(D'après une gravure de 1647.)*

ENFANCE ET CARACTÈRE DU VÉNÉRABLE
SON ENTRÉE CHEZ LES AUGUSTINS

Le Vénérable Alype de saint Joseph naquit sous le ciel riant de Sicile, à Palerme, le 4 septembre 1617, en la fête de la glorieuse patronne de la cité, sainte Rosalie.

Son enfance n'eut rien d'extraordinaire et fut celle des compagnons de son âge dont il se distinguait néanmoins par la distinction de toute sa personne, par une délicatesse plus affinée, une flamme d'intelligence plus vive que reflétaient ses yeux.

Sous l'influence de l'éducation maternelle, son âme s'ouvrit doucement à la piété, et la grâce prit peu à peu possession de ce cœur et se l'attacha chaque jour par des liens plus étroits. Elle ne put néanmoins venir à bout d'une sensibilité trop délicate, maladive, et, comme conséquence, d'une susceptibilité très éveillée que l'enfant tenait de son père et qui devait être pour lui, un jour, l'occasion et la cause de vives douleurs et de chutes profondes.

Nous le voyons, à l'âge de quatorze ans, solliciter son admission chez les Augustins déchaussés.

Son noviciat fut fervent. Ses historiens nous le représentent doux, humble, affable et serviable envers tous ses frères. A un âge si tendre, il est vrai, les défauts de la nature sont moins apparents et moins accentués que lorsque la personnalité prend conscience d'elle-même.

Néanmoins, ces défauts n'avaient pas échappé

à l'œil vigilant du maître des novices, si du moins nous devons en croire l'anecdote suivante :

Un jour, pour délasser ses élèves, le Père maître les avait conduits dans un des jardins magnifiques de la ville.

Les ayant fait asseoir tout autour de lui, il leur parla familièrement des beautés de Dieu, du prix de leur âme, des exemples illustres que leur avaient laissés les aînés de l'Ordre.

— Tous ceux qui ont porté votre nom, ajouta-t-il en se retournant vivement du côté de Fr. Alype, ont été des personnages remarquables par leur sainteté et leurs vertus.

Et mélancoliquement, levant les yeux vers l'immense espace bleu de la mer dont le murmure arrivait jusqu'à lui :

— Mais pour vous, hélas! j'ai grand'peur que vous ne soyiez une honte pour votre famille!

Et le novice de répondre, humilié et piqué :

— Père, sachez-le, je serai saint avant eux.

Tous deux prophétisaient. Mais n'anticipons pas sur les faits.

Un an après, le jeune novice faisait sa profession solennelle entre les mains du P. Augustin de Saint-Fulgence, et entrait au scolasticat pour se préparer, dans l'étude, au sacerdoce.

Les fatigues inséparables de l'étude, le surmenage achevèrent de débiliter sa constitution déjà délicate, et les médecins ordonnèrent la cessation de tout travail.

Le repos, le relâchement de la discipline et de l'austérité, les soins et les petites délicatesses dont, même dans la vie religieuse, on aime à entourer les malades, furent funestes au Fr. Alype.

### TIÉDEUR — IL DEVIENT INSUPPORTABLE A LUI-MÊME ET A SES FRÈRES — DE COUVENT EN COUVENT

Sa ferveur primitive disparut peu à peu, les habitudes de constante prière et de mortification furent abandonnées, et les défauts, comme les mauvaises herbes dans les champs mal cultivés, grandirent et poussèrent jusqu'à tout envahir.

Les remontrances, les avertissements charitables ne purent l'arrêter sur cette pente glissante et ne firent que l'aigrir davantage.

La vanité lui obscurcissait la vue et l'illusionnait au point qu'il répondit à un Frère :

— Sachez qu'un jour, vous et les autres, vous raconterez de moi des choses merveilleuses et étonnantes, sachez qu'un jour je serai un saint.

« Comme autrefois Caïphe, ajoute son historien, il ne disait pas cela de lui-même. »

Les supérieurs attristés l'envoyèrent dans un autre couvent, dans l'espoir que cet état d'humeur disparaîtrait.

L'esprit d'indépendance dont il fit preuve, l'attachement à ses vues propres et à ses volontés, son humeur ombrageuse, mélancolique, acariâtre, le rendirent bientôt insupportable à ses frères, et, de couvent en couvent, il vint échouer à celui de Sainte-Restitute, à Messine.

Proposé par un supérieur compatissant au sous-diaconat et refusé à cause de ses antécédents, il manifesta quelque temps des regrets et du repentir de sa vie relâchée. Dès lors, il fut ordonné au mois de décembre 1642.

Sa mauvaise nature ne tarda pas néanmoins à reprendre le dessus, et il fatigua ses frères de ses exigences, et ses supérieurs de ses importunités. Sous le prétexte de reprendre ses études et de pouvoir rendre un jour des services signalés à son Ordre, il demanda à rentrer à Palerme. Pour toute réponse, on l'exhorta à s'amender. Selon la pensée de saint Augustin, « la science dans un religieux sans vertu est non seulement superflue, mais pernicieuse ».

Ces dures mais charitables vérités ne purent venir à bout de son obstination. Il en appela au tribunal du Saint-Office de Palerme et, par ce moyen, arracha enfin la permission de se rendre dans sa ville natale. Il pensait ainsi lier les mains à ses supérieurs et pouvoir se fixer définitivement dans sa patrie. Sa désillusion fut complète. Les inquisiteurs, hommes graves et vertueux, eurent bientôt fait de découvrir les dessous de ses instances, et, jugeant qu'il avait grand besoin d'être humilié et mortifié, ordonnèrent son transfert de Palerme.

Le pauvre Frère, mécontent, criant à l'injustice et à la persécution, fut donc envoyé à Camerata.

Son âme inquiète et malade n'y put trouver le calme et la paix. L'orgueil la tourmentait. L'année d'après, il quittait Camerata pour se rendre à Trapani, où, de nouveau, il se transformait si subitement, devenait si prévenant, si humble et si régulier que tous en étaient dans la stupéfaction.

Malheureusement, cette ardeur de sainteté ne dura pas, et il retourna bientôt à ses inquiétudes et à ses susceptibilités.

Il en vint à un tel état d'aigreur qu'il se prit à désespérer et à accuser ses frères qui le reprenaient doucement, parfois peut-être avec trop de zèle, de le haïr, de le calomnier, de le persécuter et de vouloir sa ruine.

Il écrivit au Général de l'Ordre une lettre, datée du 10 mars 1643, pleine de ces sentiments d'aigreur, suppliant son cœur paternel de le consoler, de le sauver de l'abîme en lui permettant de quitter la Sicile.

Dans cet état d'exaspération, le pauvre jeune homme commença à rêver de pays lointains et d'aventures.

De sa fenêtre, il apercevait les flots mouvants de la mer et il pouvait suivre des yeux, au large, les brigantins aux blanches voiles, en chasse de quelque barque latine.

— Oh! s'écriait-il alors avec passion, si un de ces Turcs pouvait un jour me capturer et m'emporter dans les pays lointains de Barbarie, Là-bas, au moins, libre de toutes les souffrances et de toutes les angoisses qui m'étreignent ici, je serais heureux et content.

Sur ces entrefaites, arriva une réponse du Père Général lui permettant de quitter Trapani et de se rendre au couvent de Naples.

### IL EST CAPTURÉ PAR LES TURCS — ESCLAVE A TRIPOLI SES SOUFFRANCES

Il s'embarqua, la joie au cœur; mais, près de l'île de Lustrica, le navire fut capturé par des corsaires de Bizerte et les passagers furent enchaînés comme esclaves. Le Fr. Alype fut dirigé sur Tripoli et vendu à un renégat puissant et enrichi.

Son malheureux désir était exaucé, mais il n'y trouva pas le bonheur cherché.

Plusieurs lettres écrites à sa sœur nous sont restées de lui.

Il y décrit ses souffrances, les dangers auxquels sa foi est exposée; il la supplie de s'occuper de son rachat et termine en arrosant sa lettre de ses larmes.

Ces souffrances des captifs en Barbarie, nous les connaissons d'autre part, par les récits de l'admirable saint Vincent de Paul, qui les avait endurées avec une charité héroïque.

Les chrétiens, hommes, femmes, enfants, pris sur mer ou enlevés sur les côtes et détenus en esclavage, étaient au nombre de trente à quarante mille. « Ces pauvres gens, écrivait un missionnaire, souffrent atrocement. On les fait travailler tous les jours à scier du marbre, exposés aux ardeurs du soleil qui sont telles que je ne puis mieux les comparer qu'à une fournaise ardente. On leur voit tirer la langue comme des chiens, à cause du chaud insupportable dans lequel il leur faut respirer. Hier, un pauvre esclave âgé se trouvant accablé de mal et n'en pouvant presque plus demanda la permission de se retirer; mais il n'eut d'autre réponse sinon que, dût-il crever sur la pierre, il fallait qu'il travaillât? »

Un autre missionnaire ajoute : « J'ai trouvé quarante esclaves enfermés dans une étable si petite et si étroite qu'à peine s'y pouvaient-ils remuer. Ils n'y recevaient l'air que par un soupirail fermé d'une grille de fer, qui est sur le haut de la voûte. Tous sont enchaînés deux à deux et perpétuellement enfermés, et néanmoins ils travaillent à moudre du blé dans un petit moulin à bras..... Certes, ces pauvres gens sont vraiment nourris du pain de douleur. »

Tel était l'état misérable auquel était réduit le pauvre religieux. Plusieurs mois s'écoulèrent et les moyens de rachat n'arrivaient pas. Le désespoir alors fit place à la confiance, et, avec lui, le démon s'insinua plus avant dans le cœur de l'exilé.

Pour échapper aux instances obsédantes de son maître et peut-être aussi pour être tenu en plus grande estime par les chrétiens et profiter de leurs aumônes, le malheureux Frère s'était fait passer pour prêtre.

Et pour jouer son rôle jusqu'au bout, il s'était mis à dire la messe et à écouter les confessions des pauvres captifs.

Il accompagnait même la messe de quelque prédication, les exhortant à mieux vivre, à considérer leur captivité comme une punition de leurs crimes et de leurs péchés.

### IL APOSTASIE LA VRAIE FOI

Tant de sacrilèges accomplis avec cette légèreté de cœur ne pouvaient qu'endurcir son âme. La pensée de l'apostasie s'insinua peu à peu dans son esprit. Repoussée d'abord, mais avec mollesse, elle fut bientôt caressée secrètement avec une certaine joie et définitivement acceptée. Il écrivit, à cet effet, à son maître une lettre pleine de cynisme, dans laquelle il déclarait que, malade de la peste, il avait, une nuit, reçu la visite de Mahomet. Le Prophète lui avait promis sa guérison s'il se faisait mahométan.

La joie du renégat fut profonde. Le misérable religieux fut retiré des fers et revêtu d'habits musulmans, il renonça solennellement au baptême et à Jésus-Christ. Son exemple scandaleux entraîna deux pauvres âmes; et la douleur des chrétiens fut immense. L'apostat fut appelé au palais du gouverneur et comblé de prévenances et d'honneurs.

Ni les dignités, cependant, ni l'amour des richesses et des plaisirs sensuels ne l'avaient conduit à cet abîme. Le désespoir seul et les suggestions infernales du démon en furent la cause, au témoignage des Récollets français qui se dévouaient, sur ces ingrates plages, au soulagement des captifs.

Lorsque cette terrible nouvelle parvint à sa famille et à ses frères en religion, ce fut une explosion de douleur et de tristesse. Bien des larmes et des prières furent alors versées pour la pauvre âme perdue.

Un espoir de retour restait néanmoins à l'apostat. Il n'avait pu renier sa divine Mère du ciel, et toujours lui était resté fidèle et dévot. Son image ne quittait pas sa poitrine, et les chrétiens parfois le surprenaient à réciter le petit office de la Sainte Vierge, dévotion à laquelle sa mère lui avait fait promettre de rester attaché.

Lorsque, l'exaltation passée, son crime lui apparut dans toute son horreur, on le vit, rongé de remords, rechercher la solitude et parcourir les chemins écartés, seul, pâle, défait, le corps brisé. Un Père Récollet, ému de compassion, voulut l'approcher. Il parla à son cœur troublé avec d'infinies délicatesses, l'entretint souvent du tendre amour de la Vierge Marie pour les misérables pécheurs.

### MARIE LE RAMÈNE AU BERCAIL

Bien des exhortations furent vaines, mais la grâce et l'intercession de Marie finirent par toucher le renégat.

Il écrivit au Père Récollet une lettre mouillée de larmes et de repentir, demandant pardon à Dieu et aux hommes de son crime et de ses scélératesses, se déclarant prêt à confesser publiquement sa foi, pour réparer le scandale, et à verser son sang pour Jésus-Christ.

Encouragé par le saint religieux, il se prépara dans la retraite et la prière à exécuter son héroïque dessein.

Avant de marcher à la mort, il voulut écrire à ses frères en religion la lettre suivante :

« Chers frères, vous avez sans doute appris l'abîme profond où je suis tombé, entraîné par mon humeur orgueilleuse. Aujourd'hui, tout en larmes, je viens me prosterner à vos pieds et vous supplier de prier Dieu pour moi, afin qu'il m'éclaire et me soutienne dans les tourments.

» Que votre charité me pardonne toutes mes fautes, mes médisances, mes calomnies et mes scandales. Hélas! j'ai souvent offensé Dieu et le prochain par ma mauvaise langue..... Je vous embrasse tous de toute l'affection de mon cœur. »

Les chrétiens, néanmoins, informés de sa résolution, craignaient pour le pécheur repentant l'issue du combat. Ils le savaient si sensible, si délicat, si peu endurant à la souffrance, et de ferventes prières s'élevaient dans les bagnes, dans les prisons, dans les horribles cachots, pour le futur confesseur. Après plusieurs jours de retraite, de jeûne, il fit une confession générale de ses péchés, reçut l'absolution et communia en viatique. Une douce lumière était répandue sur son visage et le transfigurait.

### SA GLORIEUSE CONFESSION — SON MARTYRE SES TOURMENTS EFFROYABLES

Il revêtit, sous ses habits mahométans, sa blanche robe de moine et son petit capuce, et, à l'aurore, réconforté par la bénédiction de son confesseur, il prit congé des Pères et se dirigea vers le palais du gouverneur, où, ce jour-là, se tenait une grande réunion, moitié militaire, moitié religieuse, à laquelle il devait prendre part.

S'avançant au milieu de la salle, d'un geste, il commanda silence aux assistants étonnés et à haute voix, dans un saint transport, s'écria :

— Je suis chrétien et religieux. Votre loi est fausse et trompeuse. Et vous tous ici, mahomé-

tans et renégats, vous irez au feu éternel si vous ne vous convertissez pas à la foi de Jésus-Christ.

Et en signe d'horreur et de mépris, il arracha son turban, le jeta à terre avec dédain et le foula aux pieds. Puis, rejetant son manteau de mahométan, il apparut à tous les yeux resplendissant de blancheur dans sa robe de moine. Et tirant de son sein un crucifix de cuivre, il l'éleva en disant :

— La foi de ce Christ est la vraie foi. Je renie et renierai toujours votre loi, ô Mahomet! Et plein de repentir pour le crime que j'ai commis, je veux mourir pour l'amour de mon Sauveur, qui a répandu son sang pour mes péchés.

Le gouverneur resta un instant hors de lui. Se reprenant, il lui demanda d'une voix calme et doucereuse :

— Quelles sont les raisons d'un changement si subit? Etes-vous pris de vin? Avez-vous perdu les sens?

Pour toute réponse, le courageux confesseur, se tournant vers les renégats qui l'entouraient :

— Suivez mon exemple, frères, s'écria-t-il; retournez à la vraie foi; voici que le Sauveur vous tend les bras amoureusement pour vous presser sur son cœur.

— Qu'on le mette aux fers, qu'on lui rompe les membres et qu'on le brûle vif! s'écrie, ivre de colère, le gouverneur.

Les effroyables souffrances du bagne ne triomphèrent pas de la constance du martyr. Il ne cessa de prêcher la foi de Jésus-Christ avec un cœur enflammé.

Avant de marcher au supplice, on le fit à nouveau comparaître devant le tribunal :

— Etes-vous mahométan ou chrétien?

— Je suis chrétien, par la grâce de mon Seigneur!

Les spectateurs lui montrèrent les soldats armés de massues de fer qui l'entouraient :

— Ils sont là pour vous rompre les membres si vous ne changez de dessein.

— Eh bien! qu'attendent-ils? Pourquoi perdre ainsi le temps? Qu'ils se mettent à l'œuvre. Je suis chrétien et joyeux de mourir pour mon Dieu.

Il est alors saisi et jeté à terre. De lui-même il s'étend, la face souriante tournée vers le ciel, les bras en croix, offrant ses pieds et ses mains aux bourreaux, en répétant :

— Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.

Une lourde massue se lève et s'abat sur la victime immobile. Lorsque les chairs furent meurtries et les os brisés, on s'arrêta, et de nouveau :

— Voulez-vous être chrétien ou mahométan?

— Je suis chrétien, et je meurs avec joie pour ma foi.

Les coups retombèrent alors, avec un bruit sourd, plus nombreux et plus violents. Sous la massue de fer tout ensanglantée, le sang ruisselait, des lambeaux de chair volaient en éclats, une jambe finit par se détacher, et la pauvre victime demeura mutilée. Pas un soupir n'était sorti de sa bouche.

Il fut alors abandonné à la foule qui s'en empara et le traîna par les rues abruptes de la ville. Les enfants et les femmes le suivaient et l'accablaient d'injures et de pierres. La tête ouverte, perdant le sang, le martyr invoquait néanmoins Jésus et Marie, criant parfois :

— Chrétiens, mes frères, priez pour moi!

Le corps tout mutilé fut alors soulevé et jeté à la mer. Les vagues le reçurent doucement et, au lieu de se refermer sur lui, lui servirent de berceau et peu à peu le déposèrent sur la rive. La populace était là et, le voyant encore en vie, elle le lacéra de coups de couteaux et de cimeterres. Les renégats surtout s'acharnaient sur lui. L'un d'eux, armé de deux énormes coutelas, lui en planta un dans le côté, et, de l'autre, lui ouvrit les entrailles et les jeta à la foule. Lassés de fureur, ses bourreaux lui donnèrent enfin le coup de grâce, et lui écrasèrent la tête avec une massue pendant que le martyr murmurait :

— Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.

C'était le 17 février 1645. La jeune victime n'avait que vingt-huit ans.

Les chrétiens avaient assisté de loin au martyre de leur frère. Lorsqu'ils eurent vu son triomphe, ils se rassemblèrent dans les bagnes, et ces obscurs réduits résonnèrent de cantiques d'actions de grâces.

### INTRODUCTION DE LA CAUSE

Les ossements du martyr furent pieusement recueillis et conservés avec soin. Après bien des vicissitudes et des translations, ils vinrent échouer à Palma, où l'on voit encore son tombeau.

Les Pères Récollets envoyèrent aussitôt la relation des faits qui s'étaient passés à la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui en référa au Pape, alors Alexandre VII. Ce dernier, dans une audience solennelle, après audition, remit le dossier à la Congrégation des Rites pour qu'elle instruisit le procès de béatification, s'il y avait lieu. On obtint de nombreuses grâces par son intercession. Les pauvres captifs surtout qui l'invoquaient avec confiance se voyaient miraculeusement délivrés des fers et rendus à leur famille et à leur patrie.

Après les procès préliminaires, et sur les instances réitérées des archevêques et évêques siciliens, des ducs de Palma, des princes Pignatelli, du Sénat et des députés du royaume, du roi d'Aragon lui-même Philippe IV, la cause fut introduite en cour de Rome.

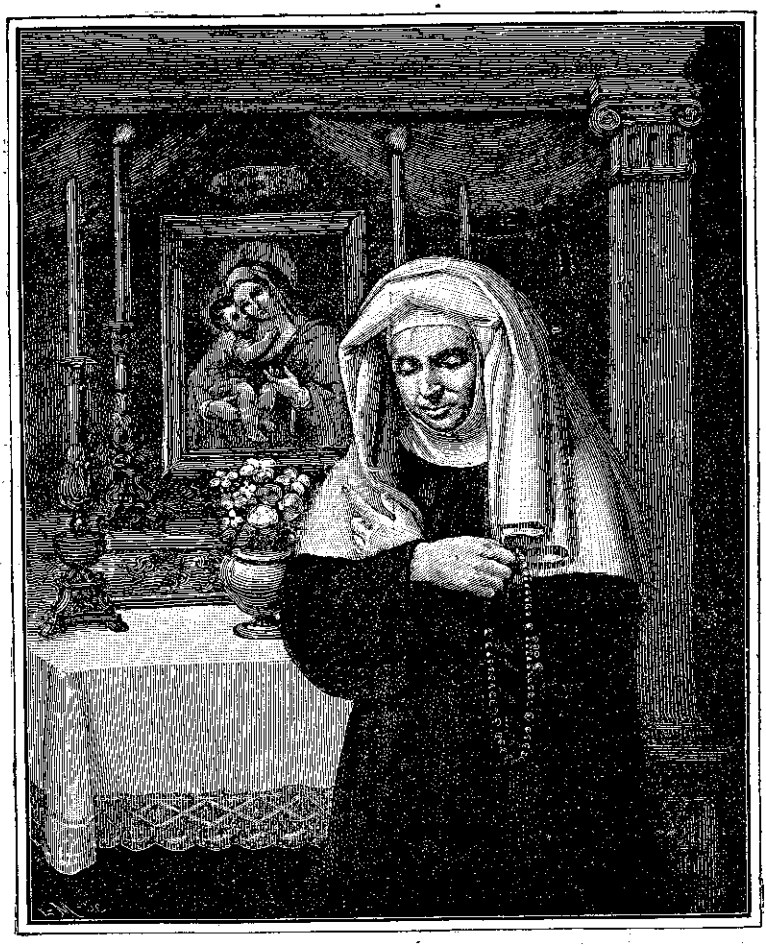
### BIBLIOGRAPHIE

*Vita et morte del Vener. F. Alypto di S. Giuseppe, descritta dal* P. Maggio, *chierico Regolare, suo compatriota*. Roma, 1657.

# LA VÉNÉRABLE ÉLISABETH SANNA

## Tertiaire Franciscaine (1788-1857).

*17 février*



**Portrait de la Vénérable.**
(*Au fond, le tableau de la « Vierge puissante », madone chère à son cœur.*)

NAISSANCE — LA PETITE INFIRME

ELISABETH SANNA naquit le 23 avril 1788, à Codrongianos, dans l'île de Sardaigne. Son père, Salvator Sanna Campus, était un chrétien ardent, à la conscience délicate, au jugement droit. Ses concitoyens l'avaient choisi à juste titre comme maire et juge conciliateur du village. Très versé dans les choses de l'agriculture, il donnait en cette matière, à ses administrés, des conseils toujours écoutés.

Sa mère, Marie-Dominique Lai Cossu, était une pieuse femme qui assistait à la messe tous les matins, fréquentait les sacrements et ne refusait jamais l'aumône au pauvre qui frappait à sa porte. Sa piété était sincère, mais à courte vue, comme le prouva sa conduite à l'égard de sa fille.

Elisabeth fut la seconde des huit enfants dont Dieu bénit cet heureux mariage.

Dès l'âge de trois mois, une attaque de petite vérole lui laissa une paralysie des bras. Avec les années, cette infirmité diminua, mais jamais assez pour que la jeune fille pût s'habiller elle-même ou même faire le signe de la croix.

L'enfant, au caractère très doux, était, à cause de son infirmité, tenue à l'écart des jeux bruyants de ses compagnes. Elle profita de la solitude pour devenir plus familière avec Dieu et la Sainte Vierge.

Elle fut admise à la Première Communion dès l'âge de dix ans et eut dès lors une dévotion ardente envers la Sainte Eucharistie. Toujours en contact avec sa mère, elle avait pour elle une tendre affection, qui la portait à imiter tous ses actes de piété.

Sa tendresse envers la Sainte Vierge et son horreur du péché l'engagèrent, dès qu'elle entrevit un peu le monde, à vouer à Dieu sa virginité. Elle enviait le bonheur des religieuses qui vivaient loin du siècle, à l'abri du mal.

— Quand je vois un monastère, disait-elle à son confesseur, mon cœur tressaille à l'idée que les personnes qui le peuplent ont tout abandonné pour Dieu et se sont volontairement emprisonnées pour lui.

### MARIAGE ET VEUVAGE

Elisabeth, en grandissant, se nourrissait de cet amour de la virginité, heureuse de son infirmité physique qui semblait lui interdire le mariage puisqu'elle ne pouvait nullement se servir de ses mains.

L'invraisemblable arriva pourtant. La jeune fille avait à peine dix-huit ans que sa mère, dans un but assez difficile à justifier, lui manifesta l'intention de la marier.

Elisabeth frémit à ces paroles tant elles bouleversaient ses pensées intimes . Elle pleura amèrement, pria et supplia ses parents. Rien ne put vaincre l'obstination de sa mère qui, pour avoir raison de ses résistances, eut recours trop souvent aux durs reproches et aux coups.

A bout de forces et sur le conseil de son confesseur, la jeune fille se soumit.

Le 13 septembre 1807, elle épousait un jeune homme sans fortune, mais vertueux.

Dans l'état du mariage, Elisabeth se montra avant tout femme de devoir. Elle puisa dans sa foi si ardente le courage de ne jamais défaillir dans une vie qui ne semblait pas devoir être la sienne. Des dix-huit années qu'elle vécut avec son époux, le dernier jour ressembla au premier ; l'union et la concorde ne furent jamais troublées par le moindre nuage.

Ce fut pour les voisins une longue édification d'entendre le mari louer publiquement sa femme dont il appréciait les grandes vertus, et la femme, à son tour, ne pas tarir d'éloges sur son époux, en qui elle admirait les moindres actes.

De leur mariage naquirent sept enfants, dont deux moururent en bas âge. Lorsque, le 25 janvier 1825, le père s'éteignit après une courte maladie, il y avait autour du lit mortuaire cinq fils pour consoler leur mère en deuil.

### ÉDUCATION CHRÉTIENNE DE SES ENFANTS INFLUENCE DE LA VÉNÉRABLE

Ce fut sur ses enfants désormais qu'Elisabeth reporta tout son dévouement et sa vigilance. En même temps qu'elle les formait à une piété solide, elle leur apprenait l'amour du travail et de l'économie.

A ses filles, elle donna, dès le bas âge, le goût d'une maison propre, bien rangée. Elle leur fit apprendre à coudre, à filer, à ravauder le linge.

Dès que les enfants étaient en âge de se confesser, elle les envoyait régulièrement au prêtre, et, pour corriger leurs défauts naissants, elle avait recours fréquemment au confesseur, auquel elle découvrait jusque dans leurs moindres replis leur âme et leur caractère.

Malgré tous ses efforts, un des garçons, au naturel mauvais, lui occasionna de cruelles angoisses par ses désobéissances et son ingratitude. Nouvelle Monique pleurant son Augustin, elle le recommandait à Dieu tous les jours, et alors que tout semblait humainement perdu et que de ce côté elle n'espérait plus que des douleurs, le jeune homme changea subitement de conduite et fut adopté par un de ses oncles qui le traita comme son fils.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que cette mère de famille si attentive aux devoirs de son état, cette veuve si digne dans son deuil et son isolement, devînt le soutien et le guide des âmes qui l'approchaient ?

Il se forma bientôt autour d'elle un groupe de mères chrétiennes qui suivaient docilement ses conseils et imitaient ses exemples. Ensemble, elles se rendaient à l'église le soir et faisaient la prière en commun.

Plusieurs fois l'an, le groupe allait en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Sacardia, distant de Cadrongianos d'environ trois kilomètres. En voyant passer les pèlerines, il en était parfois qui disaient avec mépris : « Voilà les nonnes et leur abbesse. » Ces critiques ne faisaient qu'exciter la ferveur chez celles qui en étaient victimes.

### PÈLERINAGE A ROME

Les desseins de Dieu sur ses élus sont impénétrables, et bien étranges parfois les chemins par lesquels il les conduit à la sainteté.

Après saint Alexis, saint Benoît Labre, sainte Chantal, que les anges du ciel admirent tandis que le monde les censure, la vénérable Elisabeth est une preuve nouvelle que l'œuvre de Dieu dans les âmes reste très mystérieuse et que nous devons nous contenter de l'admirer sans vouloir en découvrir la raison suprême.

A l'âge de quarante-quatre ans, alors que ses enfants n'avaient plus un besoin absolu de ses soins, la Vénérable fut prise d'un vif désir de visiter les sanctuaires de Rome. Encouragée par son confesseur, guidée par l'esprit de Dieu, elle accomplit cet acte de folie, aux yeux du monde, de quitter la maison familiale et ses cinq enfants pour entreprendre ce long et pénible voyage.

Elle laissa de son départ une lettre explicative, suppliant son frère prêtre de s'occuper de ses enfants jusqu'à son retour.

Elle s'embarqua à Torrès pour Gênes, et

de Gênes, tantôt à pied, tantôt en chaise de poste, elle s'achemina vers Rome où elle arriva, après mille fatigues et de douloureux incidents, le 23 juillet 1832.

Elisabeth voulait visiter le tombeau des saints apôtres, vénérer les reliques des martyrs, recevoir la bénédiction du Souverain Pontife et retourner ensuite dans sa patrie. Dieu en disposa autrement.

Ce voyage si pénible de Gênes à Rome l'avait tellement épuisée que les médecins, consultés au sujet de son retour, répondirent qu'elle s'exposait à une mort certaine en entreprenant un nouveau voyage dans l'état de santé où elle se trouvait. D'autre part, son frère, Don Louis Sanna, la rassura sur ses enfants, en lui écrivant qu'ils lui donnaient toute consolation, qu'ils étaient l'honneur du village et le modèle de la jeunesse du pays.

En même temps, son confesseur, le vénérable Pallotti, l'encourageait beaucoup dans son dessein de rester à Rome en lui disant : « Courage, ma fille, votre famille n'a plus actuellement besoin de votre dévouement. »

Son inquiétude et ses appréhensions calmées, persuadée d'autre part que l'obéissance au confesseur est la seule voie de salut, la Vénérable renonça, en faveur de ses enfants, à tout ce qu'elle possédait en Sardaigne et s'établit définitivement à Rome.

### DANS UNE MANSARDE — LES PÈLERINAGES

Elle s'installa dans une pauvre mansarde, près de la basilique Vaticane, et se fit un règlement de vie dont elle ne se départit jamais.

Levée de grand matin, elle se rendait aussitôt à Saint-Pierre, assistait à toutes les messes qu'on y célébrait, visitait les sept autels privilégiés, s'inclinait ensuite sous la baguette des pénitenciers, puis se rendait au cimetière des gardes suisses, où elle faisait le chemin de la croix.

Au bout de quelques mois, lorsqu'elle connut mieux la ville, elle visita les églises où était exposé le Saint Sacrement. Durant ses longues adorations, elle ressemblait à une statue, tant étaient grands son immobilité et son anéantissement devant son Dieu.

Elle fit partie, dès les premières années de son séjour, de toutes les pieuses associations de Rome, et surtout du Tiers-Ordre de Saint-François.

Sa vie était très pauvre et très mortifiée. Ne vivant que d'aumônes et du maigre salaire que lui procuraient ses travaux d'aiguille, elle se trouva plusieurs fois sans pain.

« Un jour, dit le président des Oblates de Tor di Specchi, j'allai la voir et je la trouvai défaillante, presque inanimée par suite de ses longues privations. Aussitôt, j'envoyai prendre un pain et du bouillon qui lui rendirent quelques forces. »

Pour toute habitation, elle n'avait qu'une chambrette au galetas d'une vaste maison. Là, elle avait entassé son petit mobilier, ses ustensiles de cuisine, son bois, etc. Ce logement, glacière en hiver et fournaise en été, elle le partageait encore avec une nombreuse famille de gros rats qui, se considérant en pays conquis, ne lui laissaient pas une minute de repos et de tranquillité.

### « LA VIERGE PUISSANTE » — LA CONSEILLÈRE

Dans sa mansarde, la Vénérable avait réservé une place privilégiée à la Sainte Vierge. Un tableau de la « Vierge puissante » était placé sur un petit autel, et continuellement des lampes et des cierges brûlaient en son honneur. C'est que les Romains avaient foi en la Vierge et confiance en la sainteté d'Elisabeth.

Dans les escaliers de la maison, c'était une suite ininterrompue de personnes qui allaient se recommander à la Sainte Vierge par l'intercession de son humble servante.

La Vénérable les accueillait toujours avec bonté, bien qu'elle connût les calomnies qu'une telle affluence occasionnait de la part des personnes bavardes et envieuses. Elle s'en remettait à Dieu du soin de garder sa réputation.

Les conseils qu'elle donnait en son pauvre patois sarde révélaient une âme très élevée et d'une prudence consommée.

A toutes les jeunes filles, elle recommandait une grande ouverture de conscience vis-à-vis de leur confesseur, pour bien régler leur vie et choisir leur vocation. Aux personnes qui aspiraient à la vie religieuse, elle disait :

— Priez, demandez conseil, pesez mûrement votre choix.

A celles qui étaient inclinées vers le mariage :

— Soyez modestes, ne laissez pas papillonner votre cœur, pour ne pas tomber dans les pièges du démon.

Aux femmes qui se plaignaient de leur mari :

— Soyez humbles, soumises, patientes, et priez. Vous avez en vous le remède qui guérira votre mari.

Aux fausses dévotes, avides de mortification :

— Le véritable cilice pour les femmes, c'est de mettre un frein à leur langue.

Dans ses paroles, elle ne regardait jamais ce qui pouvait plaire ou déplaire, mais elle disait en toute franchise et avec une grande liberté chrétienne ce qui lui paraissait être la vérité.

— Je voudrais bien me cloîtrer, lui disait un jour une jeune fille, mon confesseur m'approuve.

— Et moi je vous dis que si vous trouvez un mari, vous vous hâterez de le prendre.

C'est ce qui arriva. Elle fit la même réponse à trois jeunes Romaines qui manifestaient de vifs désirs de vie religieuse par dépit de n'être point recherchées. La Véné-

rable lut en elles ce sentiment malgré le soin qu'elles prenaient à le cacher et leur dit simplement :

— Mes filles, préparez-vous à votre prochain mariage.

Un soir, un jeune homme vint la trouver pour la supplier de venir assister son frère qui était mourant et désirait ardemment sa présence. Sans répondre, elle congédia du geste le solliciteur et dit ensuite aux personnes présentes, étonnées de sa dureté :

— Ce jeune homme est venu dans un mauvais dessein, son frère n'est pas malade.

De fait, on apprit le lendemain qu'un guet-apens était préparé dans une maison pour traiter indignement la Vénérable.

Ce pauvre grenier où elle habitait devint en peu d'années le sanctuaire de la « Vierge puissante ».

Les mères y venaient pleurer sur des fils rebelles, les femmes sur des maris infidèles, les pécheurs sur leur vie de désordres, les négociants dans la détresse venaient exposer leurs soucis. Chacun laissait un petit cierge, marque visible de sa foi, et s'en retournait consolé.

### TORTURES PHYSIQUES
### SOUFFRANCES MORALES

La Vénérable fut toujours résignée à la volonté de Dieu, quoique cette volonté ne se manifestât dans sa vie que par des souffrances continuelles : migraines quotidiennes, violentes douleurs de dents, crampes d'estomac, enflure des mains et des pieds, fièvre incessante qui lui donnait l'impression de se trouver plongée tantôt dans un étang glacé, tantôt dans une mer de feu.

A ces souffrances physiques, il faut joindre les injures et les coups que la Vénérable recevait fréquemment.

Lorsqu'elle paraissait sous son costume un peu étrange de Tertiaire, avec son maintien si humble et si doux, c'était aussitôt, de la part des gamins des rues, une pluie de lazzi et souvent une grêle de pierres.

Une fois, en passant sur le pont Saint-Ange, elle se trouva en face d'une femme inconnue qui se jeta sur elle : « Ah ! c'est toi que j'attendais ! » et, vomissant mille injures, elle la roua de coups tout en marchant, car Elisabeth, sans s'émouvoir, continuait son chemin. Cette scène pénible ne cessa qu'à l'église de Saint-Philippe de Néri, sur l'intervention de passants indignés.

En 1849, tandis que Rome était en pleine révolution, quelques républicains la rencontrèrent près du monastère de Tor di Specchi ; ils l'entourèrent et voulurent la forcer à crier : « Vive la République ! »

— Je ne la connais pas votre République, pourquoi voulez-vous que je lui souhaite longue vie?

Cette fière réponse lui valut des insultes et des menaces de mort qui, d'ailleurs, ne la troublèrent pas.

Une autre fois, elle eut un assaut plus terrible à soutenir, qui montra son énergie et sa force d'âme vraiment héroïque.

Un soir, un homme perdu de mœurs s'introduisit subitement dans sa chambre et chercha par tous les moyens à l'amener à favoriser ses mauvais desseins. La servante de Dieu resta inébranlable, mais, sur les instances et les menaces du triste personnage, elle prit un couteau et le lui présenta ouvert :

— Tuez-moi, dit-elle, si vous voulez, mais du moins respectez-moi.

A ces paroles inattendues, l'homme, vaincu, tomba à ses pieds, implora son pardon pour sa criminelle hardiesse et changea de sentiments et de vie.

### LA MORT ET LES FUNÉRAILLES

Au mois d'octobre 1856, la veille de sainte Thérèse, la Vénérable souhaitant la fête à une de ses amies, Thérèse Cassetta :

— Dieu veuille que vous la célébriez longtemps encore, mais moi, je ne le ferai plus.

— Pas même demain ? répondit son amie.

— Si, je l'espère, reprit-elle, mais c'est la dernière fois.

Elle annonça ainsi sa mort prochaine à diverses personnes. Au mois de janvier 1857, elle supplia sa « Vierge puissante » de lui permettre d'assister encore une fois au mois de Marie. Elle comprit que cette faveur lui était refusée.

Le vendredi 13 février, après avoir communié à Saint-Pierre, elle fut prise d'une forte fièvre et put à peine se traîner jusque chez elle. Le médecin reconnut une fluxion de poitrine qu'il jugea de suite très grave. Quatre jours après, la vénérable Elisabeth mourait, ayant reçu tous les sacrements.

Le corps resta exposé pendant plusieurs jours à la vénération des fidèles qui accoururent en foule.

L'affluence fut telle que les gendarmes pontificaux durent organiser un service d'ordre pour empêcher les indiscrétions d'une piété peu éclairée, qui aurait mutilé le corps de la Vénérable et mis sa chambre au pillage pour avoir des reliques.

Enfin le 19, les obsèques solennelles eurent lieu dans l'église San-Salvator in Onda, suivant ses dernières volontés, et le cercueil placé côte à côte de celui du P. Pallotti, son ancien confesseur.

Son image tant aimée de la « Vierge puissante » fut aussi portée dans cette église.

La cause de béatification a été introduite par un décret de la Congrégation des Rites, le 20 mars 1869, signé par Pie IX le 22 avril suivant. Une Congrégation antépréparatoire, où les consulteurs ont donné un avis favorable sur l'héroïcité des vertus de la Vénérable, a été tenue le 18 janvier 1911.

Les nombreux miracles constatés à son tombeau font espérer qu'elle pourra bientôt être comptée au nombre des Bienheureuses.

# LA BIENHEUREUSE CHRÉTIENNE

## VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT AUGUSTIN

*Fête le 20 janvier.*

**La bienheureuse Chrétienne ressuscite un enfant mort.**

### SA NAISSANCE ET SON ANGÉLIQUE PURETÉ

Dans une vallée du grand-duché de Toscane, non loin de l'illustre Florence, s'élevait un village fortifié qu'on appelait le château de Sainte-Croix. Là vivait modestement une pauvre famille, riche en vertus et en piété. Elle était peu connue des hommes, mais l'auréole de sainteté qui environnait son nom la rendait agréable à Dieu; aussi le Seigneur se plaisait-il à répandre sur elle ses faveurs et ses grâces.

Déjà trois enfants faisaient la joie du père et de la mère quand naquit encore, pour leur plus grande gloire, la bienheureuse Chrétienne. C'était en 1240. On la porta avec empressement aux fonts sacrés, où elle reçut, avec la grâce du saint baptême, le nom d'Oringa. Nous verrons plus tard comment le nom de Chrétienne vint se substituer à celui d'Oringa.

Oringa grandit à l'ombre du château-fort où vécurent ses pères, à l'abri de la croix. Elle hérita des vertus de sa mère, et son père ne voyait qu'avec une noble fierté se développer en son enfant les heureuses dispositions qu'elle avait pour la sainteté.

Elle était d'une pureté angélique. On raconte qu'à peine âgée de cinq ans, elle ne pouvait entendre de paroles déshonnêtes ou légères sans éprouver une telle horreur qu'elle en tombait malade et était prise de vomissements. La présence d'un impie ou d'un libertin était pour elle le plus grand des tourments.

Quand elle quittait la maison paternelle, ce qu'elle faisait le plus rarement possible, elle plaçait une grosse pierre au seuil de la porte afin de pouvoir reconnaître la demeure à son retour, car elle ne marchait que les yeux modestement baissés.

Non seulement elle redoutait de voir les vanités du siècle, mais elle aurait rougi de ne pas dérober ses regards et son visage aux personnes du monde. Elle couchait sur la dure et souvent sur la terre nue. En hiver, elle marchait pieds nus sur la neige, où elle laissait parfois, avec l'empreinte de ses pas, des traces de sang.

### LES BŒUFS OBÉISSANTS

Quand elle eut appris à parler, elle adressa ses premières paroles à son céleste Epoux qui avait ravi son cœur dès son âge le plus tendre,

et à qui elle avait voué une perpétuelle virginité. Avec Jésus elle passait, dans les plus délicieux entretiens, les longues heures de la nuit, surtout quand elle dut prendre sa part des travaux domestiques.

Elle avait à peine huit ans que son père l'envoyait aux champs paître ses troupeaux de bœufs : « Vous auriez vu cette autre Rébecca, dit son biographe, prendre en main l'aiguillon et s'en aller, sur l'ordre de son père, dans les gras pâturages. Et ce n'est qu'aux dernières lueurs du crépuscule du soir qu'elle rentrait dans sa demeure. » Mais comment passait-elle ses journées? Son historien nous l'apprend : « En gardant les troupeaux de son père, l'humble bergère n'oubliait point le divin Pasteur. Elle détermine aux bœufs un certain espace qu'ils ne doivent pas franchir, et où ils peuvent brouter librement l'herbe épaisse. Pendant ce temps, Oringa s'enfonce dans la solitude ou se retire dans le creux d'un arbre pour épancher plus commodément son âme innocente dans l'âme immaculée de son céleste Epoux. »

### ELLE REFUSE LE MARIAGE ET PREND LA FUITE

Oringa vient d'atteindre sa quinzième année, Dieu lui envoie une terrible épreuve. En peu de jours, la mort enlève presque du même coup à l'affection des enfants un père et une mère tendrement chéris. La jeune adolescente, qui a appris de bonne heure à faire toujours la volonté de Dieu, s'incline doucement sous la main qui la frappe, elle et ses frères. Elle sait que le Dieu qui afflige est aussi celui qui console et elle attend de sa main miséricordieuse un baume salutaire pour les plaies de son cœur.

Mais la tombe était à peine fermée sur ces dépouilles si chères qu'Oringa se voit en butte aux attaques de ses frères, tous plus âgés qu'elle. Ceux-ci veulent la contraindre de se marier. Ils lui ont même cherché un parti très avantageux. Quand la proposition lui en est faite, Oringa leur répond qu'elle s'est choisi un Epoux incomparable, et cet Epoux, c'est Jésus-Christ. Ses frères entrent dans un accès de fureur indescriptible. Après avoir employé la menace, ils en viennent aux coups. Mais ce n'est pas par de tels arguments que se donne la vocation du mariage, surtout à une fiancée de Jésus-Christ. La jeune vierge demeure ferme et inébranlable dans sa résolution. Elle essuie patiemment ces orages et ces tempêtes, elle attend le calme. Elle cherche un ami, un conseiller, et n'en trouvant point d'autre que le Bien-Aimé de son cœur, c'est à lui qu'elle s'adresse. Et Jésus lui inspire la fuite.

### LA NATURE SOUMISE

Forte de la protection du ciel, Oringa se lève un jour de grand matin, et après s'être recommandée à son bon ange, elle prend la fuite. Elle chemine longtemps, n'ayant d'autre pensée que pour son divin Epoux, quand soudain elle arrive sur le bord d'un grand fleuve. Ses yeux cherchent en vain un pont ou tout autre moyen de passage. Elle tourne alors ses regards vers le ciel, et, après une courte prière, elle pose avec assurance son pied sur les eaux. O prodige! l'onde s'affermit sous ses pas et en un instant Oringa se trouve sur l'autre rive. Elle ne se croit pas cependant encore en sûreté.

Elle hâte le pas pour arriver à Lucques. Mais déjà le soleil disparaît à l'horizon. La jeune fille entre dans une forêt. C'est là qu'elle se résout à passer la nuit, s'exposant à la dent des bêtes fauves. Mais Dieu veille sur elle.

Au milieu de la nuit, une lumière céleste revêt de splendeur cette forêt sauvage. Oringa ne respire que suaves parfums. Elle foule aux pieds un gazon verdoyant semé de mille fleurs. Les arbres étendent au-dessus de sa tête leur feuillage et la couvrent de leur fraîcheur. Oringa se promène dans ce site délicieux, véritable paradis terrestre, quand soudain un lièvre, fort intelligent, dépouillant sa timidité naturelle, s'approche d'elle sans crainte. Il vient recevoir ses caresses et jouer familièrement avec elle. Oringa ne peut qu'admirer la confiance de cette innocente bête qui l'invite par son exemple à se jeter, elle aussi, entre les bras de la divine Providence.

Mais l'aurore vient de paraître et Oringa se dispose à partir. De quel côté dirigera-t-elle ses pas? Comment sortira-t-elle de cette épaisse forêt? Le lièvre qui ne l'a pas quittée sera son guide. Il fait un signe à la fugitive et marche le premier; celle-ci suit ses traces; et quand elle est parvenue sur le chemin désiré, le lièvre disparaît aussitôt.

### ORINGA DANS LA VILLE ÉTERNELLE

Oringa ne s'arrêta que quelques jours dans la ville de Lucques. Elle continua sa route jusqu'à Rome, où elle voulait aller s'agenouiller sur les tombeaux des Apôtres et vénérer les reliques des saints martyrs.

Au milieu de ces pieux exercices, la noble vierge, obéissant à une inspiration divine, résolut de travailler à la fondation d'un monastère. Mais quand elle alla demander conseil, elle fut, par une permission de Dieu, détournée de son projet. Ce n'était là que la première épreuve. D'autres l'attendaient encore avant qu'elle eût la consolation de voir se réaliser son généreux dessein.

Monaldus, illustre prélat qu'elle était allée consulter, recommanda la vierge à une veuve riche et pieuse, nommée Marguerite. Les vertus d'Oringa et son caractère docile lui gagnèrent bientôt l'affection et l'estime de cette opulente matrone qui ne la regarda plus comme sa servante, mais comme sa propre fille. Elle lui fit quitter ses habits pauvres pour la revêtir de vêtements plus somptueux et plus conformes au rang qu'elle voulait lui voir occuper dans sa famille. « Mais, dit son biographe, Oringa, qui ne faisait pas plus de cas de ses parures qu'un agile coursier de ses harnais d'argent, échangeait vite ses riches vêtements contre ceux des pauvres qui venaient lui demander l'aumône.

» Loin de s'opposer à une telle générosité, la riche matrone la favorisait de plus en plus et demeurait édifiée de la conduite d'Oringa. Les fidèles de Rome admiraient également ses héroïques vertus; touchés de sa sainteté, ils substituèrent à son nom de naissance celui de Chrétienne, nom qu'elle conserva dans la suite et sous lequel elle est généralement plus connue. »

### ELLE VA A ASSISE — VISION

Chrétienne n'avait passé que quelque temps à Rome lorsqu'elle sentit s'enflammer dans son âme le désir d'aller à Assise, au tombeau du séraphique saint François. Elle fit connaître son dessein à la pieuse veuve Marguerite, et celle-ci, qui s'était unie à elle par les liens d'une étroite affection, voulut l'accompagner dans son pèlerinage.

Arrivées à Assise, elles se mirent en oraison. Chrétienne priait depuis plusieurs heures quand un doux sommeil vint fermer ses paupières, et

aussitôt elle eut comme un ravissement d'esprit. Elle aperçoit dans une claire vision l'image d'un monastère, nettement dessiné, et tel qu'elle le rêvait, en même temps qu'un cortège choisi de vierges, qui viennent offrir à Dieu les fleurs de leur humilité, de leur charité et de leur virginité. A son réveil, elle fut grandement consolée de cette vision.

Quelques jours après, un nouveau prodige vint la réjouir et l'affermir dans sa résolution de fonder un couvent. Elle était encore à Assise. Plongée dans les douceurs d'un sommeil bienfaisant, elle voit soudain, des yeux de l'esprit, la Jérusalem céleste. Un chérubin d'un éclat incomparable l'illumine des rayons de sa splendeur. Elle voit la Mère du Fils de Dieu assise sur un trône de gloire. Une lumière éblouissante l'environne comme d'un vêtement de gloire. Sur son front resplendit un diadème d'étoiles, et les chœurs des séraphins et des anges célèbrent dans les plus suaves accents les gloires de Marie. La bienheureuse Chrétienne, frappée de ce spectacle, se prosterne humblement à genoux. Elle adore le Fils; elle balbutie une prière aux pieds de la Mère, et, soudain, elle entend la voix de Jésus-Christ, son Bien-Aimé : « Chrétienne, ma chère épouse, ton âme est dans l'admiration, et tu t'étonnes de cet honneur qu'on rend à ma Mère! C'est qu'en ce jour le ciel célèbre la Conception Immaculée de celle qui, en m'enfantant, n'a pas cessé d'être vierge. » Et la voix ajouta : « Toi aussi tu auras part un jour à sa gloire quand tu auras rendu à la nature le tribut qu'elle réclame. »

La vierge avait ouvert la bouche pour rendre grâce à son divin Créateur qui avait daigné l'admettre dans l'assemblée des Bienheureux, quand elle se vit seule en cette vallée de larmes. Mais son visage avait gardé une lueur de cet éclat céleste. Elle respirait encore ces parfums enivrants, et ses oreilles retentissaient des échos de cette mélodie angélique.

### FONDATION DU COUVENT — RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN

Peu de temps après cette vision, la bienheureuse Chrétienne, pour obéir à une inspiration du ciel, se disposa à retourner en son pays au château de Sainte-Croix. L'illustre veuve romaine l'accompagna dans ce nouveau voyage, mais bientôt elle dut se séparer d'elle et retourner en sa demeure.

La pensée de fonder un monastère occupait sans cesse l'esprit de Chrétienne. Elle résolut de mûrir son projet dans une prière plus assidue et de demander avec plus de ferveur à Dieu qu'il lui manifestât clairement sa volonté. Or, un jour, au milieu des préoccupations et des pensées diverses qui agitaient son âme, elle voit subitement une lumière descendre du ciel et couvrir de ses rayons tout un grand espace. La servante de Jésus-Christ ne délibéra pas longtemps pour savoir ce que signifiait cette lumière. C'est la réponse de Dieu qu'elle avait provoquée par ses prières. C'était la grâce qui parlait, il n'y avait plus qu'à obéir.

La Sainte le comprit; et, malgré ses faiblesses, en dépit des résistances et des obstacles les plus grands, elle demanda et obtint ce fonds de terre sur lequel s'était reposée la céleste lumière.

### HUMILITÉ DE CHRÉTIENNE — LA MÈRE DE DIEU LUI APPREND A LIRE

La glorieuse vierge avait mené à bonne fin cette difficile entreprise. Le succès avait dépassé même son attente, et sa mission semblait être accomplie. Aussi la bienheureuse Chrétienne ne songea-t-elle qu'à recueillir dans le silence et l'humilité du cloître les avantages que lui offrait la grâce de cette fondation. Elle ne voulut jamais être supérieure du couvent qu'elle avait fondé, et quoiqu'elle fût d'une sagesse et d'une prudence rares, elle se mit au dernier rang, comme la plus humble des novices. On la voyait souvent se prosterner aux pieds de ses Sœurs et implorer le pardon de ses fautes et de ses plus petits manquements. Elle mena une vie toute sainte, étonnante d'austérité. Elle se plaisait à affliger son corps par des jeûnes, des veilles et des cilices. Un tel mépris d'elle-même lui attira bientôt les regards de la Reine de l'humilité.

Toutes les vierges qu'elle avait réunies autour d'elle étaient fort ignorantes et ne savaient pas lire. La bienheureuse Chrétienne leur avait enseigné un certain nombre de prières qu'elles répétaient matin et soir et qu'elles conservaient dans leur mémoire pour nourrir chaque jour leur piété.

Mais elle aussi n'avait jamais appris à lire. Or, une nuit, la Mère de Dieu lui fit comprendre la nécessité de cette connaissance élémentaire pour des religieuses. Elle lui apparut, tenant un livre dans ses mains. Elle l'ouvrit et lui dit d'un ton grave : « Lis, Chrétienne. » Et l'ancienne bergère de répondre humblement : « Madame, je ne sais pas lire. » La Mère de Dieu réitéra par trois fois son commandement, et Oringa de répondre chaque fois avec un accent de plus en plus contrit et humilié : « Madame, je ne sais pas lire. — Je ferai que tu saches, » reprit la Reine du ciel. Et, en disant ces mots, elle disparut.

### COMMENT ELLE APPREND A CHANTER

Après avoir appris à lire, la vierge nourrissait encore un secret désir au fond de son cœur, c'était celui de pouvoir chanter sur les mélodies si belles et si pures de l'Eglise, les psaumes et les hymnes. Les douces harmonies du rossignol et le gazouillement des oiseaux étaient pour elle un reproche perpétuel, et souvent elle avait envié aux chantres des bocages ce don du Créateur.

Or, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, de saints religieux vinrent célébrer, dans l'oratoire de la bienheureuse Chrétienne les vertus du divin Précurseur.

Mais ils étaient plus pieux que versés dans l'étude de la mélodie sacrée. Ils voulurent néanmoins donner aux Vêpres toute la solennité possible. Le chant des Antiennes alla bien; mais, arrivés à l'hymne de la fête, les chantres improvisés eurent beau réunir leurs efforts, la dissonance n'en fut que plus sensible. Impossible de se remettre au ton. La bienheureuse Chrétienne, oubliant dans l'ardeur de son zèle qu'elle était moins musicienne qu'eux, vint aussitôt à leur secours, et, avec l'aide de ses religieuses qui avaient obéi à la même inspiration, elle les tira d'embarras. L'historien raconte qu'on eût dit, à entendre ce chœur de religieuses Augustines, un écho des mélodies des cieux. Et il ajoute que depuis lors les filles spirituelles de la bienheureuse Chrétienne donnèrent aux cérémonies de l'Eglise et au culte sacré un éclat qui édifiait vivement les âmes.

### UNE MERVEILLEUSE RÉCOLTE DE FÈVES

La sainte fondatrice vécut avec humilité dans ce couvent au milieu de ses Sœurs. Mais c'est

en vain que la violette veut naître à l'abri des broussailles et des herbes pour se dérober aux yeux, son agréable parfum la trahit toujours.

Tandis que la bienheureuse Chrétienne cherche à se cacher pour ne pas attirer les regards, le parfum de ses vertus et le bruit de ses miracles lui amènent les multitudes. C'est une épouse stérile qui vient lui demander la grâce de la maternité; c'est un captif qui voudrait voir ses liens se briser sous sa main puissante; c'est un paralytique qui demande sa guérison; un démoniaque qui implore sa délivrance.

Sa charité était connue de tous, et il n'était pas de pauvre qui n'eût ressenti le doux effet de sa prodigieuse libéralité.

Il vint une famine qui désolait tout le pays. Contre un mal si redoutable, il fallait un remède prompt et salutaire. Chrétienne le trouva.

Dans les dépendances du couvent se trouvait un champ planté de fèves. La Sainte fit ériger au milieu du champ une croix et donna ordre de venir cueillir librement les fruits que le Seigneur offrait à tous. Dieu récompensa par une abondante bénédiction cette confiance filiale. On accourait de tous côtés, et chacun se retirait après une copieuse récolte. Mais, loin de diminuer, les fèves semblaient se multiplier sous la main des indigents et des affamés, et le champ envahi devenait de plus en plus fertile. Bref, chacun put assouvir sa faim et se soustraire au terrible fléau. La sainte religieuse avait fait un miracle de plus.

### ELLE RESSUSCITE UN ENFANT

Chrétienne brûlait d'un grand amour pour Dieu. Souvent, dans la ferveur de ses prières, quand elle était plongée dans les profondeurs de la contemplation, il s'échappait de ses yeux une telle abondance de larmes que ses vêtements et le sol sur lequel elle était agenouillée, en étaient tout mouillés.

Nous avons parlé de ses œuvres admirables. Elle était également puissante en paroles. Un mot lui suffisait pour apaiser les plus vives querelles.

Pour clore la série des miracles qui rendent chère sa mémoire, nous dirons comment, avec l'aide de Dieu, elle ressuscita un enfant mort depuis plusieurs jours et qu'on trouva dans une fosse. Ses yeux étaient presque sortis de leur orbite. Chrétienne, en le voyant, fut émue de compassion. Elle regarde le ciel et fait une courte prière; puis, prenant la main de l'enfant, elle lui ordonne de se lever, et l'enfant obéit aussitôt.

### JÉSUS-CHRIST PRÉDIT A SA SERVANTE L'HEURE DE SA MORT

Mais déjà les années pesaient sur ses épaules, et, bien que les glaces de l'âge n'eussent pu jusqu'à ce jour refroidir son ardeur, la vierge sentait bien que son heure dernière approchait; aussi se préparait-elle à passer du temps à l'éternité.

Jésus, qu'elle voyait souvent sous la figure d'un ange ou d'un pèlerin, lui apparut enfin pour lui annoncer l'heure de sa délivrance.

Chrétienne aussitôt de rassembler ses Sœurs pour se recommander à leur prières et leur transmettre ses dernières volontés. Ces saintes filles versaient d'abondantes larmes et se montraient inconsolables. Mais elle leur disait : « Ne pleurez pas, nous nous reverrons bientôt au ciel ! » Soudain, elle voit à nouveau Jésus, à la tête d'une légion d'anges, et le grand saint Augustin, suivi d'un cortège admirable de religieux et de vierges. Et comme elle fondait en larmes de joie pour remercier ses hôtes divins, son âme brisa les entraves du corps et s'échappa doucement de sa prison mortelle. Elle était allée au-devant de cette magnifique réunion de bienheureux qui étaient venus la recevoir à la porte du ciel.

C'était le 20 janvier 1310. Chrétienne avait vécu soixante-dix ans.

### LE CIERGE VOLÉ ET LE TONNEAU DE VIN

Son corps fut aussitôt entouré de rayons de lumière. On l'exposa à la vénération des fidèles, et l'on assure qu'un grand nombre de miracles vinrent témoigner de la sainteté de la servante de Dieu.

Nous ne rapporterons qu'un fait. Pendant que son corps était ainsi exposé, les fidèles, dans un esprit de vénération et de confiance, venaient faire brûler des cierges tout autour. Un jeune enfant, soit innocence, soit malice, prit un des cierges offerts à la Sainte et l'emporta dans sa demeure. Or, le soir, son père l'envoya selon sa coutume chercher du vin à la cave, et l'enfant se servit, pour s'éclairer, du cierge béni.

Mais à peine s'est-il approché du tonneau, qu'il est subitement immobilisé sur place. Ses pieds refusent d'avancer. En même temps les cerceaux du tonneau se brisent avec fracas et le vin s'échappe de toutes parts.

Le père, qui avait suivi de près son fils, est frappé de stupeur à la vue d'un fait si étrange. Saisi par je ne sais quel scrupule de conscience, il interroge son fils : « Quelle faute as-tu commise aujourd'hui? » Et l'enfant interloqué de répondre sans détour : « J'ai pris cette chandelle à la bienheureuse Chrétienne. » Le père tomba à genoux et promit à la Sainte restitution. Et au même instant il fut témoin d'un nouveau prodige : le vin s'arrêta comme congelé et ne s'échappa plus du tonneau sans parois.

### CULTE DE LA BIENHEUREUSE CHRÉTIENNE

Durant deux siècles et plus, son corps se conserva dans une intégrité et une fraîcheur parfaites, jusqu'au jour où il fut consumé presque entièrement avec le monastère par un incendie. On recueillit ces restes d'autant plus précieux, et on éleva une église pour les recevoir avec honneur.

Les fidèles qui étaient venus s'agenouiller auprès de sa glorieuse dépouille l'avaient choisie pour leur patronne. Son culte se répandit au loin; et de nos jours encore on continue à invoquer contre les épidémies et les calamités publiques ou privées cette vierge qui fait l'honneur et la gloire de la famille augustinienne.

C'est là qu'elle jeta les fondements d'un monastère qu'elle dédia à la Reine du ciel sous le vocable de sa Conception Immaculée, en souvenir de la vision dont nous avons parlé plus haut.

Elle établit dans ce couvent la règle de saint Augustin, et bientôt l'on vit se grouper autour de la bienheureuse Chrétienne une multitude de vierges qui venaient recueillir les parfums de ses vertus pour en embaumer leurs âmes et captiver ainsi l'amour de leur divin Epoux.

Ce couvent de Sainte-Croix fut le berceau d'un grand nombre de monastères qui vinrent chercher là l'esprit et la règle qui faisaient vivre ces filles de saint Augustin et de la bienheureuse Chrétienne.

# SAINT THÉOTONE

## CHANOINE RÉGULIER DE SAINT AUGUSTIN

*Fête le 18 février.*

**Jérusalem! Jérusalem! — Saint Théotone, pèlerin de Terre Sainte, arrivant en face de Jérusalem, se prosterne et adore Jésus-Christ qui a voulu être crucifié en cette ville pour le salut des hommes.**

### NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Cet enfant de prédilection naquit vers l'an 1080, à Tude, en Galice, de parents honnêtes et pieux. Son père s'appelait Oveco, et sa mère Eugénie. On lui donna au baptême le nom de Théotone (ou Théodon), qui signifie divin ou don de Dieu; c'était comme un heureux présage de ce que cet enfant devait être un jour.

Ses parents prirent un soin extrême de son éducation, et le confièrent, dès sa plus tendre enfance, à des maîtres qui devaient avant tout le former à la vertu et à la piété.

Plus tard, ils l'envoyèrent chez son oncle Crescon, évêque de Coïmbre. Ce digne maître dirigea son éducation et le confia au dévouement de Tello, archidiacre de cette église, homme d'une prudence et d'une modestie extraordinaire, pour lui apprendre la lecture et le chant ecclésiastique.

A la mort de son oncle, Théodon se rendit dans la ville de Viséo, où, en considération de l'évêque défunt et de son mérite personnel, il fut attaché à une église de cette ville dédiée à la Sainte Vierge. Là, le jeune clerc fut admis aux Ordres sacrés dont il remplit les différentes fonctions avec une exactitude et une piété pleines d'édification. A mesure qu'il avançait dans la hiérarchie ecclésiastique, il croissait aussi en science et en sainteté, mettant un soin extrême à se préserver de tout vice et à fuir même les apparences du mal; à tel point que ceux qui étaient témoins de sa conduite l'admiraient et le considéraient déjà comme un saint. Cédant aux vœux de tous les habitants et surtout aux ordres de l'évêque de Coïmbre, Gonsalvi, il accepta la charge de prieur ou doyen de cette église, dont il s'acquitta avec une prudence et une sollicitude vraiment dignes d'éloges.

Aussi, grâce à son habileté et à son dévouement, il enrichit cette église de biens temporels, en lui procurant les objets sacrés nécessaires au culte divin, et surtout de biens spirituels, en y attachant des clercs recommandables par leur régularité et leurs vertus.

Fort peu sensible aux honneurs et aux avantages temporels que pouvait lui procurer sa charge de doyen, le saint prêtre usa d'un pieux stratagème pour se soustraire à une charge qu'il croyait au-dessus de ses forces. Profitant d'un vœu qu'il avait fait d'aller visiter les Lieux Saints, il remit les soins de cette église à son collègue Honorius qui, à son retour, ne put, malgré les plus vives instances, lui en faire accepter de nouveau l'administration. Il refusa également la dignité épiscopale que le comte Henri et la reine Thérasie voulaient lui offrir, de concert avec tout le clergé et le peuple.

Considérant les biens et les grandeurs de ce monde comme choses viles, éphémères et souvent dangereuses, il fuyait comme la peste tout ce qui était de nature à le faire apprécier et admirer. La sincère et profonde humilité, dans laquelle il aimait à se retrancher comme dans une forteresse inexpugnable, le mettait à l'abri des traits de tous les ennemis de son âme.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que l'homme de Dieu voulût se décharger des embarras et des sollicitudes pastorales, pour mener une vie plus douce et plus tranquille. Ce n'était même pas pour suivre plus librement le légitime attrait qui le portait à s'entretenir continuellement avec Dieu dans la prière et la contemplation; mais il voulait, plus dégagé des soucis de l'administration, avoir plus de loisir pour se livrer au ministère apostolique et travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Brûlant de zèle pour étendre le règne de Jésus-Christ dans le monde, il produisit, par ses prédications, d'abondants fruits de grâces et de sanctification dans ses auditeurs. Heureux qui pouvait l'entendre exposer la pure doctrine de la foi d'une façon claire et incisive, tonner contre les vices les plus répandus à cette époque, terrifier les pécheurs par la crainte des châtiments, et encourager les bons par l'appât des récompenses éternelles! Jamais il ne faisait céder la vérité et le devoir devant des considérations humaines.

Beaucoup de pécheurs se laissaient toucher par ses discours pleins d'une onction et d'une force toutes divines, et venaient se jeter à ses pieds pour implorer leur pardon de la miséricorde de Dieu en confessant leurs péchés avec larmes et componction. Si quelques-uns résistaient à l'attrait de la grâce et s'obstinaient à mener une conduite scandaleuse, ils cherchaient à éviter sa rencontre et n'osaient plus paraître devant lui.

On rapporte qu'un jour le comte Ferdinand et la reine Thérasie, qui vivaient ensemble sans être encore unis par les liens d'un légitime mariage, assistant à l'une de ses prédications, se virent contraints à se retirer furtivement de l'église, tout couverts de honte, sans cependant lui en témoigner plus tard aucun ressentiment. Il arriva aussi qu'un dimanche, au moment de revêtir les habits sacerdotaux pour célébrer le Saint Sacrifice en l'honneur de la Sainte Vierge, la reine, qui se trouvait à la porte, le fit prier de dire la messe un peu rapidement; Théodon lui adressa cette noble et courageuse réponse : « Je vénère dans le ciel une autre reine bien meilleure et bien plus illustre, en l'honneur de laquelle je me dispose à célébrer solennellement les saints mystères. Dites à votre maîtresse qu'elle est libre d'y assister ou de s'en retourner. » Quand ces paroles furent rapportées à la reine, au lieu de s'en irriter, elle en fut édifiée et eut le courage de reconnaître qu'une telle conduite ne pouvait être inspirée que par les sentiments les plus élevés et qu'elle était digne d'un prêtre vraiment saint et craignant Dieu. L'ayant fait appeler après l'oblation du Saint Sacrifice, elle tomba à ses pieds, confessa sa faute, en demanda avec larmes le pardon et la pénitence, sollicita le secours de ses prières et promit d'être désormais plus réservée et plus respectueuse à l'égard des choses saintes.

Saint Théodon était plein d'une tendre compassion pour les pauvres et les malheureux; il ne négligeait rien pour venir en aide à toutes les misères et infortunes dont il avait connaissance. Chaque vendredi, il avait la coutume de célébrer le Saint Sacrifice à l'église Saint-Michel, au cimetière de la ville, en faveur des âmes du Purgatoire. Il s'y faisait un grand concours de peuple et de nombreuses offrandes; l'homme de Dieu ne se réservait rien et distribuait toutes les aumônes aux indigents immédiatement après la procession qui suivait sa messe.

Que dire de sa chasteté ? Il savait que cette belle vertu doit être conservée d'autant plus précieusement qu'elle est plus excellente et renfermée dans un vase plus fragile; aussi, quel soin jaloux et quelle délicatesse exquise il apportait dans sa vigilance pour la préserver de toute atteinte et la conserver dans son intégrité. La beauté et les grâces extérieures de son corps étaient en harmonie parfaite avec la pureté et l'éclat intérieur de son âme; l'ennemi du salut en profita souvent pour lui tendre des embûches et chercher à le faire tomber dans quelque piège; mais toujours vigilant dans la prière, suivant la recommandation du divin Maître, le saint prêtre sut chaque fois déjouer les artifices du démon, les tourner à son avantage personnel autant qu'à la confusion du père du mensonge et de ses suppôts.

Nous n'en citerons qu'un exemple : Une femme, remarquable par les charmes extraordinaires de sa personne, cherchait un jour, par des paroles insinuantes et flatteuses, à lui inspirer pour elle une dangereuse amitié; à peine l'homme de Dieu eut-il deviné ses intentions coupables que, ne pouvant maîtriser son indignation, il lui cracha au visage et s'enfuit. Il est à croire que l'élégante mais perfide mondaine ne recommença plus.

Mais notre Saint soupirait après le jour où il lui serait donné de nouveau de vénérer à Jérusalem les souvenirs de la passion et de la mort de notre Rédempteur. Il quitta donc une seconde fois sa patrie et se mit en route avec un groupe nombreux de pèlerins. Ils abordèrent au port de Saint-Nicolas, à Bari (Italie), où ils furent obligés de séjourner durant six semaines à cause des vents contraires. Théodon, qui ne perdait jamais son temps, profita de ce retard forcé pour se livrer à toutes les œuvres de miséricorde en son pouvoir; il s'efforçait, en outre, d'attirer à ces exercices de charité ses compagnons de voyage qu'il entraînait par ses paroles de feu et plus encore par ses exemples.

Lorsque les vents furent redevenus favorables, ils se remirent en mer. Mais, à peine avaient-ils navigué quelques jours, qu'une violente tempête s'éleva tout à coup et menaça de tout engloutir; les matelots, épouvantés, rivalisaient d'efforts et prenaient toutes les mesures de prudence pour conjurer le danger, mais en vain. Comme pour mettre le comble à la terreur des passagers, on vit tout à coup surgir du fond des abîmes entr'ouverts un monstre épouvantable : « Ses yeux, raconte notre Saint lui-même, lançaient comme des éclairs de feu et glaçaient les pèlerins d'horreur et d'effroi. On se demandait si ce n'était pas un démon sorti de l'enfer. Les plus intrépides eux-mêmes, croyant leur fin prochaine, se disposaient à faire à Dieu le sacrifice de leur vie. Tous invoquaient avec larmes le secours du Tout-

puissant, le suppliant de sauver du moins leurs âmes et de les recevoir dans la bienheureuse patrie. »

Théodon, prosterné la face contre terre, abîmé dans la prière et dans les sentiments d'une tendre compassion, conjurait le Seigneur de jeter sur tout l'équipage un regard favorable. Après avoir récité les psaumes et les litanies, il adressa au Maître des éléments et des flots cette touchante supplication : « Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant et de l'auguste Vierge Marie, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, êtes un seul Dieu en l'ineffable Trinité de personnes, daignez nous venir en aide dans ce péril extrême, afin que, arrivant heureusement au sépulcre de votre glorieuse Résurrection pour lequel nous venons de l'extrémité du monde, nous puissions le vénérer et le baiser, en vous rendant de dignes actions de grâces pour le grand bienfait de notre rédemption. »

Le saint homme console et encourage les passagers: il les exhorte à se repentir de leurs fautes, à se pardonner mutuellement leurs offenses, à prier Dieu du fond du cœur et à placer en lui toute leur confiance. Enfin, il leur promet qu'ils ne tarderont pas à être exaucés par la clémence divine.

En effet, comme il l'avait annoncé, la tempête s'apaise, le calme se rétablit peu à peu, la nuit, dont les affreuses ténèbres avaient augmenté l'horreur du péril, fait place à la bienfaisante lumière du jour. Tous, à l'envi, pleins de joie et d'admiration à la vue d'une si subite délivrance, éclatent en chants de louanges et d'actions de grâces au Dieu Très-Haut qui les a arrachés si miraculeusement à une mort imminente.

Enfin, trois semaines après son départ de Bari, le vaisseau abordait heureusement à Jaffa (l'antique Joppé). Conquise par la valeur de nos aïeux les Croisés, la Palestine était heureusement, à cette époque, au pouvoir des chrétiens.

Après avoir vénéré le tombeau de saint Georges, non loin de Joppé, le pieux pèlerin prit sa route vers la Galilée et son cœur tressaillit d'allégresse en arrivant dans cette douce et gracieuse ville de Nazareth, où vécurent si longtemps, dans le travail, l'humilité et la prière, Jésus, Marie, Joseph. De Nazareth, il monta au Thabor, célèbre par la transfiguration du Sauveur ; et, du haut de cette montagne élevée, il put saluer en même temps une foule d'autres lieux de Galilée sanctifiés par la présence et les miracles du Sauveur des hommes. Il traverse ensuite la Samarie, non sans s'arrêter au puits de la Samaritaine, près de Naplouse (l'antique Sichem), ce puits au bord duquel Jésus s'assit, fatigué, et convertit une pécheresse.

Du plus loin qu'il peut apercevoir Jérusalem, il la salue en se prosternant la face contre terre et en versant d'abondantes larmes. Il entre dans la Ville Sainte avec de grands transports de reconnaissance et d'allégresse.

Au comble de ses vœux, oubliant les fatigues d'un si long voyage, l'heureux pèlerin n'a rien de plus pressé que de se rendre au Calvaire où notre bon Sauveur consomma le sacrifice de notre rédemption. Là, il fond en larmes et, baisant ce sol sacré avec une grande effusion d'amour, il rend ses hommages au divin Crucifié dans des sentiments aussi tendres et aussi vifs que s'il eût été témoin de sa douloureuse passion et de sa mort ignominieuse.

Après avoir répandu son cœur en des gémissements ineffables et d'ardentes supplications sur le Golgotha, il descend au Saint-Sépulcre où le Maître de la vie, devenu Victime de la mort, fut renfermé, mais pour en sortir bientôt triomphant et glorieux. Croyant encore voir le corps adorable du Sauveur dans ce tombeau vénéré, il semblait se désaltérer avec une douce volupté aux eaux vives sorties du côté entr'ouvert de Jésus, et savourait en même temps les enseignements précieux renfermés dans ces scènes mémorables.

Au sortir du Saint-Sépulcre, Théodon se rendit au lieu où Joseph d'Arimathie et Nicodème déposèrent le saint Corps pour le couvrir de parfums avant de le déposer dans le tombeau. Enfin, il n'eut garde d'oublier l'endroit où sainte Hélène découvrit la vraie Croix, et son âme se répandit en actions de grâces pour la faveur que Dieu avait faite aux chrétiens en leur donnant une relique aussi précieuse. Ce fut alors seulement qu'il consentit à aller prendre un peu de nourriture et de repos, mais l'âme toute remplie des saintes méditations que lui suggérait ce qu'il venait de voir.

Le lendemain, il continua à visiter amoureusement les lieux et les monuments vénérables de la Ville Sainte : l'emplacement du temple de Salomon, la Porte dorée; le mont Sion et le Cénacle où le Seigneur lava les pieds à ses apôtres, institua l'auguste Eucharistie, apparut plusieurs fois à ses disciples après sa Résurrection, où, enfin, le Saint-Esprit descendit le jour de la Pentecôte. En quittant le Cénacle, il suivit la voie sacrée par laquelle les apôtres portèrent le corps de la Mère de Dieu; vénéra en passant l'église de Saint-Pierre dite « de Galli Cantu » (du chant du coq) et le tombeau de saint Jacques, parent de Jésus; descendit dans la vallée de Josaphat; pria au lieu où fut déposé le corps de la Sainte Vierge; passa de là à l'oratoire de Gethsémani où le Sauveur, tombant en agonie, adressa au Père sa touchante prière, et gravit le mont des Oliviers d'où Notre-Seigneur Jésus-Christ remonta au ciel. Il se dirigea de là vers Béthanie par Bethphagé, et visita le tombeau où Lazare fut ressuscité et la maison qu'il habitait avec ses sœurs Marthe et Marie.

Théodon tourna ensuite ses pas vers Bethléem, entra dans l'étable qui vit naître le Sauveur du monde, où le bœuf reconnut son Maître, et l'âne la crèche de son Seigneur, bien différents en cela de tant d'hommes ingrats qui méconnaissent les dons et les bienfaits sans nombre de leur Créateur. Non loin de la crèche, il contempla également le lieu où le cruel Hérode fit massacrer les petits Innocents.

Après avoir vénéré les autres sanctuaires et les autres lieux célèbres de la Palestine, il revint faire ses adieux au Saint-Sépulcre. Les Chanoines Réguliers qui en étaient alors les gardiens, charmés de sa piété, lui offrirent de le recevoir dans leur communauté. Nulle proposition ne pouvait être plus agréable au saint prêtre; il s'empressa de repartir pour le Portugal afin de régler ses affaires, avec l'intention bien arrêtée de revenir finir ses jours à l'ombre du Sépulcre du Sauveur, mais la Providence avait sur lui d'autres desseins.

A son retour dans son pays, il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie et comblé d'honneur par ses compatriotes.

### FONDATION DU MONASTÈRE DE SAINTE-CROIX

Après avoir mis ordre à ses affaires, saint Théodon se disposait à retourner à Jérusalem, quand il en fut empêché par un concours de circonstances qui paraissaient fortuites, mais qui étaient en réalité toutes providentielles. Plusieurs personnages recommandables de la ville de Coimbre, cédant à l'inspiration divine qui les appelait à quitter le monde pour vivre en communauté, venaient de construire un monastère dans un des faubourgs de cette ville.

Le fondateur de cette œuvre n'était autre que ce

pieux archidiacre Tello, dont saint Théodon avait été autrefois le disciple. Déjà il avait recruté autour de lui des compagnons qu'il avait gagnés à cette sainte entreprise. Cette communauté souhaitait vivement voir Théodon au nombre de ces membres. Celui-ci hésitait, tout en admirant la ferveur de Tello et de ses amis. Il objectait sa promesse d'aller consacrer le reste de sa vie au service du tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem. On lui répondait : « Vous pouvez procurer plus de gloire à Dieu et vous rendre plus utile au prochain par votre parole et par vos exemples dans votre pays, qui en a si grand besoin, qu'à Jérusalem où le souvenir toujours vivant des vertus et des miracles du Sauveur suffit pour entretenir la foi et la piété parmi les fidèles ».

Après mûre réflexion, Théodon se rendit à ces raisons. Il donna une partie de ses biens aux pauvres, une autre à l'église de Viséo et réserva le reste pour pouvoir continuer à soulager les indigents. Quant à lui, il prenait pour partage la pauvreté du Christ, afin d'être admis un jour avec lui à l'héritage céleste.

Ce fut le 28 juin de l'an 1134 que fut posée la première pierre du nouveau monastère sous le titre de la Sainte-Croix et de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et au commencement du Carême suivant que la congrégation fut constituée avec l'habit et la règle de saint Augustin. Aussitôt que ses membres furent réunis en communauté, ils convinrent unanimement d'en confier le gouvernement à Théodon. Mais l'humble prêtre protestait de toutes ses forces, alléguant son indignité et son incapacité, il ne céda qu'en vertu de l'obéissance, et l'autorité ecclésiastique le confirma dans la charge de supérieur à la grande joie de ses frères.

Dieu bénit cette nouvelle famille religieuse toute dévouée à la gloire de son saint nom, et gouvernée par un homme de si grand mérite; elle ne tarda pas à s'enrichir non seulement de bons et fervents religieux, mais encore de biens temporels qui venaient s'ajouter aux biens spirituels.

Saint Théodon se distinguait entre tous par ses éminentes vertus, en particulier par une haute prudence, une profonde mortification et une oraison continuelle. Il était plein d'une vigilante sollicitude pour tous les besoins du monastère, plein d'attentions et de bonté pour les vieillards, les jeunes gens, les malades. Au contraire, il était très dur et impitoyable pour lui-même, jusque dans ses maladies.

Son cœur compatissant le portait à venir en aide à toutes les infortunes. Il s'employa en faveur d'une troupe de Mozarabes faits prisonniers de guerre, et obtint du roi Alphonse leur élargissement. Il permit à ceux qui le voulaient de s'établir autour du monastère et les nourrit durant plusieurs années aux frais de la communauté. Il guérit l'infant de Portugal des ardeurs de la fièvre en l'oignant avec de l'huile sainte, et obtint l'heureuse délivrance de la reine par un signe de croix. Plus tard, néanmoins, il fut l'objet des persécutions de cette même reine, pour lui avoir refusé l'entrée du monastère, conformément aux statuts de son couvent qui défendaient d'y admettre les femmes, de quelque condition qu'elles fussent.

Sa sainteté était si éminente que souvent sa seule présence suffisait pour mettre en fuite les démons. Il exhortait fréquemment ses religieux à rester fidèles à leur vocation, à garder exactement l'obéissance et à pratiquer généreusement toutes les autres vertus, de peur de donner prise à Satan et de devenir son esclave. Un Frère convers fit à ses dépens la triste expérience de l'empire que le péché donne au démon sur les âmes. Ayant eu le malheur de commettre une faute grave, ce Frère tomba tout à coup au pouvoir du démon qui lui fit souffrir toutes sortes de tourments. Il en fut délivré en faisant l'aveu de son crime à saint Théodon.

Un autre Frère, celui-là très fervent, était sujet, depuis qu'il avait quitté le monde, à des tentations et des obsessions très pénibles de la part de l'ennemi des âmes. Notre Saint, s'étant approché du Frère ainsi tourmenté, lui prit la main droite, et apostropha l'esprit mauvais en ces termes : « Au nom de Jésus-Christ et par la vertu du Saint-Esprit, je t'ordonne, esprit immonde, de quitter la place et de ne plus inquiéter désormais ce serviteur de Dieu. » Satan quitta aussitôt sa victime et ne reparut plus.

Cherchant à imiter en toutes choses le divin Maître, il recevait avec une grande bienveillance tous ceux qui venaient le voir, les pauvres aussi bien que les riches et les puissants. Il s'appliquait à faire du bien à tous : aux heureux du siècle, aux favoris de la fortune, il recommandait la modération et l'aumône ; aux affligés et aux indigents, il prêchait la patience et la soumission à la volonté de Dieu en même temps qu'il s'efforçait de subvenir à leurs besoins temporels.

Le roi de Portugal remporta plusieurs succès sur ses ennemis et vit ses armées victorieuses, grâce aux prières du serviteur de Dieu; aussi avait-il pour lui une profonde vénération ainsi que tous les princes et les grands de sa cour.

Par humilité, il ne consentit jamais à porter le nom d'abbé. Après avoir gouverné pendant vingt ans le monastère, à la grande édification et satisfaction de tous, sentant ses forces diminuer, il réunit le chapitre de la communauté, donna sa démission de prieur et désigna pour lui succéder le P. Jean, religieux distingué par les plus belles qualités et les plus éminentes vertus.

Théodon devait vivre dix ans encore sous le nouveau prieur, avec lequel il garda toujours la plus grande paix et la plus touchante harmonie. Déchargé désormais des soucis de l'administration, il ne songea plus qu'à s'abandonner à son attrait pour la contemplation et la prière. Il n'était pas rare de le voir ravi en extase en pensant aux joies et aux délices dont sont remplis les élus dans le Ciel en la compagnie des anges et des saints.

Il reçut, avant de mourir, une députation de moines qui vinrent lui rendre visite de la part de saint Bernard. On connut par révélation la place éminente qui lui était réservée dans le séjour de la gloire. On le vit portant secours à des naufragés au milieu d'une violente tempête. Saint Pierre lui apparut pour lui annoncer le moment de sa mort et la couronne de gloire qui lui était préparée. Enfin, après avoir reçu, avec les sentiments de la foi la plus vive et la plus tendre piété, les sacrements de l'Eglise, après avoir adressé ses dernières et touchantes exhortations à tous ses frères réunis, il remit doucement son âme entre les mains de son Créateur, et s'en alla recevoir la récompense de ses mérites au sein de la céleste Jérusalem après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans.

Le monastère de Sainte-Croix de Coïmbre fut bientôt à la tête de toutes les maisons de Chanoines Réguliers en Portugal, et fut illustré par saint Antoine de Padoue, qui s'y forma, pendant dix ans, aux vertus religieuses, avant d'entrer dans l'Ordre de saint François.

# LE BIENHEUREUX JEAN-PIERRE NÉEL,

## et ses compagnons, martyrs en Chine.

*Fête le 18 février.*

**Portrait du Bienheureux en costume chinois.**

NAISSANCE
L'ÉLÈVE SILENCIEUX — LA VOCATION HÉROÏQUE

Ce futur martyr naquit à Sainte-Catherine-sur-Riverie, diocèse de Lyon, d'une famille « de propriétaires cultivateurs », le 18 octobre 1832. Il reçut le lendemain, au saint baptême, les noms de Jean-Pierre. Son père, Jean Néel, était un homme de devoir et de foi robuste, et sa mère, Antoinette Poulat, appartenait à une famille profondément chrétienne, qui n'avait pas craint de se compromettre, au moment de la Révolution, en donnant asile aux prêtres proscrits.

A l'école de son village, l'enfant se fit remarquer par son application : « Il n'avait pas beaucoup de facilité pour l'étude, dira plus tard son instituteur; il était silencieux et travailleur. »

N'était-ce pas vraiment une note excellente pour un futur missionnaire, qui doit travailler dans le silence, dans le secret le plus profond, dans l'ombre, et par son labeur incessant et son sang préparer le grand triomphe extérieur de l'Eglise dans une nation?

L'éducation que reçut Jean-Pierre Néel ne fit que confirmer ses bonnes dispositions. Son passage auprès d'un de ses parents, M. Bonnard, ne pouvait qu'enflammer son imagination par les récits de l'apostolat de cet autre parent, Jean-

Pierre Bonnard, qui devait, lui aussi, recevoir la couronne du martyre et être élevé sur les autels.

Lorsque l'enfant eut fait connaître à ses parents son désir du sacerdoce, la famille s'en réjouit; son père le confia au vicaire de l'Aubépin, puis le plaça, en 1850, au Petit Séminaire de Montbrison. Il y entrait en troisième; là, on remarqua sa docilité, son application, son calme et sa modestie. Il en sera de même au Petit Séminaire de Largentière, où il passera les années 1853 et 1854. Déjà il avait ressenti l'appel de Dieu pour les Missions lointaines, mais n'osant s'en ouvrir à ses parents, dont il prévoyait la douleur, il sollicita en secret son admission au Séminaire des Missions étrangères de Paris. En même temps, il part, se rendant à Lyon, comme s'il devait entrer au Grand Séminaire de cette ville. Trois jours après, il recevait à Lyon l'agrément à sa demande et annonçait en partant sa décision aux siens.

Le Bienheureux n'avait pas trop présumé de la piété de ses parents, s'il avait craint pour eux et peut-être aussi pour lui le déchirement d'un « au revoir en Paradis ». Le père et la mère accomplirent dans la résignation le sacrifice que Dieu leur demandait. Néanmoins, Mme Néel « était toujours inconsolable de son absence ». Et alors s'engage cette correspondance si vibrante de foi et d'amour du sacrifice. Et Jean-Pierre, qu'il écrive à ses parents, à sa grand'mère, à ses sœurs les religieuses, reste toujours dans les hauteurs d'une spiritualité capable de tous les sacrifices, car il ne voit et ne montre que Dieu, Dieu qui a demandé ce sacrifice, Dieu qui en sera la récompense. La famille Néel a le droit d'être fière d'une telle correspondance; aujourd'hui, elle ressent les effets du sacrifice; la bénédiction de Dieu s'étend sur elle, et il était beau de voir à la béatification solennelle du martyr cette famille à la tête de laquelle venaient les deux sœurs du Bienheureux, et où l'on comptait tant de prêtres et de religieuses que, n'eût été la diversité des costumes de celles-ci, on eût pu la prendre pour une communauté assistant à la glorification de son fondateur.

Le 29 août 1858, M. Jean-Pierre Néel, ordonné prêtre au mois d'avril précédent, quittait Paris à destination des missions du Kouy-Tchéou. Le 10 septembre, il s'embarquait à Bordeaux, au chant du *Salve Regina;* au mois d'avril 1859, il arrivait à Hong-Kong.

### LES TRAVAUX DU MISSIONNAIRE

On était alors en pleine période de troubles, les rebelles avaient envahi plusieurs des provinces que le P. Néel devait traverser pour gagner le Kouy-Tchéou. C'est donc, dès son début en Chine, l'apprentissage de la vie fugitive et persécutée. Le 28 mai, les missionnaires se sont embarqués sur une jonque qui doit les conduire à Lo-Tchang. Le triomphe des rebelles qui se sont emparés de Chao-Kouang les arrête; ils doivent demeurer trois semaines cachés dans leur barque. Une nouvelle victoire des révoltés rend la situation encore plus difficile. Il faut enfin se décider coûte que coûte à marcher. Au point du jour, les missionnaires descendent de jonque, traversent la ville sans être remarqués et dépassent un poste; là, on les poursuit; des hommes « armés jusqu'aux dents » apparaissent. Cependant, « tout en récitant leur acte de contrition », les missionnaires font bonne contenance; on leur prend leurs bourses avec la menue monnaie qu'elles contenaient. Et, les bousculant, on leur tire la natte dont chacun s'est affublé en prenant l'habit chinois. Les nattes restent aux mains des soldats. Les Européens ainsi reconnus sont ramenés vers le port; mais « leur courrier » se montre énergique, et tout le cortège finit par passer. Ce ne fut pas pour aller bien loin. Le soir, les missionnaires se trouvaient presque en face des rebelles. Ils durent rebrousser chemin, traverser de nouveau Chao-Kouang, au milieu de la plus vive curiosité, se rembarquer dans leur jonque et reprendre le chemin de Hong-Kong.

Une nouvelle tentative réussit mieux, grâce à un sauf-conduit obtenu du vice-roi des Deux Kouang, et, le 2 décembre 1859, Jean-Pierre Néel entrait à Kouy-Yang, capitale de la province qui lui était échue en partage dans l'œuvre apostolique.

Les premiers mois furent consacrés à l'étude des coutumes et de la langue chinoises. M. Néel s'y appliqua si bien que, contre toute attente, il fut, de ses quatre compagnons, « le premier en état de recevoir un district ».

Mgr Faurie lui confia alors un groupe d'une vingtaine de chrétientés, dont les principales étaient Tchuen-Tsay-Pin et Tchou-Tchang-Pong. Sa prudence et sa douceur le firent chérir des chrétiens.

Il y avait deux ans que Jean-Pierre Néel était arrivé dans sa mission, lorsque Mgr Faurie le chargea de répondre au désir d'un groupe de païens, du village de Kiu-Cha-Long, qui, à la suite de l'instruction d'une famille par un catéchiste, demandait la lumière de l'Evangile. Le 5 janvier 1862, le missionnaire était rendu à ce nouveau poste, et, dès le 18, il pouvait donner à son évêque les meilleures espérances. Deux baptiseurs ambulants, Martin Ou et Jean-Baptiste Hoang, prêchaient dans les villages environnants; bientôt venait se joindre à eux la vierge Lucie Y, qu'une famille avait consenti à recevoir, et qui allait instruire les personnes de son sexe. Déjà le missionnaire songeait à acheter une maison pour servir de lieu de réunion aux néophytes et d'asile aux vierges catéchistes. L'évêque ne le permit pas, parce que, disait-il, il était sans exemple « qu'une seule station se soit jamais ouverte sans que le diable y ait mis sa patte noire; il faut attendre et laisser subir à cette jeune chrétienté les inévitables épreuves ».

Mgr Faurie voyait juste; la tempête allait s'élever, et Jean-Pierre Néel et ses collaborateurs devaient, au lieu d'une maison sur la terre, recevoir une demeure glorieuse parmi ceux qui sont morts pour le Christ et son Eglise. Mais avant de rapporter ces événements, disons un mot des collaborateurs et des futurs compagnons de gloire de M. Jean-Pierre Néel.

### LES AUXILIAIRES DU MISSIONNAIRE : MARTIN OU

Martin Ou, que nous avons vu prêcher avec tant de succès les premières vérités que l'Eglise fait annoncer aux païens, comme la vanité des idoles, l'unité de Dieu, la morale, était né vers 1815, au village de Tong-Eul-Po, fils d'honnêtes cultivateurs chrétiens et neveu d'un catéchiste. Il s'était marié à vingt ans avec Agathe Tchang, et abandonné par celle-ci, qui se livra au libertinage et ne se convertit qu'à sa mort, Martin, après avoir en vain cherché à la ramener au bien, s'était consacré au service de la Mission, en 1850. Baptiseur et catéchiste, il déploie la plus grande activité et fait preuve du plus grand zèle. Pendant le jour, il recherchait les enfants moribonds, afin de les baptiser et de leur assurer ainsi la possession du

royaume céleste. Le soir, il instruisait les néophytes et il donnait aux infidèles les premières notions pour les engager à se convertir.

Il ne faut pas l'oublier, en effet, la sainte Eglise est comme une mère, la plus douce et la plus tendre des mères; et ne sait-on pas que la mère gradue soigneusement la nourriture à son petit enfant? En présence des païens qui ont grandi dans l'idolâtrie et dans les superstitions, elle ne va pas leur donner, dès l'abord, un cours complet de religion. Il faut d'abord faire la place nette, en balayant les superstitions qui encombrent cette intelligence. L'œuvre du catéchisme. est donc non seulement de rechercher les enfants à baptiser ou de préparer les voies au missionnaire, mais aussi de donner, dans les âmes des païens de bonne volonté —qu'on nous passe l'expression, —ce premier coup de balai; lorsque, après y avoir renversé Confucius et Bouddha, le catéchiste y a fait apparaître la pure notion d'un Dieu unique, Créateur et souverain Seigneur de toutes choses, et qu'il y a mis le désir de plaire à ce Dieu par une vie conforme aux lois de la morale, alors le missionnaire paraît, garnit cette âme des croyances nécessaires à son salut et lui donne enfin sa suprême beauté par le sacrement de baptême.

Il y a là une leçon qui, à notre époque, ne doit pas être sans utilité. On parle sans cesse « d'apostolat laïque », et l'on n'a pas tort, car tout chrétien doit être apôtre, ne serait-ce que par ses exemples, mais que l'on n'oublie pas cette vérité primordiale dont le rôle du catéchiste chinois montre très exactement l'aspect : dans le retour au paganisme, à l'idolâtrie, dont souffrent aujourd'hui tant de nations, les apôtres laïques doivent, comme les catéchistes chinois, se borner à ouvrir les voies aux apôtres qui ont reçu, avec le caractère sacré de l'Ordre, les grâces nécessaires et l'autorité d'enseigner. Qu'ils se mettent donc sous ce glorieux patronage et qu'ils prennent pour modèle le bienheureux Martin Ou.

Martin Ou remplit sa mission dans le silence, dans l'obéissance, dans la soumission. Il va où l'évêque l'envoie, prêche ce que le missionnaire lui dit de prêcher, et amène ses recrues au missionnaire.

Il n'est d'ailleurs pas le seul catéchiste que nous puissions offrir en modèle aux laïques désireux de consacrer leur zèle et leur intelligence à la conversion des Chinois d'Occident.

Martin Ou avait été jeté dans l'action apostolique par les chagrins domestiques; son compagnon Jean Tchang y fut appelé par Dieu, du sein même d'une heureuse vie de famille.

### UN BONZE DEVENU CATÉCHISTE

Jean Tchang était originaire de Kia-Cha-Long, où il était né vers 1805. On l'appelle Tchang-Tien-Cheou, ce qui signifie qu'il était le troisième des enfants de son père. Il avait été marié deux fois; il eut quinze enfants de sa première femme, et douze de la seconde, Agathe Lo-che. Trois seulement grandirent. Après la conversion de leur père, ils furent baptisés sous les noms de Pierre, Jeanne et Françoise.

Tchang était né dans la religion bouddhiste, dont il pratiquait fidèlement les observances. Il avait même pris la résolution d'embrasser la vie des bonzes et s'était à cet effet construit, à l'entrée du village, une tour en l'honneur de Bouddha. Bien plus, il s'était affilié à la secte des Jeûneurs : il s'était donc engagé à ne manger ni graisse ni viande ni poisson, et à pratiquer des œuvres de charité autant que sa modeste situation le lui permettait. Que ne ferait donc pas une âme si dévouée, lorsqu'aux idoles vaines et frivoles, elle aurait substitué la connaissance du vrai Dieu? On le vit bientôt : un jour, amené par les affaires de son commerce dans la ville de Kay-Tchéou, Tchang rencontra le baptiseur Tang; la conversation vint à tomber sur la religion chrétienne, et, fidèle aux obligations des catéchistes, Tang s'empressa d'exposer à son interlocuteur la vanité des idoles et l'existence d'un seul Dieu. Enthousiasmé, Tchang se déclara prêt à le suivre. Consumé d'un saint zèle, le païen rentre chez lui et jette au feu toutes les idoles qui ornaient sa maison. Sa femme éclate en reproches; doucement, Tchang lui expose ce qu'il vient d'apprendre; mais la femme n'en est que plus irritée. Le brave homme ne s'émeut pas de cette colère; il laisse passer l'orage, reprend sans impatience ses instructions et amène enfin sa femme à ses convictions. Dès lors, dans cette famille déjà chrétienne de cœur, le père consacre ses loisirs à se retirer dans sa tour pour étudier les livres chrétiens et enseigner à ses enfants les premiers éléments du catéchisme. Tchang, en effet, s'instruisait dans la religion chrétienne avec assez de rapidité pour pouvoir, encore simple catéchumène, être déjà apôtre à son tour.

Un prêtre indigène l'avait admis au nombre des catéchumènes, et le catéchiste Tchéou avait passé quelques jours dans sa demeure. Ainsi préparé, Tchang s'empresse d'appeler à l'Eglise ses parents et ses amis. Bientôt, au lieu des quatre catéchumènes que le missionnaire avait trouvés en arrivant à Kia-Cha-Long, il en eut, grâce à ce zélé catéchumène, plus de cinquante. Ne craignant ni les moqueries ni les rebuffades, Tchang expliquait bravement les vérités fondamentales, et sa grande joie était, lorsqu'il avait décidé quelque païen à s'instruire, d'enlever les idoles qui ornaient la maison de cette recrue. Lorsqu'on parcourt le musée de la Propagation de la Foi à Lyon, et qu'on admire les riches idoles d'ivoire, de bois doré ou de bronze, que l'on a rassemblées en ce lieu, ce à quoi l'on ne pense pas assez, c'est que l'acquisition de ces idoles ne représente pas comme chez les collectionneurs ou dans les musées publics son prix en argent, chacune est comme l'ex-voto de la conversion d'une famille.

Le zèle de Tchang était si dévorant que le missionnaire comptait, aussitôt après son baptême, se le faire donner à titre de catéchiste. Dieu avait décidé de le lui donner comme compagnon de martyre et de gloire. Le 16 février, l'avant-veille même du martyre de nos Bienheureux, Tchang était régénéré dans les eaux du baptême, et entrait dans l'Eglise sous le nom de Jean.

Jean Tchang n'était encore qu'un catéchiste bénévole, mais avec Martin Ou le missionnaire avait un autre catéchiste institué en la personne d'un païen converti, Jean Tchen. Il était né aux environs de Tchen-tou, dans le Su-Tchuen. Sa sœur ayant été admise dans la maison des nobles matrones pauvres, à Kouy-Yang, Jean s'y rendit pour la chercher lorsque le mariage de cette jeune fille dut se conclure avec un mandarin.

A Kouy-Yang, il eut occasion d'entrer en relations avec des chrétiens; son âme simple fut touchée de leurs paroles; il céda à la grâce, et bientôt il fut instruit et baptisé.

A la vue de sa bonne volonté et de sa piété, les missionnaires résolurent de l'employer dans la pharmacie de la mission, en qualité de baptiseur. En même temps, Jean servait de cuisinier

aux missionnaires de passage. Au bout d'un an, Mgr Faurie le donnait comme auxiliaire à M. Néel. Enfin, le personnel de la mission se complétait, comme nous l'avons vu, par une catéchiste : c'était la vierge Lucie Y. Elle aussi devait être martyre, mais seulement après le missionnaire et ses compagnons ; sa vie est si édifiante qu'elle mérite d'être traitée à part.

### L'ARRESTATION ET LE MARTYRE DES BIENHEUREUX

C'était le 16 que Jean Tchang avait été baptisé avec sa famille. Les espérances que donnait la nouvelle chrétienté s'annonçaient belles, et cependant, ainsi que son évêque, le bienheureux missionnaire sentait déjà l'orage menacer. On savait que le sous-préfet Tay-lou-tche était un ennemi déclaré des chrétiens. Vers le 10 ou 12 février, on avait vu rôder dans le village des figures suspectes. Le 15, le chef de la garde nationale avait, sans aucun motif apparent, arrêté un néophyte et menacé de le tuer. Le missionnaire pressent alors l'avenir. Il sollicite l'appui de l'évêque et conclut : « Je reste au poste pour soutenir mes néophytes, dont le plus ancien, Jean Tchang, mon hôte, est baptisé depuis ce matin. »

Aussitôt, Mgr Faurie fait écrire au sous-préfet par un mandarin de Kouy-Yang, pour le prier de ne rien faire contre les traités. Mais les événements s'étaient précipités. Le mardi 18 février au soir, une centaine de gardes nationaux et de satellites commandés par des mandarins à cheval et en palanquin arrivaient au village à l'improviste et cernaient la maison du nouveau baptisé. Jean s'écrie : « N'arrêtez pas mes hôtes; si quelque crime a été commis, prenez-moi et conduisez-moi en prison. » Cependant, le missionnaire, barricadé dans sa chambre, mettait son passeport dans sa poche et cachait le calice et les ornements sous le lit. La porte vole en éclat; Jeanne, fille de Jean Tchang, s'efforce en vain de s'opposer aux soldats qui la maltraitent et la renversent deux fois de suite à terre. Ils veulent l'arrêter comme prédicatrice; mais ils la relâchent pour aller chercher à Héou-pa la vraie prédicatrice, Lucie Y.

Cependant, les bienheureux Jean-Pierre Néel, Martin Ou, Jean Tchang et Jean Tchen étaient liés et attachés par une chaine de fer, passée au cou, à un pieu qui servait à attacher les chevaux que l'on ferrait. La maison fut alors mise au pillage; puis attachés par les cheveux à la queue d'un cheval, M. Néel et ses trois compagnons furent emmenés à Kay-Tchéou.

Les parents et les amis de Jean Tchang s'empressaient autour de lui, disant : « Dites seulement une parole; une fois l'affaire passée, vous pourrez si vous le voulez adorer votre Dieu. » Mais Jean répondait : « Mon Père spirituel va sans doute mourir; moi non plus, je ne refuse pas de mourir pour mon Dieu. »

En vain on cherche à le tenter en lui présentant sa fille âgée de quelques mois et qu'il aime tendrement. « Il ne lui arrivera, répondit-il, que ce qu'il plaira à Dieu. »

Voici les martyrs devant le juge. M. Néel refuse de se mettre à genoux; un coup de chaine sur les épaules le fait tomber la face contre terre. Il veut exhiber son passeport. « Connu! s'écrie le mandarin; ce passeport t'a été délivré par ton gouvernement et non par le nôtre. Il ne fait pas foi pour nous. D'ailleurs, il ne s'agit pas de cela; renonce à cette religion ou je te fais tuer. — Cette injonction est inutile, tuez-moi si vous voulez. — Cela ne va pas tarder! Et vous autres, imbéciles, continue le mandarin en s'adressant aux autres prisonniers, renoncez-vous à cette religion? — Jamais! répondent-ils tout d'une voix. — Tuez-moi toute cette canaille, et qu'on n'en parle plus. »

Il prend alors un pinceau et écrit cette courte sentence : « J'ai découvert une conspiration avant qu'elle éclate, et j'en punis de mort les auteurs. » Puis à l'observation d'un des assesseurs : « Tu vas voir bientôt qu'un Français est aussi facile à tuer qu'un Chinois. »

Il ordonna ensuite de dépouiller entièrement les condamnés de leurs vêtements. Ils durent céder à la force, et, complètement nus, ils furent liés et conduits à la porte de l'Ouest. En marchant, le missionnaire priait en latin ; Martin Ou et Jean Tchen récitaient le *Miserere*. Jean Tchang répondait à ses parents qui l'engageaient à l'apostasie : « Mon Père spirituel n'a pas peur de mourir; je mourrai avec lui. » Le Père l'encourageant et lui montrant le ciel, Jean répond avec une humilité touchante : « Père, je le veux; mais mes péchés sont nombreux; cependant, je place en Dieu ma confiance. » La foule qui les suit est stupéfaite de ce qu'elle appelle leur « entêtement ». Cependant on sort de la ville; presque en même temps y arrivait Lucie Y, qui venait d'être arrêtée. Le brouillard rendait la nuit sombre et lugubre. Il était 7 heures du soir. La scène était éclairée par des torches, comme au jardin de Gethsémani.

Le chef de la garde nationale voulut exécuter lui-même le missionnaire; M. Néel, Martin Ou et Jean Tchen, agenouillés, furent « expédiés au ciel ».

On essaya encore à ce moment, par des promesses et des menaces, d'ébranler la constance de Jean Tchang, mais il répondit cette phrase qui lui valut d'aller rejoindre ses compagnons : « A votre volonté; que vous me tuiez ou non, je ne renierai jamais ma religion; je ne désire pas vos champs, et ma maison est encore bonne; je ne désire rien, à part l'héritage éternel du ciel de Dieu. »

On raconte qu'au moment de la mort du bienheureux missionnaire une nuée lumineuse apparut un instant au-dessus de sa tête; Tay-lou-tche, qui présidait au supplice, s'écria : « Cet homme avait une étoile, je me suis trompé en le tuant. » Et Mgr Faurie, auquel le fait fut rapporté, écrivit : « Ce prodige n'étonnera personne de ceux qui ont connu M. Néel ; c'était un saint. »

### LES RELIQUES ET LE CULTE DES MARTYRS

Les païens avaient laissé les corps des martyrs sur le lieu du supplice. Les loups les dévorèrent avant qu'on eût pu les recueillir. Seules les têtes, qui avaient été exposées sur le rempart, purent être soustraites par les chrétiens. Ils les apportèrent à Mgr Faurie, qui, après avoir lavé ces chefs vénérables, encore souillés de boue et de sang, les cacha dans une urne de faïence et, de nuit, les inhuma dans un champ désert; puis, lorsqu'on ne craignit plus de perquisitions, il en fit la reconnaissance officielle, en y joignant le chef de la vierge Lucie Y qui avait été décapitée le lendemain. Une seconde reconnaissance eut lieu le 26 janvier 1893.

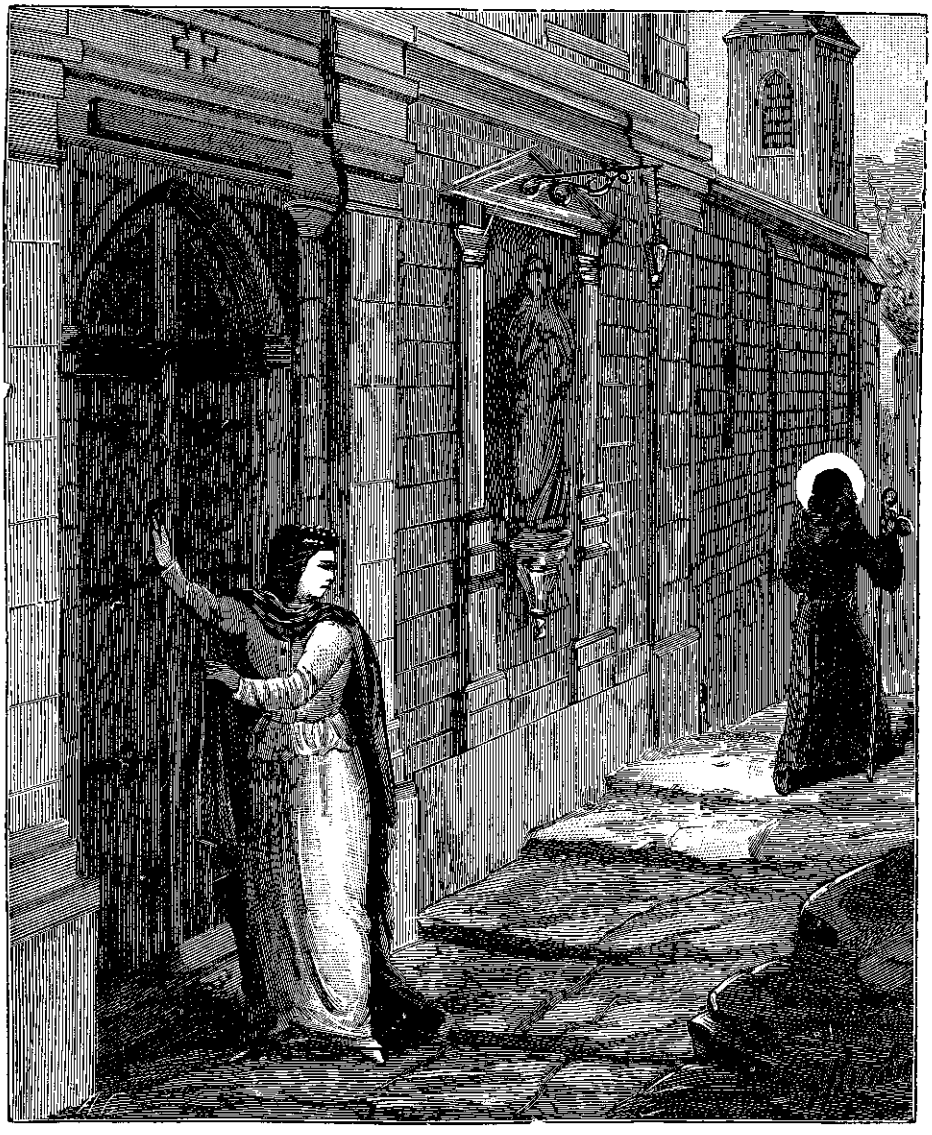
Dès le 9 mai 1878, ils étaient déclarés vénérables. Le 2 mai 1909 ils ont été élevés aux honneurs des autels en même temps que les bienheureux François de Capillas, Théophane Vénard, Etienne-Théodore Cuénot, Pierre-François Néron et vingt-cinq autres martyrs d'Extrême-Orient.

A. P.

# SAINT CONRAD DE PLAISANCE

## ERMITE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

*Fête le 19 février*



**Conrad et son épouse renoncent ensemble au monde : sa femme entre dans un couvent de Carmélites et Conrad se retire dans la solitude.**

Pecheur converti, et pénitent admirable, le bienheureux Conrad nous montre la grandeur de la miséricorde de Dieu, et la puissance de sa grâce, il nous enseigne par son exemple à entreprendre avec confiance et courage l'œuvre de notre salut.

Conrad naquit en 1290, d'une des plus nobles familles de la ville de Plaisance, en Italie. Héritier d'une fortune considérable, il fut uni par le mariage à une chrétienne noble et vertueuse. A la mort de ses parents, abandonnant jusqu'aux principes religieux qu'il avait reçus de sa mère, pour s'adonner plus librement aux plaisirs, il négligeait ses devoirs de chrétien, et ne rêvait que chasses et divertissements.

Cependant, le Père céleste eut pitié de cette âme qui gardait, au milieu de ses égarements, quelques restes de justice et de générosité pour les malheureux. Voici en quelle circonstance.

### CONVERSION DE CONRAD

Il se livrait un jour avec ardeur à son passe-temps favori, la chasse. Le gibier qu'il poursuit se retire dans des broussailles, sur la lisière des bois. A tout prix, l'impétueux chasseur veut s'en rendre maître ; sur son ordre, les valets mettent le feu aux ronces, pour forcer l'animal à sortir ; mais un coup de vent pousse la flamme sur les blés voisins ; l'incendie gagne de proche en proche ; les compagnons

de Conrad se multiplient pour arrêter ses progrès désastreux : vains efforts, en un instant, plusieurs champs sont embrasés et dévorés; le fléau va grandissant. Les chasseurs s'enfuient et rentrent dans la ville, sans révéler à personne leur triste aventure.

Cependant, les paysans avaient aperçu la fumée, ils étaient accourus sur le lieu du sinistre; chacun s'empressait pour sauver ses récoltes de l'embrasement général. Bientôt, toute la campagne et une grande partie de la forêt ne forment plus qu'une fournaise ardente.

Une enquête est ouverte aussitôt, par ordre du gouverneur, pour découvrir l'auteur du délit. Parmi toutes les personnes qui sont emprisonnées, un pauvre homme, qui ramassait du bois, près du théâtre de l'incendie, se voit chargé des plus vives accusations. Traduit devant le juge, il nie d'abord avec fermeté le crime qu'on lui impute; mis bientôt à la question, la violence des tourments lui arrache l'aveu d'un crime qu'il n'a pas commis, et sur-le-champ, la sentence de mort est prononcée contre lui.

On le conduisait au lieu de l'exécution, quand, pressé par le remords, et obéissant aux sentiments de justice que la grâce réveillait en son âme, Conrad s'élance au milieu de la foule, délivre le malheureux des mains des bourreaux et s'écrie : « Cet homme est innocent, ne le faites pas mourir. Conduisez-moi aux juges. » Devant les magistrats, il explique comment l'incendie n'avait été que le fait de son imprudence, et il s'offre à payer tous les dommages.

L'innocent était sauvé, et le coupable trouvait dans sa faute la source du pardon pour ses égarements passés.

Pour réparer les dommages qu'il avait causés, Conrad dut vendre tous ses biens, et jusqu'à la dot de son épouse. Le riche gentilhomme de la veille était, le lendemain, l'homme le plus pauvre de la ville de Plaisance.

Cet événement le fit sérieusement réfléchir sur l'instabilité des richesses et des félicités mondaines; ses yeux obscurcis s'ouvrirent à la pure lumière, le ciel, l'éternité, lui parurent seul dignes de son ambition. Il fit part de ses saintes réflexions à son épouse; instruite aussi à l'école du malheur, elle alla au-devant des désirs de son mari, renonça à toutes les fausses espérances du siècle et s'enferma pour le reste de sa vie dans le Carmel de Plaisance.

Conrad, âgé de vingt-cinq ans, ne songe plus qu'à se consacrer à Dieu jusqu'à la mort, dans la prière et la pénitence. Couvert d'un humble habit de pèlerin, seule richesse qu'il garde ici-bas, il quitte sa patrie et se retire dans un pays éloigné, appelé autrefois Coruara ou Gorgolarum.

Là vivaient de pieux ermites du Tiers-Ordre de Saint-François. Conrad sollicite la faveur d'être reçu en leur compagnie; les ermites accueillent en frère le pécheur repentant et le revêtent de l'habit de leur séraphique Père.

Dès son entrée en religion, Conrad s'avança à grands pas dans le chemin de la perfection; la renommée de ses vertus se répandit au loin et lui attira des foules de visiteurs. C'était un piège que le démon tendait à son humilité; aussi, pour se soustraire à cette affluence et vivre inconnu des hommes, le moine quitta cette première retraite qui lui devenait dangereuse, et vint à Rome vénérer les tombeaux des apôtres et des martyrs.

### TENTATIONS DU DÉMON

Le démon, furieux d'avoir perdu une proie jadis entièrement à lui; plus furieux encore à la vue du bien que cette âme opérait par ses austérités et ses sages conseils, ne laissa pas, durant tout le trajet de Coruara à la Ville éternelle, d'assaillir le disciple de François des tentations les plus horribles et les plus violentes. Tantôt, prenant la voix de son épouse, il l'engageait à rentrer dans le monde; tantôt, sous l'aspect d'un vieillard vénérable, il lui adressait de sévères reproches, pour avoir relégué dans un cloître une jeune femme, faible de caractère, pleine d'affection pour lui, et qui se repentirait bientôt d'avoir partagé un instant ses désirs de solitude.

Accablé sous le poids de ces tristes pensées, qui le poursuivaient sans relâche, le novice se sentait défaillir. Alors il se remit plein de confiance entre les mains de Dieu, suppliant sa divine Providence de lui venir en aide. La lumière de la grâce éclaira son esprit, et il reconnut dans cette tempête l'astuce du tentateur. Satan, honteux de se voir vaincu, lui prépara des assauts plus terribles ; mais l'humble moine était arrivé à Rome, et prosterné sur les tombeaux des martyrs, il puisait la force qui lui était nécessaire pour les combats à venir.

Son pèlerinage terminé, Conrad s'embarqua à Gaëte sur un vaisseau ligurien qui faisait voile pour Palerme. Il y entendit louer la probité et les vertus des habitants de la Sicile, et principalement de ceux de Noto : « Leur charité, lui dit-on, est sans égale. »

Ces discours décidèrent notre Saint à fixer sa retraite dans la vallée de Noto. Il partit à la recherche de cette nouvelle patrie où il espérait servir Dieu dans la solitude et la paix. Le voilà à Noto ; son cœur est joyeux, mais la marche a été longue ; il tombe harassé de fatigue ; il a faim et soif. Au milieu de la campagne, il aperçoit une bergerie, et dirige ses pas vers cet asile, où il espère trouver un accueil charitable. Mais le père du mensonge l'avait prévenu; un démon, déguisé en voyageur, venait de passer par la chaumière, et avait dit aux bergers de se tenir bien en garde contre un voleur et un espion qui le suivait. Les paysans remercièrent le voyageur et profitèrent de son avis. Dès que Conrad parut, ils se précipitèrent sur lui avec leurs chiens et l'accablèrent d'injures et de coups. Le malheureux s'enfuit vers la ville.

Il se présenta humblement à l'hôpital Saint-Martin, où il fut reçu parmi les pauvres et les mendiants. Mis au service des malades, sur sa demande, il allait par toute la ville mendier le pain et les remèdes nécessaires à ces malheureux ; sa douceur et sa bonté gagnaient les cœurs et lui attiraient l'affection des gens de bien. Mais, si belle que fût cette vie charitable, Conrad se sentait intérieurement appelé à la vie contemplative, il ne voulait que Dieu seul.

Ce fut donc une joie pour lui, lorsqu'au bout de quelques mois de séjour à Noto, il obtint la faveur d'être reçu à l'ermitage de Guillaume Buchier, ancien seigneur de la cour, qui, après s'être illustré dans le monde, avait dit adieu au siècle pour vivre plus intimement uni à Dieu, et exercer la charité envers les pèlerins.

La piété, l'humilité, la vie austère de son nouvel hôte eurent bientôt conquis le cœur de Guillaume ; il conçut une grande estime pour cet inconnu; et se plaisait à s'entretenir avec lui. Mais l'affection qu'il lui témoignait excita la jalousie de quelques-uns de ses anciens compagnons; entre autres Pierre Buchier, le fils même de Guillaume. Celui-ci trouvait indigne de son père de témoigner tant d'intérêt à ce dernier venu, ancien serviteur de l'hôpital, où il était entré comme mendiant sans abri. Conrad souffrait dans son âme d'être, malgré lui, un sujet de trouble pour la communauté. D'un autre côté, les visites des gens du monde, qui venaient voir Guillaume Buchier, l'ancien seigneur devenu moine, étaient nom-

breuses, et le recueillement de l'ermitage ne laissait pas que d'en souffrir. Le fervent novice se retira donc dans les grottes de Pizzoni, à une lieue de Noto, et décida d'y achever ses jours. Il tint parole et ce lieu s'appelle aujourd'hui: *Grotta di santo Conrado*, grotte de saint Conrad.

### AUSTÉRITÉS, PRIÈRES, TENTATIONS

Les seules occupations du solitaire furent la prière et la pénitence. Il n'épargnait à son corps aucun genre d'austérités, afin d'expier toutes les débauches et toutes les mollesses de sa vie mondaine. — La terre nue lui servait de lit; une pierre, de chevet; un pain, avec quelques légumes ou herbes crues, suffisaient à sa nourriture. — Il allait tous les neuf jours mendier à Hybla, aujourd'hui Avola, le peu d'aliments dont il avait besoin. Le seul meuble de sa caverne était un crucifix fixé sur le rocher.

Cependant, le démon le suivit jusque dans cette retraite, tant il est vrai que le disciple de Jésus-Christ doit toujours se tenir prêt à livrer bataille. — Parfois, c'étaient d'affreuses tentations de la chair; d'autres fois, le démon lui remettait dans l'imagination le souvenir des viandes délicates et des festins de sa vie mondaine. Quel changement avec ses jeûnes, ses herbes et son pain grossier d'aujourd'hui! Hé quoi! avait-il donc renoncé pour toujours à ces douceurs? N'y reviendrait-il jamais? En présence de ces tentations, l'ermite redoublait ses pénitences, prolongeait ses veilles et ses prières, renouvelait sa résolution de rester fidèle à sa vocation, et le démon se retirait vaincu. — Le Saint arriva à une telle mortification de gourmandise, que, si ses amis lui apportaient quelques légumes, il attendait pour y toucher que ces mets eussent commencé à prendre un goût désagréable.

Un jour d'été, à l'époque où les figues mûrissent, il fut pris d'un ardent désir d'en goûter quelques-unes; elles paraissaient si bonnes! Il résista, mais la tentation le poursuivait au milieu de ses prières. Que faire? Profitant de sa solitude, il jeta sa tunique et se roula dans les épines, jusqu'à ce que la vivacité de la douleur lui eût fait oublier figues et figuier. Le corps ainsi meurtri, il se remit en prière, l'âme libre et victorieuse.

On vénérait dans une église de Noto, un crucifix miraculeux, très ancien; notre saint ermite allait presque tous les vendredis prier au pied de cette image. Il acceptait alors l'hospitalité qu'un ami charitable lui offrait, et après avoir pris un frugal repas, il regagnait sa solitude. La première fois qu'il fit ce pèlerinage, il fut reçu par Antoine Sessa qui lui offrit à dîner; le solitaire y consentit, mais, de tous les mets qui lui furent offerts, il se contenta d'accepter quelques noix. Il n'en récompensa pas moins son hôte. Antoine Sessa, pris d'une pleurésie très aiguë, dut sa guérison aux prières du saint moine.

Mais Conrad ne rencontrait pas toujours des amis aussi sincères qu'Antoine Sessa. Quelques jeunes libertins voulurent, un vendredi, s'amuser à ses dépens. Ils l'abordèrent au moment où il sortait de l'église, et avec les dehors d'une charité sincère, ils l'invitèrent à partager leur frugal repas. Le bon ermite se rendit à leur désir. En l'honneur du vendredi, on ne leur servit que de la viande. Ils en usèrent copieusement, après en avoir donné avec amabilité à leur hôte, qui mangea sans paraître songer à la saveur ou à la qualité de ce mets. La joyeuse bande dissimula son sourire, et vers la fin du repas, ils se moquèrent à qui mieux mieux du respect humain ou de l'excès de simplicité qui avait conduit l'austère ermite à violer la loi de l'Eglise. Grande fut la surprise de ce dernier: « Mais je n'ai mangé que du poisson », dit-il, tout étonné, et il montra les arêtes et les écailles qu'il avait mises soigneusement à côté de son assiette. Ce fut le tour des libertins d'être surpris. Dieu avait fait un miracle en faveur de son serviteur, et montré le respect qu'on doit avoir des préceptes de l'Eglise.

Peu de temps après, le bienheureux solitaire guérit d'une hernie l'enfant d'une famille de Malfitonia, petit bourg d'Hybla. On ne vit plus reparaître ensuite le saint mendiant pendant plusieurs mois, et il avoua lui-même que le ciel s'était chargé de pourvoir à son entretien durant ce temps, et qu'il avait vécu dans un commerce plus intime avec Dieu.

Le Saint avait aussi reçu le don de lire au fond des cœurs les pensées les plus secrètes.

Il serait trop long d'énumérer tous les prodiges que Dieu opérait continuellement par la main de son serviteur; les maladies disparaissaient devant un signe de croix fait de sa main. Toutefois, ce qui le rendait terrible au démon, c'étaient les nombreuses conversions qu'il obtenait par ses mortifications, ses conseils et ses prières; aussi, confus et irrité de tant de défaites, Satan lui apparaissait souvent sous les formes les plus hideuses, l'accablait d'injures, le frappait cruellement, employait tous les moyens pour le faire tomber dans le péché. Mais le Saint se livrait alors avec tant d'ardeur à l'oraison et il macérait tellement son corps, qu'il forçait l'esprit de ténèbres à prendre la fuite.

### VISITE DE L'ÉVÊQUE DE SYRACUSE

La sainteté et les lumières surnaturelles dont il était favorisé lui attiraient les visites des plus illustres personnages. L'évêque de Syracuse lui-même voulut s'assurer si la rumeur publique n'avait rien d'exagéré. Conrad n'était point à sa grotte quand le prélat y arriva; en vain, ce dernier chercha-t-il un meuble ou quelque provision dans ce pauvre réduit, il ne put trouver autre chose que le crucifix attaché au mur. Bientôt, le solitaire rentra dans son ermitage, et surpris d'une rencontre si inattendue, et d'un honneur dont il se croyait indigne, il se jeta aux pieds de son évêque et s'entretint longuement avec lui des choses du ciel. Cependant, l'heure du repas approchait; les serviteurs, sur l'ordre de leur maître, préparaient les provisions qu'ils avaient apportées: « Frère Conrad, dit alors le prélat en souriant, vous n'avez rien à offrir à vos hôtes, vous n'avez aucune provision dans votre solitude, est-ce ainsi qu'il convient de recevoir ceux qui viennent vous visiter. » Le Saint se lève aussitôt tout joyeux: « Je vais voir, repartit-il, si je n'ai rien à vous offrir. » Il s'éloigne et rentre peu après, tenant dans ses mains plusieurs petits gâteaux frais et délicieux. L'évêque reçut avec respect, comme venant du ciel, les mets que lui offrait le solitaire, et, de retour à la ville, il proclama la sainteté du pieux ermite et le bonheur de celui qui met toute sa confiance en Dieu.

Les visites que Conrad recevaient n'étaient pas toujours aussi heureuses. Un vendredi qu'il revenait de prier devant le crucifix de Noto, trois malfaiteurs affamés l'assaillirent et le flagellèrent cruellement à coups de verges, parce qu'il n'avait rien à leur donner à manger. Le pieux ermite, qui ne connaissait d'autre vengeance que celle des saints, se mit aussitôt en prières, et offrit à ses bourreaux confus des pains délicieux apportés par les Anges. Leur indigne conduite fut pourtant connue à la ville; ils furent arrêtés par les magistrats, déjà

même la sentence était prononcée contre eux, et ce ne fut que grâce à l'intervention charitable de leur victime qu'ils furent soustraits aux supplices; mais ils n'échappèrent pas à la justice du Juge suprême et firent une triste fin.

Cependant les années s'écoulaient et l'admirable pénitent sentait que l'heure du repos ne tarderait pas à sonner; il voulut, par une confession générale, affermir la paix de sa conscience; à cet effet, il vint trouver l'évêque de Syracuse, son confesseur.

Comme il entrait dans les jardins du palais épiscopal, une multitude d'oiseaux vinrent prendre leurs ébats autour de lui; ces innocentes créatures lui firent de même cortège à son retour jusqu'à l'ermitage, à la grande admiration de ceux qui virent ce prodige.

Un ange avertit le Bienheureux du moment précis de sa mort. Dès lors, le disciple de saint François n'eut plus d'autre préoccupation que celle de se préparer à paraître devant Dieu; il fit tailler, dans le rocher de sa cellule, une sorte d'autel pour y placer le crucifix et mourir à ses pieds. Les ouvriers, qu'il avait demandés pour ce travail, étaient impuissants à faire tomber un gros bloc de pierre qui les gênait. Le Saint n'y eut pas plutôt porté la main, que le bloc tombe sans aucune difficulté; et le petit autel fut achevé en un instant.

L'un de ces ouvriers voulut partager la vie du solitaire. Conrad lui fit observer tout ce qu'un pareil projet avait de dur et de difficile, lui demanda s'il se sentait le courage d'embrasser le renoncement d'une manière aussi complète et si contraire au bien-être de la vie du monde, pour suivre Jésus crucifié dans la pénitence et la pauvreté volontaire. L'ouvrier insista pour être reçu. Conrad le revêtit alors d'un habit semblable au sien, et l'accepta pour son disciple. Le nouvel ermite fut d'abord docile aux enseignements de son maître; pendant deux ans tout alla bien; il s'efforçait de marcher sur les traces du Bienheureux, mais fallait-il s'attendre à n'avoir point de tentations? C'eût été mal connaître le démon. Les assauts de l'ennemi des âmes furent violents. Frère Conrad ne négligea rien pour fortifier son disciple; il lui prédit les grands malheurs qui l'attendaient s'il venait à quitter sa vocation; mais celui-ci ne voulut rien entendre, sinon la voix perfide du tentateur. Il abandonna la solitude et retourna dans le monde pour se marier. Il n'y trouva pas le bonheur que Satan lui avait fait espérer, mais la prédiction du serviteur de Dieu s'accomplit, et sa vie fut remplie de toutes sortes d'adversités.

Dans une famine qui désola la contrée, le bienheureux solitaire pourvut à la nourriture d'un grand nombre de pauvres. — A sa prière, les anges lui apportaient le pain nécessaire à mesure qu'on venait lui en demander; c'est ainsi qu'il sauva miraculeusement de la mort des milliers d'affamés.

Il opéra encore de nombreux miracles, jusqu'à la veille de sa mort, et fit d'étonnantes prophéties à plusieurs de ceux qui venaient le voir.

### MORT ET SÉPULTURE

Le grand jour allait enfin paraître pour l'âme impatiente de notre Saint. La veille, il se rendit à Noto, y communia avec une ferveur tout angélique, fit connaître à son confesseur sa mort prochaine et son désir d'être enseveli dans l'église de Saint-Nicolas, à Noto. Il lui prédit aussi les différends qui s'élèveraient entre les habitants de cette ville et ceux d'Hybla, au sujet de son corps, après sa mort; puis il l'invita à venir l'assister le lendemain à sa dernière heure, et il rentra dans sa cellule.

Le prêtre aimait sincèrement le frère Conrad; il ne put retenir ses larmes, à l'annonce de sa fin prochaine. Le lendemain il se rend à l'ermitage, et trouve le Bienheureux en prière, à genoux aux pieds du crucifix. — Il s'approche, le Saint n'interrompt pas son oraison, il semble que son âme soit déjà en possession de son Dieu. — Quelques instants avant l'heure prédite, la fièvre saisit le solitaire; appuyant alors sa tête sur l'autel, frère Conrad recommande à Dieu ses bienfaiteurs, ses amis, et les habitants de Noto et d'Hybla. — Soudain la grotte s'illumine d'une brillante clarté, et l'âme du Bienheureux s'envole vers le ciel, portée par des anges. — C'était le 19 février de l'an 1351. — Ebloui par cette céleste lumière, le prêtre croyait l'ermite encore en vie, car il était resté à genoux devant l'image de Jésus crucifié, comme pendant son oraison. Il s'assure cependant, en touchant le corps glacé du serviteur de Dieu, que son âme est allée recevoir la récompense de ses vertus, et il se met à pleurer la perte d'un ami si cher.

Dans le même instant, les cloches de Noto et d'Hybla sonnent d'elles-mêmes. Les habitants comprennent l'avertissement du ciel et se rendent en foule à la grotte du saint pénitent pour s'emparer de ses précieuses dépouilles. Alors éclatent les disputes prédites. Les gens d'Hybla réclament le corps, les gens de Noto déclarent qu'il leur appartient; la querelle s'envenime et on en vient aux mains, mais ô prodige! on se lance des flèches, les traits ne partent pas; on se frappe, nul n'est blessé. Ces merveilles arrêtent les combattants. Le prêtre affirme alors que la dernière volonté du frère Conrad était de reposer dans l'église de Noto; toutefois il propose d'en appeler au défunt lui-même. — Après avoir déposé avec respect ses précieux restes dans une bière, il fait avancer quatre citoyens d'Hybla; ceux-ci, en dépit de leurs efforts, ne peuvent soulever le cercueil. Quatre habitants de Noto viennent à leur tour et l'emportent avec autant de facilité que s'il eût été vide. Ces vénérables dépouilles furent placées dans une châsse d'argent d'une grande valeur, et déposées dans l'église de Saint-Nicolas, à Noto.

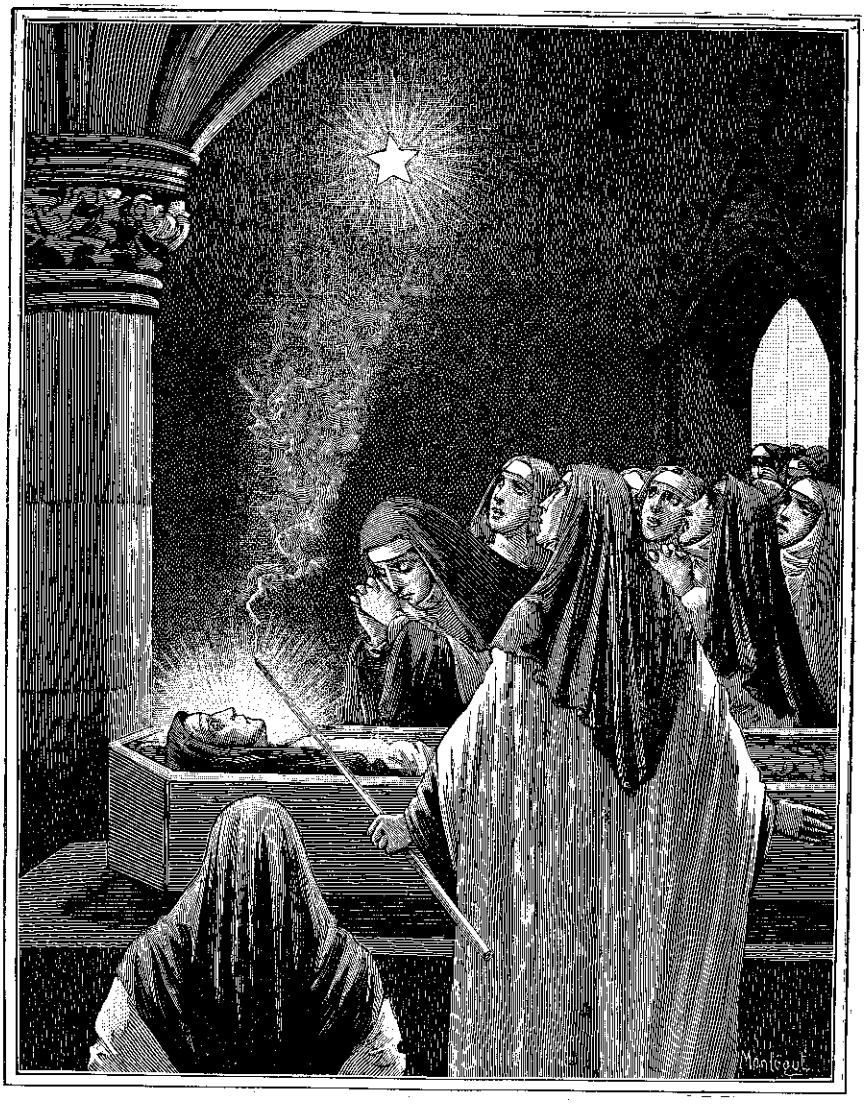
De nombreux miracles, opérés sur son tombeau, ou par son intercession attestèrent la sainteté du serviteur de Dieu; aussi ne put-on retenir l'enthousiasme de la population; elle lui décerna, sans l'autorisation préalable du Saint-Siège, les titres et les honneurs des bienheureux, par là encourant les censures ecclésiastiques. Le pape Léon X, en 1515, crut devoir remédier à ces abus, pour la gloire même du saint pénitent; il leva les censures encourues, et autorisa le culte du bienheureux Conrad. — Sa fête fut dès lors célébrée avec solennité le 19 février, dans la ville de Noto, jusqu'à ce que Paul V l'étendit à toute la Sicile, et Urbain VIII à l'Ordre de Saint-François, en décernant au Bienheureux le titre de Saint.

Ses reliques se conservèrent intactes longtemps après sa mort; et chaque fois que l'on ouvrit son tombeau, un parfum céleste s'en exhala. Saint Conrad est spécialement invoqué pour la guérison des hernies parce qu'il en a guéri beaucoup durant sa vie et après sa mort. « Ainsi, conclut le père Léon dans l'*Auréole séraphique*, le Seigneur qui s'intéresse à la moindre de nos douleurs, comme la plus tendre des mères, départit souvent, dans un ordre à ses saints, fleurs merveilleuses du ciel, les propriétés qu'il a mises dans les plus humbles plantes de nos campagnes, pour calmer et guérir nos souffrances. »

# LA BIENHEUREUSE ARCHANGELA GIRLANI

## CARMÉLITE

*Fête le 19 février.*



**Pour attester la sainteté de la bienheureuse Archangela, la flamme d'un flambeau allumé qu'on approche de ses lèvres se transforme en étoile brillante.**

LES QUATRE LIS DE TRINO

La petite ville de Trino, dans le Montferrat, eut le glorieux privilège de produire, vers le milieu du XV^e^ siècle, plusieurs fleurs de virginité, dont le parfum devait embaumer le Carmel et l'Ordre de Saint-Dominique. Sur ce modeste coin de terre, en effet, et à la même époque, presque sous le même toit, on voit naître et grandir jusqu'à quatre enfants dont le front sera couronné plus tard d'une auréole de virginale sainteté. Ainsi, parfois, sous l'influence du soleil et sous l'impulsion soudaine d'une sève puissante, un arbre, jusque-là stérile, se met à pousser des rejetons vigoureux. Ces lis, destinés à orner le ciel, furent Madeleine de Panatieri, qui illustra le Tiers-Ordre dominicain (1), Archangela Girlani, et ses deux sœurs, Scholastique et Marie, qui devaient s'épanouir sur la montagne du Carmel. Toutes quatre méritèrent le nom de *bienheureuses*, nom que, pour les deux pre-

(1) Voir la notice que nous lui avons consacrée au numéro 766.

mières, l'Eglise a ratifié de son autorité infaillible.

### LA BIENHEUREUSE ARCHANGELA — SON ENFANCE SON ÉDUCATION

Celle dont nous esquissons la vie était née le 25 janvier 1460, et avait reçu au baptême le nom d'Eléonore. Sa famille, une des plus anciennes du pays, était très riche et très puissante à la cour de Guillaume VIII, marquis de Montferrat, beau-frère de Jean de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem ; mais elle était plus recommandable encore par sa piété que par sa fortune, ce qui lui mérita l'insigne faveur de donner trois saintes à l'Eglise et au Carmel.

Dès ses premières années, Eléonore montra à quelle éminente sainteté elle devait un jour parvenir. Fuyant avec soin les conversations qui ne lui parlaient pas de Jésus, elle recherchait la solitude et le silence et consacrait une partie de ses journées à des lectures de piété. Tous les matins, après avoir fait oraison, elle assistait à la Sainte Messe, et son amour pour Dieu était déjà si ardent, qu'il la portait aux vertus les plus héroïques.

Mais Eléonore ne trouvait point dans la maison paternelle la tranquillité et la solitude dont son âme avait soif. Sur sa demande, elle fut donc confiée à des religieuses Bénédictines, dont le monastère était situé non loin de Trino, en un lieu appelé *Rocca delle Donne*. Ce fut dans cette paisible demeure que la jeune fille termina son éducation. Elle sut bien vite se concilier l'estime et l'affection de tous les cœurs, par la grâce charmante que Dieu donnait à ses paroles et à ses démarches. Mais là encore elle se trouvait distraite de ses exercices de piété par les fréquentes visites de ses parents : en outre, le monastère *della Rocca* n'offrant pas à sa ferveur une assez rigoureuse observance, elle fit connaître à son père son désir d'embrasser la vie religieuse dans un Ordre plus sévère. Pour obtenir le consentement que son père lui refusait, la bienheureuse enfant alla supplier le marquis de Montferrat, l'ami de sa famille, de joindre ses instances aux siennes. Le noble Girlani, qui songeait à la marier, prétexta auprès de son souverain qu'il voulait éprouver la vocation de sa fille, et, dans ce but, la garder quelque temps chez lui. La jeune vierge dut donc revenir dans le palais paternel, à Trino.

Mais la sagesse de Dieu fait toujours servir à l'avantage des élus les événements les plus fâcheux en apparence. Eléonore, inébranlable dans sa résolution de consacrer à Dieu sa virginité, sut, par ses exemples et ses paroles, édifier ses deux jeunes sœurs, Scholastique et Marie : ses pieuses exhortations ne tardèrent même pas à leur inspirer le désir de quitter le monde pour embrasser avec elle la vie religieuse.

### LES ÉPREUVES DE LA VOCATION

Après bien des oppositions, Jean Girlani permit à ses filles de suivre leur attrait pour la vie religieuse, à condition toutefois qu'elles choisiraient pour leur retraite le monastère des Bénédictines, à *Rocca delle Donne*.

Cette restriction jeta Eléonore dans l'embarras et l'anxiété : elle voulait se consacrer à Jésus-Christ, mais dans un couvent où la règle fût pratiquée avec une plus rigoureuse exactitude et celui de *della Rocca* ne lui offrait pas cette régularité. Que d'âmes, certaines de l'appel divin, en considérant l'admirable variété des Ordres religieux, se trouvent parfois dans une semblable hésitation ! Ne sachant quel parti prendre, elles sont presques tentées de retourner en arrière : qu'elles imitent l'exemple de notre Bienheureuse.

Eléonore eut recours à Dieu par la prière et la mortification, et, persuadée que Dieu ne tarderait pas de lui faire connaître sa volonté et saurait bien la conduire où il la voulait, elle attendit en paix l'heure de la Providence.

Pendant ce temps, Jean Girlani fixait le jour où lui-même devait conduire ses enfants au monastère *della Rocca*, et, pour donner plus de solennité à son sacrifice, il invitait ses principaux amis à l'accompagner jusqu'au seuil du cloître.

Au jour fixé, il y eut brillante réunion dans le manoir des Girlani, car une foule de seigneurs s'étaient empressés de répondre à l'invitation du noble comte. Le prince Guillaume s'y trouvait avec toute sa cour. Bientôt le cortège se mit en marche. Il était magnifique : des chevaliers richement vêtus, montés sur des chevaux de luxe, précédaient les trois jeunes filles accompagnées de leurs parents. Déjà on approchait du monastère de la *Rocca delle Donne*. Soudain, le cheval monté par Eléonore s'arrête et refuse d'avancer malgré les coups d'éperon et de fouet. Il demeure immobile et comme fixé au sol.

A la vue du prodige, l'étonnement de toute la troupe fut extrême. D'une voix unanime, il fut décidé que le mieux était de rebrousser chemin et de ramener les trois jeunes filles à la maison paternelle. Dieu, qui avait si manifestement indiqué sa volonté, ne manquerait pas d'achever son œuvre. Ce fut en effet ce qui arriva.

### LA VOLONTÉ DE DIEU — ENTRÉE AU CARMEL

Deux ou trois jours après, un religieux de l'Ordre des Carmes ayant reçu l'hospitalité dans le palais des Girlani, apprenait la résolution des trois sœurs et l'incident providentiel qui avait retardé leur entrée en religion. Il leur fit connaître le Carmel, et leur indiqua deux monastères de cet Ordre où fleurissait la plus rigoureuse observance, l'un à Reggio, l'autre à Parme.

Eléonore, intérieurement éclairée, n'hésite point à reconnaître dans cette indication l'appel de Dieu, et, choisissant le monastère de Parme, elle se met en route sans délai, avec Scholastique et Marie.

Le 25 janvier 1477, toutes trois, au comble de leurs vœux, voyaient les portes du cloître s'ouvrir devant elles.

Ce fut alors qu'Eléonore changea son nom en celui si gracieux d'Archangela.

### PROFESSION RELIGIEUSE — PRIORAT

Parfaite observatrice de toutes les règles de la discipline, infatigable à courir dans les voies de la perfection, elle dépassa bientôt les plus avancées dans cette carrière sacrée (1) : aussi ses compagnes la vénéraient-elles comme une sainte. « Vraiment, disaient-elles, notre Sœur Archangela est déjà professe, quoiqu'elle ne fasse que commencer son noviciat. »

Le noviciat d'une Carmélite dure au moins une année : le 25 janvier 1478, Archangela faisait sa profession. Dès lors, elle se regarda comme tenue à une plus grande sainteté encore : sur toutes ses actions était l'empreinte du surnaturel et d'une maturité supérieure à son âge. Aussi, peu de temps après, fut-elle élue prieure du monastère à l'unanimité des voix.

Ce fut dans cette charge que se manifestèrent les admirables vertus de la Bienheureuse. Elle

(1) Office de la Bienheureuse.

exprimait en elle, dans toute sa perfection et incomparablement mieux que ses sœurs, cette parole de l'Apôtre : « La femme non mariée, la vierge, médite les choses du Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit. » Sa vie était une oraison continuelle; dans son humilité, elle se regardait comme la dernière de toutes. Pleine de charité pour ses religieuses, elle savait se montrer à la fois douce et énergique. A beaucoup de zèle elle joignait un tact remarquable, qui faisait aimer son gouvernement et la rendait attentive aux besoins les plus minutieux de ses compagnes. Aussi, après la crainte de Dieu, ses religieuses n'en avaient-elles pas de plus grande que celle de déplaire à leur bonne prieure.

Celle-ci n'en accomplissait pas moins avec scrupule ses devoirs de supérieure, mais son exemple faisait plus que ses exhortations pour entraîner ses compagnes dans la voie de l'amour divin et de la stricte observance des règles. En peu de temps, le monastère de Parme était devenu l'école de la sainteté.

### LE MONASTÈRE DE SAINTE-MARIE DU PARADIS A MANTOUE — MIRACLES

Il y avait quinze ans que la bienheureuse Archangela était entrée au couvent de Parme. Or, le marquis de Gonzague et son épouse, Elisabeth d'Este, désiraient, depuis longtemps, fonder un Carmel dans la ville de Mantoue. Il fallait pour cette nouvelle fondation une directrice sage et éclairée : la Bienheureuse, dont la sainteté était déjà connue en Italie, leur sembla tout indiquée pour cette charge importante. Sur leurs instantes prières, les supérieurs de l'Ordre envoyèrent Archangela à Mantoue. Sans dire un seul mot, sans même faire ses adieux à ses compagnes qu'elle aimait tant, elle partit de suite, au milieu de la nuit, avec quelques personnes seulement.

Archangela donna au nouveau monastère le nom de Sainte-Marie du Paradis, et tous ses efforts tendirent à ce qu'il fût digne de son nom. En effet, par la vie toute céleste que menaient ses religieuses, il semblait que les anges habitaient ce nouveau Carmel. Gardienne vigilante de la règle et pleine de dévotion au saint scapulaire de la glorieuse Vierge Marie, la prieure faisait comprendre à ses pieuses filles combien la netteté du vêtement extérieur est peu de chose sans la pureté intérieure de l'âme. Elle se plaisait à leur redire : « Allons, mes Sœurs, nous sommes dans le *Paradis*, il faut donc aimer Dieu comme on aime dans le ciel; il ne faut pas plus s'occuper des choses de la terre que ne s'en occupent les habitants du céleste séjour. »

Il serait difficile de retracer ici le tableau complet et fidèle des vertus de la Bienheureuse. Nous lisons dans les leçons du Bréviaire qu'elle brillait surtout par l'humilité, l'aménité et la patience, et que ses Sœurs la révéraient moins comme une Mère que comme un ange descendu du ciel.

Elle avait une grande dévotion pour la Très Sainte Trinité, et ne faisait aucune action sans dire : *In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis.*

Sa vie n'était qu'une pénitence continuelle : chaque jour, elle jeûnait au pain et à l'eau, ensanglantait son corps virginal par de rudes cilices et des disciplines de fer.

Aussi Dieu manifesta-t-il la sainteté de son épouse par des miracles frappants et des grâces de choix. C'est ainsi que, dans ses méditations sur les mystères de la foi, on la vit fréquemment ravie en extase, souvent même on la trouva dans sa cellule élevée de plusieurs mètres au-dessus de la terre. Un jour de Vendredi-Saint, après l'adoration de la Sainte Croix de Notre-Seigneur, elle eut un ravissement qui dura la journée entière, et pendant lequel elle demeura complètement immobile, les yeux tournés vers le ciel.

La pauvreté fit plus d'une fois sentir ses rudes atteintes à la nouvelle communauté, mais la sainte prieure n'en était pas moins confiante en la Providence.

A la suite d'une inondation du Mincio, la ville de Mantoue avait été réduite à la plus affreuse famine et les religieuses n'avaient plus même un morceau de pain. La Bienheureuse se mit en prière; au même instant, on frappait à la porte, et un inconnu remettait à la Sœur portière des vivres en abondance.

« Qui vous envoie, charitable étranger? demanda celle-ci. — Celui qui m'envoie, répondit l'inconnu, ne vous laissera jamais manquer de rien, » et il disparut soudain.

Nul ne douta que Dieu venait de se servir du ministère d'un ange pour secourir ses fidèles servantes et récompenser la foi de la bienheureuse Archangela.

### LE POIRIER MERVEILLEUX

Peu de jours après son arrivée à Mantoue, Archangela avait planté un poirier dans le jardin du couvent. Voici ce que la tradition la plus authentique rapporte de cet arbre merveilleux. Il donnait toujours autant de fleurs et de fruits qu'il y avait de Sœurs dans le monastère; et quand une poire tombait, c'était le présage infaillible qu'une d'elles mourrait dans l'année. Aussi la Bienheureuse s'empressait-elle de leur recommander de se bien préparer toutes à la mort, puisqu'on ne connaissait pas celle qui aurait le bonheur d'aller rejoindre l'Epoux bien-aimé. Le prodige arriva non seulement pendant la vie de la fidèle servante de Dieu, mais dura encore longtemps après sa mort.

Une année cependant, à la fin du printemps, l'arbre ne s'était pas couvert comme à l'ordinaire de feuilles et de fleurs; il paraissait tout aride et désséché. Affligées de ce qu'elles considéraient comme un malheur, les Carmélites supplièrent la Bienheureuse de ne pas abandonner le soin de son arbre chéri, et le poirier merveilleux se couvrit bientôt de sa parure accoutumée (1).

En 1782, quand on transporta les reliques de la bienheureuse Archangela dans l'église de l'Annonciation, le poirier se couvrit d'une quantité considérable de fleurs, mais il ne produisit qu'un seul fruit, et l'année suivante il sécha. Toutefois autour du tronc desséché surgirent des rejetons qu'on transplanta avec soin dans le monastère de l'Annonciation de Trino. Pendant la tourmente révolutionnaire, les Dominicains les replantèrent dans leur couvent, où on peut les voir encore aujourd'hui. En 1864, lors de l'approbation solennelle du culte de la Bienheureuse, l'arbre merveilleux produisit une quantité considérable de magnifiques fruits, comme pour montrer, lui aussi, sa joie de l'honneur rendu par l'Eglise à l'humble vierge du Carmel.

### MORT DE LA BIENHEUREUSE

Il n'y avait pas trois ans qu'Archangela était à Mantoue, mais ses travaux continuels, ses

(1) Vie de la Bienheureuse par l'abbé Albarel. Oudin, Poitiers.

jeûnes, les durs traitements qu'elle infligeait à son corps l'avaient épuisée, et elle tomba dangereusement malade. Sentant sa fin approcher, elle fit venir toutes ses religieuses et leur recommanda la charité, l'humilité, l'obéissance et la pratique fidèle de la Règle. Puis elle reçut les sacrements de l'Eglise, et, les yeux attachés sur l'image de Jésus crucifié, elle rendit doucement l'esprit en redisant son invocation favorite : « O Jésus, je vous aime. O Christ, Fils du Dieu vivant, ayez pitié de moi. » C'était le 25 janvier 1484 : elle avait trente-quatre ans.

Au moment même où elle rendit le dernier soupir elle apparut à sa sœur Scholastique, prieure du couvent de Parme, ainsi qu'à d'autres Sœurs, leur annonçant qu'elle venait leur dire un dernier adieu, parce qu'elle n'avait pu le faire avant son départ pour Mantoue, forcée qu'elle était de partir précipitamment par ordre de ses supérieurs. Beau trait qui nous montre bien tout le prix que Dieu attache à l'obéissance parfaite.

### CULTE ET RELIQUES DE LA BIENHEUREUSE

Le corps d'Archangela fut d'abord inhumé dans le caveau funéraire de la communauté : trois ans après, il fut retrouvé intact et comme plein de vie. Un flambeau allumé qu'on approcha de ses lèvres s'éteignit aussitôt, projetant sa flamme à une grande hauteur en forme d'étoile brillante.

A la suite de ce prodige, qui se renouvela plusieurs fois et devant de nombreux témoins, l'Ordinaire fit placer ses reliques sur l'autel de l'église dans une châsse d'or. Elles y restèrent exposées à la vénération des fidèles jusqu'au mois d'octobre 1782, où, par ordre de Victor-Amédée III, roi de Piémont, elles furent transportées à Trino dans l'église de l'Annonciation.

La dévotion à la bienheureuse Archangela devint bientôt générale en Italie : dans plusieurs diocèses, on célébra même sa fête avec solennité. Mais ce fut Pie IX qui permit son culte pour toute l'Eglise.

Pendant la grande Révolution, l'église de l'Annonciation fut pillée et saccagée : et là où retentissait autrefois la louange du Seigneur, dans cette maison de Dieu qui était la maison du peuple, une famille de juifs fit entendre le blasphème et étala son orgueilleuse insolence : c'est là encore une de nos grandes conquêtes de 1789.

Le corps de la Bienheureuse échappa aux profanations et fut transporté dans l'église de l'hôpital Saint-Laurent, où de nos jours encore il est l'objet de la vénération publique.

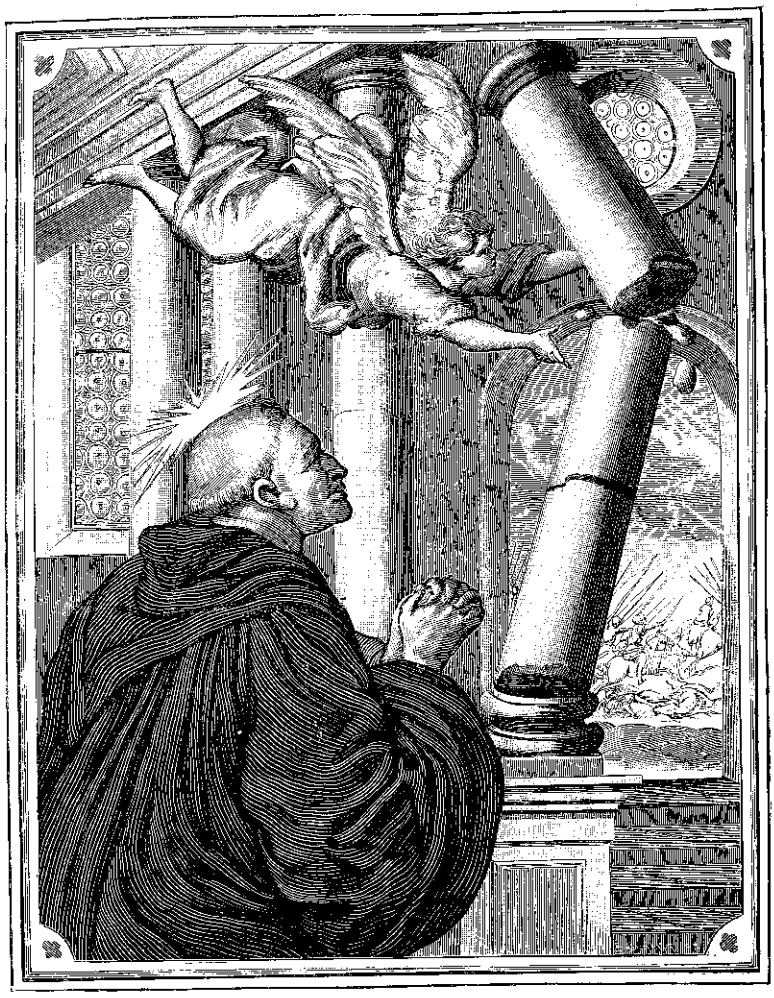
Le monastère des Carmélites de Poitiers possède un morceau considérable du voile blanc que portait Archangela au moment de sa mort.

### ORAISON.

O Dieu, vous avez prévenu de vos douces bénédictions et enrichi de vertus héroïques la bienheureuse vierge Archangela; faites-nous mériter, par son intercession, le secours gratuit de votre grâce ici-bas, et dans le ciel notre réunion avec les chœurs des bienheureux.

# SAINT ANGILBERT, ABBÉ DE SAINT-RIQUIER

*Fête le 19 février.*



**Saint Angilbert voit un ange reposer sur sa base une colonne brisée.**
(*Gravure du calendrier bénédictin, XVIIe siècle.*)

ENFANCE D'ANGILBERT

Saint Angilbert fut l'un des principaux conseillers de l'illustre roi Charlemagne. L'histoire garde le silence sur sa naissance; toutefois, nous savons qu'il vint au monde vers l'an 740; il avait cinq ans de moins que le célèbre Alcuin, et deux ans de plus que Charlemagne.

Le moine Hariulphe, qui nous a transmis le récit de ses vertus et de sa sainteté, dit seulement que, dès son jeune âge, il fut élevé dans le palais de Pépin le Bref. Ce seul détail nous montre qu'Angilbert était issu de race noble. L'honneur, en effet, de faire élever ses enfants à la cour était alors brigué par les plus puissants seigneurs, car c'était leur ouvrir la carrière des hautes dignités. Angilbert eut ce privilège.

La finesse de son esprit, la douceur de son caractère, les vastes connaissances, que n'avaient pas d'ordinaire les enfants de son âge, lui attirèrent bientôt la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Son noble visage, où se reflétait l'éclat d'une grande vertu, montrait que la grâce divine en avait fait un vase d'élection.

Pépin le Bref se plaisait à l'appeler son fils; Carloman et Charles le chérissaient comme un frère bien-aimé.

ANGILBERT REÇOIT LA TONSURE

Inspiré par ses parents, et suivant le désir des princes de la cour qui l'aimaient tendrement, Angilbert reçut la tonsure cléricale. Pourvu d'un bénéfice par la munificence royale, il continua néanmoins à rester dans le palais, édifiant la

cour par la pureté de ses mœurs et sa conduite exemplaire.

Pépin le Bref venait de mourir, laissant le trône entre les mains de ses deux fils, Carloman et Charles. Mais Carloman ne tarda pas à rejoindre son père au tombeau, et Charles seul resta maître du royaume (768). Il continua avec le compagnon de son enfance des relations aussi amicales qu'intimes, et quand, pour faire refleurir les lettres en Gaule, l'Académie palatine fut fondée, Angilbert en devint l'un des membres les plus distingués, sous le nom d'*Homère*. On sait, en effet, que les personnages dont se composait cette assemblée avaient tous pris un surnom littéraire, et que Charlemagne lui-même avait choisi celui de *David*.

### ANGILBERT CONFIDENT DE L'EMPEREUR

L'illustre Charlemagne connaissait les services immenses rendus à sa famille par les ancêtres d'Angilbert. Appréciant de jour en jour le mérite de ce dernier, il en fit son conseiller intime. Dans ses fréquents voyages, il l'emmenait toujours à ses côtés, tant à cause de sa prudence que de sa fidélité en toutes choses. Dans son estime, le souverain alla même jusqu'à l'initier aux plus grands secrets de l'empire, et Angilbert fut investi de la dignité d'archichapelain et de silentiaire. Cette dernière fonction avait sans doute une certaine analogie avec celle de secrétaire d'Etat, dont une des principales qualités doit être la discrétion et le silence.

Quant à l'archichapelain, il était chargé de la direction des affaires ecclésiastiques, et était une sorte de ministre des Cultes.

Ces différentes dignités supposent dans Angilbert un grand mérite et une rare vertu, car on n'ignore pas la sévérité de Charlemagne dans le choix de ses ministres et de son entourage. Les flatteurs n'avaient point l'accès de sa personne, et les faveurs étaient distribuées aux plus dignes et aux plus méritants.

### ANGILBERT DEVIENT MOINE

Une erreur historique place ici le mariage d'Angilbert avec une fille de Charlemagne, son gouvernement en Ponthieu, la prise du voile par Berthe, sa prétendue femme, etc.; mais ces faits n'étant nullement fondés, et ayant été réfutés victorieusement par le savant critique et hagiographe du diocèse d'Amiens(1), nous n'avons pas à en parler dans cette courte biographie.

Poussé par la grâce aussi bien que par les conseils du roi, Angilbert reçut le sacerdoce, et vit s'ouvrir devant lui la carrière brillante des honneurs ecclésiastiques. Charlemagne résolut de le nommer au premier siège métropolitain vacant. Mais l'homme propose et Dieu dispose.

Pendant qu'Angilbert, investi des plus grandes dignités, brillait comme un astre à la cour du plus puissant des empereurs, des pensées plus graves, plus saintes, captivaient son esprit. Qu'étaient, après tout, ces honneurs, ces biens terrestres, si ce n'est illusion et mensonge?

Tout cela est vanité..... L'Esprit-Saint l'a déclaré, et la grâce le faisait entendre plus fort que jamais à l'âme d'Angilbert. Son cœur n'avait plus d'attrait pour toutes ces dignités humaines, pour ces biens périssables; un jour viendrait où il faudrait les quitter, et où tout disparaîtrait comme la fumée. Cette pensée, qui occupe malheureusement trop peu les esprits de notre temps, décida Angilbert à embrasser la vie monastique, pour acquérir ces trésors impérissables que ni la rouille, ni les voleurs, ni la mort elle-même ne peuvent ravir. Ayant obtenu le consentement de l'empereur, il se dirigea vers l'abbaye de Saint-Riquier, à Centule.

### PROBATION — ADMISSION — PÉNITENCES

Au milieu des moines réunis en Chapitre, Angilbert se prosterna aux pieds de l'abbé; et, répandant des larmes en abondance, il sollicita humblement la faveur d'être admis au nombre des membres de la communauté. Malgré la joie immense qu'éprouvèrent les moines en présence d'une telle conversion, malgré l'estime qu'ils avaient pour le nouveau postulant, il ne fut point dérogé aux sages prescriptions de la règle. Angilbert fut admis à la probation comme simple postulant. Ce temps d'épreuve écoulé, il reçut l'habit monastique, et prit place dans les rangs des moines, dont il égala en très peu de temps la ferveur et les vertus.

Ce n'était plus l'éclat des parures, ni la douceur d'un lit moelleux, ni l'abondance des mets, ni la délicatesse des vins, ni la prolongation du sommeil qu'il recherchait; mais il répandait des larmes en abondance sur sa vie passée, faisait oraison nuit et jour, excitait son âme à la componction par des lectures pieuses et fréquentes, et pratiquait les plus terribles austérités. En un mot, son esprit contrit et humilié, selon la parole du prophète, offrait à Dieu un sacrifice quotidien. (Ps. 50, 19.)

Il passa ainsi quelques années dans la pénitence, se montrant complètement mort aux vanités du monde, et jouissant des célestes consolations qu'ignorent les esclaves du monde et de ses faux attraits.

### MORT DE L'ABBÉ SYMPHORIEN — ÉLECTION D'ANGILBERT

L'abbé Symphorien était alors à la tête du monastère, qu'il gouvernait avec une grande sagesse. Lui-même marchait à grands pas dans le chemin de la perfection; après une vie passée saintement, il s'endormit du sommeil des justes vers l'an 789.

L'abbaye de Saint-Riquier ne pouvait rester longtemps privée de pasteur; car que peut faire une armée sans son général? L'illustre Angilbert fut élu par un choix unanime. Sa rare vertu, sa vaste science, plus encore que la noblesse de sa race, le désignaient à cette dignité.

### ANGILBERT EST PRÉSENTÉ A L'EMPEREUR

Il était d'usage, dans les abbayes royales, de toujours faire confirmer par le roi l'élection de l'abbé. Après son ordination, Angilbert fut donc présenté à l'empereur, comme le successeur de Symphorien. Charles fut fort satisfait de cette élection, se montra très aimable envers le nouvel abbé, et, tout en assurant que la munificence royale ne lui ferait jamais défaut, il l'encouragea à persévérer dans l'état de perfection.

Angilbert, plein de reconnaissance, manifesta au roi son désir de restaurer l'abbaye de Saint-Riquier sur des proportions plus vastes, qui pussent favoriser la ferveur des moines. « Si vous me mettez à même, disait-il au roi, de réaliser mes projets et de faire fleurir la discipline et la régularité, tout le bien que je pourrai faire vous sera réputé, et c'est vous seul que Dieu récompensera. » Nous verrons plus tard comment le vénérable abbé mit à profit les favorables dispositions de Charlemagne.

(1) L'abbé Corblet.

### MISSIONS D'ANGILBERT AUPRÈS DU SAINT-SIÈGE

Le moine Hariulphe ne nous dit rien des missions importantes qu'Angilbert accomplit à Rome; mais nous savons, par d'autres sources, que Charlemagne ne laissa pas cette lumière ensevelie dans les cloîtres d'un monastère, et qu'il sut en tirer profit non seulement pour le bien de l'Eglise, mais aussi pour celui de l'Etat.

Félix, évêque d'Urgel, n'avait pas craint d'enlever à Jésus-Christ son titre de Fils de Dieu par nature, pour y substituer celui de Fils par adoption. Cette erreur fut condamnée au Concile de Ratisbonne en 792; le novateur, par crainte de l'exil ou de la déposition, et non par amour de la vérité, se soumit et se rétracta.

Charlemagne, avant de lui permettre de reprendre possession de son siège, l'envoya à Rome pour y rendre compte de sa foi au pape saint Adrien Ier. Or, ce fut Angilbert qui fut chargé de conduire le prélat repentant. Félix abjura solennellement, entre les mains du Souverain Pontife, l'hérésie qu'il devait plus tard prêcher de nouveau.

Dans son second voyage à Rome, Angilbert eut pour mission de présenter au pape Adrien les *Livres Carolins*. C'était un traité résumant la croyance de l'Eglise des Gaules sur le culte des saintes images. Angilbert porta donc ce document au Pape, avec les actes du Concile de Francfort (794). Voici en quels termes, dans sa réponse à Charlemagne, le Souverain Pontife parle de l'abbé de Saint-Riquier : « Nous avons reçu gracieusement l'abbé Angilbert, ministre de votre chapelle, ce cher confident qui a été élevé avec vous dans le palais, presque dès son enfance, et qui a été admis en tous vos conseils. En votre considération, nous lui avons témoigné beaucoup d'amitié, l'écoutant favorablement, et lui découvrant comme à vous-même les projets que nous formons pour l'exaltation de la Sainte Eglise romaine et pour celle de votre puissance royale. »

Le troisième voyage eut un autre motif. Aussitôt après son élection, Léon III envoya des légats à Charlemagne pour lui porter les clés de la Confession de saint Pierre et l'étendard de la ville de Rome, double symbole qui confirmait ses droits de protecteur de l'Eglise et de patrice des Romains. Il priait en même temps le roi de lui envoyer quelques seigneurs de sa cour pour recevoir, en son nom, le serment de fidélité et de soumission du peuple romain. Charlemagne, dans une lettre qu'il adresse à son auriculaire, le charge, en accomplissant cette mission, de transmettre ses conseils au nouveau Pontife.

Angilbert fut en même temps chargé de remettre au Saint-Siège une large part des trésors que le duc de Frioul avait rapportés de Pannonie après sa victoire sur les Avares.

### RESTAURATION DE L'ABBAYE DE SAINT-RIQUIER

Comme nous l'avons déjà dit, le vénérable Angilbert sut mettre à profit les dispositions favorables de Charlemagne, pour reconstruire le monastère de Saint-Riquier. Les anciens bâtiments en bois firent place à de nouvelles constructions; les plus habiles ouvriers furent conviés à mettre en œuvre le bois et la pierre, le verre et le marbre.

Charlemagne envoya de nombreux chariots à Rome pour en rapporter des colonnes de marbre, et en même temps, il expédia des légats jusqu'en Orient pour obtenir des reliques. Dans un de ses écrits, Angilbert nous a laissé l'énumération de tous les saints, dont les reliques sacrées enrichirent la nouvelle basilique de l'abbaye.

### MIRACLE DE LA COLONNE

Les deux autels dédiés, l'un au divin Sauveur et l'autre à saint Riquier, s'abritaient sous un *ciborium*, soutenu par de riches colonnes venues d'Italie. C'est sans doute au moment de leur érection qu'arriva le fait suivant, rapporté par le moine Hariulphe, biographe de notre Saint. Une colonne qu'on essayait de dresser s'échappa des mains des ouvriers et se brisa en deux morceaux, elle était d'une grandeur colossale, et d'une beauté remarquable. Cet accident jeta la tristesse sur tous les visages des moines, et découragea les ouvriers, qui abandonnèrent le travail ce jour-là. Mais Angilbert, averti, recourt à ses armes ordinaires; il soumet son corps à l'abstinence et au jeûne, se revêt d'un cilice et, prosterné à terre, il passe la nuit entière en oraison.

Pendant ce temps, un ange brillant de lumière descendit dans l'Eglise, et s'approchant des deux tronçons brisés de la colonne, les réunit, de sorte qu'elle recouvra son intégrité et sa beauté primitive. Le lendemain matin, les ouvriers, se remettant au travail, trouvèrent la colonne non seulement intacte mais dressée sur sa base. Voyant l'intervention du ciel, ils rendirent grâces à la toute-puissance du Seigneur.

### DÉDICACE — CULTE POUR LES SAINTS

Lorsque tous les bâtiments de l'abbaye furent terminés, Angilbert fit la dédicace de l'église principale, le 1er janvier 798. Cette imposante cérémonie réunit dans l'église du Sauveur douze évêques consécrateurs, sous la présidence de Maginard, archevêque de Rouen.

Les reliques étaient considérées comme le plus précieux trésor des églises; le saint abbé envoya des émissaires en solliciter dans toutes les parties de la chrétienté, et spécialement à Rome, à Constantinople, à Jérusalem, en Italie, en Germanie, en Gaule et en Bourgogne. Grâce à l'intervention de Charlemagne, les papes saint Adrien et saint Léon III, les archevêques, les évêques, les abbés répondirent à son appel. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les reliques qu'Angilbert obtint par ce moyen. Outre ces richesses d'un ordre à part, on évaluait à quinze mille livres, c'est-à-dire plus de huit millions de notre monnaie actuelle, les richesses liturgiques des trois églises.

Enfin, en 799, Charlemagne alla célébrer les fêtes de Pâques à Saint-Riquier. Alcuin s'y trouvait alors et il fut sollicité par son ancien élève de composer une nouvelle vie de saint Riquier, fondateur de l'abbaye, ainsi que des hymnes et des antiennes pour son office. En outre, le tombeau du Saint fut entouré de marbres précieux, et nous avons encore l'inscription en vers latins qu'Angilbert composa lui-même et fit graver autour du tombeau.

### DERNIÈRES ANNÉES D'ANGILBERT — SA MORT

En l'an 800, Angilbert suivit Charlemagne à Rome et assista le jour de Noël à ce couronnement qu'il avait peut-être contribué à préparer. Ce fut le jour même de cette cérémonie qu'il obtint du Pape, en faveur de son abbaye, un privilège sollicité d'ailleurs par l'évêque Jessé, qui se trouvait à Rome. Le monastère de Saint-Riquier devint exempt de l'Ordinaire, ainsi que la ville de Centule et les terres voisines.

En 811, Angilbert fut l'un des quatre abbés qui souscrivirent le testament du grand empereur.

Il ne devait survivre que vingt-deux jours à ce monarque, car il mourut le 13 février 814. Selon le vœu qu'il avait exprimé, on l'inhuma sous le portail de l'église de Saint-Sauveur ; car, dans son humilité, il avait désiré que sa pierre tombale fût foulée aux pieds des passants.

Les sculptures de l'église de Saint-Riquier ont multiplié l'image de saint Angilbert ; on le voit au portail, agenouillé devant le Père éternel, et plus loin tenant la crosse et un livre, à un contrefort de la tour, agenouillé en costume de prince devant l'abbé Symphorien, qui reçoit ses vœux monastiques. Sous les voussures, des groupes représentent la mission que Charlemagne lui donne pour le Saint Siège, la réception que lui fait le Pape assisté d'un cardinal, la guérison qu'un boiteux obtint par son intercession.

### CULTE DE SAINT ANGILBERT

Angilbert reposa sous le portail de l'Eglise de Saint-Sauveur l'espace de vingt-huit ans, après lesquels son corps fut trouvé sans corruption et transporté dans un lieu plus honorable. Il s'est encore fait d'autres translations de ce précieux dépôt, dans lesquelles Dieu a toujours fait paraître par quelque événement extraordinaire combien la bienheureuse âme qui avait animé ce corps lui était agréable.

Il n'a jamais été canonisé, et les religieux n'ont pas fait sa fête avant l'abbé d'Aligre, au XVII[e] siècle. Une des chapelles de l'église de Saint-Riquier est actuellement consacrée à saint Angilbert (1).

Nous ne pouvons donner ici le récit des miracles que Dieu a opérés par les mérites de saint Angilbert, tant durant sa vie qu'après sa mort, parce que le nombre en est trop grand. Le moine Auscher lui-même n'a fait que les énumérer sans nous en relater les détails.

Détruit par la Révolution, le monastère de Saint-Riquier a été reconstruit sur les plans anciens et est occupé par le Petit Séminaire du diocèse d'Amiens. Quant à l'église abbatiale, elle est réservée au culte de la paroisse.

(1) Petits Bollandistes.

# BIENHEUREUSE LUCIE Y

## vierge martyre chinoise (1813-1862)

*Fête le 19 février*

**La bienheureuse Lucie enseigne le catéchisme aux enfants.**

La Providence a voulu de tout temps associer la femme chrétienne à la grande œuvre de la diffusion de la foi dans le monde, et si son sexe et sa faiblesse ne lui permettent pas de remplir les fonctions ecclésiastiques, elle n'en reste pas moins la coopératrice de l'apôtre sur le terrain plus modeste de la charité et de l'enseignement. C'est ainsi qu'en Chine, dans les moments les plus difficiles de la persécution, nous rencontrons aussi de ces généreuses chrétiennes, dont l'abnégation et le courage méritent d'être proposés aux femmes d'Europe. Cette biographie de deux martyres montrera une fois de plus que la femme chinoise, si méprisée en son pays, est capable d'atteindre aux plus sublimes vertus.

### UNE SAGE FOLIE — DÉSIR DU MARTYRE

Lucie naquit vers 1813 dans la province du Sutchuen, d'une famille chrétienne. De bonne heure elle fit vœu de virginité, et comme son frère l'avait fiancée sans son consentement, suivant la mode chinoise, elle ne crut mieux faire, pour recouvrer sa liberté, que de simuler la folie.

« Cette simulation fut telle, dit M. Launay, que tout le monde s'y trompa. Lucie s'emparait des fruits ou des pâtisseries qu'on offrait aux visiteurs, enlevait aux buveurs leurs tasses à thé, touchait à tout avec une maladresse parfaite. Elle gardait un mutisme absolu pendant quelques jours ; puis, brusquement, elle allait au devant des étrangers

et les invitait à entrer dans la maison; elle chaussait ses souliers à l'envers, parfois même elle les quittait, chose absolument contraire à la modestie chinoise, et les jetait dans la rue..... »

La belle-sœur de son fiancé vint la voir, et après avoir été témoin de ces actes bizarres, elle conclut: « Certainement, cette jeune fille est folle. »

On rendit donc les gages échangés, et le fiancé chercha une autre épouse.

Dès lors, la jeune fille mena dans sa famille une vie des plus édifiantes: elle étudiait la doctrine chrétienne avec beaucoup de zèle, parlait peu et priait longuement. Ses nuits étaient en grande partie consacrées à faire l'oraison.

Etant tombée gravement malade, on l'entendait s'écrier: « Mon Dieu, ne me laissez pas mourir de cette maladie, parce que mes péchés sont trop nombreux; mais faites que je termine ma vie par le martyre, pour les expier. »

Elle était, en effet, pressée du désir de mourir pour Notre-Seigneur. Ayant un jour appris que des chrétiens avaient été mis à mort pour leur foi, elle demanda à son frère:

— De quelle province sont les martyrs dont j'ai entendu parler?

— De la province du Kouy-tcheou.

— Pourquoi n'allons-nous pas dans ce pays?

— Qui donc pourrait émigrer en des contrées si éloignées?

La conversation en demeura là, mais la Providence, dont les voies sont mystérieuses, allait quelque temps après conduire la jeune vierge dans ces contrées où l'on pouvait trouver le martyre.

Le frère de Lucie, Jean Y, qui exerçait l'art de la médecine, étant venu s'établir à Kouy-yang, dans la province du Kouy-tcheou, celle-ci l'y suivit. Elle y fut employée par les missionnaires à instruire les personnes de son sexe dans la religion chrétienne et à faire l'école aux petites filles. Dans toutes ces fonctions, elle fit preuve d'un grand zèle, d'une soumission parfaite et d'une prudence très louable.

Mgr Faurie l'envoya aider le bienheureux Néel à Kia-cha-long. C'est là qu'elle devait trouver ce qu'elle souhaitait si ardemment.

Quand elle quitta son frère, le médecin Y, en décembre 1861, celui-ci lui dit comme dernier adieu ces nobles paroles:

— Va, ma sœur, sois bien obéissante et travaille avec zèle au salut des âmes, comme si tu devais être martyre à la fin de ta campagne.

— Plaise à Dieu, répondit Lucie, mais je n'ose plus guère l'espérer.

### LA VIERGE FIDÈLE

Lucie avait été envoyée par M. Néel à Heoupa, hameau situé non loin de Kouy-yang, mais elle n'y exerça pas longtemps ses fonctions de catéchiste. L'orage allait en effet s'abattre sur cette belle chrétienté. M. Néel fut emprisonné au mois de février 1862 avec trois autres indigènes. Lucie fut recherchée, elle aussi, arrêtée quelque temps après, et amenée devant le juge. Celui-ci lui ordonna de renoncer à sa religion et l'engagea à se marier.

— Je n'abandonnerai pas le nom chrétien, répondit la vierge, et je ne me marierai pas. J'ai plus de quarante ans; jusqu'à présent, j'ai été fidèle à Dieu, j'ai gardé la virginité. J'ai dit et je dis de nouveau: je ne veux ni me marier ni apostasier.

— Si vous ne voulez pas vous marier, poursuivit le mandarin, du moins renoncez à la religion chrétienne, et je vous renverrai dans votre famille.

— Je refuse absolument d'apostasier, et je ne consentirai pas non plus à retourner dans ma famille; je suis ici pour y enseigner la religion chrétienne, je mourrai ici.

Le mandarin, jugeant inutile d'insister pour le moment, voulut lui donner le temps de réfléchir, et pour la faire changer de sentiment la remit aux mains d'une de ces entremetteuses de mariages qui pullulent en Chine. Celle-ci fit tous ses efforts pour la décider à changer de sentiment, mais Lucie lui répondit: « Nous, chrétiens, nous ne changeons pas de sentiments; jusqu'à la mort nous conservons notre foi. J'aime mieux mourir que de m'éloigner de Dieu. »

Le lendemain matin, la fille d'un martyr, Jeanne Tchang, étant venue la voir dans sa prison, Lucie lui remit son chapelet et la croix qu'elle portait à son cou. « J'ai récité toutes mes prières, lui dit-elle, je n'ai plus besoin de ces objets, vous les remettrez à mon frère en souvenir de moi; assurez-le que si Dieu accepte mon sacrifice et me fait miséricorde, comme je l'espère, je prierai au ciel pour lui et pour toute la famille. Et vous, ma fille, soyez bien fidèle à la grâce que Dieu vous a faite. »

### LE MARTYRE

Vers 10 heures du matin (19 février 1862), les soldats vinrent chercher la vierge chrétienne pour l'amener au mandarin.

— Avez-vous réfléchi durant la nuit? lui dit le juge. Dites-moi quelle est votre résolution de ce matin?

— J'ai pensé à ce que vous m'avez dit hier, et je dis encore la même chose aujourd'hui.

— Ne renoncez-vous pas à la religion chrétienne?

— Moi, votre servante, je n'ai plus qu'un pas à faire, et je suis dans le ciel; comment donc retournerais-je en arrière et renierais-je ma foi?

Le mandarin, irrité devant tant de fermeté, lui lance alors quelques insinuations grossières, puis il ajoute:

— Quelle obstination! Enlevez-lui ses vêtements et qu'on la conduise au supplice.

— Nous avons tous une mère, s'écrie la vierge; en souvenir de la vôtre, m'infligerez-vous cette honte?

Le mandarin, rappelé au sentiment des convenances, répond alors:

— Elle a raison, laissez-lui ses habits.

Puis il ajoute sévèrement:

— Eh bien, maintenant, tu vois que c'est sérieux; on va te tuer, veux-tu renoncer?

— Non! non! dix mille fois non!

— Eh bien, qu'on lui tranche la tête.

Lucie est aussitôt emmenée et le bourreau la frappe de son glaive, mais il s'y prend si maladroitement que la tête ne tombe qu'au troisième coup.

On avait déjà exposé sur les remparts les têtes du bienheureux Néel et de ses compagnons, on y ajouta celle de la vierge chrétienne. Par une injure grossière, selon les idées chinoises, on la plaça au-dessus de celle du missionnaire européen.

Le corps de Lucie avait été enterré, mais les mendiants le découvrirent pour lui voler les vêtements qui le recouvraient et les loups le dévorèrent pendant la nuit.

Quant au chef vénérable de cette noble femme, les chrétiens le rapportèrent à Kouy-yang avec ceux des autres martyrs qu'ils ensevelirent honorablement.

UN REMÈDE PEU ORDINAIRE

Mgr Faurie, vicaire apostolique de cette province, a raconté en ces termes une guérison obtenue par l'intercession de Lucie: « Le docteur Y, son frère, avait revendiqué le petit bonnet ensanglanté qui était encore sur la tête de sa sœur quand nous la reçûmes. Or, en ce même temps, la femme de son second fils était à l'extrémité. Il avait épuisé toutes les ressources de son art, et avait fini par lui déclarer qu'il fallait se disposer à mourir.

» Elle avait reçu les derniers sacrements depuis quelques jours. Le vendredi 7 mars, lendemain du jour où nous avions reçu les têtes des martyrs, le docteur Y, de retour à la ville, va voir sa bru et lui dit: « Je t'apporte aujourd'hui le seul re-» mède qui me reste, ranime ta foi. Voici le bonnet » ensanglanté de ta tante; mets-le sur ta tête un » instant; récite dévotement cinq *Pater* et cinq » *Ave Maria*, et adjure ta tante de montrer son » crédit auprès de Dieu. »

» La prière finie, il retire le bonnet, et sort pour aller à notre pharmacie de la Sainte-Enfance, où il réside ordinairement. La jeune femme s'endormit paisiblement. (Elle n'avait pas fermé l'œil depuis quinze jours.) Au bout de deux heures de sommeil, elle s'éveille et tourne la tête. Sa belle-mère, qui veillait près d'elle, lui demanda ce qu'elle regardait:

« J'entends, dit-elle, une voix qui prie à mon » oreille, mais je ne vois personne. »

» Puis elle se rendormit.

» La même chose se renouvela une seconde fois. A la troisième fois, la voix qui priait à son oreille termina en disant tout haut :

« Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

» Cette voix la réveilla entièrement. Elle se dit aussitôt à elle-même : Est-ce que je vais mourir?

» A ce moment, nous terminions les nocturnes des morts. La malade sentit en même temps, dit-elle, comme une odeur de sang encore fumant. Un moment après, il lui prend la fantaisie de se lever. Elle le fait sans difficulté, s'assied près du feu et demande à manger. Après quelques jours de convalescence, elle est venue entendre la messe en actions de grâces. Tous les chrétiens regardent cette guérison comme miraculeuse. »

# BIENHEUREUSE MARTHE OUANG

## martyre chinoise (1802-1861)

UNE FERVENTE NÉOPHYTE

MARTHE OUANG était née vers l'année 1812, dans la province de Hin-y. Elle vécut quelque temps dans le mariage, mais n'eut pas d'enfants. Son mari étant mort, elle vint se fixer à Tang-chan. C'est là qu'elle devait être amenée à la foi et baptisée. Mgr Faurie, alors simple missionnaire, qui fut pour elle l'instrument de la grâce, nous a laissé des détails touchants sur cette chrétienne.

« Au mois de mai 1852, le séjour de la métropole n'étant pas sûr pour moi, parce qu'on y faisait des investigations et que je ne savais encore que fort peu la langue, Mgr Albrand m'envoya passer un mois à la campagne, dans la petite propriété où nous avons bâti depuis le Grand Séminaire. Cette veuve étant venue par hasard chez le fermier, mon catéchiste, voyant à ses allures qu'elle avait un cœur droit, se hasarda à lui prêcher la foi; il lui dit entre autres choses : « Le » Père que voilà vient de dix mille lieues. Il a » quitté son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses » amis, ses biens; il a tout quitté pour venir en » notre pauvre pays; et cela pour sauver les âmes. » Est-ce que tu ne veux pas qu'il sauve la tienne? » La bonne femme fond en larmes, se prosterne à mes pieds, jure qu'elle croit en Dieu, qu'elle veut être chrétienne. C'était vraiment l'ouvrage de la grâce; car, depuis ce moment, elle ne s'est pas démentie. Elle a manifesté, dès les premiers jours, l'ardente foi qu'on lui verra dans la suite.

» De retour chez elle, elle se mit, comme la Samaritaine, à prêcher à tous ses voisins; elle aurait voulu que tout Tsin-gay se fît chrétien en un jour. On se moquait d'elle, mais elle ne savait pas rougir. Elle convertit seulement deux de ses parents, un neveu et une nièce, qui sont maintenant d'excellents chrétiens.

» Le lendemain, elle voulut me donner un festin. Je refusai avec le plus de ménagement possible. Je craignais que sa belle ardeur ne fût un feu de paille. D'ailleurs, ne sachant guère parler, je ne pouvais prudemment me produire. Mais elle n'entendait pas cette raison. Elle revenait tous les jours à la charge. Enfin, une fois elle pleura tant que je ne pus lui refuser.

» Il serait difficile de dire sa joie quand je mis le pied sur le seuil de sa porte. Elle allait, venait, essuyait les meubles, faisait des génuflexions chaque fois qu'elle passait devant moi. Elle me servit un dîner qui aurait pu rassasier cinquante hommes. A chaque plat qu'elle mettait sur la table, elle faisait un ko-teou (*prosternation à deux genoux*). Dans les intervalles du service, elle s'en allait sur la porte, les manches retroussées, et criait aux voisins : « Voyez si j'ai du » bonheur aujourd'hui. J'ai un hôte qui vient de » dix mille lieues pour sauver mon âme! Vous » vous moquez de moi parce que je ne sais pas la » doctrine, mais venez, j'ai là un maître qui vous » expliquera cela clairement. » Heureusement pour moi que personne n'osa entrer, car j'aurais été bien en peine de fournir à la conversation. Pour elle, elle me comprenait toujours et ne s'apercevait pas même que je parlais mal. »

Le missionnaire l'instruisit et lui conféra le catéchuménat au bout de quelques semaines.

UN SOLDAT COMME ON EN VOIT PEU

« Vers la fin du mois, continue Mgr Faurie, j'allais à Tsin-gay, administrer le fils de notre fermier malade. A peu près à mi-chemin, j'aperçois de loin un soldat armé d'une longue lance qui marchait d'un pas décidé, mais dont le costume me paraissait singulier pour un soldat. La curiosité me fit instinctivement piquer de l'éperon; en quelques minutes je suis près du soldat qui se jette à genoux et fait un grand signe de croix. C'était Marthe!

» — Où vas-tu en cet épuipage?

» —Je vais à la métropole demander le baptême.

» — A quoi bon cette lance?

» — On dit que ces jours-ci il y a des voleurs.

» Je me mis à rire :

» — Et qu'est-ce que tu ferais contre les voleurs avec ta lance?

» — Ah! fit-elle en maniant son arme d'un air guerrier qui fit dresser l'oreille à mon cheval, s'il n'y en a que deux ou trois, je ne les crains pas. Je les perce comme du teou-fou (espèce de fromage fait avec de la farine de pois).

» Marthe n'était plus de la première jeunesse, mais ses épaules et ses bras robustes, sa figure carrée, profondément ridée et encadrée de cheveux noirs, ses allures décidées accentuaient vigoureusement ses paroles.

» Elle demeurait alors en dehors de la ville, sa maison était située sur la route qui va de Tsingay à Tin-fan, près d'un arc de triomphe élevé en l'honneur d'une veuve restée fidèle au souvenir de son premier mari.

» Comme il n'y avait pas de missionnaire dans ses parages, elle venait passer toutes les grandes fêtes à la métropole, portant toujours sa lance au poing, son riz sur le dos et quelques cadeaux pour l'évêque; jamais elle ne se présentait les mains vides. »

HUMBLE DÉVOUEMENT

Quelques années après son baptême, envieuse du bonheur des chrétiens de Kouy-yang, qui pouvaient chaque jour entendre la messe, elle abandonna sa maison et ses petites propriétés à un de ses neveux, et se rendit à la capitale de la province pour offrir ses services aux ouvriers apostoliques.

On la plaça d'abord à l'asile des filles, où elle aidait les religieuses à faire la cuisine et à laver le linge. Elle faisait tout ce qu'on voulait avec un zèle égal. Arrivait-il un nouveau missionnaire qu'on mettait à la campagne pour apprendre la langue, Marthe l'accompagnait pour faire la cuisine et soigner le ménage. Elle allait elle-même au marché, quelque loin qu'il fût, et les bandelettes qui emprisonnaient ses pieds, comme ceux de toutes les femmes chinoises, ne l'empêchaient pas de marcher d'un bon pas, tout en portant sur son dos une hotte remplie de légumes.

S'il lui arrivait en route de casser un œuf, elle en demandait pardon à genoux et réparait le dommage de son argent. Elle avait peur de mésuser d'une seule sapèque de l'argent du missionnaire. Elle savait que cet argent vient des aumônes des fidèles d'Europe : « C'est de l'argent sacré, » disait-elle.

Plus tard, vers 1859, on l'employa comme cuisinière au Grand Séminaire, et quand, en 1861, la persécution vint bouleverser cet établissement et que deux séminaristes, ainsi que le jardinier de la maison, nommé Jean-Baptiste Lô, furent arrêtés et emmenés dans les prisons de la ville de Tsin-gay, elle voulut les suivre pour les soigner.

Sans se soucier des mauvais traitements des soldats, elle leur servait de mère, leur apportait les provisions envoyées par la Mission et se chargeait elle-même de faire parvenir leurs lettres à Mgr Faurie.

Rien ne l'arrêtait, ni les injures, ni les railleries, ni même les coups de rotin des soldats. Du reste, elle se défendait avec vigueur et ne craignait même pas de faire le coup de poing contre eux. Mais comme elle avait bon cœur, elle regrettait ces violences.

« Un jour, raconte Mgr Faurie, elle alla se jeter aux pieds de M. Lions, qui était à quatre kilomètres de là, à Che-teou-tchan :

» — Ah! Père, j'ai fait bien des péchés ces jours-ci!

» — Quoi donc?

» — Ah! je leur en ai dit à ces misérables, je leur en ai dit de toutes les couleurs.

» — Console-toi, ma bonne, c'est pour faire ton devoir. Sois sans inquiétude.

» — Mais vous ne pouvez pas vous figurer tout ce que je leur ai fait et dit. Je les ai battus, maudits..... tenez : avant-hier, un soldat voulait m'empêcher de rentrer à la prison, je lui ai donné un coup de poing et un coup d'épaule et je passai.....

» Puis elle enfila tout le détail de ses exploits. « Sa narration, me dit M. Lions, était accom» pagnée d'un ton et de gestes qui n'annonçaient » guère qu'elle eût la contrition de ce qu'elle ap» pelait ses gros péchés. Ce qui est sûr, c'est » qu'elle repartit avec le ferme propos de conti» nuer, tant que besoin serait, à travailler pour » le service des prisonniers. »

LE MARTYRE

L'ordre étant venu de décapiter les trois prisonniers chrétiens le 29 juillet 1861, ceux-ci furent conduits au supplice. Or, durant le trajet, en passant près du fleuve, les soldats aperçurent Marthe Ouang qui lavait tranquillement le linge de ses chers captifs, ignorant que leur sort venait d'être décidé.

Ils se précipitent vers elle, et, la tirant par les cheveux, lui disent :

— Marche, toi aussi.

— Volontiers, volontiers, répond cette vaillante femme, heureuse d'être associée à ceux qu'elle appelle ses enfants.

Les païens, émerveillés de ce courage si simple et si extraordinaire, s'écrient alors :

— Est-ce que cette excellente femme ne se plaindra pas? Est-ce qu'elle va se laisser frapper du glaive?

Les condamnés, arrivés au lieu du supplice, s'agenouillent pour faire leur dernière prière; les bourreaux s'avancent; les deux séminaristes et le jardinier sont décapités chacun à leur tour d'un seul coup de sabre; la tête de Marthe ne roule à terre qu'au troisième coup. Cette vaillante chrétienne va recevoir au ciel la récompense de sa foi, de son dévouement et de son courage.

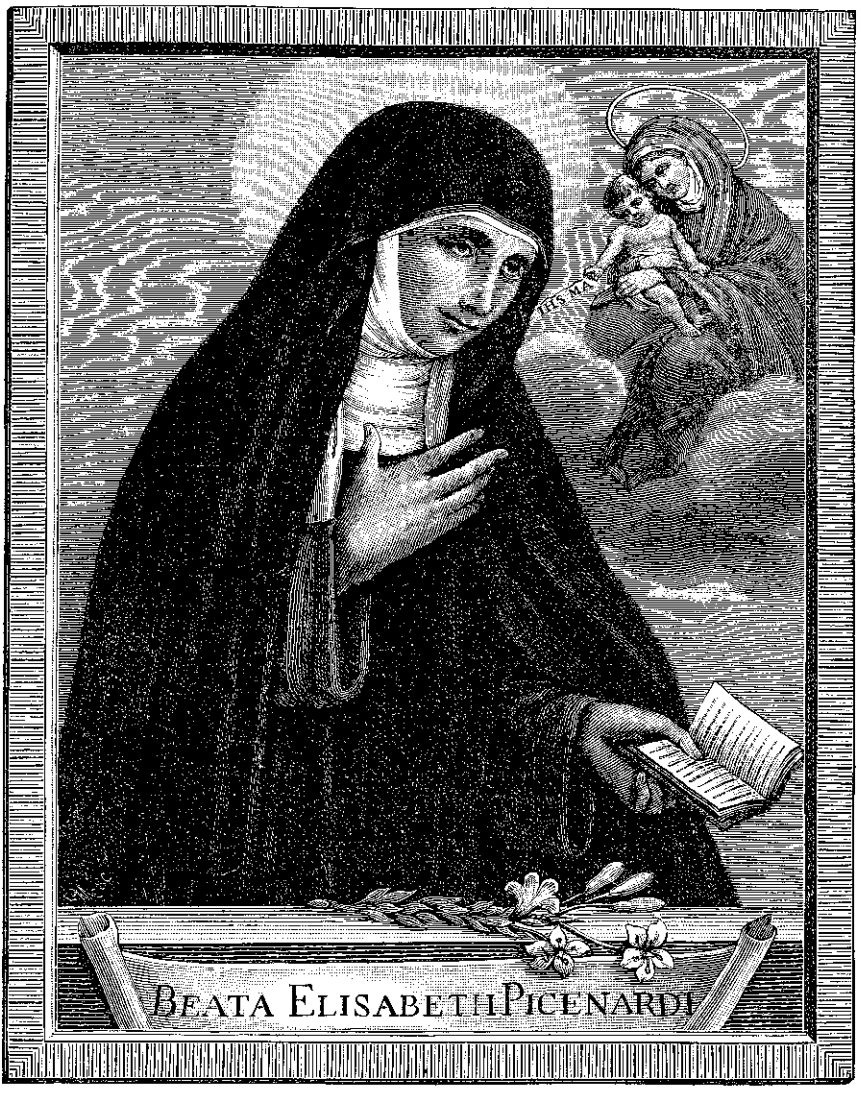
Les corps des martyrs furent recueillis non sans peine et reposent aujourd'hui à Tsin-gay, dans un tombeau en pierre de taille recouvert d'un tertre de gazon.

Les deux femmes héroïques dont nous venons de raconter la vie et la mort ont été béatifiées solennellement par le pape Pie X, en même temps que Théophane Vénard et un grand nombre d'autres martyrs de Chine et du Tonkin, le 2 mai 1909.

# LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH PICENARDI

## Vierge Tertiaire de l'Ordre des Servites (1428-1468).

*Fête le 19 février.*




(Portrait de la Bienheureuse d'après une gravure ancienne.)

### DE CRÉMONE A MANTOUE — NAISSANCE

La noble et ancienne famille des Picenardi, établie à Crémone depuis de longues années, était représentée au XIV^e^ siècle par un célèbre avocat très versé dans la science du droit : c'était Léonard Picenardi, le père de notre Bienheureuse.

Obligé de quitter sa patrie à cause des luttes meurtrières entre Guelfes et Gibelins, il se réfugia à Mantoue où le marquis Jean-François I^er^ de Gonzague le choisit comme un de ses conseillers intimes.

En 1424, il épousa Paule des Nuvolini, riche héritière dont tout le monde célébrait les solides vertus.

De ce mariage naquirent trois enfants : Elisabeth, Orsine et Etienne.

Elisabeth, la seule qui nous occupe, vint au monde la première, en 1428, sous le pontificat de Martin V.

Sa mère était trop chrétienne pour suivre la coutume égoïste qui consistait à livrer complètement les enfants à une nourrice mercenaire durant leurs premières années.

Elle éleva elle-même sa fille et veilla à la

formation de son âme en même temps qu'au développement de son corps.

L'enfant reçut sous l'œil maternel l'éducation distinguée qui convenait à son rang. Son père, latiniste distingué, lui apprit tous les secrets de cette langue, dont elle se servit de bonne heure pour lire les Saintes Ecritures et s'en faire expliquer les difficultés.

### FIANCÉE DU CHRIST — CHEZ DAME ORSINE

Elisabeth, parvenue à l'âge de l'adolescence, fut obligée, par la situation de sa famille, de paraître fréquemment dans les salons de Mantoue. Elle eut bientôt de nombreux admirateurs, séduits par sa beauté et la renommée de ses vertus. Ses parents étaient fiers de ces assiduités que la froide réserve de leur fille s'appliquait pourtant à décourager.

Lorsqu'arriva le moment de prendre une décision pour l'avenir de sa vie, la jeune fille se déclara fiancée depuis de longues années au Roi du ciel et refusa tout autre parti, même les plus brillants.

Après ces fiançailles divines, approuvées non sans peine par ses parents, Elisabeth résolut d'étudier plus intimement celui à qui désormais appartenait son cœur et sa vie.

Comme ici-bas nulle créature n'a plus connu Jésus que la Sainte Vierge, sa mère, elle choisit Marie comme sa céleste maîtresse. En l'aimant et en la priant tous les jours avec plus de ferveur, elle s'efforçait de pénétrer dans l'intimité de son Sauveur et époux.

A la mort de sa mère, la jeune fille se vit seule à la tête d'un train de maison considérable, avec de nombreux domestiques à surveiller et des visites fréquentes à recevoir et à rendre. Jusqu'alors, elle avait pu s'appuyer sur sa pieuse mère, qui comprenait et approuvait ses aspirations. Désormais elle allait être seule, dans la vie bruyante du monde, exposée à bien des séductions et des dangers.

De nouveaux prétendants s'étant présentés, Elisabeth résolut, pour avoir la tranquillité, de se retirer chez sa sœur Orsine, mariée au comte Barthelemi del Gorno.

Elle y fut accueillie avec de grands témoignages d'affection. C'est alors que, jouissant de toute sa liberté, elle entra dans le Tiers-Ordre des Servites et promit de consacrer sa vie à sa diffusion.

### ARDENTE TERTIAIRE
### LA COMMUNION QUOTIDIENNE

Le Tiers-Ordre des Servites, établi en 1233 par les sept fondateurs du grand Ordre, reçut ses Constitutions définitives de la main de sainte Julienne de Falconieri, qui les écrivit et demanda leur approbation. Ce fut le pape Martin V qui l'accorda par une Bulle du 20 mai 1424.

Aussitôt que se fut répandu dans la ville le bruit de la retraite volontaire d'Elisabeth et du nouveau genre de vie qu'elle embrassait, un grand nombre de jeunes filles accoururent se mettre sous sa direction.

Elle leur enseignait l'amour de la perfection chrétienne et la haine de la médiocrité. Grâce à ses instructions et à ses exemples, il y eut bientôt autour d'elle une élite d'apôtres, qui conservèrent dans la haute société de Mantoue la foi et l'esprit chrétien.

Parmi les émules de ses vertus, nous pouvons citer les bienheureuses Françoise Corni, Elisabeth Tovagli, qui, comme leur sainte maîtresse, méritèrent plus tard les honneurs du culte public ; mentionnons encore Anne-Catherine Gonzague, archiduchesse d'Autriche, qui, voyant le bien accompli à Mantoue par Elisabeth, devint elle-même, à la mort de son époux, une fervente Tertiaire, sous le nom de Sœur Anne-Julienne.

En présence des nombreuses compagnes qui, tous les matins, venaient la rejoindre, la Bienheureuse prêchait surtout d'exemple. Pour éclairer leur esprit et enflammer leur cœur, elle avait plus de confiance dans la prière qu'en de longs discours.

Tous les jours elle récitait l'Office divin dans un bréviaire latin qu'elle avait enluminé de ses propres mains. Elle relisait fréquemment les Saintes Ecritures et méditait journellement la Passion du Sauveur.

Malgré l'esprit d'étroitesse religieuse de l'époque, qui était loin de faciliter la Communion fréquente aux fidèles, la Bienheureuse, bravant la critique, s'approchait tous les jours de la Sainte Table. La confession précédait la Communion, et nul ne pouvait la voir entrer au saint tribunal sans être profondément édifié des sentiments d'humilité et de contrition qu'elle manifestait, d'autant plus que c'était l'opinion courante parmi les fidèles qu'elle n'avait jamais perdu l'innocence baptismale.

### SON AMOUR DU PROCHAIN
### SES MORTIFICATIONS

La charité envers le prochain est, suivant la doctrine de saint Augustin, le fruit et l'aliment de l'amour de Dieu. Quiconque aime Dieu descend infailliblement à l'amour du prochain, et celui qui aime vraiment son prochain s'élève peu à peu à l'amour de Dieu.

La bienheureuse Elisabeth, pénétrée de ces vérités, soulageait autour d'elle toutes les misères qui lui étaient connues, ne se préoccupant que d'être ignorée du monde dans ses aumônes.

Son zèle pour la conversion des pécheurs était très ardent, et si elle ne prêcha pas la pénitence aux carrefours et sur les places publiques comme tant d'autres, sa vie si mortifiée, si vertueuse, fut plus éloquente que n'auraient été ses paroles.

Le monde ne comprend rien aux prodiges d'humilité et de mortification dont les saints ont toujours donné de si beaux exemples. Il les attribue au fanatisme, à une éducation faussée, à une imagination surexcitée ou à des nerfs malades. Ah ! c'est que la grande loi de l'expiation, gravée sur le rocher du Calvaire, lui est inconnue.

La Bienheureuse scandalisa par ses mortifications et son humilité un grand nombre de ses concitoyens. De noble race, élevée dans le luxe d'une opulente maison, idole de ses parents et point de mire d'une foule de prétendants, elle sut mépriser ces mondanités et préféra suivre la voie humble de la croix.

Elle cherchait à s'unir aux douleurs de Notre-Dame durant la Passion de son divin Fils, se flagellant plusieurs fois le jour avec une discipline armée de pointes de fer et jeunant souvent au pain et à l'eau ; c'est ainsi qu'elle obtint de son corps une parfaite obéissance.

### LA FAVORITE DE NOTRE-DAME

Vivant comme une recluse dans la maison de sa sœur, Elisabeth était vénérée comme la sainte de la famille.

Les domestiques de dame Orsine, curieuses d'apprendre ce qu'elle faisait durant les longues heures qu'elle passait dans sa chambre, profitèrent un jour des fentes de la boiserie pour commettre une indiscrétion. Le spectacle qu'elles eurent alors sous les yeux les remplit d'admiration.

Une grande et belle dame, au milieu d'une éblouissante lumière, parlait familièrement à Elisabeth, comme une amie parle intimement à son amie. La conversation, commencée depuis un certain temps, se poursuivait par des demandes affectueuses de la Sainte Vierge auxquelles répondaient les paroles attendries et pleines de respect de son heureuse interlocutrice.

Ce spectacle se renouvela souvent. Les indiscrétions devinrent aussi nombreuses que les visites célestes, et dame Orsine put remercier le ciel de ce que sa maison avait été jugée digne de devenir un lieu de rendez-vous pour la Mère de Dieu.

La Bienheureuse ne s'adressait jamais à la Sainte Vierge qu'elle ne fût exaucée aussitôt, et c'est ce qui lui valut, même durant sa vie, dans la ville de Mantoue et ses environs, le titre de *Favorite de Marie*.

### SA DERNIÈRE PROPHÉTIE — LA MORT

Dieu accorde fréquemment à ses saints le don de prophétie. Cette faveur est une des plus éclatantes parures de la sainteté, quoiqu'elle n'en soit pas le signe absolu.

Elisabeth jouit de cette vue mystérieuse sur les événements de l'avenir. Ses conseils, ses consolations, ses reproches montrent bien qu'elle lisait les desseins de Dieu par delà notre horizon borné.

Sa dernière prophétie fut l'annonce précise de sa mort. Durant sa dernière maladie, alors que rien ne faisait prévoir une aggravation mortelle, elle dit, au sujet du caveau de famille que l'on réparait : « Dès que l'architecte aura terminé, je cesserai de vivre. »

De fait, au moment même où les ouvriers finissaient le travail, elle rendait le dernier soupir.

Les dernières années de sa vie furent remplies par l'unique pensée et l'ardent désir de s'unir à son Epoux céleste.

A l'âge de trente-neuf ans, elle fut prise de violentes douleurs d'entrailles, qu'elle endura sans rien perdre de son habituelle gaieté. Ce n'était pas seulement chez elle une morne résignation devant le mal qu'on ne peut éviter, c'était la joie héroïque de souffrir après son Maître et de voir se dissoudre ce corps, qui était la dernière barrière entre son âme et le Christ.

Sur le point de quitter ce monde, tandis que ses parents et ses amies s'étaient réunis autour de sa couche et n'osaient pleurer, la voyant si joyeuse, elle éleva la voix pour remercier Jésus, son Epoux, d'avoir protégé en elle sa pureté virginale, et la Sainte Vierge de ne lui avoir jamais refusé son intercession.

Après ces remerciements, prononcés d'une voix forte, elle fixa les yeux sur le Christ et expira doucement, le vendredi 19 février 1468

### PUISSANTE INTERCESSION — SON CULTE

Dès que le bruit de sa mort se fut répandu, les habitants vinrent en foule vénérer « leur sainte » et se partager quelques menus objets qui lui avaient appartenu.

Son corps fut déposé dans le tombeau de famille, à côté de celui de son père. Les malades aussitôt accoururent, et, priant sur le marbre du sépulcre, ils obtinrent la santé que les médecins n'avaient pu leur rendre.

Une jeune fille tombée dans les eaux profondes du lac de Côme y avait séjourné une demi-heure. Ce n'était plus qu'un cadavre inerte qu'on avait retiré des flots. La mère éplorée s'adressa à la Bienheureuse, et sa fille, aussitôt, revint à la vie.

Victoria del Gorno souffrait d'un cancer horrible qui, déjà, lui avait dévoré la cuisse droite. En toute confiance elle implora sa bonne tante, et la guérison subite du mal désespéra la science de quelques médecins incrédules.

Sœur Bienvenue, l'une des pieuses disciples de la Bienheureuse, était sujette depuis longtemps à des douleurs de dents si violentes qu'elles lui empêchaient tout travail. Durant l'année 1472, quatre ans après la mort d'Elisabeth, cette douleur devint plus vive que jamais, de sorte que, pendant vingt-deux jours, elle eut des évanouissements prolongés et des souffrances d'agonie qui ne lui laissèrent pas un instant de répit.

Le 24 juin, alors que les médecins, impuissants, ne lui avaient procuré, avec leurs potions, aucun soulagement, elle fit vœu de se rendre au tombeau de la Bienheureuse. Aussitôt elle s'endormit d'un sommeil calme et profond.

Le lendemain, à son réveil, elle se sentit complètement délivrée de son mal, et jamais plus elle n'en ressentit les atteintes.

Pour remercier d'une faveur si grande, Sœur Bienvenue fit graver sa reconnaissance sur un ex-voto de marbre, qui s'est conservé plusieurs siècles dans le sanctuaire où il fut placé.

Il n'y a pas eu de jugement régulier de l'Eglise confirmant à Elisabeth Picenardi le titre de Bienheureuse que lui ont accordé les siècles, mais son culte a été reconnu et approuvé.

Ses reliques, après plusieurs translations, reposent actuellement dans un sanctuaire qui lui est dédié, au château des Tours des Picenardi, près Mantoue. Sa fête se célèbre le 19 février.

SOURCES CONSULTÉES

*Memorie istoriche intorno alla vita della Beata Elisabetta Piccnardi, dall'abate,* ISIDORO BIANCHI.

# FLEURS DES SAINTS

CHARITÉ ET HÉROÏSME D'UN SAINT

SAINT PHOCAS, jardinier, était né à Sinope, ville du Pont. Un petit jardin, situé à la porte de la ville, fut tout son patrimoine ; ce qu'il en retirait lui servait à nourrir les pauvres et à se nourrir lui-même: il en avait fait un hospice qu'il tenait ouvert à tous ceux que la Providence lui adressait. Comme il était sur le grand chemin, plusieurs y venaient, et il leur fournissait, avec une charité pleine de joie, tout ce qui leur était nécessaire.

La persécution était violemment allumée contre les chrétiens. On saisissait partout les fidèles. Dès que Phocas fut dénoncé, on envoya des soldats pour le faire mourir sans autre formalité, sur simple dénonciation. Ceux-ci vinrent chez lui sans le connaître ; ils demandèrent à loger dans sa maison, et ils y furent bien reçus. Ils ne dirent pas d'abord le sujet qui les amenait à Sinope et ils ignoraient que celui qu'ils venaient chercher était au milieu d'eux, comme un agneau au milieu des loups.

La liaison qui se forme ordinairement à table, ayant fait naître la confiance entre les soldats et leur hôte, le Saint leur demanda ce qu'ils venaient faire à Sinope. Eux, qui étaient charmés de la manière honnête et affable avec laquelle le jardinier les avait reçus : « Nous venons, dirent-ils, chercher un certain Phocas, chrétien zélé, et nous avons ordre de le mettre à mort ; nous vous prierions même d'ajouter une nouvelle grâce à celle que vous nous faites, en nous aidant à découvrir l'homme que nous cherchons. »

Le serviteur de Dieu écouta tranquillement une nouvelle qui le touchait de si près ; elle ne lui causa pas la moindre émotion : je ferai votre affaire, leur dit-il, je connais ce Phocas, je me fais fort de vous en donner des nouvelles et de vous le livrer dans les vingt-quatre heures ; reposez-vous avec assurance et comptez sur ma parole.

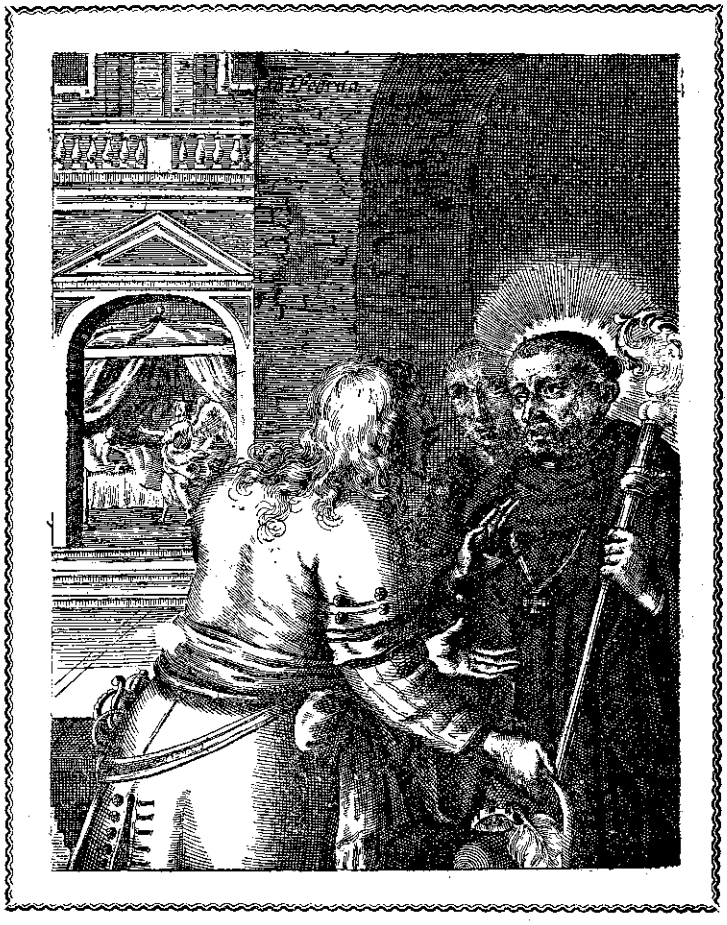
Le saint employa le temps qu'il avait demandé à se préparer à son sacrifice. Lors donc qu'il eut creusé sa fosse et mis ordre à tout ce qui était nécessaire pour sa sépulture, il va trouver ses hôtes : « Eh bien ! mes amis, leur dit-il, j'ai trouvé Phocas et il ne tient qu'à vous de vous en saisir séance tenante. — Et où est-il donc ? — Il n'est pas loin d'ici ; c'est moi-même : je suis ce Phocas que vous cherchez ; vous pouvez exécuter vos ordres, je suis à votre disposition et prêt à la mort. »

Qui pourrait exprimer l'étonnement où ces soldats se trouvèrent à ces paroles ? Ils demeuraient interdits et ne pouvaient pas se résoudre à tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui les avait reçus avec tant de bonté.

Mais le Saint les voyant attendris et irrésolus : « Ne craignez point, leur dit-il, de me faire mourir ; c'est pour une bonne cause que je meurs, et c'est là le plus grand bonheur que je puisse avoir dans ce monde : ce ne sera pas tant de vos mains que je recevrai le coup que de ceux qui vous ont envoyés. En exécutant vos ordres, vous me rendrez heureux à jamais. » Il parla, il persuada, il obtint ce qu'il demandait. On lui trancha la tête.

# SAINT EUCHER, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

*Fête le 20 février.*



**Un envoyé du roi vient retrouver saint Eucher.**

PRÉVENANCES MERVEILLEUSES DE LA GRACE DIVINE

Saint Eucher naquit près d'Orléans l'an 687, de parents plus nobles encore par leur éminente piété que par le rang élevé qu'ils occupaient dans le monde. Leur vie sainte attira sur eux de grandes grâces, et Dieu voulut leur donner un fils prévenu de ses faveurs dès le berceau, qui devait devenir un jour un grand évêque pour le salut de beaucoup d'âmes. Sa bonté voulut même leur faire connaître d'avance le trésor qu'il leur confiait. Il se servit pour cela d'un songe; car bien que les songes ne soient habituellement que pures imaginations inutiles et sans portée, Dieu, qui peut tout et à qui tout obéit, a voulu quelquefois s'en servir pour révéler certaines choses et cela de telle façon que l'on sût bien que ces révélations venaient de lui.

Quelque temps avant la naissance de saint Eucher, sa pieuse mère, après l'heure des Matines, étant revenue de l'église, où elle passait des journées entières en oraison, comme elle prenait quelque repos, vit en songe apparaître près de son lit un homme vénérable. Il était revêtu d'une robe plus blanche que la neige, ses cheveux étaient d'une beauté remarquable, ses yeux avaient l'éclat des pierres précieuses. Enfin tout en lui indiquait qu'il était chargé d'une mission importante. « Que Dieu soit avec vous, dit-il, ô bien-aimée du Seigneur; vous serez la mère d'un enfant de bénédiction, d'un enfant dont le Seigneur a fait l'objet de ses complaisances. Sachez qu'il a été choisi de Dieu de toute éternité pour devenir évêque de cette ville qu'il illustrera de ses vertus. Il sera le bonheur des peuples de ces contrées, la confusion des méchants et un grand nombre d'âmes devront leur salut à sa vigilance paternelle. »

La vertueuse mère, remplie tout ensemble de foi et d'admiration, s'écria : « O ange de Dieu, puisque le Seigneur a daigné vous envoyer vers moi, son indigne créature, et gratifier d'une telle faveur sa pauvre servante, je vous en supplie, ne vous éloignez pas de moi sans m'accorder, à mon fils et à moi, votre bénédiction. — Oui, reprit le messager divin, je suis envoyé pour vous bénir. »

Il la bénit en effet et disparut, laissant l'heureuse mère dans des consolations inexprimables. Celle-ci, à son réveil, fit part à son mari de cette vision miraculeuse, car elle savait qu'elle venait certainement de Dieu. Tous deux, pénétrés de crainte et de reconnaissance, tombèrent à genoux, remerciant Dieu d'un si grand bienfait et attendirent avec confiance la réalisation des promesses de l'ange.

### L'ENFANT EST BAPTISÉ PAR SAINT AUSBERT

L'enfant naquit et reçut le nom d'Eucher. Pour le faire baptiser, ses parents attendirent qu'il fût en état de répondre lui-même : c'était un usage assez fréquent en ce temps-là, mais qui n'est plus conforme à la discipline actuelle de l'Eglise. Afin d'honorer la sublime vocation à laquelle Dieu l'avait appelé, ils le présentèrent à l'évêque d'Autun, saint Ausbert, et lui racontèrent ce qu'ils savaient des desseins de Dieu sur cet enfant.

Ausbert en fut dans une grande joie et se félicita d'avoir le bonheur d'introduire dans le sein de l'Eglise militante ce futur élu de l'Eglise triomphante. Il le prit lui-même dans ses bras, et, l'élevant vers le ciel, rendit grâces à Dieu de cette insigne faveur. Puis il le plongea dans les eaux régénératrices du baptême.

En même temps, il lui conféra le sacrement de Confirmation, qui répandit dans l'âme du prédestiné, avec les sept dons du Saint-Esprit, ce trésor de grâces qui devait grandir tous les jours de sa vie.

Cette touchante cérémonie achevée, saint Ausbert bénit les parents et l'enfant, leur prodigua de grandes marques de respect et leur permit de retourner dans leur domaine.

### UN JEUNE SAINT AU MILIEU DE SES ÉTUDES

La sainteté d'Eucher éclatait déjà dans un âge si tendre et elle augmentait avec les années. Il avait sept ans quand ses parents songèrent à lui donner une éducation tout à fait ecclésiastique. Il s'adonna d'abord à l'étude des lettres. Son intelligence précoce, son amour du travail lui valurent bientôt les premières places parmi ses condisciples.

Bientôt il posséda à fond la science des Ecritures et des saints Canons.

A mesure qu'il avançait dans la connaissance de la parole de Dieu, son âme débordait du feu de son amour. La science, loin de l'enfler de vanité, n'était pour lui qu'un moyen de s'unir à Dieu davantage et d'avancer de plus en plus dans le chemin de la vertu. Il ne se contentait pas d'apprendre ce qui est bien, il le pratiquait.

Il rapportait tous ses succès à la bonté céleste de qui nous tenons l'intelligence, la mémoire et tout ce que nous avons de bien; pénétré d'une profonde humilité, il se considérait comme le plus indigne et le dernier des hommes. Jésus-Christ étant la règle de son intelligence et de sa volonté, les efforts de l'ennemi du salut pour perdre cette belle âme par la fausse gloire n'aboutirent qu'à fortifier son espérance en Dieu. Le Saint repoussait les assauts du prince des ténèbres et résistait à ces tentations avec une incroyable énergie, puisée dans la prière et dans les mortifications qu'il imposait à son corps.

### IL SE FAIT RELIGIEUX A JUMIÈGES

Eucher entra d'abord dans le clergé, sous l'évêque Léodebert, et signala son zèle dans plusieurs fonctions importantes qu'il eut à remplir à Orléans.

Mais le Seigneur, qui voulait le voir mener une vie plus parfaite, lui fournit l'occasion de correspondre à ses désirs. Tandis qu'il cherchait à approfondir le sens des Ecritures, il tomba sur ce passage de l'Apôtre où il est dit que les biens de ce monde ne sont qu'une figure passagère, qu'un fantôme qui s'évanouit, et que la sagesse de ce siècle est une folie devant Dieu.

Cette considération de la vanité de ce qui est emporté par le temps lui fit apprécier plus qu'il ne l'avait encore fait jusque-là les biens éternels réservés aux élus. Ce fut comme un trait qui vint percer son âme pour la rendre inaccessible aux choses de la terre et l'enflammer d'un amour tout divin. Il résolut dès lors de se donner à Dieu sans réserve. Ayant donc abandonné le monde et tout ce qui pouvait le lui rappeler, il alla s'enfermer dans le monastère bénédictin de Jumièges (714). C'était alors une des principales abbayes de France. Notre Saint avait vingt-sept ans, et beaucoup d'honneurs semblaient l'attendre dans sa patrie; il préféra Dieu seul à tout le reste.

### VERTUS MONASTIQUES

Il devint le modèle de ses frères par sa ferveur aux offices divins, son inépuisable charité, son zèle dans l'exercice de ses devoirs religieux. Inexorable dans son austérité, il ne donnait à la chair, qu'il regardait comme une source de péché, aucune commodité, et, pour la dompter, il la soumettait à toutes sortes de mortifications et de pénitences.

Son âme trouvait dans la prière et la contemplation un aliment qui l'entretenait sans cesse dans la ferveur, la lumière et la force.

Rempli de grâces extraordinaires dans la Sainte Communion, il aimait à rester au pied du tabernacle et ne pouvait se résoudre à interrompre ses communications intimes avec le Dieu de l'Eucharistie. Il fallait que l'obéissance vînt mettre un terme à ses saints transports.

D'une pureté angélique, il avait pour la Très Sainte Vierge une dévotion toute particulière. Il lui demandait sans cesse de lui conserver cette vertu sublime, par laquelle nous approchons le plus près de Dieu, et, de son côté, il veillait avec un grand soin sur ce trésor inestimable.

### LE BÉNÉDICTIN DEVENU ÉVÊQUE

Une si grande sainteté ne pouvait demeurer cachée et ignorée dans le secret d'un cloître. Le divin Maître devait placer cette lumière éclatante sur le chandelier, afin qu'elle servît de guide aux âmes et les conduisît aux sources de la vie.

Vers le même temps, l'Eglise d'Orléans avait pour pasteur l'oncle même d'Eucher, Suavaric, qui mourut après une vie sainte et laborieuse. Le peuple, s'étant réuni pour choisir un nouvel évêque, jeta les yeux sur notre Saint, dont les vertus étaient connues de tous. Des messagers, chargés de présents, furent envoyés à la cour ducale de Charles Martel. Admis en sa présence, ils se jetèrent à ses pieds, et, versant d'abondantes

larmes, ils lui dirent : « Prince très illustre, écoutez favorablement notre requête. Vos fidèles sujets d'Orléans viennent de perdre leur pasteur, le vénérable Suavaric. C'est pourquoi ils conjurent votre bonté de permettre que son neveu Eucher devienne leur évêque. »

Charles accéda généreusement à leur demande, et pour montrer combien il la prenait en considération, il les fit accompagner d'un officier de sa garde. Celui-ci devait se rendre à Jumièges pour tirer Eucher, bon gré, mal gré, de son couvent et le conduire solennellement à Orléans où il devait être sacré évêque.

A cette nouvelle, l'humble moine ne put contenir sa surprise et l'extrême affliction de son âme. Il se présenta devant ses frères et leur dit en pleurant : « Pourquoi, mes bien-aimés frères, souffrez-vous que je m'expose de nouveau aux pièges et aux séductions trompeuses du siècle; j'ai abandonné le monde et sa gloire, afin de marcher, libre de toute entrave, sur les traces de Jésus-Christ, mon Seigneur; faut-il donc que je sois encore précipité au milieu de ses tourbillons? »

La joie des religieux était grande de voir que le Seigneur avait daigné choisir parmi eux un pasteur des âmes. Mais, d'un autre côté, ils ne pouvaient se consoler à la pensée que ce frère chéri allait s'éloigner. En effet, Eucher s'était attiré l'affection de tous par ses vertus. Son exemple ranimait les faibles, les stimulait à l'observance de la règle, si bien que la charité avait formé entre lui et ses frères comme des liens indissolubles.

Toutefois, ils ne voulurent point préférer leur bien particulier à l'intérêt de tout un diocèse, ils n'insistèrent point pour le retenir et le remirent aux envoyés d'Orléans. Eucher se soumit à la volonté de Dieu e sacrifia ses répugnances.

Après avoir reçu la bénédiction de l'abbé et s'être assuré que ses frères l'aideraient par leurs prières à porter le lourd fardeau de l'épiscopat, il quitta son cher monastère et se dirigea vers Orléans.

A la nouvelle de son approche, le clergé et le peuple se portèrent à sa rencontre ; en même temps, un grand nombre d'évêques étaient accourus des cités voisines.

Son entrée dans la ville fut un véritable triomphe. On baisait ses habits, la trace de ses pieds; on ne pouvait se rassasier de le voir, tant était grand le renom de sa sainteté.

### GOUVERNEMENT PASTORAL

Ses premiers soins, dès qu'il se vit élevé sur le siège d'Orléans, furent de visiter les églises de son diocèse, de veiller sur le clergé et de donner à son peuple des instructions pleines de sagesse et de prudence. Il flagellait les vices, avertissait les criminels publics et s'efforçait, dans ses prédications, de faire aimer partout la vertu dont il était rempli lui-même.

Les monastères étaient pour lui l'objet d'une sollicitude toute spéciale ; non content de les visiter souvent, il en faisait encore construire à ses frais et répandait autour de lui l'amour de la vie religieuse. Le clergé et le peuple étaient animés pour leur saint pasteur d'une vénération sans égale et mettaient toute leur joie à observer ses avis salutaires.

### CHARLES MARTEL S'EMPARE DES BIENS DES ÉGLISES

L'esprit du mal, jaloux de sa sainteté et de sa gloire, résolut d'y mettre un terme. Il en trouva l'occasion dans l'ambition du duc des Francs. Celui-ci, pour subvenir aux frais de ses guerres, ne rougit pas de dépouiller les églises et de mettre la main sur les biens du clergé. Parfois même, on le vit distribuer des évêchés et des abbayes comme récompenses à ses compagnons d'armes.

### ÉNERGIQUES PROTESTATIONS DE SAINT EUCHER

Saint Eucher et plusieurs autres évêques réprouvèrent ouvertement cet acte sacrilège. « Comment, s'écria le saint prélat, vous que Dieu a choisi pour protéger l'Eglise et la défendre contre ses ennemis, osez-vous abuser de votre puissance pour l'opprimer vous-même! Songez, ô prince! que Jésus-Christ, au jour du jugement, vous demandera compte des maux que vous aurez fait souffrir à ses membres. Il considère comme son bien propre le bien de ses fidèles, et malheur à celui qui leur ôte ce bien, parce qu'il s'attaque à Dieu même. »

### CALOMNIES CONTRE LE SAINT

Les ennemis d'Eucher, dont la vie peu édifiante était réprouvée par ses vertus, profitèrent de cet incident pour achever de le discréditer auprès de Charles Martel. Ils inventèrent contre lui les plus odieuses calomnies. Ils le dépeignirent comme l'ennemi de sa famille et le partisan des Mérovingiens, et conseillèrent au prince de l'envoyer en exil. Ce seul motif suffit pour exaspérer le duc, déjà irrité de l'opposition de l'évêque. Mais, ne voulant pas user de violence contre le Saint, au moment de se mettre en campagne contre les Sarrasins, il remit à plus tard le soin de se venger.

### SAINT EUCHER EST EXILÉ

A son retour de la fameuse bataille de Poitiers, Charles Martel, passant par Orléans, ordonna à l'évêque de le suivre à Paris. Le Saint n'ignorait pas les embûches qu'on lui tendait; toutefois, il ne fit aucune difficulté. Dans la prévision qu'il ne reverrait pas son cher troupeau, il lui fit de touchants adieux, dans lesquels il l'exhortait à demeurer toujours fidèle à ses devoirs et à se soumettre à la volonté du Seigneur.

Le peuple ne put contenir sa douleur; on n'entendait dans l'église que des pleurs et des gémissements. Il fallut pourtant se séparer, et saint Eucher, bénissant la main de la divine Providence qui l'éprouvait, se remit à la discrétion du prince. Rempli du désir de souffrir pour son divin Maître, il accepta avec joie tous les maux qui lui venaient de la part des créatures. Il avait occupé le siège d'Orléans pendant seize ans.

Lorsqu'il fut arrivé à Paris, Charles Martel donna l'ordre de le conduire à Cologne, lieu désigné pour son exil. Il fut reçu avec autant d'honneur et de bienveillance par le clergé et par le peuple de cette ville que s'il se fût trouvé au milieu de son troupeau. On le considérait comme victime de son devoir et on l'entourait de grandes marques de vénération.

Le bruit de cette popularité arriva bientôt aux oreilles du prince franc. Ne pouvant souffrir qu'il jouît d'une si grande considération, et craignant qu'elle ne causât du préjudice à son autorité souveraine, il le fit déporter secrètement dans le pays de Liège et le remit à la garde du duc Robert.

Celui-ci le reçut avec de grandes démonstrations de joie et de respect. Sa confiance dans le saint prélat devint telle qu'il déposa entre ses mains d'abondantes aumônes, dont l'illustre

exilé se servit pour soulager les pauvres et doter les monastères. Au milieu de cette terre d'Egypte, il était comme un autre Joseph chargé de distribuer à ses frères malheureux les richesses de Pharaon.

### IL SE RETIRE AU MONASTÈRE DE SAINT-TRUDON

Mais comme il préférait par-dessus tout la solitude du cloître, il demanda au duc la grâce de se retirer dans le monastère de Saint-Trudon pour y vaquer à l'oraison dans le silence et le recueillement, ce qui lui fut accordé.

Il retrouva dans ce sanctuaire de la prière une paix profonde, sans aucun mélange de préoccupations terrestres. Il demandait incessamment au Seigneur de le délivrer de sa prison corporelle et de le faire jouir de sa vue bienheureuse. Mais il devait encore rester ici-bas six années, pendant lesquelles il se prépara avec un soin extraordinaire à paraître devant Dieu.

### SA BIENHEUREUSE MORT SES MIRACLES

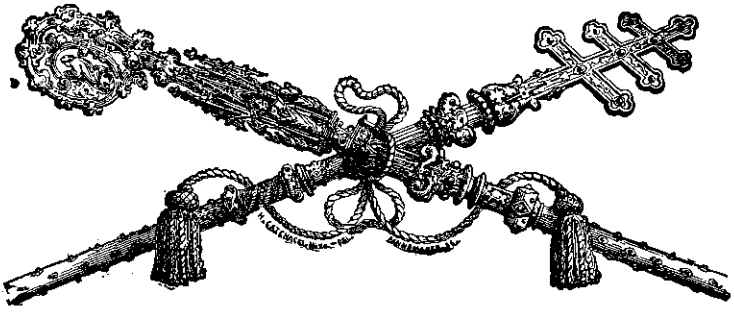
Le jour arriva où il devait s'unir pour toujours à son Dieu. Sentant approcher sa fin, il demanda pardon, aux religieux qui entouraient son lit de mort, des mauvais exemples qu'il croyait leur avoir donnés. Après avoir reçu le Pain céleste qui fortifie les âmes dans le passage de cette vie à l'éternité, il se recommanda à la Très Sainte Trinité, et, en prononçant ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » il alla recevoir la récompense des élus (20 février 743). Il fut enterré au monastère de Saint-Trudon.

Le Seigneur glorifia la sainteté d'Eucher par plusieurs miracles éclatants. Une religieuse que le Saint affectionnait beaucoup à cause de la pureté de sa vie, avait allumé, sur son tombeau, un cierge de la grandeur d'un homme. Pendant la nuit, ce cierge tomba sur le drap qui recouvrait le tombeau, et tout en le touchant de sa flamme, il ne lui porta aucune atteinte. Le lendemain, ceux qui étaient chargés de la garde de l'église furent saisis de crainte et d'admiration à la vue de ce prodige qu'ils attribuèrent à la vertu du saint évêque.

Un homme que saint Eucher avait converti à la foi chrétienne remplit une lampe d'huile et la plaça près de son tombeau. Le liquide augmenta peu à peu jusqu'à ce que le vase qui le contenait commença à déborder, de sorte qu'avec l'huile de cette lampe on en remplit sept autres.

A l'anniversaire de sa mort, comme une grande foule, attirée par l'éclat de ses miracles, affluait à son tombeau, les vivres vinrent à manquer. L'abbé de Saint-Trudon pria Notre-Seigneur de lui venir en aide par l'intermédiaire de saint Eucher. Sa prière fut exaucée, car, ayant ordonné de jeter les filets, il y eut une telle quantité de poisson, que toute la multitude put être rassasiée.

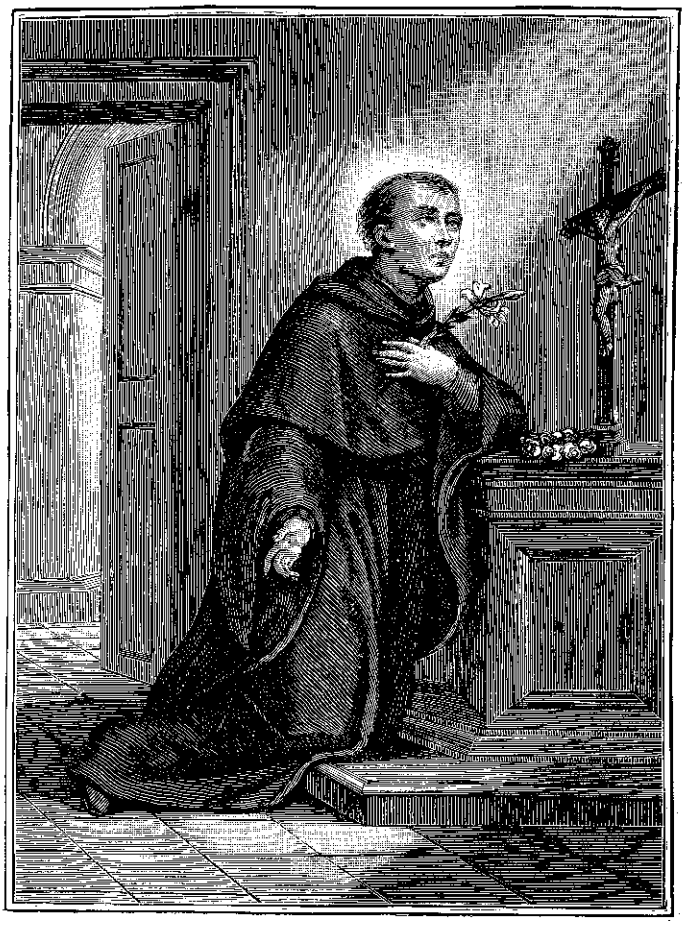
Un grand nombre de guérisons eurent lieu par son intercession. De tous les points du royaume, des pèlerins accoururent à Saint-Trudon pour vénérer les reliques de saint Eucher. Les aveugles recouvraient la vue, les boiteux l'usage de leurs jambes; des miracles multipliés manifestaient la gloire du saint évêque, que Dieu exaltait après l'avoir proposé aux hommes comme un modèle de patience et de soumission à sa sainte volonté.



# LE BIENHEUREUX CHÉRUBIN D'AVILIANE

## RELIGIEUX DE L'ORDRE AUGUSTINIEN

*Fête le 20 février.*



**Le bienheureux Chérubin en prière.**
(Tableau de FRANÇOIS GAGLIARDI.)

FILIPPO, LUCREZIA ET CHÉRUBIN TESTA.

A quelques lieues au nord de Turin, sur l'un des derniers contreforts des Alpes Cottiennes, s'élève l'antique et gracieuse cité d'Aviliane, offrant aux yeux du touriste, par le cercle de sommets boisés qui la couronnent, par les deux lacs, vastes et limpides, dans lesquels elle se reflète, le plus agréable panorama.

C'est là que naquit, en l'an 1451, le bienheureux Chérubin Testa.

La famille Testa était l'une des plus nobles du pays. Plusieurs de ses membres avaient occupé des postes distingués à la Cour et au Sénat. L'un d'eux, en 1421, avait été créé par l'empereur Sigismond de Bohême, chevalier de l'éperon d'or. Les ducs de Savoie honoraient, en outre, les Testa de leur amitié et de privilèges insignes.

Mais le plus beau titre de noblesse des parents de Chérubin était sans contredit leur piété.

Filippo Testa, estimé de tous pour son jugement droit, s'employait de tout son pouvoir à apaiser les discordes, si fréquentes alors, de ses concitoyens, à calmer les passions souvent surexcitées, à entretenir partout la charité chrétienne.

Lucrezia, sa digne épouse, cultivait avec un soin jaloux le lys de pureté que le ciel leur avait envoyé. Il grandit ainsi sous le regard maternel, loin de tout souffle délétère capable de le ternir. Dès ses jeunes années, Chérubin parut aux yeux de tous comme un ange d'innocence; il portait bien le nom angélique qu'il avait reçu au jour de son baptême.

Il garda jusqu'au dernier jour cette pureté parfaite. Qui eût put en douter, lorsque l'on vit, dans le tombeau, et du cœur même du Bienheureux, germer miraculeusement après sa mort trois lys exhalant la plus suave odeur ?

### LE PREMIER NOVICE DU COUVENT AUGUSTINIEN D'AVILIANE

Dieu, qui appelait son serviteur fidèle à se sanctifier dans l'Ordre augustinien, lui prépara doucement les voies et l'y conduisit comme par la main.

L'Ordre des Augustins, depuis le célèbre Chapitre général qui avait groupé sous une direction unique les diverses branches des Ermites de saint Augustin, avait pris en deux siècles de prodigieux accroissements. Il comptait au xv^e^ siècle près de 2000 couvents.

Le Piémont, patrie de notre Bienheureux, n'en possédait pas encore, mais l'Ordre jouissait d'une telle célébrité, qu'on appelait des couvents de Lombardie, la province voisine, des religieux pour les prédications d'Avent et de Carême.

Chérubin avait quatorze ans quand vint à Aviliane, pour une station de Carême, le P. Augustin-Anne de Cariguano, prédicateur de grand renom. Sa parole, sa science, sa piété produisirent tant de fruit et firent une telle impression sur les Avilianais qu'ils voulurent à tout prix avoir des Augustins chez eux et engagèrent aussitôt des négociations en ce sens auprès du général de l'Ordre. Elles aboutirent heureusement, grâce aux instances du duc Amédée de Savoie, et bientôt l'on vit s'élever le monastère tant désiré sur le sommet du mont Pio-Lieto, légère colline située à peu de distance de la ville.

Filippo Testa fut l'un des plus zélés bienfaiteurs du couvent à sa fondation; ses libéralités attirèrent sur son enfant les bénédictions célestes.

En effet, Chérubin, qui avait suivi assidûment les prédications du P. Augustin, ressentit bientôt en son âme un profond mépris du monde et le désir de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse.

Ses fréquentes visites à l'oratoire du mont Pio-Lieto n'étaient pas pour diminuer cet attrait intérieur, et, vers l'âge de vingt ans, bien qu'il fût fils unique, l'espérance et la consolation de ses nobles parents, il osa leur demander le plus douloureux des sacrifices: celui de consentir à son départ pour le cloître.

Il fut reçu avec empressement par le P. Berzetti, saint religieux qui avait deviné depuis longtemps les vues de Dieu sur cette âme d'élite, et se faisait une joie d'accueillir comme premier novice du nouveau monastère le fils d'une des meilleures familles d'Aviliane.

### DESTRUCTION DE TRÉSORS

Le bienheureux Chérubin commença à l'ombre des murs du cloître une vie de perfection. Il est plus facile à l'imagination de se la représenter qu'à nous d'en donner le détail.

Aucun acte extraordinaire ne semble avoir marqué le temps de son noviciat. Sans doute rien ne le signalait à l'attention des fidèles ou de ses frères, que sa scrupuleuse exactitude à l'observation des moindres règles, sa douceur angélique, et surtout son extrême modestie.

Au reste, les archives du couvent eussent-elles gardé à la postérité les actes de cette vie édifiante, loin d'en jouir, nous n'y verrions que matière à de plus vifs regrets. Le couvent des Augustins et son église n'existent plus depuis le passage, désastreux pour ces pays, de l'armée de Napoléon en 1796.

Les Avilianais n'en ont pas perdu le souvenir, et ils parlent encore avec amertume des cloîtres renversés, des tombeaux violés, des archives détruites, des richesses artistiques emportées par le vainqueur.

Fort heureusement, les reliques de notre Bienheureux, n'ont point eu à souffrir des hasards de la guerre.

D'autre part, le pillage, l'incendie qui nous ravissent de précieux écrits ne peuvent anéantir les traditions populaires, et le souvenir des bienfaits et des miracles des Saints ne périt point.

### LE MOYEN DE TROUVER DU VIN DE MESSE

Dès cette vie, Dieu se plut à exalter son humble serviteur aux yeux de ses frères et de ses compatriotes par plusieurs prodiges. Parmi ceux dont la tradition nous a conservé le souvenir, nous choisirons deux des plus remarquables.

Un jour, sur l'ordre de son supérieur, Chérubin s'en vint frapper à la porte d'une de ses parentes, Catherine Testa, et lui demanda l'aumône d'un peu de vin blanc pour la célébration du Saint Sacrifice, car on en manquait au couvent.

— Quel regret pour moi ! s'écria Catherine. Impossible de répondre à votre désir. Le tonneau est absolument vide !

Le Bienheureux, sans se troubler, se représentait pourtant l'embarras dans lequel allaient se trouver ses frères, forcément privés de messe ce jour-là, faute d'un peu de vin.

— Allez avec confiance, dit-il bientôt avec une certaine fermeté. Le cœur me dit qu'il vous en reste encore.

Catherine eut un sourire d'incrédulité. Néanmoins, pour ne pas désobéir à l'homme de Dieu, elle prit le vase qu'il avait apporté, et descendit à la cave.

Pendant ce temps, Chérubin se mettait à genoux et priait.

Quelle ne fut pas la surprise de Catherine, assurée d'avoir constaté auparavant le tonneau vide, d'en voir maintenant le liquide couler à flots pressés. C'était un vin exquis. Stupéfaite, elle remonta en criant : « Miracle ! miracle ! »

Le Bienheureux, dont l'humilité ne pouvait supporter les indiscrétions de sa parente au sujet de ce prodige, lui commanda le silence. Ce fut en vain. La nouvelle transpira bientôt au dehors et se répandit par toute la ville, sans trop surprendre les habitants, car ils connaissaient la sainteté de Chérubin.

### MALHEUR RÉPARÉ

La dernière maladie du bienheureux Chérubin se signale par un autre miracle, bien en harmonie avec sa grande charité.

La faiblesse du malade l'obligeait à user d'une nourriture plus substantielle et mieux apprêtée. Ses bons parents, avec l'autorisation du supérieur, s'étaient chargés de la lui procurer, et, chaque jour, les deux nièces du Bienheureux venaient la présenter à la porte du couvent. Chérubin, se rappelant que saint François d'Assise souffrant avait agréé les quelques soulagements que lui envoyait une noble dame romaine, acceptait avec reconnaissance l'offrande de ses parents.

L'une des deux enfants, au cours de sa charitable mission, laissa tomber un jour le plat de fine faïence qu'elle tenait à la main. Quel désastre! On devine la désolation qui s'ensuivit. Quel accueil la pauvre petite allait-elle recevoir à son retour au foyer paternel!

Chérubin apprend la cause de ses larmes. Il lui fait dire de ramasser les tristes débris du vase, de les réunir, de les lui apporter, en l'engageant à avoir confiance en Dieu.

Quand le vase brisé fut en sa présence, il essaya d'en rejoindre les fragments, fit sur eux une prière et un signe de croix. Le plat reprit sa forme première, et l'on n'y vit plus trace de rupture, à la grande consolation de l'enfant.

### VERTUS DU BIENHEUREUX CHÉRUBIN DANS SON COUVENT

« Chérubin, nous dit l'Eglise dans la légende consacrée à l'office de notre Bienheureux, fut pour ses contemporains un modèle accompli de toutes les vertus. »

Son obéissance était admirable et éclatait jusque dans les moindres détails. Il s'oubliait lui-même pour ne penser qu'aux autres.

On le voyait avec une égale application rendre à la communauté les services les plus humbles : balayer la chapelle, alimenter d'huile les lampes et en arranger les mèches, porter aux pauvres réunis à la porte du monastère les reliefs de la table.

Il apportait une ardeur extrême à l'étude de la théologie et des Saintes Lettres.

Par des jeûnes, des veilles, des disciplines, il mâtait rigoureusement son corps frêle et débile.

Il nous reste encore aujourd'hui un fidèle témoin de ces austérités. C'est une croix formée de deux langues de cuir larges de trois doigts et longues d'une palme et demie, entourées par le Bienheureux d'un tissu en fil de fer très bien ouvré et hérissé de pointes aiguës. On peut imaginer les souffrances que devait lui imposer cet instrument de torture appliqué sur la poitrine.

Tels étaient les moyens qu'il mettait en œuvre pour conserver dans toute sa délicatesse la belle vertu de pureté.

Les Avilianais qui fréquentaient Notre-Dame des Miséricordes, église des Augustins, connaissaient la dévotion spéciale du Bienheureux à Jésus crucifié. Le souvenir en demeura vivant parmi le peuple, et les premières images du bienheureux Chérubin le représentaient, le crucifix à la main, avec cette inscription : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.*

Rien n'attache l'âme à Jésus-Christ comme la participation à ses souffrances. Chérubin en fit surtout l'épreuve dans sa dernière maladie.

### SACERDOCE — DERNIÈRE MALADIE — MORT

La vie du bienheureux Chérubin ne fut, on peut le dire, qu'une préparation au jour béni de sa prêtrise, et, à peine son âme eut-elle été ornée du caractère sacerdotal que Dieu s'empressa de la ravir à la terre.

Il fut ordonné prêtre vers le commencement de l'année 1479, et célébra sa première messe à l'église de Notre-Dame des Miséricordes, en présence de ses heureux parents, bien récompensés, par un tel spectacle, de tous les sacrifices passés.

La population, attirée par le bruit de sa sainteté et de ses miracles, était accourue, avide de voir monter à l'autel cet ange terrestre, dont la piété était pour les anges eux-mêmes un objet d'admiration.

Cette édification quotidienne donnée aux assistants fut de courte durée. Quelques mois s'étaient à peine écoulés que le Bienheureux, affaibli par ses rigoureuses pénitences, ou, pour mieux dire, mûr pour le ciel, fut saisi d'une violente fièvre et conduit aux portes du tombeau.

La souffrance ne lui fit rien perdre de sa sérénité ni de son union à Dieu. Jamais un murmure, une plainte n'effleura ses lèvres. Il prenait avec une égale obéissance les mets délicats qu'on lui imposait ou les médecines les plus amères, heureux en ce dernier cas d'imiter notre Sauveur abreuvé sur la croix de fiel et de vinaigre.

Les médecins, devant la persistance de la fièvre, désespéraient de sauver le malade. Il reçut les derniers sacrements dans les sentiments de la foi la plus vive, et rendit son âme à Dieu, le 17 décembre 1479, neuf mois après sa première messe. Il avait vingt-huit ans.

L'Esprit Saint dit de ces prédestinés qui ravissent le paradis dans la fleur de leur jeunesse : « Ayant peu vécu, ils ont eu devant Dieu une vie aussi remplie que les plus longues existences. » Peu importe que notre vie soit longue ou qu'elle soit courte, pourvu que nos jours soient pleins de mérites.

### CLOCHES EN LIESSE — LIS ODORIFÉRANTS

C'est à sa mort surtout que Dieu tira de l'obscurité son serviteur. On n'eut pas à sonner le glas accoutumé pour en répandre la nouvelle.

Les cloches se mirent d'elles-mêmes en branle, et leurs joyeuses volées annoncèrent aux fidèles la naissance au ciel d'un de leurs compatriotes. La tradition la plus constante assure que, non seulement celles du couvent, mais toutes les cloches des diverses églises d'Aviliane, s'unirent en un céleste concert pour honorer le jeune religieux défunt.

Dès qu'on connut la cause du miracle, la foule se précipita chez les Augustins, pour voir une dernière fois celui qu'elle vénérait déjà comme un Saint.

Le corps de Chérubin fut placé dans une chapelle voisine du chœur; ainsi, celui qui avait été le premier novice du nouveau monastère et le premier prêtre consacré en cette église en occupa aussi la première tombe.

Un nouveau prodige, plus merveilleux que la sonnerie spontanée des cloches, tourna de plus en plus les regards et les cœurs vers les reliques du Bienheureux.

A dater du jour des funérailles, un parfum qu'on ne pouvait s'expliquer remplit le sanctuaire, et on le sentait davantage à mesure que l'on s'approchait de la chapelle où reposait Chérubin. Ce parfum ne fit que s'accentuer et se caractériser avec le temps : on eût dit celui d'un lis très odorant.

Les Pères Augustins cherchèrent l'explication de ce fait étrange.

Un matin, après le Saint Sacrifice célébré devant la communauté réunie, le supérieur fit enlever la dalle qui recouvrait le sépulcre et, au lieu des exhalaisons fétides d'un cadavre, les assistants respirèrent mieux que jamais le miraculeux parfum.

Le ravissement fut plus grand encore lorsqu'on découvrit, sur le côté gauche de la poitrine du Bienheureux, à l'endroit du cœur, une belle et verdoyante plante de lis, garnie de trois fleurons de

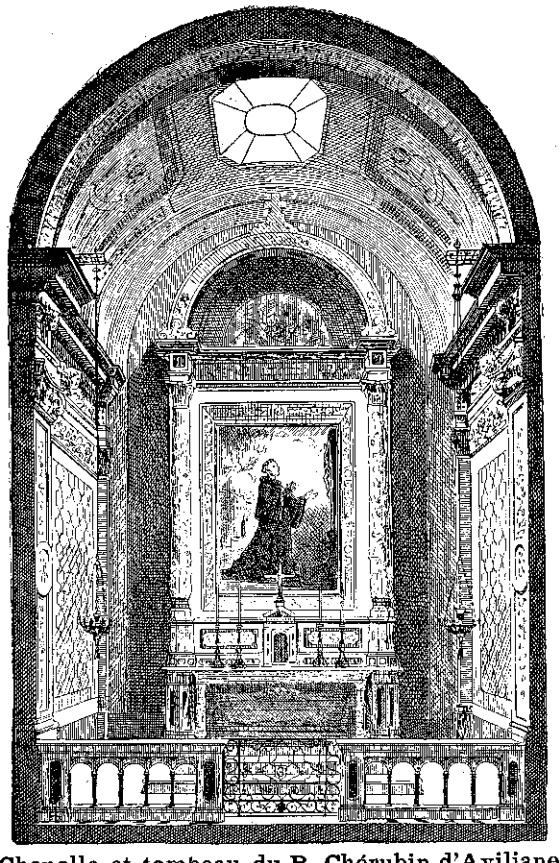
blancheur éclatante et fraîchement épanouis.

L'odeur qui embaumait toute l'église partait de là : le cœur très pur de Chérubin en était l'unique source.

Sur les instances des fidèles. il fallut sans retard enlever le précieux corps à cette tombe obscure ; on l'exposa comme une relique à la vénération, d'abord sous l'un des autels principaux de l'église des Augustins, puis trois siècles après, lors de la suppression du couvent, en 1805, dans la principale église d'Aviliane, dédiée aux saints Jean et Pierre.

A partir de ce jour, le culte du bienheureux Chérubin n'a pas subi d'éclipse. Il est aujourd'hui plus florissant que jamais, depuis que S. S. Pie IX l'a confirmé par un décret en date du 16 septembre 1865.

La chapelle où reposent les ossements du Bienheureux, et que nous reproduisons ici sous les yeux du lecteur, a été restaurée à grands frais, tout récemment, en 1897. Les marbres sculptés, les dorures, les peintures, tout y est du meilleur goût, et le recteur actuel de l'église des saints Jean et Pierre n'a épargné aucun sacrifice pour l'embellissement de cet oratoire très fréquenté.



Chapelle et tombeau du B. Chérubin d'Aviliane.

#### EX-VOTO

En 1589, sur la route qui va de Turin à Aviliane, et non loin du couvent des Augustins, un voyageur fut assailli de nuit par six voleurs de grand chemin, dévalisé, battu et laissé pour mort.

Dans son abandon, réduit pour ainsi dire à l'extrémité, il crut entendre une voix intérieure qui lui disait : « Recours à l'intercession du bienheureux Chérubin. » Il le fit.

Aussitôt, il se sentit soulagé, la douleur et les traces des coups qu'il avait reçus disparurent, il se leva sain et sauf, n'ayant subi d'autre détriment que la perte de son argent, et vint à la porte de l'église de Notre-Dame des Miséricordes, où il attendit jusqu'au matin le moment de pouvoir se prosterner au tombeau du Bienheureux et lui rendre grâces. Son ex-voto fut un magnifique ornement pour la chapelle du Bienheureux.

En 1603, le P. Barthélemy Falcombello, vicaire général des Augustins de la province de Lombardie, fut atteint à plusieurs reprises d'une grave infirmité, tandis qu'il visitait les couvents de Crémone et de Bologne.

Les médecins déclaraient leurs remèdes impuissants. Le P. Barthélemy eut recours à un remède plus efficace. Il promit au bienheureux Chérubin de contribuer généreusement à l'ornementation de son autel, et de s'employer de tout son pouvoir à étendre le culte de ses reliques, s'il revenait à la santé.

Le Bienheureux ne fut pas sourd à la prière d'un de ses frères en religion. A peine cette invocation était-elle formulée, qu'un énorme abcès jugé incurable fit aussitôt éruption, et le malade fut guéri à bref délai, à la grande surprise des médecins.

Il tint sa promesse, et, entre autre dons, procura à la chapelle du Bienheureux le tableau que représente notre gravure, et, comme il était grand orateur, il put manifester sa gratitude dans un éloquent panégyrique prononcé à la bénédiction de cette image.

Beaucoup d'autres guérisons ou faveurs spirituelles seraient à raconter ici. Ce que nous avons rapporté suffit à prouver la puissance d'intercession et la sainteté de l'angélique Chérubin qu'un écrivain moderne a nommé le *saint Louis de Gonzague* de l'Ordre Augustinien.

#### PRIÈRE

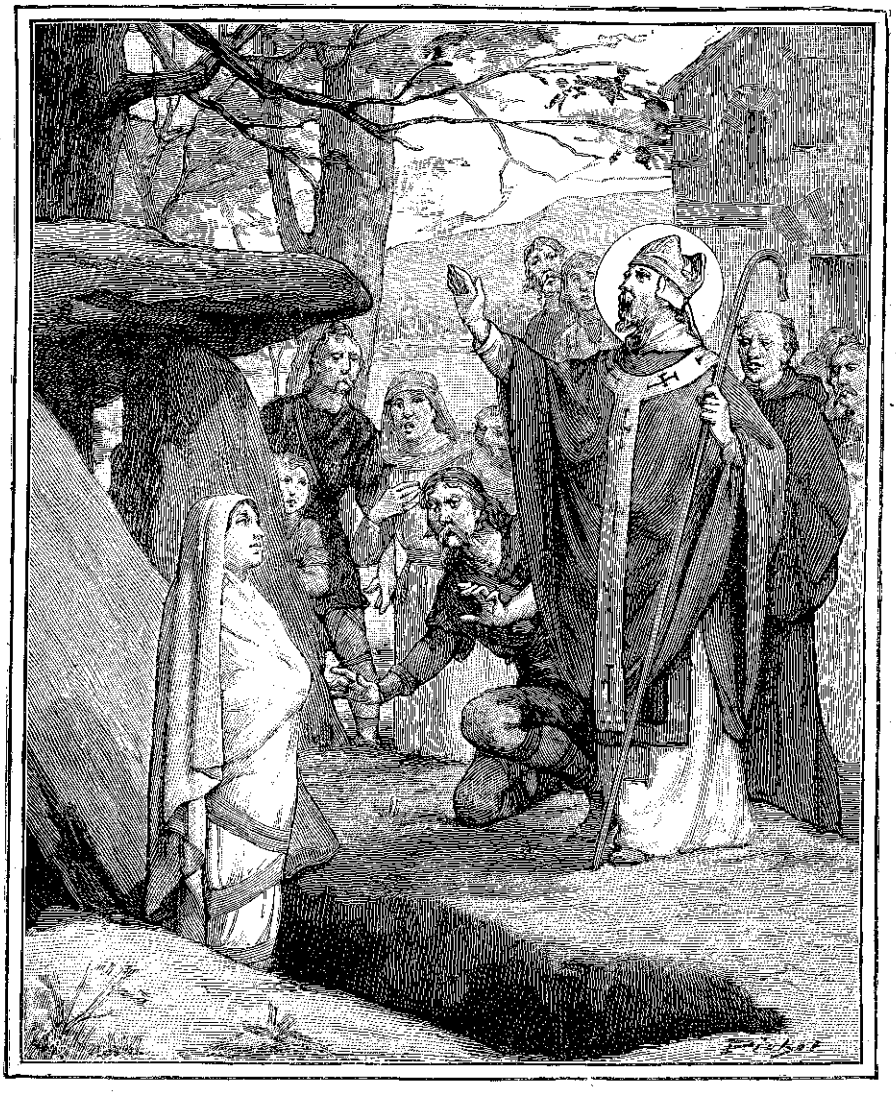
O Dieu, amant des âmes chastes, qui avez orné le bienheureux Chérubin, votre confesseur, d'un don spécial de pureté, accordez-nous, nous vous en prions, au nom de ses mérites et de ses exemples, de garder fidèlement une parfaite chasteté de corps et d'esprit. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

#### SOURCES CONSULTÉES

*Vita del B. Cherubino Testa*, par GIOVANNI IMPERIOR, 1880. — Leçons du *Propre augustinien*.

# SAINT ÉLEUTHÈRE, ÉVÈQUE DE TOURNAI

*Fête le 20 février.*



**Blanda, la fille du gouverneur de Tournai, est rappelée à la vie.**

TOURNAI — SA CONVERSION AU CHRISTIANISME

L'Eglise de Tournai regarde saint Eleuthère comme son second fondateur.

On conçoit que cette cité, avantageusement postée sur les rives de l'Escaut, station tout indiquée le long d'une grande chaussée romaine, centre d'une population nombreuse, ait tenté de bonne heure le zèle des prédicateurs de l'Evangile. Saint Piat, saint Chrysole, saint Eubert, l'évangélisent en effet vers la fin du IIIe siècle, et 30 000 personnes de la ville et des environs se convertissent à leur parole.

Malheureusement, la moisson qui donnait tant de promesses n'eut pas le temps de mûrir. La dixième persécution survint. Les apôtres de la Gaule-Belgique furent décapités, et, à juger des choses humainement, la chrétienté naissante était, par le fait, noyée dans leur sang. Beaucoup de chrétiens apostasiaient par crainte des supplices, d'autres se réfugiaient dans les campagnes moins menacées.

C'est ainsi qu'Irénée, l'un des ancêtres d'Eleuthère, se retira à deux lieues environ de Tournai, au village actuel de Blandain, avec un noyau de chrétiens fidèles.

En 313, l'ère des martyrs prit fin par la conversion de Constantin, et l'édit de Milan rendit à l'Église sa pleine liberté.

La chrétienté de la Gaule-Belgique commençait à renaître de ses ruines quand de nouvelles tribulations vinrent fondre sur elle. Successivement, les Vandales, les Huns, les Franks la couvrent de leurs bandes dévastatrices, promènent partout la désolation. Tournai se voit ruinée de fond en comble, ses habitants déportés en Germanie.

La cité se relève pourtant, et les Franks, trouvant le séjour à leur convenance, y fixent la capitale de leur nouveau royaume.

Après cinquante années de bouleversements, de troubles et de ravages, le christianisme un instant étouffé, à la façon du grain enfoui sous la terre, va de nouveau germer, croître, fleurir.

Saint Eleuthère a été, comme on va le voir, l'instrument de cette renaissance.

### JEUNESSE DE SAINT ELEUTHÈRE

C'est à Tournai, non à Blandain, que naquit saint Eleuthère, l'an 456. Sérénus et Blanda, ses parents, nobles chrétiens descendants du martyr Irénée, étaient rentrés dans cette ville maintenant pacifiée, depuis qu'elle était devenue la résidence principale des Franks Saliens. Après Clodion et Mérovée, Childéric l'avait embellie, s'y était construit un palais et tracé des jardins.

Les écoles publiques s'étaient relevées. Eleuthère, enfant accompli, « doué de tant de beautés et vertus qui reluisoient extérieurement en sa face que chacun s'esbahissoit de tant de grâces infuses en un si petit corps (1) », fut admis à les fréquenter.

Il y rencontra saint Médard qui fut son condisciple, et plus tard son successeur dans l'épiscopat. Un jour, par une sorte d'inspiration prophétique, celui-ci lui dit : « Mon frère Eleuthère, je vous annonce que vous serez évêque de cette ville. » Les talents remarquables et la piété du jeune étudiant n'étaient pas pour contredire ces prévisions. La suite les justifia pleinement : voici par quel concours de circonstances.

### COMMENT SAINT ÉLEUTHÈRE DEVIENT ÉVÊQUE

La paix relative dont jouissaient sous Childéric les chrétiens de Tournai fut de courte durée. Les Franks ne pouvaient voir de bon œil ces sectateurs d'une religion qu'ils ne pratiquaient pas ; de plus, ils les considéraient comme les esclaves de ces Romains qui occupaient avant eux le territoire et qu'ils avaient juré d'exterminer jusqu'au dernier.

Aussi, quand après Childéric, Clovis, leur nouveau chef, eut écrasé à Soissons le général romain Siagrius, et que ses 20 000 Sicambres victorieux se replièrent sur la Gaule-Belgique, ce fut le signal du pillage et des violences vis-à-vis des chrétiens.

Devant le péril, la famille d'Eleuthère prit le parti qu'avaient pris ses aïeux en pareille circonstance, de se réfugier à Blandain.

Là, on était plus en sûreté, l'on pouvait attendre dans le calme et le silence la fin de l'orage. Un groupe compact d'amis suivit dans leur fuite Sérénus et Eleuthère, et la petite communauté chrétienne se reforma, si unie, si vivante, qu'elle résolut bientôt de se construire, à Blandain même, une église sous le vocable de saint Pierre, prince des apôtres. Ce n'était point une basilique, mais un bien modeste édifice, construit probablement en bois et en torchis, comme les habitations les plus pauvres de cette époque; néanmoins, les chrétiens étaient heureux de s'y réunir et d'y prier.

Eleuthère, prêtre alors, exerçait au milieu d'eux son ministère apostolique.

Bientôt, Clovis ayant épousé la pieuse Clotilde, la persécution se ralentit, s'éteignit tout à fait. Les chrétiens se rassemblèrent à Blandain de tous les environs, de nouvelles conversions eurent lieu, et la chrétienté, qui s'accroissait de jour en jour, devint si nombreuse qu'elle songea à se donner un évêque.

Elle jeta les yeux sur Eleuthère, ce jeune prêtre qui comptait des martyrs parmi ses ancêtres et que ses aptitudes jointes à la sainteté désignaient pour la garde du troupeau en ces temps troublés.

Seule, sa grande jeunesse pouvait sembler un obstacle à son élévation, et, pour le moment, on lui préféra un prêtre nommé Théodore. On croit que cet évêque, sacré par saint Rémi, vers l'an 484, n'occupa que trois ans son siège, et mourut, frappé de la foudre, laissant après lui un grand renom de sainteté.

Qui choisir, sinon cet apôtre, « puissant en paroles et en exemples, dont l'éloquence et la solide doctrine avaient gagné à la foi un grand nombre de païens dans le diocèse de Tournai? » Il fut élu et envoyé aussitôt à Rome auprès du pape Félix III pour en recevoir ses bulles d'institution. On ne sait si ce fut le Pape lui-même qui lui donna la consécration épiscopale, ou, seulement au retour, saint Rémi de Reims.

Quoi qu'il en soit, le nouvel évêque vint se fixer à Blandain, car son peuple était encore exposé à trop de vexations dans la cité de Tournai, et il attendit là neuf ans, de 487 à 496, des jours meilleurs.

### LES FRANKS DE TOURNAI AUX PIEDS D'ÉLEUTHÈRE

Un événement singulier vint l'arracher à sa retraite et mettre à ses pieds presque toute la contrée.

Il priait dans un oratoire, quand une jeune païenne, mue par une secrète passion et oublieuse de toute réserve, s'approcha de lui, le tira par son manteau, et, par de perfides insinuations, tenta de le séduire. Ce n'était rien moins que la fille même du gouverneur de Tournai, le païen Censorinus. Elle s'appelait Blanda. Eleuthère, intérieurement averti d'avoir à se garder du démon qui parlait par la bouche de cette femme, se redressa indigné : « Malheureuse, s'écria-t-il, ne savez-vous pas que Satan osa tenter le Seigneur et que celui-ci répondit : « Retire-» toi, Satan; oses-tu bien tenter ton Seigneur et » ton Dieu?» A l'exemple de mon Sauveur, au nom de la Trinité Sainte, je vous commande de ne plus reparaître en ce lieu. »

Et comme cette fille perverse tentait de le retenir, il lui abandonna son manteau et s'enfuit.

Soit douleur, soit châtiment du ciel, la malheureuse tomba comme frappée de la foudre en arrivant à Tournai, et expira sur-le-champ. Eleuthère l'apprend. Son âme en est émue de pitié, et, sans plus se souvenir de l'injure qu'il a reçue, uniquement soucieux du salut des âmes, il fait venir Censorinus, que cette mort rendait inconsolable, et lui promet, au nom du Ciel, de

(1) GAZET : *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas.*

rendre la vie à sa fille, s'il consent à se faire baptiser avec les siens.

Les barbares, l'histoire nous l'apprend, étaient comme subjugués par la majesté de ces demi-dieux des cités gauloises, les évêques, et les regardaient souvent comme les arbitres du ciel. Censorinus ne douta pas de la puissance surnaturelle d'Eleuthère; il lui demanda seulement un délai pour réfléchir, consulter sa famille et ses compagnons d'armes, et rapporter leur décision.

L'évêque jeûna et pria pendant plusieurs jours. Le tribun et sa famille promirent de se convertir, mais leur désir n'était qu'à la surface. Aussi quand Eleuthère, se confiant en la puissance divine, tenta le miracle, ce fut sans résultat.

L'évêque connut ainsi que le cœur des païens n'était pas changé. Deux jours après, le tribun, sincèrement repentant, vint se jeter aux pieds d'Eleuthère et lui avouer sa duplicité. De nouveau, Eleuthère demanda au Dieu tout-puissant d'accomplir un miracle, puis il ordonna qu'on ouvrît le tombeau, et, devant une foule innombrable, il appela trois fois la jeune fille, lui commandant de se lever au nom de Jésus-Christ ressuscité.

Elle se leva, comme autrefois Lazare, comme la pieuse Tabitha ramenée du tombeau par saint Pierre, et, convertie, sollicita le baptême, qui lui fut conféré au bout de quelques jours de pénitence.

Le tribun se montra moins fidèle. Oublieux de ses promesses et du bienfait reçu, il refusa de se faire instruire et baptiser, dit à sa fille qu'il la chasserait et la dépouillerait de ses biens si elle persistait à vivre en chrétienne. Il alla même jusqu'à emprisonner saint Eleuthère et à le charger de chaînes jusqu'à ce qu'enfin, la grâce prît le dessus dans cette âme païenne et triomphât de toutes les résistances. Il se convertit, et ce fut sans retour.

Ce jour-là, saint Eleuthère put rentrer dans Tournai, et prendre possession de la ville au nom de Jésus-Christ. Le fier Sicambre s'agenouilla et demanda le baptême, pour lui et pour sa famille. Cet événement eut lieu, au dire des savants Bollandistes, trois mois avant le baptême de Clovis à Reims. Le souvenir en fut conservé par une fête anniversaire fixée au 22 décembre.

Ne peut-on pas dire que saint Eleuthère fut pour la Belgique un autre Rémi? L'année suivante, il eut la joie d'amener au baptême, en une seule semaine, onze mille païens.

La conversion et le baptême du roi des Francs, Clovis, étaient pour beaucoup dans ce magnifique entraînement. La prédication ardente et les prières du saint évêque achevaient l'œuvre divine.

### L'AVEUGLE MANTILIUS ET LE LÉPREUX PÉRITIUS

Tournai dut à son évêque l'érection d'une église en l'honneur de Notre-Dame, non point, même en ses parties les plus anciennes, la majestueuse cathédrale aux cinq clochers que l'on admire aujourd'hui, mais une basilique plus humble, qui eut du moins la gloire d'ouïr pendant près de trente-six ans la grande voix de l'apôtre.

C'est sous un de ses portiques qu'il guérit l'aveugle Mantilius et le lépreux Péritius. Dieu secondait souvent, dans les premiers temps du christianisme, l'action de ses ministres, par d'éclatants miracles. Il ne fallait rien moins pour dompter la nature farouche des barbares.

L'œuvre était des plus ardues. Le barbare converti, dit Kurth, « défendait ses vices avec plus d'énergie que ses dieux..... Des dix commandements de Dieu, c'est à peine s'il observait le premier, et encore combien imparfaitement! »

Cependant, une force surnaturelle, un miracle évident, palpable, le terrassait et touchait son cœur. Eleuthère reçut de Dieu ce précieux moyen d'apostolat.

Un jour de Noël, les pauvres de la ville étaient venus en grand nombre à la cathédrale, et, vers la fin des offices, ils s'étaient groupés pour recevoir les aumônes que le Pontife avait coutume de leur distribuer à sa sortie. Un aveugle, nommé Mantilius, attendait comme les autres sa part des largesses de son évêque. Mais, pressé par la foule, il s'était trouvé séparé de son guide, et, tenu à l'écart, avait passé inaperçu. Dans sa désolation, il cria d'une voix lamentable : « Miséricordieux Père, ayez pitié d'un pauvre aveugle, et faites-moi quelque aumône, car j'ai perdu mon guide et ne trouve personne pour me ramener chez moi. »

Comme pour l'aveugle de Jéricho, il se trouva des gens, dans la suite de l'évêque, demandant qu'on fît taire cet importun.

« Rappelez-vous la scène de l'Evangile, leur dit sévèrement Eleuthère. Le long du chemin, un aveugle criait au Fils de Dieu : *Fils de David, ayez pitié de moi!* Les disciples demandaient au Seigneur de le renvoyer pour qu'il cessât de les importuner par ses cris; Jésus alors le fit approcher et lui rendit la vue. »

En parlant ainsi, convaincu que Dieu ne résisterait pas à sa prière, il se fait amener Mantilius et lui dit : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, vous ouvre aussi les yeux. » Puis il traça le signe de la croix sur les yeux de Mantilius. « Croyez-vous, lui dit-il encore, au Fils de Dieu, le Père tout-puissant? — Oui, répondit l'aveugle, je crois. — Qu'il vous soit donc fait selon votre volonté et selon votre foi », répliqua le pontife. Les yeux de l'aveugle s'ouvrirent soudain, il vit, crut plus fermement, et s'en alla, louant Dieu, sans plus se préoccuper de retrouver son guide.

Le fait fut si notoire, au dire d'un vieil historien, que le portique où s'accomplit ce miracle garda depuis lors le nom de *Porte Mantile*.

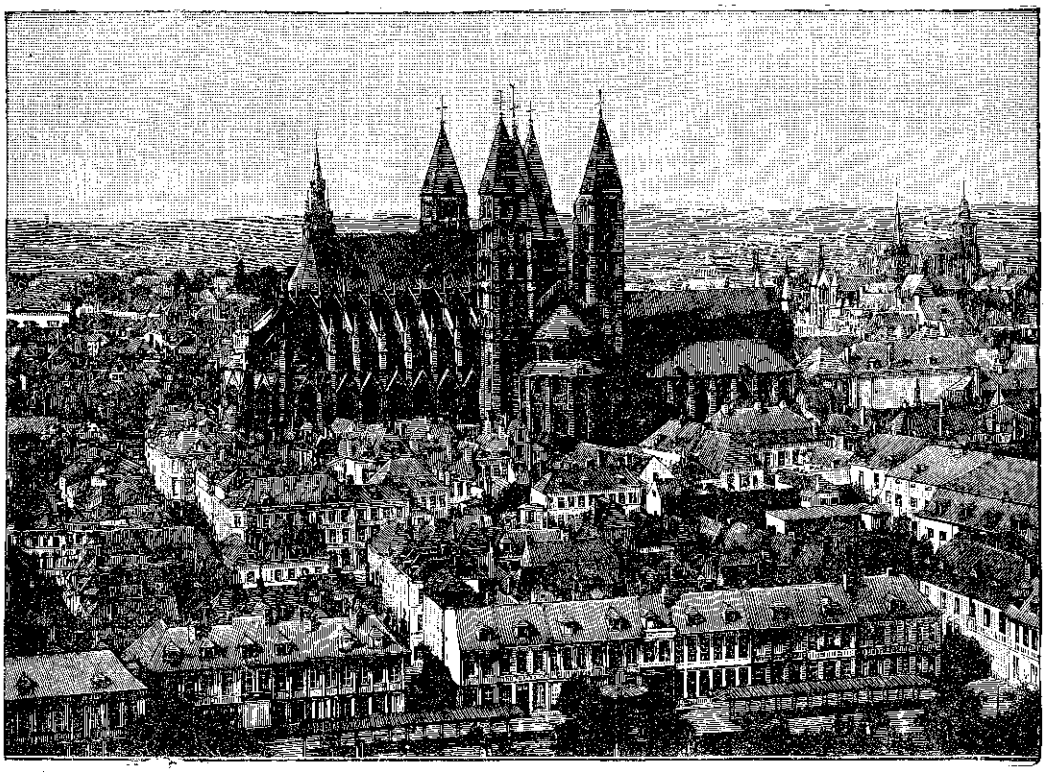
Le lépreux Péritius fut guéri au même endroit. Comme les catéchumènes se pressaient vers l'église en un jour de baptême solennel, il eût voulu, lui aussi, être baptisé, mais on le fuyait par crainte de la contagion. Personne ne consentit à l'amener à saint Eleuthère.

L'évêque ne passa près de lui que six semaines après. De sa voix la plus forte, l'infirme s'écria : « Père saint, voilà quarante jours que je suis ici à vous attendre pour recevoir comme les autres le baptême. — Seigneur, dit à Eleuthère un de ses prêtres, voilà le lépreux qui vous appelle : dites-lui qu'il s'en aille. — Homme de peu de foi, que dites-vous? reprit le saint pontife. C'est à ceux-ci qu'appartient le royaume des cieux ».

Il baptisa le lépreux en présence de tout le peuple. Et celui-ci, quittant précipitamment les eaux du baptistère, se mit à rendre grâces à Dieu, et à montrer à tous sa peau redevenue parfaitement saine. Il était guéri.

### ELEUTHÈRE MARTYR DE SON ZÈLE

Une lutte acharnée contre les hérétiques marque les dernières années du pontificat de



**Vue de Tournai et de sa cathédrale aux cinq clochers.**
(Gravure extraite de la vie de saint Eleuthère, Desclée, Tournai.)

saint Eleuthère. L'influence néfaste des erreurs d'Arius s'était fait sentir jusqu'aux extrémités de la Gaule; celles d'Apollinaire, et des nestoriens y avaient aussi pénétré : « Je trouve, ès escripts de nos ancêtres, dit un vieil auteur, qu'aucuns impugnoient le Sainct-Esprit, ce que faisoient les ariens. D'autres, introduisant confusion de nature, soutenoient que la nature humaine en Nostre-Seigneur n'estoit autre que la nature divine, qui est l'hérésie des apollinaristes; les autres estoient nestoriens et débattoient que Nostre-Seigneur n'estoit qu'homme seulement. Le saint évesque Eleuthère prit beaucoup de peine à les rembarer, si bien qu'il s'en alla à Rome déjà septuagénaire, envers le pape sainct Hormisdas, adviser avec Sa Sainteté des moyens pour les ranger à leur devoir. »

Saint Hormisdas l'accueillit avec tout l'égard que méritaient, à Eleuthère, plus de trente ans d'épiscopat et une si éminente sainteté.

A son retour, l'évêque entra en lutte ouverte avec les hérétiques. Vu le danger, des mesures de rigueur étaient nécessaires. Eleuthère crut devoir ordonner à ces ennemis de la religion, ou de faire profession publique de leur foi envers la personne adorable de Jésus-Christ, ou d'avoir à quitter au plus tôt la ville de Tournai; au besoin, le gouverneur civil était disposé à lui prêter main-forte. Mais auparavant, il tenta de les gagner par la douceur, et, dans le Synode qu'il convoqua pour eux, il leur permit d'exposer leurs fausses doctrines et les réfuta avec tous les ménagements que lui inspirait sa charité. Les hérétiques y mirent tant de mauvaise foi qu'il fallut les excommunier en plein Synode.

L'évêque tint bon: ses adversaires durent s'éloigner de Tournai, couverts de confusion, mais ils ne pardonnèrent pas à saint Eleuthère de les avoir ainsi humiliés, et, comme ils n'avaient à lui opposer d'autres armes que la violence, ils attentèrent à sa vie.

Un jour qu'il sortait de sa cathédrale, avec le diacre Athanase et Audoen, l'un de ses disciples, des brigands, apostés à un angle de l'édifice, s'élancent sur lui, le percent de glaives, l'assomment de coups de bâton et le laissent à demi mort sur la place. Ses deux compagnons, pris de frayeur, l'avaient abandonné et s'étaient enfuis. Quand on le releva, la tête et la poitrine tout ensanglantées, il respirait encore. Il survécut même cinq semaines à l'attentat, du 26 mai au 30 juin (année 531), et retrouva assez de force pour intercéder en faveur de ses assassins auprès du tribun Censorinus, qui avait ordonné de les pendre.

C'est ainsi qu'il mourut dans la paix du Seigneur, après avoir, pour la cause du Christ, lutté et répandu son sang, ayant conquis pour l'autre vie la double auréole du confesseur et du martyr.

SOURCES CONSULTÉES

*Saint Eleuthère, évêque de Tournai*, par l'abbé C. Fiévet. — *Saints et grands hommes du catholicisme en Belgique et dans le nord de la France*, par le P. Smet, S. J. — *Hagiographie belge*, par J. B. Dufau. — *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par Destombes.

# SAINT GEORGES D'AMASTRIS, ÉVÊQUE

*Fête le 21 février.*

**Deux innocents, injustement accusés d'un grand crime, allaient être condamnés à mort, quand saint Georges arriva et leur fit rendre la liberté.**

COMMENT DIEU EXAUÇA LES PRIÈRES DE THÉODOSE ET DE MÉGÉTHO

Théodose (*don de Dieu*), et son épouse Mégétho (*grandeur*), nobles et pieux chrétiens du bourg de Cromna, près d'Amastris, ville de Paphlagonie (Asie-Mineure), furent les heureux parents de saint Georges, futur évêque d'Amastris. La naissance de ce fils les combla d'une grande joie, car ils avaient vécu de longues années depuis leur mariage sans avoir d'enfants. Leur vie était exemplaire, mais Mégétho, comme autrefois Sara, semblait vouée à la stérilité ; les deux époux multipliaient leurs prières et leurs pénitences, et Dieu paraissait sourd à leurs supplications, mais il ne différait de les exaucer qu'afin d'accorder davantage à leur persévérance pleine de confiance. Enfin, ils promirent au Seigneur de consacrer à son service, autant que cela dépendrait d'eux, l'enfant que Dieu leur donnerait, ce fut alors que la naissance de Georges vint réjouir leur foyer domestique. Ainsi, remarque l'historien, Dieu a plus d'une fois accordé un fils illustre aux prières de parents stériles, témoins Samson, Samuel. Jean-Baptiste.

Ceci se passait vers la moitié du VIII^e^ siècle. Georges sera l'un des derniers saints de l'Eglise grecque, que

l'ambition de Photius ne devait pas tarder à vouer à la stérilité en la séparant, par un schisme lamentable, du centre vivifiant de l'Eglise catholique.

### LE PETIT GEORGES DANS LES FLAMMES — LE MODÈLE DES ENFANTS ET DES JEUNES GENS — SACERDOCE

Le démon, dit le vieux chroniqueur grec dont nous résumons le récit, le démon soupçonnait que cet enfant était destiné à l'humilier et à le vaincre; il n'ignorait pas de combien de prières et de bonnes œuvres il était le fruit, et l'on racontait certains prodiges qui avaient signalé sa naissance. On peut bien, en effet, ajoute le même auteur, attribuer à cet ennemi des hommes l'affreux accident qui faillit coûter la vie au jeune fils de Théodose. Le petit Georges avait trois ans et commençait à marcher avec assurance, quand, un jour, il tomba dans le foyer. On accourut le relever, mais l'enfant avait les deux mains et une jambe gravement brûlées.

On pensa ses plaies douloureuses, on y appliqua les remèdes les plus utiles, et une heureuse guérison vint consoler le cœur de sa mère.

Dès qu'il fut en âge d'étudier, ses parents le confièrent à des maîtres aussi vertueux qu'instruits, et capables de former son cœur aussi bien que son intelligence. Il étudia simultanément les sciences sacrées et les sciences profanes; il s'y appliquait avec ardeur, docilité et persévérance ; mais sa piété l'inclinait comme naturellement à approfondir davantage l'instruction religieuse, et l'aidait à ramener toutes les connaissances humaines à cette science divine.

Ennemi des passe-temps frivoles, des plaisanteries grossières, des plaisirs dangereux et dissipateurs qui paralysent chez tant de jeunes gens l'essor des études ; fuyant, par esprit de mortification, la mollesse et le luxe, il devint l'honneur de ses maîtres par ses progrès dans les sciences aussi bien que dans la vertu. Son application, sa maturité de jugement, sa gravité étaient bien au-dessus de son âge.

Les années de sa jeunesse s'écoulèrent ainsi calmes et fécondes ; et l'adolescent, parvenu à l'âge viril, se voyait entouré de l'estime et de l'affection de ses concitoyens.

On le jugea digne des saintes fonctions du sacerdoce, et les fidèles le présentèrent à l'évêque d'Amastris, qui l'ordonna prêtre.

Ses vieux et bons parents vivaient encore, et eurent la joie de voir ce fils si cher monter à l'autel, pour accomplir la plus sublime action qu'il soit donné à un homme de réaliser ici-bas.

Quant au nouveau prêtre, si exemplaire que sa conduite eût été jusque-là, il lui sembla qu'il devait commencer comme une vie toute nouvelle, pour faire de son âme le digne temple de l'Esprit-Saint : prières, jeûnes, mépris des biens de la terre, patience et mansuétude, zèle et charité, devinrent l'ornement de son ministère sacré.

### GEORGES DANS LA SOLITUDE

Cependant son humilité effrayée des louanges des hommes, son désir d'une perfection plus grande, peut-être aussi la crainte qu'inspire la responsabilité des âmes, et plus encore, une inspiration secrète de l'Esprit de Dieu le poussèrent bientôt à s'enfuir au désert. Il partit furtivement à cheval, accompagné d'un serviteur fidèle et s'éloigna de sa patrie.

Arrivé au pied d'une montagne, nommée Agiosérica, il permet au serviteur de s'en retourner à la maison avec la monture. Il se met ensuite à gravir la montagne silencieuse, errant au hasard à travers la forêt qui couvre ses flancs, et priant le Seigneur de le conduire au lieu le plus propice à ses desseins. Il arrive ainsi jusqu'au faîte de la montagne, solitude profonde, où ne montaient ni le bruit des cités, ni les pas du voyageur ; il aperçoit une grotte naturelle, propre à lui servir de retraite, et se hâte de diriger ses pas de ce côté. Il est agréablement surpris de trouver en cette caverne un vénérable et saint ermite, qui l'accueille comme un père reçoit son fils.

Le saint vieillard vivait depuis longtemps dans cette solitude, persévérant dans l'austérité et une oraison continuelle. Ses communications avec Dieu étaient arrivées à un tel degré d'intimité, que le Seigneur lui révélait souvent les secrets de l'avenir.

Georges se mit comme un humble disciple sous la direction de ce maître expérimenté dans la science des Saints, et l'édifice de sa perfection, qu'il avait assis dans son enfance sur des bases si solides, prit de rapides développements.

### LE MONASTÈRE DE BONYSSA

Cependant le vénérable vieillard n'avait plus longtemps à passer sur la terre. Un jour, il dit à son disciple : « J'ai la certitude que je mourrai bientôt ; j'ai un dernier conseil à vous donner. Quand j'aurai quitté cette terre, retirez-vous au monastère de Bonyssa ; vous y serez accueilli comme un frère et vous y servirez le Seigneur avec fruit dans les exercices de la vie de communauté. »

En effet, le saint ermite ne tarda pas à s'envoler au milieu des chœurs des anges qu'il avait imités par la pureté de sa vie, et le prêtre Georges, ayant donné la sépulture à la dépouille mortelle de son maître, quitta cet ermitage et vint au monastère de Bonyssa.

Il y fut bien reçu, ainsi que le vieillard le lui avait annoncé; il s'appliqua avec ardeur à bien profiter pour sa sanctification de tous les avantages de la vie cénobitique. Par sa régularité, sa charité fraternelle, son esprit de prière et de pénitence, il devint le modèle des Frères. Il méditait assidûment les Saintes Ecritures, non pour la vaine satisfaction de son intelligence, mais pour y trouver des préceptes et des exemples de sainteté. La foi d'Abraham, la chasteté de Joseph, la mansuétude de David, la sagesse de Salomon, enthousiasmaient son âme. On ne remarquait en lui ni souci de la gloire, ni attachement quelconque aux biens terrestres. Il ne désirait qu'une chose, vivre ignoré des hommes et sous le regard de Dieu dans ce paisible monastère, servant charitablement ses frères et avançant chaque jour dans l'amour divin, en attendant d'échanger cette demeure passagère de la terre contre la félicité éternelle du ciel.

Mais Dieu ne l'avait pas retiré du monde pour son seul avantage personnel, c'était un pasteur qu'il préparait à son troupeau dans le solitaire du mont Agiosérica et le cénobite de Bonyssa.

### SAINT GEORGES SACRÉ ÉVÊQUE D'AMASTRIS

La bonne renommée des vertus du moine Georges se répandit bien au-delà du monastère et les habitants d'Amastris apprirent que le couvent de Bonyssa possédait le trésor qu'ils avaient perdu. L'évêque de la ville étant venu à mourir, ils choisirent unanimement le prêtre Georges pour lui succéder. Une députation, prise parmi les principaux représentants du clergé et de la magistrature, partit immédiatement pour le monastère afin de notifier au saint moine son élection.

Celui-ci ne fut pas médiocrement surpris de leur arrivée soudaine : « Vénérable prêtre, lui dirent-ils, la cité qui vous a élevé, l'Eglise qui a été votre mère dans la science sacrée, qui, après vous avoir rendu parfait chrétien, vous a élevé aux honneurs du sacerdoce, veut maintenant recevoir de vous les biens qu'elle vous a donnés. Votre cœur est trop grand pour ne songer qu'à vous-même, au lieu de vous dévouer au salut de vos frères. Imitez le grand apôtre Paul, affrontant à travers le monde tant de travaux, pour conquérir des âmes à Jésus-Christ ; imitez saint Pierre, n'hésitant pas à souffrir les chaînes et la captivité pour la même cause. Enfin, imitez Notre-Seigneur lui-même, s'exposant, pour nous sauver, aux travaux, aux humiliations et aux souffrances de sa passion. »

— Je suis mort au monde et le monde est mort pour moi, répondit le moine ; confiez donc à un autre, qui en soit plus digne et les ambitionne davantage, le gouvernement du peuple et le ministère sacré. »

Rien ne put vaincre son humilité.

Mais les envoyés étaient bien décidés à ne pas s'en retourner seuls ; ils s'emparèrent de force de leur élu, le placèrent sur une monture et partirent.

Il fallut bien que Georges se soumît à la volonté de Dieu.

On le conduisit à Constantinople et on le présenta au patriarche Taraise. Celui-ci, n'étant encore que secrétaire impérial, avait eu autrefois l'occasion de remarquer la piété de Georges enfant ; il le reconnut et agréa le choix que la ville d'Amastris avait fait de lui.

Mais soudain un obstacle inattendu s'éleva contre la consécration du futur évêque. L'empereur avait jeté les yeux sur un autre candidat et, comme il arrivait trop souvent aux empereurs bysantins, il voulait imposer à l'Eglise sa volonté. Taraise résista ; il réunit un synode, et mit les deux candidats en présence. Les membres de l'assemblée se prononcèrent unanimement pour Georges.

Il fut sacré évêque solennellement, et pendant le peu de temps qu'il passa dans la capitale de l'Orient il se conquit si bien par ses vertus l'estime de tous et de l'empereur lui-même, que le prince se réjouit de voir qu'on l'avait préféré à son propre candidat.

### ADMINISTRATION ÉPISCOPALE — LE SAINT ÉVÊQUE SAUVE SON PEUPLE DES RAVAGES DES SARRASINS

Amastris reçut son bien-aimé Pontife comme un ange envoyé du ciel ; toute la population, prêtres et laïcs, hommes et femmes, enfants et vieillards se porta au devant de lui. Les espérances de la ville ne furent pas trompées. Le saint évêque fut le père et le modèle de tous : simple et austère, doux et ferme, affable et digne, d'une charité qui ne se lassait jamais, refuge des pauvres, protecteur des orphelins et des veuves, sage directeur du clergé, il était plus admirable encore par son amour envers Dieu, source de toutes ses autres vertus. Les fidèles aimaient à le voir présider les cérémonies saintes avec la piété d'un ange et la majesté d'un prophète.

Fallait-il pour défendre les intérêts de son peuple traiter avec les agents du fisc, avec les gouverneurs ou les préfets, aller au besoin jusqu'au palais des empereurs, il n'hésitait pas. Mais de tous les services qu'il rendit à son peuple, l'un des plus remarquables fut de le protéger contre les barbares. Depuis un siècle, Mahomet avait lancé contre le monde civilisé les Arabes ou Sarrasins, fanatisés par ses doctrines. Les bandes musulmanes portaient alors la dévastation, la haine du Christ, le pillage et le massacre tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre des provinces d'Asie-Mineure restées encore au pouvoir des empereurs de Constantinople.

Une année, la Paphlagonie eut beaucoup à souffrir.

A la nouvelle que les hordes sarrasines approchent, l'évêque d'Amastris se hâte de parcourir les campagnes voisines, en recueille les habitants et les conduit à l'abri des remparts de la ville. Cependant l'ennemi avançait, il fallait s'apprêter à soutenir un siège dont on ignorait le terme et l'issue.

Plein de confiance en Dieu, dont la puissance est sans limite, le saint pontife le supplie avec une immense ferveur de sauver son peuple. Il est exaucé. Les hordes musulmanes, saisies de terreur panique, s'enfuient d'elle-mêmes et quittent le pays.

Amastris était délivrée.

### INNOCENTS SAUVÉS DE LA MORT

Des négociants d'Amastris, qui s'étaient rendus à Trébizonde pour leurs affaires, y furent arrêtés sous l'inculpation de crimes très graves et jetés en prison par ordre du préfet. L'accusation était fausse, mais les calomniateurs poursuivaient audacieusement la cause, et les prisonniers couraient grand danger d'être condamnés à mort. Qu'on juge de leurs angoisses : dans peu de jours peut-être, bien qu'innocents, ils auraient la tête tranchée comme des criminels, ils ne reverraient plus leur patrie et leurs parents ; leurs familles, qui se préparaient sans doute à fêter leur retour, apprendraient qu'ils sont morts, morts de la main du bourreau, sans avoir pu recevoir leurs adieux !... Pendant qu'ils arrosaient leur cachot de leurs larmes et le remplissaient de leurs gémissements, ils suppliaient le Seigneur, leur unique ressource, de venir à leur secours.

Dieu révéla à son serviteur le péril où se trouvent ces brebis de son troupeau. L'évêque part immédiatement, il se dirige vers le Pont-Euxin (mer Noire), et affrontant une navigation périlleuse en cette saison, il s'embarque sur le premier navire allant à Trébizonde. Un vent favorable enfle les voiles du vaisseau, qui glisse rapidement sur les ondes ; Dieu protégeait manifestement le voyage.

Aussitôt débarqué, l'évêque d'Amastris se rend auprès du préfet, tremblant d'arriver trop tard. Les prisonniers vivaient encore, le procès n'était pas terminé ; l'évêque s'efforce de prouver l'innocence des accusés ; mais l'un des magistrats du prétoire, plein d'animosité contre les prisonniers, soutient avec d'autant plus de chaleur les accusations portées contre eux, réclamant au nom des lois un châtiment prompt et exemplaire. Le juge hésitait. C'était trop d'aveuglement de sa part. Le Seigneur, que le pieux prélat avait si souvent invoqué dans son voyage, intervient par sa puissance : la femme du préfet devient subitement aveugle. Devant ce malheur, le préfet, au désespoir, éclate à son tour en gémissements, il demande pardon à l'évêque de n'avoir pas voulu croire à ses paroles, il le conjure de prier pour son épouse et pour lui. Le pontife, qui savait toujours pardonner une injure, se met en prières : l'aveugle est aussitôt guérie, et le magistrat, rompant les chaînes des prisonniers, les remet aux mains de leur libérateur.

Le chroniqueur grec ajoute un autre prodige, arrivé, dit-il, pendant le séjour du Saint à Trébizonde. La dame de la maison où l'évêque avait reçu l'hospitalité s'était réservé l'honneur de préparer le pain et le vin destinés à la messe du prélat, mais tout entière à écouter les saints discours du pontife, comme autrefois Madeleine aux pieds du Sauveur, elle oublia sa promesse. Or, quand l'heure

du divin sacrifice fut arrivée, le pain et le vin se trouvèrent miraculeusement préparés.

### SAINT GEORGES DEVANT LES ROIS DE LA TERRE ET DEVANT LE ROI DU CIEL

De semblables événements ne pouvaient qu'augmenter la reconnaissance et la vénération de ses diocésains pour leur saint évêque ; mais sa renommée avait depuis longtemps dépassé les limites de son diocèse. A peine de retour de Trébizonde, il dut partir pour Constantinople, afin de répondre aux instances de l'impératrice Irène et de son fils Constantin, qui désiraient vivement le voir.

L'impératrice et le jeune prince le reçurent avec beaucoup de bienveillance et de respect ; mais il ne s'attarda pas à la cour ; ennemi du faste et de l'intrigue, il ne se sentait pas à sa place parmi les courtisans byzantins.

Le logothète Nicéphore, préposé aux finances impériales, imitant la vénération de ses maîtres, demandait souvent conseil à l'évêque d'Amastris : un jour il sollicita même son avis sur une affaire temporelle qui le préoccupait pour son avenir : « Ne vous pressez pas, lui dit le prélat ; dans un temps qui n'est pas bien éloigné, vous hériterez de la fortune d'une très riche veuve. » Quelques années après, Nicéphore montait sur le trône et recueillait ainsi l'héritage impérial d'Irène. La prophétie du bienheureux Georges était merveilleusement réalisée. Aussi le nouvel empereur garda-t-il la plus grande vénération pour la mémoire du saint évêque ; il voulut avoir de ses reliques, et mettant un jour sur ses épaules un manteau grossier et usé, qui avait appartenu au bon prélat, il dit à ses officiers : « Voilà qui m'est plus précieux et protège davantage ma puissance que mon manteau impérial. »

Mais revenons à notre Saint. En traversant de nouveau la mer Noire, le navire qui le portait fut assailli par une violente tempête ; à la prière de son serviteur, Dieu calma la fureur des flots et le navire fut sauvé.

Cependant, ajoute l'historien, Georges était homme, et la mort devait aussi l'atteindre ; perte immense pour l'Orient, mais heureuse fortune pour le Saint qui échangeait les sollicitudes et les peines de cette vie contre les joies sans trouble de l'éternité bienheureuse.

Il vit venir la mort sans terreur, remercia le Seigneur des biens qu'il en avait reçus et s'endormit du sommeil de la paix.

Ce fut un deuil général, chaque famille semblait avoir perdu son père.

On l'ensevelit avec honneur dans l'église et un monument fut élevé sur son tombeau.

Les miracles s'y multiplièrent, et consolèrent le peuple en lui montrant que son pasteur bien-aimé restait son père du haut du ciel. Les malades affluaient à ce tombeau et un grand nombre de guérisons récompensaient leur foi.

### LES RUSSES AU TOMBEAU DE SAINT GEORGES

Un jour, une terrible nouvelle retentit dans Amastris : de nouveaux barbares, accourus des régions du nord sur des barques légères, païens féroces, dont le nom était encore à peine connu, les Russes, venaient de faire irruption sur les côtes de Paphlagonie. Leurs bandes, avides de sang et de butin, parcouraient les riches campagnes, pillant, massacrant, incendiant les églises, réduisant en servitude de nombreux habitants.

Amastris ne fut pas épargnée. Un groupe de ces pillards pénétra dans l'église où reposaient les restes de saint Georges. A la vue du monument qui couronnait le sépulcre vénéré, les barbares pensent qu'il doit y avoir là-dedans quelque précieux trésor. — Et, en effet, remarque le chroniqueur, il y avait là un trésor incomparable, mais bien différent de celui qu'ils cherchaient. — Cependant quelques barbares s'approchent pour démolir le monument et ouvrir le sépulcre ; mais à peine ont-ils touché le tombeau qu'ils demeurent perclus des pieds et des mains. A cette vue, leur stupeur et leur effroi ne sont égalés que par leur tristesse.

Le chef de la bande interroge un des habitants qu'il avait fait prisonnier ; « D'où vient cela dit-il? Quelle est cette force invisible ?

— C'est la puissance de Dieu, à qui rien ne peut résister, répond le captif, ni prince, ni roi, ni armée, ni barbare.

— Nous aussi nous avons nos dieux, répond le barbare, mais quel sacrifice faut-il offrir pour calmer la divinité qui préside à ce lieu ?

— Il n'y a qu'un seul Dieu véritable, dit le captif, et c'est à celui-là qu'est élevé ce temple : il ne demande pas des animaux en sacrifice, mais une vie innocente, la miséricorde et la pitié pour le prochain, même pour les vaincus. Dans ce tombeau reposent les restes d'un homme qui fut grand serviteur de Dieu, et le Seigneur a puni l'attentat de ceux qui voulaient les profaner. Offrez des présents à cette église en réparation de votre faute ; rendez la liberté aux chrétiens que vous avez faits captifs dans cette ville, ils prieront pour vous et vos soldats seront guéris. »

Le chef russe se laisse persuader, il met aussitôt en liberté les captifs d'Amastris ; ceux-ci se rendent à l'église, allument des cierges autour du saint tombeau et passent la nuit à chanter des psaumes.

Le lendemain, les soldats paralysés furent guéris. Les Russes conclurent un traité de paix avec la ville d'Amastris, s'engageant à ne plus l'attaquer désormais, et ils se retirèrent.

# LE BIENHEUREUX PÉPIN DE LANDEN

## ET SAINTE ITTA SA FEMME

*Fête le 21 février.*

**Le Bienheureux Pépin, duc d'Austrasie, et glorieux parmi les Francs, s'humiliait souvent aux pieds de son confesseur, pour s'accuser de ses fautes et se relever plus fort et plus éclairé.**

Le signe royal qui distingue et caractérise le VII[e] siècle est la sainteté. L'Orient et l'Occident comptent les saints en foule. La France, en particulier, en fournit un nombre considérable. Dans tous les rangs de la société, sur le trône et dans les palais, au cloître et dans les chaumières, partout surgissent des saints.

Au milieu de cette pléiade, apparaît une phalange composée tout entière des membres d'une seule famille: la famille des Pépin, d'où devait sortir un jour Charlemagne.

Le premier de cette race, Pépin de Landen ou Pépin le Vieux, apparaît dans l'histoire, sans que rien le prépare. Ses aïeux peuvent être à peine

vaguement nommés. Le biographe les appelle Carloman et Emegarde.

Il naquit à Landen, près de Liège, sur la Meuse, vers l'an 585.

### UNE FAMILLE DE SAINTS

Déjà cette famille était aussi riche que noble, et était regardée comme l'une des plus illustres de la race de Francs. Ses domaines s'étendaient nombreux dans le Brabant, les Vosges et sur les bords du Rhin; elle avait des châteaux au-delà de la Loire, et jusqu'au pied des Pyrénées. Etait-ce le fruit des conquêtes, des successions ou des alliances? l'histoire n'en dit rien.

Mais le plus bel apanage de Pépin est, sans contredit, la sainteté. Plus de trente fois, le martyrologe cite leurs noms dans le cycle de la liturgie sacrée. Ils illustrent et sanctifient tous les emplois et toutes les charges au VII^e^ siècle.

C'est d'abord le bienheureux Pépin de Landen, le véritable fondateur de la famille. Semblable aux patriarches peints aux vitraux des cathédrales, dit le cardinal Pitra, il porte sans faiblir la vigoureuse tige de cette généalogie féconde.

C'est ensuite sainte Itta, sa compagne en ce monde; sainte Gertrude de Nivelle, leur fille, que le vieux chroniqueur appelle « l'épouse choisie du roi des anges »; sainte Beggha, sa sœur, mère de Pépin d'Héristal et troisième aïeule de Charlemagne; sainte Walfétrude, fille de Grimoald; sainte Gertrude d'Hamage et ses enfants, le bienheureux Adalbaud, sainte Rictrude, saint Mauront, sainte Clotsinde, sainte Eusébie (ou Ysoie) d'Hamage et sainte Adalsinde.

Puis, du côté de la bienheureuse Itta, son frère saint Modoald, évêque de Trèves, et sa sœur sainte Sévéra. Enfin, les neveux, les nièces et les alliés: saint Mauger, sainte Valdétrude, sa femme et leurs enfants: Dantelin, Landéric, Adeltrude et Madelberte, réunis sur les mêmes autels. D'autre part, les enfants du bienheureux Witger et de sainte Amalberge (ou Amélie), Emelbert de Cambrai, Rinilde et leur sœur sainte Gudule, la patronne du Brabant. Enfin, dans d'autres branches collatérales, saint Wandrésigile, ami et contemporain du bienheureux Pépin, l'héroïque saint Bavon, sa mère Adeltrude, sa fille Aglétrude et sa sœur Adilia.

On trouverait difficilement, dans les Annales de l'Eglise, des familles mieux apanagées. Dieu voulait, ce semble, récompenser par cette glorieuse postérité les héroïques vertus de son fondateur.

### JEUNESSE DE PÉPIN — IL EST NOMMÉ MAIRE DU PALAIS

Le bienheureux Pépin fut conduit, jeune encore, à la cour du roi Clotaire II. Il sut se conserver pur au milieu des séductions d'une société qui se ressentait encore trop des exemples de la cruelle et licencieuse Frédégonde.

La France avait été divisée, sous les fils de Clovis, en royaume d'Austrasie et de Neustrie. Ramenée une seconde fois à son unité, sous le règne de Clotaire II et de Dagobert 1^er^, après les massacres de Brunehaut et de Frédégonde, elle ne devait arriver à l'apogée de sa grandeur et de sa gloire que sous les descendants de Pépin, destinés à remplacer sur le trône une famille devenue le jouet des maires du palais.

Le bienheureux Pépin travailla puissamment à relever son pays des ruines, où l'avaient réduit les dernières luttes de deux femmes rivales. Nommé maire du palais après la mort de son père, il montra dans cette charge difficile les vertus d'un grand saint et les qualités d'un puissant politique.

« Dans tous ses jugements, dit son biographe, il s'étudiait à conformer ses arrêts aux règles de la divine justice, et associait à tous ses conseils le bienheureux Arnulf, évêque de Metz, qu'il savait être dans la crainte et l'amour de Dieu. S'il arrivait que, par ignorance des lettres, il fût moins en état de juger des choses, celui-ci, fidèle interprète de la divine volonté, la lui faisait connaître avec exactitude; car il savait expliquer le sens des saintes Ecritures, et, avant d'être évêque, il avait exercé sans reproche les fonctions de maire du palais. Fort d'un pareil appui, Pépin imposait au roi lui-même le frein de l'équité, et l'empêchait d'abuser de la puissance royale.

» Après la mort d'Arnulf, il s'adjoignit Chunibert, évêque de Cologne. On peut juger de quel amour pour le bien était enflammé celui qui donnait à sa conduite des surveillants si diligents, et de si incorruptibles arbitres. Il vécut ainsi, soigneusement appliqué à la pratique du juste et de l'honnête, et, par les conseils des hommes pieux, demeura constant dans l'exercice des saintes œuvres. »

### LES TITRES DE GLOIRE DE PÉPIN

Le rôle des maires du palais était, sous les Mérovingiens du VII^e^ siècle, la plus importante des charges du royaume. D'abord simples juges des querelles qui éclataient dans le palais du roi, ils devinrent, peu à peu, les chefs des leudes et finirent par concentrer entre leurs mains tous les pouvoirs civils et militaires.

Il fallait, pour en soutenir l'éclat et en remplir les obligations, le génie et la sainteté. Ni l'un ni l'autre ne manquaient à Pépin. L'histoire lui en rend témoignage; les chroniqueurs du temps l'appellent « le vivant domicile de la sagesse, le trésor des conseils, le soutien des lois, le terme des débats, le rempart de la patrie, l'honneur de la cour, le modèle des chefs, la règle des rois. »

Ces titres réunis, dont un seul suffirait pour immortaliser le Saint, lui furent conférés par l'admiration populaire, après des actions d'éclat.

Sa gloire est d'avoir préparé et soutenu le règne de Dagobert, le plus puissant et le plus populaire des rois mérovingiens. Mais, sous Clotaire II déjà, il commença à faire sentir son heureuse influence.

Le fils de Frédégonde avait conservé de sa mère un reste de barbarie et de férocité. Les Saxons s'étant révoltés, il les dompta cruellement en faisant périr tous les prisonniers de cette race dont la taille dépassait la longueur de son épée.

Le maire du palais l'en blâma vivement, et, vers la fin de son règne, Clotaire II, grâce sans doute aux conseils du bienheureux Pépin, était devenu « doux et bon envers tout le monde, savant dans les lettres, craignant Dieu, magnifique protecteur des églises, des prêtres et des pauvres. »

### LE BIENHEUREUX PÉPIN SAINT ARNOULD ET LE ROI DAGOBERT

En 622, Clotaire II donna son fils Dagobert pour roi aux Austrasiens, sous la direction de Pépin et de saint Arnould, évêque de Metz. Avant de s'asseoir sur le trône épiscopal, Arnould avait

vécu au milieu des camps. Marié, jeune encore, il avait eu deux enfants Anségise et Clodoald, que Paul Diacre appelle « deux perles ». Dégoûté du monde, à la mort de sa femme, il s'était fait moine à l'île de Lérins, et c'est là que les députés de l'Eglise de Metz vinrent le chercher, pour le ramener à la cour d'Austrasie. Tel était l'homme qui devait seconder Pépin dans la mission difficile de gouverner un royaume.

L'Austrasie comprenait à cette époque la partie orientale de la Gaule, depuis le Rhin et les Ardennes jusqu'à la mer. Elle avait pour capitale Metz.

Dagobert « ce roi torrent », comme le nomme saint Ouen, était un prince fougueux et emporté et se laissait volontiers entraîner par ses passions. Les sages avis de Pépin et d'Arnould, sans arriver à corriger complètement cette nature, lui inspirèrent des sentiments de foi et de justice, qui en firent un grand roi. Il était en même temps brave et audacieux. On l'avait vu, dans une rencontre avec les Saxons, lutter corps à corps contre un de leurs chefs, et envoyer à son père, en témoignage de sa bravoure et de son audace, une mèche de cheveux, encore attachée au morceau de chair que la rude francisque du barbare avait détachée de sa tête en brisant son casque d'or.

Lorsqu'en 628, la mort de Clotaire II réunit toute la monarchie franque sous le sceptre de Dagobert, le jeune roi apparut aux peuples comme le véritable représentant de Dieu, avec la nombreuse phalange des saints qui environnaient son trône.

### UN CONSEIL DE SAINTS

La politique du maire du palais, guidée par la religion, avait créé cette merveille rare dans l'histoire : un conseil de roi, presqu'uniquement composé de saints. Pépin de Landen possédait assez de puissance et d'énergie pour présider cette assemblée unique d'hommes d'Etat.

Les plus célèbres parmi ces conseillers étaient saint Eloi, intendant des monnaies, saint Ouen, trésorier du royaume, saint Arnould de Metz, saint Cunibert de Cologne, saint Amand de Maëstricht, saint Faro de Meaux, saint Germer, fondateur du monastère de Flay, saint Ado de Jouarre, saint Dado de Rebais et saint Philibert de Jumièges. Plût à Dieu que Dagobert eût imité davantage leurs vertus dans sa conduite privée.

Fort de leur autorité et de leurs lumières, Pépin fit réviser, pour les codifier en un seul corps de législation, les lois différentes des Saliens, des Bourguignons, des Ripuaires et des Bavarois qui avaient cours dans le royaume.

Aux dures prescriptions des coutumes barbares, il substitua les ordonnances de l'Eglise. Les droits sacrés du pauvre et de l'opprimé, la protection du peuple et des esclaves furent affirmés et consignés dans ce nouveau code de lois qui inaugurait pour la France une ère nouvelle de civilisation. Le ministre de Dagobert aimait à répéter cette parole de l'Esprit-Saint : « La justice élève les peuples, l'iniquité abaisse les nations et les plonge dans la ruine. »

En 630, le bienheureux Pépin entreprit, avec le roi, la visite du royaume. Il voulait rétablir, d'une façon durable, l'ordre troublé par les longues guerres civiles des règnes précédents. C'était au maire du palais qu'appartenait l'initiative de toutes les réformes ; c'était à lui aussi que revenait l'obligation de les maintenir. La visite porta ses fruits. Les leudes oppresseurs, les magistrats injustes furent châtiés et la joie refleurit dans l'âme des pauvres. « Car, dit l'annaliste, s'il était terrible contre les rebelles et les prévaricateurs, il avait des entrailles de père pour les humbles et les opprimés. » La gloire de cette sage administration attirait au roi le respect des peuples et Dagobert fut surnommé par ses sujets le Salomon des Gaules.

### MARIAGE DE PÉPIN AVEC SAINTE ITTA LEURS ENFANTS

Mais les soins donnés à l'Etat ne lui faisaient pas négliger ceux qu'il devait à sa famille.

Il avait épousé, peu après son élévation à la mairie d'Austrasie, la bienheureuse Itta. La sainteté, devenue héréditaire dans sa famille, était la plus belle dot apportée par la jeune fiancée. Elle possédait en outre les charmes de l'esprit et les qualités du cœur qui font l'ornement d'une femme et la beauté d'une sainte.

Ces deux nobles rejetons de deux nobles familles ne semblaient d'ailleurs s'être unis que pour donner de nouveaux saints à l'Eglise.

L'aînée de leurs filles, Gertrude, voua à Dieu sa virginité et devint célèbre dans le Brabant, sous le nom de sainte Gertrude de Nivelle. Ce fut au milieu d'un festin offert par son père au roi Dagobert, que l'innocente vierge fit connaître sa résolution. Un jeune seigneur, dit la chronique, ayant entendu dire que les belles vertus de Gertrude en faisaient comme un beau diamant parmi toutes les dames de la noblesse, la voulut avoir pour femme. Il la demanda au roi, mais la fille de Pépin répondit : « Sire, je vous prie de savoir que j'ai voué mon cœur et mes affections à Jésus-Christ ; je ne violerai jamais ma foi, fût-ce au péril de ma vie. »

Beggha, la seconde, non moins belle que sa sœur, épousa Anségise, le fils de saint Arnould, l'ami et le confident de Pépin. De ce mariage naquit Pépin au château d'Héristal, qui fut le père de Charles-Martel, l'aïeul de Pépin-le-Bref père lui-même du plus illustre des rois de France, Charlemagne, à qui la civilisation européenne doit une si grande reconnaissance.

Le bienheureux Pépin et sainte Itta se trouvent ainsi être la souche de la seconde race de nos rois.

Grimoald, leur fils, séduit par son ambition orgueilleuse, ne répondit pas, hélas ! aux désirs de ses pieux parents ; mais ses filles, du moins, sainte Walfétrude, sainte Gertrude d'Hamage et les enfants de cette dernière, saint Adalbald, saint Mauront, sainte Rictrude, sainte Clotsinde, sainte Eusébie et sainte Adalsinde, rachetèrent par leurs vertus les crimes de leur père.

### COMMENT LE BIENHEUREUX PÉPIN SE CONFESSAIT

Pour former sa famille à la vertu et la conduire dans les voies de la sainteté, Pépin de Landen ne se contentait pas des discours ; lui-même voulait leur servir d'exemple et de modèle. L'histoire raconte avec respect, comment il allait tous les matins, nu-pieds, demander l'absolution à saint Arnould, qu'il avait choisi pour son confesseur et son directeur. C'est dans cette humble posture, que de vieilles images nous représentent le puissant maire du palais de Dagobert. Il se montrait vraiment, comme dit son biographe, » le modèle des chefs et l'honneur de la cour. »

### LES CITADELLES D'UN ROYAUME

La prière a toujours été le plus ferme des appuis d'un trône. Le bienheureux Pépin le comprit et il multiplia en France les centres de prières, les abbayes et les monastères, comme autant de forteresses destinées à la défense du royaume.

Jumièges, Fontenelle, Sithiu, Jouarre et beaucoup d'autres monastères, élevés à cette époque sur les rives de la Marne, furent fondés par des amis de Pépin. Il était véritablement le père et le nourricier de ces communautés naissantes.

Parmi les fondations de ce siècle, la plus célèbre fut celle de l'abbaye de Saint-Denys, destinée à servir de demeure aux rois de France, après leur mort. Trois cents moines, partagés en neuf chœurs, se relevaient jour et nuit pour chanter les louanges du Seigneur. Cette prière continuelle, appelée le *laus perennis*, inaugurée à Agaune sur le tombeau des martyrs de la légion Thébaine, avait été introduite en Bourgogne par le saint roi Sigismond. Pépin et Dagobert trouvèrent de saints moines pour la faire fleurir au centre et sur plusieurs points de la Gaule. Que de grâces du ciel ces supplications, en montant vers Dieu, attirèrent sur la France et sur ses chefs !

### LE BIENHEUREUX PÉPIN ÉDUCATEUR

Dagobert, qui s'en remettait à son ministre pour l'organisation du royaume, lui confia aussi ce qu'il avait de plus précieux au monde, l'éducation de son fils Sigebert. L'élève ne devait pas frustrer les espérances d'un tel maître. Il apprit, à l'école de Pépin de Landen, la science de la sainteté, avec l'art de gouverner les hommes. Sigebert mérita, comme son maître, le titre de bienheureux.

L'histoire raconte qu'au jour de son baptême, quand saint Amand eut terminé les prières, il ne se trouva personne parmi les leudes et les guerriers présents à la cérémonie qui songeât à répondre *Amen*. L'enfant royal ouvrit la bouche et répondit lui-même distinctement.

Si les leçons du maître étaient grandes et fortes, les exemples de sa vie étaient plus convaincants encore. Il ne faiblissait devant aucune difficulté ; plein de miséricorde pour la faiblesse, il se montrait sévère envers la lâcheté : l'annaliste le peint d'un trait en l'appelant « la règle des rois ».

Il ne craignait pas de les rappeler à leurs devoirs. Dagobert, emporté par sa nature ardente, s'était laissé entraîner, vers la fin de sa vie, à des désordres coupables. Le bienheureux Pépin l'en reprit sévèrement et menaça de quitter la cour, si le scandale ne cessait pas. Devant la persistance du roi, il abandonna le palais d'Austrasie, et se retira dans ses terres d'Aquitaine. Son royal disciple l'y suivit ; il continua dans l'exil et la disgrâce l'œuvre importante de la préparation d'un roi et de la formation d'un saint.

Quand Dagobert mourut, en 638, Sigebert se trouva prêt à recueillir l'héritage de son père en Austrasie. Pépin de Landen revint avec son élève, et pendant deux ans encore, le soutint de ses conseils. « Une paix profonde, dit le biographe, régna dans l'Austrasie, tant que vécut le saint roi Sigebert. »

La Neustrie, devenue le lot de Clovis II, le second fils de Dagobert, ressentit également les influences salutaires des Pépin, mais elle n'arriva à l'apogée de sa gloire que sous la régence de sainte Bathilde, la veuve de Clovis II.

### SA MORT

La mission de Pépin était finie ; il pouvait mourir.

Ce fut en 640 qu'il s'endormit dans le Seigneur, selon l'expression chrétienne de ces âges de foi.

« Premier de sa race, dit le cardinal Pitra, il marche à sa royale mission avec une puissante sérénité que rien ne trouble et ne ralentit : les obstacles abrègent sa route, les disgrâces l'élèvent plus rapidement. Devant lui, pendant trente ans, les peuples s'inclinent avec amour ; trois royaumes se pacifient sous sa main : rois, reines et princes s'en vont, emportés par les coups de la mort ou de la violence, et toujours irréprochable et vénéré, il ne descend les marches du trône que pour monter sur les autels, où il garde encore son auréole de douze siècles. »

La Gaule le pleura, comme on pleure la mort d'un père. De tout le royaume, on se rendit à Landen pour assister à ses funérailles.

Selon l'usage romain, encore en vigueur en Gaule au VII^e^ siècle, il fut enseveli auprès de la grande voie qui remontait la Meuse, non loin de sa villa de Landen. La tradition montre, près d'une série de substructions récemment découvertes, un tumulus désigné sous le nom de « tombe des Pépin. »

Les reliques du bienheureux furent transportées plus tard à Nivelle, dans le monastère fondé par sa femme sainte Itta et sa fille sainte Gertrude. C'est là qu'elles reposent aujourd'hui encore.

Sainte Itta survécut douze ans à son époux ; elle reçut le voile des religieuses, avec sa fille sainte Gertrude, au monastère de Nivelle qu'elles avaient fondé ; elle y termina ses jours dans la paix, l'an 652.

# SAINT BARADAT, SOLITAIRE

*Fête le 22 février.*

**Saint Baradat, au milieu de la solitude, rend gloire à Dieu au nom de tous les hommes et de la nature entière.**

### LES FLEURS DU DÉSERT

Dès la fin du second siècle de l'ère chrétienne, des âmes vaillantes, s'arrachant aux corruptions de l'empire romain, couraient demander à la solitude le calme de la vie et la liberté de servir Dieu avec tout l'élan de leur ferveur.

Saint Hilarion, formé à l'école du grand saint Antoine et des moines de la Thébaïde, avait rapporté en Palestine la précieuse semence de ces fleurs du désert qui embaumaient le parterre de l'Eglise. Ce germe vivifié, fécondé par les eaux de la grâce et par les rayons du divin Soleil, s'épanouit au milieu des solitudes de la Syrie et sur les rochers du Liban en mille fleurs d'héroïque sainteté. C'était comme un agréable jardin où Jésus-Christ pouvait reposer ses regards et se dédommager du spectacle des iniquités du siècle.

### SAINT BARADAT AU DÉSERT — SES AUSTÉRITÉS

On ne sait rien des premières années de la vie de saint Baradat, moine au VI^e^ siècle. Théodoret, évêque de Cyr, historien digne de foi pour avoir contemplé lui-même les admirables vies des anachorètes d'Orient, nous le montre au fond d'une

solitude, passant sa vie dans une oraison continuelle et dans des privations de tout genre.

Cet historiographe, qui avait visité un grand nombre de solitaires afin de leur arracher les pieux secrets de leur vie pénitente, déclare que saint Baradat fut, plus que tout autre, ingénieux à trouver des austérités toujours nouvelles. Il s'enferma d'abord fort longtemps dans une misérable hutte où toute sa vie s'écoulait en contemplation et en prières. Puis ce chétif abri lui parut encore trop commode. Il gagna le sommet de la roche qui dominait le lieu de sa retraite, s'y bâtit à peu de frais une loge, ou, pour mieux dire, une sorte de coffre, ayant bien pris soin de la construire assez étroite pour ne pouvoir s'y tenir que courbé. Les parois en étaient si peu jointes que le nouveau domicile de notre solitaire avide de souffrances présentait l'aspect d'une cage ouverte à toutes les rigueurs du temps. On pense bien que toute la commodité d'un tel gîte était de n'en avoir aucune, si l'on excepte le précieux avantage de satisfaire l'ardeur qu'avait le saint ermite de s'offrir à Dieu en holocauste pour les péchés des hommes.

Il passa de longues années dans un réduit si gênant, et n'en sortit que pour présenter au Seigneur un sacrifice plus méritoire encore que les plus effrayantes austérités, un sacrifice sans lequel tout le reste est perdu pour le ciel, celui de l'obéissance : Théodose, patriarche d'Antioche, son supérieur, lui conseilla de descendre de son rocher. Il obéit aussitôt.

Sa nouvelle demeure ne fut guère plus luxueuse. La plupart du temps, il n'avait d'autre toit que la voûte étoilée des cieux, si belle dans les régions orientales, ou bien les sombres nuages de la tempête ou l'azur brûlant du désert. Grand pontife de la solitude, pieux interprète des voix de la nature, il se tenait debout, les mains élevées vers le ciel, la plus grande partie de la journée; il chantait ainsi les louanges du Créateur de l'univers, et bénissait Dieu au nom de toutes les créatures.

Un habit de cuir le couvrait de la tête aux pieds et ne lui laissait que les yeux pour voir, le nez et la bouche libres pour respirer. Une vie si austère ferait supposer une forte constitution chez notre Saint. Baradat, au contraire, avait une faible santé et était sujet à diverses maladies; mais la grâce divine soutient la faiblesse humaine et les vrais serviteurs de Dieu peuvent tout en Celui qui les fortifie.

### SAINT BARADAT DÉFENSEUR DE LA FOI — SA RÉPONSE A L'EMPEREUR LÉON

Théodoret nous apprend que Baradat avait puisé dans ses rapports intimes avec Dieu de vastes et de profondes connaissances théologiques.

Toujours il satisfaisait pleinement les visiteurs assez heureux pour le découvrir et pouvoir l'entretenir de leurs doutes et de leurs difficultés. Il raisonnait, ajoute le même auteur, avec plus de solidité que les plus grands philosophes du temps, et déjouait à merveille tous les sophismes des semeurs d'hérésie. Tant il est vrai que Dieu se plaît à inonder de lumières les âmes qui se donnent à lui sans réserve, à instruire lui-même les simples et les ignorants afin de confondre les sages du siècle, fiers de leur vain savoir.

Une si haute vertu, illuminée des divines clartés, ne pouvait manquer d'exhaler au loin un suave parfum et de jeter un vif éclat.

Léon régnait alors à Constantinople sur les malheureux débris de l'empire romain. Dans une circonstance où il consultait tous les évêques d'Orient sur le Concile général de Chalcédoine qui avait condamné Eutychès, il crut devoir envoyer aussi sa lettre circulaire à trois grands serviteurs de Dieu qui ne faisaient point partie de l'épiscopat, mais pouvaient servir puissamment, de leurs lumières, les intérêts de la foi contre les attaques perfides et multipliées de l'esprit du mensonge. Le messager impérial se mit à la recherche de ces théologiens sublimes cachés dans le désert. Il trouva saint Jacques le Syrien dans un affreux vallon près de Tyr, saint Siméon Stylite sur sa colonne et saint Baradat dans son humble réduit.

Ce dernier donna, dans sa réponse à l'empereur, une preuve éclatante de l'intégrité de sa foi et de son inébranlable attachement à la communion de l'Eglise romaine. Le mystère de l'Incarnation défiguré par Eutychès et le dogme eucharistique y sont traités avec autant de profondeur que de solidité. Il témoigne d'abord à l'auguste prince la joie qu'il ressent de son zèle empressé pour assurer la paix des églises et conserver le précieux dépôt de la foi ; puis, s'emparant du nom même du César, il joint la plus brûlante exhortation à la louange la plus délicate et fait comprendre comment on entendait alors le rôle de la puissance civile dans ses rapports avec l'Eglise. Saint Baradat se réjouit de voir en Léon, comme au siècle précédent saint Melchiade dans Constantin, l'évêque du dehors, le prince qui sait avoir reçu le glaive des mains de Dieu pour le service du droit et de la justice, et ne craint pas de prêter à la diffusion de la vérité le prestige de son bras.

« Nous n'ignorons pas, s'écrie le vaillant anachorète, que les loups s'attroupent pour attirer les tendres brebis du Seigneur hors des bergeries et les égorger sans même craindre les pasteurs qu'ils séduisent ou dont ils trompent la vigilance; mais vous, dont le zèle répond au nom que vous portez, vous vous montrerez, vous prendrez la garde du troupeau négligé et vous rugirez comme le lion; vos terribles rugissements répandront la terreur dans les rangs de ces ennemis acharnés du bercail de Jésus-Christ, et vous saurez bien leur arracher leurs malheureuses victimes. Partout l'on reconnaîtra que votre redoutable ordonnance répond à votre nom et à la dignité de votre empire ; l'on pourra vous appliquer ce mot de l'Ecriture: *Que la colère du prince égale la fureur du lion* et le Seigneur tout-puissant exaltera partout le nom de Léon qui a dompté les impies assez osés pour se révolter contre Dieu et secouer toute crainte de ses terribles jugements. »

On ne doit point s'étonner de nous voir louer Baradat de son orthodoxie. C'est qu'à cette époque de l'histoire de l'Eglise, le démon de l'hérésie, ce serpent aux replis tortueux, s'était introduit dans ces saintes solitudes d'Egypte et de Syrie et faisait déjà un lieu de désolation de cet autre paradis terrestre où avaient jusque-là fleuri toutes les vertus

### MORT DE SAINT BARADAT

Enfin épuisé de veilles, exténué d'austérités, notre anachorète s'endormit un jour dans le sein du Seigneur, laissant aux fauves, ses chers compagnons de solitude, le soin de veiller sur sa dépouille, et aux anges celui de la confier à la terre en attendant le grand jour de la résurrection glorieuse. Pour lui, il échangeait le désert contre le ciel.

# SAINTE MILBURGE, PRINCESSE ANGLAISE, VIERGE ET ABBESSE

*Fête le 23 février.*

### LE ROI MERWAL ET LA REINE DOMNÈVA

Au milieu du septième siècle, un saint prêtre du Northumberland (Angleterre), nommé Edfrid, plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, entendit une voix du ciel qui l'envoyait prêcher l'évangile dans le royaume de Mercie encore païen. Le souverain de cette partie de l'Angleterre était alors le vaillant Merwal. Il accueillit honorablement le missionnaire et, convaincu par ses discours de la vérité de la foi catholique, il se convertit et reçut le baptême, l'an 660.

Il construisit une église en l'honneur du premier Pape, le prince des apôtres, et la dota de nombreux revenus. L'Angleterre en effet, aux premiers temps de sa conversion, comme pour protester à l'avance contre le schisme d'Henri VIII, se distingua par un amour tout particulièrement filial envers saint Pierre et les pontifes romains ses successeurs.

Merwal, devenu chrétien, épousa Domnèva, arrière-petite fille de saint Ethelbert, prince de Kent et premier roi chrétien des Anglais. Les deux époux pratiquaient avec loyauté la religion chrétienne et favorisaient de tous leurs efforts sa propagation au milieu de leurs sujets. Dieu leur donna quatre enfants : le prince Merfin et les trois princesses, sainte Milburge, sainte Mildrède et sainte Milgithe. Après la naissance de la dernière, les pieux époux, d'un commun consentement, résolurent de se vouer désormais à la continence, afin de travailler plus efficacement à leur salut et à l'éducation de leurs quatre enfants. Mais quelle éducation : leurs trois filles devinrent trois saintes !

Bientôt, Domnèva, voulant aller jusqu'au bout dans son sacrifice et dans le don d'elle-même au Seigneur, fonda un monastère de religieuses dans l'île de Thanet et obtint de son mari la permission de s'y consacrer à Dieu avec sa fille Milgithe.

Depuis plusieurs années, Mildrède, sa seconde fille, était venue en France et avait reçu le voile des religieuses au monastère de Chelles, près de Paris. A cette époque, les couvents étant encore rares en Angleterre, on voyait des princesses franchir la mer et venir s'enfermer aux abbayes de Chelles, de Jouarre ou de Farmoutiers. Après la fondation du couvent de Thanet, placé sous l'invocation de Marie, Domnèva pria sa fille de venir enseigner à ses religieuses les saintes observances de Chelles; sainte Mildrède, revenue en Angleterre, reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque saint Théodore, envoyé par le Pape en Angleterre, et succéda à sa mère dans le gouvernement de l'abbaye. Elle eut la joie de voir réunies sous sa direction, dans la ferveur du service de Dieu, jusqu'à soixante-dix religieuses.

### FIDÉLITÉ DE SAINTE MILBURGE A SES VŒUX

Pendant ce temps, qu'était devenue Milburge? Cette princesse, l'aînée de ses sœurs par la vertu aussi bien que par l'âge, les avait précédées dans la consécration monastique. Dès son enfance, son unique préoccupation avait été de plaire à Dieu. Méprisant les vanités et les plaisirs du monde, au lieu d'orner son corps de futiles parures, elle travaillait à décorer son âme des plus belles vertus, pour plaire uniquement à l'Epoux céleste. De riches alliances terrestres lui furent offertes, elle les refusa.

Alors son père, Merwal, et son oncle Wulfher, pour satisfaire à ses désirs et à leur propre piété, lui firent construire un couvent à Wenloch. Milburge s'y retira avec plusieurs compagnes, dont le nombre ne tarda pas à s'accroître ; elles choisirent la sainte princesse pour mère et maîtresse dans la perfection monastique.

Le démon cependant chercha à troubler la paix dont elle jouissait dans le cloître, et essaya de ruiner cette œuvre en renversant celle qui en était le fondement. Un jour Milburge s'était rendue à une maison de campagne, nommée Stokes, qui dépendait sans doute de son monastère. Un jeune prince anglais, qui savait combien la fille du roi Merwal unissait à un haut degré les charmes de l'esprit et du corps, se trouvait en ce moment dans le pays. Il souhaitait vivement l'avoir pour épouse, mais sachant bien qu'il n'aurait pas son consentement, il résolut de l'enlever de vive force.

Il se met aussitôt à organiser secrètement le complot. Mais rien n'est caché aux yeux de Dieu ; la sainte princesse, avertie par une révélation céleste, se hâte de s'enfuir avec les personnes qui l'accompagnaient. Le prince arrive à la maison, à la tête d'une escouade de gens armés et ne trouve plus celle qu'il cherchait. Il se précipite, dit le vieux chroniqueur, comme un loup furieux à la poursuite de l'innocente brebis du Seigneur. Déjà il approchait de la rivière de Corf dont les eaux, alors peu abondantes, avaient laissé un passage facile aux fugitives. Quelle n'est pas sa surprise, en atteignant ce cours d'eau, d'en voir les ondes grossies se rouler en tourbillons impétueux et rapides, d'une profondeur et d'une violence telles que se hasarder à les traverser était s'exposer à une mort certaine. Rentrant en lui-même, à la vue de ce miracle, il reconnut sa faute, et renonça à ses desseins.

### SAINTE MILBURGE COMMANDE AUX OIES SAUVAGES ET RESSUSCITE UN ENFANT

La même ferme de Stokes fut témoin d'une autre merveille. A l'époque des semailles, des volées d'oies sauvages s'abattaient sur les champs ensemencés et les dévastaient. Les serviteurs de la maison vinrent se plaindre à la bonne supérieure. Mais quel remède à un pareil mal ? Milburge, confiante dans la puissance du Créateur, qui est resté le maître de toutes ses œuvres, le pria d'intervenir. Ensuite, elle commanda hardiment aux oies ; ces volatiles, dont le nom est parfois synonyme de bêtise, obéirent comme des êtres intelligents, et non seulement cette année, mais les années suivantes, respectèrent les champs interdits à leur rapacité.

Une pauvre veuve avait eu la douleur de voir mourir son fils. Elle prend entre ses bras le corps glacé de l'enfant et, tout en le baignant de ses larmes impuissantes, elle va droit au monastère de Wenloch ; elle entre dans l'oratoire, et y trouve justement la sainte abbesse en prière. Elle dépose le petit cadavre à ses pieds, et lui dit : « Rendez la vie à mon fils, ayez pitié de moi... — La douleur vous rend folle, ma pauvre femme, répond Milburge, que

me demandez-vous là ? Allez ensevelir ce mort et préparez-vous à le suivre peut-être bientôt dans la tombe, car tout homme naît pour mourir. — Non, non, reprit la veuve, je ne m'en irai pas avant que vous ne m'ayez rendu mon enfant vivant ! »

En présence d'une telle foi, la sainte abbesse se prosterna devant Dieu près du petit cadavre et commença à prier avec une ferveur immense. Pendant qu'elle prolongeait ses supplications, une lumière céleste descendit sur elle, et elle parut tout environnée de feu. A cette vue, une sœur qui était là, fut saisie d'effroi : « Ma mère, s'écria-t-elle, levez-vous vite, vous êtes au milieu des flammes. » Soudain toute cette lueur disparut; la servante de Dieu se releva confiante et calme, prit l'enfant qui était mort et le rendit vivant à sa mère.

### DERNIERS CONSEILS

A l'âge de 60 ans Milburge, dont les forces allaient s'affaiblissant, fut prise de la fièvre et sentit que la fin de son exil terrestre approchait. Elle appela ses filles spirituelles autour de son lit et leur dit : « Mes sœurs, je vous ai aimées jusqu'ici comme les entrailles de mon âme, j'ai eu pour vous toutes les sollicitudes d'une mère ; maintenant la divine Providence met un terme à mon pèlerinage et m'appelle à la patrie du bonheur et du repos, voici que j'entre dans la voie de toute chair ; je vais vous quitter, je vous laisse à la garde de Dieu et de Marie. » Elle leur donna ensuite de touchants conseils sur leur sainte vocation, sur la vanité du monde et la bonté de Dieu, objet suprême de notre amour que la mort ne peut nous enlever; puis son âme s'envola vers le Christ. C'était vers l'an 722.

### TOMBEAU RETROUVÉ

Les religieuses ensevelirent avec respect, dans leur monastère, le corps de leur sainte mère et fondatrice. Mais deux siècles plus tard, à l'époque des invasions danoises, l'abbaye fut renversée et l'on ne sut plus dans le pays sous quel point de ses ruines désertes et silencieuses reposaient les restes de Milburge.

Au XII[e] siècle, après la conquête de l'Angleterre par les Normands, le territoire de l'ancienne abbaye de de Wenloch fut donné aux bénédictins de Cluny, qui s'empressèrent de relever l'église et le monastère. Pendant qu'on rebâtissait l'église, un concours de circonstances providentielles amena la découverte du caveau où reposaient oubliées les reliques de sainte Milburge. A peine le tombeau fut-il ouvert qu'un délicieux parfum remplit toute l'église. La nouvelle de la précieuse découverte se propagea rapidement et les habitants accoururent en foules nombreuses pour rendre gloire à Dieu et à sa servante. De nombreux miracles, en confirmant la découverte, augmentèrent la joie publique. Deux femmes, atteintes de la lèpre, furent guéries ; une autre qui avait perdu la vue et un enfant aveugle de naissance eurent leurs yeux ouverts à la lumière ; une personne, gravement malade depuis cinq ans, retrouva la santé aussitôt après avoir bu de l'eau qui avait servi à laver les saintes reliques.

Le corps de sainte Milburge fut placé dans un lieu honorable de la nouvelle église et y resta en grande vénération pendant cinq siècles, jusqu'à la prétendue réforme protestante d'Henri VIII, dont les ravages furent plus funestes à l'abbaye de Wenloch que l'antique barbarie des Danois.

# SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

*Fête le 22 février.*

**Marguerite se convertit à la vue du cadavre de son complice.**

### MALHEURS ET ÉGAREMENTS

Marguerite, surnommée de Cortone, lieu de sa pénitence et de sa sépulture, naquit à Alviano, l'an 1249. Vers l'âge de sept ou huit ans, elle eut le malheur de perdre sa mère qui était une bonne chrétienne; son père se remaria avec une autre femme qui fut pour Marguerite une marâtre très dure, et n'eut aucun soin de son éducation. La jeune fille ne tarda pas à chercher dans le monde des joies qu'elle ne trouvait pas au foyer domestique. Ce fut un grand mal. D'un esprit vif et d'une beauté remarquable, elle avait tout ce qu'il fallait pour perdre les autres en se perdant elle-même. C'est ce qui arriva. Elle se laissa emmener par un jeune et riche gentilhomme de Montepulciano, qui la garda chez lui. Cette union illégitime dura neuf ans. Marguerite souhaitait quelquefois rompre sa chaîne, mais sa vanité la retenait.

### LE COUP DE LA GRACE

Dieu, cependant, s'était réservé cette âme, et allait la réveiller de son triste sommeil par un coup terrible.

Un jour, le gentilhomme venait de la quitter, quand il fut surpris et tué par des assassins.

Ne le voyant pas revenir, au bout de quelques jours, Marguerite se mit à sa recherche, conduite par une petite chienne, revenue au logis sans son maître. A peu de distance de la ville, la chienne s'arrêta bientôt, en poussant de petits cris devant un fossé. Marguerite s'approche et découvre un cadavre en putréfaction, déjà dévoré par les vers : c'était son amant ! Elle le pleura d'abord, mais bientôt, touchée par la grâce, elle comprit combien elle avait été insensée de préférer à Dieu une créature périssable, pâture destinée à la mort et aux vers du tombeau. Un immense repentir et un grand désir de réparer sa vie remplirent son cœur.

### LES PREMIERS JOURS DE LA CONVERSION

Ardente pour le bien comme elle l'avait été pour le mal, Marguerite alla se jeter aux pieds de son père et, fondant en larmes, elle lui demanda pardon, le conjurant de la recevoir chez lui et de lui permettre d'expier sous ses yeux les crimes de sa vie passée.

Colère de son père, dureté de sa marâtre, mépris que trop mérité de sa famille, étaient autant d'obs-

tacles à vaincre et de sacrifices à accepter. Marguerite n'hésita devant aucun. Aussi quelqu'indigné que fût son père de sa conduite passée, il ne put résister à son repentir et l'accueillit avec bonté.

Mais la marâtre ne la pouvait souffrir; elle la chassa de la maison paternelle : conduite cruelle, qui de nouveau, exposa Marguerite aux tentations les plus redoutables. Elle était jeune encore et le démon l'excitait à reprendre sa vie coupable, lui promettant beaucoup de jouissances et de biens. Mais Dieu l'éclairait intérieurement et la fortifiait.

Sans protection et sans ressources, Marguerite était assise sous un figuier, dans le jardin de son père, résolue d'y mourir de faim et de misère, plutôt que de retomber dans ses égarements. Elle pleurait et gémissait :

« Hé quoi ! Sauveur des âmes, disait-elle, vous qui » en convertissez tant chaque jour, ne serez-vous » insensible qu'à la perte de la mienne? O vous qui » m'avez rachetée au prix de votre sang, ne m'aban- » donnez pas dans l'accablement où je suis. Faites- » moi miséricorde. »

Aussitôt, elle se sentit calmée et elle prit la route de Cortone, pour aller trouver un confesseur et lui faire l'aveu de toutes ses fautes. Elle s'adressa à un religieux de l'Ordre de Saint-François, qui l'instruisit avec beaucoup de zèle et de charité.

Marguerite sollicita l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, mais il ne lui fut accordé qu'après trois années d'épreuve, d'obéissance, de repentir, de jeûnes et de macérations.

### DANS LA RETRAITE

Revêtue des insignes de la pénitence, Marguerite chercha un lieu solitaire où elle pût vivre ignorée de tous.

Elle n'avait plus d'autre désir que de s'unir intimement à Jésus-Christ par l'oraison, les larmes et les jeûnes. Elle couchait sur la terre nue, appuyant sa tête contre une pierre ou un morceau de bois, et interrompant souvent son sommeil par la prière et les sanglots, car, comme le roi-prophète après son péché, elle arrosait son lit de ses larmes. Elle se frappait si durement et si longtemps avec des cordes nouées, que son corps, jadis traité si délicatement, était devenu noir et livide. Sa beauté d'autrefois lui était devenu un objet d'horreur; elle ne se contenta pas de la ternir par un jeûne continuel, mais elle la détruisit par des macérations, se meurtrissant le visage avec des pierres aiguës, le frottant avec du grès broyé, de telle sorte qu'elle devint méconnaissable.

Tout le temps qu'elle ne donnait pas à la prière était consacré au soulagement des malheureux. Elle les visitait dans leur détresse, les consolait dans leurs peines et soignait leurs maladies spirituelles et corporelles.

### MARGUERITE SE PURIFIE PAR UNE NOUVELLE CONFESSION GÉNÉRALE, DIEU LUI ACCORDE LE NOM DE FILLE

Dieu soutenait Marguerite dans cette vie de pénitence et de réparation, car Dieu ne repousse jamais les cœurs contrits et humiliés. Il lui accordait même souvent dans la prière le sentiment intime de sa présence, mais ce sentiment était accompagné d'un regret si intense de ses fautes, que Marguerite osait à peine lever les yeux vers le Dieu qu'elle aimait et adorait; elle n'osait pas se dire son enfant, le poids de ses péchés l'accablait. Cependant, enhardie un jour par la bonté du Seigneur, elle lui adressa ces paroles :

« Mon Dieu, ne me donnerez-vous jamais un » signe de particulier amour? Ne m'appellerez-vous » jamais votre fille ?

— Tu ne peux pas encore recevoir le nom de fille, » lui répondit Jésus-Christ, car tu es la fille du » péché. Lorsque, par une nouvelle confession géné- » rale, tu te seras entièrement purifiée de tes vices, » je te mettrai au nombre de mes filles. »

Marguerite répondit par cette humble prière :

« Mon Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes la vraie » lumière qui dissipe les ténèbres, vous qui voyez » tout et à qui nul secret ne peut rester caché, » daignez me faire connaître tous les replis de mon » cœur, afin que je puisse me purifier par une con- » fession complète et recevoir de vous le nom de » fille. »

Et aussitôt, Dieu, par une grâce spéciale, rappela à son esprit toutes les offenses qu'elle avait déjà confessées, mais dont elle ne s'était sans doute pas encore suffisamment humiliée; elle connut distinctement jusqu'à la moindre de ses pensées coupables, et elle fit une confession générale qui dura huit jours, exposant toutes ses fautes avec beaucoup de larmes.

Quand l'absolution eut rendu à son âme l'innocence baptismale, elle voulut néanmoins s'approcher de la Sainte Table, la corde au cou, comme une criminelle; et, après avoir reçu le Pain qui donne la vie au monde, elle entendit Jésus lui dire avec une douceur ineffable : MA FILLE!

La Sainte fut ravie en extase et quand elle revint à elle, elle fondit en larmes :

« O parole si longtemps désirée, dit-elle, suavité et joie ! MA FILLE ! mon Dieu m'a dit : MA FILLE! »

Son ange gardien lui apparut alors. Il lui donna de salutaires avis, lui fit de nombreuses promesses de la part de Dieu, et il établit dans son cœur l'humilité qui est le fondement de toute vertu.

Ensuite Jésus lui dit : « Ne crains rien, Marguerite, ma fille; dans tes tribulations, je serai toujours avec toi..... Si tu désires véritablement mes consolations, évite de parler, si ce n'est avec les Frères Mineurs qui t'apprendront les vertus que tu dois pratiquer..... Respecte et aime toutes les créatures, n'en méprise aucune, et ne garde d'aigreur pour qui que ce soit. »

Et, en effet, Marguerite maintenait son cœur dans la patience, l'oubli des injures et la miséricorde envers les malheureux. Elle leur donnait tout ce qu'elle possédait; par les plus grands froids de l'hiver, elle se dépouillait pour eux de tous ses vêtements au point de n'être plus couverte que d'une natte de jonc.

Le démon, de plus en plus jaloux de reprendre la proie qui lui échappait chaque jour davantage, suggéra à Marguerite la pensée qu'elle était ornée de beaucoup de vertus, honorée et célèbre à juste titre, et qu'on avait raison de chercher à la voir et à lui témoigner de la vénération.

Marguerite, saisie d'horreur, monta au haut de son habitation, et se mit à prier en poussant de grands cris :

« Habitants de Cortone, disait-elle, chassez cette pécheresse à coups de pierres, c'est elle qui a commis ces crimes. »

Et elle confessait à haute voix les fautes de sa vie passée.

Le démon de l'orgueil était vaincu.

Cependant, la servante de Dieu ne se lassa point de le combattre.

Un dimanche, elle alla à Alviano, lieu de sa naissance, et là, pendant la messe paroissiale, en présence de tout le peuple, elle se prosterna et demanda publiquement pardon de ses fautes et des scandales qu'elle avait donnés.

Une autre fois, une femme, ne cessant de murmurer contre Marguerite et de l'injurier, la Sainte

lui donna sa tunique et son voile, et, par de généreuses démarches, parvint à lui faire payer toutes ses dettes.

Le démon de la prudence humaine vint, à son tour, persuader à Marguerite que sa vie était trop austère, trop silencieuse, elle eut un peu la faiblesse de prêter l'oreille. Mais, à peine s'était-elle laissée aller à cette légère infidélité, que Jésus-Christ la reprit sévèrement.

« Ma fille, tu as désiré les douceurs réservées à Madeleine, et tu as ensuite légèrement prêté l'oreille aux paroles de quelques femmes qui te disaient que tu te rendrais folle par tes excès d'abstinence. Ma grâce te fortifie et te soutient plus que les aliments corporels. Ma volonté est aussi que tu vives au milieu de la cité, aussi solitaire que si tu habitais le plus vaste désert. »

Les jeûnes de Marguerite devinrent plus austères. Elle ne mangeait qu'un peu de pain avec quelques noisettes.

La Sainte dit un jour à Jésus-Christ :

« Seigneur, qui m'avez visitée à cette heure, quoique j'en sois très indigne, ayez pitié de moi. Satan n'a pas eu honte de me dire que je deviendrais folle, si je continuais à vous rechercher avec autant d'ardeur.

— Ne crains rien, lui répondit Jésus. Tu es ma petite fleur et c'est moi qui t'ai plantée. Tu marches à ma suite et je suis ton conducteur. »

Plus Marguerite recevait de grâces, plus elle s'humiliait.

« Ne vous abaissez pas, Seigneur, disait-elle, jusqu'à une créature aussi vile : je suis et n'ai été que ténèbres. »

Mais voyant que Dieu la favorisait toujours.

« O Seigneur, disait-elle, rendez mon âme pure et brillante, car, jusqu'à présent, je n'ai été qu'une boue plus fangeuse que la boue la plus sale, je n'ai été que ténèbres plus obscures que l'obscurité même. »

Elle était consumée du désir de la communion, cependant, quand elle s'approchait de la Sainte Table, le souvenir de ses iniquités passées la saisissait d'effroi.

« Est-ce que je vous offense, dit-elle un jour à Jésus-Christ, par la soif que j'ai de vous recevoir souvent ?

— Cette fréquente réception m'est si agréable, répondit Notre-Seigneur, que, pour te l'avoir conseillée, je bénis ton confesseur et lui accorderai une grâce spéciale. Rassure-toi donc. »

Marguerite priait pour ses bienfaiteurs :

« Ma fille, lui dit Jésus-Christ, à cause de leurs œuvres, ils auraient mérité d'être exposés à divers périls. Mais, en récompense du bien qu'ils t'ont fait, ils échapperont aux dangers qu'ils redoutent. J'agirai ainsi envers quiconque t'aimera et te protégera en vue de moi. Mais ceux qui t'affligeront je les châtirai au point de ne plus même écouter tes prières en leur faveur. »

Marguerite, qui aimait ses persécuteurs, se mit à pleurer.

« Très miséricordieux Jésus, dit-elle, je vous conjure de pardonner à tous pour l'amour de la bienheureuse Vierge et de vos saints. Accordez à tous ceux qui m'ont fait du mal les bénédictions d'une abondante miséricorde, et ces joies éternelles que je vous demande avec larmes. Si vous ne voulez pas leur pardonner gratuitement, au moins vengez-vous sur moi seule de leurs fautes, et punissez-moi en leur faisant grâce. »

### PRIÈRES VOCALES ET ORAISONS MENTALES

Elle récitait dix *Pater* en mémoire de l'institution de l'Eucharistie, dix pour l'arrestation de Notre-Seigneur au Jardin des Olives, dix pour le couronnement d'épines et autant pour chacune des autres souffrances du Sauveur.

La méditation habituelle des bienfaits accordés au genre humain par Jésus-Christ imprimait dans son âme une ferveur toujours nouvelle et un zèle plus grand pour pleurer ses péchés. Elle récitait quatre cents *Pater* pour expier les fautes de sa jeunesse, cent pour les pécheurs, cent pour les ordres religieux, cent pour remercier Dieu des grâces qu'il nous donne par l'intermédiaire des sacrements, cent pour remercier Dieu de nous avoir donné des anges gardiens..... Elle n'oubliait aucun des bienfaits de Dieu, et notre plume se fatiguerait plus vite à raconter ses nombreuses oraisons qu'elle ne se fatiguait à les dire.

Comme autrefois à Marie-Madeleine, il fut beaucoup pardonné à la pauvre pécheresse de Cortone parce qu'elle avait beaucoup aimé, beaucoup souffert, beaucoup pleuré. Avec elle, comme avec sainte Madeleine, Jésus aimait à s'entretenir.

Et Marguerite voulait être enseignée, éclairée, instruite. Aussi Jésus lui-même était-il son guide.

Un jour, Marguerite priait en silence. Survient un homme qui l'injurie grossièrement. Tout le monde la presse de répondre. Mais Jésus était là, lui parlant dans le secret de son cœur et lui disant de garder son âme dans le calme et le silence pour être à même de jouir des entretiens du céleste Époux.

L'obéissante Marguerite ne répondit pas un seul mot et Jésus lui dit : « Vois, ô ma fille Marguerite, de combien de force je t'ai revêtue puisqu'il t'a été doux d'observer le silence devant ceux qui t'affligeaient. »

« Garde-toi de craindre aucune créature plus que » moi, lui dit un autre jour Jésus-Christ. Plus tu te » rendras étrangère au monde, plus je me rendrai » intimement présent à ton esprit et uni à ton » cœur. »

Le démon, jaloux des progrès que Marguerite faisait sous un tel Maître, voulut l'effrayer en se présentant à elle sous diverses formes de serpents et de quadrupèdes. Il proférait des menaces épouvantables, lui disant qu'elle était le jouet de dangereuses illusions; qu'elle était condamnée aux supplices éternels. Il lui représentait ses fautes passées et lui répétait qu'il lui serait impossible de persévérer dans cette vie pénitente.

### JÉSUS-CHRIST LA FAIT PARTICIPANTE DES SOUFFRANCES DE LA PASSION — EXTASES ET RÉVÉLATIONS

« Prépare-toi, dit Jésus-Christ à Marguerite, à lutter et à essuyer toutes sortes de peines, et de difficultés. L'or se purifie dans la fournaise. Ainsi je te purifierai par les tribulations, les tentations, les infirmités, les douleurs, les craintes, les veilles, les larmes, la faim, la soif, le froid et la nudité. Supporte tout avec allégresse, je serai avec toi.

— O mon Seigneur Jésus, répondit-elle, dans toute la joie de son âme, je m'offre avec allégresse pour endurer en votre honneur toutes sortes de tourments. »

Une nuit, elle était en oraison et elle demandait à Jésus-Christ de daigner lui accorder une participation aussi grande que possible à la douleur de Marie au pied de la croix. Et elle entendit une voix lui disant :

« Rends-toi dès la pointe du jour à l'église. »

Elle y vint en effet; et là, abreuvée du fiel de la Passion et tout absorbée en Dieu, elle vit se succéder la trahison de Judas et la fureur des Juifs. Elle entendit leurs cris et les conseils iniques des traîtres qui conspiraient la perte de Jésus. Elle vit le Seigneur baisé par Judas, garrotté par les soldats, renié par saint Pierre, et abandonné par les apôtres;

elle le vit flagellé à la colonne, bafoué, couvert de crachats, soufflet, les cheveux arrachés. Elle vit préparer les clous, la lance, la croix.....

Quand elle entendit les paroles : « Voilà votre roi, et les autres : « Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le, » sa douleur fut telle qu'elle jeta un grand cri et s'évanouit. Tous les assistants la crurent morte. Mais la Sainte Vierge lui apparut alors. Elle la vit avec les saintes femmes, suivant son Fils à travers les blasphèmes du peuple.

Tout le spectacle de la Passion continua à se dérouler devant ses yeux :

« Je vois mon Sauveur cloué à la croix, disait-elle..... A présent, il confie sa Mère à son disciple bien-aimé..... Maintenant, il promet le ciel au bon larron..... Il pardonne à ceux qui l'ont crucifié..... »

Quoiqu'elle s'exprimât en phrases très courtes, cependant elle n'omit aucun détail de la Passion. Elle raconta ensuite qu'elle souffrait d'atroces douleurs. Elle se sentait en quelque sorte crucifiée au pied de la croix. Elle était pâle et livide, et quand elle sortit de cet état surnaturel, elle resta longtemps sans parole et glacée d'un froid mortel. Elle ne s'aperçut pas du concours du peuple qui l'entourait. Le monde entier avait disparu pour elle.

Jésus se montra un jour à Marguerite. Il était assis sur un trône éclatant, la Sainte Vierge était à sa droite, soutenue par tous les chœurs des anges. Elle félicitait Marguerite de son bonheur.

La Bienheureuse put à peine répondre : « Seigneur, dit-elle, je vous aime uniquement. Je désire vous voir, vous qui m'avez tant comblée de joie. »

Et, se tournant vers la Mère de Dieu :

« Ma Dame, dites, je vous prie, à votre Fils qu'il me fasse voir la gloire de sa face. »

Et comme le Seigneur lui ordonnait de retourner au désert, c'est-à-dire aux tribulations :

« C'est avec joie, lui dit-elle, que pour votre amour, je m'offre à tous les tourments. »

Et, sortie de son extase, elle en conservait le fruit c'est-à-dire l'amour ardent de la souffrance.

Le jour de la fête de sainte Madeleine, Notre-Seigneur se manifesta à Marguerite avec les stigmates de sa Passion. Elle lui demanda s'il paraîtrait à la fin du monde avec les marques de ses plaies :

« Oui, tout œil me verra ainsi, dit le Seigneur; mais mes blessures seront un objet d'allégresse pour les bienheureux et de perpétuelle confusion pour les réprouvés. »

Une nuit, Marguerite priait; l'ange aux six ailes lui apparut. Il la bénit et la remplit d'un amour ardent pour Notre-Seigneur.

Un jour de Carême, Marguerite, ayant communié, Notre-Seigneur lui dit :

« Es-tu dans la tribulation?

— Vous le savez, Seigneur.

— Je suis consolé de tes peines, lui dit Jésus, parce qu'elles t'unissent à moi et que toute âme qui est unie à moi, si elle ne croît dans la vertu jusqu'à sa mort, déchoit. »

Dans ces extases, Notre-Seigneur découvrait à Marguerite les fautes cachées du prochain, afin qu'elle l'avertît miséricordieusement, et par ce moyen, un grand nombre d'habitants de Cortone se convertirent et firent d'humbles confessions.

Notre-Seigneur lui indiquait aussi comment elle pourrait calmer les inimitiés et elle s'y employait avec zèle.

Les prières de Marguerite étaient toutes-puissantes pour obtenir la conversion des pécheurs. De même, Dieu qui lui révélait le degré de souffrance des âmes du Purgatoire, accordait à ses pénitences, à ses peines et à ses prières la délivrance d'un grand nombre d'entre elles.

### SA BIENHEUREUSE MORT ET SES MIRACLES

Le corps de Marguerite était usé par les veilles, les jeûnes et les souffrances; son âme, si souvent honorée des communications intimes avec Dieu ne soupirait qu'après une union complète avec lui; mais, trop soumise à la volonté du Seigneur, elle souffrait en silence l'exil de cette vie.

Le samedi de la seconde semaine après la Pentecôte, quand elle eut reçu le Fils de Dieu et qu'elle se fut réjouie de sa présence, la désolation envahit de nouveau son âme. Satan voulait tenter un dernier effort pour ressaisir la proie qui lui échappait. Mais Marguerite, confiante dans le Seigneur, ne s'effraya pas de la lutte, et Dieu, qui est fidèle, permit qu'elle entendît une voix du ciel, disant :

« Que le guerrier de Dieu se lève contre l'ennemi disposé à la lutte. »

Un ange de lumière apparut aussitôt et dit au démon :

« Qu'as-tu à faire avec cette âme que Notre-Seigneur rangera dans l'ordre des Séraphins. »

Le diable répondit :

« Tu mens; bien qu'elle soit placée sous la garde de Dieu, je ne désespérerai pas jusqu'à la fin de la surprendre. »

Et le bon ange se tourna vers Marguerite :

« Ne crains pas, fille de Jérusalem, dit-il. Que pourra contre toi celui qui a sur la gorge le pied du vainqueur. Il est renversé, il est enchaîné. Ton âme est la noble demeure de Dieu et j'en suis le gardien. »

Et, en effet, malgré les efforts désespérés de Satan, Marguerite fut aussi patiente envers les injures dont il l'accablait, qu'elle resta forte, invincible contre ses suggestions.

C'était le dernier effort de l'esprit du mal.

L'année suivante, Marguerite, glorieuse athlète de la pénitence, après avoir renouvelé l'humble aveu de ses fautes et s'être fait de son humilité un rempart contre toutes les attaques de l'ennemi, rendit sa belle âme à Dieu le 22 février 1297. Elle avait quarante-huit ans.

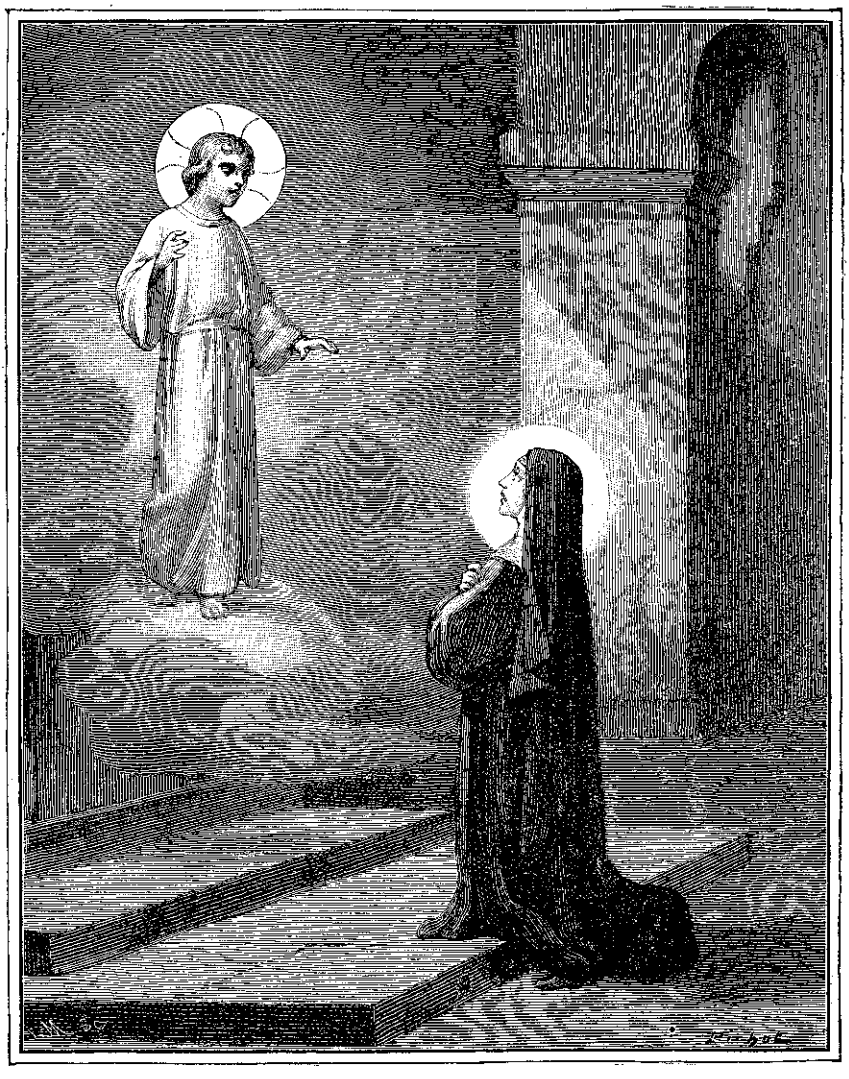
De nombreux miracles attestèrent la sainteté de la seconde Madeleine de Jésus, comme les biographes appellent sainte Marguerite de Cortone.

Par son intercession, un grand nombre d'aveugles recouvrèrent la vue, entre autres un enfant qui était né sans yeux; des malades furent guéris; des sourds-muets eurent la langue déliée; des possédés furent délivrés de l'esprit mauvais; des matelots virent les flots se calmer subitement..... Des morts même ressuscitèrent et il n'est pas téméraire de dire que les bienfaits corporels distribués avec tant d'abondance furent l'image des bienfaits plus nombreux encore répandus dans les âmes. Nous pouvons avoir la douce confiance que l'ancienne pécheresse de Cortone est restée la fidèle dispensatrice des dons de Dieu, envers tous ceux qui, comme elle, effacent leurs péchés par les larmes d'un sincère repentir.

# LA BIENHEUREUSE JEANNE-MARIE BONOMO,

## RELIGIEUSE BÉNÉDICTINE (1606-1670)

*Fête le 22 février.*



**Durant sa vie extraordinaire, la Bienheureuse jouissait souvent de l'apparition de l'Enfant Jésus.**

### MERVEILLEUSE ENFANCE DE JEANNE-MARIE

JEAN Bonomo, père de Jeanne-Marie, était marchand; sa mère, Virginie, appartenait à la famille des Ceschi, dont un membre était naguère encore grand maître de l'Ordre de Malte. Mariée le 29 octobre 1605, elle donna le jour, le 15 août 1606, à notre Bienheureuse. Au moment de la naissance, mère et fille furent en si grave péril que Jean fit vœu de se rendre à Lorette si ces deux vies précieuses étaient épargnées. L'enfant, ondoyée sous le nom de Marie à son premier instant, fut baptisée solennellement cinq jours plus tard, en la fête de saint Bernard. Jean Bonomo était un homme à la foi vive et ardente, aimant passionnément sa femme, mais la faisant beaucoup souffrir par une jalousie maladive et injustifiée. Il se laissa entraîner jusqu'à tuer de ses propres mains

l'innocent qu'il supposait l'avoir trahi, et, quelques jours après, il menaçait sa femme de son poignard, quand la petite Marie, âgée de dix mois seulement, se leva dans son berceau, en descendit et vint se précipiter aux genoux du malheureux en s'écriant :

— Oh! père.

C'étaient ses premières paroles ; ce prodige convainquit Bonomo de l'innocence de sa femme ; la paix revint dans le ménage, mais le meurtrier ne tarda pas à être enfermé dans la prison de Vicence.

En 1610, Marie avait à peine quatre ans, quand, un soir, elle annonça à diverses reprises à sa mère, le retour de son père : celle-ci lui dit qu'elle rêvait, mais l'enfant persista en disant que le lendemain matin Jean Bonomo serait à la maison; l'événement lui donna raison, car, au jour suivant, dès l'aurore, le pauvre prisonnier était revenu. A la suite des souffrances qu'il avait endurées, il ne tarda pas à tomber gravement malade. Sa grande foi le sauva ; en effet, ayant fait tracer par l'enfant le nom de Jésus sur un petit morceau de papier, il le plaça sur sa poitrine et fut aussitôt guéri.

Jeanne n'avait que cinq ans lorsque, à la première messe d'un jeune prêtre, elle vit dans la sainte Hostie, au moment de l'élévation, Notre-Seigneur entouré d'anges ; en même temps, elle reçut d'abondantes lumières sur la sainte Eucharistie, la Trinité et l'Incarnation ; aussitôt, elle prit la résolution d'assister chaque matin au Saint Sacrifice et n'y manqua jamais volontairement.

En 1606, sa mère tomba gravement malade, probablement d'un mal contagieux, car Jeanne-Marie fut envoyée à la campagne. Au moment où elle expira, l'enfant la vit s'élever vers le ciel et s'écria :

— Regardez, regardez ma mère qui va en paradis !

Peu après, l'enfant fut prise ainsi qu'une cousine de la petite vérole ; les deux petites malades furent alors séparées ; quand Jean Bonomo vint voir sa fillette, celle-ci lui dit sans que personne lui eût parlé de sa cousine :

— Elle est morte à telle heure, et montée au ciel avec d'autres petits anges ; je voulais la suivre et lui ai demandé de m'attendre, de me prendre avec elle, mais elle m'a répondu: « Non, il vous faut encore rester, votre heure n'est pas encore venue. »

Après sa guérison, Marie passa trois ans avec son père qui, en mars 1619, la mit en pension au monastère de Sainte-Claire, à Trente.

### VOCATION RELIGIEUSE

La jeune fille reçut l'éducation habituelle des personnes de sa condition ; nous savons qu'elle était bonne musicienne et qu'elle consacrait son remarquable talent de broderie à l'embellissement des autels. Elle obtint d'accompagner les religieuses au chœur, de les imiter dans leurs jeûnes et dans leurs disciplines ; la nuit, elle passe de longues heures dans sa chambre, agenouillée devant un petit guichet ayant vue sur l'église, et elle offre pour les âmes du Purgatoire une large part de ses prières. A neuf ans, sur ses supplications, et après l'avoir examinée sur la religion et sur ses dispositions, son confesseur l'admet au divin banquet. Dès lors, elle n'aspire plus qu'à entrer en religion et, sachant que bien des années devront encore se passer avant la réalisation de son pieux désir, elle fait vœu de virginité au pied d'une image de la Vierge et, dans sa simplicité, demande à Dieu de guérir une religieuse qui se meurt d'une esquinancie, si le don qu'elle lui fait d'elle-même lui est agréable ; au même moment, la malade guérit, et l'enfant comprend que son vœu est accepté.

Les deux années suivantes furent passées par notre Bienheureuse tant à Assiago qu'à Vicence, ville très riche où l'on s'amusait beaucoup. Comme son père voulait la marier, elle dut prendre part à la vie mondaine où elle fut brillamment accueillie, car, outre une fortune considérable, elle était douée d'une beauté et d'une intelligence remarquables. Son père, qui l'aima tendrement, lui laissa en tout la plus grande liberté, excepté pour suivre sa vocation. Or, un jour Jean Bonomo assistait à un sermon sur le compte terrible que les parents ont à rendre à Dieu lorsqu'ils mettent obstacle à la vocation de leurs enfants ; il semble au malheureux que le prédicateur ne parle que pour lui, ne regarde que lui ; il rentre en hâte et dit à Marie :

— Mon enfant, je ne m'opposerai plus à votre vocation ; seulement, au lieu de retourner à Trente, choisissez un des monastères de Vicence. La jeune fille y consentit ; elle ne désirait qu'un monastère fervent, suivant ponctuellement la règle, et il fut décidé qu'elle entrerait chez les Bénédictines du couvent de Saint-Jérôme, à Bassano, à quinze milles de Vicence.

### PROFESSION — FAVEURS CÉLESTES

Le vendredi 8 septembre 1622, notre jeune novice fit profession et resta dans le silence complet jusqu'au dimanche matin. Pendant ce temps, elle eut une admirable vision : elle était à genoux aux pieds de la Sainte Trinité, entourée d'anges et de saints ; Notre-Seigneur lui passa au doigt trois anneaux, l'un de diamants, l'autre de rubis, le troisième de saphirs, et les trois ne firent qu'un.

En le contemplant, Jeanne eut d'admirables lumières sur la Sainte Trinité.

Durant ses sept premières années de vie religieuse, Notre-Seigneur lui fut constamment présent d'une manière sensible ; il lui apparaissait tantôt comme un enfant, tantôt à douze ans, tantôt comme aux jours de sa vie publique, et cela lui semblait tout naturel ; elle aimait tant le Maître qu'elle n'était pas étonnée qu'il la payât de retour.

Ces grâces signalées l'excitaient à la pratique de la vertu à un degré héroïque. Très mortifiée, elle n'avait sur sa couche qu'une couverture par les rudes hivers de l'Italie septentrionale ; serviable pour toutes ses Sœurs, elle avait une prédilection pour les malades et fut chargée de l'infirmerie.

Appelée très souvent au parloir, elle n'y allait jamais sans son ouvrage, et quand ses visiteurs se plaignaient de ce travail continuel, elle disait :

— On écoute avec son cœur et non avec ses yeux !

Elle copia beaucoup de vies de saints et de livres ascétiques.

Jeanne, qui, selon les usages de sa communauté, ne pouvait communier que les dimanches et jours de fête, était dévorée du désir de la Communion. Le 2 septembre 1625, Notre-Seigneur lui apparut, trempa son doigt dans son côté et la désaltéra de son sang. En 1626, il lui passa au cou un triple collier de diamants, de saphirs et de rubis ; ce collier était visible à ses yeux et à ceux des religieuses les plus ferventes, mais son or se ternissait si la charité diminuait dans son cœur. Ses compagnes entendaient souvent les mélodies des anges qui l'entouraient.

Cependant, Jeanne n'avait pas que des consolations ; elle eut son temps d'épreuves et resta trois ans dans un sentiment très douloureux de sa misère et se croyant damnée. Alors, loin de se relâcher, elle cherchait un adoucissement à ses peines dans la souffrance, se donnait quotidiennent la discipline et portait des chaînes de fer. Seuls étaient au courant de ses mortifications son confesseur, l'abbesse et la sœur converse qui, chaque matin, venait laver le plancher et les murs de sa cellule qui étaient couverts de sang.

Les merveilles de Dieu à son endroit recommencèrent en 1632, époque où elle reçut les stigmates. Les mains, les pieds, le côté avaient de larges taches rouges qui noircissaient et saignaient chaque vendredi. Une enfant, qui avait besoin de soins et qui couchait dans la cellule de la Bienheureuse, vit une nuit des rayons lumineux s'échapper de la plaie des mains de Jeanne ; d'autres personnes les aperçurent aussi, mais la servante de Dieu obtint par ses prières et ses larmes la cessation de ce prodige ; la disparition des stigmates des mains et des pieds lui fut accordée au bout d'un an; la plaie du côté ne se ferma jamais.

### NOUVEAUX FAITS MIRACULEUX

Le 16 juillet 1636, un orage épouvantable ayant éclaté sur la ville à midi, la Sœur Susana Fortuno fut tuée par la foudre. Alors Sœur Jeanne, s'étant mise en prières, lui fit une croix sur la bouche et la morte se leva et marcha aussitôt ; elle déclara regretter d'être revenue à la vie après avoir été assurée de son salut, car elle avait été mise en purgatoire. Un jour que cette même Sœur converse, étant prise de scrupules après sa confession, craignait de s'être mal expliquée, elle convint avec Dieu que si Sœur Jeanne, qui était en extase, lui faisait un signe de croix sur le front, la bouche et la poitrine, c'est que son accusation était bonne ; à peine arrivée près de Sœur Bonomo, celle-ci lui fit aussitôt les trois signes demandés.

Une autre Sœur venait d'apprendre la mort de sa mère, du nom d'Agnès, et, ayant des inquiétudes sur son salut, elle voulut aller questionner la Bienheureuse ; elle entrait dans sa cellule et n'avait pas encore ouvert la bouche, quand Sœur Jeanne s'écria :

— O Agnès, combien vous êtes heureuse, quelle gloire est la vôtre !

Dans son humilité, Jeanne-Marie eût voulu être inconnue et méprisée de tous, mais sa réputation allait toujours croissant ; de fort loin, on venait lui demander conseil et, chaque jour, le nombre de ses visiteurs augmentait. Elle suppliait le Seigneur de l'attirer par des voies moins extraordinaires et fut en partie exaucée, car ses extases, ayant lieu presque toujours la nuit, passaient inaperçues et la laissaient capable de suivre les exercices de la communauté.

Pendant plus de dix ans, elle eut à souffrir des assauts réitérés du démon, qui se montrait à elle, mais Notre-Seigneur l'encourageait par de douces et suaves visions ; à partir d'une apparition de la Vierge qui l'avait enveloppée d'un grand manteau blanc, elle n'eut plus jamais la moindre tentation contre la pureté.

La Bienheureuse fut favorisée du don de vue à distance et dans les âmes, de sorte qu'elle disait à son confesseur l'emploi qu'il avait fait de ses journées et le texte des méditations qu'il avait lues. Ce prêtre ayant perdu son frère, la Bienheureuse le vit en purgatoire chargé d'un lourd sac de froment; on sut en effet, après information prise, qu'il avait négligé de payer un sac de blé ; dès que cette dette fut acquittée, Marie-Jeanne vit l'âme s'envoler vers le ciel.

Elle possédait également le don de discernement des esprits ; elle devinait les doutes, les inquiétudes, les troubles de ses filles et savait y porter remède. Ses conseils et ses avis étaient fort estimés des personnes du monde qui venaient se recommander à ses prières. Quand des malades ne devaient pas guérir, elle leur faisait dire de se préparer à la mort. Un grand nombre d'évêques, de prélats, de religieux et de nobles sénateurs recouraient à elle, non seulement au parloir, mais par lettres ; aussi sa correspondance était-elle très étendue. Elle eut également des relations très fréquentes avec le monastère des Bénédictines de Saint-Pierre, à Vicence ; dans une lettre à dame Placida, religieuse de ce couvent, elle dit avoir visité le monastère trois fois en esprit et rapporta sur la maison plusieurs petits détails prouvant qu'elle la connaissait parfaitement. Le même don de bilocation lui permet de visiter les grands sanctuaires de Milan, Lorette, Assise, Rome et Jérusalem.

Un Père Franciscain, du nom de Bénédict et natif de Bassano, avait été envoyé en 1634 à Jérusalem ; il ne fut pas peu étonné de voir à sa messe, quarante jours de suite, notre Sainte dont il avait pris congé avant son départ.

Un jour, on avait recommandé à ses prières un petit garçon malade ; en faisant son action de grâce, elle se vit auprès du lit de l'enfant, l'encourageant à se lever ; au même instant, le petit infirme, qui la voyait auprès de lui, la décrivait minutieusement à son entourage.

### PÉNIBLES PERSÉCUTIONS

En 1644, l'évêque de Vicence, le cardinal Marc Antonio Bragadino, étant venu faire la visite pastorale à Bassano et ayant écouté

des rapports défavorables contre Sœur Bonomo, ne consentit pas à ce qu'elle fût nommée abbesse, malgré le désir de la communauté qui, à l'exception de quatre religieuses, la regardait comme la plus capable d'assumer cette charge. L'évêque ajouta que, si une moniale se croyait plus favorisée que d'autres, elle devait se taire et surtout ne jamais rien écrire ; toutes pensèrent que cette recommandation était faite pour Jeanne-Marie ; celle-ci lui écrivit à diverses reprises pour expliquer les faits, et, à la fin, l'évêque lui manda de n'écrire à personne, sinon à son père, de ne plus aller au parloir et de ne conserver de relations qu'avec ses plus proches parentes.

Au même moment, un nouveau confesseur était imposé à la communauté : brusque et raide, il voulut enlever à Jeanne toute tendance mystique et lui interdit de lui en dire un seul mot ; sans chercher à l'aider ou à l'encourager, il ne songea qu'à la mortifier et à l'humilier, ce qu'elle acceptait joyeusement de la main de Dieu. Pendant des semaines et des mois, on lui refusa les sacrements, si bien que la curie épiscopale qui, pourtant, lui était hostile, ordonna d'en user avec plus de discrétion envers elle et recommanda au confesseur de ne pas outrepasser ses pouvoirs.

Un jour pourtant, ce prêtre fut convaincu de sa sainteté ; il avait consacré le nombre d'hosties suffisant pour la communauté, à l'exception de Sœur Jeanne, à qui il avait défendu de communier, mais un ange vint lui présenter une des hosties consacrées, et la dernière religieuse ne put faire la sainte Communion. Inquiet, le prêtre fait venir Jeanne, l'interroge et apprend la vérité ; tout à coup, la lumière se fait dans son esprit ; courageusement, il reconnut ses erreurs à son endroit et fit construire une chapelle en expiation de ses torts.

En 1652, Jeanne est nommée abbesse; saint Pierre lui apparaît et lui remet les clés du monastère ; effrayée de sa charge, elle se jette aux pieds de l'apôtre, qui sourit de son humilité. Son gouvernement ferme et doux ne laisse rien à l'aventure, ni pour le spirituel ni pour le temporel.

Grande était sa charité pour les Sœurs converses ; elle vint merveilleusement au secours d'une Sœur Justina qui, ayant avalé une épingle, accourt auprès de l'abbesse ; celle-ci la reprend d'abord de son peu de soin et lui dit :

— Si vous n'étiez pas si distraite, cela ne vous serait pas arrivée ; allez dans la chapelle de Notre-Dame de Lorette dire un *Ave Maria;* je prierai Dieu de vous délivrer de ce mal et de ce qui pourrait en résulter.

Quand Sœur Justina eut récité son *Ave*, elle baise la terre et l'épingle sortit de la bouche.

La Bienheureuse elle-même avait éprouvé les miséricordes du Seigneur à son endroit; un jour qu'elle était très gravement malade, Jésus la guérit instantanément la veille de l'Exaltation de la sainte Croix. De 1647 à 1650, elle eut à souffrir, au moment de ses plus grandes épreuves, d'une maladie analogue à la lèpre ; maladies et douleurs se succédaient sans relâche, et Dieu parfois lui venait merveilleusement en aide : un mal intérieur rendait nécessaire une opération à laquelle, par modestie, elle ne voulait pas consentir ; mais Notre-Seigneur lui étant apparu flagellé, elle comprit qu'elle devait se soumettre à cette épreuve et accepta l'opération dont elle n'eut à souffrir ni physiquement ni moralement, car elle la passa en extase.

Lavina Concetto, femme de chambre de la comtesse Scroffa, s'était cassé la jambe en accompagnant sa maîtresse de Venise à Bassano. Reçue dans la partie du monastère réservée aux étrangers, le médecin lui ordonna six semaines de repos absolu, mais la sainte abbesse lui envoya une bande d'étoffe avec recommandation d'en entourer sa jambe ; l'infirme le fit et se leva aussitôt parfaitement guérie.

On ne pouvait approcher Jeanne-Marie sans devenir meilleur : le comte Buzzacarini ayant été assassiné par un inconnu, sa femme n'avait qu'un désir, découvrir le meurtrier pour le livrer à la justice ; mais à peine eut-elle connu l'abbesse que le calme, la paix et la miséricorde rentrèrent dans son cœur ulcéré.

En 1658, le cardinal Bragadino, qui l'avait tant éprouvée, mourut à Rome ; notre Bienheureuse multiplia pour lui prières et suffrages ; il la remercia en lui apparaissant et en lui annonçant son entrée au ciel. Il y avait quinze ans que la Bienheureuse était tenue en suspicion par ce prélat. Quand, durant ces épreuves, on l'engageait à recourir à Rome, elle répondait :

— Mes filles, enseignez-moi à prier et non à désobéir à ceux qui tiennent la place de Dieu.

### DERNIÈRES ANNÉES ET MORT

La vie de notre Sainte avait été une suite de miracles, de prophéties, de guérisons et d'apparitions des âmes du purgatoire ; elle lisait dans les âmes comme dans un livre ouvert. Son humilité était toujours plus profonde, et rien ne la rendait plus heureuse que les mépris.

En 1660, elle commence à parler fréquemment de sa mort prochaine ; elle aspire à plus de repos, de solitude ; horriblement tourmentée d'une sciatique et d'un feu intérieur, elle ne manque pourtant aucun exercice de la communauté.

Le 18 février 1670, elle tombe gravement malade et continue encore pendant deux jours la vie commune, mais les médecins appelés déclarent qu'il n'y a plus de remède. Le 1er mars, elle s'endormit dans le Seigneur, et plusieurs personnes virent son âme s'envoler sous l'apparence d'une flamme.

Jeanne-Marie Bonomo fut béatifiée le 9 juin 1783.

C. DE L.

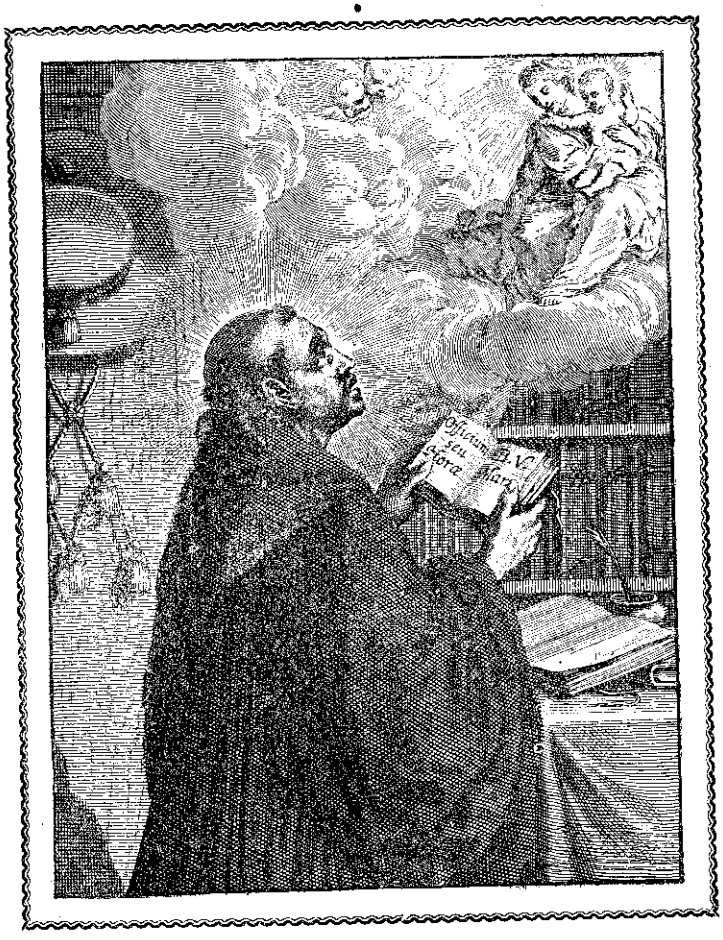
### SOURCES

*The life of Blessed Joanna Mary Bonomo* (Saint-Benoît), Rome, 1896. — *Bienheureuse Jeanne-Marie Bonomo* (1606-1670), par Dom DU BOURG, Perrin, Paris.

# SAINT PIERRE DAMIEN

## DOCTEUR DE L'ÉGLISE

*Fête le 23 février.*



### NAISSANCE ET PREMIÈRE ÉDUCATION DE SAINT PIERRE DAMIEN

Saint Pierre Damien naquit à Ravenne, l'an 988, de parents pauvres, qui avaient autrefois joui d'une certaine opulence. Un de ses frères aînés, en voyant pour la première fois ce septième enfant, s'écria : « Faut-il donc tant d'héritiers pour un si maigre héritage? » La mère, que la dureté d'un pareil langage attristait justement, n'eut pas la force de résister en face à ce fils ingrat. Elle abandonna son nouveau-né, mais pour le reprendre bientôt, car elle sentait toute l'indignité d'une pareille conduite. L'enfant, ainsi repoussé en entrant dans le monde, eut un trait de ressemblance de plus avec Jésus-Christ, qui avait voulu naître dans la pauvreté et au milieu des souffrances.

Pierre était à peine âgé de cinq ans, lorsqu'il perdit son père et sa mère. Il se trouva alors à la merci du frère dénaturé qui avait si durement accueilli sa naissance, et il en eut beaucoup à souffrir. Il était traité comme le dernier des valets, sans cesse accablé de coups ou d'injures, et chargé des travaux les plus vils et les plus pénibles. Quand, le soir, il ramenait son troupeau, on lui disputait souvent un morceau de pain. Mais, son âme était avec Dieu. Elle se formait sous son regard paternel, et le Seigneur se plaisait à la façonner comme de ses mains, pour la préparer à la grande mission qu'elle devait remplir plus tard.

Le trait suivant nous montre quelle était déjà l'énergie de son caractère et la générosité de son cœur. Un jour, Pierre mourait de faim; en menant paître son troupeau, il trouva sur le chemin une pièce de monnaie. Son premier mouvement fut de se livrer à la joie et de songer qu'il pourrait ainsi se procurer du pain; mais, tout à coup, renonçant à son idée : « A quoi me servira, se » dit-il, cette satisfaction d'un instant? Il vaut » mieux porter cet argent à un prêtre, afin qu'il » offre le Saint Sacrifice pour l'âme de mon père. » Dieu ne devait pas tarder à récompenser la piété du vertueux jeune homme.

### SAINT PIERRE DAMIEN ÉTUDIANT ET PROFESSEUR

Pierre avait un frère, archiprêtre de Ravenne, qu'il aimait d'une tendresse toute particulière. Damien (c'était son nom) aimait aussi son plus jeune frère, et, quand il connut l'état affreux où il était réduit, il s'offrit à le prendre auprès de lui, et se chargea de son éducation. L'enfant reconnaissant ne voulut plus porter que le nom de Pierre *Damien* qui lui a été conservé.

Grâce à l'étendue et à la pénétrante vivacité de son esprit, il fit de rapides progrès dans les lettres; les écoles de Ravenne, de Faenza et de Parme eurent bientôt à s'applaudir d'un si brillant disciple. Elles eurent même le bonheur de voir enseigner dans leurs chaires ce jeune homme qui avait déjà illustré leur nom. Il possédait à fond la jurisprudence et l'art oratoire. Aussi sa réputation naissante eut-elle bientôt assuré une grande affluence de disciples autour de sa chaire.

Riche et honoré comme il l'était, l'éloquent professeur ne succomba pas à des tentations de vaine gloire qui auraient pu devenir l'écueil de sa jeunesse. Au milieu de ses triomphes, il se disait souvent : « A quoi bon m'attacher à des » biens qui passent? puisque je dois un jour les » quitter, pourquoi n'en ferais-je pas le sacrifice » dès maintenant? » Il aspirait de toutes les forces de son âme vers le repos du cloître, car il ne trouvait aucune satisfaction dans les agitations du monde. En attendant l'heureux moment où il quitterait la vanité du siècle, il usait des choses terrestres comme n'en usant pas. Il portait un cilice sous des habits de fines étoffes qui dissimulaient mieux ses austérités. Se sentait-il pressé par la concupiscence, il éteignait ce feu intérieur en se plongeant dans l'eau à demi glacée de la rivière.

### AU MONASTÈRE

Enfin, le moment arriva de quitter Ravenne. Il s'arma de courage et partit secrètement. Dans une solitude perdue du diocèse d'Eugubio s'élevait un monastère très rigide fondé par saint Romuald. C'est là que notre Saint porta ses pas. La règle exigeait que le postulant passât d'abord quarante jours dans une cellule solitaire. Pierre se conforma à cet usage. Après toutes sortes de macérations corporelles, il fut reçu ; l'abbé le fit revêtir d'un cilice, lui donna l'habit religieux, bien qu'alors la cérémonie de la vêture ne fût point séparée de la profession.

Pierre, au comble de ses vœux, marcha à grands pas dans la voie de la pénitence. La règle, déjà si austère, lui sembla bientôt trop douce. Et cependant les religieux ne vivaient que de pain et d'eau quatre jours de la semaine : le mardi et le jeudi, ils y ajoutaient quelques légumes qu'ils faisaient cuire eux-mêmes : ils marchaient nu-pieds, sur des montagnes couvertes de broussailles, prenaient de fréquentes disciplines, et se livraient à une foule d'autres mortifications.

Longtemps avant qu'on sonnât Matines, notre Saint était au chœur, et quand les moines se retiraient, il restait en prière. Ces veilles excessives l'affaiblirent tellement qu'elles le conduisirent au seuil du tombeau. Il guérit cependant, et, à partir de ce moment, il eut plus de discrétion, et se conforma entièrement aux avis de l'obéissance.

Il se livra dès lors avec un grand zèle à l'étude des Saintes Ecritures, d'où il retira de vives lumières tant pour sa conduite personnelle que pour la direction des autres. Il semblait, de la sorte, vouloir se dédommager des pénitences qu'on lui interdisait. Il livrait à ses Frères le fruit de ses laborieux efforts, et de sa contemplation assidue. Sa parole savait enflammer leurs cœurs et il produisit un grand bien, non seulement dans son monastère, mais encore dans les abbayes environnantes, qu'il fortifiait par un enseignement plein de doctrine et de chaleur, et qu'il édifiait surtout par sa vie mortifiée.

### SAINT PIERRE DAMIEN, ABBÉ DE FONTAVELLANE

Pendant qu'il se livrait à la vie apostolique avec tant de zèle, la communauté de Fontavellane perdait son abbé. A cette nouvelle, Pierre revint prier une dernière fois, auprès du Père qu'il avait toujours tendrement aimé. Après la cérémonie des funérailles, quand il fallut élire un nouvel abbé, les Frères ne prononcèrent qu'un nom : celui de Pierre Damien. Il accepta cette charge, et autant il avait su bien obéir, autant il sut bien gouverner : ses Frères de Fontavellane eurent les prémices de son action réformatrice et directrice. Mais le zèle de cet apôtre réclamait un champ plus vaste, et il voulut ouvrir de nouvelles abbayes à toutes les âmes que le monde ne pouvait séduire. Il leur procura tous les moyens de perfection en son pouvoir, et les maintint toujours dans leur première ferveur.

### ÉTAT DU MONDE CHRÉTIEN, PIERRE DAMIEN LUTTE CONTRE UN SIÈCLE DÉPRAVÉ

Pendant que la vertu fleurissait ainsi dans le désert, le monde chrétien se voyait entraîné vers un abîme de corruption qui n'avait pas encore été aussi profond depuis la fondation de l'Eglise. Une double plaie affligeait cruellement le corps mystique de Jésus-Christ : la simonie et l'incontinence des clercs. La principale cause de ce mal venait de ce que les princes laïques voulaient dominer l'Eglise et enchaîner sa liberté. Par un abus de pouvoir incroyable, ils vendaient et distribuaient les dignités ecclésiastiques, les donnant souvent à d'infâmes favoris sans science et sans vertu. C'est ce qu'ils appelaient le droit des *Investitures*. Ces ecclésiastiques sans vocation n'apportaient dans l'Eglise que les crimes qui leur avaient mérité d'être élus. En entrant dans la cléricature, ils n'entendaient ni renoncer à leurs anciennes habitudes, ni se préoccuper de leur nouvelle charge.

Aussi, au bout de peu de temps, la barbarie de la chair, comme l'appelle notre Saint, régna en souveraine maîtresse. A peine pouvait-on compter dans chaque diocèse un petit nombre de prêtres fidèles aux devoirs de leur état, et qui fussent entrés dans le bercail par la véritable porte. Le sacerdoce, ainsi avili par les passions les plus dégradantes, ne jouissait d'aucune influence et ne recevait que des marques de mépris. Tel était ce XI^e^ siècle que saint Pierre Damien allait attaquer de front, et qu'il devait vaincre si heureusement.

Grégoire VI, en montant sur le siège apostolique (1045), avait énergiquement fait entendre qu'il ne tolérerait pas un tel état de choses. Saint Pierre Damien, ravi de trouver tant de courage et de fermeté dans le vicaire de Jésus-Christ, l'en félicita par ses lettres, et lui déclara qu'il trouverait toujours dans la personne de Pierre Damien, en même temps qu'un fils dévoué, un aide décidé à tout entreprendre, pour assurer l'heureuse issue de la lutte. C'est ainsi qu'il entrait ouvertement dans la lice.

Clément II, qui succéda à Grégoire VI, sut

apprécier le mérite d'un pareil athlète, et, plus d'une fois, il l'appela à sa cour pour l'aider à porter remède aux maux qui affligeaient la Sainte Eglise. Sur ses conseils, Pierre se mit à écrire des livres, du fond de sa retraite, pour flétrir, en termes d'une éloquence indignée, l'incontinence des clercs, et pour réclamer contre les usurpations du pouvoir temporel, qui s'ingérait dans les choses spirituelles, sans en avoir reçu mission.

Le mal était signalé, mais non encore guéri; c'était au pape saint Léon IX qu'il était réservé de donner un remède efficace.

Il avait à ses côtés le jeune archidiacre Hildebrand, qui devait plus tard couronner l'œuvre, sous le nom de saint Grégoire VII. Saint Pierre Damien jouissait aussi de la confiance du pape. Sur le conseil de ces deux hommes éminents en science et en vertu, Léon IX convoqua un concile à Rome pour l'année 1049. Pierre Damien, en face du pape et des évêques fidèles à la bonne cause, montra le mal avec précision et mit le doigt sur la plaie, sans se soucier d'une multitude insolente de prélats et de prêtres scandaleux. C'était la lutte de l'Esprit de Dieu contre la chair et le sang, et il n'était pas étonnant qu'elle excitât une formidable résistance de la part des passions brutales. Mais les Pères du Concile s'en souciaient fort peu. L'anathème fut prononcé contre tous les prêtres qui vivaient dans le mariage; le peuple chrétien accueillit cette nouvelle avec un immense cri d'allégresse; et il se tourna, dès lors, vers l'unique refuge des âmes, le filet du pêcheur Pierre.

### SAINT PIERRE DAMIEN, ÉVÊQUE ET CARDINAL

Des services si éclatants valurent à saint Pierre Damien l'amitié vive et sincère qui l'attacha toujours à saint Léon IX et à Hildebrand.

Etienne X, qui succéda à saint Léon IX, voulut le récompenser. Il lui ordonna donc de venir le trouver à Rome, pour recevoir la consécration épiscopale et les insignes du cardinalat. Pierre, dont l'humilité s'effrayait facilement, répondit par un refus péremptoire : « J'ai fait vœu, dit-il, » de vivre au désert: les affaires du siècle me » sont interdites, et je les ai en horreur. » Mais le Pape, ayant commandé au nom de la sainte obéissance, il n'insista plus. Il vint recevoir de ses mains l'anneau et le bâton pastoral, gages symboliques de l'alliance qu'il contractait avec l'Eglise d'Ostie.

### MORT D'ÉTIENNE X
### LÉGATION DE SAINT PIERRE DAMIEN A MILAN

Peu de jours après, le pape mourait prématurément à la fleur de l'âge. Pierre, à peine assis sur le siège d'Ostie, accourut à Rome. Déjà les factieux, à la faveur d'un grand tumulte, avaient proclamé pape l'évêque Jean de Velletri, sous le nom de Benoît X. Mais saint Pierre Damien, à la tête des hommes de bien, protesta contre cette élection, et excommunia tous ceux qui y avaient pris part.

Il proclama partout que l'antipape était un simoniaque, et comme on lui conseillait d'agir sous le voile de l'anonyme, il répondit : « Un fils » de la Sainte Eglise ne se cache pas pour com- » battre les sacrilèges profanateurs qui outragent » sa Mère : il se lève pour la défendre, et meurt » s'il le faut pour la venger. » Un tel courage triompha des difficultés, et bientôt un pape légitime, Nicolas II, fut élu par les cardinaux.

Pendantque l'Eglise Romaine était ainsi troublée par les factieux, celle de Milan était en proie à de non moins funestes dissensions. La plus grande partie du clergé de cette ville était composée d'hommes indignes ayant acheté leur dignité à prix d'argent. Beaucoup les soutenaient. Les chrétiens, restés fidèles en face de tant de maux, cherchèrent un remède auprès du Souverain Pontife. Nicolas II ne trouva personne qui fût plus propre à relever cette malheureuse Eglise de ses ruines que Pierre Damien.

Le saint légat fut reçu à Milan comme un ange envoyé du ciel. Mais à peine a-t-il fait connaître ses intentions et l'objet de sa mission, qu'une révolte éclate. Les cloches sonnent à toute volée pour appeler le peuple aux armes. L'émeute grandit à toute minute, et les cris sauvages parviennent jusqu'à saint Pierre Damien qui était renfermé dans l'église avec tout le clergé. L'homme de Dieu fait porter l'ambon sur les marches extérieures du temple, et de là, il s'adresse à la foule irritée. Il établit, d'après le témoignage même de saint Ambroise, le grand évêque de Milan, que l'Eglise Romaine avait autorité sur toutes les autres Eglises, pour réformer, quand elle voulait, les abus qu'elle y apercevait. Du reste, on ne voulait pas, en ce moment, enlever à l'Eglise ambroisienne les privilèges dont elle jouissait, mais seulement corriger d'injustes abus. Ces raisons, présentées avec une habile éloquence, calmèrent peu à peu l'effervescence populaire, et Pierre Damien put reprendre la tâche difficile qu'il avait laissée. A force de prudence, de douceur et de fermeté, il mit fin à bien des scandales et prit de sages mesures pour les prévenir. Enfin, le légat quitta Milan au milieu des bénédictions et des acclamations de tout le peuple qui l'appelait son sauveur.

### SCHISME DE CADALOUS

L'illustre légat vint rendre compte de sa mission au pape, et se retira ensuite dans sa ville épiscopale pour y reprendre les soins du ministère, qu'il remplissait avec tout le succès dont il était capable.

Un nouvel incident le ramena bientôt à Rome.

Nicolas II venait d'être enlevé à l'amour des fidèles défenseurs de l'Eglise. Les troubles recommencèrent, mais saint Pierre Damien, mêlé à l'élection du Souverain Pontife en sa qualité de cardinal, ne négligea rien pour soutenir Alexandre II, légitimement élu.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que l'audacieux évêque de Parme levait l'étendard de la révolte, et se faisait proclamer Pape dans une assemblée schismatique. Il s'appelait *Cadaloüs*, et son nom est resté attaché à sa révolte. Saint Pierre lui écrivit deux lettres extrêmement fortes, pour lui reprocher son ambition. Il le menaçait avec une fermeté tout apostolique, des foudres prochaines de la vengeance divine : « Je » ne vous trompe point, vous mourrez avant un » an. » L'intrus ne se laissa pas émouvoir, et il osa même se diriger à la tête d'une armée sur la ville de Rome. « Des torrents de larmes, écrivait » saint Pierre Damien, s'échappent de mes yeux. » Je sèche de douleur au spectacle des calamités » de la Sainte Eglise. Prions pour ces furieux » afin qu'ils se convertissent! »

La prière du saint cardinal fut entendue. Les mêmes évêques qui avaient élu Cadaloüs peu de mois auparavant, se repentirent de ce qu'ils avaient fait, et le déposèrent dans une assemblée solennelle. Ainsi se réalisait la prophétie de

saint Pierre Damien, car, dit le saint docteur, s'il ne mourut pas véritablement, son pouvoir, du moins, était ruiné et subissait une sorte de trépas.

Mais, comprenant que tôt ou tard il relèverait la tête, le courageux défenseur des droits du Saint-Siège voulut que l'erreur fût solennellement anathématisée. Il s'occupa de réunir un concile à Mantoue, et là, de concert avec Alexandre II, Hildebrand, et tous les cardinaux, il fit condamner Cadaloüs, et le pape légitime fut confirmé dans la possession de son siège.

### SAINT PIERRE DAMIEN RETOURNE DANS SON DÉSERT

Mais, au milieu de ces luttes et de ces triomphes, l'humble cardinal soupirait après la solitude et le repos dont il jouissait jadis à Fontavellane. Vingt fois il avait demandé à se décharger du poids de l'épiscopat, et toujours ses propositions avaient été repoussées. Il avait beau alléguer son grand âge et ses infirmités, Hildebrand comprenait trop bien que sa présence était encore utile à l'Eglise. Cependant, pour lui permettre de mieux reprendre la lutte, il le laissa libre, enfin, de prendre quelque repos.

Pendant le court moment de répit dont l'Eglise jouit alors, Pierre put aller retrouver ses religieux au désert. Il leur demanda la plus pauvre des cellules. A Rome et à Ostie, sauf les jours de fêtes, où il se permettait un peu de poisson, sa nourriture quotidienne consistait en un morceau de pain noir : jamais il ne voulait boire que de l'eau tirée de la veille et qui avait perdu toute sa fraîcheur. Au désert, il renchérit encore sur ses pénitences passées : ses jeûnes devinrent plus rigoureux. Jusqu'à la mort il porta sur sa chair nue une ceinture de fer armée d'aiguillons. Le bassin dans lequel il lavait les pieds aux pauvres lui servait parfois à détremper son pain : son lit était une natte de jonc. Il inventait des raffinements dans sa pénitence : « Il est » plus difficile et plus méritoire, disait-il, de » renoncer à l'usage du sel qu'à celui de la » viande. »

Cette effrayante austérité était cependant assaisonnée d'une franche gaieté, que l'on peut saisir dans ses rapports intimes avec Alexandre II et Hildebrand. Un jour, ce dernier ayant reçu en cadeau un poisson, en envoya une moitié au saint cardinal, qui lui répondit par ce distique : « Je ne m'étonne plus que Pierre soit réduit à » une telle pauvreté : les fleuves ne produisent » plus que des demi-poissons. »

Une autre fois, dit saint Pierre Damien, le Pape ayant engagé sans moi une affaire épineuse, me demanda d'intervenir pour la terminer. On avait ainsi entonné *Gloria Patri*, et l'on m'appelait pour dire *Sicut erat*.

### SAINT PIERRE DAMIEN, LÉGAT EN FRANCE

L'homme de Dieu qui avait toujours toute la confiance du Pape, fut rappelé à Rome, et chargé, en qualité de légat apostolique, d'aller réprimer des abus criants dont certains évêques de France s'étaient rendus coupables. Pierre partit aussitôt pour Cluny, afin de rétablir dans leur monastère saint Hugues et ses religieux, que l'évêque de Mâcon en avait violemment expulsés.

Malgré sa vieillesse et ses infirmités, l'illustre légat n'interrompit pas un seul jour l'abstinence monastique; il psalmodiait l'Office divin aux heures accoutumées, comme s'il eût été à Fontavellane.

De Cluny, l'homme de Dieu se rendit à Limoges au milieu de mille dangers, puis à Châlons-sur-Marne. Il y présida un concile dans lequel il termina heureusement les différends dont il était juge. La paix rétablie, il revint à Rome auprès du pape.

### SAINT PIERRE DAMIEN EMPÊCHE LE DIVORCE DE HENRI IV D'ALLEMAGNE

A quelque temps de là, un fait monstrueux se passa en Allemagne. Après les fêtes de la Pentecôte de l'an 1069, dans une diète tenue à Worms, le jeune roi Henri IV, déjà livré aux plus honteux excès, avait ouvertement déclaré sa résolution de répudier la jeune reine Berthe, qu'il avait conduite à l'autel peu de mois auparavant. Il n'avait d'autre raison que la passion. Cette déclaration fut accueillie par un sentiment d'horreur et de mépris général, mais nul n'osa affronter le courroux du jeune libertin couronné.

Mais les lois de Dieu ont un gardien sur la terre, c'est le pape. Celui-ci envoya en Allemagne saint Pierre Damien. Dans une assemblée synodale à Francfort, Pierre prit la parole au nom du Vicaire de Jésus-Christ; il flétrit l'abominable projet du prince allemand, et déclara que, si Henri ne se soumettait aux lois de la morale chrétienne, il serait excommunié et le Pape refuserait de le couronner. D'un ton de rage concentrée: « J'essayerai, dit Henri, de me faire vio- » lence, et de porter comme je pourrai un joug » dont je ne puis m'affranchir. » Il consentit à conserver la jeune Berthe, et lui rendit bientôt son amour. En 1071, Berthe lui donnait un fils.

Saint Pierre Damien avait pu entrevoir les malheurs dont le règne de ce roi allait être le signal pour l'Eglise. De retour à Rome, il communiqua au pape ses tristes pressentiments. Pour lui, sa laborieuse carrière touchait à son terme, car il était déjà plus qu'octogénaire. « Plein de » jours et de saintes œuvres, dit l'hagiographe, » l'athlète du Christ se préparait à la suprême » récompense. »

Sa dernière mission fut de ramener sa chère ville de Ravenne sous l'autorité du Pape.

Au retour, il fut arrêté à Faënza par une fièvre violente qui dura huit jours.

Le neuvième jour, on célébrait la fête de la *Chaire de saint Pierre*. Vers le milieu de la nuit, sentant qu'il allait quitter ce monde, Pierre fit ranger ses compagnons autour de son lit, leur ordonna de réciter, comme à l'ordinaire, l'Office du matin, « voulant, disait-il, célébrer l'Office du » Prince des Apôtres, comme s'il eût été à Fon- » tavellane. » Les Nocturnes furent suivies de la Messe. Le Bienheureux communia au Corps et au Sang du Seigneur. « Nous le vîmes alors, dit un » de ses compagnons, se recueillir dans une » méditation qui ressemblait à l'extase : son » âme se détacha doucement des liens du corps, » et il cessa de vivre sur la terre. »

On se disputa l'honneur de donner la sépulture aux restes de l'homme de Dieu. Mais Faenza ne voulut jamais se défaire de son précieux trésor. Les funérailles ressemblèrent à une pompe triomphale. Une foule de miracles s'accomplissaient sur le passage du corps, et la cathédrale de Faenza fut témoin, dans la suite, de nombreux prodiges.

# SAINT MATHIAS, APOTRE

*Fête le 24 février.*

**Saint Mathias, l'apôtre qui a remplacé Judas prévaricateur.**

Saint Mathias avait été l'un des plus fidèles disciples de Notre-Seigneur depuis le commencement de la vie publique du divin Maître. Il n'avait pas encore l'honneur alors d'être au nombre des douze apôtres: mais que de fois Notre-Seigneur, qui savait tout, dut arrêter des regards de tendresse sur ce futur messager de la bonne nouvelle, destiné à remplacer le traître Judas.

Après la glorieuse ascension du Sauveur, pendant que les apôtres, réunis autour de la Très Sainte Vierge dans leur retraite du Cénacle, se préparaient dans le recueillement et la prière à la venue de l'Esprit-Saint, Mathias était là avec les autres disciples du Seigneur. Saint Pierre remplissant, pour la première fois, ses augustes fonctions de vicaire de Celui qui venait de remonter au ciel, sa mission de chef visible de toute l'Eglise, juge convenable de choisir quelqu'un pour prendre la place laissée vacante par la trahison et le fatal désespoir de Judas. Il convenait en effet que les apôtres fussent au nombre de douze, chiffre auquel s'était arrêté Notre-Seigneur en les choisissant et qu'avaient figuré à

l'avance les douze patriarches, pères du peuple d'Israël, les douze princes qui portaient l'arche du Testament, les douze lions du trône de Salomon, etc. Et plus tard, saint Jean, dans ses sublimes visions de Pathmos, comptera les douze fondements et les douze portes de la cité céleste.

Mais laissons la parole à l'auteur inspiré des *Actes des Apôtres :*

« En ces jours-là, Pierre se levant prit la parole au milieu des disciples. (Or le nombre des assistants était d'environ cent vingt.) Hommes frères, dit-il, il faut qu'elle reçoive son accomplissement la prophétie inspirée par l'Esprit-Saint à David au sujet de Judas qui s'est fait le guide de ceux qui saisirent Jésus. Judas avait vu son rang marqué parmi nous, il avait été élu pour partager notre ministère. Et maintenant il est en possession (1) du sang acheté au prix de l'iniquité : il s'est pendu; son corps se déchira par le milieu, et ses entrailles se répandirent sur le sol. Le fait est connu de tous les habitants de Jérusalem, qui ont donné le nom d'Haceldama au champ de la sépulture.

» Il est en effet écrit au livre des Psaumes : *Que sa maison demeure abandonnée, que nul ne vienne l'habiter, et que son épiscopat soit confié à un autre.* Ainsi il faut constituer un de ces hommes qui nous ont accompagnés pendant toute la durée de la vie publique de Jésus, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour de l'Ascension, afin qu'il soit avec nous témoin de la Résurrection.

» Ils en présentèrent deux : Joseph Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias. Priant ensuite, ils dirent: « Seigneur, vous qui connaissez le cœur de tous, montrez celui des deux que vous aurez choisi pour lui donner, dans ce ministère et dans cet apostolat, la place qu'après sa prévarication Judas a laissée pour aller en son lieu. »

» Ils jetèrent le sort (2), et le sort tomba sur Mathias, qui fut associé aux onze apôtres. » (Actes des Apôtres, chap. I^er^, v. 15 et suiv.)

Le jour de la Pentecôte, saint Mathias reçut donc, au même titre que ses frères dans l'apostolat, la plénitude de l'Esprit-Saint, et comme eux il se mit hardiment et sans crainte à prêcher l'Evangile et à attester la résurrection de Jésus-Christ dont il avait été témoin. Quels furent ses voyages apostoliques et les multitudes d'âmes qu'il eut le bonheur de conquérir à Jésus-Christ? Le récit n'en a pas été fait ou du moins ne nous a pas été conservé. Nous savons seulement, par les anciennes traditions de l'Eglise grecque, que la Judée fut le premier théâtre de son apostolat. Puis, quand les apôtres se partagèrent le monde, il prit sa route vers le Nord, porta la bonne nouvelle à travers la Syrie, la Cappadoce, l'Arménie, le long des rives lointaines de la mer Caspienne, et jusqu'en Colchide au pied du Caucase, où il scella sa prédication par un courageux martyre, digne couronnement des difficultés sans nombre qu'il avait vaincues et des victoires qu'il avait remportées sur l'enfer. Baronius raconte qu'il fut d'abord lapidé, puis relevé tout brisé et sanglant pour être attaché à une croix et enfin décapité.

La plus considérable partie de ses reliques se trouve aujourd'hui à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure: Trèves, en Allemagne, en a aussi reçu une partie.

Quelques traits de la doctrine du saint apôtre nous ont été conservés dans les écrits de Clément d'Alexandrie : « Il faut, disait saint Mathias, combattre la chair, et se servir d'elle sans la flatter par de coupables satisfactions; quant à l'âme, nous devons la développer par la foi et par l'intelligence. » Doctrine utile en tout temps, mais surtout quand on se prépare au carême. Avant le péché originel, de même que l'âme de l'homme était parfaitement soumise à Dieu, le corps de son côté était parfaitement soumis à l'âme, mais depuis le péché, l'ordre a été brisé, la chair est révoltée contre l'esprit, et la concupiscence nous entraîne au mal; il faut vaincre et dompter la chair par la pénitence et fortifier l'âme par la parole de Dieu et les sacrements.

Nous empruntons à Dom Guéranger *(Année liturgique)* la traduction de quelques strophes d'un chant consacré à saint Mathias par la liturgie grecque :

« Apôtre Mathias, tu as complété le divin collège après la chute de Judas; la splendeur céleste de tes sages discours a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, par la vertu de l'Esprit-Saint; prie maintenant le Seigneur d'accorder la paix à nos âmes, par sa grande miséricorde.

»..... Vénérable Mathias! tu as paru comme un ciel spirituel qui raconte la gloire du Fils ineffable de Dieu. Célébrons avec joie d'une voix unanime cet apôtre, éclair de l'Esprit-Saint, pêcheur des âmes égarées, reflet de la divine clarté, docteur des mystères.

»..... Muni de la croix comme d'une voile, ô Bienheureux, tu as traversé la mer agitée de la vie, et tu es arrivé au port tranquille; maintenant, joyeux et mêlé au chœur des apôtres, daigne te présenter au Juge sublime, et implorer pour nous du Seigneur la miséricorde. »

---

(1) Judas le premier fut enseveli dans le champ d'Haceldama, acheté par les Juifs avec les trente deniers, prix de son crime.

(2) Après la descente de l'Esprit-Saint, quand l'Eglise eut pris sa marche définitive et régulière, elle n'eut plus à recourir au sort pour le choix de ses ministres.

# SAINT NESTOR, ÉVÊQUE ET MARTYR

*Fête le 26 février.*

### SAINT NESTOR VICTORIEUX DES HONNEURS ET DES PROMESSES

C'était au milieu du IIIe siècle, sous le règne de l'empereur Dèce, règne court, mais ensanglanté par l'une des plus terribles et des plus dangereuses persécutions qui aient jamais assailli l'Eglise de Jésus-Christ, que Pollion, préfet de la Pamphylie (Asie-Mineure), exécutait avec un zèle aussi ardent qu'intéressé les ordres de son cruel souverain. Quatre chrétiens d'Attalïa, ville maritime de cette province : Papias, Diodore, Conon et Claudien venaient de payer par le martyre leur fidélité à Jésus-Christ et à leur conscience ; mais leur supplice n'avait point effrayé leurs frères.

Les fidèles de ce pays avaient alors pour pasteur un vénérable et saint évêque nommé Nestor, dont la sagesse, la bonté, la foi, la charité, l'éloquence douce et persuasive avaient conquis le respect et l'affection de tous les habitants de la province.

L'irénarque (on appelait ainsi l'officier chargé de maintenir la paix publique : c'était une sorte de préfet de police) redoutait son influence et n'osait se mesurer avec lui en guerre ouverte. Enfin, un jour que ses conseillers étaient réunis pour délibérer sur les mesures à prendre contre les adorateurs du vrai Dieu, il leur dit : « Nous n'obtiendrons jamais rien des chrétiens tant que nous n'aurons pas fait arrêter leur évêque : tous lui obéissent. »

Nestor ne tarda pas à être informé des violences que méditaient les persécuteurs. Craignant pour ses brebis, il ordonna à ceux qui le pouvaient de se dérober par la fuite aux dangers qui les menaçaient et de chercher un refuge ailleurs ; pour lui, il resta tranquillement à son poste et ne quitta point sa demeure. Là, il passait les jours et les nuits en prières, suppliant Notre-Seigneur de veiller sur son troupeau.

### ARRESTATION DU SAINT

Bientôt sa maison fut entourée par les persécuteurs, accompagnés, comme il arrive dans de pareilles circonstances, de tout ce qu'il y avait de plus méchant et de plus vicieux dans la ville. Cependant on gardait une certaine tenue : un mot d'ordre avait évidemment été donné dans ce sens. Un homme se détache de la foule, s'approche de la porte, frappe violemment et appelle l'évêque des chrétiens, Nestor. Le pontife était occupé à prier dans une chambre intérieure ; un de ses serviteurs s'approche et lui dit : « Il y a des hommes à la porte qui vous demandent. » L'évêque achève sa prière, puis, se levant avec calme, il s'avance à la porte de sa maison et se présente à la foule avec une majesté simple et digne. Tous les fronts s'inclinent et on le salue avec un profond respect. « Mes enfants, dit Nestor, quel motif vous amène ici ? — Tout le Sénat de cette ville vous appelle, » répondit la foule. Sans en demander davantage, le pontife arme son front du signe de la Croix et se met en marche. Il allait à la mort, et ne devait plus remettre les pieds dans la maison qu'il venait de quitter ; il le savait bien, mais son âme ne regrettait pas les choses de la terre, son trésor était au ciel, où Jésus, le bien-aimé de son âme, l'attendait dans la perfection de l'amour et de la gloire.

### INTERROGATOIRE ET MENACES

Le cortège arriva ainsi au forum (place principale) où siégeaient publiquement tous les magistrats de la cité. A l'approche du pontife des chrétiens, tous se lèvent et le saluent : « Dieu vous pardonne, dit l'humble Nestor, mais je ne comprends rien à ces hommages. Nous ne faisons que vous rendre les honneurs que nous vous devons, et que méritent votre vie et vos vertus, répondent les sénateurs. — Assez de louanges, repartit l'évêque, il est temps de me dire pourquoi vous m'avez fait appeler. — Connaissez-vous l'édit de l'empereur ? — L'édit de l'empereur ? non, mais je connais très bien les commandements du Dieu Tout-Puissant. — Laissez-vous persuader de bonne grâce, dit alors l'irénarque, votre résistance nous obligerait à vous traduire devant le tribunal. — Je suis très persuadé que je dois toute obéissance à la volonté et aux ordres de mon céleste Roi. » L'irénarque perdit patience : « Vous êtes un possédé du diable ! cria-t-il. — Plût à Dieu, dit l'évêque en poussant un soupir, que vous ne soyez pas vous-mêmes les esclaves des démons et que vous ne les adoriez pas ! — Scélérat, dit l'irénarque, vous osez appeler nos dieux des démons ? — Non pas moi seulement, mais eux-mêmes l'avouent par la bouche des possédés. — Eh bien, moi, reprit le magistrat en branlant la tête avec rage, j'agirai auprès du préfet pour que les tourments t'obligent à proclamer qu'ils sont de vrais dieux et non des démons. »

En présence de ces menaces, le soldat de Jésus-Christ fit de nouveau le signe de la croix, et d'une voix assurée : « Que m'importe vos menaces, je ne crains ni vos tourments, ni ceux du préfet, mais ceux que la justice de Dieu réserve aux méchants. »

### TREMBLEMENT DE TERRE — SAINT NESTOR DEVANT LE TRIBUNAL DU PRÉFET

Alors l'irénarque remit le confesseur de la foi à deux ennemis de la religion chrétienne, et partit pour Perga, capitale de la province. L'agneau fut traîné à la suite du loup, écrit l'historien de notre Bienheureux. Or, comme l'on pressait le voyage, un tremblement de terre agita soudain le sol, et une voix céleste se fit entendre, qui encourageait le saint martyr : « Seigneur évêque, crièrent les païens effrayés, qu'est-ce que ce bruit et que signifie ce tremblement de terre ? — C'est une intervention de Jésus-Christ mon Dieu, » dit le martyr. Ce miracle, l'assurant que Jésus était avec lui, remplit son âme d'une nouvelle confiance et d'une nouvelle force, mais les païens ne profitèrent point de l'avertissement et l'on continua la marche. Arrivés devant Perga, nos voyageurs descendirent dans une hôtellerie,

en dehors de la ville. En attendant, l'irénarque alla voir le préfet et lui parla de son prisonnier.

Dès le lendemain, le préfet prit place sur son tribunal, l'évêque fut présenté; l'irénarque remit à l'assesseur Urbain le rapport suivant dont le préfet fit immédiatement donner lecture.

« Eupator, Socrate, et tout le Sénat au très excellent seigneur préfet, salut : Dès que sont arrivés à la connaissance de votre celsitude les divins décrets de l'empereur notre maître, ordonnant de ramener les chrétiens de la mauvaise doctrine où ils sont engagés aux sacrifices de nos dieux, votre humanité, au lieu de recourir à la sévérité et à la violence, a voulu que tout se fît dans la persuasion et le calme. Mais cette modération a eu peu de succès, les chrétiens sont trop obstinés à refuser leur obéissance aux décrets de l'empereur. Celui que nous vous envoyons a été sourd à nos unanimes prières, et son exemple a maintenu dans la rébellion les autres chrétiens qui lui obéissent comme à leur chef. Au lieu d'aller sacrifier au temple de Jupiter, comme l'ordonne la lettre de l'empereur, il a insulté nos dieux: Nous n'avons pas cru devoir tolérer un pareil outrage fait à l'autorité de l'empereur et à la vôtre, nous l'avons envoyé au tribunal de votre celsitude. »

Cette lecture achevée, le préfet prit la parole et dit à l'accusé :

« Comment vous appelez-vous!

*L'évêque.* — Serviteur de Jésus-Christ.

*Le préfet.* — Ce n'est pas votre profession que je vous demande, c'est votre nom.

*L'évêque.* — Je suis chrétien, voilà mon nom. Si toutefois vous voulez connaître mon nom terrestre, on m'appelle Nestor.

*Le préfet.* — Offrez de l'encens aux dieux immortels, et j'écris sur-le-champ à l'empereur pour qu'il vous fasse chef de nos prêtres, qu'il soumette à votre juridiction tout ce qui regarde le culte, enfin vous comble d'honneurs et de richesses qui vous permettent de vivre de longues années dans la splendeur et dans l'abondance. »

L'évêque détourna la tête avec dégoût, fit le signe de la Croix et dit : « Quand même vous soumettriez ce pauvre corps à toutes espèces de tourments, quand même vous le livreriez aux chaînes, à la dent des bêtes, au tranchant du fer, tant qu'un reste de souffle animera mes membres, rien ne me fera renier le nom de mon Dieu qui est au-dessus de tout nom.

### SAINT NESTOR VAINQUEUR DES TORTURES

A cette réponse, le préfet ne perdit plus son temps en vaines promesses. Il fit immédiatement étendre le martyr sur le chevalet; les bourreaux l'entourèrent, armés de crocs de fer et se mirent à lui labourer le corps, le sang ruisselait de toutes parts, les entailles étaient si profondes que les côtes étaient mises à découvert. Nestor priait, calme au milieu des tortures : *Je bénirai le Seigneur en tout temps*, répétait-il avec le Psalmiste, *sa louange sera toujours sur mes lèvres.*

A la vue de tant de patience, le préfet, rempli d'étonnement, lui dit : « O le plus malheureux des hommes, n'as-tu pas honte de mettre ton espérance dans un homme jadis mis à mort sur une croix? — Cette honte-là, reprit le martyr, oh! assurément, je la désire et pour moi et pour ceux qui invoquent le nom de Jésus-Christ. »

Cependant, la foule impatientée criait : « Enlevez-le, enlevez-le. » Alors le préfet fit dire au martyr, par la voix retentissante d'un crieur public : « Veux-tu sacrifier aux dieux? — Impie et scélérat enfant du démon, répliqua l'évêque, non seulement tu ne rends aucun culte à ce Dieu dont te vient la puissance (car c'est par lui que règnent les rois et que les princes commandent), mais tu voudrais m'obliger, moi aussi, à quitter le vrai Dieu, créateur et Sauveur des hommes, pour adorer de vaines statues de pierre? — Choisis, reprit le préfet, que préfères-tu, être avec nous ou avec ton Christ? » Un éclair de joie illumina le visage pâli du martyr, qui dit avec émotion : « J'ai toujours été, je suis et je serai avec Jésus-Christ mon Dieu. »

### DERNIERS COMBATS ET VICTOIRE ÉTERNELLE

Le préfet, voyant qu'il fallait renoncer à vaincre un pareil héroïsme, porta la sentence en ces termes : « Puisque tu refuses, Nestor, d'obéir à l'invincible empereur (1) et de sacrifier aux dieux, pour t'attacher au Christ crucifié sous Ponce-Pilate, moi, pour te donner le moyen de satisfaire ta dévotion à ton Dieu, je te condamne à périr sur une croix, » et un sourire ironique effleura ses lèvres cruelles.

Le saint homme fut donc attaché à une croix, et de cette croix, comme du haut d'une chaire épiscopale, il exhortait les chrétiens présents : « Mes chers enfants, disait-il, que notre foi en Dieu soit inébranlable, ne renions pas celui qui est mort pour nous, et que le démon n'ait pas à se réjouir de notre perte. Souffrons avec Jésus-Christ, pour être glorifiés avec lui. N'ayons pas peur de le reconnaître pour notre Dieu, afin qu'un jour il nous reconnaisse pour ses serviteurs. Souvenez-vous que Dieu l'a envoyé pour sauver nos âmes, effacer nos fautes, lui qui n'avait point fait de péché et qui a souffert pour nous. Le Père nous a tous donnés à lui, afin *qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et aux enfers, et que toute langue confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père* (saint Paul aux Philippiens, ch. II). Allons, mes enfants, ajouta le saint martyr, prions et adorons Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Tous fléchirent le genou. « Amen » murmura le saint évêque, et il s'endormit dans le Seigneur.

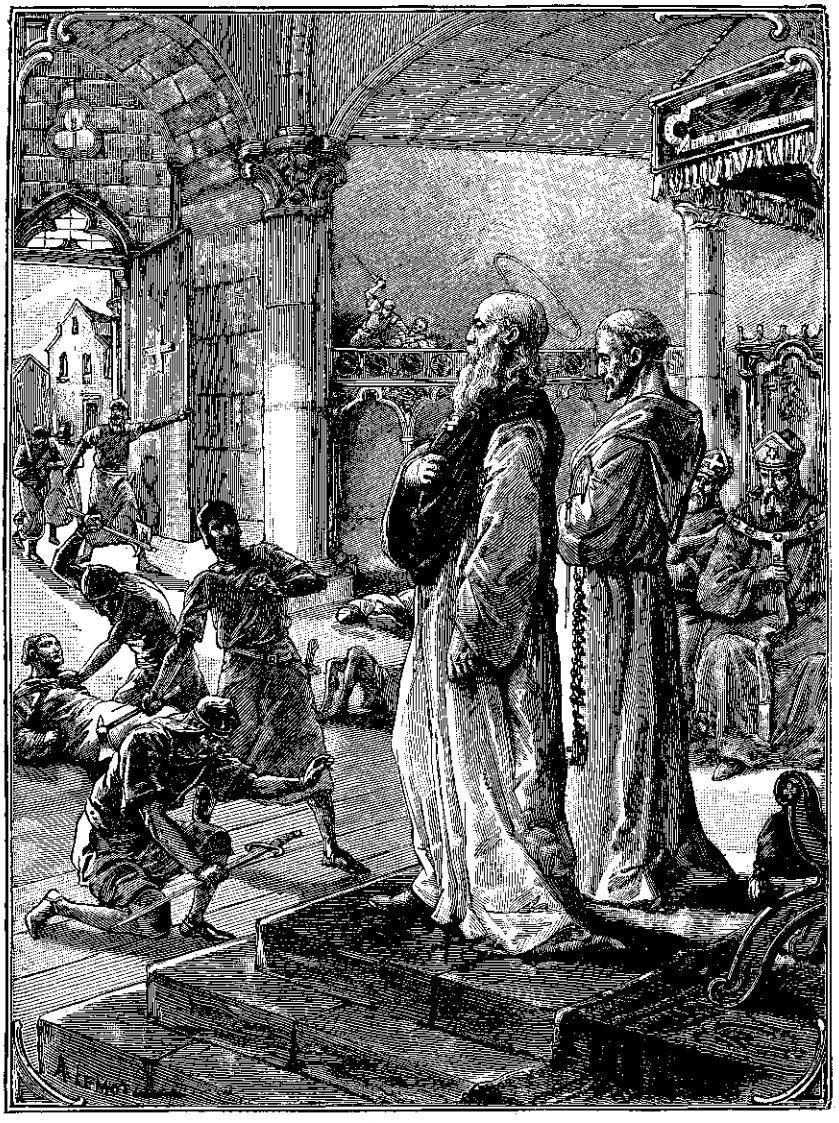
---

(1) Avant la fin de cette même année (251) *l'invincible* empereur Dèce perdit le trône et la vie dans une sanglante défaite que les Goths lui infligèrent sur les rives du Danube. Son fils périt aussi dans ce désastre.

# LE BIENHEUREUX ROBERT D'ARBRISSEL

## FONDATEUR DE L'ORDRE DE FONTEVRAULT

*Fête le 24 février.*



**Intrépidité des Bienheureux Robert d'Arbrissel et Bernard de Tiron au concile de Poitiers.**

### NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DU BIENHEUREUX ROBERT D'ARBRISSEL

Il y eut en France, au XI^e^ siècle, un grand mouvement de vie érémitique ; la parole éloquente et les généreux exemples de Robert d'Arbrissel, Bernard de Tiron, Vital de Mortain, Guillaume Firmat, Raoul de la Fustaye, peuplèrent les forêts centrales de la France de solitaires aussi nombreux et aussi fervents que jadis ceux de Nitrie et de Scété. Robert, qui fut le patriarche de ces nouveaux Pères des déserts, naquit au sein de la Bretagne, en l'an 1045, dans un bourg appelé Arbrissel, maintenant Arbressec, à sept lieues de Rennes. Ses parents ne possédaient pas les biens de la fortune, mais ils étaient riches des trésors du ciel. Vertueux et honnêtes, ils donnèrent à leur fils une éducation noble et pieuse ; et, grâce à leur vigilance, l'âme de Robert ne perdit pas la beauté ni l'éclat de l'inno-

cence. Malgré la faiblesse de leurs ressources, mettant toute leur confiance dans le ciel, ils permirent à leur enfant de s'adonner aux études.

Le jeune homme parcourut les diverses villes de sa province et vint jusqu'à Paris chercher des maîtres dans la célèbre Université. Ses progrès furent rapides; la science de la philosophie et de la théologie n'eut bientôt plus de secrets pour lui. Il ne devait pas seulement ces succès aux efforts d'un esprit brillant et vif : la prière lui avait été d'un puissant secours. Il obtint le grade de docteur, et professa avec un grand éclat. Son nom devint célèbre et sa science lui valut une réputation extraordinaire.

### ROBERT, ARCHIPRÊTRE DE RENNES — SA SAINTETÉ ET SON COURAGE EXCITENT LA HAINE ET LA JALOUSIE.

Sylvestre de la Guerche venait de monter, en 1085, sur le trône épiscopal de Rennes. Homme vertueux et rempli du zèle apostolique, il cherchait à s'entourer de personnes saintes et savantes pour l'éclairer et l'aider dans les fonctions de sa charge. Le nom de Robert était parvenu à ses oreilles; tout le monde publiait sa sagesse et sa sainteté; aussi le nouvel évêque s'empressa-t-il de prier le jeune docteur de venir auprès de lui pour l'assister de ses conseils et de ses lumières. L'amour des âmes lui fit accepter un emploi où il lui serait permis de se dévouer au salut des chrétiens et de travailler à étendre le règne de Jésus-Christ. Il se hâta de quitter Paris et de se rendre auprès de son pasteur. A peine fut-il arrivé qu'il déploya une ardeur incroyable dans le ministère qui lui était confié, et il mérita bientôt par ses travaux et son zèle le titre d'archiprêtre de la Sainte Eglise de Rennes.

Un vaste champ de bataille se présentait aux yeux du jeune archiprêtre; il engagea le combat sans retard; il déclara la guerre à tous les vices, et les plus honteux surtout attiraient son attention et ses coups. Le XI^e^ siècle était malheureusement dévoré par la lèpre de la simonie et les passions impures. Robert ne s'épargna aucune peine pour guérir ces maladies affreuses et il parvint à faire disparaître la simonie de l'Eglise de Rennes. Il s'efforça en même temps d'éteindre les feux de la concupiscence et de renverser l'empire du démon de l'impureté. Mais l'évêque Sylvestre de la Guerche, qui le soutenait dans ses travaux, vint à mourir. Privé d'un protecteur si puissant, Robert se vit en butte aux calomnies, aux outrages et aux persécutions de ceux-là mêmes qui auraient dû seconder ses efforts, pour rétablir partout le règne de la justice et celui de la chasteté. Afin d'éviter le scandale qu'aurait pu donner cette discussion, notre Saint résolut de quitter Rennes, et il vint à Angers occuper la chaire de théologie. Ses enseignements furent goûtés de ses disciples, et il profita de l'estime qu'il eut bientôt acquise auprès d'eux pour exciter en leur cœur l'amour de la vertu.

### ROBERT DANS LA SOLITUDE

Cependant, son âme aspirait à de plus grandes choses; elle était avide des célestes trésors; elle voulait, dans la solitude, puiser à la fontaine de vie et y boire à longs traits les flots de la grâce.

Il se préparait en quelque sorte à cette vie austère, qu'il appelait de ses vœux, par de grandes prières et de grandes mortifications. Le jeûne, l'abstinence et les veilles multipliées lui servaient à réduire son corps; il porta pendant deux longues années une lourde cuirasse de fer. Enfin il brisa les derniers liens qui l'attachaient au monde, et il se retira dans la forêt de Craon, sur les confins de la Bretagne, du Maine et de l'Anjou.

Roberts'y livre aussitôt aux plus grandes austérités; sa nourriture se compose de racines et d'herbes sauvages; son vêtement est un rude cilice, et sa couche la terre nue. Cependant, l'ennemi du genre humain ne put voir ce nouvel Antoine sans rage ni sans crainte; et le Saint fut en proie aux plus terribles tentations. L'excès de ses douleurs intérieures était tel, qu'il lançait parfois vers le ciel des cris déchirants, et donnait libre cours à ses larmes et à ses gémissements. Dieu le soutenait, et l'athlète triompha des assauts de l'enfer. Le bruit de sa sainteté franchit les limites de son désert, et il vit accourir à lui une multitude de gens avides d'entendre la parole de Dieu découler de ses lèvres. Le Saint, qui était si austère envers lui-même, était doux et compatissant pour les autres. Son regard affable inspirait la confiance, et une de ses paroles suffisait bien souvent pour arracher les libertins à leurs désordres. Son hagiographe n'a pas craint de comparer son éloquence à celle de saint Paul : c'est que, en effet, les fruits en étaient merveilleux. Tous ceux qui l'entendaient recevaient ses paroles comme des oracles divins, et la plupart de ses auditeurs, épris d'un véritable amour pour la pénitence, s'attachaient à ses pas et ne voulaient plus le quitter, pour pouvoir se livrer avec lui à toutes les austérités qui fleurirent jadis dans les déserts de la Thébaïde.

### SAINT ROBERT FILS DE SAINT AUGUSTIN

Les disciples affluaient de jour en jour plus nombreux vers le bienheureux ermite, de sorte que la vaste forêt de Craon se trouva bientôt trop petite pour ce peuple de solitaires, qui s'étaient enfermés dans des grottes ou des cabanes faites d'écorces d'arbres. Le nouvel Antoine fut obligé de se séparer d'une partie de ses enfants; il en confia de nombreux groupes au bienheureux Vital de Mortain, tandis que le bienheureux Raoul de la Fustaye partait avec une innombrable phalange de disciples, qui se dispersèrent dans les forêts voisines.

Le saint patriarche suivait d'un œil jaloux les progrès de ses enfants, et sa sollicitude s'étendait jusqu'aux plus humbles. Il étudiait avec soin les aspirations de leurs âmes. Or, il remarqua qu'un grand nombre de solitaires embrasseraient volontiers la vie cénobitique. Aussitôt il élève un monastère au sein de la forêt de Craon, dans un lieu appelé La Roë : il y réunit les solitaires qui voulaient embrasser la vie cénobitique, et il leur servit de père. Pour maintenir l'ordre et la ferveur dans cette communauté naissante, il la plaça sous la protection de saint Augustin, et ne lui donna d'autre règle que celle du grand docteur de l'Eglise. Les religieux étaient d'une ferveur exemplaire et leur piété était si solide qu'elle se maintint bien longtemps après la mort de saint Robert.

Le soin que le Saint prenait de cette nouvelle communauté ne l'empêchait pas de veiller sur les anachorètes, de prêcher l'Evangile à ceux qui venaient à lui. La charité, qui enflammait son cœur, doublait son ardeur et lui donnait la force de se livrer aux travaux apostoliques les plus fatigants. Mais nous allons voir le saint ermite sur un champ plus vaste encore. A la voix du Souverain Pontife Urbain II, il sort de son désert, et il vient à Angers se jeter aux pieds du Pape.

### URBAIN II ET ROBERT D'ARBRISSEL

Urbain II, enfant du célèbre monastère de Cluny, était venu en France pour engager les peuples à prendre la croix, et à voler au secours de la Terre Sainte, que les partisans de Mahomet parcouraient en vainqueurs, massacrant les chrétiens et renversant les temples les plus augustes. Il était à Angers quand le bienheureux Robert le rejoignit. Un nombreux cortège de cardinaux, d'évêques et d'abbés suivaient le Pape. Les peuples accouraient en foule sur son passage. Angers voyait donc en son sein la réunion la plus auguste. Le Souverain Pontife, qui avait entendu vanter l'éloquence de l'humble ermite, l'invita à prêcher devant sa cour et le peuple réuni de toutes les parties des Gaules. Devant un si brillant auditoire Robert ne se trouble pas; il parle de la croix avec des accents si persuasifs et si puissants qu'il enflamme les cœurs; et les enrôlements pour la guerre sainte se font en grand nombre. Le Pape, émerveillé de cette éloquence si pénétrante, ne craignit pas d'affirmer que le Saint-Esprit avait parlé par la bouche du Saint, et, pour lui donner une marque de son estime et de son amour, il l'honora du titre de missionnaire apostolique et lui confia le pouvoir de prêcher sur toute la surface du globe.

Pour être fidèle à sa mission, Robert, qui était abbé du monastère de La Roë, résigna sa charge entre les mains de l'évêque d'Angers. Il dit adieu à ses enfants, cénobites et solitaires; et, suivi de quelques disciples, il se mit à parcourir la France.

### SAINT ROBERT PRÊCHE LA CROISADE

Il allait de province en province, annonçant partout l'Evangile, enflammant les fiers chevaliers d'ardeur pour voler à la délivrance des Lieux Saints. Dans ses courses apostoliques, ce saint homme marchait nu-pieds; ses vêtements consistaient en un sac fort grossier. Il avait un don particulier pour prêcher la pénitence, dont il était à cette époque un des plus grands héros. Ce fut durant ses prédications en faveur de la croisade que « ce semeur du Verbe de Dieu, » suivant l'expression d'Urbain II, recueillit dans toutes les provinces de l'ouest et du nord de la France les immenses multitudes de disciples, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, qui s'attachèrent à ses pas. « Ils renonçaient à tout et suivaient leur apôtre, dit l'évêque Baldéric, biographe du Saint. Robert, de son côté, ne repoussait personne. Plus le Seigneur rendait sa parole féconde en conversions, plus il continuait à la répandre dans les cités, dans les campagnes, mais il se préoccupait du moyen de fixer sans inconvénient dans une vaste solitude ces groupes nombreux qui ressemblaient à un peuple entier. Le site qu'il choisit était une lande absolument inculte, couverte de ronces et d'épines, sur les limites du diocèse de Poitiers, à deux milles du bourg de Candes, si célèbre par la mort bienheureuse de saint Martin de Tours. Une source, dite fontaine d'Ebrald, arrosait ce désert. »

### FONDATION DE FONTEVRAULT

Le nouveau Moïse d'un peuple d'ermites s'y fixa vers l'an 1100, avec le concours de l'évêque de Poitiers, saint Pierre II, et de la comtesse Aremberga, laquelle fit donation du territoire.

Une petite église fut érigée tout d'abord, car les nouveaux ermites voulaient avoir le Dieu de l'Eucharistie pour centre; tous voulaient s'entretenir dans la prière avec lui, et jouir de sa douce présence. Complètement séparées des hommes, les femmes s'appliquaient à l'oraison et à la psalmodie sainte, sans sortir de l'enceinte de leur cloître à ciel ouvert. Bientôt des cabanes provisoires furent construites dans le quartier des hommes et dans celui des femmes. Mais chaque jour survenaient de nouveaux disciples. Les cabanes déjà construites ne suffirent plus, il fallut en élever de nouvelles. Durant les premières années, il fut impossible de rien récolter sur un sol qu'il fallait d'abord défricher, remuer à la bêche ou à la charrue avant de l'ensemencer. Mais les habitants des cités et des bourgades voisines s'estimaient heureux d'apporter chaque jour aux solitaires les aliments indispensables. Robert ne craignait pas, d'ailleurs, d'aller frapper à la porte des riches. Princes et peuples venaient de toutes parts visiter la famille nouvelle; ils admiraient l'ordre, la ferveur, l'austérité des hôtes du désert et ils y laissaient d'abondantes aumônes. Le petit oratoire de planches fut converti en une immense basilique; le cloître des femmes fut divisé en trois séries, l'une pour les veuves, l'autre pour les vierges, la troisième pour les repenties. Le monastère des hommes, situé à un mille de distance, fut également divisé par groupes.

### COMMENT SAINT ROBERT VEUT IMITER JÉSUS ET SAINT JEAN

Par un admirable sentiment de dévotion pour la Sainte Vierge, à qui « Jésus était soumis, » et que saint Jean l'évangéliste servit durant les jours de sa vie mortelle, Robert avait voulu que, dans la nouvelle famille de Dieu, constituée sous sa direction, les hommes prissent saint Jean pour leur modèle et qu'ils fussent subordonnés à l'autorité d'une femme représentant pour eux la bienheureuse Marie à Nazareth. Ce grand acte d'humilité et de foi scandalisa l'orgueil philosophique de Roscelin, qui écrivit à ce sujet un libelle, où il ne ménageait pas les imputations injurieuses au fondateur de Fontevrault. Saint Robert recevait en même temps les observations amicales de deux saints personnages, Marbod, évêque de Rennes, et Geoffroi, de Vendôme, qui tous deux professaient pour notre grand Saint une amitié sincère et pleine de vénération. Effrayés des bruits calomniateurs qui remplissaient la France et s'attaquaient à la vertu de leur ami, ils lui exposèrent leurs conseils, leurs avis et leurs doutes, l'engageant à être plus prudent et moins singulier dans son costume et dans ses manières d'agir, au milieu même de ses prédications apostoliques. Mais Robert n'avait pas attendu les franches observations de ses deux amis pour faire approuver son Ordre par le Pontife de Rome. Il avait déjà obtenu l'approbation de saint Pierre II, évêque de Poitiers, qui s'était chargé lui-même de faire approuver l'Ordre de Fontevrault par le pape.

Poussant encore plus loin le scrupule, durant une dangereuse maladie, dont il guérit ensuite, il convoqua tous les Frères à Fontevrault, et leur tint ce langage : « Fils bien-aimés, que j'ai engendrés dans l'Evangile, l'heure approche où je vais entrer dans la voie de toute chair. Pendant que je suis encore en vie, délibérez en conscience devant Dieu pour savoir s'il vous convient de persévérer dans votre profession actuelle, et si vous voulez, pour le salut de vos âmes, continuer à vivre sous la subordination des servantes de Jésus-Christ. C'est à elles, vous le savez, que j'ai confié l'administration et le gouvernement de

toutes les maisons que, avec l'aide de Dieu, il m'a été donné d'établir. Si ce régime vous déplaît, je vous laisse pleine liberté de choisir un autre Ordre religieux. » Tous, unanimement, lui répondirent : « A Dieu ne plaise, Père bien-aimé, que nous réclamions jamais une pareille séparation. Nous renouvelons, au contraire, entre vos mains, nos vœux d'obéissance. Nous jurons volontairement, devant Dieu et ses anges, persévérance et stabilité dans cette sainte église de Fontevrault, telle que vous l'avez fondée. » Ce fut alors que le Bienheureux procéda à l'élection de la première abbesse. Tous les suffrages, ceux des religieuses comme ceux des Frères, se réunirent sur Pétronille de Craon, veuve du baron de Chemillé. Robert confirma ce choix et l'humble Pétronille, malgré toute sa répugnance, fut obligée d'accepter cette lourde charge. Le pape Pascal II envoya à la nouvelle abbesse un privilège de confirmation.

### ROBERT AU CONCILE DE POITIERS

Dans sa dernière séance, le Concile de Poitiers, tenu en l'an 1100, avait à traiter la grave question de l'adultère royal de Philippe Ier et de Bertrade. Le prince avait été sourd à toutes les recommandations du Saint-Siège; il avait repoussé toutes les démarches des cardinaux-légats; il fallait donc fulminer contre lui la sentence d'excommunication. Mais Guillaume IX, comte de Poitiers, assistait au Concile; quand il entendit la résolution des légats, il les supplia de ne pas excommunier son suzerain. Les légats refusèrent, Guillaume se leva en fureur, sortit de l'église résolu à y faire égorger sans pitié tous ceux qui s'y trouvaient. Mais les cardinaux-légats, entourés des évêques fidèles, promulguèrent la terrible sentence. Le Concile se terminait, et les Pères commençaient les acclamations finales lorsque les soldats de Guillaume d'Aquitaine pénétrèrent dans l'église et y firent un carnage épouvantable. Les évêques et les abbés abandonnèrent les cardinaux, cherchant un abri dans tous les recoins de la basilique. Seuls à leur côté, deux héros de la solitude, Robert d'Arbrissel et Bernard de Tiron, demeuraient immobiles en face de la mort. Cette attitude majestueuse en imposa aux bourreaux, qui vinrent se jeter aux pieds des cardinaux-légats.

### ROBERT DONNE LE VOILE A LA REINE BERTRADE

Après une vie scandaleuse, après avoir bravé les sentences d'excommunication, la reine Bertrade se convertit à la voix de notre saint apôtre. Elle commença dès lors une vie nouvelle; rejetant les vanités du siècle, elle résolut, dans la fleur de son âge et de sa beauté, de se retirer dans le monastère de Fontevrault, pour y pleurer ses péchés et faire pénitence. Elle demanda le voile à l'humble Robert et devint sa fille. Le Bienheureux l'envoya fonder le couvent de la Haute-Bruyère.

### ROBERT APAISE LES DIFFÉRENDS

L'ardent apôtre exerçait un grand ascendant sur les esprits. Il s'en servit pour réconcilier saint Yves de Chartres avec l'abbé du monastère de Bonneval. Après la mort de saint Yves, le comte de Champagne avait refusé de reconnaître le nouvel évêque que le clergé avait élu. Il avait maltraité les chanoines de l'église cathédrale, Sourd à tous les conseils et à toutes les prières. il ne se rendit qu'à la voix du bienheureux Robert, et reconnut enfin l'élection du prélat.

Notre saint pacificateur profita de ces heureuses circonstances pour livrer la guerre à la simonie qui régnait encore dans l'Eglise de Chartres. Il fut victorieux dans le combat; et, par ses efforts et l'influence de sa sainteté il parvint à détruire les dernières traces de ce détestable abus.

### DES BRIGANDS CONVERTIS PAR NOTRE BIENHEUREUX

Robert avait quitté Blois, et il traversait le Berry, monté sur un cheval, lorsque des brigands se jetèrent sur lui. Sans avoir pitié de sa vieillesse, ils le renversèrent, lui prirent son cheval, dépouillèrent ses compagnons, et se préparaient à partir, lorsque l'un d'eux s'écria : « Malheureux, que faites-vous? Ne savez-vous pas que vous avez dépouillé Robert d'Arbrissel? » A ce nom célèbre, les voleurs s'arrêtent, se jettent à ses pieds, et lui promettent de renoncer pour toujours à leurs brigandages. Robert les relève doucement, leur pardonne et les embrasse avec une tendresse paternelle. Enfin, pour comble de bienfaits, et par un excès de charité, il les fit participer aux prières et aux bonnes œuvres de toute sa congrégation.

### MORT DE ROBERT D'ARBRISSEL

Robert visitait un de ses établissements monastiques nommé Orsan, quand les atteintes de la maladie qui devait l'emporter se firent vivement sentir. A cette nouvelle, le vénérable Léodégarius, archevêque de Bourges, l'abbesse Pétronille et tous ceux de ses Frères auxquels il fut possible d'arriver à temps, accoururent auprès de sa couche.

Il reçut le Corps du Seigneur et l'onction des infirmes des mains du saint archevêque son ami; puis il demanda qu'on le laissât seul avec deux ou trois Frères pour prier. Il offrit à Dieu des vœux ardents pour le pape Pascal II, pour les docteurs de la Sainte Eglise et tous les Ordres de la hiérarchie sacrée. Il pria pour ses hôtes, surtout pour Guillaume d'Aquitaine, alors excommunié. Pendant la nuit, il demanda la relique de la vraie Croix. On la lui apporta en procession. A son approche, Robert se leva et vint s'agenouiller devant elle. Son visage était inondé d'une joie céleste. Il prononça à haute voix le symbole de la foi, puis il ajouta : « Ecoutez maintenant, prêtres du Seigneur, et vous tous, ici présents. Que le ciel et la terre entendent la confession du plus grand des pécheurs. »

Il commença alors la confession de tous les péchés de sa vie passée. Voici en quoi ils consistaient. Il s'accusait avec larmes d'avoir, dans son enfance, trouvé trop de plaisir à manger les mets que l'amour maternel lui servait. Au même âge, il s'impatientait des accidents quotidiens, de la pluie, de la chaleur. Il se repentait de n'avoir pas fait assez frnctifier les dons du Seigneur. Il termina en demandant pour ses péchés une dernière absolution et en suppliant le Seignenr de le retirer de ce monde. Prosterné devant la Croix sainte, il reçut l'absolution et Dieu exauça sa dernière prière, car peu d'heures après, il le délivra de cette chair mortelle et le rappela de l'exil de la terre. C'était le 24 février 1117, jour du Vendredi-Saint. Ses obsèques furent solennelles. Une foule immense accompagna le convoi funèbre dans toutes les églises de Fontevrault, et on déposa les précieuses reliques à la droite du maître-autel de la grande église.

L'œuvre du bienheureux Robert ne disparut pas avec lui, et la France compte encore aujourd'hui des filles du grand patriarche qui se dévouent à l'éducation de la jeunesse.

# SS. MONTAN, LUCIUS ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS

*Fête le 24 février.*

**Saint Cyprien, condamné à mort, rend grâces à Dieu.**

LA PERSÉCUTION EN AFRIQUE — SAINT CYPRIEN, MARTYR

« Nous vous envoyons, frères bien-aimés, le récit de nos combats, la tendresse fraternelle nous a porté à vous adresser ces lettres, afin de laisser à ceux qui viendront après nous un témoignage fidèle de la bonté de Dieu, et un souvenir de nos travaux et de nos souffrances pour le Seigneur. »

Ainsi s'exprimaient, en l'an 258, quelques clercs de Carthage, emprisonnés pour la cause du Christ, et attendant un martyre qui ne pouvait beaucoup tarder.

Ils avaient nom Lucius, Montan, Flavien, Julien, Victoric et Rénus. Deux catéchumènes, Primole et Donatien, complétaient leur groupe.

Leur lettre, « où tout est digne de la gravité chrétienne, où tout est ardent de la charité des premiers siècles (1) », était adressée aux prêtres et aux fidèles de leur cité. Aujourd'hui encore, elle offre le plus touchant intérêt. Combien plus devait-elle émouvoir alors les généreux chrétiens, amis de nos martyrs, émules de leur sainte ardeur, et destinés pour la plupart à verser aussi leur sang pour Jésus-Christ.

En ce temps-là, en effet, on pouvait aspirer,

(1) Tillemont.

sans trop craindre d'être déçu, à la palme du martyre. L'empereur romain Valérien venait d'ouvrir, en 257, l'ère de la persécution ; Rome, centre de la chrétienté, en avait subi les premières atteintes, et le pape Sixte II y avait succombé.

L'Église d'Afrique ressentit bien vite le contre-coup des événements d'Italie. L'une des premières et des plus illustres victimes de cette persécution qui visait plus spécialement la hiérarchie ecclésiastique, les évêques, les prêtres, les diacres, fut sans contredit saint Cyprien, évêque de Carthage.

Son calme, sa sérénité, sa noble fierté devant les bourreaux servirent d'exemple à ses frères et à son peuple.

— Tu es Thascius Cyprien ? lui demanda le proconsul.

— Je le suis.

— Tu t'es fait le Pape de ces hommes sacrilèges (les chrétiens) ?

— Oui.

— Les très saints empereurs ont ordonné que tu sacrifies.

— Je ne sacrifie pas.

— Réfléchis.

— Fais ce qui t'a été commandé. Dans une chose aussi juste, il n'y a pas lieu à réflexion (1).

Le proconsul prit l'avis de son conseil, et porta la sentence qui condamnait Cyprien à mourir par le glaive.

« *Deo gratias.* Grâces à Dieu ! » répliqua simplement le martyr.

En même temps, du milieu de la foule qui assistait à cette condamnation, une magnifique protestation se fit entendre : « Et nous aussi, nous voulons être décapités avec lui ! »

Ce vœu fut en partie exaucé. Quelques jours après l'exécution de saint Cyprien, eurent lieu, sans jugement, le massacre d'un grand nombre de chrétiens et l'emprisonnement des saints personnages nommés au début de ce récit.

### LES PRISONNIERS FAISANT LE RÉCIT DE LEUR CAPTIVITÉ

Les martyrs furent gardés une nuit dans la maison des gardes municipaux de Regium. Le matin, ils apprirent qu'ils avaient failli être brûlés vifs par ordre du proconsul, mais que, celui-ci ayant changé d'avis, ils allaient être transférés dans la prison commune.

Ils y trouvèrent, déjà enchaînés, le prêtre Victor et la matrone Quartillosa.

De leur propre aveu, les tourments qu'ils eurent à endurer surpassent toute imagination. « Les longues nuits que nous avons passées dans ces lieux, disent-ils, aucune parole humaine ne pourrait les décrire. » Soit avarice, soit cruauté, l'administrateur Solon les laissa plusieurs jours sans nourriture, leur refusant même un peu d'eau froide pour se désaltérer.

Ces durs traitements n'abattirent point leur courage. On pourra s'en convaincre par le récit même des martyrs, qui nous découvre le fond de leur âme en ces heures de souffrance.

« Nous entrâmes sans pâlir dans ce lieu de ténèbres. Nous y descendîmes comme si nous fussions montés au ciel. Nous ne voulons pas néanmoins, par une fausse modestie, dissimuler la vérité, et taire ce qu'elle avait d'atroce. Mais ce ne sont pas nos combats que nous racontons, c'est plutôt la grandeur et la victoire du Dieu qui nous protège.

» Après quelques journées de prison, nous eûmes la visite de plusieurs de nos frères, et ce nous fut une grande consolation ; la joie d'un si beau jour effaça toutes les douleurs de la nuit.

» Nous sortîmes une fois de notre cachot pour être conduits devant le procurateur, remplaçant le proconsul qui venait de mourir. O l'heureux jour ! ô glorieuses chaînes ! ô fers plus précieux que l'or ! ô bruit des anneaux s'entrechoquant l'un l'autre ! Nous attendions depuis longtemps cette fête, cette comparution qui nous permît de confesser notre foi. Incertains du lieu où le procurateur voulait nous entendre, nos satellites nous firent faire plusieurs fois le tour du forum, et nous traînèrent çà et là, en toutes les directions. Enfin le magistrat nous donna audience. Mais l'heure de la passion n'avait pas encore sonné pour nous. Ayant vaincu le diable et résisté à toutes ses sollicitations, nous fûmes ramenés en notre prison. »

### VISIONS RÉCONFORTANTES

Attentifs aux moindres signes de la bonté de Dieu envers eux, l'esprit habituellement nourri des plus saintes pensées, nos martyrs accueillent comme des grâces les douces visions dont la Providence vient récréer leur sommeil, et, le matin venu, ils se les confient mutuellement.

Rénus a vu en songe des hommes conduits au supplice. Un flambeau précédait chacun d'eux. A mesure que le cortège s'avançait, il y distinguait l'un après l'autre tous ses compagnons de captivité. Personne n'était excepté.

Cette unanimité lui donna confiance et réjouit aussi les prisonniers auxquels il fit part de sa vision : ils se sentirent assurés de marcher tous vers la palme, précédés du flambeau de la foi, de suivre le Christ, parole de Dieu qui éclairait leurs pas.

Le prêtre Victor, l'une des premières victimes choisies, en fut comme averti par un enfant au visage lumineux qui lui donna cette douce et fine leçon. Le prenant par la main, il le conduisit successivement à toutes les portes de la prison, toutes également fermées. Alors il lui dit : « Encore quelques jours de souffrances en ce lieu. Mais, ayez confiance, je suis avec vous. Dites à vos frères que leurs couronnes seront d'autant plus glorieuses qu'ils auront plus longtemps souffert. »

Le prêtre, croyant reconnaître le Seigneur, lui demanda : « Où est le Paradis ?

— Hors du monde, répondit l'enfant.

— Montrez-le moi.

— Et où serait alors la foi !..... »

Le prêtre hésitait encore à donner entière créance à son céleste interlocuteur. Il lui dit : « Je ne puis remplir l'ordre que vous m'avez donné, laissez-moi un signe qui serve de témoignage à mes frères.

— Dis-leur que mon signe est le signe de Jacob. Ce sera l'accomplissement même de ce que je vous ai annoncé. » Et l'enfant disparut. Peu après, le prêtre Victor subissait le martyre.

Voici qui prouvera la droiture des captifs et la candeur de leur récit. « Et maintenant, mes frères, il faut que nous vous disions combien sont étroits les liens de l'amour qui nous unit. Loin de nous la pensée de vous en remontrer sur ce point, c'est un simple récit que nous devons à votre charité. Si nous n'avons toujours

(1) Les termes de cet interrogatoire sont cités de M. Paul Allard : *Persécutions du IIIe siècle*, t. II, p. 113.

eu qu'un cœur et qu'une âme, c'est que nous vivions tous unis à Dieu dans la prière.

» Il y a eu entre Montan et Julien quelques instants de froideur, à la suite d'une discussion élevée entre eux au sujet d'une femme qui, exclue de notre communion, s'y était fait recevoir par surprise. »

Sur ces entrefaites, Montan eut la vision que voici : « J'ai aperçu, nous a-t-il rapporté, des centurions qui nous entraînaient à leur suite. Nous arrivâmes sous leur conduite à une immense plaine où Cyprien et un autre martyr s'avançaient à notre rencontre. Une blanche lumière les entourait de toutes parts. Leurs vêtements étaient d'une blancheur éclatante, leurs corps plus blancs encore. Nous nous regardâmes, nous étions transformés, nous aussi; notre chair, devenue toute blanche, était en quelque sorte transparente, et l'œil pouvait apercevoir les replis les plus cachés du cœur. Je regardai ma poitrine et j'y vis des taches. A cet instant, la vision cessa; je venais de m'éveiller, et allant trouver Lucius, je lui dis, après lui avoir retracé mon rêve : « Sais-tu d'où viennent ces taches? De ce que je ne me suis pas réconcilié de suite avec Julien. »

Sans nul doute, dès ce moment, la charité la plus exquise régna dans la petite assemblée, et plus un nuage, si léger fût-il, ne vint l'assombrir.

« Frères bien-aimés, conclut le narrateur, conservons la concorde, la paix, l'union de nos âmes dans la charité. Soyons dès ici-bas ce que nous devons être au ciel. Nous prions Dieu de vous conserver votre santé. »

Ainsi se termine cette lettre écrite dans la prison.

### LES PREMIERS IMMOLÉS

Déjà, nous l'avons vu, la tête du prêtre Victor est tombée sous le glaive.

Avant lui, les deux catéchumènes avaient succombé à leurs rudes souffrances. Donatien, malade, fut baptisé dans le cachot. Par une vie sans souillure, son âme, au sortir du baptême, alla jouir de l'immortalité.

On n'eut pas le temps de donner à Primole ce sacrement de la régénération; le sacrifice de sa vie, en témoignage de la foi, lui tint lieu de baptême.

Rénus rendit aussi le dernier soupir en prison.

Quartillosa, leur sœur, dont le mari et les enfants avaient été massacrés quelques jours auparavant, ne tarda pas à les suivre. Dieu voulut fortifier sa faiblesse par l'apparition en songe de l'un de ses fils martyrisés, qui lui dit : « Dieu voit votre oppression et votre souffrance. » En même temps, un grand et beau jeune homme lui présentait à elle et aux autres prisonniers deux coupes de lait, en disant : « Ayez confiance, le Dieu tout-puissant s'est souvenu de vous. » Tous burent : les coupes cependant ne désemplissaient pas. Soudain le mur du cachot s'écroula et laissa apercevoir le ciel. Le jeune homme posa les coupes à droite et à gauche : « Vous voilà rassasiés, dit-il alors, cependant les coupes sont encore pleines. Bientôt, l'on vous en apportera une troisième ».

Quartillosa put voir son rêve se transformer en réalité, quand, le lendemain, le sous-diacre Hérennius et le catéchumène Janvier, envoyés par le prêtre Lucien, vinrent apporter à tous les prisonniers l'Eucharistie, l'aliment si pur « qui ne diminue pas ».

Au reste, c'était à peu près la seule nourriture qui leur parvînt. Pour prolonger un peu leur misère et leurs souffrances, plutôt que pour les soutenir, l'administrateur leur laissait un peu d'eau glacée. Plus tard, quelques chrétiens furent admis à les visiter et parvinrent ainsi à leur procurer quelque soulagement.

### SUR LE CHEMIN DU MARTYRE

Le martyre et le ciel étaient désormais leur seul désir. Les derniers survivants y furent appelés enfin, au bout de huit mois d'une affreuse captivité.

Un chrétien prit la plume tombée de la main de ces héros, au moment des derniers procès et de leur supplice. Il complète ainsi très heureusement leur narration.

En mai 259, ils furent cités devant le tribunal du nouveau proconsul : l'intérim du procurateur avait certainement cessé. Ils eurent l'occasion de rendre à Jésus-Christ un glorieux témoignage, et selon leurs prévisions furent condamnés à la décapitation.

Chrétiens et païens les suivirent en grand nombre jusqu'au lieu du supplice, les uns par curiosité, les autres par un sentiment de foi : jamais l'assemblée des frères n'avait été plus complète. Saint Cyprien leur avait recommandé d'assister de leur présence les serviteurs de Dieu conduits au martyre.

Leurs regards ne pouvaient se détacher des bienheureux soldats du Christ qui s'avançaient joyeux dans une noble et fière attitude. Chacun des condamnés disait aux frères quelques saintes paroles. Lucius, d'un naturel doux et timide, précédait tous les autres, escorté et soutenu par quelques amis ; les tortures de la prison et une grave maladie avaient épuisé ses forces. Il s'écartait de la foule pour n'être pas entraîné dans son remous et empêché ainsi de cueillir la palme si désirée.

« Souviens-toi de nous, lui disaient les frères.

— Et vous, souvenez-vous de moi, » répondait-il.

Julien et Victoric, de leur côté, exhortaient à la concorde les chrétiens de Carthage, si prompts à se diviser, leur recommandaient le sort des clercs, de ceux surtout qui souffriraient en prison les tourments de la faim — ils pouvaient en parler en connaissance de cause, — et se hâtaient heureux au lieu de l'exécution.

Montan était de tous le plus entouré. Sa haute taille, sa démarche imposante, sa vigueur physique imposaient le respect. Il avait coutume de dire sa pensée sans ménagement; il ne perdit rien de son énergie à l'approche du supplice.

Aussi criait-il d'une voix forte : « Quiconque sacrifiera à d'autres qu'au seul vrai Dieu périra. »

Aux hérétiques, il demandait de reconnaître enfin la vérité pour laquelle tant de martyrs répandaient leur sang; aux païens, il montrait l'inanité de leur culte; il exhortait les chrétiens à la persévérance. « Que la lâcheté de ceux qui sont tombés ne vous entraîne pas. Demeurez fermes dans la foi. Que nos souffrances vous apprennent comme on conquiert la couronne. »

Abaissant sur quelques pauvres apostats un regard de pitié, il les engageait à faire pénitence et à ne pas demander de rentrer dans la communion des fidèles avant d'avoir donné des gages d'un vrai repentir.

Il avait un mot édifiant pour tous : exhortant les vierges à garder inviolable leur pureté, conseillant aux prêtres de rester unis entre eux et en paix avec leur peuple, aux fidèles d'honorer et de consoler leurs prêtres.

On arriva ainsi au lieu de l'exécution. Les quatre confesseurs Lucius, Montan, Julien et Victoric eurent la tête tranchée.

### LA DERNIÈRE VICTIME

On aura remarqué l'absence du nom de Flavien dans la liste des décapités. Est-ce oubli ? Serait-il réservé pour un supplice plus cruel?

C'est dans le dernier interrogatoire que Flavien fut séparé de ses compagnons et ramené, à sa grande tristesse, dans la prison, tandis qu'eux s'en allaient à la couronne.

Interrogé sur sa condition, il s'était déclaré diacre. Mais, comme avant de recevoir les Ordres sacrés il avait enseigné les belles-lettres, ses anciens disciples voulurent l'arracher à la mort et prétendirent d'une commune voix que Flavien n'était pas diacre. Les persécuteurs ayant surtout en vue de frapper le clergé, séparèrent la cause de Flavien de celle de ses frères ; il eut beau protester de sa véracité, on ne le crut pas et on le laissa seul.

Son courage n'en fut pas ébranlé; il consolait sa mère, femme incomparable, digne imitatrice de la mère des Machabées, qui s'affligeait de ce que son fils n'avait pas été jugé digne de verser son sang.

« Vous savez, ô la plus tendre des mères, lui disait Flavien, comment j'ai tout fait pour avoir le bonheur de mourir martyr. Jusqu'ici l'on a différé mon supplice. Mais aujourd'hui, mes désirs sont comblés, séchez vos pleurs. Glorifions-nous au lieu de nous désoler. »

Les pressentiments de Flavien étaient fondés. Trois jours à peine s'étaient écoulés depuis la mort de ses frères quand les geôliers ouvrirent de nouveau la porte de la prison et intimèrent au captif l'ordre de les suivre au prétoire.

Une foule d'impies, d'incrédules, de curieux s'y était rassemblée. On rapporte en effet que saint Montan, avant de mourir, s'était jeté à genoux et, les bras étendus en forme de croix, avait demandé à Dieu, à voix haute, de manière à être entendu des païens et des chrétiens « que Flavien, séparé de ses compagnons par la voix du peuple, les suivît dans trois jours ». Même, il avait déchiré le bandeau dont on allait lui couvrir les yeux, en disant aux bourreaux : « Réservez cette moitié pour qu'elle serve à Flavien. »

Païens et chrétiens voulaient vérifier la réalisation de ce désir et voir l'issue de toute cette affaire.

Les disciples de Flavien se trouvaient dans la foule et se lamentaient : « Renonce à ton obstination, disaient-ils. Sacrifie. Tu feras ensuite ce que tu voudras. »

« Quant à nous, écrit l'auteur des Actes, nous étions à ses côtés dans la salle des gardes, nous tenant étroitement serrés autour de lui. Nos mains pressaient les siennes, et nous rendions au martyr les hommages d'un cœur chrétien et la tendre affection due à un ami. »

Celui-ci, doux et tranquille, remerciait les uns et les autres. Mais il demeurait ferme contre toutes les sollicitations qui tendaient à le détourner du sacrifice suprême. « Sauver la liberté de sa conscience, disait-il, vaut mieux que d'adorer des pierres. Il n'y a qu'un Dieu, créateur de tout : à lui seul est dû notre culte. »

Enfin, le proconsul l'appelle et il entre dans la salle du prétoire.

« Pour quel motif, demanda le proconsul, avez-vous prétendu être diacre?

— C'est qu'en réalité, je le suis, » dit Flavien.

Aussitôt, une protestation s'élève du sein de la foule. Un centurion s'avance, tenant en main une déclaration signée de plusieurs citoyens et contraire aux dires de l'accusé.

L'argument était faible. Flavien le réfuta d'un mot.

« Vous n'avez rien pour prouver que l'auteur de cette déclaration dise vrai. N'y a-t-il pas plus de probabilité à ce que mes paroles soient la vérité. »

Le peuple, prenant part au débat, et appuyant, sans comprendre leur intention, l'assertion des disciples de Flavien, s'écriait avec colère :

« Tu mens!

— Quel intérêt aurais-je à mentir? dit Flavien au proconsul.

— La torture! Qu'on le mette à la torture, » criait la foule des païens.

Sans se plier à ce caprice, le magistrat conclut le débat et prononça la peine capitale.

Aucune nouvelle ne pouvait causer plus de joie au pieux diacre. « C'est alors qu'il me pria, dit l'un des assistants, d'écrire ses Actes et de les joindre aux mémoires qu'il avait déjà laissés. Ajoutez-y, me dit-il, une vision que j'ai eue. Peu après le martyre de saint Cyprien, j'ai vu en songe le saint évêque et lui ai demandé : « Souffre-t-on beaucoup dans le dernier combat? — Ce n'est plus notre chair qui souffre quand l'âme est au ciel, dit-il. Le corps ne sent plus quand l'esprit s'abandonne tout entier à Dieu. »

Une autre fois, tandis que j'étais triste, il m'apparut encore et me consola en m'assurant que je serais martyr. »

La mort de Flavien fut un triomphe. Dieu permit à cet instant qu'une pluie torrentielle dispersât tous les curieux, et qu'il ne restât près de lui que les vrais amis et les bourreaux. Il put distribuer à ses frères ses derniers conseils pleins de tendresse. Avec l'autorité du martyr, il leur désigna le successeur digne d'occuper le siège laissé vacant par Cyprien, le prêtre Lucien. Puis, s'agenouillant, il lia lui-même autour de sa tête le bandeau que lui avait laissé Montan, et reçut le coup de la mort en priant. Son âme alla rejoindre au ciel celle de ses chers compagnons.

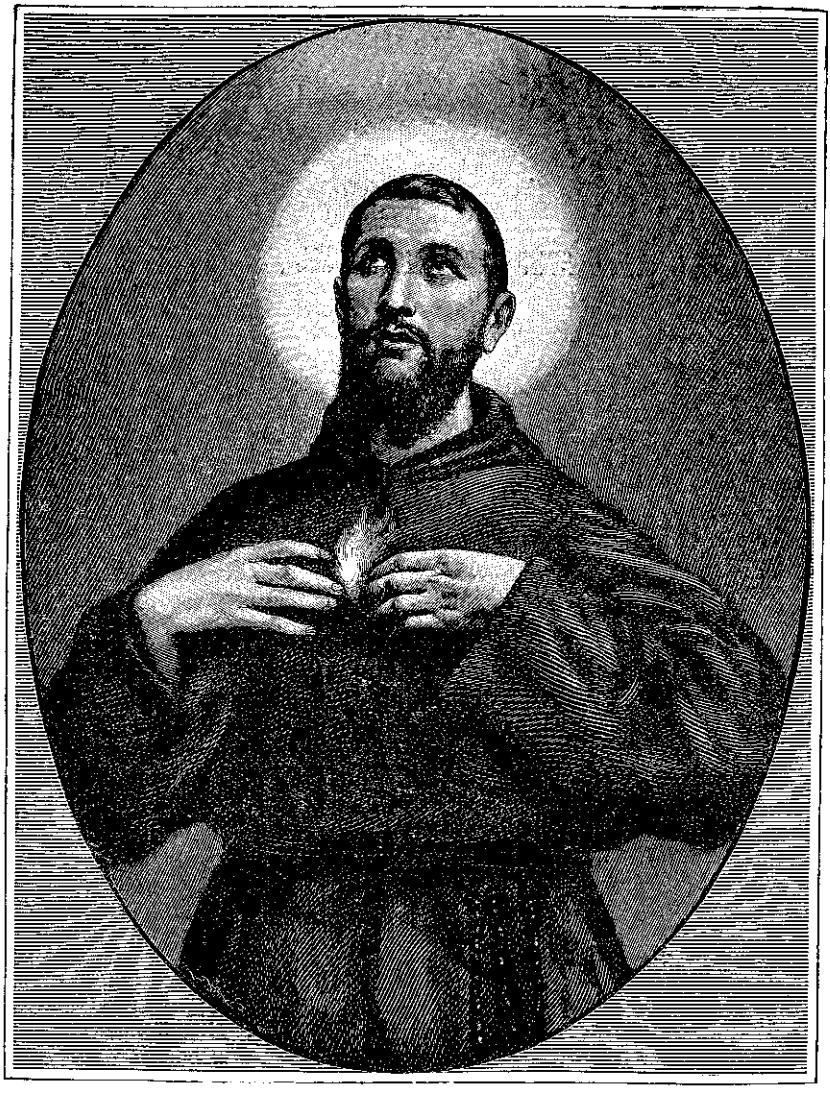
### SOURCES CONSULTÉES

*Actes des saints martyrs Montan, Lucius, et leurs compagnons*, extraits de la Collection de Dom Ruinart, par les RR. PP. Bénédictins. — *Histoire des dernières persécutions du* III^e^ *siècle*, par M. Paul Allard.

# LE BIENHEUREUX MARC DE MANTOUE

## Hyéronimite (1480-1510).

*Fête le 24 février.*



**Portrait du Bienheureux.**

PREMIÈRES ANNÉES

MARC de Mantoue naquit en 1480 d'une famille pauvre et honorable, qui vivait paisiblement dans le travail, loin des agitations du monde.

Quelques écrivains le disent originaire de Vérone, mais un bien plus grand nombre regardent Mantoue comme sa patrie. Mantoue, ville célèbre dans l'histoire de la Péninsule, l'est encore davantage par les saints qu'elle vit naître et dont nous citerons seulement les bienheureux Albert, réformateur des Clercs de Saint-Marc, Albert Gonzaga, évêque d'Ivrea, Antoine Gonzaga, religieux de Saint-Ambroise, Barthélemy Fanti, Carme ; les bienheureuses Claire et Elisabeth Picenardi ; saint Jean le Bon, sainte Speciosa, vierge, saint Agénor, et surtout saint Louis universellement connu et aimé.

Les parents de notre Bienheureux appartenaient au peuple, dont ils avaient les fortes vertus, sans aucun mélange de mondanité ou de mollesse. Ils s'efforcèrent de graver en lui, dès sa plus tendre enfance, les bons sentiments et les forts principes dont ils étaient pénétrés ; ils lui formèrent un jugement droit, sain et développèrent en lui les plus belles vertus chrétiennes.

A mesure qu'il grandissait, la pensée de la présence de Dieu lui était plus familière. Sajanello nous le peint ainsi : « Son maintien, sa réserve, la simplicité de son cœur et de ses manières, son innocence, la grâce ingénue de son sourire, la sérénité de son visage et cette charmante expression de modestie qui rayonnait de toute sa personne étaient des qualités aussi rares que surprenantes. » Elles lui attiraient l'affection et la sympathie universelles. Cette bonté était d'autant plus touchante qu'elle était plus spontanée, non pas que Marc ne ressentît les élans et les instincts de la nature, mais, les dominant par la grâce, il sut toujours s'en servir sans devenir leur esclave.

L'église était son séjour de prédilection : les moments qu'il y passait en adoration devant le Saint Sacrement, à la messe, aux offices, étaient toujours trop courts pour sa ferveur. Son esprit de religion le rendait extrêmement respectueux pour les prêtres ; il s'approchait souvent des sacrements avec amour, et son maintien si recueilli faisait l'admiration et l'édification de tous.

### APPEL DE DIEU A LA VIE PARFAITE

Deux religieux Hyéronimites, vrais vétérans de sainteté, desservaient, aux jours de la jeunesse de Marc, la petite église de Saint-Matthieu, hors la porte Cerese ou Tirisia, dans la plaine de Migliarino, qui s'étend à quelques milles de la ville.

Plusieurs Ordres religieux étaient successivement passés déjà dans cet ermitage, et ces divers changements n'avaient pas permis une action aussi profonde que celle que les Hyéronimites y exercèrent durant deux siècles ; ils y étaient arrivés en 1438.

L'Ordre, fondé depuis peu, était encore dans toute la ferveur primitive, et le souvenir du fondateur présent à tous les esprits. D'une grande famille, le bienheureux Pierre Gambacorti avait abandonné une illustre situation, la carrière des armes, ses richesses, un brillant avenir pour se consacrer totalement à Jésus-Christ et pour le suivre dans les voies de la pénitence. Il avait vécu dans les solitudes de la Toscane, de l'Ombrie mystique, à Vallombreuse, sur les hauteurs de l'Alverne et à Montebello di Urbino. En 1380, il avait fondé sur le mont Cesana l'ermitage et l'église de la Trinité ; sa vertu attirait autour de lui des âmes ardentes et éprises d'idéal. La persécution s'attacha à l'Ordre naissant, la calomnie déversa son fiel sur leur réputation, mais, en 1421, Martin V lui imposa silence et, en 1441, les Hyéronimites vinrent s'établir à Rome, sur le mont Janicule, où ils se trouvent encore de nos jours.

A Mantoue, ces religieux étaient très aimés et, dès son enfance, le bienheureux Marc allait les voir très fréquemment ; il trouvait dans leurs conversations, leurs encouragements et leurs exemples, la réponse aux attraits de perfection qui grandissaient en lui, car, dit Donesmondi, il se sentait intérieurement inspiré de laisser le monde pour se consacrer tout à Jésus-Christ.

Marc entra au noviciat à dix-huit ans, en 1498, car les Hyéronimites ne pouvaient admettre personne au-dessous de cet âge.

### AUSTÉRITÉ DE SA VIE — SES VERTUS

La maison était très fervente ; elle n'abritait que des âmes éprises de perfection. Un temps considérable était consacré à la prière, à la contemplation, à la pénitence. La règle était sévère. Les religieux avaient quatre Carêmes dans l'année : celui commun à tous les chrétiens, un second du lundi des Rogations au jour de la Pentecôte, un autre du 1er au 15 août, le dernier du 2 novembre au 25 décembre. Les lundi, mercredi, vendredi et samedi étaient, toute l'année, jours de jeûne ; on ne se nourrissait que d'un peu d'herbes cuites, de pain et de fruits. Les veilles, les prières et les disciplines étaient incessantes ; telle avait été la règle à ses débuts, mais, en 1444, sous le généralat du P. Barthélemy da Cesena, le Chapitre y avait apporté quelques légers adoucissements.

Le silence était rigoureux, et il n'était permis de le rompre que par nécessité et brièvement.

La règle était pour notre Bienheureux une loi sacrée ; il ne se lassait pas d'en approfondir et d'en méditer tous les détails, sachant qu'elle était son guide dans la voie du ciel.

Voici le programme qu'il s'était imposé en entrant en religion : renoncer à tout attachement terrestre, enlever de son cœur toute affection humaine, supprimer les imperfections, diriger vers le ciel les élans et les mouvements de son cœur, avancer dans le bien avec l'image du Sauveur devant les yeux, se laisser pénétrer et conduire par la lumière d'en haut. Il pensait et répétait sans cesse : « Conduisez-moi, ô mon Dieu, là où vous me voulez, je vous suivrai sans résistance. »

Il fit son noviciat avec la plus grande ferveur et jamais il ne regarda en arrière ; toute sa vie spirituelle fut fondée sur la mortification et l'humilité ; tandis que cette première vertu soulève l'âme jusqu'à lui faire toucher le ciel, l'autre le lui ouvre. Les pénitences et les macérations faisaient sa joie ; il en arriva à pouvoir imposer à son corps les plus grandes rigueurs. Comme les autres religieux, ses frères, il n'avait qu'un oreiller de paille sur une planche, mais, bien souvent, trouvant cette couche encore trop douce, il s'étendait sur le sol. Il ne mangeait que du pain et des fruits et jeûnait joyeusement chacun des jours de la semaine.

Il portait sous la bure un cilice de poil de chameau et réconfortait son âme par une prière assidue, de très fréquentes communions, le recueillement intérieur, l'examen continuel de ses misères et l'exercice constant de la vertu.

Respectueux envers ses frères, courtois et complaisant, il s'estimait toujours le dernier et le plus indigne de la maison,

aussi était-il rempli d'attentions pour tous et avide de remplir les offices les plus humbles de la communauté.

Jamais ses supérieurs n'eurent à le reprendre, même dans les circonstances les plus insignifiantes, car ils trouvaient en lui une âme toujours prête à obéir aux commandements les plus pénibles ; il écoutait leur voix comme si elle eût été celle de Dieu.

Il nous est impossible de savoir d'une manière précise si Marc parvint au sacerdoce ; ses biographes ne concordent pas sur ce point. Les uns disent qu'il resta toute sa vie simple Frère, suivant en cela l'exemple du fondateur des Hyéronimites qui, comme saint François, ne voulut jamais, par humilité, recevoir les Ordres sacrés. D'autres assurent qu'il fut prêtre et appuient leur témoignage sur de petites images de dévotion qui représentent notre Bienheureux célébrant la messe et élevant l'Hostie sainte après la consécration.

Quoi qu'il en soit, sa vie s'écoulait, suivant la règle, entre ses devoirs d'état, la prière, le travail et la pratique de la charité, qui offrait un vaste labeur à une âme aussi zélée que la sienne.

### IMITATEUR DE JÉSUS

L'esprit du Bienheureux était presque constamment fixé sur les mystères de la Passion, de l'agonie et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il s'enivrait des flots d'amour et de miséricorde qu'il voyait jaillir de ses plaies et, désireux d'avoir part aux souffrances du divin Crucifié, il se flagellait jusqu'au sang.

Marc méditait le grand mystère d'amour dans ses plus petits détails ; il jouissait de la gloire, de la puissance, de la charité de Notre-Seigneur ; il pleurait sur l'ingratitude des hommes et se transportait en esprit aux jours où la voix du Maître retentissait sur les foules de Palestine ; il aurait voulu confondre ses larmes avec celles de la multitude qui, avide des paroles de vie, fascinée par la suavité des regards du Seigneur, vaincue par toute la douceur de sa personne, chantait sur son passage des hymnes et des cantiques, tandis que lui, le Maître, avait pour tous un sourire, une pensée, une grâce, un prodige.

Pour emprunter les paroles d'un mystique, l'âme de notre Bienheureux était « une terre intérieure arrosée de larmes, nourrie d'ardeur et d'amour » ; il lui était possible, comme dans un temple sacré, d'adorer, de veiller avec diligence, et l'ombre même du mal ne pouvait pas s'insinuer en lui pour rompre cette ineffable harmonie.

### DÉVOTION ET RAVISSEMENTS

La dévotion à la Mère de Dieu, qui avait pris un si magnifique essor au XI[e] siècle, était chère à l'Ordre hyéronimitain, qui pratiquait chaque jour divers exercices de piété envers Marie ; plusieurs portraits de notre Saint le représentent en prières devant la Madone à laquelle il recourait en toutes circonstances. Il méditait sa vie, en évoquait les espérances et les angoisses, les joies, les douleurs, les triomphes. A mesure qu'il avançait dans la vie, les journées du saint religieux n'étaient plus qu'un colloque intime avec le ciel, un gémissement d'amour et de désir, un continuel élan de l'âme et du cœur vers Dieu, qui l'appelait et l'attirait à lui avec une force croissante.

Il fut favorisé d'extases et de ravissements nombreux ; on eût dit que des flammes sortaient de lui et que son corps était entouré de rayons. Cette lumière se répandant au dehors par les fenêtres de l'église, il n'était pas rare de voir les passants s'arrêter, effrayés, croyant que l'édifice était la proie de l'incendie ; les chroniqueurs nous ont fréquemment rapporté ces merveilles avec de minutieux détails. En voici un exemple : un jour, les religieuses de Sainte-Claire, voisines de l'ermitage de Migliarino, le voient entouré de lumière. Craignant que l'incendie ne se soit déclaré, les Sœurs courent en grande hâte à l'ermitage et avisent les Frères du péril qui les menace ; aussitôt ceux-ci visitent tous les corridors, toutes les cellules, mais en vain ; ils ne trouvent aucune trace de feu. Enfin, entrés à l'église, ils voient le Bienheureux en extase, rayonnant de lumière, à genoux, les bras levés vers le ciel, la tête renversée en arrière et les yeux ravis d'admiration.

### ESPRIT PROPHÉTIQUE

Chez Marc, l'abondance des faveurs célestes allait de pair avec un absolu détachement de la vie et du monde.

Il était favorisé du don de prophétie, et les faits miraculeux ne sont pas rares dans sa vie.

Une femme, paralysée depuis de longues années et exposée à mourir subitement, eut, après avoir épuisé toutes les ressources de la médecine, recours au Fr. Marc dont on racontait tant de prodiges : le jeune ermite leva la main sur elle, la bénit et la malade fut aussitôt guérie.

Il arriva qu'un des frères de notre Bienheureux fut arbitrairement arrêté sous l'inculpation de graves délits dont il était innocent. Toutes ses instances pour être mis en liberté furent vaines, car personne ne voulait croire que ces inculpations fussent des calomnies. Un jour, notre Bienheureux alla le visiter et lui recommanda de prendre courage, car il n'allait pas tarder à être relâché. De fait, la nuit suivante, le pauvre prisonnier, réveillé au milieu de son sommeil, fut comme poussé par une main invisible. Il se dirige vers la porte de sa cellule qu'il trouve ouverte ainsi que toutes celles de la prison ; le temps de les franchir et il est en liberté.

### MALADIE ET MORT DU BIENHEUREUX

Marc, épuisé par les veilles, les jeûnes, les macérations, tomba malade ; il reçut la souffrance non seulement avec résignation, mais avec plaisir. A la grande admiration des religieux, il ne proférait pas une plainte: calme, souriant, joyeux, il conservait sa gaieté habituelle au milieu des douleurs les plus pénibles. Ses lèvres n'avaient que des accents de prière et de soumission ; il ne

parlait jamais de ses souffrances, mais de la bienheureuse éternité qui l'attendait et de Dieu qui l'appelait.

Il demanda les derniers secours de la religion et les reçut avec grande ferveur ; il s'émut profondément devant la miséricorde de Dieu qui venait le visiter au milieu des angoisses de l'agonie, puis il attendit joyeusement la mort qui ne tarda pas. Tandis qu'il tenait le crucifix serré dans ses mains et qu'il le baisait amoureusement en le couvrant de larmes, il leva les yeux, fixa doucement le ciel et s'endormit dans le Seigneur.

Il avait trente ans ; c'était en 1510, le 24 février suivant le calendrier diocésain.

Pour les saints, la mort est un gain ; à peine l'événement fut-il connu qu'une foule extraordinaire, accourue des bourgades environnantes, se rendit à l'église de Migliarino, tout le temps que le corps y fut exposé. Hommes, femmes, enfants de toutes conditions se précipitaient sur le Saint pour lui baiser les mains, les pieds, les vêtements et pour lui faire toucher des objets de dévotion.

Plus tard, beaucoup d'objets furent distribués comme reliques, avec l'autorisation de la curie épiscopale ; il y en une insigne dans l'église paroissiale de Gonzague, et le couvent de la Victoire à Vérone possède de lui une chemise, un cilice et une tunique de laine grossière.

### FUNÉRAILLES ET TRANSLATIONS

Quelques jours après la mort, le corps du saint religieux fut déposé dans la sépulture commune des Frères de Migliarino, et aussitôt sa tombe fut entourée de malheureux accourus pour implorer son intercession dans leurs souffrances ou dans leurs peines.

Les grâces, les guérisons miraculeuses, les prodiges, les consolations de tout genre obtenus de jour en jour plus abondamment auprès de ce tombeau, obligèrent de le transporter dans un endroit plus convenable et d'accès plus facile, d'autant plus que les foules accourues pour y prier étaient si nombreuses que les Frères en étaient fort dérangés dans leur couvent, aussi acquiescèrent-ils volontiers aux désirs de la multitude.

En 1512, deux ans après la mort du Bienheureux, le cardinal Sigismond Gonzague, évêque de Mantoue, ordonna le transfert de la sainte dépouille dans la chapelle du monastère. Au jour indiqué pour la cérémonie, une grande foule vint pour y assister et, lorsqu'on ouvrit la sépulture, le corps fut trouvé intact, son aspect était absolument celui d'un vivant.

Une imposante procession accompagna le Bienheureux à l'église Saint-Matthieu, où il fut déposé dans une place d'honneur.

En 1603, un siècle environ plus tard, une dame, qui avait obtenu une faveur insigne par l'intercession du Bienheureux, lui fit faire, en action de grâces, une magnifique châsse ; placée dans une des murailles de l'église, elle était fermée par une grille, qui permettait de voir le corps du Vénérable.

On continuait à vénérer ce tombeau quand, en 1629, l'empereur d'Autriche, Ferdinand III, et le duc de Mantoue, Charles Ier, en vinrent aux mains, chacun émettant des prétentions pour la possession du duché. Après l'invasion du territoire par les Impériaux, on décréta la destruction de toutes les maisons ou constructions en dehors de la ville ; les Pères, obligés d'abandonner leur couvent, transportèrent provisoirement le corps du Saint à la paroisse de Sainte-Catherine et, l'année suivante, à la petite église du Christ flagellé qui leur avait été donnée par l'évêque.

Avec le concours du duc de Mantoue, les Pères réussirent à construire une nouvelle église en l'honneur de saint Matthieu et y transportèrent en 1634 la châsse de leur Bienheureux.

Les translations du Saint n'étaient pas encore terminées ; en 1652, une Bulle du pape Innocent X ordonna la suppression des petits couvents ; c'était le cas de la maison de nos Hyéronimites, et leur supérieur, le P. Hippolyte Anelli, dut faire la remise de tous les biens entre les mains du vicaire général du diocèse, biens qui leur furent rendus en 1653. Peu après, le corps du Bienheureux fut placé dans une chapelle latérale de l'église à main droite, puis rapporté à l'endroit primitif, après une nouvelle reconnaissance des reliques, le 11 décembre 1759.

En 1771, la châsse fut portée dans l'église des Chanoines réguliers de Saint-Marc évangéliste, à Mantoue même, et, au moment du bombardement des Français, le 27 mars 1797, elle trouva un refuge dans la chapelle des chanoinesses de Latran, à Cantelina. Cette chapelle, ayant beaucoup souffert du siège, dut subir des restaurations pendant lesquelles on confia le précieux dépôt au prieur de San-Martino, D. Paolo Pradella, et, quatre ans ensuite, au prêtre Alessandro Lavazzoni qui, après l'avoir conservé dans une cellule du Séminaire, le fit transporter à la cathédrale, où il se trouve encore aujourd'hui, dans la petite chapelle de la Vierge couronnée, à droite de celle du Saint Sacrement.

Le bienheureux Marc y repose dans l'attitude d'un doux sommeil, avec son vêtement violet, la tête appuyée sur un coussin de velours rouge, les mains croisées sur la poitrine et les pieds nus. Il est exposé à la vénération des fidèles chaque année, le 24 février et à la Toussaint.

Le culte rendu au Vénérable a été approuvé par le pape Pie X, le 2 mars 1906, et il jouit dès lors du titre de Bienheureux.

C. DE L.

### SOURCE

*Il beato Marco da Mantova*, dal sac. prof. ERNESTO IALLONGHI. Roma, 1909. Tipografia Bazzocchi et Casadei.

# SAINT TARAISE, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

*Fête le 25 février.*

**Saint Taraise apparaît en songe à Léon, empereur de Constantinople, qui avait embrassé l'erreur des iconoclastes, et ordonne à un ange de le frapper de son épée. Six jours après, l'empereur, insensible à cet avertissement du ciel, perdait l'empire et la vie.**

### SES PARENTS — SON ÉDUCATION

L'hérésie des iconoclastes agitait l'Eglise d'Orient lorsque saint Taraise vit le jour. Il naquit à Constantinople de parents nobles. Son père, appelé Georges, exerçait les fonctions de juge, mais il fut dépouillé de cette charge pour avoir préféré la vérité aux croyances de l'empereur et du peuple.

La mère de saint Taraise s'appelait Euthymie. Modèle de piété, elle prit un grand soin de faire croître cette vertu dans le cœur de son fils.

A côté des exemples et des exhortations de ses parents, le jeune Taraise trouvait pour son âme un second aliment dans l'étude de la Sainte Ecriture, qui illuminait son intelligence et agrandissait son cœur, en le portant vers les choses élevées et divines. Il joignit à l'étude des choses surnaturelles celle des sciences humaines, comme l'éloquence. Aussi, bien jeune encore, il se fit remarquer de tous par ses talents et par ses vertus; l'empereur lui-même le prit en estime, l'appela à sa cour, le revêtit de la dignité consulaire et le nomma son secrétaire.

### SAINT TARAISE A LA COUR

Taraise, placé ainsi au milieu des honneurs du monde par le seul effet de son mérite, ne leur donna point ses affections; il conserva au contraire l'amour du ciel, le seul trésor qui ne périra pas, et il n'eut d'autre ambition que de communiquer à ceux qui le fréquentaient l'esprit surnaturel dont il était rempli. C'est du milieu de ces honneurs que Dieu l'appela pour gouverner l'Eglise de Constantinople.

### ÉTAT DE L'ÉGLISE DE CONSTANTINOPLE ÉLECTION DE SAINT TARAISE

Cette Eglise était alors affligée par l'hérésie iconoclaste, qui s'acharnait à détruire les choses saintes, comme les crucifix, les images de la Sainte Vierge et des saints, sous prétexte que, vénérer ces objets, c'était renouveler l'idolâtrie. A la tête de cette impiété, se trouvaient les empereurs. Plusieurs patriarches, qui se succédèrent sur le siège de Constantinople, n'osèrent pas s'opposer aux volontés impériales et allèrent même jusqu'à les favoriser en prononçant l'abolition du culte des images saintes. Le peuple, d'abord étonné de ces nouveautés, finit par les accepter.

Paul, patriarche de Constantinople, venait de souscrire à l'hérésie, mais, éclairé par la grâce, touché de repentir, il quitta le trône pontifical, témoin de son scandale, pour aller s'enfermer dans un monastère. L'empereur tenta, mais vai-

nement, de le rappeler auprès de lui. Paul persista dans la vie pénitente qu'il avait embrassée, et il répondit aux sollicitations de la cour : « Je refuse d'être le pasteur d'un troupeau hérétique, et je préfère vivre dans un sépulcre, plutôt que d'encourir les anathèmes du Saint-Siège. » Il fallut donc nommer un nouveau patriarche.

Constantin VI, qui avait reçu de sa mère, l'impératrice Irène, une éducation catholique, désirait faire revivre l'ancienne foi, et, pour cela, il voulut donner au patriarche Paul un successeur qui eût l'esprit catholique, afin qu'avec lui il pût ramener l'Eglise d'Orient dans les sentiers de la vérité. Le ministre Taraise lui parut l'homme le plus capable de mener à bonne fin le rétablissement de l'ancienne foi; il le désigna donc pour être élevé au patriarcat.

Notre Saint, en apprenant le choix qui venait d'être fait de sa personne, ne voulut point d'abord y consentir; son humilité s'effrayait de cet honneur, et, d'un autre côté, il pressentait les travaux et les peines de tout genre qui l'attendaient, mais la grâce de Dieu vint le fortifier et l'engager à recevoir ce lourd fardeau pour l'amour de Jésus-Christ. Taraise accepta donc, mais il exhorta en même temps la piété du prince à poursuivre jusqu'au bout le dessein qu'elle avait conçu de rétablir la foi catholique : « Que l'Eglise d'Orient, » disait-il, dépouillée par l'impiété tyrannique » de son antique beauté, et comme enveloppée de » langes déchirés qui sont les dogmes malsains » et pernicieux de l'hérésie, que l'Eglise soit de » nouveau revêtue par Dieu et par vous de ses » ornements aux couleurs magnifiques et variées. » L'élection de Taraise fut accueillie avec des transports de joie par tout le peuple, et, notifiée au Souverain Pontife saint Adrien Ier, elle reçut son entière approbation.

### VERTUS DU SAINT PATRIARCHE

Le ministre devenu patriarche déposa les habits du monde pour revêtir ceux de la pauvreté évangélique. Il apporta dans sa vie la plus grande simplicité : sa table était celle d'un homme mortifié; son sommeil était très court. Ne voulant être à charge à personne, il évitait autant qu'il le pouvait les soins d'autrui, disant, à l'exemple du divin Maître : « Je ne suis point venu pour être servi mais pour servir les autres. » Ses habits n'avaient rien qui pût frapper les yeux. En cela il voulut être imité de ses clercs, un peu trop amis de la splendeur et de l'éclat des vêtements.

A la pauvreté, à la mortification, à la piété, saint Taraise joignait une grande charité. Il exerçait cette vertu d'abord envers les pauvres. Dans sa bonté pour ces membres souffrants de Jésus-Christ, il leur partageait lui-même les mets de sa table. Pendant l'hiver, il faisait acheter à ses frais une grande quantité de vêtements et les leur distribuait.

Sa bonté, comme celle de Notre-Seigneur, ne s'étendait pas seulement aux pauvres mendiants, elle veillait encore sur les personnes riches. Un homme distingué s'était acquis les bonnes grâces de l'empereur et avait obtenu à la cour une charge honorable. Calomnié et accusé injustement, il fut jeté en prison. S'étant échappé de ce lieu, il vint, à la faveur de la nuit, se réfugier dans une église, où il espérait trouver un asile assuré contre les poursuites de la justice. Des soldats l'y ayant trouvé n'osèrent pas s'emparer de lui par respect pour le saint lieu; seulement, ils gardèrent toutes les issues. Le patriarche fut informé de ce qui se passait; touché de pitié pour le malheureux, il employa tout son crédit à le sauver. Il vint le visiter et, le prenant sous sa protection, il le fit sortir de l'église, mais les soldats l'arrachèrent de ses mains et le ramenèrent en prison. Saint Taraise, indigné, excommunia ces audacieux, et n'eut point de repos qu'il n'eût décidé l'empereur à rendre la liberté au prisonnier.

### ZÈLE DE SAINT TARAISE POUR LA FOI CATHOLIQUE IL FONDE UN MONASTÈRE — CONCILE DE NICÉE

Saint Taraise, en montant sur le siège patriarcal de Constantinople, s'était déclaré catholique et entièrement soumis à la pure doctrine de la sainte Eglise romaine. Fidèle à son plan qui lui avait été inspiré par la grâce, il déploya pendant tout le cours de sa vie apostolique un zèle et une patience exemplaires pour extirper l'erreur du milieu de son troupeau. L'hérésie iconoclaste était enracinée en quelque sorte dans le clergé, de là elle se propageait parmi le peuple. C'est pourquoi saint Taraise travailla à donner aux fidèles des ministres profondément catholiques et fit construire un monastère pour y élever de jeunes clercs dans la connaissance et l'amour de la vraie doctrine. Cette maison fut bénie de Dieu; elle donna un grand nombre d'apôtres qui furent tous très attachés à la vraie foi et la défendirent fidèlement contre les attaques de l'erreur; parmi eux, plusieurs furent élevés à la dignité épiscopale.

A côté de l'influence du clergé, l'hérésie avait encore pour se soutenir l'autorité d'un conciliabule qui avait été tenu à Constantinople. Pour détruire cet autre point d'appui, saint Taraise voulut assembler un Concile œcuménique par lequel l'erreur iconoclaste serait anathématisée et la vérité de l'ancienne foi proclamée. Après avoir obtenu l'approbation du Saint-Siège et l'assistance de l'empereur, il convoqua tous les évêques orientaux pour un nouveau Concile à Constantinople. Plus de 370 prélats répondirent à son appel. Le Souverain Pontife Adrien Ier envoya ses légats pour présider le Concile qui s'ouvrit d'abord à Constantinople, mais fut ensuite transféré à Nicée à cause des troubles excités par les hérétiques. Les légats du Siège apostolique le présidèrent; après eux, le patriarche saint Taraise y tint la première place. Il serait trop long de raconter ici la part qu'il prit dans les séances et la grande charité dont il usa envers les évêques hérétiques repentants. Nous nous bornerons à voir comment il travailla à faire accepter par son Eglise les décrets de ce Concile. Tous les Pères furent unanimes à anathématiser l'hérésie iconoclaste et à exalter le culte des saintes images.

Saint Taraise vit donc ses efforts pour le rétablissement de l'ancienne foi chez les Grecs couronnés d'un plein succès. Il annonça cette bonne nouvelle au Souverain Pontife : « L'hérésie blas- » phématoire, disait-il, est rejetée et foulée aux » pieds, l'Eglise a de nouveau revêtu son propre » ornement, elle retrouve la paix après tant » d'épreuves. La vérité est inébranlable; contre » elle les portes de l'enfer et l'infidélité ne pré- » vaudront jamais : c'est la promesse sortie de » la bouche du Seigneur. » Il écrivit aussi à la cour et aux fidèles de Constantinople pour leur apprendre les décisions du Concile.

### SA CONDUITE A L'ÉGARD DES HÉRÉTIQUES — RÉFORME QU'IL OPÈRE AU SEIN DU CLERGÉ

De retour à Constantinople, le saint pasteur

travailla avec zèle à faire régner au milieu de son troupeau la doctrine que le Concile de Nicée venait de proclamer. Parmi les hérétiques, les uns faisaient partie du clergé, les autres étaient du peuple. Envers ceux-là il usa d'une grande miséricorde; il aurait pu les punir en leur enlevant leurs bénéfices, mais il ne le fit point. Un grand nombre d'entre eux revinrent de leurs erreurs, saint Taraise les reçut comme des frères; les autres hésitaient encore, il les gagna à force de zèle et de charité. Pour le peuple, il multiplia ses instructions, il ne négligea rien pour l'éclairer et le ramener dans la bonne voie.

Tout en travaillant pour le rétablissement du dogme, saint Taraise s'occupa aussi de rétablir plusieurs points de la discipline dont l'oubli était la cause de désordres très graves. La simonie régnait dans le clergé grec; l'argent était le grand moyen par lequel on arrivait aux dignités ecclésiastiques; avec quelques deniers, un scélérat pouvait acheter une dignité qui avait coûté le sang du Sauveur. Saint Taraise remédia à cet abus en statuant que, désormais, les évêques ne pourraient recevoir aucune rémunération pour les ordinations qu'ils auraient à conférer. Vigilant en toute chose, zélé pour la perfection de ses clercs, il corrigea plusieurs points de leur vie qui n'étaient pas conformes à leur vocation. Ils avaient la coutume d'assister aux courses de chevaux; il leur défendit désormais ce spectacle. Il les exhortait aussi à ne pas prêter l'oreille aux discours mondains. En un mot, il travaillait à les rendre conformes en tout au modèle du prêtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dieu bénit le zèle de son serviteur en rendant à l'Eglise de Constantinople la paix et la prospérité.

### SAINT TARAISE S'OPPOSE AU DIVORCE DE L'EMPEREUR PERSÉCUTION QU'IL ENDURE — DIEU LUI FAIT JUSTICE

Mais une nouvelle épreuve vint traverser cette paix. L'empereur Constantin VI, que nous avons vu marcher jusqu'ici dans le droit sentier, se laissa vaincre par un vice honteux. Pris de passion pour une femme étrangère, il voulut amener le saint patriarche à bénir un mariage illégitime. Saint Taraise refusa avec énergie, et comme l'empereur menaçait de rappeler l'hérésie et la persécution, il lui répondit : « Nous ne céderons point » à vos menaces: nous subirons les plus cruels » supplices, la mort même, plutôt que de nous » prêter à vos desseins pervers. » L'empereur persista dans sa voie criminelle; il paya un indigne prêtre, appelé Joseph, qui consacra son divorce.

En même temps, pour se venger de la résistance du Saint, Constantin lui fit subir de cruelles épreuves. Il envoya en exil ses amis, lui enleva ses fidèles serviteurs et les remplaça par des gens de mœurs grossières. Taraise souffrit cette persécution avec la patience de Job; il ne douta jamais de la justice de Dieu.

L'empereur, en effet, perdit bientôt l'empire et la vie, laissant après lui un exemple des châtiments que Dieu inflige à ceux qui persécutent ses élus.

Saint Taraise n'avait pas excommunié le prince adultère, parce qu'il craignait de rallumer la persécution. Cette prudence fut regardée par plusieurs saints personnages comme une faiblesse et un manque d'énergie; mais le Saint sut se justifier. Dès qu'il put agir, il excommunia et chassa de Constantinople l'indigne prêtre qui avait béni le mariage illégitime; il travailla aussi avec zèle à raffermir la foi ébranlée par la vie scandaleuse de Constantin.

### MORT DU SAINT PATRIARCHE

Après avoir gouverné l'Eglise de Constantinople pendant vingt-deux ans, après l'avoir ramenée dans les sentiers de la vérité et l'y avoir maintenue au prix d'un zèle, d'une persévérance à toute épreuve, saint Taraise fut appelé au Ciel pour y recevoir la couronne que Dieu lui réservait. Quelques heures avant de quitter ce monde, il eut encore une lutte terrible à soutenir contre les démons.

Ceux-ci lui apparurent et l'accusèrent de plusieurs crimes. Le Saint, qui sentait sa conscience parfaitement exempte de ce crimes, combattait de la voix ces esprits menteurs, et, la parole étant venue à lui manquer, il les poursuivait du geste. La tentation cessa, et Taraise, ayant recouvré la paix et la parole, s'endormit dans le Seigneur, tandis qu'à l'église on chantait ce verset du psaume : « Inclinez-vous, Seigneur, et écoutez-moi. »

### APPARITION DU SAINT A L'EMPEREUR

Ce Saint, qui avait combattu l'hérésie pendant sa vie, la combattit encore après sa mort. L'empereur Léon, successeur de Constantin VI, avait embrassé les erreurs iconoclastes et avait jeté de nouveau l'Eglise d'Orient dans l'hérésie. Saint Taraise lui apparut en songe avec un visage sévère, ayant à ses côtés un personnage appelé Michel. Celui-ci portait une épée; saint Taraise lui ordonne de la tirer du fourreau et d'en frapper l'empereur, ce qui fut fait. Léon voulut se venger de cette terrible prédiction en torturant les enfants de saint Taraise, c'est-à-dire les clercs qui habitaient le monastère fondé par le Saint, mais il fut bientôt arrêté dans sa cruauté, car, six jours après l'apparition de saint Taraise, il fut tué par un soldat nommé Michel, qui devint ensuite empereur.

### SAINT TARAISE ET LA SAINTE VIERGE

Saint Taraise était animé d'une tendre dévotion envers la Vierge Marie, et voici avec quel doux enthousiasme il la saluait un jour dans un discours à son peuple pour la fête de la Présentation.

« De quelles louanges vous comblerons-nous, ô Marie, ô Vierge Immaculée, Vierge sans tache, ornement des femmes et éclat des jeunes filles; O Mère et Vierge sainte, vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous êtes célébrée à cause de votre innocence, vous êtes marquée du sceau de la virginité.

» Par vous est révoquée la malédiction d'Adam; par vous est payée la dette d'Eve; vous êtes l'offrande d'Abel, la victime choisie parmi les premiers-nés, le sacrifice immaculé. Vous êtes l'espérance en Dieu d'Enos, espérance qui ne fut point confondue; vous êtes la grâce que reçut Enoch transporté dans une vie plus sûre; vous êtes l'arche de Noé, et, grâce à vous, la seconde famille humaine est réconciliée avec Dieu.

» Vous êtes la magnifique splendeur du royaume et du sacerdoce de Melchisédech, la ferme espérance d'Abraham et sa foi obéissante aux destinées de sa race. Vous êtes le nouveau sacrifice représenté par Isaac, l'holocauste raisonnable et spirituel; grâce à vous l'on peut gravir l'échelle de Jacob, et vous êtes le type très noble de cette fécondité qui donna la vie aux douze tribus d'Israël.

» Vous êtes la Fille de la race de Juda, la chasteté de Joseph, et par vous est renversée la vieille Egypte, je veux dire la synagogue des Juifs, ô Immaculée.

» Vous êtes le livre de Moïse législateur, livre divinement inspiré, où est consigné le sacrement de la régénération ; vous êtes la table de la loi écrite par le doigt de Dieu, comme sur un autre Sinaï où le nouvel Israël a été vengé des Egyptiens invisibles, les démons. L'ancien peuple choisi fut nourri au désert par la manne, et l'eau jaillit de la pierre pour étancher sa soif; or, la pierre était le Christ, et il est sorti de votre sein, comme un époux de sa chambre nuptiale. C'est vous la verge fleurie d'Aaron, c'est vous la Fille de David, brillante sous son manteau aux franges d'or et aux ornements variés.

» Vous êtes le miroir des prophètes et l'accomplissement de leurs prédictions. Qu'il vous a bien caractérisée, Ezéchiel, quand il vous appela la porte close par où nul ne passera si ce n'est le Seigneur seul et qu'il laissera fermée. C'est vous que prophétisait la voix, grande entre toutes, d'Isaïe, quand il annonçait la tige de Jessé, cette tige d'où devait sortir la fleur qui est le Christ, divin semeur qui, après avoir arraché jusqu'aux racines les rejetons du vice, devait faire germer dans le champ de nos âmes les semences de la foi.

» C'est vous qu'annonçait Jérémie, quand il disait : « Les jours viendront, dit le Seigneur, » dans lesquels je ferai une nouvelle alliance » avec la maison d'Israël et avec la maison de » Juda, non selon l'alliance que je fis avec leur » père », prédisant ainsi la venue et la naissance de votre Fils et appelant tous les peuples de la terre à l'adoration du vrai Dieu. C'est vous que Daniel, l'homme des désirs, a appelée la haute montagne d'où devait être détaché le Christ, la pierre angulaire, pour venir renverser et briser la statue du démon trompeur, c'est-à-dire le règne de Satan.

» Je vous honore, brebis sans tache, je vous exalte, ô pleine de grâce, je vous chante, habitation pure et immaculée de Dieu. Et vraiment, là où avait abondé le péché, la grâce a surabondé. Par une femme, la mort nous est venue, par une femme, Jésus-Christ viendra tout réparer ; par le serpent, nous avons reçu une nourriture amère ; par Jésus-Christ, nous sommes nourris du pain de l'immortalité. Eve, notre première mère, a mis au jour Caïn, le prince de l'envie et de la méchanceté ; votre Fils unique, ô Marie, est le premier-né de la vie et de la résurrection. O prodige inouï ! ô nouveauté admirable ! ô sagesse que nulle parole ne peut exprimer !

» Nous donc, peuple de Dieu, nation sainte, assemblée agréable au Seigneur, fils de la colombe, enfants de la grâce, en cette fête de la Vierge, avec un cœur pur, avec des lèvres sanctifiées, que nos langues lui chantent des hymnes d'une suave harmonie. Pour célébrer cette fête magnifique entre toutes, joyeuse pour les anges et digne des louanges des hommes, répétons avec un respect mêlé d'une sainte joie l'*Ave* de Gabriel.

» *Je vous salue*, délices du Père, vous par qui la connaissance du vrai Dieu a atteint les extrémités de la terre ; je vous salue, demeure du Fils, d'où ce Sauveur est sorti revêtu de notre chair ; je vous salue, tabernacle ineffable de l'Esprit-Saint. Je vous salue, ô plus sainte que les chérubins ; je vous salue, ô plus glorieuse que les séraphins ; je vous salue, ô plus vaste que le ciel, plus splendide que le soleil, plus brillante que la lune ; je vous salue, éclat multiple des astres ; je vous salue, nuée légère qui nous apportez la pluie céleste ; je vous salue, brise sainte, qui avez chassé de la terre les esprits de malice ; je vous salue, noble accent des prophètes ; je vous salue, voix des apôtres, entendue jusqu'aux extrémités du monde ; je vous salue, témoignage très excellent des martyrs ; je vous salue, parole très digne de louange des patriarches ; je vous salue, souverain ornement des saints ; je vous salue, cause du salut des mortels ; je vous salue, Reine par qui nous est venue la paix ; je vous salue, splendeur immaculée des mères ; je vous salue, médiatrice de tous ceux qui sont sous le ciel ; je vous salue, réparation de la terre entière ; je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, qui existait avant vous, qui est né de vous et qui est avec nous. A lui soit la louange, avec le Père et l'Esprit très saint et vivifiant, maintenant et toujours et dans les infinis des siècles. Ainsi soit-il. »

# LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN D'APPARITIO

## ENTREPRENEUR PUIS FRÈRE FRANCISCAIN

*Fête le 25 février.*

Tour à tour berger, domestique, émigrant, entrepreneur de travaux publics, colon-mexicain et enfin Frère convers dans un couvent de Franciscains, le serviteur de Dieu dont nous allons esquisser l'histoire fut un modèle de vertu dans les différents états de la vie chrétienne.

LE JEUNE BERGER — UN LOUP CHIRURGIEN

Sébastien naquit l'an 1502, à Gudéna, petite ville du diocèse d'Orense, dans la province de Galice, en Espagne.

Ses parents n'étaient ni riches, ni savants selon le monde, mais ils avaient des lumières et des trésors plus nécessaires et plus durables que ceux dont s'enorgueillissent parfois les grands seigneurs : ils marchaient à la lumière de la foi chrétienne et en pratiquaient les vertus.

Ils élevèrent leurs enfants dans la crainte et l'amour de Dieu, leur apprenant à le bien prier, à bien observer ses commandements et à fuir toute espèce de péché.

Le petit Sébastien devint bientôt le modèle de ses frères, par son filial respect pour ses parents, son obéissance ponctuelle, sa piété angélique et son intelligente activité dans le travail.

On lui confia la garde des troupeaux, sûr qu'on était de pouvoir compter sur sa vigilance et ses soins.

Une tradition rapporte un trait curieux sur cette époque de sa vie. Sébastien, âgé de douze ans, fut atteint d'une maladie très grave et contagieuse. Il souffrait, seul, dans une chaumière solitaire et à demi ruinée. Un loup sortit des bois, vint rôder aux abords de la cabane et pénétra jusqu'au lit du jeune mourant.

Celui-ci dut frémir à la vue du féroce animal, mais comment fuir? Il n'avait d'autre ressource que d'invoquer Dieu et son ange gardien. L'animal lui donna un coup de dent et s'enfuit: chirurgien inattendu, envoyé par la Providence à son jeune serviteur: la blessure était légère; il s'en échappa des matières purulentes, et le malade fut soulagé.

Sa mère étant venue le voir, le trouva beaucoup mieux; elle le ramena à la maison où ses soins assidus lui rendirent bientôt la santé.

### DOMESTIQUE A SALAMANQUE — LE SALUT AVANT TOUT

A l'âge de quinze ans, Sébastien, capable d'être un domestique laborieux et fidèle, songe à trouver une position qui lui permette de venir en aide à sa famille.

Il part pour Salamanque, au centre de l'Espagne, et trouve une excellente place de domestique chez une riche veuve de cette grande ville. Ses services sont agréés, et lui font espérer des gages importants.

Hélas! les habitants de cette maison ne valaient pas notre jeune paysan chrétien et celui-ci s'aperçut bientôt que la vertu n'y était pas à la hauteur de la richesse. Il se vit exposé à plusieurs dangers d'offenser Dieu; plusieurs fois de perfides embûches furent tendues à sa chasteté; il y échappa avec une fermeté pleine de courage, et pour se soustraire désormais au péril, il n'hésita pas à quitter cette maison.

C'était sacrifier une position avantageuse et assurée pour courir de nouveau à la recherche d'une place incertaine, mais il était persuadé qu'il faut préférer Dieu à tout, et que le salut de notre âme passe avant les biens de ce monde.

*A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* a dit Jésus-Christ.

Sébastien se confia à la Providence, qui ne l'abandonna point: il trouva du travail chez deux cultivateurs de San-Lucar de Barraméda. Il fut heureux de retrouver, avec l'air pur des champs, les fortifiants travaux de l'agriculture et la solitude favorable à la prière. Il ne regretta point la ville, ni son tumulte, ni ses vains plaisirs, ni ses mauvais exemples. Fidèle au repos du dimanche et à tous ses devoirs d'excellent chrétien, Sébastien était consciencieux vis-à-vis de ses maîtres, parce qu'il était consciencieux vis-à-vis de Dieu, qui voit tout. Actif, sobre, laborieux, docile, il n'avait pas tardé à conquérir leur estime.

Il resta à leur service pendant huit ans.

L'argent qu'il gagna fut employé à venir en aide à ses vieux parents et à fournir une dot convenable à ses sœurs.

### SÉBASTIEN PART POUR L'AMÉRIQUE

Il n'était bruit alors dans toute l'Espagne que des merveilleuses découvertes faites au delà de l'Océan par Christophe Colomb et ceux qui s'étaient élancés sur ses traces. Fernand Cortez venait de conquérir l'empire du Mexique. Beaucoup d'Espagnols s'embarquaient sans cesse pour cette riche et populeuse contrée, qu'ils surnommèrent la *Nouvelle Espagne*.

Notre brave fermier de San-Lucar pensa que le Mexique pourrait bien devenir pour lui une nouvelle patrie, plus généreuse à son égard que la première. Il est probable que le désir de coopérer à implanter dans ce pays la civilisation chrétienne ne fut pas non plus étranger à sa décision. Toujours est-il qu'il partit.

Sur ces navires à voiles, chargés d'émigrants, d'armes et de chevaux, qui affrontaient les flots et les vents de l'Atlantique, pendant un voyage de plusieurs mois, la vie était loin d'être une partie de plaisir.

A côté de saints missionnaires brûlant d'aller convertir à Jésus-Christ des milliers d'Indiens et peut-être de conquérir la palme du martyre; à côté de chrétiens vertueux et sages, vrais fils de l'Espagne, se pressaient des multitudes d'hommes altérés par la soif de l'or et des richesses, dévorés par l'ambition; des aventuriers, parfois même des coupables, fuyant la justice de leur pays, tous rêvant la fortune dans les contrées nouvelles.

Sébastien eut beaucoup à souffrir de l'insolence de ses compagnons de route, qui l'accablèrent d'injures, sans arriver à ébranler sa patience.

Débarqué sur les côtes du Mexique, il traversa heureusement les plaines brûlantes et malsaines qui précèdent les terres montagneuses et élevées. Il s'arrêta d'abord à la Puebla-de-los-Angeles, ville célèbre par la beauté de son climat, et enfin continua sa route jusqu'à Mexico, capitale de la contrée.

Le désir d'une rapide fortune ne l'entraîna point vers les mines d'or; mais il commença par demander à l'agriculture le pain de chaque jour, comme en Espagne.

### IL DEVIENT ENTREPRENEUR DES TRAVAUX PUBLICS ET DE TRANSPORTS — USAGE QU'IL FAIT DE SES RICHESSES

Le commerce avec l'Europe se faisait de Mexico, par la Puebla, Zacathécas et le port de Vera-Cruz. Sébastien avait pu constater dans son voyage combien cette voie était encore difficile et périlleuse. Un des plus grands services à rendre à la colonie était d'ouvrir des routes à travers les vastes forêts et de jeter des ponts sur les torrents. Sébastien n'hésita pas à s'adonner à ce rude labeur; il travailla longtemps à la grand' route qui mène de Mexico à Zacathécas en passant par la Puebla.

Son génie actif et entreprenant lui valut une place des plus honorables parmi les exécuteurs de ces utiles et immenses travaux. En quelques années, il acquit des richesses considérables. Terrible tentation, surtout pour un homme qui avait été pauvre jusqu'alors. Mais l'humilité, l'habitude d'une vie mortifiée, et surtout sa généreuse charité firent de la richesse, dans ses mains, une source de mérites nouveaux.

Il devint comme l'économe et le père des pauvres. Il donnait largement à tous les indigents qui recouraient à lui, il les transportait gratuitement dans ses voitures, il dotait les filles pauvres

et vertueuses, il s'employait à délivrer les prisonniers pour dettes, il prêtait de l'argent aux agriculteurs qui en avaient besoin pour mettre leurs terres en rapport, et si la récolte n'était pas suffisamment rémunératrice, il n'insistait point pour être remboursé ; de même il accordait généreusement aux veuves la remise des dettes de leurs maris défunts, s'il les voyait dans la gêne.

L'estime dont il jouissait lui donnait tant d'autorité sur ses compatriotes que, dans les endroits où il se trouvait, ceux-ci le prenaient pour arbitre de tous leurs différends. Les Indiens eux-mêmes, malgré leur férocité naturelle et leur haine des conquérants espagnols, lui témoignaient un grand respect.

Ces nombreux et continuels travaux, cette patrie nouvelle où la fortune lui avait souri, ne lui faisaient point oublier la vraie patrie qui est le ciel. Il songeait sans cesse à l'éternité, dont chaque jour nous rapproche.

Sébastien ne craignait point que la prière fût un temps perdu, même pour les affaires de ce monde ; et il s'y appliquait avec ferveur et fidélité. Il s'exerçait à l'humilité, à la pénitence, fuyait le péché et les occasions du péché.

Au milieu même de l'opulence, il avait le rare courage de vivre avec une rigoureuse austérité ; il couchait sur une simple natte et se contentait d'une chétive nourriture.

Le démon multiplia ses efforts pour abattre cette âme d'élite, il l'attaqua de mille tentations, s'efforça de l'entraîner dans les plaisirs ou le découragement, de troubler son esprit, d'ébranler ses résolutions. Il l'obséda même sous des formes visibles, mais ne réussit qu'à augmenter les mérites du serviteur de Dieu, en lui fournissant l'occasion de multiplier ses victoires.

### SÉBASTIEN PROPRIÉTAIRE ET COLON — SON MARIAGE

En 1552, Sébastien, désireux de mener une vie plus calme, céda ses entreprises de routes et de transports, pour se livrer de nouveau à l'agriculture dont il avait toujours aimé les paisibles travaux. Il acheta une terre considérable non loin de Mexico et alla s'y fixer. Pendant les vingt ans qu'il y demeura, la culture intelligente et patiente du sol et l'élevage des bestiaux lui rapportèrent des sommes considérables. Ce fut autant de gagné pour les pauvres, dont le serviteur de Dieu s'était constitué la providence visible.

Pendant longtemps, Sébastien avait refusé de se marier, par amour de la chasteté. Et quant à ses biens, nous avons vu qu'il n'était pas en peine pour trouver, dans les indigents, des héritiers nombreux.

Cependant, plusieurs familles, que la vue de ses richesses captivaient non moins que ses vertus, ne cessaient de le poursuivre de leurs instances pour qu'il acceptât une de leurs filles en mariage. Parmi celles qu'on lui proposait, il s'en trouva une qui était à la fois vertueuse et pauvre ; le charitable colon consentit à épouser cette dernière.

Il en fit la compagne de ses bonnes œuvres et de ses exercices de piété, non moins que de ses occupations laborieuses. A l'exemple de saint Elzéar et de sainte Delphine, les deux époux vécurent dans une parfaite virginité, pour mieux plaire à Dieu.

Mais au bout d'un an d'union paisible, Sébastien perdit cette pieuse épouse et se vit de nouveau en butte aux recherches de parents intéressés. Après deux ans de veuvage, il se décida à se marier de nouveau : celle qu'il choisit cette fois appartenait à une noble famille, mais elle n'était pas moins vertueuse que la précédente. Son mari fut pour elle comme un père et un frère, et d'un mutuel consentement, les deux époux gardèrent la continence tant que dura leur mariage.

La Providence avait, en effet, d'autres desseins sur son serviteur ; au bout de quelques années, il eut la douleur de perdre aussi cette seconde femme, qui était pourtant beaucoup plus jeune que lui.

### A SOIXANTE-DIX ANS SÉBASTIEN SE FAIT RELIGIEUX

Le laborieux colon voyait arriver la vieillesse, mais il était très robuste encore, lorsqu'à l'âge de soixante-dix ans, il tomba dans une maladie mortelle. Les médecins jugèrent le mal sans remède, et lui-même se préparait à quitter ce monde.

Dieu, en effet, voulait qu'il quittât le monde, mais il lui réservait encore de longues années pour augmenter ses trésors célestes. Sur le point d'entrer dans l'éternité, Sébastien comprit mieux que jamais que tous les biens de cette terre sont fragiles et périssables, et que la grande affaire consiste à servir Dieu et à sauver son âme.

Revenu à la santé, au grand étonnement des médecins, il n'hésita pas à entrer dans la voie plus parfaite, dont Dieu lui avait montré les avantages immortels.

Il distribua une partie de ses biens aux pauvres, donna le reste au couvent des Clarisses de Mexico, s'enrôla lui-même dans le Tiers-Ordre de saint François et se mit au service du couvent des Clarisses, avec une humilité et un dévouement sans bornes.

L'année suivante, se sentant de plus en plus attiré vers la vie religieuse, il demanda aux Pères Franciscains de vouloir bien l'admettre dans leur Compagnie en qualité de Frère convers. On le reçut, malgré son grand âge, à cause de ses éminentes vertus.

On n'eut point à s'en repentir : ce vieillard de soixante et onze ans vécut encore vingt-sept ans dans la vie religieuse et rendit de nombreux services à sa communauté. Sa profonde humilité, sa ponctuelle obéissance, ses rigoureuses austérités, sa ferveur à la prière, son activité au travail en firent un religieux modèle.

Le démon, furieux, le poursuivit dans sa retraite, et lui livra de nouveau les plus terribles assauts ; mais, confiant en la puissance de Dieu, le bon moine vainquit si bien l'ennemi infernal, qu'à la fin, dit son historien, il n'en faisait pas plus de cas que d'un moucheron.

Après un an de noviciat, Fr. Sébastien fut envoyé au couvent de Técali, et l'année suivante (1575), au grand couvent de la Puebla, qui comptait plus de cent religieux. On sait que les fils de saint François vivent d'aumônes ; pour entretenir une si nombreuse communauté, il fallait un bon Frère quêteur. Cet humble et pénible emploi fut confié à Sébastien, qui l'exerça pendant vingt-six ans.

On ne saurait dire combien le bon vieillard déploya de courage et de dévouement, malgré son grand âge, au milieu des fatigues et des ennuis de sa charge.

### FAVEURS MIRACULEUSES — LE FRÈRE DES ANGES

Dieu voulut se montrer généreux envers un homme si dévoué pour ses Frères : il lui accorda des grâces insignes, comme il n'en donne qu'à ses saints : illuminations intérieures, visions

mystérieuses, révélations de l'avenir ou du secret des cœurs. Il en vint à semer pour ainsi dire les miracles sur ses pas : les actes de son procès de béatification en rapportent plus de trois cents, accomplis durant sa vie.

Le saint vieillard avait une dévotion pleine de confiance envers les anges et vivait en communications habituelles avec les célestes messagers de son Dieu. Ces bienheureux esprits l'accompagnaient dans ses voyages, le préservaient de la neige et de la pluie, le ramenaient dans son chemin quand il s'égarait, l'éclairaient d'une douce lumière au milieu des ténèbres de la nuit, le transportaient, au besoin, d'un lieu à un autre, lui procuraient de la nourriture dans les lieux déserts et abandonnés. Parfois même ils récréaient sa marche par d'harmonieux concerts et le bon Frère quêteur, tout ravi de joie, s'unissait à eux pour bénir le Créateur.

Certains lecteurs de peu de foi souriront peut-être à ce récit: mais vraiment qu'y a-t-il en tout cela d'impossible aux anges? Et Dieu n'est-il pas libre de se montrer plein de tendresse et de bonté pour ses vrais amis? Alors surtout qu'ils affrontent mille fatigues pour l'amour de lui, n'est-il pas libre de les consoler et de les encourager?

### LE ROI DE LA NATURE

On sait la miraculeuse puissance que Dieu avait donnée au séraphique Père saint François sur les animaux. Le patriarche d'Assise semblait avoir reconquis l'empire dont notre premier père Adam jouissait sur eux, dans le paradis terrestre, avant son péché. Plusieurs saints de sa famille spirituelle ont eu part à cette faveur, et notre bienheureux Sébastien a été du nombre.

On le vit subitement apprivoiser des mulets indomptés et des animaux féroces.

Obligé d'aller quêter au loin, pour la subsistance de la nombreuse communauté de la Puebla, il entassait sur un char, traîné par des bœufs, le blé et les autres denrées que la charité des fidèles mettait à sa disposition. Il était parfois en voyage pendant plusieurs jours de suite et, pendant ce temps, il prenait soin lui-même de ses bœufs.

C'était merveille, disent ses historiens, de voir avec quelle docilité ces lourds animaux sans raison lui obéissaient. Les anges sans doute, ici encore, lui prêtaient assistance. Au moindre signe du bon Frère, ses bœufs accouraient à lui, se levaient, se baissaient, s'agenouillaient même, suivant qu'il en était besoin et que leur maître le leur commandait. Le soir, il les envoyait paître aux abords des chemins et même dans les plantations de maïs, en leur recommandant de ne faire aucun dégât. En effet, ils se contentaient de dévorer l'herbe commune, sans manger une feuille de maïs, ni écraser une tige. A l'heure marquée, ils revenaient à leur chariot.

Voici un trait de ce genre, constaté dans une enquête officielle et consigné dans les actes du procès de béatification :

En 1596, Fr. Sébastien venait d'arriver avec ses chariots et six paires de bœufs à la *hacienda* (ferme) de don Juan Garcia, bienfaiteur du couvent. Après avoir dételé ses bêtes, le Frère leur ordonna d'aller paître sur les limites des champs cultivés. Le propriétaire qui était présent, peu habitué à voir commander aux bœufs si paternellement, prie le Franciscain de conduire ses animaux d'un autre côté. « N'ayez pas peur, répondit le Saint, d'un ton plein d'assurance, ils ne causeront aucun dommage. » Don Juan, médiocrement convaincu, surveille de loin les bœufs, d'un œil inquiet. Bientôt il les voit pénétrer dans une plantation de maïs. « Voilà vos bêtes qui dévastent mon maïs ! crie-t-il au Frère.

— Ce n'est pas possible, dit avec calme Sébastien ; vous allez voir. »

Et, du même ton, sans élever la voix, il appelle les bœufs.

Il était naturellement impossible qu'ils entendissent, à cause de la distance. Néanmoins, les voilà qui relèvent la tête et, l'un suivant l'autre, ils reviennent droit à leur maître. Celui-ci s'adressant au chef de file lui dit : « Avez-vous fait du tort à notre bienfaiteur? Avez-vous endommagé le maïs? »

Et l'animal de répondre aussitôt, par un branlement de tête négatif, comme aurait fait une personne muette.

« Avant de vous en retourner, reprit le Bienheureux, venez baiser la manche de mon habit. » Tous alors défilent gravement devant lui, l'un après l'autre, baisent sa manche et s'en retournent au pâturage.

Don Juan ne revenait pas de son admiration. Il y a lieu de croire qu'il fit, ce jour-là, une généreuse aumône aux disciples de saint François.

Dans une autre circonstance, Fr. Sébastien revenait à la Puebla avec un chargement de blé ; la nuit étant survenue, il s'arrêta et, pendant que ses bêtes reposaient, il s'écarta un peu pour faire oraison et se reposer ensuite un moment.

Or, le chariot stationnait devant une grande fourmilière. Les insectes étaient de belle taille, et, avec leur laborieuse activité, ces infatigables ouvrières se mirent en devoir de faire leur moisson dans la provision des moines. Jamais elles n'avaient été à si belle fête. Mais l'histoire n'était pas finie.

A son retour, Fr. Sébastien s'aperçoit que son blé a notablement diminué. Il commande aux petites voleuses de rapporter sur le champ tout ce qu'elles ont pris.

Aussitôt, grande agitation dans la fourmilière ; le travail recommence en sens inverse et les fourmies rapportent peu à peu au chariot tout ce qu'elles en ont enlevé.

### ÉMIGRATION POUR LA VRAIE PATRIE

Enfin, Dieu jugea qu'il était temps de couronner les longs services de son fidèle serviteur, et il acheva de perfectionner son âme par une dernière épreuve. Une grave maladie vint arrêter et clouer sur un lit de douleurs le bon Frère quêteur. Ses Frères en religion, qu'il avait servis si longtemps avec tant d'humilité et de dévouement, lui prodiguèrent à leur tour leurs soins fraternels et empressés.

La plus grande privation du saint vieillard était de ne pouvoir communier, à cause des vomissements qui le tourmentaient.

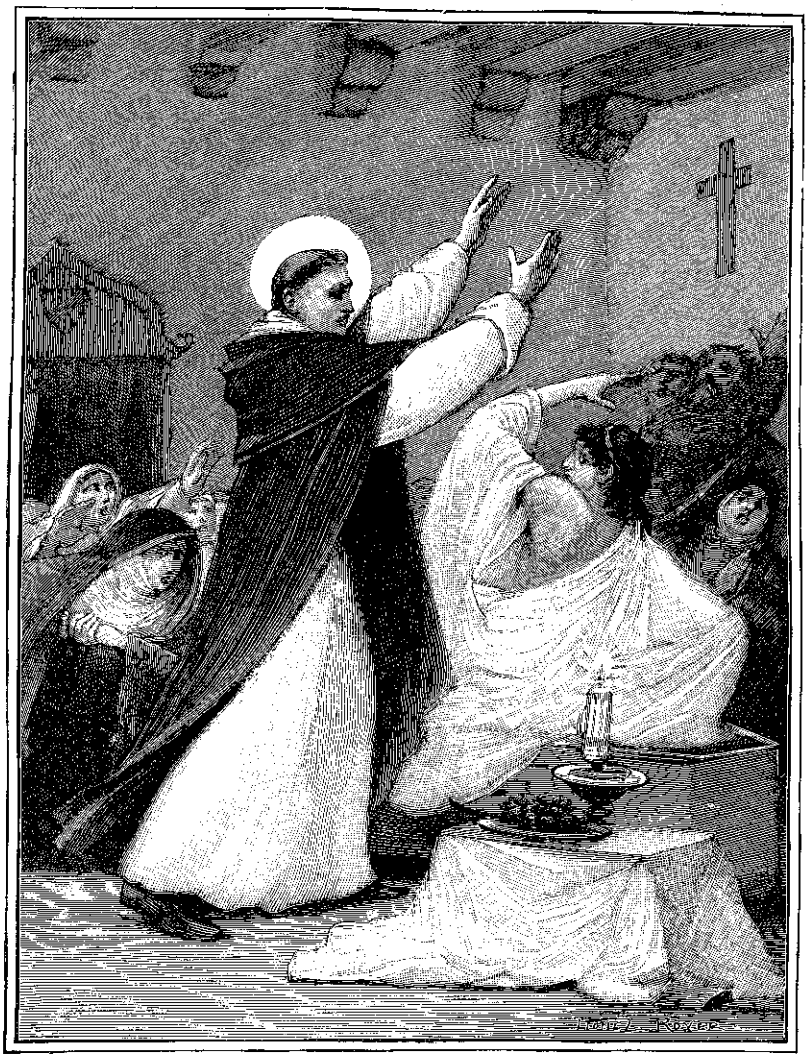
Un jour, pour la consolation de sa piété, les Religieux apportèrent solennellement la Sainte Eucharistie dans sa cellule. Le Bienheureux, se faisant déposer à terre, offrit à Jésus ses adorations et ses actions de grâces, en versant d'abondantes larmes de reconnaissance et d'amour.

Son âme alla s'unir à son Dieu, dans l'éternelle patrie, le 25 février 1600. Fr. Sébastien avait 98 ans, il emportait au ciel des richesses plus belles et plus durables que tout l'or des deux Amériques. De nombreux miracles attestèrent, après sa mort comme pendant sa vie, son éminente sainteté, et le pape Pie VI l'a déclaré *Bienheureux* l'an 1787.

# LE BIENHEUREUX CONSTANT DE FABRIANO

## RELIGIEUX DOMINICAIN

*Fête le 25 février.*



**Au commandement du Bienheureux Constant, un mort ressuscite.**

L'AMI DU BON DIEU

Au commencement du XV^e^ siècle, près du couvent dominicain de Sainte-Lucie, à Fabriano, petite ville du Milanais, vivait, dans la crainte de Dieu, une honnête famille, dont le chef s'appelait Bernard de Servoli.

Parmi les enfants dont la naissance était venue réjouir cet humble foyer, les voisins avaient distingué un jeune garçon nommé Constant, auquel sa piété précoce avait mérité le surnom d'*ami du bon Dieu*. Son cœur était transparent d'innocence. Sa prière, ardente comme celle d'un séraphin, pénétrait les cieux et était toujours exaucée. On le savait, et chacun se plaisait à recommander à cet angélique enfant ses intentions les plus chères.

Ses jeunes années se signalèrent par des grâces qui tenaient du prodige et qui montrèrent à tous les complaisances divines à son endroit.

Une de ses sœurs, âgée de neuf ans, était, depuis sept ans déjà, en proie à un mal incurable. Un jour, Constant, après avoir prié avec ferveur, appelle son père et sa mère et les con-

duit près du lit de la pauvre malade ; tous trois se mettent à genoux. L'enfant récite à haute voix une prière dans laquelle il demande à Dieu la santé de sa jeune sœur : aussitôt les douleurs cessent, la faiblesse disparaît, et une santé qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors vint réjouir la petite fille.

### SERMONS D'ENFANT

Constant de Servoli, l'ange du foyer paternel, en était aussi l'apôtre. Il avait en germe la vocation de Frère Prêcheur, et, de bonne heure, il en manifesta des indices peu équivoques.

Il aimait à prêcher, à exhorter les uns et les autres à mener une vie chrétienne, dans la crainte de Dieu, l'obéissance à ses lois et les œuvres de la charité. Ces petits sermons, faits avec conviction, débités avec cette vivacité si naturelle aux enfants de son âge et de son pays, émerveillaient les parents de Constant, et ils se demandaient entre eux si réellement ce n'était pas un ange que Dieu leur avait envoyé pour travailler à leur salut.

Les cœurs endurcis eux-mêmes se rendaient aux raisons et aux instances du pieux Constant, lorsqu'il parlait avec feu de la vanité du monde, des avantages mesquins et passagers que l'on y rencontre, de la mort qui s'approche, du péché à combattre, de la méchanceté du démon et du jugement universel. Tels étaient, en effet, le thème favori de ces sermons enfantins.

On voit souvent, dans les jeunes années d'un futur prêtre, un attrait instinctif vers les choses du sanctuaire, qui le pousse à imiter les cérémonies saintes, à fabriquer de petites chapelles, à exhorter et prêcher qui veut l'entendre. Ce n'est sans doute pas une marque infaillible de vocation, mais Dieu, dont les voies sont si admirables dans leur diversité, se sert parfois de ces indices, en apparence insignifiants, pour faire connaître ses vues sur un enfant prédestiné.

Ce fut le cas du fils de Bernard de Servoli.

### COMMENT ÉTUDIENT LES SAINTS

A quinze ans, encore tout embaumé de l'innocence de son baptême, Constant vint demander au prieur du couvent de Sainte-Lucie l'habit des Frères Prêcheurs.

Il prenait rang dans une communauté exceptionnellement fervente. Le couvent de Sainte-Lucie de Fabriano, fondé dans les premières années du XIVe siècle, observait avec zèle la règle ancienne et primitive donnée à ses fils par saint Dominique, et il eut la grâce d'avoir successivement pour prieurs le célèbre Jean Dominici, puis Laurent de Ripafratta, tous deux Bienheureux, enfin le futur archevêque de Florence, saint Antonin.

De la ferveur de son noviciat et des années qui suivirent, nous ne trouvons dans les anciennes chroniques que ces simples paroles, éloquentes dans leur brièveté : « Bien qu'il fût le plus souvent appliqué à la prière et à la contemplation des choses divines, il fit d'admirables progrès dans les sciences naturelles, et écrivit de nombreux commentaires sur Aristote, suivant la méthode si logique et si régulière de saint Thomas d'Aquin. »

Son intelligence était donc à la hauteur de sa piété. Nous croyons pouvoir affirmer qu'il suivit les leçons de saint Antonin, lequel lui enseigna non seulement les secrets de la théologie et des autres sciences, mais surtout lui apprit à étudier comme le font les Saints.

Celui qui n'étudie que pour devenir savant oublie que l'intelligence est un don de Dieu et qu'il faut prier pour l'obtenir. Il s'enfle de sa science ou s'en fait un piédestal sur lequel il s'efforce d'être vu des hommes.

Le Saint, au contraire, se souvient de cette parole des Livres sacrés : *Quand le Seigneur le veut, il remplit l'âme du don d'intelligence.* Dès lors, il prie en étudiant, il étudie en priant.

Formé à cette école, le bienheureux Constant enseigna, nous dit son premier historien, dans les principales villes d'Italie, au grand profit de ses auditeurs.

Après quelques années passées à Bologne, nous trouvons notre Bienheureux en Toscane, où saint Antonin est heureux de l'employer à consolider l'observance dans les couvents qui l'avaient embrassée. On sait que, dès la fin du XIVe siècle, la plupart des Ordres religieux, déchus de leur ancienne ferveur, tendaient à reprendre leur austérité première et à revenir à l'esprit qui avait présidé à leur fondation.

Les couvents ainsi réformés étaient dits de l'observance et devenaient souvent des foyers de sainteté.

### DÉSOBÉISSANCE PUNIE — CONFIANCE RÉCOMPENSÉE

Le bienheureux Constant semble avoir été un des premiers habitants de Saint-Marc, où on lui confia une chaire publique.

Parmi les auditeurs qui se pressaient à ses cours, se trouvait un jeune homme de Gênes, auquel le Bienheureux recommanda un jour de bien se garder d'aller se baigner à la rivière, parce que certainement il s'y noierait, et il y joignit les plus affectueuses instances pour le détourner de ce projet.

Le jeune homme, passionné pour les exercices du bain, ne tint aucun compte des avertissements charitables de son maître. Il fut cruellement puni de sa désobéissance : à peine dans l'eau, il fut entraîné par le courant et disparut.

Un autre jour, le Bienheureux, allant de Florence à Pise, trouva au milieu du chemin un homme que son mulet avait jeté à terre d'une façon si malheureuse que, dans sa chute, il s'était brisé un bras et démis un pied. L'infortuné se recommandait à la charité du bon Frère et le suppliait de le transporter dans le premier abri venu, où il passerait la nuit, et serait au moins garanti des rigueurs du froid.

Touché de ses plaintes et de ses souffrances, le bienheureux Constant s'approche, dit à l'infirme quelques paroles de consolation et l'engage tendrement à placer sa confiance en la puissance et la bonté de Dieu. Puis, s'étant mis un instant à genoux pour prier, il bénit cet homme et le relève guéri.

### TRISTESSE LÉGITIME ET SAINTE

Ce fut peu de temps après ce miracle, vers 1440, que le Bienheureux fut élu prieur du couvent de Fabriano. Ses historiens nous le présentent avec un caractère de gravité triste et douce, commune, semble-t-il, à presque tous ceux qui ont été formés par les disciples de sainte Catherine de Sienne.

Il ne s'agit point ici d'une tristesse égoïste, sans cesse occupée à s'apitoyer et à gémir sur de petits chagrins personnels, mais de la tristesse chrétienne dont l'âme de ces Saints était

pénétrée profondément à la vue des maux de l'Eglise déchirée par le schisme, à la vue de l'ingratitude des pécheurs, des lâchetés de ceux qui se disent catholiques. Tout ce qui affligeait le Cœur de Jésus désolait le cœur de son épouse fidèle, sainte Catherine de Sienne, et celui de ses enfants spirituels, et ils ne reculaient devant aucun moyen d'expiation pour consoler le divin Maître outragé.

Le bienheureux Constant portait cette marque de famille. Pleinement détaché des choses de la terre et des sens, uniquement désireux de se tenir uni au Christ, il évitait autant que possible la conversation des hommes, tout en se montrant d'une exquise douceur et d'une grande bienveillance, toutes les fois que ses devoirs le mettaient en rapport avec le prochain.

Il se livrait, pour expier les fautes qui se commettent dans le monde, à des pénitences extraordinaires.

On rapporte, en effet, qu'outre le long jeûne prescrit par les Constitutions, il ne passa pas, dans toute sa vie de religieux, un seul vendredi de Carême sans jeûner au pain et à l'eau. Il fut si fidèle à garder l'abstinence de viande, qu'il ne s'en départit jamais, pas même dans son extrême vieillesse ni dans la maladie.

Il dormait peu et toujours sur la paille, et l'on a conservé au couvent d'Ascoli, jusqu'à la dispersion des religieux, en 1866, une sorte de cotte de mailles à pointes de fer et une discipline au moyen desquels le Bienheureux réduisait son corps en servitude.

On ne s'étonnera plus, après cela, d'entendre son confesseur rendre de lui ce témoignage : « Il a conservé intacte jusqu'à la mort la fleur de sa virginité. »

### RÉVÉLATIONS ET MIRACLES

Le bienheureux Constant fut favorisé du don de prophétie. Il annonça en particulier le sac de Fabriano, sa ville natale, qui eut lieu en 1517, trente-six ans après sa mort, sous le pontificat de Léon X.

Au don de prophétie, Dieu daigna joindre celui des miracles, dont le Bienheureux avait joui dès sa première enfance.

Il guérit d'une maladie incurable un Frère de son Ordre. Il rendit la vue à un aveugle ; mais le prodige le plus frappant fut la résurrection d'un jeune homme mort depuis deux jours.

On était en prières autour du cadavre ; les parents et les amis du défunt y étaient réunis, quand le Bienheureux se leva, et, s'adressant simplement, comme autrefois Notre-Seigneur sur la route de Naïm, à l'adolescent, il lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi. »

A ces mots, les assistants se mirent à tourner en ridicule celui qui osait se poser ainsi en thaumaturge ; ils blasphémaient à son sujet en l'accusant de tenter Dieu. Mais quand, docile au commandement du Bienheureux, le mort se leva, ils changèrent aussitôt de langage, tombèrent comme épouvantés aux pieds de Constant de Fabriano en protestant de leur repentir. Celui-ci les releva avec douceur et se borna à leur dire : « Ne méprisez jamais les serviteurs de Dieu, et rappelez-vous cette promesse du Maître à ses disciples : *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes encore.* »

### UNE AME QUI MONTE AU CIEL

Ce fut aussi à Ascoli que le Bienheureux eut révélation de la mort de saint Antonin et de sa gloire au ciel.

Dans la nuit du 2 mai 1459, après les matines de la fête de l'Ascension, le saint prieur était demeuré, suivant sa coutume, en prière dans le chœur de l'église, quand, au point du jour, il vit les âmes de deux Frères Prêcheurs sortir en même temps de ce monde.

Elles ne prirent pas la même direction : l'une d'elles descendait en Purgatoire ; l'autre, rayonnante de clarté, merveilleusement belle, s'envolait vers les cieux, et le bienheureux Constant connut, par la même vision, que c'était l'âme de son père et ami, l'archevêque de Florence, l'âme de saint Antonin. Celui-ci venait, en effet, entre les bras de ses Frères, à l'heure de Laudes, de s'endormir pour jamais.

La Bulle de canonisation de saint Antonin, datée du 26 novembre 1523, rapporte cette vision de notre Bienheureux, et le pape Clément VII lui décerne à cette occasion dans ce document important, officiel, un éloge bien significatif :

« L'opinion que tous avaient de la sainteté de l'archevêque de Florence et du bonheur dont il jouissait au jour même de sa mort fut encore accrue par la vision manifeste et sensible dont furent favorisés un moine cistercien de Florence nommé Tuccinus, et Constant de Fabriano, profès de l'Ordre des Frères Prêcheurs, *non moins illustre par la sainteté de sa vie que par sa science et par sa doctrine.* Tous deux, à l'heure même du trépas du bienheureux Antonin, virent les anges porter son âme dans le ciel. »

Eloge d'autant plus remarquable que Clément VII avait pu se convaincre par lui-même de la réputation de doctrine et de sainteté laissée parmi ses compatriotes de Fabriano par le bienheureux Constant. Avant d'être Pape, il y avait fait un long séjour en qualité de gouverneur, charge qui lui avait été confiée par son cousin et prédécesseur sur le trône de Pierre, Léon X.

### LE BIENHEUREUX PRIEUR DANS L'ADMINISTRATION DE SON COUVENT

La continuelle application du Bienheureux à la prière et à la contemplation, ses grâces extraordinaires, ses extases, n'entravaient pas son étonnante activité. Tour à tour prédicateur, confesseur, constructeur de monastère, économe, il vaquait à ses multiples occupations avec une égale aptitude.

Tantôt, il apaisait par sa parole les troubles populaires, réconciliait les factions ennemies, toujours si promptes, en ce temps et dans ce pays, à prendre les armes et à se déchirer entre elles, tantôt il se dévouait avec une prudence consommée à la direction de ses religieux.

Il entreprit la reconstruction du couvent d'Ascoli, couvent qui s'élève aujourd'hui, humble et sévère dans ses lignes, en un lieu appelé autrefois *la petite place*, au sommet de la ville. Les consuls et le Conseil de la cité, dont le saint prieur avait su conquérir l'estime et la vénération, lui vinrent plusieurs fois en aide par de généreux subsides, et il put, grâce à ces secours, mettre heureusement la dernière main à cette construction, quand, après quelques années passées à Fabriano, il fut ramené, en 1470, à la tête des religieux d'Ascoli.

Tandis qu'il se trouvait à Fabriano, en 1467, il plut au Seigneur de le glorifier par un miracle, assez fréquent dans la vie des directeurs de monastères, quand ils sont vraiment saints et se

jettent, avec toute l'ardeur de leur foi, entre les bras de la Providence.

Un jour, soit pauvreté extrême du couvent, soit complet insuccès de la quête, le pain manquait au réfectoire. Le Bienheureux se mit en prières et résolut d'attendre le secours du ciel, qui, assurait-il à ses Frères, ne tarderait pas. Sa confiance fut aussitôt récompensée. Une personne charitable se présenta, offrant une abondante provision d'un pain délicieux.

Constant usa du même procédé en faveur des pauvres qui venaient demander l'aumône à la porte du couvent. Plusieurs fois, manquant de pain, il se mit à genoux, exhorta ses protégés à prier avec lui, et toujours sa foi fut exaucée.

### A CEUX QUI VEULENT ÊTRE EXAUCÉS

Le Bienheureux récitait l'office des morts presque tous les jours; souvent même, il lisait le psautier de David tout entier. C'était une pieuse habitude que lui avaient inspirée la tradition dominicaine, les Saints et les grands hommes de l'Ordre, très dévots à cette pratique.

Le psautier était en grand honneur au noviciat des Frères Prêcheurs, et on recommandait de le faire apprendre par cœur aux jeunes religieux, afin qu'ils y trouvassent force, consolation et lumière dans les vicissitudes de la vie.

Notre saint prieur, après avoir goûté dans ses premières années de vie religieuse les trésors de sagesse et de piété renfermés dans cet abrégé des Ecritures, ne pouvait plus s'en détacher dans le reste de sa vie, et il avait continuellement sur les lèvres des textes empruntés aux chants inspirés du roi David. Il les adressait à Dieu comme autant d'oraisons jaculatoires. C'était l'aliment le plus substantiel de sa prière.

Aussi, quand il voulait obtenir une grâce particulière, il récitait une fois le psautier, et il avoua aux Frères, pour les encourager à suivre cette pratique, que jamais il n'avait achevé la récitation des 150 psaumes sans avoir obtenu de Dieu l'objet de sa demande.

Or, en 1473, les Turcs étaient venus attaquer la Grèce, et les chrétiens priaient le Dieu des armées de vouloir bien confondre dans la honte de leurs défaites les sectaires de Mahomet. On supplia le bienheureux Constant de réciter le psautier à cette intention. Il le commença plusieurs fois, mais, en dépit de sa bonne volonté et de ses efforts réitérés, il ne put mener à terme sa pieuse entreprise. Tantôt pour un motif, tantôt pour un autre, il fut toujours arrêté au beau milieu du livre des psaumes, et il finit par dire aux Frères qu'il y avait là un signe de la volonté de Dieu, dont la justice irritée se proposait sans doute de punir les péchés des peuples pour lesquels il priait.

### TÉMOIGNAGES DE VÉNÉRATION RENDUS AU BIENHEUREUX AVANT ET APRÈS SA MORT

La Congrégation de Lombardie célébra, en 1474, à Mantoue, un Chapitre provincial, auquel assista le bienheureux Constant de Fabriano. La réputation de sa vertu et le bruit de ses miracles le précédèrent dans cette ville, et la vénération de toutes les classes du peuple éclata à son arrivée. Le voir, lui parler, le toucher, semblait à tous une faveur inestimable. Le Saint, toujours humble et recueilli en Dieu, se livrait sans résistance à cet enthousiasme populaire, et beaucoup, abusant de sa simplicité, allaient jusqu'à couper hardiment des morceaux de son habit pour en faire des reliques.

L'année suivante, les compatriotes du Bienheureux, jaloux, sans doute, de posséder ses restes, voyant que le vieillard inclinait vers la tombe, firent d'instantes prières auprès de ses supérieurs, pour qu'ils l'envoyassent à Fabriano passer les dernières années de sa vie; les autorités se joignirent au peuple pour faire aboutir les démarches, mais l'humilité de Constant les fit échouer. Il redoutait les marques d'estime qui l'attendaient certainement dans sa ville natale, et il préféra user ce qui lui restait de forces à rétablir et à maintenir la paix toujours troublée dans Ascoli et dans les villes voisines.

L'an 1481, le 24 février, qui était le samedi avant la Sexagésime, on vit avec étonnement une troupe de petits enfants qui parcouraient les rues d'Ascoli en répétant à haute voix: « Le saint prieur est mort! Le saint prieur est mort! »

En effet, Fr. Constant de Fabriano venait de s'endormir dans le Christ, au couvent d'Ascoli, et le ciel manifestait sa joie à la terre par la bouche innocente de ces frères des anges.

Le Sénat et les consuls s'assemblèrent le jour même et « considérant, est-il dit dans leurs délibérations, cette mort comme un malheur public, ils résolurent d'assister aux funérailles du Bienheureux et de prendre à la charge de la ville une partie des frais de cette solennité ».

Le Seigneur voulut lui-même honorer son serviteur, et le bâton dont le Saint s'était servi pour soutenir sa marche pendant les dernières années de sa vie devint un instrument de prodiges.

Pérouse, Ancône, Fermo, Osimo et Fabriano rivalisèrent avec Ascoli pour témoigner au Serviteur de Dieu leur confiance, et toutes ces villes reçurent des marques évidentes de sa protection.

Rome approuva en 1811 le culte populaire rendu pendant plus de trois siècles au bienheureux Constant. Cet acte du pape Pie VII donna un nouvel élan à la dévotion, et le saint tombeau d'Ascoli vit les pèlerins accourir plus nombreux que jamais.

Il en fut ainsi jusqu'en 1866, époque néfaste où les religieux furent dispersés et leur église fermée par la révolution triomphante.

Depuis lors, les vénérables reliques, abandonnées et solitaires, *crient vers Dieu*, comme il est dit dans l'Apocalypse, *en attendant que le règne de l'iniquité ait pris fin.*

Plaise au Seigneur que cette longue épreuve ne laisse pas périr et surtout profaner ce qui reste là des reliques de son serviteur!

La tête du bienheureux Constant a échappé à l'humiliation de cet oubli, grâce à la dévotion des habitants de Fabriano.

En 1529, un Dominicain, originaire de cette ville, Fr. Jean Serchio, prédicateur de renom, obtint du couvent d'Ascoli et porta à Fabriano le chef de l'humble fils de saint Dominique. Cette relique fut confiée, sans que nous puissions savoir pour quels motifs, à la garde des religieuses Camaldules du couvent de Saint-Sébastien.

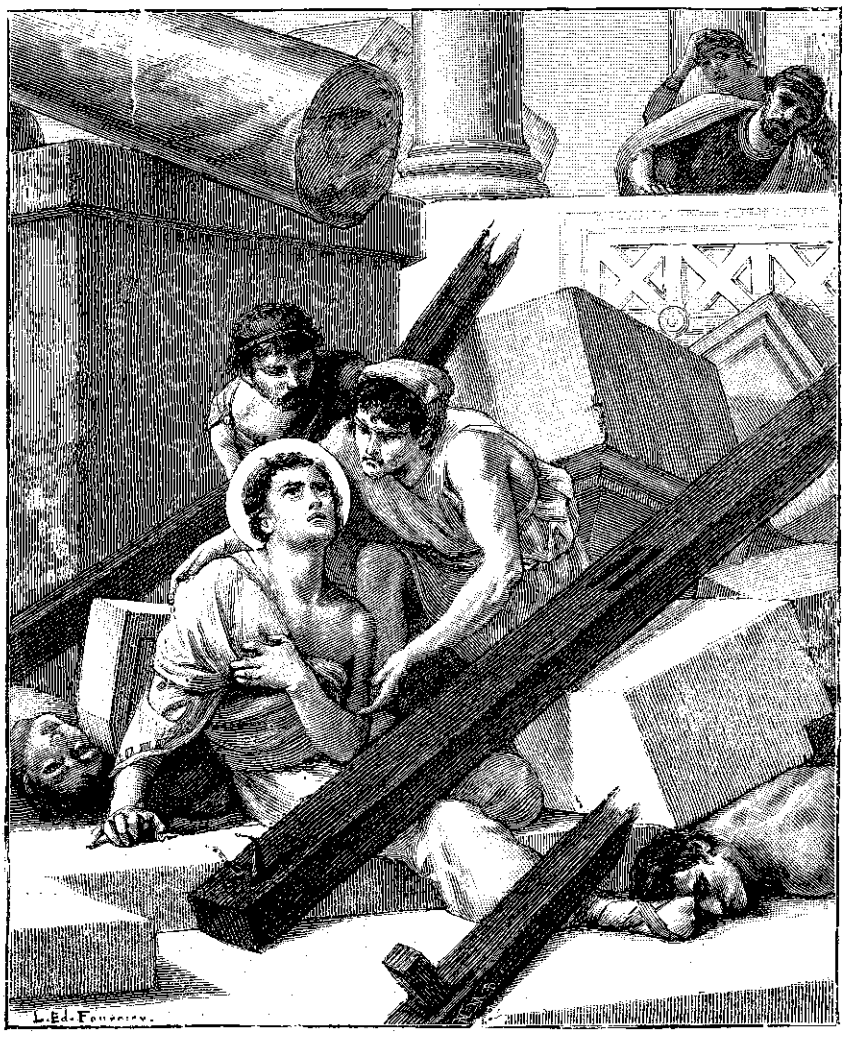
Aujourd'hui, elle enrichit l'église cathédrale, et c'est là que les pieux habitants continuent de lui rendre un culte qui remonte à plus de quatre siècles.

*
* *

D'après *l'Année Dominicaine*, au 25 février; article résumant la brochure intitulée : *Alcune Memorie sul beato Costanzo da Fabriano.* Ferrare, 1881, du R. P. THOMAS-MARIE GRANELLO, et que nous avons en partie reproduit, avec la bienveillante autorisation des RR. PP. Dominicains.

# SAINT CÉSAIRE, MÉDECIN

*Fête le 25 février.*



**Césaire, échappé miraculeusement au tremblement de terre de Nicée, se donne tout à Dieu.**

LA CAPPADOCE AU IVe SIÈCLE

Les Cappadociens étaient généralement méprisés dans l'antiquité. Sous l'empire romain, comme de nos jours encore chez les Grecs, on les traitait de gens lourds et grossiers. Ce mépris était-il bien mérité au IVe siècle?..... Nous ne le croyons pas. Tout alors indique que la Cappadoce avait largement participé au mouvement civilisateur qui avait suivi l'établissement du christianisme; la piété y florissait avec l'éloquence, la culture des lettres et des arts.

Du reste, la sainteté n'exige pas nécessairement une civilisation raffinée, et il est incontestable que, dans les premiers siècles du christianisme, rien n'est plus commun que les saints en Cappadoce. Des familles entières s'y lèguent de père en fils la sainteté, comme un patrimoine plus précieux à leurs yeux que les terres et les richesses. Ne citons que celle des Basile de Césarée, avec sa grand'mère, sainte Macrine l'Ancienne; ses parents, saint Basile l'Ancien et sainte Emmélie; ses frères et sœur, saint Grégoire de Nysse, saint Pierre de Sébaste et sainte Macrine la Jeune; celle des Grégoire de Nazianze aussi, fils de saint Grégoire l'Ancien et de sainte Nonna et frère de sainte Gor-

gonie et de saint Césaire le Médecin, dont la belle figure mérite de nous arrêter quelques instants.

### NAISSANCE

Les historiens sont loin d'être d'accord pour fixer les dates de naissance dans cette famille de Nazianze. Les uns, poussés par un zèle exagéré pour la défense de la discipline ecclésiastique, y font naître tous les enfants avant l'épiscopat du père, Grégoire l'Ancien (329) : ils placent la naissance de Césaire entre 318 et 320. Pour d'autres, au contraire, Grégoire le Théologue vit le jour en 329, l'année même de la promotion de son père à l'évêché de Nazianze. Dès lors, la date de naissance de Césaire est considérablement reculée, car, au témoignage de son frère Grégoire, il était le dernier de la famille. Notre Saint serait donc venu au monde durant les premières années de l'épiscopat du père. Ceci d'ailleurs n'intéresse en rien la discipline de l'Eglise qui, en Orient, n'était pas uniforme au sujet du célibat ecclésiastique; Socrate (1), en effet, affirme que si dans tout l'Orient beaucoup d'évêques s'abstenaient du mariage, ce n'était pas comme poussés par une loi, car plusieurs en usaient.

Ces deux manières de compter servent encore à fixer le lieu de naissance de notre Saint. Suivant la première opinion, le petit bourg d'Arianze aurait vu son berceau; pour les partisans de la seconde, Césaire serait né à Nazianze même.

Son père Grégoire l'Ancien (2), païen affilié à la secte mi-païenne, mi-juive des hypsistaires, dut sa conversion aux prières, aux larmes et aux exemples de vertu de son épouse, sainte Nonna. Baptisé en 325, nous le retrouvons quatre ans après, sur le siège épiscopal de Nazianze où il restera, quarante-cinq ans durant, entouré de la vénération universelle et de l'affection de ses ouailles (3).

### ÉDUCATION — ÉTUDES

Nonna, « comparable, dit saint Grégoire, par ses vertus aux saintes femmes de l'Evangile qui suivaient Jésus », fit elle-même l'éducation de ses enfants. Elle savait que les premières leçons et les premiers exemples reçus dans la famille s'apprennent le mieux et se retiennent toute la vie. L'enfant est alors comme ce vase neuf, dont parle le poète, qui conserve à jamais le parfum de la première liqueur qui l'a pénétré. Chez une telle mère, les préceptes n'étaient pas, comme il arrive malheureusement trop souvent, en contradiction avec les exemples. « Grégoire et Nonna, nous dit leur illustre fils, Grégoire le Théologue, aimaient leurs enfants et le Christ; mais, ce qui est bien rare, ils aimaient le Christ plus que leurs enfants. Avec de tels parents, continue-t-il, la vertu devait se trouver en mon frère, le contraire eût été incroyable. » (4) Pourtant, pas plus que son frère Grégoire, Césaire ne semble avoir reçu le Baptême dans son jeune âge. L'habitude de le retarder jusqu'à complète maturité était alors devenue générale dans les grandes familles. Néanmoins, chaque étape de la vie du Saint nous révèle la profondeur et la vivacité de la foi que ses pieux parents avaient su lui inspirer. Catéchumène dès son plus bas âge, il se glorifiera bientôt devant Julien l'Apostat du beau titre de chrétien.

L'évêque de Nazianze voulait donner à ses enfants une instruction brillante, digne de leur naissance et de leurs heureuses dispositions. C'est pourquoi, aussitôt que son âge le permet, nous voyons Césaire accompagner son frère aîné aux écoles de Césarée de Cappadoce, où tous deux se lièrent intimement avec saint Basile. Nous savons peu de chose sur leur séjour en cette ville. Cependant, saint Grégoire nous dit que, dès cette époque, son frère dépassait tous ses condisciples par l'étendue, l'élévation et la facilité prodigieuse de son esprit (1).

Il fallut bientôt un plus vaste champ d'action à l'ardent désir de science qui dévorait ces deux jeunes âmes. Ils quittèrent leur province et se dirigèrent vers Césarée de Palestine, célèbre en ce temps par ses écoles et sa bibliothèque. La littérature et l'éloquence profanes y avaient grande vogue sous l'habile maître Thespésius. Epris de l'art oratoire, Grégoire s'arrêta longuement en Palestine. Mais l'esprit plus positif de Césaire réclamait autre chose que des déclamations souvent fastidieuses; son goût le portait irrésistiblement vers l'étude des sciences exactes. Pour la première fois, il quitta son frère et se rendit à Alexandrie qui passait alors, selon l'expression de saint Grégoire, pour le laboratoire de toutes les sciences. Là devait prendre fin pour Césaire ce curieux pèlerinage à la recherche de la science, il était désormais dans l'élément rêvé par lui depuis longtemps. Son frère aîné vint peu après l'y rejoindre. Mais le séjour du futur théologien dans la ville des sciences ne dut guère se prolonger. Désireux de mettre à profit les avantages particuliers de toutes les méthodes, il visitait toutes les écoles, semblable, suivant sa gracieuse expression, à l'abeille qui « forme du suc de fleurs variées son miel le plus doux », et à la première occasion il fit voile vers Athènes.

Pendant ce temps, Césaire acquérait à Alexandrie diverses connaissances qui pouvaient servir à faire de lui un médecin consommé. Voici du reste le portrait que trace du vertueux étudiant un témoin qui n'a coutume ni de mentir ni de flatter :

« Qui fut plus attaché à ses maîtres et plus cher à ceux de son âge? Qui évita avec plus de soin la société et la fréquentation des méchants? Qui se lia plus étroitement avec les gens les plus vertueux tant parmi les étrangers que parmi les plus connus et les plus distingués de ses compatriotes, car il savait combien les liaisons ont d'influence, soit pour la vertu, soit pour le vice? Aussi qui fut plus estimé que lui des magistrats? et, dans cette ville immense où tous vivent ignorés, qui fut plus connu pour sa vertu, plus illustre pour son savoir?.....

» Quelle science n'a-t-il pas connue à fond? Ou plutôt laquelle n'a-t-il pas étudiée avec une ardeur que d'autres ne mettent pas à une étude unique? Qui donc a pu l'approcher, même de loin, je ne dis pas parmi ceux de son âge, mais même parmi ceux qui avaient consacré le plus de temps à l'étude? Il s'était perfectionné dans toutes les parties des sciences, comme s'il n'en avait étudié qu'une, et dans chacune comme dans toutes..... Par sa vivacité, il l'emportait sur les plus vifs, par son application sur les plus appliqués, par l'une et l'autre sur ceux qui brillaient par ces deux qualités. » (2) Cependant, saint Grégoire ajoute que, entre toutes

(1) Hist. liv. 5.
(2) Voir sa vie et celle de sainte Nonna. — *Vies des Saints*, n° 909.
(3) *Saint Grégoire de Nazianze*. Discours 9.
(4) *Eloge fun. de Césaire.*

(1) *Saint Grégoire de Nazianze*. Discours 7.
(2) *Saint Grégoire de Nazianze*. Discours 7.

les sciences, son frère préféra toujours, après la médecine, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie.

Tout jeune, il achevait ses cours et sortait de l'école, éclipsant même les plus fameux disciples d'Hippocrate de son temps. C'était vers les années 354 ou 355.

### LE MÉDECIN

La plus belle renommée l'avait précédé à Constantinople où il arriva bientôt. Dès lors, il passait pour une célébrité médicale, et nous voyons les habitants de la capitale envoyer une députation à l'empereur Constance, pour le prier de fixer à jamais parmi eux le célèbre médecin.

Volontiers le prince se rend à leur demande; il offre à Césaire un riche mariage, la dignité de médecin de la cour, un titre honorifique et une place dans le Sénat. Mais le jeune savant ne veut, pour le moment, prêter l'oreille à aucune combinaison; il souffre depuis longtemps de l'absence de ses parents; il a hâte d'aller les embrasser et de revoir sa terre natale. D'ailleurs, Grégoire de Nazianze à son retour d'Athènes est venu le surprendre à Constantinople. Il craint pour son jeune frère les séductions et la corruption de la grande ville. Ses instances fraternelles font disparaître toute hésitation, Césaire reprend avec lui le chemin de Nazianze et consacre au soulagement de ses concitoyens les prémices de son art.

Son séjour dans la maison paternelle ne dura guère. Habitué depuis longtemps aux mœurs polies des capitales intellectuelles, Constantinople le fascinait. Il y revint bientôt et ce fut pour y accomplir l'acte le plus beau et le plus héroïque de sa vie.

### LA LUTTE
### « L'HEUREUX PÈRE QUI A DE SI MALHEUREUX ENFANTS »

Constance le reçoit avec honneur et fait de lui son conseiller intime. La parfaite pureté de mœurs, l'entier désintéressement du médecin « qui ne connut jamais de femme et n'eut point d'enfants, qui exerçait sa profession sans aucune vue de gain même à l'égard des riches », (1) ses profondes connaissances dans son art lui concilient tous les cœurs.

Cependant la mort de Constance laisse l'empire romain tout entier au pouvoir de Julien stigmatisé dans l'histoire du surnom d'Apostat. Aussitôt commence contre l'Eglise une guerre à outrance. La réaction païenne s'attaque tout d'abord aux familiers de l'empereur défunt : tous ceux qui se refusent à sacrifier aux nouveaux dieux perdent leur grade et leur place.

L'amitié de Constance, le dévouement absolu de saint Césaire à la foi catholique semblaient autant de titres à une glorieuse disgrâce. Elle n'eut pas lieu cependant. Julien s'appliqua au contraire de tout son pouvoir à s'attacher le jeune praticien. Cette conduite de l'empereur devient, semble-t-il, une inexplicable énigme, pour qui se rappelle la haine particulière qu'il portait à ces Cappadociens barbares et intraitables dans leur attachement à l'orthodoxie. Rien pourtant n'est plus facile que d'expliquer les ménagements de l'empereur à l'égard de Césaire. Quelle gloire pour lui de gagner à ses idées, d'enlever s'il était possible à la religion qu'il voulait détruire un homme d'un aussi rare mérite, le fils d'un évêque renommé et vénéré dans toutes les Eglises d'Orient!

A la nouvelle des tentatives de séduction dont Césaire était l'objet de la part de l'autocrate abhorré, ce fut un grand émoi et une grande douleur dans la famille de Nazianze. Le père, le vieil évêque, considéra la faveur du César pour son fils comme un outrage à sa dignité d'évêque catholique. On rapporte qu'il ne daignait même plus prononcer le nom de l'enfant prodigue. Quant à la mère, on eut soin de la tenir dans la plus grande ignorance de ce qui se passait : saint Grégoire nous rapporte que, dans sa foi intransigeante, elle s'était fait une loi de ne jamais donner la main à des infidèles et même de ne leur rendre aucune civilité (1); que serait-il advenu, si jamais elle avait appris qu'un de ses enfants servait un apostat et un persécuteur? Les lettres que saint Grégoire envoie fréquentes à son frère, pour le persuader de quitter la cour, nous révèlent combien son cœur souffrait de la conduite ambiguë de Césaire.

Il lui décrit le désespoir de leur malheureux père, las de vivre sous les reproches qu'on lui adresse de toute part à son sujet. Il dépeint en termes émus le chagrin de toute la famille, le déshonneur qui leur en revient, la honte pour un fils d'évêque d'être le favori du persécuteur. D'ailleurs, pourquoi rester en service? N'a-t-on pas déjà assez de biens pour vivre honnêtement et libéralement? Mais Césaire ne répond pas, fort du témoignage de sa conscience loyale et pure, il conserve sa charge et demeure à la cour.

L'empereur pourtant voulut tenter une dernière voie pour entraîner le jeune médecin dans l'apostasie. Il lui propose une conférence en règle à laquelle il se prépare lui-même avec le plus grand soin, comme si derrière Césaire, il apercevait Grégoire et Basile eux-mêmes. Puis, pendant plusieurs heures, en présence de sa cour assemblée, dit M. de Broglie, il déploie tout ce que la nature avait mis en lui de ressources d'esprit et de grâce de langage. Mais Césaire avait étudié à bonne école, il eut réponse à tout, déjoua toutes les insinuations, tous les pièges, résolut tous les sophismes et, soutenant sans baisser les yeux le courroux du regard impérial : « En un mot, dit-il, je suis chrétien et veux l'être toujours. » Julien était vaincu et l'on rapporte qu'il s'écria alors, dans ce langage d'hiérophante, qu'en sa qualité de grand pontife il aimait à prendre : « O l'heureux père qui a de si malheureux enfants. »

C'était la rupture définitive, Césaire résigna sa charge et retourna à Nazianze. « Il revint vers nous, disait plus tard son frère, exilé plein de joie, triomphateur non sanglant, plus illustre de la perte de ses honneurs que des plus grands honneurs..... J'estime la victoire que remporta alors sa vaillante main, comme plus illustre et plus glorieuse que la pourpre des Césars et que le diadème le plus précieux, et j'ai plus de plaisir à la raconter, que si elle lui avait donné la moitié de l'empire. » (2)

### INTENDANCE DE BITHYNIE

La scène que nous venons de raconter eut lieu au moment même où Julien partait pour sa guerre contre les Perses; il y périt (363). Sa mort ramena Césaire à la cour. Jovien lui rendit ses anciennes charges et le prit dans son intimité. Un an ne s'était pas écoulé qu'un nouveau maître s'imposait à l'empire et, sous Valens, Césaire marchait rapidement dans la voie des honneurs. Ce prince le nomma d'abord trésorier de ses domaines et, peu après, lui demanda d'aller prendre possession de l'intendance de Bithynie.

(1) *Saint Grégoire de Nazianze.* Discours 7.

(1) Epigr. 108.
(2) *Saint Grégoire de Nazianze.* Discours 7, n° 11-14

Loin d'applaudir à la fortune de Césaire, Grégoire et Basile voyaient avec déplaisir ces nouveaux honneurs s'accumuler sur la tête de leur frère et ami. Valens était un prince ennemi de l'Eglise, tout entier dévoué à l'hérésie; ses faveurs étaient autant d'obstacles nouveaux au but auquel les deux amis avaient comme juré d'amener tôt ou tard Césaire : le retirer du monde et le consacrer tout entier au service de Dieu. Grégoire surtout souffrait de voir un naturel si excellent et si élevé s'amuser aux bassesses des soins de ce monde, une âme si noble s'embarrasser des affaires de l'Etat. De nouveau, ses lettres devinrent plus fréquentes et plus pressantes. Césaire, à en croire les extraits que ses deux amis nous ont gardés de ses réponses, recevait fort bien leurs sages avis, promettait d'y songer sérieusement, mais ne se pressait nullement de les mettre à exécution.

### TREMBLEMENT DE TERRE DE NICÉE

Un triste événement dans lequel Césaire faillit périr devait terminer cette longue résistance.

Le nouveau questeur de Bithynie résidait à Nicée. Le 11 octobre 368, un des plus violents tremblements de terre dont l'histoire ait fait mention détruisit de fond en comble la ville, engloutissant sous les décombres un nombre incalculable de victimes. Le palais habité par Césaire fut renversé comme les autres, et on le retira assez grièvement blessé de dessous les ruines.

Cette terrible catastrophe fournit à son frère une occasion fort opportune de renouveler ses délicates insinuations et de lui prêcher la retraite. « Les frayeurs mêmes ne sont pas inutiles aux sages, lui écrivait-il. Tout homme qui échappe à un danger s'attache plus fortement à celui qui l'a sauvé. Ne soyons donc pas fâchés d'avoir été compris dans la catastrophe, mais soyons reconnaissants d'en avoir été délivrés. Ne nous montrons pas autres pour Dieu, au moment du péril, et autres après le péril, mais prenons la résolution, où que nous soyons, de nous attacher uniquement à Celui qui nous a sauvés, en retirant notre estime aux petites choses d'ici-bas..... » (1)

Saint Basile, informé de l'événement, est peut-être plus pressant encore, parce que plus grave et plus contenu. Le but apparent de sa lettre est de féliciter son ancien condisciple de sa délivrance presque miraculeuse, mais le but réel est d'en tirer les conclusions qui s'imposent, de commenter pour lui les leçons de la Providence. « Nous aurons beaucoup gagné, écrivait-il, si nous sommes résolus à demeurer dans la disposition où nous avons été au moment du péril. Alors s'est montrée à notre esprit la vanité de la vie; nous avons compris qu'il n'y a rien de solide dans les choses humaines. Nous avons senti en même temps un repentir du passé et nous avons promis de mieux servir Dieu à l'avenir. L'imminence du danger nous a rendu la mort présente..... Mais tu as contracté une dette. Voilà pourquoi, heureux de la grâce que Dieu t'a faite et préoccupé de l'avenir, j'ose te parler ainsi. » (2)

Césaire est homme à comprendre de pareils accents. Il reconnaît le paternel avertissement de la Providence. Les instances de son frère et de son ami l'émeuvent profondément. Il répond qu'il renonce au monde et au brillant avenir qui s'ouvrait devant lui. Et, comme il l'avait fait sous Julien, il brise sa carrière et se prépare à recevoir le baptême. Après, si Dieu lui prête vie, il se retirera auprès de ses parents, pour y mener, à leur exemple, une vie toute dévouée à Dieu.

### BAPTÊME — SAINTE MORT

Aidé par de tels maîtres, soutenu par de telles leçons, il se donna tout entier à l'œuvre de sa perfection. L'ambition trop humaine, le seul défaut qui retenait jusqu'alors cette belle âme éloignée de la vraie sainteté, l'épreuve venait de la briser. A sa place fleurissait désormais une ambition toute chrétienne et toute céleste qui dirigeait toutes les forces vives de ce cœur généreux vers la possession du Bien suprême. On devine, dès lors, avec quelle piété Césaire reçut le sacrement régénérateur.

Il était temps, car sa santé n'avait pu se remettre complètement de la secousse reçue. Dieu d'ailleurs — et ce fut encore là un coup merveilleux de sa grâce à l'endroit de cette âme choisie — se contenta de ce premier acte : il lui ouvrit son ciel dans les premiers jours de l'année 369. Césaire, à peine âgé de quarante ans, mourut de la mort des saints, sans doute dans une des bourgades avoisinantes de Nicée, et sans avoir pu revoir les siens. Son testament faisait les pauvres héritiers universels de ses vastes domaines et indiquait son frère Grégoire comme exécuteur testamentaire. Cette charge occasionna à ce dernier bien des tracas, et il fallut que Basile, l'homme d'affaires et de gouvernement par excellence, vint au secours de son ami, dont l'esprit toujours poétique, le caractère doux et contemplatif se trouvait mal à l'aise dans ces questions pécuniaires.

### ORAISON FUNÈBRE DE CÉSAIRE PAR SON FRÈRE GRÉGOIRE

L'empereur lui-même avait voulu, sur la demande de la famille, prendre à sa charge de transférer à Nazianze les restes du brillant médecin. Ses parents l'ensevelirent de leurs propres mains, dans le tombeau qu'ils s'étaient préparé pour eux-mêmes, dans une église dédiée à des martyrs. En cette circonstance, saint Grégoire prononça l'oraison funèbre de son frère. Pour être complètement édifié sur la conduite de notre Saint, il faudrait lire en entier cet admirable discours où, avec l'histoire de la vie de Césaire, l'orateur semble se complaire à nous retracer les vertus qui firent la sainteté de cette existence si troublée. Fidèle observateur de tous ses devoirs de chrétien, Césaire mérita, dès avant son baptême, le titre glorieux de confesseur de la foi. Chaste et pur comme une vierge, sa bonté de cœur, son désintéressement, sa charité pour les pauvres lui faisaient des amis de tous ceux qui le pratiquaient.

Vers la fin de son discours, saint Grégoire s'adresse directement à son frère, lui fait les plus touchants adieux, et lui promet que, chaque année, on lui rendra des honneurs solennels, même dans la postérité. Sa prédiction fut accomplie, et l'Eglise, se basant sur le témoignage du théologue qui assure, en maints endroits, avoir vu Césaire au milieu des phalanges des saints, l'inscrivit en son martyrologe au jour du 25 février.

### SOURCES CONSULTÉES

Dom Cellier : *Hist. gén. des Aut. Sacr.* — P. Allard : *Histoire de saint Basile.* Paris, Victor Lecoffre, 1899. — *Poèmes, lettres, discours de saint Grég. de Naz.* — *Lettres de saint Basile.* — *Acta Sanctorum*, au 25 février.

(1) *Saint Grégoire,* lettre 20.
(2) *Saint Basile,* lettre 26. Trad. de P. Allard.

# SAINT GERLAND DE BESANÇON

## Évêque de Girgenti, en Sicile (1060-1100).

*Fête le 25 février*

**Robert Guiscard, souverain de la Calabre et de la Sicile, propose à saint Gerland, son cousin, d'évangéliser ces provinces.**

### ÉTAT DE LA SICILE AU XI^e^ SIÈCLE

La Sicile, cette île infortunée sur laquelle le terrible tremblement de terre de décembre 1908, succédant à celui de 1905, a ramené l'attention du monde civilisé, fut toujours une des contrées les plus bouleversées, soit par les cataclysmes, soit par les invasions, soit par les guerres; son histoire n'est qu'une longue suite de conquêtes. La richesse du sol et la beauté du climat, rendant naturellement les habitants doux et pacifiques et appelant par contre d'un attrait irrésistible les aventuriers et les conquérants, suffisent à expliquer ces vicissitudes extraordinaires en apparence.

En outre, une île offrait une proie facile à de hardis navigateurs comme les Sarrasins. Aussi, de bonne heure, les disciples de Mahomet avaient-ils attaqué la Sicile. Le martyrologe des victimes des pirates serait long et glorieux. Enfin, ils étendirent leur domination sur toute l'île, et, s'il

y subsista des chrétiens, ce fut un troupeau si faible et si désorganisé que la hiérarchie elle-même semble y avoir disparu en fait pendant un certain temps. Nous en verrons bientôt la preuve. Mais le règne du Croissant allait finir dans l'Italie méridionale.

Convertis au christianisme, mais ayant conservé de leurs aïeux le goût des aventures, l'ambition du butin, les Normands allaient fondre sur les Sarrasins et leur enlever rapidement l'Italie méridionale et la Sicile. Ce mélange de zèle ardent de néophytes et de passions instinctives, sauvages et barbares, les Normands du XIe siècle le présentaient encore à un point plus élevé que jadis les Francs, les Goths et les Burgondes. On ne s'étonnera donc pas de voir Robert Guiscard ravager les sanctuaires de Rome, lorsqu'il vient délivrer saint Grégoire VII assiégé par l'empereur Henry IV, et, chose plus extraordinaire encore, ce même conquérant, victorieux des armées pontificales, avec lesquelles il a eu maille à partir, accepter humblement les conditions que l'ermite saint Simon de Crespy lui dicte au nom du Pape, et offrir à celui-ci un refuge à Salerne, lorsque son amour de la justice et de l'Eglise l'aura contraint de prendre la route de l'exil.

Ces singuliers chrétiens poursuivaient les Sarrasins avec un zèle analogue à celui que mettait Clovis à guerroyer contre les Wisigoths ariens. Ils satisfaisaient ainsi leurs aspirations, se ménageaient l'appui de l'Eglise et supprimaient les seuls adversaires qu'ils pouvaient rencontrer dans leurs audacieuses entreprises. Mais le rusé Robert Guiscard ou le légendaire Tancrède étaient de pauvres missionnaires; le clergé du pays était réduit à la plus grande misère morale et au plus restreint personnel. Il fallait appeler des auxiliaires du dehors. Un clergé normand dut venir faire la conquête religieuse et morale de la Sicile sur les Sarrasins.

Parmi ces missionnaires brille au premier rang la douce et pieuse figure de saint Gerland de Besançon.

### LA FAMILLE ET L'ENFANCE DE SAINT GERLAND

Saint Gerland naquit à Besançon en l'an 1060. On ne connaît pas sûrement le nom de ses parents, et des opinions très contradictoires ont été émises à ce sujet; mais ce qui est acquis par l'histoire, c'est qu'il était de race normande et proche parent, cousin germain, à ce qu'on croit, du fameux Robert Guiscard. L'opinion la plus vraisemblable est que son père avait été fixé à Besançon par quelque fonction publique ou par un mariage.

Au temps où naquit saint Gerland, le siège archiépiscopal de Besançon était occupé par un des plus illustres évêques du XIe siècle, le bienheureux Hugues le Grand. Hugues avait relevé sa ville épiscopale, qui végétait depuis les invasions des Hongrois; il avait reconstruit les deux cathédrales, rebâti l'abbaye de Saint-Paul et fondé la collégiale de Sainte-Magdeleine, rendu l'antique splendeur à la liturgie de son diocèse, et surtout, ce dont le grand saint Pierre Damien le loue expressément dans une lettre, rétabli dans ses deux cathédrales les communautés de chanoines réguliers, bien déchues de leur ferveur première. Ceux de Besançon étaient alors un modèle de régularité et de piété offert aux Gaules et à la Germanie. C'est dans leurs écoles que le fils du noble Normand fut élevé, en qualité d'enfant oblat; c'est chez eux qu'il professa la règle monastique et qu'il fut élevé au sacerdoce.

La gloire de cet illustre chanoine régulier a tant éclipsé celle de ses homonymes qu'on a souvent confondu notre saint Gerland avec un autre Gerland, lui aussi chanoine régulier de Saint-Paul, prieur de cette abbaye et fondateur du prieuré de Lanthenans. Il était le contemporain de notre Saint, mais il lui survécut de beaucoup, étant mort très âgé, en 1149. La confusion était d'ailleurs expliquée aussi par la sainte grandeur d'âme avec laquelle ce second Gerland, ayant émis des opinions hétérodoxes dans un de ses ouvrages, les désavoua et racheta son erreur par sa sainteté et sa pénitence, noble exemple que tant de pauvres théologiens, dévoyés par l'orgueil d'une fausse science, devraient suivre de nos jours.

### SAINT GERLAND EST APPELÉ EN SICILE

Saint Gerland avait vingt-trois ou vingt-quatre ans lorsque ses cousins, Robert Guiscard et Tancrède, songèrent à lui confier la part principale dans la réorganisation de l'Eglise de leur nouveau royaume. A l'appel du comte de Calabre, Gerland se rend en Sicile; mais ce pays est plus désolé encore qu'il ne pouvait le prévoir. Les chrétiens qui ont survécu à cinq cents ans de domination mahométane n'ont conservé qu'une apparence de foi; le désarroi de l'autorité ecclésiastique a entraîné dans les âmes la plus complète ignorance.

Le blasphème et la débauche se donnent la main là ou autrefois « s'embrassaient la justice et la paix ». Les Juifs et les Sarrasins sont restés nombreux lors de la conquête et ne forment pas la moindre portion du peuple sicilien d'alors; le clergé participe à l'ignorance générale, et il n'est point de taille à réagir contre de si grands maux.

Bien plus, les mieux intentionnés craignent, par une action énergique, « d'éteindre la mèche qui fume encore »; joignez à cela les sentiments de répulsion qu'inspire naturellement l'étranger, et surtout l'étranger amené par un conquérant, le dédain que des vieillards ont pour un jeune homme de vingt-quatre ans à peine, l'ignorance où se trouve Gerland des mœurs et des habitants du pays, ignorance qui parfois peut lui faire prendre des vestiges d'usages respectables, pour de condamnables superstitions introduites par le paganisme; toutes ces difficultés réunies suffisent amplement à expliquer le découragement de ce jeune prêtre, tiré d'un cloître dont la régularité fait l'admiration du rigide Pierre Damien, pour être jeté au milieu d'une pareille misère.

Aussi le comte de Calabre essaye-t-il en vain d'appliquer la salutaire influence du Saint à différentes parties de ses Etats. Son zèle s'exerce d'abord à Catane : on l'a fait primicier du Chapitre afin qu'il pût en réformer les abus et arriver progressivement à lui donner la splendeur de celui

de Besançon. Mais que peut le jeune primicier? Ramener à la vie commune et aux austérités primitives des clercs réguliers, des ecclésiastiques dont certains n'ont même pas les vertus nécessaires pour vivre dignement dans le siècle!

Aussi, « secouant la poussière de ses sandales », l'apôtre quitte Catane, fait une nouvelle tentative et espère être plus heureux à Mélite; mais, là comme à Catane, tous ses efforts sont stériles. Après avoir passé trois à quatre ans dans ces deux villes, notre Saint est complètement découragé. Son unique désir est de regagner son saint asile de Besançon et d'y vivre en religieux fervent et régulier, puisque son humilité n'attribue qu'à son peu de mérites et à son manque de capacité, l'insuccès de ses tentatives de régénération du clergé de Catane et de celui de Mélite.

Vainement, le comte de Calabre s'efforce de le dissuader de cette résolution; vainement il essaye d'user de son autorité. Le Saint a repassé le détroit et s'achemine vers Rome. Mais là, il va rencontrer une volonté plus puissante que celle du comte de Calabre, une volonté à laquelle un chrétien ne refuse pas les plus durs sacrifices d'obéissance, celle de Dieu exprimée par son Vicaire. C'était en l'an 1088.

### SAINT GERLAND EST SACRÉ ÉVÊQUE DE GIRGENTI

La Chaire de Saint-Pierre était alors occupée par un des plus grands Papes du moyen âge, le bienheureux Urbain II. Déjà le Pontife, ému par les souffrances des chrétientés captives des Sarrasins, méditait les pensées qui seraient réalisées au célèbre Concile de Clermont (1095) où devait être résolue la première Croisade au cri de: « Dieu le veut! »

Urbain II, après avoir écouté le rapport que lui fait Gerland de l'état misérable de cette chrétienté, se décide à le renvoyer en Sicile avec l'autorité que lui conférera l'épiscopat dont il veut l'investir. Il pourra ainsi désormais jouir d'une influence beaucoup plus grande, ordonner et réformer en supérieur incontesté et sans que son action soit paralysée par un évêque plus ou moins imbu des préjugés siciliens.

Le jeune prêtre n'avait qu'à se soumettre à la volonté du Pontife suprême; le comte de Calabre ne pouvait que se réjouir d'une mesure qui réalisait les espérances auxquelles il n'avait renoncé que malgré lui. Urbain II voulut que Gerland repartit de suite pour la Sicile; il le combla des marques de sa bienveillance, et pour renforcer son autorité, tel Boniface, envoyé à la Germanie, tel Augustin, avant de débarquer en Angleterre, tels ces évêques que Pie X envoyait à la France en deuil, comme des messagers de Dieu pour la soutenir dans la tourmente, Urbain II voulut sacrer lui-même Gerland de Besançon évêque de Girgenti.

### L'ŒUVRE DE L'ÉVÊQUE

Le nouvel évêque de Girgenti, l'antique Agrigente, avait vingt-huit ans. D'après Pirrus, il était doué d'une rare éloquence et le ton de sa voix avait une grande douceur qui charmait ses auditeurs, Sa haute taille et son port majestueux inspirait le respect. Pour tout ce qui regardait sa personne, il observait la pauvreté la plus absolue, mais envers les autres il était d'une charité remarquable et se montrait magnifique dans ses largesses. Ses mœurs étaient irréprochables et il mena toujours une vie d'une pureté angélique.

Après avoir été sacré par le Souverain Pontife il rentrait en Sicile entouré d'une auréole de puissance qui devait l'emporter sur l'apathie et le vice coalisés. C'est plus que l'administration à réformer: tout est à refaire et à créer. On aura une idée du désordre qui régnait alors en Sicile lorsqu'on saura qu'on avait oublié les circonscriptions des anciens diocèses et qu'il fallut, à la demande du Saint, tracer de nouvelles limites. Le comte de Calabre, Roger, le fit par un diplôme que le bienheureux Urbain II confirma le 10 octobre 1099.

Voici en quels termes lui écrivait le Pape :

« Urbain, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Gerland, évêque d'Agrigente et à ses successeurs canoniquement intronisés pour toujours.

» Par une disposition du Dieu tout puissant le temps apporte bien des changements, les royaumes sont transférés; de là vient que de grandes nations chrétiennes ont été détruites, tandis que d'autres moins importantes sont élevées au faîte de la puissance.....

» C'est ainsi qu'à notre époque, par une faveur de la bonté divine et grâce à la valeur de deux vaillants princes, le duc Robert et le comte Roger, la tyrannie des Sarrazins a été détruite en Sicile et l'Eglise y a été rétablie dans son premier état.

» Notre devoir est donc de réorganiser le culte dans cette île. De même que nous avons pourvu aux autres diocèses, nous voulons par le présent décret, prendre les mêmes dispositions pour celui d'Agrigente ».

Le Pape détermina ensuite les limites exactes du diocèse.

Cependant, les Sarrazins qui avaient été vaincus par Robert, Tancrède et Roger, n'étaient pas anéantis, loin de là. Ils pouvaient d'un jour à l'autre se lever en masse et reconquérir le séduisant pays dont ils avaient été dépossédés; les martyrs d'Otrante, au XV^e^ siècle, sont une preuve évidente du danger perpétuel où vécurent longtemps l'Italie du Sud et la Sicile. Il fallait donc se prémunir contre un coup de main toujours possible, et s'assurer contre un retour des barbares.

C'est à ce sentiment que Gerland obéit en transférant dans un endroit moins menacé, sa cathédrale qui gisait en ruines sur le bord de la mer. On eut ainsi un des beaux exemples de cette architecture normano-italique qui fait encore l'admiration des connaisseurs, et dont la catastrophe de Messine vient d'anéantir un des vénérables spécimens. La cathédrale, rebâtie par Gerland, ne le cède en rien aux majestueuses églises que Robert Guiscard éleva à Salerne et à Amalfi, et dont l'une se glorifie des reliques de saint Mathieu et de saint Grégoire VII et l'autre de celles de saint André.

Sur le clergé de son diocèse, le jeune évêque, apparaissant comme le disciple d'élection du Pape,

conquit une influence décisive, plus décisive même que les insuccès de Catane et de Mélite ne l'eussent laissé espérer. La vie commune fut rétablie dans le clergé de la cathédrale, et Gerland retrouva les saintes mœurs de son cher Chapitre de Besançon. Un clergé instruit et dévoré du zèle de Dieu réchauffa les restes de vie des chrétiens du pays.

Les Juifs et les Sarrasins, gagnés par la douceur de l'évêque, instruits par ses prédications, se convertirent en grand nombre. La charité de Gerland devenait proverbiale; sa douceur se refusait à employer contre les dissidents les moyens de coercition; il se contentait de les astreindre à entendre sa parole, et cette parole suave, instruite, formée à l'école de la théologie la plus sûre, inspirée de l'Esprit-Saint, trouvait l'accès des cœurs les plus rebelles.

En douze ans, l'œuvre était réalisée; l'Eglise de Girgenti avait retrouvé sa splendeur; elle allait servir de flambeau de sainteté et rappeler à toute la Sicile, les antiques gloires du temps où elle enfantait les Agathe de Catane et les Lucie de Syracuse.

Gerland s'était hâté « comme un géant à courir sa voie ». Il sentait que le temps lui était mesuré; son saint zèle dévorait ses forces; le climat, nouveau pour l'homme du Nord, délabrait les ruines d'une ardeur mise toute au service de Dieu. C'est le Pape qui l'a envoyé; c'est au Pape qu'il rendra compte de son œuvre, avant d'aller recevoir la récompense réservée aux ouvriers qui ont fait fructifier le champ du père de famille.

### DERNIER VOYAGE DU SAINT A ROME

Onze ans se sont écoulés; Gerland, épuisé par ses travaux apostoliques, se rencontre avec le Pape, vieilli, mourant, mais dans toute l'exaltation des triomphes des croisés dont sa parole a provoqué le formidable enthousiasme. La visite de Gerland, le récit de la réorganisation de l'Eglise de Girgenti, sera la dernière joie du Pontife mourant, et ce sera son disciple de prédilection, celui que par le sacre il a « vraiment engendré dans le Seigneur », qui lui fermera les yeux.

Gerland, lui aussi, a accompli sa tâche. Il le sent; il annonce sa mort prochaine; en passant à Balmaria, en Calabre, il s'arrête près de l'évêque Drogon, son ami; il se recommande à ses prières. Le voilà revenu près de cette cathédrale qu'il a élevée et que Dieu destine à être la gardienne de ses glorieux ossements. Le 25 février de l'an 1100, âgé de moins de quarante ans, après douze ans d'épiscopat, l'évêque de Girgenti meurt de la mort des saints.

### LE CULTE DE SAINT GERLAND

On admire la suave odeur qu'exhale le corps du saint évêque; le peuple s'empresse à le vénérer; ses funérailles sont comme une première procession de ses reliques, et son cercueil est comme sa première châsse. Moins de cent ans après sa mort, le corps du Saint, déjà inscrit dans les martyrologes, est élevé sur un autel. Et la dévotion populoire entraîne bientôt le changement du vocable de la cathédrale, dont saint Gerland deviendra le patron. Dès lors commence ce culte dont les siècles n'ont pas affaibli l'éclat. La ville de Girgenti garde pieusement les reliques de son grand évêque, et le pieux successeur de saint Gerland se réjouit de favoriser le développement de son culte.

Chaque année, le 25 février, jour où son diocèse le fête, on expose son bras dans un reliquaire d'argent et son bâton pastoral.

Le diocèse de Besançon n'a pas oublié l'illustre chanoine régulier qu'il se réjouit d'avoir donné à la Sicile. De pieux pèlerins franc-comtois ont été le vénérer dans ces contrées lointaines; les anciennes litanies de l'Eglise de Besançon l'invoquèrent, et le propre diocésain porte sa fête au 14 mai.

De pieuses initiatives s'efforcent de développer en Normandie le culte de ce Saint, homme de la race normande, et de rapprocher son édifiant souvenir des chevaleresques gloires des conquérants de la Sicile et de l'Angleterre. Sa douce figure adoucit l'aspect rude et barbare des grands distributeurs de coups d'épée et des hardis conquérants de royaumes. Entre Robert Guiscard, Tancrède et Roger, Gerland apparaît comme ces évêques gallo-romains, seule autorité debout entre les ruines d'une nation qui tombe en décomposition morale, et qui cependant a sa grandeur, et la barbarie qui vient infuser à ce corps souffrant, du sang jeune et vigoureux, mais dont la main ointe de l'huile sainte calme la trop brutale ardeur.

L'iconographie représente saint Gerland revêtu de ses habits pontificaux, une tête de mort à la main, agenouillé devant un crucifix. Une légende qui ne repose sur rien, sinon sur l'époque à laquelle a vécu le Saint et sur son zèle et son apostolat contre les Sarrasins, a si bien imprégné les esprits, que des monuments anciens donnent saint Gerland revêtu des insignes de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem ou de celui du Saint-Sépulcre. Le dictionnaire d'iconographie qui n'a pas reconnu l'évêque de Girgenti sous cet étrange déguisement en a conclu que ce saint Gerland dont il voyait les images était inconnu aux hagiographes.

A. P.

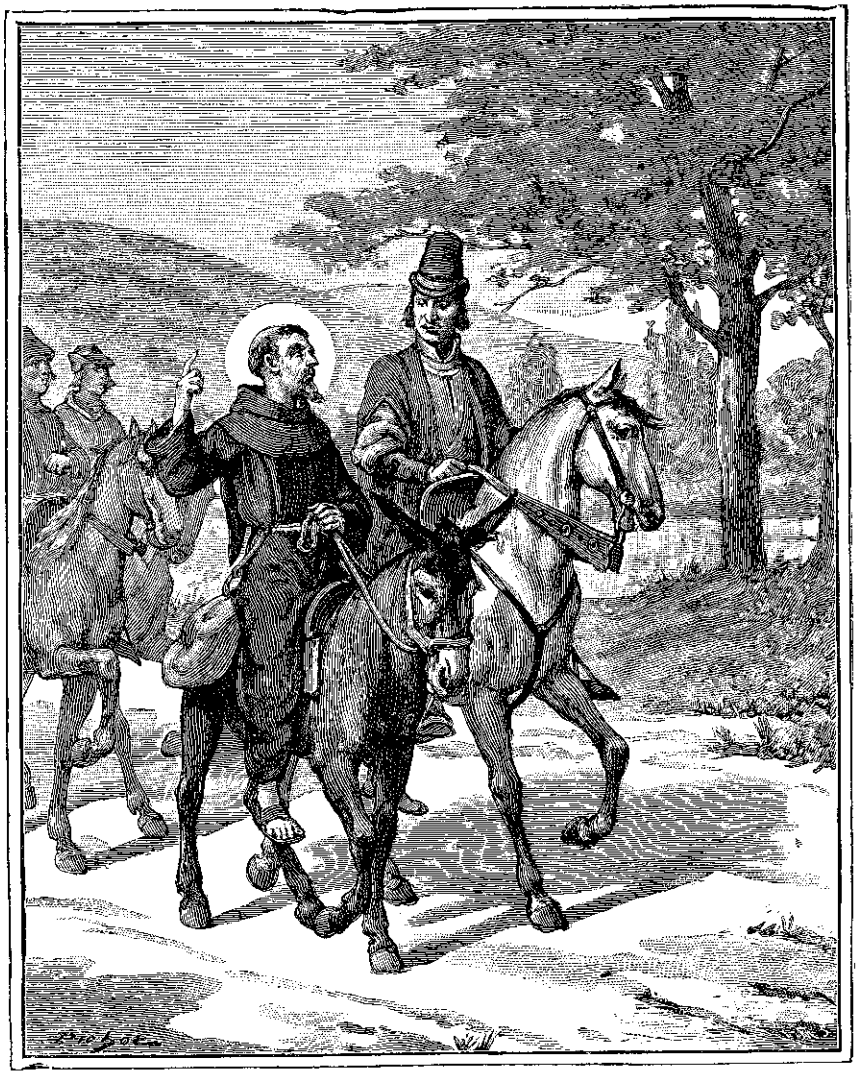
### SOURCES CONSULTÉES

P. A. Pidoux, *Vie des saints de Franche-Comté*, Lons-le-Saunier, Gey et Guy, 1909, t. III. — V. *Robert de Gerlandi, vita et operibus.* — *Acta sanctorum*, Boll. — *Communiqués de Mgr l'évêque de Girgenti.*

# BIENHEUREUX HENRY DE BAUME

## Frère Mineur († 1439)

*Fête le 25 février.*



**Le Bienheureux, dans ses nombreux voyages pour la Réforme Séraphique, parlait de Dieu à ses compagnons.**

FAMILLE DU BIENHEUREUX
LA RÉFORME DE L'ORDRE FRANCISCAIN

Sainte Colette fut activement secondée dans son œuvre de la réforme de l'Ordre séraphique par le P. Henry de Baume. C'est lui qui, surnaturellement appelé à Corbie, tire la Sainte de son reclusage ; c'est lui qui l'accompagne à Nice et la présente au Pape Benoît XIII ; c'est lui, enfin, qui lui ménage les protections puissantes qui favoriseront la renaissance de l'Ordre de sainte Claire.

Henry de Baume appartenait à une noble famille franc-comtoise. Il avait un frère, Alhard ou Alain de Baume, dont les trois filles formeront le premier noyau des religieuses colettines ; la plus jeune, sœur Périne de Baume, deviendra la compagne ordinaire de la réformatrice et sera un des meil-

leurs témoins de la vie de sainte Colette, en même temps que de celle de son oncle.

L'Ordre de Saint-François traversait alors une crise aiguë ; un pieux religieux, Fr. Pierre de Dôle, avait été l'un des premiers à se joindre au petit groupe qui avait entrepris à Mirebeau, en Poitou, le retour à l'observance primitive. Le bienheureux Henry fut séduit par cet exemple ; un couvent avait été fondé à Dôle, qui brillait par la pure observance de Mirebeau : est-ce ce qui attira Henry de Baume, dont le pays était peu distant, on l'ignore. Ce qui est sûr, c'est qu'il entra de bonne heure dans l'Ordre et qu'il se montra toujours fort zélé pour la règle. Bientôt, hélas ! la ferveur primitive disparut, aussi bien à Mirebeau qu'à Dôle. Le Bienheureux ne voulut point abandonner l'œuvre ; mais il se résolut à en confier le succès aux mains de Dieu, et, pour mieux implorer l'assistance du ciel, il sollicita et obtint la permission d'entreprendre le pèlerinage de Jérusalem.

### LA PRÉDICTION D'UNE RECLUSE
### LE VOYAGE A CORBIE

Le voici donc en route ; il descend le Rhône. Mais il voyage en pèlerin, curieux d'observer sur la route les merveilles de Dieu et soucieux de recommander ses intentions aux âmes réputées amies du ciel. Or, il y avait à Avignon une vieille recluse à laquelle on attribuait des vues surnaturelles. Le nom que lui donnent les historiens semble indiquer que tout le monde n'était pas d'avis d'attacher grand crédit aux prophéties de la recluse, car on l'appelait Marion *Amente*, c'est-à-dire Marion *la Folle*. Le P. Henry, cependant, ne s'arrêta point aux dédains de la foule ; il se rendit au reclusage et fut fort étonné de s'entendre dire que ce n'était point à Jérusalem qu'il devait aller, mais bien à Corbie, où Dieu le destinait à être le guide d'une jeune vierge, sur laquelle il avait de grands et magnifiques desseins. La chose demandait réflexion. Notre Bienheureux étudia ce cas peu ordinaire ; il se convainquit de l'appel de Dieu, et comme son seul but était l'éclat de sainteté de son Ordre, il renonça sans hésiter au voyage de Terre Sainte et rebroussa chemin, se dirigeant, cette fois, vers le Nord.

On était alors en pleine guerre de Cent Ans. Sujet fidèle du duc de Bourgogne, notre pieux Franciscain pensa avec raison qu'il serait plus sage de traverser, pour ce voyage que les gens de guerre rendaient périlleux, les Etats de son souverain naturel. Il revint donc à Lyon pour de là rentrer dans sa patrie et accomplir presque tout son voyage en territoire ami.

Le Bienheureux espérait d'ailleurs se ménager de puissants concours pour l'entreprise dont il prévoyait que Dieu allait le faire l'auxiliaire. Le château de Frontenay, peu distant de celui d'Alain de Baume, frère du Bienheureux, appartenait alors à Blanche de Savoie, comtesse de Genève, la propre nièce du pape Clément VII, qui venait de mourir sur le siège d'Avignon. Cette pieuse et puissante princesse sera l'ouvrière temporelle de la réforme colettine. Aux paroles du Bienheureux, elle s'enflamme d'enthousiasme ; elle le présente à une de ses amies, Isabeau de Rochechouart, baronne de Brissay, qui voulut bien lui donner une escorte pour le protéger et sollicita même la faveur de le suivre. Au mois de juin 1406, la pieuse troupe quittait Besançon, et, à travers la Champagne et la Brie, sans cesse sillonnées par des routiers et des gens de guerre, le Bienheureux et ses compagnons, cheminant sous la manifeste protection de Dieu, parviennent à Corbie au mois de juillet.

### LE CONSEILLER DE SAINTE COLETTE

Le Bienheureux fut confirmé dans la confiance qu'il obéissait à la volonté de Dieu quand il reçut la nouvelle étonnante que la recluse attendait sa visite. Cet avertissement, qu'elle avait reçu du ciel et communiqué à son confesseur, Jean Guyot, curé de Saint-Martin, fut une grande joie pour le P. Henry.

En présence de celle à qui Dieu l'envoyait comme conseiller et père spirituel, le bienheureux Henry, comme l'humble recluse, exprima avec une profonde humilité son étonnement du choix que Dieu avait fait pour une si grande œuvre ; aussitôt, ils tracent un plan d'action. On était alors dans la période la plus aiguë du grand schisme ; les consciences les plus droites ne pouvaient plus discerner à coup sûr le véritable Pape, au témoignage même de saint Antonin de Florence. Sans s'arrêter à des enquêtes ou à des controverses qui n'auraient pu être que dilatoires, le bienheureux Henry et sainte Colette s'adressent au Pape sous l'obédience duquel est rangé le pays où ils se proposent d'établir leur œuvre.

Une requête est adressée aussitôt au cardinal légat, Jean de Challand, pour que Colette soit autorisée à sortir de son reclusage. Le 2 août, l'évêque d'Amiens accorde cette dispense : la future réformatrice peut sortir de sa retraite pour entrer dans un couvent de Bénédictines ou de Clarisses.

### COLETTE VA TROUVER LE PAPE
### SUCCÈS DE SES DÉMARCHES

Colette part aussitôt avec le bienheureux Henry ainsi que la baronne de Brissay, qui lève généreusement toutes les difficultés matérielles. Alors commence cette chevauchée à travers mille périls, d'un bout à l'autre de la France, pour aller solliciter de Benoît XIII les facultés nécessaires.

La peste avait chassé le Pontife d'Avignon comme de Gênes. C'est à Nice que Colette vint donc le trouver. Le Pape est sur son trône, entouré de ses cardinaux ; Colette s'avance entre le Bienheureux et Mme de Brissay, et tandis que Benoît lève les yeux « pour doucement regarder et bénignement saluer », soudain, à l'effroi des assistants, il tombe prosterné devant l'humble suppliante : Dieu venait, en cet instant solennel, de lui révéler « claire connaissance de ce qu'elle était et de ce qu'elle demandait ». Le Pape était tout gagné à la cause de la réforme des trois Ordres séraphiques ; ses conseillers, au contraire, étaient, en général, hostiles.

Dans la semaine suivante, la peste appa-

raît à Nice et plusieurs des opposants sont atteints ; dès lors, la cause est gagnée. Le Pape, de ses propres mains, impose à Colette le voile et la corde séraphiques, la bénit et la consacre « abbesse, dame et mère » et lui donne le pouvoir d'admettre à la profession de la règle primitive de saint François les Frères Mineurs qui en manifesteraient le désir.

Lorsque la cérémonie fut achevée, le Pape s'approchant du bienheureux Henry le baisa à l'épaule en s'écriant :

— « Epaules bénies qui porteront le pain à une personne si sainte ! Que ne suis-je digne de mendier moi-même pour elle le pain quotidien » !

Une grave maladie de la réformatrice empêcha nos voyageurs de quitter immédiatement Nice ; mais sa guérison miraculeuse leur permit bientôt de reprendre le chemin de Corbie, où Colette projetait d'établir le premier couvent de Clarisses réformées ; la jalousie, les méchants propos, les accusations les plus insensées firent échouer cette résolution ; il en fut de même à Noyon, et la pauvre abbesse, désemparée, dut se cacher dans une carrière abandonnée, non loin de Corbie. C'est alors que de nouveau la Providence lui ménagea le secours du bienheureux Henry.

### LE BIENHEUREUX HENRY ÉTABLIT SAINTE COLETTE EN FRANCHE-COMTÉ

L'œuvre voulue de Dieu ne pouvait échouer par le fait de la méchanceté des hommes; au moment où tout semblait perdu, l'offre du bienheureux Henry ouvrait à la réforme colettine un vaste et riche champ d'action dans sa patrie même : cette pieuse Franche-Comté où Colette allait retrouver en outre la protection de Blanche de Savoie et de la baronne de Brissay.

Le premier couvent de Clarisses réformées fut au château d'Alain de Baume ; Odile et Maharit de Baume, les deux filles aînées d'Alain, furent parmi les premières novices ; Périne, la plus jeune, alla plus tard les rejoindre. Trois amies avaient suivi l'abbesse depuis Corbie. La petite communauté édifia bientôt le voisinage, au point qu'il fallut songer à trouver un abri plus vaste ; ce deuxième couvent provisoire fut le château de Frontenay, tout voisin du château d'Alain de Baume, et où l'on vénère encore aujourd'hui des souvenirs de la sainte abbesse. Enfin, le 14 mars 1410, en vertu de Bulles pontificales, Colette et ses filles prenaient possession du couvent des Franciscaines Urbanistes de Besançon, qui devint le premier couvent des Clarisses réformées. Le Bienheureux, confesseur des Clarisses, avait suivi ses filles spirituelles dans leur nouvelle résidence.

L'œuvre sainte et précieuse du bienheureux Henry dans la formation spirituelle de ces saintes âmes n'a pas trouvé place dans les récits des historiens ; ce n'est qu'aux fruits qu'on peut la juger. Nous le voyons bientôt de nouveau reparaître comme le grand apôtre de la réforme séraphique. L'œuvre étant établie pour les religieuses, Colette se dispose, en effet, à l'entreprendre pour le premier Ordre, celui des religieux.

### L'ŒUVRE DU BIENHEUREUX DANS LA RÉFORME DES FRÈRES MINEURS

Le bienheureux Henry cherche à gagner à la cause de la réforme les Frères Mineurs du grand couvent de Besançon, ces Cordeliers fondés du vivant même du séraphique Père et qui ont accepté les adoucissements successifs. N'ayant pas réussi, il s'adresse au couvent de Dôle, sur lequel il aura plus d'influence ; ce couvent est, en effet, une fondation de cette fameuse réforme de Mirebeau, en Poitou, dont le P. Henry fit lui-même partie ; le bienheureux Pierre de Dôle, son fondateur, fut probablement son ami ; l'œuvre semblait en outre moins difficile, car, fondé depuis quarante ans à peine, le couvent avait d'abord jeté un vif éclat et n'était depuis peu en décadence que par le fait d'un supérieur moins soucieux de la stricte observance. Le 25 septembre 1412, Jean XXIII concédait à Colette le couvent des Cordeliers de Dôle.

Bientôt d'autres couvents adoptèrent la réforme. En 1517, lorsque le Pape réunit en une seule famille les diverses branches de Franciscains réformés, pour ne plus laisser subsister que la grande famille de l'Observance, les Colettins étaient fort nombreux. On peut dire que c'est leur sève qui avait été infusée à tout l'Ordre, puisque c'est le P. Jehan Mocquet, du couvent de Dôle, auquel on donne dans les martyrologes le titre de Bienheureux, qui, appelé par Eugène IV sur le conseil de saint Jean de Capistran, réforma le couvent principal de l'Ordre, à Rome, le fameux monastère de l'*Ara Cœli*.

### LES VOYAGES ET LES MIRACLES DU BIENHEUREUX HENRY

Après le récit des origines de la réforme du premier Ordre, la vénérable figure du bienheureux Henry de Baume retombe de nouveau en obscurité ; un trait de-ci ou de-là nous permet d'assurer qu'il accompagne ordinairement la sainte abbesse ; mais nous ne pouvons affirmer ,ni qu'il ait assisté aux entretiens de saint Vincent Ferrier, ni qu'il eût séjourné complètement à Auxonne et à Poligny, de 1414 à 1422. Voici les quelques traits que nous avons pu recueillir.

Le diable s'ingéniait à persécuter de mille manières la sainte réformatrice ; un jour, il lui brise « par malice » une paix en ivoire « parce qu'elle y avait de la dévotion » ; la Sainte la présenta au Bienheureux pour la faire « raccoutrer », et elle se trouva soudain intacte ; jusqu'aux guerres du XVII[e] siècle, cette paix se conserva chez les Clarisses de Poligny.

A l'automne de 1422, sainte Colette quitte Poligny avec sept religieuses pour aller fonder le couvent de Seurre. Le bienheureux Henry est du voyage au château de Neublams ; la Sainte y passe la nuit en prières. Le lendemain, elle se refuse à attendre que le Doubs, débordé, soit redevenu traversable ; lorsqu'ils furent arrivés sur le bord du Doubs, large rivière qui jusque-là leur était masquée par des arbres, tous firent le signe de la croix et continuèrent leur marche en avant. Aucun d'eux n'eut con-

science de fouler les flots tumultueux, et ce ne fut qu'après avoir traversé la rivière, fort large en cet endroit, qu'ils s'aperçurent de leur surnaturel passage. Les habitants de Petit-Noir avaient assisté pleins d'admiration à cette miraculeuse traversée; des marchands sceptiques crurent à l'existence d'un gué inconnu, se lancèrent à la suite de nos pieux voyageurs et se noyèrent misérablement.

Il semble bien que le bienheureux Henry accompagna sainte Colette en 1423, lors de la fondation du couvent d'Aigueperse ; c'est à lui que Colette confia alors le soin de l'âme ulcérée du roi Jacques de Naples ; nous verrons quels merveilleux résultats il obtint.

En 1425, le Bienheureux a rejoint la compagnie de la sainte abbesse ; il est avec elle à Chambéry, à Genève, lorsqu'elle prédit les ravages qu'y fera l'hérésie au siècle suivant, et aussi à Vevey où nous allons le voir accomplir un éclatant miracle.

Pendant que l'on préparait la fondation du couvent de Vevey, une violente tempête s'éleva sur le lac Léman ; la Sainte connut par révélation que l'architecte et les ouvriers, mandés pour la construction, étaient embarqués sur le lac et en grand péril de mort. A sa demande, le Bienheureux se rend sur le bord du lac ; il élève la main, trace dans l'air un signe de croix, et soudain la tempête s'apaise.

### LE BIENHEUREUX HENRY PÈRE SPIRITUEL DU ROI DE NAPLES

Jacques II de Bourbon, comte de la Marche et roi de Naples, après une vie aventureuse et souvent coupable, ulcéré par les désordres de sa femme, la trop fameuse reine Jeanne, fut amené, par l'exemple de ses deux filles entrées aux Clarisses, à se confier à sainte Colette et au bienheureux Henry de Baume. En 1423, Colette lui envoie le P. Henry ; trois ans après, le roi a si bien profité des sages et pieux conseils du Bienheureux qu'il vient le rejoindre à Vevey, avec son fils naturel, Claude d'Aix ; tous deux entrent dans le Tiers-Ordre et méritent cet éloge du Ministre général des Frères Mineurs, Guillaume de Casal : « Continuez de marcher avec fermeté dans la voie où vous entrez. Je ne doute point qu'il en sera ainsi si vous vous en rapportez aux conseils et saintes persuasions de la très religieuse Mère, Sœur Colette.

Le 25 septembre 1435, le roi Jacques reçoit avec son fils l'habit du premier Ordre, des mains de notre Bienheureux. Un mois après, dispensé du noviciat régulier à cause « du rude et long noviciat » qu'il avait fait a Vevey, il émettait sa profession. Son fils, transféré au couvent de Dôle, y acheva son noviciat, y fit profession en août 1439 et y mourut en odeur de sainteté trois ans après.

Quant au vieux roi de Naples, dont le plus grand bonheur était de se livrer aux plus humbles services de la communauté, comme de travailler au jardin ou à la cuisine, servir au réfectoire, laver la vaisselle ou balayer la maison, il mourut, de la mort des saints, dans le petit couvent des Frères Mineurs réformés, à Besançon, le 23 janvier 1438, dans les bras du bienheureux Henry, qui l'avait assisté. De tout son royaume de Naples, il ne possédait plus qu'une cuiller en coquillage, qu'il légua à la sainte abbesse avec sa tasse de bois cerclée d'argent. On garde encore ces deux objets avec vénération chez les Clarisses de Besançon.

### LA MORT DU BIENHEUREUX

Le bienheureux Henry de Baume était parvenu à un âge fort avancé ; il y avait trente-trois ans qu'il avait été destiné de Dieu pour être le Père spirituel de la réforme colettine, et, selon l'opinion la plus vraisemblable, il devait avoir plus de quatre-vingts ans.

Le mercredi des Cendres 1439, le Bienheureux, sentant sa mort prochaine, se traîna à l'église, où il reçut les derniers sacrements avec d'admirables sentiments. Chaque jour, il voulut se rendre encore à l'église, malgré sa faiblesse ; le dernier jour, qui fut le 26 février, il pria longuement « en grande dévotion et conoissance de Dieu, comme il fut jamais, il ouït toutes les Passions et recommandations de l'âme, et, à 6 h. 1/2, après midi, en disant ses oraisons et parlant à Notre-Seigneur, sa belle et glorieuse âme il rendit doucement à Dieu, notre benoist Créateur ». Tel est le récit que sainte Colette écrivit aux Clarisses de Vevey, en ajoutant, après l'avoir recommandé à leurs prières, « nonobstant que je crois qu'il est meilleur métier qu'il prie pour nous que nous pour lui ». De même, aux Sœurs du Puy, elle écrit « qu'il a toujours été vrai père et bon et pieux pasteur ».

### LE CULTE — LES RELIQUES

Sur une gravure faite dans le premier quart du XVII[e] siècle, on voit sainte Colette avec le bienheureux Henry, tous deux nimbés. Beaucoup d'autres lui donnent le titre de Bienheureux : parmi eux le *Martyrologium franciscanum*, qui l'inscrit à la date de sa mort avec ce titre. Son corps, pieusement conservé, ainsi que ses ornements sacerdotaux, chez les Clarisses de Besançon, jusqu'à la Révolution, furent donnés par la dernière religieuse survivante au couvent de Poligny qui venait de se reconstituer. Rétabli à son tour, le couvent de Besançon réclama ces reliques dont la S. Congrégation des Rites lui reconnut la propriété par décrets des 30 mars et 20 mai 1887. La translation eut lieu le 10 juillet suivant, en même temps que la croix apportée du ciel par un ange à sainte Colette, son bréviaire, son tablier, sa corde, sa tasse, sa cruche de terre, ses tablettes de voyage, etc. Maintenant que la fête de sainte Colette vient d'être étendue à tous les pays de langue française, l'Ordre séraphique, tout comme sa patrie comtoise, se réjouiraient de voir confirmer le culte immémorial rendu au bienheureux Henry de Baume.

A. P

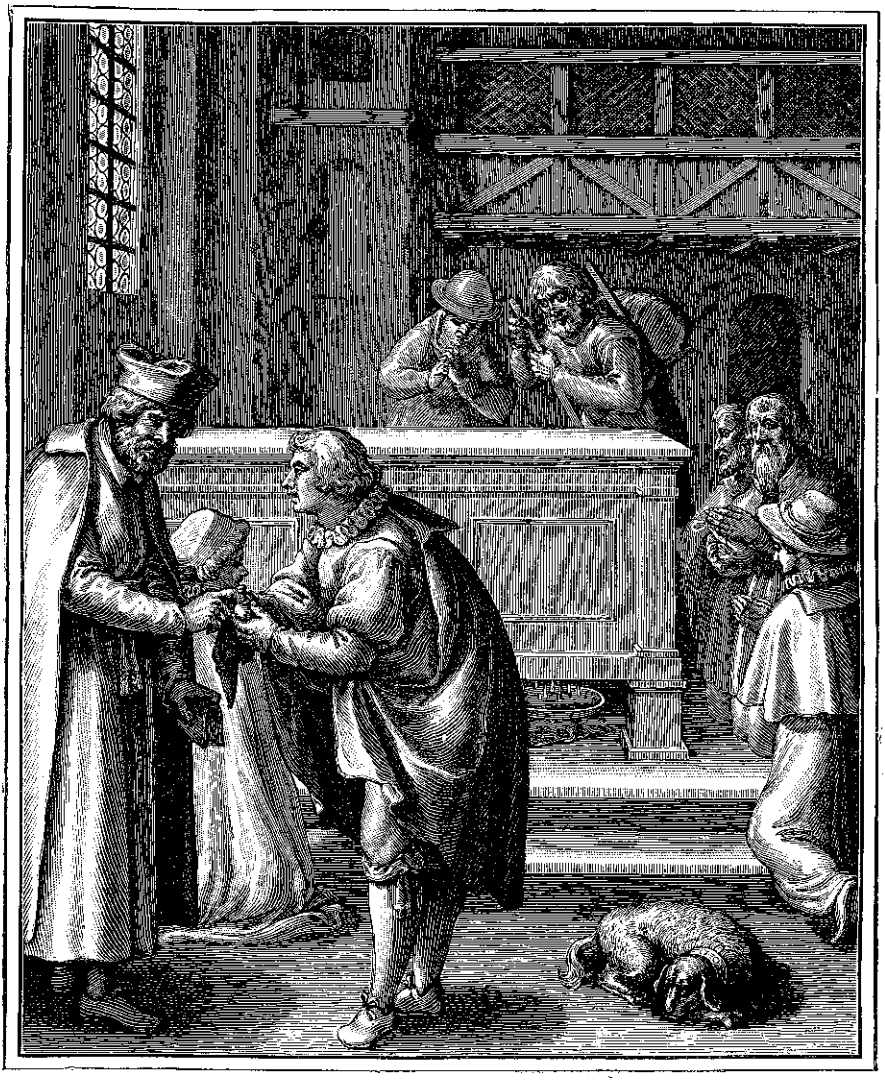
### BIBLIOGRAPHIE

Archives des Clarisses de Poligny, *Etudes franciscaines* (1910). — *Martyrologe franciscain.*

# SAINTE WALBURGE

vierge et abbesse (710-779).

*Fête le 25 février.*



**Les pèlerins viennent chercher, au tombeau de la Sainte, l'huile mystérieuse qui opère des merveilles.**

FAMILLE DE SAINTS
LES PROJETS D'UNE JEUNE PRINCESSE

Il est des faiblesses où la sainteté et la noblesse semblent être un patrimoine héréditaire.

Sainte Walburge (1), dont le nom signifie gracieuse, appartient à une de celles-là. Elle naquit en 710, dans le Devonshire, en Angleterre. Son père, nommé Richard, était un roi saxon dont la piété et les vertus héroïques n'avaient d'égale que la noblesse du caractère. Aussi a-t-il été placé sur les autels ; sa mère, qu'elle perdit de très bonne heure, était sœur de saint Boniface, évêque de Mayence et apôtre de l'Allemagne. Elle eut deux frères que l'Eglise honore sous les noms de saint Guillebaud et saint Gombaud.

De très bonne heure, Walburge montra ce

(1) Le nom latin *Walpurgis* a été traduit de différentes façons, suivant les contrées : Waltpurde, Vaubourg, Falbourg, Avaubourg, mais le nom le plus usité est Walburge.

qu'elle serait plus tard. Les plaisirs de la cour n'avaient aucun attrait pour elle ; ce qu'elle aimait, c'était se retirer avec son frère Gombaud dans quelque coin du palais de son père pour y prier. Une telle âme n'était pas faite pour la terre, aussi résolut-elle d'entrer au couvent et de vouer à Dieu sa virginité. Voici dans quelle circonstance. Ses deux frères voulurent aller faire un pèlerinage aux Lieux Saints. Ils communiquèrent leur projet à leur père qui, loin de les en détourner, voulut, au contraire, se joindre à eux.

Dès que la jeune fille connut le dessein de son père, elle lui fit part du désir qu'elle-même nourrissait de quitter le monde pour se consacrer à Dieu.

Son père fut heureux de cette décision. Il l'accompagna jusqu'à la grande abbaye de Wimbourne, dans le Devonshire, abbaye renommée par sa ferveur et par sa science.

### VERS LA JÉRUSALEM CÉLESTE
### LE VOILE AU LIEU D'UNE COURONNE

Il n'y avait pas encore un an qu'elle était dans cette maison quand elle apprit la mort de son père. Le vieillard avait présumé de ses forces. Les difficultés du voyage, les privations forcées, les intempéries des saisons n'étaient pas faites pour un sexagénaire. Il mourut avant d'avoir atteint Rome. La nouvelle de cette mort consterna le cœur de l'enfant. Toutefois, elle ne se laissa pas abattre, elle comprit que désormais elle devait mettre son appui en Dieu seul.

Sept années s'écoulèrent pendant lesquelles notre jeune Sainte s'appliqua à l'étude des lettres et des sciences humaines, sans rien négliger de sa propre perfection. Quand elle eut atteint sa dix-huitième année, sentant sa vocation religieuse s'affermir de plus en plus, elle demanda et obtint la faveur de faire sa profession solennelle, consacrant par là, d'une manière définitive, sa virginité à Dieu et mettant entre elle et le monde une barrière infranchissable. L'histoire ne nous apprend rien sur les années qu'elle passa dans ce monastère, si ce n'est qu'elle s'appliqua de toutes ses forces à avancer dans les sentiers de la perfection, n'ayant d'autre ambition que celle de se montrer de plus en plus soumise, humble, obéissante, de s'unir de plus en plus intimement avec Dieu dans l'obscurité du cloître.

### UN MESSAGE DE SAINT BONIFACE

Elle y vivait heureuse et désirait y terminer ses jours. Mais la divine Providence en avait disposé autrement. Un jour arriva une lettre de saint Boniface, demandant à l'abbesse de lui envoyer une colonie de religieuses afin qu'il pût fonder dans son diocèse un monastère de femmes, et, par elles, montrer aux Germaines, encore à demi barbares, ce dont une vierge chrétienne est capable, quand elle est inspirée uniquement par l'amour de Dieu. Dans sa lettre, l'apôtre de l'Allemagne demandait d'une façon spéciale qu'on lui envoyât Walburge, sa nièce. Cette lettre de l'évêque causa dans la communauté un grand émoi ; la Mère abbesse, après avoir lu la missive, convoqua ses religieuses à la chapelle afin de demander à Dieu de l'inspirer. Pendant que sainte Walburge était en prière avec ses compagnes, elle sentit fortement l'appel de Dieu; cependant elle attendit avec calme que sa supérieure lui donnât l'ordre de partir. Quand tous les préparatifs furent terminés, nulle ne montra plus d'empressement que notre Sainte. Elle était âgée de trente-huit ans.

### DÉPART POUR L'ALLEMAGNE
### TEMPÊTE APAISÉE

Un petit vaisseau devait les conduire, elle et ses compagnes, ainsi que plusieurs passagers, de l'autre côté de la Manche. Au commencement de la traversée, les vents et la mer parurent très favorables ; mais, après quelques heures, une violente tempête se leva et mit le vaisseau en danger ainsi que la vie de tous les passagers. Les matelots, inconsidérément, jetèrent à la mer toutes les marchandises et les bagages ; ainsi, tout ce que les pauvres religieuses avaient emporté fut perdu et devint la proie des poissons.

L'équipage était terrifié, et les religieuses partageaient l'épouvante générale. Walburge seule restait calme. Ses Sœurs alors s'approchèrent d'elle, lui demandant de prier pour leur salut et le salut de l'équipage. Sur leurs instances, elle s'agenouilla, les bras en croix, suppliant le Seigneur d'exaucer sa prière ; se levant ensuite, elle commanda aux vents et aux vagues ; immédiatement le calme se fit, au grand étonnement de tout le monde ; le navire put ainsi arriver au port d'Anvers, sain et sauf. A peine débarqués, les matelots répandirent la nouvelle du miracle dont ils avaient été les témoins, ce qui valut à la Sainte et à ses compagnes d'être accueillies avec toutes sortes d'égards par les habitants de la ville.

Après quelques jours passés à Anvers, elles continuèrent leur voyage et, à travers mille difficultés, atteignirent Mayence, où elles trouvèrent saint Boniface et les deux frères de Walburge.

En attendant que le monastère qu'on construisait pour abriter les religieuses fût achevé, Walburge et ses compagnes furent envoyées en Thuringe.

### SAINTE WALBURGE, ABBESSE DE HEIDENHEIM

Heidenheim (mot qui signifie *demeure des païens*) méritait bien son nom, quand Gombaud y arriva ; mais, grâce à son zèle, ce nom fut bientôt sans signification. Quand le monastère fut prêt à recevoir ses hôtes, Gombaud vint chercher sa sœur et les compagnes qui devaient l'aider dans les premières difficultés d'une fondation nouvelle. Pendant dix ans, Walburge ressentit le bienfait de la direction forte et expérimentée de son frère. N'ayant vécu jusque-là que dans la pratique de l'obéissance, peut-être le poids du gouvernement lui eût-il paru trop lourd, si son frère n'avait été là pour la diriger. On ne saurait mieux dépeindre son caractère d'abbesse que ne le fait le Bréviaire.

« Elle fut placée à la tête d'un monastère récemment construit. Là, elle se livra à la pratique de vertus si sublimes que tous purent voir en elle ce qu'ils devaient à bon

droit admirer et avantageusement imiter. »

Elle joignait la plus grande douceur et une très grande prudence aux autres dons de la nature et de la grâce dont elle était revêtue. Jamais ses avis ne tombèrent à faux ; elle aidait tout le monde par sa charité ; cherchant à se perfectionner de plus en plus, elle s'efforçait aussi, tant par l'exemple que par la parole, d'entraîner dans la perfection les vierges qui lui étaient confiées. Jamais elle ne rechercha les plaisirs ; elle macérait son corps innocent par des disciplines et des jeûnes sévères ; elle unissait la nuit au jour par ses prières et ses veilles prolongées, étant toujours absorbée dans la contemplation des choses divines. Ainsi, sans se laisser distraire par les soins multiples de son gouvernement, mais sans les négliger, elle était tout à Dieu ; sa conduite était pour toutes ses religieuses un modèle des vertus qu'une vierge chrétienne doit pratiquer.

### L'ÉPREUVE

En 761, Dieu rendit le sacrifice de notre Sainte complet. Gombaud n'avait jamais eu une santé très robuste, et les maladies ajoutées aux maladies l'avaient laissé perclus et infirme. Trois jours avant sa mort, il avertit ses religieux de sa fin. Il eut la consolation de mourir entre les bras de son frère Guillebaud et de sa sœur qui, à l'approche de sa fin, s'étaient empressés d'accourir auprès du mourant. Il rendit pieusement son âme à Dieu le 18 décembre 761.

Son corps, revêtu des vêtements sacerdotaux, fut enseveli dans l'église qu'il avait bâtie lui-même. Guillebaud, son frère, après lui avoir rendu les derniers honneurs, resta quelque temps à Heidenheim afin de pourvoir au gouvernement du monastère, privé maintenant de son abbé.

On donna à sainte Walburge une inspection générale sur cette maison, à cause de ses rares vertus et de son talent pour l'administration.

C'était un exemple qui ne devait pas se renouveler après elle. Par obéissance, elle accepta cependant et se trouva ainsi chargée des deux monastères. Sous son habile direction, la discipline resta sauvegardée ; elle ne permit jamais à ses religieux ou religieuses de s'écarter de la stricte observance de la règle ni des sages ordonnances de son saint frère. Pour garder parmi eux sa mémoire toujours fraîche, elle entreprit d'écrire sa vie et le récit de son pèlerinage aux Lieux Saints.

### MIRACLES DE SAINTE WALBURGE

Deux miracles vinrent, sur la fin de sa vie, déposer sur le front de sainte Walburge une auréole nouvelle. On les trouve relatés par le moine Wolfhard, qui écrivit sa vie un siècle environ après sa mort.

Un jour, la sacristine qui avait la charge de pourvoir à l'éclairage de la chapelle et du cloître refusa d'accomplir sa fonction, répondant à son abbesse sur un ton fort déplacé. Après la récitation de l'office, Walburge resta quelque temps encore à prier. Quand elle voulut se retirer, les cloîtres étaient complètement obscurs. La Sainte gagna sa cellule en se dirigeant à tâtons à travers l'obscurité et alla se coucher sans souper. Notre-Seigneur ne voulut pas se laisser vaincre en générosité, il daigna en cette occasion récompenser la patience, l'humilité de sa fidèle servante. Tout à coup, au grand étonnement de toutes les religieuses, le monastère se trouva éclairé d'une lumière si éclatante que jamais l'on n'en vit de semblable. Les religieuses qui déjà étaient couchées se levèrent en toute hâte. A demi effrayées, elles cherchaient à découvrir l'endroit d'où émanait cette lumière si extraordinaire. Regardant par les fenêtres, elles s'aperçurent qu'elle venait de la cellule de la Mère abbesse. Elles se pressèrent chez la supérieure, lui demandant l'explication de ce mystère. Comme elles l'interrogeaient celle-ci éclata en sanglots et s'écria :

— O mon Dieu, vous qui m'avez gardée dès mon enfance, je vous remercie de cette grâce. Vous avez daigné me réconforter de votre céleste lumière, moi, votre indigne servante, et dissiper les ténèbres de la nuit par les rayons de votre divine miséricorde, afin d'encourager ces filles dont vous m'avez donné la garde à me rester fidèles. Cette faveur, ô mon Dieu ! vous me l'avez accordée, non en vertu de mes mérites, mais en réponse aux prières de mon dévoué et saint frère qui, maintenant, règne avec vous dans la gloire.

### GUÉRISON D'UNE JEUNE FILLE

Une autre fois que toutes les religieuses étaient allées se coucher, Walburge prolongeait comme de coutume ses prières à la chapelle. Soudain elle se sent poussée à quitter l'église pour aller elle ne savait où. Sous l'inspiration de Dieu, elle partit dans la campagne, malgré l'heure avancée de la nuit, s'éloignant de plus en plus de son couvent. Elle s'arrêta enfin à la porte d'un vieux château qui appartenait à un riche seigneur des environs. Une grande meute en gardait les abords. Ces animaux, en voyant arriver la religieuse, se rassemblèrent autour d'elle en aboyant, mais aucun d'eux ne lui fit le moindre mal. Aux aboiements de ses chiens, le baron sortit précipitamment pour voir ce qu'il y avait. Apercevant la Mère abbesse ainsi entourée, il ne put contenir sa stupéfaction.

— Soyez sans crainte, répliqua la Sainte, je savais que ces animaux ne me feraient aucun mal. Dieu m'a envoyée vers vous afin d'apporter à votre maison santé et consolation si vous voulez croire de tout votre cœur que Dieu seul est le véritable médecin qui a puissance sur la vie et sur la mort elle-même.

En entendant ces paroles, plein de déférence, le baron fit entrer la Sainte, se reconnaissant indigne de recevoir chez lui une si illustre personne. Il s'émerveilla de la bonté de Dieu qui lui envoyait confort au moment de l'épreuve, car, à la vérité, sa fille unique était dangereusement malade, peut-être même sur le point de mourir. Il conduisit Walburge dans la chambre de la malade. Celle-ci respirait à peine. La mère de l'enfant, éplorée, se tenait penchée sur le lit, ne pouvant retenir ses sanglots.

Walburge, alors, demanda à passer la nuit en prière près du lit, recommandant aux parents de mettre toute leur confiance en Dieu qui envoie la mort ou qui donne la santé, qui frappe et qui guérit, mais qui, toujours, se montre miséricordieux envers ceux qui le prient. Walburge passa toute la nuit à genoux auprès du lit de la moribonde. Avant l'aube elle eut la consolation de voir sa demande exaucée.

Les parents, dans l'extase de la joie et de la reconnaissance, rendirent à Dieu de ferventes actions de grâce.

### LE SOIR D'UNE SAINTE VIE

Ce miracle eut sur Walburge elle-même un grand effet ; il la fit s'approcher davantage de Dieu et lui montra ses obligations à son égard. Dès ce jour, sa vie devint plus mortifiée, son union à Dieu plus parfaite. Quelque temps avant sa mort, elle eut encore la consolation d'assister à la translation des reliques de Gombaud, mort en odeur de sainteté, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Le corps était parfaitement conservé après quinze années de sépulture.

Sainte Walburge ne survécut pas longtemps à cette translation ; le peu de jours qu'elle resta encore ici-bas furent employés à mener une vie plutôt angélique qu'humaine.

Souvent elle fut trouvée en extase dans son oratoire. Sur la fin de sa vie, dit son biographe, étant confirmée dans le saint amour de Dieu, dominant le monde et ses plaisirs, remplie de foi, tout imprégnée de la divine charité, ornée de sagesse, remarquable par sa bienveillance et son humilité, elle alla recevoir la récompense de tant de vertus. Appelée aux noces du divin Agneau, elle laissa cette vallée de larmes avec joie car, pendant toute sa vie terrestre, son cœur avait été dans les cieux ; comme une épouse parée de bijoux, revêtue de la robe nuptiale, elle alla à la rencontre de l'Epoux céleste.

### DIEU MANIFESTE LA GLOIRE DE SAINTE WALBURGE

Dès que sainte Walburge fut morte, Dieu glorifia sa servante. Son corps apparut aux personnes présentes, environné d'un cercle de lumière, en même temps qu'il exhalait un parfum d'une extrême douceur qui remplit toute l'église et tout le monastère, rendant ainsi témoignage à la pureté et à la virginité sans tache de sa servante. Saint Guillebaud, qui avait eu le privilège d'assister sainte Walburge à ses derniers moments, eut la consolation de conduire ses restes mortels et de les déposer à côté de ceux de son frère Gombaud. Pendant plusieurs années, la mémoire de la Sainte fut en grand honneur ; de nombreux pèlerins affluèrent à son tombeau, sollicitant d'elle toutes sortes de grâces. Rarement ils s'en retournaient sans avoir éprouvé les bienfaits de celle qu'ils étaient venus implorer. Peu à peu, cependant, la dévotion à la Sainte diminua, et même sa tombe devint tout à fait déserte.

### TRANSLATION DES RELIQUES DE LA SAINTE

Vers l'année 780, Otakar, le sixième évêque d'Eichstaedt voulut restaurer l'église et le monastère de Heidenheim qui étaient dans un très mauvais état. Les ouvriers à qui le travail avait été confié ne distinguèrent point la tombe de sainte Walbruge et la traitèrent sans révérence. Une nuit que l'évêque était profondément endormi, il fut tiré de son sommeil et trouva la Sainte se tenant à côté de son lit. Elle lui reprocha sa négligence à souffrir que ses reliques fussent ainsi foulées aux pieds par les ouvriers, et elle l'avertit, pour lui montrer que cette vision n'était pas un pur rêve, qu'un signe lui serait donné le lendemain. Ce signe lui fut, en effet, communiqué, comme la Sainte l'avait prédit. Durant le jour, on vint annoncer à l'évêque que le mur Nord de l'église nouvellement construite à Heidenheim était tombé pendant la nuit. Très impressionné par cette nouvelle, l'évêque se rappela la vision qu'il avait eue pendant la nuit. Accompagné d'un grand nombre de prêtres et de fidèles, il se rendit à Heidenheim. Avec tous les honneurs dus à la Sainte, il procéda à l'exhumation de son corps, qui, non seulement fut trouvé intact, mais encore recouvert d'un liquide merveilleux, semblable à de l'huile la plus pure. Le saint corps fut porté à la cathédrale d'Eichstaedt où il devait rester momentanément. En 893, Erchanbold, successeur d'Otakar, éleva une église à sainte Walburge et plaça ses reliques sous le maître-autel. Le corps continuait à distiller une sorte d'huile.

Ce miracle continue encore de nos jours, et l'on peut voir cette huile merveilleuse couler goutte à goutte dans un petit réservoir en argent placé pour la recevoir. Depuis le 12 octobre, fête de sa translation, jusqu'au 25 février, jour de sa fête, le liquide est plus abondant. Cette huile, recueillie dans de petits flacons, est envoyée dans toutes les parties du monde, où elle opère des miracles. Un caractère remarquable de ce merveilleux liquide est que, traité sans respect, il s'évapore aussitôt ; si le vase qui le contient se renverse, le liquide ne se répand pas à terre. Une année, la ville d'Eichstaedt ayant été frappée d'interdit, l'huile cessa de couler.

Demandons à la Sainte de faire couler dans nos cœurs l'huile de la grâce divine, afin que par son intercession nos âmes étant purifiées, nous puissions aller avec sainte Walburge louer Dieu dans le ciel.

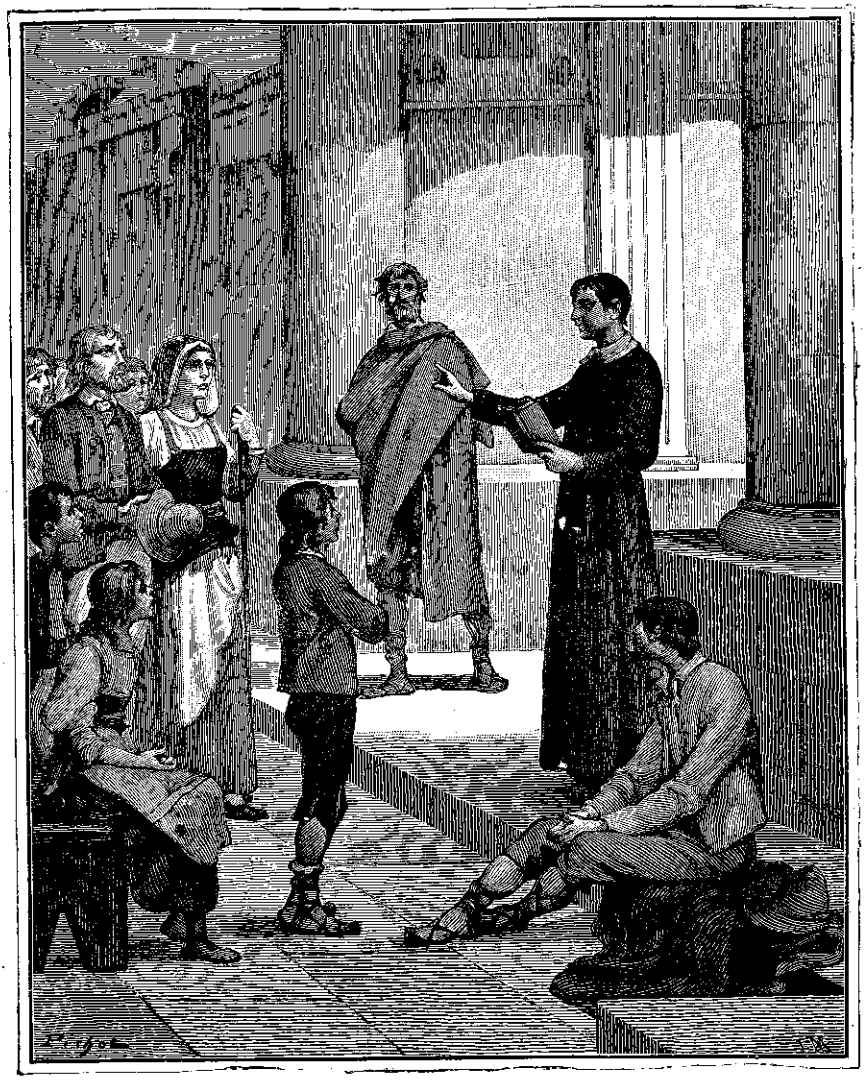
### SOURCES

*Acta sanctorum ordinis S. Ben. sæcul.* III, part. II. — *Acta sanctorum Boll.*, 25 février, t. III. — *Histoire de la vie et des miracles de sainte Vaubourg, vierge et abbesse*, par le R. P. LESPAIGNOL. Reims, 1612.

# LE VÉNÉRABLE DOMINIQUE LENTINI

(1770-1828)

*25 février*



**Jeune séminariste, le Vénérable Lentini explique le catéchisme aux grandes personnes et aux enfants.**

LE PIEUX SÉMINARISTE

DOMINIQUE LENTINI naquit à Lauria, diocèse de Policastro (Italie), le 20 novembre 1770. Ses parents, braves artisans, le firent baptiser aussitôt ; mais les registres de la paroisse ayant disparu dans un incendie, en 1806, on ignore les dates de son baptême et de sa confirmation.

Dès son jeune âge, il se distingua de ses camarades par son sérieux et son éloignement des jeux. Toujours le premier à l'église, il s'approchait souvent des sacrements. Dès qu'il eut atteint sa quatorzième année, il revêtit l'habit des clercs et se mit, de lui-même, à expliquer le catéchisme aux grandes personnes et aux enfants. De vif et entreprenant qu'il était, il s'applique désormais à garder un maintien grave, recueilli, modeste, et il répond de son mieux aux lourds sacrifices que s'imposent ses parents pour le préparer à la vie sacerdotale. Il avait d'abord songé à entrer dans un noviciat, afin de leur épargner ces sacrifices. Mais Dieu le destinait à l'évangélisation de son propre pays.

Son éducation se fit donc au Séminaire de Policastro. Il s'y attira par sa piété et son application au travail l'estime et l'affection de ses maîtres et de ses condisciples. Il y accomplit assez rapidement ses études de

philosophie et de théologie, et, après une préparation convenable, il reçut la grâce du sacerdoce, vers l'année 1794.

### ZÈLE DANS LE MINISTÈRE

Tout jeune prêtre, Dominique s'adonna au ministère de la prédication et des confessions ; bientôt il ouvrait une école où l'on enseignait le grec, le latin et la philosophie. Ces travaux, souvent pénibles, ne tardèrent pas à produire des fruits d'édification et de haute moralité pour toutes ses ouailles. Les jeunes gens ne résistaient pas au zèle apostolique de Dominique, venaient à l'église l'écouter, apprenaient à mieux assister à la sainte messe et devenaient meilleurs.

On le vit, en chaire, plus d'une fois se frapper le visage et, tout en larmes, saisir une discipline et s'en flageller durement pour vaincre la résistance de quelques pécheurs endurcis. Rendu au confessionnal de grand matin, le serviteur de Dieu n'en sortait souvent qu'après midi, alors que personne ne se présentait plus.

Passait-il devant les auberges, les jeux étaient interrompus, les chansons cessaient, et ceux dont la conscience n'était pas nette s'éloignaient pour ne pas rencontrer le regard de reproche que le serviteur de Dieu aurait fixé sur eux.

Se mêlait-il aux conversations ? C'était pour parler de l'amour de Dieu, de la pureté, de l'obéissance, de l'humilité, de la fuite de l'oisiveté. Une sorte de transfiguration s'opérait en toute sa personne qui en imposait à ses auditeurs. Un témoin de son zèle rapporte qu'en l'écoutant il se sentait vivement ému et entendait une voix intérieure lui dire : « Tu es en présence d'un saint du ciel envoyé sur la terre ! »

Prêtre modèle, il resta toujours scrupuleusement attaché aux moindres observances de la vie sacerdotale. Souvent, après avoir prêché dans une église où le silence absolu témoignait de l'attention des fidèles subjugués par ses accents de feu, on le voyait se rendre au chevet des moribonds, de préférence là où la misère, physique ou morale, lui montrait une âme à sauver. Partout on l'appelait père, bienfaiteur, le saint de Dieu !

Dominique Lentini tenait école. En effet, il avait dû chercher, après la mort de son père, quelques ressources pour éteindre des dettes qu'il eût pu ne pas reconnaître, mais qu'il accepta courageusement, et ce fut avec le fruit de ses travaux comme professeur qu'il put désintéresser les créanciers de ses parents.

### SA PIÉTÉ

A l'autel, où il célébrait la sainte messe, tous les matins, le recueillement de Dominique était un sujet de grande édification. Il s'y préparait longuement, à genoux sur le sol. Son visage s'enflammait, se transfigurait, s'auréolait de lumière, et au moment de l'Elévation il semblait qu'en élevant la sainte Hostie il la suivît et s'élevât lui-même au-dessus de terre, comme l'attestèrent plusieurs témoins, devant qui ce prodige se renouvela à diverses reprises. A la communion, des larmes brûlantes inondaient ses joues, et son action de grâces pleine de ferveur montrait à quel point il était pénétré du grand acte qu'il venait d'accomplir.

Il sentait vivement les offenses faites à Dieu et s'indignait en voyant des gens se livrer le dimanche à quelque travail. Il les reprenait sévèrement, et son visage manifestait alors la douleur qu'il en éprouvait. Son culte pour la Mère de Dieu était aussi très tendre, ses prédications sur les gloires et les fêtes de Marie montraient sa vive dévotion pour la Sainte Vierge.

Un autre sujet d'édification pour les fidèles était de le voir entrer dans une église au moment des Quarante Heures. Il s'arrêtait sur le seuil et, après une profonde inclination, il se tournait vers la sainte Hostie ; son visage s'éclairait et on le sentait intimement uni à Dieu. Puis il se levait, et, avec une grande modestie et un profond recueillement, il allait prendre place dans le chœur.

Peuple et clergé demeuraient impressionnés par cette attitude plus angélique qu'humaine. Après ces moments de ravissement, Dominique, en revenant à lui, serrait fortement les bras contre son corps pour souffrir de la morsure du rude cilice qu'il portait sans cesse.

En temps de calamité publique, de sécheresse ou d'inondation, le peuple venait écouter le serviteur de Dieu qui prêchait et se flagellait dans une église dédiée à saint Elie. Par ses pénitences, il faisait violence au ciel, qui l'exauçait toujours, à la grande joie des populations émerveillées.

Les âmes du Purgatoire étaient l'objet de ses ardentes intercessions ; pour elles, il passait bien des nuits en prières. Dans ses sermons, il encourageait les fidèles à songer aux souffrances de ceux qu'ils avaient perdus et qui n'avaient pas encore satisfait à la justice divine.

### SA CONFIANCE EN DIEU

Le Vénérable avait une confiance illimitée en la divine Providence, et il savait la communiquer en toute occasion à ceux qui l'entouraient. « Il faut faire, disait-il souvent, la volonté de Dieu. Il est notre Père ; il nous aime ! ». Puis encore : « Nous devons aspirer à la gloire du paradis ; nous y parviendrons à l'ombre de la croix avec nos mortifications. Si nous faisons toujours la sainte volonté de Dieu, nous serons toujours heureux ! »

Un jour que tout manquait dans sa demeure et que sa sœur Antonia se plaignait amèrement de n'avoir absolument rien pour le repas :

— Antonia, répond Dominique, soyez calme, le Seigneur ne nous laissera pas sans le nécessaire.

Au même moment, une âme charitable inconnue apporta un panier de pain frais.

Vers 1807, les environs de Lauria étant infestés de brigands, l'autorité décida que toute la population s'armerait et s'emploierait à la recherche des malfaiteurs, et il fut ainsi fait. Mais Don Lentini, lui, ne prit pour armes que son chapelet et son crucifix, et il fit pénitence pour les voleurs.

Ceux qui souffraient ou craignaient un accident, les malheureux en un mot, recou-

raient à Dominique, véritable ange consolateur, qui avait le don de rendre le calme, de changer la douleur en joie, le désespoir en confiance, le dégoût de la vie en courage nouveau. Le ciel était le but vers lequel il dirigeait tous les blessés de la vie. Son détachement absolu des biens de la terre lui fit refuser charges, honneurs et dignités. Dieu seul était la récompense qu'il ambitionna toute sa vie.

### SA CHARITÉ ENVERS DIEU ET ENVERS LE PROCHAIN

Nous avons déjà parlé des mortifications du Vénérable. Le jeûne complet sans aucun aliment, qu'il gardait du Jeudi-Saint au matin de Pâques, faisait suite aux nombreuses abstinences qu'il s'imposait tout le temps du Carême ; il jeûnait également aux vigiles des fêtes de la Sainte Vierge. Dans son voisinage, il entendait souvent blasphémer un boucher ; aussi faisait-il fermer ses fenêtres pour ne point l'entendre, s'imposait mille mortifications pour apaiser la colère de Dieu, puis il appelait le délinquant et lui faisait de doux reproches. Préférant la mort au péché, il s'efforçait d'établir dans les âmes l'horreur du mal et se retirait souvent à l'écart pour se flageller jusqu'au sang.

Le dimanche, lorsque notre Vénérable paraissait dans la rue, on avait coutume de dire : « Voici Don Dominique, rentrons ou allons à l'église », car il ne souffrait pas les désœuvrés qui ne sanctifiaient pas le jour du Seigneur.

Miséricordieux pour ses pénitents, après les avoir exhortés à fuir le mal, il s'offrait à faire avec eux la pénitence de leurs péchés. Aux ouvriers qu'il rencontrait et qui venaient lui baiser les mains, il avait coutume de dire : « Mes enfants, offrez vos fatigues au bon Dieu ; aimez-le et respectez-le toujours ! »

Ses paroles, ses actes privés ou publics n'avaient pour unique but que l'amour de Dieu. Aussi est-ce pressé par la charité divine qu'il parcourait les chantiers de la route nationale en construction, pour exhorter les ouvriers à ne pas offenser Dieu, à l'aimer, à ne pas céder au respect humain, à empêcher leurs camarades de faire le mal. Sa seule présence, son maintien et sa parole toute de paix en imposaient et remplissaient de confusion les pécheurs qui ne pouvaient résister à son charme. Cette seule parole : « Voici Don Lentini », faisait aussitôt cesser les querelles et taire les chansons licencieuses. Un tel amour pour Dieu ne pouvait aller sans un grand amour pour le prochain. Dominique Lentini le pratiqua sans réserve. Il donnait tout son avoir, parfois à des gens peu intéressants, toujours de bon cœur et sans regret. Cette charité un peu désordonnée lui attira souvent les reproches de sa sœur ou de ses bienfaiteurs, mais Dieu regardait avec complaisance ce bon Samaritain qui ne pouvait voir, sans en souffrir lui-même, le prochain dans le dénuement. L'argent ne passait par ses mains que pour aller aux malheureux, tandis que sa maison manquait souvent du nécessaire.

Ces charités obstinément prodigues amenèrent les curés qui demandaient des prédications au Vénérable à remettre les honoraires à sa sœur, car Dominique ne les eût jamais rapportés chez lui.

En ces temps de guerres continuelles, les exécutions militaires étaient fréquentes. Don Lentini ne se contentait pas d'aller encourager les condamnés dans leur prison, mais il les accompagnait jusqu'au lieu de l'expiation et leur donnait une dernière absolution au moment de leur mort.

Sa charité était aussi discrète que miséricordieuse. Un homme lui ayant un jour volé sa montre, Dominique l'appelle et lui dit :

— Mon fils, tu as mal fait de me voler. Si tu avais besoin d'argent, tu devais me le dire. Rends-moi ma montre et prends cette somme.

Il avait horreur des disputes, des procès, et dit plus d'une fois aux plaignants :

— Retirez votre réclamation, sinon pour me faire plaisir, au moins au nom du Rédempteur qui, du haut de la croix, a pardonné à ses bourreaux.

Voyait-il un pauvre Calabrais déguenillé, il lui donnait son manteau. Une heure après, c'était un soldat qui rentrait pieds nus dans ses foyers ; Dominique, tout ému, lui donnait aussitôt ses chaussures. La pauvre Antonia, sa sœur, levait les bras au ciel, ne sachant plus comment vêtir son frère, dont le peuple chansonnait la grande charité :

**Au retour du sermon,**
**Dominique toujours bon,**
**Aux passants et mendiants**
**A donné tout son argent.**

Se rendant un jour en voiture à Latronico pour y prêcher, il fut accosté par un vagabond connu dans le pays sous le nom de Tape-Pain. Le voiturier, voyant Dominique aux prises avec l'incorrigible mendiant, voulut l'emmener, mais le prêtre le pria de l'attendre à quelque distance de là. Se défiant de ce qui allait se passer, le cocher s'en fut se cacher dans un bosquet et vit le saint homme donner son manteau à l'importun. Courant aussitôt, il rattrapa le fameux Tape-Pain, lui distribua une volée de coups d'échalas, lui reprit le manteau et regagna la voiture où Don Lentini l'attendait, surpris et mécontent.

— Qu'as-tu fait, mon fils ? C'était un pauvre père de famille chargé d'enfants.

— Eh quoi ! maître, reprit le cocher, connaissez-vous quelqu'un de plus misérable que vous ?

Quand Don Lentini voyait quelqu'un chercher une petite pièce de monnaie pour la donner à un pauvre, il disait :

— Ne choisissez donc pas, donnez ce qui vous vient sous la main.

### AUTRES VERTUS DU SAINT PRÊTRE

Son amour de la justice en toute occasion lui fit laisser à sa sœur le peu de bien qui lui restait, en lui recommandant de secourir un frère dans la gêne. Ses livres devinrent la propriété d'un de ses neveux, ainsi qu'une vigne, à charge de lui dire cinq messes par an. S'étant souvenu d'avoir, dans son enfance, brisé un carreau chez un voisin, il vint un jour lui en restituer le prix.

De si hautes vertus ne se conçoivent pas

sans être accompagnées de dures pénitences. Dominique dormait peu, et toujours sur des sarments, sur des cordes ou sur la terre nue. Sa chambre avait l'aspect d'un tombeau : noircie par la fumée, peu aérée, elle avait pour tout ameublement une table, quelques livres, deux têtes de mort et un crucifix. Quand il était de passage dans une ville et qu'on lui offrait une chambre bien meublée, il dormait sur le sol, et, dans la suite, évitait d'y séjourner de nouveau. De là des discussions sans fin avec son cocher, qui était loin d'avoir les mêmes goûts que son maître, mais Dominique finissait toujours par l'emporter et par échouer dans une pauvre maisonnette de campagne où il pouvait consacrer sa nuit à la prière.

Très respectueux des ordres de ses supérieurs, il y déféra toujours promptement. Obéissant, il le fut jusqu'à la mort, en acceptant les soins que lui imposaient les médecins, quelque répugnance qu'il éprouvât à suivre leurs ordonnances.

S'estimant inférieur à tous, il était humble envers les plus petits et se montrait déférent envers l'autorité civile, chaque fois qu'elle n'empiétait pas sur ses devoirs de conscience. Comme le divin Maître, il accueillait avec amour les petits enfants ; affable envers tous, il préférait cependant le commerce des affligés à celui des heureux de la terre. Dans ses sermons, il employait fréquemment ces exclamations : « Pécheurs, mes frères ; pécheresses, mes sœurs ! »

S'estimant indigne de toute charge, il se refusa toujours à être nommé archiprêtre de Lauria ou chanoine de Policastro.

### MALADIE ET MORT ÉDIFIANTE DU VÉNÉRABLE

Toutes ces vertus éminentes avaient formé autour du Vénérable une atmosphère faite de respect et d'admiration. Non seulement les pauvres qu'il avait secourus, les artisans qui le voyaient journellement, mais encore les riches, les nobles, les gens du gouvernement, le considéraient comme un saint ; aucune note discordante ne vint jamais troubler ce concert de louanges.

Le 15 février 1828, Don Dominique Lentini fut atteint d'une fièvre cérébrale. Au milieu des souffrances qui le torturaient, malgré les soins dont il fut entouré, il récitait le *Miserere* et répétait souvent sa devise favorite : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! »

Sentant approcher le terme de son pèlerinage ici-bas, il demanda à plusieurs reprises la sainte Communion. Cette suprême consolation lui fut refusée par les médecins, qui ne croyaient pas à la gravité du mal, et ce ne fut qu'au dernier moment qu'on lui administra le sacrement des mourants.

L'entourage de Dominique, ne sachant, à la fin de la maladie, s'il vivait encore, avait en vain mis de l'ammoniaque sous ses narines ; il n'avait pas fait le moindre mouvement. Peu après, on apporta son crucifix ; ô prodige ! le malade, à ce contact, ouvrit les yeux et sembla reprendre vie.

Le 25 février 1828, Dominique Lentini rendit paisiblement sa belle âme à Dieu, vers 7 heures du soir, dans sa maison paternelle.

### PRODIGES ET FUNÉRAILLES

Le peuple, qui aimait Don Lentini comme un père et un bienfaiteur, pleura sa mort et se rendit en foule auprès du cadavre, qui restait souple, chaud, et répandait une odeur suave. On attendit quatre jours, tant pour satisfaire aux pieux désirs de la population que pour être certain de la mort. Enfin, en présence d'un délégué de l'évêque, on pratiqua une saignée qui donna quelques gouttes d'un sang vermeil. Le prodige dûment constaté, le sixième jour après la mort on enferma le corps toujours souple dans un cercueil doublé de zinc. Pendant cette opération, un heurt se produisit et du sang s'écoula encore de la tempe du mort. On l'épongea aussitôt avec des linges que l'on conserve précieusement, et dont l'application guérit nombre de maladies ou de plaies.

Le concert de louanges qui accompagnait Dominique durant sa vie ne fit que s'accroître après les prodiges qui suivirent sa mort. Un paysan s'écria : « Si mon maître, Don Lentini, n'est pas en paradis, saint Nicolas de Bari n'y est pas non plus ! »

Il faudrait un volume pour relater les faits miraculeux qui se produisent journellement sur la tombe de Dominique Lentini. Ici, c'est un enfant noyé que les médecins déclarent mort et qui reprend vie quand on invoque le saint homme. Là, c'est un muet de naissance qui, à l'approche du tombeau, commence à émettre des sons et apprend à parler en quelques jours.

Des fiévreux y sont guéris. Des yeux s'ouvrent à l'attouchement de linges imbibés de son sang. Des familles sans postérité obtiennent la naissance d'enfants tant désirés ; des membres recroquevillés s'étendent ; des accidents terribles sont providentiellement évités. Des vieillards voient apparaître Dominique, qui les prévient de leur mort prochaine ; des plaies gangrenées se ferment en quelques instants.

En un mot, Dieu manifeste clairement par des prodiges aussi nombreux qu'éclatants la vertu de ce prêtre d'élection que fut Dominique Lentini.

Le décret de non-culte pour la béatification du vénérable Dominique Lentini a été rendu le 13 mars 1906.

*Pratique.* — A l'exemple de ce Vénérable serviteur de Dieu, donnons aux pauvres selon nos moyens, mais toujours de bon cœur, et Jésus-Christ, qui a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau fraîche donné à un malheureux, saura nous accorder en échange des biens plus considérables, au ciel, et même souvent dès ici-bas.

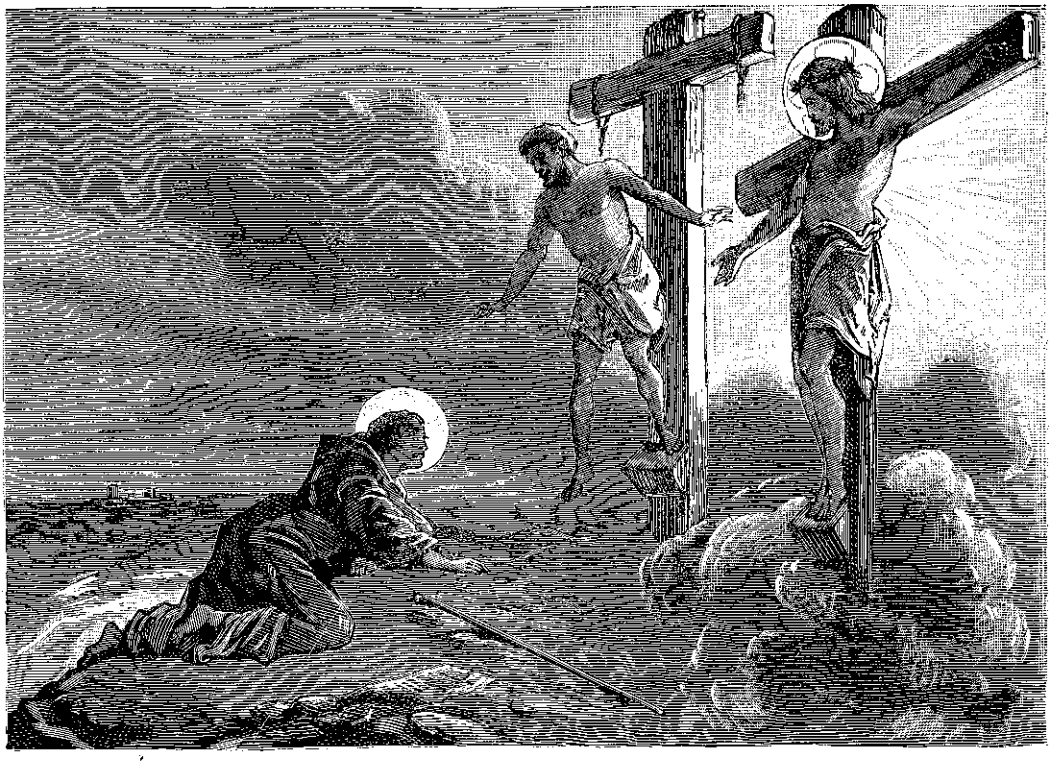
C. DE L.

### SOURCES CONSULTÉES

Documents pour la cause de béatification.

# SAINT PORPHYRE, ÉVÊQUE DE GAZA

*Fête le 26 février.*



**Saint Porphyre, accablé par de longues austérités, s'évanouit auprès du Saint-Sépulcre. Pendant ce temps, Notre-Seigneur crucifié lui apparaît et ordonne au bon larron de venir à son secours. Puis, descendant lui-même de sa croix, le Sauveur lui en confie la garde, et, au contact du bois sacré, Porphyre se trouve guéri.**

### NAISSANCE ET ORIGINE DU SAINT

Porphyre naquit à Thessalonique (aujourd'hui Salonique), l'an 353, de parents riches et vertueux. Il étudia dans les écoles les plus renommées de Macédoine et devint très habile dans la littérature grecque et latine. Au milieu de l'ardeur de la jeunesse, il sut élever son cœur assez haut pour comprendre que Dieu, à lui seul, vaut mieux que toutes les espérances de la terre; il dit adieu à sa famille et à sa patrie et se rendit au désert de Scété, l'un des principaux centres monastiques de l'Egypte. Mais, après cinq années des plus rudes mortifications, sa santé s'affaiblit à un tel point que son supérieur dut lui ordonner de quitter le désert.

### IL VISITE LES SAINTS LIEUX

Alors, comme pour se dédommager des pénitences volontaires qu'il ne pouvait plus s'imposer, il alla méditer les souffrances de son Sauveur sur les lieux qui en avaient été les témoins. Arrivé à Jérusalem tout épuisé de fatigues, il choisit pour habitation une caverne, située sur les bords du Jourdain, mais ce séjour, loin d'être favorable au rétablissement de sa santé, la ruina complètement. Au bout de quelque temps, il ne marchait qu'avec peine, appuyé sur un bâton et éprouvant d'horribles souffrances.

Cependant, son amour pour le Christ était plus fort que la douleur; il se rapprocha de la Ville Sainte, et chaque jour, on le voyait, le corps à demi recourbé, se traîner péniblement jusqu'à la basilique du Saint-Sépulcre pour recevoir la Sainte Eucharistie. Après de longues actions de grâces, il regagnait son nouveau gîte, le visage si rayonnant et si épanoui que l'on eût dit, comme le rapporte son biographe, qu'il souffrait dans un corps qui n'était pas le sien.

### IL DISTRIBUE SES BIENS AUX PAUVRES
### SA GUÉRISON MIRACULEUSE

Il se livrait depuis plusieurs années à cette vie de pénitence quand il apprit la mort de ses parents. La succession qu'il devait recueillir était immense; mais, pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ, il résolut de n'y point toucher et fit partir de suite son disciple Marc pour Thessalonique, avec ordre de vendre tous ses biens et d'en distribuer le prix aux pauvres. Le disciple fidèle hésitait à quitter son maître, la maladie grave dans laquelle il le laissait lui faisait craindre de ne plus le revoir sur la terre.

Il partit cependant sur les instances du Saint;

mais, quel ne fut pas son étonnement quand, à son retour, trois mois après, il vit accourir au-devant de lui Porphyre, plein de santé et de vigueur et tellement changé qu'il était à peine reconnaissable. Marc embrassa son maître et le supplia de lui dire comment s'était opéré un changement si soudain et si étonnant.

« Ne soyez point surpris, mon frère, répondit le Saint, mais admirez la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il y a quarante jours, accablé par la souffrance, je me traînais selon mon habitude jusqu'au tombeau du Sauveur, et là, vaincu par la douleur, je m'évanouis. Mes membres étaient raidis, mon corps semblait mort, mais mon esprit était plus vivant que jamais. Je jouissais de la vue de mon Sauveur attaché à la Croix ; à sa droite était le bon larron, et comme lui, je m'écriai : *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume.* Dès que j'eus prononcé ces paroles, Jésus ordonna au bon larron de venir à mon secours, et celui-ci, descendant de sa croix, vint m'embrasser et, me prenant par la main, me conduisit à Jésus. Le divin Maître descendit alors de sa Croix et me dit : *Reçois ce bois et garde-le.* Je saisis aussitôt ce précieux dépôt et, à peine eut-il touché mes épaules, que mon corps se redressa de lui-même et j'étais guéri. »

Marc remit à son maître les sommes qu'il avait rapportées; celui-ci en fit la distribution aux monastères pauvres de Jérusalem et soulagea bon nombre d'indigents.

### PORPHYRE ORDONNÉ PRÊTRE

Les vertus du saint moine remplirent Jérusalem d'édification et beaucoup accouraient à sa cellule pour recevoir de lui de salutaires conseils. Prayle, évêque de Jérusalem, apprenant tout le bien qu'il faisait, l'appela auprès de lui et lui conféra l'ordination sacerdotale malgré ses pleurs et ses protestations. Il lui confia le même jour la garde du bois sacré de la Croix. Porphyre se rappela alors les paroles du Christ dans sa vision : *Prends ce bois et garde-le*, et reconnaissant la volonté de Dieu, il se soumit humblement aux ordres de son évêque. Il avait alors quarante ans.

La dignité sacerdotale ne lui fit rien changer à sa manière de vivre ni à sa mortification; il se permit cependant, sur les conseils de l'évêque Prayle, une petite quantité de vin pour apaiser de violentes douleurs d'estomac, suites de ses grandes austérités.

Trois ans après l'ordination de Porphyre, Enéas, évêque de Gaza, vint à mourir. Les clercs et les laïques se réunirent suivant l'usage pour nommer son successeur; mais, ne s'accordant point sur le choix, ils résolurent de s'en rapporter au jugement du métropolitain. Il fallait, pour le siège de Gaza, un évêque très versé dans la connaissance des Saintes Ecritures pour réfuter les erreurs alors en vogue dans cette ville.

Jean, évêque de Césarée, métropolitain de Palestine, jeta aussitôt les yeux sur Porphyre et pria Prayle de le lui envoyer « ayant à le consulter, disait-il, sur un passage des Saintes Ecritures ». L'évêque de Jérusalem y consentit, à condition que l'absence ne serait que de huit jours.

Dès que Porphyre apprit la demande de Jean de Césarée, il s'écria : « Que la volonté de Dieu soit faite! » et, se tournant vers son disciple : « Fr. Marc, dit-il, allons une dernière fois visiter » les Saints Lieux et adorer la Croix de Jésus-» Christ, nous ne le ferons plus de longtemps ». Marc, étonné de ces paroles, en demanda l'explication : « J'ai vu cette nuit, lui dit le Saint, Jésus-» Christ qui m'a dit : *Rends le dépôt que je t'ai* » *confié*, je veux te donner une épouse humble » et méprisée, mais que sa foi et sa piété recom-» mandent à mon amour; c'est ma sœur de pré-» dilection que je te confie; aie soin de l'orner » de vertus nouvelles. Voilà ce que m'a dit le » Sauveur, et moi, qui ne pensais qu'à expier » mes péchés, je crains bien d'être contraint » d'expier aussi ceux des autres. »

Le maître et le disciple se prosternèrent en pleurant devant le bois sacré de la Rédemption; ils prièrent longtemps devant ce trésor qu'ils allaient quitter pour toujours. Porphyre, après avoir scellé le reliquaire, en remit la clé à l'évêque et, le soir même, il se mit en route.

### PORPHYRE ÉVÊQUE DE GAZA

Après plusieurs jours de marche, il arriva à Césarée. Jean vint à sa rencontre, l'embrassa et le conduisit dans son palais. Malgré les fatigues du voyage, le Saint voulut interrompre le sommeil de la nuit pour assister au chant des Matines et des Laudes. Le matin, après le chant des heures canoniales, la messe solennelle commença. Alors, les députés de Gaza, arrivés dès la veille, entourèrent Porphyre, le conduisirent aux pieds de Jean et prièrent l'évêque de lui conférer l'onction des Pontifes. Le Saint protestait de son inexpérience et de son indignité; mais les députés s'écrièrent suivant l'usage : *Il est digne, il est digne, c'est l'élu de Dieu.* Craignant alors de désobéir à la volonté divine, il se soumit; mais, pendant toute la cérémonie, il ne cessa de verser d'abondantes larmes.

Un prétendu oracle s'était alors soudainement répandu en Europe, en Afrique et en Asie : « La » superstition de Pierre, disait-il, fondée par la » ressource d'une détestable magie, va tomber; » l'an 400 verra se dissiper l'enchantement. » Les restes du paganisme attendaient donc avec impatience le jour où il leur serait donné de voir la ruine des chrétiens. De tous côtés, on massacrait des prêtres et des clercs, et malgré les édits de l'empereur Arcadius, l'idolâtrie était plus florissante que jamais en Phénicie et à Gaza.

Quand Porphyre approcha de sa ville épiscopale, il put juger de la puissance que le démon y avait conservée. Les païens avaient creusé sur son passage de larges fossés et obstrué la route par d'énormes haies d'épines; une fumée épaisse ne permettait aux voyageurs de voir leur route qu'à une faible distance. Porphyre s'arma de patience et de confiance en Dieu, et parvint, non sans peine, jusqu'à l'humble maison qui devait lui servir de palais. Dès le lendemain, il adressa la parole au peuple, et les chrétiens persécutés de Gaza eurent bientôt la consolation de reconnaître que Dieu leur avait envoyé un saint.

### FIN MIRACULEUSE D'UNE GRANDE SÉCHERESSE CONVERSION DES PAIENS

Une sécheresse extraordinaire désolait la contrée. Les prêtres des idoles, comme autrefois ceux de Baal, offraient sacrifice sur sacrifice à leurs dieux, mais sans plus de succès; le fléau devenait intolérable et la famine avait déjà fait des victimes.

Porphyre ordonna des prières spéciales. Un jour de jeûne fut fixé et on se réunit un soir dans la plus grande église de la ville. Les chrétiens chantèrent durant toute la nuit trente litanies différentes, et se prosternèrent le visage

contre terre. Dès que le jour parut, tous allèrent en procession, précédés de la Croix, vénérer les reliques des saints martyrs Timothée, Muris et Théa, dans leurs oratoires situés hors de la ville. Les stations achevées, ils reprirent le chemin de la ville au chant des hymnes sacrées; mais, quand ils voulurent entrer, ils trouvèrent les portes fermées. Les païens avaient voulu exclure du même coup le pasteur et le troupeau. Malgré les fatigues de la nuit et du jour (c'était la neuvième heure, c'est-à-dire trois heures du soir), tous les chrétiens tombèrent à genoux et, les mains levées au ciel, redoublèrent leurs supplications; ils prièrent ainsi pendant deux heures avec cette foi que Dieu se plaît à récompenser par des miracles. Cependant, le ciel était pur, et rien dans la nature n'annonçait la fin de la sécheresse.

Tout à coup, le ciel se couvre de nuages, le vent souffle avec violence et la pluie tombe en abondance. Des cris de joie s'élèvent de toutes parts. A la vue du miracle, des païens ouvrent les portes, et se mêlant aux chrétiens, ils répètent avec eux : *Le Christ a vaincu! le Christ a vaincu!* La pluie tomba pendant deux jours, et en telle abondance que l'on craignait pour la solidité des maisons, la plupart construites en briques. Ce prodige éclatant détermina la conversion de plus de deux cents idolâtres.

### AUTRE MIRACLE, NOUVELLES CONVERSIONS

Une femme de haute naissance était en proie à une maladie que les médecins ne pouvaient conjurer. Sa servante vint trouver Porphyre. De retour chez sa maîtresse, elle lui dit :

« L'évêque des chrétiens connaît un habile médecin; si ce médecin vous guérit, que lui donnerez-vous?

— Tout ce qu'il voudra, dit la famille éprouvée?

— Promettez-vous de ne jamais le renier?

— Nous le promettons!

— Eh bien! voici ce que dit l'évêque Porphyre, reprit la servante en élevant la voix : *Que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous guérisse; croyez en lui et vous vivrez!* »

A l'instant, les douleurs cessèrent et la malade se leva guérie. A cette vue, beaucoup de païens se convertirent.

### LUTTE DE PORPHYRE CONTRE L'IDOLATRIE SON HUMILITÉ

Sur ses instances, l'empereur Arcadius avait fait fermer tous les temples païens; mais cette mesure exaspéra à un tel point les idolâtres, que la vie des chrétiens était sans cesse menacée. Au comble de la douleur, Porphyre alla se jeter aux pieds de son métropolitain, se déclarant indigne de l'épiscopat et se donnant comme la cause unique de tous les malheurs de son peuple. « Permettez-moi, ajouta-t-il, de me retirer dans » la solitude et d'y expier mes fautes par la péni- » tence. » Le métropolitain, touché d'une si grande humilité, embrassa affectueusement le Saint, mais ne voulut point lui permettre d'abandonner son troupeau. Alors Porphyre lui expliqua que les païens de Gaza resteraient toujours attachés à leur culte, tant qu'ils en verraient les édifices debout et qu'il était nécessaire, pour extirper l'idolâtrie de son diocèse, de renverser les temples païens et de les remplacer par des églises chrétiennes. Mais il fallait pour cela l'autorité de l'empereur. Les deux évêques convinrent donc d'aller trouver Arcadius à Constantinople et partirent accompagnés de deux diacres.

A leur passage à Rhodes, ils visitèrent le moine Procope dont le nom était connu de tous, à cause de sa grande sainteté. Celui-ci ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il s'agenouilla devant eux et leur baisa la main; ils ne portaient aucune marque de dignité, mais Dieu lui avait révélé qu'ils étaient évêques. Les ayant conduits dans sa cellule de branchages, il leur servit à manger. Porphyre lui fit le récit des maux qui pesaient sur les âmes confiées à ses soins, et le but de son voyage à Constantinople. « Seigneur » Jésus, s'écrie l'homme de Dieu, faites briller » sur tant d'âmes encore enveloppées dans les » ténèbres les lumières de votre foi. » Puis, s'adressant aux évêques : « Allez sans crainte, » vénérables Pères, Dieu vous guidera dans ce » voyage et comblera vos vœux. » Cette prophétie se vérifia entièrement. Les évêques furent reçus avec honneur à la cour; ils virent toutes leurs demandes accueillies. L'impératrice Eudoxie voulut se charger elle-même de toutes les démarches auprès de l'empereur, et Porphyre lui dit en la remerciant : « Si votre Celsitude » travaille pour le Christ, le Christ travaillera » pour elle et vous donnera un fils que vous » verrez sur le trône et qui fera votre bonheur. »

Quelques semaines après, Eudoxie mettait au monde un fils qui devait être l'empereur Théodose le Jeune.

### RETOUR A GAZA — CONVERSION EN MER

Les évêques, comblés de présents par l'impératrice, profitèrent du calme de la mer pour quitter la ville impériale. Chemin faisant, ils demandèrent au pilote de prolonger un peu son séjour dans l'île de Rhodes, afin de visiter une seconde fois le moine Procope; mais, craignant de perdre un vent favorable, le pilote refusa avec insolence et continua sa route. Deux jours après, il s'éleva une violente tempête, et pendant toute la nuit, le vaisseau fut près de périr. Sur le matin, succombant à la fatigue, Porphyre s'endormit. Pendant son sommeil, il vit apparaître le moine Procope qui lui dit : « Instruisez le pilote et baptisez-le, faites-lui » abjurer la doctrine exécrable de l'hérétique » Arius, et la tempête cessera. »

Porphyre fit part de sa vision à l'évêque Jean et appela aussitôt le pilote.

« Veux-tu sauver ton navire et ton âme? lui dit-il.

— Que me demandez-vous là?

— Abjure donc la doctrine du perfide Arius et embrasse la foi catholique. »

Le pilote, déconcerté, balbutia quelques mots pour demander au Saint qui lui avait révélé sa religion.

« Puisque vous savez lire dans les cœurs, s'écria-t-il, je crois tout ce que vous croyez et j'abjure la doctrine d'Arius. »

Les évêques reçurent l'abjuration de l'hérétique, et les flots se calmèrent aussitôt. Aucun incident ne vint dans la suite contrarier la marche du navire et les évêques arrivèrent sans entraves à Majaume, où ils débarquèrent quelques jours après.

### PUISSANCE DE LA CROIX — IDOLE BRISÉE PAR LE DÉMON DESTRUCTION DES TEMPLES PAIENS

Les chrétiens de Majaume firent à leur évêque l'accueil le plus sympathique; ils vinrent en procession le recevoir aux portes de la ville. Sur

le parcours se trouvait une statue de Vénus. A peine la Croix, portée en tête du cortège, fut-elle arrivée devant l'idole, que le démon, n'en pouvant soutenir la vue, quitta précipitamment sa demeure de marbre et précipita à terre la statue. Dans sa chute, elle causa la mort de deux idolâtres qui, assis sur le piédestal, tournaient en dérision cette pieuse manifestation. Ce fut dans cette ville que les deux évêques se séparèrent. Jean retourna à sa métropole; Porphyre continua sa route vers Gaza, où les envoyés de la cour chargés de la destruction des édifices païens ne tardèrent pas à le suivre. En moins d'une journée, huit temples furent réduits en cendres. Les païens les avaient abandonnés pour concentrer tous leurs efforts sur le plus célèbre et le plus solide, celui de Marnion.

Porphyre, voulant connaître de Dieu le moyen de détruire la demeure de Satan, fixa un jour de jeûne et ordonna des prières extraordinaires. Le même jour, un enfant de sept ans, que sa mère conduisit par hasard devant le temple, s'écria tout à coup d'un ton inspiré :

« Brûlez ce temple jusqu'au sol, car beaucoup de crimes y furent accomplis et on y fit beaucoup de sacrifices humains. Pour y arriver, mêlez de la poix, du soufre et de la graisse, oignez-en les portes et approchez la flamme : vous ne pourriez faire autrement. Quand le temple sera consumé, bâtissez à sa place une église au vrai Dieu. » Et il ajouta : « Ce n'est point moi qui parle, mais Jésus-Christ qui parle en moi. »

Conduit devant Porphyre, l'enfant répéta les mêmes paroles en langue grecque. La mère, interrogée par l'évêque, déclara que jamais elle n'avait parlé à son enfant du temple des idoles, et que ni lui ni elle, ni personne dans sa famille ne connaissait la langue grecque. Dieu faisait ainsi voir lui-même combien la conduite de l'évêque en cette affaire était sagement inspirée. « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, s'écria alors le Saint, de ce que vous avez caché ces choses aux savants pour les révéler aux petits et aux humbles. »

Le lendemain, devant les officiers de la cour, le clergé et le peuple, Porphyre raconta l'épisode de la veille. Des ordres furent donnés pour observer en tout point ce qu'avait dit l'enfant. On vit bientôt les flammes entourer l'édifice païen et les murailles s'écrouler les unes après les autres; les soldats en remerciaient hautement le Seigneur.

Parmi eux se trouvait un tribun, chrétien de nom seulement et païen endurci dans le fond de son cœur. La vue du temple en flammes lui arrachait d'horribles blasphèmes. Tout à coup, une poutre enflammée, se détachant de l'édifice, vint le frapper au front et la mort le surprit dans son péché.

Toutes ces manifestations de la puissance divine produisirent parmi les païens un grand nombre de conversions. Porphyre voyait avec bonheur son troupeau s'accroître et, pour entretenir la piété des nouveaux convertis, il fit bâtir sur l'emplacement du temple païen une vaste et belle église où il pût célébrer avec pompe les offices divins. Il travailla de ses propres mains à la construction du temple du vrai Dieu et les laïques rivalisèrent de zèle pour contribuer à son édification.

Trois enfants qui travaillaient aux fondements de la nouvelle église tombèrent dans un puits en allant s'y désaltérer. Les témoins de l'accident vinrent en toute hâte prévenir l'évêque. Porphyre accourut et, levant les mains vers le ciel, il demanda à Dieu de donner aux païens rassemblés dans ce lieu une nouvelle marque de sa toute-puissance. Pendant une heure, il pria ainsi; après quoi, il fit descendre quelqu'un dans le puits. Les prières redoublèrent, l'anxiété était peinte sur tous les visages; seul, celui du Saint était calme et inspirait la confiance. Tout à coup, une voix se fit entendre du fond du puits : « Louez le Seigneur, les enfants vivent. » Des cris d'enthousiasme accueillirent ces paroles. Les trois enfants, en effet, assis sur une pierre, conversaient et riaient entre eux. Quand ils furent retirés, on vit que chacun portait une croix rouge imprimée, l'un sur la main, l'autre sur l'épaule droite et l'autre sur le front, en signe du miracle.

### PUNITION D'UNE MANICHÉENNE

A la même époque, une femme manichéenne vint d'Antioche à Gaza, et chercha à entraîner dans son hérésie les nouveaux chrétiens encore peu instruits dans la foi. Le saint pasteur se hâta de venir au secours de ses brebis, et pour couper court à toutes les manœuvres de l'hérétique, il lui fit accepter une conférence publique, où il réfuta vigoureusement toutes ses erreurs. La manichéenne, ne sachant que répondre à ses arguments, éclata en injures et en blasphèmes. Alors Porphyre, indigné de l'injure faite à Dieu et de la mauvaise foi de cette femme, s'écria : « Que Dieu, qui fait toutes choses, qui seul est » éternel, sans commencement ni fin, qui est » glorifié dans la Sainte Trinité, enchaîne ta » langue et te ferme la bouche en punition de » tes blasphèmes. »

Ces paroles eurent un effet immédiat, la manichéenne, saisie d'un tremblement nerveux, pâlit tout à coup et ouvrit de grands yeux. Elle était muette! Elle vécut plusieurs années dans cette infirmité, et mourut sans avoir voulu abjurer ses erreurs, mais sans faire de nouveaux adeptes de sa doctrine pernicieuse.

### ÉMEUTE DES PAIENS — FUITE DE PORPHYRE — SA MORT

Après cinq années d'un travail incessant, l'église de Gaza fut achevée. La consécration en fut faite avec une pompe inaccoutumée, le jour de Pâques de l'année 417. Plus de mille moines étaient venus de toutes parts se joindre au clergé de la ville, et les offices furent célébrés avec une solennité remarquable. Ce fut un jour de réjouissance pour tous les fidèles de la contrée.

Mais les joies de la terre sont de courte durée et la lutte devait recommencer plus vive et plus opiniâtre. Ceux des païens qui étaient restés jusque-là dans leurs erreurs et leur vie criminelle, frémissaient de jalousie; ils épiaient toutes les occasions de nuire aux chrétiens et surtout à leur pasteur.

A la suite d'une discussion intervenue entre un prêtre et le chef des idolâtres, les fils de Satan, armés de bâtons, se ruèrent sur la maison de l'évêque. Pour échapper aux coups d'une multitude effrénée, Porphyre dut s'enfuir par le toit de sa maison et demeurer plusieurs jours caché. Il fut secouru dans sa détresse par une orpheline de quatorze ans à qui il donna plus tard le baptême et l'habit religieux.

Porphyre vécut encore quelques mois durant lesquels son travail constant fut de répandre dans les âmes un profond amour pour le règne de Jésus-Christ. Accablé d'infirmités, il s'endormit paisiblement dans la paix du Seigneur, l'an 420.

# SAINTE MECHTILDE DE HACKEBORN, VIERGE

## DE L'ORDRE DE SAINT BENOIT

*Fête le 26 février.*

**Apparition de Notre-Seigneur à sainte Mechtilde.**

SA VIE

Sainte Mechtilde naquit en 1241, au château de ses parents, seigneurs de Hackeborn, non loin de la ville épiscopale de Halberstadt, en Saxe. Dieu montra, par une circonstance spéciale, combien il voulait prévenir de ses bénédictions l'âme de notre Sainte, à qui il révéla plus tard, d'ailleurs, que son âme devait lui être consacrée comme un temple et qu'il avait voulu prendre possession de son cœur, en lui communiquant sa grâce dès le premier instant de sa vie. En effet, au moment de sa naissance, comme il semblait qu'elle allait expirer, on la porta immédiatement à un prêtre qui se disposait à célébrer la Sainte Messe, afin qu'il la baptisât. Ce prêtre, homme de haute sainteté et de grande vertu, fit couler sur l'enfant l'eau régénératrice et proféra ensuite ces paroles prophétiques : « Ne craignez rien, cette enfant ne mourra pas, mais elle deviendra une sainte et religieuse personne, en laquelle Dieu opérera beaucoup de merveilles, et elle terminera les jours de sa vie dans une bonne vieillesse. » La prophétie du saint prêtre devait se réaliser.

Mechtilde avait une sœur nommée Gertrude,

plus âgée qu'elle de quelques années, qui, dès l'âge de sept ans, avait été reçue dans un monastère voisin du château, à Rodardsdorf. Quand elle eut atteint elle-même sa septième année, elle fut conduite un jour en ce monastère pour lui rendre visite. Or, au moment de s'en retourner, inspirée par la grâce, elle ne voulut plus quitter sa sœur ni les moniales, et, avec instance, elle demanda à rester auprès d'elles. Malgré sa mère, malgré ses parents qui la menaçaient, elle demeura dans le cloître, heureuse de se donner déjà à Dieu et de partager la vie sévère qui lui avait souri.

Dès ce moment, Mechtilde appartint entièrement au Seigneur et commença cette vie toute de pénitence, d'austérité, de parfait abandon à la volonté de Dieu et des supérieures et d'amour du divin Epoux qui devait l'élever à une si haute sainteté. Les Sœurs se plaisaient à admirer sa douceur merveilleuse, son humilité, sa patience, son esprit de pauvreté, sa charité pleine de dévouement et d'amabilité : elle était recherchée de toutes et elle souffrait visiblement de ne pouvoir s'effacer et s'humilier selon les désirs de son cœur, à cause de la grande affection qu'on lui témoignait.

Déjà à ce moment Dieu avait commencé à se rendre très familier envers elle et à lui révéler grand nombre de ses secrets mystères. A l'exemple de la divine Mère, notre Sainte conservait en son âme et pour elle seule ces trésors de la grâce et de la bonté du Sauveur.

Cependant, vers l'âge de dix-sept ans, elle suivit sa sœur Gertrude pour la fondation du monastère d'Helfta, à quelque distance d'Eisleben, en Saxe. Elue abbesse depuis cinq années déjà, quand elle n'avait que dix-neuf ans, Sœur Gertrude inaugurait ce nouveau monastère, construit et donné par ses frères Albert et Ludvig de Hackeborn, et que devait rendre illustre la sainteté de tant de vierges, dont plusieurs furent favorisées des révélations du divin Maître ; mais aucune n'égala sainte Gertrude la Grande et notre sainte Mechtilde.

Toute sa vie devait s'écouler dans l'abbaye d'Helfta. Elle seconda de son mieux sa sœur l'abbesse pour instruire les moniales dans les sciences divines et pour leur faciliter la pratique de toutes les vertus. Sa voix merveilleuse lui permettait de donner à la prière solennelle de l'Eglise un caractère de noble simplicité et de sublime expression. L'office divin, œuvre principale des enfants de saint Benoît, avait conquis toute son affection. Les exemples de sa piété profonde, son zèle éclairé pour la parfaite exécution des mélodies liturgiques stimulaient toutes ses Sœurs et contribuaient puissamment à la beauté de l'œuvre de Dieu. *Nil operi divino præponatur :* Qu'on ne préfère rien à l'office divin, recommande saint Benoît. Sainte Gertrude, qui avait si bien compris l'importance de ces paroles, prêtait à sainte Mechtilde un utile concours. Elle chantait volontiers à sa place, lorsqu'une circonstance l'empêchait de prendre part à l'office, ce qui arriva lors des obsèques de la sœur de Mechtilde, l'abbesse Gertrude, en 1291. Mechtilde, retenue par la maladie et ne pouvant assister au chœur, fut suppléée par la grande Sainte, son amie. Les applaudissements et les félicitations des hommes laissaient indifférente cette admirable épouse du Seigneur, tandis que les témoignages de tendresse et de reconnaissance que lui prodiguait souvent le divin Maître la remplissaient d'ineffables consolations.

La solitude du cloître ne put empêcher le parfum de ses vertus de se répandre au loin. Il attira une foule d'âmes qui désiraient recevoir les conseils de Mechtilde et participer aux lumières que Dieu lui accordait.

### SES RÉVÉLATIONS

La pratique des vertus religieuses disposa Mechtilde aux grâces les plus élevées de la vie mystique. Impossible de dire à quelle époque Notre-Seigneur commença à lui révéler les secrets de son Cœur, car elle resta longtemps sans confier à qui que ce fut les faveurs extraordinaires dont elle était l'objet. Ce ne fut qu'à l'âge de cinquante ans et lorsqu'elle était atteinte du mal qui la devait conduire au tombeau qu'elle les fit connaître pour la première fois. Une amie intime lui demanda ce qui se passait en elle quand on la voyait immobile, les yeux fermés : « Mon âme se délecte, répondit-elle, dans la jouissance de son Dieu, nageant dans la divinité comme le poisson dans l'eau. Entre l'union que les saints ont avec Dieu et celle de mon âme, il n'y a pas de différence, si ce n'est qu'ils jouissent dans la joie et moi dans la souffrance. »

De fait, Dieu n'épargnait pas sa servante. Les maladies les plus douloureuses torturaient ses pauvres membres, et son cœur éprouva des angoisses plus pénibles encore. Mais quelques manifestations de Notre-Seigneur lui faisaient vite oublier toutes ces douleurs.

Un grand nombre de ses révélations ont pour objet les relations de l'âme avec Dieu, l'action de la grâce, les bienfaiteurs du monastère, les Ordres religieux, quelques-unes de ses amies. Les plus importantes et celles qui caractérisent le mieux sa sainteté sont celles qui se rapportent aux solennités de la liturgie. On peut en sa compagnie suivre Notre-Seigneur dans ses fêtes principales et recueillir de chacune d'elles des conseils et des lumières bien propres à guider l'âme dans les voies de l'oraison. Il y a dans ces manifestations de la grâce des choses extraordinaires. Il serait insensé d'y aspirer, mais pour qui sait lire et dégager la pensée de Dieu, ce qui se passe dans l'âme de Mechtilde n'est que l'épanouissement magnifique de ce que tout chrétien peut éprouver, s'il marche fidèlement sur ses traces, en vivant de la vie de l'Eglise, par la célébration intelligente des fêtes liturgiques.

### SA DÉVOTION POUR LA SAINTE VIERGE

Rien n'est touchant comme les relations de notre Sainte avec la Reine des anges. Un jour, pendant la Messe *Salve Sancta Parens*, il lui sembla que Notre-Dame était debout devant le Seigneur; elle tomba à ses pieds. Elle prit l'extrémité de sa robe, qui se déroulait jusqu'à terre, pour s'en essuyer le visage. Puis, se relevant, elle aperçut plusieurs vierges à ses côtés. Ces vierges représentaient les vertus qu'avait plus spécialement pratiquées Marie durant sa vie.

Un samedi, pendant la Messe, elle salua la Vierge Marie, en la priant de lui obtenir une vraie sainteté. La glorieuse Reine lui répondit : « Si tu désires une vraie sainteté, tiens-toi près de mon Fils qui est la sainteté même, sanctifiant toutes choses. » Elle vit un autre jour la bienheureuse Vierge Marie ayant sur la tête une couronne dont les fleurs étaient inclinées vers la terre; son manteau de couleur rouge était tout rempli de couronnes d'or. Chacune d'elles portait

un nom, qui était l'une des grandeurs de la Mère de Dieu.

Une fois, comme la bienheureuse Vierge lui apparaissait, elle la pria de l'instruire comment elle voulait être honorée par elle en ce jour. « Rappelle-moi la joie que j'ai eue le jour de l'Annonciation, en la nuit de Noël, au moment de l'adoration des Mages, le jour de la Purification, le jour de la Résurrection et de l'Ascension. » Un samedi, comme on chantait la Messe *Salve Sancta Parens*, Mechtilde dit à Notre-Dame : « Si je pouvais vous saluer, ô Reine du ciel, de la salutation la plus douce que le cœur de l'homme ait jamais trouvée, je le ferais de grand cœur. » Aussitôt la glorieuse Marie lui apparut portant écrite en lettres d'or sur sa poitrine la *Salutation angélique*. « Jamais on ne parviendra, lui dit-elle, plus haut que cette salutation, et on ne peut me saluer avec plus de douceur que de le faire respectueusement avec ces paroles. » La Vierge lui promit un jour de l'assister à l'heure de la mort si elle récitait quotidiennement trois *Ave Maria* pour mériter cette faveur.

### LA LOUANGE DIVINE

Après ce que nous avons dit de sa dévotion pour l'office divin, on ne pourra être surpris de ce que Notre-Seigneur lui ait manifesté à diverses reprises comment il voulait être loué et combien cette louange lui était agréable. Elle vit un jour le Seigneur entouré d'une grande clarté, portant sur sa poitrine une feuille d'argent autour de laquelle étaient gravées les souffrances que les saints ont endurées pour lui. Elle contemplait là tous leurs mérites et l'éternelle récompense qu'ils reçoivent pour tout ce qu'ils ont fait. Elle dit alors à Jésus. « O très doux et très aimant, en quoi voulez-vous de préférence que je m'exerce? — Dans la louange. — Alors, enseignez-moi à dignement vous louer. » Le Seigneur lui recommanda de le louer pour toutes les magnificences de sa divinité, pour toutes les grâces qu'il avait répandues en sa très virginale Mère et dans les âmes des saints, pour tout le bien qu'il fait aux hommes, bons ou méchants.

Dans une autre circonstance, le céleste Epoux lui dit : « Je t'enseignerai trois choses que tu méditeras chaque jour, et il t'en proviendra beaucoup d'avantages. Premièrement, rappelle-toi avec action de grâces quel bien je t'ai fait dans la création et la rédemption. Secondement, rappelle-toi avec gratitude quels bienfaits je t'ai accordés depuis que tu es au monde. Troisièmement, rappelle-toi ce que je te réserve pour l'éternité. »

Comme on chantait au chœur le cantique *Benedicite, omnia opera Domini Domino*, elle désira savoir quelle gloire en revenait à Dieu. Le Seigneur lui dit : « Lorsqu'une personne chante cette hymne ou quelque autre semblable où l'on convoque toutes les créatures à la louange divine, toutes ces créatures viennent spirituellement en ma présence comme des personnes et me louent pour cette personne ou pour tous les hommes en général, de tous les biens que je leur ai faits ».

Un autre jour, pour la consoler au milieu de ses faiblesses, Notre-Seigneur lui dit : « Qu'on offre à Dieu le Père tous ses désirs, intentions et prières, en union de mes désirs et de mes prières; alors le tout montera devant Dieu et ne fera plus qu'une chose, comme divers aromates brûlés ensemble ne font qu'une fumée qui s'élève droit au ciel. En accomplissant son travail en union avec mes travaux et mes œuvres, ce travail se trouve très ennobli, ainsi le cuivre fondu avec de l'or perd ce qu'il a de vil et reçoit la noblesse de l'or. » Notre Sainte conclut cette révélation par ces paroles : « Donc, très chers, recevant avec une intime reconnaissance cette faveur si haute de la noblesse divine, emparons-nous de la vie très sainte du Christ en supplément de tout ce qui nous manque dans nos mérites. »

### SA MORT

Cependant, l'abbesse Gertrude, sa sœur, était remontée au ciel, après avoir été quarante ans à la tête du monastère et donné l'exemple des plus belles vertus. Sainte Mechtilde priait pour elle le Seigneur et connut par révélation la gloire dont elle avait été couronnée. C'était en 1291. A partir de ce jour, la maladie qui l'accablait elle-même s'aggrava, surtout pendant les deux années qui précédèrent sa sainte mort. Notre-Seigneur sembla redoubler ses consolations et ses divines paroles en ces heures dernières. Plusieurs religieuses furent témoins de ces faveurs : l'une d'elles, tout appliquée à Dieu, vit Notre-Seigneur Jésus-Christ debout devant la malade, et lui disant avec beaucoup de tendresse : « Honneur et joie de ma divinité, couronne et récompense de mon humanité, délices et repos de mon esprit, veux-tu venir maintenant et demeurer désormais avec moi, pour contenter mon désir et le tien? » A quoi elle répondit : « Mon Seigneur Dieu, plus que mon salut je désire votre gloire. C'est pourquoi je vous prie de permettre que j'acquitte encore dans les souffrances tout ce que la créature a jamais négligé en votre louange. » Le Seigneur l'avertit ensuite de recevoir l'Extrême-Onction, bien que les supérieurs et elle-même ne le crussent pas encore urgent. Elle apprit par révélation, pendant la récitation des Litanies, que tous les Saints lui faisaient don de leurs mérites, car lorsqu'ils étaient ainsi nommés après les anges, chacun à son tour, avec grande joie et révérence, se levait, et, à genoux devant le Seigneur, déposait en son sein ses mérites comme de riches présents..... L'onction terminée, le Seigneur la prit dans ses bras et, durant deux heures, la soutint de telle sorte que la plaie de son très doux Cœur était appliquée contre la bouche de la malade, laquelle semblait en tirer toute sa respiration et renvoyer ensuite son souffle dans le Cœur divin. Elle entra ensuite en agonie, le mardi, veille de sainte Elisabeth de Thuringe, inscrite depuis peu d'années seulement au catalogue des saints. Les Sœurs se rassemblèrent aussitôt, comme elles le faisaient d'ailleurs souvent, à cause des crises fréquentes qui, à chaque instant, semblaient devoir emporter la malade. La Sainte recommanda alors la Congrégation à la Bienheureuse Vierge Marie, pendant la récitation du *Salve Regina*, et reçut l'assurance que sa prière était exaucée. Les Sœurs qu'elle avait renvoyées pour se mettre à table étant revenues, chacune d'elles lui fit ses recommandations, et à toutes elles répondait avec l'aimable et cordiale affection qui jamais ne l'avait quittée.

La nuit suivante, la communauté dut interrompre Matines pour courir près de la mourante dont l'état s'était aggravé. Alors le Seigneur, dans toute la splendeur de sa divine vertu, se présentant comme un jeune époux couronné de gloire et d'honneur et merveilleusement orné de l'éclat éblouissant de la divinité, apparut; puis, adres-

sant la parole à la malade avec la tendresse la plus exquise, il lui dit: « A cette heure, ma bien-aimée, je vais t'exalter entre tes proches, c'est-à-dire en présence de tes sœurs bien-aimées. » L'heure si désirée arriva dans la journée et, devant la Congrégation réunie près d'elle, l'âme de notre Sainte quitta la terre pour être associée à la gloire du céleste Epoux au moment où il appliquait son Cœur divin sur son cœur. C'était le 19 novembre de l'année 1298.

Sa dépouille mortelle repose dans le monastère d'Helfta, dévasté quarante ans plus tard par l'évêque intrus de Halberstadt, Albert de Brunswick, puis abandonné pour le monastère de New-Helfta, construit en 1348 par Burchard IV de Mansfeld.

Dieu veuille permettre qu'on puisse faire des fouilles sous le sol recouvert par ces ruines conservées et mettre à jour cette crypte, où peut bien avoir été inhumé le corps de notre Sainte.

PRIÈRE

Par l'amour qui vous a fait combler de tant de bienfaits votre bien-aimée Mechtilde, ou même qui que ce soit de vos élus, et dont vous auriez comblé tout homme que vous auriez trouvé capable de les recevoir, pour toutes les faveurs que vous accorderez encore sur la terre, exaucez-moi, très bénigne Seigneur Jésus-Christ, par vos mérites et ceux de vos élus.

(*Liv. de la grâce spéciale*, 7e §, chap. XIV.)

# SAINT ÉVANCE, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

*Fête le 3 Février.*

Evance ou Evantius fut le successeur de saint Philippe sur le siège épiscopal de Vienne, vers 580.

Selon quelques auteurs, il avait été abbé d'un monastère avant d'être promu à la dignité pontificale.

On ne saurait rien de ce saint évêque, si on ne trouvait sa souscription au bas des actes de quatre Conciles.

Le premier fut tenu à Mâcon, en 581 ou 582, au mois de novembre, à la demande de Gontram, qui, de tous les rois français, témoignait le plus de piété. Dans le préambule du Concile, les évêques disaient que, s'étant assemblés pour des affaires publiques et pour les nécessités des pauvres, ils avaient plutôt songé à renouveler les anciens canons qu'à en faire de nouveaux. Ils en rédigèrent dix-neuf, la plupart relatifs aux évêques et aux prêtres; il en est quelques-uns qui concernent les juifs. Evance signa après saint Prisque, archevêque de Lyon, et ajouta seul à son nom le mot de pécheur.

Le deuxième Concile auquel assista saint Evance eut lieu à Lyon au mois de mai de l'an 583. Malgré le tumulte des guerres entre les rois Francs, les évêques du royaume de Gontram ne cessaient de tenir des Conciles pour remédier aux abus, pacifier les troubles et apaiser la colère de Dieu. Saint Prisque de Lyon présida celui de cette année; on y traita du rachat des captifs et du soin des lépreux; il s'y trouva huit évêques et les députés de douze autres. Saint Evance signa le second.

Notre saint prélat parut également au troisième Concile que Gontram fit assembler à Valence, le 23 mai 584. Le roi envoya à ce Concile Asclépiode son référendaire avec des lettres par lesquelles il demandait la confirmation des donations faites par lui, la défunte reine Austrechilde, son épouse, et ses filles consacrées à Dieu Clodeberge et Clodehilde, aux églises de Saint-Marcel de Chalon et de Saint-Symphorien d'Autun. Il nous reste de ce Concile un seul décret portant anathème contre les usurpateurs des biens de ces églises. Ce décret fut souscrit par dix-sept évêques; entre autres, saint Evance, saint Prisque de Lyon et Sapaude d'Arles.

Le quatrième Concile fut le deuxième de Mâcon, tenu le 23 octobre 585. Presque tous les évêques de France s'y trouvèrent; on en compte quarante-trois dont six étaient métropolitains, ainsi que dix-huit députés d'absents.

On y travailla à remédier par de sages règlements aux abus qui n'avaient pu manquer de s'introduire au milieu des troubles des guerres civiles. Le premier des vingt canons, rédigés par le Concile, concerne l'observation du dimanche et le respect dû à ce saint jour. Le roi Gontram lui donna force de loi par un décret adressé aux évêques et aux magistrats de son royaume.

L'épiscopat de saint Evance fut illustré par la bienheureuse mort et les miracles du célèbre reclus saint Theudère. A cette époque aussi, saint Didier, qui devait plus tard être archevêque de Vienne et honorer ce siège par son martyre, commençait à se distinguer parmi les clercs attachés à l'église cathédrale.

Saint Evance mourut en 586, quelques mois après le Concile de Mâcon. Une peste cruelle affligeait alors toute la province viennoise qui fut dépeuplée par le fléau. Un grand nombre de prêtres et d'évêques furent emportés par la contagion, victimes de leur dévouement, et, parmi eux, saint Evance, l'humble et pieux archevêque de Vienne. Saint Vère, prêtre de famille sénatoriale, fut élu à sa place.

C'est le 3 février qu'est fêtée la mémoire de saint Evance qui, d'après le martyrologe gallican, a beaucoup honoré le siège primatial de Vienne par ses vertus et ses miracles.

Un marbre rompu où l'on pouvait lire ces mots : *Evanti in pace, Evance en paix*, et qui se trouvait dans l'oratoire de saint Georges, à Vienne, a servi peut-être de tombe au saint archevêque.

E. V.

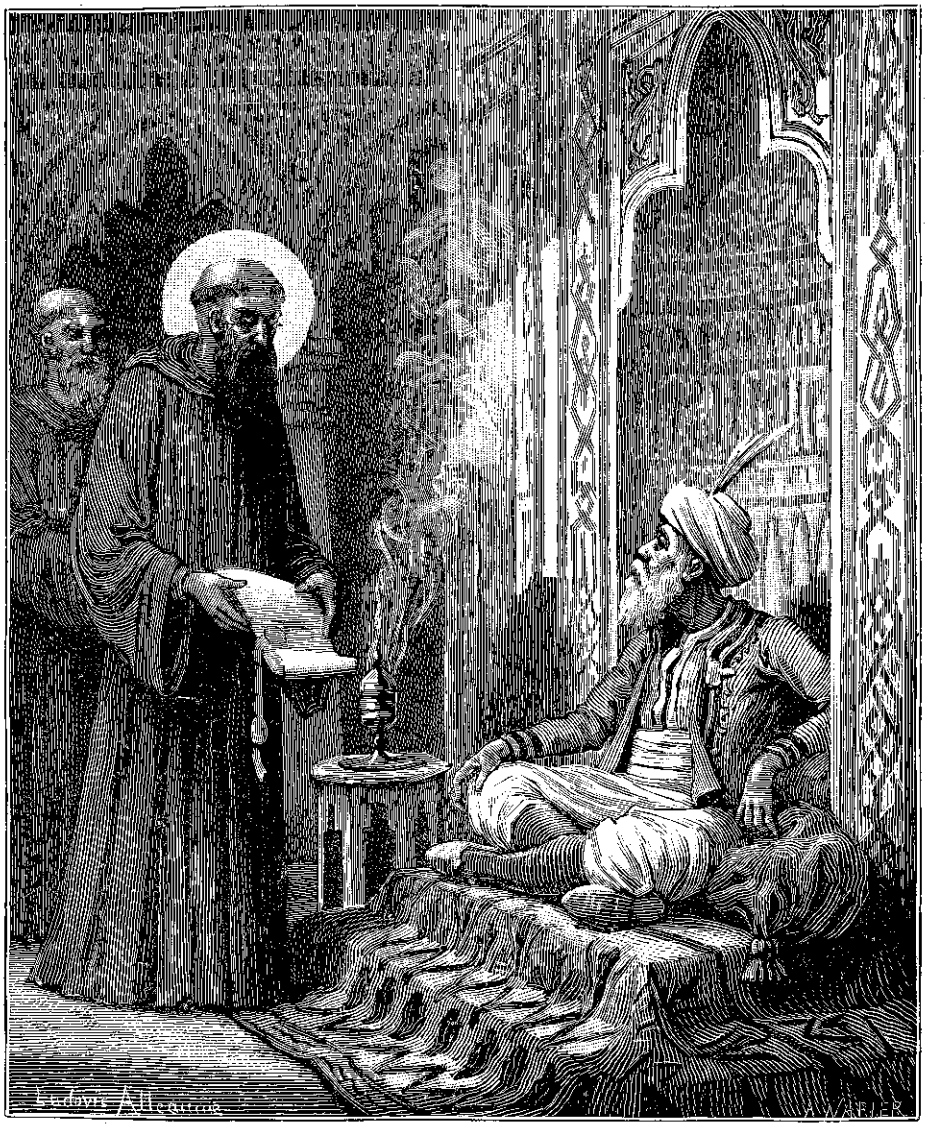
SOURCES CONSULTÉES

LE LIÈVRE, CHARVET, COLOMBET : *Histoire de l'Eglise de Vienne.* — FLEURY : *Histoire de l'Eglise.* — SAINT GRÉGOIRE DE TOURS : *Histoire.*

# SAINT JEAN DE VANDIÈRES

## ABBÉ DE GORZE

*Fête le 27 février.*



**Saint Jean de Vandières porte un message au nom de l'empereur d'Allemagne au calife de Cordoue Abdérame.**

FAMILLE ET ÉDUCATION DE SAINT JEAN DE VANDIÈRES

Saint Jean de Vandières naquit à la fin du IXe siècle, dans le village de Vandières, ancienne villa royale, près de Pont-à-Mousson, diocèse de Nancy. Ses parents jouissaient d'une assez belle fortune. Son père, disent les Bollandistes, gouverna, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, ses biens et sa maison avec une heureuse sagesse, se faisant aimer de tout le monde par son équité, sa bienveillance, son hospitalité, ses aumônes, son zèle pour l'entretien des églises et ses bonnes œuvres.

Jean vint au monde quand son père était déjà avancé en âge; comme autrefois Joseph, il fut l'enfant de prédilection, élevé dans la maison paternelle et formé de bonne heure à la pratique des vertus. Plus tard, il apprit les sciences humaines dans les écoles de Metz et dans le monastère de Saint-Mihiel, quoique sa famille

souffrît avec peine cet éloignement. Les progrès que fit notre Saint dans les lettres le mirent en peu de temps à même de comprendre la Bible et les Livres Sacrés, dont il faisait sa lecture favorite. Ses maîtres n'eurent bientôt plus rien à lui apprendre, et le cours de ses études étant terminé, il revint près de son vieux père.

RAPPORTS DE SAINT JEAN AVEC LES HOMMES CÉLÈBRES DE SON TEMPS

A la mort de son père, Jean dut se charger à son tour de conduire et d'administrer la maison. Appliqué à l'économie domestique, il y déploya un talent supérieur. Il prit connaissance des divers arts qui s'y rapportent, à tel point, disent ses biographes, que dans les affaires de ce monde, il y avait fort peu de choses qu'il ne sût. Cette administration le mit en relation avec des personnages distingués de l'Eglise et de l'Etat, dont l'exemple lui apprit la bonne façon de vivre; en peu de temps, il devint un parfait gentilhomme. L'évêque de Verdun employa souvent son habileté dans les affaires et aurait bien voulu se l'attacher pour toujours. Il reçut deux bénéfices : l'église de Vandières et celle de Saint-Laurent, à Foutenoi, près de Toul.

Ses affaires l'appelèrent souvent dans cette dernière ville et lui firent lier connaissance avec le diacre Bernier, homme de grande doctrine et de sainte vie, avec lequel il continua l'étude des Saintes Ecritures, où il acquit une science prodigieuse. Il entretenait aussi, avec beaucoup de charité, un vieux prêtre qui avait fui la Beauce pour échapper aux persécutions des Normands : ce prêtre, qui avait une dévotion particulière à la récitation de l'office divin, et le diacre Bernier, qui se distinguait par une chasteté exemplaire, donnaient à Jean des avis, quelquefois même assez sévères, sur les fautes de légèreté qui lui échappaient encore, et il en profitait. Une circonstance singulière acheva de le déterminer tout à fait à une sainte vie.

COMMENT JEAN DE VANDIÈRES FUT AMENÉ A EMBRASSER LA VIE DE PÉNITENCE

A cause du bénéfice dont il était pourvu, Jean de Vandières était obligé d'aller chaque semaine au monastère des Bénédictines de Saint-Pierre de Metz, pour y servir à l'autel. Parmi les pensionnaires de ce couvent, se trouvait une jeune vierge, nommée Geise, que sa tante élevait avec soin auprès d'elle. Geise s'appliquait avec un grand zèle à la pratique de la vertu et portait continuellement un rude cilice. Un jour que Jean causait avec elle, il crut apercevoir quelque chose de sombre sur ses épaules, que son habit ne couvrait point assez; il y porta la main et sentit je ne sais quoi de rude et de piquant qui le fit frémir par tout le corps; étonné, il demanda ce que c'était, la jeune fille rougit, demeura quelque temps interdite, lui apprit enfin que c'était un cilice, et ajouta : « Ne savez-vous pas que nous ne devons pas vivre pour ce monde? Les plaisirs que la plupart des hommes cherchent sont la perte des âmes! Moi, je veux sauver la mienne! »

Ces paroles furent un coup de foudre pour Jean, qui s'écria avec un profond soupir :

« Malheur à moi! lâche que je suis! depuis si longtemps je traîne une vie non seulement stérile, mais perdue! Comment, moi, un homme, me laisser devancer dans la vertu par ce sexe fragile! Et, ce qui est le comble de la honte, non seulement je ne l'atteins pas dans sa marche, mais je n'ai même pas le courage de me lever de terre et de faire un pas! »

MORTIFICATIONS ET PÉNITENCES DE SAINT JEAN

A partir de ce jour, un changement complet se fit remarquer en lui et il commença à mener une vie toute de prière et d'austérité. Il apprit par cœur l'Ancien et le Nouveau Testament, les offices divins, le chant de l'Eglise, et se rendit également célèbre par sa science du droit canonique et des écrits des Pères.

A ces travaux, il joignait le jeûne, les veilles, les prières fréquentes et les macérations.

Il aspirait à quitter le monde et à distribuer tous ses biens aux pauvres; mais il ne savait encore où se retirer; car, par suite des guerres, la discipline monastique était fort relâchée dans les couvents en deçà des Alpes. En attendant, il se mit sous la conduite de deux ecclésiastiques de grande vertu, l'un, nommé Roland, maître de chant à Saint-Etienne de Metz, l'autre nommé Warimbert, curé de Saint-Sauveur.

Puis, trouvant qu'il ne pouvait pas encore assez se mortifier dans la société de ces deux saints prêtres, il se retira auprès d'un ermite de Verdun, nommé Humbert, auquel il fit une confession générale de toutes les fautes de sa vie. C'est à partir de ce moment qu'il commença à s'abstenir de viande pour le reste de ses jours et à jeûner très rigoureusement.

Toujours avide de faire des progrès à l'école des saints, Jean alla, dans la forêt d'Argonne, passer quelque temps auprès d'un solitaire appelé Lambert. C'était un homme extraordinaire, qui ne s'occupait que de contemplation, ne se souciant guère de son corps et plongé continuellement dans l'étude et dans la prière : il réduisait un muid entier de farine en un seul pain, qui lui suffisait pour deux mois, et qui devenait à la fin si dur, qu'on ne pouvait en avoir des morceaux qu'à coups de hache.

Tel furent les maîtres et modèles de notre Saint dans la vie de perfection.

PÈLERINAGES DE SAINT JEAN

Sur le conseil d'Humbert, saint Jean de Vandières entreprit le pèlerinage de Rome : son dessein était de visiter les monastères et les ermitages d'Italie, en même temps que d'aller prier aux tombeaux des saints Apôtres. Il fut accompagné dans ce voyage par Bernacer, clerc de l'église de Metz, qui avait vécu quelque temps dans la communauté de Saint-Sauveur, et qui était homme de grande dévotion autant que de grande science.

Saint Jean ayant satisfait sa piété dans la Ville Eternelle, partit pour le mont Gargan, dédié à l'archange saint Michel. Il visita en passant le Mont Cassin et y demeura quelques jours au milieu des fils de saint Benoît. Il s'arrêta de même au pied du mont Vésuve pour se recommander aux prières des serviteurs de Dieu qui s'y étaient fixés, sans crainte du volcan.

Enfin il revint en Lorraine, et, de l'avis de son ami Humbert, il se retira chez lui, n'ayant pu encore trouver une retraite conforme à ses désirs.

En attendant, sa vie était celle d'un religieux continuellement appliqué à l'étude, à la prière, aux jeûnes, aux veilles et aux mortifications.

COMMENT FUT RÉTABLI LE MONASTÈRE DE GORZE

Dans ce même temps, il y avait à Toul un saint et savant archidiacre, du nom d'Einold, qui

vivait dans l'union perpétuelle avec Dieu, et qui, de concert avec Humbert de Verdun, cherchait un asile ou une solitude pour y vivre loin du monde. Un jour qu'ils examinaient ensemble quelles personnes de leur connaissance étaient propres au genre de vie qu'ils méditaient, Humbert de Verdun nomma Jean de Vandières.

Jean fut appelé, et ses deux amis lui ayant exposé de quoi il était question, il accepta avec enthousiasme et entraîna même à sa suite plusieurs ecclésiastiques vertueux.

Cependant l'évêque Adalbéron, craignant que ces hommes d'un si haut mérite ne quittassent son diocèse, médita longtemps sur le moyen à prendre pour les retenir auprès de lui.

Près de la ville, existait le monastère de Gorze, abandonné et tombant en ruines, à la suite des guerres et des déprédations. L'évêque Adalbéron y était allé autrefois, nu-pieds, en pèlerinage, pour obtenir de la pluie, et avait promis de le restaurer un jour. Il résolut donc d'offrir le monastère en question à tous ces pieux personnages.

Quand ceux-ci se présentèrent devant lui pour lui faire connaître leurs projets de retraite, le prélat les assura de toute sa bienveillance et leur permit de choisir un lieu convenable dans son diocèse. Le diacre Bernacer, qui avait reçu secrètement le mot d'ordre, les engagea à demander Gorze.

Comme les autres hésitaient, aimant mieux s'expatrier, Jean de Vandières leur persuada de s'arrêter à ce choix, parce que les biens du monastère étant entre les mains d'un homme violent qui ne consentirait jamais à les rendre, il était probable qu'on leur refuserait Gorze, et alors on ne les empêcherait plus de partir.

L'évêque les prit au mot, leur accorda le monastère à l'instant, se chargea lui-même des réparations et des frais nécessaires pour les établir, et, quelque temps après, leur fit rendre tous les biens que détenait le C^te^ Adelbert. Einold fut nommé abbé et Jean de Vandières procureur et cellérier.

### SAINT JEAN DE VANDIÈRES MODÈLE DES MOINES

Notre Saint voulut être considéré comme le dernier de la maison et comme le serviteur de tous. Il donna aux Frères l'exemple d'une soumission parfaite et de la plus admirable humilité : c'est ce qu'on remarqua dans la manière dont il souffrait les reproches les plus injustes et les plus fâcheux effets de la mauvaise humeur des autres, et dont il se chargea, outre ses fonctions ordinaires, des offices les plus bas et les plus pénibles de la boulangerie et de la cuisine.

Il se refusait les soulagements les plus légitimes que la règle permettait pour réparer les forces de la nature. Après Matines, qu'on récitait au milieu de la nuit, jamais il ne se recouchait; mortification d'autant plus méritoire que les privations de sommeil lui étaient très pénibles. Son abbé lui laissait sur ce point la liberté de se faire violence, mais il employa toute son autorité pour lui faire modérer ses abstinences excessives.

Le monastère de Gorze devint dès lors une école de toutes les vertus, où ceux qui voulaient se rendre parfaits dans l'état religieux venaient prendre des leçons.

### AMBASSADE DE SAINT JEAN DE VANDIÈRES, AU NOM DU ROI OTHON, PRÈS D'ABDÉRAME, CALIFE DE CORDOUE

A cette époque, Abdérame, roi musulman de Cordoue, envoya une députation à Othon de Germanie, pour lui demander son amitié; dans sa lettre, le prince mahométan avait glissé quelques termes injurieux à la religion chrétienne.

Othon répondit noblement et courageusement, et demanda à Einold, abbé de Gorze, deux de ses moines pour porter son message. Saint Jean de Vandières s'offrit avec amour, dans l'espoir du martyre, et partit avec un de ses Frères.

Quand il fut arrivé à Cordoue, Abdérame lui adressa ce message aussi singulier qu'inopiné : « Votre roi a retenu mes ambassadeurs en Allemagne pendant trois ans, vous attendrez trois fois plus, c'est-à-dire neuf ans avant d'être admis à mon audience. »

Et il mit à la disposition du moine et de ses compagnons une maison de campagne pour y attendre ses ordres. Jean de Vandières, décidé à tout souffrir plutôt que de manquer à la mission qu'il avait reçue, déclara qu'il ne partirait pas avant d'avoir été présenté au prince musulman.

La raison de ce singulier procédé venait de l'indiscrétion d'un individu qui avait été pendant quelques jours le compagnon de voyage du moine ambassadeur, mais il l'avait devancé à Cordoue et avait fait courir le bruit que le messager d'Othon apportait une lettre de menaces et d'injures à l'adresse des musulmans et de leur roi.

Aussi Jean de Vandières voyait-il arriver souvent à la maison où il logeait des musulmans qui venaient, disaient-ils, de la part du roi, s'informer du contenu exact des lettres dont il était porteur.

« Nous dirons notre commission au roi, leur répondait Jean; il ne nous est permis de la découvrir à d'autres qu'à lui. »

Un juif, qui connaissait la substance des lettres d'Othon, fit savoir à notre Bienheureux qu'il était dangereux de présenter un tel message à Abdérame, à cause de la sévérité des lois musulmanes.

Un chrétien du pays lui conseillait de son côté de se contenter de porter ses présents à Abdérame sans lui remettre aucune lettre.

Saint Jean de Vandières était inébranlable. « Je suis venu, disait-il, pour apporter les lettres de mon roi et pour réfuter les blasphèmes contenus dans celle du vôtre. Un chrétien doit plutôt souffrir la faim et les tourments que de pactiser avec les infidèles. Je n'irai à l'audience d'Abdérame qu'avec mes lettres, sans en retrancher un seul trait; et si Abdérame dit quelque chose contre la foi catholique, je lui résisterai en face, dût-il m'en coûter la vie! »

Tout cela fut rapporté en secret au prince musulman, qui employa toutes les ruses pour ébranler le noble ambassadeur : « Si tu m'obliges à te faire mourir, lui écrivit-il un jour, je ne laisserai pas un chrétien en vie dans toute l'Espagne.

— Quand vous devriez, répondit le Saint, me faire démembrer peu à peu, me couper aujourd'hui un doigt, demain un autre, puis un bras, un pied, une jambe, et ainsi du reste de jour en jour, vous ne parviendriez pas à m'émouvoir. Et si, à cause de moi, vous mettez à mort tous les chrétiens, ce ne sera point à moi que Dieu l'imputera, mais à votre cruauté. »

La noblesse de ce langage frappa d'admiration le farouche musulman, et lui, disciple de Mahomet, il fit demander conseil à ce chrétien sur ce qu'il devait faire dans les circonstances présentes. Le serviteur de Dieu lui dit d'envoyer un nouvel ambassadeur à Othon, qui lui répondrait cette fois par une lettre conçue dans des termes moins

vifs et moins durs que la première. C'est ce qui eut lieu.

Au retour de cette seconde ambassade, Abdérame consentit à recevoir en audience solennelle Jean de Vandières accompagné du nouveau messager d'Othon. Il y avait trois ans que le courageux moine attendait à Cordoue cette faveur.

SAINT JEAN DEVANT ABDÉRAME — SON RETOUR A GORZE — SA MORT

On voulait qu'il prît des habits magnifiques pour paraître devant le roi, suivant la coutume de la nation. Comme il s'en défendait, le roi, croyant que c'était par pauvreté, lui fit donner de l'argent. Le saint moine, après avoir réfléchi, reçut cette offrande avec actions de grâces, mais il s'empressa de la distribuer aux pauvres et déclara de nouveau qu'il ne quitterait pas son habit monastique.

« Je reconnais en tout sa fermeté, dit Abdérame; qu'il vienne, s'il veut, revêtu d'un sac, je ne l'en aimerai que davantage. »

Le jour de l'audience étant venu, les ambassadeurs furent conduits et reçus au palais avec une pompe tout orientale. Le roi, qui était seul dans sa chambre, assis les jambes croisées sur un tapis précieux, donna au bienheureux Jean sa main à baiser en dedans, ce qui était le plus grand honneur. Puis il lui fit signe de s'asseoir sur un siège qui lui était préparé.

Après quelques explications sur les retards de l'audience, Jean donna les présents de son maître et demanda aussitôt son congé. Abdérame en fut surpris et dit qu'après une si longue attente il ne fallait pas se séparer si promptement. Toutefois, il ne voulut pas le retenir de force, et, après une seconde audience, il le laissa libre de retourner en France, admirant beaucoup sa fermeté et sa foi.

Les détails nous manquent sur le reste de la vie de saint Jean de Vandières. Nous savons seulement qu'il mourut, l'an 973, abbé du monastère de Gorze, où il vécut dans la pratique la plus parfaite de toutes les vertus religieuses, plein de sollicitude et de charité pour le bien de ses Frères.

## SAINTE AUGUSTA, VIERGE ET MARTYRE

*Fête le 27 mars.*

A l'époque des invasions barbares en Italie, un chef germain avait fixé sa résidence à Seravallo, non loin de Cetena, dans les Marches. Matruc, c'était le nom du barbare, habitait avec ses soldats une petite forteresse sur une montagne; c'était un païen farouche qui persécutait souvent les chrétiens du voisinage.

Or, ce chef étranger avait une fille, qui portait le nom latin d'Augusta. Elle était aussi douce que Matruc était féroce et dur. Elle eut la curiosité de savoir quelle était cette religion des chrétiens que son terrible père détestait si fort. Elle s'en fit instruire secrètement, en admira la beauté, et Dieu touchant son cœur, elle demanda et reçut le baptême. De temps en temps elle s'échappait du château, à l'insu de son père, et s'en allait prier dans quelque église du voisinage.

Matruc finit par concevoir des soupçons; un jour, il ordonna à un de ses affidés de suivre secrètement les pas de sa fille. L'émissaire s'acquitta ponctuellement de sa mission; il vit Augusta entrer dans une église, s'agenouiller et prier à la manière des catholiques. Il revint aussitôt auprès de Matruc raconter ce qu'il avait vu. Celui-ci envoie l'ordre à sa fille de venir immédiatement en sa présence. « Attendez un petit instant que j'aie fini ma prière », dit Augusta au messager. Elle acheva sa prière avec ferveur, supplia Jésus-Christ de la fortifier et revint en toute hâte auprès de son père.

Matruc l'accueillit avec des yeux pleins de rage. « Est-ce ainsi, lui dit-il, d'une voix terrible, que tu méprises la religion de tes aïeux, l'autorité de ton père et l'honneur de ta famille; est-ce le cas que tu fais de la modestie d'une jeune fille en t'éloignant de la maison sans la permission de ton père? »

Sans se déconcerter devant la colère de ce vautour païen, l'humble colombe du Christ répondit doucement : « C'est Dieu le Créateur de toutes choses que j'aime, que j'adore et que je sers autant que je le puis. C'est avec les habitants des cieux que je suis allée m'entretenir; tels sont mes confidents habituels. Et, quant à ma virginité, je l'ai consacrée intacte et pure au Roi Jésus-Christ. Vous-même, ô mon père, si vous saviez ce que c'est que Jésus-Christ, vous vous donneriez tout à lui! »

Matruc donne l'ordre de jeter sa fille dans un noir cachot, après l'avoir menacée des plus affreux châtiments si elle n'apaise sa colère en renonçant à la religion chrétienne.

Le lendemain, il l'interroge encore : « Persistes-tu dans ta résolution? — Oui, répond l'enfant, je reconnais et j'adore Jésus-Christ comme seul vrai Dieu, et je lui obéirai toujours. »

Le chef païen commande au bourreau de lui arracher deux dents. Mais la jeune fille n'en proteste que plus fort devant son père et devant tous les assistants qu'elle ne renoncera jamais à Jésus-Christ. Elle est prête, dit-elle, à souffrir tous les supplices pour l'amour de celui qui a versé son sang pour la sauver.

Matruc répond, qu'en effet, il n'hésitera pas à la châtier cruellement, mais qu'il veut bien cependant lui donner encore du temps pour réfléchir. On la reconduit donc en prison, et, le reste du jour, son père continue à mettre tout en œuvre pour la fléchir, l'effrayer et lui persuader de renoncer à sa foi.

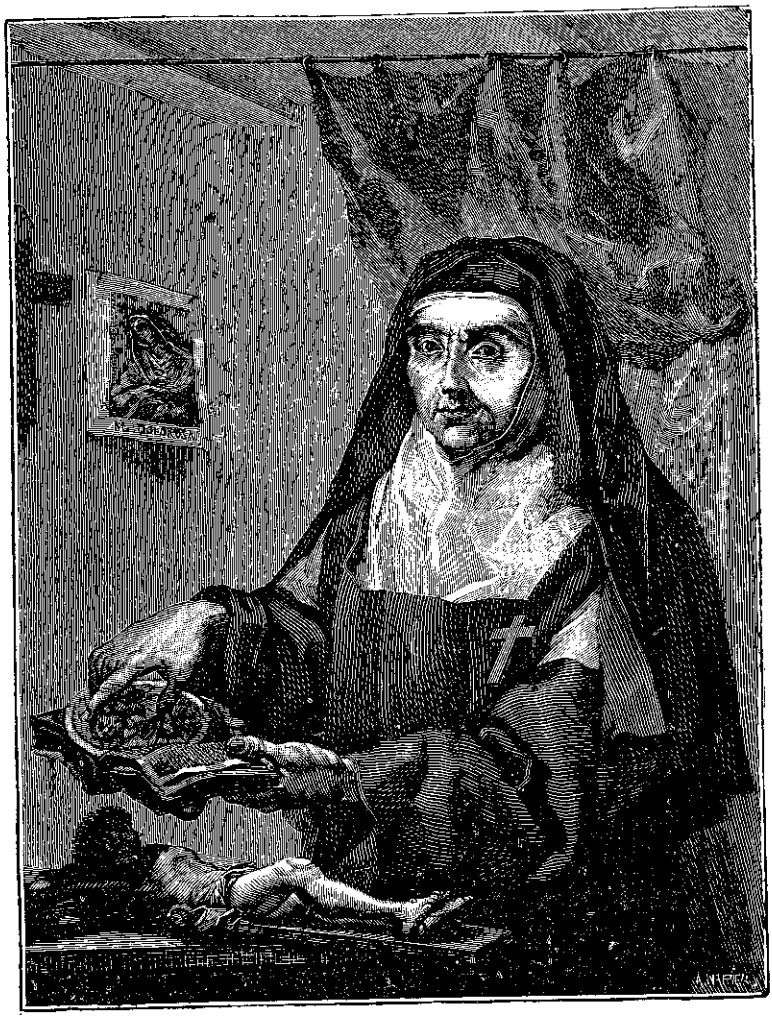
Le lendemain, nouvel interrogatoire, sans plus de succès. Le barbare ne contient plus sa colère. On suspend sa fille entre deux arbres et au-dessous d'elle on allume un grand feu. Mais le feu n'atteint pas la vierge chrétienne. Alors on manœuvre contre elle une roue armée de couteaux; mais un ange apparaît qui brise cette cruelle machine. Matruc, à bout de ressources, ordonne de trancher la tête à Augusta. On l'enterra sur la montagne.

Plus tard, ses restes furent découverts par les chrétiens, et entourés d'une vénération justifiée et propagée par d'éclatants miracles. La montagne fut appelée le mont Sainte-Augusta. L'église qu'on y a construite en l'honneur de la Sainte est fréquentée par les pèlerins; les matelots vénitiens y apportent des ex-voto.

# LA BIENHEUREUSE INÈS (AGNÈS) DE BÉNIGANIM

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

*Déclarée Bienheureuse par Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, le 26 février 1888.*



**Portrait authentique de la bienheureuse Inès.**

La bienheureuse Josepha-Maria de Sainte-Inès fut la plus riche perle de la province et de l'archevêché de Valence en Espagne.

Elle naquit à Beniganim, le 9 février 1625, et reçut au baptême le nom de Maria-Josepha (Marie-Joséphine). Son père, Louis Albignana et sa mère Vicenta Gomar, pauvres, mais honorables et vertueux laboureurs, prirent soin, tant par leurs exemples que par leurs enseignements, de la former de bonne heure à la piété.

Aussi donna-t-elle bientôt des signes évidents de sa future sainteté. Lorsqu'elle n'était encore âgée que de cinq ans, elle oublia un soir, avant de se coucher, de réciter certaines prières vocales dont elle avait l'habitude. Elle se releva pour réparer son omission, et sa mère la vit alors ravie en extase, élevée de terre, les bras croisés sur la poitrine. C'étaient les premières lumières, les premières effusions, les premiers appels de l'Epoux divin. Ces grâces opérèrent dans le cœur de l'enfant des merveilles qui allèrent grandissant au moyen des sacrements de Confirmation et d'Eucharistie qu'elle reçut dans la suite.

La mort prématurée de ses parents la laissa de bonne heure orpheline. Un de ses oncles la reçut alors comme fille adoptive. Un jour qu'elle blanchissait les langes des enfants de la maison, en pensant à la joie de la Bienheureuse Vierge lorsqu'elle se livrait aux mêmes travaux en faveur de l'Enfant-Dieu, Notre-Seigneur lui apparut au

milieu d'un ovale lumineux formé des plus brillantes étoiles et lui dit : « *Josepha veux-tu être mon épouse?* » Elle eut, dans une autre circonstance, en entrant dans l'église de Béniganim, la même vision : « *Josepha*, lui dit le Seigneur, *maintenant que je te veux pour moi, me veux-tu pour époux? — Mon Dieu, mon Rédempteur et mon Seigneur*, répondit la jeune fille, *vous avez là votre indigne esclave, toute disposée à faire votre très sainte volonté et à vous obéir en tout.* » Ces visions se multiplièrent avec les appels du céleste Roi : « *Je veux*, lui disait-il, *que tu sois toute à moi.* »

Son oncle voulut la marier. Mais la vision de l'Epoux des âmes (dont le seul souvenir la faisait tomber en extase) avait fait naître en elle le lis de la pureté virginale. Elle résista, en affirmant *qu'elle n'avait et n'aurait jamais d'autre époux que Jésus.*

Ce fut dans ces conjectures que, montant un jour au grenier de son oncle, en compagnie d'un domestique, pour emplir une mesure de blé, le jeune homme voulut se permettre quelque légèreté : « *Je suis vierge* », s'écria Josepha, et aussitôt elle lui donna un soufflet énergique, et s'enfuit par une fenêtre étroite qui ne pouvait sans miracle la laisser passer; mais le Seigneur avait opéré un prodige pour récompenser la vertu de sa servante.

Un jour, son oncle avait mis de côté un morceau de saindoux dont il voulait fabriquer un remède; un chien s'en empara. A qui la faute? L'oncle l'attribua à la négligence de sa nièce, et, poussé par le démon, il entra dans un tel mouvement de colère, qu'il tira sur Josepha un coup de fusil chargé de deux balles. Les balles frisèrent la tête de la jeune fille, et s'enfoncèrent dans la muraille. Grâce à Dieu, l'enfant n'avait reçu aucune blessure, mais la frayeur qu'elle éprouva fut si grande qu'il lui en resta une maladie de cœur qui la fit souffrir toute sa vie. Cette infirmité lui causait parfois de très grandes douleurs, surtout quand elle s'offrait à Dieu en victime pour les âmes du Purgatoire; il lui arriva quelquefois d'être jetée à terre par la violence du mal.

Les faveurs de Dieu faisaient grandir dans Josepha le désir de la vie religieuse. Que de fois elle alla se présenter au couvent des Augustines déchaussées de Beniganim : « *Mères*, disait-elle aux religieuses avec humilité, *voulez-vous de moi? il est vrai que je ne suis qu'une pauvre petite.* » Puis elle soupirait comme David, après le bonheur d'habiter dans la maison de Dieu.

« *Vraiment, tu veux être religieuse?* lui dit un jour la prieure. — *De bien bon cœur*, répondait Josepha, *c'est mon unique désir : j'apprécie d'être religieuse, bien plus que si on me faisait reine du monde entier.* »

Elle fut enfin acceptée comme Sœur converse, malgré les calomnies de certaines gens, à l'instigation du diable qui espérait ainsi lui fermer la porte du cloître.

Elle entra au couvent de Beniganim, le 25 octobre 1643, à l'âge de 18 ans. Au moment où elle franchissait la porte de l'église du couvent, un horrible spectacle, visible seulement pour elle, frappa ses regards : une multitude de démons furieux se pressaient autour d'elle pour l'empêcher d'aller plus avant; les uns la tiraient par sa robe, d'autres arrêtaient ses pas. Mais la vaillante Josepha leur donnait des coups de pied et priait intérieurement : « *Tout-puissant Seigneur, dirigez mes pas selon votre parole, et que l'injustice ne me domine point.* »

Plantée dans ce jardin fertile en vertus du couvent de Beniganim, cette tige bénie de Dieu jeta de plus profondes racines de perfection. La nouvelle religieuse prit l'habit environ un an après son admission, le 23 juin 1644, au milieu d'une grande assistance de prêtres et de laïques pieux. Il semble qu'alors encore, la rage des démons ait voulu anéantir l'œuvre de Dieu. Pendant le sermon de vêture eut lieu un violent tremblement de terre resté célèbre dans l'histoire de cette époque. Il fut si terrible à Beniganim, que l'église du couvent parut s'écrouler. Assistance et religieuses s'enfuirent. La novice resta seule avec le prédicateur. Avec le plus grand calme, elle lui dit : « *Mon père, ne craignez rien; c'est le démon qui est cause de ce tremblement de terre. Furieux de n'avoir pu empêcher mon entrée en religion, il a satisfait sa rage par ces secousses.* » Le prêtre, qui connaissait la sainteté de Josepha, resta en chaire, le calme revint, et tous rentrèrent à l'église pour rendre grâce à Dieu et continuer la cérémonie.

Le 27 août 1645, elle fit profession sous le nom de *Josepha-Maria de Santa-Ines* (sainte Agnès), jour de joie pour le ciel et d'inexprimable allégresse pour la terre.

Or, l'Epoux divin n'est pas moins difficile que les époux de la terre. Il veut rencontrer dans ses épouses les dots magnifiques, les joyaux précieux.

La première dot qu'il exige est, sans contredit, la participation à ses saintes douleurs. Sous ce rapport, notre Bienheureuse était riche : afflictions intérieures les plus aiguës, souffrances dans son âme et dans son corps, souffrances acceptées et voulues, rien ne manquait.

Un jour qu'elle relevait d'une maladie grave, le Seigneur lui dit : « *Allons Inès, de deux choses l'une : ou tu resteras paralysée pendant trois ans au lit, ou tu demeureras muette pendant le même espace de temps, pouvant vaquer à tes occupations; choisis ce qui te paraîtra le meilleur.* » Pensant que, paralysée, elle devait être servie, tandis que muette elle pouvait servir les autres, accomplir ses obédiences, se livrer à toutes sortes de pénitences, elle préféra rester muette. C'est ainsi qu'elle demeura trois ans sans parler, excepté les jours où le Maître le lui permettait, par exemple à Noël et dans les grandes solennités. Toutefois, cette faveur n'était que pour un temps limité. Un ange plaçait un sablier devant elle; la servante de Dieu parlait des choses du ciel et enflammait tous les cœurs, mais lorsque passait le dernier grain de sable, elle ne pouvait terminer la parole commencée.

Dans une autre maladie grave, son corps prit toutes les apparences d'un cadavre, et pendant que les religieuses la croyaient morte, son âme parut au jugement de Dieu, soit séparée, soit dans son corps. Oh! confusion pour tous les hommes! Elle souffrit alors toutes les douleurs de l'âme isolée dans cet examen rigoureux. Parmi les imperfections que le souverain Juge lui reprocha, se trouvait ce manquement à la pauvreté : elle avait trop brusquement retiré du feu un vase déjà fêlé, qui alors s'était brisé, laissant tomber à terre tout son contenu. Un peu plus de précaution aurait évité l'accident, pour cette fois au moins. L'impression que lui causa cette scène terrible resta si vive dans l'âme de la servante de Dieu, qu'elle disait toujours aux personnes qui venaient la voir : « *Ayez soin de bien vivre et de bien travailler, parce que là-haut on file menu.* »

Rien d'extraordinaire comme les pénitences volontaires de la bienheureuse Inès. Jeûnes au pain et à l'eau, disciplines sanglantes, cilices, veilles prolongées, rien ne lui semblait trop dur. Notre-Seigneur lui apparaissait souvent chargé d'une croix pesante. « *Inès*, lui dit-il un jour, *aide-moi à porter la croix, j'ai besoin d'amis qui me suivent avec fidélité et amour.* » De là, dans notre Bienheureuse, une grande dévotion au *Chemin de la Croix*. De là aussi des paroles consolantes pour toutes les religieuses du couvent de Beniganim. Un jour, le Maître lui apparut chargé d'une croix si démesurément grande que la Bienheureuse s'écria : « *Seigneur, une croix si énorme et si pesante et sans Cyrénéen ! — Je ne manque pas d'aide pour la porter*, répond la Majesté divine, *vos volontés à toutes me servent de Cyrénéen.* »

A la dot de la souffrance, la bienheureuse Inès ajoutait une vertu peu commune dans notre siècle : la simplicité et l'ingénuité de l'innocence. Elle était inaccessible à la vaine gloire et aux doubles intentions.

Un jour, elle laissa tomber dans le puits la clé de la dépense. « *Mon Dieu*, s'écria-t-elle, *la clé est tombée dans le puits, et comment l'aurai-je maintenant?* » Une des religieuses qui l'entendit, lui répondit : « *Mettez un harpon au bout d'une corde, et vous retirerez votre clé.* » En voyant qu'elle se hâtait d'exécuter le conseil, toutes se mirent à rire. Mais, au moment où elle descendait la corde dans le puits, elle vit l'Enfant Jésus qui se précipitait en même temps dans l'eau. Emue d'une amoureuse appréhension, elle lui cria : « *Prenez garde, Seigneur, vous allez vous noyer.* » Elle tira la corde, la clé était au bout.

Elle avait à sa charge la basse-cour du couvent. Un jour qu'elle donnait aux poules la ration ordinaire, Notre-Seigneur lui apparut, revêtu d'un riche manteau. « *Seigneur*, lui dit-elle, *vous allez salir vos beaux vêtements, car cet endroit n'est pas propre. — Tais-toi, Inès*, répondit la divine Majesté, *moi, rien ne me souille.* »

Impossible de raconter tous les traits de simplicité de la Bienheureuse. En voici cependant encore un qui montre combien l'ingénuité naïve de cette belle âme si candide et si pure était agréable à l'Epoux divin. Un jour qu'elle allait arracher des légumes pour rendre service à la Sœur cuisinière, Notre-Seigneur lui apparut, âgé d'environ douze ans, en habits de fête, une bêche toute luisante sur l'épaule. Il commença par lui faire fête, et à jouer avec elle.

La Mère Inès était ravie de joie et d'amour. Mais considérant que la religieuse attendait les légumes, elle se mit à dire : « *Seigneur, pardonnez-moi, nous ne pouvons pas jouer davantage, parce qu'il faut que je voie si je pourrai arracher les légumes qui doivent être apprêtés pour la communauté.* » Mais la divine Majesté l'excitait à jouer de nouveau, de sorte qu'elle se résolut à dire : « *Seigneur, un petit peu de calme, s'il vous plaît; ou sinon je vous prends cette belle collerette que vous portez, parce qu'elle me plaît beaucoup.* » Qu'on le veuille ou non, la majestueuse et souveraine gravité de Dieu a voulu, dans cette occasion, descendre jusqu'à ces jeux célestes avec sa servante Inès, et provoquer de semblables paroles pour faire éclater sa grande innocence et publier sa simplicité. Elle était demeurée ce que l'Evangile demande de tous les chrétiens, elle était demeurée naïve comme une enfant, et la sagesse éternelle, qui joue dans l'universalité des mondes (*ludens in orbe terrarum*) et dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes, s'est proportionnée à la nature de sa sainte épouse, pour l'aider ainsi à gravir, au milieu des larmes, les degrés de la perfection à laquelle il l'appelait. « *Il est bien possible*, disait la Bienheureuse, *que j'aie arraché quelques racines, mais si peu, que je comprends que mon Bien-Aimé a fait toute la besogne.* »

Toutes ces faveurs embrasaient son cœur d'amour pour Dieu. Elle avait Jésus-Christ comme un sceau sur le cœur, comme un sceau sur le bras, selon la parole de l'Ecriture.

Dans un moment d'extrême fatigue elle avait ressenti quelques répugnances ou plutôt quelques faiblesses dans ses travaux. L'Enfant Jésus lui apparut alors et lui dit : « *Inès, avec goût ou sans goût, pour l'amour de Dieu.* » Cette formule devint la devise de sa vie.

Un prêtre s'entretenant avec elle à la grille du parloir, lui fit la question suivante : « *Mère Inès, où en sommes-nous de l'amour de Dieu?* » Elle lui répondit avec feu : « *Qui donc n'aimera pas Dieu qui a été, qui est, et qui sera pour toute une éternité, immense, miséricordieux, aimable, beau et magnifique, sans égal, sans comparaison et sans second. Je dois l'aimer parce qu'il est mon Epoux, mon Bien-Aimé, mon Seigneur et le maître de mon cœur.* »

« *Mère Inès, comment aimerons-nous Dieu ?* » Elle allumait la charité dans tous les cœurs avec ses réponses de flamme : « *Nous l'aimerons sans borne, sans mesure et sans cesse, et tout cela ne suffira jamais.* »

Insatiable dans son amour de Dieu, Inès avait pour le prochain une charité immense. Les affligés, les malades, les nécessiteux, les agonisants, les âmes du Purgatoire étaient à la fois l'objet de sa tendre compassion. Elle secourait les uns et les autres de ses prières et de ses pénitences, se substituant à eux en présence de la justice divine pour expier et souffrir à leur place. Elle était prodigue vis-à-vis des pauvres jusqu'à importuner les prieures, et Notre-Seigneur semblait l'encourager par ses faveurs. Un jour, un pauvre vint demander l'aumône.

« *Donnez-lui un pain*, lui dit la prieure. — *Ma Mère*, reprend la servante de Dieu, *je ne sais quel est ce pauvre, il m'a tellement attendri par sa bonne manière de demander, qu'un pain me paraît une bien petite aumône.*

— *Eh bien*, répondit la prieure, *donnez-lui deux pains et deux œufs.* » Elle descendit avec joie remettre son aumône. Le pauvre la prit, la baisa en signe de reconnaissance et la lui rendit en disant : « *Prends ces pains, moi, je ne cherche ni pain ni œufs, mais des cœurs.* » Puis il disparut. Elle comprit que c'était un ange de Dieu qui était venu l'éprouver et lui demander son cœur.

Elle prêchait à tous ses visiteurs la doctrine de l'aumône qui augmente la prospérité au lieu de la diminuer; elle ne craignait pas d'engager chacun à prendre même sur le nécessaire, ce qu'elle faisait elle-même, en se privant pour aider les malheureux.

Il suffisait de l'appeler intérieurement dans quelque péril, à quelque distance que ce fût, pour qu'elle volât immédiatement au secours. des affligés. Elle y allait même sans être invoquée. Par la permission de Dieu, son ange gardien l'avertissait; elle tombait en extase et, pendant que son corps demeurait dans le couvent, son âme agissait à distance sous une forme ou sous une autre. Sa vie abonde de merveilles semblables au fait suivant : Deux Carmes déchaussés se rendaient au couvent de Beniganim pour

prêcher le sermon de sainte Thérèse aux religieuses Augustines. La nuit les surprit en route, ils s'égarèrent et commencèrent à s'attrister, ne sachant dans quelle direction se trouvait le bourg de Beniganim, lorsque la Bienheureuse vint à leur secours. Elle leur apparut sous la forme d'un petit pâtre et leur dit : « *Mes Pères, où allez-vous au milieu de ces rochers et de ces fondrières?* — *Mon fils*, répondirent-ils, *nous nous sommes égarés; nous allons à Beniganim, et nous ne savons quelle direction prendre.* — *Venez avec moi*, » dit le pâtre, et il les mit sur la route, en ajoutant : « *Ne quittez pas ce chemin, il va droit à Beniganim.* »

Pendant ce temps, la servante de Dieu était en extase. Lorsqu'elle revint à elle, elle raconta à quelques religieuses comment la divine Majesté l'avait envoyée, sous la forme d'un petit pasteur, remettre dans leur chemin les religieux égarés. Le tout se vérifia, le lendemain, à leur arrivée au couvent.

Le nombre des âmes du Purgatoire auxquelles elle a obtenu le rafraîchissement est incalculable.

Ces saintes créatures la récompensaient, en l'aidant dans ses travaux. Avec leur secours, elle transportait seule des fardeaux que dix hommes auraient eu peine à changer de place.

On fabrique, au couvent de Beniganim, un baume qui guérit une multitude de maux. Un jour que les infirmières avaient oublié le temps que les ingrédients devaient passer sur le feu, elles ne parvenaient pas à composer le remède. Elles résolurent de recourir à la Mère Inès. « *Voyez*, lui dirent-elles, *s'il n'y aurait pas dans le Purgatoire une âme de pharmacien qui nous enseignerait comment nous devons composer cet onguent pour qu'il soit bon.* — *Recommandons la chose à Dieu* », répond la Mère Inès. Aussitôt, elle est ravie en extase. Revenue de son ravissement, elle dit : « *J'ai rencontré une âme de pharmacien, qui s'appelle Joseph. Je lui ai offert mes prières et mes suffrages, jusqu'à ce qu'il soit délivré de ses tourments, car il m'a dit que ce baume doit bouillir trois heures entières.* Le succès fut complet et continue depuis.

L'espace restreint de ces quelques feuilles nous permet à peine de donner un faible aperçu de la vie extraordinaire de la bienheureuse Inès.

Tant de faveurs supposent la vie religieuse la plus parfaite. Rien de sévère comme sa pauvreté. Elle recueillait les voiles, les guimpes et les habits abandonnés comme hors de service par les autres religieuses, et, mettant de côté tout ce qui pouvait encore servir pour les pauvres, elle réservait le reste pour son usage. Telle était la pauvreté de ses vêtements, que les religieuses lui dirent un jour : « *Vous n'avez pas honte de porter de tels habits!* — *Je n'en mérite pas tant* », répondit-elle.

Sa pureté virginale, qu'aucune souillure n'avait déflorée, attirait l'Epoux dans les cloîtres du couvent; c'est là qu'il lui apparut un jour : « *Seigneur*, lui dit la Bienheureuse, *que faites-vous par là?* — *Inès*, répondit le Sauveur, *je me promène dans le jardin de mes épouses.* »

Son obéissance était si exacte, si humble et si parfaite qu'elle lui faisait accomplir des miracles. Il y avait au couvent de Beniganim une religieuse aveugle. Un jour, la prieure eut l'inspiration d'ordonner à la Bienheureuse d'aller la guérir. Elle monte aussitôt à la cellule de la malade et lui dit : « *Ma sœur, on m'a commandé de venir vous rendre la vue.* » Elle toucha les yeux éteints de la pauvre affligée, qui fut guérie instantanément.

Son ange gardien lui révélait quand les Sœurs ou la prieure avaient besoin d'elle. Il suffisait d'un simple appel intérieur. Elle était chargée de la dépense; or, si la Sœur cuisinière ou toute autre qui avait besoin de quelque chose, l'appelait intérieurement, aussitôt elle apportait ce qu'on désirait. « *Mère Inès*, lui demandait-on, *qui vous a dit que nous avions besoin de ces objets?* — *C'est mon ange gardien*, » répondait-elle. Ce prodige était si ordinaire que personne dans le couvent n'y faisait plus attention.

Les démons l'attaquaient souvent. Elle se défendait en disant : « *Je me moque de vous autres; j'obéis à ce qu'on m'ordonne pour l'amour de Dieu.* »

Une vie si sainte était soutenue par une oraison continuelle, persévérante et énergique, quelquefois pénible, le plus souvent favorisée d'extases et de visions.

Tant de vertus éclatèrent au dehors. L'archevêque de Valence, en tournée pastorale, voulut comme présager les grandes récompenses que Dieu lui réservait en l'exaltant dès cette terre. Il l'éleva, du consentement de toute la communauté, du rang de Sœur converse, au rang de Sœur de chœur. Mais elle ne savait pas lire, et comment réciter l'Office? L'archevêque l'avait dispensée. Or, un jour, Notre-Seigneur lui apparaît et lui dit : « *Inès, pourquoi ne vas-tu pas au chœur?* — *Je ne sais pas lire*, répond-elle, *et je vais accomplir quelque travail pour aider mes Sœurs.* — *Viens avec moi*, reprend le Maître, *et je t'enseignerai à réciter l'Office.* » Ils se rendirent au chœur. La Bienheureuse fixait une image de l'*Ecce Homo* qu'elle avait dans un livre, et elle récitait, comme les autres religieuses, avec cette différence toutefois que, quand les psaumes étaient moins connus, elle les prononçait avec plus de perfection.

Notre Bienheureuse, pleine de vertus, comblée de mérites, ornée des joyaux précieux de la grâce, arriva jusqu'à la vieillesse. Mais, ni le poids des années, ni ses forces amoindries, ne purent arrêter les élans de son grand cœur.

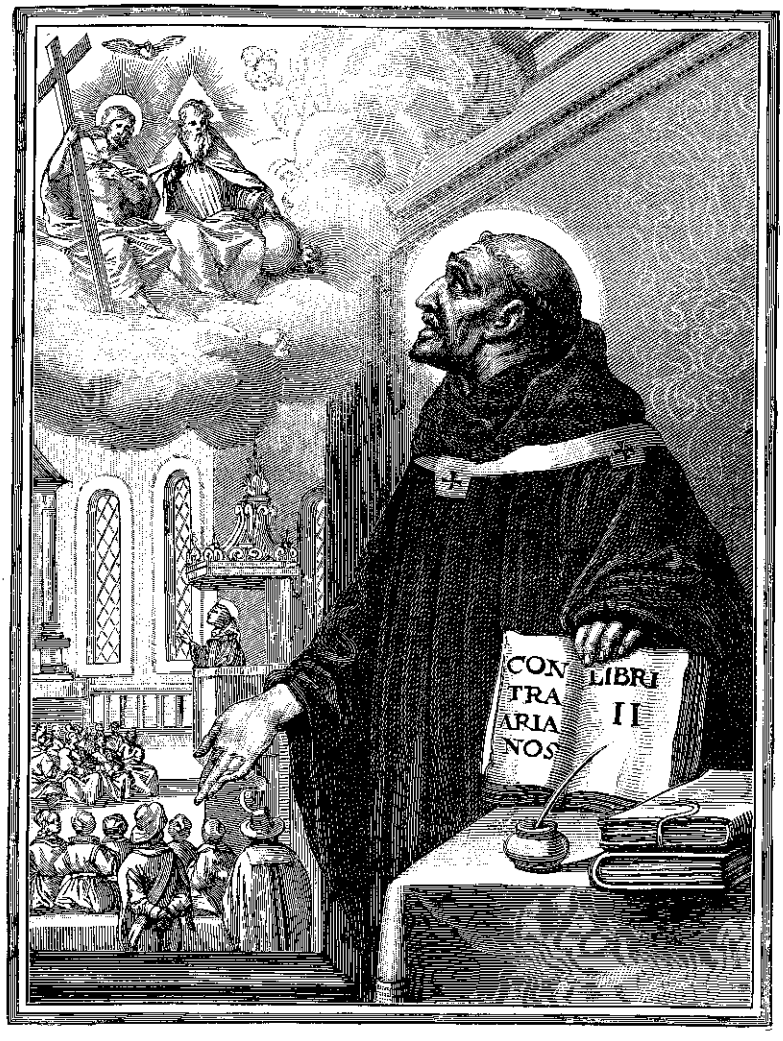
Comme sainte Brigitte, elle connut l'heure de sa mort, et en appelait le moment de tous ses vœux. Quelques mois auparavant, le Seigneur lui apparut et lui dit : « *Inès, calme ton cœur, ne t'afflige pas, tu seras bientôt consolée, et je comblerai tes désirs.* »

Elle avertit ceux qu'elle voulait revoir de sa mort prochaine. Les infirmités se multiplièrent, et, le 21 janvier 1696, le jour de sa patronne, sainte Agnès, elle entendit l'appel de l'Epoux : « *Viens mon épouse, viens du mont Liban.* » Elle réunit toutes les religieuses, et prit congé d'elles avec tendresse et joie : « *Mères et Sœurs très chères* dit-elle, *pardonnez-moi. Adieu, je m'en vais, parce que mon Bien-Aimé le veut ainsi; adieu, l'Epoux m'attend.* » Elle demanda la Communion. La Bienheureuse Vierge, saint Joseph, la vierge et martyre sainte Agnès, et d'autres saints vinrent l'assister. On lui donna l'Extrême-Onction à midi, et elle expira dans une extase, quelques moments après. On entendit des harmonies célestes, des voix douces et des accords mélodieux; sa cellule se remplit de parfums ineffables; c'était l'entrée de la Bienheureuse au ciel.

*Cum simplicibus sermocinatio ejus;* Dieu se plaît à converser avec les simples. C'est une grande leçon pour les chrétiens d'un siècle tout rempli de fourberies, de duplicités et d'orgueil comme le nôtre. Peut-être est-ce pour cela que Dieu a attendu notre temps pour faire éclater dans le monde la gloire de l'humble religieuse Augustine de Beniganim.

# SAINT LÉANDRE, ÉVÊQUE DE SÉVILLE

*Fête le 27 février.*




**Saint Léandre.**
(Gravure du *Calendrier bénédictin*, XVIIe siècle.)

### UNE FAMILLE DE SAINTS

Saint Léandre, l'illustre ami du grand pape saint Grégoire et le véritable apôtre de la nation gothique, naquit d'une famille aussi noble par la vertu que par le sang. Son père, Sévérien, duc et gouverneur de la province de Carthagène, et sa mère Théodora ou Turtur descendaient de la dynastie des Goths. Sur cinq enfants que le ciel leur donna, il y eut trois saints, une sainte et la mère d'un martyr. Les trois fils furent : saint Léandre, l'aîné de tous; saint Fulgence, évêque d'Ecija, en Espagne, et saint Isidore, le plus jeune, qui succéda à son frère aîné sur le siège épiscopal de Séville. Ils eurent pour sœurs sainte Florentine, que l'on dit avoir été supérieure de cinquante monastères, et la princesse Théodosie, qui, ayant épousé le roi des Visigoths d'Espagne, Léovigild, eut le bonheur de donner le jour à saint Herménégilde, roi et martyr.

### LOIN DU MONDE

Léandre, dans sa jeunesse, s'adonna avec tant de zèle et de piété à la vertu et aux sciences sacrées, qu'on le tenait pour l'homme le plus éclairé et le plus éloquent de son temps. Par la force et la solidité de ses raisons, et aussi par une douceur à laquelle rien ne résistait, il jetait facilement la persuasion dans l'âme de ses auditeurs. Mais, redoutant le monde et ses vains appâts, il résolut de se don-

ner plus intimement à Dieu, et se retira dans un monastère de Séville. Là, il prit l'habit de la religion, et s'appliqua avec plus d'ardeur que jamais à l'étude et à la vertu. Mais Dieu ne l'avait conduit dans cet asile que pour le préparer dans le silence du cloître aux grandes luttes qu'il lui était réservé de soutenir sur un théâtre plus éclatant.

### IL EST ÉLU ÉVÊQUE DE SÉVILLE

La renommée de Léandre s'était répandue dans toute l'Espagne; aussi, le siège épiscopal de Séville étant venu à vaquer, le clergé et le peuple, d'une commune voix, l'acclamèrent comme pasteur. L'heure de la lutte avait sonné pour le Saint; mais fort de la grâce qu'il avait puisée dans sa retraite, il mit la main à l'œuvre avec une fermeté inébranlable.

Léovigild, son beau-frère, régnait alors sur les Visigoths d'Espagne, et professait ouvertement l'hérésie arienne. Ce prince persécutait les catholiques fidèles à Dieu, et toutes ses faveurs étaient pour les Ariens. Cependant, Herménégilde, son fils, le disciple de saint Léandre, avait embrassé la vraie foi. Cette nouvelle mit le roi en fureur. Pour échapper au danger qui le menaçait, Herménégilde se hâta d'envoyer à Constantinople son oncle, le saint évêque, pour solliciter de l'empereur des secours contre un père dénaturé.

### SAINT LÉANDRE A CONSTANTINOPLE — SON AMITIÉ AVEC SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

Léandre rencontra dans cette ville l'ambassadeur du Pape Pélage II, celui qui devait bientôt lui-même illustrer la chaire apostolique sous le nom de saint Grégoire le Grand.

« Il se forma entre eux, dit Montalembert, une de ces tendres et fortes amitiés dont on aime à trouver dans la vie des saints tant d'exemples. La tendresse intime et persévérante qui unit ces deux grands hommes éclate à divers endroits de la correspondance de Grégoire, et lui dicte de ces accents qui conservent, à travers les siècles, l'immortel parfum du véritable amour. « Absent par le corps, écrivait-il à Léandre, vous êtes toujours présent à mes regards, puisque je porte gravés au fond de mon cœur les traits de votre visage. Vous saurez lire dans votre propre cœur quelle soif ardente j'ai de vous voir, car vous m'aimez assez pour cela. » Et plus tard, quand saint Grégoire fut monté sur le trône de saint Pierre, il dédia à l'évêque de Séville ses *Commentaires sur Job*, qu'il avait composés à sa prière.

Leur mission auprès de l'empereur étant achevée, les deux saints s'en revinrent chacun dans son pays, Grégoire en Italie, et Léandre en Espagne.

### MARTYRE DE SAINT HERMÉNÉGILDE — PERSÉCUTION CONTRE LES CATHOLIQUES

Cependant Léovigild, n'ayant pu amener son fils à l'apostasie, lui avait déclaré la guerre, de sorte que le royaume se trouvait divisé en deux factions ennemies. L'empereur de Constantinople avait ordonné à quelques troupes grecques qu'il entretenait dans la péninsule de prendre le parti d'Herménégilde, mais elles ne surent point résister aux appâts de l'or, et, au jour du combat, trahirent lâchement le jeune prince qu'elles avaient mission de défendre. Herménégilde, abandonné par les siens, se réfugia dans une église, comme dans un asile sacré, se flattant de pouvoir apaiser la colère de son père. Pendant qu'il était prosterné au pied de l'autel, son frère Récarède vint, au nom du roi, lui promettre sa grâce, s'il voulait faire sa soumission.

Confiant dans cette promesse, le jeune prince vint se jeter aux pieds de Léovigild; mais ce père dénaturé, qui avait juré la perte de son fils, le dépouilla des insignes de la royauté à laquelle il l'avait autrefois associé, et le fit jeter dans une étroite prison. Herménégilde y demeura trois ans, toujours inébranlable dans sa foi. Il se couvrit le corps d'un cilice, et chercha sa force dans la prière et la pénitence. A l'approche des solennités pascales, ayant refusé de recevoir un évêque arien qui l'invitait à une communion sacrilège, il eut la tête tranchée par ordre de son père, le 13 avril 586. L'Eglise l'honore en ce jour comme martyr.

Léovigild, de père devenu bourreau, ouvrit alors une persécution plus violente que jamais contre l'Eglise d'Espagne, bannissant les évêques qui en étaient les colonnes vivantes.

Les premiers exilés furent saint Léandre et son frère saint Fulgence que le tyran accusait d'avoir favorisé les résistances de son fils. Dès lors, le persécuteur ne mit plus de bornes à son impiété et s'empara des revenus des Eglises, privées momentanément de leurs pasteurs. La persécution atteignit même les personnes les plus riches, dont les biens étaient confisqués au profit du trésor royal.

### SAINT LÉANDRE EN EXIL — SES ÉCRITS

Léovigild croyait avoir pour toujours aboli la religion catholique dans son royaume; mais du sein de leur exil, les généreux pasteurs, séparés de leur troupeau, ne cessaient pas de lui prodiguer les soins les plus vigilants, malgré la distance qui les en séparait. Une telle union s'était faite entre l'âme du pasteur et celles de ses ouailles que rien ne pouvait rompre ces nœuds de la charité.

Léandre, en particulier, ne cessait de lutter; toujours sur la brèche, au premier rang, il ne laissait aucun repos aux hérétiques qu'il harcelait de ses coups redoublés. Il composa à cet effet deux ouvrages contre les Ariens et les répandit par toute l'Espagne, afin de faire connaître la religion chrétienne aux ignorants et de ramener à la foi catholique ceux qui avaient eu la faiblesse d'embrasser l'hérésie.

Il écrivit aussi un traité de l'*Institution des Vierges et du mépris du monde*, qu'il adressa à sainte Florentine, sa sœur. Celle-ci lui avait autrefois demandé quelle succession il lui laisserait en mourant, et Léandre, ne trouvant rien sur la terre qui fût digne de cette grande âme, lui avait conseillé de prendre Jésus-Christ pour son unique trésor et de consacrer à Dieu sa virginité.

On aime à recueillir dans les écrits du Saint les traces de son affection et de sa fraternelle sollicitude. « Ne cherche pas, disait-il à sa sœur en jouant sur le nom de leur mère, *Turtur*, qui avait aussi terminé sa vie dans le cloître, ne cherche pas à t'envoler du toit où la tourterelle dépose ses petits. Tu es fille de l'innocence et de la candeur, toi qui as eu la tourterelle pour mère. Mais, aime encore plus l'Eglise, cette autre tourterelle mystique, qui t'engendre tous les jours à Jésus-Christ. Repose ta vieillesse sur son sein, comme tu dormais autrefois sur le cœur de celle qui soigna ton enfance.....

» Ah! sœur bien-aimée, comprends donc l'ardent désir qui enflamme le cœur de ton frère de te voir unie avec le Christ!..... Tu es la meilleure partie de moi-même..... Malheur à moi si un autre

allait dérober ta couronne! Tu es mon boulevard auprès du Christ, mon gage chéri, mon hostie sainte, par laquelle je mériterai de sortir de l'abîme de mes péchés. »

### RAPPEL DE SAINT LÉANDRE — RÉCARÈDE LE CATHOLIQUE

La dernière heure de Léovigild était venue, et, à l'approche des jugements de Dieu, le cœur du tyran se troubla; le sang qu'il avait fait verser était sans cesse devant ses yeux, et de cruels remords torturaient son âme. Dans cette angoisse, il prit le meilleur parti, et, demandant pardon à Dieu, il s'efforça de réparer ses fautes. Saint Léandre fut rappelé de l'exil, et le roi mourant lui remit le soin de son fils Récarède; il le supplia de veiller sur lui et de le diriger comme il l'avait fait pour Herménégilde. D'autre part, il recommanda à son fils de suivre en tout les conseils du saint évêque.

Récarède n'oublia pas les sages avis du mourant, et son premier soin, dès son arrivée au trône, fut de se faire instruire par saint Léandre de la foi catholique; il en reconnut la vérité et demanda le baptême. Son exemple fut bientôt suivi par toute la nation des Visigoths, qui embrassèrent le catholicisme.

### SAINT LÉANDRE PRÉSIDE LE CONCILE DE TOLÈDE

Pour affermir cette conversion de tout un peuple, Récarède réunit en Concile les évêques des pays soumis à son autorité. Cette assemblée se tint à Tolède, sous la présidence de saint Léandre, en qualité de légat du Saint-Siège. Le roi remit aux évêques sa profession de foi écrite de sa main, et acceptée par tous ses sujets.

A la vue de ce miracle de la grâce qui avait transformé en si peu de temps tous les cœurs, Léandre ne pouvait contenir les transports de sa joie : « Nos persécuteurs d'autrefois, s'écriait-il dans le discours qui termina le concile, sont devenus, par leur conversion, notre couronne. Tressaille d'allégresse, réjouis-toi et chante, ô sainte Eglise de Dieu! lève-toi dans la splendeur de ton unité, ô corps mystique de Jésus-Christ! revêts-toi de force dans la jubilation des triomphes, parce que tes larmes ont été changées en joies, tes habits de deuil en vêtements de gloire. Ne pleure plus la mort de tes enfants immolés; il t'en revient d'autres par centaines de mille. Ceux-là furent la semence, ceux-ci sont la moisson. » Et, jetant son regard dans l'avenir, il ajoutait : « Et ce qui se passe parmi nous se réalisera dans tout l'univers. Le monde entier est fait pour croire au Christ et pour s'identifier dans l'unité de la catholique Eglise. S'il est encore, dans de lointaines contrées, des races barbares que le rayon du Christ n'ait point illuminées, leur jour viendra, et elles croiront. »

Plus que tout autre, le saint évêque de Séville avait contribué à ce triomphe de la foi, aussi mérita-t-il le glorieux surnom d'apôtre de la nation gothique.

### LETTRE D'UN GRAND PAPE A UN GRAND ÉVÊQUE

Grégoire le Grand reçut ces heureuses nouvelles au commencement de son pontificat. Il se hâta de répondre à saint Léandre pour le féliciter et se réjouir avec lui : « J'ai reçu, disait-il, votre lettre que je reconnais avoir été dictée par l'abondance de votre charité. C'est dans votre cœur que vous avez trempé votre plume. Les gens sages et honnêtes qui l'ont entendu lire ont été sur l'heure émus jusqu'au fond de leurs entrailles. Chacun s'est mis à vous tendre la main de l'amour. »

Puis il se recommande humblement aux prières de l'évêque de Séville, avouant son impuissance et sa faiblesse. « Voici que je me trouve à demi suffoqué par les vagues de ce monde : c'est pourquoi j'ai recours en votre intercession comme à une planche de salut pour échapper à ce naufrage : si mes mérites ne sont point capables de me faire entrer au port avec le vaisseau tout entier, que du moins je puisse regagner le bord après mon naufrage, à la faveur de vos prières. »

Comme saint Léandre s'était plaint dans sa lettre des souffrances que lui faisait endurer une pénible infirmité, saint Grégoire le console par ces paroles : « Vous vous plaignez à moi d'être travaillé de la goutte : pour ma part, j'en suis si continuellement tourmenté que je ne puis plus me soutenir; cependant, il nous sera bien aisé de supporter tous deux avec patience ces fléaux de Dieu, si nous nous ressouvenons de nos péchés, et si nous reconnaissons que ce ne sont pas des verges de sa justice, mais plutôt des faveurs de sa bonté, qui nous font payer les plaisirs du passé par des douleurs sensibles à la chair. »

Voilà comment les saints savent se consoler mutuellement.

Pour récompenser les services considérables que saint Léandre avait rendus à l'Eglise et à la religion, en travaillant si efficacement à la conversion de Récarède et de ses sujets, saint Grégoire lui envoya le *pallium*, marque d'honneur et de distinction que les Papes ont coutume d'envoyer aux archevêques.

« Je vous envoie le *pallium*, lui écrivait le Pape, pour vous en servir aux messes solennelles; je devrais, en même temps, vous prescrire des règles pour vivre saintement; mais, comme vous prévenez mes paroles par vos actions vertueuses, je garderai là-dessus le silence. »

Quand saint Léandre eut fait part au Pontife des intentions pures et droites de Récarède le Catholique, saint Grégoire lui répondit : « Mes paroles ne sauraient vous exprimer la joie que ressent mon cœur en apprenant la conversion sincère à la foi catholique, le zèle et la piété de notre commun fils, le très glorieux roi Récarède. Ce que vous me dites de ses mœurs me le fait chérir avant même que je l'aie pu connaître. Que votre sainteté veille attentivement sur cette âme noble et généreuse. L'antique ennemi devra chercher encore à le séduire, car il s'attaque de préférence à ceux qui l'ont déjà vaincu une première fois. Enseignez donc à votre royal disciple à persévérer dans la voie de la vertu, à glorifier, par des œuvres saintes, la pureté de sa foi; préservez-le de l'orgueil, afin qu'un règne long et heureux sur la terre soit pour lui le prélude de la gloire du ciel. »

On croit que ce fut saint Grégoire lui-même qui fit don au saint évêque de l'image de Notre-Dame faite par saint Luc et que l'on vénère à Guadeloupe en Espagne. Cette Vierge est entourée d'une grande vénération et ceux qui, devant cette image, invoquent avec ferveur et persévérance la Reine du ciel, voient toujours leurs prières favorablement écoutées.

### MORT DE SAINT LÉANDRE

Saint Léandre, ayant achevé la conversion de la nation gothique, vivait au milieu de ses ouailles comme un bon pasteur, éloignant les obstacles apportés par le démon, et donnant toute son activité au soin de son troupeau. Sa tâche était

accomplie, et il attendait l'heure suprême, mâtant son corps par les mortifications malgré son âge avancé, se livrant à l'oraison et vaquant à l'étude. Enfin, Dieu considéra les œuvres de son fidèle serviteur et le jugea digne des récompenses éternelles.

Léandre avait atteint l'âge de quatre-vingts ans quand il s'endormit dans le Seigneur, et son âme s'envola vers le ciel escortée des anges qui chantaient les victoires de l'apôtre des Visigoths. Cette heureuse mort arriva le 27 février de l'an 603. Son corps fut inhumé dans l'église des saintes vierges martyres Juste et Rufine. Après plusieurs translations successives il fut définitivement placé dans l'église Notre-Dame, à Séville, à côté du corps de Ferdinand qui avait délivré cette ville de la domination des musulmans.

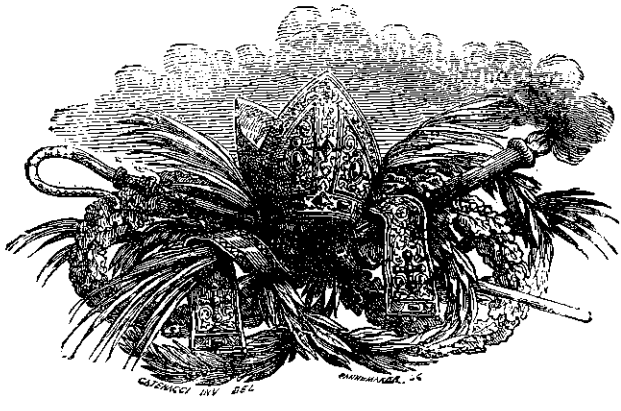
On trouve dans un ancien bréviaire cet éloge de saint Léandre : « Il obtint par toute l'Espagne un nom illustre; il fut un homme plein de la crainte de Dieu, d'une grande prudence, large dans ses aumônes, équitable dans ses jugements. Il fut un évêque sobre dans ses sentences, assidu à la prière, défenseur remarquable de toutes les Eglises, il s'éleva contre les orgueilleux et fut d'une charité si éclatante qu'il ne refusa jamais rien à ceux qui lui demandaient. »

### LA LITURGIE

Saint Léandre étendit aussi ses soins à la liturgie et la restaura en Espagne. Voici, à ce sujet, une page de Godescard, bien propre à nous instruire sur la liturgie de l'Espagne. « L'Espagne reçut de Rome les premières lumières de la foi et c'est pour cela que saint Isidore dit que l'Office des Eglises d'Espagne a été institué par saint Pierre. Les cérémonies et la discipline des Eglises avaient une origine romaine ; c'est un fait dont on peut se convaincre par la lecture de leurs anciens conciles. Les Goths substituèrent à la liturgie romaine celle d'Ulphilas, qui était composée d'après les liturgies orientales. On croit que saint Léandre en fit une nouvelle, d'après celle des Gaules. Saint Isidore et saint Ildefonse lui donnèrent ensuite un nouveau degré de perfection. L'Espagne, ayant passé sous la domination des Sarrasins ou des Arabes, les chrétiens de ce royaume furent appelés *mixti arabibus*, c'est-à-dire mêlés aux Arabes d'où leur liturgie prit le nom de Mozarabique. On croit que la liturgie de saint Léandre n'était point différente de la mozarabique et qu'à l'exception des quelques rites de peu de conséquence, elle n'avait rien de commun avec celle des Orientaux. »

C'est ainsi que ce grand Saint s'occupait de tout ce qui pouvait procurer la gloire de Dieu et le salut de son peuple, avec une vigilance et un zèle extraordinaires.

Puisse l'Espagne se montrer toujours la digne fille de ses glorieux ancêtres et conserver toujours pure la foi qu'ils lui ont transmise!



# LE BIENHEUREUX AUGUSTE CHAPDELAINE

## PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, MARTYR DE CHINE

*Béatifié par S. S. Léon XIII, le 27 mai 1900.*

**Le Bienheureux Chapdelaine.**

### LE BIENHEUREUX CHAPDELAINE AVANT SON DÉPART POUR LES MISSIONS

Au moment (1) où la Chine, livrée à toutes les agitations, enfante chaque jour de nouveaux martyrs, il fait bon lever les yeux vers le ciel où sont allés tant de généreux confesseurs pour voir comment Dieu les y glorifie : là-haut, pour eux, plus de souffrance, plus de frayeurs, plus de larmes, mais l'éternelle béatitude.

Ici-bas, l'Eglise exalte, elle aussi, ses martyrs. Tout récemment, elle a choisi les plus célèbres d'entre eux pour les placer sur ses autels. Parmi les béatifiés de l'année jubilaire 1900, l'un des plus proches de nous par la date de son martyre est le bienheureux Chapdelaine, mis à mort pour la foi au commencement de l'année 1856.

(1) Cette notice a été écrite en l'année 1900, au moment du massacre des Européens en Chine.

Le bienheureux Auguste Chapdelaine naquit à La Rochelle, petite paroisse du diocèse de Coutances, le 6 janvier 1814.

Il était le neuvième enfant d'une famille profondément chrétienne, au sein de laquelle les œuvres de piété et de charité furent toujours en honneur. Les prêtres fidèles avaient trouvé un asile protecteur à son foyer, pendant les plus mauvais jours de la Révolution française. Les pauvres se disaient : « Allons chez les Chapdelaine, on est toujours sûr de trouver là bon pain, bon feu et bon gîte! »

L'enfant profita des exemples que la Providence avait placés sous ses yeux. Dès ses plus jeunes années, il se fit remarquer par son esprit de foi et par sa générosité envers les malheureux.

Il fit sa Première Communion avec une ferveur dont plusieurs témoins, encore vivants, conservent le profond souvenir.

Puis, il s'adonna aux travaux des champs. Doué d'une constitution vigoureuse qui se développa encore avec les années, « il faisait de la besogne pour quatre », disaient ses frères aînés.

Bientôt, se manifesta dans son cœur un ardent désir de fuir le monde et de se consacrer tout entier au service de Dieu dans les labeurs du sacerdoce. Mais, au sein de sa famille, on appréciait trop la valeur de son travail pour le laisser partir. Aussi rencontra-t-il d'abord la plus vive opposition à ses projets.

Il ne voulut rien brusquer, pria avec plus de ferveur que jamais, remit aux mains de la Providence ses pieux desseins, et attendit.

A vingt ans, il se sentait toujours entraîné vers le sacerdoce. Ses parents, néanmoins, persistaient dans leurs calculs trop humains. Qu'allait devenir sans lui la culture des vastes fermes dont son père et sa mère avaient pris la charge?

De graves événements changèrent ces dispositions. En huit jours, deux de ses frères qui essayaient avec le plus d'énergie de le retenir furent emportés par la mort. La famille Chapdelaine, sentant que trop de bras lui manquaient, remit une grande partie des terrains qu'elle avait affermés, et laissa à Auguste toute liberté d'obéir à l'appel de Dieu.

Un saint prêtre du voisinage l'initia aux premiers éléments de la langue latine. On l'admit au Séminaire de l'Abbaye Blanche, puis au Grand Séminaire de Coutances. Chapdelaine se signala dans l'ensemble de sa vie par un heureux caractère, par une foi ardente et une énergie qui ont fait dire à l'un de ses condisciples : « Il était prêt pour le martyre. » On l'appelait communément « le bon, le saint Chapdelaine ».

### SUR LE CHEMIN DE LA CHINE

Il nourrissait depuis longtemps le dessein de se consacrer aux Missions étrangères. Au lendemain de son ordination sacerdotale, il disait à son frère, heureux de le ramener pour quelques jours au sein de la famille.

— Mon cher frère, je t'ai donné bien du mal pour me faire ce que je suis, mais tu n'en auras pas la joie.

— Comment? Et pourquoi cela? lui répondit son interlocuteur.

— Parce que je ne suis pas prêtre pour ceux qui connaissent déjà Dieu et qui peuvent bien le servir sans moi, je me suis fait prêtre pour ceux qui ne le connaissent pas. Bientôt, je quitterai la France pour aller dans les pays étrangers, parmi les sauvages ou les peuples encore idolâtres, leur parler du bon Dieu et leur apprendre la voie du salut.

Ce désir ne devait se réaliser que sept années plus tard. En effet, au moment où il s'y attendait le moins, M. Chapdelaine reçut sa nomination de vicaire à Boucey, dans le canton de Pontorson. On parle encore à Boucey de la charité et de la piété du jeune prêtre qui menait la vie mortifiée d'un anachorète.

Enfin, en 1851, il put partir pour le Séminaire des Missions étrangères, selon son ardent désir.

Un an plus tard, il s'embarquait à Anvers, avec destination pour la mission du Kouang-ton, au sud de la Chine.

Son voyage ne s'acheva pas sans difficultés. A peine avait-il fait une journée et demie de barque sur le fleuve de l'Est, qu'il fut assailli par dix à douze brigands, menacé de mort, dépouillé de tout, sauf des vêtements qu'il portait, et mis dans l'impossibilité de continuer sa route. Il revint à Canton, fit de nouveaux préparatifs et repartit le 26 novembre 1853, sur une barque mieux armée que la première.

Ce second voyage ne fut cependant pas sans incident fâcheux. Après douze jours de route, étant arrivé près d'une douane fort sévère, le patron de sa barque refusa de le conduire plus loin et menaça même de le dénoncer au mandarin s'il ne lui donnait 150 piastres (environ 750 francs). Le missionnaire hésitait à sacrifier cette somme, exorbitante relativement à ses modestes ressources. Mais, sur les instances de ses guides chrétiens qui craignaient pour leur vie, il finit par consentir.

M. Chapdelaine résumait dans l'extrait suivant les autres ennuis de ce long et pénible voyage :

« L'argent est sur le point de nous manquer et impossible de trouver à emprunter. Nos matelots sont les plus francs paresseux qu'on puisse imaginer et ne font pas en un jour ce que chez nous on ferait dans une heure et moins. A cela, ajoutez les fatigues du voyage : trois mois entiers dans une méchante petite barque ouverte à tous les vents, toujours assis ou couché sur la planche nue, sans pouvoir se lever, sans voir le jour, sans pouvoir sortir un instant pour respirer l'air, sans pouvoir lire ni travailler pour se désennuyer, puisqu'on ne peut porter avec soi aucun livre, sans pouvoir même parler. Avec cela, un froid qui pique, peu d'habits pour se couvrir et point d'argent pour en acheter. Les nuits entières passées sans dormir, toujours en face soi, livré à ses propres réflexions. Oh! quel trésor de mérites amasserait celui qui supporterait ces peines et ces tribulations avec patience! »

Enfin, il arriva à la mission du Kouy-tcheou, et, après avoir étudié quelque temps la langue et les usages chinois près d'un ancien missionnaire, il s'achemina vers le Kouang-si, province qui lui était assignée.

### MERVEILLEUSE INTRODUCTION DU BIENHEUREUX CHAPDELAINE AU KOUANG-SI

Depuis plus de cent ans, aucun missionnaire n'avait été envoyé au Kouang-Si. On n'y connaissait alors aucun chrétien, et il n'eut pas été prudent d'y pénétrer à l'aventure. M. Chapdelaine se fixa donc tout d'abord à quelques lieues de la frontière.

Privé des ressources humaines, il eut recours, comme il en avait la pieuse habitude, à la Sainte Vierge, et il mit le pays confié à son zèle

sous la protection de Notre-Dame des Victoires.

A peine avait-il accompli cet acte de foi qu'un habitant du Kouang-si vint dans les environs voir quelques-uns de ses parents nouvellement convertis; on l'instruisit, il se convertit lui-même et retourna au Kouang-si, emportant avec lui un petit catéchisme. Son exemple et ses exhortations entraînèrent bientôt 40 ou 50 familles, environ 230 à 240 personnes de ses parents et amis, qui brûlèrent leurs idoles et adorèrent le vrai Dieu. Un catéchiste très capable de la province voisine, envoyé par M. Chapdelaine, acheva de les instruire.

C'est ainsi que la Providence ouvrit à notre apôtre les portes de sa nouvelle mission.

Il célébra pour la première fois la messe, au milieu de sa chère chrétienté, le jour de l'Immaculée Conception. Il était alors plein de joie et d'espérance.

### PREMIÈRES INQUIÉTUDES

La sécurité relative dont il jouissait ne fut pas de longue durée. « Dix jours seulement après notre arrivée, écrit le missionnaire, un parent de nos néophytes est allé nous dénoncer au grand mandarin du lieu. Celui-ci, à l'instant même, a envoyé bon nombre de satellites se saisir de nous. »

Les intentions du mandarin au sujet du prêtre européen n'étaient cependant pas malveillantes.

— Je ne vous veux aucun mal, lui dit-il. Votre doctrine est bonne et vraie, je le sais. Ne soyez pas mécontent de moi. Mais, je ne veux pas que vous demeuriez dans le Kouang-si. Retournez au Kouy-tcheou, d'où vous êtes venu; là il y a des chrétiens et une église; j'y connais un maître de religion nommé Ly-Sé-Nien-Sen. Priez-le de vous recevoir chez lui.

Le mandarin envoya lui-même deux courriers au Kouy-tcheou, pour voir si les routes étaient libres. Mais comme elles étaient occupées par des rebelles, M. Chapdelaine dut rester seize jours au prétoire du magistrat. On lui laissa enfin la liberté. Il revint au Kouy-tcheou où il se livra à l'étude de la langue chinoise dont il n'avait encore qu'une connaissance imparfaite, ce qui ne l'empêchait pas d'administrer plusieurs stations.

Au mois de décembre 1855, désireux de visiter à nouveau sa chrétienté, il prit la route du Kouang-si et franchit à pied les six journées de marche qui l'en séparaient. La situation y était toute différente de celle de l'année précédente.

Au mandarin bienveillant avait succédé un ennemi des chrétiens. L'ancien dénonciateur du missionnaire, Pe-San, profita du changement de mandarin pour renouveler ses accusations. M. Chapdelaine avait jadis apporté une entrave à ses débauches par la conversion des habitants du village de Pé-Kia-Tchay, et particulièrement d'une femme qu'il avait séduite.

Pour s'en venger, Pe-San fit savoir au mandarin que l'étranger Ma (nom chinois de M. Chapdelaine) prêchait une religion perverse autorisant tous les crimes; que, depuis son arrivée, la paix des familles était troublée, les populations soulevées contre l'autorité; en conséquence, il était urgent de s'emparer de cet homme.

Le zèle de M. Chapdelaine, les conversions opérées furent donc le motif de sa dénonciation, de son arrestation et de son martyre. La couronne ne se fit pas longtemps attendre. L'accusation ayant été déposée le 22 février 1856, le mandarin fit, le 24 du même mois, arrêter le missionnaire qui fut martyrisé trois jours après.

### SOUFFRANCES ET MORT POUR LA FOI

M. Chapdelaine aurait pu fuir, dans les deux jours qui suivirent sa dénonciation. Les chrétiens le pressaient de partir pour le Kouy-tcheou. Il leur répondit :

— Si je vous quitte, vous aurez à souffrir à cause de moi; pour vous épargner de plus grands maux, je dois rester au milieu de vous.

Cependant, sur de nouvelles instances, il consentit à se réfugier chez un chrétien influent, espérant que le nom de ce lettré lui serait une sauvegarde. Il n'en fut rien.

Au prétoire, M. Chapdelaine fut interrogé :

— Pourquoi veux-tu entraîner le peuple à la révolte, en le convertissant à ta religion ? Tu veux te faire une armée et bouleverser le pays. Renonce à cette religion perfide.

— Ma religion est la vraie, dit le confesseur, je ne puis la quitter. Je n'ai, du reste, aucune mauvaise intention; j'exhorte les hommes à faire le bien et à mériter par là le bonheur du ciel.

Aux autres questions insignifiantes qui lui furent adressées, l'accusé garda le silence. Le juge ordonna de le frapper de trois cents coups de bambou. Les bourreaux s'acquittèrent de leur office avec tant de férocité, qu'ils ne comptèrent même pas les coups; ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils virent tout ensanglanté le corps du martyr. Celui-ci ne laissa échapper ni une plainte ni un soupir. Il fut ensuite condamné à passer la nuit et la journée du lendemain dans la grande salle du prétoire, les genoux pliés et assujettis à un bâton, les coudes appuyés sur un banc et les mains liées de telle sorte qu'il lui était impossible de faire le moindre mouvement. Que d'actes intérieurs d'amour de Dieu dut offrir le martyr pendant de si longues heures!

Le lendemain soir, il comparut de nouveau.

— Hier soir, lorsqu'on te frappait, souffrais-tu, oui ou non ? demanda le mandarin.

— Par la grâce de mon Dieu qui m'a soutenu, je ne souffre plus, dit M. Chapdelaine.

La chose était exacte. Le missionnaire ne souffrait plus, et le fait fut regardé par les chrétiens comme miraculeux.

— Ah! reprit le mandarin, tu parles encore de ton Dieu! Qu'on lui applique trois cents coups de semelle sur les joues.

Comme la veille, cette exécution se fit sans que l'on s'occupât de compter les coups. Le confesseur, les joues enflées et les dents brisées, n'exhala pas une plainte.

Après ce supplice, M. Chapdelaine fut remis dans la position de la veille, pour y passer la nuit.

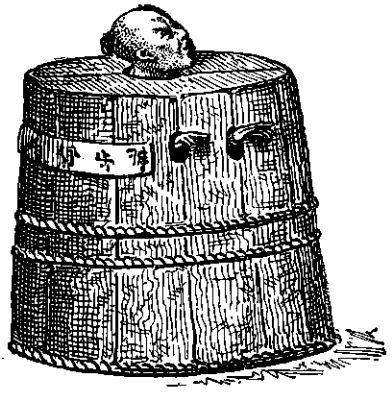
Dans l'après-midi du 27 février, la sentence de mort fut prononcée. L'Européen fut condamné au supplice de la cage.

La cage chinoise de suspension est une sorte de caisse ou de lourd cuvier sans fond, haut d'environ deux mètres; la partie supérieure est recouverte de deux parties échancrées au milieu. On fait entrer le captif dans cette cage, trop haute pour qu'il puisse poser les pieds par terre; on place dessus les deux planches dont l'échancrure enserre son cou, et il reste ainsi suspendu, souffrant les tourments d'une strangulation lente et d'une douloureuse suspension.

Notre martyr fut introduit dans la cage vers les 6 heures du soir et suspendu aux grandes portes du prétoire. Entre 10 et 11 heures, il poussa distinctement, à trois reprises, un profond soupir: c'était le râle de l'agonie.

A ce mouvement convulsif, la cage se détacha

et tomba à terre. Les chrétiens entendirent de leur prison les derniers soupirs de M. Chapdelaine; ils purent même le voir à la lueur des lanternes; ils s'accordent à dire qu'il rendit son âme à Dieu presque immédiatement après la chute.



**Supplice de la cage chinoise.**

Le matin, deux satellites tranchèrent la tête du cadavre, et l'on fut étonné d'en voir jaillir le sang. Ni le chef ni le tronc n'eurent les honneurs de la sépulture. La tête fut suspendue à un arbre, dont le tronc subsiste encore, et les enfants de la ville se firent un horrible jeu de lui lancer des pierres jusqu'à ce que, la chevelure se détachant, le crâne tomba à terre et disparut sous la dent des animaux. Le corps eut le même sort.

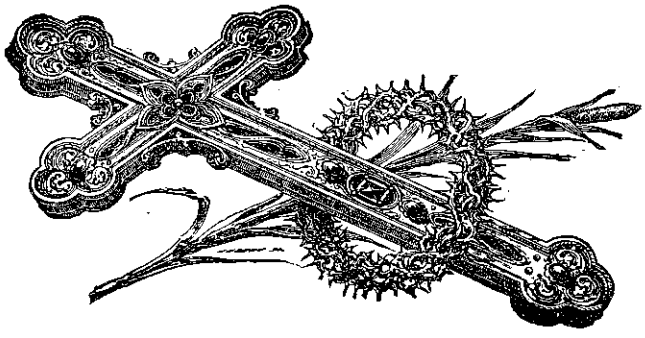
De quelle gloire ce corps, mutilé pour Jésus-Christ, brillera au jour de la résurrection! De quelle béatitude et de quelle puissance jouit actuellement la belle âme de ce martyr!

« Bienheureux, devons-nous redire avec l'Ecriture, ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau ».

*Bienheureux Chapdelaine, priez pour nous.*

*
* *

Cette notice a été composée par Adrien Launay, prêtre de la Société des Missions étrangères; d'après le *Sommaire du procès de Béatification* du bienheureux Chapdelaine, ses *Lettres*, et les *Lettres* de M. Bazin, missionnaire au Kouang-si.



# BIENHEUREUX GABRIEL DE L'ADDOLORATA

## Passionniste (1838-1862).

*Fête le 27 février*

**Photographie de la « Gloire » exposée à Saint-Pierre le jour de la béatification.**

Le bienheureux Gabriel de la Vierge des Douleurs, que S. S. Pie X vient d'élever sur les autels, est une figure de jeune saint des plus sympathiques et des plus touchantes.

Envolé au ciel à vingt-quatre ans, il ne fit pas d'actions d'éclat : — « Racontez-nous quelques traits du bienheureux Gabriel, demandaient au P. Norbert, son confesseur, quelques jeunes étudiants Passionnistes, le jour de la béatification. — Gabriel fut comme vous, répondit le vénéré vieillard, pieux, simple, gai, plein d'entrain et pas autre chose. »

### NAISSANCE — JEUNESSE MONDAINE

Il naquit à Assise le 1er mars 1838, et reçut au baptême, en souvenir de son aïeul et aussi par dévotion pour le séraphique Patriarche, le nom de François. Son père, M. Sante Possenti, homme de foi, chrétien de forte trempe, exerça les fonctions de gouverneur dans plusieurs villes, notamment à Urbania, Assise, Montalto. En 1842, après avoir offert sa démission au pape Grégoire XVI, il vint s'établir à Spolète, avec la charge d'assesseur au tribunal.

François, jeune encore, fut confié aux Frères des Ecoles chrétiennes, puis aux Pères Jésuites, qui possédaient à Spolète un collège florissant. Il y fit toutes ses classes, et les prix qu'il remporta nous le montrent parmi les meilleurs élèves de son cours.

Sa piété profonde, la gaieté, la franchise de son naturel, nous dit un de ses camarades de collège, lui gagnaient l'estime et l'affection de tous. Esprit vif, cœur aimant et délicat, caractère ardent et généreux, il joignait à de si belles qualités morales une physionomie gracieuse et séduisante, un commerce agréable et des manières distinguées.

Tant d'avantages naturels pouvaient exposer à de grands dangers le jeune adolescent. Le démon livra à son innocence de terribles assauts.

Un de ses condisciples le rencontra un jour un poignard à la main. Etonné de voir une telle arme entre les mains d'un jeune homme de sa condition : « J'ai dû m'en saisir, lui dit Gabriel, sous le coup d'une forte émotion, pour repousser les violences d'un jeune homme vicieux qui voulait m'entraîner au mal, et qui n'a renoncé à son projet que lorsqu'il m'a vu bien décidé à faire usage de la force. »

La beauté de son âme, néanmoins, fut altérée par une teinte de légèreté et de vanité qui ne le quitta pas jusqu'à son entrée en religion. Il était mobile et inconstant. Aujourd'hui studieux à l'excès, demain se laissant dominer par le dégoût et la paresse; tantôt plein de piété et de modestie, tantôt folâtre et vaniteux.

Il aimait que ses habits fussent du meilleur goût et de la dernière mode. Il se parfumait les cheveux et les disposait avec recherche. Ami des joyeuses réunions, des conversations mondaines, des sociétés brillantes, il s'y livrait avec ardeur à des amusements frivoles et demandait souvent à son père de l'accompagner, le soir, dans les salons des grandes familles de la cité. A ce vif penchant pour des divertissements parfois périlleux, s'ajoutait un attrait marqué pour le théâtre, la lecture des romans et le bal, à ce point que ses compagnons le surnommèrent « Il ballerino », le danseur.

Son innocence pourtant ne reçut pas de graves atteintes. Les témoignages sont unanimes à cet égard, et il ne faudrait pas prendre à la lettre ces doléances d'une âme de saint qui reviendront souvent sur les lèvres de Fr. Gabriel : « O mon Dieu ! que de soupirs m'arrache le souvenir des amusements frivoles auxquels je me livrais. Je ne sais s'il suffira d'une vie tout entière passée dans cette sainte Congrégation pour réparer mes fautes..... »

Dieu, qui le voulait tout à lui, allait changer son cœur inconstant et léger en le brisant par la douleur.

ÉPREUVES — LE NOVICIAT — ESPRIT DE SACRIFICE

Gabriel aimait tendrement sa jeune sœur Marie. La mort vint la faucher dans tout l'éclat de sa jeunesse. Ce fut un coup de foudre pour le jeune mondain et qui lui arracha d'amères réflexions: « Nous sommes comme l'eau qui s'écoule, disait-il..... L'homme s'évanouit comme une ombre. Il y a quelques jours à peine, ma sœur était une fleur de beauté, et maintenant, regarde-la, tu ne verras plus que de la pourriture. »

Deux maladies qui le mirent aux portes du tombeau le firent trembler. Il promit alors à Dieu, s'il guérissait, de se faire religieux, et il sollicita son admission dans la Compagnie de Jésus. Guéri deux fois comme par miracle, mais oublieux de ses promesses, il revient à ses vanités et reste sourd à l'appel de Dieu qui se faisait pressant au fond de son âme. Trois avertissements de la grâce n'avaient pas suffi. Un regard de Marie, un de ces regards que jadis saint Bernard invoquait avec tant d'ardeur, marqua l'heure de la Providence et l'arracha au monde pour toujours.

Le 22 août 1856, fête de l'octave de l'Assomption, François assistait à la procession de la « Sainte Icone », si solennelle à Spolète. Arrivé près de la sainte image, il la contemple d'un œil distrait. Bientôt il se met à pleurer; il lui a semblé, en effet, que la Sainte Vierge l'a fixé avec une tendresse ineffable et lui a dit au fond du cœur : « *François, le monde n'est plus pour toi. Pourquoi résister ? Il te faut entrer en religion.* » Il n'eut plus alors d'hésitation, et peu de jours lui suffirent pour exécuter son dessein.

Le désir d'expier ce qu'il appelait « son aveuglement passé » lui fit choisir une Congrégation très austère, celle des Passionnistes.

Le noviciat se trouvait alors à Morrovalle, à quelque distance au nord de Lorette. Fort de l'assentiment de son directeur, Gabriel sollicita par lettre son admission.

Le 21 septembre, le postulant prenait l'habit et échangeait son nom contre celui de *Gabriel de l'Addolorata* ou de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*. Des larmes de joie inondèrent son visage quand il reçut les précieuses livrées de la Passion du Sauveur. Dans son rude costume de Passionniste, le jeune novice était radieux. Une prodigieuse transformation s'était opérée en lui. Il allait se donner à Dieu avec la même ardeur, la même générosité qu'il s'était donné au monde.

Nous ne suivrons pas dans le détail le travail intime de sa sanctification. Un mot le caractérisa : *le Renoncement*, renoncement à ses frivolités, à ses vanités et même aux affections les plus légitimes et les plus chères.

S'il consent à écrire de temps en temps à sa famille, c'est sur l'ordre formel de ses supérieurs : « M'assurez-vous, disait-il à son directeur spirituel, m'assurez-vous que je n'aurai pas à en rendre compte à Dieu? En prenez-vous sur votre conscience toute la responsabilité? » Quand il recevait une lettre de sa famille : « N'y a-t-il rien d'inutile, demandait-il à son supérieur. En avez-vous pris connaissance? » Il préférait ne pas lire lui-même ses lettres. Son supérieur, pour le tranquilliser, ne fit désormais que lui en rendre compte.

Un jour, il apprend que sa sœur veut venir le voir avec quelques parents. Il écrit aussitôt pour la dissuader de son projet, « de peur, ajoutait-il, que ce ne soit une cause de distraction et de dissipation pour mon âme ».

Un peu plus tard, c'est son père, qui, inconsolable de son départ, veut absolument le revoir. Gabriel l'en détourne par ces belles paroles : « Si je ne puis vous voir corporellement, ô père bien-aimé, je vous reverrai spirituellement, n'en doutez pas, devant le Très Saint Sacrement et les douleurs de Jésus et de Marie. C'est là que vous viendrez, vous aussi, je l'espère. Dieu et la Très Sainte Vierge béniront ces visites, et nous obtiendrons la grâce d'arriver au ciel où nous serons réunis pour ne plus nous séparer. » — « Au moins, demande le père, envoie souvent de tes nouvelles. » — L'admirable enfant répond : « Ne vous préoccupez pas, cher papa, d'avoir de mes nouvelles. J'ai une tendre Mère qui prend soin de moi. Je la constitue votre consolatrice. Quand votre cœur demandera des lettres de son Gabriel, allez à ses pieds et dites-lui que c'est à elle de vous consoler, puisque c'est pour son amour que je fais ce sacrifice..... Vous me demandez d'écrire deux fois le mois. C'est impos-

sible. Un religieux doit, autant qu'il dépend de lui, cesser avec sa propre famille tout rapport qui n'est pas indispensable. »

Ce détachement, pour son cœur si sensible, fut tout simplement héroïque.

L'année de probation était terminée. Gabriel touchait au but de ses désirs. Le 23 septembre 1857, il prononça ses vœux perpétuels. « Mardi, écrivait-il, avec la grâce de Dieu et la protection de la Bienheureuse Vierge Marie, mes désirs ont été accomplis. Oui, c'est avec des transports de bonheur que j'ai fait profession. Ayant été si hautement privilégié, je sens croître sans cesse dans mon âme l'obligation de répondre à une aussi grande faveur. »

Après son noviciat, il alla continuer ses études de philosophie à Pievetorina, puis à l'île de Donne, dans les Abruzzes, où il rendra sa belle âme à Dieu. Le temps des études ne fut pas un écueil pour son humilité ni un arrêt dans la perfection, mais une continuation de l'œuvre si bien commencée au noviciat.

Toute la sainteté du religieux consiste dans la pratique de ses vœux. Le nouveau profès les accomplira avec une fidélité merveilleuse jusqu'à son dernier soupir, et cinq ans à peine lui suffiront pour s'élever à une éminente sainteté.

### PRATIQUE EXACTE DES VERTUS RELIGIEUSES

« Notre perfection ne consiste pas à faire de grandes choses, disait souvent le Bienheureux, mais à bien faire les prescriptions ordinaires de la règle. » On ne trouvera pas ici des actes extraordinaires de vertu. Mais les quelques traits que nous citerons nous montreront la pureté de son âme, la délicatesse de son amour pour Dieu.

Il aima tendrement la pauvreté, dans ses plus humbles renoncements. Lui, autrefois si recherché dans sa mise, réclamait maintenant une soutane et un manteau tout usés. Il les portait avec un grand respect, avec dévotion même, *comme les vêtements de Jésus-Christ*. Il les raccommodait lui-même et, par pauvreté encore, il employait à cet usage les vieux morceaux d'étoffe.

Son supérieur l'en reprenait agréablement : « Quel avare vous êtes! Ah! je plains vos subordonnés, si jamais vous devenez supérieur!.... »

Toujours pleinement satisfait de ce qu'on lui servait au réfectoire, il était dans la joie quand quelque chose venait à lui manquer : « Nous sommes pauvres, disait-il souvent, les pauvres manquent du nécessaire, nous devons être disposés à en manquer volontiers, nous aussi. »

L'obéissance fut sa vertu de prédilection. On le proposait comme modèle à tous ses compagnons d'étude. Il écrivait dans son carnet de note ces belles paroles : « La volonté propre n'est point agréable à Dieu. Eût-on toutes les raisons et les meilleures intentions du monde, la volonté propre ne plaît point à Dieu. »

Avec son directeur spirituel, il était comme un enfant avec sa mère, se laissant guider en toute chose. Un grand attrait le portait vers les pénitences corporelles. Par obéissance, il y renonça sans récrimination.

Il se soignait de la manière prescrite. Son directeur, s'apercevant que sa santé commençait à décliner, lui enjoignit, entre autres choses, de bien mâcher les aliments, afin de faciliter la digestion. Gabriel exécuta la recommandation avec une scrupuleuse exactitude.

On lui interdit de méditer pour la même raison. Ce fut une des plus grandes peines de son âme, mais il s'y soumit humblement.

Minutie que tout cela, exagération et faiblesse de cerveau! dira peut-être quelque esprit fort. Héroïsme et grandeur d'âme pour qui comprend et connaît le mobile élevé auquel obéissait le Fr. Gabriel : « Je regarderai la voix du supérieur comme la voix de Dieu même et, songeant que c'est l'ordre de Dieu même, je dirai : j'exécute cet ordre, ô Seigneur, parce que vous le voulez ainsi. »

Léon XIII appelait notre jeune Saint *le saint Louis de Gonzague des temps modernes*. Il m'est impossible, déclare son directeur, de trouver des paroles capables de faire comprendre tout l'amour que le Fr. Gabriel portait à la sainte vertu de pureté. Dès les premiers jours du noviciat, il prit la résolution de ne jamais fixer les yeux sur personne. Plus tard, il voulut même faire le vœu de ne jamais regarder le visage d'une femme, mais son directeur ne le lui permit pas. Il était avec ses frères d'une extrême réserve : « Je ne toucherai jamais personne ni au visage ni aux mains; je ne me laisserai non plus toucher par personne. »

Tandis qu'il était sur le point d'expirer, un religieux lui toucha légèrement les pieds pour savoir s'ils étaient froids. Le serviteur de Dieu en éprouva comme une commotion désagréable ; il les retira aussitôt en disant : « Laissez, laissez, ne me touchez pas. » Non content d'observer avec la plus grande perfection cette admirable vertu, il cherchera à en inspirer aux autres l'estime et l'amour, comme nous le constatons dans ses lettres.

Ce n'est pas néanmoins qu'il fût exempt de tentations. Le démon lui livra de terribles assauts, même peu d'instants avant sa mort. Le Bienheureux sortit toujours vainqueur de la lutte : « Tout le temps que j'ai eu sa direction, dit le P. Norbert, son confesseur, je ne me rappelle pas avoir entendu Gabriel exprimer le moindre doute, la moindre crainte d'avoir manqué en quelque chose sur ce point. »

La mortification fut le secret de sa force. Il demandait souvent de porter le cilice, des chaînes de fer. Agenouillé devant son directeur, il le suppliait avec larmes de le lui permettre. « Cela m'aidera, disait-il. » Ce dernier le renvoyait toujours avec une fin de non recevoir. Un jour, néanmoins, pour le mortifier, il lui permit de les porter, mais publiquement sur ses habits. Malgré une répugnance facile à comprendre, le Saint obéit.

« Il aimait la Reine des Vierges d'un amour si tendre, si brûlant, témoigne son directeur, que tout ce que je pourrais dire à ce sujet, serait loin d'atteindre la réalité. Quand il parlait de la Très Sainte Vierge, ses expressions coulaient abondantes, inépuisables et empreintes d'une suavité et d'une éloquence qui faisaient l'admiration de tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Même pendant son sommeil, son cœur veillait, et presque tous ses rêves avaient Marie pour objet, tant cette douce image était profondément gravée dans son esprit. »

Sa confiance en elle était admirable. : « O ma bonne Mère ! » disait-il souvent. Quand la lutte devenait plus aiguë, que les passions bouillonnaient dans son cœur, il s'encourageait de son souvenir : « Eh quoi! tu ne voudrais pas vaincre par amour pour Marie ? »

Il n'éprouvait pas la moindre crainte au sujet de son salut éternel. « Marie m'a fait tant de grâces, puis-je craindre qu'elle ne me porte avec elle en paradis? Avec son aide je serai fidèle à

Dieu et elle me portera au ciel. Je n'en puis douter. »

### ZÈLE POUR LE SALUT DES SIENS

Sans avoir eu le bonheur de parvenir au sacerdoce — il n'était que minoré quand Dieu l'appela à lui, — le bienheureux Gabriel n'en exerça pas moins un véritable apostolat par la prière, le sacrifice et aussi par ses lettres. Il conjure son père d'interdire à ses frères le théâtre et les réunions mondaines : « N'admettez pas comme excuse qu'il faut quelques divertissements, qu'il n'y a du reste à cela aucun mal, que ce sont des gens de bien. Moi aussi, j'ai entendu à la maison ce même langage, et pourtant Dieu sait si de pareilles choses m'ont été funestes..... Un autre sujet de soupirs et de larmes pour moi, ce sont ces maudits romans. Que je voudrais ne les avoir jamais lus! Ils paraissaient inoffensifs et c'étaient autant de démons. »

Il écrivait, comme il le déclare, avec le cœur sur la plume, sans aucun égard pour le monde, et sa correspondance est tout entière en ces quelques mots de sa dernière lettre : « Oui, mon seul désir après la gloire de Dieu est de nous voir réunis sous la protection de Marie, au terrible jour du jugement. »

### MORT DÉSIRÉE

Le bienheureux Gabriel pressentait qu'il ne fournirait pas une longue carrière. Il désirait trop le ciel, et, dans la crainte d'offenser Dieu, s'il vivait plus longtemps, il demandait chaque jour la grâce de mourir bientôt. Il ajoutait qu'il serait heureux de mourir de phtisie pulmonaire, afin de pouvoir plus aisément faire des actes d'amour de Dieu jusqu'à son dernier soupir. Telle était son ardeur en cette prière que son directeur, craignant de le voir trop tôt exaucé, lui ordonna de mettre à sa demande cette forme conditionnelle : « Je désire mourir, si ma mort doit procurer plus de gloire à Dieu, plus d'utilité pour moi-même et pour le prochain. »

Dans les derniers jours de l'année 1861, sa santé, qui s'était jusque-là plutôt affermie dans les austérités, s'altéra tout à coup, à la suite d'un refroidissement. Le mal empira et dégénéra en phtisie pulmonaire. Bien loin d'en manifester aucun trouble, Gabriel en surabondait de joie et parlait de sa mort prochaine comme d'une chose assurée.

Le 26 février au soir, voici que le malade commence à s'agiter, à se troubler, puis à redire avec force ces paroles de saint Bernard : « Mes mérites, ce sont vos plaies, ô Seigneur! » Son père spirituel s'approche et lui demande s'il éprouve des tentations : « Oui, répond le malade. — Quelles tentations? De défiance ou de présomption? — De présomption. » Son directeur lui adresse alors quelques pieuses exhortations et asperge la chambre d'eau bénite. « Eh! bien, Frère Gabriel, la tentation a-t-elle cessé? — Oui, grâce à Dieu. Je jouis d'une paix très profonde. »

Le jour commençait à poindre lorsque, se sentant mourir, il dit au Père à deux reprises : « Père, ne pourriez-vous pas me donner l'absolution. J'ai fait un acte de contrition. » Il demande ensuite l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs. A peine l'eût-il reçue qu'il la couvrit de baisers, puis, découvrant sa poitrine, il y appliqua l'image bénie, la pressa de ses deux mains avec tant de force qu'il semblait la vouloir faire entrer dans son cœur.

Il s'écria alors, avec un sentiment de confiance et de tendresse indicible : « O ma bonne Mère, faites vite. » Toute la communauté arrive pour assister de ses prières le Frère mourant. Gabriel est dans l'attitude de quelqu'un qui va s'endormir, un sourire céleste vient sur ses lèvres, il ouvre vivement les yeux et les fixe vers un point où il semble contempler un ravissant spectacle. Puis, doucement, sans le moindre effort, il rend le dernier soupir. C'était le 27 février 1862. Comme saint Louis de Gonzague, il avait vingt-quatre ans.

### MIRACLES — BÉATIFICATION

Les miracles qui fleurirent sur la tombe du jeune Saint sont innombrables, était-il déclaré au Consistoire de juin 1899. Nous ne raconterons ici que les deux qui furent proposés pour la cause de la béatification.

Une jeune fille de la contrée où était mort le Bienheureux, Marie Mazzarella, depuis trois ans, était consumée par la phtisie pulmonaire et la tuberculose des os. Entre la vie et la mort, elle gisait sur son lit de douleurs, immobile, sans souffle, tourmentée en outre de plusieurs accès de périostite qui ne lui laissaient aucun repos. Quelques jours après la reconnaissance canonique du corps du Bienheureux, elle eut l'inspiration de lui demander sa guérison. On fit un triduum. Le troisième jour, l'état de la malade empirait.

La mère, désespérée, voulut alors enlever à sa fille la relique du Bienheureux qu'on lui avait appliquée. Celle-ci s'y opposa en demandant de la laisser jusqu'au matin. Puis elle s'endormit d'un profond sommeil. Le matin, à son réveil, elle se trouva complètement guérie. Elle sauta en bas du lit, et, quelques instants après, on la voyait se diriger vers l'église, remerciant Dieu et le jeune Saint de sa guérison.

Un paysan d'Isola, Domenico Tibérie, souffrait depuis une douzaine d'années d'une hernie. Mal soigné, comme il arrive souvent pour les gens de sa condition, la maladie fit de rapides progrès, causant au pauvre homme des douleurs intolérables.

S'étant rendu un jour, non sans peine, au tombeau du Bienheureux, il le pria avec ardeur de lui accorder quelque soulagement.

Prosterné sur sa tombe, il en touche de la main le marbre, puis, avec une grande confiance, la passe sur la partie de son corps malade. En un instant le mal disparait sans plus laisserde trace.

Le 31 mai 1908, la basilique de Saint-Pierre voyait se dérouler la magnifique cérémonie de la béatification au milieu d'un concours énorme de fidèles. Parmi les assistants on pouvait remarquer plusieurs parents du nouveau Bienheureux, entre autres son frère, le Dr Henry Possenti, né en 1835 et actuellement médecin à l'hôpital de Camerino. Le confesseur du jeune religieux assistait, lui aussi, à la glorification de celui qu'il avait dirigé dans les sentiers de la sainteté.

### SOURCES CONSULTÉES

*Vita del Beato Gabriela dell Addolorata, Passionnista, scritta dal P. Germano di S. Stanislao, postulatore della Causa. — Vie du bienheureux Gabriel de l'Addolorata,* par le R. P. Bernard, Passionniste. Etablissements Casterman, Tournai (Belgique), 66, rue Bonaparte, Paris.

# SAINT ROMAIN, ABBÉ DE CONDAT

## FONDATEUR DU MONASTÈRE DU MONT-JURA

*Fête le 28 février.*

**Saint Romain, en voyage, demande pour une nuit l'hospitalité aux lépreux; le lendemain, il les guérit et s'en va; mais les lépreux le poursuivent pour le remercier.**

### ROMAIN DANS SA FAMILLE

Saint Romain fut destiné par la Providence à allumer, à l'extrémité orientale de la Gaule, un nouveau foyer de vie monastique et religieuse : il fut le fondateur et le premier abbé de la célèbre abbaye de Condat, arbre vigoureux et fécond qui, pendant treize siècles, couvrit de ses branches et de son feuillage verdoyant cette partie de notre pays que l'on a appelée la Thébaïde des Gaules.

C'est à la fin du IVe siècle, vers l'an 390, que naquit Romain, d'une honnête famille, dans la province Séquanaise, qui était limitée par le Jura et qui comprend aujourd'hui le département de l'Ain. Ses parents, à cette époque troublée par les invasions barbares, n'eurent pas les moyens de le faire avancer dans les sciences humaines, mais ils s'attachèrent à développer les heureuses qualités dont était doué cet enfant de prédilection : la grâce acheva ce travail, et l'Esprit-Saint s'empara pleinement d'un cœur si candide, d'une volonté si droite et si ferme.

La jeunesse de Romain se passa, comme son

enfance, dans la prière et la vie de famille, loin du monde, de ses plaisirs et de ses divertissements qu'il avait en horreur. Néanmoins, comme il était plein de bonté et d'affabilité, il s'était gagné l'estime et la considération de tous, même de ceux qui n'avaient pas le courage de l'imiter et qui s'exposaient follement à perdre leur innocence au milieu des joies du siècle.

VOCATION — CÉNOBITE ET SOLITAIRE

Quant à Romain, il avait entendu la voix intime de la grâce, qui l'appelait à renoncer à tout et à vivre uniquement pour Dieu; il priait le Seigneur de l'éclairer sur la meilleure manière de réaliser ce dessein. En vain, ses parents avaient voulu le contraindre à se marier, il n'y voulut jamais consentir. Son choix était fait; il voulait être ermite, et se préparait d'avance aux vertus religieuses en attendant de pouvoir s'y livrer tout entier.

Dès qu'il fut libre, il s'arracha aux tendresses de sa famille, et offrant à Dieu ce douloureux sacrifice, il partit pour Lyon. Lyon était-il donc le chemin du désert? Non, sans doute, mais Romain savait qu'avant d'aller à la bataille, il faut apprendre à manier les armes. Ayant entendu parler du vénérable abbé Sabin, supérieur du monastère d'Ainay, il allait humblement se placer sous sa conduite, afin d'apprendre de lui l'art sublime et difficile de la perfection chrétienne. Il avait alors trente-cinq ans.

L'abbé n'eut qu'à se louer de son nouveau disciple, qui se forma bien vite aux pratiques de la vie cénobitique et fit de rapides progrès dans la science des Saints.

La lecture de la *Vie des Pères* du désert faisait ses délices; bien loin de l'effrayer, la pensée de leurs sacrifices et de leurs pénitences augmentait chaque jour davantage son désir de vivre comme les Paul, les Antoine, et les Hilarion.

Quand il fut suffisamment instruit, Romain se dirigea vers les forêts inhabitées du Jura; la Providence lui désigna comme retraite un endroit presque inaccessible nommé *Condat* (1), placé au confluent de deux ruisseaux et resserré entre trois montagnes. Ce désert, à cause de son aspect sauvage et de sa profonde solitude, avait le plus grand charme pour Romain, qui espérait ainsi se soustraire facilement aux regards et à l'attention des hommes. Il s'y fixa donc avec bonheur et s'abrita d'abord sous un énorme sapin, dont les épais rameaux lui représentaient le palmier qui servait de tente à l'ermite saint Paul dans le désert de l'Egypte.

Comme ce saint dont il avait l'ambition de copier les exemples, il commença immédiatement et avec ardeur une vie de prière et de pénitence. Selon les règles qu'il s'était tracées, il donnait un temps considérable à l'oraison; sa conversation était dans les cieux, et Dieu bénissait son serviteur en le récréant de sa douce présence. Pour soutenir sa ferveur, il lisait assidûment la *Vie des Pères du désert* qu'il avait emportée d'Ainay. Enfin, le grand aliment de sa prière, c'était son extrême mortification; il traitait rudement son corps et le réduisait en servitude par d'effrayantes austérités; pendant longtemps, il vécut uniquement de racines et de fruits sauvages et n'eut d'autre lit que la terre nue; mais cette pauvreté absolue, cet isolement dans un lieu qui servait de repaire aux bêtes féroces, en un mot toutes les souffrances et les privations inhérentes à ce genre de vie lui étaient un sujet de joie : rien ne lui manquait. Dieu seul lui suffisait! Une partie de son temps était aussi consacrée au travail des mains; il s'était muni, en effet, de quelques outils, de semences et de légumes, il se mit donc à cultiver et à ensemencer un coin de terre, non pour se procurer des aliments meilleurs, mais pour faire à Dieu le sacrifice de ses membres et de tout son corps dans cet exercice si conforme à l'esprit monastique.

DEUX FRÈRES SE DONNANT LA MAIN POUR ALLER AU CIEL GRÊLE DE PIERRES — DÉFAITE ET VICTOIRE

Cependant, Romain avait laissé dans le siècle un frère tendrement aimé. Lupicin, c'était son nom, n'avait su résister aux sollicitations pressantes de ses parents; il s'était marié; mais, peu après le départ de Romain, il perdit coup sur coup sa femme et son père : ce fut un avertissement du ciel.

Une grâce secrète le poussait à rejoindre son frère, qui lui apparut une fois en songe, le pressant de partir. Sans plus hésiter, il vint se jeter aux pieds de Romain et celui-ci l'admit avec joie en sa compagnie.

Les exemples du maître, mieux encore que ses paroles, étaient un enseignement éloquent pour le disciple dont la nature mâle et énergique se prêtait merveilleusement à la vie austère du désert. Ensemble ils priaient, ensemble ils veillaient et jeûnaient, ensemble ils chantaient les psaumes et les hymnes sacrées, faisant retentir la solitude de la louange du Seigneur.

Ils rivalisaient de ferveur et de générosité, leur paix était profonde. Mais voici l'heure de la tentation. L'ennemi du genre humain veillait lui aussi, et Dieu lui permit de mettre à l'épreuve la vertu de ses serviteurs.

Tandis qu'ils récitaient leurs prières accoutumées, ils se virent assaillis tout à coup par une grêle de pierres, sans pouvoir découvrir la main qui les lançait. Ils reprennent leurs prières et leurs chants; les pierres retombent avec plus de vigueur. Ils recommencent encore leurs saints exercices : mêmes assauts, mêmes attaques; chaque fois qu'ils se mettent à genoux, ils sont frappés cruellement par cet ennemi invisible, et se trouvent souvent meurtris et couverts de blessures. Cette scène se reproduit pendant plusieurs jours avec le même acharnement.

Ils supplient le Seigneur de les défendre, et il semble sourd à leur requête. Alors, découragés, ils se disent l'un à l'autre : « Peut-être Dieu veut-il que nous allions nous fixer ailleurs, c'est pour cela qu'il laisse l'ennemi nous tourmenter ici. »

Ils partent donc à la recherche d'une demeure plus paisible. En route, ils s'arrêtent un soir au seuil d'une pauvre femme, qui leur offre l'hospitalité, croyant recevoir de simples pèlerins harassés des fatigues d'un long voyage. En effet, leur visage était maigre et allongé, leurs vêtements vieux et usés.

« Qui êtes-vous donc, leur dit-elle, d'où venez-vous? Quel motif vous amène en cette contrée? »

Les deux frères racontent, en toute humilité, ce qui leur est advenu. Ils lui rapportent les assauts du diable et leur fuite.

« Eh quoi! s'écrie cette femme, est-ce là un juste motif de déserter le service de Dieu? Est-ce à moi, pauvre femme, de vous apprendre que vous n'aviez qu'à persévérer dans la prière? Si vous n'aviez sitôt lâché prise, vous auriez triomphé de

(1) Ce mot *Condat*, en langue celtique, signifie *confluent*. Les deux ruisseaux qui se réunissent en cet endroit sont le *Tacon* et la *Bienne*.

votre ennemi. Sa fureur n'a rien qui doive vous étonner : il voit avec jalousie que vous occuperez dans le ciel la place qu'il a perdue par son orgueil et sa malice, et c'est pourquoi il essaye de vous faire abandonner un genre de vie qui vous conduirait à la sainteté. »

Ces paroles les couvrent d'humiliation; confus de leur lâcheté, ils reprennent immédiatement le chemin de Condat. A peine y sont-ils arrivés, qu'ils sont en butte à une attaque plus vigoureuse; une nouvelle pluie de pierres s'abat sur leurs têtes, et le sang inonde leur visage. Mais, cette fois, ils tiennent bon, ils se rient des menaces et des coups de leur agresseur, en y répondant par le signe de la Croix fréquemment répété, au milieu d'une prière fervente et pleine de confiance.

Ils eurent encore à livrer plus d'un combat de ce genre, recourant aux mêmes armes. Bientôt, Dieu bénit leur patience et leur énergie, en les délivrant de cette terrible épreuve.

Ces soldats victorieux étaient maintenant capables de conduire les autres au combat. Dieu allait en faire les deux chefs d'une armée sainte.

### LE DÉSERT FLEURIT
### HUMILITÉ ET DOUCEUR DE SAINT ROMAIN

La sainteté est un parfum qui ne peut manquer de s'exhaler au loin et dont la suavité attire mystérieusement ceux qui aspirent à être préservés de la corruption du siècle.

Un jour, Romain, éclairé d'une lumière divine, dit à Lupicin : « Préparons sur cette colline voisine une habitation pour les Frères que la Providence envoie vers nous. »

Le lendemain, ils virent arriver deux jeunes ecclésiastiques, qui venaient de ce point de la Bourgogne occupé actuellement par la ville de Nuits : ils demandèrent aux pieux solitaires de les guider dans les voies du salut et de la perfection.

Le chemin du désert était frayé ; il fut bientôt connu et suivi par d'autres disciples que saint Romain accueillit avec une extrême charité; le nombre en devint si considérable, que les deux frères, reconnaissant la volonté manifeste de Dieu, se résolurent à construire un monastère régulier. Le terrain fut nivelé, les bois avoisinants furent abattus et l'humble ermitage se transforma en un vaste couvent: ainsi fut fondée l'*abbaye de Condat*, devenue bientôt si célèbre.

Le souffle de Dieu était passé dans cette contrée : on accourait de tous côtés pour voir et pour entendre ces hommes extraordinaires; et comme on ne doutait pas de leur puissance, on leur amenait des malades, des infirmes, des paralytiques; ils les guérissaient et redressaient leurs membres; des possédés leur étaient présentés, ils les délivraient du démon par le signe de la Croix. Alors, ceux à qui ils avaient rendu la santé ne voulaient pas quitter leurs bienfaiteurs; d'autres qu'ils avaient convertis par leurs exhortations demandaient à rester auprès d'eux pour faire pénitence; enfin, le spectacle de ces prodiges et de si hautes vertus en déterminait beaucoup à ne pas retourner dans le monde, et à demeurer à Condat pour devenir eux-mêmes des saints.

L'affluenee des novices devint telle, que saint Romain dut bâtir, à quelque distance, à Lauconne (1), un second monastère, puis un troisième encore plus vaste. Ces merveilles réjouissaient grandement le cœur de saint Romain, mais elles le tenaient dans la plus profonde humilité, car il en rapportait toute la gloire à Dieu seul, qui se sert des plus misérables instruments pour opérer les plus grandes choses; une des preuves qu'il en donna, c'est qu'il ne voulut pas accepter le titre d'Abbé, il le fit décerner à son frère.

Quant à la direction de ces monastères, elle leur était commune. La règle qu'ils y établirent était tirée des observances de Lérins et des *Institutions* de Cassien ; ils y introduisirent quelques usages empruntés aux moines orientaux, à la règle de saint Basile et à celle de saint Pacôme, en les accommodant au climat du Jura, et au tempérament des Gaulois. Les moines de Condat cultivaient la terre; la viande leur était interdite, mais ils mangeaient des œufs et du laitage. Cette règle fut observée dans toute sa pureté et son exactitude, grâce à la vigilance des saints fondateurs. Ils visitaient fréquemment, et chacun à leur tour, les monastères; ils y entretenaient la ferveur par leurs instructions, leurs encouragements, et surtout par leurs exemples.

Romain brillait par l'éclat d'une suave charité. En le voyant au milieu de ses fils, on aurait cru apercevoir le disciple bien-aimé, disant : « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* »

Un des plus anciens religieux de Condat lui reprocha aigrement un jour de recevoir trop facilement ceux qui se présentaient pour être moines : « Bientôt, ajoutait-il, nous n'aurons plus de place pour coucher.

— Accueillons, mon cher fils, répondit le Saint, toutes ces brebis que nous envoie le divin Pasteur ; ne refusons pas de les défendre contre l'ennemi acharné à leur perte : mais, par notre zèle, conduisons-les avec nous aux portes du Paradis. »

Saint Romain n'était dur que pour lui-même, et se possédait toujours dans une parfaite égalité d'âme. Saint Lupicin, très austère, d'un caractère ardent et impétueux, était sévère dans ses corrections; mais ses efforts, bien qu'inspirés par un zèle très pur, n'étaient pas toujours aussi heureux.

Au cours d'une visite dans un des nouveaux monastères, il entra dans la cuisine : on préparait différents ragoûts de poisson et de légumes; le Saint fut indigné de cette prodigalité si contraire aux observances. « Est-ce là, s'écria-t-il, la tempérance qui convient à des moines ? Et peuvent-ils perdre à de telles inutilités un temps qu'ils devraient consacrer à l'office et au service divin ? » Saisissant alors une grande chaudière, il y jeta pêle-mêle ces divers préparatifs, fit bouillir le tout et imposa comme pénitence aux religieux de manger ce mets inqualifiable et absolument insipide. Douze d'entre eux s'y refusèrent en murmurant, et comme leur supérieur persistait à les y contraindre, ils prirent le parti de quitter le monastère.

Or, saint Romain avait appris par une révélation ce qui s'était passé. Il en conçut une profonde désolation. Dès que Lupicin fut de retour à Lauconne, il lui adressa des reproches sur son excessive rigueur : « Eh quoi ! mon frère, lui dit-il, c'est pour un ragoût que vous avez sacrifié l'âme de ces douze fils ! que vont-ils devenir au milieu des vanités et des plaisirs du siècle ? » Il se mit alors en prières, et par ses supplications, ses larmes et ses pénitences, il obtint de la divine miséricorde le retour des fugitifs. Ceux-ci, pleins

(1) Lauconne est situé à une lieue de Condat : c'est aujourd'hui le village de Saint-Lupicin.

de repentir de leur lâcheté et de leur désobéissance, reprirent avec le plus grand zèle la pratique de la règle, et devinrent d'excellents religieux ; ils construisirent même chacun un monastère dont ils furent les supérieurs.

### LES LÉPREUX GUÉRIS

Mais, voici jusqu'où peut aller l'héroïsme de la charité fraternelle. Saint Romain allait visiter un nouveau monastère fondé près de Genève (1); il fut attardé et se trouva surpris par la nuit aux environs de cette ville.

Aucun abri, si ce n'est une maladrerie qui renferme neuf lépreux. Il y entre sans hésiter, heureux de pouvoir témoigner de l'affection à ces êtres infortunés que la société a bannis de son sein. Bien loin de manifester de la répugnance à la vue des horribles plaies qui rongent leurs corps, il les aborde d'un air souriant et leur parle avec la plus grande bonté ; bien plus, il leur lave les pieds et mange en leur compagnie. Ensuite, il demande que l'on dresse un lit commun où tous passeront la nuit.

Quand il les voit endormis, il se met en prière comme dans la chapelle de son monastère, et commence à chanter les saintes hymnes. Puis, par une inspiration céleste, il s'approche de l'un des lépreux et lui touche le côté. Le lépreux est guéri à l'instant; un second est semblablement touché et semblablement guéri.

Tous deux alors de réveiller leurs compagnons pour qu'ils sollicitent de leur visiteur la faveur dont ils viennent d'être l'objet. Mais voici, ô prodige surprenant! que, semblable à un fluide mystérieux, la vertu du thaumaturge leur est communiquée; le seul attouchement par lequel ils s'avertissent a une semblable puissance: ils se délivrent ainsi l'un l'autre de leur affreuse maladie, et quand ils se lèvent, ils constatent que la lèpre a entièrement disparu. Ils poussent alors des cris de joie et de reconnaissance; mais, déjà, l'humilité du Saint s'était dérobée à leurs actions de grâces. Il avait pris la direction d'Agaune, où il voulait prier sur le tombeau de saint Maurice.

Lorsque, au retour de son pèlerinage, il repassa par Genève où la nouvelle du prodige s'était répandue, le clergé, les magistrats, tous les habitants se portèrent à sa rencontre, et lui firent une ovation enthousiaste.

### LE MOINE PRÊTRE — LA SŒUR DE ROMAIN IMITE SES FRÈRES

Cependant, l'humilité profonde du saint Abbé s'était refusée jusqu'alors aux honneurs du sacerdoce, dont il s'estimait trop indigne. Mais Dieu voulait que cette auréole brillât sur le front de son serviteur. Saint Hilaire, évêque d'Arles, étant passé par Besançon, entendit parler de ses hautes vertus; il le fit mander par ses clercs, et, à la suite d'une longue conversation, il lui dit : « Père, l'autorité du sacerdoce vous manque pour accomplir tout le bien que Dieu attend de vous; préparez-vous donc à recevoir les saints Ordres; moi-même, je veux vous les conférer. » L'humble religieux dut se soumettre et se laissa ordonner prêtre; c'était vers l'année 444 : il avait donc cinquante-quatre ans environ.

La dignité sacerdotale ne modifia d'aucune manière sa vie de prière et d'austérité ; elle ne fit qu'augmenter son amour pour le Dieu dont les miséricordes l'écrasaient. Elle donna aussi un nouvel accroissement à sa charité envers ses Frères; il gardait vis-à-vis d'eux la même simplicité, la même familiarité, une bonté toute paternelle; de leur côté, l'amour et la confiance redoublèrent envers celui qui devenait encore plus véritablement le Père de leurs âmes.

Plusieurs de ses disciples devinrent très saints et firent eux-mêmes des miracles; le pouvoir de chasser les démons fut spécialement accordé au diacre Sabinien : ce courageux lévite avait conquis cette puissance sur les démons, en triomphant avec une persévérance héroïque des plus épouvantables tentations et des obsessions de l'ennemi infernal, qui alla jusqu'à le souffleter rudement.

Le sacerdoce donnait à l'apostolat monastique de saint Romain une fécondité nouvelle. De tous côtés, dans les Vosges et jusque dans l'Allemagne, on réclamait sa présence pour de nouvelles fondations.

Il accéda en même temps au désir de sa sœur qui voulait aussi terminer ses jours dans la prière et la pénitence. Non loin de Lauconne, il bâtit pour elle et pour les femmes qui voudraient la suivre, le monastère de la Baume : on l'appelait ainsi parce qu'il était situé sur une caverne (c'est la signification du mot *balme* en langue celtique).

Cette communauté fut visiblement bénie de Dieu: « Elle devint si nombreuse, dit un historien, qu'à la mort de saint Romain, on y comptait cinq cents religieuses. Elles gardaient une clôture si exacte qu'elles ne sortaient du monastère que pour être portées en terre. Quoique plusieurs d'entre elles eussent leurs frères ou même leurs fils dans le monastère de Lauconne, qui en était si proche, elles ne leur parlaient jamais, les uns et les autres se regardant déjà comme n'étant plus de ce monde. »

### ROMAIN APPREND QU'IL VA MOURIR ADIEUX A SES DISCIPLES

Romain apprit enfin par révélation que son pèlerinage terrestre allait finir. Bientôt, une douloureuse maladie vint achever de purifier son âme dans le creuset de la souffrance. Il la supporta avec une parfaite conformité à la volonté de Dieu.

Par un sentiment de charité, il envoya prévenir sa sœur qui était abbesse, et lui fit de saints et touchants adieux.

Il voulut ensuite réunir une dernière fois tous les Frères, qu'il embrassa et bénit avec tendresse. Il embrassa également son frère Lupicin en lui recommandant instamment de gouverner ses chers monastères avec un amour tout paternel.

Ainsi mourut ce *héros du Christ*, comme l'appelle son historien. C'était le 28 février 460. L'abbaye de Condat a subsisté jusqu'à la Révolution, portant tour à tour les noms de saint Eugend ou saint Oyand et de saint Claude, deux des saints Abbés qui la gouvernèrent.

Le corps du saint fondateur fut enseveli au monastère de la Baume. Sa charité y multipliant les miracles, on éleva une vaste église sur son tombeau.

En 1522, le monastère de la Baume fut détruit par un violent incendie. Une partie des précieuses reliques fut heureusement sauvée des flammes. On les a transportées depuis dans une église bâtie sur l'emplacement de l'ancien monastère, et qui porte le nom de Saint-Romain de Roche. Les habitants des pays voisins les ont en grande vénération.

(1) C'était probablement l'abbaye de Romain-Moûtier, au delà du Jura, vers le lac Léman.

# TRANSLATIONS DES RELIQUES DE SAINT AUGUSTIN,
## ÉVÊQUE ET DOCTEUR

*Fêtes le 11 octobre et le 28 février.*

**Translation des reliques de saint Augustin, d'Afrique en Sardaigne, sous la conduite de saint Fulgence, évêque de Ruspe.**

LES DERNIERS MOMENTS DE SAINT AUGUSTIN

On est en l'année 430.

La ville d'Hippone est assiégée par les Vandales.

L'évêque de la ville, Augustin, saisi de la fièvre après le troisième mois du siège, se meurt en son palais. Rien de plus consolant pour lui que le groupe d'amis qui se pressent à son chevet. A leur tête se trouvent son cher disciple, Possidius, évêque de Calame, et plusieurs autres prélats des diocèses voisins d'Hippone, réfugiés en cette ville que l'on estimait la place la mieux fortifiée du pays.

« Nos malheurs, raconte Possidius, premier biographe de saint Augustin, faisaient alors le sujet de nos entretiens. Nous considérions les jugements que la justice divine exerçait sous nos yeux et nous répétions avec le Psalmiste : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins d'équité.*

« Ce que je demande à Dieu dans cette affliction, nous dit un jour Augustin, c'est qu'il lui plaise de délivrer la ville des ennemis qui l'assiègent ; s'il en a ordonné autrement, qu'il accorde à ses serviteurs la force de soutenir le poids de sa volonté, ou du moins qu'il me retire du siècle pour m'appeler à lui. »

Un malade fut apporté près du lit d'Augustin et l'on pria le Saint de lui imposer les mains et de le guérir « Si j'avais le pouvoir de guérir, dit saint Augustin, je commencerais par me guérir moi-même. »

Le malade répondit que Dieu lui était apparu et lui avait dit : « Va trouver l'évêque Augustin, dis-lui de t'imposer les mains et tu seras guéri. »

A ces mots, Augustin n'hésita plus, et Dieu, sur sa prière, rendit la santé à l'infirme.

Le grand Docteur demanda qu'on lui copiât les psaumes de la Pénitence. Il en fit appendre quatre sur la muraille, près de sa couche, et, pendant les longues heures de sa maladie, il les lisait et pleurait abondamment.

« Dix jours avant sa mort, comme nous nous trouvions là, dit encore Possidius, il nous pria de ne laisser entrer personne, sauf pendant la visite des médecins et à l'heure de ses repas. On fit ce qu'il demandait et il passait tout le temps en oraison.

« Ayant l'usage de tous ses membres, des facultés de la vue et de l'ouïe, en notre présence et sous nos yeux, priant avec nous, il mourut après avoir atteint une grande vieillesse (il avait soixante-seize ans). On offrit devant nous le Saint Sacrifice pour le repos de son âme; puis on l'ensevelit.

« Il ne fit point de testament parce que, pauvre du Christ, il n'avait rien à donner. Il recommandait toujours de conserver sa bibliothèque pour l'Eglise et ses ouvrages pour ses successeurs. »

La basilique de la Paix reçut sa dépouille mortelle.

### TRANSFERT DES RELIQUES EN SARDAIGNE

Hippone cependant continuait à soutenir les efforts des Vandales. Elle demeura imprenable. Après quatorze mois de siège, les barbares découragés se retirèrent.

Deux ans après, ils mirent le feu à la ville. Mais, par une protection spéciale de Dieu, ni la bibliothèque léguée par Augustin à son Eglise, ni son précieux corps ne furent atteints par les flammes.

Soixante ans d'excès de tout genre, à jamais flétris sous le nom de *vandalisme*, ne suffirent point à calmer la fureur des barbares, et, en 478, la persécution redoublait de violence.

Trasamonde, leur chef, monté sur le trône en 496, avait juré de détruire le catholicisme en Afrique; il tenta de convertir à l'arianisme les nombreux évêques de cette Eglise si florissante. Sur cinq cent soixante-huit, quatre cent quatre-vingts et plus demeurèrent fidèles.

Mais cent vingt d'entre eux furent exilés en l'île de Sardaigne. A leur tête, Eugène, évêque de Carthage, qui, après avoir subi en Afrique les plus indignes traitements, vint mourir à Albi, dans les Gaules, et Fulgence, évêque de Ruspe, deux fois exilé.

En quittant la terre d'Afrique, ils emportèrent avec eux leurs plus riches trésors : les ossements de leurs saints prédécesseurs, leurs écrits, les restes encore sanglants des martyrs et des vierges.

C'est ainsi qu'au mois d'octobre de l'année 498, le corps de saint Augustin, après une heureuse traversée, débarquait en Sardaigne.

Il était contenu dans une châsse de bois sculpté, couvert, selon la coutume de ces temps anciens, avec un voile de couleur éclatante. Près de lui, deux fioles pleines de nard et de parfums, et une petite croix de bois, peut-être celle qui reposa si longtemps sur sa poitrine d'évêque.

Le trésor fut déposé à Cagliari, dans la basilique de Saint-Saturnin, puis dans une église que des ermites Augustins furent trop heureux d'élever en l'honneur de leur père. Le sépulcre de marbre blanc qui renfermait le cercueil subsiste et est encore vénéré à cause de ces sacrés souvenirs.

A Cagliari, saint Augustin opéra de nombreux miracles, et la renommée de sa puissance se répandit par toute la terre.

### DE SARDAIGNE EN LOMBARDIE

Les reliques du grand évêque reposaient en paix en Sardaigne, quand, deux siècles après leur arrivée, cette île subit une invasion aussi furieuse et aussi impie que celle des Vandales en Afrique. Les Maures l'assiégeaient; le tombeau d'Augustin se vit de nouveau menacé.

C'est alors que Luitprand, roi des Lombards, catholique signalé et dévôt serviteur de saint Augustin, désireux de retirer des mains des infidèles son corps sacré, envoya des ambassadeurs chargés de le racheter à quelque prix que ce fût.

Les musulmans furent bien aises de donner au poids de l'or (1) ce qu'ils estimaient de peu de valeur, et le corps du grand Docteur, affrontant une seconde fois les périls de la mer, arriva sans encombre au port de Gênes.

Une grande et belle procession l'attendait pour le transporter dans la capitale du bon roi Luitprand, à Pavie, ville alors plus vaste sans comparaison, plus riche et plus remarquable qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Le nom de cette capitale déchue ne réveille guère, pour nous Français, que le souvenir de la défaite de François Ier. Mais si le touriste moderne n'y trouve pas beaucoup à voir, le pèlerin ne saurait demeurer indifférent devant l'inestimable trésor amené en cette ville par le roi lombard.

La translation de Gênes à Pavie fut accompagnée non du *tonnerre des canons*, comme le prétend un naïf auteur, mais du chant des hymnes et de la mélodie des instruments de musique. Le roi, le clergé, la noblesse et tout le peuple étaient unis dans un même sentiment de respect et d'affectueuse dévotion.

Le roi Luitprand, dans son zèle, avait multiplié les préparatifs solennels; il n'avait rien épargné pour décorer magnifiquement la basilique de Saint-Pierre-au-ciel-d'or, à Pavie. A la première nouvelle de l'heureux voyage de ses députés, il était accouru lui-même au port de Gênes, suivi d'un grand nombre d'évêques, de prêtres, de seigneurs. Avec eux, il organisa une marche triomphale.

Plusieurs merveilles accompagnèrent la translation de l'arche augustinienne, si semblable dans sa pérégrination à celle de l'arche de Jérusalem, ramenée de chez les Philistins. Le soir venu, le cortège s'arrêta en un lieu nommé Dertone, ville de la Ligurie, à mi-chemin entre Gênes et Pavie, et on y passa la nuit en veilles et en oraisons.

Le lendemain matin, comme on voulait se remettre en route, il fut impossible de remuer la châsse du Saint. Le roi, ne sachant à quelle cause attribuer ce contretemps, désolé, demande conseil à l'évêque de Novare, qui lui répond :

— Saint Augustin était un grand ami de la pauvreté. Peut-être n'agrée-t-il pas, sire, la pompe des habits royaux dont vous êtes revêtu.

Docile à cette voix, Luitprand se dépouille aussitôt de la pourpre et des vêtements précieux qu'il porte, fait vœu de bâtir en ce lieu même un couvent en l'honneur du Saint; après quoi, il lève fort aisément le cercueil avec le secours de quelques personnes.

On arrive enfin à Pavie. Le corps est déposé, selon la coutume observée pour la sépulture des martyrs, dans le souterrain de la basilique royale. Si riche qu'elle fût, ces ossements sacrés en étaient la plus grande richesse.

— Quels ornements mon église pourrait-elle désirer de plus, aimait à répéter le pieux Luitprand, une fois qu'elle possédera celui-là.

Cette translation eut lieu sous le pape Grégoire II, en l'an de grâce 725.

---

(1) Ils exigèrent 60 000 écus d'or.

On vit surgir dans le même temps, près du sépulcre, une source miraculeuse qui rend la santé aux malades et plus spécialement aux fiévreux. Elle coule toujours, image, dit un chroniqueur, de la science d'Augustin, dont les flots ne cessent d'arroser et de féconder l'Eglise.

Chaque année, ses eaux s'épanchaient en plus grande abondance au retour de la fête du Saint, et inondaient la crypte tout entière.

Les Ermites de Saint-Augustin, puis les Bénédictins (vers 1220), puis les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, et, un siècle après, les Ermites et les Chanoines réunis, furent les gardiens successifs de l'église Saint-Pierre et du tombeau.

Le Bref qui rendait aux Ermites la garde du saint corps portait également quelques lois pour le bon accord des ermites et des chanoines établis de chaque côté de l'église.

Celle-ci leur demeurait commune; les autels, en nombre égal de chaque côté, appartiendraient à celui des deux monastères auxquels ils étaient adjacents; les offrandes faites à l'église seraient distribuées à portions égales aux ermites et aux chanoines; les supérieurs des deux monastères seraient indépendants l'un de l'autre, sans que l'abbé pût connaître des défauts des religieux, ni le prieur de ceux des Chanoines; ils chanteraient en même temps et en même lieu l'Office divin, avec cette clause qu'ils se partageraient successivement les charges aussi bien que les honneurs, et que chacun, chanoine ou ermite, aurait, ou par jour ou par semaine, la direction du chœur, sans que les uns pussent empiéter sur la surintendance des autres.

Chaque monastère, à tour de rôle, se chargeait de l'entretien des lampes dont la flamme ne devait jamais s'éteindre en face du sépulcre vénéré.

Cette bonne entente des fils de saint Augustin est bien dans l'esprit de leur Père; elle ne convenait nulle part ailleurs autant qu'à son tombeau.

Pourtant, le malin esprit tenta parfois de semer la zizanie; des discussions s'élevèrent « avec plus de bruit que de fruit » entre les deux Ordres, pour savoir lequel des deux avait été fondé le premier par saint Augustin, et devait être, par conséquent, le vrai et légitime héritier de son corps sacré. « Sur quoi, dit un chroniqueur, je souscrirais volontiers à l'advis du bienheureux Jourdain, disant: Si, par adventure, quelques-uns des Ordres qui militent sous ce grand patriarche entrent en dispute sur la primatie de sa règle, savoir qui d'entre eux l'a plus tôt et plus dignement reçue, et prétend par là jouir de plus grandes prérogatives et immunités, j'estime très assurément que ceux-là peuvent se glorifier de la primatie de la règle, qui se montrent les plus exacts et les plus fervents observateurs de ce qu'elle contient. »

Dès qu'il fut à Pavie, le Saint fit tant de miracles qu'il fallut mettre en un autre endroit que dans l'église les ex-votos innombrables qu'on offrait.

En 1503, la peste sévissait. A peine les survivants suffisaient-ils à soigner les malades et à ensevelir les morts. En cette extrémité, les magistrats firent vœu d'aller offrir chaque année, au tombeau de saint Augustin, dix-huit beaux cierges de cire blanche s'il arrêtait le fléau. La contagion cessa aussitôt.



Au XIVe siècle, à l'époque où l'Italie, au milieu des agitations et des luttes politiques, retrouvait un peu de paix et de prospérité, grâce à la bienfaisante influence des Pontifes de Rome, des artistes, dont les noms sont restés inconnus, mais dont le génie et la dévotion méritent l'admiration des siècles, remplacèrent le monument de Luitprand par un mausolée qui est une merveille de sculpture.

C'est une arche de marbre blanc qui porte en ses quatre faces latérales plus de quatre cents personnages sculptés.

Il y a là un monde de statues et de bas-reliefs, où l'histoire de saint Augustin, ses miracles, sa doctrine, sont présentés sous la forme la plus attrayante.

A la base, les apôtres, ayant en main une banderolle sur laquelle est inscrit l'un des douze articles du Symbole, occupent une série de niches groupées deux à deux, entre lesquelles se dressent, contre les piliers, les principales vertus chrétiennes.

A l'étage supérieur, qui est à jour, la statue du Saint étendue dans l'immobilité de la mort, et entourée d'anges qui soutiennent le linceul.

Au-dessus, dans de moindres proportions, se présentent les principaux faits de la vie de saint Augustin, et, contre les piliers, les religieux des différents Ordres qui suivent la règle du patriarche.

Enfin, dans le couronnement, sur les frontons, quelques-uns des miracles du Saint, et, entre les frontons, les hiérarchies des milices du ciel.

Tel est l'ensemble harmonieux de cette foule qui, dans le silence du marbre, redit aux yeux des fidèles les grandes choses que Dieu a opérées dans son serviteur.

En l'an 1900, année du Jubilé, ce remarquable monument, quelque temps oublié, a été de nouveau à l'honneur, comme il nous reste à le dire.

### FIN DE L'HISTOIRE DU SAINT CORPS FÊTES DU 7 OCTOBRE 1900 A PAVIE

Si splendide que fût l'arche de marbre, elle demeura longtemps sans recevoir le sacré dépôt qu'elle était destinée à contenir, et fut pendant plusieurs siècles abandonnée dans une sacristie. En ces temps troublés, on craignait que les saintes reliques, si elles restaient exposées à la vue des fidèles, ne devinssent la proie des ravisseurs.

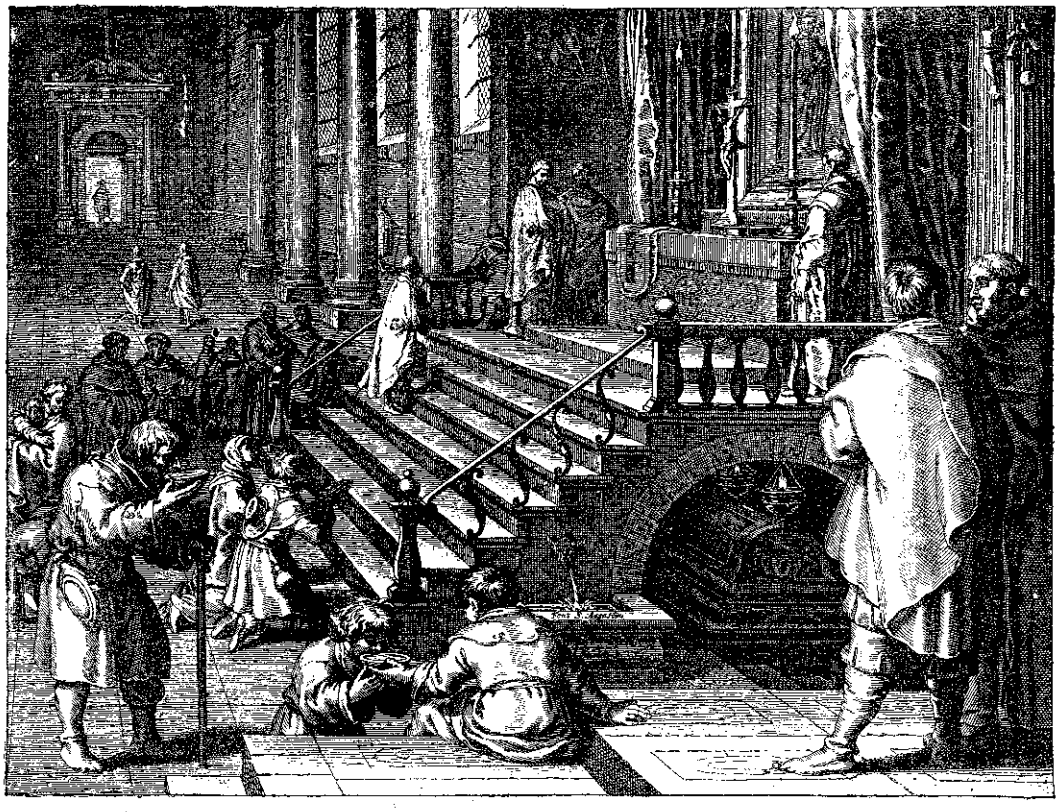
On les laissa ensevelies au fond de leur crypte.

Un incident imprévu vint les en tirer.

En 1695, le sarcophage construit dans le souterrain de la basilique eut besoin de quelques réparations. Les ouvriers employés à ce travail, après avoir enlevé quelques briques de terre cuite, mirent à jour un mur de pierres de taille sur lequel apparaissait en lettres majuscules ce mot: AUGUSTINO.

Poussant plus loin les fouilles, sous les yeux des autorités religieuses locales, on découvrit bientôt un tombeau de marbre très blanc et très poli, dont on enleva le couvercle avec une extrême difficulté, scellé qu'il était aux quatre coins par quatre fermoirs en fer de grande dimension.

Puis apparut une châsse ou cercueil oblong d'argent pur, ciselé avec art. Cette châsse déposée sur l'autel et ouverte avec précaution, on y trouva le voile de soie rouge tombant de vétusté,



**Fontaine miraculeuse qui coule près du tombeau de saint Augustin, à Pavie.**

deux fioles qui avaient dû contenir des parfums, mais entièrement vides et décolorées, puis deux fragments de bois, restes probables d'une croix.

Enfin, dans un dernier cercueil de plomb rongé par le temps, étaient les saints ossements. Il manquait quelques parcelles tirées de cette châsse à l'occasion d'un célèbre Concile tenu à Pavie en 1022 par Benoît VIII et distribuées à diverses églises d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie. Mais les principaux ossements étaient intacts, ainsi qu'une portion du crâne et de la mâchoire inférieure à laquelle étaient attachés encore des dents et quelques poils de la barbe.

Cette exhumation des reliques donna un nouvel élan à la dévotion. Un gigantesque monument fut commencé dans la basilique au-Ciel-d'Or. L'arche, le chef-d'œuvre du XIVe siècle, devait en occuper le centre.

Mais l'imminence de la guerre fit changer cette église en hôpital. Ce fut le signal d'une série de translations pour le saint corps : de crainte de profanation, il fut transporté à la cathédrale de Pavie. En 1743, le vaste monument de Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or achevé, il y revient en grande pompe. Quarante-trois ans après, les religieux Augustins, dépossédés de leur antique église, emportent en leur nouvelle église du Gesù les restes précieux de leur Père. Survient ensuite la Révolution : l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin est aboli : les reliques de l'évêque d'Hippone sont de nouveau recueillies à la cathédrale, conservées sans grand honneur, tandis que l'arche vénérable gît en débris dans une salle voisine et est menacée de passer entre les mains de la bande noire qui en convoitait les marbres précieux et les statues.

En 1823, Mgr Tosi rendit au seul mausolée digne de les contenir les reliques d'Augustin.

C'était une première réparation de cette sorte d'oubli auquel les avaient condamnées les vicissitudes des temps.

Mais voici qu'en l'année 1900, S. S. Léon XIII autorise une dernière translation, qui, cette fois, espérons-le, sera définitive.

Le corps de saint Augustin, escorté d'un très nombreux clergé séculier et régulier, quitte la cathédrale qui lui donne abri depuis plus de cent ans, et reprend possession de la basilique de Saint-Pierre au-Ciel-d'Or.

On nous saura gré de donner en terminant cette notice la délicate poésie composée en cette circonstance par S. S. Léon XIII. Nous n'avons qu'un regret, celui de ne pouvoir l'offrir aux lecteurs dans le texte original :

« Illustre Docteur, y est-il dit, l'éclat de votre science, la renommée de vos vertus ne sont point près de périr. Voici que l'amour toujours croissant du peuple de Pavie pour vous veut entourer votre nom d'une vénération nouvelle.

» On vous voit aujourd'hui, du haut du ciel, partager les saintes joies de votre peuple.

» Aujourd'hui, le front pour ainsi dire plus joyeux que de coutume, vous restituez à *Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or* vos reliques, vos ossements sacrés.

» Heureux présage! Puisse de même l'Italie voir refleurir en son sein la douce paix et la foi de ses ancêtres! »

# SAINT DOSITHÉE

*Fête le 29 février.*

LA SAINTE VIERGE EXPLIQUE A SAINT DOSITHÉE LA SIGNIFICATION D'UN TABLEAU REPRÉSENTANT LES PEINES DE L'ENFER

Il y a dans la physionomie de chaque saint un trait caractéristique qui la recommande à l'attention. C'est ce trait qu'il importe de faire ressortir et de proposer à l'imitation des lecteurs. De sainte Thérèse, on loue l'amour ardent; de saint François de Sales, la douceur; de saint Vincent de Paul, la charité. Chez saint Dosithée, nous signalerons le renoncement et l'abnégation complète de la volonté.

Le lieu et le temps de sa naissance sont inconnus. On sait seulement qu'il fut élevé par un officier de la cour impériale qui, bien qu'il l'aimât comme un fils, ne lui donna qu'une éducation mondaine. Malgré les plus heureuses dispositions, le jeune homme courait donc le danger de faire fausse route, lorsqu'une circonstance toute providentielle vint lui montrer sa voie.

Tandis qu'il parcourait la Palestine, il vit, à Gethsémani, un tableau représentant les supplices des damnés. Cet objet frappa son esprit d'étonnement. Il le contemplait avec une curiosité mêlée de terreur, lorsque, tout à coup, une dame d'une majesté et d'une beauté extraordinaires apparut à ses côtés et lui expliqua le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Cette terrible menace des peines de l'enfer qu'il entrevoyait pour la première fois, l'impressionna vivement. Réfléchissant à la vanité de sa vie passée, il craignit qu'un pareil sort ne lui fût réservé. « Que faut-il donc, demanda-t-il, pour éviter un si grand malheur ? — Il faut, répondit l'inconnue, que vous vous absteniez de manger de la chair et que vous vous adonniez à la prière. » Et, disant ces mots, elle disparut à ses yeux.

Docile à la voix de cette mystérieuse conseillère, Dosithée change tout à coup de conduite. Ses compagnons s'en aperçoivent et, comme en plaisantant, lui conseillent de se retirer dans un cloître. Le jeune homme ignorait ce qu'il fallait entendre par ce mot. Lorsqu'on le lui eût expliqué, il n'hésita pas.

La plaisanterie de ses amis avait été pour lui un avertissement du ciel, car, le même jour, il frappait à la porte du monastère de saint Séride, l'un des plus florissants de la Palestine.

Le vénérable abbé, en voyant un jeune homme très bien fait, élevé délicatement et revêtu d'un habit militaire fort riche, craignit tout d'abord que sa résolution ne fût l'effet d'une ferveur passagère. Aussi, voulant l'examiner plus à loisir, il le confia à la direction toute spéciale d'un de ses religieux, saint Dorothée.

Celui-ci eut bien vite apprécié le jeune néophyte. Comprenant qu'il n'était point en état d'embrasser toutes les austérités de la règle, il s'appliqua surtout à lui inspirer le sacrifice entier de sa volonté.

Il le forma à l'abstinence par degrés. Le jeune homme consomma tout d'abord un pain et demi. Peu de jours après, sur l'ordre de son maître, il en retrancha une partie, et, comme on lui demandait s'il s'était trouvé rassasié : « Non, pas entièrement, répondit-il, mais j'ai été pourtant bien. » Plus tard, en augmentant progressivement la rigueur de ses mortifications, il arriva à ne manger que six onces de pain par jour et quelques restes de poisson.

Son caractère doux le rendant plus que tout autre propre au service des malades, on le chargea de l'infirmerie. Il s'acquitta de son emploi avec une propreté et une charité qui édifiaient tous les religieux confiés à ses soins. Si, parfois, par une faiblesse naturelle à l'homme, il lui échappait quelque parole un peu rude, il en concevait une extrême douleur et se retirait dans sa cellule où, prosterné la face contre terre, il déplorait sa fragilité.

Dans ces moments, seul, Dorothée pouvait sécher ses larmes.

« Qu'avez-vous donc, Dosithée, lui demandait-il, pourquoi pleurez-vous ainsi ? »

— Pardonnez-moi, mon Père, lui répondait alors l'humble disciple, je me suis laissé aller à la colère contre mon frère et je lui ai parlé avec impatience.

— Hé quoi, mon frère, ne savez-vous pas que ceux que vous servez sont les membres de Jésus-Christ et que c'est lui-même que vous servez en leur personne ? Pourquoi donc le faites-vous si mal ? Voulez-vous affliger le divin Sauveur qui prend pour lui tout ce que l'on fait à ses serviteurs? »

Notre Saint ne répondait à cette douce correction que par ses soupirs et ses larmes. Touché de compassion en face de ce repentir sincère, Dorothée quittait alors le ton du maître pour prendre celui du père :

« Levez-vous donc et prenez courage. A l'avenir, tâchez de faire mieux et de ne plus tomber dans de semblables fautes. J'espère que Dieu, par sa miséricorde, vous en fera la grâce. »

Ainsi pardonné et réconforté, Dosithée se levait aussitôt et courait à son travail avec autant de tranquillité d'esprit que si Dieu lui-même l'eût assuré de son pardon.

Que d'âmes trop scrupuleuses trouveraient vite une paix qu'elles désespèrent d'atteindre, si, imitant notre Saint, elles accueillaient avec sa foi naïve et sa confiance toute filiale les avis d'un sage directeur.

Saint Dorothée, avons-nous dit, n'imposait point à son disciple de rudes pénitences corporelles; mais, en revanche, il se plaisait à assouplir encore davantage son caractère déjà si docile. Pour cela, il le reprenait continuellement ; il l'humiliait en toutes rencontres et, pour peu qu'il pût reconnaître en lui quelque attache à la moindre chose, il l'obligeait à y renoncer. Dosithée acceptait toutes ces épreuves avec soumission, bien plus, avec joie.

Un jour que Dorothée visitait la salle de l'infirmerie pour voir si tout était en bon ordre, il lui dit :

« Ne trouvez-vous pas, mon Père, que je fais les lits des malades avec adresse et propreté?

— Il est vrai, mon frère, répliqua celui-ci, que vous êtes devenu bon infirmier; mais je ne vois pas que vous soyez devenu bon religieux. »

Lorsque notre Saint avait besoin d'une robe, son maître lui donnait l'étoffe pour la coudre Mais, quand il l'avait faite, au lieu de la lui laisser porter, il lui commandait de la donner à un de ses frères, et d'en faire une autre pour lui. Et le saint disciple reprenait tout joyeux sa besogne.

Le procureur du monastère lui ayant une fois remis un couteau fort bon et fort propre pour le service de l'infirmerie, Dosithée demanda à son directeur la permission de l'accepter. « Il est très bon, ajouta-t-il, et me servira bien pour l'usage que j'en veux faire. » A ces mots, saint Dorothée crut que ce cadeau lui était agréable et, voulant arracher de son cœur jusqu'à la moindre attache, il lui répliqua :

« C'est donc ainsi que vous mettez votre satisfaction dans la possession de vaines bagatelles. Voulez-vous être esclave d'un couteau ou serviteur de Dieu? N'avez-vous point de honte, ô Dosithée, de faire d'un couteau le maître de votre cœur? »

L'humble disciple baissa les yeux et témoigna par son silence qu'il était prêt à s'en passer.

« Maintenant, ajouta Dorothée, allez remettre ce couteau avec les autres et prenez garde d'y toucher. »

Il obéit sur-le-champ, et vit ses frères s'en

servir sans en concevoir la moindre aigreur, ni le moindre dépit.

A mesure que le jeune novice gagnait en perfection, les épreuves grandissaient sur sa route sans que jamais la sénérité de son âme en fût troublée.

On lui avait permis de lire les saintes Écritures, et, comme il le faisait avec un cœur pur, il commençait à en comprendre le sens caché. Si parfois il rencontrait quelque difficulté, il courait aussitôt en demander l'explication à son père spirituel. Celui-ci, dans le but d'éprouver son humilité, le recevait alors avec rudesse, refusant de satisfaire à sa demande.

Un jour, au lieu de lui répondre, il le renvoya à saint Séride. L'abbé, prévenu d'avance, regarda le disciple d'un œil sévère :

« Il vous appartient bien, dit-il, ignorant que vous êtes, de parler de choses si relevées. Songez plutôt à vos péchés et à la vie toute mondaine que vous avez menée dans le siècle. »

Il ajouta d'autes paroles également blessantes et le congédia en lui donnant deux soufflets. Dosithée souffrit cette humiliante correction avec la douceur d'un ange, et retourna tranquillement à ses occupations.

Une abnégation aussi parfaite ne resta pas longtemps sans récompense. Au bout de cinq ans, Dieu jugea bon de rappeler à lui son docile serviteur. La maladie qui le conduisit au tombeau fut un affaiblissement de poitrine, accompagné d'un crachement de sang continuel. Au milieu des souffrances les plus aiguës, notre Saint conserva toujours le même renoncement à sa volonté.

Ayant entendu dire que les œufs frais pouvaient contribuer à arrêter le sang qu'il perdait en abondance, il désirait faire usage de ce remède. Toutefois, comme ce désir lui revenait trop souvent à l'esprit, il le considéra comme coupable et ne voulut point le satisfaire.

« Mon Père, disait-il à Dorothée, à qui il ne savait rien cacher de ce qui se passait dans son âme, on m'a parlé d'un remède qu'on croit pouvoir m'être salutaire. J'aurais envie de vous le proposer, mais je vous conjure de ne point me le donner parce qu'il me préoccupe trop.

— Dites-moi donc quel est ce remède ?

— C'est de prendre des œufs frais. Mais, je vous en supplie, au nom de Dieu, n'ayez point égard à cette demande parce que je ne veux rien recevoir que ce que vous m'aurez présenté de votre propre mouvement.

— Bien, dit saint Dorothée, je le ferai ainsi, ne vous troublez pas. »

Cependant, le mal ne cessait d'empirer. En proie à de cruelles douleurs, le jeune religieux n'ouvrait la bouche que pour la prière.

« Mon Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, répétait-il sans cesse avec une dévotion tendre et affectueuse, ayez pitié de moi. Fils de Dieu, venez à mon secours. »

Saint Barnasuphe, un des plus éminents religieux du monastère, étant venu le visiter, Dosithée, déjà agonisant, dit en l'apercevant :

« Mon Père, ordonnez-moi de mourir, parce que je n'en puis plus.

— Ayez encore un peu de patience, mon fils, lui répliqua le vieillard, car le moment de la miséricorde divine approche. »

En effet, peu de jours après, comme le malade lui disait doucement :

« Mon Père, je ne puis plus vivre, » le saint religieux lui répondit :

« Allez donc maintenant en paix, mon cher fils, vous présenter auprès du trône de la Sainte Trinité. »

« Alors, dit la vie des Pères du désert, ce bienheureux enfant de l'obéissance s'endormit du sommeil des justes dans le sein de cette belle vertu, qui avait été comme sa mère nourricière dans la perfection... »

Les religieux présents furent étonnés de l'assurance que saint Barnasuphe avait du salut de leur frère. Quelques-uns en conçurent même un léger dépit, « car, disaient-ils, comment Dosithée a-t-il mérité des paroles aussi consolantes ? Où sont les grandes œuvres qu'il a faites ? »

Dieu ne tarda pas à manifester l'injustice de leur plainte. Un solitaire, d'une vertu éminente, passant dans le monastère, vit en songe les religieux de la maison que Dieu avait rappelés à lui. Au milieu des vieillards qui composaient cette céleste assemblée, il distingua un jeune novice, dont les traits restèrent gravés dans sa mémoire.

Il en parla avec étonnement, et, sur le portrait qu'il en fit, il fut impossible de douter que ce ne fût saint Dosithée.

Dès lors, les religieux comprirent que l'abnégation et le renoncement sont plus méritoires que les mortifications extérieures, car, s'il est difficile à l'esprit de dompter la chair, et les passions qui naissent de la chair, il lui est plus difficile encore de se dompter soi-même.

# SAINT OSWALD

*Fête le 29 février.*

Un nom à la mode est assurément celui d'Oswald.

Mais un nom de Saint ne doit pas être porté comme un objet à la mode, pour plaire au monde, il doit être porté pour attirer la protection du Saint sur l'enfant baptisé, pour exciter ce dernier à imiter ses vertus.

Saint Oswald a sa fête le 29 février comme saint Dosithée, et nous offrons ici son exemple particulièrement à ceux qui s'appellent comme lui, plus nombreux que les patronnés de saint Dosithée.

Le premier bon exemple qu'il donna fut de se faire moine.

C'était le neveu de saint Odon, archevêque de Cantorbéry, et ce prélat, après l'avoir élevé près de l'autel, et dans l'amour des choses de Dieu, l'avait pourvu, jeune encore, d'une charge dont son mérite le rendait digne; il l'avait fait doyen du Chapitre de Winchester.

Au lieu de se laisser éblouir par une dignité que les plus anciens auraient pu ambitionner, il s'appliqua à en accomplir les devoirs, avec une scrupuleuse exactitude, et avec une prudence au-dessus de son âge.

Mais, au milieu des honneurs, il se sentit attiré par les saints désirs de la solitude, et il résolut de se faire moine hors de son pays, sur la terre bénie de France où tant de saints anglais sont venus chercher la bienheureuse auréole.

Il abandonna donc son riche bénéfice, et vint sur les bords de la Loire, à la célèbre abbaye de Fleury, où repose le corps du grand saint Benoît et que nous connaissons sous le nom de Benoît-sur-Loire. Elle était alors dans toute la ferveur de sa fondation, ferveur qui se renouvelle aujourd'hui par les Bénédictins réformés de la Pierre-qui-vire.

Saint Oswald, heureux de trouver un asile où régnait si complètement la paix du Seigneur, se livra, avec toute l'ardeur dont son âme était capable, aux mortifications et aux longues oraisons, en sorte que sa vertu et ses désirs de se cacher, le rendirent plus illustre que n'avait fait la dignité de doyen de Winchester. L'Eglise d'Angleterre le réclama et il dut, pour obéir, revenir, non pas comme doyen de Chapitre, mais comme évêque; il avait été désigné, malgré sa jeunesse, pour le siège de Worcester.

A peine installé, Oswald pensa que le plus important devoir d'un évêque était de propager la vie monastique, par laquelle se conserve le zèle de la perfection chrétienne et se forment de nombreuses vocations. Il fonda donc un couvent d'hommes à Westberry, et cette sainte maison réalisa si heureusement les espérances de l'évêque, que le puissant duc d'Aylwine, *aldermann*, ou premier homme du royaume, témoin du bien qui s'y accomplissait, voulut charger Oswald de fonder le vaste monastère de Ramsey à qui des terres étaient concédées dans le comté de Huntington. Oswald s'acquitta de sa mission avec tant de zèle, qu'en deux ans il eut mené à bien cette importante fondation. Au bout de ce temps, le couvent était peuplé de fervents religieux, et, en une célèbre consécration, il plaça le monastère sous l'invocation de tous les saints.

Ces grands travaux étendirent encore la réputation d'Oswald.

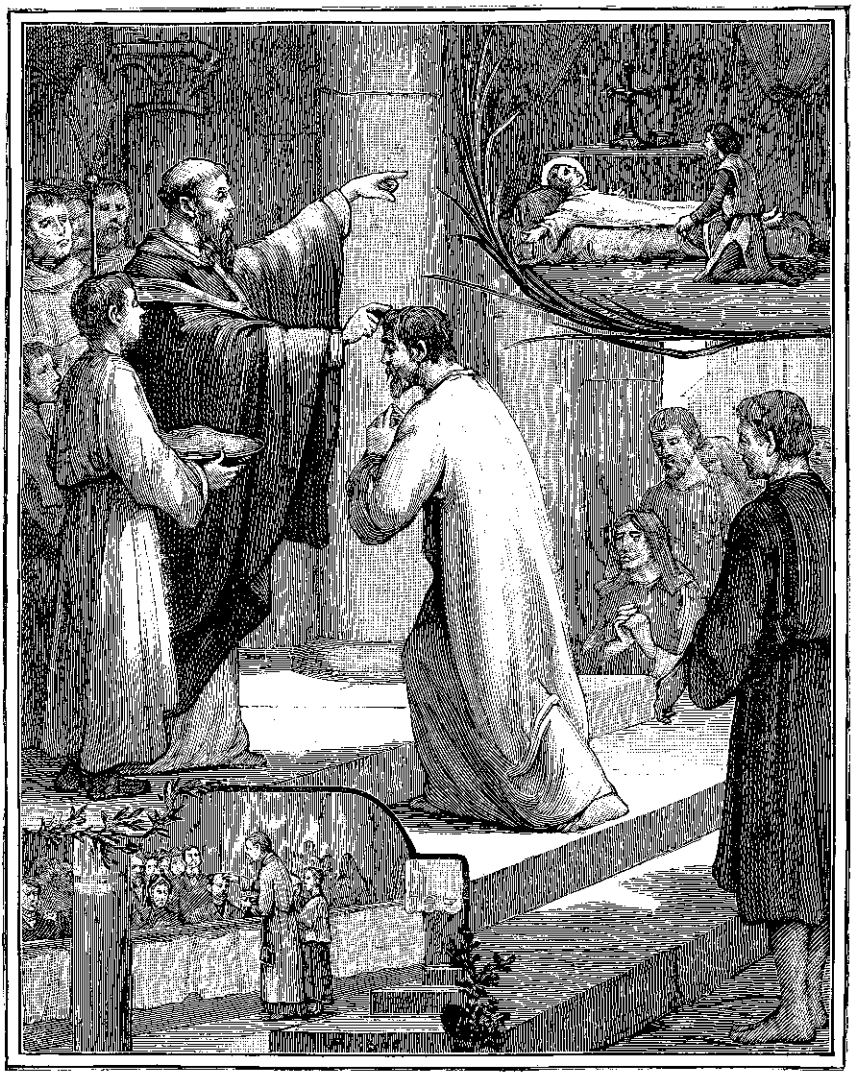
L'archevêché d'York étant devenu vacant, il y fut appelé, mais ses diocésains de Worcester ne voulaient point qu'on le leur enlevât et lui-même ne voulait point rompre le lien qui l'attachait irrévocablement à cette église; pour trancher cette difficulté, on le fit à la fois archevêque d'York et de Worcester, et il gouverna ces deux églises, suffisant à tous les besoins de deux troupeaux qui suivaient sa houlette.

Mais les dignités extraordinaires qui le poursuivaient ne pouvaient éteindre en lui l'amour du cloître; et les rares moments que lui laissaient ses travaux, il aimait à les passer dans un couvent de Bénédictins qu'il avait fondé à Worcester sur le modèle de celui de Benoît-sur-Loire. Là, confondu avec les moines, il se livrait à tous les exercices de la vie cénobitique, comme les derniers d'entre eux, et il en sortait plus préparé à diriger les autres.

*Tout ce que vous aurez fait aux plus petits d'entre les hommes, c'est à moi-même que vous l'aurez fait,* a dit le divin Maître. Fidèle à cette parole, le Bienheureux avait toujours douze pauvres à sa table. Après leur avoir lavé les pieds qu'il baisait avec humilité, il les servait lui-même avec une touchante prévenance.

Cette existence si active et si sainte en même temps dura trente-trois ans, comme la vie du Sauveur Jésus, que saint Oswald avait toujours devant les yeux. Au bout de ce temps, il fut jugé digne de recevoir le prix de ses labeurs. Il était dans son monastère de Worcester lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. Dès la première atteinte du mal, il comprit que son heure était proche et demanda le saint Viatique. Il le reçut, entouré de ses religieux, et, tandis qu'il répétait. « : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, » il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Préparons-nous une paix semblable.

# LE MERCREDI DES CENDRES



**La pénitence publique. — Saint Louis mourant sur la cendre. La cérémonie du mercredi des cendres.**

### LA CENDRE ET LES SAINTS

Bien que le mercredi des Cendres n'ait point pour objet un mystère de la vie de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge, comme les autres fêtes liturgiques dont nous avons déjà donné l'historique, son titre de fête chrétienne et les souvenirs intéressants qu'il rappelle lui marquent sa place dans notre collection.

La cendre, symbole d'humilité et de pénitence, a joué un grand rôle dans la vie de beaucoup de Saints de l'Ancien Testament.

Il y a quatre mille ans, Job, frappé par la main de Dieu, étendu sur son fumier, couvert de plaies, brisé par la douleur, se charge la tête de cendres et implore ainsi miséricorde.

Plus tard, le Roi-Prophète humilié, repentant, expie ses fautes dans la pratique de la plus admirable pénitence et déclare qu'il mêle la cendre au pain amer qu'il mange.

Jonas ne conseille-t-il pas à Ninive païenne elle-même de faire pénitence sous la cendre et le cilice? Et les Ninivites, dociles aux avertissements du prophète, se couvrent de cendres en signe de profonde contrition; Dieu, alors, arrête soudain son bras prêt à punir leurs crimes.

La cendre a donc été considérée par les anciens comme un symbole de tristesse et de deuil. Répandue sur la tête et retombant sur le visage, elle prête à l'homme un air lugubre qui convient aux circonstances douloureuses de la vie. Les Orientaux, doués d'une imagination

plus vive, ne pouvaient négliger une forme si expressive de l'humiliation et de la douleur; même sous la loi nouvelle, leurs pénitents l'ont adoptée aux jours de leurs grandes austérités.

Nos Saints occidentaux n'ont pas rejeté cet éloquent symbole. Ils sont nombreux ceux qui, avant de mourir, ont voulu, au souvenir de Jésus couché sur la croix, participer, en quelque manière, à ses humiliations, et se sont fait étendre sur un dur lit de cendre.

L'un des plus illustres exemples est celui que donna notre grand roi saint Louis :

« Dès qu'il se vit frappé, dit M. Wallon, il se donna tout à Dieu. Sa tente était devenue une maison de prière. La croix était dressée au pied de son lit, devant ses yeux; et ce n'était point assez pour lui de la voir, souvent il la baisait, et, bénissant Dieu de toutes choses, il le remerciait de sa maladie.

» Dans sa faiblesse extrême, la veille de sa mort, quand Geoffroi de Beaulieu lui apporta le Viatique, il voulut encore se lever pour le recevoir; et ce fut au pied de son lit, à genoux et les mains jointes, qu'il se confessa et communia.

» Au dernier moment, *il se fit coucher sur la cendre*, les bras en croix, et rendit l'âme; c'était l'heure où Notre-Seigneur Jésus-Christ était mort sur la croix (25 août 1270). »

### LA PÉNITENCE PUBLIQUE — AMBROISE ET THÉODOSE

On le voit, l'imposition des cendres faite aujourd'hui aux fidèles a sa profonde signification. Elle se recommande en outre par sa vénérable antiquité.

Il ne faudrait pas croire néanmoins que cette cérémonie, dans sa forme actuelle, remonte aux premiers siècles de l'Eglise.

Jusqu'au XI^e^ siècle, elle ne fut obligatoire que pour les grands pécheurs. Auparavant, les bons chrétiens se contentaient d'y assister, ou, s'ils s'assujettissaient à cette humiliation, c'était librement, soit pour expier quelque faute secrète, soit par pur motif de dévotion et de ferveur.

Pour saisir le sens de la cérémonie des Cendres, il est indispensable de se rappeler l'antique discipline relative à la pénitence publique et d'en rechercher les vestiges encore subsistants.

Dès les premiers temps du christianisme, à l'époque des persécutions, l'Eglise crut devoir user d'une sainte sévérité à l'égard des pécheurs scandaleux, des apostats, des hérétiques ou des schismatiques.

Dans les trois premiers siècles, cette mère vigilante eut parfois à pleurer sur la défection de ses enfants : tandis que la plupart restaient fidèles, quelques malheureux apostasiaient en face des supplices; d'autres même reniaient leur foi sur une simple injonction des magistrats païens.

Pour opposer une digue à ces égarements dont l'exemple était contagieux, et maintenir les fidèles dans une crainte salutaire, l'Eglise se servit de deux moyens laissés au choix des pécheurs: l'excommunication ou la pénitence publique.

L'excommunication était à cette époque un malheur autrement effrayant qu'il ne le semble aujourd'hui. Etre excommunié, c'était non seulement être privé des sacrements, mais c'était être relégué au ban de l'assemblée chrétienne, exclu de tout commerce avec les fidèles, fussent-ils parents ou amis. L'excommunié était tenu à l'écart comme un lépreux; on ne mangeait pas avec lui, on refusait même de lui parler. Seuls, les prélats et les prêtres pouvaient encore l'entretenir, si toutefois ils avaient quelque espoir de le ramener par ce moyen à de meilleurs sentiments. Sinon, ils s'en éloignaient, eux aussi, sans pour cela cesser de prier pour sa conversion.

Ce triste sort était si redouté, que, d'eux-mêmes, les pécheurs choisissaient, pour être réconciliés avec l'Eglise, la pénitence fixée par les saints Canons, et se soumettaient de plein gré aux mortifications les plus sévères. Ils venaient humblement demander comme une grande faveur, à l'évêque, de les admettre à la pénitence publique.

La vie de saint Ambroise nous montre un empereur, résigné à se courber sous le joug de cette discipline salutaire.

Théodose avait péché, en ordonnant le massacre des habitants de Thessalonique, coupables seulement d'avoir blessé à mort un de ses amis. Sept mille personnes, pour la plupart innocentes, furent sacrifiées en un seul jour à la vengeance impériale.

L'évêque Ambroise ne pouvait absoudre l'empereur d'une telle iniquité, sans exiger de lui une expiation publique éclatante.

Théodose, aveuglé par des courtisans flatteurs, se dit que personne n'oserait lui fermer les portes de l'Eglise, et, à quelque temps de là, il se présenta comme de coutume, avec toute sa suite, au seuil de la basilique ambrosienne pour assister au service divin. Il connaissait mal saint Ambroise.

L'évêque l'attendait, debout, revêtu de ses ornements pontificaux, dans la majestueuse attitude d'un prophète, et, d'un geste, arrêtant le prince, il lui dit avec fermeté :

— Empereur, vous oubliez le meurtre que vous avez commis. Retirez-vous et n'ajoutez pas à votre crime celui du sacrilège.

— Mais David a péché et Dieu lui a pardonné, murmura timidement Théodose.

— Eh bien! reprit Ambroise, acceptez le joug que Dieu daignera vous imposer. Vous avez imité David dans sa faute. Imitez-le dans sa pénitence.

L'empereur savait que le pontife remplissait un devoir. Il ne lui résista pas et revint en pleurs dans son palais. Huit mois, il y demeura sans oser reparaître à l'église, sans daigner pourtant se plier aux humiliations que réclamait Ambroise.

Durant huit mois, l'orgueil et le remords luttèrent en son âme. Enfin, la grâce triompha. Il vint solliciter la pénitence publique, et les portes du sanctuaire si longtemps fermées s'ouvrirent alors devant lui.

Saint Ambroise se contenta de faire signer au prince repentant un décret qui expiait le passé et garantissait l'avenir.

Mais souvent, la pénitence publique était plus

onéreuse et plus longue, suivant la gravité des fautes. Saint Basile assignait deux ans de pénitence publique pour le larcin, sept pour la fornication, onze pour le parjure, quinze pour l'adultère, vingt pour l'homicide, toute la vie pour l'apostasie.

A l'évêque de proportionner équitablement le châtiment à la faute.

### UNE IMPOSITION DES CENDRES AUX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE

Ceux que l'évêque admettait, sur leur humble requête, à la pénitence canonique inauguraient d'une manière solennelle leur nouveau genre de vie.

Au premier jour du Carême, ils se présentaient à la porte de l'église où tout le peuple était déjà assemblé. Les prêtres recevaient l'aveu de leurs péchés, puis ils les couvraient de cilices et répandaient la cendre sur leurs têtes. Après cette cérémonie, le clergé et le peuple se prosternaient contre terre et on récitait à haute voix les sept psaumes pénitenciaux. La procession avait lieu ensuite, et les pénitents y marchaient nu-pieds.

Au retour, ils étaient solennellement chassés par l'évêque, qui leur disait : « Voici que nous vous chassons de l'enceinte de l'église, à cause de vos péchés et de vos crimes, comme Adam, le premier homme, fut chassé du paradis à cause de sa transgression. » En même temps, il les encourageait et les exhortait à la pénitence et à la confiance en la miséricorde de Dieu.

Le clergé chantait ensuite plusieurs répons tirés du livre de la Genèse, dans lesquels étaient rappelées les paroles du Seigneur, condamnant l'homme aux sueurs et au travail sur cette terre désormais maudite. On fermait ensuite les portes de l'église, et les pénitents n'en devaient plus franchir le seuil que pour venir recevoir solennellement l'absolution le Jeudi-Saint. (Dom GUÉRANGER, *Année liturgique*).

Telle fut, jusqu'au XI^e^ siècle, la cérémonie des Cendres.

### LA VIE DES PÉNITENTS PUBLICS

Leur pénitence ainsi inaugurée, les pécheurs convertis menaient une vie très dure : jeûnes fréquents au pain et à l'eau selon leur santé ou leur ferveur, prières et veilles prolongées, une sorte de retraite dans laquelle ils s'enveloppaient pour n'avoir avec les autres chrétiens que les rapports strictement nécessaires, privation de tout divertissement public, aumônes plus ou moins abondantes suivant leurs facultés : tels étaient les principaux exercices auxquels les obligeait leur caractère de pénitents.

De plus, comme l'Eglise voulait leur faire sentir qne la grâce de la réconciliation était une grande faveur, qui ne se devait obtenir qu'au prix de sérieux efforts, elle établit, au cours de leur pénitence, quatre degrés par lesquels ils devaient s'acheminer graduellement vers l'absolution définitive.

Le premier degré de la pénitence publique fut appelé celui des *pleurants*. Les pécheurs de cette catégorie ne pouvaient pas entrer dans l'église. Les dimanches et jours de fête, ils demeuraient dans l'atrium, sorte d'avant-cour entourée de cloîtres qui précédait toute basilique régulièrement constituée. Là, ils se tenaient à la porte, comme indignes de pénétrer dans le saint lieu, et se recommandaient humblement aux prières des fidèles qui arrivaient pour le service divin.

Après quelque temps passé dans ce degré inférieur de l'expiation, l'évêque faisait avancer les pénitents, s'il jugeait leur bonne volonté et leur repentir suffisants, dans la catégorie des *écoutants*.

Ces derniers pouvaient demeurer dans le vestibule qui séparait l'atrium de l'intérieur de l'église. Au moment des lectures sacrées, des homélies, ou, si l'on veut, du sermon, on ouvrait pour eux toutes grandes les portes donnant accès sur les nefs intérieures, et ils entendaient l'instruction. De là, leur nom d'écoutants ou d'auditeurs.

L'instruction terminée, les portes se refermaient sur eux et ils étaient privés de l'assistance aux saints mystères.

Plus tard, on leur permettait de franchir le seuil du temple : ils entraient ainsi dans le troisième degré de la pénitence à titre de *prosternés*. Les prosternés avaient sur les précédents l'avantage de prendre part, à l'intérieur de l'église, aux prières de la messe jusqu'à l'évangile, toujours à genoux et souvent la face prosternée contre terre.

Après l'instruction, un diacre les invitait à sortir, mais, auparavant, des prêtres prononçaient sur eux certaines formules de prières.

Restait le dernier degré de la pénitence : celui des *consistants*. Ceux-ci, debout comme les autres fidèles, assistaient à toute la messe. Ils étaient privés seulement de participer à l'offrande et à la communion.

Le pénitent ne passait d'un degré à un autre que par ordre du prélat qui jugeait si ses dispositions étaient sincères et si parfois il ne fallait pas, vu sa ferveur, ou des circonstances particulières, telles que la maladie ou la persécution, abréger pour lui le temps de l'épreuve. Cette faveur s'appelait l'*indulgence* : les indulgences partielles de tant de jours ou de quarantaines que l'Eglise nous accorde aujourd'hui répondent, comme valeur, aux jours et aux quarantaines de pénitence publique qu'elles eussent remis autrefois.

Par cette discipline austère, maintenant oubliée, l'Eglise stimula longtemps la ferveur des fidèles, et obtint d'admirables conversions ; car elle accordait la réconciliation parfaite, non point à la légère, sous le poids des instances ou le coup des menaces, mais seulement au changement effectif des mœurs du coupable pénitent.

### RITE ACTUEL — SENTIMENTS A Y APPORTER

L'expulsion dont nous venons de parler avait lieu dans toutes les grandes basiliques au pre-

mier jour de la sainte quarantaine. Longtemps, dans l'église latine, ce jour fut le lundi de la première semaine de Carême.

Au IXe siècle, les Grecs, qui commençaient leur carême une semaine plus tôt, afin de jeûner exactement quarante jours, comme Notre-Seigneur, firent observer aux Latins, non sans quelque acrimonie, que leurs six semaines de Carême ne donnaient en tout, les dimanches exclus, que trente-six jours de jeûne. Par dévotion et aussi par condescendance envers leurs frères d'Orient, les Latins anticipèrent de quatre jours le jeûne quadragésimal qui se trouva ainsi commencer au mercredi après la quinquagésime.

La cérémonie des Cendres fut reportée à ce mercredi désormais connu sous le nom de *mercredi des Cendres*.

Quand la discipline de la pénitence canonique cessa, le rite d'imposer les cendres parvint à se maintenir. Depuis longtemps déjà, nombre de fidèles s'y soumettaient de leur propre mouvement, et, confessant qu'ils étaient eux aussi pécheurs, se joignaient aux pénitents publics. Ils continuèrent après le XIe siècle.

On eut le rite actuel, dans lequel aucun coupable n'est chassé de l'église, mais tous les fidèles, unis par un même sentiment d'humilité, présentent au prêtre leur front pour qu'il y imprime avec les cendres (1) le signe de la croix, et ils entendent de sa bouche ces salutaires paroles: *Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.*

Seul entre tous les hommes, le Souverain Pontife, par égard pour sa dignité suprême, ne s'entend pas adresser cet humiliant avertissement: il reçoit néanmoins, comme les autres mortels, la cendre qui lui rappelle sa condition ici-bas.

Autrefois, dit Dom Guéranger, on s'approchait nu-pieds pour recevoir ce symbole du néant de l'homme, et, encore au XIIe siècle, le Pape, se rendant de l'église Sainte-Anastasie à l'église Sainte-Sabine, du pied du mont Aventin à son sommet, faisait tout ce trajet sans chaussure, ainsi que les cardinaux qui l'accompagnaient.

L'Eglise s'est relâchée de cette rigueur extérieure; mais elle n'en compte pas moins sur les sentiments qu'un rite aussi imposant doit produire en nous.

Sommes-nous fidèles à assister, selon qu'Elle nous y invite, à la touchante cérémonie de l'imposition des cendres?

Avons-nous, en recevant ce symbole de pénitence, le repentir du roi David, l'humilité du saint homme Job, la contrition des Ninivites? Que les prières récitées par le prêtre bénissant les cendres seraient instructives, si nous savions les comprendre et les goûter comme les chrétiens d'autrefois!

De quel cœur alors nous répéterions cette oraison choisie dans la liturgie du jour: Dieu tout-puissant et éternel, qui avez bien voulu pardonner aux Ninivites couverts de la cendre et revêtus d'un sac en signe de pénitence, accordez-nous, dans votre miséricorde, en recevant ces cendres, d'obtenir comme eux le pardon de nos fautes. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

(1) Cette cendre doit provenir de branches de buis, de palmier ou d'olivier que l'on a bénites le dimanche des Rameaux de l'année précédente.

### VIEILLES COUTUMES

Le XVe et le XVIe siècle gardaient, en quelques endroits, un vestige curieux de l'ancienne discipline.

Chaque année, le mercredi des Cendres, racontent plusieurs chroniqueurs, à Alberstadt et ailleurs, on choisit celui que l'on répute le plus grand pécheur de la localité. On le revêt d'un habit de deuil; on lui voile entièrement la tête. On le conduit à l'église, comme s'il s'agissait de le mener au dernier supplice. A la fin de l'office, on le chasse solennellement du temple, et on lui ordonne de passer toute la sainte quarantaine en pèlerinage incessant, nu-pieds et dans un costume de pénitent. Il doit saluer toutes les églises devant lesquelles il passe, en faire le tour, mais n'a pas le droit d'y entrer ni de parler à qui que ce soit. Invité à tour de rôle par les chanoines, il mange ce qu'on lui sert. Il marche tout le jour. Après minuit sonné, on lui permet de dormir sur les places publiques.

Ces pratiques austères durent depuis le mercredi des Cendres jusqu'au Jeudi-Saint, auquel jour il est ramené dans l'église aussi solennellement qu'il en a été chassé, obtient l'absolution et reçoit une somme considérable, fruit des aumônes que lui remet chaque fidèle. Cet argent passe ensuite aux mains de l'Eglise.

On donne à ce personnage, chargé d'expier ses propres péchés et ceux de ses concitoyens, le nom d'*Adam*, parce que, de criminel qu'il était, il reçoit, par la pénitence et l'absolution, une innocence semblable à celle d'Adam avant sa chute.

Cette singulière coutume n'est-elle pas un vivant souvenir de celles des siècles antérieurs?

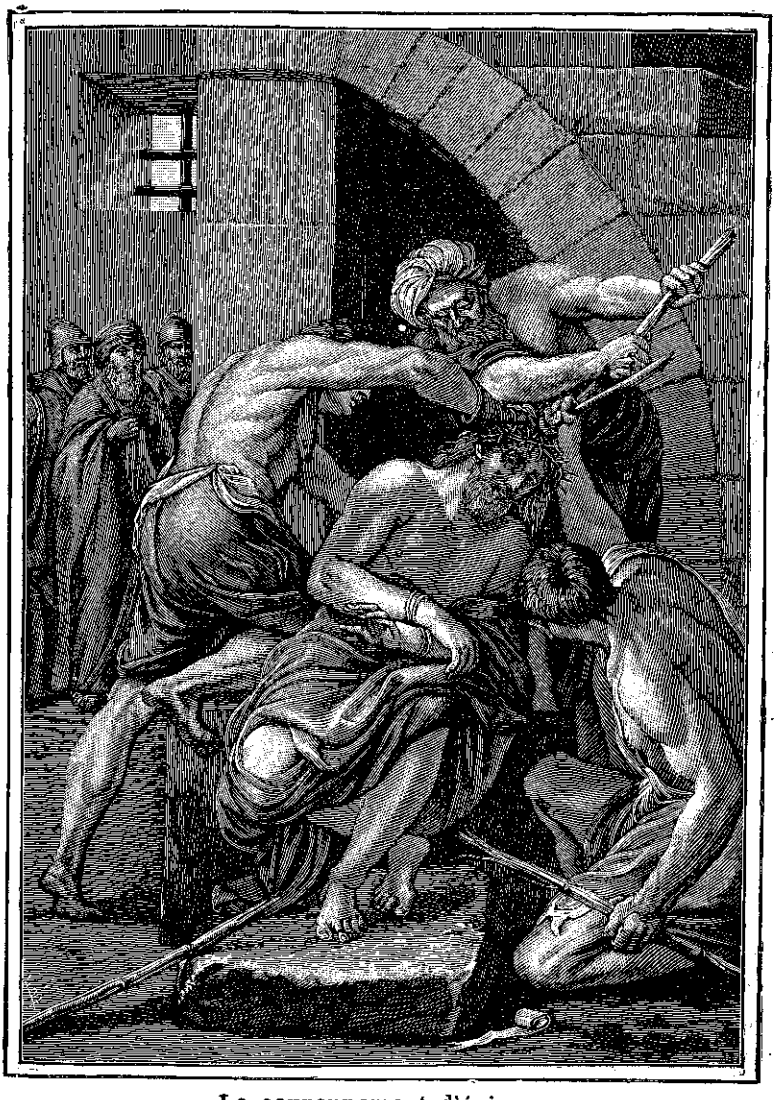
Quelques-unes de nos cathédrales pratiquèrent, plus tard encore, en ce mercredi des Cendres, l'expulsion publique des coupables notoires et l'imposition de la pénitence.

Voici en quels termes le cérémonial de l'Eglise de Rouen s'adressait à ses pénitents: « Vous devez pendant tout le temps de votre pénitence porter le cilice, ne point manger de viande, jeûner au pain et à l'eau, vous abstenir, selon l'ordre de vos curés, d'aller à cheval et à la guerre, vous priver des bains, ne point vous faire la barbe, et garder la continence. Il est juste, en effet, que celui qui s'est rendu criminel en usant de choses défendues soit obligé de s'abstenir, au moins pour un temps, de celles qui sont permises.»

Après cette exhortation, les pénitents, ayant en main des cierges allumés, venaient se prosterner devant l'archevêque qui éteignait leurs cierges; on conduisait ensuite les pénitents à la porte de l'église qu'on fermait aussitôt sur eux. Après quoi, la procession rentrait au chœur, et l'on célébrait la messe pour les fidèles qui étaient dans l'église. Ces coutumes étaient en pleine vigueur en l'an 1673.

# LA TRÈS SAINTE COURONNE D'ÉPINES
## DE NOTRE-SEIGNEUR

*Fête le vendredi après les Cendres.*



**Le couronnement d'épines.**
(Tableau de Corrache au musée de Bologne.)

UN ROI DE DÉRISION

— Etes-vous roi, demande Pilate à l'Homme-Dieu, cité à sa barre comme un criminel.

— Vous le dites, répond Jésus, je suis roi.

Jésus est roi dans sa Passion, mais nullement à la façon des rois de la terre. Lui-même vient de le dire à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il règne donc, non dans les honneurs, non dans les délices, mais dans l'opprobre et l'ignominie, pour nous apprendre que la souffrance est la voie royale qui mène au bonheur et aux gloires du ciel.

La scène du couronnement d'épines nous met en présence de ce Roi volontairement humilié par amour pour nous.

Après une sanglante flagellation, on l'a revêtu par dérision d'un lambeau de pourpre. C'est le manteau que revêtaient les monarques au jour de leur proclamation.

Mais ce premier insigne de la royauté ne suffit pas. « Venez, venez, camarades, dit la soldatesque

insolente. Voilà ce fou dans le corps de garde qui s'imagine être roi des juifs. Il faut lui mettre une couronne d'épines (1). »

Et, joignant l'acte à la parole, quelques-uns des soldats empruntent à la litière de leurs chevaux une poignée de joncs dont ils forment un diadème. D'autres saisissent des branches d'épines arrachées au fagot destiné au feu de leur bivouac. Ils plantent dans le cercle de jonc l'extrémité des branches épineuses, ils les entrelacent et obtiennent ainsi une sorte de calotte élevée, d'où débordent de toutes parts les épines aiguës, et l'appliquent sans pitié sur la tête de la divine Victime.

Jésus la reçoit. « Et elle ne tient pas assez. Il faut l'enfoncer à coups de bâton. — Frappez, dit Jésus, voilà la tête (2). »

A ce Roi, il manque encore un sceptre. « Donne, donne ta main, Roi des juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre. — La voilà, ô bourreaux, faites-en ce que vous voudrez (3). »

Devant ce Roi ainsi pourvu d'insignes dérisoires, les soldats viennent fléchir le genou, et ils lui lancent cet hommage insultant : « Salut, ô Roi des juifs. »

Puis ils se relèvent pour souffleter le divin Patient, pour lui cracher à la face. Parfois, ils arrachent de ses mains le sceptre de roseau, et frappent sur sa tête à coups redoublés, pour y bien enfoncer les épines.

Il fallait tout cela pour expier nos sensualités et notre amour désordonné du bien-être.

Quand les bourreaux eurent assouvi leur rage, Jésus sortit de la cour du prétoire. Il parut aux yeux de la foule, la couronne d'épines sur la tête et couvert du manteau de pourpre. Pilate alors le présenta aux juifs en disant : « Voilà l'Homme ! »

### QU'EST DEVENUE LA COURONNE D'ÉPINES DE NOTRE-SEIGNEUR

Ni les évangélistes, ni les écrivains des premiers siècles ne nous apprennent quel fut, après le crucifiement, le sort de la précieuse couronne de l'Homme-Dieu.

Marie eut-elle la suprême consolation de la détacher elle-même de la tête ensanglantée de son Fils et de la conserver en souvenir? Qu'en fit-elle? Fut-elle recouvrée avec les autres instruments de la Passion, découverts par sainte Hélène en 326? Nul n'oserait l'affirmer avec certitude.

Toutefois, l'existence et la conservation de cette sainte relique sont attestées au v^e^ et au vi^e^ siècle par saint Paulin, évêque de Nole, et par l'historien saint Grégoire de Tours.

Plus tard, longtemps avant le xii^e^ siècle et même avant les Croisades, on la trouve, par un concours de circonstances demeuré inconnu, partagée entre les églises de Constantinople et de Jérusalem : une partie en est conservée dans la chapelle des empereurs byzantins, l'autre dans l'église du Saint-Sépulcre.

### COMMENT SAINT LOUIS EN DEVIENT POSSESSEUR

Saint Louis, dont la générosité s'efforçait de subvenir à toutes les infortunes, avait secouru par des sommes considérables, Baudouin II, dernier empereur latin de Constantinople, dont les besoins pécuniaires étaient extrêmes dans la guerre onéreuse qu'il soutenait contre les Bulgares.

Le malheureux prince, venu en France pour solliciter quelques subsides, finit par avouer à saint Louis que ses ministres, à bout de ressources, allaient se trouver dans la cruelle nécessité d'engager à des étrangers la couronne d'épines, vénérée dans la chapelle impériale.

S'apercevant de la pénible impression que ses paroles produisaient sur le saint roi, et saisissant l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance pour ses largesses multipliées, il ajouta :

« Je désirerais vous procurer ce précieux trésor, à vous, mon cousin, mon seigneur et mon bienfaiteur, et au royaume de France, ma patrie. Je vous prie donc de vouloir bien le recevoir en pur don. » Saint Louis accepta l'offre avec empressement.

Le moindre retard pouvait faire échouer ces combinaisons. Sans aucun délai, il députa vers Constantinople deux religieux Dominicains, Jacques et André, dont l'un, ayant été prieur d'un couvent de cette ville, avait eu jadis l'occasion de voir la sainte relique.

A leur arrivée, ils apprennent que les ministres de l'empereur, pressés par une extrême nécessité, ont engagé, pour une forte somme d'argent, la couronne d'épines aux Vénitiens. Déjà, la relique a quitté le palais impérial; elle est en dépôt dans l'église que les Vénitiens possèdent à Constantinople, prête à être transportée à Venise, et à être donnée aux particuliers qui rembourseront aux Vénitiens les sommes qu'ils ont avancées.

Les députés de France négocièrent promptement auprès des ministres de Baudouin et auprès des Vénitiens.

On convint de remettre la couronne d'épines aux mains de ces deux envoyés de saint Louis; ils la porteraient à Venise, accompagnés des ambassadeurs et des principaux citoyens de Constantinople; et, arrivés à Venise, ils payeraient aux Vénitiens les sommes convenues et se chargeraient ensuite de transporter en France le sacré dépôt.

Ce programme s'exécuta de point en point.

Avant de quitter Constantinople, les deux Dominicains prirent toutes les mesures pour assurer l'authenticité et la conservation de la relique.

La caisse qui la renfermait fut scellée des sceaux des seigneurs français.

Le voyage fut visiblement béni. On traversait la Méditerranée à une saison peu favorable.

C'était vers la Noël de l'an 1238. Aucune tempête ne vint mettre en danger le vaisseau.

L'empereur grec Vatace, instruit de la translation, et cherchant à faire expier aux Latins leur domination momentanée sur les Grecs de Constantinople, avait lancé plusieurs galères à la poursuite du précieux trésor; il ne put le découvrir.

La Providence veillait avec un soin jaloux sur la sainte couronne. Elle arriva sans incident fâcheux à Venise, où elle fut déposée dans la chapelle de Saint-Marc.

Ravi de l'heureuse issue des négociations, le pieux roi de France conclut sans hésiter le marché avec les Vénitiens, fit avancer aussitôt les sommes promises, exigea même une escorte pour protéger dans le reste du voyage le transport de la sainte couronne qui put prendre le chemin de la France.

---

(1) Bossuet, sermon sur la Passion.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

### COMMENT SAINT LOUIS REÇOIT LA SAINTE COURONNE

Gauthier Cornu, archevêque de Sens, chargé par le roi de France d'écrire le récit de cette translation, signale une particularité intéressante: c'est que « pendant tout ce voyage, pas une seule goutte d'eau ne tomba sur ceux qui portaient ou qui accompagnaient la sainte relique, quoique le ciel fut extrêmement chargé, et qu'il plut très souvent, lorsqu'ils étaient arrivés aux lieux où ils devaient s'arrêter ».

Saint Louis apprit bientôt que le cortège était parvenu à Troyes en Champagne; il partit aussitôt, accompagné de la reine Blanche de Castille, des princes ses frères, et de plusieurs prélats et seigneurs de sa cour.

Le 10 août 1239, jour de Saint-Laurent, on rencontra enfin la couronne à Villeneuve l'Archevêque, à cinq lieues de Sens. Ce fut une scène vraiment émouvante que celle de l'ouverture de la châsse, en présence du roi et de la cour.

On ouvrit d'abord la caisse de bois de cèdre couverte des scellés des seigneurs français, et l'on vérifia les actes qui garantissaient l'authenticité de la relique. On découvrit ensuite la châsse d'argent, puis le vase d'or pur où reposait la sainte couronne; l'archevêque de Sens, qui était présent, dit que la vue de cet instrument de supplice rappelait très vivement l'adorable mystère d'un Dieu souffrant pour le salut des âmes, et que ce grand spectacle émut profondément toute l'assistance.

Le lendemain, 11 août, la relique fut portée à Sens. A l'entrée de la ville, le roi et le comte Robert d'Artois, son frère, la prirent sur leurs épaules, et la portèrent, nu-pieds, vêtus d'une simple robe de laine, à l'église métropolitaine, suivis des prélats et des seigneurs, tous également nu-pieds.

Ce fut une procession triomphale: un clergé nombreux précédait, avec les reliques des églises voisines, et environné d'une foule innombrable, toute pénétrée de saint respect et de dévotion. Sur le parcours, un brillant luminaire, les décorations, les instruments de musique, les chants d'allégresse disaient hautement la joie qui débordait de tous les cœurs.

Le lendemain, le roi partit pour Paris, où se fit, huit jours après, l'entrée solennelle de la couronne d'épines. On avait dressé dans la campagne, près l'église Saint-Antoine, une estrade très élevée, sur laquelle la châsse put être exposée à la vénération du peuple. Saint Louis et son frère vinrent l'y prendre, et la portèrent sur leurs épaules jusqu'à l'église cathédrale, avec les mêmes marques d'humilité qu'ils avaient fait à Sens.

Elle fut déposée provisoirement dans la chapelle du Palais, qui était alors sous l'invocation de saint Nicolas, jusqu'à ce que le pieux roi eût édifié un reliquaire digne du trésor qu'il devait renfermer, la Sainte-Chapelle, véritable joyau architectural que les siècles ne se lasseront pas d'admirer.

### LA SAINTE COURONNE PENDANT LA RÉVOLUTION ET DE NOS JOURS

Par une permission de la Providence, la sainte couronne a échappé aux profanations des révolutionnaires de 1789. Louis XVI, en 1791, la fit transférer de la Sainte-Chapelle à l'abbaye de Saint-Denys, d'où elle revint en 1793 pour être conservée quelque temps à l'*Hôtel des Monnaies*. Confiée à l'examen de la *Commission temporaire des Arts*, elle passa aux mains de l'abbé Barthélemy, un des conservateurs des médailles de la *Bibliothèque nationale*.

Ces pérégrinations diverses de la relique, si dangereuses pour son intégrité, cessèrent alors, et, de 1794 au mois d'octobre 1804, elle reposa, sans grand culte, mais aussi sans péril, parmi les médailles et autres antiquités de la fameuse Bibliothèque.

Enfin, le cardinal de Belloy, archevêque de Paris, après s'être procuré tous les renseignements propres à en certifier la conservation, obtint le retour de la sainte couronne à son église cathédrale et put de nouveau l'exposer à la vénération des fidèles.

Quelques jours avant la translation, elle fut renfermée dans le reliquaire qui la contient encore aujourd'hui.

### NATURE DE LA SAINTE COURONNE

La relique de Paris ne renferme aucune épine: c'est un cercle de joncs inoffensifs, dépouillé depuis longtemps de tout bois épineux, par suite des présents successifs faits à diverses églises.

D'autre part, à Pise et en d'autres endroits, l'on se trouve en présence d'épines de bois, entourées depuis des siècles de la plus profonde vénération, et cependant bien différentes de la relique de Paris, car elles appartiennent, disent les botanistes, à un buisson épineux nommé par les anciens *Rhamnus spina Christi*, et par les modernes *Zizyphus spina Christi*. Ce buisson, d'après saint Augustin et saint Jérôme, « a des épines cruelles, une fleur agréable, un fruit très épineux. L'arbuste est tellement hérissé d'épines, qu'il retient tout ce qu'il touche, blesse et se dilate dans la blessure. »

Comment concilier ces deux monuments si divers de la couronne, les épines et les joncs, tous deux également vénérés?

Il semble assez naturel de penser que les soldats se servirent du jonc pour lier et maintenir les épines ligneuses dont ils voulaient former la couronne destinée à Notre-Seigneur.

Voici, d'ailleurs, les explications que donne à ce sujet, après avoir minutieusement comparé la relique de Paris avec celle de Pise, M. Rohault de Fleury dans son remarquable *Mémoire sur les instruments de la Passion*.

### COMMENT ON PEUT SE REPRÉSENTER LE CRUEL SUPPLICE INFLIGÉ A NOTRE SAUVEUR

« La couronne, dit M. Rohault de Fleury, n'était pas une simple bande ceignant le front et les tempes, mais bien une espèce de bonnet couvrant tout le crâne et la partie supérieure de la tête. Les branches de *Zizyphus spina Christi* ou de jujubier, brisées ou courbées vers le milieu pour prendre la forme d'un bonnet, étaient fixées par chacune de leurs extrémités, soit au dedans, soit au dehors du cercle de joncs de Paris.

» Représentons-nous, d'après cela, ce que devait être un supplice où les soldats enfonçaient à coups de bâton ces dards acérés. Au lieu d'un simple bandeau destiné à toucher à peine aux tempes, on verra un affreux instrument de torture, infligeant à chaque point de la tête les plus cruelles douleurs.

» Il ne faut donc pas se laisser influencer par les opinions de commentateurs ou d'artistes qui interprétaient les textes sans aucune étude des

monuments. On supposait un véritable tressage comme dans une natte; or, le *zizyphus* ne pouvait se prêter à une pareille opération.

» On a pris une plante souple, armée de quelques innocentes épines, et l'on en a fait les modèles que l'on distribue à Jérusalem, et que les peintres, et notamment *le Guide*, dans sa célèbre tête de Christ, ont constamment reproduits. »

### DISPERSION DES ÉPINES

Cette masse épineuse, assez semblable par sa forme à la mitre ou tiare orientale, dont les bourreaux voulaient, par dérision, couronner la divine Victime, aide à concevoir le nombre prodigieux d'épines qui durent blesser le chef auguste du Sauveur et aussi la grande quantité d'épines vénérées aujourd'hui.

Beaucoup de villes de France se réjouissent de conserver au moins une de ces précieuses reliques. Certaines de ces villes, Saint-Denys, par exemple, affirmaient les tenir de Charles le Chauve et de Charlemagne, qui les avaient reçues directement de Constantin, empereur de Constantinople. D'autres, en plus grand nombre, en furent gratifiées depuis l'arrivée en France de la sainte couronne sous saint Louis ou dans les siècles suivants. Quoi qu'il en soit, la relique de Paris fut, sous Louis XIII, dépouillée de sa dernière épine, accordée à l'abbé de la Poterie, qui la céda plus tard à la maison de Port-Royal.

### SOUVENIR DU PÈLERINAGE NATIONAL DE 1882 A ROME

La chapelle de Notre-Dame de Salut, auprès de laquelle se rédigent et s'impriment le *Pèlerin* et la *Vie des Saints*, se trouve, depuis le Pèlerinage National de 1882 à Rome, en possession d'une sainte épine, offerte, chaque vendredi de Carême, à l'adoration de nombreux fidèles.

Elle nous vient de Venise.

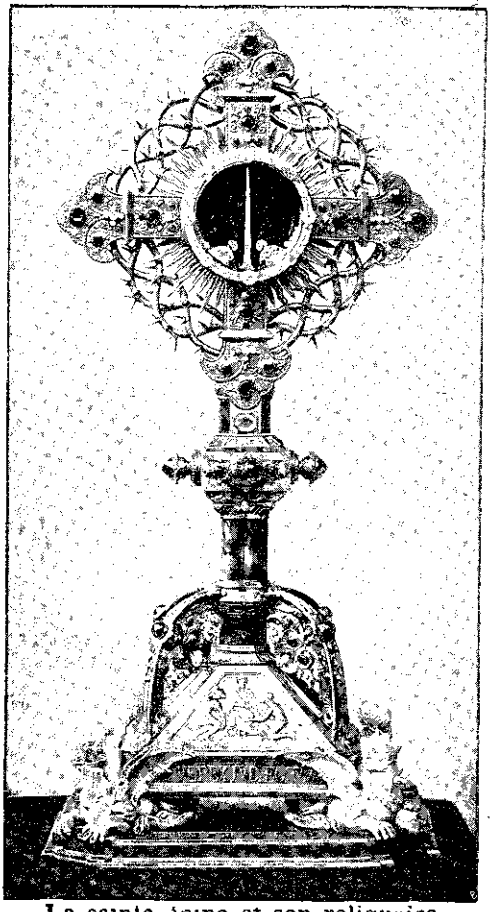
L'église de Saint-Jean-Baptiste de Venise possédait un merveilleux buisson de 6 épines de la sainte couronne de Notre-Seigneur. Dom Lischiulta, recteur de Saint-Jean-Baptiste, qui a consacré sa vie et sa fortune personnelle à ce sanctuaire, consentit à se dépouiller, en faveur des pèlerins français de 1882 à Rome, d'une de ces magnifiques épines.

« Cette offre, faite par écrit, nous semblait un rêve, raconte le directeur du Pèlerinage; lorsque, par un aimable complot, nous trouvâmes tout préparé. S. Em. le patriarche, qui avait tout autorisé avec une bonté extrême, détacha du buisson sacré une des plus belles épines et nous la donna. »

Aussitôt, les pèlerins se cotisèrent pour avoir un reliquaire en or, dans lequel ils pourraient ramener avec honneur en France la relique insigne.

La sainte épine étant arrivée à Paris la veille de l'Ascension, on la porta, le matin de la fête, au sanctuaire du Sacré-Cœur, où se faisait le Pèlerinage du Salut. La prière fut ardente. On obtint une faveur miraculeuse.

Dès lors, on voulut faire à cette relique un trône digne d'elle. Une personne remit des diamants destinés à une couronne terrestre, une autre un peu d'or. Tout le monde disait qu'il fallait fabriquer une châsse merveilleuse.



La sainte épine et son reliquaire dans la chapelle de Notre-Dame de Salut 8, rue François Ier, Paris.

Le *Pèlerin* fit donc appel à la générosité de toutes les personnes dévotes à la Passion de Notre-Seigneur.

Les pierreries et diamants, l'or et l'argent, affluèrent et l'on put reposer l'épine sacrée dans un reliquaire qui est une œuvre d'art et un trésor.

Nous le reproduisons en gravure.

« Rien n'a été négligé, dit le *Pèlerin*, pour donner à cette œuvre un cachet vraiment artistique.

» La partie supérieure de la *monstrance*, comme on disait en vieux français, a la forme d'une croix ancrée, soutenue par une couronne d'épines formant nimbe et réunissant les bras.

» Toute cette partie est en or, rehaussée de diamants et de pierres de diverses nuances. La colonnette qui supporte le nœud est en malachite. Le pied, en or, supporté par quatre dragons en ivoire, représentant les vices capitaux.

» Les quatre faces du pied portent en relief, sur fond d'émail, la représentation sommaire du mystère de la couronne d'épines.

### COURONNE D'OR ET COURONNE D'ÉPINES

Le Sauveur, un jour, présenta à sainte Catherine de Sienne deux couronnes, l'une d'or et l'autre d'épines, lui laissant le libre choix: « Oh! mon Dieu! n'ai-je pas choisi depuis longtemps? s'écrie sainte Catherine, en saisissant à deux mains le diadème sanglant de son Epoux, et s'enfonçant les épines dans la tête; je veux la couronne de douleurs, dit-elle, pour ce monde; l'autre sera pour le ciel. »

Que d'épines en notre vie! Puisse le souvenir de la couronne sanglante de Jésus nous les faire accepter avec amour!

# LE CARÊME

**L'issue du premier Carême.** (Schnor, Schulgen, Paris.)

Parler du Carême, retracer les souvenirs édifiants qu'il rappelle, ce n'est pas, à proprement parler, sortir du domaine de la sainteté.

Aussi, au milieu de nos biographies de Saints, de nos causeries sur les fêtes de l'Eglise, n'hésitons-nous pas à glisser cette livraison à titre d'instructive *Variété*.

### LE PREMIER CARÊME

Celui qui a inauguré la pratique du Carême n'est autre que le divin Maître lui-même.

A peine sorti des eaux du Jourdain où il vient d'être baptisé, avant de commencer sa mission, Jésus gravit seul les pentes abruptes du mont de la Quarantaine. C'est le désert. Là, point d'autre compagnie que celle des bêtes sauvages, point d'autres témoins que les anges du ciel.

Qui pourra retracer la sublime ferveur de ce premier Carême, modèle de tous les autres! L'Evangile, toujours sobre de détails, se contente de ces seuls mots: *Jésus jeûna quarante jours et quarante nuits*, d'un jeûne continu et rigoureux, semble-t-il dire, non point un *Ramadan* quelconque, dans lequel le repas nocturne vient compenser largement les privations du jour.

D'ailleurs, outre qu'une telle comparaison avec le jeûne des Turcs serait injurieuse pour Notre-Seigneur, il est aisé de se convaincre encore aujourd'hui que le mont, dit de la Quarantaine, ne dut lui offrir aucun aliment, à moins que les pierres ne se fussent changées en pain; l'eau même y fait défaut.

C'est là, dans les exercices de la retraite et de la plus austère pénitence, que le Fils de Dieu a institué le Carême, nous redisant par son exemple la parole de son précurseur : *Faites pénitence, parce que le royaume de Dieu est proche.*

Avant Jésus-Christ, deux illustres jeûneurs avaient eu mission de figurer dans l'Ancien Testament la conduite du Messie en cette circonstance. Moïse le législateur, Elie le prophète, avant de s'approcher de Dieu, l'un sur le Sinaï, l'autre sur le mont Horeb, eurent soin de s'y préparer chacun par quarante jours de jeûne et ict.

Dans ces jeûnes prolongés, l'Eglise a vu une leçon et des exemples d'austérités proposés, selon la mesure de nos forces, à notre imitation.

### LE JEUNE DU CARÊME

La pratique salutaire du jeûne remonte pour les chrétiens aux premiers jours de leur ère. Le Sauveur ayant dit : « Les enfants de l'Epoux n'ont pas à jeûner, à être dans le deuil, tant que l'Epoux est avec eux. Mais viendra un temps où l'Epoux leur sera enlevé, et alors, ils jeûneront », les premiers fidèles regardèrent comme un ordre cette divine invitation, et après l'Ascension de Jésus-Christ, d'eux-mêmes, sans qu'il fût nécessaire de leur en faire une obligation, ils se mirent à jeûner.

Leur ferveur multiplia les jours de jeûne, mais ils comprirent qu'il était surtout convenable de réserver aux semaines qui précédaient Pâques, en guise de préparation, cette forme spéciale de pénitence. Et comme Notre-Seigneur avait donné le premier l'exemple d'un jeûne de quarante jours, l'on ne crut pas pouvoir mieux honorer cet acte divin qu'en l'imitant, autant du moins que le permettait la faiblesse de notre nature.

Ainsi naquit, sans bulle apostolique, sans mandements épiscopaux, la coutume du Carême, jeûne de quarante jours destiné à nous préparer aux solennités pascales.

Le mot *quadragésime*, qui signifiait *quarantième* plutôt que *quarantaine*, comporta bientôt uniquement ce second sens, et forma notre mot populaire de *Carême*.

Dans le principe, ce temps se renferma dans les six semaines qui précèdent la fête de Pâques. Nos pères ne jeûnaient ainsi, en réalité, que trente-six jours, étant donné que les dimanches n'ont jamais été jours de pénitence et de jeûne. Ils s'en accommodaient assez aisément, et nous aimons à entendre saint Grégoire le Grand faire cette remarque que le chrétien, par les trente-six jours de jeûne qu'il offre à Dieu, lui consacre la *dîme*, la dixième partie de l'année.

Mais, vers le IXe siècle, les Orientaux qui, à l'endroit du jeûne, se piquèrent toujours d'exactitude, reprochèrent presque comme un crime aux Latins de retrancher quatre jours à la sainte Quarantaine, consacrée par la conduite du divin Maître. Cela semblait, en effet, comme une rapine dans l'holocauste. L'Eglise romaine ne vit aucun inconvénient à accorder sur ce point aux Grecs une légère satisfaction et, pour leur enlever ici tout sujet de critique, elle compléta le nombre mystérieux de quarante jours, en faisant commencer son Carême, non plus le dimanche après la quinquagésime, mais le mercredi précédent connu depuis sous le nom de *mercredi des cendres*.

### UN SEUL REPAS

Un seul repas dans l'espace de vingt-quatre heures fut, de tout temps, la caractéristique d'un jour de jeûne.

Au début, à l'exemple des anciens juifs, les fidèles reculaient ce repas jusqu'après le coucher du soleil. Telle était la force de leur tempérament, disons mieux, l'énergie de leur vertu, qu'ils pouvaient demeurer à jeun jusqu'au soir.

Il en fut longtemps ainsi, et le fait suivant montre que telle était encore la pratique générale au temps de Charlemagne.

Un évêque, venu à la cour de ce prince pendant le Carême, se scandalisa de ce que l'unique repas, au lieu de se faire à l'heure des Vêpres, vers les 6 heures du soir, la devançait de deux heures. Il n'excusa cette licence que lorsque le prince lui eut déclaré en agir ainsi en faveur de ses officiers subalternes qui prenaient successivement leur repas après lui, par rang de dignité, en sorte qu'il eût été minuit avant que les derniers eussent pu achever leur réfection.

Ce qui, de la part de Charlemagne, était l'effet d'une sage condescendance, devint bientôt, grâce au relâchement qui tendait à s'introduire, la règle commune. Et voici par quel curieux raisonnement on arrivait à justifier cette dérogation à la loi antique.

L'usage primitif était de ne prendre sa réfection qu'à la fin du jour, quand les moines et les clercs avaient rendu à Dieu leur devoir officiel de piété, *après Vêpres*, pour employer la formule liturgique.

Quand on en vint à trouver qu'il était long d'attendre les 6 heures du soir pour l'unique repas, l'on se dit que l'heure de Vêpres comprenait tout l'intervalle entre l'heure canoniale de None, 3 heures environ, et les 6 heures du soir, et, naturellement, l'on choisit pour les Vêpres et pour la réfection qui devait suivre l'heure la moins reculée, 3 heures.

Par le même raisonnement, l'heure de None, 3 heures, à laquelle était désormais fixé le repas, fut considérée à son tour comme l'intervalle compris entre midi et 3 heures; peu à peu, tout finit par être avancé jusqu'à midi, heure de Sexte, et l'on dîna, les jours de jeûne, à peu près à la même heure qu'aux autres jours de l'année.

Ces modifications, légères en apparence, en amenèrent d'autres très importantes, tendant, ni plus ni moins, à transformer la notion du jeûne.

### LA COLLATION

Comment aller d'un midi à l'autre sans rien prendre? A la soif que procure le jeûne, à l'épuisement que cause le labeur quotidien, il fallait quelque soulagement. La collation y pourvut.

Cet usage est une origine monastique. La règle de saint Benoît prescrivait, en dehors du Carême ecclésiastique, un grand nombre de jeûnes, mais elle en tempérait la rigueur, en permettant le repas à l'heure de None (de midi à 3 heures) : ce qui rendait ces jeûnes moins pénibles que ceux du Carême, auxquels tous les fidèles, séculiers et religieux, étaient tenus jusqu'au coucher du soleil. Néanmoins, comme les moines se trouvaient avoir à accomplir les plus rudes travaux de la campagne durant l'été et l'automne, époque où ces jeûnes jusqu'à None étaient fréquents, les abbés, usant d'un pouvoir fondé sur la Règle elle-même, accordèrent aux religieux la liberté de boire sur le soir un coup de vin avant les Complies, afin de restaurer leurs forces épuisées par les fatigues de la journée. Ce soulagement se prenait en commun et au moment où l'on faisait la lecture du soir appelée *Conférence*, en latin *Collatio*, parce qu'elle consistait principalement à lire les célèbres conférences (*Collationes*) de Cassien. De là vint le nom de *collation* donné à cet adoucissement du jeûne monastique (1).

Le « coup de vin » lui-même parut présenter des inconvénients pour la santé, s'il n'était accompagné de quelque nourriture solide : on y joignit un morceau de pain.

Les séculiers des XIe et XIIe siècles trouvèrent très commode cet adoucissement à la rigueur

(1) Dom GUÉRANGER, *Année liturgique, temps du Carême.*

du jeûne, et ils adoptèrent pour les jours du Carême la collation que les moines se permettaient auparavant uniquement aux jours d'un jeûne moins rigoureux.

Au début, on usa avec réserve de ce soulagement. Saint Thomas, au XIIIe siècle, en constate l'existence, et il ne le concède que pour les personnes âgées ou infirmes. Bientôt pourtant on s'enhardit, et les bien portants eux-mêmes en usent, la collation se borne à un léger rafraîchissement. Puis l'usage s'introduit de joindre à la boisson « un peu de *conserves* », c'est-à-dire des confitures, des fruits confits ou secs, « en guise de médicament pour fortifier l'estomac et faciliter la digestion », mais toujours « en petite quantité », de façon à ne pas rompre le jeûne.

Au XVe siècle, la collation se grossit d'un *frustulum*, d'un morceau de pain, pour enlever à la boisson tout effet nuisible, une once et demie tout d'abord, puis trois onces à la fin du XVIIe siècle et un peu plus dans la suite.

De nos jours, s'en tient-on à ces réserves? La règle fondamentale en la matière est que la collation soit assez légère pour ne pas constituer un véritable repas, c'est-à-dire qu'on y prenne seulement ce qui est nécessaire pour se soutenir jusqu'au lendemain.

Ainsi est sauvegardée en quelque manière l'unité de repas, élément constitutif du jeûne.

### L'ABSTINENCE DU CARÊME

L'histoire du jeûne n'est pas, à ce qu'il semble, bien glorieuse pour notre pauvre nature. Elle accuserait plutôt notre dégénérescence et l'appauvrissement de nos forces.

Au risque de nous exposer à une nouvelle confusion, voyons si cette même loi de décadence ne se manifeste pas à propos de l'abstinence quadragésimale.

L'abstinence est, on le sait, la privation de certains aliments moins indispensables à la subsistance de l'homme qui, d'après le récit de la Genèse, se passa longtemps de leur secours. Jusqu'au déluge, en effet, nos ancêtres se contentèrent des fruits de la terre, et, avant Noé, l'on ne connaissait pas l'usage du vin.

Aux débuts du christianisme, cette abstinence toute libre et spontanée se pratiquait de manières bien diverses. Toujours l'on s'abstint de viande : c'est la seule privation reconnue de tout temps comme essentielle à la notion du jeûne. Certains fidèles, se privaient en outre, de vin, d'autres de laitages, de graisse, d'œufs, de tout mets provenant de substances animales.

Les Orientaux, plus sobres, sous l'influence d'un climat moins rigoureux que le nôtre, ne prenaient que des fruits secs, sans se préoccuper de les rendre plus digestifs par l'assaisonnement ou la cuisson. Aussi, ces jours-là, le dîner se trouvait vite prêt, les cuisines étaient en repos, et, comme le dit agréablement saint Basile dans une *homélie sur le jeûne*, c'était alors le *sabbat des cuisines*.

Jusqu'au Ve siècle, et même jusqu'au VIIIe, l'Eglise laissa à chacun la liberté de choisir ses austérités. Elle n'intervint, pour fixer par ses règlements les pratiques de l'abstinence, que lorsqu'elle vit les chrétiens sur le point de les abandonner tout à fait sous l'influence du relâchement. Elle proscrivit alors viande, œufs, laitages. Saint Thomas suppose cette défense universellement admise de son temps.

Plus tard, l'Eglise, comme une bonne mère, sut tenir compte des pays, du climat, de la faiblesse des individus, et, pour ce qui concerne du moins l'abstinence des œufs et laitages, elle consentit à accorder de multiples dispenses qui, fréquemment renouvelées, se changèrent çà et là en coutumes. En même temps, soucieuse du bien spirituel de ses enfants, elle leur demandait de compenser en sacrifices et en aumônes ces adoucissements forcés.

Ainsi, au XVe siècle, le pape Innocent VIII, à la demande du cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, autorisa à perpétuité, pour ce diocèse, l'usage du lait et du beurre en temps de Carême à condition que ceux qui useraient de cette dispense fissent quelque aumône à l'église cathédrale. Plusieurs tours célèbres furent construites avec le produit de ces offrandes et furent dites, à cause de cela, *tours de beurre*. Telle la tour située au côté droit du grand portail de la cathédrale à Rouen, celle qui porte la fameuse cloche dite *George d'Amboise*.

On voit ici la préoccupation de l'Eglise lorsqu'elle distribue avec bonté les dispenses qu'elle juge légitimes. Elle veut que ceux qui en usent aient à cœur de remplacer par des prières, des aumônes, les pratiques d'une mortification plus accessible à leur condition, ce que leur infirmité ne leur permet pas.

### LES GRANDS PÉNITENTS

Les saints les plus mortifiés trouvaient moyen, pendant le Carême, d'ajouter encore à leur rigueur accoutumée.

Saint Romuald, fondateur des Camaldules, ce digne émule des anciens solitaires d'Orient, qui jeûnait d'ordinaire cinq fois la semaine, ne mangeait en Carême que le dimanche. Quelques-uns de ses disciples voulaient le suivre dans cette voie austère, il ne le permit qu'à un très petit nombre et moyennant certaines réserves, ne prétendant pas que ses exemples servissent de règle sur ce point.

Les Carmes Déchaussés, de la réforme de sainte Thérèse, montraient, au temps de leur première ferveur, un goût extraordinaire pour l'abstinence : ils ne se nourrissaient, pour la plupart, que des herbes de la campagne: les légumes qui poussent dans les jardins cultivés par la main des hommes leur semblaient mets trop délicats. La seule précaution qu'ils prissent était d'en faire manger auparavant à quelque animal, afin de s'assurer que cette nourriture sauvage ne contenait point quelque élément vénéneux. A ces herbes, ils joignaient un morceau de pain, mais ils savaient, par diverses industries, en altérer la saveur.

D'autres saints pratiquaient à la lettre ce qu'exprimait le Roi-Prophète, lorsque, parlant de sa douleur, il disait : J'ai saupoudré mon pain avec la cendre, et j'ai mêlé de larmes ma boisson. Ainsi saint Germain d'Auxerre se servait habituellement d'un grossier pain d'orge qu'il avait pétri de ses mains et auquel il avait eu soin de mêler de la cendre.

Saint Bernard, à force de vaincre ses répugnances et de contrarier sa nature, en était venu à perdre tellement le sens du goût, qu'il trouvait toutes choses également bonnes, c'est-à-dire également insipides; et l'on s'aperçut que pendant plusieurs jours, au lieu de beurre, il mangea du suif qu'on lui avait servi par mégarde, ou bien encore il lui arriva de boire de l'huile qu'il prit pour de l'eau.

Assurément, ces exemples étonnants qu'on pourrait multiplier, ces saintes distractions, cette indifférence vis-à-vis des aliments, sont choses plus admirables qu'imitables. Ne refusons pas du moins le peu qui nous est demandé par l'Eglise en matière de pénitence.

### COUTUMES DIVERSES

On ne se représenterait pas dans toute sa vérité l'aspect de la chrétienté aux âges de foi si l'on n'avait la connaissance de certaines autres abstinences publiquement pratiquées pendant le Carême.

Les vrais fidèles, persuadés que tous les sens, susceptibles de pécher, ont également à expier, et que la mortification doit s'étendre à tout, savaient s'imposer quelque retranchement dans les douceurs de la vie ordinaire.

Le sommeil était mortifié par de saintes veilles et des prières prolongées; les récréations, les visites, les promenades, les conversations restreintes en nombre et en durée, l'exercice de la chasse suspendu, les bains, cette délice de l'Orient, momentanément supprimés, les spectacles et divertissements publics interdits de par l'autorité civile pendant la sainte Quarantaine. Parfois même, les tribunaux vaquaient durant ce temps. Théodose insère cette clause dans son code législatif, au IVe siècle, et, au IXe, les rois carlovingiens en demandent encore l'application pour les diocèses de France.

La législation d'Occident a depuis longtemps perdu ces traditions chrétiennes. Pourquoi faut-il qu'elles se retrouvent, fidèlement gardées, chez les Turcs qui s'interdisent toute action judiciaire pendant les quarante jours de leur grand Rhamadan?

Rien n'est mieux en harmonie avec l'esprit du Carême que cette suspension des procès, et surtout la cessation des inimitiés et le pardon mutuel des injures.

En France, du VIIIe siècle au XIIe, le Carême était une longue *Trêve de Dieu*, sans préjudice de celle qui, chaque semaine, défendait les hostilités entre seigneurs, du mercredi soir au lundi matin. Point de guerre, même entre peuples différents, hors le cas d'une nécessité pressante, pendant les six semaines qui précédaient Pâques.

Ainsi, le Carême exerçait une salutaire influence sur les mœurs publiques. Un changement sensible s'effectuait dans les sociétés, et l'œil observateur de l'étranger ne pouvait manquer d'en être frappé.

Voici les réflexions qu'inspirait à un célèbre écrivain anglais (1) voyageant en Italie, la vue de ce phénomène: « On remarque, dit-il, pendant le Carême, une grande réforme dans toutes les classes du peuple. On n'y entend plus les blasphèmes et les autres paroles grossières qui y sont si communes en d'autres temps; on n'y voit plus régner le luxe et la vanité, soit dans les ajustements, soit dans les repas, soit dans les plaisirs, qui, en toute autre saison, se diversifient à l'infini. Tout y est modéré, sobre, et annonce l'austérité, le calme et la réflexion d'un temps de pénitence. Tous les jours, on y donne des instructions familières ou des sermons, toujours accompagnés de collectes pour les pauvres, et tout le monde s'y rend avec empressement. A juger de l'intérieur par les dehors, ce sont partout des hommes affectés de la douleur de leurs péchés; et, j'en ferai ici l'aveu, c'est en Italie qu'il me semble avoir le mieux appris à bien observer le Carême. »

(1) Edwin Sands, dans son *Tableau de l'Europe*, au siècle dernier.

### CONCLUSION

Il est temps de recueillir les leçons qui peuvent découler pour nous de ces souvenirs.

Sans nous arrêter à de vains soupirs, à d'humiliantes comparaisons avec le passé, qui, s'il eût ses époques de ferveur, vit aussi bien des défaillances, soyons de notre temps.

L'Eglise nous accorde des dispenses; elle modifie ou supprime dans sa sagesse des lois que notre faiblesse serait incapable de porter, elle adoucit la rigueur du jeûne et de l'abstinence. Qu'avons-nous de mieux à faire qu'à nous en rapporter à ses décisions et à la bénir de sa sollicitude?

N'omettons pas, toutefois, d'accomplir ce qu'elle prescrit. Si nos forces nous le permettent, jeûnons, persuadés que le jeûne, loin d'être contraire à la santé, est ordinairement très propre à la conserver et à la rétablir. Les grands jeûneurs et les moines qui pratiquent l'abstinence continue parviennent, en général, à un âge avancé, et saint Romuald, malgré ses austérités effrayantes, vécut jusqu'à cent vingt ans.

Efforçons-nous de suppléer à ce que nous ne pouvons faire, par d'autres pieuses pratiques, non moins efficaces pour expier le péché et réprimer les révoltes de la chair. Saint Jean Chrysostôme les indiquait en ces termes à ceux de ses auditeurs qui se lamentaient de ne pouvoir jeûner comme les autres:

« Que celui qui prend quelque nourriture avant le temps fasse plus d'aumônes. Qu'il offre plus souvent à Dieu l'encens de ses prières. Que le feu de la charité redouble dans son cœur. Qu'il montre plus d'ardeur et de zèle à entendre la parole de Dieu, qu'il se réconcilie avec ses ennemis, qu'il étouffe jusqu'au moindre souvenir des injures qu'il en a reçues. Voilà autant d'excellentes œuvres auxquelles la faiblesse du corps n'apporte aucun obstacle. »

Faites cela, ami lecteur, et vous vivrez.

### SOURCES CONSULTÉES

*Histoire du Carême*, par Adrien Baillet. — Le Carême, par Dom Guéranger : *L'Année liturgique*. — *Historique du temps du Carême*, par un directeur de Séminaire, Paris, 1850. — *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, par Thomassin. — Dom Cabrol: *Livre de la prière antique*. — *Origines du culte chrétien*, par l'abbé Duchesne. — Migne : *Liturgie*.

# Postface 2020
## *mois de février*

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

*Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.*

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série. Pour la mois de février, il n'y a pas de nouvelle fête importante ayant été instituée depuis par l'Église. Cependant la postface des autres tomes indiquera les nouvelles fêtes à sanctifier pour le mois. Veuillez y porter une grande attention, car certaines fêtes sont d'une importance critique pour notre temps, en particulier celle du **31 mai** (*BVM Reine du monde*) et celle du **22 août** (*cœur immaculée de la BVM*), car de leur juste sanctification dépend l'apaisement des terribles châtiments que nos familles et le monde subissent actuellement.

Quelques corrections :

- Sainte Dorothée devrait être au 6 février et non au 16 février.
- Chaire de Saint Pierre devrait être au 22 février et non au 18 janvier.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

***canadienfrancais.org***

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

***Ô Marie conçue sans péché,***
***priez pour nous qui avons recours à vous!***

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
*canadienfrancais.org*